





Vasco de gama
cabral
jean de nueva
pacheco
almeyde
albuquerque
soarez
sequeira
cunna
Soliman pacha
castro
Windham
Lok
Towt-son
Rutter
Baker
fenner
stephens
drake
Bride et newton
cumberland
Grenvill
flyke
Linschoten
Lâcaster
Rainolds
Burroughs
Vood
Davis
middleton
edmond scott

michelburne
kelling
sharpey

La table 10^ie^ volume
Le 17^ie^ contient ~~des~~ suplements et une preface
au 18^ie^ et une eloge de Labbé prevost une
preface et continuation de Louvrage de Querlon.

55

1) Port, 1 fasc. XVII, XIV, 567 — 24 Cat. P.
2) VIII, 654, 1 fasc. — 52
3) VIII 648 1 fasc. — 27
4) 2 fasc. 648 1 fasc. — 52
5) VIII, 564 1 fasc. — 63
6) [illegible], X, 608 1 fasc. — 25
7) 2 fasc. 624 1 fasc. — 25
8) 1 fasc. 652 — 24
9) 4 fasc. 646 1 fasc. — 26
10) VI, 2, 688 2 fasc. — 27
11) [illegible] II, 722 2 fasc. — 25
12) XX, 659 — 23
13) VI, 1 fasc. 658, 1 fasc. — 25
14) VIII, 763 — 28
15) VI, 728 — 28
16) 2 fasc. 776
17) VII 512, 1 fasc. — 21
18) 5 fasc. XXXVII, 576 — 36
19) 2 fasc. 611 — 16
20) 2 fasc. 630 pp. [illegible]



deſſiné à Paris d'apres nature et Gravé à Berlin par G.F. Schmidt Graveur du Roy, en 1745.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées juſqu'à preſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE, leurs Limites, leurs Diviſions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÉME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui repreſentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement compoſées ſur les Obſervations les plus autentiques,

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. XLVI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

on voit que Seneque avoit annoncé formellement La decouverte de L'amerique avant quelle Le fut plus de 1200 ans. voyez La tragedie de médée. Thiphis premier navigateur, commendant le Vaisseau d'argo dont La proue rendoit des oracles, etant construit de chênes de La foret de dodone: Thiphis n'est il pas colomb. du tems de néron on n'avoit jamais navigué audela de thulé, ou de L'islande qui est une partie du Dannemark, ce passage de Seneque est fameux aux yeux des savans, il a pu faire naître a colomb Le desir de découvrir ce qu'avoient pensé les anciens, il y depeint tous les avantages de Lempire de la mer



PREFACE
DES AUTEURS ANGLOIS.



VITONS les ornemens ſuperflus, à la tête d'un Ouvrage où nous n'annonçons rien que de ſerieux & d'utile. Il eſt peu néceſſaire de nous étendre ſur les avantages d'une entrepriſe de cette nature, lorſqu'on peut reconnoître au ſeul titre qu'elle a trois buts d'une égale importance: 1°. d'empêcher la perte d'un grand nombre de Livres précieux; 2°. de rendre communs des Livres rares; 3°. de former un corps des meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur les différentes parties du Monde.

C'eſt cette triple vûe qui a produit pluſieurs grands Recueils de Voyages, en diverſes Langues, tels que ceux de Grinæus & de Bry, en Latin; de Ramuſio, en Italien; de Thevenot, en François; ſans parler de pluſieurs petites Collections dans les mêmes Langues. Mais il n'y a point de Nation qui en ait publié plus que les Anglois, de qui nous en avons déja trois générales, d'une fort grande étendue; celle de *Hakluyt*, en trois Tomes *in-folio*; celle de *Purchaſs*, en quatre Tomes, ſans y comprendre ſon *Pilgrimage*; & celle de *Harris*, en deux Tomes.

Churchill, autre Anglois, avoit ſans doute entrepris de ſe diſtinguer dans la même carriere; mais à juger de ſon projet par l'execution, il ſemble qu'il ait fait conſiſter toute ſa gloire dans la groſſeur de ſix Volumes *in-folio* d'une immenſe étendue. 1°. Il ne s'eſt attaché qu'à cinquante Voyageurs particuliers, qui n'avoient parcouru qu'une fort petite partie du Monde; ce qui exclud d'abord ſon Ouvrage du nombre des Collections générales. 2°. Les Ecrivains qu'il a recueillis, méritent peu d'eſtime. Loin d'avoir apporté, à ce choix, de l'exactitude & du diſcernement, on s'imagineroit que ce ſont leurs imperfections, plus que leurs bonnes qualités, qui l'ont déterminé à les choiſir. Les uns ne contiennent que

les opérations & les disputes des Missionaires. D'autres n'offrent que des discussions étrangeres au sujet, telles que les *Recherches navales* de Mousson, dont le troisiéme Volume est presqu'uniquement composé ; & n'ont point par conséquent plus de rapport aux Collections de Voyages, que toute autre Histoire maritime. Aussi la substance de six gros Tomes se reduiroit-elle aisément à moins de deux. 3°. Enfin, ce qui rabaisse encore plus Churchill, les Traductions qu'il a données des Auteurs étrangers sont si mauvaises, que non-seulement il s'écarte sans cesse du sens de ses Originaux, mais qu'il les défigure souvent par des retranchemens ou des omissions qui ne sont jamais à leur avantage. La meilleure partie de son Ouvrage est l'Introduction, que plusieurs Critiques ont attribuée, sans aucun fondement, au célébre Locke. Mais il suffit de connoître les défauts du Recueil, pour se persuader qu'un si sçavant homme n'y eût jamais la moindre part.

Quoique nous ayons des Collections de Voyages en si grand nombre, on conçoit que les materiaux ne cessant pas de se multiplier par de nouvelles entreprises & de nouvelles découvertes, il sera toujours nécessaire de publier par intervalles quelques nouveaux Recueils, ou du moins des Additions continuelles aux anciens. Ainsi Hakluyt se crut obligé en 1599, c'est-à-dire, dix ans après sa premiere Addition, d'en donner une seconde avec un supplément considérable. Purchass publia un nouvel Ouvrage en 1625. Harris suivit leur exemple en 1705.

Le dessein de ces divers Collecteurs avoit été de réunir les meilleurs Ecrivains dans un corps, depuis la renaissance du commerce & le commencement des découvertes, jusqu'à leur tems. Mais la crainte de multiplier trop les Volumes, les a tous obligés de supprimer quantité d'excellens Ouvrages. C'est par cette raison que Hakluyt s'est borné aux Auteurs Anglois, & que n'écrivant pas plus de cinquante ans après les premieres navigations de ses Compatriotes, il n'a pas laissé d'en omettre plusieurs, qui n'ont pas même trouvé place dans son Supplément, & dont Purchass a composé sa Collection. Par un effet encore plus fâcheux de la même cause, Purchass, qui s'étoit proposé de joindre aux Anglois plusieurs Voyageurs Etrangers, se trouvant trop resserré dans l'espace qu'il leur destinoit, les a racourcis avec si peu de mesure, qu'à force de retranchemens, il a rendu son Ouvrage presque inutile.

Les Compilateurs qui ont travaillé sous le nom de *Harris*, (car on n'est redevable à lui-même que de l'Epître dédicatoire & de l'In-

troduction de son Recueil) entreprirent, quatre-vingt ans après les découvertes, c'est-à-dire, dans un tems où les Relations de Voyages s'étoient extrémement multipliées, d'executer le même dessein dans des bornes aussi étroites que celles de Purchass. Aussi n'ont-ils donné qu'un fantôme de Collection générale, & des squelletes d'Auteurs, au lieu de corps & de substance. Non-seulement ils ont omis une partie des meilleures Relations de Hakluyt & de Purchass, qui font tant d'honneur à leur pays, mais ils ont corrompu le reste par leurs abbréviations. Celles que Purchass a données entieres, ils les ont misérablement racourcies; & celles qu'il avoit abregées lui-même, ils ont achevé de les mutiler par de nouveaux racourcissemens. Outre tant d'imperfections grossieres, ce dernier Recueil ayant été publié depuis près de quarante ans, combien de Voyages utiles & curieux ont paru depuis ce tems-là, qui méritent d'être enfin recueillis?

C'est par des raisons si fortes que les Auteurs de la nouvelle Collection qu'on présente au Public, se sont déterminés à former l'entreprise de cet Ouvrage, sur le plan dont ils vont rendre compte.

Ils ont regardé comme un devoir, 1°. d'y inserer également les Relations omises par Harris, & celles qu'il a tirées de Hakluyt & de Purchass: 2°. de restituer, autant qu'ils ont pû s'en procurer le moyen par la confrontation des Originaux, les Auteurs mutilés par Harris & par Purchass. 3°. De recueillir non-seulement les Relations omises par Purchass, mais encore celles qui ayant paru depuis Purchass, ont été négligées par Harris. 4°. D'y joindre tous les Voyageurs de quelque considération, qui ont paru en Angleterre depuis 1705, c'est-à-dire, depuis la Collection de Harris. 5°. D'enrichir leur Ouvrage de toutes les Relations étrangeres, dont ils ont pu se procurer la connoissance.

Ce n'est pas dans un premier Volume qu'il peuvent se flatter d'avoir rempli tous ces engagemens. Cependant ils sont persuadés qu'on y trouvera la fidélité de leurs promesses assez bien établie pour en tirer le motif d'une juste confiance, & se reposer sur l'avenir.

Dans la résolution de ne rien épargner pour le succès du dernier article, ils ont pris soin de faire venir, à grands, frais les Relations des Etrangers; & ne se bornant point aux grandes Collections qu'on a nommées, ni aux Ouvrages posterieurs qui ont été publiés sous le titre de Voyages, ils ont étendu leurs recherches jusqu'aux plus petites productions des Voyageurs, lorsqu'ils y ont trouvé les deux

caracteres de la vérité & de l'instruction. Telles sont celles des Hollandois au Nord & aux Indes Orientales, les Lettres édifiantes, les Mémoires des Missions, plusieurs Journaux litteraires, sans oublier les Mémoires de l'Academie des Sciences de Paris, & les Transactions Philosophiques de Londres, qui offrent plusieurs Relations curieuses. Enfin le desir de ne rien omettre pour la perfection de leur projet, leur a fait jetter dans leur narration, divers Extraits qui concernent l'Histoire, le Gouvernement & la Religion des Nations étrangeres, sur-tout des Nations de l'Orient; tirés presque toujours de leurs propres Auteurs, pour suppléer à la négligence des Voyageurs, qui n'ont pas toujours eu le tems, ou l'occasion de se procurer toutes ces lumieres.

Quoique le dessein des Auteurs ait beaucoup plus d'étendue que toutes les Collections précédentes, ils ne se proposent pas de multiplier les Volumes à l'infini. Après avoir remarqué les défauts des anciens Recueils, , ils ont cru devoir se former une nouvelle méthode. Au lieu de donner chaque Auteur entier dans l'ordre de sa publication, ils séparent son Journal & ses avantures de ses remarques. Ils donnent la premiere de ces deux Parties sans mêlange; la seconde, ils l'incorporent avec les remarques des autres Voyageurs sur les mêmes Régions.

En géneral, les avantures des Voyageurs ne sont pas toujours assez importantes pour ne pas demander beaucoup de retranchemens & d'abbreviations. Et comme ceux qui visitent les mêmes lieux ne peuvent manquer de répeter les mêmes choses, il est clair que par la méthode qu'on prend pour les recueillir, on évite quantité de petits détails inutiles, dont la suppression sert à ménager beaucoup d'espace. Purchass & Harris, qui s'étoient aussi proposé, non-seulement d'abreger, mais d'éviter même jusqu'aux moindres repetitions, ont pris une voie fort singuliere. Après avoir donné un Auteur entier, il n'ont plus pensé qu'à retrancher, dans les autres, toutes les remarques qui avoient quelque ressemblance avec celles du premier. On comprend que cette méthode fait un étrange ravage dans les Livres, & qu'elle n'est propre qu'à les mutiler d'une maniere si bizarre, qu'il ne reste au Lecteur que des morceaux imparfaits de chaque Ouvrage. L'injure s'étend même jusqu'à l'Auteur qu'elle conserve entier; car si l'on suppose qu'entre cinq Voyageurs, par exemple, les quatre derniers soient dépouillés de leurs remarques, par la raison qu'elles se trouvent dans le premier, il arrive non-seulement que les quatre perdent leur droit de proprieté aux mêmes choses, mais que le premier se trouve destitué des témoignages qui doi-

vent soutenir & confirmer ses Relations. Au contraire, la méthode de ce Recueil qui est d'incorporer ensemble les remarques de plusieurs Voyageurs, avec beaucoup d'exactitude à citer les sources, sert tout à la fois à conserver le fond des choses dans sa totalité, à mettre chaque Ecrivain en possession de ce qui lui appartient, & à faire éviter des répetitions, qui entraîneroient autant d'ennui que de longueur.

Mais ce ne sont pas les seuls avantages de notre méthode. Ajoûtons que le Lecteur trouvant réuni dans les mêmes lieux tout ce qui appartient aux mêmes sujets dans un grand nombre d'Ecrivains différens, se voit épargner la peine de courir de l'un à l'autre, pour rejoindre des remarques dispersées, & l'ennui de relire souvent les mêmes choses; enfin, qu'au lieu de quantité de notions imparfaites qui se trouvent répandues dans plusieurs Ouvrages, il aura des descriptions entieres, recueillies de tous les Voyageurs. Ainsi cette Collection devient un systême de Géographie moderne, & d'Histoire, autant qu'un corps de Voyages, & représente, avec autant d'ordre que de plénitude, l'état présent de toutes les Nations.

Ne peut-on pas dire aussi à l'honneur de la méthode qu'on embrasse, qu'elle a dû servir à rendre le fond de l'Ouvrage plus correct & plus parfait? Un Compilateur qui a rapproché les remarques de plusieurs Ecrivains les unes des autres, doit avoir eu plus de facilité à reconnoître leurs erreurs, & par conséquent à les corriger. Il doit en avoir eu beaucoup à distinguer les Relations romanesques, d'avec les Ouvrages sérieux, & les copies de l'Original; à découvrir les vols, & à remonter sur les traces du Plagiaire jusqu'a la premiere source. En rapprochant, par exemple, toutes les Relations de la Guinée l'une de l'autre, il paroît que la plûpart de leurs Auteurs ont copié, ou volé, si l'on veut, *Artus*, dans la Collection de *Bry;* car ils ne l'ont cité nulle part, sans excepter Bosman même, que personne jusqu'aujourd'hui n'avoit soupçonné de plagiat. Une découverte de cette nature a rendu les Compilateurs de notre Recueil si attentifs, qu'ils n'ont guères manqué de restituer les biens aux Proprietaires. Ils ont respecté singuliérement les observations des plus anciens Voyageurs; & quoiqu'elles manquent souvent d'une juste étendue, comme on ne s'en appercevra que trop dans les premieres Relations Angloises, ils ont cru devoir les y laisser avec cette imperfection.

Après avoir donné l'idée générale du plan de cet Ouvrage, il faut entrer dans quelque détail sur l'execution. La matiere peut

être considerée sous deux vûes différentes : l'une qui comprend les *Extraits*, l'autre, les *Réductions*. Les Extraits contiennent le Journal de chaque Voyage, les avantures du Voyageur, & les autres événemens qu'il raconte ; avec la description des lieux, telle qu'il la donne, sur-tout lorsqu'elle n'est pas démentie par les remarques de quelqu'autre Voyageur. Chaque Extrait est précédé communément d'une Introduction, ou d'un éclaircissement litteraire, dans lequel on rend compte, autant qu'il est possible, de la personne de l'Auteur, de l'Origine de son Ouvrage, de sa nature & de sa forme. On y joint une courte critique, c'est-à-dire, un jugement sur le mérite ou sur les défauts, particuliérement pour ce qui concerne la Géographie, l'Histoire, les Figures, les Plans & les Cartes.

Ce qu'on appelle ici les Réductions, contient les remarques des Voyageurs sur chaque Pays, sur ses Habitans & ses productions naturelles, dont on a composé un corps, qui forme une description réguliere. Mais quoique les observations de différentes personnes se trouvent ainsi mêlées, on a pris soin de les distinguer par d'exactes citations. Lorsque tous les Auteurs s'accordent sur quelque point, on a cru les citations inutiles ; mais dans les endroits où ils se contredisent, tantôt l'on insere leurs différentes Relations dans le texte, tantôt s'attachant à celui qui paroît le plus exact, on relegue tous les autres dans les Notes.

Ces Notes qui sont Géographiques, Historiques & Critiques, ont pour objet de corriger les erreurs, de fixer les opinions, ou de concilier leurs différences, d'éclaircir les obscurités, & de suppléer par divers secours aux omissions qui se trouvent souvent dans les Voyageurs. Mais on ne renvoye guères aux Notes ce qui peut trouver place dans le Texte, sans appesantir la narration ; & quelquefois même, lorsque la question est d'une importance extraordinaire pour l'Histoire ou la Géographie, on introduit une dissertation particuliere sur le fond de la difficulté.

Cependant après tant de travail & d'attention pour corriger les erreurs, on ne se flatte point d'avoir toujours satisfait le Lecteur, & l'on n'est pas même parvenu à se satisfaire toujours soi-même. Quand la différence n'est qu'entre deux Auteurs, ou que de part & d'autre le nombre des Auteurs est égal, il est extrémement difficile de juger de quel côté la vérité se trouve, à moins qu'il ne se présente pour guide quelque Autorité superieure aux exceptions, telle que le témoignage d'un Ecrivain du Pays même ; ce qui n'est pas sans exemple à l'égard des Régions Orientales.

Mais de tous les points sur lesquels on trouve les Voyageurs peu d'accord,

d'accord, il n'y en a guéres où les conciliations & les supplémens ſoient ſi difficiles que ſur celui des noms propres. Une des principales vûes qu'on s'eſt propoſées dans cet Ouvrage, eſt de reduire les noms de lieux & de perſonnes à l'ortographe de leur véritable prononciation, & d'introduire tant d'uniformité, que les mêmes objets reparoiſſent conſtamment ſous les mêmes noms.

Pour atteindre au premier de ces deux buts, il ſuffit de connoître l'alphabet du Pays de chaque Auteur, ou de la Langue dans laquelle il écrit. Mais il n'eſt pas ſi facile, ou plutôt, il eſt preſque impoſſible d'executer le ſecond deſſein, parce que c'eſt un défaut commun à tous les Voyageurs de la même Nation d'écrire différemment les noms Etrangers. Sans vouloir décider ſi ce défaut vient de leur négligence à s'informer des noms, ou de ce qu'étant obligés d'inventer des caracteres, parce que leur propre Langue n'en a pas toujours qui répondent éxactement aux ſons des Nations étrangeres, ils ſuivent différentes régles dans ce choix; ou, ce qui eſt ſouvent la vraie raiſon, de ce qu'ils copient ſans diſcernement les Ecrivains des autres Nations; à quelque cauſe enfin qu'on doive attribuer ce déſordre, il s'enſuit que ſi l'on entreprend de reduire tous les noms à quelque idiome particulier, on tombe néceſſairement dans autant de différences que ſi l'on n'avoit fait que les tranſcrire ſans y rien changer. En un mot, le ſeul moyen de les rendre uniformes, ſeroit de ſçavoir comment ils ſont écrits par les Nations mêmes auſquelles ils appartiennent.

On n'a rien épargné pour ſuivre fidélement cette régle dans les noms qui regardent l'Europe, l'Aſie, & quelques parties de l'Afrique; mais lorſqu'il eſt queſtion des Pays qui n'ont ni livres ni caracteres, tels que la Guinée & les plus grandes Régions de l'Afrique, le Continent de l'Amerique, toutes ſes Iſles, &c. on n'a pû ſe promettre d'arriver jamais à la véritable ortographe, non plus qu'à l'exacte prononciation. Dans une ſi grande incertitude, on s'eſt crû obligé de conſerver la plûpart de ces noms comme ils ſont écrits dans les Auteurs originaux, en réduiſant ſeulement quelques lettres à la valeur de celles qui rendent le même ſon, dans la Langue où cette Collection eſt publiée. Si l'on croit quelquefois avoir découvert le véritable nom, l'avis qu'on en donne dans une Note devient une régle à laquelle on ne ceſſe pas de s'attacher. Au reſte, ce qu'on entend par la reduction des lettres, deviendra ſenſible dans un ſeul exemple. Les François écrivent *Chine*: or pour le prononcer de même, les Anglois écrivent *Shin*, les Allemands *Schin*, les Italiens *Scin*, & les Portugais *Xin*. Ainſi pour réduire cette

ſyllabe à la prononciation Angloiſe, dans toutes ſortes de mots, il faut employer le *Sh ;* & pour la réduire à la prononciation Françoiſe, il faut mettre *Ch* ou *Sch.* Ceux qui ont quelque connoiſſance des différentes Langues de l'Europe n'ont pas de peine à ſe familiariſer avec ces transformations, mais ceux qui n'ont pas les mêmes lumieres ſont expoſés à bien des mépriſes ſur l'identité des Places; & c'eſt un inconvenient néanmoins qui ne peut être évité.

A l'égard des Cartes Géographiques, des Plans & des Figures, on ſe gardera bien de répeter indifféremment toutes les pieces de cette nature qui ſe trouvent répanduës dans les Voyageurs. Outre que le nombre en ſeroit infini, la vérité ſeroit bleſſée trop ſouvent par quantité d'erreurs ou de chimeres. Par exemple, Herbert, Struys, Gemelli, Chardin, Kempſer & le Bruyn nous ont donné des Plans de Perſepolis; mais admettre ceux des trois premiers, ce ſeroit avilir cet Ouvrage en y mêlant des fauſſetés manifeſtes; & prendre la peine auſſi de copier les trois derniers, ce ſeroit une répetition inutile, lorſqu'un ſeul peut ſuffire. On a rejetté, par la même raiſon, une infinité de Planches qui repréſentent des Batailles, des Sieges, & d'autres perſpectives de cette eſpéce; ſimple ouvrage de l'imagination, qui ne ſert qu'à groſſir la forme & le prix d'un Livre, ſans aucune utilité. On s'eſt donc borné, pour les Plans, à ceux qui ont été dreſſés ſur les lieux, par des gens d'une fidélité & d'un mérite reconnu; & pour les Figures, on a fait graver les animaux, les vegetaux, les habits, les machines, &c. d'après les meilleures Planches qui ayent été publiées.

De même, on a retranché quantité de Cartes remplies de fautes, & dreſſées ſans art, telles que celle de la Mer Blanche par Herbert, celles de Sandys, de Tournefort, de le Bruyn, enfin toutes celles qui ont paru copiées ſur d'autres Cartes, & parſemées des mêmes erreurs; mais on a conſervé avec ſoin celles qui ont été dreſſées ſur les lieux, par d'habiles Voyageurs, ou copiées d'après celles du Pays même. Telles ſont la Carte du Volga par Olearius; la Carte Ruſſienne de la Mer Blanche; celle de Siberie; celle de la Colchide, & du Canton de Bashrah, publiée dans la Collection de Thevenot; celle de l'Attique, par Wheeler, &c. On n'a pas moins reſpecté les Plans de Côtes, de Ports & de Villes qui ſe trouvent dans Cook, Rogers, Frezier, Iſbrand-Ides & d'autres Voyageurs eſtimés.

Lorſqu'il s'eſt trouvé pluſieurs bonnes Cartes du même Pays, comme celle de l'Egypte & du Delta, publiées par Lucas, Sicard,

& le Docteur Pocock, on a pris le parti, ou de n'en donner qu'une, augmentée de ce qu'il y a de meilleure dans les autres, ou de les refondre toutes ensemble pour en faire une nouvelle. Cependant lorsqu'il s'est présenté un grand nombre de Cartes particulieres ou chorographiques d'un grand Pays, telles que celles du Tibet, de la Chine & de la Tartarie, dont on a l'obligation aux RR. PP. Jesuites, on s'est determiné à n'en composer qu'une Carte generale.

Mais comme les meilleures Cartes qui nous viennent des Voyageurs, sont fort éloignées de suffire pour nous représenter toutes les Côtes & tous les Pays du Monde, on a suppléé à ce défaut en recueillant avec soin tout ce que les Hydrographes & les Géographes nous ont donné d'estimable dans ce genre. La fidélité avec laquelle on fait honneur à chaque Pays de ses propres richesses, doit écarter tout soupçon de vol & d'injustice. Ainsi la France reconnoîtra, dès le premier Volume, les belles Cartes qui ont été dressées par l'ordre de M. le Comte de Maurepas, sur les observations de l'Academie des Sciences. Si l'on a pris le parti de les diviser, c'est sans aucun changement qui puisse empêcher qu'en rapprochant toutes leurs parties, on ne les rétablisse dans leur premiere forme. On a cru seulement devoir y tracer les routes les plus célébres, & distinguer les Villes dont les situations ont été déterminées par les Astronomes, tant Asiatiques qu'Européens, après avoir rapporté les observations mêmes dans le Texte de l'Ouvrage, ou dans les Notes.

On se croit en droit de conclure, que ce Recueil ne manquera d'aucune des qualités qui lui conviennent. L'abondance s'y trouvera sans superfluité, & la brieveté sans excès dans les retranchemens. Les citations tiendront la place des Volumes. Au lieu de plusieurs Relations d'une même chose, on n'en aura qu'une, soigneusement composée de toutes les autres. Enfin tous les inconveniens qui naissent du mêlange des matieres différentes, ou de la dispersion des mêmes sujets, se trouveront évités, avec autant d'avantage pour l'Histoire & la Géographie, que d'agrément pour les Lecteurs.





AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

ENTREZ sans guide dans une Forêt spacieuse, où les routes se multiplient sans cesse avec autant de varieté que d'abondance, vous courez risque à chaque pas de vous égarer; ou du moins vous ne rapporterez d'une course incertaine que des idées confuses, qui ne vous représenteront rien fidélement. Cette comparaison fera sentir qu'en publiant un Ouvrage qui mérite le nom d'immense à plusieurs titres, la Préface même des Auteurs Anglois ne me dispense pas de joindre ici quelques éclaircissemens.

I. *Quoique les Auteurs promettent avec raison, dans le Recueil de tous les Voyageurs connus, un systême complet d'Histoire & de Géographie moderne, ils n'ont pas fait assez remarquer que leur objet n'est pas l'Histoire des Pays où les Voyageurs ont pénetré, mais seulement l'Histoire de leurs Voyages & de leurs Observations; de sorte que s'il en résulte effectivement de grandes lumieres pour la Géographie & l'Histoire en géneral, c'est par accident, si j'ose employer ce terme, & parce qu'en visitant divers Pays les Voyageurs n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'est attiré leur attention. La plûpart s'en sont fait une étude, suivant les occasions & leur propre capacité; mais, par ces deux raisons mêmes, avec un succès fort inégal. Cependant ceux qui ont le moins réussi, faute d'habileté ou de soin, n'occupent pas moins leur place dans ce Recueil, comme parties de l'objet principal. Ainsi tout ce qui se trouve ici d'utile à l'Histoire & à la Géographie n'est au fond que le résultat du principal objet, qui est de representer le Voyageur tel qu'il est en lui-même. De-là vient qu'on ne sçauroit donner trop d'éloges à la méthode que nos habiles Compilateurs se sont imposée dans leur Préface. Après avoir representé chaque Voyageur dans ses courses, pour remplir leur objet, qui est l'Histoire des Voyages; ils tirent de tous ceux qui ont voyagé dans le même Pays ce qui appartient à l'Histoire & à la Géographie des mêmes lieux, pour en composer un Corps, qu'ils appellent* Réduction, *auquel cha-*

que Voyageur contribue ſuivant ſes lumieres.

II. *Les Compilateurs n'ont pas fait remarquer dans leur Préface la différence qui eſt entre le premier Livre du Recueil & les Livres ſuivans. Il eſt vrai qu'elle eſt ſenſible ; cependant on n'eſt pas moins obligé d'avertir que les découvertes & les conquêtes des Portugais aux Indes Orientales ayant été réduites en Hiſtoires méthodiques ſur des Relations & des Mémoires qui n'ont jamais été publiés, ce n'eſt pas l'ouvrage des Voyageurs mêmes qu'on fait paroître ſur la ſcene, mais celui de divers Ecrivains qui ont travaillé d'après eux. Les principaux ſont Juan de* Barros, *l'Evêque* Oſorio, Maffée, *qui n'a guéres fait qu'abreger Barros*, Antonio Galvam, Manuel de Faria y Souſa & Hernan Lopes de Caſtañeda. *Comme c'eſt particuliérement des deux derniers que les Compilateurs ont emprunté le fond de leur récit, il eſt à propos de faire connoître le mérite de ces deux ſources.*

L'Ouvrage de Caſtañeda porte pour titre Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête des Indes Orientales par les Portugais. *Outre les Editions Portugaiſes de 1553 & 1561, chacune en deux Volumes* in-folio, *les François en ont donné une Traduction dans leur langue, à Paris,* in-4°. *1563. Les Italiens l'ont traduit en deux Volumes* in-folio, *à Veniſe 1678. Les Anglois l'ont auſſi rendu propre à leur Nation, en le traduiſant à Londres en 1582.*

Caſtaneda, dans une Epître dédicatoire à Jean III. Roi de Portugal, rend compte à ce Prince des motifs qui lui ont fait prendre l'emploi d'Hiſtorien. C'eſt pour conſerver la mémoire des premieres Expeditions des Portugais aux Indes Orientales, & les ſauver du triſte ſort d'une infinité de grandes actions qui ſont tombées dans l'oubli. Il nomme entr'autres (a) *celles des Eſpagnols dans l'expulſion des Mores, & celles des Rois de Portugal Don Alfonſe Henriquez & Don Sanche ſon fils, pour ſe remettre en poſſeſſion du Royaume de Portugal & des Algarves. A peine en reſte-il un foible ſouvenir ; & par rapport même à la découverte & la conquête des Indes, Caſtaneda obſerve que de ſon tems il ne ſe trouvoit plus que quatre perſonnes vivantes, entre leſquelles il ſe nomme, qui euſſent* (b)

(a) *Il cite auſſi les actions des Aſſiriens, des Medes, des Perſes, des Afriquains contre les Géneraux de Rome, & des Sueves contre Jules-Ceſar. Mais les Hiſtoires de pluſieurs de ces Nations avoient été écrites. Elles ſe ſont perdues par divers accidens ; ſans compter que les Grecs & les Romains prirent plaiſir à les détruire.*

(b) *Il paroît ici clairement que les Voyageurs Portugais n'avoient guéres publié de Relations. Caſtaneda n'auroit pas avancé au Roi un fait de cette nature, s'il n'eût été certain.*

quelque connoiſſance de ces glorieux événemens ; & que ſans le ſecours de ſon Ouvrage, il falloit s'attendre qu'après leur mort, la plus belle partie de l'Hiſtoire Portugaiſe ſeroit tout-à-fait oubliée.

Il étoit d'autant plus propre à l'écrire, qu'ayant demeuré aux Indes Orientales avec ſon pere, qui y exerçoit l'Office de Juge, il s'y étoit uniquement attaché à recueillir des Mémoires & des informations. Il avoit vêcu familiérement avec quantité d'Officiers & d'autres gens d'honneur, qui avoient eu part à la Conquête par leurs actions ou par leurs ordres. Il s'étoit procuré la communication d'un grand nombre de Lettres & de Papiers d'importance. A ſon retour en Portugal, il avoit voyagé à ſes propres frais dans toutes les parties du Royaume, pour découvrir des acteurs ou des témoins. Enfin ce fut après avoir paſſé la plus grande partie de ſa vie à raſſembler des materiaux, qu'il compoſa ſon Ouvrage dans l'Univerſité de Conimbre, où il étoit alors employé au ſervice du Roi. Faria y Souſa, dans le Catalogue des Auteurs qu'il a placé à la fin de ſon troiſiéme Volume, donne le premier rang à Caſtaneda. Il raconte que cet Ecrivain avoit fait exprès le Voyage des Indes pour vérifier ſon Hiſtoire. Quoique ſon ſtyle & ſa Géographie ne lui paroiſſent pas fort recommendables, il aſſure qu'on ne peut trop eſtimer ſon exactitude & ſa fidelité.

Faria, *dont le témoignage eſt ſi favorable à Caſtaneda, eſt lui-même un Hiſtorien célebre, qui a compoſé, ſous le titre d'*Aſia Portugueza, *l'Hiſtoire des Portugais aux Indes Orientales, depuis leur premier Voyage en 1497 juſqu'en 1640. Il rapporte toutes leurs courſes & leurs découvertes, depuis la Côte d'Afrique juſqu'aux parties les plus reculées de la Chine & du Japon ; leurs batailles ſur mer & ſur terre, leurs expeditions, leurs ſiéges & leurs actions mémorables, en y mêlant la deſcription des Pays & des Villes, des Mœurs, des Uſages, du Gouvernement & de la Religion. Son ſtyle eſt ſec & concis ; mais ſes remarques ſur les événemens, ſes réflexions ſur la conduite des Rois de Portugal & ſur celle de leurs Miniſtres & des Vicerois de l'Inde, paroiſſent toujours juſtes & ſenſées. Ce caractere judicieux ne l'abandonne que dans les matieres de Religion, où faiſant peu d'uſage de ſon jugement, il laiſſe voir toute la foibleſſe & la credulité d'une mauvaiſe éducation. Il marque auſſi trop de confiance pour* Mendez Pinto, *véritable Romancier, dont il adopte quelquefois les fictions.*

A la fin de ſon Ouvrage il ajoûte quatre articles fort curieux : 1. L'état des Poſſeſſions Portugaiſes depuis le Cap de Bonne-Eſperance juſqu'à la Chine, avec les Dignités, les Commandemens, les Revenus & les Maiſons Religieuſes qu'elles renfermoient alors. Nos

Compilateurs ont cru devoir joindre cet article à leur Histoire. 2. Une Liste de tous les Vaisseaux qui partirent de Lisbonne pour la découverte des Côtes de l'Afrique & de l'Asie, & des Bâtimens annuels de Commerce, depuis les premieres entreprises du Prince Henri jusqu'en 1640. 3. Une autre Liste des Vicerois & des Gouverneurs de l'Inde pendant le même tems. 4. Une troisiéme Liste des Auteurs dont il s'est servi pour son Ouvrage, avec un Jugement sur leur mérite & leur autorité. Il en compte vingt-un d'imprimés & treize manuscrits.

*L'*Asie Portugaise *a toujours passé pour un Ouvrage exact & curieux. On en connoît deux Editions en Portugal, la premiere en 1666,* in-fol. *3 vol. avec les Plans des principales Villes & les têtes des Gouverneurs; la seconde en 1674. Les Italiens, les François & les Anglois l'ont traduit dans leurs Langues.*

C'est sur ce fondement que les Compilateurs Anglois offrent dans leur premier Livre une narration suivie, qui renferme ce qu'il y a de plus important & de mieux averé dans l'Histoire Orientale des Portugais jusqu'à l'année 1540. On doit comprendre que l'état des possessions & des revenus du Portugal, qui finit cette belle Histoire, est celui qui subsistoit alors. Au lieu du nom des Ecrivains, tel qu'on le voit dans la plûpart des Relations suivantes, on a mis à la marge celui des Géneraux ou des Vicerois, avec beaucoup d'attention à suivre la datte des années.

Notre premier Livre est enrichi de quelques autres Relations, dont l'autorité ne demande pas moins d'être établie.

Le Voyage de Solyman *ou* Soleyman Bacha, *de Suez aux Indes, & son expedition contre les Portugais de Diu, sont l'Ouvrage d'un Officier* (c) *des Galeres Venitienes, qui fut engagé malgré lui au service des Turcs. Nous en avons deux Editions; la premiere publiée à Venise en 1540, c'est-à-dire, presqu'immédiatement après l'expédition, dans un Recueil* in-8°; *la seconde, qui se trouve dans le premier volume de la Collection Italienne de Ramusio: mais aucune des deux ne nomme l'Auteur. Elles sont differentes sur plusieurs points. La premiere est d'un style obscur, & mêlée de quelques faits que Ramusio s'est attribué le droit de réformer, comme le style, parce que l'Auteur ne les rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux. Cependant elle sert à corriger quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans celle de Ramusio. Quoique ce Voyage n'ait pas été fait par les Portugais, il a tant de liaison avec le Chapitre suivant, qui est tiré*

(c) *Son Emploi étoit celui de* Comite, *c'est-à-dire, Inspecteur ou Commandant des Esclaves. Nous avons tiré ce nom des Italiens, qui disent* Comito.

de Faria y Sousa, & des autres Ecrivains de Portugal, qu'il doit entrer ici naturellement. D'ailleurs il regarde la Côte Orientale de cette Mer, comme le Voyage suivant regarde la Côte opposée; de sorte qu'ils forment ensemble une description supportable du Golfe entier: ce qui les rend d'autant plus précieux qu'on n'a pas proprement d'autre Voyage d'un bout de la Mer rouge à l'autre; car celui de Daniel, en 1700, est si superficiel qu'il ne mérite pas ce nom. Il est étonnant qu'à l'exception de M. de Lisle, aucun de nos Géographes n'ait fait usage de ce double secours. Mais il l'est encore plus que deux Journaux, où les détails sont si particuliers, ne disent rien de la grande Baye que les Anciens nommoient Elanitique, *un peu à l'Est de* Tor *ou* al Tur, *au pied du Mont Sinaï. La description qui s'en trouve dans les Auteurs Arabes est enfin confirmée par deux célebres Voyageurs Anglois, le Docteur* Schaw *& le Docteur* Pocock, *qui l'ont tracée dans leurs Cartes.*

Les Relations de Castro & d'Albulfeda portent avec elles tout ce qui étoit nécessaire pour les éclaircir.

III. *A l'égard des premiers Voyages Anglois, qui font la matiere des trois Livres suivans, on ne sera pas surpris que les Compilateurs accordent le premier rang à leur Nation. Ils prennent soin d'avertir par une note, que les François s'attribuent l'honneur d'avoir visité long-tems auparavant les Côtes de Guinée; & l'on verra au second Tome que dans les articles qui regardent nos Voyages & nos Etablissemens en Afrique, ils rendent volontiers justice à nos prétentions. C'est ici néanmoins que je ne suis pas libre de cacher mes regrets sur la nécessité où je me trouve de suivre pas à pas des Compilateurs Etrangers, & de m'assujettir servilement à leur plan. Non que je le condamne: mais n'en connoissant que ce qu'ils ont annoncé dans leur Préface & dans leur Introduction, je suis forcé d'attendre la publication de chaque* (d) *volume pour juger de l'execution, sans pouvoir esperer de faire jamais à l'ordre géneral aucun changement qui convienne aux idées de ma Patrie. Aussi n'ai-je pas d'autre gloire à prétendre ici que celle d'une simple Traduction. Heureusement que le sçavoir & la moderation des Compilateurs me répondent jusqu'à present qu'il y a peu de risque à marcher après eux. J'en juge par trois volumes que j'ai déja traduits, & je ne crains pas d'en abandonner le jugement au Lecteur sur l'essai que je lui presente.*

(d) *Suivant l'usage d'Angleterre pour les Ouvrages d'importance, les Compilateurs de ce Recueil le publient par Cahiers hebdomaires, qui me viennent de Londres à mesure qu'ils sortent de la presse.*

Ce

Ce premier Tome néanmoins eſt fort inferieur à ceux qui le ſuivent. Je ne dois pas faire difficulté de le répeter après les Compilateurs, qui ſont librement cet aveu dans leur Préface. Si l'on eſt trompé par l'agrément qu'on ne laiſſera pas d'y trouver, c'eſt un heureux augure pour la ſuite de l'Ouvrage, où l'on doit s'en promettre beaucoup plus. Il n'eſt pas ſurprenant d'ailleurs que les premiers Voyageurs Anglois ſe ſoient moins attachés à des récits agréables qu'à des obſervations utiles. La plûpart n'étoient que des Marchands, qui cherchoient de nouveaux Pays, pour y jetter les fondemens de leur commerce, ou des gens de mer qui travailloient à perfectionner la navigation. Dans ces deux vûes ils négligeoient des recherches moins importantes, dont leur caractere les rendoit moins capables, ſe contentant d'ouvrir les voies à ceux qui devoient leur ſucceder. Auſſi les Compilateurs déclarent-ils qu'ils n'ont publié les premieres Relations que par reſpect pour leur origine. La même raiſon les leur a fait publier ſans aucun retranchement. Mais comme elles ſont courtes, & ſouvent imparfaites, ils ne les ont pas jugé ſuſceptibles de réduction.

IV. *Ils ont regardé avec raiſon les noms propres de lieux & de perſonnes comme une des principales difficultés de leur entrepriſe; mais tous les ſoins qu'ils ont pris pour regler leur ortographe, par la connoiſſance des Langues, l'étude des Livres & la vérification des uſages, n'ont pû les conduire à la perfection, ſur un article où l'erreur eſt inévitable. Pour un nom fidellement vérifié, il faut compter qu'il en demeure dix incertains. Comment toutes les Nations pourroient-elles s'accorder ſur l'ortographe des noms, lorſque les Voyageurs d'un même Pays les écrivent différemment? Il ſe trouve même des Ecrivains, qui par un excès de goût pour leur Langue, affectent de rapporter tout à ſes terminaiſons. C'eſt ainſi que* Labat *& pluſieurs autres écrivent* Biſſaux *pour* Biſſao; Cachaux *pour* Cacheo *ou* Cachao; Gourmets *pour* Gromettos, *&c. Ajoûtons que la prononciation groſſiere & preſque toujours défectueuſe des gens de mer ſert beaucoup à multiplier les erreurs; car qui reconnoîtroit* Sierra Leona *dans* Sarlione, *comme nos Navigateurs le prononcent;* tres Hermannos *dans* les trois Yrmaos, *& la Riviere de Sannaga dans le* Senegal, *qui eſt paſſé tout-à-fait en uſage, &c. Cette difficulté ne regarde encore que les noms qui ſont les mêmes pour toutes les Nations. Combien n'augmente-t'elle pas à l'égard des lieux qui ont été nommés différemment par des Voyageurs de differens Pays? L'Iſle* de France *eſt l'Iſle* Maurice *pour les Hollandois, l'Iſle* Bourbon, Maſcarenhas *pour les Portugais, &c: les exemples en ſont infinis.*

Sans entrer dans une ſi longue diſcuſſion, il m'a ſemblé que les

Compilateurs faisant profession de n'avoir rien épargné pour arriver à la verité parmi tant d'épaisses ténebres, je devois entrer dans leur opinion (e) *lorsqu'elle est établie par des preuves, & revenir à l'usage le plus commun de ma Patrie, lorsqu'ils paroissent manquer d'autorité. Ainsi je n'ai pas fait difficulté d'adopter leur sentiment sur la Riviere de Gambie, qu'ils nomment* Gambra, *sur l'Isle d'*Abdelcum *qu'ils nomment* Abba del Kuria, *& dont les Matelots Anglois ont fait par corruption* Ab' dal Kuria; *sur le Zanguebar, qui doit être nommé* Zanjibar, *&c. Je cite trois noms pour mille. L'exemple des Auteurs que je traduits devient une regle pour moi, lorsqu'ils ont pris la peine de le justifier, parce que je ne pourrois m'en écarter sans leur faire perdre le fruit de leur travail. Cependant, pour concilier tous les droits, je mettrai à la fin de ce Recueil une Table génerale des noms de lieux, tels qu'ils ont été dans l'origine, & tels que la corruption ou d'autres causes de changement les ont fait passer en usage. Cet engagement, que je ne prends pas sans conseil, & que je n'executerai pas sans secours, me dispense de faire pour chaque volume ce que j'ai promis dans la derniere note de l'Introduction.*

V. *On regretera peut-être, en lisant les premieres Relations, de ne pas trouver la situation des lieux expliquée par des notes. Mais si l'on fait attention que dans la suite de l'Ouvrage chaque Pays doit passer comme en revûe, être décrit, representé dans le plus grand détail, on jugera que des notes de cette espece, qu'il auroit fallu joindre presqu'à chaque ligne, & quelquefois à chaque mot, grossiroient fort inutilement les volumes. Les Cartes génerales suffiront toujours pour servir de guides au Lecteur. C'est cette raison qui les a fait placer dans le premier Tome, en attendant les Cartes particulieres qui doivent accompagner les Réductions.*

Qu'il me soit permis de faire valoir ces premieres Cartes & toutes celles qui viendront à la suite, comme une des plus précieuses parties de l'Ouvrage que je presente au Public. Si la maniere dont elles sont annoncées dans la Préface doit faire juger fort avantageusement de l'intention des Compilateurs, j'assure hardiment que l'execution surpassera leurs promesses. Aux trésors qu'ils ont rassemblés avec tant de choix & de discernement, j'ai pris soin de joindre les secours de nos plus habiles Géographes. Il paroît que les Anglois ont senti nos avan-

(e) *Bien entendu que suivant leur propre regle il a fallu réduire à notre ortographe certains noms qu'ils ont changés, pour les conformer à la leur. Ainsi lorsqu'ils écrivent* Sha, *je dois écrire nécessairement* Cha *ou* Scha, *parce qu'ils n'écrivent* Sha *que pour prononcer comme nous* Cha *ou* Scha, &c.

tages, en produiſant pour eſſais de richeſſe les Cartes qui ont été dreſſées en France par l'ordre du Protecteur des Sciences & des Arts. M. le Comte de Maurepas, qui ſe trouve nommé par ce titre, comme j'aurois pû commencer par ſon nom pour faire naître la même idée, s'appercevra que les Etrangers participent à ſes bienfaits & ne déguiſent pas leur reconnoiſſance. C'eſt à l'Auteur même de ces belles Cartes (f) *que j'ai confié toute la partie géographique du Recueil. Son zèle pour les progrès d'un Art qu'il cultive avec tant d'honneur, l'a porté non-ſeulement à m'accorder tous ſes ſoins, mais à me promettre pluſieurs morceaux curieux qui n'ont jamais vû le jour, & qui ne peuvent manquer d'enrichir beaucoup cet Ouvrage.*

Je n'ai pas eu moins d'attention à me procurer d'habiles ſecours dans un autre genre. Quoique les Figures Angloiſes ne ſoient pas ſans beauté, on trouvera la difference fort grande à l'avantage des miennes. M. Cochin le fils, qui en a pris la conduite, eſt auſſi connu par la richeſſe & l'agrément de ſon invention que par la délicateſſe de ſa gravure. Au lieu d'une Planche morte, où les hommes & les animaux n'offroient proprement que les dehors de leur forme, il a ſçu tracer dans chaque figure la verité du caractere, ſans diminuer celle de la reſſemblance. Je ne ſçais par quelle fantaiſie il a plû au Libraire de me faire paroître à la tête de mon Livre. Mes amis ſont témoins de ma réſiſtance. Si la foibleſſe que j'ai eue de me rendre eſt une faute, je la crois fort bien réparée par l'excellence du Portrait, qui eſt l'ouvrage du célebre Smith.

Enfin rien ne peut donner de la défiance pour l'engagement que j'ai pris de publier un volume tous les ſix mois. Le ſecond eſt actuellement ſous preſſe, le troiſiéme eſt traduit ; & graces à la protection de Monſeigneur le Chancelier, qui m'a fait l'honneur de me choiſir pour cette entrepriſe, la guerre n'interrompt pas mes communications avec l'Angleterre.

(f) *M. Bellin, Ingenieur de la Marine, Garde du Dépôt Royal des Plans & des Cartes.*



FAUTES A CORRIGER.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

Page ij, ligne 30. manufactures, *ajoûtez*, qui ſont vantées dans l'Hiſtoire Sainte.
Page xiij. ligne 32. Coſmas, *ajoûtez* ou Coſme.

LIVRE I.

Page 12. *ligne* 36. Les Iſles du Cap-Verd, *liſez* Les autres Iſles du Cap-Verd.
Page 18. *ligne* 43. Gamboa, *liſez* Gambra.
Page 20. *ligne* 47. Foalis, *liſez* Foulis.
Page 22. *ligne* 13. Belerre, *liſez* Belem.
Page 38. *ligne* 8. en eſperer, *effacez* en.
Page 58. *ligne* 10. de Tapis d'Alkatif, *liſez* de Tapis ou d'*Alkatif* (mot Portugais qui ſignifie à peu près la même choſe.)
Pape 67. *ligne* 1. pe, *liſez* de.
Page 144. *au chiffre de la colonne*, 1539. *liſez* 1538. *juſqu'à* 1540. *au lieu duquel liſez* 1539.
Page 157. *ſecond chiffre de la colonne*, *faites la même correction.*
Page 168. *ligne* 32. M. Sicard, *effacez* M.

LIVRE II.

Page 220. *ligne* 15. des Canaries, *liſez* des Iſles du Cap-Verd.
Page 224. *ligne* 42. Seſto, *liſez* Seſtos, *de même ailleurs.*
Page 273. *ligne* 4. Orientales, *liſez* Occidentales.
Page 285. *ligne* 2. Albocoras, *liſez* Albicoras.
Page 288. *ligne* 18. d'Hollande, *liſez* de Hollande.
Page 317. *ligne avant derniere*, de ſes, *liſez* de ces.
Page 346. *ligne* 22. Rufiſca, *liſez* Rufiſco.
Page 357. *ligne* 11. ſept cens milles, *liſez* ſeize milles.
Page 379. *aux Latitudes*; Iſles Pulo, *liſez* Iſle *ou* Pulo.

LIVRE III.

Page 440. *ligne* 4. qu'ils tenoient, *liſez* qui les tenoient.
Page 441. *ligne* 34. apporter, *liſez* porter.



INTRODUCTION.



INTRODUCTION.



ANS le dessein que j'ai formé de donner une Histoire générale de tous les Voyages remarquables des derniers siecles, en m'attachant particulierement à la découverte, à la conquête, au commerce, & aux propriétés naturelles & politiques des nouvelles Regions dont les Voyageurs ont acquis la connoissance, il ne sera point inutile de commencer par quelques observations sur la Navigation & le Commerce. J'examinerai leurs progrès jusqu'à la chûte de l'Empire Romain; leur état dans l'Europe jusqu'à l'invention de la Boussole; enfin les avantages qu'on a tirés de cette heureuse découverte pour leur encouragement & leur perfection.

Mes recherches n'iront pas, comme celles des autres Ecrivains qui ont traité le même sujet, jusqu'au tems du Déluge & même au-delà; parce qu'il me semble que le travail d'un Historien peut être mieux employé qu'à pénétrer dans des siécles ténébreux dont il n'a pas la moindre lumiere à recueillir, & qui n'offrant rien de certain, le réduisent nécessairement à de vaines & pénibles conjectures. Je ne m'attacherai pas non plus à suivre le genre humain dans ses différentes transmigrations, ni à chercher comment la terre s'est peuplée; entreprise aussi inutile que la premiere: & par la même raison, je ne chercherai point à découvrir combien de bancs de rames les Grecs & les Romains avoient sur leurs vaisseaux de guerre, ni dans quel ordre ces bancs étoient disposés. Toutes ces questions, qui ont déja causé tant de peines aux Sçavans, ne peuvent jamais être assez éclaircies pour demeurer sans un grand nombre d'obscurités invincibles; d'ailleurs les explications les plus certaines n'auroient point de rapport au dessein de cet Ouvrage.

On ne doutera point que l'usage des Barques & des Radeaux ne soit presqu'aussi ancien que le monde, si l'on considere que sans ce secours pour traverser les rivieres, le genre humain n'a pû changer d'habitations, passer d'un Pays à l'autre, & faire la moindre communication des biens qui naissoient dans les Regions habitées. On conçoit que cette invention n'étoit pas moins nécessaire pour la pêche du Poisson, au long des côtes de la Mer. Ensuite on s'encouragea sans doute à les suivre, au hazard de quelques dangers contre lesquels on parvint à s'aguérir; & l'intérêt ayant toujours eu plus de force que la crainte, l'envie de se procurer par des échanges les commodités qu'on n'avoit pas, fit surmonter des difficultés que l'industrie d'ailleurs ne manquoit pas de diminuer de jour en jour. Mais comme les longs voyages demandoient des bâtimens plus

capables de résistance, & que les Nations n'ont pû penser à l'établissement du Commerce par mer sur des côtes éloignées, qu'après s'être fortifiées dans les Pays qu'elles habitoient; il n'y a pas d'apparence qu'on ait bâti de grands vaisseaux ni entrepris de longues navigations, avant la fondation de quelques grands Etats, tels que ceux des Chinois, des Perses, des Assiriens, ou des Babyloniens. Malheureusement les connoissances historiques qui nous restent de ces anciennes Monarchies, sont imparfaites & remplies d'incertitude. Les Chinois se vantent d'avoir eu fort anciennement de grandes forces sur mer : & si l'on en croit le témoignage de plusieurs Auteurs, les trois autres Nations n'ont pas eu des flottes moins puissantes. Quelques Ecrivains Grecs assurent que Semiramis Reine d'Assirie mit en mer une flotte de quinze cens voiles. Mais ces relations sont justement suspectes. Les Grecs, après avoir détruit tous les monumens des Babyloniens & des Perses, qu'ils subjuguerent sous Alexandre le Grand, se trouverent obligés de suppléer par des fables aux archives dont ils se reprochoient la ruine.

Cependant il est fort probable que les Puissances maritimes de l'Asie eurent des flottes dans les tems de leur splendeur, & qu'elles s'étoient établi un commerce régulier dans les Indes orientales, qui ont été de tout tems une source de richesses. Salomon équipoit à *Ezion-Gaber*, dans la Mer rouge, des flottes qu'il envoyoit à *Ophir.* Ce fait n'est pas douteux pour ceux qui respectent les Livres saints : & quoiqu'on ne puisse déterminer la situation d'Ophir, ni sçavoir même s'il étoit dans l'Inde, ou dans quelqu'endroit de la côte d'Afrique ou d'Arabie, on ne sçauroit douter raisonnablement que le voyage de l'Inde ne fût alors aussi facile & aussi fréquent qu'il l'a été dans tout autre tems, avant l'invention de la Boussole. D'ailleurs il est extrêmement vraisemblable que dans ces anciens tems le commerce de l'Inde étoit beaucoup plus riche que celui de l'Afrique, qui dans la plûpart de ses parties n'a jamais été si peuplée, si civilisée, ni si bien cultivée que l'Inde. Si elle produisoit de l'yvoire & de l'or, elle ne pouvoit être si bien fournie de ces curieuses manufactures & de ces précieuses étoffes que Solomon faisoit apporter d'Ophir.

Ce Prince, pour équiper sa flotte, employoit le secours du Roy de Tyr, dont les Sujets sont la premiere Nation qui ait fait quelque figure dans ces mers sous le nom de Pheniciens. On présume, avec assez de fondement, qu'ils étendirent leur commerce dans toutes les parties de la Méditerranée, & que l'ardeur du gain leur ayant fait passer le détroit de Gibraltar, ils vinrent chercher de l'étain jusqu'aux Iles Britanniques. On est porté à croire aussi qu'ayant pris au Sud du Détroit, en suivant la côte d'Afrique, ils établirent dans plusieurs endroits des Colonies & des Comptoirs, pour la facilité de leur navigation & de leur commerce.

Il n'eſt pas moins probable par la comparaiſon des témoignages ſacrés & profanes, que les Egyptiens eurent des flottes avant le regne de Salomon même, & que ce fut peut-être à leur exemple que ce Prince envoya les ſiennes à Ophir. Mais il paroît que pour ce voyage & pour d'autres navigations éloignées ils ſe ſervoient des Pheniciens, qui étoient alors, non ſeulement les Matelots les plus expérimentés & les plus hardis, mais les plus habiles pour la conſtruction des vaiſſeaux. On lit dans Hérodote (l. 4) que *Pharaon Nero* & d'autres Rois d'Egypte envoyerent par la voie de la Mer rouge une flotte de cette Nation pour faire des découvertes en Afrique; & dans Strabon (l. 2) que ces Avanturiers ayant fait le tour de l'Afrique retournerent en Egypte par la Méditérranée. Herodote ajoute une circonſtance qui confirme ſon recit, malgré les juſtes préventions où l'on eſt contre ſa fidélité. Il dit qu'en naviguant autour de l'Afrique ils eurent long-tems le ſoleil au Nord; ce qui eſt à préſent fort connu de ceux qui font le voyage des Indes orientales. L'Hiſtoire ne nous apprend pas quels furent les progrès du commerce de l'Egypte après les conquêtes ſucceſſives des Babyloniens & des Perſes.

Il paroît par les flottes qui furent envoyées au Siege de Troye, que l'art de conſtruire des vaiſſeaux fut connu dans la Grece auſſitôt qu'elle ſe fût formée en Villes & en Etats. Elle ſe vit enſuite obligée d'augmenter ſes forces maritimes, pour s'oppoſer aux invaſions des Perſes, qui venoient ſouvent inſulter ſes côtes ſur des vaiſſeaux conduits par des Phéniciens. Mais on ne trouve point qu'ils ayent eu des Bâtimens d'une groſſeur conſidérable ni qu'ils ayent étendu bien loin leur commerce avant le tems d'Alexandre, où la ruine des Perſes leur donna l'occaſion de ſuccéder ſur mer à leur puiſſance. Bientôt ils l'emporterent ſur tous les autres Peuples par la grandeur de leurs vaiſſeaux. Ils eurent des flottes conſidérables ſur la mer des Indes & ſur la Méditérranée. Les Ptolomées, qui regnerent en Egypte, donnerent un nouvel éclat au commerce en ouvrant la communication avec les Indes par la Mer rouge, où *Berenice* qu'on prend pour le *Koſſir* d'aujourd'hui, fut fondée dans cette vûe. C'étoit dans ce Port qu'on tranſportoit les principales marchandiſes de l'Arabie, de l'Inde, de la Perſe & de l'Ethiopie, ſous le nom deſquelles on peut comprendre toutes les parties de l'Afrique qui étoient alors connues, juſqu'au Sud de l'Egypte. De Berenice, toutes ces richeſſes venoient à *Coptos*, qui n'en étoit éloigné que de trois journées, & deſcendoient par le Nil juſqu'à la célebre Alexandrie, d'où elles ſe répandoient dans toute l'Europe par la Méditérranée.

Pendant que les flottes Greques regnoient dans les parties orientales de cette mer, Carthage, Colonie des Pheniciens, n'étoit gueres moins puiſſante du

côté occidental, & poussoit même son Commerce au-delà du Détroit. Scylax observe que les Carthaginois avoient plusieurs ports vers le Nord ; & vrai-semblablement ils en avoient aussi vers le Sud, puisque dans un voyage qu'ils firent autour de l'Afrique, Hannon, leur Amiral, bâtit plusieurs Villes & fonda des Colonies sur les côtes occidentales. Enfin cette Nation se rendit odieuse à l'Italie par ses invasions & ses pillages. Les Romains insultés armerent pour leur défense, & s'étant rendus assez forts pour détruire par degré les Carthaginois & les Grecs, ils se mirent en possession du commerce & du pouvoir maritime de ces deux Peuples.

L'Empire Romain conserva cet avantage aussi long-tems qu'il se soûtint dans un seul corps ; mais il le perdit bientôt lorsqu'il se trouva divisé en deux parties. Les ravages des Gots, des Vandales & des autres Nations du Nord ruinerent le commerce dans l'Empire d'Occident : & bientôt les Arabes, ausquels on a donné mal à propos le nom de Sarasins, ayant parcouru avec une vitesse incroyable la plus grande partie de l'Empire d'Orient, dont ils démembrerent l'Egypte ce grand Canal de la communication avec les Indes ; le commerce devint tout d'un coup si languissant, qu'il s'anéantit enfin par dégrés.

Mais ces Arabes qui avoient marqué long-tems le même mépris pour les richesses & pour le savoir, prirent insensiblement ces deux goûts. Non seulement ils ouvrirent les Ports du Levant & de l'Egypte, avec tous les canaux qui avoient été fermés depuis plusieurs siecles ; mais, ce qui leur produisit des avantages bien plus considérables, ils porterent leur commerce, de l'Arabie & de la Perse dont ils étoient les maîtres, aux Indes & jusqu'à la Chine ; particulierement du Port de Siraf, à l'Ouest de Gomrun. On ne sçauroit douter que cet usage n'ait subsisté pendant toute la durée de leur Empire ; d'autant plus qu'ils étendirent aussi leurs conquêtes & leurs établissemens dans l'Orient, au long des côtes & des deux Presqu'Iles de l'Inde ; & vers le Sud, au long du rivage occidental d'Afrique, jusqu'au-de-là de Sofala, c'est-à-dire, au dessus du vingtiéme dégré de latitude méridionale. Cependant leurs vaisseaux n'étoient pas d'une excellente fabrique, puisqu'ils n'étoient construits que de simples planches, liées ensemble avec des cordes, sans qu'il y entrât presqu'un seul morceau de fer, & qu'ils n'étoient pas capables par conséquent de resister aux tempêtes, ni propres à faire voile en pleine mer.

Quelqu'effet qu'ait pû produire pour le commerce la révolution de l'Empire des Arabes, qui se divisa comme celui des Romains, en Oriental & en Occidental, sous les deux Califats d'Egypte & de Bagdad, environ trois cens ans après Mahomet ; loin de tomber entierement, il fut poussé vers les Indes orientales sous les divers Gouvernemens des Turcs, des Tartares &c. qui parurent successivement après l'extinction du Califat de Bagdad. Quoiqu'il ne fût pas

ſoutenu avec la même ſplendeur dans le Califat d'Occident, qui renfermoit la Syrie, l'Egypte, & une partie de l'Afrique, à cauſe des guerres & des ravages qui cauſerent encore plus de révolutions dans cet Empire que dans l'autre, il ne s'y éteignit pas néanmoins entierement. Les flottes qui conduiſoient les Pélerins à la Mecque ne manquoient pas l'occaſion de tirer divers profits de leur voyage. En un mot, lorſque les Portugais entrerent pour la premiere fois dans la Mer des Indes, non ſeulement ils furent ſurpris d'y trouver un prodigieux nombre de vaiſſeaux & le commerce fort bien établi entre les Habitans de toutes les côtes orientales de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perſe, de l'Inde, & de toutes les Iſles; mais, ce qui leur cauſa bien plus d'admiration & ce qui avoit contribué ſans doute à rendre le commerce ſi floriſſant, ils y trouverent l'uſage de la Bouſſole & des Cartes Géographiques.

Quelques Ecrivains en ont conclu que les Arabes avoient été les Inventeurs de ces utiles inſtrumens: mais ceux qui ont le mieux approfondi cette matiere ne font pas difficulté d'aſſurer que les Orientaux avoient tiré ces connoiſſances de l'Europe avant que les Portugais euſſent pénétré dans leurs Mers: en effet, cette opinion paroît appuyée ſur des preuves très fortes, telles que le ſilence des Auteurs Orientaux ſur de ſi importantes découvertes, l'éloignement que les Aſiatiques ont toujours eu pour naviguer par les latitudes, la fabrique de leurs vaiſſeaux qui n'étoit pas propre à la navigation de l'Ocean &c. Les Arabes n'avoient pas l'eſprit tourné à l'invention. Ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances qu'ils avoient reçues des Grecs, de qui leur venoit tout leur ſçavoir. Ils n'ont jamais eu non plus beaucoup d'occaſions de porter leur commerce par mer. Les commodités qu'ils tiroient des Pays du Levant venoient auſſi facilement par terre que par les Ports. Ils touchoient à l'Inde du côté de l'Eſt. Il n'y avoit point de marchandiſe, qui ne pût paſſer par Kaboul & par d'autres Villes frontieres. Du côté du Nord ils étoient les maîtres de la grande *Backarie*, entre laquelle & le Catay, qui comprend une partie de la Tartarie & les Provinces ſeptentrionales de la Chine, il y avoit par le moyen des caravanes une communication, qui ne fit qu'augmenter du tems de *Jinghiz Kham* & de ſes Succeſſeurs, après qu'ils eurent conquis toutes ces Régions.

A l'égard des Chinois, qui prétendent auſſi à l'honneur d'avoir découvert la Bouſſole dès le regne de leur Empereur Whang-ti, c'eſt-à-dire, ſuivant leurs Annales 3000 ans avant J. C. leur prétention ne peut paſſer que pour une chimere; car on ne conçoit point que s'ils avoient fait une découverte ſi utile, ils euſſent jamais pû l'oublier ou la perdre. Ainſi l'on doit conclure que la premiere connoiſſance que le monde ait eue de la Bouſſole eſt dûe à l'induſtrie des Européens, quoiqu'il puiſſe être vrai qu'en arrivant pour la premiere fois à la Chine on y ait trouvé l'uſage de cet inſtrument bien établi.

Après la chûte de l'Empire d'Occident, toutes les Parties de l'Europe jusqu'à la Grece, furent exposées pendant plusieurs siecles à tant de ravages, qu'il ne leur auroit gueres été possible de s'occuper du Commerce, quand la route de l'Inde auroit été ouverte au travers de l'Egypte. Cependant les Pays maritimes s'efforcerent toujours entr'eux d'entretenir une communication fort souvent interrompue. Les Anglois, dans plusieurs occasions, mirent en mer des flottes puissantes, soit pour la guerre ou pour le commerce. Ils trafiquerent dans la Méditerranée. Ils pénétrerent dans la Mer Baltique, où les Villes Hanséatiques s'étoient comme emparées de tout le commerce du Nord.

Charlemagne s'étoit proposé de rétablir le commerce dans la Méditérranée: mais les troubles qui suivirent sa mort replongerent toute l'Europe dans la confusion. Ce fut au milieu de ces troubles que les Peuples du Nord, sous le nom de Normands, renouvellerent plusieurs fois leurs invasions, & qu'ils porterent particulierement leurs ravages en France. Après s'être établis dans la Neustrie & lui avoir donné leur nom, ils allerent fondre avec la même furie sur les côtes d'Espagne, qu'ils pillerent barbarement. Ils passerent le Détroit, ils surprirent le Royaume de Naples, dont ils firent la conquête avec celle de la Sicile, en commettant les plus affreux excès par mer & par terre. Mais ce qui ne fut pas moins nuisible au Commerce, c'est l'entreprise des Croisades, qui tint pendant plus d'un siecle toute l'Europe dans une violente fermentation. Le trouble fut augmenté en Asie par l'irruption des Tartares sous Jinghiz Kham, & par les guerres qui s'éleverent entre les successeurs de Salab-addin, ou Saladin, dans l'Egypte, la Syrie & les Pays voisins.

Dans ce long intervalle, les Genois & les Venitiens furent les seuls Peuples de l'Europe qui conserverent quelques idées de commerce étranger, & qui firent divers efforts pour l'entretenir. Les Genois tirant avantage de la foiblesse de l'Empire Grec au tems des Croisades, ravagerent dans le treiziéme siecle toutes les parties de l'Archipel, se saisirent de plusieurs Isles, pénétrerent dans la Mer Noire, s'y rendirent maîtres de quelques Villes maritimes, s'établirent à Theodosia, qu'ils rebâtirent sous le nom de Caffa, & d'où ils lierent leur commerce avec la Mingrelie, Trebizonde, & d'autres parties de la même mer. Ils s'étoient mis en possession de Pera même, un des Fauxbourgs de Constantinople. Mais ils trouverent dans les Venitiens, de puissans Rivaux, qui s'éleverent enfin à la souveraineté de ces mers, après la leur avoir disputée long-tems. Venise établit ses Consuls à Caffa, où le principal commerce consistoit comme aujourd'hui en sel, en cire, en miel, en poisson & en caviar. Mais elle mit ses plus riches magasins à *Tana* ou *Dona*, Ville alors située à l'embouchure du *Don* ou du Tanaïs, dont il ne reste aujourd'hui que les ruines. C'est delà que les Venitiens transportoient chez eux les épices & les au-

tres richeſſes des Indes, qui avoient été conduites par le Fleuve Indus, l'*Oxus* ou l'*Amu*, & par la Mer Caſpienne juſqu'à la ville d'Aſtracan, dont le nom alors étoit Citrakham.

Ces richeſſes étant arrivées à Aſtracan on en chargeoit une partie ſur le Volga & les autres Rivieres, pour les conduire dans deux autres grands Magaſins que les Venitiens avoient dans la Ruſſie. L'un étoit à Ladoga, Ville fort ancienne, d'où elles étoient tranſportées par le Lac du même nom & par le Golphe de Finlande à *Visbay* dans la Gothlande. Le ſecond Magaſin étoit proche de la ville de *Tſardin*, ſur le fleuve de *Kama*. De-là on tranſportoit les marchandiſes par la riviere de *Pitziora* juſqu'à l'Ocean, où elles étoient embarquées pour être portées ſur les côtes de la Norvege, & peut être plus loin vers le Sud. Ainſi toutes les parties ſeptentrionales de l'Europe ſe trouvoient fournies des marchandiſes des Indes, & de ſi heureuſes communications y firent long-tems fleurir le commerce.

Le reſte des richeſſes qui venoient des Indes à Aſtracan, étoit apporté par des caravanes à Tana, où les Venitiens & les Genois les embarquoient pour les tranſporter en Italie & les répandre dans les Provinces méridionales de l'Europe. Les Venitiens envoyoient tous les ans ſix vaiſſeaux à Tana pour ce Commerce, qui dura auſſi long-tems que les ſucceſſeurs de Jinghiz Kham conſerverent du pouvoir. Mais *Timur*, ou Tamerlan, ayant détruit Aſtracan dans une de ſes expéditions contre Toktamishkhan, ce riche canal fut coupé ſans reſſource. Veniſe fut réduite à ne plus envoyer ſes vaiſſeaux pour recevoir les marchandiſes des Indes qu'aux Ports de Syrie, particulierement à celui de *Barut*, ou de *Beyrut*; enſuite au Port d'Alexandrie en Egypte; & cette voye même lui fut bientôt fermée par les flottes que les Portugais entretinrent dans la mer des Indes.

Il eſt à propos pour l'explication de tout ce qui doit regarder ici le commerce, de faire obſerver qu'avant que le chemin fût découvert par le Cap de Bonne-Eſpérance, le grand marché du Levant, pour les épices, les drogues, & les précieuſes marchandiſes des Iſles & des Pays des Indes, étoit la ville de *Malacca*, où les Nations de l'Occident alloient s'en fournir en partant de la Mer Rouge. Dans cette diviſion, les plus fameux Ports pour le commerce étoient ceux de *Calecut*, de *Cambaya*, d'*Ormuz*, & d'*Aden*. De Cambaya, les parties Septentrionales étoient fournies par l'Indus, l'Amu, & la Mer Caſpienne. De même qu'il arrivoit par ce Canal beaucoup de richeſſes à Aſtracan, il en venoit d'Ormuz dans la Perſe, pour fournir ce grand Pays; &, par le Golphe Perſique, à *Bashra* proche de l'embouchure de l'Euphrate, d'où elles ſe diſtribuoient par les caravanes dans l'Arménie, à Trebizonde, Alep & Damas dont le Port étoit alors Beyrut. Celles qui venoient juſqu'à la Mer Rouge étoient débarquées à *Joddah*, Port de la Mecque, ou à *Tor* & à *Suez*, villes au

fond du Golphe, & transportées delà au Caire par les caravanes. Elles descendoient ensuite au long du Nil jusqu'à Alexandrie, d'où non seulement l'Europe étoit fournie par les Venitiens & les Genois ; mais toutes les Regions qui sont à l'Occident de l'Egypte, comme Barka, Tunis, Tremisen, Fez, Maroc, & Seis, les recevoient par le secours des caravanes. Il s'en transportoit même au-delà du Mont Atlas, jusqu'à la ville de *Tombeiro*, dans la Nigritie & dans le Pays de *Jalofs*. Ce Canal du commerce, qui avoit été long-tems fermé par les troubles qui regnerent dans le Califat d'Occident, fut rouvert par les *Soudans* d'Egypte vers la fin du treiziéme siecle.

Ainsi tout le commerce de l'Orient fut pendant plusieurs siecles entre les mains des Venitiens, qui en tirerent un profit immense. Venise étoit alors l'Alexandrie de l'Europe, comme Amsterdam l'est aujourd'hui. Elle sçut se maintenir dans cette possession jusqu'au tems où les Portugais trouverent le chemin de l'Inde par le Cap de Bonne-Esperance : découverte importante, mais fatale pour une République dont les richesses & les forces étoient devenues si considérables, qu'elle fut en état de se défendre contre l'Empire, le Pape, les Rois de France & d'Arragon, & presque tous les Princes d'Italie, à qui sa fierté & ses mépris avoient fait jurer sa ruine.

Les Genois se soutinrent dans les lieux qu'ils avoient enlevés aux Grecs, jusqu'à la ruine de l'Empire de Constantinople. Alors Mahomet II. s'étant saisi de Caffa, détruisit leurs établissemens dans cette Mer. Ils se trouverent forcés, comme les Venitiens, de ceder tous les avantages du commerce à des Nations plus éloignées ; & ces deux Peuples, qui avoient été comme les maîtres de tous les trésors de l'Orient, n'eurent plus d'autre part aux voyages qui se firent dans les différentes parties de l'Inde, qu'à titre de Pilotes, ou de mercénaires employés au service d'autrui.

A la vérité, ils ne furent pas les seuls qui souffrirent de ce changement. La même révolution ruina, dans tout l'Orient, le commerce de ces fameux ports Indiens que j'ai nommés, & fit entrer les richesses de l'Asie dans un nouveau Canal. Aussi les Portugais, sur qui tomboit le reproche, eurent-ils à se défendre contre une Ligue formidable de toutes les Puissances maritimes, assistées du Soudan d'Egypte, qui avoit presqu'autant d'intérêt à cette querelle que tous les autres ensemble.

Tel étoit l'état du commerce en Europe, lorsqu'on découvrit la propriété directive de l'aimant, dont on n'avoit connu jusqu'alors que la qualité attractive. On est surpris avec raison de la négligence des Historiens, qui ne nous ont appris ni le tems ni l'Auteur d'une si précieuse invention. Toutes les recherches des critiques n'ont pû nous faire parvenir à des éclaircissemens certains. Les uns en atribuent la gloire aux anciens Grecs, d'autres aux Arabes.

Quelques-uns

Quelques-uns prétendent que *Marco Polo*, ou Paul le Venitien, apporta l'aiguille aimantée en Europe vers l'an 1260, à son retour de la Chine & des autres Pays de l'Orient qu'il avoit parcourus. D'autres enfin, que Roger Bacon, Moine Anglois, découvrit le premier l'attraction polaire de l'Aimant. Mais la plus grande partie des Ecrivains accordent l'honneur de cette importante découverte à un Habitant d'Amalfi dans le Royaume de Naples, sans s'accorder sur son nom, qui est, suivant les uns, *Flavio*, & suivant les autres *Giovanno Gioia*, ou *Gira*. Ils fixent le tems vers la derniere année du treiziéme siécle. Au reste, les lumieres qu'ils nous donnent sur un événement de cette importance sont si obscures & si bornées, qu'ils ne nous apprennent pas même de quelle profession étoit ce Flavio ou ce Gira, ni par quelle voie il parvint à cette connoissance.

D'ailleurs, de quelqu'utilité qu'elle soit devenue pour le genre humain, elle ne fut pas fort avntageuse à son Inventeur, puisqu'on borne cette premiere découverte à la propriété directive de l'Aimant, sans qu'il fût question de la faire servir aux usages de la navigation. Il ne paroît pas même qu'on ait été bientôt plus loin ; car on trouve au contraire qu'il se passa plus d'un siécle avant que l'usage de la Boussole fût établi, soit que le secret n'eût pas été publié tout d'un coup, soit qu'on n'y prît point d'abord assez de confiance pour l'employer sans crainte, & qu'on n'osât se hazarder trop loin sur la mer après s'être accoutumé depuis si long-tems à ne jamais perdre la terre de vûe. Quelque jugement qu'on en porte, l'usage de la Boussole étoit connu quelque tems avant l'année 1415, qui est celle où les Portugais commencerent leurs découvertes ; & l'on n'en doutera point, si l'on considere qu'ils ne s'en attribuent pas l'invention, & qu'ils n'en parlent pas même comme d'un usage nouveau. La composition de la Boussole étoit un art sans lequel il auroit peu servi d'avoir découvert une qualité directive à l'Aimant ; & l'on ne trouve rien néanmoins qui nous apprenne comment cet heureux secret fut reçu par les Nations Maritimes de l'Europe, ni le tems où l'usage en fut introduit, ni les premiers avantages qu'on en tira. Il ne pouvoit être fort nécessaire dans la Méditerranée, ni dans la Baltique, ni dans toutes les Mers étroites, à l'exception des cas où les Vaisseaux pouvoient être écartés des Côtes par la force du vent. On ne laissoit pas de s'en servir dans ces Voyages ; mais c'étoit un usage de simple précaution, qui n'y faisoit pas attacher un grand prix ; & peut-être la Boussole ne passoit-elle encore que pour un instrument curieux qui pouvoit devenir utile si l'on entreprenoit jamais de longs Voyages, & des découvertes ausquelles on pensoit fort peu. Les Portugais furent les premiers Européens qui formerent cette entreprise : Mais ce fut *Colomb* qui eut le premier assez de courage & de hardiesse pour s'éloigner de la terre, & , si l'on me permet cette

figure, pour s'élancer au milieu de l'Océan avec une éguille aimantée pour guide.

Au quinziéme siécle, les troubles qui avoient longtems agité la partie Occidentale de l'Europe étant appaisés, & les Mores ayant été subjugués en Espagne, la tranquillité publique fut assez constante pour donner le tems à plusieurs Princes de penser à fortifier leurs Etats & à rétablir le Commerce. Jean I. régnoit en Portugal. Le Prince Henry, son troisiéme fils, jaloux des richesses & de la gloire des Vénitiens, qui s'étoient rendus comme le centre du commerce, conçut le dessein de leur enlever celui du Levant pour l'attirer dans sa Patrie, en s'ouvrant par Mer une nouvelle route aux Indes Orientales. Il fut l'Auteur de ce grand projet; mais le Ciel en réservoit l'exécution au Roi Emmanuel. Quoique les Portugais, dès leur premier Voyage, eussent fait des découvertes au long des Côtes d'Afrique, ils ne pousserent point leurs avantages aussi loin qu'ils l'avoient esperé. L'indolence, la crainte, ou l'incertitude, empêcherent aussi les autres Nations de suivre leur exemple. En vain Colomb adressa-t'il ses sollicitations aux Genois, ses Compatriotes, aux Anglois, & même aux Portugais, que leurs premiers succès devoient enflammer autant que ses instances. Ce ne fut qu'après huit ans d'ennuyeuses répétitions à la Cour d'Espagne, & par la faveur de quelques Courtisans plûtôt que par l'inclination du Roi, que ses propositions furent acceptées. Mais aussitôt qu'il eut convaincu toute l'Europe, par la prompte découverte des Indes Occidentales en 1492, que l'Océan pouvoit contenir une infinité d'Isles & de Continens inconnus, tout le monde fut saisi d'une violente passion de faire des découvertes, & parut prêt à quitter sa Patrie pour chercher de nouveaux Mondes. L'Angleterre, qui avoit reçu depuis peu, avec tant de froideur, les offres de Colomb, ouvrit l'oreille à celles de *Jean* (a) *Cabota*, qui proposoit de chercher une route aux Indes Orientales par le Nord-Ouest; & les Portugais, qui n'avoient fait que balancer depuis près de 80 ans, honteux de n'avoir point encore été fort loin au-delà des Côtes Occidentales d'Afrique, se hazarderent à passer le Cap de Bonne-Espérance, qui avoit été découvert onze ans auparavant, & qu'on regardoit déja comme le terme de leur navigation.

Les Espagnols ne paroissoient pas disposés à troubler les Portugais dans leur commerce Oriental, sur-tout depuis que, par une convention formelle, on leur avoit abandonné l'Hemisphere d'Occident; lorsqu'un Portugais mécontent de sa Cour, nommé *Magellan*, vint proposer à l'Empereur Charles-Quint de chercher une route aux Indes Orientales par le Sud-Ouest; ce qu'il exécuta effectivement, l'an 1519, en passant par le Détroit qui porte son nom. Il eut le malheur de périr dans ce voyage; mais son Vaisseau fit le tour du monde, pour la premiere fois, & l'expérience apprit enfin que la Terre est un Globe.

(*a*) On a défiguré ce nom en *Chabot* & *Cabot*.

La découverte de ce ſecond paſſage, par les Eſpagnols, devint un éguillon pour les Anglois. Ils réſolurent d'en chercher un troiſiéme par le Nord, après l'avoir déja tenté inutilement, dans la vûë d'accourcir le chemin de la moitié. Un Marchand de Londres, qui ſe nommoit *Horne*, ſollicita la Cour, en 1527, de renouveller cette entrepriſe. Henry VIII. qui régnoit alors, avoit été découragé par le mauvais ſuccès de Jean Cabota. On demeura dans l'inaction juſqu'en 1551, qu'il ſe forma une Societé à Londres ſous le nom de *Compagnie pour la découverte des Pays inconnus*, dont le Chef fut Sebaſtien Cabota, fils de Jean. Ce fut dans l'exécution de ce projet que les Anglois découvrirent la (*a*) Ruſſie, & qu'ils prirent poſſeſſion d'une grande partie des Côtes de l'Amérique Septentrionale. Ils étoient ſi remplis de leurs eſpérances que pendant plus de quarante ans ils en firent leur ſeule occupation. Cependant, après une infinité de tentatives auſſi dangereuſes qu'inutiles, déſeſperant également de trouver un paſſage par le Nord-Eſt, & par le Nord-Oueſt, ils ſe déterminerent à faire uſage de celui que les Portugais avoient trouvé par le Cap de Bonne-Eſpérance. Les premiers Vaiſſeaux qu'ils envoyerent par cette voie, partirent en 1591; & cette lenteur doit paroître étrange, lorſqu'ils étoient ſi bien informés des avantages qu'ils pouvoient eſperer aux Indes Orientales, par les deux Voyages autour du monde, de Drake, en 1577, & de Candish, en 1586, & par les Voyages des autres Nations. Mais la Compagnie des Indes Orientales, qui ſe forma d'une Societé de Marchands en 1600, répara tous ces délais; & c'eſt auſſi de cette année qu'il faut datter proprement le commerce des Anglois, dans cette partie du Monde.

Les Hollandois, qui avoient fait les mêmes tentatives pour découvrir un paſſage au Nord-Eſt, & au Nord-Oueſt, revinrent, comme les Anglois, à la route des Indes par le Cap de Bonne-Eſperance. Leur premier eſſai fut en 1594. Mais dans peu d'années ils ſe rendirent formidables ſur les Mers de l'Orient, & leur pouvoir s'établit par degrés ſur la ruine des Portugais, à qui ils enleverent une partie de leurs meilleurs Etabliſſemens.

Les François, les Suédois, & les Danois entreprirent auſſi de périlleuſes navigations, mais avec moins d'éclat & de ſuccès, parce qu'ils n'y employerent pas tant de Vaiſſeaux, & qu'ils étoient alors moins formés aux exercices de la Mer & du commerce. Ils ont trouvé néanmoins le moyen de ſe faire des Etabliſſemens conſidérables aux Indes Occidentales, quoique fort inférieurs à ceux des Nations qui leur en ont donné l'exemple; car on peut dire, ſans craindre d'objection, que les Portugais, les Eſpagnols, les Anglois & les Hollandois ſont beaucoup plus puiſſans dans leurs Colonies, & dans les

(*a*) Elle ne devoit pas être inconnue aux Vénitiens, s'ils y avoient déja eu les relations dont on a parlé pag. vij; mais il s'agit ici d'une découverre par la Navigation.

lieux de leur commerce, que dans leurs Etats d'Europe.

Toutes ces obſervations doivent faire juger combien la navigation & le commerce ſont redevables à l'invention de la Bouſſole. Il y avoit auparavant de riches Négocians & d'habiles Matelots; la communication des commodités & des richeſſes étoit établie entre les Nations du Monde connu; mais avec combien de difficultés & de déſavantages! Premiérement, les Matelots n'oſant ſe hazarder ſur Mer, faute d'un guide auſſi ſûr que la Bouſſole, étoient obligés de ſuivre les Côtes, & d'allonger par conſéquent leurs voyages à l'infini. Ils craignoient les navigations éloignées, parce qu'ils y étoient toujours expoſés à la fureur des vents, qui pouvoient les écarter de la terre, au riſque de ſe perdre dans l'immenſité de l'Océan, ou d'être jettés dans quelques Pays inconnu', d'où les mêmes raiſons devoient rendre leur retour impoſſible. Faute de lumieres pour connoître les bornes de l'Afrique, & de hardieſſe pour riſquer d'en faire le tour, on étoit dans la néceſſité de débarquer les marchandiſes des Indes Orientales dans les Ports des mêmes Mers, & de les tranſporter delà par terre dans ceux de la Méditerranée; ce qui les rendoit dix fois plus cheres qu'aujourd'hui, lorſque le commerce étoit entre les mains des Vénitiens.

Pendant qu'on n'a point connu d'autres voyages que ceux des Côtes; ni l'art de conſtruire les Vaiſſeaux, ni celui de la navigation n'ont preſque été capables d'aucun progrès. Des Batimens qui ne devoient jamais s'éloigner du rivage, & qui ſe réfugioient dans le Port à l'approche de la moindre tempête, n'avoient pas beſoin d'être conſtruits fort ſolidement, & ne demandoient pas beaucoup d'art. Mais depuis qu'on eſt devenu aſſez hardi pour traverſer l'Océan, c'eſt-à-dire, pour faire des milliers de lieues ſans appercevoir la terre, & pour braver les tempêtes ſans eſpérance de rencontrer aucun azile, la néceſſité force, non-ſeulement à bâtir des Vaiſſeaux qui ſoient capables de ſoutenir la violence des vents & des flots, & de réſiſter à l'impétuoſité des Courans, mais encore de trouver d'autres méthodes, qui puiſſent, avec la direction de la Bouſſole, aſſurer la courſe d'un Vaiſſeau, & diminuer les périls de la navigation. Les Gens de Mer eurent bien-tôt reconnu que ſi la Bouſſole eſt d'un uſage admirable pour diriger leur courſe, elle ne ſuffit pas toujours pour les conduire au Port, parce que les vents & les Courans ne ſont que trop capables de les jetter hors de leur route. Il falloit des ſecours pour y remédier. On s'eſt accoutumé à prendre ſur Mer la hauteur du Soleil ou des Etoiles, pour ſçavoir en tous tems dans quelle latitude eſt un Vaiſſeau. Comme on faiſoit uſage autrefois des *Portolans*, ou d'une Deſcription des Côtes, pour s'aider à paſſer d'un Port à l'autre; la néceſſité d'avoir recours aux hauteurs, pour ſuppléer à la Bouſſole, a naturellement amené l'uſage des Cartes.

Il ne manquoit plus qu'une chose à la perfection de l'Art. C'étoit une méthode pour connoître sans cesse combien l'on avoit fait de chemin à l'Est ou à l'Ouest du lieu d'où l'on étoit parti, comme on connoissoit, par l'observation des hauteurs, combien l'on avoit décliné au Nord ou au Sud. Ce Problême occupa aussi-tôt tous les Mathématiciens des Pays Maritimes de l'Europe. Quoique leurs recherches ayent été sans succès jusqu'à present, elles ont donné l'espérance de les voir quelque jour plus heureuses. D'un autre côté, pour suppléer à cette connoissance, d'habiles Astronomes ont fixé, avec tant de soin, la longitude & la latitude de toutes les côtes connues, que, sans avoir besoin d'un calcul fort profond, les Mariniers peuvent connoître à quelle distance ils sont de la terre dans toutes les parties de l'Océan.

Il est certain que les Européens, après avoir perdu, par la réduction de l'Egypte & d'une partie de l'Asie au pouvoir des Arabes, les principaux avantages du commerce du Levant, dont ils avoient joüi pendant toute la durée de l'Empire Romain, ne s'en seroient jamais remis en possession sans la découverte de la Boussole. Avec le commerce, ils avoient perdu la connoissance de toutes ces Régions Orientales : C'est à l'invention de la Boussole qu'ils doivent le retour de ces deux biens, avec beaucoup d'avantage.

Les Grecs & les Romains n'avoient guéres étendu leurs connoissances au-delà du Gange, à l'Est, & des Isles Canaries à l'Occident ; de sorte que toute la partie Septentrionale de l'Europe & de l'Asie, avec les Terres Arctiques, les parties Orientales de la Tartarie, & de la Chine, la Peninsule de l'Inde au-delà du Gange, & les parties Méridionales de l'Afrique leur étoient tout-à-fait inconnues ; sans parler de l'Amérique, & des Mers qui environnent les divers Continens, avec les Isles qui leur appartiennent.

Cependant, quoique leurs idées n'approchassent point de ce que nous connoissons aujourd'hui, elles étoient beaucoup moins bornées que celles des Européens, avant les découvertes de Colomb & de Gama. On lit avec étonnement (*a*) que dans le treiziéme siécle toute l'Europe étoit persuadée qu'il étoit impossible d'aller plus loin que les Montagnes de Nubie ; & que la (*b*) source du Nil, qui avoit été connue sept cens trente ans auparavant, du tems du Moine *Cosmas*, passoit alors pour une découverte impossible. Que dis-je ? Dans le siécle même où l'Orient & l'Occident parurent comme à découvert, les Voyageurs (*c*) racontoient que la source de cette Riviere étoit dans les Indes, où ils l'avoient effectivement cherchée ; & qu'au-delà, la Terre n'avoit plus d'Habitans.

On ne sçauroit prétendre que sans l'invention de la Boussole nous aurions

(*a*) Vol. la Georg. reform. p. 261.
(*b*) Brochard, *Descript. Terræ Sanct. Cap. penul.*
(*c*) Bredenbach *Peregrinat.* p. 139.

toujours ignoré les Côtes de l'Aſie, qui ont été connues des Romains, & celles d'Afrique qu'ils n'ont pas connues. Mais je ne fais pas difficulté d'aſſurer que ſans cet admirable inſtrument nous n'aurions jamais découvert l'Amérique; ou du moins nous n'aurions jamais pû établir de communication entre cette partie du Monde & la nôtre, quand le hazard nous l'auroit fait découvrir. Et s'il reſte quelque Pays dont les Côtes nous ſoient encore inconnues, dans quelque tems qu'il ſorte de l'obſcurité, c'eſt à la Bouſſole que nous en aurons l'obligation.

Après ces réflexions générales ſur la navigation & le commerce, je vais entrer dans le détail des matieres qu'elles ont dû préceder. Je lui donne le titre d'*Hiſtoire des Voyages, &c.* parce que c'eſt l'objet que je me propoſe. La premiere Partie de mon Ouvrage contiendra les Voyages remarquables de chaque Nation, dans l'ordre ſuivant: 1°. Les Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Eſt & le Cap de Bonne-Eſpérance, juſqu'au tems où les Européens s'y établirent. 2°. Les Voyages aux Indes Occidentales & aux Côtes Orientales de l'Amérique, juſqu'au même tems. 3°. Les Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, les navigations autour du Globe. 4°. Les Voyages dans les différentes parties du Monde connu, depuis les découvertes & les premiers Etabliſſemens. 5°. Les Voyages au Nord-Eſt, pour découvrir par cette voie un paſſage aux Indes Orientales. 6°. Les Voyages au Nord-Oueſt dans la même eſpérance.

Je n'ajoute rien à cette idée de mon entrepriſe, parce qu'à chaque Partie j'aurai ſoin d'expliquer mes vûës par d'autres Introductions. L'Ouvrage que je commence eſt important. Il ſurpaſſe ſans doute les forces d'un ſeul Ecrivain; & pluſieurs eſſais, qui ſont demeurés imparfaits juſqu'à préſent dans la même carriere, marquent aſſez qu'il s'y eſt rencontré des obſtacles. Mais j'eſpere plus de ſuccès avec le ſecours que j'emploie pour les ſurmonter. Une Compagnie de gens laborieux, à laquelle je ne fais que prêter ma plume, & qui s'eſt formée ſous les yeux d'une Nation fort éclairée, me répond de l'ordre & de la fidélité des matériaux. J'oſe garantir ma propre exactitude pour la forme que je vais leur donner dans mon ſtile; & comptant d'ailleurs ſur l'indulgence du Public pour un projet dont il ſouhaite depuis longtems l'exécution, j'entre en matiere avec la confiance qu'on doit tirer de ſon ſujet, quand l'utilité s'y trouve jointe à l'agrément, & de la diſpoſition de ſes Lecteurs lorſqu'ils doivent être ſûrs qu'on n'a rien négligé pour les inſtruire & pour leur plaire.

Comme on s'apperçoit qu'avec tous les ſoins poſſibles, on ne peut éviter quelques fautes d'impreſſion dans l'ortographe des noms étrangers, on promet à chaque Tome une Table des noms propres. Ici p. iij. l. 8. Pharaon *Nero* liſ. *Neco*. p. vij. l. 8. *Visbay*, liſ. Viſbuy. p. viij. l. 5. *Seis*, liſ. Sûs. Ibid. l. 6. *Tombeiro*, liſ. Tombuto. p. ij. l. 9. *trois*, liſ. deux. p. iv. l. 26. *Occidental*, liſ. Oriental.

On a rendu compte dans la Préface de l'ortographe à laquelle on s'eſt attaché.

HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.



VOYAGES AU SUD-EST ET AUX INDES ORIENTALES.

LIVRE PREMIER.



DE tous les événemens qui ont excité l'admiration du genre humain dans les derniers siécles, on peut dire qu'il n'y en a point d'aussi merveilleux que les Voyages & les découvertes des Européens; soit qu'on y considere les progrès du Commerce & de la Navigation, les trésors immenses dont l'Europe s'est enrichie, les miracles de valeur & de prudence qui ont immortalisé les Chefs d'une si belle entreprise, l'étendue de leurs Conquêtes, & la grandeur de leurs Etablissemens, soit enfin la connoissance qu'ils acquirent d'un monde inconnu jusqu'alors, & beaucoup plus grand que celui dont on croyoit connoî-

tre les bornes. Cette découverte fut comme une nouvelle création. Un nouveau Ciel, une nouvelle Terre, parurent s'ouvrir aux yeux des hommes. Il sembla que la Nature accordoit des aîles aux habitans du Globe terrestre, pour voler d'une extrêmité du monde à l'autre, & lier commerce avec toute les créatures de leur espece. Il est remarquable que dans le cours ordinaire des choses humaines, on voit souvent renaître les mêmes événemens : mais ceux dont j'écris l'Histoire furent aussi singuliers que merveilleux, & l'on n'en peut esperer de semblables, si l'on ne se flatte qu'il y ait encore des Mondes à trouver, & d'autres Indes à conquérir.

C'est aux Portugais qu'il en faut accorder la principale gloire. Quoique les Espagnols ayent découvert l'Amérique avant que les Portugais eussent pénétré jusqu'aux Indes Orientales par le Cap de Bonne-Espérance, quoique la découverte de l'Amérique ait pris moins de tems que celle des Indes Orientales, & que les exploits de Colomb ayent eu cet avantage sur ceux de Gama, qu'ils furent achevés dès la premiere entreprise, sans avoir été précedés de la moindre connoissance du monde où Colomb eut le bonheur de pénétrer ; on confesse néanmoins que les Portugais furent les premiers qui tenterent la navigation de l'Océan, & qui firent naître aux autres Nations de l'Europe le dessein de chercher un nouvel Hémisphére. Les Espagnols étoient si éloignés de former cette pensée, que non-seulement ils ne commencerent à s'en occuper que près de quarante ans après leurs voisins, mais que dans cet intervalle ils considererent les entreprises des Portugais comme autant d'avantures romanesques, & d'effets d'une imagination dereglée. Ils eurent longtems la même opinion de ceux qui leur proposoient d'en imiter l'exemple, & qui avoient déja réüssi dans quelque parti de l'exécution. L'expérience fut seule capable de les convaincre que les Portugais avoient raisonné juste, & que les espérances de Colomb n'étoient pas moins solides.

En un mot, le récit de toutes ces découvertes forme une des plus curieuses parties de l'Histoire moderne, par la multitude & la grandeur des événemens. Et c'est par cette raison que dans tout ce qui regarde les premieres expéditions, je ne craindrai pas de m'attacher trop soigneusement aux circonstances. Je sçais quelle est l'avidité d'un Lecteur pour le détail de ces grandes entreprises, & combien il trouve de plaisir à suivre pas-à-pas le Héros auquel il s'interesse, pour observer par quels degrés il arrive au terme de ses travaux. D'ailleurs, comme l'arrivée des Européens apporta beaucoup de changement dans tous les lieux & parmi tous les Peuples dont ils firent la conquête, les impressions qui se firent de part & d'autre, & les effets qu'elles produisirent, sont un autre objet de curiosité, qui mérite la plus exacte relation.

L'année 93 de l'Hégire, & 711 de l'Ere Chrétienne, l'Espagne fut soumise à Wallid ibu Abdolmelek, sixiéme Calife Ommyan de Bagdad, par Tarik & Musa, que le Comte Julien, pour venger l'honneur de sa fille, avoit introduits dans l'Andalousie. Les Arabes y formerent bien-tôt de petites Monarchies, dont les Rois vécurent en si mauvaise intelligence, que leurs divisions faciliterent, en 718, à *Dom Pelayo*, ou Pelage, Prince des Asturies, le moyen de leur faire tête. Ses Successeurs continuerent heureusement la guerre pendant plus de trois cens ans ; & dans le cours de l'année 1085, Alfonse VI. Roi de Castille & de Leon, se rendit maître de Tolede. Ce Monarque, pour reconnoître

noître les services de Henry de Bourgogne, petit-fils de Robert Roi de France, qui avoit conduit ses armes avec beaucoup de succès, lui fit épouser la Princesse Therese, sa fille aînée, en lui accordant pour Doüaire le Pays de Portugal, avec tout ce qu'il pourroit prendre sur les Mores, c'est-à-dire, sur les anciens Habitans de la Mauritanie, qui avoient conquis depuis peu sur les Arabes la partie Occidentale de l'Afrique & de l'Espagne. Dom Alphonse, fils de Henry, érigea son Héritage en Monarchie, après avoir fait un grand carnage des Mores, & fut le premier Roi de Portugal. Ces redoutables Ennemis se virent encore plus maltraités sous le régne de Jean premier, qui acheva de les chasser entiérement. Il les poursuivit au-delà de la Mer en 1415, & se rendit maître de Ceuta. Ainsi l'Afrique devint le théâtre de cette guerre, qui ne fut interrompue que par des entreprises beaucoup plus avantageuses au Portugal.

Cette prise de Ceuta est rapportée par Walsingham, Auteur contemporain (*a*). Il raconte que le Roi de Portugal, » assisté des Allemans & des » Marchands Anglois, vainquit les Arabes (qu'il nomme les *Agariens*) dans » les Etats du Roi Betinarin (il veut dire des (*b*) *Bani-Marins*); qu'il en précipita un grand nombre aux Enfers; qu'il prit leur Ville, située sur le bord » de la mer, environnée d'un mur, & d'une si grande étendue qu'on lui donnoit, dit-il, vingt milles de tour. « Le Roi Jean avoit quelque droit à cette assistance des (*c*) Anglois, parce qu'il avoit épousé la Princesse Philippa, fille de Jean de Gant Duc de Lancastre, & sœur du Roi Henry IV. Roi d'Angleterre. Ce fut le Prince Henry, troisiéme fils de Jean & de Philippa, qui forma le projet de la découverte d'un nouveau Monde par la navigation.

(*a*) Voi. l'Hist. d'Anglet. par Walsingham, à l'année 1415.

(*b*) C'étoit une Tribu de Mores ou d'Afriquains, qui vainquirent les Arabes en 1299.

(*c*) Vingt-sept Vaisseaux Anglois, qui étoient destinés pour une expédition à la Terre Sainte, toucherent au Port de Lisbonne, d'où ils consentirent à suivre le Roi contre les Mores.

CHAPITRE I.

Voyages & découvertes des Portugais au long des Côtes d'Afrique, jusqu'au Cap Verd.

1415.

Premiere tentative du Prince Henry, pour les découvertes.

HENRI, troisiéme Prince de Portugal, accompagna le Roi son pere au siege de Ceuta, & dans l'âge le plus tendre il y signala son courage & sa conduite. A son retour d'Afrique, il rapporta une si vive passion de découvrir de nouvelles Contrées par les Voyages de Mer, qu'il employa plus de quarante ans à cette entreprise. Son penchant naturel lui avoit fait cultiver la Géographie & les autres (*a*) parties des Mathématiques. Il joignit à ces connoissances toutes les lumieres qu'il put tirer de ses informations. Il interrogea particuliérement les Mores de Fez & de Maroc sur tout ce qui concernoit les Arabes, qui bordoient les deserts d'Afrique & de l'Assena; sur ceux qui possedoient le Royaume de Jalofs, assez voisin de la Guinée; & pour se

(*a*) Il avoit fait venir de l'Isle Majorque un Mathématicien fort versé dans la navigation, & dans l'art de faire des instrumens & des Cartes de Mer. Il fonda une Ecole & une Académie dont il le fit Chef.

1415. livrer entiérement à ce soin, il choisit pour sa résidence la Ville de Ternaubal, au Royaume d'Algarve, située sur le Cap de Sagres, d'où la vûë de la Mer enflammoit continuellement ses desirs & ses espérances. Un jour au matin, après avoir passé la nuit dans toutes ces réflexions, il donna brusquement ses ordres pour le départ de deux Vaisseaux, qui mirent effectivement à la voile avec plusieurs autres qui se trouverent prêts à les suivre. Mais ils n'allerent pas plus loin que le Cap *Bojador*, soixante lieues au-delà du Cap *Nam*, ou *Non*, alors le terme de la Navigation Espagnole. Le nom de Bojador vient du mot Espagnol *Bojar*, qui signifie l'Ouest, parce que ce Cap s'avance en effet près de quarante lieues vers l'Occident. Il forme à sa pointe un Courant d'environ six lieues, qui s'enfle beaucoup en se brisant contre les sables. Ce spectacle effraya les Avanturiers. Ils ne firent pas réflexion qu'en prenant le large ils pouvoient doubler facilement la pointe du Cap, & ce premier obstacle leur fit abandonner leur Commission.

Cap Bojador. Cap Non.

1418. Le Prince Henri, qui comprit tout-d'un-coup la cause de leur erreur, renvoya, sur un petit Vaisseau, en 1418, *Juan Gonzales Zarco* & *Tristan Vaz Texeira*, deux Gentilshommes de sa Maison, avec ordre de passer ce terrible Cap, & de reconnoître toutes les Terres, qui, suivant l'opinion des Sçavans & les informations des Arabes, devoient s'étendre jusqu'à l'Equateur. Avant qu'ils eussent pû gagner la Côte d'Afrique, ils essuyerent une si affreuse tempête, qu'ayant cru mille fois leur sépulture assurée dans les flots, ils regarderent comme une faveur du Ciel d'être jettés dans une petite Isle, à laquelle ils donnerent le nom de *Puerto-Santo*. Les Habitans n'en étoient ni civilisés, ni tout-à-fait barbares; mais la terre y étoit très-fertile. Cette nouvelle causa tant de joie au Prince Henri, que donnant trois Vaisseaux bien équipés à ses deux Gentilshommes, ausquels il joignit Barthelemy Perestrello, il leur fit prendre de la semence de toutes sortes de grains & des bestiaux pour cultiver l'Isle de Puerto-Santo. Ils n'y porterent que deux lapins: mais ces animaux s'y multiplierent avec une si étrange fécondité que dans l'espace de deux ans ils détruisirent tout ce qui avoit été semé ou planté. Perestrello, qui avoit obtenu la proprieté de l'Isle, & qui avoit entrepris de la peupler, se trouva forcé d'y renoncer.

Porto-Santo.

(*b*) Juan Gonzalez & Tristan Vaz accepterent en 1419, la Commission d'un autre voyage. Après quelques jours de navigation, ils découvrirent une espéce de nuée fort sombre, qui leur causa d'abord de l'étonnement;
1419. mais n'en ayant pas moins continué leur course, ils trouverent une Isle couverte de toutes sortes d'arbres, à laquelle ils donnerent le nom de *Madere*, qui signifie bois en Espagnol. Cette Isle est un peu au Sud de Puerto-Santo; & pour l'étendue, la douceur de l'air, & l'abondance des productions, c'est la plus considérable de la Mer Occidentale. Chacun des deux Chefs eut sa part d'une si belle découverte, qui leur fut confirmée par des Lettres Patentes du Prince, avec le titre de Capitaines. Tristan donna son nom à la pointe où il avoit pris terre, & Juan Gonzalez nomma sa portion *Camera de Lobos*, c'est-à-dire, Caverne de loups, parce qu'il y trouva une cave, qu'il prit pour la retraite de ces animaux. On y découvrit aussi une Chapelle,

Isle de Madere.

Camara de Lobos.

(*b*) Tous ces détails sont tirés de Faria y Sousa, de Jean de Barros, d'Antonio Galvam, & des autres Ecrivains Portugais & Espagnols.

avec un Tombeau élevé par le célébre *Macham*, (c) Anglois, qui, se sauvant d'Angleterre en Espagne, avec une femme qu'il aimoit, avoit été jetté dans ce lieu par la tempête vers l'an 1344. L'Isle étant entiérement couverte de bois, Gonzalez & Vaz commencerent par y mettre le feu, pour la rendre capable de culture. La flamme s'y répandit avec tant de violence qu'elle s'y nourrit pendant sept ans entiers, en poussant une fumée épaisse, mêlée d'étincelles, qui s'appercevoient de fort loin, comme les éruptions du Mont Etna; de sorte que le bois devint aussi rare à Madere qu'il y avoit été commun. Le Prince Henri y fit apporter de Sicile des cannes de sucre, qui réussirent merveilleusement. Dans un petit nombre d'années, la cinquiéme partie du revenu, que le Prince avoit réservée pour son ordre militaire, montoit à plus de 60000 arabes, dont chacune fait environ 500 livres de notre monnoye, quoique dans sa circonférence l'espace cultivé n'eut guéres plus de neuf milles. On bâtit bientôt des Eglises à Madere, & l'on y établit un Evêque. Le Roi Edouard, frere du Prince Henri, lui donna cette Isle, & revêtit l'Ordre Militaire de Christ de la Jurisdiction spirituelle.

Avanture d'un Anglois.

Etablissement des Portugais à Madere.

Il y avoit déja douze ans que le Prince Henri n'épargnoit rien pour assurer la découverte de la Guinée. Celle de deux Isles, dont il n'étoit redevable qu'au hazard, avoit augmenté ses espérances, & lui faisoit mépriser toutes les objections qu'on faisoit contre son entreprise. Enfin *Gilianez*, assez hardi pour lui garantir l'exécution de ses ordres, doubla ce terrible Cap Bojador, qui avoit jusqu'alors arrêté les plus braves; & cette action fut mise, par les Ecrivains de son tems, au-dessus des travaux d'Hercule. Le Prince, au comble de ses vœux, obtint du Pape Martin V. une donation perpétuelle à la Couronne de Portugal, de toutes les Terres que les Portugais pourroient découvrir depuis le Cap jusqu'aux Indes Orientales inclusivement, avec une Indulgence pléniere pour l'ame de tous ceux qui périroient dans cette entreprise. Cette faveur fut confirmée par les Papes Eugene & Nicolas, Successeurs de Martin, à la priere du Roi Alphonse & du Prince Jean son fils, par le double motif d'arrêter les entreprises des autres Nations, & d'encourager les Sujets du Portugal.

1432.

Ils doublent le Cap de Bojador.

Célebre donation du Saint Siége en leur faveur.

Gilianez remit à la voile dans sa Barque en 1434, accompagné d'*Alonso-Gonzales-Baldaya*, qui montoit un Vaisseau plus considérable. Ils s'avancerent trente lieues au-delà du Cap, & s'étant hazardés à toucher le rivage, ils découvrirent un grand nombre d'hommes, & quantité de troupeaux. Mais, sans pousser plus loin leurs recherches, ils retournerent en Europe, après avoir donné, pour unique fruit de leur voyage, le nom d'*Angra de Ruyvos* à cette Côte. L'année suivante fut plus heureuse. Ils allerent douze lieues plus loin, & deux hommes qu'ils débarquerent à cheval rapporterent le soir qu'ils avoient rencontré dix-neuf Sauvages armés de javelines, qui s'étoient

1434.

Angra de Ruyvos.

1435.

(c) La Chapelle portoit le nom de Jesus. Le Port où Macham avoit débarqué porte encore celui de Machico. Il étoit sorti du Vaisseau avec sa Maîtresse, qui avoit beaucoup souffert de la tempête. Ses Compagnons partirent sans avoir pensé à les rappeller. La Dame en mourut de regret. Macham, après avoir enterré décemment sa Maîtresse, & lui avoir élevé une Chapelle, avec un Tombeau sur lequel il trouva le moyen de graver sa triste avanture, se fit une Barque d'un tronc d'arbre, & s'abandonna aux flots. Il eut le bonheur d'être poussé sur la Côte d'Afrique, où les Mores le regarderent comme un homme aimé du Ciel, & le presenterent à leur Roi, qui l'envoya au Roi de Castille.

mis en fuite en les appercevant. Les deux Portugais en avoient blessé quelques-uns, & l'un d'eux revenoit blessé lui-même. Baldaya prit terre à cette nouvelle ; mais il ne découvrit plus les Mores. Il trouva seulement dans une cave, qu'ils avoient habitée, plusieurs choses de peu de valeur, qui furent regardées de tous ses gens comme le présage d'un butin beaucoup plus riche. Ils avancerent encore l'espace de douze lieues, & s'étant arrêtés à l'embouchure d'une Riviere, ils y virent plus de cinq mille loups marins, dont ils tuerent un grand nombre. Ils en apporterent les peaux, dont on faisoit alors beaucoup de cas parce qu'elles étoient fort rares. Sur la Côte, où ils firent quelques recherches, ils ne trouverent que des filets étendus pour sécher. Enfin toutes leurs provisions étant épuisées, ils furent obligés de retourner vers leur Prince.

Multitude de Loups marins.

1440.

Antoine Gonzalez fut envoyé au même lieu dans le cours de l'année 1440, pour y charger son Batiment de peaux de loups marins. Un jour qu'il s'étoit avancé l'espace de huit lieues dans les terres, avec dix de ses gens, il découvrit un homme nud qui portoit deux dards à la main, & qui conduisoit un chameau. C'étoit un More que la crainte saisit & qui se laissa prendre sans résistance. En retournant à son Vaisseau, Gonzalez tomba dans un gros de quarante Mores qui prirent la fuite, & qui lui laisserent enlever une femme qu'ils avoient avec eux. Ces deux Prisonniers furent les premiers habitans de cette Côte qui tomberent entre les mains des Portugais. Gonzalez trouva sur le rivage un autre Vaisseau de sa Nation qui arrivoit sous le commandement de *Nunno Tristan*. Avec cette augmentation de forces, il regagna la terre, & dans l'obscurité de la nuit il rencontra d'autres Mores. Ses gens se trouverent si près de ces Barbares, qu'ils les saisirent entre leurs bras, sans les reconnoître autrement qu'à leur nudité, & par la difference du langage ; ils en tuerent trois, ils en prirent dix, & retournerent à leurs Vaisseaux. Ce lieu reçut d'eux le nom de *Puerto del Cavallero*, ou Port du Chevalier, à l'honneur d'Antoine Gonzalez, à qui Nunno Tristan y confera cette dignité. Ils avoient à bord un Arabe qui entendoit la Langue des Mores. Ils le mirent à terre avec la femme dont ils s'étoient saisis, pour engager les habitans à racheter les Prisonniers. Le jour suivant il en parut sur le rivage environ cent cinquante, les uns montés sur des chameaux, les autres à cheval, qui presserent les Portugais de descendre ; mais qui les voyant sourds à leurs instances s'enfuirent en leur jettant une volée de pierres. Gonzalez retourna en Portugal avec quelques Esclaves. Tristan continua de s'avancer jusqu'au Cap Blanc (Capo Blanco) ; & n'y ayant trouvé personne, quoiqu'il y découvrît des traces d'hommes, il remit à la voile aussi vers le Portugal.

Puerto Cavallero.

1442.

En 1442, Antoine Gonzalez retourna sur la même Côte, accompagné du principal de ses Prisonniers, qui lui avoit promis pour sa rançon sept Esclaves de Guinée, mais qui oublia sa promesse aussi-tôt qu'il eut reçu la liberté. Cependant d'autres Mores se présenterent à l'arrivée de Gonzalez, & lui offrirent, pour la rançon de deux jeunes gens qu'il avoit pris l'année précedente, dix Négres (a) de divers Pays, avec une quantité considérable de poudre d'or. Ce fut la premiére fois que l'Afrique fit luire ce précieux métal aux

Poudre d'or vûë pour la premiere fois par les Portugais.

(a) On appelle ici *Mores* ou *Maures*, les Afriquains les plus civilisés ; & *Negres*, ceux des Parties Méridionales, qui sont tout à la fois plus noires & plus barbares. La discussion seroit inutile sur un point de simple usage.

yeux des Avanturiers Portugais, & cette raison leur fit donner à un ruisseau qui coule environ six lieues dans les terres, le nom de *Rio del oro*, ou Riviere d'or. Ils apporterent en Europe, avec ce précieux trésor, des peaux de buffles, & quelques œufs d'autruches. Tout le monde y admira la couleur des Esclaves. L'or excita les desirs de l'avarice, & porta Nunno Tristan à recommencer le même voyage en 1443. Ayant pénetré plus loin, il découvrit l'Isle d'*Adeget*, qui est une de celles d'Arguim. Il vit vingt Barques, remplies chacune de quatre Mores, qui passoient de l'Isle au Continent. Sept hommes, qu'il fit descendre dans sa Chaloupe, donnerent la chasse à cette multitude de Sauvages, dont ils firent quatorze Prisonniers. Il s'avança vers une autre Isle, qu'il nomma *de las Garzas*, parce qu'il s'y trouvoit un grand nombre de ces oiseaux, & qu'il en prit plusieurs.

1443. Rio del oro. Isles d'Arguim. Isle de las Garzas.

L'ardeur pour les découvertes croissoit en Portugal au retour de chaque Vaisseau qui rapportoit quelque fruit de son voyage. On venoit admirer, de toutes les parties du Royaume, les moindres richesses que les Avanturiers avoient enlevées à l'Afrique. En 1444, *Lancelot*, *Gilianes*, qui avoit doublé le premier le Cap de Bojador, Etienne *Alonso*, Rodrigue *Alvarez*, & Jean *Diaz*, ayant obtenu la permission du Prince à certaines conditions, formerent une Compagnie, dans la Ville de *Lagos*, pour continuer les découvertes. Ils équiperent dix Caravelles, dont le commandement fut confié à Lancelot. A leur arrivée dans l'Isle de las Garzas, Martin Vincent & Giles Vasquez, accompagnés chacun de huit Soldats dans leurs Barques, s'approcherent de l'Isle de *Nar*, prirent d'assaut une Ville qu'ils trouverent sans défense, y tuerent beaucoup de monde, & ramenerent 155 Prisonniers. Lancelot attaqua *Tider* & d'autres Isles, où il fit quarante Prisonniers. Le Prince Henri, à qui ces dépoüilles de l'Afrique furent presentées, récompensa généreusement les Chefs de l'expédition.

1444. Isle de Tider. Isle de Nar.

Gonzalo de Cintra étant parti pour les Côtes d'Afrique en 1445, avec un seul Vaisseau, aborda aux Isles d'Arguim, & s'engagea pendant la nuit dans une petite Baye, pour gagner le rivage. Le reflux de la Mer l'ayant laissé à sec, il fut surpris le matin par les Mores, qui lui tuerent sept hommes. Ce fut le premier sang que ces entreprises coûterent au Portugal. Ce lieu prit du Capitaine le nom d'*Angra* de Gonzalo de Cintra, quatorze lieues au-delà de Rio del oro. *Antoine Gonzales*, *Diego Alonzo* & *Gomez Perez*, firent voile en 1446 pour la même Riviere, avec trois Caravelles, & l'ordre de traiter de paix, de commerce & de conversion, avec ces Barbares. Leurs propositions furent rejettées; mais ils ramenerent un des Naturels du Pays, qui consentit volontairement à les suivre; & Jean Fernandez, sur la foi de cette espece d'otage, demeura dans le Pays avec le même dessein. Nunno Tristan, dans un autre voyage, enleva vingt Esclaves d'un Village voisin. *Denis Fernandez* passa l'embouchure de la Riviere de Sanaga, qui divise les Assenages du Pays de Jalofs, prit quatre Négres qui s'occupoient à la pêche, & pénétrant plus loin, il découvrit le fameux Cap Verd. Mais, sans s'y arrêter, il se hâta de porter cette nouvelle au Prince, après avoir planté une Croix de bois sur le rivage.

1445. Premier sang qu'il en coute aux Portugais. Angra de Cintra. 1446. Découverte du Cap Verd.

Antoine Gonzales, Garcie Mendez & Jean Alonzo, quoique séparés dans leur course par une violente tempête, se rejoignirent en 1447, aux Isles d'Arguim. Ils fondirent ensemble sur un Village d'où ils enleverent vingt-cinq Mores. C'étoit toujours le plus agile qui faisoit le plus grand nombre de Pri-

1447.

1447.

Cabo del Rescate.

Alimens & qualité du Pays.

Diverses entreprises des Portugais.

sonniers en courant après ces fuyards. *Lorenzo Diaz* en prit sept, tandis que chacun des autres prit à peine le sien. Cette pointe fut nommée *Cabo del Rescate*, c'est-à-dire, Cap de rançon, parce qu'on y convint de celle de quelques Mores. La joie des Portugais fut extrême en y retrouvant Jean Fernandez, qu'on y avoit laissé dans le dernier voyage. Il étoit en bonne santé, quoiqu'il eût contracté quelque chose de la grossiéreté des habitans. Il leur apprit tout ce qu'il avoit observé. Le Pays étoit si plat & si ouvert que les Naturels mêmes y perdoient souvent leur chemin, & n'avoient alors, comme sur mer, d'autres guides que les Etoiles, les vents & les oiseaux. Ils menoient une vie fort misérable. Leur nourriture étoit une sorte de grain, que la terre produisoit sans culture, quelques herbes, des lézards, des sauterelles sechées au Soleil, dont l'ardeur est extrême dans une Région qui est sous le Tropique du Cancer. Ils buvoient le lait de toutes sortes d'animaux, parce que l'eau est extrêmement rare; & par cette raison, lorsqu'ils alloient à la chasse, ils épargnoient les femelles. Ceux qui n'étoient pas éloignés de la mer se nourrissoient quelquefois de leur pêche, & lorsque les Portugais leur présentoient du bled, ils le dévoroient sans préparation. Le terroir étoit stérile. C'étoit des sables continuels, qui produisoient à peine quelques palmiers, & quelques figuiers sauvages. Ils n'avoient pour maisons que des tentes. Leurs habits étoient des peaux de bêtes. Les plus distingués portoient des *Alhaïks*, qui sont une espéce de mauvais crespon, & les Chefs d'autres étoffes un peu plus riches, mais dont la meilleure n'étoit pas bonne. Leur unique occupation étoit le soin de leurs troupeaux; leur langage & leurs caracteres, les mêmes que sur les Côtes de Barbarie, avec aussi peu de différence qu'il y en a du Castillan au Gallicien. Ils n'avoient point de Roi, mais ils étoient divisés en *Clans* ou en Compagnies sous differens Chefs. Les Portugais, en retournant vers leur Patrie, tuerent quelques Mores au Cap Blanc, & firent cinquante-cinq Prisonniers.

Dinisianez d'Agram, *Alvaro Gil*, & *Masoldo de Setubal*, chacun avec sa Caravelle, aborderent dans l'Isle d'Arguim, où ils prirent sept Mores, qui les aiderent à faire quarante sept autres Prisonniers. Ils parcoururent ensuite la Côte du Continent pendant quatre-vingt lieues, & cette course ne leur produisit que cinquante Esclaves; mais ils perdirent dans l'Isle de las Garzas sept de leurs Portugais, qui furent surpris & tués par les Mores. Lancelot, qui avoit déja commandé une petite Flotte, partit de Lagos avec quatorze Vaisseaux & le titre d'Amiral. Alvaro & Dinis Fernandez, Jean de Castille, & quantité d'autres faisant voile en même-tems à Madere avec treize Vaisseaux, il se trouverent ensemble au nombre de 27 Capitaines, dont neuf de la Flotte de *Lagos* se détacherent immédiatement pour gagner l'Isle d'Arguim, où Dinisianez étoit encore. Il leur persuada de ruiner cette Isle, pour venger la mort des sept Portugais qu'il y avoit perdus. Mais les Mores, informés du danger, prirent la fuite. Il n'en resta que douze, dont huit furent tués, & quatre pris, avec perte d'un seul Portugais. Alvaro de Freytaz revint en Europe avec ses trois Vaisseaux. Lancelot s'avança jusqu'à l'Isle de Tider, qui lui parut abandonnée: Mais lorsqu'il se disposoit à remettre à la voile, il découvrit plusieurs Mores, qui le railloient, par leurs grimaces, de n'avoir pû les trouver. Deux de ses gens, indignés de cette insulte, se jetterent dans l'eau avec leurs armes, & gagnerent la terre à la nage. Leurs

Compagnons, voyant les Mores prêts à les recevoir, sauterent après eux pour les soutenir. L'action fut vive. Une partie des Mores fut tuée, & l'on en prit soixante. *Suero da Costa* quitta Lancelot avec trois Vaisseaux, pour retourner en Portugal. Il prit neuf Mores dans un Village du Cap Blanc, & parmi eux une femme qui le trompa fort adroitement. Elle lui promit une rançon fort considérable. Etant traitée plus humainement sur cette promesse, elle choisit un instant pour se jetter dans les flots, proche de l'Isle de Tider; & rien ne put l'empêcher de gagner le Cap à la nage. Lancelot, trouvant ses Compagnons disposés à le suivre, forma le dessein de s'avancer jusqu'aux Assenages & aux Côtes de la Guinée; mais, après quelques legeres entreprises, il prit le parti de gagner l'Isle de Palma. Il toucha dans sa course à *Gomera*, où deux Chefs des Mores, *Piste & Brucho*, qui avoient reçu quelques faveurs du Prince Henri, lui en marquerent vivement leur reconnoissance. Il leur découvrit son dessein, & les ayant fait consentir à le suivre, ils aborderent ensemble à l'Isle de Palma. Soixante-dix Esclaves qu'ils y enleverent, avec une grosse femme qui passoit pour la Reine d'une partie de cette Isle, furent l'unique fruit de ce voyage. On retourna à l'Isle de Gomera. Jean de Castille, peu content d'un si petit avantage, enleva indignement de ce lieu plus de vingt Insulaires, qui lui avoient accordé leur amitié & prêté leur secours. Le Prince Henri répara cet outrage, en les renvoyant bien vêtus dans leur Isle.

1447.

Isle de Gomera.

Gomera & Palma appartiennent aux Canaries. Ces Isles avoient été découvertes en 1395, pour Henri III. Roi d'Espagne; & vingt-deux ans après, en 1417, Jean de Betancour, Gentilhomme François, obtint de Jean II. Roi de Castille, la permission de les conquérir. Il subjugua celles de *Lancerota*, de *Fuerteventura* & de *Ferro*. Masiot de Betancour, son neveu, qu'il laissa pour les gouverner, se rendit maître de Gomera. Mais l'oncle, ayant fait un échange de cette conquête avec le Prince Henri de Portugal, pour quelques Terres de l'Isle de Madere, vint fixer son séjour dans cette Isle. Comme celles de Canaries sont au nombre de douze, & qu'il en restoit huit à conquérir, c'est-à-dire, la *Grande Canarie*, *Palma*, *Graciosa*, *Infierno*, *Alegranca*, *Santa Clara*, *Roche*, & *Lobos*, le Prince envoya, dans le cours de l'année 1447 (*a*), sous la conduite de Dom Ferdinand de Castro, une Flotte de 2500 hommes d'Infanterie & de 120 lances, qui se répandirent dans tous ces lieux, & convertirent, suivant le témoignage des Historiens Portugais, un grand nombre d'Infidéles. Mais les prétentions de l'Espagne firent abandonner cette entreprise. Dans la suite Henri IV. Roi de Portugal, donna les Isles Canaries à Dom Martin de Atayde, Comte d'Antonguia. Enfin, par un Traité d'Alphonse de Portugal & de Ferdinand de Castille, elles sont demeurées à l'Espagne. Les habitans de ces Isles étoient gouvernés par un certain nombre de Chefs. Leur Religion n'étoit point uniforme. Au lieu d'armes de fer, ils se servoient de bâtons & de pierres. La partie supérieure de leurs habits étoit de peau, & le bas de feuilles de palmier de différentes couleurs. Ils se rasoient la barbe avec des pierres tranchantes. Leurs Chefs avoient les prémices de toutes les Vierges qui se marioient. Les enfans étoient allaitées par des chévres. La nourriture commune des Insulaires étoit le froment, l'orge, le lait, différentes sortes d'herbes, de lézards, & de serpens.

Découverte & premier état des Isles Canaries.

Mœurs des Habitans.

(*a*) Antoine Galvam place cette Expedition en 1427.

1447.

Découverte de la Riviere d'Ordeck, nommée Sanaga, ou Senegal.

Lancelot, dans son retour en Portugal, découvrit la Riviere d'*Ordeck*, à laquelle il donna le nom de *Sanaga*, ou de Senegal, de celui d'un More qu'il avoit remis sur cette Côte. On prenoit alors cette Riviere pour une des branches du Nil, parce qu'on avoit été informé qu'elle venoit de fort loin du côté de l'Est. Etienne Alonzo la remonta dans une Barque l'espace de quelques milles, & se saisit de deux jeunes Négres, qui lui furent disputés vigoureusement par leurs Peres. *Rodrigue Anez* & *Dinis Diaz*, furent ici séparés de la Flotte par une grande tempête, & retournerent heureusement en Portugal. Lancelot, tirant au Cap Verd, aborda dans une Isle où il ne trouva que des boucs & des chevres; mais il y découvrit ces trois mots François, gravés sur l'écorce d'un arbre, TALENT DE BIEN FAIRE. C'étoit la devise du Prince Henri. Elle exprimoit ses grands desseins. Lancelot comprit à cette vûë qu'il n'étoit pas le premier Portugais qui eut abordé dans ce lieu. Alvaro Fernandez y étoit venu de Madere. Tandis que Lancelot étoit à l'ancre, Gomez Perez se mit dans l'Esquif pour cottoyer l'Isle, & jetta vers quelques Mores qu'il apperçut, un petit miroir, avec une Image de papier qui représentoit un Crucifix. Ils mirent l'un & l'autre en pieces, & ne répondirent que par une volée de pierres. Les Portugais étoient résolus de venger cette insulte; mais un furieux orage, qui dispersa leurs Vaisseaux, suspendit les effets de leur ressentiment. Laurence Diaz arriva le premier en Portugal. Gomez Perez alla relâcher à l'embouchure de Rio del oro, où il prit un Esclave & quantité de loups marins. Les Naturels de cette Région lui parurent assez traitables. Alvaro Freytas, & Vincent Diaz prirent cinquante-neuf Esclaves dans l'Isle de Tider. Dinis Fernandez & Palacano en prirent soixante-huit au Cap Saint-Anne. Ces succès étoient legers; mais ils en annonçoient de plus grands. D'ailleurs, ils avoient peu coûté jusqu'alors au Portugal, puisqu'on n'avoit perdu dans toutes ces expéditions que quinze ou vingt hommes, & un petit Vaisseau dont l'Equipage s'étoit sauvé.

Dévise du Prince Henri de Portugal.

Pertes legeres payées par de legers succès.

CHAPITRE II.

Continuation des découvertes depuis le Cap Verd jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

Incertitude des Portugais.

AVEC quelque ardeur que les Portugais eussent poussé leurs entreprises, la crainte arrêtoit encore les plus braves. Des Mers inconnues, des Côtes désertes, ou des Habitans pauvres & farouches, qui n'offroient aucun butin plus précieux qu'eux-mêmes, & qu'il falloit combattre ou surprendre pour faire un petit nombre d'Esclaves, tel étoit encore l'objet des Avanturiers; & des avantages si médiocres laissoient trop de force aux grandes impressions du péril & de la crainte. Le projet de chercher un passage aux Indes par les Mers d'Afrique, n'auroit pas eu sans doute plus de succès que celui d'en trouver un par les Mers du Nord, si le courage invincible & les judicieuses réflexions du Prince Henri n'eussent été capables de lui faire surmonter toutes sortes d'obstacles.

Nunno

COSTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Depuis le Détroit de Gibraltar
Jusqu'au XIe Degré de Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte de l'Ocean Occidental
Publiée Par Ordre de MGR le COMTE DE MAUREPAS
en 1738.

Nota

★ Lieux dont la Lat. et la Long ont eté déterminés par des Observ. Astronom.
† Lat obs. par des Astronomes.
‡ Lat observé a la Mer par d'habiles Navigateurs.

OCEAN OCCIDENTAL
MAROC
SENEGAL
Tropique du Cancer
Premier Meridien de l'Isle de Fer
Longitude de l'Isle de Fer
ISLES CANARIES
ISLES DU CAP VERD
St. Lucar
Cadix
Trafalgar
Malegue
Estampone
Gibraltar
Detroit de Gibraltar
C. Spartel
Ceute
Tetouan
Arzille
Tanger
Larache
Vieille Mamore
Mamore
Salé
I. Fedale
C. Cantin
Azamore
Saphie
R. de Maroc
I. Mogodor
C. Trefana ou C. Taferne
C. de Geer
St. Croix
Agulon
Porto Sancto
Ste. Croix
I. Madere
I. Desertes
Funchal
Ecueil de Stemgroond
Salvages
Ste. Claire
Lancerotte
Rocca ou Roche la Gracieuse
I. Lobos
Fortaventure
I. de Palme
Teneriffe
Laguna
Palme
I. de Canarie
Gomere
I. de Fer
C. de Non
Darodus R.
Albach R.
C. Bojador
les Hileles
B. des Roches
Angra dos Cavallos
Rio del Oro ou R. d'Or
I. aux Herons
R. d'Angra
C. Carveiro
I. Lobos
C. Blanc
I. et F. d'Arguin
P. de Rescale
R. S. Antoine ou S. Jean
les 7 Montagnes
C. Dorado
P. St. Anne
C. das Arenas
Portendic
Petit Palmiste
G. Palmiste
Senegal ou Sanaga
I. et F. S. Louis
P. de Barbarie
R. du Senegal
Salines
C. Almadilla
les Mamelles
Cap Verd
I. de Gorée
Rufisque
C. Rouge
Pays des Guiolofes
R. Gambra ou R. de Gambie
I. et F. S. James
C. St. Marie
Gambie ou Gambra
R. de Cachau ou S. Domingue
R. St. Anne
C. Roxo ou C. Rouge
Cachau
I. Bussi
les Bissaots
I. Bulam
I. St. Antoine
I. St. Vincent
I. Ste. Lucie
I. St. Nicolas
I. de Sel
I. Bonavista
I. S. Yago
I. de May
I. de Fuego
I. Brava
Ribeira Grande

Nunno Triſtan, preſſé par les ordres de ce Prince, s'avança ſoixante lieues au-delà du Cap Verd. Il jetta l'ancre à l'embouchure d'une grande Riviere, qu'il nomma *Rio Grande.* Ayant entrepris de la remonter lui-même dans ſa Chaloupe, il découvrit bien-tôt une multitude de Négres dans treize Barques, qu'ils nomment *Almadies.* Il fut environné de ces Barbares, qui lui lancerent une nuée de fléches empoiſonnées. La plus grande partie de ſes gens fut tuée avant qu'il pût regagner ſon Vaiſſeau, & ceux qui ſe préſenterent pour le ſecourir n'eurent pas un meilleur ſort. Il avoit reçu lui-même une bleſſure mortelle, dont il expira le même jour. Quatre de ſes Compagnons, échappés ſeuls de cette triſte avanture, ramenerent ſon Vaiſſeau en Portugal, après avoir erré longtems ſans connoître leur route. Alvaro Fernandez fit le même voyage. Il alla quarante lieues plus loin que Triſtan, mais preſque avec autant d'infortune. Ayant débarqué dans un lieu qu'il croyoit deſert, il fut attaqué par un grand nombre de Barbares, qui tuerent pluſieurs de ſes gens, & qu'il ne mit en fuite qu'après avoir tué leur Chef. Il alla ſe préſenter enſuite à la Riviere de Tabites, où, pour ſurcroît de malheur, il tomba dans une autre Troupe de Négres, qui le bleſſerent lui-même, & qui le forcerent de quitter le rivage. Gilianes partit dans le même-tems avec dix Caravelles, pour reconduire à Gomera les Priſonniers que Jean de Caſtille avoit enlevés injuſtement. S'il relâcha au Cap-Verd, ce ne fut que pour y être battu par les Négres, & pour y perdre cinq hommes. Comme il avoit été plus heureux chez les Mores, il retourna dans l'Iſle d'Arguim, où il enleva quarante-huit Eſclaves. En repaſſant à Palma, il prit deux femmes; mais cet enlévement lui auroit coûté cher, ſi Diego Gonzales ne l'eût ſauvé par des prodiges de valeur. Il tua ſeul ſept Inſulaires, & leur Chef, qui les conduiſoit avec une palme à la main, pour marque de ſa ſouveraineté.

1447.

Rio Grande.

Portugais maltraités par les Négres.

Bravoure de Diego Gonzales.

Gomez Perez, après avoir été trompé par quelques Mores de Rio del oro, qui lui avoient promis une groſſe rançon, ſe vengea de leur perfidie en faiſant parmi eux quatre-vingt Eſclaves. L'année ſuivante, qui étoit 1448, *Diego Gil Homen* partit chargé des ordres du Prince, pour établir quelque Commerce avec les Mores de *Meſſa*, douze lieues au-delà du Cap *Guer.* Il s'y procura cinquante Eſclaves Négres pour cinquante Mores qu'il rendit volontairement; & Jean Fernandez, qui étoit reſté ſans contrainte chez les Aſſenages, ſe vit forcé de demeurer malgré lui ſur cette Côte. Homen rapporta de ce voyage un lyon, qui fit alors l'admiration de Liſbonne. Le bruit de tant d'Expéditions n'ayant pû manquer de ſe répandre dans tous Etats de l'Europe, Ballarte, Gentilhomme Danois, d'un mérite extraordinaire & capable d'une grande entrepriſe, vint, avec la recommandation de ſon Roi, offrir ſes ſervices au Prince Henri de Portugal. Ferdinand Alonſo partoit alors avec la qualité d'Ambaſſadeur vers le Roi du Cap verd. Le Prince voulut qu'il fût accompagné de Bellarte. En prenant terre au Cap, ils trouverent les Habitans du Pays armés pour s'oppoſer à leur deſcente. Mais les ayant fait aſſurer par deux Négres qu'ils venoient avec des intentions pacifiques, & que leur deſſein n'étoit que de convertir & de civiliſer leur Nation, ils furent reçus fort humainement. Le *Farim*, ou le Gouverneur, les pria d'attendre ſur la Côte qu'il eût communiqué au Roi la nouvelle de leur arrivée; &, dans l'intervalle, on commença paiſiblement à commercer. Entre les richeſſes du

1448.

Meſſa.

Cap Gué.

Ballarte, Danois, paſſe en Afrique avec les Portugais.

Il eſt tué au Cap Verd.

1448. Pays les Négres montrerent quelques dents d'éléphans, ce qui fit naître à Bellarte une vive curiosité de voir quelques-uns de ces animaux en vie. Un Négre s'offrit à lui procurer cette satisfaction ; mais l'ayant mené à l'écart il le tua perfidement. Une si lâche trahison força les Portugais de se retirer, sans attendre l'arrivée du Roi.

Mort du Roy de Portugal. Son Fils lui succede.

Le Portugal changea de Maître dans le cours de la même année. Edoüard étant mort après un régne fort court, Alphonse V. son fils, qui n'étoit âgé que de six ans, monta tranquillement sur le Trône. Pendant sa minorité, dont il ne sortit qu'à l'âge de dix-sept ans, l'Etat fut gouverné par le Prince Pedro, son oncle, & frere du Prince Henri. Les differens qui s'éleverent ensuite à la Cour firent languir les découvertes, parce qu'elles commencerent à se faire au nom du Roi. Cependant la premiere démarche du jeune Monarque fut d'accorder au Prince Henri des Lettres exclusives, qui portoient défense de passer le Cap Bojador sans la permission de ce Prince, & de lui donner le quint & le dixiéme de tous les biens qui venoient du même Pays. L'année d'après, il lui permit de peupler les Isles *Azores*, qui avoient été découvertes par *Gonzalo Vello*. On en compte huit : *Saint-Michel*, *Sainte-Marie*, *Jesus*, ou *Tercere*, *Graciosa*, *Pico*, *Faial*, *Flores*, & *Cuervo* qui est la plus éloignée du côté de l'Occident, comme Saint-Michel du côté de l'Orient. Leur latitude n'est pas fort différente, & c'est presque la même aussi que celle de Lisbonne. Le nom d'Azores leur vient du grand nombre d'oiseaux de cette espece qu'on y apperçut en les découvrant. On trouva dans l'Isle de Cuervo une Statue équestre, couverte d'un manteau, mais la tête nue, qui tenoit de la main gauche la bride du cheval, & qui montroit l'Occident de la main droite. Il y avoit sur le bas d'un roc quelques lettres gravées, qui ne furent point entendues ; mais il parut clairement que le signe de la main regardoit l'Amérique.

1461.

Isles Azores peuplées.

Fort élevé aux Isles d'Arguim.

Le Commerce d'or & de Négres qu'on avoit commencé si heureusement aux Isles d'Arguim, fit naître au nouveau Roi de Portugal la pensée de bâtir dans une de ces Isles un Fort qui porta le nom d'*Arguim*. *Suero Mendez*, qui en obtint le Gouvernement, acheva cet ouvrage en 1461. Ce fut l'année suivante, qu'un Génois, nommé Antonio de Noli, qui avoit été envoyé au Roi Alphonse par la République, découvrit les Isles du Cap Verd. Il apperçut aussi l'Isle de *Mayo*, à laquelle il donna ce nom parce qu'il y étoit arrivé le premier jour de Mai. Le jour suivant il en vit deux autres, qu'il nomma *Saint-Jacques* & *Saint-Philippe*. Les Isles du Cap Verd se nomment *Fuego*, *Brava*, *Bonavista*, *Sal*, *Saint-Nicolas*, *Sainte-Lucie*, *Saint-Vincent*, *Saint-Antoine*. Elles portent en général le nom de Cap Verd, parce qu'elles ne sont qu'à cent lieues de ce Cap, à l'Occident. *Pedro de Cintra* & *Suero de Costa* allerent cette année jusqu'à *Sierra Liona*.

1463.

Découverte des Isles du Cap Verd.

1463.

Mort du Prince Henri de Portugal, son caractere.

L'année 1463, fut la derniere du Prince Henri, Auteur & Fondateur immortel de toutes les découvertes ; mais particuliérement de celles du Sud & de l'Est. On nous a conservé jusqu'aux traits de sa figure & de son caractere. Sa taille étoit bien prise, ses jambes grosses & robustes, son teint fort blanc, ses cheveux rudes & épais ; sa contenance terrible pour ceux qui n'étoient point accoutumés à le voir ; car il étoit peu sujet à la colere, & dans ses plus grands emportemens il conservoit toujours de l'empire sur sa passion. Le fond de son humeur étoit une

gayeté raiſonnable. Perſonne n'étoit plus circonſpect & plus réſervé que lui dans ſes diſcours. Simple dans ſes habits, patient dans l'embarras des affaires, ferme & courageux dans le danger, verſé dans les Sciences, & ſans contredit le premier Mathématicien de ſon tems; extrêmement libéral, zelé pour la Religion, ſans que parmi tant de vertus on lui ait reconnu particuliérement aucun vice. Il vêcut dans le célibat, & l'on n'a point appris qu'il ſe fut jamais laſſé de la continence. Enfin l'opinion qu'on avoit de ſon mérite & de ſa prudence lui fit conſerver pendant toute ſa vie beaucoup d'autorité. Ce court éloge étoit dû dans mon Ouvrage à la mémoire d'un ſi grand Prince. Ses découvertes s'étendirent depuis le Cap de Non juſqu'à Sierra Liona, c'eſt-à-dire, du vingt-neuviéme degré de latitude du Nord au 8ᵉ degré. Il mourut au Cap de Sagres, dans ſa ſoixante-ſeptiéme année; & ſon tombeau ſe voit encore dans l'Egliſe de Batalla, avec celui du Roi ſon pere. 1463.

On commençoit à fonder de ſi grandes eſpérances ſur le Commerce de la Guinée, qu'en 1469, Fernand Gomez le prit à ferme du Roi, pour la ſomme de 500 ducats, pendant l'eſpace de cinq ans; ſomme legere, quand on la compare au profit de ces derniers tems, mais conſidérable pour ceux qui n'avoient encore recueilli de tant d'entrepriſes & d'expéditions que des fruits ſi médiocres. Fernand Gomez s'engageoit, par un article de ſes conventions, à pouſſer ſes découvertes cinq cens lieues plus loin. En 1461, le Commerce de l'oro de la *Mina*, ou de l'or de la mine, fut découvert au cinquiéme degré de latitude, par *Jean de Santeren*, & par *Pedro de Eſcalone*. Ils allerent juſqu'au Cap de Sainte-Catherine, trente-ſept lieues au-delà du Cap de *Lope Gonzales*, à deux degrés & demi de latitude méridionale. *Fernando Po* découvrit l'Iſle qu'il nomma *Hermoſa*, ou la Belle; mais qui prit enſuite ſon propre nom. La derniere découverte, ſous le régne d'Alphonſe, fut celle du Cap Sainte-Catherine, qui prit ce nom du jour auquel il fut découvert. Il s'en étoit fait d'autres avant celle-ci, comme celle de la Côte d'où fut apportée la premiere cochenille, que les Italiens, connoiſſant mieux ſa valeur que ſon nom, appellerent d'abord *Graine du Paradis*. Ils la reçurent des Mores de cette partie de la Guinée, qui, traverſant le Pays de *Mandinga* & les deſerts de la Lybie, la porterent au Port de *Mundibarca*, dans la Méditerranée. On avoit découvert auſſi dans le même-tems les Iſles de *Saint-Thomas*, *Anno Bueno*, & *Principe*, qui avoient été négligées, parce que le Roi étoit alors occupé d'une guerre en Mauritanie. Il paroît que ces nouvelles découvertes avoient fait alors bien peu d'impreſſion, puiſqu'en 1525, *Garcie de Loayſa*, Chevalier de Malte, étant arrivé aux Iſles Moluques, avec une Flotte Eſpagnole, y trouva des Portugais, avant qu'on ſçût en Portugal qu'il y en eût dans ces lieux. Et le même Amiral s'étant avancé au ſecond degré de latitude méridionale juſqu'à l'Iſle de Saint-Mathieu, qu'il trouva déſerte, y remarqua néanmoins pluſieurs traces des Portugais; car, ſans compter divers arbres fruitiers, & quelques troupeaux apprivoiſés, il lut ſur l'écorce d'un arbre, une Inſcription qui lui apprit que les Portugais avoient été dans cette Iſle dix-ſept ans auparavant. Ils y avoient joint la célébre Deviſe du Prince Henri, TALENT DE BIEN FAIRE, ſuivant l'uſage des Matelots de leur Nation, qui laiſſoient ce témoignage de leur arrivée dans tous les lieux où ils abordoient.

Commerce de Guinée affermé.

Oro de la Mina.

Cap Sainte Catherine.

Iſle Hermoſa.

Graine du Paradis, & ſon origine.

Iſles Saint Thomas, Anno Bueno, & Principe.

Découvertes déja faites, mais ignorées.

1481.

Fort bâti à Mina.

Jean II. fils d'Alphonse, & son Successeur, en 1481, observant que les richesses des Pays découverts apportoient une augmentation considérable à son revenu, & connoissant, par expérience, les profits de la Guinée, que son Pere lui avoit accordés pour l'entretien de sa Maison, fit élever un Fort dans cette partie de la Côte où s'exerçoit le commerce de l'or, qui se nommoit *Mina*. Il équipa, pour l'exécution de cette entreprise, douze Vaisseaux, qui furent chargés de tous les matériaux nécessaires, avec des provisions pour six cens hommes, dont 500 étoient Soldats & le reste Ouvriers. *Diego de Azambusa*, qui eut le commandement de cette Flotte, entreprit à son arrivée de cimenter la paix qui avoit été conclue quelque tems auparavant avec les Habitans du Pays. Il communiqua d'abord ses intentions au Prince, qui se nommoit *Karamansa* ou *Kasamansa*. Ensuite, ayant débarqué sans opposition, il prit possession du lieu, & fit élever sur un arbre les armes du Portugal. Le Roi Négre se rendit sur la Côte, accompagné d'un grand nombre de ses Sujets, qui étoient nuds jusqu'à la ceinture, ayant le reste du corps couvert de feuilles de palmiers, & des peaux de singes qui leur pendoient au long des cuisses. Ils étoient tous armés, les uns de boucliers & de javelots, les autres d'arcs & de fléches. Plusieurs avoient pour casques des peaux autour de la tête, ce qui rendoit leur figure ridicule plûtôt que terrible. Le Roi avoit les jambes & les bras couverts de plaques d'or. Il portoit une chaîne autour du cou, & de petites sonnettes attachées à sa barbe. Devant lui marchoit un grand nombre d'instrumens, plus bruyans qu'harmonieux, tels que des cloches, des trompettes de cornes, & d'autres puérilités inconnues aux Portugais. Il s'approcha pompeusement du Chef des Européens. Sa contenance paroissoit composée à la douceur & à la joie. Il lui prit la main, en signe de paix. Son premier Officier fit la même chose. Après les premieres cérémonies, Azambusa s'étendit sur les motifs de son voyage, en commençant par celui de la Religion. Il assura les Afriquains que le principal dessein de son Roi étoit de les instruire de la Foi Chrétienne; il en releva les avantages; & il finit par demander la permission de bâtir une Maison pour loger ses gens: Il entendoit un Fort, pour tenir les Barbares dans la soumission. » Je ne prétens point, dit un Auteur Portugais, persuader au monde que notre seul dessein fût de prêcher, pourvû qu'on se persuade que le Commerce n'étoit pas non plus notre seul motif.

Conférence des Portugais avec un Roy Négre.

L'Amiral fut écouté avec beaucoup d'attention, & les offres de Religion furent acceptées; mais la proposition de bâtir un logement ou un Fort, fut rejettée sans exception. La grossiéreté des Négres n'empêche point qu'ils n'entendent leurs interêts. Azambusa redoubla ses instances. Enfin le Roi Négre donna son consentement & se retira. Aussi-tôt les Ouvriers Portugais se mirent à briser un roc pour commencer leur travail. Les Négres, qui faisoient de ce roc un des objets de leur culte, se crurent insultés, & chasserent les Ouvriers. Azambusa prit le parti le plus sage, qui étoit de les appaiser par des présens de peu de valeur. Le Fort s'acheva. Il fut nommé Saint-Georges, à cause de la dévotion particuliere que le Roi de Portugal avoit pour ce Saint. Dans peu d'années, s'étant fort accru, il obtint le titre & les privileges d'une Ville. Azambusa s'y établit avec soixante hommes, & renvoya sa Flotte chargée d'or. Il demeura trois ans Gouverneur de cette Co-

Le Fort de Mina devient une Ville.

lonies, & remit ſon Office avec honneur; exemple, s'il faut s'en rapporter à l'Auteur Portugais, rare dans ſa Nation, & dont Azambuſa fut récompenſé.

1484.

Précautions du Roy de Portugal à l'égard des autres Couronnes de l'Europe.

Quoique le Roi Jean fut plus déterminé que jamais à chercher une route par Mer pour le Commerce des Epiceries, il s'aviſa de craindre que les autres Princes de l'Europe n'en vouluſſent partager quelque jour les avantages avec lui, ſans avoir eu part à la dépenſe. Dans cette idée, il fit déclarer, en 1484, à toutes les cours des Princes Chrétiens, que ceux qui lui fourniroient des hommes pour faire des conquêtes ſur les Infidéles, recevroient un retour proportionné à leurs avances. Mais on regardoit encore ſon entrepriſe, ſinon comme chimérique, du moins comme incertaine & ſujette à mille dangers. Tout le monde fermant l'oreille à ſes offres, il s'adreſſa au Pape pour faire confirmer la premiere donation du Saint Siege; & non-ſeulement cette demande lui fut accordée, mais il obtint qu'aucun autre Prince n'auroit la liberté de faire des découvertes de l'Occident au Levant, & que tout ce qui ſeroit découvert par d'autres Nations que la ſienne appartiendroit au Roi de Portugal. Il ne conſideroit pas qu'on pouvoit faire des découvertes du Levant à l'Occident, comme de l'Occident à l'Orient, & qu'une donation dans ce ſens pourroit nuire quelque jour à ſon domaine dans les Indes Orientales. En effet, l'on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire que ce fut le cas des Portugais.

Il prend le Titre de Seigneur de Guinée.

Depuis la donation du Saint Siege, le Roi de Portugal prit le titre de Seigneur de la Guinée. Juſqu'alors, l'uſage avoit été de planter des Croix de bois dans les Pays nouvellement découverts; mais le Roi donna ordre qu'à l'avenir on portât de groſſes pierres, ſur leſquelles fuſſent écrits ſon nom, & celui du Capitaine, avec l'année de l'expédition. *Diego Cam* fut le premier qui exécuta ce nouveau Réglement. En 1484 il paſſa le Cap Sainte-Catherine, derniere découverte du Roi Alphonſe; & s'étant avancé juſqu'à la Riviere de Congo, que les Habitans nomment Zayre, il ne fit pas difficulté de la remonter, & de pénétrer aſſez loin dans les terres. Les deux rives lui préſenterent quantité de Négres, mais qui ne furent point entendus par ceux de quelques autres Régions qu'il avoit avec lui. Il comprit néanmoins, par leurs ſignes, qu'ils avoient un Roi, dont la réſidence étoit fort éloignée. Il lui envoya des préſens, & s'ennuyant enfin d'attendre trop long-tems le retour de ſes Députés, il remit à la voile, avec quelques Négres qu'il emmena ſans violence. Le Roi Jean fut ſi ſatisfait de les voir, que les ayant comblés de careſſes & de préſens, il renvoya Cam avec eux pour lier un commerce durable avec leur Nation. Cam les rendit à leur Prince, & reçut fidellement les Portugais qu'il avoit laiſſés derriere lui. Il fit des propoſitions qui furent écoutées; mais donnant au Roi de Congo quelque tems pour ſe déterminer, il continua ſes découvertes juſqu'au vingt-deuxiéme degré de latitude méridionale. A ſon retour, il trouva la Cour de Congo ſi bien diſpoſée, qu'après lui avoir témoigné beaucoup d'affection pour les Portugais, & de penchant pour leur Religion, le Roi choiſit quelques-uns de ſes principaux Sujets qu'il le pria de mener en Portugal, & de faire baptiſer, pour les renvoyer à Congo avec des Miniſtres de l'Evangile. Ils reçurent le Baptême à Beſa. Le Roi & la Reine ſervirent de Parains à leur Chef, qui ſe nommoit *Zakuta*, & lui donnerent

Riviere de Congo.

Le Roy de Congo reçoit le Chriſtianiſme dans ſes Etats.

le nom de *Dom Juan*. Les autres reçurent la même faveur des principaux Seigneur Portugais, dont ils prirent les noms & les surnoms.

1484.

Royaume de Benin.

Entre le Fort Saint-Georges & Congo, se trouve le Royaume de Benin, dans lequel on n'avoit point encore pénetré. Le Roi de cette grande Région, jaloux des avantages qu'il voyoit tirer à ses voisins du Commerce des Portugais, feignit de l'inclination pour le Christianisme, & demanda des Missionnaires pour l'instruire. On s'empressa de lui en accorder. Mais il parut bientôt que la Religion avoit eu moins de part à son zéle que l'avarice. On apprit qu'il achetoit des Esclaves Chrétiens; & les Portugais mêmes ne se firent pas un scrupule de lui en vendre, après les avoir fait baptiser. Ce scandaleux commerce dura jusqu'au régne de Jean III, Prince religieux, qui le défendit sous de rigoureuses peines. » Le Ciel, dit un Historien Portugais, qui ré» compense la vertu au centuple, permit, pour s'acquitter envers ce Prince, » qu'on découvrît une nouvelle mine d'or, au-dessous de celle de Saint» Georges. «

Feinte conversion du Roy.

On apprit des Ambassadeurs du Roi de Benin, qui étoient venus demander des Missionnaires en Portugal, que 250 lieues au-delà de leur Pays régnoit un Prince fort puissant, dont le nom étoit *Ogane;* si redouté par la grandeur de ses forces, que pour s'assurer du repos dans leurs Etats, les Rois de Benin recevoient de lui une sorte d'investiture, qui consistoit dans une longue Croix de cuivre, de la forme des Croix de S. Jean de Jerusalem, & travaillée fort curieusement. On envoyoit de Benin un Ambassadeur, avec de riches présens, pour solliciter ces marques de la Royauté; mais il ne voyoit jamais Ogane, qui ne parle que derriere un rideau, & qui découvre seulement un de ses pieds à la fin de l'Audience, pour marquer qu'il accorde ce qu'on lui demande. Les Portugais s'imaginerent que ce puissant Monarque devoit être le *Prete-Jean*, parce que diverses Relations lui attribuoient la même puissance & les mêmes formalités. En 1486, ils équiperent trois Vaisseaux, sous la conduite de *Barthélemy Diaz*, pour chercher les Etats du Prete-Jean. Diaz s'avança jusqu'au lieu qu'il nomma *Sierra Parda*, au 24e degré de latitude méridionale, & cent vingt lieues au-delà de tout ce qui étoit découvert. Ensuite il s'approcha d'une grande Baye, à laquelle il donna le nom de *Los Vaqueros*, parce qu'il y découvrit un grand nombre de vaches. S'avançant encore, il relâcha dans une petite Isle, qu'il nomma *Santa cruz*, ou *El pennol de la cruz*, d'une Croix qu'il y éleva sur un roc. Vingt-cinq lieues plus loin, il trouva l'embouchure d'une Riviere qu'il appella *Del Infante.* Ce fut le terme de sa navigation. N'apprenant rien des Indes, & n'ayant trouvé pour habitans sur toutes ces Côtes, que des Peuples fort sauvages, il prit le parti de retourner; mais pour dédommagement d'un voyage si pénible, il découvrit à son retour le fameux Promontoire qui fait la pointe de l'Afrique au Sud-Ouest, & qu'il nomma *Cabo Tormentoso*, Cap de la Tempête, parce qu'il y en avoit essuyé une fort violente. Le nom ne parut point d'un assez bon présage au Roi de Portugal, pour un lieu qui lui faisoit concevoir plus que jamais l'espérance de découvrir les Indes. Il le changea lui-même en celui de *Cabo de Buena Esperenza,* Cap de Bonne-Espérance. Diaz l'avoit passé de cent quarante lieues. Des trois Vaisseaux, avec lesquels il étoit parti, il en avoit perdu un, qui rencontra les deux autres en retournant au long des Côtes. Il n'y restoit que trois hommes, tout le reste de l'E-

Ogane, Prince puissant, pris pour le Prête Jean.

1486.

Sierra Parda.

Los Vaqueros.

Isle de Santa Cruz.

Riviere del Infante.

Découverte du Cap de Bonne Espérance.

quipage ayant été tué par les Négres ; & la joie de retrouver ses Compagnons en fit mourir un subitement. L'étendue des découvertes autour de l'Afrique étoit alors de 750 lieues.

CHAPITRE III.

Les Portugais entreprennent de découvrir par terre les Indes Orientales. Circonstances de leurs premiers Etablissemens dans les Royaumes de Mandinga, de Guinée & de Congo.

1487.

AVANT le départ de Diaz, le Roi de Portugal avoit envoyé un Religieux Franciscain nommé *Antonio de Lisboa*, pour chercher par terre une route aux Indes Orientales : mais n'ayant aucune connoissance de la Langue Arabe, ce Religieux étoit revenu avec les Compagnons de son voyage, sans avoir été plus loin que Jérusalem. La découverte du Cap de Bonne-Espérance sembla propre à faire renaître un projet si mal exécuté. Le Roi choisit deux hommes de sa Maison, *Pedro de Covillam* & *Alonso de Payva*, dont il avoit mis l'habileté & le courage à l'épreuve dans d'autres occasions. Ils entendoient tous deux l'Arabe. Leur Commission étoit de découvrir les Etats de Prete-Jean, & le Pays d'où venoient les drogues & les épices qui avoient fait si long-tems le Commerce des Vénitiens. Ils devoient aussi s'informer si la navigation étoit possible du Cap de Bonne-Esperance aux Indes Orientales, & prendre des Mémoires sur tout ce qui avoit quelque rapport à cette entreprise. On leur donna une Carte, tirée de la Mappemonde de *Calsadilla*, Evêque de Vyseu, & sçavant Astronome ; avec cinq cens écus, & des Lettres de crédit pour de plus grosses sommes, s'ils en avoient besoin dans les Pays étrangers. Ils partirent de Lisbonne au mois de Mai 1487. Leur route fut par Naples & par l'Isle de Rhodes, qui appartenoit encore aux Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem. De-là s'étant rendus à Alexandrie, ils gagnerent le Caire, sous la qualité de Marchands. Une Caravane de Mores de Fez & de Tremisen les conduisit à *Tor*, sur la Mer rouge, au pied du Mont Sinaï, dans l'Arabie Petrée, où ils furent informés du Commerce de Calecut. Ayant fait voile ensuite à *Aden*, hors du Golphe, ils se séparerent, Covillam pour prendre le chemin de l'Inde, & Payva celui de l'Ethiopie & de l'Abissinie, après être convenus du Caire pour leur rendez-vous. D'Adem, Covillam se rendit à Cananor, dans un Vaisseau de cette Ville ; ensuite à Goa. La Mer des Indes vit pour la premiere fois un Portugais. Il reprit sa route par Sofala, sur la Côte Orientale d'Afrique, pour y visiter les mines d'or. Ce fut là qu'il acquit la connoissance de l'Isle de Saint-Laurent, que les Mores nommoient l'Isle de la Lune. De Sofala il revint à Aden. Enfin étant arrivé au Grand Caire ; il y trouva des Lettres du Roi Jean, qui l'informoient de la mort de son Compagnon. Elles avoient été apportées par deux Juifs, *Rabbi Abraham de Besa*, & *Joseph de Lamega* ; Covillam renvoya le dernier en Portugal pour informer le Roi du succès de son voyage, & se faisant accompagner de l'autre, il reprit la route de Tor, & de-là celle d'Aden. La fameuse Ville d'*Ormuz*, dont il en-

Deux habiles Portugais chargés d'une Commission difficile.

Leur voyage.

Mort de l'un.

1487. tendit vanter le Commerce, lui parut propre à multiplier ses lumieres. Il y fit voile. Il y employa quelque tems à ses observations. Rabbi Abraham l'ayant quitté pour suivre les Caravannes d'Alep, il retourna par la Mer Rouge, d'où il se rendit enfin à la Cour de Prete-Jean, c'étoit le nom qu'on donnoit alors au Monarque (a) de l'Abyssinie. Il y fut retenu jusqu'en 1520, que Dom Rodrigue de Luna arriva dans cette Cour avec la qualité d'Ambassadeur. Mais pendant la détention de Covillam, le Roi des Abyssins fit partir pour l'Europe un Prêtre Ethiopien, nommé *Lude Marc*, qui se rendit d'abord à Rome; & de Rome en Portugal. Les informations qu'il donna au Roi firent revivre toutes les espérances des Portugais. Il fut renvoyé en Afrique, avec des instructions pour l'établissement d'une correspondance entre les deux Cours.

L'autre arrive à la Cour du Prête Jean.

Arrivée du Prince de Jalofs à Lisbone.

Avant que Lude eût quitté Lisbonne, il y vit arriver *Bemoi*, Prince de Jalofs, que de puissans interêts y avoient conduit. Biran, son frere, qui régnoit dans le Pays de Jalofs, l'avoit nommé son Successeur, par la seule opinion qu'il avoit de son mérite. Il avoit un autre frere nommé *Sibeta*, qui dans la jalousie de cette préference tua Biran, & se saisit du Gouvernement. Bemoi fit quelque résistance, avec le secours de *Gonzalo Coello*, que le Roi Jean lui avoit envoyé dans l'espérance de le convertir à la Religion; mais les délais qu'il trouva le moyen d'apporter à sa conversion le rendirent suspect, & Coello reçut ordre de l'abandonner. Cependant il justifia ses intentions, & les Portugais furent contens de ses excuses. La fortune ne l'ayant pas mieux traité, il perdit une bataille qui le força de se retirer en Portugal, pour y solliciter de nouveaux secours. On commença par l'instruire des principes du Christianisme, lui, & vingt-quatre de ses principaux Sujets qu'il avoit amenés à sa suite. Il fut baptisé. Le Roi Jean lui donna son nom; & pour armes, une Croix d'or, en champ d'azur avec le Cimier de Portugal. Il fit hommage au Roi, pour tous les Etats, qu'il devoit posseder. Toutes ces cérémonies furent accompagnées des plus grandes marques de joie. Les Portugais firent éclater leur magnificence par des fêtes; & Bemoi, avec son Cortege, leur donna le spectacle de diverses courses à cheval & à pied, montant à cheval, & descendant avec une agilité surprenante, galopant debout sur la selle, & ramassant à terre un caillou dans la plus grande vivacité de la course. Enfin, lorsqu'il fut prêt de retourner dans ses Etats, le Roi lui fournit 20 Caravelles bien armées, pour aider à son rétablissement, & pour bâtir un Fort sur la Riviere de Sanaga.

Sa conversion au Christianisme.

Le Pays de Jalofs est situé entre deux fameuses Rivieres, *Rio Grande*, & *Sanaga* ou le *Senegal*. Celle-ci prend differens noms dans les divers Pays qu'elle parcourt, & forme quantité d'Isles, dont la plûpart ne sont habitées que par des bêtes sauvages. Elle est navigable l'espace de 150 lieues, jusqu'à l'endroit où, tombant d'une chaîne de rochers perpendiculaires, elle forme dans sa chute une arcade, sous laquelle on peut passer à sec. Cette cascade cause un bruit terrible, mais produit un des plus beaux spectacles de la nature. *Rio Grande*, qui porte aussi le nom de *Gamboa*, roule plus d'eau que le Sanaga, dans un cours d'environ 180 lieues. Il n'est pas navigable dans toute cette étendue; mais quoiqu'il reçoive plusieurs Rivieres du Pays de Mandinga, il a moins d'impétuosité que le Sanaga. Ces deux Rivieres ont une abondance surprenante de toutes sortes de poissons, sans parler des crocodiles, des chevaux marins, & des

Situation du Pays de Jalofs.

(a) Ce n'est point ici le lieu d'examiner les divers sentimens sur ce nom.



Cochin filius inv

Baptême du Roy de Congo

Chedel Sculp

3

des serpens aîlés. Leurs bords sont peuplés d'éléphans, de Bufles, de sangliers, & d'autres animaux aussi étonnans par leur grosseur que par leur nombre & par la varieté de leur forme. Les eaux du Rio Grande & du Sanaga causent le vomissement, quand on les mêle ensemble, & n'ont aucun effet prises séparément. 1487.

C'est dans cette partie de l'Afrique qu'est situé le grand Cap, auquel on a donné le nom de *Cap Verd*, le même apparemment que Ptolemée nomme *Assinarium Promontorium*, vers le 14[e] degré de latitude du Nord. Le Pays s'étend à l'Est environ 170 lieues. Il est fertile, & rempli d'habitations ou de Villes fort peuplées. Les Marchands du grand Caire, de Tunis, d'Oran, de Tremisen, de Fez, de Maroc, & des autres lieux, fréquentent beaucoup *Tombuto* ou *Tombuktu*, qui est comme le dépôt de l'or de Mandinga. Ce fut ce motif qui porta le Roi Jean à bâtir un Fort sur la Riviere du Sanaga. Les vingt Caravelles étoient commandées par *Dom Pedro Vaz de Cunna*. Elles aborderent heureusement avec Bemoi, & l'on commença aussi-tôt à construire le Fort. Mais soit par la crainte de quelque trahison, soit par celle d'être arrêté trop long-tems dans un Pays barbare, l'Amiral Portugais tua lâchement le malheureux Bemoi; dans la vûe, dit nettement l'Historien Portugais, qui n'épargne jamais les coupables de sa Nation, de cacher par un crime si honteux une lâcheté encore plus odieuse, celle d'être retourné en Europe sans avoir achevé son ouvrage. Ainsi, toutes ces préparations n'aboutirent à rien.

Cap Verd.

Tombuto.

Action fort lâche d'un Amiral Portugais.

L'Ambassadeur du Roi de Congo, bien instruit des principes de la Religion, fut renvoyé dans son Pays en 1489, avec trois Vaisseaux. Les Portugais y furent reçus agréablement par un vieux Seigneur nommé *Manisons*, qui demanda le Baptême, & le reçut sous le nom de *Marmel*. Son Fils prit celui d'*Antonio*. Le Négres assisterent, au nombre de 25000, à cette cérémonie; & le Roi même, qui étoit neveu de Manisons, loin de condamner sa conduite, augmenta considérablement son bien, & fit détruire les Images profanes dans toute l'étendue de son Empire. Ce Monarque faisoit sa résidence à *Ambasso Congo*, Ville éloignée de la Mer d'environ cinquante lieues. Il y reçut *Ruy de Sousa*, Commandant des Portugais, assis dans un Fauteuil d'yvoire, sur un Trône fort orné. Il étoit nud de la ceinture en haut, le reste du corps enveloppé d'une piece de damas bleu céleste. Il portoit un bracelet de cüivre au bras gauche; & sur ses épaules pendoit une belle queuë de cheval, qui est chez ces Barbares la marque de la Royauté. Sa tête étoit couverte d'un bonnet en forme de mitre, composé d'un tissu de feuilles de palmiers, mais avec tant d'art quon l'auroit pris pour du velours cizelé. Non-seulement il accorda la permission de bâtir une Eglise, mais embrassant lui-même le Christianisme avec une partie de ses Sujets, il reçut le Baptême dans une Assemblée de plus de cent mille hommes, qui étoient attirés tout à la fois par la curiosité, & par les préparatifs d'une guerre contre quelque Etat voisin. Le Roi se fit nommer *Jean*, & la Reine *Eleonore*, à l'honnenr du Roi & de la Reine de Portugal. Il marcha de la cérémonie du Baptême au combat, avec quatre-vingt mille hommes, & vainquit glorieusement ses Ennemis.

1489.

Baptême de plusieurs Seigneurs de Congo.

Le Roy se fait baptiser aussi avec son Fils aîné.

Le Prince, son fils, qui étoit occupé à la guerre, fut baptisé à son retour, & prit le nom d'Alfonse. Mais *Panso Aquitimo*, second fils du Roi, ne voulut point changer de Religion; & le Roi même, offensé qu'on ne lui ac-

Il s'en repent & deshérite son fils.

1489.

Le Prince de Congo remonte sur le trône, & fait fleurir la Religion.

cordât qu'une femme, résolut de laisser la Couronne à ce fils, au préjudice de son aîné, qui demeura ferme dans sa conversion. Alfonse se trouvoit banni de la Cour à la mort de son Pere; mais il y retourna aussi-tôt, & fut reconnu pour son Successeur. Aquitimo eut recours à l'épée. Il fondit, avec des troupes nombreuses, sur son Frere, qui n'avoit autour de lui qu'un petit nombre de Chrétiens, Négres & Portugais. Cependant l'Usurpateur fut battu & fait prisonnier. Alfonse, que sa conversion n'avoit pas rendu plus humain, lui fit ôter la vie. Il n'eut pas de peine à rétablir la paix. Il détruisit toutes les Idoles de son Pays; il étendit son nouveau culte avec beaucoup de zéle; il envoya ses Fils, ses Petits-fils, & ses Neveux en Portugal, pour y faire leurs études. Deux de ces jeunes Princes furent élevés dans la suite à la dignité Episcopale, pour servir de soutien à la Religion dans leur Patrie. En mémoire de la défaite de son Frere, & des autres circonstances que j'ai rapportées, le Roi prit pour armes une Croix de gueule, fleurie d'argent, entre deux Croix pattées, chargées des Armes de Portugal.

1493.

Christophe Colomb vient en Portugal.

On conseille au Roy de le faire tuer.

Jalousie entre les Espagnols & les Portugais.

Ils s'accordent par un Traité.

Au commencement de l'année 1493, on vit arriver dans la Riviere de Lisbonne, Christophe Colomb, qui revenoit des Indes Occidentales, où ses services avoient été employés par le Roi d'Espagne, ou plûtôt par la Reine. Il rapportoit quelques Habitans de ce nouveau Pays, de l'or, & d'autres richesses. Ce grand homme avoit offert, quelque-tems auparavant, ses lumieres au Roi de Portugal, qui régretoit alors de ne les avoir point employées, & qui traita Colomb avec beaucoup de considération. Quelques-uns de ses Courtisans lui proposerent de le faire tuer, autant pour le punir de quelques discours hardis qui lui étoient échappés, que pour dérober aux Espagnols le fruit de ses découvertes. Mais le Roi prit le parti de le congédier avec honneur. Cependant il lui resta beaucoup d'agitation sur tout ce qu'il avoit entendu des succès de Colomb, dans la crainte qu'ils ne regardassent les Pays où les Droits du Portugal s'étendoient par la donation du Saint Siege, & que ses Sujets cherchoient depuis si long-tems. Cette inquiétude lui fit armer une Flotte, commandée par Dom François de Almeida, ensuite Viceroi des Indes, pour s'opposer aux progrès des Espagnols. Mais le Pape même sembla prendre parti contre lui, en accordant, cette année, à la Couronne de Castille, une donation formelle de tout ce qu'elle pourroit découvrir aux Indes Occidentales. Les allarmes augmentant en Portugal, il y eut plusieurs Ambassades entre les deux Cours. On pesa long-tems les droits & les interêts. Enfin l'on s'accorda par un Traité, dont on lira les articles dans la seconde & la troisiéme Partie de cet Ouvrage.

Commerce des Portugais sur la Riviere de Sanaga. Diverses Ambassades.

Après la mort du Prince Bemoi, Souverain de Jalofs, les Portugais ne perdirent point l'espérance de pousser leurs avantages dans ce Pays, au long du Sanaga. Si ceux qu'on y avoit envoyés avec la derniere Flotte n'avoient point exécuté leur Commission, ils avoient découvert du moins de nouvelles Terres, & s'étoient concilié l'affection des Habitans. Le Commerce fut heureusement continué, & la correspondance entretenue entre la Cour de Portugal & tous ces Princes Afriquains. *Pedro de Evora* & *Gonzale Anez* furent envoyés à ceux de Tukurol & de Tombuto. *Roderigo Rebelo*, *Pedro Reynel* & *Juan Colaco*, porterent des présens aux Princes *Mandimansa* & *Temala*, Chefs des *Fealis*, Nation la plus belliqueuse de ces vastes Contrées. Le Roi Jean lia

Commerce aussi avec le Prince des *Moses*, Peuple fameux dans ce siécle, & avec *Mohammed Eba Manguzul*, Petit-fils de *Muza* & Roi de *Songo*, Ville de Mandinga fort peuplée. Ce Roi More, après avoir pris des informations sur tout ce qui regardoit le Portugal, déclara que des 444 Monarques dont il étoit descendu, il n'en connoissoit que quatre qui eussent été plus puissans que celui de Portugal. C'étoit celui d'*Alyaman*, ou de l'Arabie heureuse, celui de *Bagdad*, celui du *Grand Caire*, & celui de *Tukerol*.

1493.

Jugement d'un Roy Negre sur celui de Portugal.

Dans le même-tems, les Portugais travailloient à l'établissement d'un Comptoir dans la Ville de *Whaden*, 70 lieues à l'Est d'Arguim. Avec la vûe du Commerce de l'or, ils pensoient à s'ouvrir de ce côté-là une route aux Etats du Prete Jean, & toutes sortes de moyens furent employés pour le succès de cette entreprise. Mais la mort du Roi Jean les interrompit. Disons à la gloire immortelle de ce Prince, que non-seulement il fixa la souveraineté du Portugal dans la Guinée, Région féconde en or, en yvoire, & remplie d'autres richesses; mais qu'il ouvrit comme la porte aux actions les plus héroïques qui furent exécutées après lui : car c'est ici que les Portugais vont s'animer sérieusement à découvrir par Mer les Indes Orientales.

Comptoir de Whaden.

Mort du Roy Jean, & son éloge.

CHAPITRE IV.

Premier Voyage des Portugais aux Indes Orientales, par les Mers d'Afrique.

VASCO DE GAMA.

1497.

LE recit de cette fameuse Expédition se trouve dans un grand nombre d'Historiens, tels que *Jean de Barros*, *Ramusio*, *Maffée*, *Favia y Sousa*, &c. Mais il n'y en a point de plus exact que *Hernan Lopez de Castanneda*, qui nous a laissé en huit Tomes l'Histoire de la Découverte & de la Conquête des Indes Orientales par les Portugais. On peut lire dans la Préface de cet Ouvrage, & dans la mienne, les raisons qui doivent faire respecter la fidélité de Hernan Lopez : mais en commençant l'Histoire de tant d'événemens extraordinaires, il m'a paru important de réveiller par cet avis la confiance & l'attention des Lecteurs.

Remarque sur la fidelité de cette Histoire.

Emmanuel, Roi de Portugal, en recevant la Couronne de Jean, son Prédécesseur, n'hérita pas moins du desir, ou plûtôt de la passion ardente de trouver, par la Mer, une route plus courte & plus sûre aux Indes Occidentales que celle qui étoit connue depuis long-tems par la terre. Si cette entreprise ne passoit plus pour une chimere, elle ne laissoit pas d'être généralement condamnée. On renouvelloit toutes les objections qui s'étoient élevées à la découverte du Cap Verd, & qui ayant été bien-tôt confondues avoient osé renaître après la découverte du Cap de Bonne-Esperance; comme si la tempête qui avoit alors éfrayé Diaz eût dû recommencer sans cesse, & ne jamais permettre de doubler ce Cap. On ne se rendoit pas même à l'expérience, qui avoit fait voir toutes ces difficultés vaincues. Chaque nouvel obstacle étoit regardé comme le plus insurmontable. Mais le Roi Emmanuel résolu de mépriser les raisonnemens vulgaires, aussi long-tems que les siens seroient

Emmanuel successeur du Roy Jean, s'anime pour les découvertes.

Il méprise les objections vulgaires.

VASCO DE GAMA. 1497.

Vasco de Gama est choisi pour commander la Flotte Portugaise.

approuvés de plusieurs personnes dont il connoissoit la pénétration & l'habileté, jugea seulement que le succès de ses desseins dépendoit du choix des Ministres qu'il alloit employer. Il se trouvoit dans la Ville d'Estremen. Ce fut-là qu'il nomma pour commander sa Flotte *Vasco de Gama*, Gentilhomme de sa Maison, natif du Port de Synis. Gama réünissoit toutes les qualités que sembloit demander une si grande entreprise ; la prudence, la fermeté, le courage, avec une expérience déja signalée dans la Navigation. Le Roi joignit à son choix toutes les marques d'honneur qui pouvoient le relever. Il donna au nouvel Amiral le Pavillon qu'il devoit porter, sur lequel étoit la Croix de l'Ordre Militaire de Christ ; & le Héros Portugais fit le serment de fidélité sur cette Croix.

Elle part.

Il reçut du Roi des Lettres pour divers Princes de l'Orient, tels que le Prete-Jean, & le Samorin, ou le Roi de Calecut. Enfin partant de Belerre, il mit à la voile le 8 de Juillet 1497, avec trois Vaisseaux, & cent soixante hommes. Ces trois Batimens se nommoient, le *Saint-Gabriel*, le *Saint-Raphael*, & le *Berrio*. Le nom des Capitaines étoit *Paul de Gama*, Frere de Vasco, & *Nicolas Nunnez*. Ils étoient accompagnés d'une grande Barque, chargée de provisions, commandée par Gonzalo Nunnez, & d'une Caravelle qui alloit à Mina, sous le Commandement de Barthelemi Diaz. En arrivant à la vûe des Canaries, ils furent surpris dans une nuit fort obscure, par une violente tempête, qui sépara d'eux l'Amiral ; mais ils se rejoignirent huit jours après au Cap Verd. Le lendemain, ils arriverent ensemble à l'Isle de *San-Jago*, & jettant l'ancre à Sainte-Marie, ils prirent quelques jours pour radouber leurs Vaisseaux. Le 3 de Juillet, Diaz reprit la route du Portugal, & la Flotte continua la sienne. Elle souffrit beaucoup du mauvais tems, jusqu'à perdre souvent toute esperance. Enfin, le 4 de Novembre, Gama découvrit une terre basse, qu'il cottoya pendant trois jours, & le sept du même mois il entra dans une grande Baye, qu'il nomma *Angra de Santa Elena*, parce qu'on étoit au jour de cette Sainte.

De quoi elle étoit composée.

Découvertes de Gama.

Angra de Santa-Elena. Ses Habitans.

Les Habitans de cette Baye étoient fort noirs, de petite taille, & de fort mauvaise mine. L'articulation de leurs paroles ressembloit à des soupirs. Ils étoient vêtus de peaux de bêtes, taillées comme les habits François. Leurs armes étoient des bâtons de chêne endurcis au feu, armés, par la pointe, d'une corne de quelque animal. Ils vivoient de racines, de loups marins, de baleines, qui étoient en abondance sur leurs Côtes, de corbeaux de mer, de gazeles, de pigeons, & d'autres sortes de bêtes ou d'oiseaux. Ils avoient des chiens semblables à ceux de Portugal. Gama fit chercher inutilement dans la Baye s'il y tomboit quelque Riviere. Cependant il trouva de l'eau fraiche à quatre lieues de-là, dans un endroit qu'il nomma San-Jago.

San-Jago.

Le jour suivant, Gama prit terre avec ses Capitaines, pour observer mieux le caractere des Naturels, & sçavoir d'eux à quelle distance ils croyoient être du Cap de Bonne-Esperance. Son Pilote, *Pedro de Alanquez*, l'ignoroit lui-même, quoiqu'il eût fait cette route avec Diaz. Ils avoient passé d'abord sans s'être approchés du rivage. A leur retour ils étoient partis du Cap le matin ; & le vent les ayant favorisés, ils l'avoient passé pendant la nuit suivante sans pouvoir le reconnoître. Cependant ils jugeoient par conjecture qu'ils n'en pouvoient être éloignés que d'environ trente lieues. L'Amiral prit

Doutes sur la distance du Cap de bonne Espérance.

dans sa marche un Négre qui ramassoit du miel au pied d'un arbre, & le fit conduire à bord, où il se flattoit d'en tirer des éclaircissemens par ses Interprêtes. Mais quoiqu'il eut des Mores & des Négres dans son Equipage, il ne s'en trouva pas un qui pût entendre l'étrange langage de cette Côte. On remit le Prisonnier à terre, après l'avoir bien traité & vêtu proprement; ce qui gagna tellement ses Compagnons, que le jour suivant il en vint dix-huit à bord. L'Amiral se fiant à ces témoignages volontaires d'affection retourna au rivage, & fit porter avec lui des épices, de l'or, & des Perles, pour mettre les Sauvages à l'épreuve. Mais le peu de cas qu'ils firent de ces richesses marquant assez qu'ils n'en avoient aucune connoissance, il leur donna des sonnettes, des pendans d'oreilles & des bagues d'étain, des jettons de cuivre & d'autres bagatelles qui leur plurent merveilleusement.

VASCO DE GAMA. 1497.

Fernand Veloso, Gentilhomme de la Flotte, curieux de voir leurs Villes & leurs usages, demanda la permission à Gama de pénétrer, avec quelques-uns d'entr'eux, dans les terres. Ils prirent en chemin un animal féroce, qu'ils rôtirent aux pieds d'une colline. Mais après leur festin, ils firent signe à Veloso de retourner vers sa Flotte. Ce changement imprévû l'ayant allarmé, il se hâta d'autant plus de gagner le rivage qu'il se crut poursuivi. Au cri qu'il poussa pour appeller les Matelots, l'Amiral se défia du péril qui le ménaçoit, & fit mettre en mer toutes les Chaloupes. Les Négres, qui s'en apperçurent, se cacherent adroitement derriere quelques brossailles, & laisserent aux Portugais le tems de s'avancer. Ensuite paroissant en grand nombre, avec leurs dards & d'autres armes, ils forcerent Gama, qui étoit venu lui-même, & tous ses gens de regagner leur Bord. Quatre Portugais furent blessés, & l'Amiral reçut une legere contusion à la jambe. Les Barbares se déroberent aussitôt à la vûe de ceux dont ils craignoient la vengeance.

Craintes causées par les Négres.

La Flotte leva l'ancre, avec un vent Sud-Ouest, l'après midi du 16 de Novembre; & le dix-huit au soir elle découvrit le Cap de Bonne-Esperance. Le vent du Cap portant Sud-est, elle fut obligée de tenir la Mer, parce qu'il étoit absolument contraire; mais pendant la nuit elle l'eut assez favorable pour s'approcher du rivage, & continuant de faire voile jusqu'au vingt, elle doubla le Cap dans cet intervalle. Les Portugais découvrirent au long de la Côte une grande abondance de toutes sortes de bestiaux. Ils apperçurent dans les terres des Villes, & des Villages, dont les maisons leur parurent couvertes de paille; mais ils ne virent aucune habitation sur le rivage. Le Pays se présente agréablement. Ils y virent quantité d'arbres, & plusieurs Rivieres. Au Sud du Cap, ils observerent une fort belle baye, qui s'enfonce environ six lieues dans les terres, & qui n'a pas moins de six lieues de largeur à son entrée.

Gama double le Cap de bonne Espérance.

Perspective du Pays.

Le 24 ils arriverent à *Angra de San Blaz*, qui est soixante lieues au-delà du Cap, & proche d'une Isle où l'on voit quantité d'oiseaux que les Portugais ont nommés *Solitarios*, de la forme des oyes, mais les aîles semblables à celles des chauve-souris. Les habitans de San Blaz ne different point de ceux d'*Angra*(a) *de Santa Elena*. Ils ont des éléphans d'une taille prodigieuse, & des bœufs, dont la plûpart sont sans cornes. Les Négres s'en servent pour monture, en leur passant dans les narines un morceau de bois qui les rend dociles. Sur un

Il arrive à Angra de San-blaz. Ses Habitans & ses animaux.

(a) Castaneda s'est trompé en prenant ce lieu pour l'Isle de Sainte-Helene, qui est beaucoup plus éloignée du Cap.

Vasco de Gama. 1497.

Prodigieuse quantité de Loups marins.

roc, qui n'est pas à plus d'un demi-mille du rivage, les Portugais apperçurent tout à la fois trois mille loups marins, d'une grosseur surprenante, avec des dents fort longues. Ces animaux sont si furieux qu'ils se défendent contre ceux qui les attaquent. Leur peau est à l'épreuve de la plus forte lance. Ils ont quelque ressemblance avec les lions, & leurs petits jettent le même cri que les lionceaux. Gama fit décharger dans ce lieu toutes les provisions de la Barque, & la fit brûler, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi.

Art de Gama pour apprivoiser les Négres.

Quelques jours après son arrivée, il vit paroître environ cent Négres, les uns sur les sables, d'autres sur les montagnes. Le souvenir de ce qui venoit d'arriver à Sant-Elena, lui fit prendre le parti de débarquer tous ses gens, avec leurs armes. En approchant dans les Chaloupes, il fit jetter sur le rivage quantité de sonnettes, qui attirerent les Négres pour les prendre, & quelques-uns vinrent assez près pour en recevoir de sa propre main. Il en fut surpris, parce que Diaz l'avoit assuré qu'ils n'avoient pas voulu s'approcher de lui lorsqu'il étoit venu sur cette Côte. Il ne balança point à descendre avec ses gens. Son premier Commerce, fut un échange de quelques bonnets rouges pour des bracelets d'yvoire. Peu de jours après, il vit arriver plus de deux cens Négres, qui lui amenoient douze bœufs & quatre moutons. Ces Barbares commencerent à faire jouer quatre flutes, accompagnées de plusieurs voix, qui formoient une musique assez agréable. L'Amiral fit sonner en même-tems ses trompettes, & les Portugais se mirent à danser avec les Négres. Il en vint ensuite quantité, qui amenerent leurs femmes & leurs enfans, avec diverses sortes de bestiaux. Quelques Portugais apperçurent, derriere les broussailles, plusieurs jeunes Négres qui gardoient les armes de ceux qui s'étoient avancés. Gama, dans la crainte d'une trahison, fit retirer ses gens vers le lieu où il avoit laissé le gros de sa Troupe sous les armes. Alors, les Négres s'assemblerent en corps, comme si leur intention eût été de combattre. Mais l'Amiral, qui ne pensoit point à leur nuire, fit rentrer tout son monde dans les Chaloupes, & se contenta de faire tirer deux pieces de canon pour les dissiper. Leur effroi fut si grand à ce bruit, qu'ils prirent la fuite en abandonnant leurs armes. Gama fit élever sur le rivage une Colomne, qui portoit les Armes de Portugal, avec une Croix; mais en s'éloignant de la Côte, il la vit abbattre par les Négres.

Roc de la Cruz.

Il partit le 8 de Décembre. Une affreuse tempête, qu'il essuia les jours suivans, ne l'empêcha pas d'arriver le 16 à la vûe d'une Côte revêtue de petits rochers, soixante lieues au-delà de San-Blaz. Le Pays lui parut fort agréable, & couvert de bestiaux. Plus il avançoit au long de cette Côte, plus il trouvoit les arbres grands & touffus; ce qu'il lui étoit aisé d'observer, tant il serroit le rivage. Le jour suivant il passa le Roc *de la Cruz*, où Diaz avoit laissé la derniere marque de sa Navigation. La situation de ce Roc produit dans cet endroit des Courans fort impétueux; mais, avec le secours d'un grand vent, il les passa sans danger. Le jour de Noël, il revint à la vûe de la Terre, qu'il nomma, par cette raison, *Tierra de Natal*. Ensuite il arriva à l'embouchure d'une Riviere, qu'il nomma *de los Reyes*, parce qu'on étoit au jour de l'Epiphanie. Il mit à terre, dans ce lieu, deux de ses gens, pour s'informer du Pays. On lui avoit donné, à son départ de Lisbonne, plusieurs criminels, dont le supplice avoit été changé pour ces dangereuses expériences. Mais comme son espérance étoit de les reprendre à son retour, il fit quelque

Tierra de Natal.

Riviere de los Reyes.

Criminels employés aux découvertes périlleuses.

commerce ſur la Côte, pour de l'yvoire & des proviſions; & les Négres en furent ſi ſatisfaits, que leur Roi rendit viſite à l'Amiral ſur ſon bord.

VASCO DE GAMA. 1498.

Gama pouſſa ſa navigation, en tirant toujours vers les Côtes. L'onziéme de Janvier, il ſe mit dans ſa Chaloupe pour les obſerver de plus près. Ayant découvert quantité de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui lui parurent d'un naturel tranquille, il fit prendre terre à Martin Alonſo, qui parloit pluſieurs Langues des Négres. Alonſo fut bien reçu par leur Chef, à qui l'Amiral l'avoit chargé d'offrir une robbe, une paire de bas rouge, un chapeau, & un bracelet de cuivre, qu'il accepta volontiers. Ce Prince lui promit en revanche toutes les productions de ſon Pays, & le preſſa de le ſuivre dans ſa Ville Capitale. Alonſo conſentit à ce voyage, avec la permiſſion de Gama. Tous les Négres, qui ſe rencontrerent ſur ſa route, admirerent ſon habillement, & témoignerent leur admiration en battant des mains. Lorſqu'il fut arrivé à la Ville Capitale, le Roi en fit le tour avec lui, pour donner occaſion aux habitans de conſiderer la parure de ſon Hôte. Enſuite le conduiſant au logement qui lui étoit deſtiné, ils eurent à ſouper une poule & du millet boüilli. Alonſo étoit accompagné d'un ſeul Portugais. Il ſe vit une Cour, composée d'une multitude de Négres, qui venoient avec empreſſement pour le voir. Le jour ſuivant, il fut congedié, avec des preſens pour l'Amiral, qui en fit de vifs remercimens au Prince, & qui nomma ce Pays *la Terre du bon Peuple.* Alonſo rapporta que toutes les Maiſons de la Ville étoient de bois & de paille, mais aſſez bien meublées; que le nombre des femmes l'emportoit du double ſur celui des hommes; que les armes de la Nation étoient de longs arcs, avec des fléches & des dards garnis de fer; que tout le monde y portoit des bracelets de cuivre, & de petites pieces de cuivre entrelaſſées dans leur chevelure; qu'ils avoient des poignards, dont le fourreau étoit d'yvoire, & la poignée d'étain; ce qui faiſoit connoître que le Pays produiſoit de l'étain & du cuivre en abondance; qu'ils recueilloient du ſel de l'eau de la Mer, & qu'ils le tranſportoient dans des foſſes qui leur ſervoient de réſervoir; qu'ils aimoient le linge avec tant de paſſion, que pour une chemiſe ils donnoient une grande quantité de cuivre, & qu'ils étoient d'ailleurs du caractere le plus doux & le plus traitable. En effet, ils ne ſe firent pas preſſer pour apporter, juſqu'aux Chaloupes, de l'eau fraîche, d'une Riviere nommée *Cobio*, qui étoit éloignée, d'un quart de mille, du lieu où les Portugais avoient jetté l'ancre.

Négres d'un bon caractere.

Alonſo viſite hardiment leur Ville.

Terre du bon Peuple.

Riviere Cobio.

Gama remit à la voile le 13 de Janvier. Il cotoya long-tems une Terre baſſe, couverte d'arbres forts hauts & fort touſſus, juſqu'au *Cap des Courans*, qui eſt plus connu ſous le nom Portugais de Cabo de Corientes. Il paſſa ainſi cinquante lieues au-delà de *Sofala*, ſans avoir apperçu cette Ville, & le 24 du même mois, il ſe trouva près d'une Riviere dont l'embouchure eſt fort large. La vûe d'un des plus beaux Pays du monde le fit deſcendre dans ſa Chaloupe & remonter la Riviere avec *Coëllo.* La terre étoit baſſe, comme celle qu'il avoit obſervée de la Mer; arroſée de beaucoup d'eau, & chargée de grands arbres, qui paroiſſoient couverts de toutes ſortes de fruits. Gama & Coello trouverent plus loin quantité de Barques, avec des voiles compoſées de feüilles de Palmier. Leur courage fut animé par ce ſpectacle. Ils furent charmés de trouver un Peuple qui entendoit quelque choſe à la navi-

Cap Corientes, ou des Courans.

Gama paſſe Sofala ſans s'en appercevoir.

Beau Pays.

VASCO DE GAMA. 1498.

gation, ait ignoré dans l'espace immense qu'ils venoient de parcourir. Les Habitans du Pays s'approcherent des Chaloupes Portugaises sans aucune marque de crainte, & traiterent les Portugais aussi familiérement que s'ils les eussent déja connus. Ils étoient de fort belle taille, mais noirs & nuds, n'ayant que le devant du corps couvert d'une piece d'étoffe. L'Amiral les reçut avec beaucoup de caresses. Il leur offrit des sonnettes & d'autres présens, sans pouvoir se faire entendre autrement que par des signes, car il n'avoit personne à bord qui entendît leur langage. Ils ne le quitterent que pour revenir bien-tôt, chargés de provisions. Les bords de la Riviere furent couverts en un moment de quantité de curieux, entre lesquels il se trouvoit plusieurs jolies femmes, vêtues comme les hommes. Elles avoient aux levres trois trous, qui servoient à faire tenir trois petits morceaux d'étain, parure extrêmement à la mode dans tous ces Cantons. Quelques Portugais se laisserent conduire dans une Ville voisine, où l'on n'épargna rien pour leur donner de l'amusement. Le troisiéme jour, deux Seigneurs du Pays firent une visite à l'Amiral dans leurs Barques. Ils n'étoient pas mieux vêtus que les autres, si l'on excepte leurs tabliers, qui étoient plus amples. L'un portoit sur sa tête un mouchoir broché de soie, & l'autre un bonnet de satin verd. Gama les reçut avec politesse, leur fit accepter des rafraichissemens, & leur offrit des habits avec d'autres présens. Mais ils ne parurent pas y attacher beaucoup de prix. L'Amiral crut entendre, aux signes d'un jeune homme, qu'ils étoient d'un Pays éloigné, ou qu'y ayant été, ils y avoient vû des Vaisseaux aussi grands que ceux des Portugais. Lorsqu'ils furent retournés sur la rive, ils envoyerent quelques pieces d'étoffes à Gama, pour les lui vendre. De si heureuses apparences le comblerent de joie. Il appella cette Riviere *Rio de buenos Sinays*, Riviere des bons Signes; & suivant son usage, il y éleva les Armes du Portugal. Il ne fit pas difficulté d'y faire entrer ses Vaisseaux, pour les radouber. Une partie de ses gens avoit le même besoin de se rétablir des pernicieux effets de l'air & des alimens de mer. Ils avoient les pieds & les mains enflés. Leurs gencives l'étoient jusqu'à leur sortir de la bouche. Ils ne pouvoient plus supporter aucune nourriture; & ce mal, qui étoit apparemment le scorbut, se tournant en pourriture, l'odeur qui exhaloit des plus infirmes devenoit insuportable. Il n'y eut point d'autre remede que de couper les parties corrompues; & plusieurs en moururent.

Peuples & Pays plus civilisés.

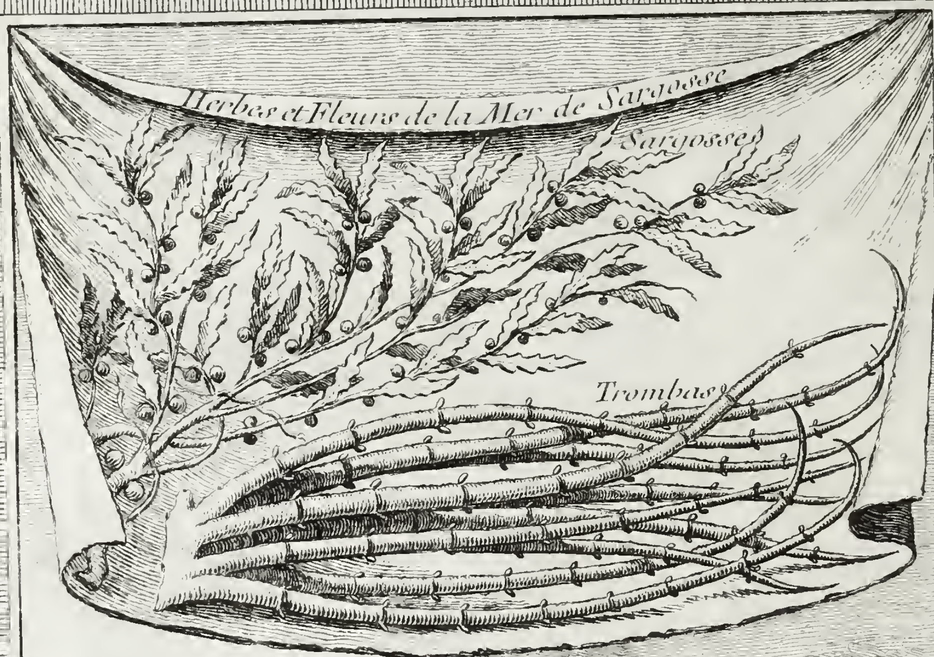
Rio de Buenos Sinays.

La Flotte Portugaise est attaquée du scorbut.

La Flotte Portugaise quitta Rio de buenos Sinays, le 24 de Février, & passa, le jour d'après, au long de trois Isles, couvertes d'arbres. Le premier de Mars, elle en découvrit quatre autres, deux desquelles étoient assez proches de la Côte; & les Portugais virent partir de l'une sept ou huit Barques, qui se mirent à la suite des Vaisseaux, en faisant entendre par des cris, & paroître par des signes qu'elles desiroient d'être attendues. Gama fit jetter l'ancre, & les Barques arriverent. Ceux qui les montoient parurent, aux yeux de l'Amiral, des gens de fort bonne mine, un peu noirs, mais de belle taille, vêtus de toile de coton, de differentes couleurs; quelques-uns la portant serrée jusqu'aux genoux, d'autres en forme de manteau qui leur flottoit sur les épaules. Ils avoient sur la tête des bonnets ou des turbans de toile de lin, brochée de soie & d'or. Leurs armes étoient des épées & des poignards, comme chez les Mores. Ils étoient accompagnés de leurs instrumens de musique, qu'ils appellent *Sagbuts*. Ils monterent à bord, & ne marquerent pas plus de crainte que ceux

Diverses Isles & leurs Habitans.

Leurs armes & leurs instrumens.





Cochin filius inv. Chedel Sculp.

Vuë de Mozanbique tirée de Herbert

4

ceux de la Riviere de Buenos Sinays. Leur Langue étoit l'Arabe. Ils ne voulurent point qu'on les prît pour des Mores. Après qu'ils eurent bû & mangé de bon cœur, on leur demanda quel étoit le nom de leur Pays. Ils répondirent qu'ils étoient les Sujets d'un grand Roi ; que leur Isle s'appelloit *Mozambique*, & qu'elle avoit une Ville remplie de Marchands, qui faisoient avec les Mores de l'Inde un commerce d'épices, de pierres précieuses, & d'autres richesses. Enfin ils offrirent à l'Amiral de conduire sa Flotte dans leur Port. Coello, qui commandoit le plus petit Vaisseau, eut ordre de sonder la Barre, qu'il passa, quoiqu'avec quelque danger ; & sans autre précaution, il jetta l'ancre à un quart de mille de la Ville.

VASCO DE GAMA. 1598.

Mozambique est située au 15[e] degré de latitude méridionale. Son Port est excellent, & l'on y trouve des provisions en abondance. Cette Ville est habitée par des Mores, qui commercent à Sofala, dans les Ports de la Mer Rouge & dans l'Inde, avec de grands Vaisseaux qui n'ont pas de ponts, & qui sont batis sans clous ; le bois dont ils sont composés n'est lié qu'avec des *Cayro*, c'est-à-dire, avec des cordes faites d'écorce d'arbre, & leurs voiles sont d'un tissu de feüilles de palmiers. Quelques-uns ont des Boussoles de forme quarrée. Ils ont aussi des Cartes de Mer. Leurs maisons ne sont bâties que de planches ; celle du (a) *Schah* & les Mosquées étant les seules dont les murs sont de pierre. La Ville n'a pour Habitans que des Etrangers & des Mahométans. Les naturels du Pays sont des Négres du Continent. Il y a peu de Ports que les Portugais estiment autant que celui de Mozambique, parce qu'il offre une retraite sûre pour l'hyver. Sa position est entre Quiloa, au Nord, & la Mine de Sofala, au Sud.

Situation de Mozambique, & ses Habitans.

Le Schah, & tous les Mores de Mozambique prenant les Portugais pour des Turcs, ou pour des Mores de quelque autre lieu d'Afrique, visiterent aussi-tôt Coello sur son bord. Ils n'y demeurerent pas long-tems, parce qu'il ne s'y trouvoit personne qui entendît leur langage. Mais le reste de la Flotte étant entré dans le Port, le Schah y envoya aussi des présens & des provisions, en faisant demander la permission de s'y rendre. Gama lui témoigna aussi-tôt sa reconnoissance, par un présent de bonnets rouges, de robbes courtes, de corail, de plusieurs bassins de cuivre, de sonnettes, & d'autres petites marchandises, que le Prince More parut mépriser. Il demanda dédaigneusement à quoi ces bagatelles pouvoient servir, & pourquoi on ne lui envoyoit point d'écarlate. Gama, pour se préparer à le recevoir, ordonna que tous les malades de sa Flotte fussent mis hors de vûe, & qu'on fît passer de tous les Vaisseaux dans le sien ceux qui joüissoient de la meilleure santé. Il les fit armer, dans la crainte que la visite des Mores ne le menaçât de quelque surprise. Enfin le Schah parut avec une suite nombreuse, vêtu de soie, & précedé de plusieurs instrumens. Il étoit maigre, & d'une taille fort haute. Son habillement étoit une espece de chemise, qui lui tomboit jusqu'aux talons ; & par-dessus, il avoit une robbe de velours. Sa tête étoit couverte d'un bonnet de soie, de differentes couleurs, & broché d'or. Il portoit à sa ceinture une épée, avec un poignard. Ses sandales étoient de soie. Gama le reçut à l'entrée de son Vaisseau, & faisant demeurer dans leurs Barques la plûpart des Mores de sa suite, il n'en introduisit qu'un petit nombre avec

Les Portugais sont reçus dans le Port.

Visite que le Roy fait à *Gama*. Son habillement.

(a) *Sha*, ou *Schah*, ou *Schack*, suivant les différentes prononciations des Peuples de l'Europe, signifie *Prince* ou *Seigneur*.

VASCO DE GAMA. 1568.

leur Prince dans la chambre de Poupe. Il fit des excuses au Schah de ne lui avoir point envoyé d'écarlate. Les Portugais n'en avoient point apporté sur leur Flotte. On servit des rafaîchissemens au Prince, qui but & mangea fort bien, avec tous ses Mores. Il demanda à l'Amiral s'il étoit Turc, lui & ses gens, à cause de leur blancheur. Gama lui répondit qu'ils n'étoient pas Turcs, mais qu'ils étoient d'un grand Royaume voisin de la Turquie. Il souhaita de voir les Livres de leur Loi, & leurs armes : on lui répondit que personne n'avoit ces Livres sur la Flotte ; mais on lui montra quelques arquebuses, qui furent déchargées devant lui, & d'autres armes qui lui causerent beaucoup d'admiration. L'Amiral apprit, dans cette premiere entrevûe, que de Mozambique à Calecut on comptoit neuf cens lieues, & qu'il lui falloit prendre nécessairement un Pilote du Pays pour le conduire, s'il vouloit achever sa route sans danger. Il apprit aussi que le Prête-Jean étoit fort éloigné dans les Terres. Ayant demandé deux Pilotes au Schah, de peur qu'il n'en mourût un pendant le voyage, il les obtint sans objections, & ce Prince les amena lui-même dans une autre visite. On convint de leur salaire, qui fut, pour chacun, trente écus & un habit. L'un des deux devoit demeurer à bord, aussi longtems que la Flotte seroit à l'ancre.

Questions qu'il fait aux Portugais.

Il leur accorde des Pilotes.

Malgré toutes ces apparences d'amitié, les Mores ayant découvert que Gama & ses gens étoient des Chrétiens, prirent la résolution de les détruire & de se saisir de leurs Vaisseaux. Ce complot fut découvert aux Portugais par un des Pilotes. Gama se crut obligé, pour sa sûreté, de se retirer près d'une Isle, à trois milles de Mozambique ; mais se mettant lui-même dans sa Chaloupe, il retourna au Port de cette Ville, pour y demander son second Pilote. Plusieurs Barques, remplies de Mores armés, s'approcherent de lui, & l'inviterent à s'avancer. Le Pilote More, dont il s'étoit fait accompagner, lui donnoit le même conseil, en lui faisant appréhender qu'autrement le Schah ne refusât de lui envoyer l'autre Pilote. Mais Gama, supposant que par cet avis le More ne tendoit qu'à s'échapper, donna ordre qu'il fût gardé soigneusement, & fit tirer quelques pieces d'Artillerie. Sa Flotte, allarmée par le bruit, s'avança aussi-tôt au secours de son Général, & les Mores prirent la fuite à cette vûe.

Projet qu'il forme pour leur ruine.

Quelques jours après, un More Négre vint à bord de l'Amiral, de la part du Roi de Mozambique, pour lui marquer le regret qu'il avoit de leur rupture, & le presser de renouveller l'alliance. Mais Gama refusa d'y consentir si on ne lui rendoit son Pilote. Le lendemain un autre More vint le prier de le recevoir à bord, & de le conduire à Melinde, qui est sur la route de Calecut, pour se rendre de-là à la Mecque, d'où il étoit venu en qualité de Pilote. Il avertit Gama que c'étoit envain qu'il se flattoit de renoüer avec le Schah, parce que ce Prince n'étoit pas capable de se réconcilier sincérement avec des Chrétiens. La Flotte manquoit d'eau : elle rentra dans le Port, où elle en prit par force, avec les Chaloupes, tandis que l'Artillerie tenoit les Mores dans le respect. Le 24 de Mars, un de ces Infidéles ayant insulté la Flotte du rivage, Gama fit avancer ses Chaloupes avec quelques pieces de canon, & non-seulement il maltraita beaucoup un gros d'Ennemis qui s'étoient assemblés pour s'opposer à sa descente, mais continuant de tirer sur la Ville, il y causa tant de désordre que les habitans l'abandonnerent pour se mettre à couvert.

Danger auquel la Flotte Portugaise, est exposée.

Il partit le 27. La Flotte passa les deux petits Rocs de Saint-Georges, & moüilla, le 1 d'Avril, à certaines Isles voisines de la Côte, dont la premiere fut nommée *Asotado*, parce que le Pilote More y fut puni du foüet, pour diverses fautes. On arriva le 4 à la vûe du Continent, & de deux Isles peu éloignées, trois lieues au-dessus de *Quiloa*. Gama fut fâché d'avoir passé cette Ville, parce que les Pilotes l'avoient assuré qu'il s'y trouvoit quantité de Chrétiens; mais il vérifia dans la suite qu'ils n'avoient pensé qu'à le faire périr, en le faisant aborder sans défiance dans un lieu fort dangereux. Le Ciel ne permit pas que tous leurs efforts, pour y retourner, pussent surmonter le vent & l'impétuosité des courans. On résolut de gagner l'Isle de *Mombassa*, à soixante-dix lieues au Nord. Le Saint-Raphael heurta contre un banc de sable, assez proche de la Côte; mais il fut sauvé à force de soins, & l'on donna son nom au même lieu. Quelques Mores, venus du Continent, demanderent le passage, & furent reçus à bord jusqu'à Mombassa, où toute la Flotte arriva heureusement le 7 d'Avril. Dès le moment de son arrivée, tous les malades commencerent à se rétablir.

VASCO DE GAMA. 1598.

Elle part de Mozambique. Rocs Saint Georges.

Isle Asotado.

Quiloa.

Mombassa.

Mombassa est une Isle qui n'est séparée du Continent que par les bras d'une Riviere qui se jette dans la Mer par deux embouchures. On y trouve en abondance toutes sortes de provisions, comme du millet, du ris, de la volaille, & des bestiaux extrêmement gras; sur tout les moutons, qui n'y ont point de queue. Le terroir est fort agréable. Il présente une infinité de vergers, plantés de grenadiers, de figuiers des Indes, d'orangers des deux especes, & de citroniers. L'eau y est excellente. La Ville, qui est gouvernée par un Roi, a beaucoup d'étendue, quoique bâtie sur un roc dont la Mer vient battre le pied; ce qui la rend tranquille contre la crainte des mines. On a bâti à l'entrée du Port, un petit Fort presqu'à fleur d'eau. La plûpart des maisons sont de pierre, de la forme de celles d'Espagne, & les platfonds sont travaillés en compartimens de plâtre. Les rues sont fort belles. Il n'y a point d'autres habitans que des Mores, les uns blancs les autres bazanés. Ils excellent à monter à cheval. Leur parure est riche, sur-tout celle des femmes, qui ne portent que des habits de soie, enrichis d'or & de pierres précieuses. Le commerce y est établi pour toutes sortes de marchandises; & le Port, qui passe pour bon, est continuellement rempli de Vaisseaux. Mombassa reçoit du Continent de l'yvoire, de la cire & du miel.

Situation de Mombassa, & ses propriétés.

Comme la Flotte Portugaise avoit jetté l'ancre au-delà de la Barre, il y vint pendant la nuit une grande Barque, avec environ cent hommes, armés d'épées & de targettes, qui firent mine de vouloir tous monter à bord. Gama n'en reçut pas plus de quatre; il exigea même qu'ils fussent désarmés, en rejettant la nécessité de cette précaution sur sa qualité d'Etranger. Les ayant bien traités, il apprit d'eux que leur Roi sçavoit déja son arrivée, & qu'il l'enverroit visiter le lendemain. Ils lui promirent de charger ses Vaisseaux d'épices, & de lui faire voir des Chrétiens, dont ils l'assurerent que le nombre étoit grand dans leur Isle. Quoique ce rapport s'accordât avec celui des Pilotes, & que Gama le crût fidelle, il n'en demeura pas moins sur ses gardes. Le jour suivant il reçut les complimens du Roi, par quelques Députés, qui lui presenterent des fruits, & qui lui répéterent que l'Isle avoit quantité de Chrétiens, du nombre desquels ils se compterent eux-mêmes. Ils le presserent

Les Portugais y sont bien reçus & visitent la Ville.

Vasco de Gama. 1598.

d'entrer dans le Port, en lui offrant la liberté de prendre tout ce qui seroit nécessaire à sa Flotte. Gama les crut sinceres. Il les combla de caresses, & les renvoya vers leur Roi, avec des remercimens & des présens. Mais il les fit accompagner de quelques-uns de ses gens, pour observer la Ville & le caractere des Habitans. Le Roi, sans affecter beaucoup de pompe, traita bien ce petit nombre de Portugais. Il donna ordre à quelques Mores de leur montrer la Ville. Dans cette promenade, ils virent plusieurs Criminels chargés de chaînes, qui n'avoient que la Ville pour prison. On les conduisit chez deux Marchands de l'Inde, qui étoient Chrétiens. Enfin le Roi leur laissa la liberté de se retirer, avec des essais d'épices & de bled, après leur avoir recommandé de dire à leur Général qu'il pouvoit avoir à Mombassa de l'or, de l'argent, de l'ambre, & d'autres richesses, dans la quantité qu'il lui plairoit, & à moindre prix que dans aucun autre lieu.

Danger de la Flotte à Monbassa.

Gama résolut d'accepter l'offre des épices, & d'en charger effectivement sa Flotte à son retour, s'il ne trouvoit pas le marché plus favorable à Calecut. Le lendemain, il alloit entrer dans le Port avec la marée, lorsque son Vaisseau ayant heurté contre le sable, il prit le parti de moüiller l'ancre encore une fois. Les Mores qui étoient avec lui, ne comptant plus qu'il entrât ce jour là dans le Port, se retirent dans leurs petites Barques. Au même instant, les deux Pilotes qui avoient accompagné les Portugais depuis Mozambique, sauterent dans l'eau, & furent reçus par les Mores, sans que rien pût persuader à ceux-ci de les rendre, ni aux Pilotes de revenir. Gama en conçut une juste défiance des intentions du Roi, qui avoit appris en effet les hostilités commises à Mozambique, & qui avoit formé le dessein d'en tirer vengeance. On mit à la torture deux Mores, qui étoient venus de cette Ville avec les Pilotes. Ils confesserent qu'ils avoient juré la ruine des Vaisseaux Portugais, & que les Pilotes ne s'étoient échappés que par la crainte d'avoir été découverts. Pendant la nuit suivante, les Sentinelles voyant remuer un cable, s'imaginerent que la cause de ce mouvement venoit de quelque monstre marin, dont ces Mers sont remplies; mais en l'observant de plus près, ils découvrirent plusieurs Mores, qui étoient à la nage autour du Vaisseau, & qui s'efforçoient de couper le cable, afin que le Vaisseau pût être poussé sur le rivage. On en découvrit aussi quelques-uns qui avoient eu la hardiesse de s'introduire dans un autre Bâtiment, & qui s'étoient cachés entre les agrets du grand mat, d'où ils se précipiterent dans l'eau lorsqu'ils se crurent apperçus. Leurs Barques étoient à peu de distance, avec d'autres Mores prêts à le recevoir.

Elle part, & prend deux Sambuques.

C'étoit assez pour faire connoître à Gama ce qu'il devoit attendre de cette perfide Nation. Il mit à la voile le 13, & sept lieues plus loin il rencontra deux *Sambusques* qu'il poursuivit. C'est une espece de petites Pinnaces fort en usage dans ces Mers. Il en prit une, qui portoit dix-sept Mores, avec une assez grande quantité d'or & d'argent. Le même jour il arriva devant Melinde, à 18 lieues de Mombassa, & trois degrés de latitude méridionale. Ce Port est ouvert comme un grand chemin; mais le rivage est défendu par une bordure de rochers qui sont battus par les flots, ce qui ne permet pas que les Vaisseaux en approchent. La Ville est située dans l'endroit le plus uni d'une Côte pierreuse; elle est environnée de Palmiers & d'une infinité d'arbres qui portent d'excellens fruits, entre lesquels l'orange excelle par la grosseur & le goût. Le millet, le ris, la volaille & les bestiaux y sont en abondance & à très-vil prix. Les Portugais

Elle arrive à Melinde. Situation de cette Ville.

admirerent dans Melinde la beauté des rues, & la régularité des maisons, qui sont de pierre, à plusieurs étages, avec des plate-formes & des terrasses au sommet. Les naturels du Pays sont robustes, & d'une taille bien proportionnée. Mais la Ville est peuplée de Mores d'Arabie, qui y ont formé de riches établissemens. Ils se piquent de bonne grace & de politesse, sur-tout ceux qui sont au-dessus du peuple, & dont l'habillement, depuis la ceinture jusqu'en bas, est une étoffe de soie ou de coton. Les autres portent une sorte de juppe fort courte, qui est de *Calico* (a). Leurs bonnets sont des especes de turbans, brochés d'or & de soie. Ils ont des épées & des poignards, travaillés avec assez d'art & de goût. Ils sont tous gauchers. Jamais on ne les voit sans leur arc & leurs fléches, parce que leur amusement ordinaire est de s'en servir, & qu'ils excellent à tirer. Ils se vantent aussi d'être excellens cavaliers, quoiqu'on dise en proverbe dans ces cantons : *Cavaliers de Mombassa*, & *Femmes de Melinde*. En effet les femmes y sont très-belles, & vêtues fort richement, de la même forme que les hommes, avec un voile broché d'or pour toute différence. La plûpart des Marchands qui commercent à Melinde sont de Cambaye ou de Guzarate. Ils apportent des épices, du cuivre, du vif-argent & du calico, qu'ils changent pour de l'or, de l'ambre, de l'yvoire, de la poix, & de la cire. Le Roi fait profession du Mahometisme, & sa Cour est plus brillante que celles où les Portugais avoient passé jusqu'alors.

VASCO DE GAMA. 1598.

Adresse des Mores à tirer de l'arc. Beauté des femmes de Melinde.

Gama ressentit une joie extrême de voir une Ville qui ressembloit à celles du Portugal. Il jetta l'ancre à la distance d'une lieue; mais il y demeura quelque tems sans voir paroître personne. La crainte retenoit les habitans de Melinde, parce qu'ils avoient appris des deux Pinnaces qu'il étoit Chrétien, & que les plus curieux se croyoient menacés de l'esclavage. L'Amiral prit le parti de charger de ses ordres un des Mores qu'il avoit pris sur la Pinnace, & qui s'étoit engagé à lui procurer des Pilotes. Il le fit mettre seul sur un petit rocher, où il ne douta pas qu'on ne vînt le prendre dans quelque Barque. Cet artifice lui réüssit. Le More fut presenté au Roi, & lui expliqua les intentions de l'Amiral, qui étoient de faire un Traité d'alliance avec lui. Cette proposition fut si bien reçue, que le Monarque Afriquain envoya aussi-tôt à la Flotte, un présent de trois moutons, avec quantité d'oranges & de cannes de sucre. Les Portugais lui envoyerent de leur côté un chapeau, tel qu'on les portoit alors en Europe, deux branches de corail, trois bassins de cuivre, quelques sonnettes, & deux miroirs. Le jour suivant Gama s'avança plus près de la Ville avec sa Flotte, & jetta l'ancre vers quatre Vaisseaux Chrétiens des Indes, qui se trouvoient dans le Port. Le Roi lui fit faire son compliment dans des termes fort civils, & lui fit annoncer sa visite pour le lendemain. Dans l'intervalle, les Chrétiens des Indes visiterent la Flotte Portugaise avec la permission du Roi. Ils avoient la taille belle & le teint brun. Leurs habits étoient de longues robbes de calico blanc. Ils avoient la barbe longue & épaisse; & leurs cheveux, qui avoient aussi toute leur longueur, étoient retroussés sous leurs turbans. Ils parloient un peu la Langue Arabe, qui étoit nécessaire pour leur commerce avec les Mores. Mais ils avertirent Gama de se tenir sur ses gardes, & de ne pas se fier trop à cette Nation. Les Portugais leur ayant présenté une Image de

Gama fait alliance avec le Roi. Présens mutuels.

Chretiens des Indes & leur dévotion.

(a) Ce mot signifie proprement les belles toiles du Levant, lorsqu'elles sont encore blanches & sans figures. On s'en sert aussi néanmoins pour exprimer toutes sortes de toiles Indiennes. Au reste ce sont les Anglois qui l'ont introduit; peut-être par corruption, pour *Calecut*.

VASCO DE GAMA. 1598.

la Vierge & de quelques Apôtres, pour reconnoître s'ils étoient Chrétiens, ils se mirent à genoux, & firent quelques prieres. Dans la suite ils continuerent de venir tous les jours renouveller leurs dévotions aux mêmes Images, en laissant pour offrande, du poivre, & d'autres petits présens. Ils ne mangeoient point de bœuf, par un reste, apparemment, de la superstition qui est commune à tous les Indiens. Ils étoient venus de *Cranganor;* mais ils ne purent donner aucun éclaircissemet sur *Calecut.*

Entrevuë du Roi & de Gama.

L'après-midi du jour suivant, le Roi de Melinde se rendit sur la Flotte dans une grande Barque. Il étoit vêtu d'une robe de damas cramoisi, doublée de satin verd. Autour de la tête, il avoit une riche (*a*) écharpe, roulée fort proprement. Il étoit assis dans un beau fauteuil, avec une autre chaise près de lui, sur laquelle étoit un bonnet de satin cramoisi. Un homme âgé, qui se tenoit debout à son côté, portoit dans ses mains une épée fort riche, dont le fourreau étoit d'argent. Vingt autres Mores, magnifiquement vêtus, composoient sa suite, avec quelques Musiciens qui joüoient de leurs *Sagbuts*, & de deux Fluttes d'yvoire d'une longueur surprenante. Gama se mit dans sa Chaloupe pour aller au-devant du Roi, accompagné des douze principaux Officiers de sa Flotte. Après quantité de salutations, il passa dans la Barque Royale, sur l'invitation du Monarque, qui le traita comme un Prince. Il le considera long-tems avec la plus curieuse attention. Il lui demanda le nom de son Pays, le nom de son Roi, & les motifs qui l'avoient amené dans ces Mers. L'Amiral l'ayant satisfait sur toutes ces questions, il lui promit un Pilote pour le conduire à Calecut, & l'invita à venir prendre les plaisirs de son Palais. Gama s'en excusa honnêtement; mais il promit de descendre dans la Ville à son retour: & pour témoignage de sa bonne foi, il fit présent au Monarque de tous les Mores qu'il avoit pris depuis peu sur la Pinnace. Cette générosité toucha vivement le Roi de Melinde; il prit plaisir à se promener dans sa Barque entre les Vaisseaux de la Flotte, qu'il consideroit curieusement, & dont il admira beaucoup l'artillerie. On en fit plusieurs décharges, qui redoublerent son étonnement. Il dit à Gama qu'il n'avoit jamais vû d'hommes qui lui eussent tant plû que les Portugais, & qu'il auroit souhaité d'en avoir quelques-uns pour l'aider dans ses guerres. A son départ, il lui en demanda deux pour l'accompagner jusqu'à son Palais; & son propre fils demeura sur la Flotte en ôtage, avec un Ecclésiastique que les Mores nomment *Kasi.* Le lendemain, Gama & Coello se promenerent dans leurs Chaloupes au long du rivage, pour voir les courses & les escarmouches de la Cavalerie Moresque. La vûe du Palais donnant sur le Port, le Roi se fit transporter dans un fauteuil jusqu'à la Chaloupe de l'Amiral, & lui tint encore des discours fort civils, en le pressant de descendre dans la Ville, parce que son Pere, qui étoit boiteux, désiroit ardemment de le voir, & s'offrant à demeurer lui-même pour ôtage, sur la Flotte, avec tous ses enfans. Mais Gama, toujours retenu par une juste défiance, allégua des ordres de son Roi qu'il n'osoit violer. Il se passa deux jours, pendant lesquels il ne vit paroître aucun More. Ses soupçons augmenterent, sur-tout lorsqu'il ne vit point arriver le Pilote qu'on lui avoit promis. Mais, le 21 d'Avril, il lui vint un More du premier rang, pour le visiter de la part du Roi; & sur les plaintes qu'il fit de n'avoir pas vû de Pilote, il en reçut un immédiatement, qui se nommoit *Kanaka*, & qui lui fit des excuses

Ille tourne à l'avantage des Portugais.

Curiosité des Princes Mores pour les voir.

Habileté d'un Indien dans la Navigation.

(*a*) On conçoit que c'étoit une sorte de Turban.

de son retardement. C'étoit un Gentil de Guzarate, si habile dans la navigation, comme Faria l'observe, que les Portugais lui ayant montré un Astrolabe, il y fit peu d'attention, parce qu'il étoit accoutumé à des instrumens plus considérables. En effet Gama trouva la Boussole, les Cartes & le quart de cercle, en usage parmi les Mores de cette Côte.

Vasco de Gama. 1998.

La Boussole & les Cartes connues aux Indes Orientales.

Le Roi de Melinde ayant accordé à la Flotte Portugaise toutes sortes de provisions, elle remit à la voile, le Mardi 22 Avril, dans la résolution de s'éloigner des Côtes qu'elle s'étoit efforcée de suivre jusqu'alors, & de s'abandonner à la vaste étendue de l'Océan sous la conduite d'un Pilote dont elle avoit reconnu l'habileté. Le 28, elle vit les Pôles du Nord & du Sud, après avoir été fort long-tems sans appercevoir celui du Nord. Le voyage fut si heureux que sans avoir essuyé la moindre de ces tempêtes qui sont si fréquentes sur ces Mers, elle traversa, dans l'espace de vingt-trois jours, ce grand Golfe d'environ sept cens lieues, qui sépare l'Afrique de la Peninsule de l'Inde. Enfin le Vendredi dix-sept de Mai, les Portugais découvrirent la terre, de huit lieues en mer. Le Pilote trouva dans cet endroit quatre-vingt brasses d'eau. Ensuite, tirant un peu vers le Sud-Est, il reconnut le jour suivant, aux petites pluies qui commencerent à se faire sentir, qu'il approchoit de la Côte de l'Inde, où l'on étoit alors dans la saison de l'Hyver. Le 20, il apperçut les hautes Montagnes qui sont au-dessus de Calecut. Cette heureuse nouvelle répandit tant de joie dans la Flotte, que Gama donna une fête à tous ses gens. Le Pilote More, à qui l'on devoit un bonheur si long-tems desiré, fut récompensé libéralement. Il conseilla de jetter l'ancre deux lieues au-dessus de Calecut, dans une rade ouverte, parce que cette Ville est sans Port & sans abri pour les Vaisseaux.

Gama quitte Melinde.

Il arrive à Calecut.

§. II.

Etat de l'Inde à l'arrivée de Gama.

En représentant l'arrivée de la Flotte Portugaise aux Indes Orientales, l'ordre demande que je commence à les faire connoître par quelques observations générales. Cette vaste Région se divise ordinairement en trois parties, l'Inde proprement dite ou l'*Indostan*; & les deux Peninsules au-deçà & au-delà du Gange. L'Inde proprement dite, est bornée à l'Ouëst par le Fleuve *Ind* ou *Indus*, qui donne son nom à tout le Pays. Du côté de l'Est elle a pour bornes le Gange; au Nord, le *Tibet*, qui en est séparé par une vaste chaîne de Montagnes; & du côté du Midi, la Peninsule & la Baye de Bengale. Les deux Peninsules de l'Inde sont environnées de tous côtés par l'Océan, excepté vers le Nord, par lequel elles se joignent au Continent. Chacune de ces trois parties est d'une vaste étendue, & contient plusieurs grands Royaumes. Elles sont habitées par des Idolâtres & des Mahométans. Les Idolâtres sont les anciens Indiens, dont la Religion vient originairement du Tibet; mais quoiqu'elle soit au fond la même, il s'y trouve des différences, comme dans les mœurs & les usages. Les Mahométans tirent leur origine de l'Arabie, de la Perse, de la Turquie, & de la Tartarie, dont les Peuples ont étendu successivement leurs conquêtes & leurs établissemens dans l'Inde, proprement dite, sur les Côtes des deux Peninsules, & dans quantité d'Isles de la Mer

Principales parties de l'Inde.

Religions qui y étoient établies.

VASCO DE GAMA. 1598.

des Indes. Nos Voyageurs les comprennent, ou plûtôt les confondent, sous le nom général de Mores.

Division particuliere des Royaumes de l'Inde.

A l'arrivée des Portugais, l'Inde propre, ou l'Indostan, étoit divisée en plusieurs Royaumes, tels que ceux de *Multan*, de *Dehli* ou *Delli*, dont la Capitale avoit été nouvellement conquise par les *Mogols;* ceux de *Bengale*, *Orixa*, *Mando*, *Chitor*, & *Guzarate*, appellé plus communément *Cambay* ou *Camboya*. La Peninsule intérieure du Gange étoit divisée en quatre grandes parties, *Dekan*, *Canara*, *Malabar*, & *Narsinga* ou *Bisnagar*, qui se trouvoient subdivisées en plusieurs Etats souverains. Les principaux Royaumes de la Peninsule ultérieure étoient *Ava*, *Brama*, *Pegu*, *Siam*, *Cambadia*, *Champa*, *Cochinchina*, & *Tongking* ou *Tonkin*.

On trouvera dans les Cartes de cet Ouvrage les Villes & tous les autres lieux qui méritent quelque considération sur les Côtes de l'Inde, comme sur celles d'Afrique, d'Arabie, de Perse, & sur toutes les routes où je dois représenter nos Voyageurs. Cependant, comme les Côtes Occidentales de la Peninsule intérieure des Indes ont été la principale scene des Portugais qui s'y sont établis, & que dans la suite cette Peninsule a souffert des changemens considérables, l'interêt de la clarté, qui dépend toujours de l'ordre, m'oblige ici de nommer les Villes de la Côte, dans la division que je viens de marquer, en prenant du Nord au Midi.

Sur la Côte de *Dekan*, depuis la Riviere *Bate*, qui tombe dans la Mer vers Bombaim, jusqu'à la Riviere *Alliga*, au Sud, c'est-à-dire, l'espace de 75 lieues, étoient les Villes de *Chaul*, *Bandor*, *Dabul*, *Denbetele*, *Sintapari*, *Koropatan*, *Banda*, *Chapora*, & *Goa*.

Sur la Côte de *Canara*, qui s'étend de la Riviere Alliga au Mont Delli, c'est-à-dire, l'espace d'environ 46 lieues, on trouvoit les Villes d'*Onor*, *Batekala*, *Barselor*, *Baqualor*, *Mangalor*, &c.

Du Mont *Delli* jusqu'au Cap de *Comorin*, dans l'espace de 93 lieues, qui comprennent la Côte de Malabar, on comptoit sept Royaumes, gouvernés par des Princes Bramines, ou Prêtres Idolâtres : 1. *Cananor*, dont les Côtes avoient vingt lieues d'étendue, & présentoient les Villes de *Kota*, *Koulam*, *Nilichilam*, *Marabia*, *Bolapotam*, *Cananor*, Capitale du Pays, *Tremapatam*, *Cheba*, *Maim*, & *Purepatam*. 2. *Calecut*, qui s'étendoit l'espace de 27 lieues, avoit les Villes de *Calecut*, sa Capitale, *Koulete*, *Chale*, *Parangale*, *Tanor*, Capitale d'un Royaume sujet de Calecut, & *Chama*. 3. Le petit Royaume de *Craganor*. 4. *Cochin*. 5. *Perka*. 6. *Koulan*. 7. *Travankor*, près du Cap de Comorin, & sujet du Royaume de Narsinga. Entre ces sept Etats, il n'y en avoit que trois qui méritassent proprement le nom de Royaume par leur indépendance ; ceux de *Cananor*, de *Calecut* & de *Koulan*.

Premier établissement des Arabes dans les Indes. Sarana Perimal embrasse la Religion Mahométane.

Le Malabar étoit, il y a 600 ans, réüni sous un seul Prince, qui se nommoit *Sarana Perimal*. Ce fut sous son régne que les Mores de la Mecque, c'est-à-dire les Arabes, découvrirent les Indes Orientales, & qu'étant arrivés à *Koulan*, qui étoit alors le Siege Royal, Sarana Perimal prit tant de goût pour leur Religion, que non-seulement il embrassa le Mahometisme, mais qu'il résolut de faire le Pélerinage de la Mecque, pour achever ses jours dans cette Ville. Avant son départ il fit le partage de ses Etats entre sa Famille, ne se réservant que douze lieues de Pays, proche de la Mer, dont il fit présent,


CARTE
DES COSTES
DE PERSE
GUSARAT et MALABAR
Tirée de la Carte Françoise
de l'Ocean Oriental
Publiée
Par Ordre de Mgr le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740.
Nota
*Lieux determinés par des observations astronomiques de Latitude et de Longitude.
† Observations de Latitude faites par des Astronomes.
Longitude de l'Isle de Fer
l'Equateur.
GRAND MOGOL
INDE
C. Jaskes
C. Ras algat
ARABIE
Tropique du Cancer
C. Jisgat
Diu Head
Diu
Golfe de Kambaye
Surat
A.Bombay
P. Chaul
Rajapor
Goa P.
Mangalor
Kananor
Kalekut
Kochin H
Porka H
Anjanga
C. Komorin
ISLES LACKE DIVES ou de QUALPENA
LES ISLES MALDIVES
Kollomatis
Canal d'Adou
Adoumatis
I. Kubila
I. de Diego Royes
Madura
76
81
86
91
96
25
20
15
10
5



Cochin filius inv. Chedel Sculp.

Petits Bastimens Indiens en usage sur la Côte de Malabar 6

1. Tony.
2. Almadi
3. Pare.

au moment qu'il s'embarquoit, à ſon Page, qui étoit du même ſang que lui ; avec ordre de le cultiver & de le peupler, en mémoire de ſon embarquement. Il lui donna auſſi ſon épée & ſon bonnet, comme les marques de l'autorité ſouveraine, & ſes derniers mots furent un ordre à tous les Princes qu'il avoit inſtitués ſes héritiers, de le reconnoître pour leur *Samorin* ou leur Empereur. Les ſeuls Princes de Koulan & de Cananor furent exceptés de cette loi ; mais il les obligea tous, ſans exception, de recevoir ſur leur monnoye le Coin de cet Empereur. Il mit enſuite à la voile, du lieu où Calecut exiſte aujourd'hui. Une origine ſi ſinguliere donna aux Mores tant de reſpect & de véneration pour cette Ville, qu'ils abandonnerent inſenſiblement le Port de Koulan, & qu'ils ne voulurent plus charger leurs Vaiſſeaux qu'à Calecut. C'eſt par la force de cette (a) ſuperſtition que Calecut eſt devenue dans la ſuite le plus fameux marché de l'Inde, pour les épices, les drogues, les pierres précieuſes, les ſoies, les calicos, l'or, l'argent, & pour toutes ſortes de richeſſes.

Origine de Calecut & de ſes richeſſes.

Calecut eſt ſituée ſur une Côte ouverte. Les Vaiſſeaux d'Europe n'y trouvant aucun abri, ſont forcés de jetter l'ancre en pleine rade ; mais ceux du Pays, qui ne ſont composés que de planches liées avec des cordes, & qui ſont tout-à-fait plats, ſans aucune quille, s'avancent aiſément juſqu'au rivage. La Ville eſt fort grande. Les maiſons n'y ſont bâties que de bois ; à la réſerve des Palais du Roi & des Temples, qui ſont les ſeuls Edifices où les Loix permettent d'employer la pierre & le ciment.

Sa ſituation.

La Flotte Portugaiſe, ayant moüillé l'ancre à deux lieues de Calecut le 20 Mai 1498, c'eſt-à-dire, treize mois après ſon départ de Liſbonne, le ſpectacle de pluſieurs Vaiſſeaux, dont la forme étoit inconnue dans ces Mers, excita bien-tôt la curioſité des Indiens. Il ſe préſenta d'abord quatre de leurs Barques, qu'ils nomment *Almadies*. Ceux qui les conduiſoient admirerent long-tems la fabrique de ces Bâtimens Etrangers, & s'approchant néanmoins ſans aucune marque de crainte, ils demanderent aux Portugais d'où ils venoient, & quelles étoient leurs intentions. Ils avoient la peau fort brune ; & pour unique vêtement, ils portoient une petite piece d'étoffe ſur le devant du corps. Gama les reçut civilement, & les reconnoiſſant à leurs filets pour des Pêcheurs, il fit acheter une partie de leur poiſſon.

Etonnement des Indiens à la vûe des Vaiſſeaux Portugais.

Ils ne firent pas difficulté de lui ſervir de guides juſqu'à la Barre de Calecut, où il jetta l'ancre, ſans s'y engager. Mais faiſant deſcendre auſſi-tôt dans la premiere Barque Indienne un des Malfaiteurs qu'il avoit amenés pour cet uſage, il lui donna ordre de ſe préſenter à l'entrée de la Ville, & d'obſerver quel accueil il y recevroit. Le Peuple s'aſſembla auſſi-tôt autour de lui, & fit mille queſtions à ſes guides. On le trouvoit ſi différent des Mores qui venoient de la Mecque & des Détroits, qu'ignorant d'ailleurs la Langue Arabe, il ne put être regardé comme un More. Cependant on le conduiſit chez deux Mores, dont il ſe trouva heureuſement que l'un parloit Eſpagnol. Faria le nomme *Mon-*

Gama fait preſſentir le Peuple.

(a) Faria ſe contredit ſur l'Hiſtoire de Perimal ; il prétend dans un autre endroit que ſon voyage de la Mecque eſt une fable des Mores, & que le pélerinage de ce Prince fut à Meliapor, pour viſiter Saint Thomas l'Apôtre. Mais il eſt clair qu'il confond deux Princes du même nom, & ſa Chronologie même le prouve manifeſtement. Il dit auſſi qu'en partant Perimal établit le Siege de la Religion Indienne à Koulan, pour ne pas faire tort à la Religion qu'il abandonnoit.

VASCO DE GAMA. 1498.

Conversation de son Député avec un More, nommé Bentaybo.

zaydo, & Castaneda lui donne le nom de *Bentaybo*. Apprenant de l'Etranger qu'il étoit Portugais, il lui dit brusquement : » Que le Diable vous emporte. » Eh ! qui vous amene ici ? Mais après diverses questions plus sérieuses sur son » arrivée, il ajouta qu'il avoit connu des Portugais à Tunis, d'où il étoit ve- » nu aux Indes ; & qu'il ne pouvoit comprendre comment sa Flotte avoit fait » pour arriver à Calecut par la Mer. Il demanda ensuite quel étoit le motif » de ce voyage. Le Portugais répondit : Nous venons chercher des Chrétiens » & des épices. Quoi ? reprit Bentaybo, les Rois de France & d'Espagne, & » le Doge de Venise n'ont-ils pas envoyé des Flottes dans la même vûe ? Non, » repliqua l'autre ; parce que le Roi de Portugal n'y a pas voulu consentir. Il » en est plus en droit qu'un autre, répondit le More. Enfin il offrit de quoi » manger au Portugais, & le pria de le conduire à son Général. En appro- » chant de la Flotte, il se mit à crier en Espagnol, bonnes nouvelles, bonnes » nouvelles. Des rubis, des émeraudes. Remerciez Dieu qui vous a conduits » dans un lieu où l'on trouve toutes sortes d'épices & de pierreries, avec toutes » les richesses de l'Univers.

Bentaybo offre ses services aux Portugais.

L'Amiral, & toute sa Flotte, furent si surpris d'entendre parler leur Langue si loin de leur Pays, qu'ils en pleurerent de joie. Gama fit asseoir Bentaybo & l'embrassa ; il lui demanda s'il étoit Chrétien, & par quel hazard il se trouvoit à Calecut. Le More lui apprit naturellement de quelle Religion il étoit, & qu'il étoit venu aux Indes par la route du Caire. Il marqua de l'affection pour les Portugais, & se faisant honneur de les avoir toujours aimés, il promit de les favoriser dans leurs desseins & de les aider de tout son pouvoir. Gama lui fit esperer une récompense proportionnée à ses services. » C'étoit » Dieu même, lui dit-il dans le transport de la joie, qui l'avoit conduit à Calecut, pour servir de Précurseur & de Ministre aux Portugais. Aux questions qu'il lui fit sur le caractere du Roi de Calecut, Bentaybo répondit que c'étoit un Prince de fort bon naturel, & qui recevroit honorablement l'Ambassadeur d'un Monarque Etranger, sur-tout s'il étoit question de commerce, & si les Portugais avoient quelques marchandises sur leur Flotte, parce que son principal revenu consistoit dans les droits d'entrée & de sortie. Ce Prince étoit alors à Panami, Village de la Côte, à cinq lieues de Calecut ; & Bentaybo ayant jugé qu'il falloit l'informer directement de l'arrivée de la Flotte, Gama le pria de se charger lui-même de cette commission.

§. III.

Gama est invité à la Cour. Il est reçû à l'Audience du Samorin.

Disposition du Samorin.

LA renommée avoit déja publié jusqu'à la Cour du Samorin qu'il étoit arrivé des Vaisseaux d'une forme extraordinaire, montés par des hommes dont la figure & l'habillement n'étoient pas moins inconnus ; lorsque Bentaybo vint confirmer cette nouvelle, avec des explications qui ne permirent point au Prince de s'en allarmer. Il lui annonça l'estime & l'amitié d'un Roi Chrétien, qui lui envoyoit de l'extrêmité du monde un Ambassadeur, avec des lettres & des présens. Le Samorin fit assurer aussi-tôt Gama qu'il pouvoit compter sur un accueil favorable. Il lui envoya un Pilote, pour le conduire à *Pa-*

darane, Village où les Vaisseaux étoient en sûreté dans une bonne Rade, & d'où il pourroit se rendre par terre à Calecut. Gama ne se fit pas presser pour lever l'ancre, & s'abandonner à la conduite du Pilote; mais, dans la crainte de quelque trahison, il refusa de s'engager trop avant dans le Port de Padarane. Loin de paroître offensé de cette défiance, le Samorin lui fit dire par le *Kutwal*, son principal Officier pour les affaires étrangeres, qu'il étoit le maître de débarquer dans le lieu qu'il voudroit choisir. Les Portugais tinrent Conseil. L'Amiral fit connoître que son intention étoit de descendre lui-même à terre, & d'aller proposer au Samorin un Traité perpétuel d'alliance & de commerce. Mais il trouva de l'opposition dans son frere, qui malgré l'opinion où ils étoient tous que le Samorin & ses Sujets étoient Chrétiens, lui représenta que la Ville étoit remplie de Mores, c'est-à-dire, de leurs mortels ennemis, qui le deviendroient encore plus lorsqu'ils les regarderoient comme les Usurpateurs de leur commerce; que le succès de leur voyage & la sûreté de la Flotte entiere dépendoit de sa vie; enfin, qu'il paroissoit plus prudent d'envoyer quelqu'un à sa place. Tout le Conseil fut du même avis. Gama seul prétendit qu'il n'y avoit point de dangers qui dussent le faire changer. Il déclara que son départ ne seroit differé que jusqu'au jour suivant, & qu'il perdroit mille fois la vie plutôt que de retourner en Portugal sans y porter des témoignages personnels de son débarquement à Calecut. A la vérité il faisoit beaucoup de fond sur l'intérêt même du Roi, qui étoit d'encourager le commerce; & plus encore, sur la Religion des Habitans naturels, qu'il croyoit tous Chrétiens. Dans la supposition néanmoins qu'il lui arrivât quelque disgrace, il donna ordre à tous ses gens de retourner immédiatement dans leur Patrie, pour y porter l'heureuse nouvelle de la découverte de l'Inde.

Gama descend à terre, malgré les avis de son Conseil.

Le lendemain, 28 de Mai, il se mit dans sa Chaloupe, avec quelques petites pieces d'artillerie, & douze de ses plus braves Soldats, enseignes déployées, & trompettes sonnantes. Le Kutwal l'attendoit sur le rivage, accompagné de 200 *Nayres*, ou Gentilshommes du Pays, & d'une foule de Peuple. En touchant la terre il trouva deux especes (*a*) de litieres, l'une pour lui, l'autre pour le Kutwal, dans lesquelles il entrerent tous deux. Ils furent portés, avec beaucoup de vitesse, sur les épaules de plusieurs hommes, tandis que le reste du cortege marchoit à pied. Ils s'arrêterent à Kapokars, pour y prendre des rafraîchissemens, de ris, de fruits & de poissons. Le reste de la route se fit moitié par terre, & moitié par eau, sur une Riviere qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure. Gama vit sur la Côte plusieurs Vaisseaux à sec. Après avoir suivi quelque-tems le rivage, il reprit la route de terre. Son guide le fit entrer, en chemin, dans un Temple des Malabares, aussi grand qu'un Monastere. Il étoit bâti de belles pierres, & couvert de tuiles. Sept cloches pendoient sur la porte; & vis-à-vis étoit un pilier de la hauteur d'un mât, au sommet duquel étoit une girouette. L'intérieur du Temple étoit rempli d'images; ce qui le fit prendre à Gama pour une Eglise Chrétienne. Il y trouva certains hommes nuds, de la ceinture en haut, & couverts de calico jusqu'aux genoux, avec une sorte d'étole passée en sautoir de l'épaule gauche au-dessous du bras droit. Ces hommes arrosoient d'eau ceux qui les visitoient, en secouant sur eux une éponge trempée dans une fontaine, & leur donnoient ensuite de la cendre bien pulverisée, pour

Il est conduit à Calecut.

Temple Malabare, où il entre en chemin.

Circonstances du lieu.

(*a*) C'étoit apparemment ce qu'on nomme aux Indes des Palanquins.

VASCO DE GAMA. 1498.

la mettre sur leurs têtes & sur leurs bras. Les Portugais, continuant de les prendre pour des Chrétiens, reçurent de cette eau & de cette cendre. Ils jetterent les yeux sur les Images qui étoient peintes sur les murs. Plusieurs avoient des dents d'une grandeur effroyable, qui leur sortoient de la bouche. D'autres avoient quatre bras, & des visages fort hideux, ce qui donna quelque doute aux Portugais, s'ils étoient effectivement avec des Chrétiens. Sur le sommet d'une Chapelle, qui étoit au milieu du Temple, ils virent une espece de petite Tour, à laquelle on montoit en dehors par quelques degrés. Dans cette Tour étoit une Image, à la vûe de laquelle les Malabares prononcerent le nom de *Marie*. Gama & ses Gens, la prenant pour une Image de la Sainte Vierge, firent leur priere à genoux; mais un Portugais, nommé *Juan de Sala*, moins persuadé que les autres, dit en s'agenoüillant : au moins, si c'est la figure du Diable, mes adorations ne s'adressent qu'à Dieu; ce qui fit beaucoup rire Gama. La Tour étoit si obscure, qu'on ne pouvoit distinguer nettement la Statue, & l'on ne permettoit à personne de la voir de trop près, parce que ce privilege n'appartenoit qu'aux Prêtres. Le Kutwal & sa suite se prosternerent trois fois en arrivant près de la Chapelle, avec les mains étendues au-dessus de leurs têtes, & firent ensuite leur priere debout.

Image que les Portugais honorent sans la connoître.

Gama est reçu avec beaucoup de pompe.

Pendant toute la route, l'Amiral Portugais avoit été suivi d'une multitude extraordinaire d'Indiens; mais elle n'approchoit point de celle qui vint à sa rencontre aux portes de la Ville. La foule étoit si prodigieuse qu'il ne fut pas le maître de son étonnement, & la presse si forte, que ne pouvant avancer sans risquer d'être étouffé, le Kutwal le fit entrer dans une maison, où il trouva son frere, & plusieurs Nayres, envoyés par le Samorin pour faciliter la marche. Elle commença par les Trompettes & les Sagbuts. Quoique la foule ne fût pas diminuée, à peine le Frere du Kutwal eut-il paru, avec l'ordre du Samorin, qu'elle se retira par derriere aussi respectueusement que si ce Prince eût paru lui-même. L'Amiral se remit en marche, avec un cortege de trois mille hommes armés. Cette réception lui causa tant de plaisir, qu'il dit agréablement à ses Compagnons : » On ne s'imagine guéres en Portugal qu'on nous fasse ici » tant d'honneur.

Palais du Samorin.

Il ne restoit qu'une heure de jour lorsqu'il arriva au Palais du Samorin. Cet Edifice, quoique bâti de terre, étoit fort spacieux, & formoit une perspective agréable, par la varieté des arbres, & la beauté des jardins & des fontaines dont il étoit environné. Un grand nombre de *Kaymals*, & d'autres Seigneurs Indiens se presenterent devant le Palais pour recevoir l'Ambassadeur de Portugal; car c'étoit par-tout sous ce titre qu'il étoit annoncé. On lui fit traverser cinq grandes cours, fermées chacune par des portes, qui étoient gardées par dix Portiers. A la derniere porte, il trouva le grand Prêtre, Chef des Bramines du Roi, qui vint l'embrasser. C'étoit un Vieillard, de petite figure. Il introduisit Gama & tous ses Gens dans le Palais; mais la presse fut alors si violente, par le desir que tout le monde avoit de voir le Roi, qui se montroit rarement au public, qu'il y eut quantité de personnes écrasées, & que deux Portugais faillirent d'avoir le même sort.

Salle de l'Audience.

La grande salle du Palais, où l'Amiral fut introduit, étoit entourée de Sieges l'un au-dessus de l'autre, en forme d'amphitéâtre. Le plain-pied étoit couvert d'un grand tapis de velours verd, & les murs tendus de riches tapisseries



Cochin filius inv

Audiance du Samorin

Chedel Sculp

de soie, de diverses couleurs. Le Samorin attendoit au fond de la salle, assis à quelque distance de ses Courtisans, qui étoient debout. Son teint étoit fort brun, sa taille grosse, & son âge assez avancé. Il avoit l'air majestueux. L'espece de siege, ou l'estrade sur laquelle il étoit assis, étoit couverte d'une étoffe de soie brochée d'or. Son habit étoit une robbe courte de calico, enrichie de branches & de roses d'or battu. Les boutons étoient de grosses perles, & les boutonnieres de trait d'or. Au-dessous de l'estomac, vers le milieu du corps, il portoit une piece de calico blanc, qui tomboit jusques sur ses genoux. Sur la tête, il avoit une espece de Mitre, couverte de perles & de pierres précieuses. Ses oreilles, & les doigts de ses pieds & de ses mains étoient aussi chargées de perles ou de diamans, comme ses bras & ses cuisses, qu'il avoit nuds, l'étoient de bracelets d'or. Il avoit près de lui, sur un guéridon d'or, un bassin du même métal, d'où l'un de ses Officiers lui servoit du *Betel*, préparé avec l'Areka, petite pomme de la grosseur d'une noix. L'usage de cette drogue est fort commun aux Indes Orientales, & la vertu qu'on lui attribue, est d'aboucir l'haleine, de nettoyer l'estomac, & d'appaiser la soif. Le Samorin avoit près de lui un autre vase d'or, dans lequel il crachoit, & une fontaine d'or, pour se laver la bouche après avoir pris le Betel. Tous les Assistans se couvroient la bouche de leur main gauche, de peur que leur haleine n'allât jusqu'au Roi, devant lequel c'étoit un crime aussi d'éternuer ou de cracher.

VASCO DE GAMA. 1498.

Figure, habillement, & magnificence du Samorin.

L'Amiral, à mesure qu'il approchoit du Samorin, fit trois révérences, en levant les mains suivant l'usage du Pays. Ce Prince jetta sur lui un regard gracieux, mais le salua si légérement qu'à peine s'apperçut-on qu'il branlât la tête. Il lui fit signe de s'avancer, & de s'asseoir près de lui. Les autres Portugais étant entrés à la suite de leur Chef, avec les mêmes révérences, il donna ordre qu'ils s'assissent vis-à-vis de lui, & qu'on leur apportât de l'eau pour se rafraîchir les mains, parce qu'il faisoit alors très-chaud, quoiqu'on fut en Hyver. Il leur fit ensuite servir des figues & des *Jakas*, paroissant prendre plaisir à les voir manger. Ils demanderent à boire de l'eau. On leur en apporta dans une coupe d'or. Comme on leur avoit appris que les Malabares prenoient pour une indécence de toucher leur vase de leurs levres en buvant, ils tâcherent de le tenir éloigné de leur bouche; mais n'ayant point l'habitude de cet usage, les uns tousserent beaucoup en recevant la liqueur à cette distance, & les autres en répandirent une partie sur leurs habits; ce qui servit d'amusement à toute la Cour.

Ceremonies de l'Audience.

Enfin le Prince fit dire à Gama, par son Interprête, qu'il pouvoit déclarer les motifs de son voyage à ses Officiers, qui auroient soin de l'en informer. Mais l'Amiral lui fit entendre civilement qu'il ne pouvoit s'écarter avec honneur de l'usage de l'Europe, où les Monarques Chrétiens prennent la peine d'écouter eux-mêmes les Ambassadeurs, en présence d'un petit nombre de leurs plus fidéles Conseillers. Cette réponse déplut si peu, que le Samorin témoigna au contraire du goût pour la méthode de l'Europe. Il ordonna que l'Amiral, & *Fernand Martinez*, qui servoit d'Interprête, fussent conduits dans un autre appartement, fort semblable au premier; & les ayant suivis, accompagné de son propre Interprête, du Chef des Bramines, de l'Officier qui lui servoit le betel, & du Controlleur de sa Maison, il s'assit seul sur une estrade. Là, parlant directement à l'Amiral, il lui demanda de quel Pays il venoit, &

L'Amiral veut s'expliquer immédiatement avec le Samorin.

VASCO DE GAMA. 1498.

Son discours au Samorin.

quels avoient été les motifs de son voyage. L'Interprête n'ayant fait que répeter en Portugais deux questions si courtes, Gama répondit, » qu'il étoit Ambassadeur du Roi de Portugal, le plus grand Prince de l'Occident, par ses » richesses & par l'étendue de son pouvoir, qui ayant été informé qu'il y » avoit aux Indes des Rois Chrétiens, dont le Roi de Calecut étoit le Chef, » avoit jugé à propos de lui témoigner par une Ambassade le desir qu'il avoit » de faire un Traité d'alliance & de commerce avec lui; que les Prédécesseurs du Roi son Maître s'étoient éforcés depuis soixante ans de s'ouvrir » une route aux Indes par la Mer, sans qu'aucun de leurs Généraux eût réüssi » jusqu'alors dans ce grand projet; qu'il étoit chargé de deux Lettres de son » Roi pour le Samorin; mais que le jour étant si avancé il remettroit ce devoir au lendemain; qu'il avoit ordre d'assurer Sa Majesté, que le Roi son » Maître étoit son Ami, son Frere, & se flattoit qu'elle enverroit un Ambassadeur en Portugal, pour établir, avec l'amitié mutuelle, une correspondance inaltérable entre les deux Couronnes.

Réponse de ce Prince.

Le Monarque Indien répondit à ce discours: » qu'il acceptoit volontiers la » qualité de Frere & d'Ami du Roi de Portugal, & qu'il lui enverroit des » Ambassadeurs «. Comme il étoit tard, ses questions se bornerent à demander combien le Portugal est éloigné de Calecut, & quel tems la Flotte avoit employé dans le voyage? Ensuite il chargea le More Bentaybo de pourvoir au logement & à toutes les commodités des Portugais. Gama demanda d'être logé à part, aimant mieux se voir seul avec ses gens que de se trouver mêlé parmi les Mores ou les Indiens. Il sortit du Palais, suivi du même cortege; & Bentaybo, qui se trouvoit établi son Agent par l'ordre du Samorin même, le rendit fort content de ses soins.

Difficulté pour les présens, qui sont trouvés trop modiques.

Le lendemain, Gama, qui pensoit à faire un présent au Samorin, pria le Kutwal & Bentaybo de l'examiner. Il consistoit en quatre pieces d'écarlate, six chapeaux, quatre branches de corail, six *Almazares*, une certaine quantité de cuivre, une caisse de sucre, deux barils d'huiles, & deux de miel. A la vûe de ces biens, le Kutwal & le More sourirent. Ce n'étoit point un présent, déclarerent-ils à Gama, qui pût être offert au Samorin. Le plus pauvre Marchand en eût fait un plus riche. Enfin ce Prince n'en recevoit point qui ne fût d'or, ou de quelque matiere aussi précieuse. L'Amiral, choqué de ce discours, répondit, avec quelques marques de ressentiment, que s'il fut venu pour commercer il auroit apporté de l'or; mais qu'étant revêtu de la qualité d'Ambassadeur, il ne sçavoit offrir que des présens convenables à ce titre; qu'ils ne venoient d'ailleurs que de lui, & nullement du Roi son Maître, qui ne sçachant point qu'il y eût au monde un Prince qui se nommât Samorin, n'avoit pu lui envoyer des présens; mais qu'au retour de la Flotte en Portugal, apprenant que Calecut étoit gouverné par un grand Roi, il ne manqueroit pas de lui envoyer, par d'autres Vaisseaux, de l'or, de l'argent, & d'autres biens précieux. A ce discours, le Kutwal & Bentaybo repliquerent, qu'ils n'en contestoient pas la vérité, mais que c'étoit l'usage à Calecut que les Etrangers qui étoient reçus à l'Audience du Roi lui fissent un présent digne de lui. Gama convint, sans obstination, qu'il étoit juste que l'usage fut observé, & qu'entrant dans cette vûe il se seroit fait un devoir de s'y conformer sans les raisons qu'il avoit apportées: mais, après cette explication, il demanda qu'il lui

fût permis d'offrir au Roi ses présens tels qu'ils étoient, ou de les renvoyer sur son Vaisseau.

VASCO DE GAMA. 1498.

La réponse de Kutwal fut qu'il lui étoit libre de renvoyer ses présens, mais qu'il ne le seroit pas de les offrir au Samorin. Gama, sérieusement irrité, protesta qu'il s'en expliqueroit lui-même avec ce Prince, & déja résolu de retourner à bord, il pensoit effectivement aux moyens de se procurer auparavant une seconde Audience du Samorin. Ses deux guides parurent approuver le dessein qu'il avoit d'aller à la Cour; mais ils le quitterent sous le prétexte de quelques affaires, après l'avoir prié d'attendre leur retour, parce que le Prince n'approuveroit pas qu'il parût sans eux devant lui. Gama, s'étant engagé à les attendre, le jour se passa tout entier sans qu'il les vît reparoître. La vérité étoit qu'ils étoient gagnés par les Mores, sur la nouvelle que ceux-ci avoient déja reçue de ce qui s'étoit passé sur les Côtes d'Afrique, & du dessein dans lequel Gama étoit parti de découvrir Calecut. Bentaybo n'avoit pas laissé de leur répondre, qu'il n'étoit pas question seulement de la découverte de l'Inde, mais encore de l'établissement d'un commerce utile au Pays, puisque les Portugais étoient une Nation riche, qui fourniroit de l'or aux Indiens pour leurs épices. Les Mores, encore plus allarmés de ce langage, après avoir conçu que si les Chrétiens s'établissoient une fois à Calecut, tous les avantages du commerce tourneroient bien-tôt en leur faveur, avoient résolu de troubler leurs prétentions par toutes sortes de voies.

Gama est irrité des objections.

Allarmes & jalousie des Mores.

Ils en avoient déja pris une dont ils se promettoient, non-seulement la ruine du crédit de Gama auprès du Samorin, mais sa perte même & celle de tous ses gens, afin qu'il ne restât personne qui pût rapporter en Europe dans quel lieu existoit Calecut. Ils avoient député le même jour au Samorin quelques-uns de leurs Chefs, qui s'étoit éforcés de lui inspirer les plus noires préventions contre ses nouveaux Hôtes. Ils avoient peint Gama, non comme un Ambassadeur, mais comme un Pirate, qui avoit commis les dernieres violences à Mozambique, à Mombassa, à Melinde, & sur toute la Côte d'Afrique. Ils avoient soutenu leur accusation par le témoignage des Facteurs qu'ils avoient dans tous ces lieux, & qui leur avoient effectivement donné ces informations. La crainte de n'être pas écoutés, les avoit fait penser à gagner le Kutwal, qui étoit un Officier considéré du Samorin; & c'étoit par leurs intrigues qu'il avoit déja parlé à ce Prince de la pauvreté du présent qu'on lui destinoit, comme d'une preuve que Gama s'attribuoit faussement la qualité d'Ambassadeur. D'un autre côté, plusieurs Mores, sous prétexte de vouloir servir les Portugais, rendirent visite à Gama, & tâcherent de s'insinuer dans sa confiance. Ils lui parlerent des difficultés du Kutwal avec un faux air d'intérêt. Ils demanderent à voir les présens, pour se mettre en état d'en parler dans la Ville avec mépris; & feignant de vouloir aider l'Amiral de leurs conseils, ils lui représenterent à lui-même que le Kutwal faisoit son devoir, que le Samorin s'offenseroit sans doute d'une offre indigne de lui, & qu'ils ne répondoient pas des effets de son ressentiment. Le jour suivant étoit fort avancé lorsque le Kutwal & Bentaybo retournerent chez Gama. Ils marquerent peu d'attention pour les reproches qu'il leur fit d'une si longue absence; mais comptant sur l'effet de leurs intrigues, ils ne refuserent pas de le conduire au Palais du Samorin. Les dispositions de ce Prince étoient fort changées. Il fit attendre Gama pen-

Mauvais offices qu'ils rendent aux Portugais.

Le Samorin change d'inclination par leurs artifices.

VASCO DE GAMA. 1498.

dant trois heures ; & l'ayant fait introduire à la fin, ſans permettre qu'il fût accompagné d'un ſeul de ſes gens, il lui dit d'un air irrité qu'il l'avoit attendu la veille pendant tout le jour. Gama, ſurpris de ce reproche, mais réſolu de ne pas s'expliquer le premier ſur la cauſe de ſon retardement, tira ſon excuſe de la fatigue de ſon voyage. Alors le Samorin, comme impatient, lui demanda comment l'Ambaſſadeur d'un Monarque auſſi riche & puiſſant qu'il repréſentoit ſon Maître avoit pû venir ſans préſens, & quel fond il y avoit à faire ſur une Ambaſſade qui étoit deſtituée d'une preuve ſi néceſſaire.

Démêlé pour les préſens.

L'Amiral répeta pour ſa défenſe ce qu'il avoit dit au Kutwal ; il ajouta que Sa Majeſté pouvoit compter de recevoir un riche préſent du Roi de Portugal, s'il étoit lui-même aſſez heureux pour retourner à Liſbonne avec la nouvelle de ſa découverte. » Votre Maître, lui dit le Samorin, vous a-t'il envoyé pour » découvrir des pierres où des hommes ? Si c'eſt le dernier, pourquoi ne m'ap- » portez-vous pas des préſens ? Mais je ſçai, ajouta-t'il, que vous avez une » *Sainte Marie d'or :* qui vous empêche du moins de me la donner ? « Gama, un peu embarraſſé de cette demande, répondit, que l'Image dont on vouloit parler n'étoit pas d'or, mais ſeulement de bois doré ; que, telle d'ailleurs qu'elle étoit, elle l'avoit préſervé des dangers de la Mer, & qu'il lui étoit impoſſible de s'en défaire. Le Samorin ne fit point de réponſe à cette excuſe. Il demanda où étoient les Lettres du Roi de Portugal. Gama les lui fit voir auſſi-tôt. L'une étoit en Portugais, & l'autre en Arabe. Mais ſe défiant de la bonne foi des Mores, il demanda au Samorin, pour la Lettre Arabe, un Interprête Chrétien. On n'en trouva point. Il ſe réduiſit à demander Bentaybo, qui lui fut accordé. La Lettre, après avoir été un peu examinée par les Mores, fut lue à haute voix. Elle portoit que le Roi de Portugal ayant appris par divers témoignages, que le Samorin de Calecut, un des plus puiſſans Princes des Indes, étoit Chrétien, il avoit conçu auſſi-tôt le deſir de faire avec lui un Traité d'alliance & de commerce, pour ſe pourvoir d'épices dans ſes Ports ; qu'en échange il enverroit à Calecut les Marchandiſes du Portugal, ou de l'or & de l'argent, ſuivant le choix du Samorin ; & qu'il remettoit le reſte aux ſoins de l'Amiral, ſon Ambaſſadeur.

Demande du Samorin.

Lettres du Roi de Portugal.

Le Samorin avoit trop d'interêt à favoriſer le commerce pour ne pas prendre beaucoup de plaiſir à cette lecture. Son viſage parut adouci. Il s'informa quelles étoient les marchandiſes qu'on pouvoit lui envoyer de Portugal. Gama le ſatisfit par un long détail, auquel il ajouta, qu'ayant ſur ſa Flotte des eſſais de tous ces biens, il étoit prêt à les faire apporter, & qu'il laiſſeroit volontiers quatre ou cinq de ſes gens derriere lui juſqu'à ſon retour. Le Samorin le diſpenſa de laiſſer des ôtages, & lui dit qu'il pourroit faire débarquer ſes marchandiſes, avec la liberté de les vendre à ſon (*a*) avantage. Le Kutwal eut ordre de le reconduire à ſon logement.

Le Samorin s'adoucit par des vûes d'intérêt.

Le lendemain, qui étoit le dernier jour de Mai, on lui envoya un cheval pour ſe rendre à Padarane. Mais, quoique le cheval fût fort beau, Gama le voyant ſans ſelle, ſuivant l'uſage du Pays, demanda un Palanquin, qu'on lui accorda ſans difficulté. Il fut accompagné de pluſieurs Nayres, qui ne ceſſerent pas de le traiter fort civilement. A peine fut-il parti que les Mo-

Gama retourne à ſa Flotte.

(*a*) Faria change quelques circonſtances à ce recit, mais le fond du ſien eſt le même.

res

res appréhendant qu'il ne s'éloignât de la Côte, & qu'ils ne perdissent ainsi l'occasion de s'en défaire, s'adresserent au Kutwal, pour l'engager par leurs présens à le retenir prisonnier. Ils promirent même à cet Officier de faire agréer au Roi le changement qu'ils le pressoient de mettre à ses ordres. Le Kutwal eut la foiblesse de se laisser séduire. Il rejoignit Gama sur la route, & le trouvant plus avancé que les gens de sa suite, qui, dans un tems fort chaud, ne pouvoient marcher aussi vite que sa voiture, il lui demanda, par des signes fort brusques, pourquoi il se pressoit si fort, & s'il vouloit prendre la fuite? Gama donna pour excuse l'excès de la chaleur. Etant arrivé à Paderane, il fut obligé d'attendre jusqu'au soir que ses gens l'eussent rejoint; enfin il demanda une Barque pour se faire conduire à sa Flotte. Le Kutwal employa toutes sortes de raisons pour l'arrêter jusqu'au lendemain, en lui représentant que ses Vaisseaux étoient éloignés, & qu'il risquoit de ne pas les rencontrer aisément dans l'obscurité. Gama, commençant à s'allarmer, lui dit nettement que toutes ces objections sembloient couvrir un dessein formé de l'arrêter; que ce procedé lui paroissoit odieux d'un Chrétien à l'autre, & que si l'on refusoit plus long-tems de lui fournir une Barque, il étoit prêt à retourner pour en faire ses plaintes au Roi. Le Kutwal soutint la dissimulation. Il prétendit que ses difficultés devoient être prises pour un simple conseil; que Gama étoit le maître de se faire donner vingt Barques s'il les souhaitoit, mais que pour sa sûreté il ne devoit pas quitter si tard le rivage. Et dans le même tems qu'il feignoit de lui chercher une Barque, il ordonnoit secrettement qu'on prît soin de les éloigner. Enfin l'Amiral, se croyant menacé de quelque noire trahison, envoya trois de ses gens au long du rivage, pour avertir Coello, qu'il supposoit près de la Côte avec ses Chaloupes, de se tenir au large; & sans s'éfrayer de son propre péril, il prit le parti de passer la nuit à Paderane. Le matin, au lieu de lui procurer une Barque, le Kutwal lui proposa de faire avancer sa Flotte plus proche de la Côte. Quoique cette demande augmentât l'inquiétude de l'Amiral, il répondit d'un ton ferme, qu'il ne donneroit jamais cet ordre, parce que son frere, qui commandoit ses Vaisseaux dans son absence, en concluroit qu'il étoit arrêté prisonnier, & se détermineroit sans doute à reprendre sans lui la route du Portugal.

Vasco de Gama. 1498.

Complot des Mores pour ruiner la Flotte Portugaise.

Le Kutwal prit alors un air plus severe. Il lui déclara impérieusement que s'il n'exécutoit pas ce qu'on lui demandoit, il n'obtiendroit pas la liberté de rejoindre sa Flotte. Gama, paroissant offensé, répondit qu'il auroit du moins la satisfaction d'en porter ses plaintes au Roi, & que si ce Prince jugeoit à propos de le retenir à Calecut, il y demeureroit volontiers. Le Kutwal parut y consentir, en lui disant même qu'il pouvoit partir quand il le souhaiteroit, & faire des plaintes à son gré. Mais loin de lui en laisser le pouvoir, il fit fermer aussi-tôt les portes de sa maison, & mit auprès de lui une garde de plusieurs Nayres, l'épée nue. Les dehors furent gardés de même, dans la crainte que les douze Portugais de la suite n'entreprissent de délivrer leur Chef. Gama ne dut peut-être la vie qu'au nom du Samorin, qu'il répetoit souvent, & qui retenoit ces perfides dans le respect. Mais si le Kutwal n'osoir s'exposer au ressentiment de son Maître, il esperoit qu'en forçant Gama de faire approcher sa Flotte, il donneroit aux Mores l'occasion de la détruire, sans qu'il parût violer lui-même les ordres dont il étoit chargé. Dans le même-tems, un

VASCO DE GAMA. 1498.

des trois Portugais vint avertir Gama qu'il avoit trouvé Coello, & que les Chaloupes étoient au rivage. Gama sentit de quelle importance il étoit de cacher cette nouvelle au Kutwal. Il fit retourner aussi-tôt celui dont il l'avoit reçue, pour apprendre son embarras à Coello, & le presser de rejoindre la Flotte avec beaucoup de précautions contre une surprise. A peine le Messager étoit parti, que le Kutwal, informé de l'approche des Chaloupes, dépêcha plusieurs Barques armées pour s'en saisir ; mais la diligence de Coello les avoit déja mises à couvert. Alors le Kutwal augmenta ses instances, en faisant envisager à Gama des suites plus fâcheuses s'il refusoit d'envoyer ses ordres à son frere. Le jour se passa dans cette agitation, sans que rien fût capable d'ébranler un moment la fermeté de l'Amiral.

Gama est enfermé sous une Garde.

Pendant la nuit, tous les Porugais furent renfermés dans une grande cour environnée de murs, & leur garde fut doublée. Cette nouvelle violence leur fit craindre qu'on ne prît enfin le parti de les séparer. En déliberant sur leur situation, il leur vint à l'esprit que le Kutwal ne les traitoit d'une maniere si odieuse que pour leur arracher un présent. Gama le fit assurer que son dessein étoit de lui offrir quelques raretés de l'Europe. En effet cette proposition parut le rendre plus traitable. Il répondit que si l'Amiral étoit résolu de ne pas faire approcher ses Vaisseaux, il devoit se souvenir du moins qu'il avoit promis au Roi de faire apporter ses marchandises ; qu'il pouvoit donner cet ordre sans retourner à sa Flotte, & qu'aussi-tôt que les marchandises seroient à rerre il auroit la liberté d'y retourner. Quoique Gama prît peu de confiance à ce discours, il consentit à ce qu'on lui proposoit ; à condition seulement qu'on fourniroit des Barques pour le transport des marchandises, parce qu'il étoit sûr, disoit-il toujours, que s'il ne portoit pas ses ordres lui-même ; son Frere n'enverroit jamais les Chaloupes de la Flotte. Enfin l'on parut mutuellement s'accorder. Les Barques partirent, avec une lettre de Gama, & deux de ses gens, par lesquels il marquoit à son Frere de quoi il étoit convenu avec le Kutwal. Il ne se plaignoit point d'être maltraité, dans la crainte d'irriter trop l'esprit de ses gens ; mais en ordonnant à son Frere d'envoyer une partie de sa cargaison au rivage, il ajoutoit que si le Kutwal continuoit de le retenir après avoir reçu cette satisfaction, il ne devoit leur rester aucun doute que ce ne fût par l'ordre du Samorin, & pour se donner peut-être le tems d'armer quelques Vaisseaux, & d'attaquer la Flotte Portugaise. En supposant donc qu'on ne cessât point de le retenir, il vouloit que Paul Gama, son frere, mît immédiatement à la voile avec toute sa Flotte, & qu'il retournât directement en Portugal, pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit passé, lui demander des forces plus considérables, & revenir en état de faire respecter le nom Portugais, dans un Pays dont il ne falloit rien épargner pour s'assurer l'entrée.

Résolution à laquelle il s'arrête.

Paul de Gama ne balança point à livrer les marchandises ; mais loin d'entrer dans les autres vûes de son frere, il lui déclara par sa réponse que rien n'étoit capable de le faire partir sans lui, & que si le Roi de Calecut continuoit de le retenir il forceroit, avec son artillerie, ce perfide Monarque à le rendre. Les marchandises ayant été débarquées, le Kutwal en usa mieux avec ses Prisonniers, & permit à Gama de retourner à sa Flotte. Mais lorsque l'Amiral se vit en liberté, il résolut de ne plus mettre le pied sur la Côte, & de n'y plus envoyer de marchandises qu'il n'eut appris que les premieres avoient été fidelle-

Il obtient la liberté : usage qu'il en fait.

ment vendues. Rien n'étoit plus propre à chagriner les Mores, qui le voyoient désormais hors de leurs atteintes. Ils chercherent à lui causer du moins tout le mal qui étoit dans leur pouvoir, en rabbaissant le prix de ses marchandises, pour en arrêter la vente. L'Amiral n'eut point d'autre ressource que d'informer le Samorin, par *Diego Diaz*, son Facteur, de tous les outrages qu'il avoit reçus du Kutwal & des Mores.

Vasco de Gama. 1498.

Ce Prince en parut fort irrité. Il promit de punir sévérement les coupables, & d'envoyer quelques Négocians pour acheter les Marchandises. La seconde de ces deux promesses fut exécutée fidellement; mais l'autre fut si négligée que le Kutwal ne perdit rien de son crédit. Sept ou huit Marchands de Guzarate se présenterent pour acheter; & le Facteur, qui étoit un Nayre de fort bonne foi, eut ordre de demeurer dans le magasin, pour empêcher les Mores d'en approcher. Cependant cette espece de réparation n'alla point au-delà des apparences. Les Marchands de Guzarate, gagnés secrettement par les Mores, n'acheterent rien, & servirent au contraire à diminuer le prix des marchandises. Les Mores mêmes recommencerent à faire éclater leur haine contre les Portugais. S'ils en voyoient descendre un sur le rivage, ils affectoient de le traiter avec les marques du dernier mépris. Les Portugais, suivant l'ordre de leur Chef, se contentoient d'en rire, pour leur témoigner combien ils étoient supérieurs à leur malignité.

Molesse du Samorin, pour le satisfaire.

Gama, voyant la lenteur de la vente, & s'imaginant qu'elle ne venoit que du petit nombre de Marchands qui se trouvoient à Paderane, fit demander au Samorin la permission de transporter ses marchandises à Calecut. Il l'obtint, & le Kutwal eut ordre de prendre soin lui-même de ce transport, aux frais du Samorin. Gama n'en demeura pas moins ferme dans la résolution de ne pas revenir à terre. Bentaybo, qui lui rendoit de fréquentes visites, lui répétoit que le Samorin étoit sujet à changer, & pouvoit encore se laisser prévenir par les Mores, qui étoient dans une haute faveur à sa Cour. Quoique Bentaybo fut More lui-même, & que ses avis pussent être suspects, Gama n'avoit pas de raison de s'en défier lorsqu'ils s'accordoient avec sa propre opinion; & demeurant seulement sur ses gardes avec lui, il profitoit de l'intelligence qu'il lui avoit reconnue, sans lui laisser trop pénétrer ses véritables desseins. Les marchandises ayant été transportées à Calecut, il laissa la liberté à ses gens d'aller voir la Ville chacun à leur tour. Ils y furent bien reçus par les Indiens, & la vente se fit avec beaucoup de liberté. Tous les Habitans eurent aussi la curiosité de voir la Flotte, ou le desir d'y faire quelque profit en y portant à vendre des provisions. Gama, pour se concilier de plus en plus le Samorin, donna ordre qu'ils fussent traités avec toutes sortes de caresses.

On revient aux termes d'un accommodement.

La paix & l'amitié régnerent ainsi jusqu'au dixiéme jour d'Août, que la saison pour quitter les Indes commençant à s'approcher, l'Amiral, de l'avis de son Conseil, envoya au Samorin, Diaz, son Facteur, avec un présent d'étoffes de soie, de corail, & d'autres biens, pour lui annoncer son départ. Il le faisoit prier, s'il étoit toujours disposé à faire partir un Ambassadeur, de ne pas différer ce dessein, & de trouver bon qu'il laissât dans le Pays un Facteur & un Sécretaire, avec les marchandises qui restoient à vendre, pour y demeurer jusqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, que le Roi de Portugal enverroit dans la saison suivante. Enfin, pour confirmer la vérité de son voyage & de

Propositions de Gama avant son départ.

VASCO DE GAMA. 1498.

tous ses recits, il supplioit le Samorin d'envoyer à son Maître un *bahar* de canelle, un autre de girofle, & un troisiéme d'épices, qu'il offroit de faire payer sur les premieres marchandises que ses deux Agens continueroient de vendre à Calecut.

Nouvelles injustices de la part du Samorin.

Diaz, après avoir attendu quatre jours, fut admis à l'Audience du Roi, qui le recevant avec un œil sévere, lui demanda ce qui l'amenoit. Malgré la frayeur que Diaz ressentit de cet accueil, il exposa sa commission, & se préparoit à délivrer ses présens. Mais le Samorin refusa de les voir, & lui donna ordre de les remettre à ses Ministres. A l'égard de l'Amiral, il répondit qu'il étoit libre de partir quand il le jugeroit à propos, mais qu'avant son départ il devoit payer 600 (a) *scharafans*, suivant l'usage du Port. Diaz, se voyant accompagné de plusieurs Nayres à son retour, en concevoit d'heureuses espérances; mais lorsqu'il fut arrivé au magasin, ils se posterent à la porte, pour la garder, sans en permettre l'entrée à personne. Aussi-tôt, il se fit dans la Ville une proclamation, qui portoit défense, sous peine de mort, à tous les Habitans d'aller à la Flotte Portugaise. Bentaybo, sans être arrêté par cet ordre, alla recommander à l'Amiral d'être plus que jamais sur ses gardes; & l'assura que les politesses du Samorin n'avoient été qu'une amorce, pour attirer les Portugais sur le rivage, & les détruire jusqu'au dernier: que ce Prince s'étoit laissé persuader par les Mores qu'il n'y avoit aucune sûreté à traiter avec les Chrétiens de l'Europe; que les Portugais étoient des Pyrates, dont toutes les vûes tendoient au pillage de Calecut, & qui n'étoient venus que pour observer les forces du Pays, dans l'intention de revenir avec une Flotte assez puissante pour s'y rendre les maîtres.

Gama prend le parti des représailles.

Cet avis fut confirmé par deux Malabares; & la nuit suivante par un Esclave Négre de Diaz, qui vint informer Gama de tout ce qui s'étoit passé. Quoique son ressentiment fut beaucoup plus vif que ses allarmes, il résolut d'attendre quelle seroit la fin de cette scene. Deux jours après, il vit arriver à son bord une simple Barque, montée par quatre Indiens qui apportoient à vendre quelques pierres précieuses. Il les prit pour des Espions; mais feignant d'ignorer ce qui se passoit à Calecut, il leur laissa la liberté d'y retourner, dans l'espérance qu'il trouveroit l'occasion de faire quelque prise plus importante. Cette conduite eut l'effet qu'il en avoit attendu. Le Samorin, persuadé qu'on ignoroit sur la Flotte l'outrage qu'il avoit fait au Sécretaire & au Facteur, continua d'y envoyer ses gens, pour amuser l'Amiral jusqu'à ce que les Vaisseaux du Pays fussent armés, & qu'avec le secours de ceux de la Mecque dont il attendoit l'arrivée, il pût fondre avantageusement sur les Portugais. Enfin six des principaux Seigneurs de la Cour s'étant rendus sur la Flotte, avec treize personnes de leur suite, Gama crut cette proie plus digne de lui; il les fit arrêter, & renvoyant au Kutwal deux de leurs gens, avec une lettre en Langue Malabare, il lui demanda son Facteur & son Sécretaire en échange.

Il arrête plusieurs Seigneurs de la Cour.

Cette lettre fut montrée au Samorin, qui prit encore le parti de la dissimulation. Il donna ordre au Kutwal de rendre la liberté aux deux Prisonniers, comme s'ils eussent été arrêtés sans la participation du Prince, & de les renvoyer sur le champ à la Flotte. Mais cet ordre n'ayant pû s'exécuter aussi promptement qu'il eût été nécessaire, Gama mit à la voile le 23, & fut se placer quatre lieues au-dessous de Calecut. Il passa trois jours dans ce poste; & ne

(a) Ou *Séraphins*.

voyant paroître personne, il continua de s'éloigner presque hors la vûe des Côtes. Là, il vit bien-tôt arriver une Barque, avec quelques Indiens, chargés de lui dire que les deux Prisonniers étoient dans le Palais du Roi, & lui seroient renvoyés le jour suivant. Gama répondit avec fierté qu'il vouloit les recevoir sur le champ, ou quelque lettre d'eux qui lui rendît témoignage de leur situation; que si la Barque revenoit sans eux, il la couleroit à fond, avec ceux qui la conduiroient; & que si elle ne revenoit point, il feroit couper la tête à tous ses Prisonniers. Aussi-tôt que la Barque fut partie, il se rapprocha de la Côte, & vint jetter l'ancre vis-à-vis de Calecut.

Fermeté de Gama.

Le lendemain, sept Barques parties de la Ville s'approcherent du Vaisseau de l'Amiral. Elles portoient le Sécretaire & le Facteur, que les Indiens mirent doucement dans la Chaloupe du Vaisseau; après quoi, se retirant à quelque distance, avec un silence qui marquoit leur crainte, ils attendirent la réponse de Gama. Le Facteur raconta qu'à la premiere nouvelle du départ de la Flotte le Samorin l'avoit fait appeller, comme s'il eut ignoré son emprisonnement, & lui avoit demandé pourquoi l'Amiral retenoit ses Sujets; que sur les explications du Facteur, il avoit déclaré que la conduite des Portugais paroissoit juste; qu'ensuite il avoit demandé si ses Officiers ne leur avoient point extorqué des présens, en ajoutant qu'on n'ignoroit pas qu'il en avoit puni quelques-uns de mort, pour avoir exigé de l'argent des Marchands; qu'il avoit pressé le Sécretaire & le Facteur de retourner vers Gama; mais qu'il leur avoit recommandé de demander pour lui à l'Amiral une pierre gravée aux Armes de Portugal, qu'il promettoit de faire planter décemment, & de lui dire qu'il pouvoit laisser Diaz pour son Facteur à Calecut; enfin, qu'il avoit chargé le Sécretaire d'une lettre pour le Roi de Portugal. Elle étoit écrite sur une feüille de palmier, & signée de la main du Samorin. Les termes n'en pouvoient être plus laconiques: » Vasco de Gama, Gentilhomme de ta Maison, est venu dans » mon Pays. Son arrivée m'a fait plaisir. Mon Pays est rempli de canelle, de » girofle, de poivre, & de pierres précieuses. Ce que je souhaite d'avoir du » tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate.

Elle force le Samorin à lui renvoier ses gens.

Lettre singuliere du Samorin au Roi de Portugal.

Gama n'ayant que trop de preuves de la mauvaise foi du Samorin, lui renvoya ses Nayres pour toute réponse, mais retint les gens de leur suite jusqu'à ce que ses marchandises lui fussent restituées. Il envoya aussi la pierre que le Samorin demandoit. Le jour suivant, on fut surpris de voir arriver à bord Bentaybo, d'un air consterné, qui venoit demander un azile aux Portugais. Le Kutwal, à la sollicitation des Mores, s'étoit saisi de tous ses biens, en l'accusant d'être Chrétien, & de n'être venu aux Indes que pour servir d'Espion au Roi de Portugal. Sa personne même auroit été exposée à quelque injure, s'il n'eut prit le parti de se dérober par la fuite. Gama le reçut avec beaucoup de satisfaction, & lui promit qu'il seroit dédommagé en Portugal de la perte de ses biens.

Bentaybo est réduit à demander un azile aux Portugais.

Enfin l'on vit arriver encore trois Almadies, chargées de quelques paquets que le Samorin envoyoit à Gama, comme le reste de ses marchandises; en lui faisant demander aussi le reste des Indiens qu'il avoit retenus. Mais l'Amiral s'appercevant qu'on ne cherchoit qu'à le tromper, répondit qu'il abandonnoit ses marchandises, & qu'en échange il alloit conduire ses Prisonniers en Portugal, pour servir de témoignage à sa découverte. Il ajouta que se proposant de

Gama retient ses Prisoniers.

Vasco de Gama. 1498.

retourner bien-tôt à Calecut, il feroit connoître au Roi que les Chrétiens n'étoient pas des Brigands, comme le prétendoient les Mores, à la sollicitation desquels il avoit essuyé tant d'outrages.

§. IV.

Retour de Gama en Portugal.

Perils dont le Ciel delivre les Portugais.

LA Flotte Portugaise mit aussi-tôt à la voile; mais elle fut arrêtée par un calme, qui ne lui permit pas pendant deux jours de s'éloigner plus d'une lieue. Au premier vent qui se fit sentir, les Portugais virent avancer vers eux 60 *Tonys* (*a*), remplis de Soldats, que le Samorin envoyoit pour les attaquer. Leur artillerie, & la faveur du vent, qui recommençoit à souffler, les délivra heureusement de ce nouveau péril, quoiqu'ils fussent poursuivis l'espace d'une heure & demie. Tous leurs Historiens reconnoissent que ce fut pour eux une grace du Ciel d'être arrivés à Calecut dans la saison de l'Hyver, lorsque la Flotte du Samorin, qui étoit nombreuse, se trouvoit dispersée dans ses Ports.

Ils quittent Calecut.

En Eté, celle de Gama n'auroit pas évité sa ruine. Mais le ressentiment de tant d'injures n'empêcha point les Portugais de penser à ce qu'ils se devoient pour l'avenir. Gama, qui comptoit de revenir à Calecut, ne voulut pas laisser des impressions de haine dans le cœur du Samorin. Il fit écrire, par Bentaybo, une lettre en Arabe, qui contenoit l'apologie de sa conduite, & les raisons qui lui faisoient emmener quelques Malabares, sans avoir laissé de Facteur après lui, parce qu'il craignoit la malignité des Mores. Il joignoit à ces excuses des offres de service, & des assurances que le Roi son Maître, charmé de l'amitié d'un si grand Prince, enverroit, par sa premiere Flotte, une abondance de marchandises, telles qu'on les désiroit à Calecut; en concluant que le commerce du Portugal deviendroit fort avantageux à cette Ville. Il envoya sa lettre par un des Prisonniers Malabares.

Isles où la Flotte s'engage.

Continuant sa route au long des Côtes, il s'engagea deux ou trois jours après, avec sa Flotte, entre certaines Isles, d'où il lui vint plusieurs Pinnaces chargées de poisson & d'autres vivres. Les Portugais traiterent ces Insulaires avec douceur. Ils leur donnerent des chemises & diverses sortes de commodités, pour lesquelles ils obtinrent la liberté de planter une Croix avec les Armes de Portugal. Ils nommerent ce lieu *el Padrou de Santa Maria.* Huit jours après, c'est-à-dire, le 19 de Septembre, ils jetterent l'ancre près de six petites Isles peu éloignées de la Côte, où ils trouverent de l'eau excellente. Les Habitans du Pays leur apporterent des poules & du lait, avec une sorte de pâte, & leur firent connoître que ce Canton abondoit en canelle. Quelques Portugais, qui furent envoyés à la découverte, assurerent qu'ils avoient trouvé un bois entier de canelle sauvage. On fit descendre aussi-tôt sur la Côte plusieurs hommes, pour couper de ce bois. L'Amiral fit observer du sommet d'un mât s'il ne paroissoit point de Vaisseau autour de lui. A peine le Matelot fut-il dans son poste, qu'il apperçut huit gros Bâtimens qui s'avançoient à pleines voiles. Ils n'étoient plus éloignées que d'environ deux lieues. Gama prit le parti d'aller au-devant. Les Indiens, à cette vûe, gagnerent la terre, & se sauverent sur le rivage. Coello aborda un de leurs Vaisseaux, qu'il trouva chargé de cocos &

El Padrou de Santa Maria.

Bois de Canelle.

Rencontre d'une Flotte Indienne.

(*a*) Espece de Barques Indiennes.

de Melasse. Il y trouva aussi quantité d'arcs, de fléches, d'épées & de targetes. Les sept autres Bâtimens avoient échoüé sur le sable, où la Flotte Portugaise ne put s'avancer; mais Gama les maltraita beaucoup avec son artillerie. Le lendemain quelques habitans du Pays lui apprirent que cette Flotte Indienne étoit venue de Calecut pour attaquer la sienne (*a*).

Vasco de Gama. 1498.

Isles Anchedives, & les anciens édifices.

Il profita du vent pour s'approcher d'une petite Isle, environnée de quatre autres, qui se nomment, en Langue Malabare, *Ansandiva*, (*b*) c'est-à-dire, les cinq Isles. Elles ne sont pas à plus d'une lieue de la Côte. Les Portugais y trouverent beaucoup de bois, & deux réservoirs de pierre, remplis d'excellente eau. Ces Isles étoient autrefois habitées par des Gentils, & remplies de beaux Edifices, sur-tout d'un grand Temple: mais lorsque les Mores de la Mer Rouge eurent commencé leur commerce aux Indes, ils formerent l'habitude de s'y arrêter pour y prendre de l'eau & du bois; & les violences qu'ils y commirent forcerent les Insulaires de se retirer au Continent, après avoir détruit tous leurs Edifices. Il n'en restoit plus qu'une espece de Chapelle, où les Habitans de la Côte, qui sont sujets du Roi de Narsinga, venoient encore adorer trois pierres noires. L'Amiral résolut de s'arrêter dans ce lieu, pour y carener ses Vaisseaux. Il faisoit déja commencer ce travail, lorsqu'il vit approcher deux Brigantins, enseignes déployées, avec un grand bruit de tambours & de trompettes. Ces deux Bâtimens étoient suivis de cinq autres, qui filoient au long du rivage, pour soutenir les premiers. L'Amiral apprit des Habitans que c'étoient des Pirates, qui, sous un faux semblant de joie & d'amitié, pilloient tout ce qui s'offroit à leur rencontre. Il se hâta de faire disposer son artillerie; & dès qu'ils furent à la portée du canon, il fit un feu si vif, qu'ils ne penserent qu'à se retirer avec beaucoup de confusion, en criant *Tambarane, Tambarane!* c'est-à-dire, *Dieu, Dieu!*

Superstitions des Mores.

Arrivée de deux Corsaires. Ils sont effrayés de l'artillerie.

La curiosité amena sur la Flotte quantité d'autres Indiens, que Gama défendit à ses gens de recevoir. Cependant il s'en présenta un, qui paroissoit âgé d'environ quarante ans, & qui n'avoit point la figure des Habitans du Pays. Il étoit vêtu d'une robe de fin calico, qui lui descendoit jusqu'aux talons. Son bonnet étoit une sorte de Turban, mais qui lui couvroit une partie du visage. Il avoit une large ceinture, d'où pendoit un cimeterre. Aussitôt qu'il eut pris terre, il courut, les bras ouverts, à l'Amiral & aux autres Officiers, qu'il embrassa aussi familiérement que s'il les eût connus. Il étoit Chrétien, leur dit-il, & né en Italie. Il avoit été conduit aux Indes dans son enfance, au service d'un More, nommé *Sabay*, Seigneur d'une Isle nommée *Goa*, qui n'étoit qu'à douze lieues des Anchedives, & qui contenoit 20000 Habitans. Quoique vivant parmi les Mores il se fût conformé à leur culte, il n'avoit pas cessé d'être Chrétien au fond du cœur. Il avoit appris qu'il étoit arrivé à Calecut certains Vaisseaux étrangers, dont l'Equipage étoit couvert d'habits, de la tête aux pieds, & parloit un langage inconnu aux Indes. Il n'avoit pas douté que ce ne fût des *Franghis*, & dans l'impa-

Feinte & trahison d'un More.

(*b*) Faria prétend que c'étoit un Pirate, nommé *Timoja*, dont on aura dans la suite plusieurs occasions de parler, & que ses Vaisseaux étoient couverts de feüilles d'arbres, ce qui leur donnoit de loin l'apparence d'une petite Isle, & qui surprit beaucoup Gama.

(*a*) D'autres mettent *Anchediva*, & *Angediva*; communément, c'est Anchedives.

VASCO DE GAMA. 1498.

tience de les voir, il avoit obtenu de *Sabay*, non-seulement la permission de partir, mais l'ordre de leur dire que toutes les productions de l'Isle de Goa étoient à leur service, & que s'ils vouloient s'y établir on leur accorderoit toutes sortes de commodités & d'avantages. Enfin, il demanda un fromage, pour l'envoyer à ses compagnons, qui n'étoient pas éloignés; comme une marque qu'il avoit été bien reçu des Portugais.

L'Amiral découvre sa perfidie, & le punit rigoureusement.

Quoique l'Amiral n'eût point entendu son discours sans soupçon, il lui fit donner un fromage & deux pains, qu'il envoya effectivement par un des Matelots qui l'avoit conduit dans sa petite Barque. Il continua d'entretenir les Officiers Portugais, mais avec une si grande abondance de protestations, que leur défiance augmentant, le frere de l'Amiral s'adressa aux Habitans de l'Isle pour en tirer quelques informations. Il apprit d'eux que c'étoit un Pirate, qu'ils avoient vû plusieurs fois dans leur Isle. Cette découverte causa moins de surprise que d'indignation à Gama. Il fit conduire le traître à bord, & le fit fouetter, pour lui arracher la confession de sa perfidie. Le fouet n'ayant pû lui délier la langue, il le fit lier par les parties naturelles, & tirer de bas en haut avec une poulie. A la quatriéme torture, il confessa qu'il étoit un Espion, envoyé pour reconnoître les forces des Portugais, qui étoient détestés, lui dit-il, au long de cette Côte, parce qu'ils étoient Chrétiens; & qu'il y avoit à chaque Baye un grand nombre d'*Acalayas*, ou de petites Barques prêtes à fondre sur la Flotte, aussi-tôt que quarante gros Vaisseaux, qu'on se hâtoit d'équiper, commenceroient à paroître. L'Amiral le fit enfermer à fond de calle, & veiller soigneusement jusqu'à ce qu'il fût guéri. Mais il l'assura que son dessein n'étoit pas d'en faire un esclave, & qu'il ne pensoit au contraire qu'à le conduire devant le Roi de Portugal, pour donner des éclaircissemens sur son Pays, & recevoir même des récompenses, s'il vouloit les mériter par sa fidélité.

Aveux qui font obtenir sa grace au More.

Gama remet à la voile.

Il ne restoit point à Gama d'autre parti que de quitter promptement cette Côte. La réparation de ses Vaisseaux le retint encore dix jours, après lesquels il mit à la voile le 5 d'Octobre, En partant, il fit mettre le feu au Bâtiment qu'il avoit pris, quoiqu'on lui en eût offert 1000 fanons; mais il déclara qu'il ne vouloit rien vendre de ce qui avoit appartenu à ses ennemis. Lorsqu'il fut éloigné de l'Isle d'environ deux cens lieues, le More, perdant toute espérance, lui offrit une confession plus sincere. Il appartenoit réellement à Sabay, qui, sur les premieres nouvelles de l'arrivée des Portugais dans ces Mers, ignorant encore quelle étoit leur Nation, avoit entrepris d'équiper un grand nombre de Vaisseaux, dans l'espoir de se saisir de leur Flotte; mais tandis qu'il étoit occupé de ces préparatifs, il avoit voulu s'assurer de leurs forces, & tenter même de les attirer dans son Isle de Goa, où il se flattoit de les faire prisonniers, & de les employer, comme des gens dont on vantoit la valeur, à le servir dans ses guerres contre divers Princes voisins. Cette apparence de sincérité acheva de rétablir le More dans l'esprit des Portugais. L'Amiral lui fit donner des habits & de l'argent. Il embrassa dans la suite le Christianisme, sous le nom de *Gaspard Gama*, prenant son nom de Baptême d'un des trois Mages de l'Evangile, & son surnom de celui de l'Amiral.

Nouveaux aveux du More, qui lui attirent de la considération.

Il embrasse le Christianisme.

Le voyage de Melinde, où la Flotte devoit toucher pour prendre un Ambassadeur, devint extrêmement pénible & dangereux par les continuelles tempêtes

tempêtes, les vents contraires, & les calmes qu'elle essuya. L'excès de la chaleur fut une autre disgrace, qui parut long-tems insuportable. Tant d'incommodités réunies répandirent dans l'Equipage le même mal qui avoit déja failli de le détruire entiérement à Rio de Buenos Sinays. Outre l'enflure des gencives & des jambes, causée par le scorbut, il s'éleva, dans toutes les autres parties du corps, des tumeurs, qui étoient suivies immédiatement d'une diarrée virulente. Il en mourut trente personnes en peu de jours. Cette perte répandit une si profonde consternation dans toute la Flotte que chacun s'y regardoit déja comme une victime dévouée à la mort. Capitaines, Pilotes, tout le monde conclut que cet air pernicieux regnoit continuellement dans ces Mers. En vain Gama s'efforça par ses raisonnemens de relever leurs espérances. La navigation duroit depuis quatre mois. Il ne restoit pas sur chaque Vaisseau seize hommes propres au travail. Enfin les deux autres Capitaines avoient déja pris la résolution de retourner dans l'Inde, au premier vent qui pourroit les y conduire, lorsqu'il s'en leva un si favorable que dans l'espace de seize jours ils découvrirent la terre. Cette vûe leur fit oublier toutes leurs miseres passées.

Vasco de Gama. 1499.

Maladie qui se répand dans l'Equipage.

Extrêmités où la Flotte est réduite.

On étoit au second jour de Février 1499. Un des Mores de l'Equipage s'imagina qu'on devoit être fort proche de Mozambique, parce qu'il prétendoit que les Habitans de ce Pays se ressentoient continuellement des mêmes maladies qui avoient affligé les Portugais. Mais le matin du jour suivant, on se trouva devant la Ville de *Magadoxa*, qui parut fort grande & fort belle, environnée de murailles, avec un Palais au centre, qui s'élevoit beaucoup au-dessus des autres Edifices. Cette Ville est à cent treize lieues de Melinde. Comme elle étoit habitée par les Mores, l'Amiral, en passant au long de la Côte, fit faire une décharge de son artillerie, pour éloigner toutes sortes de dangers par cette marque de fermeté & de confiance. Chaque nuit, il fit jetter l'ancre, dans la crainte que l'obscurité ne lui fit manquer Melinde. Il n'en étoit plus qu'à dix lieues, lorsqu'ayant moüillé le soir devant un Village des Mores, il vit le matin huit *Tarrades*, (ce sont de grandes Barques du Pays) remplies de gens armés, qui s'avancerent vers la Flotte. L'artillerie les ayant bien-tôt écartées, il arriva le même jour au Port de Melinde.

Elle passe à Magadoxa.

Elle arrive au Port de Melinde.

Le Roi lui fit connoître, par son accueil & ses présens, qu'il avoit désiré sincérement son retour. Il le pria de recevoir à bord l'Ambassadeur qu'il avoit promis d'envoyer au Roi de Portugal. Gama n'avoit point eu d'autre vûe en relâchant dans son Port. Après avoir employé cinq jours à se rafraîchir, il remit à la voile; & le quatriéme jour il arriva aux Bancs de *Saint-Raphael*. Le petit nombre de Matelots ausquels il étoit réduit, lui fit prendre le parti de brûler (*a*) le Vaisseau qui portoit le même nom. Cette opération l'ayant arrêté cinq ou six jours, il se trouva le vingt de Février à la vûe de l'Isle de *Zangibar*, à six degrés de latitude méridionale. Cette Isle, qui n'est qu'à dix lieues du Continent, en a deux autres fort proches, mais de moindre étendue, *Petaba* & *Monsia*. Elles sont toutes trois extrêmement

Elle remet à la voile, & Gama brûle un de ses Vaisseaux.

Isles de Zangibar. Leur commerce.

(*a*) Faria raconte que ce Vaisseau se perdit contre un banc de sable, & que l'Equipage se sauva heureusement. Les deux recits peuvent s'accorder, en supposant que le Saint-Raphael ne fut pas submergé.

Vasco de Gama. 1499.

fertiles, couvertes d'orangers, & remplies de toutes sortes de provisions. Les Mores, qui les habitent, ne sont pas fort redoutables par leurs forces; mais ils entretiennent un commerce assez considérable de *Calicos de Guzarate*, avec Mombassa; d'or, avec Sofala, & d'argent avec l'Isle de Saint-Laurent. Le Roi de Zangibar, car chacune des trois Isles a son Souverain, envoya un présent à l'Amiral, avec des offres de service & d'amitié.

La Flotte, réduite à deux Vaisseaux, partit le premiet de Mars, & gagna les Isles de *Saint-Georges*, sans aucune envie de relâcher à Mozambique. Le 3 elle jetta l'ancre à l'Isle *San Blaz*; où pour renouveller ses provisions, elle prit quantité de loups marins & de *solitarios*. Un heureux vent, qui l'accompagna plus de quinze jours, lui fit doubler le 20, le Cap de Bonne-Esperance; & le tems n'ayant pas cessé d'être favorable, les vingt jours suivans, elle arriva près de San-Jago, une des Isles du Cap-Verd, où Coello brûlant de porter au Roi son Maître les premieres nouvelles de la découverte des Indes, se déroba pendant la nuit, (*a*) & prit la route du Portugal. Il arriva le 10 de Juillet à *Cascais*, tandis que l'Amiral, dont le Vaisseau étoit en fort mauvais état, fut obligé de relâcher à San-Jago, pour s'y radouber. Cependant, n'ayant pas moins d'impatience de revoir sa Patrie, il loua une Caravelle, avec laquelle il crut pouvoir faire le reste du voyage. Mais il étoit attendu par une autre disgrace à Tercere: Paul de Gama, son frere, épuisé de fatigue & de maladie, se trouva si mal en approchant de cette Isle, qu'il mourut après y avoir langui pendant quelques jours. Il y fut enterré. L'Amiral partit dans ce triste mélange de chagrin & de joie, & prit terre à Belem au mois de Septembre de l'année 1499; c'est-à-dire, deux ans & deux mois après son départ de l'Europe. De 108 hommes, qui l'avoient accompagné dans ce fameux voyage, il n'en ramena que 50 (*b*) en Portugal.

Coello quitte l'Amiral pour se faire un mérite de porter les premieres nouvelles à Lisbonne.

Mort de Paul Gama, frere de l'Amiral.

Arrivée de l'Amiral à Lisbonne.

Son arrivée causa tant de satisfaction au Roi, que ce Prince envoya au devant de lui un Seigneur de sa Cour, avec quantité d'autres personnes de distinction, pour lui servir de cortege. Il fit son entrée à Lisbonne au milieu d'une foule de Spectateurs, qui firent retentir la Ville de leurs applaudissemens. Un service si glorieux & si important, lui fit accorder le titre de *Dom*, pour lui & pour tous ses Descendans. Le Roi lui donna une partie de ses Armes, & voulut, qu'au pied (*c*) de l'Ecusson, il portât deux Biches qui s'appellent en Portugais *Gamas*. Avec ces honneurs, il obtint une pension annuelle de 3000 ducats; & les faveurs de son Maître ne firent qu'augmenter dans la suite, à proportion des nouveaux services qu'il rendit au Portugal, pour la conquête des Indes, où nous le verrons bien-tôt employé. Nicolas Coello, ne fut pas recompensé moins honorablement; il fut annobli, avec une pension de 1000 ducats. Le Roi de Portugal, dans le transport de sa joie, s'honora lui-même du nouveau titre de *Seigneur de la Conquête, & de la Navigation*, d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse, & des Indes. Il ordonna des Actions de graces au Ciel, & des Fetes publiques, qui furent celebrées avec des applaudissemens extraordinaires de ses Peuples, dans toute l'étenduë de son Royaume.

Joie des Portugais, & récompenses accordées à Gama.

(*a*) Faria l'excuse, en prétendant qu'il fut séparé de l'autre Vaisseau par une tempête, près du Cap-Verd, & qu'à son arrivée en Portugal il crut y trouver déja l'Amiral.

(*b*) Le même Historien dit 55, qui furent tous récompensés par le Roi.

(*c*) N'est-ce pas plutôt en support?

CHAPITRE V.

Voyage d'Alvarez Cabral en 1500, & premiere découverte du Bresil.

Cabral. 1500.

LA nouvelle de tant de découvertes, qui avoient passé si long-tems pour un objet chimérique, ne fut pas plûtôt répandue dans les autres Etats de l'Europe, que tous les Princes sentirent vivement le tort qu'ils s'étoient fait en rejettant les anciennes offres de la Cour de Portugal; mais rien ne peut représenter l'empressement que les Portugais conçurent, pour remplir les hautes espérances dont toute la Nation s'étoit comme enyvrée.

Ardeur des Portugais pour retourner aux Indes.

(*a*) Le Roi laissa si peu de tems à cette chaleur pour se refroidir, que dès l'année suivante, 1500, il fit équiper treize Vaisseaux de différentes grandeurs, sous le commandement de *Pedro Alvarez Cabral*, Gentilhomme d'un mérite reconnu, à qui il remit l'Etendart de la Croix. C'étoit une sorte de Pavillon, beni par l'Evêque de *Vyseu*. Ce Prelat mit en même tems sur la tête de Cabral, un chapeau beni par le Pape, auquel on attribuoit de merveilleuses vertus. La Flotte contenoit douze cent hommes, qu'on fit accompagner de huit Religieux de Saint François, & de huit Prêtres séculiers, sous l'autorité d'un Grand-Aumônier. Les instructions de l'Amiral, étoient de commencer par la prédication de l'Evangile; & s'il trouvoit des cœurs mal disposés à l'écouter, d'en venir à la décision des armes. On nous a conservé les noms de tous les Capitaines. Ceux des Vaisseaux étoient Sancho de *Toar*, qui commandoit le Vaisseau de Cabral; Nicolas *Coello*, Dom Louis *Coutinno*; Simon de *Mysaran*; Simon *Layton*; Barthelemy *Dyaz*, le même qui avoit découvert le Cap de Bonne-Espérance; Diego *Dyaz*, son frere, qui avoit été Trésorier de Gama pendant son voyage. Les Capitaines des Caravelles, étoient Pedro de Ataïde, & Vasco de Silveyra. Pour Facteur, la Flotte avoit *Ayres Correa*, qui devoit demeurer à Calecut avec cette qualité.

Nouvelle Flotte commandée par Alvarez Cabral.

Instructions de Cabral, & projet d'établissement à Calecut.

C'étoit effectivement pour Calecut que se faisoit l'embarquement. On supposoit que le Samorin se prêteroit volontiers à l'établissement d'un comptoir, & dans cette supposition, Cabral devoit le presser d'ôter aux Mores la liberté du commerce dans sa Capitale, & dans tous ses Ports. A cette condition, il devoit lui promettre, que le Portugal lui fourniroit, à meilleur marché que les Mores, les mêmes sortes de marchandises. Il avoit ordre aussi de relâcher dans son passage, à Melinde, pour y remettre l'Ambassadeur que Gama en avoit amené, & les présens que le Roi de Portugal envoyoit au Roi de cette Contrée.

Départ de la Flotte.

La Flotte mit à la voile le 9 de Mars. Elle arriva aux Canaries le dix-huit, & quatre jours après à San-Jago. Le 28, un coup de vent sépara le Vais-

(*a*) On suit ici Castaneda, & quelques Lettres du recueil Latin de Gryneus sur ce voyage, depuis la page 114 jusqu'à la page 124, avec une Relation que Ramusio a donnée du même voyage.

CABRAL. 1500.

ſeau d'Atayde (*a*), & l'on fut longtems ſans le revoir. La navigation continua fort heureuſement juſqu'au 24 d'Avril. On découvrit la terre ce jour-là ; mais on ſe trouvoit ſi fort à l'Oueſt, qu'il parut certain à tous les Capitaines que c'étoit quelque Côte que Gama n'avoit point obſervée dans ſon voyage. Quelques Soldats qu'on fit débarquer, rapporterent que le Pays paroiſſoit fertile ; qu'il étoit couvert d'arbres ; que les Habitans, qui leur avoient paru fort nombreux, étoient bazanés & nuds, & qu'ils avoient pour armes, des arcs, & des fléches.

Elle découvre une Côte nouvelle. Puerto Seguro.

Au milieu de la nuit, il s'éleva une tempête violente, qui mit l'Amiral dans la néceſſité de lever l'ancre pour chercher un Port. Il en trouva un qu'il nomma *Puerto Seguro*, parce qu'il s'y crut à couvert de l'orage. On célébra la Meſſe ſur le rivage, où quantité d'Habitans du Pays s'aſſemblerent pour être témoins de ce ſpectacle. On n'eut point à ſe plaindre de leur civilité : ils troquerent des Perroquets pour du papier & diverſes ſortes d'étoffes. Cabral donna au Pays le nom de *Tierra de Santa Cruz*, à l'honneur de la Croix qu'il y avoit élevée : mais ce nom fut changé dans la ſuite en celui de Breſil. Deux Bannis, de la même eſpece que ceux dont Gama s'étoit fait accompagner dans ſon voyage, furent laiſſés ſur la Côte, pour y chercher les moyens de s'informer de tout ce qui appartenoit à cette nouvelle découverte ; & l'Amiral renvoya un de ſes Bâtimens en Portugal, avec une relation des circonſtances de ſon voyage.

Tierra de Santa Cruz, ou Breſil.

Il ſe remit en Mer le 2 May, pour faire voile au Cap de Bonne-Eſpérance. Le 12, on apperçut à l'Eſt une Cométe, qui parut groſſir continuellement pendant dix jours, & qui fut viſible jour & nuit. Elle fut comme le pronoſtic d'une affreuſe tempête, qui s'éleva le 23 au Nord-Eſt, avec un prodigieux mélange d'éclairs & de pluie. Un calme profond lui ſucceda la nuit ſuivante. Le 28, on eut encore beaucoup à ſouffrir de la violence du vent, qui força les Matelots de plier toutes leurs voiles. Le calme ayant bien-tôt ſuivi, on apperçut au Nord-Eſt une colomne d'eau, que les Portugais, à qui ce Phénoméne étoit encore inconnu, prirent d'abord pour le préſage d'un tems plus favorable. Mais un coup de vent furieux, qui s'éleva tout-d'un-coup, ſubmergea quatre Vaiſſeaux, avec leur Equipage entier, & tous les Capitaines, entre leſquels on compte Barthelemy *Dyaz*, qui avoit découvert le Cap de Bonne-Eſpérance. Les ſept autres demeurerent remplis d'eau, & n'auroient pas péri moins malheureuſement, ſi leurs voiles n'euſſent été déchirées. Le vent continua pendant deux jours, en tournant au Sud-Oueſt, & dans tout cet intervalle, la Flotte fut pouſſée ſans voiles, & preſque ſans eſpérance, dans des ténébres ſi épaiſſes, au milieu même du jour, que les Vaiſſeaux ne pouvoient ſe découvrir les uns les autres. Enfin la fureur du vent leur donna quelque relâche le troiſiéme jour, ils ſe rejoignirent, & la confiance commençoit à renaître, lorſqu'un vent d'Eſt & de Nord-Oueſt, ſe choquant avec plus d'impétuoſité que jamais, enflerent les vagues, comme autant de montagnes, & replongerent tous les Portugais dans le déſeſpoir. Cet effroyable orage dura vingt-deux jours entier. Pendant le jour, l'eau

Cométe, ſuivie d'une affreuſe tempête.

Colomne d'eau.

Quatre Vaiſſeaux ſubmergés.

La tempête dure vingt-deux jours.

(*a*) Faria rapporte qu'un Vaiſſeau, ſéparé de la Flotte près du Cap Verd, retourna ſeul à Liſbonne.

étoit aussi noire que de la poix, & pendant toute la nuit elle paroissoit rouge & enflammée.

CABRAL. 1500.

Enfin la tranquillité, commençant à revenir sur les flots, l'Amiral reconnut que pendant la tempête il avoit doublé le Cap de Bonne-Espérance, mais qu'il s'étoit séparé quatre Vaisseaux de la Flotte. Le 16 de Juillet, il se trouva fort proche de l'Afrique, au 27[e] degré de latitude méridionale. Cette Côte lui parut fort peuplée. Cependant la curiosité n'amena aucun Habitant sur le rivage, & Cabral, incertain de l'accueil qu'il en devoit espérer, ne permit point à ses gens de descendre. Il continua de ranger la Côte, dans l'opinion qu'il n'étoit pas loin de Sofala, quoique le Pilote ignorât encore quelle étoit précisément la situation de cette Ville. On découvrit deux Isles, &, près de l'une, deux Vaisseaux à l'ancre, qui s'efforcerent de gagner le rivage à la vûe des Portugais. Mais on n'eut pas de peine à les joindre; ils se rendirent sans résistance. C'étoient des Mores, qui revenoient de la mine de Sofala, chargés d'or pour Melinde. En fuyant, ils en avoient jetté une partie dans la mer. Cabral traita civilement leur Chef; & lorsqu'il eut appris de lui-même qu'il étoit parent (*a*) du Roi de (*b*) Melinde, allié des Portugais, non-seulement il lui marqua du regret de sa perte, mais il lui restitua les richesses dont on s'étoit déja saisi.

La Flotte se trouve sur la Côte d'Afrique.

Il prend deux Vaisseaux chargés d'or.

Les Mores, affligés d'avoir perdu volontairement une partie de leur or, demanderent à l'Amiral s'il n'avoit point à bord quelque Magicien qui pût le conjurer au fond de la mer. Il leur répondit que ces pratiques superstitieuses étoient inconnues aux Chrétiens. Mais ayant appris d'eux qu'il avoit déja passé Sofala, il leur offrit, en les quittant, ses services pour Melinde. Le 20 il mouilla au Port de Mozambique, où il prit un Pilote, pour diriger sa Flotte jusqu'à *Quilloa*, Isle à cent lieues de Mozambique, vers le 9[e] degré de latitude méridionale. Il y retrouva deux des quatre Vaisseaux que la tempête avoit séparés de sa Flotte. Cette Région s'étend du Cap Corientes jusqu'assez près de Mombassa, c'est-à-dire, l'espace d'environ quatre cens lieues de Côtes, qui sont fort peuplées, & remplies de Villes; sans compter un grand nombre d'Isles qui payent des tributs au même Prince; mais il n'en est pas plus puissant, ou du moins ses forces militaires ne le font pas redouter. Le Pays est très-fertile. On y trouve en abondance toutes sortes de bestiaux, & l'eau y est excellente. Quilloa est un lieu célébre par le commerce de l'or avec Sofala; ce qui attire continuellement dans cette Isle quantité de Marchands de l'Arabie heureuse, & des autres Pays. Les Vaisseaux y sont construits sans cloux, comme dans les autres parties de l'Afrique, & calfeutrés d'encens, au lieu de goudron. La Flotte ayant mouillé à Quilloa, où regnoit alors *Ibrahim*, Prince respecté de ses sujets, & depuis long-tems enrichi par le commerce de Sofala, Cabral lui fit annoncer qu'il étoit venu avec une Lettre du Roi de Portugal & des marchandises, pour former avec lui un Traité d'alliance & de commerce. Il lui demanda une entrevue, mais sur l'eau, parce qu'il avoit des ordres exprès de ne pas descendre à terre. Le Prince de Quilloa y consentit; & dès le jour suivant il se mit dans une Pinnace, au son des trompettes, accompagné d'un nombreux cortége, qui étoit

Cabral arrive au Port de Mozambique, où il retrouve ses quatre Vaisseaux.

Situation & qualités du Pays.

Vaisseaux sans cloux & sans fer.

Situation & qualité du Pays.

La Flotte mouille à Quilloa.

(*a*) Faria dit qu'il étoit Oncle de ce Roi, & qu'il se nommoit *Schah Foteyma*.

(*b*) Melinde est appellée *Maland* par les Mahométans Indiens.

CABRAL. 1500.

autour de lui dans des Barques. La Lettre du Roi de Portugal fut lue à haute voix. Le Schah, ou le Prince, accepta volontiers les propositions de Commerce. Il voulut voir l'état des marchandises qu'on devoit lui envoyer, & pour lesquelles il promit de l'or en échange. Cependant le jour d'après, lorsque le Facteur Portugais se fut rendu à sa Cour, il rétracta sa promesse, sous prétexte que les marchandises ne lui convenoient point, & qu'il soupçonnoit l'Amiral de n'être venu que pour conquérir son Pays. Au fond, c'est qu'ayant reconnu les Portugais pour des Chrétiens, il ne vouloit former aucune liaison avec eux. Cabral s'arrêta deux ou trois jours, dans l'espérance que cette prévention pourroit s'affoiblir; mais s'étant apperçu qu'on travailloit au contraire à se fortifier contre lui & qu'il étoit menacé d'une attaque, il prit le parti de retourner vers Melinde, où il arriva le 2 du mois d'Août.

Inconstance du Roi.

Cabral arrive à Melinde. Il y est bien reçu.

En approchant du Port, il rencontra trois Vaisseaux Mores de Guzarate, que par considération pour l'alliance du Roi de Melinde, il ne permit point à ses gens d'attaquer. Aussi-tôt qu'il eut mouillé l'ancre, il salua la Ville par une décharge de toute son artillerie. Le Roi l'envoya visiter immédiatement, & lui fit porter des rafraichissemens, avec l'offre de tout ce que le Pays avoit de plus propre à lui plaire. L'Amiral, en lui faisant faire ses remercimens, lui fit annoncer qu'il étoit venu avec une Lettre & des présens du Roi son Maître, & l'ordre de lui offrir dans ses besoins le secours de la Flotte Portugaise. Les présens étoient une bride fort riche, une selle de la même richesse, & tout l'équipage d'un cheval. *Ayres Correa*, principal Facteur de la Flotte, fut chargé de porter la Lettre & le présent. Il étoit attendu sur le rivage par un grand nombre de Seigneurs Mores, & par des femmes qui tenoient des cassolettes à la main. Ce cortége le conduisit au Palais, où le Roi parut prendre beaucoup de plaisir à le voir; & s'étant fait lire la Lettre qui étoit écrite en Portugais & en Arabe, il l'entretint long-tems de la situation & des usages du Portugal. Le jour suivant, ce Prince eut sur l'eau une conférence avec l'Amiral, qui conservoit toujours assez de défiance pour ne pas s'exposer à terre. Entre plusieurs discours, il lui dit que le Roi de Mombassa lui vouloit beaucoup de mal depuis qu'il avoit appris son alliance avec les Portugais; mais que tous les efforts de ce Prince ne seroient pas capables d'ébranler sa fidélité. Il donna ensuite à Cabral deux Pilotes Guzarates pour le conduire à Calecut.

Sa conférence avec le Roi.

Quoique le Palais fût proche du rivage, le Roi de Melinde, en sortant de sa Barque, voulut se faire voir à cheval avec le nouvel équipage qu'il avoit reçu des Portugais. Mais cette cavalcade, qui se fit au long de la Côte, fut précedée d'une cérémonie fort superstitieuse. Quelques Mores tenoient un mouton vivant, dont ils ouvrirent le ventre. Ils en tirerent les intestins, autour desquels le Roi fit un tour à cheval, en prononçant quelques mots que les Portugais ne purent distinguer. Cabral laissa deux Bannis à Melinde, pour reconnoître le Pays. L'un, qui fut nommé dans la suite *Machedo*, apprit fort bien l'Arabe, & pénétra par terre jusqu'aux Détroits de la Mecque. Delà s'étant rendu à Belegat, par la route de Camboya, il se fit passer pour un More, & s'établit auprès de *Sabay*, qui regnoit encore dans l'Isle de Goa. Il y rendit des services considérables au fameux Alfonse d'Albuquerque.

Cérémonie superstitieuse des Mores.

Avantures d'un Portugais banni.

§. II.

Cabral arrive à Calecut. Etablissement du premier Comptoir Portugais dans les Indes.

CABRAL. 1500.

Cabral relâche aux Isles Anchedives.

Arrivée de la Flotte à Calecut.

L'Impatience d'arriver au terme de sa course fit lever l'ancre à Cabral dès le dix-sept d'Août. Il relâcha le vingt aux Isles Anchedives, pour y attendre pendant quelques jours les Vaisseaux de la Mecque; mais ne les voyant point paroître dans la saison ordinaire, il continua si heureusement sa navigation, que le 13 de Septembre il se trouva devant Calecut. Quantité de Pinnaces vinrent s'offrir aussi-tôt à lui vendre des provisions. Ensuite il vit arriver plusieurs Nayres du plus haut rang, chargés des complimens du Samorin sur son arrivée, & de l'offre de son amitié. La Flotte, qui avoit jetté l'ancre à une lieue de la Ville, s'avança beaucoup plus près. Le lendemain, Cabral envoya demander un sauf-conduit par un More nommé Gaspard, le même apparemment que Gama avoit enlevé dans son voyage, & qui avoit embrassé le Christianisme. Il le fit accompagner des quatre Malabares qui avoient été conduits en Portugal, & qui étoient vêtus à la Portugaises. Les Habitans parurent fort satisfaits de les voir revenir en bonne santé, & dans un état qui rendoit témoignage à la générosité de leurs Ravisseurs. Cependant le Samorin refusa de les admettre à son Audiance, parce qu'ils étoient de simples Pêcheurs; mais il fit un accueil favorable à Gaspard, & lui accorda, pour tous ceux qui voudroient débarquer, la permission d'entrer librement dans la Ville. L'Amiral, prenant confiance à cette ouverture, envoya sur le champ *Alonso Hurtado*, avec un Interprête, pour déclarer au Samorin qu'il venoit de Portugal dans l'unique vûe de faire avec lui un Traité d'alliance & de commerce, & qu'il étoit prêt à descendre lui-même pour en régler les conditions & lui faire sa cour, s'il consentoit à lui accorder quelques ôtages. Il lui en demandoit deux; le Kutwal, avec *Arashamenta*, un des principaux Nayres.

Cabral est bien reçu, & prend confiance au Samorin.

Le Samorin s'excusa d'envoyer ces deux Officiers, sur leur âge & leurs infirmités; mais il en proposa d'autres à leur place. Ensuite, à l'instigation des Mores, il rejetta la demande de l'Amiral, sous prétexte que c'étoit l'offenser par un excès de défiance. Ce débat dura trois jours. Enfin, se laissant vaincre par le motif de son propre intérêt, il accorda les Otages (*a*); sur quoi l'Amiral résolut de descendre sur le rivage, après avoir recommandé à *Sancho de Toar*, qu'il laissoit pour commander dans son absence, de les traiter civilement; mais de ne les rendre à personne, quand même ils lui seroient demandés en son nom.

On se donne mutuellement des ôtages, & l'Amiral descend à terre.

Le 28 de Décembre, on vit de la Flotte les préparatifs qui se faisoient sur le rivage, pour la conférence du Samorin & de l'Amiral. Les principaux Nayres avoient ordre de s'y assembler, avec une suite nombreuse de leurs domestiques, & quantité d'instrumens. On y avoit bâti exprès une galerie, pour y

Sa conférence avec le Samorin. Richesses & faste de ce Roi Indien.

(*a*) Ces Otages, suivant Faria, étoient six des principaux Bramines, dont Cabral rapporta les noms en Portugal, par le conseil de Bentaybo.

CABRAL. 1500.

recevoir l'Amiral. Aussi-tôt qu'il fut averti de l'arrivée du Samorin, il descendit dans sa Chaloupe, qu'il avoit fait richement orner, accompagné des trente principaux Portugais dans les autres Chaloupes de la Flotte. Les Otages marquerent beaucoup de lenteur à monter dans le Vaisseau qui les attendoit, jusqu'à ce qu'ils virent l'Amiral à terre. Enfin, la bonne foi paroissant regner de part & d'autre, Cabral fut reçu sur le rivage, au milieu d'une multitude de *Kaymals*, de *Pinakals*, & d'autres Nayres de tous les ordres. On lui offrit une chaise. Il y entra d'un air libre; &, suivi de son cortége, il fut porté au *Serame*, qui étoit une loge, ou une grande salle, tendue de tapis d'*Alkatif*. Au fond de cette salle, le Samorin l'attendoit, assis dans une alcove, qui avoit l'apparence d'une petite Chapelle. Il avoit au-dessus de sa tête une sorte de dais, de velours cramoisi; & vingt coussins de soie, à ses côtés ou sous lui.

Son habillement & sa magnificence.

Il étoit nud, excepté vers le milieu du corps, qui étoit couvert (*a*) d'une piece de calico, brodée en or. Il avoit sur la tête un bonnet de drap d'or; & aux oreilles, des boucles composées de diamans, de saphirs & de perles. Les Portugais remarquerent deux perles dont la grosseur surpassoit celle d'une grosse noix. Ses bras, depuis le coude jusqu'au poignet, & ses jambes, depuis les genoux jusqu'aux pieds, étoient chargés de bracelets parsemés de pierres les plus précieuses. Les doigts de ses pieds & de ses mains l'étoient de bagues d'un prix inestimable. Celle des deux gros orteils avoit deux gros rubis d'un lustre surprenant. Entre les diamans, il y en avoit un plus gros que la plus grosse féve. Mais toutes ces richesses n'approchoient pas de celles de sa ceinture, qui n'étoit qu'un tissu de diamans enchassés dans l'or, dont l'éclat éblouissoit les yeux. Près de lui, étoient sa Chaise d'Etat & sa Litiere, toutes deux couvertes d'or & d'argent, & presqu'aussi riches par la beauté du travail que par la multitude des pierreries. On y voyoit aussi trois trompettes d'or, & dix-sept d'argent, ornées de pierres précieuses; sans parler des lampes d'argent, des cassolettes, & des bassins d'or. Il avoit à six pas de lui ses deux Freres, qui étoient les héritiers présomptifs de sa Couronne; & quelques pas plus loin, quantité de Seigneurs, tous debout, dans une posture respectueuse (*b*).

Propositions des Portugais.

L'Amiral, en entrant, vouloit aller baiser la main du Prince; mais étant averti que ce n'étoit pas l'usage du Pays, il se laissa conduire sur un siége proche de lui. Cet honneur étoit le plus grand que le Samorin pût accorder. Alors Cabral lui présenta ses Lettres, qui étoient écrites en Arabe. Il prit lui-même la peine de les lire. Elles ne contenoient que des assurances vagues d'estime & d'affection; mais l'Amiral entreprenant aussi-tôt d'expliquer sa Commission, déclara que le Roi son Maître souhaitoit ardemment l'amitié du Samorin, & lui demandoit la liberté d'établir à Calecut, un Comptoir, qu'il auroit soin de tenir continuellement rempli de toutes les marchandises de l'Europe; avec celle de pouvoir, soit en échange, soit pour de l'or, charger ses Vaisseaux d'épices, & des autres productions des Indes.

Réponse du Samorin.

Cette proposition fut reçu fort agréablement du Samorin. Il répondit à l'Amiral,

(*a*) Nos Relations donnent le nom de *Pagne* à cette Piece.

(*b*) On trouve dans une Relation de ce voyage, imprimée au Recueil de Ramusio, que le nom du Samorin étoit *Gnasser*.

miral, que le Roi ſon Maître pouvoit compter que toutes les Villes de ſes Etats lui ſeroient ouvertes. Pendant ces explications, les Portugais apporterent leurs préſens. C'étoient un baſſin de vermeil doré, curieuſement travaillé; une fontaine de même métal & du même travail; une coupe d'argent, avec ſon couvercle doré; deux lingots d'argent; quatre couſſins, dont deux étoient de drap d'or, & deux de velours cramoiſi; un tapis du même velours, bordé d'un large galon d'or; un autre tapis d'une riche étoffe, & deux belles pieces de corail.

CABRAL. 1500. Préſens de Cabral.

Après l'audience, le Samorin dit à Cabral qu'il étoit libre de ſe retirer, ou dans un logement qu'il lui offroit à Calecut, ou ſur ſa Flotte; mais qu'il le prioit de lui renvoyer ſes Otages, parce qu'ils n'étoient point accoutumés à la Mer, & qu'ils ne pourroient manger ni boire auſſi long-tems qu'ils ſeroient ſur ſon Vaiſſeau. Il ajouta, que s'il prenoit le parti de retourner à ſa Flotte, & qu'il voulût revenir le jour ſuivant pour mettre la derniere main au Traité, les Otages ſeroient renvoyés ſur le même Vaiſſeau. Mais ces heureux commencements faillirent d'être renverſés par des défiances hors de ſaiſon. Cabral étant revenu au rivage, un domeſtique Indien, envoyé par le Sécretaire & le Controlleur de la Maiſon du Roi, ſe fit conduire vers les Otages, pour leur donner avis que l'Ambaſſadeur Portugais ſe préparoit à regagner ſa Flotte. A cette nouvelle, ils ſe jetterent dans leur Pinnace, avec les marques d'une vive impatience. Ayrez Correa les ſuivit ſi promptement qu'il en reprit quelques-uns, tandis que les autres, parmi leſquels étoit le Kutwal, ſe ſauverent heureuſement. Cabral, ſurpris de leur fuite en arrivant à bord, fit garder ſoigneuſement ceux qu'on avoit arrêtés, & députa Gaſpard au Samorin, pour lui porter ſes plaintes. Cependant, faiſant tomber le blâme ſur le Sécretaire & le Controlleur, il promit de rendre les Otages qui lui reſtoient, auſſi-tôt qu'il auroit reçu ſon bagage & quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurés à le garder.

Mal entendu, qui met la paix & le Traité en danger.

Les ôtages Indiens prennent la fuite.

De ſon côté, le Samorin fut ſi piqué de ne revoir qu'une partie de ſes Otages, qu'il parut dès le lendemain ſur la Côte avec un corps de 12000 hommes. Il renvoya ſon bagage & ſes gens à l'Amiral; mais il les fit accompagner de trente Pinnaces, pour redemander les ſiens. La crainte ne permit point aux Indiens, qui montoient les Pinnaces, de s'approcher de la Flotte autant qu'il falloit pour recevoir leurs Otages; & les Portugais ne ſe hâtant point de les conduire eux-mêmes, l'échange ne fut point achevé le même jour. Cependant Cabral prit la réſolution de les renvoyer, le jour ſuivant, dans ſes propres Chaloupes, en donnant ordre à ſes gens de les mettre ſur le rivage à quelque diſtance des Pinnaces. Tandis qu'on ſe diſpoſoit à les faire partir, *Araxamenoka*, le plus âgé d'entr'eux, s'élança dans l'eau pour ſe ſauver, & ſon exemple fut ſuivi de tous les autres. Araxamenoka fut repris; mais les autres gagnerent la terre. Cabral prit encore pour une marque de mauvaiſe foi, ce qui n'étoit au fond qu'un effet de leur crainte, & fit doubler la garde d'Araxamenoka. Il ſe paſſa trois jours, ſans qu'on vît paroître perſonne pour le redemander. Enfin, l'Amiral prenanr pitié de ce vieillard, qui n'avoit voulu recevoir, dans cet intervalle, aucune nourriture, le renvoya au Samorin; & deux Portugais, qui étoient encore à terre, furent auſſi renvoyés à la Flotte.

On ſe diſpoſe à la guerre.

CABRAL. 1500.

Les défiances se dissipent, & l'on se réconcilie.

Pendant trois autres jours, Cabral ne reçut aucune nouvelle du Samorin. Il prit le parti de lui faire demander s'il étoit disposé à conclure le Traité, & de lui offrir, dans cette supposition, d'envoyer son principal Facteur à terre, pourvu qu'on lui accordât le retour des Otages. L'allarme étoit si vive de part & d'autre, que Francisco Correa fut le seul Portugais qui voulût accepter cette commission. Cependant il fut bien reçu du Samorin. Non-seulement ce Prince consentit à finir le Traité, mais, sans se faire presser pour les Otages, il nomma deux Neveux d'un riche Marchand de Guzarate, qui furent menés sur le champ à l'Amiral. Dans le mouvement du même zéle, il donna ordre qu'on préparât, pour le Facteur Portugais, une maison qui pût servir aussi de magasin pour les marchandises de la Flotte; & comme le Facteur avoit trop peu d'usage du Pays, pour connoître les régles du commerce & le prix des marchandises, il chargea le grand-pere des deux Otages, qui devoit louer sa maison aux Portugais, de lui donner les instructions nécessaires. Mais ce Guzarate entra mal dans les intentions du Prince. Il étoit ami des Mores, qui se trouverent ainsi les maîtres de régler le prix des marchandises Portugaises. D'un autre côté, le Facteur ne connoissant pas le prix de celles des Indes, les porta fort au-dessus de leur valeur, & les acheta beaucoup trop cher. En même-tems les Mores pour traverser toutes ses vûes, se procurerent le moyen d'avoir toujours quelque Emissaire aux audiences qu'il obtenoit du Samorin. Ils eurent assez de pouvoir aussi sur l'esprit de *Khojah Samicide*, Amiral de Calecut, pour l'engager à ne laisser retourner à la Flotte aucun des Portugais qui appartenoient au Comptoir, & même à retenir les Vaisseaux qui s'approchoient trop du rivage.

Nouveaux Otages donnés aux Portugais.

Autres semences de mécontentemens.

Les Mores traversent les Portugais.

Cabral, allarmé de cette conduite, & commençant à craindre quelque surprise de la Flotte du Samorin, qui pouvoit tomber facilement sur la sienne, leva l'ancre pour aller prendre ses résolutions plus loin de la Côte. Le Prince, informé de ce mouvement, fit appeller Correa, qui ne lui dissimula rien. Il le pressa d'engager l'Amiral à se rapprocher, & ses ordres devinrent plus rigoureux contre les Mores. Il délivra même Correa du Guzarate qu'il lui avoit donné pour guide; & pour le remplacer il nomma *Cosebequin*, More à la vérité, mais honnête homme, & fort affectionné aux Portugais. Les Mores qui sont nés dans les Indes s'accordent peu avec ceux du Caire & des Détroits de la Mecque. Cosebequin étoit le Chef des premiers, & Samicide (*a*) à la tête des autres. Le Samorin, pour comble de faveurs, donna aux Portugais une maison fort commode, sur le bord de la mer. Cette donation se fit par écrit, & fut signée du nom & du sceau du Samorin, qui la fit envelopper dans un morceau de drap d'or, pour être portée au Roi de Portugal. Il consentit encore que le Facteur élevât sur le sommet de cette nouvelle (*b*) demeure, un Pavillon aux Armes du Roi son Maître. Après cette heureuse réconciliation, le commerce ne fit que prospérer de jour en jour. Les Habitans du Pays fréquenterent librement le Comptoir, & les Portugais eurent la liberté de se promener dans Calecut avec autant de sûreté & d'agrément qu'à Lisbonne.

Maison donnée aux Portugais par le Samorin. La Patente est envoyée en Portugal.

La sûreté paroît établie dans le commerce.

(*a*) Faria & d'autres Historiens le nomme *Cose Comireci*; mais on doit juger que l'ortographe de tous ces noms est fort corrompue. C'est ainsi qu'au lieu de Cosebequin, on trouve aussi Khojah Begui ou Begh.

(*b*) Faria dit que Correa ne se mit point sans difficulté en possession de cette maison, & qu'il y entra avec 60 hommes.

§. III.

Le Comptoir des Portugais est ruiné à Calecut par la malignité des Mores. Cabral en tire vengeance ; fait voile à Cochin & à Cananor, où il jette les fondemens d'un nouveau Commerce, & retourne en Portugal.

Cabral. 1500.

SOus ces apparences de tranquillité, les Mores conservoient des ressentimens d'autant plus vifs qu'ils étoient forcés de se contraindre. L'avantage qu'ils avoient sur des Etrangers, dans un Pays dont ils connoissoient beaucoup mieux les usages & les ressorts, leur fit trouver mille moyens de leur nuire en secret. Ils s'attacherent sur-tout à traverser la cargaison de leurs Vaisseaux. Le Facteur en fit des plaintes qui ne furent point écoutées. Mais rien ne fut si dangereux pour les Portugais que la haine des deux Officiers dont j'ai rapporté les noms. L'Amiral de Calecut, offensé que Correa fit plus particuliérement sa cour à d'autres qu'à lui, employa l'artifice pour s'en venger sur sa Nation. Il étoit sorti du Port un grand Vaisseau de Ceylan, qui faisoit la route de Camboya à Cochin, avec une cargaison d'élephans. L'Amiral dit à Correa que le Patron de ce Bâtiment avoit refusé un éléphant au Samorin, & que si les Portugais vouloient se saisir de son Vaisseau, non-seulement ils obligeroient beaucoup ce Prince, mais qu'à leur propre avantage ils se rendroient maîtres d'une grande quantité d'épices qui appartenoit aux Marchands de la Mecque. Son espérance étoit de les engager dans une entreprise capable de les affoiblir, parce qu'il connoissoit la force du Vaisseau Indien ; & dans cette vûe il avertit le Patron du péril qui le menaçoit : ou si les Portugais l'emportoient par la valeur, il concluoit du moins que c'étoit le moyen de les rendre odieux à Cochin, & dans tous les Ports de l'Inde.

Malignité des Mores.

Ils sont soutenus par l'Amiral de Calecut. Son artifice pour perdre les Portugais.

Cabral accepta volontiers l'occasion d'obliger le Samorin ; mais ne s'aveuglant point sur les dangers de cette expédition, il représenta qu'elle pouvoit être sanglante, & qu'on ne devoit pas s'offenser à Calecut si ses gens tuoient une partie de l'Equipage Indien. L'Amiral trouva cette condition raisonnable. Alors Cabral ne balança point à détacher Pedro de Atayde, avec sa Caravelle, montée de soixante hommes, & d'une fort bonne artillerie. Le Vaisseau de Ceylan, qui étoit de six cens tonneaux, & monté de trois cens hommes, parut mépriser d'abord un ennemi si foible. Mais lorsqu'il eut commencé à sentir l'artillerie Portugaise, & qu'étant serré de fort près, il eut reçut quelques boulets qui le mirent en danger, il se hâta de fuir à toutes voiles. Atayde le prit dans la Baye de Cananor, & l'amena le jour suivant à Calecut. Il portoit sept éléphans, qui ne valoient pas moins de cent mille écus dans ce Port. Le Samorin ayant eu la curiosité de le voir, admira qu'un Bâtiment si considérable eût été pris par un Vaisseau qui n'avoit pas la sixiéme partie de sa grosseur, & ne se lassoit point de louer la valeur des Portugais. Mais Cabral découvrit quelles avoient été les intentions de l'Amiral de Calecut ; & pour en prévenir l'effet, en se procurant au contraire l'amitié du Roi de Cochin, il restitua le Vaisseau de Ceylan (*a*) aux Propriétaires, avec des com-

Cabral donne dans le piége.

Il prend un Vaisseau de Ceylan.

(*a*) Castanneda prétend que Cabral donna ce Vaisseau au Samorin.

CABRAL. 1500.

Premiers essais de Pacheco Pereyra.

pensations pour le dommage. Ce fut dans cette action que *Duarte Pacheco Pereyra* donna les premieres marques de cette valeur héroïque, qui lui acquit dans la suite une gloire immortelle.

Jalousie des Mores, & leurs intrigues contre les Portugais.

Un succès si contraire à l'espérance des Mores, leur causa plus d'une sorte d'allarmes. Outre le chagrin de voir triompher leurs ennemis, ils commencerent à craindre sérieusement, que le Samorin apprenant à distinguer la valeur & l'habileté dans ses nouveaux Alliés, ne les crût plus dignes de son affection que tous les Mores ensemble ; & n'envisageât même assez d'avantages à les recevoir, pour leur céder toutes les préférences du commerce. Dans ces idées, ils allerent en corps à l'audience du Samorin. Ils lui représenterent combien il étoit triste pour eux, après avoir soutenu si long-tems le commerce de Calecut, & fait connoître leur fidélité par tant de preuves, de se voir préferer une troupe d'Avanturiers. Ils renouvellerent contre les Portugais l'ancienne accusation de piraterie. Quelle apparence qu'ils fussent amenés aux Indes par des motifs de commerce, lorsqu'il ne paroissoit pas possible qu'avec tant d'hommes & de Vaisseaux les profits de leur voyage pussent les défrayer d'une route de 5000 lieues ? N'étoit-il pas visible qu'ils pensoient à piller le Pays, à se rendre maîtres de Calecut s'ils pouvoient une fois s'y introduire, & qu'ils ne manqueroient pas de changer en Forteresse la maison que le Samorin leur avoit accordée pour un Comptoir ? Enfin, pour donner plus de force à ces plaintes, les Mores y joignirent la menace de se retirer dans quelqu'autre Ville du Malabar.

Leurs accusations.

Elles ne font point d'impression sur le Samorin.

Le Samorin, plus sensible à la crainte de les perdre qu'à la malignité de leurs accusations, les assura de la constance de son amitié, & de la continuation de ses faveurs. A l'égard des Etrangers qui excitoient leur jalousie, il répondit que la raison qu'il avoit euë de les employer contre le Vaisseau de Ceylan étoit pour mettre leur valeur à l'épreuve ; & que d'ailleurs, il ne leur accorderoit, comme aux autres Marchands, que les permissions ordinaires du commerce, dont tout l'avantage seroit pour ses Etats, puisqu'ils y apporteroient insensiblement tout l'argent de leur Pays. Cette réponse ne satisfit point les Mores. Ils auroient souhaité que le Samorin les délivrât absolument de la concurrence des Portugais. Ils jugeoient mieux que lui de l'avenir ; & tôt ou tard, ils prévoyoient que des Marchands si braves & si bien armés se lasseroient de recevoir des loix lorsqu'ils seroient assez forts pour en imposer. Cependant le Samorin, demeurant ferme dans ses résolutions, ils se bornerent extérieurement à traverser ces dangereux Rivaux, en continuant de retarder leur cargaison d'épices ; mais ils chercherent en secret à faire naître quelque sujet de querelle, dans le dessein d'en venir aux coups. Ils se flattoient de l'emporter par le nombre ; & s'ils parvenoient à les détruire, ils ne doutoient pas que le Samorin ne fût assez content de partager avec eux des dépouilles présentes, qui le toucheroient beaucoup plus qu'un espoir éloigné. D'un autre côté, ils résolurent de ne rien épargner pour irriter le peuple contre eux par toutes sortes d'artifices.

Effet de l'opposition des Mores.

Dans l'espace de trois mois, les Portugais ne purent achever que la cargaison de deux Vaisseaux ; encore avoient-ils acheté les épices à des prix excessifs. Rien n'étoit si contraire aux intentions du Samorin, qui leur avoit promis que leur Flotte seroit chargée en moins de vingt jours, & qu'elle auroit

la préférence ſur tous les autres Vaiſſeaux étrangers. Ils découvrirent même que les Mores achetoient ſecrettement à plus bas prix qu'eux, & que, malgré l'ordre du Samorin, on leur laiſſoit la liberté d'embarquer. Cabral, ſurpris de ces informations, ne douta point que le Prince ne fût trompé comme lui. Il en fit porter ſes plaintes, dans une audience qu'il n'obtint qu'avec peine; & la ſaiſon s'approchant pour retourner en Portugal, il demanda des explications, ſans leſquelles il proteſta qu'il croiroit la foi violée. Le Samorin marqua autant d'étonnement que de chagrin, en apprenant que la Flotte n'étoit point encore chargée. Il aſſura qu'il n'avoit pas cru les Mores capables de déſobéir à ſes ordres, & qu'il étoit réſolu de les punir. En effet, il donna la permiſſion à Cabral de faire viſiter leurs Vaiſſeaux, & de prendre toutes les épices qu'on y trouveroit, en payant ſeulement le prix qu'elles leur avoient coûté.

CABRAL 1500.

Cabral en porte ſes plaintes à la Cour.

Il reçoit une ſatisfaction dangereuſe.

C'étoit l'occaſion que les Mores avoient cherchée pour ſuſciter une querelle ouverte aux Portugais. Un de leurs principaux Marchands commença auſſi-tôt à charger publiquement ſon Vaiſſeau; & pour aſſurer le ſuccès de l'artifice, il apoſta quelques Mores & quelques Indiens, amis des Portugais en apparence, qui repréſenterent à Correa combien il étoit important de ſaiſir le Vaiſſeau More, s'il vouloit enfin parvenir à charger les ſiens. Correa n'oſant ſe fier d'abord à ce conſeil, le fit communiquer à Cabral, qui le rejetta auſſi, daas la crainte d'irriter trop les Mores. Correa, toujours ſollicité par les mêmes Emiſſaires, renouvella ſes propoſitions à l'Amiral, qui prit encore le parti de les rejetter. Mais le Facteur, inſiſtant pour la troiſiéme fois, en le chargeant du dommage que ſon refus pourroit cauſer à la cargaiſon, Cabral conſentit à regret, le 6 de Décembre, à faire avertir le Vaiſſeau More, en vertu du pouvoir qu'il avoit reçu du Samorin, de ſuſpendre ſon embarquement. Cet avis fut reçu avec dédain. Dès le jour ſuivant, Cabral envoya toutes ſes Chaloupes pour ſe ſaiſir du Vaiſſeau.

Les Mores font tourner contre lui les faveurs de la Cour.

Cabral fait ſaiſir un Vaiſſeau des Mores.

Les Mores, qui n'attendoient que ce moment, s'aſſemblerent tumultueuſement ſur le Port. Après y avoir enflammé la populace par leurs cris, ils allerent en foule au Palais; &, dans l'audience qu'ils obtinrent du Samorin, ils expoſerent que les Portugais avoient amaſſé plus d'épices & de drogues que tous leurs Marchands enſemble; que n'étant point ſatisfaits de la plus grande portion, ils vouloient, comme des Voleurs & des Pirates, enlever tout, & prendre la fuite ſans payer. Cette calomnie trouva de l'accès dans l'eſprit du Samorin. Ils lui demanderent la liberté de tirer ſatisfaction de leur injure; & ce Prince inconſtant ſe rendit à leurs inſtances. Cette troupe furieuſe ſe précipita auſſi-tôt vers le Port, pour attaquer le Comptoir Portugais. Il étoit environné d'un mur aſſez haut, & le Facteur y avoit ſoixante-dix hommes, en y comprenant les Eccléſiaſtiques. Mais toutes leurs armes conſiſtoient en dix arquebuſes, avec leurs épées.

Sédition des Mores.

Les Portugais ſont attaqués.

Les premiers Mores qui s'avancerent étoient en ſi petit nombre, que les Portugais ne les prenant que pour quelques ſéditieux de la populace, réſolurent de défendre leur porte avec leurs ſeules épées. Mais en un moment la foule devint ſi nombreuſe, & les fléches commencerent à pleuvoir avec tant d'abondance, qu'après avoir perdu cinq hommes, ils prirent le parti de fermer la porte du comptoir, & de ſe ranger derriere le mur avec leurs arquebuſes. Cor-

Ils ſe défendent dans leur maiſon.

CABRAL. 1500.

rea voyant déja les ennemis au nombre de quatre mille, & plusieurs Nayres à leur tête, conçut qu'il étoit impossible de résister plus long-tems sans le secours de la Flotte. Il éleva un pavillon au sommet du Comptoir, pour donner avis de son embarras. L'Amiral étoit retenu au lit pour une maladie dangereuse. Il envoya *Sancho de Toar*, avec les Chaloupes, & tous les hommes qu'elles pouvoient contenir. Mais, à la vûe de tant d'ennemis, Toar n'osa risquer une descente, ni s'approcher même trop près du rivage, dans la crainte qu'on ne dépêchât contre lui les *Almadies* & les *Tonys*, qui pouvoient couper sa retraite. La plûpart des assiégés étoient déja blessés de plusieurs coups de fléches. Ils voyoient les Mores disposer leurs machines pour abbattre le mur. Leur unique ressource fut d'ouvrir une porte qui donnoit sur le rivage, dans l'espérance de pouvoir gagner les Chaloupes. Mais l'ennemi les pressoit de tous côtés, & les Chaloupes n'osoient avancer. Il ne s'en échappa que vingt, tout couverts de blessures. Le reste fut ou pris ou tué. Ayres Correa fut du nombre des derniers. Son fils, nommé *Antonio*, qui s'acquit ensuite beaucoup de réputation dans les Indes, & qui n'étoit alors âgé que d'onze ans, eut le bonheur de se sauver. Les marchandises qui furent perdues dans cette occasion montoient à 4000 ducats.

Ils sont forcés de prendre la suite avec beaucoup de perte.

Vengeance qu'ils tirent de cet outrage.

Cabral, désesperé de cette disgrace, & ne voyant paroître personne de la part du Samorin, pour faire du moins l'apologie de ses intentions, prit la résolution de ne pas différer sa vengeance. Il ne falloit pas laisser aux ennemis le tems d'armer leur Flotte. Deux gros Vaisseaux qui étoient dans le Port, furent attaqués immédiatement par les Portugais. Ils furent pris, après quelque résistance, & l'on y tua six cens hommes. Ceux qui demeurerent vivans furent gardés pour servir sur la Flotte. On prit avec eux quelques épices, & d'autres marchandises, entre lesquelles étoient plusieurs animaux extraordinaires, & trois éléphans qui furent tués & salés pour la provision de la Flotte. Ensuite on brûla les deux Vaisseaux, à la vûe d'une multitude de Mores qui étoient sur le rivage, & d'un grand nombre d'Almadies, qui avoient tenté de secourir leurs amis, mais qui avoient été repoussées avec perte.

Une partie de Calecut est réduite en poudre.

Cette vengeance ne suffisoit pas au ressentiment de Cabral. Il donna ordre qu'à l'entrée de la nuit tous ses Vaisseaux s'étendissent au long du rivage, avec les Chaloupes en tête; & dès la pointe du jour il fit jouer son artillerie sur la Ville; avec une furie qui la menaça de sa ruine. Quantité de maisons & de Temples, une partie même du Palais Royal, furent réduits en poudre. La crainte portant les habitans à s'assembler, pour repousser le péril, ou pour s'en garantir, un seul boulet faisoit quelquefois une terrible exécution dans la foule. Enfin l'épouvante fut si grande, que le Samorin même prit la fuite, après s'être à peine sauvé d'un coup de canon, qui tua un Nayre à son côté. Cabral fit cesser le feu vers le soir, pour donner la chasse à deux Vaisseaux, qui se présenterent à la vûe du Port sans sçavoir ce qui s'y passoit. Il les poursuivit jusqu'à Paderanne; où cinq autres Vaisseaux étoient à l'ancre. Mais n'ayant pû les joindre, il continua sa route vers Cochin, où il étoit résolu d'établir un Comptoir. Dans son passage, il prit deux Vaisseaux Mores, qu'il brûla, mais après en avoir pris la cargaison, qui étoit de ris. Enfin, il arriva au Port de Cochin le 20 de Décembre.

Le Samorin court risque d'être tué.

La Flotte Portugaise se rend à Cochin.

Cette Ville est la Capitale d'un Royaume du même nom, à 90 lieues au

Cabral. 1500.

Sud de Calecut. Elle eſt ſituée ſur une Riviere, dont l'embouchure lui forme un Port ſûr & commode. La terre eſt fort baſſe aux environs, & diviſée en un grand nombre d'Iſles. Cochin eſt bâtie dans le goût de Calecut. Ses habitans ſont des Gentils & des Mores, que le commerce y a raſſemblés. Il y en avoit deux ſi puiſſans, qu'ils mettoient en mer chacun cinquante Vaiſſeaux. Les proviſions n'y ſont pas en abondance; mais on y trouve aſſez de poivre, dont la plus grande partie vient de Calecut: ce qui n'empêche pas que de ces deux Villes Cochin ne ſoit la plus riche, parce que la commodité du Port y attire les Marchands en plus grand nombre. Comme le Pays n'eſt pas d'une grande étendue, & que le Roi n'a pas droit de battre monnoye, ce Prince eſt pauvre. D'ailleurs, il eſt Vaſſal du Samorin, qui ſe rend à Cochin auſſitôt qu'il eſt monté ſur le Trône, & qui diſpoſe à ſon gré de cette Couronne. Le Roi de Cochin eſt obligé auſſi de l'aſſiſter dans toutes ſes guerres, & de ſuivre la même Religion.

Situation de cette Ville, & qualités du Pays.

Cabral, après avoir jetté l'ancre, envoya au Roi un Gentil converti, qui ſe nommoit (*a*) *Michel Jaghi*, pour informer ce Prince, non-ſeulement de ſon arrivée, mais des extrêmités où l'ardeur d'une juſte vengeance l'avoit emporté à Calecut, & de l'intention où il étoit d'exercer le commerce dans ſon Port, ſoit en marchandiſes ou en argent comptant. *Trimumpara* (c'étoit le nom du Roi) accepta volontiers ces offres, en laiſſant aux Portugais le choix des deux propoſitions. Il leur envoya ſur le champ deux de ſes principaux Nayres en ôtage; à condition qu'il les changeroit tous les jours, parce que, ſuivant l'uſage du Païs, s'ils mangeoient une ſeule fois à bord ils perdoient le droit de reparoître devant lui. Cabral, ſatisfait d'un commencement ſi heureux, nomma *Gonzala Gil Barboſo* pour ſon Facteur, & lui donna pour Cortege un Sécretaire & un Interprête, avec quatre Bannis, en qualité de domeſtiques.

Alliance des Portugais avec le Roi de Cochin.

Le Roi leur donna audience. Circonſtances de cette cérémonie.

Le Roi fit l'honneur à Barboſo d'envoyer au-devant de lui le Gouverneur de la Ville, & pluſieurs Nobles, qui le conduiſirent à ſa Cour. Elle n'avoit point cet éclat que les Portugais avoient admiré à Calecut. Trimumpara étoit vêtu ſimplement. La Salle d'audience n'offroit qu'une muraille nue, autour de laquelle régnoit une ſuite de bancs, diviſés en loges comme dans nos Salles de Théâtre. Le Roi en occupoit une, où il étoit aſſis. Barboſo lui offrit, de la part du Général, un préſent, qui conſiſtoit dans un baſſin d'argent, rempli de ſaffran; une éguiere du même métal, remplie d'eau roſe, & quelques branches de corail. Le Roi marqua beaucoup de ſatisfaction de ce préſent. Il entretint quelque-tems le Facteur; il le chargea de ſes remercimens pour Cabral; & les ordres qu'il donna pour le faire loger, furent accompagnés des recommandations les plus propres à exciter ſa confiance. Cependant, le ſouvenir de ce qui venoit d'arriver à Calecut ne permit point au Général d'expoſer plus de monde à terre. La prudence l'obligeoit à cette précaution; mais il parut qu'elle étoit inutile. Les civilités qu'il continua de recevoir à Cochin, la diligence avec laquelle ſes Vaiſſeaux furent chargés, & le ſecours qu'il tira des Habitans dans toutes ſortes d'occaſions, lui firent connoître que Trimumpara étoit un Prince ami des Etrangers, & que les différends mêmes que les Portugais avoient eus avec le Samorin, tournoient ici (*b*) à leur avantage.

Bonne foi du Roi de Cochin.

(*a*) Faria dit que c'étoit un Bramine, ou un Religieux Malabare.

(*b*) Barros raconte que Trimumpara avoit reçu pluſieurs ſujets de plainte du Samorin.

CABRAL: 1500.

Indiens de Cranganor, qui veulent aller à Rome.

Les Vaisseaux étoient chargés, & l'Amiral se disposoit à lever l'ancre, lorsqu'il lui vint deux Chrétiens Indiens de *Crangalor* ou *Cranganor*, Ville peu éloignée de Cochin, qui lui demanderent la grace d'être conduits en Portugal, pour visiter de-là Rome & Jérusalem. Ils étoient freres, & l'un se nommoit (*a*) *Joseph.* Cabral voulut sçavoir s'ils étoient de la Communion Grecque ou Latine, & si leur Ville n'étoit habitée que par des Chrétiens. L'un d'eux répondit que les Habitans de Cranganor étoient un mélange de Gentils, de Chrétiens, de Juifs, & d'Etrangers, qui étoient la plûpart des Marchands de Syrie, d'Egypte, de Perse, & d'Arabie; que les Chrétiens payoient au Roi un Tribut régulier, & demeuroient dans un quartier séparé; qu'ils avoient une Eglise avec des Croix, mais sans Images & sans cloches; qu'ils avoient leur Pape, sous lequel étoient dix Cardinaux, & deux Patriarches, avec quantité d'Evêques & d'Archevêques; que cette Cour Ecclésiastique résidoit en Armenie, où les Evêques de Cranganor alloient recevoir leur dignité & leur consécration; que lui-même avoit reçu le Sacerdoce des mains de son Pape; que le Clergé de cette Jurisdiction s'étendoit fort loin dans l'Inde & dans le Catay, & qu'il y observoit la même discipline; que les deux Patriarches faisoient leur résidence dans ces deux Provinces, & que les Evêques étoient dispersés dans les Villes où l'on admettoit leur Communion; que leur Pape portoit le titre de *Catholique;* enfin, que la tonsure du Clergé étoit en forme de Croix. Cabral ne fit pas difficulté de recevoir ces deux Chrétiens sur sa Flotte.

Mélange de Religions, entre lesquelles le Christianisme se trouve établi.

Députés de Cananor & de Coulan, pour attirer chez eux les Portugais.

Il reçut ensuite deux Députés des Rois de *Cananor* & de *Coulan*, qui venoient l'inviter à s'approcher de leurs Ports, & lui promettre des épices à prix plus bas que celles de Cochin. Il les remercia de leurs offres. Sa cargaison étoit achevée, & la saison le pressoit; mais il leur promit de les visiter lorsqu'il retourneroit aux Indes.

1501.

Flotte de Calecut qui cherche à se venger de Cabral.

En effet, il ne pensoit plus qu'à son départ, lorsqu'on vit paroître au long de la Côte vingt-cinq gros Vaisseaux, avec d'autres bâtimens de moindre grosseur. Le Roi de Cochin, informé du dessein de cette Flotte, fit avertir aussi-tôt les Portugais qu'elle venoit les attaquer, & qu'elle avoit à bord 15000 hommes. Il leur fit offrir en même-tems tout ce qui leur manquoit pour leur défense. Cabral répondit, en le remerciant de ses offres, qu'avec sa petite armée il se croyoit en état de faire repentir ses ennemis de leur entreprise. En effet, les voyant balancer autour de lui, & demeurer à la distance d'une lieue sans oser s'approcber, il leva l'ancre, & d'un air ferme il s'avança vers eux. Mais le vent devint si contraire qu'il fut obligé de retourner au Port. Le lendemain 10 de Janvier 1501, lorsqu'il étoit résolu, avec un vent favorable, de braver la Flotte du Samorin, il trouva que le Vaisseau de Sancho de Toar avoit été séparé de lui par l'orage du jour précedent. C'étoit le meilleur

Fermeté de l'Amiral Portugais.

Le vent sépare les deux Flottes.

(*a*) Ce Joseph arriva en Portugal; mais son frere mourut en chemin. C'est le *Josephus Indus*, dont *Gryneus* a publié une Relation qui ne contient que douze pages. On y trouve quelques détails, qui regardent particuliérement Cranganor, avec une courte description de Calecut, Camboya, Guzarate, Ormuz, & Narsinga. Mais celui qui reçut ces éclaircissemens de la bouche de Joseph, confesse qu'à peine pouvoit-on l'entendre; & d'ailleurs, qu'étant Chrétien il n'avoit jamais eu assez de commerce avec les Idolâtres de son propre Pays pour les bien connoître, eux, & leurs forces, & leurs usages.

de

pe sa Flotte, & le plus fort en Equipage. N'ayant pas laissé de sortir du Port, il fut écarté tout d'un coup par un nouvel orage. Ce contretems & l'absence de Toar, lui firent perdre l'envie de combattre, & prendre la résolution de retourner en Portugal. La Flotte de Calecut le poursuivit pendant le reste du jour, & l'abandonna au commencement de la nuit. Il regretta beaucoup que cet accident l'eût empêché de rendre ses Otages au Roi de Cochin. Les Nayres eurent la constance de jeûner pendant cinq jours; mais ils se laisserent enfin persuader de prendre quelque nourriture. Le 15 on jetta l'ancre devant Cananor, à trente-deux lieues de Cochin vers le Nord.

Les Portugais abordent à Cananor. Avantages de cette Ville.

Cette Ville est fort grande. Les Edifices y sont de terre, & couverts de lattes. La Flotte Portugaise n'avoit point encore trouvé dans ces Mers une Baye si agréable & si commode. Le gingembre, le (a) *cardamome*, le tamarin, le mirabolan, la casse, croissent abondamment dans le Pays; mais il ne produit que le poivre nécessaire à l'usage des Habitans. Le principal commerce étoit entre les mains des Mores. Le Roi, qui se glorifioit d'être Bramine, étoit un des trois Princes indépendans du Malabare. Dans l'abondance des marchandises & des provisions qui s'offroient sur cette Côte, l'Amiral Portugais ne prit que 400 quintaux de canelle; ce qui fit juger aux Habitans de Cananor qu'il manquoit d'argent. Le Roi lui fit offrir à crédit tout ce qu'il voudroit emporter de ses Etats. Cabral refusa cette proposition avec de vives marques de reconnoissance, mais il reçut à bord un Ambassadeur que ce Prince voulut envoyer au Roi de Portugal, pour cultiver son amitié.

Alliance des Portugais avec le Roi.

Enfin les Portugais remirent à la voile pour traverser le Golphe qui est entre l'Inde & l'Afrique. Le 31 de Janvier, ils prirent, au milieu de cette Mer, un gros Vaisseau marchand; mais apprenant qu'il étoit au Roi de Cambaye, ils lui rendirent la liberté, & firent dire à ce Prince, que loin de venir aux Indes pour y porter la guerre, ils offroient leur amitié à toutes les Nations qui voudroient la recevoir. Cabral ne prit de ce Vaisseau qu'un Pilote, pour le conduire au travers du Golphe. En approchant de la Côte d'Afrique, le 12 de Février, il fut surpris pendant la nuit par une tempête qui poussa le Vaisseau de Sancho de Toar contre le rivage, où, par un autre malheur, le feu y prit, & le consuma, sans qu'on en pût sauver autre chose que l'Equipage. La force du même orage fit passer la Flotte à la vûe de Melinde & des autres Places de la Côte, sans pouvoir y relâcher. Enfin la Mer devint plus tranquille près de Mozambique, où Cabral prit le parti de jetter l'ancre pour se radouber.

Il ménage l'amitié du Roi de Camboya.

Accident qui arrive à la Flotte Portugaise.

Cabral fait reconnoître Sofala.

Il profita de cet intervalle pour faire reconnoître Sofala par Sancho de Toar. C'étoit la premiere fois que les Portugais eussent vû cette Ville. La Flotte se remit en mer. Elle essuya plusieurs orages vers le Cap de Bonne-Espérance; & l'ayant doublé le 22 de Mai, elle n'eut plus qu'un tems favorable jusqu'au Cap Verd, où le hazard lui fit rencontrer *Diego Diaz*. Ce Capitaine avoit été séparé de Cabral en allant aux Indes. Le vent l'avoit jetté dans la Mer Rouge, où il avoit perdu sa Chaloupe, & une partie de ses gens. Son Pilote n'ayant osé, après tant de malheurs, se charger de le conduire aux Indes, il avoit repris la route du Portugal, avec sept hommes, qui étoient le reste de son Equipage, & qui se trouverent assez forts pour suffire à la manœuvre pendant une si longue route.

Il retrouve Diego Diaz.

Arrivée de Cabral à Lisbonne.

(a) C'est une espece de poivre, qu'on a nommée *Graine de Paradis*.

Cabral. 1501.

Cabral arriva au Port de Lisbonne le 31 de Juillet 1501. Il y fut rejoint, peu de jours après, par le Vaisseau que la tempête lui avoit fait perdre de vûe depuis le Cap de Bonne-Espérance. Sancho de Toar ne tarda pas non plus à le suivre. Il rapporta que Sofala étoit une petite Isle, fort proche du Continent, habitée par les Cafres, & remplie de mines d'or, qui excitoient l'avidité de tous les Mores des Indes. Ils en venoient dépoüiller les Habitans, par des échanges de peu de valeur. Toar avoit amené un More, pour lequel il avoit laissé un de ses gens en ôtage, & de qui la Cour de Portugal reçut des éclaircissemens d'importance. Des douze Vaisseaux qui étoient partis avec Cabral, il n'en revint que six; & l'on n'a jamais sçu clairement quel avoit été le sort des autres.

CHAPITRE VI.

Troisiéme Voyage des Portugais aux Indes Orientales, sous la conduite de Juan de Nueva.

De Nueva. 1501.

Nouvelle Flotte envoyée aux Indes Orientales.

AVANT le retour de Cabral, le Roi de Portugal, enflammé de jour en jour par de nouvelles espérances, avoit envoyé, dès le mois de Mars de la même année, une autre Flotte aux Indes. Mais, s'étant imaginé que la querelle de Gama devoit être terminée à Calecut, & que Cabral y auroit établi le commerce des Portugais sur des fondemens plus solides, il n'avoit composé cette nouvelle Flotte que de quatre Caravelles, qui ne portoient pas plus de 400 hommes. De ces quatre Bâtimens chargés de marchandises, deux étoient pour Sofala, & les deux autres pour Calecut. *Juan de Nueva*, Galicien de naissance, & d'une expérience consommée dans la Marine, fut nommé pour les commander. Ses instructions l'obligeoient de toucher à *San-Blaz*; & si quelqu'un de ses Vaisseaux s'écartoit dans la route, il devoit l'attendre pendant dix jours dans cette Rade. Ensuite il devoit gagner Sofala, pour y établir un Comptoir, s'il ne le trouvoit pas déja formé par Cabral. Delà, il devoit moüiller à Quilloa dans la même vûe; & se rendre enfin à Calecut, où, s'il trouvoit encore Cabral, il avoit ordre de le reconnoître pour son Général.

Instructions données à l'Amiral.

Sa navigation fut si heureuse, qu'après avoir découvert l'isle *de la Conception*, au huitiéme degré de latitude méridionale, il arriva, sans aucune perte, à *San-Blaz*. Pendant qu'il cherchoit à s'y procurer des rafraîchissemens, il trouva dans un vieux soulier une lettre de Pedro d'Atayde, qui contenoit les affaires des Portugais, & l'état de leurs espérances à Calecut, à Cochin & à Cananor. Cet avis imprévû lui fit conclure que ses gens étant en si petit nombre il ne devoit laisser aucune de ses Caravelles à Sofala. Il passa cette Ville. Il arriva au mois d'Août à Mozambique, d'où il se rendit à Quilloa, après avoir découvert une Isle à laquelle il donna son nom. Ayant touché à Melinde, le Roi lui apprit tout ce qui s'étoit passé aux Indes, & lui confirma ce qu'il avoit déja sçu à Quilloa du Banni que Cabral y avoit laisse. Il donna la chasse, près de Melinde, à deux grands Vaisseaux Mores, dont il

Le hazard lui fait trouver une lettre dans un soulier.

Isle de Nueva.

prit l'un & le brûla. Ensuite il traversa le Golphe d'Anchedive, où il arriva au mois de Novembre; &, tandis qu'il y prenoit de l'eau, sept grands Vaisseaux de Cambaye passant par cette route pour se rendre aux Détroits de la Mecque, il prit le parti d'éviter leur rencontre. Il gagna Cananor, où le Roi, avec lequel il eut une conférence, le pressa beaucoup d'y faire sa cargaison; mais voulant recevoir auparavant les informations du Facteur de Cochin, il remercia ce Prince de ses offres. Dans le reste de sa navigation, il attaqua un Vaisseau More de Calecut, qui fit une vigoureuse défense, mais qu'il prit & qu'il fit consumer par les flammes. Enfin il arriva au Port de Cochin.

JUAN DE NUEVA. 1501.

Conférence avec le Roi de Cananor.

Nueva arrive à Cochin.

Le Facteur Portugais se rendit à bord, pour l'informer de ce qu'il lui importoit de sçavoir. Le Roi de Cochin étoit vivement offensé que Cabral fût parti sans lui faire ses adieux, & qu'il eût enlevé les Otages; ce qui n'avoit point empêché que ce Prince n'eût continué de traiter civilement les Portugais. Il les avoit même logés dans son Palais, pour les mettre à couvert de la haine des Mores, qui avoient mis une fois le feu à leur maison; & lorsqu'ils vouloient sortir pendant le jour, il les faisoit accompagner par une garde de Nayres. Le Facteur apprit aussi à Nueva que les Négocians du Pays avoient si peu de goût pour les marchandises Portugaises, qu'ils refusoient de les prendre en échange; & que s'il n'avoit point apporté d'argent, il étoit menacé de retourner sans épices (*a*).

Etat du Comptoir.

Ces éclarcissemens firent prendre à Nueva le parti de regagner aussi-tôt Cananor; mais il trouva dans les Négocians de cette Ville le même dégoût pour ses marchandises. Cependant le Roi, qui fut informé de cet obstacle, aima mieux se faire sa caution que de le voir partir avec ses Vaisseaux vuides. Il eut la générosité de répondre pour 1000 quintaux de poivre, 50 de gingembre, & 450 de canelle, outre quelques étoffes, dont Nueva laissa le prix à prendre sur les marchandises qu'un Facteur, qu'il établit à Cananor avec deux Sécretaires, devoit vendre après son départ. La cargaison s'achevoit tranquillement, lorsque le Roi fit avertir le Général Portugais qu'on avoit vû paroître du côté du Nord plus de quatre-vingt *Pares* que le Samorin envoyoit pour l'attaquer, & le fit presser de mettre à terre son monde & son artillerie. Nueva témoigna beaucoup de reconnoissance à ce généreux Prince; mais il déclara que malgré l'inégalité des forces il ne craignoit point d'en venir aux mains avec les ennemis de sa Nation.

Générosité du Roi de Cananor.

La Flotte de Calecut vient attaquer les Portugais.

Le lendemain, dès la pointe du jour, on vit entrer dans la Baye de Cananor plus de cent Vaisseaux, ou Pares, remplis de Mores. A cette vûe Nueva se retira au centre de la Baye, & donna ordre à son artillerie de faire feu sans interruption. Les Mores, qui étoient encore sans canon, demeurerent à tant de distance que toutes leurs fléches ne purent causer le moindre mal à la Flotte. Et les Historiens Portugais confessent que Nueva n'eut l'obligation de son salut, & même de sa hardiesse, qu'à son artillerie. Il tua un grand nombre de Mores, il coula plusieurs de leurs Vaisseaux à fond, sans avoir un seul homme de blessé. Cette exécution ayant duré tout le jour, l'ennemi arbora un pavillon vers le soir. On s'imagina d'abord que ce n'étoit qu'un

Elle est défaite.

(*a*) Suivant Faria, les Portugais, dans la vûe apparemment de soutenir leur crédit, prirent une partie de leur cargaison à Cochin.

JUAN DE NUEVA. 1501.

artifice, & Nueva fit continuer le feu. Mais la vûe du pavillon, qu'on ne retiroit pas, & plus encore le désordre de l'artillerie Portugaise, dont il étoit crevé quantité de pieces, porterent le Général à répondre par un autre pavillon. Alors on vit approcher, dans une petite Barque, un More qui vint proposer deux jours de Treve. Nueva y consentit; mais à condition que les ennemis s'en serviroient pour sortir aussi-tôt du Port. Ils se soumirent à cette loi. La Flotte Portugaise quitta aussi son poste, & les suivant à peu de distance, elle jetta l'ancre fort près d'eux. Pendant la nuit, on s'apperçut qu'il s'en approchoit plusieurs petites Barques, dans l'intention sans doute d'y mettre le feu. Quelques boulets tirés au hazard les forcerent de se retirer, & firent reprendre le lendemain, à tous les Mores (*a*), la route de Calecut. Nueva ne s'arrêta plus que pour prendre congé du Roi de Cananor. Sa navigation continua d'être si heureuse, qu'il (*b*) arriva au Port de Lisbonne avec tous ses Vaisseaux, sans avoir rien souffert de la guerre ni des Flots.

Loix du Vainqueur.

Nueva retourne à Lisbonne.

On apprit dans la suite, que peu de jours après son départ, il étoit revenu à Cananor un des Portugais que Cabral avoit laissés prisonniers à Calecut, envoyé par le Samorin pour faire des excuses à la Nation, avec l'offre de rétablir le commerce, & d'accorder toutes les sûretés qui pouvoient faire renaître la confiance.

CHAPITRE VII.

Second Voyage de Vasco de Gama aux Indes Orientales, & quatriéme des Portugais. Gama commence à porter la guerre aux Indes.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

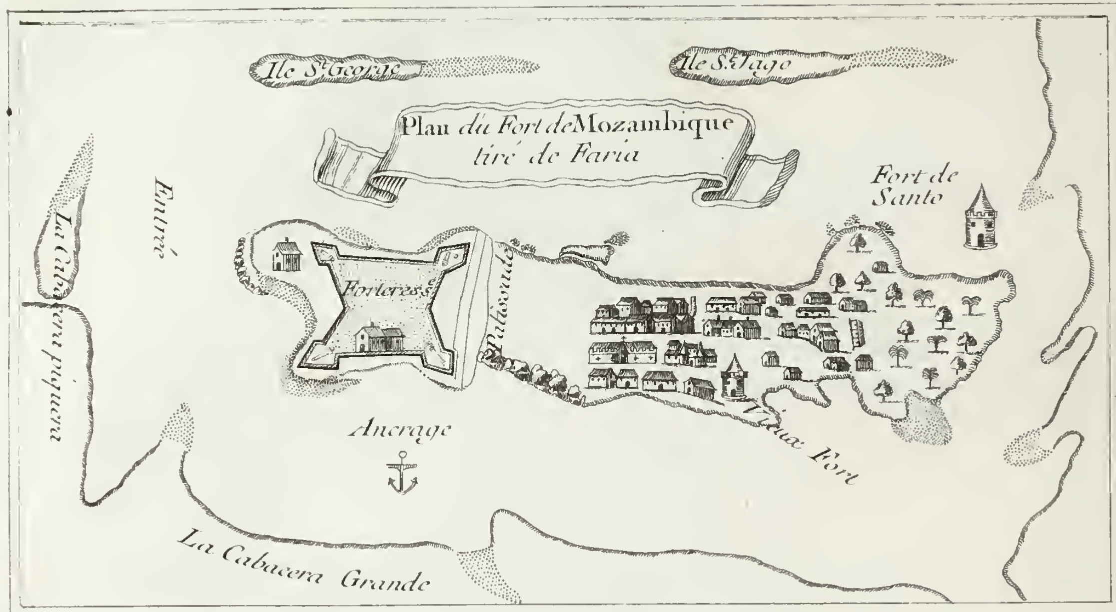
Motifs qui soutinrent la constance des Portugais.

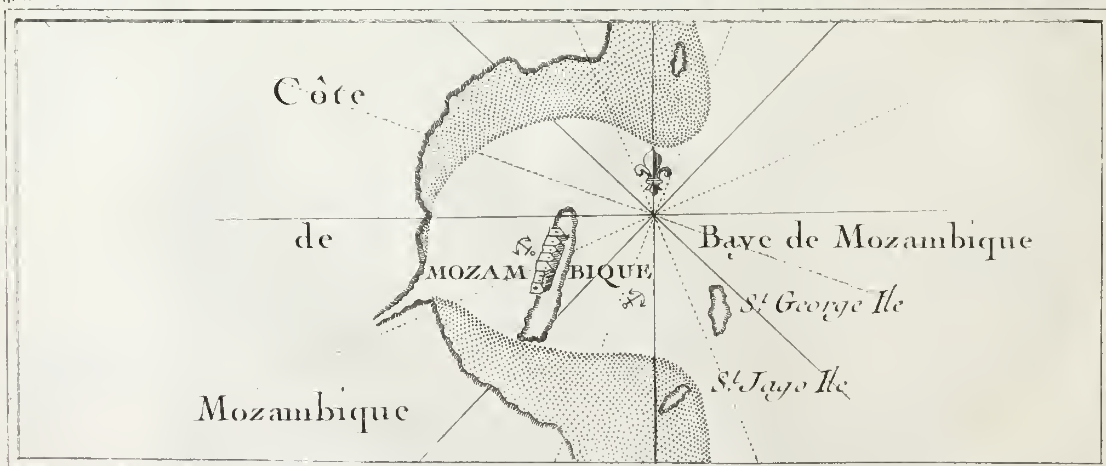
LES Relations de Pedro Alvarez Cabral avoient fait comprendre qu'il ne falloit point espérer de s'établir dans les Indes Orientales sans y employer la force. On délibera long-tems s'il n'étoit pas plus avantageux de renoncer à cette entreprise; mais la réputation des Portugais y étoit trop engagée pour leur permettre de se laisser vaincre par les difficultés. D'ailleurs on alleguoit, en faveur de la confiance, que malgré toutes les pertes qu'ils avoient essuyées, le profit l'avoit beaucoup emporté sur le dommage. On ajoutoit un motif encore plus important; c'étoit celui de la Religion qu'on esperoit d'étendre dans ces vastes Contrées. Mais le Roi demeura persuadé que pour donner du poids à son nom parmi tant de Nations puissantes & éloignées, il devoit faire éclater ses richesses & ses forces. Ainsi la résolution à laquelle il s'arrêta fut de faire partir au mois de Mars 1502, trois Escadres ensemble; la premiere, de dix Vaisseaux, commandée par Vasco

Ils font partir tout à la fois trois Escadres.

(*a*) Faria place la scene de cette action dans la Baye de Calecut, & prétend que les Mores eurent cinq grands Vaisseaux & neuf Pares coulés à fond. Barros met dix Vaisseaux Marchands & neuf Pares.

(*b*) Maffé & Faria rapportent qu'il découvrit à son retour l'Isle de Sainte-Helene, qui étoit sans habitans. Cela confirme ce qu'on a lû ici pag. 33.





F. Baillieul l'ainé Sculp.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

de Gama, qui sembloit appellé à subjuguer les Indes, comme à les découvrir; la seconde, de cinq Vaisseaux, sous Vincent Sodre, pour nettoyer les Côtes de Cochin, & de Cananor, c'est-à-dire, pour empêcher les Turcs & les Arabes de porter leur Commerce aux Indes, en veillant à l'entrée de la Mer rouge; la troisiéme, de cinq Vaisseaux encore, sous Etienne de Gama: ce qui devoit composer une Flotte de vingt Vaisseaux, qui avoient ordre de reconnoître Vasco de Gama pour Amiral. Le choix du Roi, pour ce commandement, étoit d'abord tombé sur Pedro Alvarez de Cabral; mais par des considerations importantes, il fut changé en faveur de Gama.

Vasco de Gama est nommé Général.

Circonstances de son départ.

Après avoir reçû l'Etendart de la foi dans l'Eglise cathédrale de Lisbonne, avec le titre d'*Amiral des Mers d'Orient*, Gama partit le 3e jour de Mars, à la tête seulement des deux premieres Escadres, parce que la troisiéme ne put mettre à la voile que le 1 de May. Il avoit à bord les Ambassadeurs de Cochin & de Cananor, que le Roi de Portugal renvoyoit comblés d'honneurs & de présens. Vers le Cap Verd, il rencontra une Caravelle Portugaise, qui retournoit à Lisbonne, avec quantité d'or *de Mina*. Les Ambassadeurs Indiens, surpris du Commerce des Portugais, lui témoignerent que ce qu'ils voyoient ne s'accordoit gueres avec le recit de l'Ambassadeur de Venise en Portugal, qui leur avoit assuré, que sans le secours des Vénitiens, à peine les Portugais étoient en état de mettre quelques Vaisseaux en Mer. C'étoit l'envie qui faisoit tenir ce langage à l'Ambassadeur, depuis qu'il voyoit le commerce des Indes perdu pour les Vénitiens par la voie de l'Egypte.

Jalousie des Vénitiens.

La Flotte ayant doublé le Cap de Bonne-Esperance, & passé les Courans, Dom Vasco prit la route de Sofala, avec quatre de ses moindres Vaisseaux, & chargea le reste de se rendre directement à Mozambique. Il devoit, suivant les ordres du Roi, non-seulement observer la situation de cette Ville, & choisir un lieu commode pour y élever un Fort, mais reconnoître le Pays & les Mines. Le Roi de Sofala ne lui fit point acheter trop cher son amitié, & la liberté d'établir un Comptoir Portugais dans la Capitale. Cette alliance fut cimentée par des présens mutuels. Dom Vasco partit, après avoir employé vingt-cinq jours à cette négociation; mais en sortant de la Riviere, il perdit un de ses Vaisseaux, dont il ne put sauver que les hommes.

Comptoir établi à Sofala.

En arrivant à Mozambique, il trouva la même facilité à faire un Traité d'alliance avec le Roi, malgré l'aversion que ce Prince avoit marquée pour les Portugais dans leur premier voyage. Il obtint, comme à Sofala, la permission d'établir un Comptoir, dont le seul but étoit encore de fournir aux Flottes Portugaises des provisions à leur passage. De-là il se rendit avec ses deux Escadres à Quilloa, dans le dessein de punir Ibrahim, qui regnoit dans cette Contrée, du mauvais traitement qu'il avoit fait à Pedro Alvarez Cabral, & de le rendre Tributaire des Portugais. Il y arriva (*a*) le douze de Juillet. Ibrahim, pressé par la crainte, se hâta de lui rendre une visite à bord; mais on connoissoit la perfidie de son caractere. Dom Vasco, ne le vit pas plûtôt en sa puissance, que sans garder de mesures, il le menaça de

Comptoir à Mozambique.

Adresse de Gama pour assujetir le Roi de Quilloa.

(*a*) Faria raconte, qu'en arrivant, Gama battit furieusement la Ville: il ajoûte que cet Ibrahim étoit un usurpateur, qui craignoit beaucoup pour sa Couronne.

Vasco de Gama. II. Voyage. 1502.

la perte de sa liberté, s'il ne s'engageoit sur le champ à payer un tribut au Portugal. Le Monarque captif promit de donner tous les ans deux mille *Miticaux* d'or, & remit pour caution entre les mains des Portugais, un riche More, qu'il haïssoit mortellement, & dont il cherchoit l'occasion de se défaire. En effet, aussi-tôt qu'il fut rentré dans sa Capitale, il refusa d'exécuter le Traité, moins pour conserver son argent, que pour exciter l'Amiral à faire tuer sa caution : mais le More, apprenant l'infidélité de son Maître, prit le parti de payer la somme, pour obtenir la liberté. Etienne de Gama joignit ici la Flotte avec la troisiéme Escadre. L'Amiral partit alors pour Melinde, à la tête de toutes ses forces; mais un vent impétueux le poussa huit lieues au-delà de cette Ville, dans une Baye, où il trouva plusieurs Vaisseaux Mores, & quelques-uns de Calecut, dont il se saisit.

Il prend plusieurs Vaisseaux Mores.

Il étoit attendu par un évenement plus considérable sur la Côte de l'Inde. En approchant de Mont-Deli, au Septentrion de Cananor, il rencontra un Bâtiment de la premiere grosseur, nommé *le Meri*, qui appartenoit au Soudan d'Egypte, chargé non-seulement de marchandises précieuses, mais d'un grand nombre de Mores de la premiere distinction, qui alloient en pélerinage à la Mecque. Les Portugais s'en étant rendus Maîtres, après une vigoureuse résistance, l'Amiral y monta, & se fit amener les principaux Mores, qu'il menaça de faire jetter sur le champ dans la Mer, s'ils ne produisoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils prétendirent que tous leurs effets étoient restés à Calecut: mais Dom Vasco en ayant fait prendre un, qui fut jetté dans les flots, pieds & mains liés, à la vûe des autres; cet exemple les rendit plus traitables. Ils présenterent les trésors qui étoient destinés au Temple de leur Prophète. Tous les enfans (*a*), furent transportés dans le Vaisseau de l'Amiral, & le reste du butin fut abandonné aux Matelots Portugais. Ensuite Etienne Gama, par l'ordre de Dom Vasco, mit le feu au Bâtiment. Les Mores à cette vûe, rompirent leurs liens, & la clôture qui les tenoit renfermés. L'eau qu'ils avoient dans le Vaisseau, leur servit à éteindre les flammes; & lorsqu'Etienne de Gama voulut s'approcher pour les faire rentrer dans la soumission, ils le reçurent avec tant de résolution que la nuit étant fort proche, il fut obligé d'abandonner son entreprise. Dom Vasco fit veiller autour d'eux pendant l'obscurité, pour empêcher, qu'à la faveur des ténébres, ils ne pussent gagner la terre, qui n'étoit pas éloignée. Toute la nuit ces Malheureux ne cesserent pas d'invoquer le secours de Mahomet. Etienne de Gama, fut renvoyé le matin, pour exécuter ses premiers ordres. Il entra dans le Vaisseau; il y mit le feu, en poussant les Mores, que le desespoir, portoit encore à se défendre. La plûpart, se voyant pressés par les flammes, se précipiterent dans l'eau, avec ce que la fureur leur avoit fait prendre pour armes, & se défendirent, en nageant, contre ceux qui les poursuivoient. Il y en eut même qui attaquerent les Chaloupes dans cette situation, & qui y causerent quelque désordre. Cependant ils furent tous tués ou noyés; & les autres coulerent bien-tôt à fond avec leur Vaisseau qu'ils n'a-

Prise d'un riche Vaisseau d'Egypte.

Fin tragique de ce Bâtiment & des Mores qui le montoient.

(*a*) Ils étoient au nombre de vingt. Faria rapporte, que Dom Vasco fit vœu au Ciel de les engager tous dans l'état écclésiastique, & de fonder un revenu pour leur entretien dans l'Eglise de Sainte Marie de Belem : ce qu'il executa. C'étoit une espece d'amende qu'il crut devoir à Dieu, parce qu'un Portugais s'étoit fait Mahométan.

voient pas quitté ; de sorte que d'environ trois cens hommes, entre lesquels on comptoit trente femmes, il n'y en eut pas un qui pût échapper aux flammes, aux flots, ou à l'épée.

Vasco de Gama. II. Voyage. 1502.

Complaisance forcée du Roi de Cananor pour les Portugais.

Après cette sanglante expédition, l'Amiral, étant arrivé à Cananor, fit dire au Roi qu'il désiroit de lui parler. Une priere, qui avoit été précedée du bruit de sa victoire, & qui étoit soutenue par une Flotte si puissante, ne pouvoit passer que pour un ordre auquel il y auroit eu du péril à résister. Ainsi, quelques preuves que les Portugais eussent déja reçues de la bonne foi de ce Prince, ils n'eurent plus le plaisir de pouvoir distinguer ce qui étoit l'effet de la crainte ou de l'affection. Cependant l'apparence se soutint en leur faveur. Le Roi fit construire un pont de bois, qui s'étendoit fort loin sur l'eau, & qui fut couvert de tapis. A l'extrêmité, du côté de la terre, il fit bâtir une salle de bois, qui fut ornée de ce qu'il y avoit de plus précieux. Il s'y rendit le premier, escorté de 1000 Nayres, au son des trompettes & des autres instrumens. L'Amiral parut bien-tôt, accompagné de toutes les Chaloupes de la Flotte, & descendit sur le pont, au bruit de son artillerie. On portoit devant lui deux grands bassins de vermeil, remplis de pieces de corail, & d'autres bijoux estimés dans les Indes. Il fut reçu, à la tête du pont, par plusieurs Nayres, & le Roi vint au-devant de lui jusqu'à la porte de la salle. Ce Prince l'embrassa. On avoit placé au fond de la salle deux chaises, sur lesquelles ils s'assirent ; & cette posture, à laquelle le Roi se contraignit, étant contraire à l'usage des Indes, c'étoit la plus haute marque de considération qu'il pût donner à l'Amiral. Ils conclurent, dans cette conférence, un Traité d'amitié & de commerce, avec l'établissement d'un Comptoir à Cananor. Les Portugais déchargerent immédiatement une partie de leurs Vaisseaux ; & sans exiger d'autres cautions de la sincérité du Roi, ils partirent pour Calecut.

Conférence du Roi avec l'Amiral.

§. II.

Vasco de Gama canonne Calecut. Il court risque d'être pris. Fermeté du Roi de Cochin.

Allarmes du Samorin.

La renommée avoit appris au Samorin l'arrivée & les forces de ces Marchands guerriers dont il connoissoit déja la valeur ; & le souvenir de son infidélité lui faisoit prévoir ce qu'il devoit craindre de leur ressentiment. Cependant il ne les croyoit pas si proches de ses Côtes ; & Gama, en arrivant à la vûe de la Ville, se saisit de plusieurs Pares, & d'environ cinquanre Malabares, avant qu'ils eussent pris des précautions contre la surprise. Il suspendit les hostilités, pour attendre si le Samorin donneroit quelques marques de repentir. Bien-tôt il vit arriver une Barque, qui portoit un pavillon, avec un Religieux Francisquain, que les Portugais prirent d'abord pour un de ceux qui étoient restés à Calecut dans le voyage de Cabral. En montant sur le Vaisseau de l'Amiral, il prononça *Deo gratias :* ce qui n'empêcha point qu'il ne fût aussi-tôt reconnu pour un More. Il commença par des excuses de ce déguisement, qu'il n'avoit pris que pour s'approcher sans péril. Ensuite il déclara qu'il étoit venu par l'ordre du Samorin, pour offrir

Il fait déguiser un de ses gens en Francisquain.

Motifs de cet artifice.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1502.

à l'Amiral un nouvel établissement de Commerce avec Calecut. Gama répondit qu'il pourroit penser à cette proposition lorsqu'il auroit reçu du Samorin une juste satisfaction pour la mort de Correa, & pour les marchandises qui étoient restées dans le Comptoir.

Trois jours se passerent en Messages, qui ne produisirent aucun effet. L'Amiral, persuadé qu'on ne cherchoit qu'à gagner du tems, fit déclarer au Samorin qu'il lui accordoit encore jusqu'à midi pour se déterminer, & que s'il ne recevoit point dans cet espace une réponse qui le satisfit, il employeroit contre lui le fer & le feu, en commençant par les cinquante Malabares de ses sujets qu'il avoit faits prisonniers. Et pour donner plus de force à cette menace, s'étant fait apporter un sable d'une heure, il répeta au More qu'il chargeoit de ses ordres, qu'aussi-tôt que cet instrument auroit fait tel nombre de révolutions, il exécuteroit infailliblement ce qu'il venoit de lui déclarer.

Fermeté de Gama.

Le Samorin, toujours gouverné par les Mores, eut la fermeté de ne faire aucune réponse. Le terme expira. Dom Vasco fit tirer un coup de canon, qui étoit le signal annoncé pour tous ses Capitaines; & les cinquante Malabares, qu'on avoit distribués sur chaque bord, furent pendus au même moment. On leur coupa aussi-tôt les pieds & les mains (*a*), qui furent envoyés au rivage dans un Parc gardé par deux Chaloupes, avec une Lettre écrite en Arabe pour le Samorin. L'Amiral lui déclaroit que c'étoit de cette maniere qu'il avoit résolu de le récompenser, pour toutes ses trahisons & ses infidélités; & qu'à l'égard des marchandises qui appartenoient au Roi son Maître, il avoit mille moyens de les recouvrer au centuple. Après cette déclaration, il fit avancer, pendant la nuit, trois de ses Vaisseaux le plus près qu'il put du rivage; & le lendemain, aux premiers rayons du jour, l'artillerie fit un feu terrible sur la Ville. Quantité de maisons furent abbatues, & le Palais fut réduit en poudre. Gama, satisfait de cette premiere vengeance, laissa *Vincent Sodre*, avec six Vaisseaux, pour ruiner le commerce des Mores, & prit la route de Cochin.

Il exerce une furieuse vengeance contre Calecut.

Il y retrouva la même affection pour le nom Portugais dans le Roi Trimumpara (*b*). Ce Prince commença par lui envoyer volontairement des Otages, & s'avança sur le bord de la Mer, pour se procurer plus promptement la satisfaction de l'embrasser. Gama, dans cette entrevûe, lui remit une Lettre & des présens du Roi de Portugal. La Lettre contenoit des remercimens pour les faveurs dont il avoit comblé Cabral; & les présens étoient une Couronne d'or, parsemée de joyaux; un collier d'or émaillé; deux fontaines d'argent d'un travail curieux; deux Aigueres ornées de bas reliefs; une tente fort riche; une piece de satin cramoisi, & une piéce de sandal. Trimumpara fut extrêmement sensible à des témoignages si distingués de l'estime des Portugais. Il fit tendre sur le champ la tente pour en apprendre l'usage. On y conclut un nouveau Traité d'alliance. Il donna au Facteur une maison, pour servir de Comptoir, & le prix des épices fut reglé. Tous les articles de

Affection du Roi de Cochim pour les Portugais.

Présens du Roi de Portugal à ce Prince Indien.

(*a*) Suivant Faria, les Malabares furent jettés dans la Mer, pour être poussés sur le rivage par la marée.

(*b*) Faria l'appelle *Uniramacoul*, quoique lui-même & d'autres Historiens l'ayent nommé d'abord Trimumpara; peut-être celui-ci étoit-il mort, & l'autre étoit-il son Successeur.

cette



Cochin filius inv — Chedel Sculp

Le Roy de Cockin sur son Elephant accompagné de ses Nayres

cette capitulation furent couchés par écrits, & signés de la main du Roi, qui envoya de son côté au Roi de Portugal, deux bracelets d'or, garnis de pierres précieuses; une écharpe pour la tête, à l'usage des Mores, d'un tissu d'argent, & longue de deux aunes; deux grandes pieces de calico de Bengale, avec une pierre de la grosseur d'une noix, dont la vertu est admirable contre toutes sortes de poisons. Elle est tirée de la tête d'un animal fort rare, que les Indiens nomment (*a*) *Bulgoldoph*.

Vasco de Gama. II. Voyage.

1502. Traité entre les deux Rois.

Pendant que Gama chargeoit sa Flotte à Cochin, il reçut un Messager de Calecut, qui venoit lui offrir, de la part du Samorin, la restitution des marchandises Portugaises, avec la liberté de retourner dans ses Etats, & d'y rétablir le Traité de Commerce. Il fit garder le Messager (*b*), dans l'intention de le punir, si le Samorin manquoit de bonne foi; & contre l'avis de tous ses Capitaines, il résolut de se rendre à Calecut avec son seul Vaisseau. L'Escadre de Vincent Sodre, qui continuoit de croiser sur cette Côte, lui parut une ressource suffisante contre des périls qu'il redoutoit peu. A son arrivée, le Samorin lui fit dire que, le jour suivant, tous les différens seroient heureusement terminés. Mais lorsqu'il eut appris que l'Amiral étoit seul, il dépêcha trente trois Pares bien équipés, avec ordre de se saisir de lui. Cette multitude de petits Bâtimens fondit si brusquement sur le Vaisseau de Gama, que pour se dérober à leur premiere impétuosité, il fut obligé de couper un de ses cables, & de mettre au vent toutes ses voiles. Ils continuerent de le presser avec tant de chaleur, qu'il n'auroit point évité le malheur d'être pris, si l'Escadre de Sodre n'eût paru fort à propos. A son retour, il fit pendre sans pitié (*c*) le Messager du Samorin.

Nouveaux artifices du Samorin.

L'Amiral court risque d'être pris.

Ce Prince perfide conçut dans quel précipice il s'étoit jetté par sa nouvelle trahison. Il ne pouvoit plus compter sur l'artifice, & le nombre des Vaisseaux Portugais ne lui laissoit rien espérer de la force. Il tourna ses vûes du côté de Cochin, pour essayer de jetter l'allarme dans l'esprit du Roi, & de le dégouter de l'alliance du Portugal. Dans une lettre qu'il lui écrivit, il traita les Portugais de Voleurs, en lui représentant les dangers dont il étoit ménacé par de tels Hôtes, & les maux qu'ils avoient déja causés à Calecut. Trimumpara répondit qu'il étoit de son intérêt de traiter favorablement ceux qui apportoient de l'argent dans ses Etats, & qu'il ne se flattoit pas qu'à sa priere, le Samorin voulût congédier les Mores de la Mecque, qui exerçoient le Commerce à Calecut. Cette réponse attira des ménaces sanglantes au Roi de Cochin; mais loin de s'en effrayer, il repliqua que la crainte ne seroit jamais capable de lui faire commettre une perfidie. Le Samorin jura au fond de son cœur, d'en tirer une sévere vengeance, après le départ des Portugais: & pour ne pas leur découvrir l'impuissance de sa haine, il fit armer vingt-neuf gros Vaisseaux, avec quelque espérance, que leur Flotte, chargée comme elle étoit de marchandises, seroit moins capable de résister à la sienne.

Le Samorin s'efforce d'animer le Roi de Cochin contre les Portugais.

Son ressentiment contre ce Prince.

(*a*) Faria l'appelle *Bulgodolf*. C'est un serpent à chapeau. La pierre se nomme en François, *Pierre de Serpent*; en Portugais, *Cobra de Capelos*.

(*b*) Le même Auteur dit que ce Messager étoit un Bramine, qui laissa son fils & son neveu en ôtage, & qui étant revenu à Calecut avec Gama, fut chargé de toutes les députations entre le Samorin & les Portugais. Il dit encore que l'Amiral avoit une Caravelle avec son Vaisseau.

(*c*) Faria prétend que le fils & le neveu du Bramine furent pendus.

Vasco de Gama. II. Voyage. 1502.

Reconnoissance des Portugais pour le Roi de Cochin.

Trimumpara ne révela rien à Dom Vasco de ce qui s'étoit passé entre lui & le Samorin, jusqu'au départ de la Flotte; mais il fit cet aveu, lorsqu'il la vit prête à lever l'ancre, en assurant l'Amiral, qu'il s'exposeroit à perdre sa Couronne pour servir le Roi de Portugal. Dom Vasco lui protesta que des sentimens si généreux, exciteroient toute la reconnoissance de son Maître, & lui promit, au nom du Roi Emmanuel, des secours si puissans qu'ils le mettroient en état, non seulement de défendre son propre Royaume, mais d'en conquérir d'autres. Il ajoûta que désormais, la guerre seroit poussée sans ménagement contre le Samorin, qui loin d'insulter les autres, auroit assez d'embarras à se soutenir sur son Trône. Ces promesses furent d'autant plus agréables au Roi de Cochin, qu'elles avoient pour témoins ses principaux Nayres, gens dévoués aux Mores, & qui voyoient à regret l'établissement du Comptoir Portugais (*a*).

La Flotte de Calecut est encore défaite.

La Flotte ayant mis à la voile avec un vent favorable, rencontra celle de Calecut, qui entreprit de couper son passage à trois ou quatre lieues de Paderane. Dom Vasco transporté d'indignation, autant que de courage, se précipita sur eux; tandis que Sodre & deux autres Capitaines, s'avançant aussi plus promptement que les autres, attaquerent avec tant de furie deux des plus gros Vaisseaux Indiens, que la plus grande partie de ceux qui les montoient s'élancerent dans l'eau pour éviter des ennemis si terribles. Le reste de la Flotte Portugaise, qui survint aussi-tôt, acheva de répandre l'effroi parmi les autres, & les força de fuir en confusion vers le Rivage. L'Amiral défendit à ses gens de les poursuivre, dans la crainte des sables, qu'ils ne connoissoient point encore; mais ils tuerent à l'aise environ trois cent de ces malheureux, qui s'efforçoient inutilement de se défendre en se sauvant à la nage. On trouva dans les deux Vaisseaux dont on s'étoit saisi, quantité de porcelaine & d'étoffes de la Chine, de vases de vermeil, & d'autres marchandises précieuses. La plus riche partie de ce butin, fut une Statue d'or, du poids de soixante marcs, & d'une monstrueuse figure. Les yeux étoient deux Emeraudes. La plus grande partie du Corps étoit couverte d'une sorte de robbe d'or battu, curieusement travaillée, & parsemée de pierres précieuses. Sur la poitrine de l'Idole, il y avoit un gros Rubis, qui jettoit autant de lumiere, que le feu le plus ardent. On brûla les deux Vaisseaux, après les avoir dépouillés de toutes leurs richesses.

Statue monstrueuse.

Fidélité du Roi de Cananor.

Gama continua librement sa route vers Cananor, où l'accueil qu'il reçut du Roi le consola des trahisons du Samorin. Il y laissa trente-quatre hommes, dans une grande maison que ce Prince leur donna pour en faire leur Comptoir, & le prix des épices fut réglé comme à Cochin (*b*). Les deux Nations con-

(*a*) Barros, Maffée, & Faria prétendent que pendant son sejour à Cochin, Gama reçut des Ambassadeurs de la part des Chrétiens de Cranganor, & font monter le nombre de ces Chrétiens à 30000. Ils ajoûtent qu'ils se soumirent au Roi de Portugal, & qu'ils remirent à son Amiral, pour témoignage de leur soumission, leur Bâton de Justice, qui étoit de la longueur d'un Sceptre, garni d'argent par le bas, avec trois sonnettes au sommet.

(*b*) Faria raconte, que des Commissaires ayant été nommés pour régler dans ce Port ce qui appartenoit au Commerce, ils ne s'accorderent point sur le prix des épices; à l'occasion de quoi les Portugais menacerent beaucoup le Roi de Cochin. En un mot cet Auteur prétend que Trimumpara fut d'abord aussi peu traitable qu'aucun autre Roi du même Pays, & que s'étant joint d'abord avec ceux de Calecut, & de Cananor, dans le dessein de faire perir les Portugais, il ne revint à des vûes plus humaines comme le Roi de Cananor, qu'après avoir vû l'inutilité des premieres.

vinrent de se défendre mutuellement. Le Roi promit de ne prendre parti pour aucune Puissance contre Trimumpara. Sodre fut chargé par l'Amiral de demeurer sur cette Côte jusqu'au mois de Fevrier; mais, s'il voyoit dans cet intervalle quelque apparence à la guerre entre le Samorin & Trimumpara, de se rendre à Cochin, & d'y passer l'hiver. Si la paix regnoit de ce côté là, il eut ordre de faire voile vers la Mer rouge, & de s'emparer de tous les Bâtimens de la Mecque, qui faisoient le commerce des Indes.

VASCO DE GAMA. II. Voyage. 1503.

Le vingt Decembre 1503, Gama partit avec treize Vaisseaux, pour retourner en Portugal. Il relâcha au Port de Mozambique, sans autre nécessité que d'en faire radouber deux. Vers le Cap de Corientes, il fut retardé par des vents contraires, & par des tempêtes, qui séparerent de la Flotte Etienne de Gama son frere. Enfin il prit terre à Cascaïs, le premier de Septembre. Un grand nombre de Seigneurs Portugais vinrent l'y recevoir, & composerent son Cortege jusqu'à la Cour. Il se fit précéder par un Page, qui portoit le tribut du Roi de Quilloa dans un bassin d'argent. Le Roi Emmanuel lui fit un accueil fort honorable, tel qu'il le crut devoir à sa conduite & à sa valeur. Il lui confirma le Titre d'*Amiral des Mers de l'Inde*, auquel il joignit celui de Comte de *Videgueyra*. Son Frere arriva six jours après lui, sans autre disgrace que la perte d'un de ses Mats.

Retour de Gama en Portugal.

Faveurs & recompenses qu'il reçoit de la Cour.

Le nom de Vasco de Gama va demeurer, comme enseveli dans un honorable repos, pendant un assez grand nombre d'années; Mais c'est pour reparoître en 1524, avec une nouvelle gloire & de nouveaux Titres, sous le regne de Jean III.

CHAPITRE VIII.

Progrès des Portugais aux Indes, depuis 1503 jusqu'en 1505. Exploits de Pacheco.

PACHECO. 1503.

IL parut au Samorin, qu'après le départ de la Flotte Portugaise tout devoit rentrer dans l'ancien ordre, & que parmi des Rois, ses Tributaires, ou ses Vassaux, il n'en devoit rester aucun qui refusât de se soumettre à ses volontés. Dans cette confiance il renouvella ses menaces au Roi de Cochin, avec de nouveaux efforts pour lui faire comprendre que les Portugais étant ennemis des Mores, c'étoit ruiner le commerce des Indes avec l'Arabie & l'Egypte que de favoriser trop ces Etrangers. Enfin, n'ayant rien obtenu par ses instances, il assembla 50000 hommes à *Panami*, seize lieues au-dessus de Cochin; & le reste de ses préparatifs répondit à la force de cette armée.

Le Samorin déclare la guerre au Roi de Cochin.

Le peuple de Cochin, effrayé du péril qui le menaçoit, se réunit pour solliciter son Roi d'abandonner les intérêts du Portugal, & de livrer même les Portugais du Comptoir au Samorin, que cette seule démarche pouvoit appaiser. Mais Trimumpara rejetta de si lâches propositions. Il se mit en campagne avec un petit nombre de troupes, & trois de ses Neveux. A la premiere charge il fut abandonné de sa principale Noblesse. Cependant la va-

Fidélité du Roi de Cochin pour les Portugais.

PACHECO. 1503.

leur des Portugais le soutint dans un passage, & lui donna le tems de rallier ses forces. Mais ayant perdu un de ses Neveux, qui faisoit l'office de Général, & se voyant blessé lui-même après avoir fait des prodiges de valeur, il fut forcé de se retirer dans l'Isle de Vaipi, qui étoit plus capable de défense que sa Capitale. La malheureuse Ville de Cochin fut prise & brûlée par le Vainqueur, sans que Trimumpara persistât moins à proteger les Portugais : exemple mémorable de constance & de fidélité dans un Prince Idolâtre.

La Ville de Cochin est prise & brulée.

Tandis qu'il étoit assiegé dans l'Isle de Vaipi, le Roi de Portugal faisoit partir de Lisbonne neuf Vaisseaux, sous trois différens Chefs; Alonso, ou Alfonse d'Albuquerque, François d'Albuquerque, & Antoine de Saldanna. La derniere de ces trois Escadres étoit destinée à croiser à l'entrée de la Mer Rouge, contre les Vaisseaux Mores; & les deux autres devoient revenir en Portugal avec leur cargaison. Celle de François d'Albuquerque arriva la premiere aux Indes, & s'y trouva plus nombreuse par la jonction de celle de Vincent Sodre, qui avoit été jettée fort loin par la tempête, en croisant sur les Côtes d'Arabie, & par celle d'un Vaisseau de Gama, que le vent avoit séparé de la Flotte. Sodre avoit pris quatre Vaisseaux de Calecut, qu'il avoit conduits à Cananor, & brulé quantité d'autres petits Bâtimens au Samorin; mais ces évenemens avoient précedé la guerre de Cochin. Sodre avoit alors offert son assistance à Trimumpara, sans que ce Prince eût voulu l'accepter; de sorte qu'ayant fait voile d'un autre Côté, il avoit touché à Socotra & à Guardafu : il avoit pris sur la Côte d'Arabie, quelques Bâtimens de Cambaye & de Calecut, & vers l'entrée de l'hyver, il s'étoit mis à couvert dans une Baye voisine des Isles *Kuriamuria* d'où il avoit reconnu les Arabes de cette Côte, qui se nomment *Baudouins*, & qui menent une vie paisible au milieu de leurs troupeaux. Après avoir passé deux mois avec eux, ils lui conseillerent de chercher un Port plus sûr, s'il vouloit éviter les furieuses tempêtes qui s'élevent alors dans leurs Mers. Sodre, persuadé qu'ils ne cherchoient qu'à l'éloigner de leur Pays par de fausses allarmes, refusa de les croire; mais il s'apperçut trop tard, qu'ils lui avoient parlé de bonne foi, lorsque la violence d'une tempête imprévue submergea son Vaisseau. Il y périt avec son frere & tous ses gens. Le reste de son Escadre, après avoir essuyé les plus terribles dangers, & souffert les dernieres extrêmités de la faim & de la soif, échappa heureusement, & rencontra François d'Albuquerque, avec qui elle fit voile à Cochin.

Départ de trois Flottes Portugaises.

Naufrage de Vincent Sodre.

François d'Albuquerque arrive à Cochin.

Ils trouverent la Ville presqu'entiérement consumée par les flammes, & Trimumpara (*a*) toujours assiegé dans son Isle. Albuquerque, à son arrivée, envoya un présent considérable à ce fidelle Allié, pour réveiller sa confiance à l'amitié des Portugais. Une partie consistoit en argent, jusqu'à la somme de dix mille ducats. Ensuite, étant descendu sur le rivage, le Roi de Cochin, qui l'y attendoit, l'embrassa les larmes aux yeux, en criant, dans le transport de sa joie, *Portugal*, *Portugal*. Ce nom fut répeté à grands cris par tout le peuple Indien; & les Portugais, pour leur rendre leur civilité, crierent *Cochin*, *Cochin*. Albuquerque renouvella le courage de ses Alliés en leur

(*a*) Castaneda prétend que loin d'avoir refusé le secours de Sodre, Trimumpara l'avoit demandé, & que Sodre s'excusa sur ce que la guerre ne se faisoit point par Mer. Il ajoûte que le naufrage de Sodre fut un châtiment du Ciel, pour avoir abandonné un Prince allié des Portugais.

promettant son secours & celui des deux Escadres qui devoient le suivre. Le sien fut si prompt, qu'étant tombé sur les troupes du Roi de Calecut, il en tua une partie & chassa le reste. Le Territoire du Seigneur de *Repelim*, qui s'étoit déclaré pour le Samorin, fut ravagé par le feu & l'épée, & dans cette expédition les Portugais ne perdirent pas plus de quatre hommes.

PACHECO. 1503.

La reconnoissance que Trimumpara crut devoir aux Portugais pour son rétablissement, le fit consentir à leur accorder la permission de bâtir un Fort. L'ouvrage étoit commencé lorsqu'Alphonse d'Albuquerque arriva au Port de Cochin. Il reçut le nom de *San-Jago*. On y bâtit une Eglise, dédiée à *Saint Barthelemi*.

Il achève le Fort.

Alphonse, brûlant de signaler son nom dans la carriere qui s'ouvroit devant lui, fit monter cinq cens hommes sur quelques Vaisseaux pris au Samorin, & les envoya contre la Ville de *Repelim*, qu'ils brûlerent malgré la résistance obstinée de deux mille Nayres. Mais pour devoir quelque chose à son propre bras, il s'avança lui-même devant une autre Ville, qu'il comptoit d'emporter à la premiere attaque. Ses informations n'avoient pas été fidelles. Il en sortit une multitude d'Indiens aguerris, qui le mirent dans le dernier danger. Trente-trois Vaisseaux de Calecut, qui survinrent pendant le combat, auroient rendu sa perte certaine, si François d'Albuquerque, son frere, paroissant avec sa Flotte, ne l'eût secouru fort heureusement. Ils mirent l'ennemi en fuite, ils en firent un sanglant carnage, & les ayant poursuivis dans l'Isle de *Kahalam*, où ils s'étoient retirés, ils acheverent d'y tuer le reste, au nombre de sept cens. Edouard Pacheco détruisit d'un autre côté une Ville puissante, & fit main basse sur une partie des Habitans. La Flotte Portugaise, étant à la voile, rencontra cinquante Vaisseaux de Calecut. Quoique victorieuse, les fatigues qu'elle venoit d'essuyer lui donnerent quelque défiance du nombre. Mais sa seule artillerie, bien menagée, servit à mettre l'ennemi en fuite.

Albuquerque défait la Flotte de Calecut.

Le poivre commençoit à coûter du sang. Si tant de disgraces firent desirer au Samorin de se réconcilier avec les Portugais, & s'il obtint la paix à certaines conditions, son inconstance lui fit violer si-tôt ses promesses que la guerre ne tarda point à se rallumer. Trimumpara, qu'elle menaçoit particuliérement, demanda moins des troupes nombreuses à l'Amiral, qu'un Chef capable de commander les siennes. Alfonse s'étoit rendu à *Coulan*, sur l'invitation de la Reine, qui lui avoit fait offrir de charger deux de ses Vaisseaux, & qui lui accorda un Comptoir, où il laissa un Facteur avec vingt-six hommes. Il envoya au secours du Roi de Cochin Edouard Pacheco, avec un Vaisseau, & deux Caravelles montées de cent dix hommes.

Le Samorin fait la paix & la viole.

Pacheco est envoyé au secours de Cochin.

Les deux Albuquerques partirent, suivant leurs ordres, à la fin de la saison. Alfonse arriva heureusement à Lisbonne, chargé d'épices & de marchandises précieuses. Entre les richesses de son Escadre, il présenta au Roi quarante livres de grosses perles, & quatre cens de petites; un diamant d'une grandeur étonnante; deux chevaux, l'un Persan, l'autre Arabe, qui furent regardés avec admiration, comme les premiers qui eussent paru dans le Royaume. François d'Albuquerque, & les Vaisseaux qu'il commandoit, eurent le malheur de périr par quelque tempête, sans qu'on ait jamais sçu plus clairement leur triste avanture. Pedro de Atayde, qui les suivit, échappa aux fu-

Retour d'Alfonse d'Albuquerque en Portugal, & présens qu'il offre au Roi.

Naufrage de son frere.

PACHECO. 1503.

reurs de la Mer, & fut retrouvé à Melinde avec ses gens.

Antoine de Saldanna, Commandant de la troisiéme Escadre qui devoit croiser à l'entrée de la Mer Rouge, ayant perdu Diego Fernandez Pereyra & son Vaisseau, vint moüiller l'ancre à Saint-Thomas. C'est lui qui, s'étant approché du Cap de Bonne-Esperance, rendit, près de ce Cap, un lieu célebre par le nom d'*Aguada del Saldanna;* non qu'il y eut fait de l'eau, mais parce qu'il en coûta beaucoup de sang à sa troupe en y voulant prendre terre. Avant cette disgrace, une tempête avoit séparé de lui *Ruy Lorenzo*, & l'avoit poussé vers Mozambique, d'où il avoit tourné sa course vers Quilloa. Lorenzo fit dans cette route quelques petites prises, qui lui donnerent l'esperance d'un succès plus considérable. Il s'approcha de l'Isle de *Zanzibar*, à vingt lieues de Mombassa; il y prit vingt petits Vaisseaux, après quoi il eut la hardiesse de se présenter devant la Ville de Mombassa, malgré les préparatifs qu'il voyoit faire au Roi pour l'attaquer. Le nombre des Pares ne l'effraya point. Il envoya contr'eux sa grande Chaloupe, montée de trente hommes, qui tuerent quantité de Négres, & prirent quatre Pares. Ensuite le Roi paroissant lui-même sur le rivage, avec quatre mille hommes commandés par son Fils, l'artillerie Portugaise joua si heureusement, que la premiere volée emporta ce jeune Prince avec un grand nombre de ses gens. A cette vûe le Roi demanda la paix, & s'engagea sur le champ à payer au Roi de Portugal un tribut annuel de cent *meticaux* d'or (*a*).

Saldanna donne son nom à la Baye qui le porte.

Diverses expéditions des Portugais sous Rui Lorenz.

Lorenzo continua ses expéditions avec le même succès. Il prit deux Vaisseaux, & trois Sambuques, qui portoient douze Magistrats de *Brava*. Cette Ville, pour obtenir la liberté de ses Chefs, se soumit à payer tous les ans cinq cens meticaux. Au-delà du Cap de Guardafu, & dans les Isles de Kanakand, il défit diverses troupes de Mores, qui lui disputerent la liberté de renouveller ses provisions. Enfin, sur la Côte supérieure d'Arabie, il brûla un Vaisseau chargé d'encens, & il en fit échouer un autre qui portoit quantité de Pélerins à la Mecque.

§. II.

Victoires de Pacheco sur le Samorin, & sur d'autres Rois Indiens. Injuste récompense de ses services.

PACHECO. 1504.

LE départ des Albuquerques avoit relevé toutes les esperances du Samorin. Il voyoit le retour des Flottes Portugaises dans un éloignement qui lui laissoit la liberté d'employer toutes ses forces; & l'ennemi qu'il avoit à détruire ne lui paroissoit pas capable de résister jusqu'à l'arrivée d'un nouveau secours. Il appella sous ses Enseignes tous les Rois & les Princes du Malabare. Ceux de *Tanor*, de *Bespur*, de *Kotugan*, & de *Korlu*, se rendirent à ses ordres, avec dix autres Seigneurs qui ne leur étoient point inférieurs en puissance. Son armée se trouva forte de 50000 hommes, dont il mit quatre mille, pour les expéditions de Mer, sur deux cens quatre-vingt Pares, Tonis, & *Katurs*,

Ligue du Samorin contre les Portugais.

(*a*) Mombassa a continué d'être soumis au Portugal pendant près de deux siécles: mais en 1698, les Arabes de Maskat s'en saisirent avec peu de difficulté, & firent main basse sur une vingtaine de Portugais qui y étoient établis.

petits Vaisseaux de différentes sortes, avec un grand nombre de canons pour battre le nouveau Fort des Portugais. Le reste de ses troupes devoit marcher par terre, & forcer le passage d'une Riviere qui sépare l'Isle de Vaipi du Continent. Cette puissante armée étoit commandée par *Naubea Daring*, son neveu & son héritier, & par *Elankol*, Seigneur de *Repelim*.

Pacheco. 1504.

Le Roi de Cochin, qui ne pouvoit ignorer de quelle tempête il étoit menacé, commençoit d'autant plus à s'allarmer qu'il voyoit déserter chaque jour un grand nombre de ses sujets. Mais Edouard Pacheco, qu'Alfonse d'Albuquerque avoit laissé pour sa défense, l'encouragea par ses exhortations, & se prépara lui-même à vaincre des ennemis qu'il méprisoit. Il mit vingt-cinq Portugais dans le Vaisseau avec lequel il étoit resté, trente-neuf dans le Fort, vingt-six dans une des deux Caravelles, vingt-trois dans l'autre; & lui-même, il se mit dans une Barque avec vingt-deux de ses plus braves gens. Il avoit distribué, dans ces quatre Bâtimens, trois cens Indiens de Cochin. Le Roi devoit garder la Ville avec le reste de ses forces.

Le Roi de Cochin est soutenu par la fermeté de Pacheco.

Ce fut avec cette petite Flotte que Pacheco ne craignit pas d'aller au-devant du Samorin. Il le trouva cantonné dans un Village. Il l'attaqua, & cette premiere action fut si brusque qu'elle jetta la terreur parmi ses ennemis. Elle fut suivie de trois engagemens avec la Flotte de Calecut. Dans le premier, l'artillerie de Pacheco fit couler à fond vingt Pares, chargées de 180 personnes de distinction & de 1000 Soldats. Dans le second, il submergea 90 Pares & 360 hommes. Dans le troisiéme, il abîma encore 62 Pares, & mit tout le reste en fuite.

Pacheco bat trois fois la Flotte de Calecut, & brule quatre Villes.

Il se rapprocha aussi-tôt du rivage. Un corps de quinze mille hommes, qui s'étoient rassemblés autour du Samorin, fut dissipé par le canon des Portugais. Pacheco descendit pour augmenter leur épouvante, & brûla quatre Villes en les poursuivant.

Les Mores, qui étoient à Cochin, servoient l'ennemi par des avis secrets. On découvrit leurs intelligences. Le Roi permit à Pacheco de les punir; mais en ayant fait arrêter cinq, il se contenta de les renfermer, & de publier qu'il les avoit fait étrangler. Cette nouvelle irrita plus que jamais le Samorin. Il résolut de forcer le passage de la Riviere, & ses troupes furent distribuées pour cette entreprise. Pacheco posta *Diego Perez*, & *Pedro Raphaelo*, avec les deux Caravelles, & quelques Chaloupes, du côté par lequel le Seigneur de Repelim se préparoit à faire son attaque avec trois mille hommes. Il faut supposer, malgré le silence des Historiens, que le Roi de Cochin avoit fait avancer aussi une partie de ses troupes, sans quoi il seroit absolument incroyable que les Portugais seuls eussent pû suffire contre tant d'ennemis. Cette supposition paroît d'autant plus naturelle que Trimumpara n'avoit pas moins de trente mille hommes. D'ailleurs, elle paroit suivre du recit que Faria & Castaneda font de la désertion d'un grand nombre de Mores, qui abandonnerent Pacheco. L'épuisement de sa poudre fut un autre embarras, qui le mit dans la nécessité d'en envoyer demander à Cochin; & le Messager, qui étoit un traître, ne s'acquitta point de sa commission. Malgré tant d'obstacles, la conduite & le courage de Pacheco lui firent gagner une victoire dont on ne trouve pas d'autre détail. Il tua au Samorin 650 hommes, & força les autres de se retirer. Son bras fit tant d'exécution qu'il

Trahison des Mores à Cochin.

Valeur surprenante de Pacheco & des Portugais.

PACHECO. 1504.

avoit ses habits couverts de sang. Le Ciel sembla prendre aussi sa défense, en permettant qu'une peste subite enlevât six mille hommes au Samorin dans l'espace de peu de jours.

Leurs ennemis joignent le stratagême à la force du nombre.

Quelque idée qu'on se forme de la victoire des Portugais, elle n'ôta point à leurs ennemis l'esperance de se relever. Ils recommencerent leurs préparatifs, & les stratagêmes se joignirent à la force. Les Bramines proposerent la composition d'une poudre, qui étant jettée aux yeux des Portugais devoit les aveugler. Ils inventerent des Châteaux mobiles dont ils se promirent beaucoup d'effet. Enfin, les Mores de Cochin furent gagnés secrettement pour empoisonner les fontaines. Pacheco regarda la poudre comme une ridicule chimere; mais il crut se devoir précautionner contre le poison. Les Châteaux furent construits réellement. Il en parut huit, de la hauteur de quinze pieds, placés chacun sur deux Barques, & remplis d'hommes.

Châteaux mobiles.

En joignant les Portugais du Comptoir avec l'Equipage du Vaisseau & des deux Caravelles, Pacheco n'avoit que 160 hommes, qu'il falloit diviser nécessairement entre le Fort, le Vaisseau, les deux Caravelles, & le bord de la Riviere. C'étoit néanmoins la principale force du Royaume de Cochin; car de trente mille hommes, avec lesquels Trimumpara avoit commencé la guerre, la désertion l'avoit réduit à 8 mille. A la vérité le Samorin en avoit déja perdu 20 mille; mais il avoit des ressources présentes; & ce qui lui restoit de Troupes surpassoit encore les premieres forces de Cochin.

Génereuse action de Pacheco.

Pendant que les Bramines composoient leurs Châteaux, Pacheco fut attaqué deux fois par un grand nombre de Pares. Dans la premiere attaque il en prit six, & tua quelques hommes. Dans la seconde, il tua huit hommes, & prit treize pieces de canon. Six Nayres de Calecut entreprirent de l'assassiner, & se couvrirent de la qualité de Déserteurs, pour se rendre à Cochin dans cette vûe. Il pénétra leur dessein. Il en tira même l'aveu; & renonçant au plaisir de la vengeance, il se contenta de les envoyer au Roi son allié. Le Samorin, désespéré de voir l'artifice aussi inutile que la violence, fit publier, sur toutes les Côtes voisines, que les Portugais de Cochin avoient tous péri par ses armes; dans l'espérance que ceux de Cananor & de Coulan n'y seroient pas plus épargnés. En effet, il y en eut quelques-uns à qui cette fable devint funeste. Deux furent tués, & plusieurs blessés.

Attaque terrible, & résistance admirable des Portugais.

Cependant, le Roi de Cochin, faisant gloire de sa fidélité & de sa constance, étoit résolu de souffrir plûtôt les dernieres extrêmités que d'abandonner les Portugais. Mais dans la crainte de les voir à la fin succomber sous la multitude de leurs ennemis, il les pria, pour leur propre intérêt, de renoncer à leur entreprise. Pacheco l'exhorta au contraire à ne s'allarmer de rien, & sur tout à ne laisser voir aucune inquiétude qui pût décourager ses sujets. Il alla reveiller aussi le courage des Portugais, sur le Vaisseau & sur les Caravelles, en leur remettant devant les yeux ce qu'ils ne devoient pas moins à leur salut qu'à leur honneur. Son exemple fut encore plus puissant que ses discours; car, tandis qu'il leur parloit, l'ennemi parut avec ces terribles Châteaux qui devoient détruire successivement les Vaisseaux & le Fort.

Cette attaque du Samorin auroit jetté l'effroi dans des cœurs moins résolus. Il avoit deux cens quatre-vingt-dix Pares, bien équipés d'hommes & d'artillerie, & huit Châteaux, tels que je les ai décrits, dont l'un contenoit quarante

quarante hommes; deux, trente-cinq hommes; & les cinq autres, chacun trente. Ces Machines étoient précedées par des Brulots. Le rivage étoit couvert de trente mille hommes, commandés par le Seigneur de Repelim, avec une bonne artillerie, & quantité de Pionniers. On commença un combat fort étrange. Trois Vaisseaux entreprenoient de soutenir l'effort de trois cens. L'esperance des Portugais étoit dans leur adresse à menager l'artillerie. Elle ne produisit pas d'abord beaucoup d'effet. Pacheco réüssit mieux dans l'ordre qu'il donna pour se garantir des Brulots. De grandes perches ferrées, dont il fit enfoncer le bout dans ces machines, tandis que ses gens soutenoient l'autre bout contre le Vaisseau & les deux Caravelles, tinrent le feu assez loin pour ne pouvoir lui nuire. Ainsi les Brulots furent bien-tôt consumés inutilement. Mais lorsque la fumée, qui n'avoit pas moins dérobé le jour à l'ennemi qu'aux Portugais, eut commencé à s'éclaircir, le canon des trois Bâtimens fit une exécution si surprenante, qu'il mit en pieces les huit Châteaux; & la Mer fut couverte en un instant de leurs débris. Hommes, armes, provisions, pieces de bois fracassées; on voyoit flotter de toutes parts les restes de ce redoutable appareil. Un si triste spectacle rallentit l'ardeur du Samorin. Il se retira, sans que les Portugais eussent perdu un seul homme. Cependant il revint à la charge le lendemain; mais ce fut pour être encore plus maltraité. Son Armée de terre, demeurée inutile sur le rivage, n'attendit pas que l'artillerie Portugaise se tournât vers elle après avoir mis les Pares en fuite. Toute la Côte fut bien-tôt nettoyée. Les Bramines, prenant cette suite de disgraces pour quelque châtiment céleste, persuaderent au Samorin de demander la paix, & d'appaiser le Ciel par de bonnes œuvres de Religion. Il se rendit à leurs instances, & le Roi de Cochin reçut favorablement ses propositions. Des succès si éclatans donnerent tant d'avantage à Pacheco, qu'ayant reçu avis du Facteur de Coulan que les Mores s'opposoient à la vente du poivre, il se rendit presqu'immédiatement dans cette Ville, il réduisit cinq Vaisseaux Mores à la soumission, & les força de laisser prendre au Facteur Portugais le poivre au même prix qu'eux.

PACHECO. 1504.

Le Samorin est repoussé & battu plusieurs fois.

Il prend le parti de se retirer.

Nouveaux exploits de Pacheco.

Pendant qu'il soutenoit avec cette fermeté la gloire & les intérêts de sa Nation, le Roi de Portugal, par le conseil de Gama, qui lui représentoit sans cesse la nécessité de paroître aux Indes avec des forces considérables, avoit équipé une Flotte de treize Vaisseaux, les plus gros qui eussent encore été construits en Portugal, avec douze cens hommes d'Equipage. *Lope Soarez* fut choisi pour les commander. La premiere terre qu'il toucha aux Indes fut celle des Isles *Anchedives*, où il trouva Antoine de Saldanna & Rui Lorenzo, qui s'étoient rejoints, & qui se radouboient ensemble, pour aller croiser sur la Côte de Cambaye contre les Vaisseaux de la Mecque. Soarez les prit avec lui. Ils se rendirent à Cananor, où ils s'arrêterent pour donner quelques ordres. De-là, paroissant devant Calecut, ils redemanderent quelques Prisonniers, qui avoient été pris dans la derniere guerre. Mais, soit qu'ils cherchassent un prétexte pour humilier le Samorin, ou que ce Prince perfide retînt en effet quelques-uns des Prisonniers, ils firent valoir cette raison pour battre sa Capitale pendant deux jours. La moitié de la Ville fut ruinée, & 1300 habitans y perdirent la vie.

Lope Soarez part de Lisbonne avec une Flotte.

Il canone la Ville de Calecut.

Pacheco n'étoit point encore revenu de Coulan, lorsque Soarez arriva au

PACHECO. 1505.

Les Portugais soutiennent, & vangent le Roi de Cochin.

Leurs exploits contre divers Rois de l'Inde.

Port de Cochin. La vûe d'une si belle Flotte fit oublier à Trimumpara tout ce qu'il avoit souffert pour des Alliés si puissans & si fidelles. Il porta ses plaintes à l'Amiral, de quelque dommage qu'il avoit reçu d'une Ville voisine, fortifiée par le Samorin. C'étoit Cranganor, qui n'est qu'à quatre lieues de Cochin. Soarez fut d'autant plus porté à le venger, qu'il apprit en même tems, qu'on avoit vû paroître sur la Côte un grand nombre de Pares, & que le Samorin s'étoit rendu lui-même à Cranganor. Il fit armer sécrettement vingt Bâtimens du Pays, propres à remonter la Riviere; & s'y mettant avec ses plus braves Soldats, sans attendre le Roi de Cochin qui ne put finir assez tôt ses préparatifs, il s'avança fiérement vers l'Ennemi. Il trouva dans le Canal cinq Vaisseaux & quatre-vingt Pares. L'action fut vive: des cinq Vaisseaux, deux furent brulés, & tous les Pares coulés à fond, ou dispersés. Soarez comptoit après cette victoire de débarquer sans obstacle; mais il eut besoin de tout le feu de sa mousqueterie pour se faire jour au travers d'une multitude d'Indiens qui firent pleuvoir sur lui une grêle de fléches. Enfin il prit terre & brûla la Ville jusqu'aux fondemens. Le Samorin n'avoit point attendu son approche pour se mettre à couvert par la fuite. Cette nouvelle humiliation, qui fut suivie de la perte d'une bataille contre le Roi de Tanor, lui fit prendre le parti de la paix.

Barrato laissé à Cochin pour la sûreté du Roi.

Pacheco & Soarez défont une Flotte Turque.

Réflexion sur leurs exploits.

L'importance de conserver au Portugal un ami & un défenseur aussi fidelle, que Trimumpara, porta Lope Soarez, à lui laisser Manuel Tellez Barrato, avec quatre Vaisseaux, pour garder le Port de Cochin. Il partit ensuite pour le Portugal; mais avec la résolution de fondre dans sa route sur Panani, Ville soumise au Samorin. Vingt Pares, qu'il rencontra sans s'y être attendu, & le vent qui ne permit point à sa Flotte les mouvemens nécessaires pour sa défense, l'obligerent de s'engager dans une Baye, où il fut surpris de trouver dix-sept grands Vaisseaux Turcs, armés d'une bonne artillerie, & montés de quatre mille hommes. Le combat commença aussi-tôt avec une extrême furie. Pacheco & Soarez firent des prodiges de valeur. Enfin, la Flotte Barbare fut brûlée, avec toute sa cargaison, qui étoit fort riche. Il y eut sept cens Turcs de noyés, sans compter ceux qui périrent par le feu & par l'épée; & la perte des Portugais ne monta qu'à trente-trois hommes. Pour se faire une idée juste de ces merveilleuses victoires, il faut comprendre ce qu'étoient alors toutes ces Nations de l'Afrique & de l'Asie, qui manquoient également de courage & de discipline; & qui, avec une artillerie souvent fort nombreuse, avoient peu d'habileté pour s'en servir.

1506.

La Flotte Portugaise retourne à Lisbonne.

Soarez remit à la voile au commencement de Janvier 1506, & rentra dans le Port de Lisbonne le 22 Juillet. Il ramenoit treize Vaisseaux victorieux & chargés de richesses; mais trois appartenoient aux Flottes précedentes. Il avoit perdu celui du Capitaine *Pedro Mendoza*, qui ayant échoüé à quatorze lieues de Saint-Blaz, disparut entiérement. Un des trois que j'ai distingués, avoit pour Capitaine *Diego Fernandez Pereyra*, célébre par la découverte de l'Isle de Socotra, où il moüilla l'ancre après avoir fait diverses prises sur la Côte de Melinde.

Les honneurs n'étoient pas plus épargnés que les récompenses, pour ces braves Commandans, qui apportoient au Portugal autant de gloire que de richesses. Le Roi Emmanuel honora particuliérement la valeur dans Edouard

Pacheco. Il le fit asseoir près de lui sous un dais, & dans cette situation il se fit porter avec lui dans l'Eglise Cathédrale de Lisbonne, au milieu d'une foule de peuple, qui célébroit les exploits de ce Héros. Cependant, par un étrange exemple des révolutions de la fortune & de l'inconstance des faveurs royales, il le fit arrêter quelque-tems après, sans que l'Histoire nous apprenne la cause de ce changement; & l'ayant fait renfermer dans une étroite prison, il l'y laissa mourir misérablement.

Pacheco. 1506. Inconstance de la fortune dans le sort du brave Pacheco.

CHAPITRE IX.

Expéditions des Portugais en 1507, sous François d'Almeyde, premier Viceroi des Indes Orientales. Etat du Commerce. Prise de Quilloa & de Mombassa. Forts bâtis en plusieurs lieux.

François. D'Almeyde. 1507.

Si l'on se rappelle diverses remarques que j'ai recueillies dans l'introduction, il ne sera pas difficile de juger combien les découvertes des Portugais épargnoient de peines & de frais à l'Europe pour le Commerce des épices & des autres richesses de l'Inde. Avant cette heureuse époque, le girofle des Moluques, & la muscade de Banda, le sandal de Timur, le camfre de Borneo, l'or & l'argent de Luconie, avec les gommes, les parfums, & toutes les marchandises précieuses de la Chine, du Japon, de Siam, & de quantité d'autres Royaumes, étoient apportés au marché général de Malaca, Ville située dans la Peninsule du même nom, qu'on prend pour l'ancienne Chersonese d'or. De-là elles venoient dans les Ports de la Mer Rouge, jusqu'où les Nations de l'Occident alloient les chercher. Et ce commerce se faisoit presqu'uniquement par des échanges; car les Peuples de l'Asie avoient moins besoin d'or & d'argent que des commodités étrangeres. Telles étoient les sources qui avoient enrichi *Calecut*, *Cambaye*, *Ormuz*, & *Aden*. Toutes ces Villes joignoient encore à ce qu'elles tiroient de Malaca, les rubis du *Pegu;* les étoffes de *Bengale;* les perles de *Kalekare;* les diamans de *Narsinga;* la canelle & les rubis de *Ceylan;* le poivre, le gingembre & les autres épices de la Côte du Malabare. D'Ormuz, les biens de l'Inde se transportoient par le Golfe Persique jusqu'à Basrah, pour être distribué, par les Caravanes, à l'Armenie, Trebizonde, Alep, Damas, &c. Les Vénitiens, les Genois, & les Catalonies venoient les prendre à Barut, Port de Syrie. Ce qui s'apportoit par la Mer Rouge étoit débarqué à *Tor*, ou *Suez*, Villes situées au fond de ce Golfe, d'où les Caravanes continuoient le transport jusqu'au Caire; & de-là, par la voye du Nil, le reste de la route étoit aisé jusqu'au Port d'Alexandrie, où l'embarquement se faisoit sur les Vaisseaux de l'Europe.

Utilité que toute l'Europe tire des découvertes du Portugal.

Etat du Commerce, & ses anciennes voies.

Ainsi, combien de Princes & de Villes se voyoient enlever leurs anciens avantages par la nouvelle méthode dont l'Europe étoit redevable aux Portugais? Ils ouvrirent les yeux, à mesure que leur perte se fit sentir. Le Soudan d'Egypte (*a*) y étoit le plus intéressé. Tandis que les autres songeoient à chas-

Les Puissances de l'Orient ouvrent les yeux sur leurs pertes.

(*a*) C'étoit Almalek al Asharaf Abu'l Nasr Sayf Eddin Kansu al Gauri, appellé communément *Campson Gaurus*, XXIVe Soudan d'Egypte, qui ayant commencé son régne en 1500, fut tué en 1516 dans une Bataille près d'Alep contre Selim Empereur des Turcs. *Voyez* le Supplément de *Pocock* à l'Histoire des Dynasties, & d'Herbelot, pag. 249.

ALMEYDE. 1507.

Feint projet du Soudan d'Egypte.

ſer les Portugais par la force des armes, il entreprit d'interrompre les progrès de leur Commerce par une voie plus courte. Sa ſituation le mettant ſans ceſſe en état de pénétrer dans la Syrie, il affecta de publier qu'il alloit détruire les Saints lieux à Jéruſalem; & dans l'opinion qu'il avoit du zéle des Chrétiens pour le Berceau de leur Religion, il ſe crut aſſuré de tout obtenir d'eux par cette crainte.

Les Moines de Sinaï s'en allarment, & députent au Pape.

Les Moines du Mont Sinaï furent ſi allarmés de ſes menaces, qu'ils lui propoſerent de faire le voyage de Rome, pour engager cette Cour à menager quelque accommodement. Le Soudan, qui n'avoit deſiré que cette offre, conſentit à leur donner des Lettres pour le Pape, par leſquelles il déclaroit ouvertement qu'il n'avoit point d'autre motif dans la violence qu'il méditoit contre les Saints lieux, que de venger la ruine de ſon Commerce. Un Moine, nommé *Maur*, fut choiſi pour les porter. Le Pape l'envoya de Rome à Liſbonne, où l'on étoit déja bien informé de ſa commiſſion. La réponſe qu'il y reçut trompa les eſperances du Soudan. Le Roi écrivit au Saint Pere que ſon intention, dans toutes ces découvertes des Indes, étoit d'étendre la Foi Catholique, & la Juriſdiction de l'Egliſe Romaine. C'étoit aſſez pour faire mépriſer, à Rome, des menaces dont l'effet n'étoit pas ſi préſent.

Les Portugais ſongent à ſe fortifier aux Indes Orientales.

La Cour de Portugal apprit mieux que jamais, par ces obſtacles, de quelle importance il étoit, pour le ſuccès de ſon commerce, de fortifier non-ſeulement ſes Flottes, mais les lieux mêmes où ſes Généraux avoient commencé des Etabliſſemens. Dès le 5 de Mars 1507, elle mit en Mer vingt-deux Vaiſſeaux, montés de quinze cens hommes de troupes régulieres, ſous le commandement de Dom François d'Almeyde, qui partit le premier avec le titre de Viceroi de l'Inde. Il eſſuya, le 2 de Juillet, une affreuſe tempête. Sa Flotte fut diſperſée. Les Hiſtoriens rapportent, comme un fait merveilleux, que trois Matelots ayant été précipités dans la Mer par l'impétuoſité d'une vague, & deux ayant été ſubmergés, le troiſiéme eut la force de ſe faire entendre du Vaiſſeau, en demandant qu'on fît attention à lui juſqu'au lendemain. La nuit étoit commencée. Il la paſſa toute entiere ſur les flots, ſans autre ſecours que ſes forces pour ſe ſoutenir, & le matin on le retira vivant.

François d'Almeyde premier Viceroi de l'Inde.

Il arrive à Quilloa, & bâtit un Fort.

Almeyde ne put raſſembler que huit Vaiſſeaux de ſa Flotte avant que d'arriver à Quilloa. Il ſe flattoit d'être reçu civilement dans ce Port; mais l'ayant ſalué de quelques coups de canon, ſans recevoir aucune réponſe, il regarda ce mépris comme un affront qui l'obligeoit à la vengeance. Le Conſeil aſſemblé prit la réſolution de commencer, dans ce lieu, l'établiſſement des Forts que le Roi leur avoit recommandé.

Deſcription de pluſieurs parties de l'Afrique.

Depuis le Cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus Orientale de l'Afrique, on trouve, juſqu'au Cap de Mozambique, une Côte creuſe, qui s'étend l'eſpace de 550 lieues dans la forme d'un arc tendu. Elle continue pendant 170 lieues juſqu'au Cap Corientes, & de-là, pendant 340 juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. Enſuite la Côte tourne vers le Nord, en s'arrondiſſant un peu à l'Oueſt juſqu'au Royaume de Congo; d'où, ſi l'on ſuppoſe une ligne qui traverſe le Continent vers l'Eſt, il reſte au Sud une vaſte Peninſule, ou langue de terre, à laquelle les Arabes ont donné le nom de *Cafrerie*, comme celui de (*a*) *Caffres* à ſes habitans. Au-delà, du côté de l'Eſt,

(*a*) *Kafr*, ou Caffre, ſignifie en Arabe un *Infidelle*, un homme qui ne croit point; nom que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne ſont pas de leur Religion.

on trouve la Côte de Zanguebar (*a*), qui s'étend plus de deux cens lieues vers le Nord. Mais les Arabes & les Persans donnent le même nom à toute la Côte, jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Au-dessus de Zanguebar, jusqu'à la pointe de Guardafu & l'entrée de la Mer Rouge, est cette partie que les Arabes nomment *Asam* (*b*) ou *Asana*. Ses Habitans sont des Arabes mêmes, & l'intérieur des terres contient des Négres Payens.

ALMEYDE. 1507.

La plûpart de ces Côtes sont fort basses; ce qui les rend sujettes aux inondations, comme les bois impénétrables dont elles sont couvertes, y causent une chaleur excessive. Les Habitans naturels du Pays sont noirs, avec les cheveux frisés. Ils sont Idolâtres, & si livrés à la superstition, que les motif le plus frivole leur fait abandonnet leurs plus grandes entreprises. C'étoit ainsi que la seule raison qui avoit empêché le Roi de Quilloa d'envoyer au-devant d'Almeyde, avoit été la rencontre d'un chat noir, qui avoit traversé le chemin de ceux qu'il avoit chargé de cet ordre. Les troupeaux, les fruits & les grains répondent à la barbarie du Pays. On connoit peu l'agriculture parmi les Habitans de la Côte & des Isles voisines. Ils vivent de la chair des bêtes sauvages, & d'autres alimens qui ne valent pas mieux. Ceux qui sont plus avancés dans les terres, & qui sont en commerce avec les Caffres, font usage de lait. La nature semble n'avoir placé tant d'or dans ces Regions steriles, que pour les faire habiter; ou pour faire trouver un châtiment à l'avarice dans les peines qu'elle y essuie pour se satisfaire. Ce fut cette passion qui y conduisit d'abord les Arabes, nommés *Ommozadi*, c'est-à dire *Sujets de Zayde:* ils y bâtirent deux Villes considerables, qu'ils rendirent capables de les mettre à couvert de l'insulte des Caffres. Leur établissement demeura dans cette situation, jusqu'à ce qu'un grand nombre d'autres Arabes, partis des Ports voisins de la Ville de *Larat*, dans le Golfe Persique, à quarante lieues de l'Isle de *Baherem* (*c*), y vinrent fonder la Ville de *Magadoxa*, & bien-tôt après, celle de *Brava*. Les premiers accoutumés au commerce des Caffres se mêlerent peu avec ceux qui les avoient suivis. Ils furent distingués par le nom de *Baduits*, c'est-à-dire Peuples du Désert; nom que les Européens ont changé en celui de *Badouins*. Ceux de Magadoxa furent les premiers qui découvrirent la Mine de Sofala, & qui se mirent en possession du commerce de l'or. Ils se répandirent plus loin vers le Midi, sans oser passer néanmoins le Cap de *Corientes*, qui est la pointe opposée à la partie la plus Sud-Ouest de l'Isle de *Madagascar*, ou de Saint-Laurent. Ce Cap tire son nom de la violence des courans qui l'environnent, & qui sont fort dangereux pour la navigation. Les Arabes Mores de Magadoxa se rendirent dans la suite maîtres de *Quilloa*, de *Mombassa*, de *Melinde*, des Isles de *Pemba*, de *Zanzibar*, de *Monsia*, de *Comore* & de quantité d'autres. Quilloa devint la plus considérable de leurs Colonies, & comme une source d'où il s'en forma de nouvelles, particuliérement sur les Côtes de Madagascar. La Mer ayant emporté insensiblement les terres, sur les deux Côtes, a fait une Isle de Quilloa: mais

Figure, caractere, usages de leurs Habitans.

Origine du commerce de l'or.

Villes bâties en Afrique par les Arabes.

Progrès des Arabes en Afrique.

Description de Quilloa.

(*a*) On devroit écrire Zenjibar, du nom d'une Nation Négre qui se nommoit *Zenji*, & qui s'étoit répandue sur cette Côte avant que les Arabes s'y fussent établis.

(*b*) *Asam* signifie parmi les Arabes ce que nous entendons par Barbares.

(*c*) On devroit dire *Babrayn*, c'est-à-dire, les deux Mers; car c'est le duel du mot Arabe *Bahr*, qui signifie Mer.

ALMEYDE. 1507.

elle a laissé autour de la Ville un assez vaste terroir, qui porte quantité de palmiers & d'autres arbres, avec diverses sortes d'herbes & de plantes, & qui nourrit des bestiaux, des animaux sauvages, & des oiseaux fort semblables à ceux d'Espagne. Les Edifices y ressemblent beaucoup aussi à ceux des Espagnols, c'est-à-dire qu'ils sont plats par le haut, & que par derriere, ils ont des jardins, & des vergers. D'un côté de la Ville, on voit le Palais Royal, qui a l'apparence d'un Fort, & sa porte vers la Mer, vis-à-vis le Port où la Flotte Portugaise avoit alors jetté l'ancre.

Almeyde prend & pille Quilloa.

Almeyde, déterminé à tirer vengeance d'*Amir Ibrahim*, Roi de Quilloa, prit terre avec *Lorenzo* son Fils, à la tête de 500 hommes. Il partagea cette Troupe en deux Corps, pour attaquer la Ville de deux côtés; mais à son approche le Roi prit la fuite, & fit arborer en même-tems les couleurs Portugaises; ce qui persuada aux Assiégeans qu'il ne pensoit point à se défendre, & retarda leur premiere ardeur : mais ce n'étoit qu'un artifice, pour se donner le tems de gagner le Continent avec ses femmes & ses trésors. Almeyde, piqué de cette perfidie, abandonna la Ville au pillage. Les Portugais n'y perdirent point un seul homme, quoiqu'il en coûtât la vie à quantité de Mores.

Il y établit un un nouveau Roi.

Ibrahim étoit le quarante-quatriéme Roi de l'Isle; mais sa Couronne étoit une usurpation. Almeyde choisit pour lui succeder *Mahamed Ankoni*, qui avoit rendu des services considerables aux Portugais, & le fit couronner avec beaucoup de pompe. Ce nouveau Roi étoit parent d'Ibrahim. En montant sur le Trône, il déclara aux Portugais, qu'il n'auroit point accepté cet honneur, si le Roi *Alfudaïl*, qui avoit été assassiné par l'Usurpateur, eût été vivant; & par un rare exemple de modération, il leur fit approuver qu'il nommât d'avance pour son successeur, le Fils d'Alfudaïl, quoiqu'il eût lui-même plusieurs enfans.

Les Portugais y construisent un Fort.

Il ne restoit que le Fort à construire, & ce n'étoit plus d'un Roi qui leur devoit sa Couronne, que les Portugais avoient à craindre des obstacles. Ils acheverent l'ouvrage en vingt jours. Almeyde y mit une garnison de 550 hommes, & leur laissa une Caravelle & un Brigantin pour croiser continuellement sur la Côte. Le huit d'Août, il prit avec treize Vaisseaux la route de *Mombassa*, qui est située comme Quilloa dans une Isle d'environ quatorze lieues de circuit.

Almeyde s'empare de Mombassa.

La Ville de Mombassa étoit belle & défendue par quelques fortifications, avec une Baye spacieuse, & commode pour toutes sortes de Vaisseaux. Le Viceroi Portugais détacha d'abord deux Vaisseaux pour sonder la barre. Ils furent reçus à coups de canon, d'une Platte-forme qui commandoit l'entrée du Port; mais l'Artillerie des Portugais fut plus heureuse. Un de leurs boulets tombant sur la poudre des Ennemis, leur fit prendre le parti d'abandonner leur Poste. Ils furent chassés successivement de deux autres batteries moins considerables, & la Flotte entra sans autre résistance. Le Viceroi fit brûler quelques Vaisseaux de Cambaye, qui étoient dans le Port. Ensuite débarquant à la tête de ses Troupes, il marcha droit à la Ville, tandis que le Roi fuyoit de l'autre côté. Les Habitans se présenterent pour disputer l'entrée de leurs maisons; mais ils ne soutinrent pas long-tems l'effort des Portugais, qui sans perdre plus de cinq hommes, leur en tuerent 1513, & firent 1200 Prisonniers. La Ville fut pillée, & brûlée aussi-tôt jusqu'aux fondemens.

Ces furieuses expéditions répandant la terreur devant la Flotte Portugaise,

l'Isle d'Anchedive, où le Viceroi continua sa navigation, consentit volontairement à se laisser brider par un Fort. Il y laissa 80 hommes : de-là, le vent, aussi favorable que le sort des armes, le porta droit à *Onor*, Ville de la Côte de Malabare. Il y fut mal reçu : son ressentiment lui fit brûler la Ville & tous les Vaisseaux qui étoient dans le Port. Cependant la fortune parut l'abandonner un moment. Il fut blessé d'un coup de flèche ; & quelques Troupes qu'il avoit envoyées contre un corps d'ennemis d'environ 1500 hommes, auroient eu peine à se retirer heureusement, si *Timosa*, Gouverneur de la Ville brûlée, homme d'une figure agréable, n'eût arrêté les Indiens échauffés au combat, & n'eût fait les excuses de son Roi en se soumettant au Portugal.

ALMEYDE. 1507. Fort construit dans l'Isle d'Anchedive. Onor brûlé par les Portugais. Leur bonheur.

Almeyde se rendit à Cananor. Il y fut satisfait de l'accueil qu'il reçut du Roi ; ce Prince alla au-devant de lui avec cinq mille hommes bien armés, & lui accorda librement la permission de bâtir une Citadelle dans le Port même. *Lorenzo de Brito* y fut laissé avec 150 hommes, & deux Vaisseaux. Sur la nouvelle que le Viceroi reçut à son départ, que les Mores avoient détruit le Comptoir Portugais de Coulan, il y envoya trois Vaisseaux, & deux Caravelles, sous la conduite de son Fils, qui brûla trente-quatre Bâtimens de Calecut & de plusieurs autres Villes, dont à peine quelques Mores se sauverent à la nage.

Almeyde continue de répandre l'effroi de son nom.

L'impatience du Viceroi étoit d'arriver à Cochin, pour faire éclater la reconnoissance & la générosité des Portugais, comme il s'étoit efforcé jusqu'alors de faire redouter leur haine & leur vengeance. Il étoit chargé, par l'ordre exprès du Roi son Maître, de combler de bienfaits & de caresses *Trimumpara*, ce fidelle Allié du Portugal. Il se proposoit de le couronner de sa propre main, & dans cette vûe, il avoit apporté sur sa Flotte une Couronne d'or, enrichie de pierres précieuses. Mais la vieillesse & les fatigues d'une longue vie avoient fait prendre au Roi de Cochin le parti de renoncer au fardeau de la Royauté. Il s'étoit engagé, suivant les principes de sa Religion, dans une sorte de vie pieuse, avec le dessein d'y persévérer jusqu'à la mort. Les honneurs, qui lui étoient destinés, tomberent sur *Naubeadaring*, son Neveu & son Successeur.

Il arrive à Cochin. Le Roi quitte le Trône, en faveur de son Neveu.

§. II.

Fort bâti à Sofala. Etrange disgrace de quelques Portugais. Ligue pour les chasser des Indes Orientales. Découverte de Ceylan. Brinjan brûlé.

En faisant partir Dom François d'Almeyde, avec la qualité de Viceroi, le Roi Emmanuel avoit excepté de sa Commission la Ville de Sofala, dont l'importance lui avoit fait naître d'autres vûes. Il avoit jugé qu'un Pays si célébre par ses mines d'or demandoit une entreprise qui le regardât seul ; & quoique le Fort de Quilloa, celui de Mozambique, & le Comptoir de Melinde se rapportassent à ce dessein, il équipa une Flotte de six Vaisseaux qu'il chargea particuliérement de l'exécution. *Pedro de Annaya* fut nommé pour la commander. Sa navigation fut heureuse. Les Portugais surprirent le

1508. Importance de Sofala par son Commerce d'or.

ALMEYDE. 1508.

Roi de Sofala dans le sein de la confiance & du repos. Il leur accorda, malgré lui, la permiſſion de bâtir un Fort, dans l'eſperance que l'air mal ſain du Pays les forceroit bien-tôt de l'abandonner.

Les Portugais y élevent un Fort.

Il jugeoit mal d'une Nation à qui l'or tenoit lieu de ſanté & de bonheur. Enfin, ſe voyant trompé dans ſon attente, il chercha l'occaſion de ſecouer le joug. Toute l'ardeur des Portugais n'empêchoit point qu'ils ne ſe reſſentiſſent du mauvais air par un grand nombre de maladies; & d'un autre côté, le départ de trois Vaiſſeaux, qu'on chargea de quelque entrepriſe, diminua la moitié de leur nombre. Le Roi prit cette conjoncture pour attaquer leur Fort avec cinq mille Caffres. Il n'y avoit pas plus de trente-cinq Portugais qui fuſſent en état de prendre les armes; mais l'artillerie fit un grand carnage des Aſſiegeans; & les Portugais, ſoutenus par quarante à cinquante Mores, ſortirent ſi à propos, qu'ayant achevé de les mettre en fuite, ils les pouſſerent dans un bois de palmiers, où la crainte les tint renfermés. La nuit ſuivante, Annaya eut le courage de s'introduire dans la Ville, avec peu de gens, & de pénétrer juſqu'au Palais. Il y fut bleſſé d'un coup de cimetere à l'épaule, par le Roi même, qui s'étoit caché derriere une porte de ſon apparement. Ce malheureux Prince fut tué ſur le champ, avec ceux qui entreprirent de le défendre. Les Portugais s'étant retirés dans leur Fort, un des deux Fils du Roi raſſembla le lendemain les Caffres diſperſés & recommença l'attaque; mais dans un péril ſi preſſant les malades mêmes retrouverent de la ſanté pour ſe ſervir de leurs armes. Ils repouſſerent l'ennemi. La fortune, qui veilloit ſur eux, fit naître enſuite de la diſcorde entre les deux Fils du Roi pour l'héritage du Trône. Solyman, plus adroit que ſon frere, implora le ſecours des Portugais, qui le couronnerent, après lui avoir fait jurer une alliance inviolable.

Le Roi de Sofala entreprend de les chaſſer.

Ils le tuent dans ſon Palais.

Ils lui donnent un Succeſſeur.

Avanture ſurprenante de vingt Portugais.

Annaya vit augmenter ſes forces par l'arrivée de vingt Portugais, qui furent heureux de le rencontrer à la fin de leurs infortunes. Ils étoient venus en beaucoup plus grand nombre, dans un Vaiſſeaux de Liſbonne, juſqu'au Cap Corientes, où la force des Courans, les ayant fait déſeſperer de leur ſalut, ils avoient échoüé ſur la Côte. Lope Sanchez, qui les commandoit, n'avoit pû ſe faire obéir d'eux à terre. Ils s'étoient diviſés en pluſieurs bandes, dont chacun avoit pris ſa route par des Pays inconnus. On a toujours ignoré quel avoit été le ſort des autres, à la réſerve de cinq qui furent trouvés dans la ſuite, par Antoine de Magallanes, ſur la Riviere de Quiloame: mais ceux qui joignirent Annaya avoient ſouffert toutes les extrêmités de la miſere, dans une courſe où le hazard avoit été leur ſeul guide.

Royaume de Sofala, ſujet de Monomotapa.

Le Royaume de Sofala contient une vaſte étendue de Pays, qui n'a pas moins de 750 lieues de circonférence, & qui eſt ſujet de Monomotapa, dont l'Empire porte le même nom. Il eſt arroſé principalement par deux grands Fleuves, *Rio del Eſperito Santo*, & *Cuama*. Celui-ci eſt navigable l'eſpace de 250 lieues. Ces deux Fleuves, & toutes les Rivieres qui s'y déchargent, ſont célébres par le ſable d'or qui roule avec leurs eaux. Une grande partie du Pays jouit d'un air aſſez temperé, & ne manque pas même de fécondité ni d'agrément. Il s'y trouve de grands troupeaux de moutons, dont les Habitans employent la peau pour ſe couvrir contre les vents du Midi, qui ſont aſſez froids pour les incommoder beaucoup. Au long du Fleuve

Fleuve de Cuama, le Pays est montagneux, couvert de bois, & divisé néanmoins par quantité de Rivieres ; ce qui rend la perspective fort agréable. Aussi est-il le mieux peuplé, & l'Empereur du Monomotapa y fait ordinairement sa résidence. Il est rempli d'éléphans, & riche par conséquent en yvoire ; mais beaucoup moins qu'en or, dont les mines y sont fort abondantes. Elles sont environnées, dans une sphere de trente lieues, par de hautes montagnes, au-dessus desquelles l'air est toujours serain. Ces mines portent le nom de *Manica*, & sont éloignées d'environ cinquante lieues au Sud, de la Ville de Sofala. Il y en a d'autres à cent cinquante lieues, qui avoient alors encore plus de réputation. On trouve, dans ce grand Pays, des Edifices d'une structure merveilleuse, avec des Inscriptions d'un caractere inconnu ; mais les Habitans ignorent tout-à-fait leur origine.

Almeyde. 1508. Description du Pays.

Edifices anciens. avec des Inscriptions.

Ils adorent un seul Dieu, sous le nom de *Mezimo*, & ne connoissent ni images, ni statues. La magie, le vol & l'adultere sont des crimes qu'ils punissent rigoureusement. Ils ont autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Celles du Roi surpassent le nombre de mille ; mais c'est la premiere qui commande toutes les autres, & dont les enfans succedent à la Couronne. L'usage de leurs funérailles est rempli de superstitions. Leur habillement est de coton, sans autre différence, pour les plus distingués, qu'un peu de fil d'or dont il est entremêlé. Leurs maisons sont de bois. La Cour du Roi a moins de grandeur que de cérémonies. Sa garde est composée de deux cens chiens, & jamais il ne marche sans être accompagné de cinq cens Bouffons. Il est Souverain d'un grand nombre de Princes moins puissans, dont il garde les enfans près de lui, pour garans de leur soûmission. On ne connoît point les procès dans ce Pays barbare. La guerre ne s'y fait qu'à pied. Les armes sont des fléches, des javelines, des dards, des poignards, & de petites haches fort tranchantes. Les femmes y sont si respectées que si le Fils aîné du Roi en rencontre une, il est obligé de lui accorder le pas, & de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle soit passée. Les Mines de Sofala furent possédées d'abord par les Mores de Magadoxa, & dans la suite par ceux de Quilloa, jusqu'au tems d'Yusef, ce même Usurpateur qu'Annaya avoit trouvé sur le Trône.

Usages & Religion du Monomotapa.

Pendant que les Portugais s'établissoient à Sofala, il s'élevoit aux Indes des ennemis redoutables pour le succès de leurs entreprises. Le Samorin de Calecut, excité par la vengeance autant que par l'interêt, avoit cherché de nouveaux moyens d'augmenter ses forces. Il avoit enflammé, contre ces ennemis communs, le Soudan d'Egypte, qui brûloit déja de ses propres ressentimens ; & deux Princes si riches & si puissans ne se promettoient pas moins que de fermer pour jamais aux Européens l'entrée des Mers de l'Inde. Mais les négociations de cette ligue ne purent être si secretes que le Roi de Cochin ne les découvrît. Ce Prince, héritier de la Couronne & des sentimens de Trimumpara, se hâta d'en avertir Dom François d'Almeyde.

Nouvelles entreprises du Samorin contre les Portugais.

Les forces des Portugais étoient si peu diminuées par les diverses expéditions de ce Viceroi, que n'ayant reçu au contraire que des faveurs de la fortune, ils étoient tous dans un état florissant, & capables, dans leur propre opinion, de subjuguer toutes les Indes. Le Viceroi fit partir son fils, avec onze Voiles, pour faire connoître en différens lieux que les Portugais étoient informés du complot de leurs ennemis, & qu'ils les méprisoient.

ALMEYDE, 1508.

Le Viceroi Almeyde bat la Flotte Indienne par les mains de Lorenzo son fils.

En visitant quelques Ports, Lorenzo apprit qu'il s'étoit rassemblé, dans la Rade de Cananor, une Flotte de deux cens soixante-six Pares, entre lesquels on comptoit soixante Vaisseaux plus gros que ceux de l'Europe. Les Portugais commençoient à sçavoir si bien ce qu'il falloit rabattre de toutes ces exagérations Indiennes, que Lorenzo n'en fut pas plus effrayé. Il tourna droit à ses ennemis. L'engagement fut vif; mais il finit par la déroute entiere de cette redoutable Flotte, dont une partie fut mise en fuite, & l'autre prise ou coulée à fond. Les Portugais n'y perdirent que cinq ou six hommes. Lorenzo reçut avis, presqu'en même tems, que le Fort d'Anchedive étoit assiegé par soixante Vaisseaux de Mores & de Gentils, commandés par un Renégat. Il y mena ses troupes victorieuses, & le seul bruit de son approche dissipa tant de foibles ennemis.

Les Mores perdent courage.

Les Mores, sentant enfin l'inégalité de leurs forces, ou plûtôt celle de leur courage, ne penserent plus qu'à fuir leurs Vainqueurs, en leur abandonnant le commerce dans les Pays qui avoient été jusqu'alors le théâtre de la guerre. Mais ils se flatterent d'être libres dans des lieux où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Ils prirent la route de Sumatra, & de Malaca, celle des Maldives, & de l'Isle de Ceylan. Almeyde, informé de leur résolution, envoya son fils, avec neuf Vaisseaux, pour infester ces Mers.

Découverte de l'Isle de Ceylan par Lorenzo.

Lorenzo croisa long-tems sous un Ciel inconnu aux Portugais. Il découvrit enfin l'Isle de Ceylan, & dans la joie de cet heureux événement, il aborda au Port de *Gale* sans aucune précaution. Il y trouva un grand nombre de Mores, qui chargeoient de la canelle & des éléphans pour Cambaye. L'effroi qu'ils ressentirent à son arrivée leur fit prendre une voye fort étrange pour se garantir de sa colere. Ils lui présenterent 400 *bahars* de canelle, en feignant de lui faire ce présent au nom du Roi. Lorenzo comprit leur artifice; mais il crut que les circonstances l'obligeoient de dissimuler, assez content de leur canelle & de sa découverte. A son départ, il planta une Croix, avec une Inscription qui marquoit le tems de son arrivée.

Il brûle une Ville Indienne.

En retournant à Cochin, il fondit sur la Ville de *Biramgam* (*b*), qu'il détruisit entiérement par le feu & par l'épée. Il crut devoir cette vengeance aux Portugais qui avoient été massacrés à Coulan, parce que ces deux Villes appartenoient au même Prince. Mais des succès si rapides furent balancés par plusieurs pertes. Pedro de Annaya mourut à Sofala, avec la plus grande partie de ses gens. Les Portugais de Quilloa, hors d'état de résister aux Mores, se virent forcés d'abandonner cette Isle, après avoir rasé leur propre Fort. L'avarice & l'orgueil les rendoit si odieux à toutes ces Nations, que pour s'y soutenir, ils auroient eu besoin, sans cesse, des mêmes forces qui leur en avoient ouvert l'entrée.

Disgraces des Portugais.

(*a*) Les Portugais donnent aujourd'hui, à toute la Côte, le nom *Sena*. Ils y joüissent seuls de tout le commerce. *Voyez* le nouvel Etat des Indes Orientales, par *Hamilton*.

(*b*) Ou *Brinsam*. Les Anglois y ont eu pendant quelque tems un Comptoir.

§. III.

De Cunna & d'Albuquerque sont envoyés aux Indes. Prise d'Oja. Soumission de Lamo. Incendie de Brava. Prise de Socotra. Entreprise du Samorin. Actions cruelles à Cananor & à Panani.

ON admire, avec raison, que le Portugal trouvât dans son propre sein le moyen de fournir des Matelots & des Guerriers à tant de Flottes qui sortoient successivement de ses Ports. Mais il faut considerer quelle devoit être l'avidité de toutes les conditions pour un voyage dont les richesses étoient le fruit certain. Le Roi, informé par Diego Fernandez Peteyra qu'il y avoit à Socotra des Chrétiens qui gémissoient sous le joug des Mores, chargea *Tristan de Cunna*, & *Alphonse d'Albuquerque* de lui soumettre cette Ville, & d'y élever un Fort, dans la vûe d'y faire hyverner ses Flottes, & de rendre ainsi la navigation libre dans cette Mer. Ils partirent de Lisbonne le 6 de Mars 1508, avec treize Vaisseaux, & treize cens hommes. Le vent les poussa jusqu'à la vûe du Cap Saint-Augustin au Bresil, & dans l'espace immense qu'ils eurent à traverser pour gagner le Cap de Bonne-Esperance, Tristan de Cunna s'avança si fort vers le Sud que plusieurs de ses gens y périrent de froid. Il découvrit, dans cette route, les Isles qui portent encore son nom. Mais une affreuse tempête y sépara ses Vaisseaux, & les écarta si loin qu'ils ne se rejoignirenit qu'à Mozambique. *Alvaro Tellez*, qui en commandoit un, fut poussé jusqu'au Cap de Guardafu, où il se saisit de cinq Bâtimens Mores, si chargés de toutes sortes de marchandises, que des balots qu'il en tira il fit une sorte de pont qui servit à ses gens pour descendre sur le rivage.

Almeyde. 1508. Réflexion sur les entreprises du Portugal.

Cunna & d'Albuquerque partent de Lisbonne avec une puissante Flotte.

Isles de Cunna découvertes.

Tellez prend cinq Vaisseaux Mores.

Ruy Pereyra, Capitaine d'un autre Vaisseau dispersé, tomba heureusement à *Matatanna*, Port de Madagascar. Il y apprit que cette Isle produisoit une grande abondance d'épices, & sur-tout de gingembre. C'étoit assez pour y attirer de Mozambique Tristan de Cunna avec toute la Flotte. Il jetta l'ancre dans une grande Baye, qui fut nommée *Donna Maria de Cunna*, du nom d'une Dame que son Fils aimoit. D'autres lui donnent celui de la *Conception*. Les Portugais, s'étant approchés d'une Ville habitée par les Mores, & gouvernée par un *Schah*, dans une petite Baye où se décharge la grande Riviere de *Lulangate*, il y eut quelques légeres escarmouches, qui tournerent à leur avantage. Mais ils reconnurent que l'Isle produisoit peu de gingembre.

Pereyra reconnoît l'Isle de Madagascar.

Baye de Donna Maria.

Riviere de Lulangate.

La Flotte reprit sa route vers Melinde, où le Roi, ferme dans son alliance, n'avoit pas cessé de favoriser le Comptoir Portugais. Cette fidélité lui donnant droit à leur secours, il les chargea de sa vengeance contre la Ville d'*Oja*, qui le chagrinoit depuis long-tems avec l'assistance du Roi de Mombassa. J'ai déja fait remarquer que ce Pays fut anciennement peuplé par les Arabes. On y voit encore des Edifices aussi étonnans par la singularité de leur structure que par leur antiquité. Chaque Ville, & presque chaque Village, a son Roi, que les Habitans nomment *Schah*. Les principaux sont ceux de Quilloa, de Zanjibar, & de Mombassa; mais celui de Melinde

La Flotte Portugaise venge le Roi de Melinde.

ALMEYDE. 1508.

s'attribue l'honneur d'être le plus ancien, & se prétend descendu de ceux de *Quittau*, Ville à dix-huit lieues de la sienne, où l'on trouve encore des vestiges de l'ancien éclat dont elle jouissoit lorsqu'elle avoit dans sa dépendance *Luziva*, *Parimonda*, *Lamon*, *Jaka*, *Oja*, & d'autres Villes voisines. Le Pays est arrosé par la Riviere de *Gulimanja*. Georges Alfonso remontant, cette Riviere pendant cinq jours, vit ses bords couverts de bois impénétrables, & quantité de chevaux marins dans ses eaux.

Situation d'Oja.

Oja n'est qu'à dix-sept lieues de Melinde, sur un rivage ouvert & sans défense, mais fermée du côté de la terre par un mur qui la défend de l'invasion des Caffres. Tristan de Cunna parut devant cette Ville, avec six Vaisseaux, & fit dire au Schah qu'il avoit quelque chose d'importance à lui communiquer. Le Schah répondit qu'étant Sujet du Soudan du Caire, premier Calife de la Maison de Mahomet, il ne pouvoit traiter avec les Ennemis de sa Religion. Cette réponse fit comprendre aux Portugais que le délai n'étoit pas sans danger. Tristan divisa ses gens en deux corps, qu'il mit dans ses Chaloupes; l'un sous ses propres ordres, l'autre sous ceux d'Albuquerque. Les Mores se presenterent sur le rivage, pour s'opposer au débarquement; & l'agitation des flots leur étoit favorable; mais ils ne purent soutenir de près l'effort des Portugais, & prenant la fuite, avec beaucoup de désordre, ils rentrerent dans la Ville par une porte, pour continuer de fuir par l'autre.

Prise de cette Ville, & massacre des Mores.

Ils furent poursuivis, par Nunno de Cunna & Alphonse de Noronha, jusques dans un bois de palmiers, où ces deux Capitaines ne purent se rendre assez maîtres de l'ardeur de leurs gens pour les empêcher de tuer le Schah au milieu des siens. Dans la confusion du carnage, Georges Sylveira, découvrant un More de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le More ne parut point allarmé pour lui-même; mais après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina au contraire à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimoit mieux mourir ou demeurer prisonniere que de s'échapper seule. Sylveira, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant, à ceux qui le suivoient; *à Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres.* La Ville fut pillée, & brûlée ensuite avec tant de précipitation, qu'il périt quelques Portugais dans les flammes.

Belle action de Sylveira.

Un exemple si rigoureux apprit au Schah de *Lamo*, Ville à quinze lieues d'Oja, le sort dont il étoit menacé. Il se hâta de le prévenir par une soumission volontaire, en venant offrir un tribut annuel de 600 meticaux (*a*) d'or, dont il paya comptant la premiere année.

La Ville de Brava est forcée.

Il restoit, dans le voisinage, la Ville de *Brava*, que les Portugais avoient déja conquise; & qui s'étant révoltée dans leur absence, avoit armé 6000 hommes prêts à les recevoir. Elle étoit grande & bien peuplée. La vûe de la Flotte Portugaise ne changea rien à l'ardeur qu'elle marquoit pour se défendre. Mais Cunna & d'Albuquerque, ayant débarqué leurs gens au milieu d'une nuée de fléches, rien ne put empêcher ces Guerriers furieux d'escalader sur le champ la Ville, & d'y porter la terreur & la mort. Le carnage

(*a*) Le metical est une monnoye d'or qui vaut environ un ducat.

fut si affreux, qu'on vit ruisseler le sang dans les rues, & qu'on ne put compter le nombre des cadavres. On ne se donnoit pas le tems d'ôter aux femmes leurs bracelets & leurs boucles d'oreilles. On leur coupoit impitoyablement les oreilles & les bras. Les plus heureuses furent celles à qui l'on acheva d'ôter la vie après un si cruel supplice. Il périt dans cette action quarante-deux Portugais, dont la moitié s'attirerent leur malheur par un excès d'avarice, en chargeant trop une Barque avec laquelle ils furent ensevelis dans les flots. La Ville fut réduite en cendres.

Almeyde. 1508.

Cruel emportement des Portugais.

Après cette cruelle expédition Cunna remit à la voile & s'avança jusqu'au Cap de Guardafu. Il y rencontra *Alvaro Tellez*, dont j'ai rapporté l'Histoire, & qui avoit été long-tems le jouet d'une tempête, avec le riche butin dont il étoit chargé. Ayant reconnu & doublé le Cap, ils se présenterent ensemble à la vûe de *Socotra*, qui étoit le terme de leur commission.

Isle de Sokotra, & sa situation.

Sokotora, ou Socotra, est une Isle de vingt lieues de longueur, & large d'environ neuf lieues. Sa latitude est presque également, à l'Est & à l'Ouest, de douze degrés quarante minutes. C'est la plus grande Isle qui soit vers l'entrée de la Mer Rouge; mais elle n'a point de Ports qui puissent contenir un grand nombre de Vaisseaux. Elle est coupée au centre par une chaîne de montagnes qui s'élevent jusqu'aux nues; & les vents du Nord ne laissent pas de pousser le sable du rivage jusqu'au sommet; ce qui la rend stérile, non-seulement en plantes, mais même en arbres, à l'exception du moins de quelques vallées qui sont à l'abri de ces terribles vents. Elle est éloignée d'environ cinquante lieues de la Côte d'Arabie, & de trente de Guardafu. Ses Ports les plus fréquentés par les Portugais, sont *Zoko*; qui est habité par les Mores, *Calenser* à l'Ouest, & *Beni* à l'Orient. Les Habitans n'ont jamais perdu leur grossiereté naturelle. Il se trouve, dans les vallées qui sont à l'abri du vent, des pommiers, des palmiers, & de si bons aloes que leur excellence leur a fait donner simplement le nom de *socotorines*. Le seul culte reçu dans l'Isle, est celui des Chrétiens Jacobites, tel que chez les Abyssins. Les hommes y portent tous le nom d'un Apôtre, & presque toutes les femmes celui de *Marie*. Ils adorent la Croix, & la portent sur leurs habits. Le sommet de leurs Eglises est orné de ce signe du Christianisme. Ils y font la priere trois fois par jour, en langage Chaldéen, & par des versets alternatifs, comme dans un chœur. La Poligamie passe chez eux pour un grand crime, malgré l'exemple des Mahométans leurs voisins; cependant ils ont, comme eux, l'usage de la Circoncision. Les hommes joignent beaucoup de douceur à leur grossiereté; & les femmes y sont si mâles qu'elles vont à la guerre, comme on le raconte des Amazones, à qui elles ressemblent encore par la liberté qu'elles se donnent de prendre des Etrangers qui arrivent dans l'Isle, pour en avoir des enfans, lorsqu'elles n'en ont point de leurs maris. Un Historien Portugais raconte même qu'elles employent (a) la sorcellerie

Ses propriétés & ses habitans.

Usage singulier en faveur des femmes.

(a) Faria, qui est d'ailleurs un Ecrivain sensé, rapporte des effets fort étranges de la sorcellerie des Mores. Il prétend qu'à l'arrivée des Portugais dans les Indes, ils virent, dans une bassin d'eau, les trois Vaisseaux qui venoient de l'Europe. Ils assurent qu'ils prédirent la mort d'Albuquerque à son retour en Portugal. Il ajoute que des yeux ils mangent l'intérieur des alimens; d'un melon, par exemple, qu'ils succent ainsi jusqu'à n'y rien laisser, & qu'ils vomissent ensuite pour preuve de leur opération, &c.

Almeyde. 1508.

pour les attirer. Leurs habits sont une sorte de gros drap & des peaux ; leurs logemens, des caves ; leurs armes, des bâtons & des pierres. Ils sont sujets du Roi Arabe de Cashen, ou de Cassan.

Qualités des Habitans.

Les Portugais ne trouverent point l'Isle de Socotra sans défense. Elle avoit un Fort, qui n'étoit ni mal construit ni dépourvu de munitions. Cunna fit faire au Schah des propositions qui furent rejettées. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer, il resolut avec d'Albuquerque de ne pas différer un moment. Des gens sans cesse exercés au combat, n'avoient pas besoin de longues préparations. Le premier qui s'élança sur le rivage, fut Dom Alphonse de Noronha, neveu de Cunna, avec un petit nombre de gens, mais tous d'une bravoure éprouvée. Il fut reçu galamment du Schah, qui conserva son terrain, quoiqu'il n'eût aussi que peu de gens. Cunna s'avança vers le Fort, où le Schah fit encore des merveilles pour le repousser ; mais ayant été abbatu d'un coup de lance, & ses gens redoublant leurs efforts pour le sauver ; les Portugais irrités de cette résistance, les chargerent si vivement qu'ils leur firent tourner le dos, & regagner en fuyant la porte du Fort. Les murs furent escaladés. Ceux qui passerent les premiers ayant ouvert la porte aux autres, on vit commencer une mêlée fort sanglante, où les Mores disputérent la victoire jusqu'au dernier. En effet de quatre-vingt qui faisoient la garnison du Fort, il n'en resta qu'un, avec un pauvre aveugle qui fut trouvé dans un puits, & qui répondit à ceux qui lui demanderent comment il avoit pû descendre : » Les aveugles ne voyent que le chemin de la liberté. » On la lui rendit pour récompenser ce bon mot. Les Portugais perdirent six hommes à cette attaque ; mais elle leur valut la conquête entiere de l'Isle. Tous les Habitans, qui s'étoient éloignés pendant le combat, vinrent féliciter Cunna de sa victoire, & le remercier de les avoir délivrés du joug des Mahometans. Ils furent reçus sous la protection du Roi de Portugal. Dom Alphonse de Noronha demeura pour commander dans le Fort, avec une garnison de cent hommes. La Flotte y passa l'hiver, après lequel Cunna partit pour les Indes, & d'Albuquerque pour la Côte d'Arabie.

Les Portugais attaquent l'Isle & s'en rendent maîtres.

Bon mot d'un aveugle.

Noronha demeure dans l'Isle avec cent hommes.

Dans cet intervalle le Samorin reveillé par ses Astrologues, qui avoient expliqué en sa faveur un grand tremblement de terre, & une Eclipse du Soleil, pendant laquelle on avoit vû assez longtems les Etoiles à découvert, avoit fait les préparatifs d'une redoutable entreprise. Dom François d'Almeyde peu effraié de ses menaces, envoya contre lui une Flotte de dix Vaisseaux, sous le commandement de Lorenzo, son Fils. Elle arriva aux environs de Cabul, lorsque les Mores s'y attendoient le moins. Ils y étoient déja rassemblés, & la Flotte Portugaise les découvrit ; Mais le lieu parut si serré pour un combat, que de l'avis du Conseil il fut resolu de ne pas les attaquer. Lorenzo, à son retour reçut de séveres reprimandes de son pere ; & tous les Officiers furent cassés & renvoyés en Portugal.

Lorenzo commande une Flotte contre le Samorin.

Il se conduit mal.

Gonzalo Val, chargé de la même commission après Lorenzo, tomba dans un autre excès qui a deshonoré sa mémoire. Ayant rencontré un Vaisseau de Cananor, muni d'un Passeport Portugais, il se saisit de ses richesses & le fit submerger, avec la précaution de faire envelopper tous les Mores de l'Equipage dans une voile, afin qu'il n'en parût aucun vestige. Mais ce barbare soin fut inutile ; les flots pousserent sur le rivage un cadavre, qui fut recon-

Cruauté de Gonzalo Val.

Elle irrite le Roi de Cananor.

nu pour le neveu de Maïmala, riche Marchand Malabare; & le Samorin fit valoir une si cruelle action, pour engager dans son parti le Roi de Cananor, qui étoit porté par d'autres sujets de plainte à rompre avec les Portugais. *Brito*, Commandant du Fort, fut soupçonné de l'action qu'on leur reprochoit. Il fut assiégé par vingt mille Mores. Le Viceroi se hâta de lui envoier du secours; mais le feu ayant pris au magasin des provisions, Britto fut reduit avec tous ses gens à la derniere famine, & seroit péri de misere, si la Mer n'eût laissé en se retirant un grand nombre de coquillages, qui furent assez long-tems leur unique nouriture. Le Samorin envoya pendant ce tems là un puissant renfort à son nouvel Allié. Les Mores se trouverent en état d'attaquer le Fort au nombre de 50000 hommes; & ce qu'on a peine à comprendre, ils ne laisserent pas d'être repoussés avec une grande perte, sans que les Portugais perdissent un seul homme. Le Roi de Cananor abbatu par cette défaite, & tremblant à l'approche de Cunna, se crut trop heureux de pouvoir obtenir la paix.

Almeyde. 1508.

Almeyde profita de la consternation de ses ennemis, pour aller fondre avec Cunna sur *Panani*, Ville dépendante de Calecut, où le Samorin avoit quatre grands Vaisseaux commandés par *Kutioli*, More d'une valeur distinguée. Ils entrerent dans la riviere, au milieu d'une grêle de balles & de fleches, sans pouvoir aborder sur deux rives fort hautes, d'où l'Ennemi les saluoit continuellement. Mais ayant enfin pris terre, ils attaquerent les Mores dans leurs retranchemens; Britto y fut blessé par un More d'une prodigieuse grandeur, qu'il tua d'un coup si furieux, que les Historiens l'ont crû digne de remarque. L'ayant pris, disent-ils, dans l'instant qu'il baissoit la tête, il la lui cloua contre la poitrine. La Ville fut forcée, & tous les Habitans passés au fil de l'épée. On brûla non-seulement les maisons & les Vaisseaux, mais jusqu'au butin même, quoiqu'il fût d'une immense valeur; & l'on n'emporta que l'artillerie. Le nombre des ennemis morts surpassa quinze cens; tandis que les Portugais ne perdirent que dix-huit hommes.

Exploits d'Almeyde.

CHAPITRE X.

Exploits des Portugais depuis 1508 jusqu'en 1510, sous la Viceroyauté d'Almeyde.

Entreprise dans le Golfe Persique. Prise de plusieurs Ports. Ormuz attaqué. D'Albuquerque trahi par quelques-uns de ses Capitaines.

ALFONSE d'Albuquerque, en se séparant de Cunna, avec son Escadre, s'étoit proposé de donner à son nom, par la grandeur de ses exploits, cette glorieuse réputation dont il jouit encore dans les Indes Orientales. Après avoir quitté la Flotte, dans l'Isle de Socotra, le 20 d'Août 1508, il fit voile, suivant les ordres particuliers du Roi, vers la Côte d'Arabie, avec sept Vaisseaux, & quatre cens soixante hommes. Il toucha d'abord à Kalayata, belle & forte Ville du Royaume d'Ormuz; mais moins

1508. Réputation d'Albuquerque.

Il prend, pille ou brûle plusieurs Villes. Kalayata.

ALMEYDE. 1508. Kurias. peuplée qu'elle ne l'avoit été autrefois. Le Gouverneur lui ayant offert des rafraîchissemens & des conditions de paix qu'il accepta, il alla dix lieues plus loin, à Kurias, où il fut mal reçu. Il attaqua la Ville, & malgré la résistance des Habitans, il s'en ouvrit l'entrée, en leur tuant plus de quatre-vingt hommes, & sans perdre plus de trois des siens.

Makate. Après avoir pillé & brûlé Kurias, avec quatorze Bâtimens qui étoient dans le Port, il se rendit à Makate, huit lieues au-delà. Cette Ville étoit beaucoup plus forte que les précédentes, & plus capable de défense par le grand nombre de ses Habitans, que l'éxemple de leurs voisins ne tarda point à rassembler; mais le Gouverneur plus timide, prit le parti de demander la paix, & fit porter à la Flotte quantité de provisions. Les Portugais étoient dans la confiance, lorsque l'Artillerie de la Ville joua furieusement sur leur Flotte. Ils se retirerent avec étonnement; & bien-tôt ils apprirent que le Roi d'Ormuz ayant envoyé deux mille hommes au secours de la Ville, les Officiers de cette troupe, qui venoit d'arriver, n'avoient pas voulu consentir au Traité. Albuquerque ne remit sa vengeance qu'à la fin de la nuit. Ayant débarqué ses gens dès la pointe du jour, il attaqua si furieusement la Ville que les Mores consternés sortirent par une porte, à mesure que les Portugais entroient par l'autre. Toutes les maisons furent pillées, à l'exception de celle du Gouverneur qui avoit donné lui-même avis de l'arrivée du secours; mais il fut tué dans le trouble, sans avoir été reconnu.

Soor. Cette expédition fut suivie de celle de *Soor*, dont tous les Habitans prirent la fuite à la vûe de la Flotte. Il n'y resta que le Gouverneur, & quelques personnes de marque, qui ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Albuquerque récompensa cette soumission volontaire, en leur accordant la protection du Portugal, sous le même tribut qu'ils payoient au Roi d'Ormuz. *Orsukam*, qui est plus éloignée de quinze lieues, s'attira un traitement plus rude. Elle fut pillée pendant trois jours, & dans cet intervalle les Portugais se préparerent à pénétrer dans le Port d'Ormuz, qui étoit le principal but de leur course.

Orsukam.

Ormuz. Sa situation, ses avantages, son origine. La Ville d'Ormuz, ou plûtôt Hormuz, est située dans une petite Isle, nommée *Jerun*, à l'entrée du Golfe Persique. La circonférence de cette Isle est d'environ trois lieues; mais le terrain en est si stérile qu'il ne produit que du sel & du souffre. Les Edifices de la Ville sont somptueux. C'est le grand marché de toutes les richesses qui viennent de l'Est, de l'Ouest & du Nord. Aussi la stérilité du Pays n'empêche-t'elle point qu'on n'y trouve toutes sortes de biens en abondance. Ormuz reçoit ses provisions de la Province de Mogostan, dans le Royaume de Perse, des Isles de *Kishom* (*a*), de *Lareck*, & de quantité d'autres lieux. Vers l'année 1273, le Roi *Maleck-Katz*, s'étant mis en possession de tout le Pays qui est entre l'Isle de *Jerun* & celle de *Bahrayn* (*b*), se trouva voisin du Prince *Gordunshah*, dans la Province de Mogostan. Ce Prince obtint subtilement de Maleck l'Isle de Jerun, comme un lieu de peu d'importance; & s'y étant fortifié, il parvint à chasser son Bienfaiteur de tous ses Etats. Ensuite, ayant transporté, dans cette Isle, la

(*a*) On l'appelle aussi *Kishmish* & *Quixomo*.
(*b*) Les Auteurs Portugais l'appellent *Baharem*.

Ville



COTE
DE
Gomran
ILE D ORMUS ou de JERU
Ile de Kishom ou Quixema
d'ou ORMUS tire son eau
Lardinira
Palais du Roy
Porte de derriere


PERSE
Forteresse
RADE
Parade
Alko-
ran
St Lucia
Entré des Vaisseaux

Ville d'Ormuz, où Maleck avoit tenu sa Cour, il se rendit si formidable, que le Roi de Perse médita sa ruine. Mais *Gordunshah* eut l'adresse de le prévenir en lui offrant un tribut annuel, & s'engageant (*a*) à lui rendre hommage tous les cinq ans par ses Ambassadeurs. C'est à cet Usurpateur que le Royaume d'Ormuz doit son origine. En héritant de sa puissance, ses Successeurs hériterent presque tous de son caractere.

Sayf Addin Roi d'Ormuz.

Albuquerque trouva sur le Trône *Sayf Addin*, jeune Prince d'environ douze ans, dont les affaires étoient gouvernées par un Esclave adroit & courageux. *Khojah Attar* (c'étoit le nom de ce Ministre) n'avoit pas attendu l'arrivée des Portugais pour se mettre en état de les recevoir. Il avoit loué des troupes dans toutes les Provinces voisines, Persans, Arabes, & de plusieurs autres Nations; de sorte que les Portugais, en paroissant à la vûe de la Ville, y trouverent 30000 hommes prêts à combattre, entre lesquels on comptoit quatre mille Persans, qui passoient pour d'excellens Archers; & dans le Port quatre cens Vaisseaux, dont soixante étoient d'une grosseur considérable, montés de deux mille cinq cens hommes. Albuquerque, pour faire éclater son courage & sa résolution, alla jetter l'ancre entre cinq de leurs plus gros Vaisseaux, en faisant une décharge de toute son artillerie. Le rivage fut aussi-tôt couvert de sept ou huit mille hommes. Cependant personne ne venant à lui de la part du Roi, il envoya quelques-uns de ses gens vers le plus gros Bâtiment de la Flotte ennemie, qui étoit de Cambaye, & qui paroissoit porter l'Amiral. Le Capitaine ne se fit pas presser pour venir apprendre ses intentions. Il fut reçu civilement par les Portugais. Albuquerque lui déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître de prendre le Roi d'Ormuz sous sa protection, & de lui accorder la permission d'exercer le commerce dans ces Mers, à condition qu'il promît de payer un tribut raisonnable au Portugal; mais que s'il balançoit sur cette proposition, il devoit s'attendre à toutes les extrêmités d'une sanglante guerre. C'étoit une présomption bien étrange, avec sept Vaisseaux & quatre cens soixante hom-

Albuquerque insulte cette Ville.

(*a*) Cette transaction est rapportée differemment dans l'Histoire d'Ormuz, écrite par un des Rois de l'Isle, & dont on trouve l'extrait à la fin de l'Histoire de Perse, composée par *Texeira*. On y lit que l'an de l'Egire 700, & 1302 de J. C. les Turcs du Turquestan en Tartarie, s'étant répandus dans la Perse jusqu'au Golfe Persique, *Mir Bahaddin Ayam Seyfin*, quinziéme Roi d'Ormuz, résolut d'abandonner le Continent, où étoient alors ses Etats, & de se retirer dans quelque Isle voisine. Il passa d'abord, avec ses gens, dans la grande Isle de *Broke*, que les Portugais appellent *Quixomo*, fort proche de la Côte. Ensuite il se transporta dans une Isle déserte, éloignée de deux lieues vers l'Orient, qui appartenoit à *Neyn*, Roi des *Keys*, à qui il l'avoit demandée. Il y bâtit une Ville, qu'il nomma *Hormuz*, du nom de son ancienne Capitale, dont on voit encore les ruines à l'Est de *Gomrun*; mais les Arabes & les Persans appellerent l'Isle *Gerun*, du nom d'un Pêcheur qui y vivoit lorsqu'Ayaz y aborda. En deux siécles sa Ville prospéra tellement qu'elle étendit sa domination sur une partie de l'Arabie, sur une partie de la Perse, & sur tout le Golfe, jusqu'à *Bashra*. Elle devint aussi le principal marché de ce canton, comme *Keys* l'avoit été jusqu'alors. Mais elle perdit tous ces avantages après qu'elle eut été subjuguée par les Portugais. Ayaz Seyfin eut pour Successeur *Amir Ayaz Addin Gordan Shah*: ainsi l'on peut voir que Maleck Keys, qui est dans le texte, n'est point un nom propre, & qu'il signifie seulement Roi de *Keys*, ou de *Kaez*. On voit aussi qu'au lieu du Roi *Gordunshah* Prince de *Mogestan*, il faut *Gordon*, *Shah*, ou Roi de *Mogestan*; enfin que ce ne fut point Gordon, mais Ayaz, à qui l'Isle fut donnée. Au reste, on a dit d'Ormuz, qu'en supposant que le monde fut une bague, Ormuz en seroit le joyau.

ALMEYDE. 1508.

mes, d'offrir des conditions de cette nature à un Roi qui étoit assis sur son Trône, & qui avoit actuellement, pour sa défense, trente mille Soldats bien armés, & une Flotte de quatre cens voiles.

Le Ministre d'Ormuz entre en composition, mais rejette celle d'un tribut.

Le Capitaine More ayant informé son Maître des prétentions d'Albuquerque, Khojah Attar, qui exerçoit le pouvoir absolu, envoya aussi-tôt sur la Flotte Portugaise un Seigneur de la Cour, nommé *Khojah Beyram*, pour faire des excuses à l'Amiral de ne lui avoir pas fait demander plûtôt ce qu'il souhaitoit dans le Port d'Ormuz, & pour l'assurer que le Gouverneur de la Ville se rendroit le lendemain sur son bord. Le Gouverneur ne parut point; mais il vint successivement d'autres Députés, dans la vûe apparemment de gagner du tems, pour fortifier la Ville & recevoir de nouveaux secours. Albuquerque, pénétrant leurs intentions, leur déclara fierement qu'il falloit s'expliquer, ou sur la paix, aux conditions qu'il l'avoit proposée, ou sur la guerre. Beyram lui apporta pour réponse, qu'Ormuz n'étoit point accoutumée à payer des tributs, mais à les recevoir. Comme la nuit s'approchoit, on entendit, jusqu'au lendemain, sur le rivage, des cris mêlés au bruit des instrumens de guerre. Le jour fit découvrir les murs, le rivage & les Vaisseaux, couverts d'une foule de gens armés, & jusqu'aux toits des maisons chargés d'un prodigieux nombre de spectateurs, des deux sexes & de toutes sortes d'âges, qui sembloient attendre quel seroit le succès d'un si grand événement.

Combat naval à la vûe d'Ormuz.

Albuquerque commença le combat par une furieuse décharge de son artillerie. L'Ennemi lui répondit; & prenant avantage de la fumée qui obscurcissoit l'air, il attaqua les Portugais avec cent trente Barques en fort bon ordre, qui leur causerent d'abord quelque dommage par une horrible nuée de fléches. Mais elles furent beaucoup plus maltraitées. Une partie fut coulée à fond par l'artillerie, & le reste forcé de se retirer. Elles revinrent à la charge; & ce fut encore avec tant de perte, que les eaux parurent teintes de sang.

Albuquerque est vainqueur.

Dans cet intervalle, Albuquerque avoit déja submergé deux grands Vaisseaux, & s'étoit emparé d'un autre, dont l'Equipage avoit pris le parti de sauter dans les flots. Les autres Capitaines, n'ayant pas moins réüssi dans leurs attaques, mettoient le feu à tous les Bâtimens dont ils pouvoient s'approcher. La flamme en avoit déja gagné plus de trente, qui s'efforçant de retourner au rivage y portoient leur désastre, & le communiquoient autour d'eux. Toute la Côte étoit éclairée de cet incendie. Il fut aisé de remarquer la terreur qui se répandit à terre, par la précipitation avec laquelle on vit tout le monde rentrer dans la Ville; & bien-tôt on en reçut une meilleure preuve, à l'arrivée d'un Messager de la Cour, qui vint offrir aux Portugais tout ce qu'ils avoient demandé. Albuquerque fit cesser les hostilités; mais se défiant de la mauvaise foi des Mores, il fit menacer Khojah Attar d'un redoublement de vengeance s'il manquoit à ses promesses. Ainsi, sans perdre plus de dix hommes, il détruisit presqu'entierement une Flotte nombreuse, & tua plus de sept cens Infidelles, dont on voyoit flotter les cadavres, la plûpart ornés de petites plaques d'or battu, que les Portugais se firent un amusement de pêcher dans la Mer. Ils observerent qu'une grande partie des Mores avoient été tués de leurs propres fléches; ce qui ne

pouvoit paroître douteux, puisque les Portugais n'avoient pas l'usage de ces armes.

ALMEYDE. 1508.

Khojah Attar, aussi allarmé pour l'avenir qu'abbattu de son infortune présente, assembla un Conseil, où l'on prit la résolution de se soumettre aux propositions du Vainqueur. Les articles furent réglés, & signés par des Commissaires de l'un & de l'autre parti. Ils portoient en substance, que le Roi d'Ormuz s'engageoit à payer au Roi de Portugal un tribut annuel de 15000 *Seraphins* (a), & à lui donner du terrain pour bâtir un Fort. Cet ouvrage fut commencé immédiatement, & dans l'espace de peu de jours il fut fort avancé.

La Ville d'Ormuz se soumet au Portugal.

On y bâtit un Fort.

Cependant, la vûe d'un frein qui alloit tenir Ormuz dans une dépendance continuelle, réveilla tous les ressentimens du Ministre. La force n'étant plus une ressource à tenter, il feignit qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs pour recevoir le tribut que le Roi d'Ormuz payoit à la Perse; & puisque ce Prince étoit devenu Tributaire & Sujet du Roi de Portugal, il avertit Albuquerque que c'étoit aux Portugais à répondre pour la Couronne d'Ormuz. Cet artifice n'en imposa point à l'Amiral. Il fit dire à Khojah Attar qu'il pouvoit lui envoyer ceux à qui il devoit une réponse. Il lui vint effectivement quelques Mores, à qui il mit des balles & des épées entre les mains: voilà, leur dit-il, en quelle monnoye le tribut sera payé. Khojah Attar, n'espérant plus rien de cette ruse, entreprit de corrompre les Portugais mêmes, à force d'argent. Il trouva cinq perfides, dont l'un étoit un Fondeur, qui lui fit quelques pieces de canon; & d'un autre, il apprit que la Flotte Portugaise n'avoit pas quatre cens soixante hommes complets. Cette découverte anima ses esperances. Il résolut de rompre la paix. Son prétexte fut de refuser à d'Albuquerque les cinq hommes qu'il avoit séduits; & se prétendant dispensé de rendre des gens libres, qui avoient pris le parti de s'attacher à lui, il publia que c'étoit d'Albuquerque qui cherchoit à violer le Traité.

Artifice des Mores pour secouer le joug.

Cet excès de mauvaise foi excita l'Amiral à la vengeance; mais il eut le mortel chagrin de ne pas trouver ses Capitaines disposés à le seconder. Khojah Attar en avoit gagné plusieurs par ses profusions. Il porta la confiance jusqu'à brûler pendant la nuit une Barque que les Portugais construisoient sur le rivage; & dans le même-tems il eut l'audace de faire crier, du haut des murs, par un des Déserteurs: » Alfonse d'Albuquerque, venez défendre votre Barque avec vos quatre cens hommes, & vous trouverez mille Archers pour vous recevoir. Cette insolence n'avoit rien de surprenant, puisqu'elle étoit comme autorisée par quelques Capitaines qui entretenoient des intelligences avec l'ennemi, & qui avoient persuadé aux cinq Soldats de déserter. Albuquerque, enflammé de colere, tenta de brûler plusieurs Vaisseaux dans l'Arsenal. Cette entreprise n'ayant pas réüssi, il résolut d'assieger la Ville, & s'étant saisi de quelques Mores, qui vouloient y faire entrer des provisions, il leur fit couper les mains, les oreilles & le nez. Ceux qui gardoient les puits, d'où la Ville tiroit son eau, ne furent pas traités moins cruellement; il les fit précipiter, hommes & chevaux, dans les puits qu'ils gardoient. Le Roi & son Ministre, étant sortis pour arrêter cette action, il

Albuquerque est trahi par les Officiers de sa Flotte.

Insolence des Mores, & vengeance d'Albuquerque.

(a) Un Seraphin vaut environ trois livres de la monnoye françoise.

ALMEYDE. 1508.

se vit en danger de tomber entre leurs mains ; mais lorsque sa retraite alloit être coupée, une heureuse décharge de son artillerie mit en désordre la Cavalerie qui cherchoit à l'envelopper.

Trois de ses Capitaines l'abandonnent.

Dans tous ces effets de son ressentiment Albuquerque trouva ses troupes sans ardeur pour exécuter ses ordres. Trois de ses Capitaines, levant le masque, prirent la résolution de l'abandonner. Outre les séductions de Khojah Attar, ils avoient eu quelque jalousie pour le commandement du Fort. Mais avant que de partir, ils lui laisserent par écrit les raisons de leur mécontentement, & celles qui devoient lui faire abandonner son entreprise. Il fit enterrer le papier sous une pierre du Fort, en disant qu'il y avoit écrit sa réponse, & qu'il souhaitoit de voir qui auroit la hardiesse de la déterrer pour la lire. Tous ses gens murmuroient de cette tyrannie, sans que personne osât lever la voix pour s'en plaindre. Il parut inquiet du départ de ses trois Capitaines, mais le desir de la vengeance ne le rendit que plus obstiné dans sa résolution. Deux autres Capitaines, qui brûloient de suivre les premiers, entreprirent de lui faire goûter leurs représentations ; il les traita si séverement qu'il les força d'obéïr.

Il continue ses exploits.

Les Insulaires de *Bahrayn* équiperent quelques Vaisseaux pour transporter des provisions à *Keishom*. Albuquerque, averti de leur départ, se mit à les poursuivre. Il les manqua ; mais ayant découvert dans sa route une Maison de campagne du Roi d'Ormuz, gardée par trois cens hommes d'Infanterie & soixante Cavaliers, il l'attaqua, sans égard au nombre, & tua quatre-vingt hommes, qui ne lui en coûterent qu'un seul. Il se rendit à Keishom, où il fondit sur cinq cens Archers, que le Roi de *Lar*, en Perse, envoyoit au secours d'Ormuz, sous la conduite de ses deux Neveux. Il fit mordre la poussiere au plus grand nombre, quoiqu'il ne fût débarqué qu'avec quatre-vingt des siens ; & ses ressentimens ne l'empêcherent point d'épargner les deux Neveux du Roi de Lar, qu'il fit conduire au Ministre d'Ormuz comme un présent. Mais il brûla la Ville, après l'avoir abandonnée au pillage. Entre les dépoüilles, il se trouva un riche tapis, d'une telle grandeur, que les Soldats se disposoient à le couper en pieces, pour l'emporter plus facilement. Albuquerque l'acheta d'eux, & l'envoya dans la suite à Saint Jacques en Galice. Enfin, le petit nombre de troupes auquel il étoit réduit, & l'approche de l'hyver, lui firent prendre le parti de retourner dans l'Isle de Socotra ; & sans être effrayé des dangers de la route, il permit à *Jean de Nueva* de le quitter pour faire voile aux Indes, où ce Capitaine avoit déja commandé une Flotte assez nombreuse.

Keishom pris.

Générosité d'Albuquerque.

Il envoye un tapis à Saint Jacques en Galice.

Il ravitaille la garnison de Socotra.

Les cent Portugais qui étoient demeurés dans le Fort de Socotra, s'y trouvoient pressés depuis quelque-tems par la famine. Albuquerque, incapable de repos, se chargea lui-même de remedier à leurs besoins. Il partit, avec son seul Vaisseau, pour le Cap de Guardafu, tandis qu'il dépêcha les autres à Melinde & au Cap Fum, pour se saisir de tous les Bâtimens qui seroient chargés de provisions. Les secours qu'il se procura par cette piraterie furent si considérables, qu'ils rétablirent l'abondance à Socotra. Vers la fin de l'hyver, il sentit renaître tous ses projets sur Ormuz. Ses forces ne répondoient point à la grandeur de cette entreprise ; mais il se flatta de pénétrer du moins les dispositions du Roi & de son Ministre. Dans sa route, il résolut de

venger sur les Habitans de Kalayat quelques injures que les Portugais avoient essuyées devant cette Ville. Elle est située au-delà du Cap *Siagro*, qui porte aussi le nom de Cap *Rasélgat*, à l'entrée du Golfe Persique. Elle a derriere elle une montagne, coupée par quelques passages qui ouvrent la communication avec les Pays voisins ; & l'une de ces ouvertures, qui est directement vis-à-vis de la Ville, communique à cette belle Province d'Arabie, qui se nomme *Alyaman*, où le nombre des Habitans répond à la célébrité du commerce. Albuquerque prit terre en arrivant, & son courage lui faisant dédaigner toutes sortes de précautions, il entra dans la Ville au milieu du jour. La plûpart des Habitans prirent la fuite vers la montagne. Ceux qui entreprirent de se défendre furent tués dans les rues. Les Portugais y passerent trois nuits, pendant l'une desquelles mille Mores, s'y étant introduits secrettement, leur causerent beaucoup d'embarras. Mais Albuquerque rassembla ses gens pour attendre la lumiere, & fondant sur l'ennemi au premier rayon du jour, il en tua une partie, mit le reste en fuite, & brûla la Ville. Le plus riche butin qu'il y eut trouvé étoit une grande quantité de provisions.

ALMEYDE. 1508. Kalayat, & sa situation.

Cette Ville est brûlée par les Portugais.

Il arriva au Port d'Ormuz le 13 de Septembre. Le Roi & son Ministre, avertis de son retour, lui firent aussi-tôt déclarer qu'on étoit prêt à payer le tribut de 15000 Seraphins, mais qu'ils ne consentiroient jamais à la construction d'un Fort. Il résolut d'assieger la Ville. Martin Coello, avec son Vaisseau, eut ordre de garder la pointe de Turumkaha, où sont les puits qui fournissent de l'eau fraîche aux Habitans. Diego de Mélo fut posté à l'opposite de l'Isle de Keishom. Albuquerque se présenta lui-même devant la Ville, avec François de Tavora. Il eut le chagrin de voir, sur le rivage, les progrès de son Fort, que Khojah Attar avoit fini, pour se servir contre les Portugais de l'ouvrage qu'ils avoient commencé. L'attaque eut à peu près le même succès que la précedente ; c'est-à-dire, qu'après avoir causé beaucoup de mal aux Infidelles, après avoir perdu Diego de Melo, qui fut tué avec huit de ses gens, & s'être vû lui-même dans le dernier danger, la petitesse de ses forces l'obligea de renoncer à son entreprise. Mais en partant pour les Indes, il prit un Vaisseau de Babrayn, qui portoit beaucoup de perles. François Tavora en prit un de la Mecque.

Second siége d'Ormuz & son succès.

Prise de deux Vaisseaux.

§. II.

Le Soudan d'Egypte envoye une Flotte contre les Portugais. Elle est battue. Lorenzo d'Almeyde perit dans le combat. Artifice du Seigneur de Diu. Prise & incendie de Dabul. Défaite des Egyptiens. Le Viceroi perit en retournant à Lisbonne.

PENDANT que les Portugais causoient ces allarmes au Roi d'Ormuz, le Soudan du Caire avoit mis en Mer une Flotte réguliere de douze gros Vaisseaux, montés de quinze cens hommes, sous le commandement de Mir Hussein, dans la vûe d'attaquer les Ennemis de son commerce avec plus d'ordre & d'intelligence qu'ils ne l'avoient été jusqu'alors par les Almadies, les Tonis, les Pares, & les autres Bâtimens des Rois d'Afrique &

1509. Description de la Flotte d'Egypte.

ALMEYDE. 1509.

de l'Inde. Le bois qui avoit servi à la construction de cette Flotte avoit été coupé dans les Montagnes de Dalmatie, du consentement des Vénitiens; soit qu'ils contribuassent volontiers à l'abaissement des Portugais qui avoient ruiné leur commerce; soit que le Turc, étant mal avec le Soudan, ils se crussent interessés à secourir l'Egypte contre leur Ennemi commun. Un Neveu du Soudan avoit été chargé du transport de cette cargaison, sur vingt-cinq Bâtimens qu'il commandoit, avec huit cens Mamelus, sans y comprendre les Matelots. André de *Amarall*, Portugais, commandoit alors les Galeres de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem. Il apprit que ce bois étoit destiné contre les Portugais dans les Indes. Ce fut assez pour lui faire attaquer la Flotte Egyptienne, avec quatre Galeres & six Vaisseaux de guerre. Le combat fut sanglant; mais après trois heures de résistance, il prit sept Vaisseaux, en coula cinq à fond, & poursuivit les treize autres jusqu'au Port d'Alexandrie, qui leur servit d'azile. Le reste du bois fut conduit au Caire par le Nil, & delà, sur le dos des chameaux, jusqu'à *Suez*, où la Flotte fut construite.

Ses expéditions dans la Mer Rouge.

Elle commença ses expéditions par le pillage d'*Yembo* (*a*) & de Joddah, que le Soudan accusoit d'avoir favorisé ses ennemis. Ensuite elle fit voile vers *Diu*, où *Malech Azz* commandoit pour le Roi de Cambaye, dans l'espérance d'y joindre celle de ce Prince, qui n'étoit pas mieux disposé pour les Portugais. Dom François d'Almeyde étoit pendant ce tems-là sur la Côte de Malabare, d'où il avoit envoyé Lorenzo son Fils, pour garder celle de Cananor & de Cochin. Lorenzo s'avança jusqu'à *Chaule*, avec huit Vaisseaux, qui composoient toutes ses forces. Chaule est située sur le bord d'une Riviere, à deux lieues de la Mer. Cette Ville qui est une des principales de la Côte par sa grandeur, & par son commerce, dépendoit de *Nizamaluco*. Elle fit un accueil favorable aux Portugais. Le bruit de l'armement d'Egypte, s'y étoit déja repandu; mais il avoit paru si peu vraisemblable, qu'on n'en reconnut la vérité qu'à la vûë de la Flotte du Soudan. Lorenzo étoit alors sur le rivage, à se rejouir avec ses Officiers. Il n'eut que le tems de regagner ses Vaisseaux. A peine étoit-il à bord, que Mir Hussein comptant sur la victoire, parce qu'il se flattoit de surprendre les Portugais, entra dans le Port avec de grandes marques de confiance & de joie. Il alla droit lui-même à l'Amiral, sur lequel il fit pleuvoir une nuée de balles, de fleches, de grenades & d'autres machines à feu. Mais il fut reçu avec tant de vigueur, qu'il perdit le dessein d'en venir à l'abordage, quoique son Vaisseau l'emportât beaucoup en grosseur sur celui de Lorenzo. Tous ses Capitaines n'ayant pas mieux réussi, la nuit qui s'approchoit l'obligea de remettre son attaque au lendemain.

Elle surprend les Portugais à Chaule.

Premier avantage des Portugais.

Il fut prévenu. Dom Lorenzo donna le signal du combat dès la pointe du jour, & résolut à son tour d'aborder Mir Hussein. Les autres Vaisseaux suivirent son exemple. Cette hardiesse ne réussit qu'à deux Galéres, qui se saisirent de deux Vaisseaux ennemis, & qui en passerent tout l'Equipage au fil de l'épée. Le feu étoit terrible des deux côtés, & l'avantage commençoit à se déclarer pour les Portugais, lorsque *Maleck Azz* Gouverneur de Diu, pa-

Ils sont embarrassés par le nombre.

(*a*) D'autres écrivent *Yambu* & *Imbo*.

ALMEYDE. 1509.

rut en bon ordre avec un grand nombre de petits Bâtimens. Lorenzo détacha deux Galéres & trois Caravelles, pour empêcher l'approche de ce nouvel Ennemi. Elles exécuterent si heureusement leur commission, que se voyant fermer l'entrée de la Riviere, il fut forcé de chercher une retraite. Le combat dura jusqu'à l'entrée de la nuit, & les deux Partis s'efforcerent de déguiser leur perte.

Les Portugais ayant assemblé le Conseil, il parut à tout le monde que l'entreprise ne pouvoit être soutenue sans témérité, puisque Maleck Azz étoit si proche avec des forces redoutables. On proposa de prendre le large en pleine Mer, soit pour s'assurer le pouvoir de fuir, soit pour combattre avec moins de désavantage. Mais Lorenzo se souvenoit des reproches qu'il avoit reçus de son Pere après l'affaire de Dabul; & craignant que sa retraite ne passât pour un manque de courage, il résolut d'attendre le jour, en changeant seulement de situation, pour sauver les Vaisseaux de Cochin qui étoient en danger. Maleck Azz s'étoit avancé à la faveur de la nuit. Ayant observé ce mouvement, il ne douta point que les Portugais ne pensassent à la fuite. Il se présenta d'un air intrépide, sans être arrêté par le désordre que l'artillerie mit dans ses Pares. Malheureusement, le Vaisseau de Dom Lorenzo passant sur quelques piliers qui étoient cachés par la hauteur de la Riviere, fit une voie d'eau si large qu'il parut impossible de le secourir; & par un malheur encore plus funeste aux Portugais, Lorenzo fut blessé au même moment d'une balle, qui lui brisa le genouil. Ce brave Commandant se fit appuier contre le grand Mât, , d'où il ne cessa point d'encourager une partie de ses gens à combattre, & les autres à travailler à la pompe; mais il reçut une autre balle, qui lui cassa l'épine du dos, & qui le fit tomber sans vie. Son corps jetté au bas des Ponts fut suivi par *Gaton*, un de ses Domestiques, qui venant de recevoir une fléche dans l'œil, pleura son Maître avec des larmes de sang. Après un combat des plus opiniâtres, les Mores entrerent dans le Vaisseau, & trouverent Gaton, qui reprit des forces à leur vûë. Il en tua plusieurs qui tomberent sur le cadavre de son Maître, & lui-même tomba mort sur eux. Enfin le Vaisseau fut submergé. De plus de cent hommes que Lorenzo avoit sur son bord, il n'en échappa que dix-neuf. Toute la Flotte en perdit cent quarante, & l'Ennemi plus de six cent. Deux Capitaines prirent la route de Cochin, où le Viceroi étoit alors. Il apprit la mort de son Fils avec une fermeté merveilleuse.

Lorenzo, *fils* d'Almeyda, périt dans le combat avec son Vaisseau.

Son courage en mourant.

Fidélité de son Page.

Peu de tems après cette disgrace, il reçut une Lettre de Maleck Azz. Ce Géneral More étoit né dans l'esclavage, & descendu d'un Chrétien Schismatique de Russie. Il s'étoit élevé par tous les degrés de la fortune; mais la principale action qui lui avoit procuré le Gouvernement de Diu, n'avoit pas demandé un mérite extraordinaire. Un Oiseau volant sur la tête du Roi de Cambaye y laissa tomber sa fiente, ce qui mit ce Prince dans une vive colere. Je donnerois, dit-il, tout ce que j'ai, à celui qui tueroit cet Oiseau. Maleck Azz, qui excelloit à tirer de l'arc, n'eut pas plûtôt entendu ce discours, qu'il tua l'Oiseau d'un coup de fleche. Le Roi fut si fidele à le recompenser, qu'il le fit bien-tôt Gouverneur de Diu, Ville fameuse, qui étant située sur une Péninsule triangulaire, joint le Continent par une fort petite Isthme. Maleck Azz s'efforçoit politiquement de ménager tout à la fois le Roi son maî-

Origine de Maleck Azz.

ALMEYDE. 1509.

tre, & les Portugais, dont il craignoit le pouvoir depuis le tort qu'ils avoient fait à ſon commerce. Dans cette double vûë il envoya ſes dix-neuf Priſonniers au Roi de Cambaye; & pour appaiſer le Viceroi Portugais, il lui écrivit une Lettre de condoléance ſur la mort de ſon Fils, en relevant beaucoup ſa valeur, & s'excuſant de n'avoir pû ſe diſpenſer de ſecourir Mir Huſſein.

Nouvelle Flotte qui rend le courage aux Portugais.

La défaite de Lorenzo avoit appris aux Mores que les Portugais n'étoient pas invincibles; & dans l'état où les Flottes d'Almeyde & d'Albuquerque étoient réduites, il étoit fort à craindre que ces Infideles réuniſſant toutes leurs forces, n'achevaſſent de ruiner le petit nombre d'ennemis qui leur reſtoit. Ce fut au milieu de ces allarmes que les Portugais virent arriver une Flotte nombreuſe qui releva toutes leurs eſpérances. Il étoit parti de Liſbonne au commencement d'Avril de la même année, dix-ſept Vaiſſeaux qui avoient d'abord été ſéparés par la tempête; mais s'étant heureuſement réunis à Mozambique, ils avoient joint ceux de l'année précédente. Un ſecours ſi puiſſant entra dans la Mer des Indes avec un air de triomphe. Le Roi de Portugal envoyoit ordre à Dom François d'Almeyde de réſigner ſon Gouvernement à d'Albuquerque, & de retourner à Liſbonne ſur un Vaiſſeau Marchand. Ce changement fit naître des difficultés. Almeyde ſous prétexte qu'il ſe trouvoit engagé par l'honneur à tirer vengeance de la mort de ſon Fils, ſuſpendit l'éxécution des ordres du Roi. Albuquerque offenſé de ce délai, ſe rendit à Cochin. Les Hiſtoriens regardent leur démêlé comme l'origine d'un déſordre qui devint dans la ſuite aſſez funeſte aux Portugais. Les Vicerois s'efforcerent de prolonger leur terme, tandis que leurs ſucceſſeurs ne marquerent pas moins d'empreſſement pour commencer l'éxercice de leur autorité.

Démêlé pour la ſucceſſion du Gouvernement des Indes.

Almeyde obſtiné dans ſes prétentions fit partir les Vaiſſeaux Marchands ſous la conduite de Fernando Soarez, & de Rui de Cunna, qui eut le malheur de perir dans ſa route. Il quitta lui-même Cananor, pour aller chercher vers Diu la Flotte de Mir Huſſein. La ſienne étoit compoſée de dix-neuf Vaiſſeaux de différentes grandeurs, & montée par ſix cent Soldats, entre leſquels on comptoit près de quatre cent Malabares. Toute l'Inde fut allarmée de ce mouvement, mais ſurtout le Samorin & Maleck Azz, qui avoient employé toutes ſortes de précautions pour éviter de nouveaux dangers. Le Viceroi ayant mouillé avec ſa Flotte dans la délicieuſe Iſle d'Anchedive, il y prit, de l'avis de tous ſes Officiers, la réſolution de tomber ſur *Dabul*.

Almeyde cherche la Flotte d'Egypte.

Cette Ville, une des plus renommées de la Côte par ſa grandeur, ſon commerce, & la commodité de ſa ſituation, eſt ſituée ſur une Riviere navigable, à deux lieues de l'embouchure. Les Edifices y étoient alors d'une beauté ſinguliere. Elle n'avoit pour Habitans que des Payens & des Mores. *Sabay*, Roi de *Dekan*, à qui elle appartenoit, y avoit mis une forte Garniſon, dans la crainte qu'elle ne fût inſultée par les Portugais; & ſur le bruit de leur approche, il y avoit envoyé un renfort de ſix mille hommes, qui ne manquoient ni d'artillerie, ni d'ouvrages propres à leur défenſe. Cependant la frayeur s'étant répandue parmi les Habitans, ils commençoient à tranſporter leurs richeſſes dans les Pays voiſins: mais le Gouverneur leur en fit défenſe, ſous peine de mort; & pour les encourager par ſon exemple, il fit venir ſa femme & ſes enfans dans la Ville, Tout le monde y reprit confiance, & les

Dabul & ſa ſituation.

les autres Dames, qui s'étoient déja retirées dans leurs maisons de campagne, ne firent pas difficulté de venir partager le péril.

ALMEYDE. 1509.

Almeyde attaque & ruine la Ville.

Almeyde entra dans le Port le 13 de Décembre. L'émulation fit chercher à tous ses gens le moyen de descendre les premiers. Ils furent reçus avec une épaisse nuée de balles & de fléches; mais les ouvrages de la Ville étoient si hauts que les coups se perdirent par-dessus leurs têtes. Ils gagnerent le rivage, & s'étant partagés en trois corps ils formerent trois attaques à trois differentes portes. Les Mores s'apperçurent de leur dessein. Chaque poste fut défendu avec autant de conduite que de valeur. Le carnage y fut si grand que les cadavres formerent un nouveau rempart contre la furie des Assiégeans. Mais *Nunno Vas Pereyra* fut envoyé d'un autre côté pour former une quatriéme attaque. Il y trouva moins de résistance. Après un combat de quelques momens, il força les ennemis, quoiqu'en grand nombre, de se précipiter vers les montagnes; & leur fuite fut si aveugle & si tumultueuse que dix Portugais suffirent pour les poursuivre. Les autres se lasserent aussi de leur résistance. L'attaque avoit duré cinq heures, pendant lesquelles il perit six cens Mores, & les Portugais ne perdirent que seize hommes. Albuquerque distribua ses gens dans les rues de la Ville, avec ordre de se tenir soigneusement sur leurs gardes. Il ne doutoit pas que l'ennemi ne revînt la nuit suivante. L'obscurité s'approchoit. Quantité d'Habitans, qui avoient laissé derriere eux leurs enfans & leurs femmes, se présenterent à la faveur des ténébres. Mais ils trouverent, de tous côtés, les Portugais prêts à les repousser. Le jour, suivant la Ville fut abandonnée au pillage. Les esperances du Vainqueur étoient proportionnées à la richesse des Edifices; lorsqu'un feu, dont personne ne découvrit l'origine, se répandit dans tous les quartiers, & réduisit, en peu d'heures, toutes les maisons en cendres. Les Historiens ne nous apprennent point ce que devinrent les femmes, les enfans, & tous les Habitans qui n'avoient pû se dérober par la fuite. Mais leur sort se conjecture aisément. La cruauté commençoit à tourner en habitude aux Portugais. Cependant l'action du feu fut si prompte, qu'ils ne recueillirent, d'une si riche dépoüille, qu'environ cent cinquante mille ducats. Il y a beaucoup d'apparence que ce fut le Viceroi même qui fit commencer secrettement l'incendie, dans la crainte qu'un trop long pillage ne retardât ses autres desseins. Les Vaisseaux du Port furent aussi brûlés. On s'attendoit à renouveller les Provisions de mer sur la Côte; mais il s'y en trouva peu, parce qu'elles avoient été détruites par les sauterelles, dont on trouva quantité de pots remplis. Chacun eut la curiosité d'en goûter, & les trouva d'un goût fort agréable. Leur ressemblance avec les écrevisses fit croire aux Portugais que c'en étoit une espece terrestre. C'est ainsi qu'en plusieurs endroits, & particuliérement dans les Vignobles, aux environs de Rome, les crabbes de terre ressemblent beaucoup à celles de mer.

Cruauté familiere aux Portugais.

Sauterelles prises pour des écrevisses de terre.

Almeyde s'approche de Diu.

Almeyde s'étoit proposé de faire succeder à cette expédition, l'attaque de Mir Hussein à Diu. Il prit dans sa route quelques Vaisseaux Mores, dont il se contenta de tirer des vivres pour leur rançon. Le 2 de Fevrier 1509, il arriva devant Diu. Les Tours & les Murs dont cette Ville étoit environnée, sa grandeur, & la beauté de ses Edifices, lui donnoient beaucoup de ressemblance avec les plus belles Villes de l'Europe. Maleck Azz en étoit

ALMEYDE. 1509.

abſent. Il avoit entrepris, à vingt lieues de ſon Gouvernement, une expédition contre les *Rasbuts*, nommés par d'autres les *Rajapus*. Mais recevant des avis continuels du mouvement de la Flotte Portugaiſe, il revint preſqu'auſſi-tôt qu'elle eut moüillé l'ancre. Son deſſein n'étoit plus d'aſſiſter Mir Huſſein, ni de chagriner les Portugais. Le Viceroi, de ſon côté, ne put ſe diſpenſer de quelque inquiétude en conſiderant la force de la Place, & la valeur des deux Généraux Mores, qui gardoient la Côte avec plus de deux cens Bâtimens en fort bon ordre. Cependant, après avoir attendu le retour de la marée, il fit donner le ſignal du combat, vers neuf heures du matin. Le mouvement commença auſſi-tôt dans les deux partis, avec de grands cris mêlés au bruit des inſtrumens. Les Vaiſſeaux de Maleck Azz ſe préſenterent à l'entrée du Port, avec une décharge de leur artillerie & de leurs arcs. Ils tuerent tout-d'un-coup dix hommes dans la Galere de Diego Perez, qui étoit la plus avancée. Mais *Nunno Vas*, perçant avec une intrepidité admirable, ſe ſervit ſi habilement de ſon canon, qu'il abîma un des plus grands Vaiſſeaux de la Flotte ennemie. Il ſe trouvoit entre deux autres Vaiſſeaux, dont il auroit eu peine à ſe dégager, lorſque *Georges Melo*, qui le ſuivoit avec la même ardeur, en aborda un, & lui donna le tems d'aborder l'autre; tandis que le Viceroi, qui les obſervoit tous deux, fit jouer toute ſon artillerie ſur tous les autres Bâtimens de la Flotte. Maleck Azz, que les Portugais avoient crû à la tête de ſes gens, étoit demeuré dans la Ville; mais ils avoient à combattre Mir Huſſein, qui commandoit un des Vaiſſeaux attaqués. Ce brave More fit des prodiges de valeur, juſqu'à ce qu'étant bleſſé, il gagna le rivage, dans une Chaloupe, pour aller ſe plaindre au Roi de Cambaye de la perfidie de Maleck Azz, qui s'étoit contenté de l'aſſiſter de ſes Vaiſſeaux, ſans y paroître en perſonne. Son abſence ôta ſi peu le courage à ſes gens, qu'ayant combattu long-tems pour conſerver ſon Vaiſſeau, ils y furent tous tués juſqu'au dernier. L'autre, qui appartenoit à Maleck Azz, fut coulé à fond. Les deux Vainqueurs continuerent d'en prendre & d'en ſubmerger un grand nombre. Enfin, lorſque l'artillerie de l'Amiral eut achevé de fixer la victoire en ſa faveur, il entra dans le Port avec le reſte de ſa Flotte, & fit un cruel carnage de ceux qui oſerent encore lui réſiſter. Les Mores perdirent 1500 hommes, & les Portugais en furent quittes pour quarante. Le pillage des Bâtimens qui reſtoient entiers fit paſſer des richeſſes immenſes ſur la Flotte Portugaiſe. On jugea, par la variété des Livres qui furent pris en diverſes Langues, que la Flotte des Mores étoit composée de pluſieurs Nations differentes. Il s'y trouva des Ouvrages Latins, Italiens & Portugais. De tant de Bâtimens qui tomberent entre les mains d'Almeyde, il ne conſerva que quatre Vaiſſeaux aſſez bien conſtruits, avec deux Galeres; & tout le reſte fut livré aux flammes. Faria même, Hiſtorien Portugais dont j'emprunte ce recit, accuſe ſa Nation d'un excès de cruauté dans le traitement qu'elle fit aux Vaincus.

Combat entre ſa Flotte & celle d'Egypte.

Victoire des Portugais.

Diſſimulation de Maleck Azz.

Le lendemain, Maleck Azz, feignant d'être fort ſatisfait de la victoire d'Almeyde, l'envoya feliciter par *Seyd Ali* (a), More de Grenade. Pluſieurs

(a) *Seyd*, en Arabe, ſignifie Seigneur. C'eſt le titre des Chefs de familles de la poſtérité d'Aly, & le même que le *Cid* Eſpagnol.

Officiers Portugais étoient d'avis qu'il falloit profiter de la fortune pour attaquer la Ville ; mais le Viceroi rejetta cette proposition, parce que Diu appartenoit au Roi de Cambaye, qui étoit allié des Portugais, que la Place étoit défendue par des fortifications redoutables, & la Flotte Portugaise fort affoiblie : sans compter qu'il auroit été impossible de la garder, après l'avoir emportée. Il prit donc le parti de recevoir civilement le Messager de Maleck Azz, & de consentir à la paix. Les articles en furent dressés. Ils contenoient la liberté du commerce pour les Habitans de Diu ; & de leur part, la restitution de tous les Prisonniers Portugais, avec la cession de toute l'artillerie & de toutes les munitions que Mir Hussein avoit laissées dans la Ville ou sur la Côte.

Almeyde. 1509.

Il fait la paix avec les Portugais.

Le nom d'Almeyde étoit devenu si terrible dans ces Mers, qu'en passant à Chaul, pour retourner à Cochin, il fit consentir le Roi de cette Contrée à payer volontairement un Tribut au Portugal. Il fut reçu à Cochin comme en triomphe. Là, Dom Alfonse d'Albuquerque l'ayant pressé peut-être avec trop de hauteur de lui remetre son emploi, il se laissa persuader, par quelques-uns de ses Capitaines, de l'envoyer prisonnier à Cananor. Mais Dom *Ferdinand Coutinno*, qui arriva presqu'en même-tems de Lisbonne, avec une Flotte de quinze Vaisseaux, & des pouvoirs extraordinaires du Roi, ayant relâché à Cananor, y prit avec lui cet illustre Prisonnier ; & l'ayant reconduit à Cochin, il l'établit, en vertu des ordres de Lisbonne, dans la qualité de Viceroi des Indes.

Almeyde mal traite Albuquerque.

Albuquerque. 1509.

Almeyde quitta Cochin avec trois Vaisseaux, le 19 de Novembre. Un esprit plus foible auroit conçu quelque effroi des prédictions par lesquelles on s'efforça de retarder son départ. Les Magiciens du Pays lui déclarerent qu'il ne passeroit point le Cap de Bonne-Esperance. Le mépris qu'il avoit fait de leur art n'empêcha point qu'il ne témoignât quelque satisfaction après avoir passé ce Cap. Il relâcha dans la Baye de Saldanna, qui en est à peu de distance au Nord, pour y rafraîchir ses provisions. Un de ses gens y prit querelle avec un Négre, qui le maltraita de quelques coups ; &, contre son avis, tous les Portugais qu'il avoit sous ses ordres crurent leur honneur interessé à venger cette insulte. Il descendit, avec cent trente hommes, qui composoient la fleur de sa troupe, & fondant sur un misérable Village, il y enleva quelques enfans & quelques bestiaux. Les Négres, qui avoient pris la fuite à son approche, se rassemblerent dans une Montagne voisine, & l'attaquerent si furieusement à leur tour, qu'ils lui tuerent, en un instant, cinquante hommes, au nombre desquels il perit lui-même. Il étoit âgé de soixante ans. Sa figure étoit agréable, & ses manieres obligeantes. A la valeur dont il avoit donné tant de témoignages, il joignoit un jugement sain, une humeur liberale, avec un cœur sensible à la reconnoissance. La cruauté, dont on avoit pû lui faire un reproche, passoit alors pour une qualité nécessaire contre des ennemis aussi perfides que les Mores, & méritoit d'ailleurs un nom moins odieux dans un pere qui avoit eu la mort de son fils à venger. Dom François d'Almeyde portoit un manteau noir, sur une veste de satin cramoisi. C'est du moins sous cet habillement qu'on a conservé son Portrait. Il y paroit aussi avec des bottes, une courte lance dans la main droite, & sa main gauche sur son épée, qui pend presque devant lui.

Départ & mort étrange d'Almeyde.

Son caractere.

ALBUQUERQUE.
1509.
Expedition d'Edouard de Leme.

Il s'étoit passé, dans cet intervalle, quantité d'événemens moins considérables, sur d'autres Côtes où les Portugais avoient commencé des établissemens. Dès l'année 1508, *Edouard de Lemos*, parti de Lisbonne avec le titre de Gouverneur d'Ethiopie & d'Arabie, s'étoit rendu à Mozambique & à Melinde, d'où il étoit allé visiter, à la tête de son Escadre, *Monsia*, *Zanzibar*, *Pemba*, & d'autres Isles qui avoient négligé le payement du Tribut. Celle de Monsia s'étoit soumise sans résistance; mais les deux autres ayant entrepris de se défendre, il en avoit chassé les Habitans dans les Montagnes & pillé leurs Villes.

Madagascar & Malaca reconnus par Lopez de Segueira.

Diego Lopez de Segueira avoit été chargé de reconnoître l'Isle de *Madagascar*, dont j'ai rapporté la découverte, & *Malaca*, où les Portugais n'avoient point encore pénétré. Il avoit relâché à *Padir* & à *Pasan* (a), dans la Rade de Malaca. Les Rois de ces deux Cantons avoient recherché son amitié & l'avoient chargé de présens. Mais se fiant moins à celui de Malaca, il avoit commencé par le bruit de son artillerie, pour répandre l'effroi sur la Côte. Une Barque s'approcha de son Vaisseau, & lui demanda ce qu'il souhaitoit dans un Pays où il n'étoit pas connu. Il répondit qu'il étoit Ambassadeur du Roi de Portugal, envoyé vers le Souverain du Pays. Les réponses du Roi furent équivoques, comme on étoit accoutumé à les recevoir des Mores lorsqu'ils méditoient quelque perfidie. Lopez ne laissa point de faire descendre *Jerome Texeira*, avec le titre d'Ambassadeur. Il fut reçu honorablement, dans la vûe d'engager ses Compagnons à prendre terre. Ces trompeuses apparences n'en imposerent point à Lopez, qui fut d'ailleurs informé qu'on ne

Le Raja Ultimati veut assassiner Segueira.

pensoit qu'à l'assassiner. Il découvrit même que le Fils d'un *Raja*, nommé *Ultimati*, étoit venu à bord avec cette intention, quoiqu'il n'eût pas trouvé l'occasion de l'exécuter. Cependant il consentit que trente de ses gens allassent essayer à quelle fidélité il devoit s'attendre. On les conduisit dans un autre lieu, sous prétexte de leur faire acheter du poivre; & le Roi persuadé qu'il restoit peu de forces aux Portugais, saisit le tems de leur absence pour attaquer la Flotte, avec plusieurs Vaisseaux qu'il avoit rassemblés. Lopez s'en dégagea fort heureusement. Il en coula même à fond plusieurs. Mais il perdit ses trente hommes, qui furent massacrés dans la Ville.

(a) On les nomme aussi *Pedier* & *Pisang*.



CHAPITRE XI.

Exploits d'Albuquerque, Viceroi des Indes depuis 1510 jusqu'en 1516. Calecut brûlé. Description de Goa, qui se rend aux Portugais. Ils l'abandonnent & la reprennent. Description de Malaca. Cette Ville est attaquée par le Roi de Siam, & prise par les Portugais.

Albuquerque. 1510.

Avec les interêts de sa nouvelle dignité, Dom Alfonse Albuquerque avoit d'anciens ressentimens à satisfaire. Il se souvint des perfidies du Samorin de Calecut, qu'il avoit éprouvées plusieurs fois. Sa cause étoit commune avec tous les Généraux Portugais qui avoient commandé jusqu'alors dans les Indes. Et si quelque chose peut justifier les excès où la plûpart s'étoient emportés contre des alliés infidelles, c'est que dans les mêmes lieux ils avoient toujours traité fort humainement les Rois de Cochin, de Cananor, & de Cambaye, qui ne leur avoient point encore manqué de fidélité.

La conduite des Portugais excusée.

Le nouveau Viceroi tourna donc ses premiers préparatifs à la ruine de Calecut, qui avoit toujours apporté tant d'obstacles à l'agrandissement des Portugais. Sa Flotte, jointe à celle de Dom *Fernand Coutinno*, étoit composée de trente Vaisseaux, chargés de dix-huit cens hommes, sans y comprendre quantité d'Indiens qui leur étoient soumis, & que l'esperance du pillage conduisit avec eux dans un grand nombre de Barques. Ils arriverent à Calecut avec cette Flotte, la plus puissante qui eût paru dans ces Mers avec le Pavillon du Portugal. Chacun s'empressa de descendre le premier. Coutinno commandoit huit cens hommes, & fit débarquer avec eux quelques pieces de campagne. Albuquerque avoit le même nombre de Portugais sous ses ordres, avec six cens Indiens. Ils marcherent d'abord avec moins de régularité que de confusion, dans l'ardeur qu'ils avoient mutuellement de commencer l'attaque. Un Boulevard, nommé *Seram*, fut le premier ouvrage qui exerca leur valeur. Six cens hommes, qui le défendoient, firent une vigoureuse résistance contre les plus ardens, jusqu'à l'arrivée d'Albuquerque, qui les força de l'abandonner. Coutinno, apprenant de quelques prisonniers Mores que le Samorin étoit à cinq lieues de la Ville, dans un de ses Palais, prit cette route, avec sa troupe; tandis qu'Albuquerque continua de pousser si vigoureusement ses avantages qu'il s'ouvrit enfin l'entrée de la Ville. Calecut étoit trop vaste pour être livrée témérairement au pillage. D'ailleurs, au moment qu'Albuquerque déliberoit sur sa conduite, il reçut avis que Coutinno avoit besoin de son assistance, & qu'il étoit dans le dernier danger. Il fit mettre le feu à la Ville avant que d'en sortir, & volant du côté le plus pressant, il trouva Coutinno bloqué dans le Palais par une multitude d'ennemis. Tous ses efforts ne purent l'y faire pénétrer. Il y perdit plusieurs de ses gens, & par un malheur bien plus funeste, il y fut blessé si dangereusement lui-même, d'un coup de fléche au gozier, & d'un coup de

Albuquerque entreprend de ruiner Calecut.

Les Portugais manquent leur entreprise.

ALBUQUERQUE. 1510.

Coutinno y perd la vie.

pierre à la tête, qu'il fut porté au rivage sans aucun reste de sentiment. Pendant ce tems-là Coutinno, accablé par le nombre, fut tué dans le Palais. Quantité de ses gens eurent le même sort, & tous auroient peri sans doute si le secours d'Albuquerque n'étoit arrivé assez heureusement pour faciliter leur évasion. Ils perdirent quatre-vingt hommes.

La Flotte privée d'un de ses Chefs par la mort, & de son Géneral par une blessure qui suspendit toutes ses vûës, n'eut point d'autre parti à prendre que de retourner à Cochin. Albuquerque s'y rétablit avant la fin du mois. Entre plusieurs objets qui le rappelloient à la vengeance, il résolut de commencer par Ormuz, qu'il avoit attaqué deux fois sans succès. Tous ses préparatifs s'étant tournés de ce côté là, il partit avec dix-sept cent hommes, sur vingt & un Vaisseaux de différente grandeur. Mais le Pyrate *Timoja*, que le hazard lui fit rencontrer à *Onor*, lui inspira d'autres résolutions.

Albuquerque prend conseil du Pyrate Timoja.

Quelque passion qu'Albuquerque eût pour la gloire, l'avidité des richesses étoit toujours capable de le détourner vers ce qui se rapportoit à cette vûë. Timoja lui fit une peinture de Goa, qui lui fit naître l'envie de s'emparer de cette Ville. Il y fit voile avec sa Flotte, & sa navigation fut si heureuse, qu'il y arriva le 25 de Fevrier.

Il fait la conquête de Goa.

L'Isle de *Tikuori*, où Goa est située, borde la Côte de *Canara*, & se trouve formée par les deux embouchures de la Riviere de *Gasim*. Sa longueur, de l'Est à l'Oüest, ne surpasse pas trois lieues, sur une seule de largeur. Dans cet espace, elle a des montagnes & des plaines. L'eau est excellente, l'air fort sain, le terroir agréable & fertile. Goa est placée au Nord de l'Isle, après avoir été autrefois au Sud. La nouvelle Ville avoit été bâtie environ quarante ans avant l'arrivée des Portugais, par un More nommé Maleck Husseyn. On ignore où l'ancienne existoit; mais il s'en trouve quelques relations dans les écrits de Montrasat, qui y regnoit un siécle auparavant.

Situation de cette Ville, & son origine.

Diverses révolutions des Indes, sous la domination des Mores.

Vers l'an 1300, les Mores commencerent la conquête des Indes. Le premier qui forma cette entreprise avec des forces capables de l'éxécuter, fut (*a*) *Xa Nazaradin*, Roi de Delli. S'étant avancé du Nord à la tête d'une puissante Armée, il étendit sa domination par les armes jusqu'au Royaume de Canara, d'où il retourna dans sa Ville de Delli, en laissant *Habed Shah* (*b*), pour continuer ses conquêtes. Ce Géneral acquit tant de puissance par sa valeur & sa conduite, qu'il trancha d'égal avec son Maître. *Madura*, son Neveu, marchant sur ses traces, se mit en possession du Royaume de Canara; & trop grand pour demeurer soumis au pouvoir d'un autre, il sécoua le joug de *Nazaradin*, & fit porter à ses Etats le nom de *Dekan*, qui signifioit dans la langue du Pays une multitude de Nations dont ils étoient composés. Nazaradin se garantit pendant quelque tems d'une si redoutable puissance; mais plusieurs

(*a*) D'autres écrivent *Schah Nasr Addin*; mais c'étoit son surnom, car il se nommoit *Madmud*, nom qu'il rendit célébre par sa conquête des Indes. Il étoit le sixiéme Roi d'une Dynastie de Turcs, venus de Perse, qui fonderent en 1702 le Royaume de *Delli* ou de *Dehli*, ou plûtôt, qui l'usurperent sur la famille des *Ghaures*, comme ceux-ci l'avoient conquis en 1155, sur celle des *Ghaznis*, qui avoient subjugué en 1001 toute l'Inde jusqu'au Gange. Mahmud commença son régne en 1246. *Voyez* d'Herbelot à l'article *Dehli*, & la Généal. Histor. des Turcs, Mogols, & Tartares, vol. 2. p. 755.

(*b*) C'est apparemment une corruption Portugaise de *Madmud Shah*.

de ses Gouverneurs, à l'exemple de Madura, s'étant érigés en Souverains dans leurs provinces, il se vit enfin dépouillé des restes de sa grandeur, & prisonnier à *Beder*, Capitale de Dekan.

Albuquerque. 1510.

Sabay Roi de Goa à l'arrivée des Portugais.

Le plus renommé de tous ces Princes, à l'arrivée des Portugais dans les Indes, étoit celui de Goa, qui se nommoit *Sabay*. Il étoit mort peu de tems avant l'entreprise d'Albuquerque; & *Rufo* (*a*), Roi d'*Hidalcan*, s'étant saisi de ses Etats, les avoit mis entre les mains de son Fils *Ismael*. Les autres Princes étoient *Nizamaluco*, *Mudra Maluco*, *Melic Verido*, *Coja Mozadan*, *Abexeipedo*, & *Rotamaluco* (*b*), tous fort puissans, & tous étrangers, à l'exception de Nizamaluco. *Sabay*, étoit né à *Saba*(*c*), Ville de Perse, d'une fort basse extraction; mais le Roi de Dekan, qu'il avoit servi avec beaucoup de bonheur, lui avoit donné la Ville de Kibberga, d'où il avoit étendu ses Conquêtes sur les Indiens de Bisnagar, & de-là jusqu'à l'Isle de Goa qui avoit été prise quelque tems auparavant par les Mores d'*Onor*. Il avoit tué dans son attaque Maleck Hussein, qui y regnoit alors, & qui s'étoit courageusement défendu avec douze cens hommes. Goa commandant à quantité d'autres lieux, dont Sabay s'étoit aussi rendu maître, il y étoit devenu assez puissant pour se soutenir pendant toute sa vie contre les entreprises de ses Voisins; mais sa mort produisit une grande altération.

Sa fortune.

Les Portugais attaquent Goa.

Albuquerque, en arrivant à la vûe de l'Isle, envoya Dom Antoine de Noronna son Neveu, avec Timoja, pour sonder la Riviere qui arrose les murs de Goa. Ils y trouverent un Fort, défendu par une bonne artillerie, & par une Garnison de quatre cens hommes. Ils l'attaquerent, & la vigoureuse résistance d'un Turc, nommé *Yazu Gorgi*, ne les empêcha point de l'emporter. Pendant que la Garnison fuyoit vers la Ville, Timoja prit un autre Fort, qui contenoit trente hommes. Le jour suivant Albuquerque entra dans la riviere. Il fut surpris d'y voir venir à sa rencontre, *Mir Aly*, & d'autres personnes les plus distinguées de la Ville, qui l'en rendirent le maître, sans autre condition que d'assurer aux Habitans la vie, les biens & la liberté. Cette soumission imprévûë venoit non-seulement de la terreur qui les avoit saisis, mais encore plus de la prédiction d'un de leur *Joghis*, qui leur avoit annoncé l'arrivée d'une Flotte étrangere, à laquelle ils seroient forcés de céder. Tel est, dans tous les Pays du monde, le fatal effet de la superstition. Albuquerque fut reçu sur le rivage avec tous les honneurs qu'on auroit rendus au Souverain naturel. On lui présenta un cheval richement équipé, sur lequel il marcha droit à la Ville. Il en reçut les clefs, & les autres marques du pouvoir absolu. On le conduisit au Palais bâti par *Sabay*, d'où il dépêcha ses Ambassadeurs à divers Princes.

La Ville se rend. Albuquerque y fait son entrée.

Entreprise des Habitans pour secouer le joug.

Mais soit que les Habitans n'eussent cédé qu'à la terreur, soit qu'ils crussent la prédiction remplie par leur soumission volontaire, ils profiterent de

(*a*) C'est peut-être *Kufo Adelkan*. Adelkan n'est qu'un titre, qui signifie Seigneur de Justice.

(*b*) Tous ces noms paroissent corrompus par les Portugais, & les Princes mal distingués. Le premier étoit *Nizam al muck*, Roi de Vizapour; le second, *Catamaluco*, Roi de Golkonde; & le troisiéme, le Roi de Bisnagar. Voyez *Thevenot*, III. Part. p. 91, & les Voyages de *Fryer*, p. 165.

(*c*) De-là son nom de *Sabay*, qui suivant l'Idiome Arabe signifie une personne ou une chose qui vient de Saba.

ALBUQUERQUE. 1510.

la tranquillité dans laquelle ils virent les Portugais pendant quatre mois, pour se mettre en état de chasser ces nouveaux Maîtres. Ismael, Fils du Roi d'Hidalcan, s'étoit retiré dans les Etats de son Pere après l'entrée d'Albuquerque. Les intelligences qu'il entretint avec la Ville lui faciliterent le moyen d'en faire approcher des forces considérables. Il se fit précéder par un Corps de quinze cent chevaux, & de sept mille hommes d'Infanterie, sous la conduite de *Kamelkan*, son Géneral. Dans le premier mouvement de cette nouvelle, Albuquerque eut l'esprit assez libre pour découvrir les Chefs de la conspiration. Il les fit punir par un rigoureux supplice, & s'armant de tout ce qui pouvoit servir à sa défense, il disputa aux Ennemis l'entrée de la riviere. Le nombre en étoit trop grand pour les empêcher de faire leur descente. Ils vinrent asseoir leur Camp près de la Ville, d'où le canon leur causa beaucoup de désordre. Les Portugais firent tout ce qu'on peut attendre de la prudence & du courage; mais Ismael survenant avec seize mille hommes de pied & cinq mille chevaux, Albuquerque, de l'avis de son Conseil, prit la résolution d'abandonner la Ville. Cette retraite, quoique ménagée pendant la nuit, ne se fit pas sans un grand danger. Ismael avoit déja pensé à couper la communication de la Ville avec la Flotte. Albuquerque eut son cheval tué sous lui en gagnant son Vaisseau. Cependant il se retira sans perte, après un Siége de vingt jours.

Les Portugais sont forcés d'abandonner la Ville.

Le goût qu'il avoit pris pour un aussi bel Etablissement que celui de Goa, ne lui laissa point d'autre impatience que celle de revenir avec de nouvelles forces. Il se hâta d'aller prendre à Cananor les Bâtimens qui pouvoient s'y être rassemblés. Il en fit avec les siens, une Flotte de vingt-trois Vaisseaux & de quinze cent hommes. Timoja, qui étoit allé se marier à Onor avec la Fille d'une Reine, lui donna trois de ses meilleurs Vaisseaux, & lui promit de le rejoindre incessamment avec six mille hommes. Ces préparatifs avoient demandé plusieurs mois. Enfin le Viceroi remettant à la voile alla se présenter le 22 de Novembre à la vûe de Goa. L'attaque ne fut pas différée. Timoja avoit joint les Portugais dans leur navigation. Ils forcerent l'entrée de la Ville dès la pointe du jour, & le carnage qu'ils firent des Habitans, leur en assura bien-tôt la possession. Cependant le combat fut renouvellé au Palais, avec beaucoup de danger pour les Vainqueurs. Mais l'arrivée d'Albuquerque fixa la victoire. Les Mores qu'il avoit dévoués particulierement à sa vengeance, abandonnerent la Ville, pour s'efforcer de gagner le Continent. Il en périt un grand nombre au passage de la riviere. De plus de neuf mille hommes qui avoient pris les armes pour leur défense, il y en eut six mille de tués, avec perte d'environ soixante Portugais. Le butin fut immense, en chevaux, en artillerie, en provisions, & en toutes sortes de richesses. On fit main basse sur tous les Mores de l'Isle; mais les Gentils furent rétablis dans leurs fermes & dans leurs autres biens, & Timoja fut nommé leur Gouverneur.

Albuquerque y retourne.

Il s'en remet en possession par les armes.

Il y détruit tous les Mores.

Une conquête de cette importance flatta le cœur du Viceroi par trois endroits presqu'également sensibles; l'amour de la gloire, l'intérêt, & la vengeance. Il reçut bien-tôt des Ambassadeurs de tous les Princes alliés du Portugal, pour le féliciter de sa victoire. Son premier soin fut de jetter les fondemens d'un Fort, qu'il nomma *Manuel*, du nom de son Roi; & dans le dessein qu'il

Grandeur d'Albuquerque.

avoit

avoit formé de rendre Goa le boulevard des Portugais dans les Indes, il fit battre de la monnoie d'argent & de cuivre. Quatre cens hommes lui parurent suffisans pour la défense de son Fort; mais après s'être attaché les Gentils par ses bienfaits, il crut sa confiance assez bien établie pour en laisser dans ce Canton cinq mille, sous le commandement de *Melrau*, Neveu du Roi d'Onor. C'étoit apparemment les cinq mille hommes qu'il avoit reçus de Timoja.

ALBUQUERQUE. 1510.

Il partit triomphant pour Cochin, en publiant que par l'ordre du Roi de Portugal, il alloit tourner ses forces contre Aden, fameuse Ville d'Arabie. Mais les préparatifs dont il s'occupa tout entier, regarderent Malaca, dont il méditoit la conquête.

1511. Il entreprend la conquête de Malaca.

La Ville de Malaca est située dans cette partie de l'Inde qu'on appelle communément *la Chersonese d'or*, vers le milieu du Canal qui sépare l'Isle de Sumatra du Continent. Elle est un peu plus qu'au 2e degré de latitude du Nord. Sa forme est la même que celle du Rivage au long duquel elle s'étend, d'environ la longueur d'une lieue, à peu près comme Lisbonne. Elle est divisée par une Riviere, & ses deux parties sont liées par un pont. Les Edifices y sont de bois, à la reserve des Mosquées qui sont de fort belles pierres. Elle présente du côté de la Mer une perspective agréable, qui étoit encore embellie par ses fortifications. Malaca étant alors le plus fameux marché de l'Inde, il se trouvoit toujours une multitude de Vaisseaux dans son Port. Cette Ville fut bâtie par les *Selates*, Peuple dont l'occupation se bornoit à la pêche, & qui se joignirent aux Malayens anciens Habitans des Montagnes. Ils prirent pour Chef *Patisamora*, un des Seigneurs de l'Isle de Java, qui ayant été chassé de ses Terres par un Usurpateur, s'étoit rétiré près du Roi de *Sincapora*, contre lequel s'étant ensuite révolté, il se vit réduit par la fortune à fuir du côté de Malaca. Il se rendit si utile à cette nouvelle Colonie, que le regardant comme son Fondateur, elle prit son nom de l'état auquel il s'étoit condamné; car *Malaca*, dans le langage Malayen, signifie un fugitif ou un banni. Le premier Roi de cette Ville fut *Xa Darxa* (*a*), ou selon quelques Ecrivains *Raal sabu*, Fils de Patisamora, tributaire du Roi de Siam, contre lequel ses Successeurs se revolterent. Le Pays de Malaca est sujet aux inondations, couvert de bois épais, rempli d'animaux féroces & dangereux, sur-tout de tigres; ce qui oblige bien des Voyageurs à passer la nuit sur de grands arbres, parce que ces terribles bêtes les surprendroient, en sautant sur les petits. Les Habitans sont braves, les femmes libertines. Le commerce de tout l'Orient, a rendu Malaca fort riche & fort peuplée.

Situation de cette Ville.

Son origine.

Son premier Roi.

Caractere des Habitans.

Mahammed en occupoit alors le Trône. Il avoit été en guerre avec le Roi de Siam, qui avoit fait marcher contre lui une armée de quarante mille hommes. Mais il s'en étoit délivré par l'artifice & la trahison. J'ai rapporté avec quel succès il avoit employé les mêmes armes contre Diego de Segueira. C'étoit de cette injure qu'Albuquerque venoit tirer vengeance. Mahammed craignant la punition de sa perfidie, avoit employé le secours du Roi de *Pahang* (*b*), qui lui avoit accordé des troupes nombreuses. Il avoit, à l'arrivée d'Albuquerque, 30000 hommes armés, & ce qu'on ose à peine répeter sur la foi des Historiens, 8000 pieces de canon.

Préparatifs du Roi pour sa défense.

(*a*) Schah Dar-Shah.
(*b*) On lit *Pam* dans l'original.

ALBUQUERQUE. 1511.

Force des Portugais pour l'attaque.

La Flotte Portugaise partit de Cochin le 2 Mai 1511 forte de dix-neuf Vaisseaux & de quatorze cent hommes, entre lesquels on comptoit six cent Malabares. Elle prit dans sa course cinq Bâtimens Mores, qui faisoient voile de Ceylan à Malaca. A son passage sur la Côte de Sumatra, les Rois de Pador & de Pazem (*a*), envoyerent visiter le Viceroi Portugais. En approchant du terme, la Flotte prit encore quelques Bâtimens, sur l'un desquels on reconnut *Naboada Beghea*, qui avoit été le principal auteur de l'injure que les Portugais avoient reçue à Malaca. Il parut fort étrange qu'ayant été percé de plusieurs coups mortels, il ne sortît point une goutte de sang de ses blessures.

Os qui arrête le sang.

On lui ôta un bracelet d'os qu'il portoit au bras, & le sang se mit aussi-tôt à couler. Les Indiens raconterent que c'étoit l'os d'un animal qui se trouvoit dans l'Isle de Java. Albuquerque se fit apporter le bracelet, & le conserva comme un bien précieux. Le jour suivant on prit un autre Vaisseau, monté par trois cent Mores, qui se défendirent avec tant de résolution, qu'Albuquerque fut obligé de prendre part lui-même au combat, & qu'il ne vainquit pas sans danger.

Le 1 de Juillet, la Flotte Portugaise jetta l'ancre dans le Port de Malaca. Malgré les préparatifs des Habitans, on s'apperçut de l'effroi que le bruit du canon & des instrumens militaires répandoit sur le rivage. Aussi vit-on venir le lendemain un Messager de la part du Roi, pour assurer les Portugais, que s'ils avoient à proposer un Traité de commerce, le Roi étoit prêt à les recevoir. On reçut ce Député avec beaucoup de civilité & d'appareil.

Propositions du Roi de Malaca aux Portugais.

Réponse d'Albuquerque.

Albuquerque répondit que les marchandises qu'il souhaitoit d'abord étoient quelques Portugais laissés par Diego Segueira (*b*), & qu'après les avoir reçus, il feroit connoître au Roi le reste de ses intentions. Cette Réponse jetta dans la Ville une si vive allarme, qu'on y résolut aussi-tôt d'acheter la paix, en restituant les Portugais & payant une certaine somme. Mais le Prince Aladin, Beau-frere du Roi, & le Roi de Pahang, s'y opposerent. Albuquerque fit commencer aussi-tôt les hostilités. La frayeur obligea le Roi de lui renvoyer sur le champ les Portugais captifs, avec différentes propositions, qui marquoient son inquiétude. Albuquerque, pour réponse, déclara qu'il offroit la paix, mais à condition qu'on lui permît à l'instant de bâtir un Fort, & qu'on lui payât les frais du voyage de Segueira & du sien; &, pour choisir entre la paix ou la guerre, il n'accorda que le tems nécessaire au retour du Député. Mahammed étoit pour l'accommodement; mais son Fils, son Beaufrere, & le Roi de Pahang, continuerent de s'y opposer.

Descente des Portugais & leur premiere attaque.

Enfin les Portugais firent leur descente le 24 de Juillet. Ils trouverent peu d'obstacle jusqu'au pont, où toutes les forces du Roi s'étoient réunies. Le Prince héréditaire & le Roi de Pahang y commandoient. Le Roi même y parut monté sur un Elephant, & soutenu de deux autres, qui portoient sur le dos des Châteaux, d'où les fléches & les Dards tomboient comme une pluie.

Perte des assiegés.

L'attaque fut vive & sanglante. Mais les Elephans ayant été bléssés, prirent la fuite, & causerent tant de désordre parmi les Indiens, qu'Albuquerque eut le tems de gagner le pont & de s'y fortifier. Cependant il manquoit de

(*a*) *Pedier* & *Pisang*.

(*b*) On ne sçait pas trop comment les Portugais se trouvoient Prisonniers à Malaca, si les trente que Segueira y avoit laissés y avoient perdu la vie, comme on l'a déja lû.

vivres, & la chaleur avoit abbatu ses gens. Il prit le parti vers l'entrée de la nuit de retourner à sa Flotte où dix de ses plus braves Soldats moururent de plusieurs coups de fléches empoisonnées.

On ignore ce que cette Action avoit couté aux Assiégés ; mais leur perte devoit être fort considérable, puisqu'elle porta le Roi de Pahang à quitter la Ville, sous prétexte d'aller rassembler de nouvelles forces, & que le courage lui manqua pour revenir.

Mahammed attribuant la rétraite des Portugais à leur crainte, employa le tems à faire ouvrir des fossés dans les rues de la Ville, & parsemer le reste du terrain d'épines empoisonnées. Il n'apporta pas moins de soins à fortifier le pont. Mais du côté des Portugais, la résolution de vaincre tenoit lieu de tous les préparatifs. Albuquerque détacha dès la pointe du jour Antoine d'Abrex, avec un de ses meilleurs Vaisseaux, pour regagner le Port. Une nuée de boulets & de fléches avec laquelle il fut reçu des deux côtés de la riviere, la vûe même de son sang qui couloit par une mortelle blessure, ne purent l'arrèter dans cette entreprise. Cependant il auroit eu plus de peine à se garantir d'un déluge de feu qu'on se préparoit à lancer sur son Vaisseau, si dans le même tems Albuquerque n'eût paru sur la rive avec ses plus braves gens. Ils pousserent jusqu'au pont, qu'ils emporterent malgré toute sorte de résistance ; & pénétrant dans la Ville, au travers du bruit & des coups, ils s'avancerent à la grande Mosquée, d'où ils répandirent autour d'eux le carnage & la terreur. Le nombre des Morts dut être prodigieux, puisqu'au bout de neuf jours que dura cette boucherie, il ne resta point un seul More dans la Ville. Les Historiens assurent qu'Albuquerque n'avoit pris avec lui pour cet assaut que 800 Portugais, & deux cens Malabares. Il leur accorda pendant trois jours le pillage de la Ville. On n'y trouva plus que 3000 pieces de canon, parce que Mahammed en prenant la fuite, avoit fait transporter le reste à *Bantam*, dans le dessein de s'y fortifier avec le Prince Aladin. Albuquerque se hâta d'envoyer contre eux quatre cens Portugais, soutenus d'autant de Malabares, & de 300 Indiens qui appartenoient aux Marchands de Pegu. Ils forcerent les deux Princes d'abandonner leur retraite, & leur prirent sept Elephans. Mohammed se vit réduit avec son Fils & son Beaufrere à chercher un azile dans les bois, en se reprochant leur obstination.

Les Portugais emportent la Ville.

Cruel carnage qu'ils y font.

Le Roi prend la fuite & ne trouve point d'azile.

Albuquerque résolut de repeupler Malaca d'Etrangers, & de quelques Malayens, entre lesquels il reçut le Raja Ultimati, dont le Fils avoit entrepris de tuer Segueira. Il donna l'espace de quelques mois à ce grand projet ; mais il commença par la construction d'un Fort, auquel sa beauté fit donner le nom d'*Hermosa*, & par celle d'une Eglise. Il fit battre de la monnoie, comme il avoit fait à Goa. Ses libéralités attirerent bien-tôt un grand nombre d'Etrangers, dont il acheva de gagner l'affection par sa bonté. Dans le besoin de se fier jusqu'à ses Ennemis, il donna un commandement considérable dans la Ville au Raja Ultimati. Ensuite ayant découvert qu'il entretenoit des intrigues avec le Prince Aladin, sous prétexte de travailler à son rétablissement, mais au fond pour s'élever lui même au Trône, il le fit arrêter avec son Fils, & son Gendre, qui étoient mêlés dans la conspiration, & leur fit couper à tous trois la tête. Ce fut le premier acte de Justice publique que les Portugais exercerent dans les Indes.

Albuquerque repeuple Malaca, & s'y fait aimer.

Il découvre une conspiration.

ALBUQUERQUE.
1511.
Il envoye des Ambaſſadeurs à pluſieurs Monarques.

Deux Princes voiſins de Malaca tenterent par artifice de ſe mettre en poſſeſſion de la Ville, & l'inutilité de leur entrepriſe ne ſervit qu'à l'affermiſſement des Portugais. Albuquerque y reçut bien-tôt les Ambaſſadeurs de pluſieurs Rois; particulierement ceux du Roi de Siam, qui le regardoit comme ſon vengeur. Il en envoya lui-même à Siam & à Pegu, avec deux perſonnes (*a*) chargées de découvrir les Iſles Moluques & de Banda. Enſuite laiſſant 300 hommes dans le Fort, & dix Vaiſſeaux pour garder la Mer, il remit à la voile vers Cochin.

Il va ſecourir Goa contre Adelkan.

Pendant qu'il s'étoit occupé du rétabliſſement de Malaca, le Prince Adelkan, ayant raſſemblé 20000 hommes, avoit formé le Siége de Goa, & commençoit à le preſſer vigoureuſement. Mais l'activité du Viceroi eut bientôt réuni pluſieurs Flottes, des différens Ports où les Portugais avoient leurs Etabliſſemens. Il fondit ſur Adelkan lorſqu'il s'y attendoit le moins, & le força d'abandonner ſon entrepriſe. Tant de ſuccès & de conquêtes rendirent ſon nom ſi redoutable, que le Samorin de Calecut conſentit enfin à ſe laiſſer brider par un Fort. Les Rois de Narſinga & de Biſa, Adelkan même, rechercherent ſon amitié par leurs Ambaſſadeurs. Il en reçut auſſi un du Prête Jean, mais qui devoit ſe rendre enſuite à la Cour de Liſbonne

1512.
1513.
Il entreprend la conquête d'Aden.

L'Hiſtoire n'offre rien de plus remarquable juſqu'en 1513, & l'on doit même juger que tous les évenemens que j'ai rapportés, avoient ſuffi pour remplir cet intervalle, ſur-tout lorſque les derniers ſe trouvent ſans datte. On y peut joindre les préparatifs d'une expédition que le Viceroi méditoit depuis long-tems, & dont il fit éclater tout d'un coup le projet. Le 18 de Fevrier 1513, il partit avec une Flotte de vingt Vaiſſeaux pour la conquête d'*Aden*. Le nombre de ſes troupes conſiſtoit en 1700 Portugais, & 800 Canarins & Malabares.

Situation de cette Ville.

Aden eſt ſituée près de l'Arabie heureuſe, vers l'entrée de la mer rouge: On voit derriere cette Ville la fameuſe montagne d'Arziza, qui n'eſt qu'un Rocher ſtérile, diviſé en pluſieurs ſommets. Du côté de la Mer, Aden paroît belle & bien fortifiée. Elle eſt riche & célebre par ſon commerce avec quantité de Nations; mais l'eau y eſt fort rare, & ne lui eſt fournie que par un fort petit nombre de puits & de citernes. Les nuées d'ailleurs ne lui en donnent pas plus d'une fois en trois ans. Auſſi n'a-t-elle ni arbres, ni plantes, ni vergers.

Les Portugais ſont repouſſés, & ſe retirent.

Les Portugais n'ayant point trouvé d'obſtacle à leur deſcente, ſe promirent d'abord d'emporter la Ville par eſcalade; mais leurs échelles ſe rompirent pluſieurs fois, & les Habitans pourvurent ſi bien à leur défenſe, qu'après quatre jours de ſiége le Viceroi prit le parti de ſe retirer. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir pris un boulevard qui gardoit le Port, avec 39 pieces de gros canon; & ſans avoir brûlé pluſieurs Vaiſſeaux, après les avoir pillés.

La Flotte Portugaiſe entre pour la premiere fois dans la Mer Rouge.

Il entra de-là dans la Mer rouge, & ce fut la premiere Flotte Portugaiſe qui eût oſé s'y engager. Il prit quatre Vaiſſeaux fort riches dans l'Iſle de Ca-

(*a*) Ces deux perſonnes furent *Lopez d'Azevedo* & *Antoine d'Abrex* qui partirent en 1511, & revinrent en 1513, ſuivant Faria. Mais ſuivant *Argenſola*, & quelques autres, c'étoit Antoine d'Abrex, François Serrano, & Ferdinand Magellan qui forma dans ce tems-là le projet de ſon voyage autour du monde.

(*b*) Peut-être *Viſapour*.

mertua, où il fut obligé de passer l'hiver. Au mois de Juillet, il revint à la vûe d'Aden, qu'il trouva fortifiée par de nouveaux ouvrages. Il se contenta de saluer la Place de quelques volées de canon, & tournant vers Diu, il alla demander à Maleck Azz la permission d'y bâtir un Fort. Cet habile More, sans rejetter sa proposition, le ménagea si adroitement, qu'il le renvoya au Roi de Cambaye; & ce Prince consentit que les Portugais eussent un Fort à Diu, mais à condition qu'ils lui en laisseroient bâtir un à Malaca.

ALBUQUERQUE. 1513. Elle retourne à Aden.

Pendant qu'Albuquerque répandoit ainsi la terreur de ses armes, Malaca fut exposée à quelques attaques imprévues. *Pati Quiter*, puissant Insulaire de l'Isle de Java, la mit dans le dernier danger par un siége que la seule disetre de vivres & de munitions le força de lever. Après lui, *Pati Unuz*, Seigneur de *Japora*, dans la même Isle, & dans la suite Roi de *Sunda*, parut devant le Port avec une Flotte de 90 voiles, & de 12000 hommes, qu'il travailloit à former depuis sept ans; d'autant plus dangereux pour la Ville, qu'il s'y étoit ménagé des intelligences avec les Javans qu'Albuquerque y avoit reçus. Mais Fernand Perez, le surprenant avec dix-sept Vaisseaux, ruina cette redoutable Flotte par deux attaques, & força Pati Unuz de prendre la fuite avec le seul Bâtiment qu'il montoit. Les Javans furent punis par un banissement perpétuel. Enfin Mohammed, dernier Souverain de Malaca, entreprit de s'y rétablir par divers stratagêmes qui faillirent de réussir.

Malaca attaquée par divers Princes Indiens.

Ainsi la confiance qu'Albuquerque avoit à ses Commandans lui faisoit abandonner à leurs soins la conservation des lieux qu'il avoit conquis. Il se reservoit à de nouvelles victoires. Aden lui étoit échappée deux fois, & ses préparatifs lui faisoient espérer plus de succès pour la troisiéme; mais il résolut de commencer par la prise d'Ormuz, dans l'idée que cette conquête acheveroit d'ôter le courage à ses ennemis. Il partit le 20 de Fevrier 1514, avec vingt-sept Vaisseaux & 1500 Portugais, ausquels il joignit six cent Canarins & Malabares. Sa navigation dura plus d'un mois. S'étant présenté devant la Ville, le 26 de Mars, il fut agréablement surpris de voir arriver à son bord, des présens de la part du Roi, avec des offres de paix & d'amitié. Ce Prince, trop foible alors pour se défendre par les armes, s'étoit déterminé à recevoir la loi du Vainqueur. Quoiqu'Albuquerque ignorât sa situation, il lui fit déclarer qu'il falloit rendre le Fort que les Portugais avoient commencé, & renouveller l'Acte, par lequel Ormuz s'étoit soumis au Roi de Portugal. Toutes ces demandes furent accordées. Le Reis, *Nur Addin*, Gouverneur de la Ville, se rendit sur la Flotte avec son Neveu, pour ratifier le nouveau Traité. Ils furent renvoyés avec de riches présens pour eux-mêmes, & un collier d'or de très grand prix pour le Roi. Ce renouvellement d'alliance, ou plûtot de soumission, fut célébré de part & d'autre par des réjouissances publiques. Le Viceroi descendit à terre pour veiller lui-même à la construction du Fort. Il y reçut un Ambassadeur d'*Ismael*, Roi de Perse, avec des présens considérables, qui consistoient en parfums, en plusieurs sortes de brocards, de pierres précieuses, & de joïaux d'or. La céremonie de cette réception se fit avec tout l'éclat qu'elle pouvoit tirer des circonstances. Albuquerque étoit assis sur un échaffaut qu'il avoit fait dresser près du Fort. Il y affecta les airs de grandeur qui convenoient non-seulement à l'honneur qu'il avoit de représenter le Roi son maître, mais en-

1514. Albuquerque part pour conquérir Ormuz.

Cette Ville accepte les conditions des Portugais.

Le Roi de Perse envoye des présens au Viceroi Portugais.

ALBUQUERQUE. 1514.

core à la renommée de ſes conquêtes & de ſes grandes actions.

Ce témoignage de bonne intelligence entre la Perſe & le Portugal, n'empêcha point le Viceroi d'agir avec une fermeté extraordinaire, dans une occaſion où les Portugais lui parurent auſſi intéreſſés que le Roi d'Ormuz leur nouvel allié. Avant ſon arrivée, il étoit venu de Perſe à Ormuz, un Reis (*a*), qui ſe faiſoit nommer *Hamet*, avec la commiſſion ſécrette de chercher les moyens de s'emparer de la Ville, ou du moins de la ſoumettre entiérement à la Perſe. Son cortege étoit aſſez nombreux pour lui donner tout à la fois un air d'importance, & le pouvoir de former quelque entrepriſe. Il s'étoit introduit dans la familiarité du Roi. Ses gens dévoués à ſes ordres s'étoient diſperſés dans la Ville pour y trouver l'occaſion de tuer ce Prince; & par les meſures qu'il avoit priſes, cet attentat devoit produire une révolution dont il ſe promettoit de recueillir le fruit. Albuquerque ayant découvert un complot qui ne le menaçoit pas moins que le Roi *Seyf Addin*, feignit de l'ignorer, & propoſa ſous quelque prétexte une entrevûe au Reis Hamet. Elle fut acceptée. Hamet ſe préſenta fierement; mais à peine ſe fut-il approché, que le Viceroi le fit tuer à ſes yeux. On lui trouva des armes cachées, dont on ne douta point qu'il n'eût penſé à faire un perfide uſage.

Fermeté d'Albuquerque dans une occaſion dangereuſe.

Il fait tuer un Emiſſaire du Roi de Perſe.

Auſſi-tôt que le Fort fut achevé, Albuquerque perſuada au Roi d'y mettre toute ſon artillerie, pour la ſûreté de la Ville. Cette propoſition, dont il étoit aiſé de pénétrer le motif, ne fut point acceptée ſans répugnance; mais Seyf-Addin s'étoit trop engagé pour conteſter quelque choſe à ſes Maîtres. Le commandement du Fort fut confié à Pierre d'Albuquerque. Ce fut ainſi que ce riche & puiſſant Royaume devint une Province du Portugal.

Fort des Portugais à Ormuz.

1515.

Des fatigues ſi continuelles avoient altéré le temperamment du Viceroi. Il tomba dans une maladie ſi dangereuſe, qu'on le preſſa de retourner dans l'Inde pour le rétabliſſement de ſa ſanté. Dans ſa route il apprit qu'il lui étoit arrivé de Portugal un Succeſſeur, avec des ordres qui le rapelloient à Liſbonne. Cette nouvelle lui arracha d'abord quelques plaintes. Enſuite elle le plongea dans une profonde mélancolie, dont il ne ſortit que pour rendre le dernier ſoupir, en arrivant à Goa, le 16 de Decembre de l'année 1515. Il étoit dans la ſoixante troiſiéme de ſon âge.

Mort d'Albuquerque.

Son caractere.

Alphonſe d'Albuquerque (*b*) étoit ſecond fils de Gonzale d'Albuquerque, Seigneur de *Villa Verde*, & de *Donna Leonora de Menezes*, Fille d'Alvare Gonzales d'*Atayde*, premier Comte d'*Atonguia*. Il avoit été Géneral de la Cavalerie ſous le Roi Jean II. Sa taille étoit médiocre; ſa phiſionomie agréable; ſa barbe ſi belle & ſi longue, qu'elle deſcendoit juſqu'à ſa ceinture, à laquelle il prenoit plaiſir à la nouer. Il avoit le teint fort blanc. Son portrait le repréſente avec un manteau noir, garni d'or, la doublure, les culottes, le chapeau de la même couleur; la veſte rayée de velour verd, & parſemée de paillettes d'or. On avoit peine à juger s'il valoit mieux pour le commandement que pour l'éxécution. Ses regards étoient terribles lorſqu'il ſe mettoit en colere; mais ils étoient pleins d'eſprit & d'agrément dans ſa bonne hu-

(*a*) *Reis* ou *Rays* ſignifie un Chef. C'eſt le titre des Capitaines de Mer & des autres Commandans.

(*b*) Les Indiens Mahométans ne le connoiſſent que ſous le nom de *Malandi*, parce qu'il étoit venu du côté de Melinde, qu'ils appellent *Maland.* Voyez l'Hiſtoire de Perſe par *Texeira*, p. 416.

meur. Il avoit attaqué deux fois Goa, deux fois Ormuz, & deux fois Malaca ; trois Isles fameuses de l'Asie, dont il avoit glorieusement triomphé. On pourroit lui reprocher de la cruauté, si l'exemple de tous les Généraux Portugais ne portoit à croire que cette méthode étoit indispensable dans les Indes.

ALBUQUERQUE. 1515.

J'ajoûte pour dernier trait au caractere de ce grand homme, une réflexion de Faria (*a*) » Les Portugais furent redevables de leur Etablissement dans » l'Asie à trois Généraux : Edouard *Pacheco*, François d'*Almeyde*, & Alphonse d'*Albuquerque*. Ces trois Héros n'eurent presque pas un Successeur qui ne dégenerât de leurs exemples, ou du moins qui n'eût quelque mélange, soit de timidité avec la valeur, soit d'emportement avec la modération Si l'on veut » porter un jugement désintéressé des exploits qui acquirent aux Portugais la » *Couronne* de l'Asie, on trouvera qu'il n'y avoit que Pacheco qui fût propre » à la *forger*, avec cette *fiere chaleur* qui *fondit* les armes & tout l'or de l'opiniâtre Samorin ; qu'Almeyde seul pouvoit lui *donner sa forme & la polir*, avec » son épée & celle de son Fils, qui humilierent l'orgueil du Turc ; & que le » grand Albuquerque étoit capable seul d'y *mettre la derniere main*, en l'ornant » de ses *trois plus prétieux joiaux*, *Goa*, *Malacca*, & *Ormuz*. Etant entrés tous » trois, avec peu de Vaisseaux & un petit nombre d'hommes, dans des Mers » éloignées, où ils trouverent des ennemis nombreux & quantité de fortes » Places, sans le secours d'aucun ami pour se soutenir, & presque sans un » arbre pour se mettre à l'abri, ils devoient avoir perdu jusqu'à l'esperance » de retourner jamais dans leur Patrie. Cependant leur courage indomptable leur fit percer des nuées de balles & de fléches empoisonnées. Ils défirent des Flottes & des Armées innombrables, ils forcerent de profonds » retranchemens, ils éleverent de hautes murailles, & mirent enfin le Portugal en possession d'une infinité de grandes Villes, & de cent Régions » d'une immense étendue.

Réflexions empruntées de l'Historien Faria.

CHAPITRE XII.

Les Portugais au sommet de leur puissance. Soarez est trompé à Aden & à Joddah. Colombo devient Tributaire. Paix avec Siam & Pegu. Expéditions de Diu & de Bantam. Brito est envoyé aux Moluques. Les Espagnols arrivent par le Sud-Ouest.

LE grand Alfonse d'Albuquerque eut pour successeur, dans le Gouvernement des Indes Orientales, Lope Soarez d'Albergaria, qui étoit arrivé avec treize Vaisseaux & 1500 hommes. Rien ne fait tant d'honneur à la mémoire d'Albuquerqne que la décadence immédiate des Portugais après sa mort. Almeyde avoit jetté les fondemens de leur puissance ; mais Albuquerque poussant l'édifice, l'avoit élevé jusqu'au comble. A peine la mort

SOAREZ. 1515.

(*a*) Préface du II. Tome de l'Asie Portugaise.

SOAREZ. 1515. Commencement de la décadence des Portugais.

eut-elle fermé ses yeux que par l'orgueil & l'avarice de ses Successeurs on vit son ouvrage décliner de jour en jour. Il ne fut plus question de faire des conquêtes. On eut de l'embarras à se défendre. » Jusqu'alors, dit un Historien de cette Nation, les Généraux n'avoient écouté que les inspirations du véritable honneur, & n'avoient donné le nom de richesses qu'à » ces armes victorieuses, qui les rendoient supérieurs à l'or même qu'elles leur faisoient acquérir; mais dans la suite ils se livrerent si entiérement au commerce, que tous les Officiers militaires ne furent plus qu'une troupe de Marchands. Ainsi la gloire du commandement devint une honte, l'honneur un scandale, & la réputation un sujet de reproche.

1516. Expéditions de Soarez dans la Mer Rouge.

Soarez étoit chargé des ordres du Roi pour une nouvelle expédition dans la Mer Rouge. Il mit à la voile le 8 Février 1516, avec une Flotte de vingt-sept Vaisseaux, chargés de 1200 Portugais & de 1600 Malabares. Le bruit s'étant répandu que les Egyptiens avoient équipé à Suez une Flotte nombreuse, il les chercha long-tems depuis Goa jusqu'à cette Mer; mais ils avoient pris une autre route, & sa surprise fut extrême en arrivant au Port d'Aden, d'apprendre qu'ils avoient tenté inutilement de prendre cette Ville. Le Gouverneur, qui se nommoit *Miramirzan*, ne se trouvoit plus en état de se défendre, depuis qu'ils avoient miné une grande partie de ses murs. Il se fit un mérite de la nécessité, en offrant volontairement ses clés aux Portugais. Soarez, flatté d'une soumission si prompte, y prit assez de confiance pour differer de prendre possession de la Ville à son retour. Il fut informé que le mauvais tems avoit poussé la Flotte de Suez à Joddah, où elle étoit en désordre; &, déja Vainqueur en esperance, il prit la résolution de l'y poursuivre.

Il manque l'occasion de prendre Aden.

Situation de Joddah.

Joddah ou Gedda, comme l'appellent les Arabes, est située dans l'Arabie heureuse, au vingt-uniéme degré trente minutes de latitude du Nord, dans un Canton que l'abondance du sable rend absolument stérile. Les Edifices y sont assez bons; mais le Port n'est ni sûr ni commode. On y distingue deux sortes d'Habitans; les Arabes du Pays & les Marchands étrangers. Mir Hussein, n'ayant osé retourner en Egypte après avoir été défait à Diu par Dom François d'Almeyde, s'étoit fortifié dans cette Ville pour sa sûreté particuliere, mais sous prétexte d'assurer le Tombeau (*a*) de Mahomet à la Mecque. Vers le même tems, Reis Solyman, Turc d'une (*b*) naissance fort vile, qui s'étoit rendu redoutable par ses pyrateries, offrit ses services à *Kamset Algauri* (*c*), Soudan d'Egypte, pour commander la Flotte de vingt-sept voiles que ce Prince faisoit équiper à Suez. Mir Hussein n'avoit rien épargné pour obtenir le même emploi, & cette concurrence lui fit un ennemi mortel de Solyman. La Flotte Egyptienne étoit destinée contre Aden. Elle y fut repoussée avec beaucoup de perte; mais à son retour elle pilla la Ville de Zeybid; d'où s'étant rendue à Joddah, Solyman qui n'avoit pas cessé

Diverses fortunes de cette Ville.

(*a*) C'est une faute dans l'Historien Portugais d'où ce fait est tiré, car le Sépulcre de Mahomet est à Medine. Cependant la Mecque étant un lieu fort Saint pour les Turcs, à cause du *Kaba* où ils font leur pélerinage, la mêmd raison ne subsiste pas moins.

(*b*) Il étoit né à Mytilene, Isle de l'Archipel, d'un Courrayeur.

(*c*) On l'a nommé par corruption *Campson Gaurus*.

de

de la commander, tua Mir Hussein, & se saisit de la Place au nom de Selim Empereur des Turcs, qui venoit de s'emparer de l'Egypte, & de mettre fin à la domination des Mamelus, par la défaite de Tomanbey Successeur de Kamfu al Gauri.

SOAREZ. 1516.

Les Portugais se présentent civilement devant Joddah.

Le Port étant dangereux, Lope Soarez jetta l'ancre une lieue au-dessus de la Ville. L'artillerie des Infidelles étoit si bonne, qu'à cette distance, plusieurs boulets allerent jusqu'à lui. Solyman lui fit proposer un combat particulier d'homme à homme; mais cette méthode ne convenoit plus aux tems ni aux mœurs. Soarez répondit qu'il s'expliqueroit bien-tôt sur le rivage. Il fit sonder le Canal par un de ses Vaisseaux, qui trouva l'occasion de brûler deux Gallions ennemis. La Ville fut extrêmement allarmée de cette exécution; mais Solyman, pour appaiser le tumulte, sortit avec quelques troupes, tandis que les Habitans, postés en foule sur les murs, insulterent les Portugais par leurs cris. Soarez differoit de prendre terre, & ses gens indignés de sa lenteur éclaterent en plaintes & en murmures. Il leur fit voir ses instructions, qui portoient ordre d'attaquer la Flotte & non la Ville. L'impossibilité qu'il y avoit de les suivre lui fit prendre le parti de se retirer dans l'Isle de Camaran. Il y souffrit beaucoup par la famine, & les Infidelles lui enleverent dix-sept hommes. Dans l'embarras de cette situation, il fit voile à *Zeyla*, Ville à l'entrée de la Mer Rouge, sur le rivage d'Afrique, & le grand marché de cette Contrée. L'ayant trouvée sans défense, il la prit & la brûla. Ensuite, il crut qu'il suffisoit de se montrer devant Aden pour se faire ouvrir une Ville dont on lui avoit offert les clés; mais le Gouverneur, qui avoit eu le tems de réparer ses murs, refusa de le recevoir, en affectant des délais. La confusion de se voir joué le conduisit à *Barbara*, dans le dessein de traiter cette Place comme celle de Zeyla. Il trouva pour obstacles les vents & la tempête, qui disperserent sa Flotte. Ainsi, réduit à la nécessité de se retirer, avec huit cens hommes de moins, qu'il avoit perdus dans toutes ces entreprises, il remit l'expédition de Barbara à l'année suivante, où elle fut prise effectivement & brûlée sans résistance.

Ils prennent & brûlent Zeyla.

Leur embarras à Goa & à Malaca. Ils sont secourus par Menezés.

Les Portugais n'avoient pas été plus heureux à Goa, ni à Malaca, où leur gouvernement tyrannique avoit porté les Habitans à la révolte. Ils furent assiegés dans ces deux Villes; & sans l'heureuse arrivée d'Alexis de Menezés, qui survint à leur secours avec trois cens hommes, c'étoit fait de la domination Portugaise dans cette partie de l'Inde. Ils s'adresserent, par un Ambassadeur, au Roi de Siam, qui haïssoit les Mores. Ce Prince leur ayant accordé un grand nombre de ses sujets pour peupler Malaca, ils y rétablirent leur puissance sur ce nouveau fondement.

Leur commerce dans l'Isle de Ceylan.

Depuis le Gouvernement d'Albuquerque, ils avoient un commerce établi avec le Roi de Columbo, dans l'Isle de Ceylan, qui avoit preferé leur alliance à la guerre, & qui leur fournissoit de la canelle. L'Isle de Ceylan, appellée par ses anciens Habitans *Ilanare*, & par les Arabes *Serendip*, est située vis-à-vis le Cap de Comorin, qui forme la pointe méridionale de la Peninsule intérieure de l'Inde. Elle en est éloignée de seize lieues, & l'on suppose qu'elle y étoit jointe autrefois. On la divise en neuf Royaumes; *Columbo* à l'Ouest, *Gale* au Midi, *Jaula*, *Tamavaka*, *Candi*, *Batecalon*, *Vi-*

Neuf Royaumes dans cette Isle.

SOAREZ. 1517.

lasem, *Triquinamali*, & *Jafanapatan*. En 1517, Soarez y fit voile avec dix-sept Vaisseaux, grands & petits, & 700 Portugais, dans la résolution de forcer le Roi de Columbo à se rendre tributaire du Portugal, & de le faire consentir, suivant les idées du Roi Emmanuel, à l'érection d'un Fort. Après quelques legers combats, dont les Portugais remporterent l'avantage, le Roi de Columbo se soumit à payer, pour tribut annuel, douze cens quintaux de canelle, douze bagues de rubis & de saphirs, & six éléphans. Peu de tems après, le Roi de *Pahang*, dans le voisinage de Malaca, s'engagea aussi à payer, chaque année, le tribut volontaire d'une coupe d'or.

Les Portugais s'ouvrent l'entrée de Siam & de la Chine.

Les Rois de Siam, de la Chine, & de Bisnagar, étoient alors les trois plus puissans Princes de l'Asie. Edouard Coello forma cette année, avec le Roi de Siam, un Traité d'amitié constante; tandis que Fernand *Perez d'Andrada*, s'étant avancé, malgré mille obstacles, jusqu'à *Quan-tong*, ou Canton, Port de la Chine, y établit aussi un Traité de commerce, & revint à Malaca chargé de richesses. En 1518 Andrada partit pour Cochin avec Dom Alexis de Menezés. A peine eurent-ils quitté cette Ville, que le Roi de Bantam, attendant l'occasion d'insulter les Portugais, quoiqu'il eût conclu nouvellement la paix avec eux, vint les attaquer à la tête de 2500 hommes, & d'un grand nombre d'éléphans, soutenus par une Flotte de soixante voiles. Ils n'étoient que deux cens; ce qui n'empêcha point qu'après un siege de vingt jours ils ne le forçassent de se retirer, avec perte de trois cens trente hommes. Mais il se tint à quelque distance, pour couper les provisions qui étoient nécessaires à la Ville. Il auroit fort incommodé les Portugais dans cette situation, si l'arrivée de Garcie de *Sa*, avec quelques Vaisseaux, ne l'eût fait renoncer à son entreprise. L'année suivante, Malaca reçut un nouveau secours par l'arrivée d'Antoine *Correa*, qui venoit de conclure la paix à *Martaban*, avec le Roi de *Bagou*, nommé *Pegu* par corruption. Les Prêtres des deux Partis avoient assisté à ce Traité, & Faria nous en raconte une plaisante circonstance. Le grand Prêtre des Gentils se nommoit le *Grand Ralin*. Après avoir lû les articles du Traité dans la Mine d'or, suivant l'ancien usage du Pays, il prit un Livre, dans lequel il fit une autre lecture; ensuite, prenant une sorte de papier jaune, qui est la couleur consacrée aux choses saintes, avec quelques feuilles d'arbre sur lesquelles étoient tracés certains caracteres, il y mit le feu; & tenant les mains du Ministre de son Roi suspendues sur les cendres, il prononça quelques mots qui devoient rendre le serment inviolable. Correa, pour répondre à cette cérémonie, fit prendre au Chapelain de sa Flotte un surplis & son Breviaire; mais la couverture du Breviaire étoit si sale, & les feuillets si déchirés, qu'il eut honte de produire un Livre saint dans cet état. Le Chapelain prit un Livre de Musique d'Eglise, qui étant plus gros & mieux relié, passa, dit l'Historien, pour le Livre des Evangiles.

1518.

Le Roi de Bantam assiege Malaca.

Traité des Portugais avec le Roi de Pegu, conclu par des Prêtres.

SEQUEIRA, 1521.

Soarez reçoit un Successeur.

Lope Soarez, après avoir exercé pendant cinq ans le Gouvernement des Indes, reçut pour Successeur Diego Lopez de *Sequeira*, déja célébre par diverses expéditions que j'ai rapportées. Entre plusieurs objets qui excitoient encore l'ambition des Vicerois, on comptoit depuis long-tems la Ville de Diu, où, suivant les ordres de la Cour de Portugal, ils étoient tous impatiens de pouvoir élever un Fort. Sequeira traita dans cette vûe avec Ma-

leck Azz, qui étoit toujours en possession de son Gouvernement ; mais se voyant joué par des délais affectés, il résolut d'employer la force. Quarante Vaisseaux rassemblés de toutes parts, & chargés de trois mille Portugais, ausquels il joignit huit cens Malabares & Camarins, lui composerent la plus grande Flotte qui eût encore paru dans ces Mers. Il arriva devant Diu le 9 de Février 1521. Mais tant de préparatifs se dissiperent en fumée. La Ville avoit été fortifiée avec tant de soin, & la Garnison en étoit si nombreuse, qu'on prit dans un Conseil de guerre la résolution de ne pas l'attaquer.

SEQUEIRA. 1521.

Entreprise inutile contre Diu.

Telle fut encore l'expédition de Georges d'Albuquerque, Gouverneur de Malaca, contre le Roi de Bantam. Il étoit parti avec dix-huit Vaisseaux & six cens hommes. Bantam, qui est (*a*) une Isle de quarante lieues de circonférence, à la distance d'environ quarante de Malaca, avoit été fortifiée par deux bons Châteaux, & sa Riviere estacadée d'un grand nombre de pieux, qui la rendoient inaccessible. Albuquerque ne laissa pas de mettre une partie de ses gens dans les Chaloupes, pour attaquer un Fort. Mais ils ne purent prendre terre qu'en se mettant dans l'eau jusqu'au milieu du corps. Les ennemis, qui se présenterent en grand nombre, eurent tant d'avantage sur eux dans cette situation, qu'après leur avoir tué vingt hommes, ils les forcerent de se retirer, avec une infinité de blessés.

Autre disgrace des Portugais devant Bantam.

Vers le même tems, Antoine de Brito fit voile de Malaca aux Isles Moluques, qui en sont éloignées d'environ 300 lieues, & qui se trouvent placées, entre quantité d'autres Isles, directement sous la ligne. On en compte cinq principales, *Ternate*, *Tidor*, *Mousel*, *Maquien* & *Machan*, dont la plus grande n'a pas plus de cinq lieues de circonférence. Elles produisent une grande abondance de girofle, mais nulle sorte de provisions ; au lieu que l'Isle *Batachina*, qui en est voisine, & qui n'a pas moins de soixante lieues de longueur, porte des provisions & ne fournit point de girofle. Quelques-unes de ces Isles ont des montagnes ardentes, particuliérement celle de Ternate. Les Habitans usent moins de chair que de poisson, quoiqu'ils puissent s'en procurer également. Mais leur principale nourriture est une sorte de pain, composé de l'écorce d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils tirent aussi de cet arbre & de quelques autres, leur vin & leur vinaigre. Là croît une sorte de cannes dont on exprime une liqueur délicieuse. Les Naturels des Isles Moluques sont fiers & guerriers. Il n'y a point de Nations qui les surpassent à la course & à la nage. On ignore leur origine ; mais leur Religion est l'Idolatrie. Les Mores s'étoient emparés des Isles Moluques ; & leur conquête ne devoit pas être fort ancienne, car Brito y trouva un vieux Commandant qui avoit été du nombre de ceux qui y étoient venus les premiers.

Brito fait voile aux Isles Moluques.

Leur nombre & leur situation.

La Commission des Portugais étoit d'y bâtir un Fort, sur tout à Ternate ; & *Beglife*, Roi de cette Isle, l'avoit desiré long-tems. Cependant il y étoit venu, dès le Gouvernement d'Albuquerque, d'autres Portugais qui n'y avoient pas réüssi. Antoine d'*Abrex*, ayant perdu par le naufrage un des trois Vaisseaux qu'il commandoit, avoit été jetté à *Banda*, principale Isle des cinq du même nom, que toutes les Relations représentent comme un Paradis terrestre ; & de-là il étoit retourné seul à Malaca. Mais François *Seram*,

Les Portugais tentent de bâtir un Fort aux Moluques.

(*a*) Le nom de l'Isle est Java, mais Bantam en étoit le principal Royaume.

Tome 17. page 47.

SEQUEIRA. 1521.

ſon autre Capitaine, avoit été pouſſé à Ternate, où le favorable accueil qu'il y avoit reçu étoit devenu la raiſon même qui l'avoit empêché d'y élever un Fort. Les Rois de Ternate, de Tidor & de Machan avoient ſouhaité à l'envi que ce fût à leur Iſle que les Portugais accordaſſent cet honneur, & cette querelle étoit demeurée indéciſe. Etrange ſorte d'ambition pour des Princes Souverains.

Brito y trouve les Eſpagnols établis.

En arrivant à Ternate, Brito trouva le Roi Beglife décedé, & les Eſpagnols établis à Tidor. Cependant le Roi de Tidor, qui avoit regardé comme une choſe indifferente de recevoir des Eſpagnols ou des Portugais, n'eut pas plûtôt appris que la Reine de Ternate, Régente de l'Iſle pendant la minorité de ſon fils, avoit reçu les Portugais avec beaucoup de joie, qu'il rendit une viſite à Brito. Il le trouva fort mécontent de l'arrivée & de l'établiſſement des Eſpagnols; mais, pour l'appaiſer & l'engager à paſſer dans ſon Iſle, il lui offrit de lui livrer ſes nouveaux Hôtes. Brito, qui trouva plus d'avantage à s'établir à Ternate, le remercia de ſes offres.

Comment les Eſpagnols s'étoient introduits aux Indes Orientales.

L'arrivée des Eſpagnols dans la Mer des Indes doit paroître ici d'autant plus ſurprenante, qu'ils s'y étoient ouvert une nouvelle route. Lorſque François Serram étoit venu à Ternate, il avoit avec lui Ferdinand *Magallanes* ou *Magellan*, Gentilhomme Portugais d'une rare expérience dans les affaires de Mer, qui avoit conçu, par diverſes raiſons, qu'on pouvoit trouver, de l'Europe aux Indes, d'autres voies que celles des Mers d'Afrique. Quelques Ecrivains prétendent que ce fut à Serram que cette idée lui tomba dans l'eſprit, & qu'il ne fit que la communiquer dans la ſuite à Magellan, ſon ami intime, qui n'étoit point alors avec lui. Quelque parti qu'on prenne là-deſſus,

Magellan offre ſes ſervices à l'Eſpagne.

Magellan n'ayant point reçu de la Cour de Portugal toutes les récompenſes qu'il eſperoit pour ſes ſervices, alla les offrir à l'Empereur Charles Quint, dans un tems où la jalouſie des Eſpagnols commençoit à s'enflammer pour le commerce des épices. Il promit à ce Prince de conduire ſes Flottes aux Moluques par l'Oueſt. L'offre fut acceptée. On lui donna le commandement de cinq Vaiſſeaux, avec deux cens cinquante hommes, entre leſquels il ſe trouva quelques Portugais. Comme l'Hiſtoire de ſon voyage doit compoſer un autre article, je me contenterai d'ajouter ici qu'il partit d'Eſpagne au mois

Voie qu'il prend pour ſe rendre aux Indes Orientales.

de Septembre 1519, & que s'étant avancé au Sud de l'Amérique, il paſſa le Détroit qui porte ſon nom, il traverſa la grande Mer pacifique, qui diviſe le Continent de l'Amérique de celui de l'Aſie, & gagna heureuſement les premieres Iſles de l'Inde Orientale. Mais il eut le malheur d'y être tué dans un combat, au mois d'Avril 1521. Gonzale *Gomez d'Eſpinoſa*, qui commandoit un des Vaiſſeaux de ſa Flotte, nommé *la Victoire*, arriva aux Moluques, où le Roi de Tidor ne fit pas difficulté de le recevoir. Dans la joie de ſa découverte, s'étant hâté de retourner en Eſpagne par la voie de Panama, il laiſſa le commandement à Jean Sebaſtien *Del Cano*, qui revint, chargé d'épices, par la voie, familiere aux Portugais, du Cap de Bonne-Eſperance, & qui eut ainſi la gloire d'avoir fait le premier voyage autour du monde. L'arrivée de ces illuſtres Avanturiers fit naître de nouveaux differens entre l'Empereur & Jean III. Roi de Portugal. Mais je remets l'Hiſtoire de cette querelle à d'autres lieux.

CHAPITRE XIII.

Arrogance des Portugais à la Chine. Découverte des Isles de Celebes & de Borneo. Prise & destruction de plusieurs Villes. Sacrifice d'un Portugais.

SEQUEIRA. 1521.

La découverte de la Chine, en 1517, par Fernand Perez d'Andrada, avoit ouvert de si belles esperances aux Portugais, qu'ils n'avoient pas differé long-tems à faire partir un Ambassadeur pour y régler solidement les articles du commerce. Cependant il s'étoit passé trois ans sans qu'ils eussent encore recueilli tous les avantages qu'il ss'en promettoient. En 1521, *Simon*, frere de Fernand d'Andrada, obtint la permission de faire voile à Canton, avec cinq Vaisseaux. Il arriva dans l'Isle de *Ta-mû*, qui est à l'opposite de cette Ville, où il fut surpris de trouver encore *Thomas Perez*, parti depuis long-tems pour l'Ambassade de la Chine. Mais Perez se rendit immédiatement à *Nanking*, & de-là à *Peking*, où il devoit être admis à l'Audience de l'Empereur. Son voyage dura quatre mois, pendant lesquels Simon d'Andrada, enyvré d'orgueil & d'une vaine opinion de son mérite, se conduisit dans l'Isle de Ta-mû, comme s'il en eût été le Souverain. Il y bâtit un Fort. Il y fit élever une potence, pour soumettre les Habitans par la terreur. Il exerça des violences sur les Marchands; & faisant acheter, sans précaution, des enfans de l'un & de l'autre sexe, il donna occasion à mille abus dans cet odieux commerce.

Les Portugais retournent à la Chine.

Ils s'y rendent odieux.

Une tyrannie si éclatante étant bien-tôt parvenue jusqu'aux oreilles de l'Empereur, Thomas Perez en fut la premiere victime. Au lieu d'être reçu sous la qualité d'Ambassadeur, il fut saisi, avec toute sa suite, & condamné à la mort comme un Espion. Cependant l'exécution de cette Sentence fut differée. Les Prisonniers furent envoyés à Canton, pour être relâchés aussi-tôt que les Portugais auroient restitué Malaca à son ancien Prince, qui étoit Sujet de l'Empereur de la Chine; sans quoi ils devoient être exécutés, & toute leur Nation exclue pour jamais de la Chine, & traitée comme ennemie.

Vengeance de l'Empereur de la Chine.

Au lieu d'employer des excuses & des conciliations, les Portugais irriterent le Gouverneur de Canton par de nouvelles insolences. Il trouva le moyen d'en faire arrêter plusieurs, & de saisir quelques Bâtimens qui étoient arrivés nouvellement de Malaca. Les esprits s'échauffoient de jour en jour, lorsqu'Edouard Coello parut avec deux Vaisseaux de guerre. Le *Haytan*, ou l'Amiral Chinois, qui avoit rassemblé une Flotte de cinquante voiles, ne balança point à l'attaquer. Il fut repoussé; mais il tint les deux Vaisseaux Portugais assiegés pendant quarante jours. Heureusement pour Coello, deux autres Vaisseaux arriverent de Malaca; &, tous quatre ensemble, ils se firent un passage au travers de la Flotte Chinoise.

Plusieurs Portugais condamnés au supplice. Fortune de Thomas Perez.

Le Haytan se vengea de sa disgrace sur les Portugais qui étoient à Canton. Ils furent tous mis à mort, avec le malheureux Perez, qui y avoit été

SEQUEIRA. 1521.

renvoyé. Ses effets, & le présent même qu'il avoit apporté pour l'Empereur, furent saisis. On lui trouva 2000 pesant de rhubarbe; 1600 pieces de damas; 400 d'autres étoffes de soie; plus de 100 onces d'or, & 2080 d'argent; 60 de *musc;* plus de 300 de ces bourses, qui s'appellerent d'abord *Papos*, & quantité d'autres marchandises précieuses, qui devoient faire juger du profit excessif qu'on pouvoit esperer à la Chine. *Perez* étoit d'une naissance fort commune. Il s'étoit enrichi par la Pharmacie & le commerce; mais son mérite l'avoit fait choisir pour cette Ambassade.

Diverses disgraces des Portugais.

Dans le cours de cette même année les Portugais firent la conquête des Isles de *Babrayn* & de *Katif*, sur *Mekrin*, Roi de *Lasah*, qui étant soumis au Roi d'Ormuz, avoit refusé de leur payer le même tribut. L'année suivante, ils furent attaqués, tout à la fois, dans leur Fort d'Ormuz, à Babrayn, à *Mackat*, à *Kuriat*, & à *Sohar*. Mais le Roi d'Ormuz désesperant du succès, se retira dans l'Isle de *Keishom*, après avoir mis le feu à sa Capitale. Telles étoient les extrêmités où la dureté du joug Portugais réduisoit leurs Tributaires. Ce déplorable Prince fut ensuite assassiné par ses Favoris. Son Successeur, qui avoit à peine quinze ans, se laissa persuader de retourner à Ormuz, à condition que les Portugais ne prendroient aucune part au Gouvernement de la Ville.

1522.

L'année 1522 ne fut pas moins funeste aux Etablissemens du Portugal dans plusieurs autres lieux. Adelkan, ancien Prince de Goa, se remit en possession de tous les Pays voisins qui lui avoient appartenu. Le Roi d'*Achen* attaqua les Portugais dans *Sumatra*, & les mit dans la nécessité d'abandonner le Fort de *Pasang*. Ils essuyerent aussi quelques disgraces à Malaca & aux Moluques. Enfin leur Fort de Calecut ayant été attaqué par le Samorin avec des forces supérieures à leur garnison, ils furent obligés de l'abandonner, après

1525.

l'avoir démoli. Mais ce dernier événement n'arriva qu'en 1525.

1526. Conquête de plusieurs Pays. Dhafar, Mazua, Dalaka.

En 1526, Hector de Sylveira se rendit maître de *Dhafar*, Ville forte sur la Côte d'Arabie. De-là, pénétrant dans la Mer Mouge, il réduisit les Isles de *Mazua* & de Dalaka. L'avarice de *Diego de Melo* porta Kalayat & Maskat à la révolte; mais ces deux Places rentrerent sous le joug. C'est à cette année qu'on rapporte la découverte de l'Isle *Celebes*.

Les Turcs entreprennent de chasser les Portugais de la Mer Rouge.

Tant d'événemens, qui se succederent dans l'espace de peu d'années, ne sont pas racontés par les Historiens avec plus d'étendue, & ne s'y trouvent pas même rapportés à leur véritable datte. Mais on y apprend encore que le Roi Soliman, ce même Turc qui avoit tué Mir Hussein à Joddah, & qui s'étoit réconcilié avec le Sultan Selim, en lui soumettant cette Ville, entreprit de chasser les Portugais de la Mer Rouge, avec une Flotte de vingt Galeres & de cinq Galliotes, que Soliman, Successeur de Selim, lui envoya de Suez, sous la conduite de Hayraddin. Il s'occupoit alors à fortifier l'Isle de Camaran, dans la Mer Rouge. A l'arrivée de la Flotte dont il devoit prendre le commandement, Hayraddin le tua, sur quelque démêlé. Mustapha, son neveu & son Successeur, vengea sa mort par celle de Hayraddin; & craignant ensuite la colere du Sultan, il alla chercher, avec quelques Vaisseaux, un azile à *Aden*, & de-là à *Diu*. Ainsi les Portugais

Premier voyage par terre de la

se trouverent garantis d'une puissante attaque, à laquelle ils auroient eu beaucoup de peine à résister. Antoine *Tepreyro* porta par terre cette heureu-

ſe nouvelle au Roi de Portugal, & fit, le premier, un voyaye qu'on avoit cru juſqu'alors impoſſible.

SEQUEIRA.
1526.
Mer Rouge en Portugal.

Malaca ne ceſſant point d'être infeſtée par le Roi de Bantam, Pierre *Maſcarenhas* fut chargé de réduire ce Prince à la ſoumiſſion, avec une Flotte de vingt Vaiſſeaux, qui portoient mille hommes, tant Portugais que Malayens. Il attaqua Bantam, Capitale de l'Iſle, qui étoit très-bien fortifiée, & défendue par ſept mille hommes. Il en tua quatre cens, & fit deux mille priſonniers, avec un immenſe butin, dans lequel on compta 300 pieces de canon. Cette victoire ne lui coûta que trois hommes, & paſſa pour un des plus glorieux avantages que les Portugais euſſent remportés dans les Indes. Le Roi de Bantam fut rétabli en payant un tribut.

Iſle de Bantam conquiſe par pierre Maſcarenhas.

Aux Moluques, Dom Garcie *Enriquez* brûla Tidor, après un Traité de paix qu'il avoit conclu avec le Roi. Il s'étoit flatté de chaſſer les Eſpagnols du Port de *Kamaſo*, & d'une autre Ville qu'ils poſſedoient dans cette Iſle; mais il fut repouſſé.

Dom Georges de Meneſez, faiſant voile aux Moluques, découvrit l'Iſle de Borneo. Il y aborda, & n'étant point aſſez fort pour s'y faire reſpecter par les armes, il envoya au Roi un préſent de tapiſſerie. Ce Prince, à la vûe des figures qu'elle repreſentoit, s'écria que c'étoient des hommes enchantés, qui ne manqueroient point de le tuer pendant la nuit; & malgré les explications par leſquelles on s'efforça de le raſſurer, il ne voulut ſouffrir ni la tapiſſerie dans ſon Palais, ni les Portugais dans ſon Port.

Découverte de l'Iſle de Borneo

En 1527, quelques Portugais, qui avoient perdu leur Vaiſſeau par une tempête, ſe ſauverent ſi heureuſement dans la Chaloupe, qu'ils aborderent à *Chakario*, ſur la Côte du Bengale. Ils ſe croyoient à la fin de leur diſgrace dans une Nation qu'ils n'avoient point encore offenſée. Mais le reſſentiment de leurs violences & de leurs cruautés étant répandu dans toutes les parties de l'Inde, les Habitans du Pays avoient fait vœu de ſacrifier à leurs Idoles le plus beau Portugais qui leur pourroit tomber entre leurs mains. Gonzale *Vaz de Melo*, jeune homme d'une figure charmante, & d'une très-haute eſperance, eut le malheur d'être choiſi pour victime.

1527.
Les Portugais abordent au Bengale.

Jeune Portugais ſacrifié aux Idoles.

La fin de cette année eſt marquée par quelques autres événemens. Une Flotte, envoyée pour brûler les Galeres Turques qui étoient reſtées à Camaran, trouva les vents ſi contraires qu'elle ne put en approcher; mais elle brûla la Ville de *Zeyla*, ſur la Côte d'Adel. *Mangalor* eut le même ſort ſur la Côte de l'Inde. A *Diu*, dix-ſept Portugais ayant été pris dans une Barque, Diego de *Meſquita*, leur Capitaine, fut condamné à la mort, pour avoir refuſé d'embraſſer le Mahometiſme. Il devoit être mis dans un gros canon, & tiré comme un boulet. Mais le Prince Muſulman, frappé du courage avec lequel il entra lui-même dans la bouche du canon, lui accorda la vie, avec ſon eſtime & ſon amitié. *Chatua*, Ville voiſine de Cranganor, & *Porka*, furent brûlées par Lope *Vaz*; tandis que Simon de Melo, ſon Neveu, traitoit avec la même rigueur *Marabia* & *Montdelli*.

Zeyla & Mangalor brûlées.

Fermeté chrétienne d'un Capitaine Portugais.

17 - 394

§. I I.

Les Espagnols subjugués à Tidor. Cruautés de Menezés. Plusieurs Villes brûlées. Belle action de Sylveira. Plaisanterie cruelle. Fort bâti à Diu. Avanture de Botello. Désordre aux Moluques.

SEQUEIRA. 1529.

L'ANNE'E 1529 commença par une action fort éclatante. Hector de Silveyra, chargé, avec quelques Vaisseaux, de venger sur le Roi de Cambaye quantité d'insultes que les Portugais avoient essuyées à Diu, attaqua la Flotte de ce Prince, qui étoit composée de quatre-vingt grandes Barques. La valeur & la fortune lui firent obtenir une victoire si complette, que d'un si grand nombre de Bâtimens il n'y en eut que sept qui éviterent d'être pris ou coulés à fond. Le Vainqueur se saisit ensuite de *Bazaïm*, & rendit *Tana* tributaire.

Victoire des Portugais sur le Roi de Cambaye.

L'établissement des Espagnols à Tidor ne cessoit pas d'allarmer les Portugais de Ternate. C'étoit tout à la fois un sujet de défiance & de jalousie. A quoi falloit-il s'attendre de la part d'une Nation brave & opiniâtre, qui s'étoit soutenue jusqu'alors, contre l'artifice & la violence, au milieu des conquêtes & des établissemens du Portugal ? Dom Georges de Menezés, qui commandoit alors à Ternate, entreprit, avec les Habitans de cette Isle, de chasser pour jamais de si dangereux voisins. Il fondit sur celle de Tidor. Il défit les Espagnols, & les mit dans la nécessité de brûler la Ville pour se retirer dans le Fort. Le siege fut poussé avec vigueur ; mais ils firent une si belle défense, qu'en les forçant enfin de se rendre, Menezés ne put leur imposer d'autre condition que de se retirer à *Kamafo*, dans la même Isle, & de ne pas étendre leur commerce dans les autres Isles qui produisent le girofle. Le Roi de Tidor, moins capable de résistance, se rendit tributaire du Portugal, & promit de ne plus les aider de ses forces. Cette victoire, quoiqu'imparfaite, porta l'orgueil du Général Portugais jusqu'à l'insolence & la cruauté. Sur le simple soupçon que *Kachil Vaydeka*, Noble de Tidor, avoit tué un porc Chinois qui appartenoit à quelque Portugais, il lui fit frotter publiquement le visage avec du lard ; injure la plus sanglante qu'un Mahometan puisse recevoir. Il fit arrêter, dans la Ville de *Tabona*, pour une legere offense, le principal Magistrat, & deux Mores de distinction. Les deux Mores eurent les mains coupées par son ordre ; & le Magistrat fut abandonné sur le rivage à deux dogues, qui s'avançant pour le déchirer, le forcerent de se jetter à la nage, où, sans le quitter, ils le mirent dans la nécessité de se défendre avec les dents, & le noyerent enfin, à demi dévoré. Un autre Kachil s'étant efforcé de soulever le peuple pour chasser également les Portugais & les Espagnols. Menezés l'arrêta lui-même en public, & lui coupa la tête de sa propre main. Les Habitans furent si effrayés de cette exécution, que la plûpart quitterent la Ville, avec la Reine de l'Isle à leur tête.

Guerre aux Moluques entre les Portugais & les Espagnols.

Orgueil d'un Général Portugais.

Nunno de *Cunna*, parti cette année de Lisbonne pour succeder à Sequeira, prit

prit & brûla sous de legers prétextes la Ville de *Mombassa.* Ensuite, tombant sur Ormuz, il se saisit du Reis *Ashrat*, Visir du Roi, & l'envoya prisonnier en Portugal. Il se joignit, dans cette Ville, à Melchior *Tavares de Sousa*, qui avoit été secourir, avec quarante Portugais, le Roi de *Bashra*, contre celui de *Jazirat*, Isle formée par l'Euphrate & le Tigre, à laquelle on donne environ quarante lieues de tour. Sousa étoit le premier Portugais qui eût pénétré du Golfe Persique jusqu'à ces deux Rivieres. Ensuite, ils se chargerent ensemble de réduire *Batrayn*, qui s'étoit révoltée. Ils battirent le Fort; mais la résistance ayant été plus longue qu'ils ne s'y attendoient, ils se retirerent faute de munitions.

SEQUEIRA. 1529. Nunno de Cunna envoyé aux Indes. Ses exploits dans le voyage.

En 1530, Antoine de Silveyra, qui s'étoit posté sur la Côte de Cambaye avec une Flotte de cinquante & un Vaisseaux, entra dans la Riviere *Tapti*, & brûla *Surat* & *Reyner*, deux Villes situées sur ses deux bords. La premiere, qui étoit à quatre lieues de l'embouchure, contenoit dix mille familles, la plûpart *Banianes;* l'autre, qui étoit un peu plus loin, étoit composée de six mille maisons, habitées par des Mores fort guerriers. *Daman* & *Agazem* furent aussi brûlées sur la même Côte. Dans le même tems, Hector de Silveyra se fit voir dans la Mer Rouge avec dix Vaisseaux & six cens hommes. Après y avoir fait plusieurs prises, il se rendit au Port d'Aden, où son adresse à ménager l'esprit du Roi fit consentir ce Prince à payer au Portugal un tribut annuel de 12000 séraphins. Le Roi de Sael, gagné par cet exemple, entra dans le même engagement. Au milieu de tant de Villes & d'Etats qui avoient reçu la loi des Portugais, Diu continuoit de braver leur puissance. Le Portugal n'avoit point eu de Vicerois dans les Indes qui n'eussent tenté de soumettre cette Ville, & qui n'y eussent inutilement employé l'artifice & la force. Nunno de Cunna forma la même entreprise, avec des préparatifs ausquels il n'y avoit rien eu d'égal avant lui. Il ne composa sa Flotte que de petits Bâtimens; mais le nombre en étoit prodigieux. Il en rassembla plus de 400, sur lesquels il embarqua 3600 Soldats & 1450 Matelots, tous Portugais. Il y joignit 2000 Malabares & Canarins, 8000 Esclaves pour le service de terre & de mer, & 5000 autres Indiens de differentes Nations. Avec cette redoutable armée, il alla d'abord attaquer l'Isle de Beth, à sept lieues de Diu. Elle étoit fortifiée par l'art & la nature. Les Infidelles y avoient une garnison de deux mille hommes, qui se défendirent avec autant de conduite que de résolution. Il en perit dix-huit cens; & les Portugais n'y perdirent que dix hommes, entre lesquels ils regretterent beaucoup le brave Hector de Silveyra. Mais le tems qu'ils avoient employée à ce siege leur fit manquer l'occasion de prendre Diu. La Ville avoit reçu, dans cet intervalle, un renfort considérable, sous la conduite de Mustapha, fils de Reis Soliman. On n'avoit rien épargné pour augmenter ses fortifications naturelles, qui consistent dans les rochers & les eaux dont elle est environnée. L'entrée de la Riviere étoit bouchée par un grand nombre de grosses chaînes qui la traversoient, & trente Vaisseaux bien armés soutenoient ce rempart de fer. La garnison étoit composée de dix mille hommes exercés à la guerre, & l'artillerie fort nombreuse. Cunna, sans s'effrayer de tant d'obstacles, entreprit une attaque qui dura un jour entier. Il s'exposa lui-même dans une Barque, avec aussi peu de ména-

CUNNA. 1530. Les Villes de Surat & Reyner brûlées par les Portugais. Daman & Agazem essuyent le même sort.

Nouvelle entreprise contre Diu.

Les Portugais sont forcés de se retirer.

CUNNA. 1530.

gement que le moindre de ses Soldats ; mais reconnoissant l'inutilité de ses efforts, il prit le parti de se retirer. *Badur*, qui avoit succedé au Trône de Cambaye, se crut redevable de son salut à Mustapha. Il lui accorda pour récompense le Gouvernement de *Baroche*, avec le titre de *Rumi*, parce qu'il étoit Grec, & celui de *Kan*. Ainsi nous le verrons paroître désormais sous le nom de *Rumi-Kan*.

Leurs ravages sous la conduite de Saldanna.

En s'éloignant de Diu, Cunna laissa dans cette Mer Antoine de Saldanna, avec six voiles & cinq cens hommes, pour y causer tout le mal dont il trouveroit l'occasion. Cette petite Flotte porta le feu & le ravage dans tous les lieux dont elle put approcher. Elle brûla les Villes de *Madresabad*, de *Goga*, de *Belsa*, de *Tarapor*, de *May*, de *Kelme*, d'*Agasim*, & celle de Surat, qui ne faisoit que se relever de ses ruines. Elle prit vingt-sept Vaisseaux de Calecut, & força le Samorin, pour obtenir la paix, de consentir à l'érection d'un Fort, près de Chaale, qui n'est qu'à trois lieues de cette Ville. Tant de succès, si l'on doit donner ce nom à de si cruels ravages, furent immédiatement suivis d'une autre expédition, sous le commandement de Diego de Silveyra. Il brûla *Patam*, à douze lieues de Diu, *Pate*, *Mangalor*, & plusieurs autres Villes. Enfin les Portugais comptant pour rien de rendre leur nom détestable à ceux dont ils prodiguoient le sang pour envahir leurs richesses, répandirent long-tems la terreur sur toutes ces malheureuses Côtes. Cunna même y revint bien-tôt, avec une Flotte de cent vingt voiles, & de trois mille deux cens hommes. Il attaqua *Basaim*, que les Infidelles travailloient à fortifier. *Maleck Tokam*, nouveau Gouverneur de Diu, y mit à son approche une garnison de douze mille hommes. Mais elle n'empêcha point les Portugais de forcer la Place, de tuer une partie de ses défenseurs, de raser le Fort, & d'emporter plus de quatre cens pieces d'artillerie. D'un autre côté, Manuel d'Albuquerque brûla toutes les Villes qui étoient depuis Tarapor jusqu'à Basaïm, & soumit au tribut *Tana*, *Bandora*, *May* & *Bombaïm*.

Autres violences sous Diego de Silveyra & Manuel d'Albuquerque.

Belle action de Diego de Silveyra.

Parmi tant d'excès barbares, on raconte une action qui mérite de passer à la postérité. Diego de Sylveira ayant arrêté près d'Aden un riche Vaisseau de Joddah, le Capitaine More s'empressa de lui présenter une Lettre, en forme de Passeport, qu'il avoit reçue d'un Portugais prisonnier dans cette Ville. Elle contenoit ces deux lignes en langue Portugaise : » Je prie le premier Capitaine de ma Nation qui rencontrera ce Vaisseau, de s'en saisir, » car il appartient à un fort méchant More «. Qui croiroit qu'avec tant d'avidité pour le bien d'autrui & si peu d'horreur pour la cruauté, Silveyra condamna la perfidie de l'Ecrivain Portugais ? Il feignit même de regarder la Lettre comme un véritable Passeport ; & sans faire connoître au More qu'il avoit été trompé, il lui laissa la liberté de suivre sa route.

Les Portugais souvent exposés à la perfidie des Mores.

Exemple à Diu.

Cette action poroîtra d'autant plus belle que les Portugais sembloient autorisés à manquer de foi pour les Mores, par les exemples continuels de leurs trahisons. Maleck Tokam, Gouverneur de Diu, ayant découvert que le Roi Bandur pensoit à le dépoüiller de son Gouvernement en faveur de Mustapha Rumi-Kan, offrit aux Portugais la liberté d'y bâtir un Fort. Ils ressentirent une vive joie de se voir accorder volontairement ce qu'ils desiroient depuis tant d'années, & qu'ils n'avoient pû se procurer par la force. Mais

ſoit que Maleck Tokam eût conçu de meilleures eſperances du Roi de Cambaye, ſoit par la legereté naturelle à ſa Nation, il parut balancer enſuite ſur l'exécution de ſes offres. Enfin s'étant rendu également ſuſpect à ſon Maître & aux Portugais, il ſe vit forcé de prendre la fuite à l'approche de Bandur, qui ſe rendit à Diu pour éclaircir ſa conduite. Ce Prince parut entrer auſſi dans le deſſein d'accorder un Fort aux Portugais. Il en fit même donner avis à Cunna, que cette eſperance amena auſſi-tôt avec une Flotte de ſoixante voiles. Ils eurent une entrevûe, mais ſans ſuccès. Cunna, trop foible alors pour faire éclater ſon reſſentiment, mit à la voile pour Goa. Je ne puis refuſer place ici à la plaiſanterie barbare d'un Pirate de Calecut, nommé *Kun Ali Markar.* En croiſant au long des Côtes il rencontra pendant la nuit dix-huit Portugais dans un Brigantin, tous ſi profondément endormis qu'il les fit lier avant qu'ils fuſſent ſortis du ſommeil. Il les réveilla bruſquement, & leur fit donner la mort en ſa préſence, en leur diſant que c'étoit pour avoir oſé dormir tandis qu'ils le ſçavoient en courſe.

Cunna. 1530.

Barbare plaiſanterie d'un Pyrate.

En 1534, Martin *Alonſo* prit le Fort de *Daman.* Dans la même année, le Roi Bandur, pour acheter enfin la paix, donna au Roi de Portugal *Baſaïm*, avec toutes ſes dépendances ſur mer & ſur terre. Ce Traité fut accompagné de trois articles qui ſembloient former une alliance ferme & ſincere. 1°. Tous les Vaiſſeaux qui partiroient de Cambaye pour la Mer Rouge, devoient toucher à ce Port & payer des droits dont on étoit convenu. 2°. Ils ne devoient point aller dans d'autres lieux ſans la permiſſion des Portugais. 3°. Le Roi s'engageoit à ne faire conſtruire ſes Vaiſſeaux de guerre dans aucun autre Port.

1534. Nouvelles acquiſitions des Portugais. Leur Traité avec le Roi Bandur.

Bandur étoit alors plus puiſſant qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs. Il avoit joint deux autres Couronnes à la ſienne, & ſon autorité étoit bien établie dans ſes Etats; mais il ſe voyoit à la veille d'une grande guerre avec *Humdyun*, Empereur des Mogols, & ſon voiſin du côté du Nord. En effet ce Prince vint l'attaquer avec une puiſſante armée, s'empara d'une partie de ſes Etats, & lui prit Champanelle, ſa Ville Capitale. Dans le déſeſpoir de tant d'infortunes, Bandur eut recours à l'aſſiſtance de Cunna, & lui offrit, à cette condition, la liberté de bâtir un Fort à Diu. Martin Alonſo de Souza fut envoyé auſſi-tôt pour régler les articles. Ils ſe réduiſirent à quatre: Que le Roi de Cambaye confirmeroit d'une maniere irrévocable la donation de Baſaïm; qu'il y auroit entre lui & le Roi de Portugal une ligue offenſive & défenſive; que le Fort ſeroit bâti dans le lieu & dans la forme qu'il plairoit au Viceroi; enfin, que pour commencer l'exécution du Traité, on lui remettroit immédiatement un boulevard qui défendoit l'accès du rivage. Cunna fut invité à venir préſider lui-même à la conſtruction du Fort. Il fut reçu à Diu avec les plus grandes marques d'honneur & de joie. Le Fort fut commencé ſous d'heureux auſpices, & promptement achevé. Emmanuel de Souſa en obtint le commandement, avec une garniſon de neuf cens Portugais, & ſoixante pieces de canon. Humdyun voyant le Roi de Cambaye fortifié par l'alliance des Portugais, & n'eſperant point de pouvoir le forcer dans Diu, alla faire ailleurs l'emploi de ſes armes.

Ils ſecourent ce Prince, qui leur permet de bâtir un Fort à Diu.

Forte Garniſon qu'ils y mettent.

La permiſſion de bâtir un Fort produiſit une avanture auſſi étrange que

CUNNA. 1534.

Etrange effet de la joie que les Portugais en ressentent.

Voyage de Botello.

cette faveur étoit importante. Jacques *Botello*, Officier fort entendu dans les affaires des Indes, s'étant attiré la disgrace du Roi de Portugal pour avoir offert ses services à la France, entreprit de se rétablir dans la faveur de son Roi par une action désesperée & presque incroyable. Il sçavoit avec quelle passion la Cour de Portugal souhaitoit depuis long-tems d'avoir un Fort à Diu. A peine cette importante permission fut-elle accordée, que s'étant procuré une copie du Traité, avec le plan du Fort, il se mit dans une Barque de seize pieds de long, large de neuf, & profonde de quatre & demi, pour en aller porter la premiere nouvelle à Lisbonne. Il ne se fit acompagner que de quatre Matelots & de cinq domestiques, dont trois étoient Portugais, & deux Indiens. Son départ fut secret. Il donna d'abord pour prétexte à ses compagnons un voyage qu'il vouloit faire à Cambaye; mais aussi-tôt qu'il fut en pleine mer il leur fit l'ouverture de son dessein. Ce ne fut qu'à force de promesses qu'il parvint à surmonter leur étonnement & leur crainte. Ils se livrerent ainsi à la violence des vents & des flots. Faria représente vivement leurs dangers & leurs peines. Enfin le courage manqua aux Matelots. Il résolurent de tuer leur Maître, & leur conspiration n'ayant abouti qu'à tuer un des trois Portugais, ils furent tués eux-mêmes dans la premiere chaleur avec laquelle Botello fut obligé de défendre sa vie. Sa situation en devint beaucoup plus difficile. Sans Pilote & sans Matelots, il s'obstina à continuer sa navigation avec les quatre hommes qui lui restoient; & triomphant de tous les obstacles, il arriva heureusement au Port de Lisbonne. Le recit de son avanture causa tant d'admiration à la Cour de Portugal, que le Roi lui rendit ses bonnes graces. Mais l'Historien ajoute qu'on ne jugea point à propos de lui accorder d'autre récompense, & qu'on fit même brûler aussi-tôt sa Barque; afin qu'il ne restât aucune marque qu'on pût faire un voyage si long & si dangereux dans un Bâtiment si fragile.

Défiance singuliere des Portugais de Lisbonne.

Les Portugais attaqués par le Mogol de Basaïm.

Cunna ne prit point tant de confiance à la retraite du Mogol, qu'il ne le crût capable de tomber sur Basaïm, dans la seule vûe de se venger des Portugais. Il y envoya Garcie de *Sa*, avec quatre cens hommes. Mais un secours si foible, contre une armée victorieuse, découragea *Sa* même, à l'approche d'Humdyun. Il étoit prêt à quitter la Ville, lorsque les cris des Habitans, & sur-tout le conseil d'Antoine *Galvam*, lui firent comprendre qu'il pouvoit s'y défendre en la fortifiant. Il se hâta d'y travailler avec tant de succès, que l'ennemi, peu accoutumé aux longueurs d'un siege, prit le parti de se retirer.

Ils sont traités cruellement à Achem & à Ternate.

Dans le même-tems, le Roi d'Achen ayant trompé quelques Portugais par de fausses apparences d'amitié, leur fit ôter cruellement la vie. Ceux de Ternate ne furent pas mieux traités; mais sans pouvoir nommer d'autre cause de leurs disgraces que l'avarice & la tyrannie de leurs Gouverneurs. Gonzale Pereyra, qui avoit succedé en 1530 à Georges de Menezés, avoit été assassiné à Ternate pour avoir voulu trop éclairer les mauvaises pratiques du commerce. Il avoit eu pour successeur *Fonseca*, dont on n'avoit pas été plus satisfait. Enfin Cunna y avoit envoyé Tristan d'Atayde, qui poussa beaucoup plus loin la rigueur & l'injustice. Il empoisonna le Roi de Ternate & sa Mere. Les Habitans effrayés prirent la fuite, & ne trouverent pas beaucoup de pitié chez leurs voisins. » On leur reprochoit amerement (ce

Leurs vices & leurs cruautés.

» ſont les termes de l'Hiſtorien Portugais) d'avoir reçu une méchante Nation, qui depuis qu'elle avoit mis le pied dans l'Iſle avoit commis les plus infâmes actions qu'on pût imaginer «. Triſtan, pour ſe mettre en poſſeſſion de tout le girofle, fit naître l'occaſion d'une querelle avec le Roi de Bachan, & brûla ſa Ville. Cependant la crainte du même ſort ligua contre lui les autres Rois. Ils attaquerent les Portugais dans l'Iſle de Ternate, ils en tuerent un grand nombre ; & Triſtan, reſſerré dans ſon Fort, y manqua long-tems des ſecours les plus néceſſaires à la vie.

Cunna. 1534.

Azadakan, Général d'Ibrahim Adelkan, ancien Souverain de Goa, ayant ravagé, en 1536, les Pays voiſins de cette Ville, le reſſentiment porta leurs Habitans à ſe ſoumettre aux Portugais. Peu de tems après, *Solyman Aga*, autre Général d'Adelkan, parut armé dans les mêmes Cantons ; mais il fut chaſſé par Dom Jean Pereyra, qui bâtit malgré lui un Fort à Rachol. Pereyra défit encore une fois ces deux Généraux, l'un à *Margam*, & l'autre à *Ponda*, Ville opulente, qui fut brûlée par le Vainqueur. Solyman Aga, piqué de ſa défaite, éleva le Fort de Bais ſur la Riviere du même nom, pour l'oppoſer à celui de Rachol.

1536. Diverſes expéditions.

Le même bonheur accompagna les Portugais vers la fin de cette année, contre les forces du Samorin de Calecut, qu'ils taillerent en pieces à Cranganor. *Repelim* fut priſe & brûlée. Le Roi de Cochin retrouva dans les ruines de cette Ville un bloc de marbre, qui avoit été pris autrefois au pillage de la ſienne, & dont il n'avoit pas ceſſé de regretter la perte. Sur ce marbre étoient gravés tous les noms des Rois du Malabare, depuis plus de trois ſiecles.

Marbre précieux par ſes inſcriptions.

CHAPITRE XIV.

Continuation des exploits des Portugais depuis 1537 juſqu'en 1542.

IL en avoit ſi peu coûté au Viceroi Portugais pour obtenir la permiſſion de bâtir un Fort à Diu, qu'après tant d'experiences de la légereté des Mores, il devoit s'attendre qu'ils ſe repentiroient d'une faveur que la néceſſité leur avoit arrachée. En effet, Bandur, Roi de Cambaye, ne ſe vit pas plûtôt délivré de la crainte du Mogol, qu'il réſolut de ſe défaire auſſi de ſes nouveaux alliés. Il engagea les Turcs dans ſon deſſein, & ne ſe bornant point à chaſſer les Portugais de leur Fort, il réſolut de détruire entiérement la garniſon & d'envelopper le Viceroi même dans ce carnage. La feinte étoit néceſſaire. Il fit prier Cunna de ſe rendre à Diu, pour régler des affaires qui touchoient leur alliance. Le Viceroi s'y rendit avec ſa Flotte ; & quoiqu'informé du projet qu'on méditoit contre lui, il ne s'aſſura point de Bandur dans une viſite que ce Prince lui rendit à bord. Mais, par des raiſons qui convenoient aux circonſtances, il étoit réſolu de le faire arrêter dans le Fort. L'ordre en étoit déja donné à *Souſa*, Commandant de cette Place. Bandur revenant de la Flotte dans ſa Barge royale, Souſa le ſuivit, pour l'inviter à lui faire une viſite. Quelques autres Officiers du Fort, qui venoient

1537.

Trahiſon des Mores contre les Portugais de Diu.

CUNNA. 1537.

Les Portugais tuent le Roi & pillent la Ville.

après leur Gouverneur, le voyant entré dans la Barque du Roi s'empresserent d'y entrer avec lui. Cette précipitation fut si suspecte au Prince More, que se livrant à ses premiers défiances, il donna ordre à ses Officiets de tuer Souza. Diegue de Mesquite, qui avoit conduit un secours aux Mores dans la derniere guerre, entendit cet ordre, & tira son épée, dont il blessa le Roi ; mais il fut tué aussi-tôt par les Mores de la suite. La mêlée commença si vivement, qu'il y eut d'abord quatre Portugais tués & sept Mores. Plusieurs Barques se hâterent d'avancer des deux côtés. Le Roi, qui vit le danger pressant, pensoit à se dérober par la fuite ; mais un boulet de canon, tiré de la Flotte, lui tua trois de ses Rameurs. Il crut pouvoir échapper à la nage. A peine fut-il dans l'eau, que la peur de se noyer le fit crier à haute voix, & découvrir qui il étoit. Tristan de Payva lui tendit une rame, qu'il commençoit à saisir, lorsqu'un soldat le frappa d'un coup de hallebarde au milieu du visage. Il reçut plusieurs autres coups qui lui ôterent la vie. Son corps surnagea quelques momens, & coula tout-d'un-coup à fond. Il fut impossible de le retrouver. Celui de Souza disparut aussi.

Richesses & munitions qu'ils y trouvent.

Cunna se fit ouvrir sans opposition les portes de la Ville. Les Habitans commençoient à fuir ; sa modération les arrêta. Il ne trouva point dans le Palais plus de 200000 écus en or & en argent. Mais la quantité de munitions étoit prodigieuse. Il y avoit dans le Port cent soixante Bâtimens, dont plusieurs étoient fort gros & richement chargés. L'artillerie étoit innombrable en bronze & en fer. On admira particuliérement trois coulevrines, d'une grandeur si monstrueuse, que le Viceroi en fit transporter une à Lisbonne, comme une rareté pour l'Europe. Elle se conserve au Château de Saint Julien à l'embouchure de la Riviere de Lisbonne, où les Portugais l'appellent encore le canon de Diu. Entre les papiers du Roi, Cunna découvrit plus de preuves qu'il n'en étoit besoin pour se convaincre du dessein que Badur avoit eu de susciter les Turcs contre les Portugais. Il en prit droit de mettre les plus riches Négocians à contribution. Cependant il s'efforça de gagner les Mahométans, en leur accordant l'exercice libre de leur Religion & de leurs Loix ; & toutes les pensions qui avoient été données par le Roi furent continuées.

Cunna rétablit l'ordre dans la Ville.

More âgé de trois cens ans.

Son Histoire merveilleuse.

Faria raconte, sans aucune marque de doute, que parmi ceux qui joüissoient d'une pension, il se présenta un More de Bengale, qui se trouva, par des informations autentiques, âgé de trois cens ans. Il avoit deux fils, l'un de quatre-vingt-dix ans, & l'autre de douze. Ses cheveux & ses dents s'étoient renouvellés cinq ou six fois. On ne lui auroit pas donné plus de soixante ans. Sa taille étoit médiocre, & son embonpoint moderé. Il prétendoit qu'un jour, vers la fin de son premier siecle, étant à la pêche au bord d'une Riviere, il vit un homme à barbe grise, lié d'une ceinture au milieu du corps. les mains & les pieds percés de blessures, qui le pria de le transporter de l'autre côté sur ses épaules. Il lui rendit ce bon office ; après quoi l'étranger l'assura que pour récompense de sa charité, il conserveroit la santé & les forces dont il joüissoit alors, jusqu'à ce qu'il le revît. Après l'établissement des Portugais, la curiosité conduisit ce Veillard dans l'Église des Franciscains du Fort. Son étonnement fut extrême d'y reconnoître, en entrant, son miraculeux étranger dans une image de Saint François. Le voilà, s'écria-

t'il, celui que j'ai paſſé ſur mes épaules il y a deux cens ans. Badur lui avoit accordé une penſion en faveur de ſon âge; & Cunna, dit l'Hiſtorien, la lui conſerva en faveur du miracle. Il vêcut encore quatre-vingt ans; n'étant mort, ſuivant le même Ecrivain, qu'en 1618.

Cunna. 1537.

Cunna trouva peu de choſe à changer aux fortifications de Diu, pour en faire une des plus fortes Places de l'Univers: mais il fit conſtruire, au commencement de l'année 1538, cette fameuſe Citerne d'immenſe étendue, qui contient vingt-cinq mille pipes d'eau. C'étoit preſque le ſeul ſeçours dont la Ville eût beſoin contre les néceſſités d'un long ſiege.

1538. Célebre citerne de Diu.

Tandis que le Viceroi travailloit à rendre le joug des Portugais ſuportable, divers particuliers de ſa Nation ſe couvroient de honte en d'autres lieux par leurs excès d'arrogance & d'ingratitude. Le Roi de *Saël*, près de *Cashan*, ſur la Côte d'Arabie, en ayant reçu pluſieurs dans ſon Port avec beaucoup d'amitié & de careſſes, ils ne lui rendirent que des outrages pour cette faveur. On doit ſe ſouvenir que j'écris toujours d'après leurs Hiſtoriens. Quelques-uns d'entr'eux s'étant propoſés de voler un des proches parens du Roi, s'introduiſirent dans ſa maiſon, & le ſuſpendirent par les parties naturelles pour lui faire découvrir ſes tréſors. Un autre, qui avoit été traité fort civilement à dîner par un honnête More, lui enleva ſa femme. Un Officier, nommé *Godino*, à qui le Roi fit l'honneur d'accepter un feſtin chez lui, s'emporta contre ce Prince aux plus groſſieres injures. Enfin, un autre s'étant ſaiſi d'un Vaiſſeau qui appartenoit aux ſujets du Roi, pouſſa l'impudence juſqu'à le vendre publiquement dans le Port. L'effet de toutes ces infâmes violences fut d'armer les Mores contre les Portugais, qui furent tous maſſacrés dans la Ville. Godino eut la tête coupée en preſence du Roi. Dom Manuel de Menezés, qui arrivoit dans cette conjoncture avec la qualité d'Ambaſſadeur du Viceroi, fut arrêté; & de ſoixante-dix perſonnes qui compoſoient ſa ſuite, le Roi de Saël en fit tranſporter trente à Conſtantinople. Madera, qui étoit du nombre, s'échappa d'entre les Turcs, & porta heureuſement à Liſbonne la nouvelle d'une Flotte que ces Infidelles faiſoient équiper à Suez pour attaquer les Portugais dans les Indes.

Horribles excès des Portugais.

§. II.

Affaires de Bengale. Incendie de Chatigan. Priſe de Gaure. Découverte de Mindanao & du Japon.

L'Ardeur des Portugais ſembloit augmenter de jour en jour pour le ſuccès de leur commerce & de leurs armes. Cunna regrettoit de n'avoir point encore établi ſa puiſſance au Bengale. Il y fut encouragé par un riche More, qui devoit participer à cette entrepriſe. Martin Alfonſe de *Melo* fut envoyé avec des préſens à *Mohamed Schah*, qui régnoit dans cette riche Contrée. Mais il y trouva de ſi puiſſantes préventions contre le nom Portugais, qu'en deſcendant au Port il fut arrêté avec cinquante trois perſonnes de ſon cortege. Mohamed étoit le treiziéme Succeſſeur d'un Prince Arabe, qui avoit uſurpé la Couronne du Bengale environ cinquante ans avant l'arrivée des Portugais dans les Indes. *Gaure*, ſa Capitale, avoit trois lieues d'étendue

Leurs eſpérances trompées du côté de Bengale.

Etat du Royaume de Bengale.

CUNNA. 1538.

au long du Gange, & contenoit douze cens mille familles. Antoine de *Sylva de Menezés* reçut ordre d'aller racheter lés Prisonniers de sa Nation; mais le retardement de son Député lui ayant fait croire qu'il étoit aussi retenu, il brûla *Chatigan*, Ville maritime, & d'autres Places. Ces hostilités ne servirent qu'à rendre la condition des Prisonniers beaucoup plus dure. Cependant quelques heureux services qu'ils rendirent au Roi, contre *Shirkhan*, un de ses Généraux, qui s'étoit révolté, leur firent obtenir la liberté, avec d'autres récompenses.

A peine eurent-ils quitté le Pays, que Shirkhan recommença la guerre. Il s'empara de Gaure; & le reste du Royaume eut bien-tôt le même sort que la Capitale. Mohamed, vaincu dans plusieurs Batailles, mourut de ses blessures en allant implorer le secours de Humdyun, Empereur des Mogols. Cette conquête fit aspirer Shirkhan à d'autres entreprises. Il prit *Kalejor* sur les *Rasbuts*, dans le dessein de piller les trésors du fameux Temple que les Indiens avoient dans cette Ville. Mais en voulant se faire un amusement de tuer d'un coup de canon un éléphant qui appartenoit au Temple, la piece creva, & le tua lui-même avec plusieurs de ses gens. Les Payens ne manquerent point de faire passer cet accident pour une vengeance de l'Idole contre ses Profanateurs; & le Docteur Prideaux auroit pensé comme eux, puisque, dans son Histoire de l'Ancien & du Nouveau Testament, il prononce que les infortunes du Gaulois *Brennus*, après tant de victoires, furent un châtiment du Ciel, pour avoir pillé le Temple de Delphes. Le Roi Jean III. de Portugal étoit fort éloigné de ce sentiment, lorsqu'en 1544, il chargea par un ordre exprès, Martin Alfonse de Melo, de piller le Temple de *Tremello*, près de *Meliapar*, & celui de *Madrass*.

Profanation du Temple de Kalejor.

Malgré quelque mélange de disgraces, cette année ne fut pas une des moins glorieuses pour les Portugais. Outre la conquête de Diu, qui devenoit un de leurs plus puissans boulevards contre les Mores, Dom Etienne de Gama remporta d'autres avantages sur la Côte de Malaca, où il soumit *Ujomtama* & son Fort, à la pointe Sud-Est de cette Côte. Le Pont de Malaca fut attaqué deux fois par les troupes d'Achen; mais elles furent autant de fois repoussées. La fortune ne fut pas moins favorable à Ternate, lorsqu'on eut coupé le cours à l'avarice de Tristan d'Atayde en le dépoüillant de son emploi. Antoine de *Galvam*, qui lui succeda, ferma par sa prudence, son intégrité & sa modération, la source des désordres qu'on avoit reprochés à ses Prédécesseurs. Ayant appris qu'il s'étoit formé une ligue de huit Rois contre les Portugais de Tidore, il se rendit dans cette Isle avec quatre Vaisseaux & cent soixante dix hommes. Il jetta l'ancre à Tidore même, sans être effrayé de la multitude d'ennemis qui l'attendoient. Quoique le Fort parût imprenable, il l'emporta par escalade. Environ trois cens Esclaves, qui se joignirent au petit nombre de ses gens, composoient toutes ses forces. Les Rois parurent, à la tête de cinquante mille hommes. Il se retira dans un bois, comme si la crainte l'eût porté à fuir. L'ennemi prit cette opinion de sa retraite, & s'avança sans ordre & par pelotons, que les Portugais taillerent en pieces à mesure qu'ils les trouvoient à la portée de leurs coups. Le tumulte & la confusion des fuyards répandirent parmi les autres une terreur qui se communiqua jusqu'aux huit Princes. Ils prirent la fuite, pour aller mettre leurs

Avantages des Portugais à Malaca & à Ternate.

Antoine de Galvam se signale à Tidore.

trésors à couvert dans les montagnes. Galvam marcha droit à la Ville, qui fut abandonnée de ses Habitans. Il la réduisit en cendres.

Soarez. 1539.

Qui croiroit qu'une victoire si glorieuse ne coûta aux Portugais qu'un seul homme ? Mais on doit être accoutumé à ces prodiges par une infinité d'exemples. On ne comprendroit point en effet d'où les Portugais eussent pû tirer assez de forces pour attaquer ou pour se défendre, si leurs pertes avoient eu quelque proportion avec la grandeur de leurs triomphes. D'ailleurs il dépendoit presque toujours d'eux de gagner leurs ennemis par la douceur ; ce qui montre assez que la plus grande partie de leurs guerres ne venoient que des injustes cruautés avec lesquelles ils traitoient les Indiens. Faria dit hardiment qu'il étoit plus aisé de vaincre des armées innombrables de Barbares que la moindre étincelle de l'avarice Portugaise. Cette réflexion n'a pas besoin d'autre preuve que la victoire même de Galvam & le fruit qu'il en tira par sa conduite. Après avoir brûlé Tidore jusqu'aux fondemens, il offrit au Roi de rebâtir la Ville. Une offre si peu attendue fit tant d'impression sur le cœur de ce Prince & sur tous ses sujets, qu'ils s'abandonnerent à lui avec une confiance sans réserve. Elle alla si loin que le Roi étant mort dans ces circonstances, tous les Habitans se réünirent pour offrir la Couronne à Galvam. L'Historien ne nous apprend pas quelles raisons le porterent à la refuser.

L'excès d'avarice devient funeste aux Portugais.

Vers le même tems, François de Castro, Commandant de quelques Vaisseaux Portugais, fut poussé par le vent à *Satigana*, & dans d'autres Isles, à cent lieues au Nord des Moluques. Il découvrit aussi dans cette navigation l'Isle de *Mindanao*. Deux Missionnaires, que Castro avoit avec lui, convertirent au Christianisme les Rois, les Reines, les Nobles & les peuples de toutes ces Isles, par un effet visible de la grace qui accompagna leur instruction.

Satigana. Découverte de Mindanao.

Le brave & vertueux Galvam étant parvenu à la fin de son Gouvernement, emporta l'estime & l'affection des Indiens, jusqu'à se voir sollicité de conserver ce poste pendant toute sa vie. Il laissa Ternate dans une condition florissante ; mais les mêmes raisons qui le faisoient aimer l'avoient rendu si pauvre, qu'il partit accablé de dettes. Il comptoit de trouver en Portugal la récompense de son mérite & de ses services ; & ses Créanciers s'étoient reposés, comme lui, sur cette esperance. Cependant il n'y trouva que le mépris & la misere, qui le conduisirent enfin à terminer sa vie dans un Hôpital. La jalousie de ceux dont ses grandes qualités avoient fait éclater les vices, l'ingratitude ordinaire aux Princes, qui recueillent le fruit des services sans examiner par quelles voies ils les reçoivent, & la corruption même du public, qui s'étoit accoutumé, suivant la réflexion de Faria, à travestir les crimes en actions héroïques, & qui ne connoissoit plus d'autres vertus, firent ainsi périr dans l'oubli un des plus grands hommes de son siecle.

La vertu de Galvam est mal récompensée.

Diu fut attaquée, la même année, par Solyman, Bacha d'Egypte, qui avoit réüni ses forces, par mer & par terre, avec le Roi de Cambaye. Ce mémorable siege sera representé dans un plus grand jour à la fin du voyage de Solyman, du fond de la Mer Rouge aux Indes ; comme le siege de l'année 1545 trouvera sa place naturelle à la fin du journal de Dom Jean de Castro.

Relation du siege de Diu remise plus bas.

Dans le cours de l'année 1540, Pierre de *Faria*, Gouverneur de Malaca, chargea Antoine de *Faria y Souza*, son proche parent, de conclure un Trai-

SOAREZ. 1540. Avantures fabuleuses de Souza.

té de paix avec le Roi de *Patana*. Souza partit avec un seul Vaisseau. Ses avantures, telles que *Mendez Pinto* nous en a laissé l'Histoire, ne peuvent passer que pour un amas de fictions monstrueuses, qui ne méritent aucun credit. Mais ce qui n'est point incertain, c'est qu'après avoir essuyé plusieurs tempêtes, son Vaisseau fut englouti pendant la nuit dans le sein des flots.

Découverte du Japon, 1542.

En 1542, Antoine de *Mota*, François, & Antoine *Peyxoto*, faisant voile à la Chine, découvrirent pour la premiere fois le Japon. Ils eurent cette obligation à la tempête, qui les jetta dans l'Isle de *Nison*, nommée par les Chinois *Je Pucen*, d'où les Européens ont formé le nom de *Japon*. Comme il n'est ici question que de la seule découverte de ce grand Pays, & que c'est la derniere que les Portugais ayent fait à l'Est, je ne pousserai pas plus loin l'Histoire de leurs affaires Orientales, & je me contenterai d'y joindre un état des possessions du Portugal au Sud-Est & à l'Ouest, avec les Commandemens & les revenus que cette Couronne s'y étoit établis, tels qu'ils subsistoient en 1540.

CHAPITRE XV.

Etat des possessions du Portugal, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'à la Chine. Revenu des Villes, des Forts & des Officiers. Evêchés & Maisons Religieuses.

1540. Etendue des possessions Portugaises.

L'EMPIRE Oriental des Portugais s'étend l'espace de quatre mille lieues au long des Côtes, depuis le Cap de Bonne-Esperance en Afrique jusqu'au Cap de *Liampo*, ou *Ning-Po*, à la Chine; sans y comprendre les Côtes de la Mer Rouge & du Golfe Persique, qui font encore plus de douze cens lieues. Cette étendue renferme une partie de l'Afrique, & l'Asie entiere, avec un nombre infini d'Isles qui leur appartiennent. On divise ces quatre mille lieues en sept parties.

On les divise en sept parties. Premiere Division.

La premiere division a pour bornes le Cap de Bonne-Esperance & la Mer Rouge, entre lesquels on trouve au long de la Côte quantité de Royaumes Caffres. Les principaux sont le *Monomotapa*, dont le Monarque est Souverain de toutes les Mines d'or de l'Afrique; *Sofala*, *Mozambique*, *Quiloa*, *Pemba*, *Melinde*, *Pata*, *Brava*, *Magadoxa*. Les Portugais n'ont que des Forts à Sofala & à Mombassa; mais ils possédent la Ville & le Fort de Mozambique. *Pata* est tombé, depuis l'année 1692, entre les mains des Arabes.

Seconde.

La seconde division, qui est depuis la Mer Rouge jusqu'au Golfe Persique, contient la Côte de l'Arabie, où les Portugais avoient le Fort imprenable de *Maskan*. Ils en ont été chassés par les Arabes en 1650.

Troisiéme.

La troisiéme, depuis Basrah, ou le Golfe Persique jusqu'aux Indes, renferme les Royaumes d'*Ormuz*, de *Guadel*, & de *Sinde*, avec une partie de la Perse & du Royaume de Cambaye. C'est-là que le Portugal a les Forts de Bandel & de Diu.

SOAREZ. 1540.

Quatriéme.

La quatriéme division, depuis le Fleuve Indus, jusqu'au Cap de Comorin, contient ce qu'on appelle proprement l'Inde, c'est-à-dire, une partie de Cambaye, *Deban*, *Canara* & le *Malabare*, où régnent divers Princes. Ici les Portugais ont les Forts de *Daman*, d'*Assarim*, de *Danu*, de *Saint-Gens*, d'*Agazaïm*, de *Maim*, de *Manora*, de *Trapor*, de *Bazaim*, avec les Villes de *Tana*, de *Karanja*, & celle de *Chaal*, qui est soutenue par le Fort de *Morro*. Ils ont la fameuse Ville de *Goa*, à laquelle il ne manque rien pour la grandeur, la force, & le nombre des habitans. C'est proprement la Capitale & comme le centre de tous leurs domaines Orientaux. C'est le siege d'un Archevêque, qui est le Primat de l'Orient. C'est la résidence ordinaire du Viceroi. L'Inquisition, la Justice civile, la Chancellerie y ont divers Tribunaux. L'Arsenal, les Magasins, la Douane, y sont des édifices magnifiques. Goa est située dans une Isle, & ceinte d'un excellent mur, qui est fortifié par six Châteaux redoutables; *Danguim*, *Saint-Blaz de Bassoleco*, *Santiago*, *Agazaïm*, *Panguim*, & *Nuestro Sennora del Cabo*. De l'autre côté de la Riviere, pour garder le passage, on a bâti le Château de *Bardes*. A l'opposite du Château de Danguim, est le Fort de *Nerva*, avec une bonne Ville; & dans une autre partie de l'Isle, le Fort de *Rachol*, avec la Ville de *Salset*. En continuant de suivre la Côte, les Portugais ont les Forts d'*Onor*, de *Barselor*, de *Mangabor*, de *Cananor*, de *Granganor*, & de *Cockin*, qui est un Archevêché. Près du Cap de Comorin, ils avoient la Ville de Coulan, que les Hollandois prirent sur eux en *1663*.

Cinquiéme.

La cinquiéme division, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Ganges, contient le *Coromandel* & *Orixa*. Ils y ont le Fort de *Negapatam*, la Ville de *Meliapor*, qui est un Archevêché, nommé aujourd'hui *Saint-Thomas*, & le Fort de *Masulipatan*.

Sixiéme.

La sixiéme division, depuis le Ganges jusqu'au Cap de Singapara, renferme les grands Royaumes de *Bengale*, de *Pegu*, de *Tanazarim*, & d'autres d'une moindre étendue. C'est-là qu'ils ont la belle Ville de *Malaca*, qui est le Siege d'un Evêque, & la derniere de leurs Places au long du Continent Oriental. Elle fut prise en 1660 par les Hollandois.

Septiéme.

La septiéme division, entre le Cap de Singapara & Liampo, contient les Royaumes de *Pam* ou *Pahang*, de *Lugor*, de *Siam*, de *Cambodia*, de *Champa* ou *Tsiampa*, de la *Cochinchine*, & le vaste Empire de la *Chine*, où ils n'ont point d'autre Place que la Ville de *Macao*, située dans une petite Isle de la Baye de Canton; mais ils ont la liberté du commerce sur les Côtes.

Ils avoient dans l'Isle de Ceylan la Ville & le Fort de *Columbo*, *Manar*, *Gale*, & plusieurs autres lieux dont les Hollandois se sont emparés vers l'année 1558. Ils avoient dans l'Isle de *Timor*, au-delà de Malaca, un Fort qu'ils ont perdu de même. Enfin le nombre de leurs Forts, dans cette vaste étendue de Pays, surpassoit soixante, avec vingt Villes, & quantité de Villages qui en dépendoient.

Nombre des Villes & des Forts.

Etat du revenu des Portugais aux Indes Orientales.

A l'égard du revenu, la Douane de Diu rapportoit 100000 écus, celle de Goa 160000, & celle de Malaca 70000. Les tributs ausquels ils avoient soumis divers Princes montoient à 200000 écus; ce qui faisoit plus d'un million pour les seuls droits de la Couronne; & les Historiens ajoutent que

SOAREZ. 1540.

si le Roi n'eut point été volé par ses Officiers, il en auroit dû tirer deux millions. Je laisse aux Banquiers l'évaluation de cette somme sur l'état present de la monnoye. Au reste, elle n'a rien de commun avec les appointemens des Gouverneurs & des Commandans, qui étoient pris néanmoins sur les mêmes fonds. On nous en a conservé l'état.

	Ducats		
Forts de Sofala	200000	Goa	20000
Mozambique	200000	Danguim	3000
Mombassa	30000	Saint-Blaz	1000
Maskate	50000	Agazaïm	2000
Bandel	2000	Bardes	6000
Diu	60000	Nerva	1500
Petits Forts aux mêmes lieux.	1000	Rachol	600
Branckavara	1000	Onor	12000
Assarim	4000	Barselor	30000
Canu	600	Mangalor	12000
Saint-Gens	600	Cananor	15000
Agazaïm	600	Cranganor	6000
Maim	600	Cochin	100000
Manora	15000	Coulan	12000
Trapor	400	Negapatan	8000
Bazaïm	30000	Musulipatam	8000
Tana	400	Columbo	40000
Deux Forts sur cette Riviere.	2000	Manar	24000
Meliapor S. Thomas.	12000	Gale	15000
Malaca	15000	Solor	16000
Chaul	80000		

Observation sur ce calcul.

Il faut observer néanmoins que toutes ces sommes faisoient les appointemens de trois années. Mais il y avoit d'autres Emplois qui n'étoient pas moins lucratifs que le Commandement des Forts. Tels étoient les Commissions de Voyages. Celle du voyage de Goa à la Chine & au Japon, valoit au principal Commandant 100000 écus. Celle du Coromandel à Malaca, 20000; de Goa au Mozambique, 24000; à Ceylan, 4000. Ces salaires venoient seulement du transport des marchandises; car le Capitaine gagnoit encore autant par son propre commerce.

Appointemens des principaux Officiers.

Les appointemens annuels du Viceroi étoient de 18000 écus, sans compter la disposition des Places, qui se vendoient toutes à son profit. Mais la principale source de leurs richesses étoit le commerce : en quoi ils avoient plus d'avantage que le Roi même, qui n'en exerçoit aucun : au lieu que plusieurs Vicerois rapportoient de profit clair 500000, & quelques-uns jusqu'à 800000 ducats. Si l'on joint à ces profits légitimes ce qu'ils ne se procuroient que trop souvent par la fraude ou la violence, on ne sera pas surpris qu'à la fin de leur administration ils se trouvassent quelquefois aussi riches & aussi puissans qu'un grand nombre de Princes Souverains. Les salaires, suivant la réflexion d'un Historien, étoient assez considérables pour en faire d'honnêtes-gens : mais l'avarice ne connoît aucunes bornes.

L'Archevêque de Goa est, depuis sa création, Métropolitain & Primat de toute l'Asie. Cochin fut érigé en Evêché en 1559; Malaca, la même année; & Meliapor en 1607. Les premiers Evêques de la Chine furent institués par le Pape Pie V. Il y a un Evêque du Japon, quoique le Christianisme en ait été banni par des persécutions sanglantes; & un Evêque de *la Montagne*, proche de Meliapor. La Perse & l'Ethiopie ont aussi leurs Evêques Portugais. Les Villes d'Angamela & de Macao sont deux Evêchés.

SOAREZ. 1540. Affaires Ecclésiastiques.

Enfin les Eglises & les Maisons Religieuses sont encore une partie très-considerable de l'Etablissement des Portugais. Les Francisquains ont dans les Indes vingt-deux Couvens; les Dominiquains, neuf; les Augustins, seize; les Jésuites, vingt-neuf; outre un grand nombre de *Résidences*, (c'est le nom qu'ils leur donnent) où ils ne mettent ordinairement que deux ou trois Prêtres.

On voit, dans ce détail, quelles furent les richesses & la puissance des Portugais pendant que la fortune accompagna leurs entreprises. Mais cette grandeur a reçu beaucoup d'altération par les conquêtes des Anglois & des Hollandois. La Hollande sur-tout leur a pris quantité de Places; comme la Perse leur avoit enlevé long-tems auparavant celle d'Ormuz. En un mot, leurs principaux Etablissemens se réduisent aujourd'hui à ceux de Goa & de Diu, qui auront apparemment, tôt ou tard, le sort de la plûpart des autres.

CHAPITRE XVI.

Voyage de Solyman Bacha, de Suez aux Indes, en 1539.

SOLYMAN BACHA. 1539. Remarques préliminaires sur la Relation de ce voyage.

QUOIQUE ce voyage n'ait point été entrepris par les Portugais, il a tant de liaison avec leurs affaires; & la connoissance qu'il donne du côté Oriental de la Mer Rouge est si nécessaire, avec ce qui regarde le côté Occidental dans le voyage suivant, pour en rendre la relation complette, qu'il appartient naturellement à cet endroit de mon Ouvrage. On trouvera dans ma Préface les éclaircissemens qui concernent le caractere de l'Auteur & la fidelité de ses observations. Mais je dois avertir ici que dans toutes les mesures de la sonde, j'ai traduit ce qu'il appelle *pas*, par *brasse*, quoiqu'il y ait quelque différence; puisque le pas est de cinq pieds & que la toise en a six. Je dois faire remarquer aussi que le tems de l'arrivée ou du départ est exprimé suivant l'usage d'Italie, où le jour horaire commence au soleil couchant, & continue de se compter d'heure en heure jusqu'à la vingt-quatriéme; contre l'usage des autres Nations de l'Europe, qui partagent les vingt-quatre heures en deux fois douze.



§. I.

Cause du voyage. Description de Suez. Désertion de deux mille hommes. Tor. Isle de Seridan. Port de Kor, &c.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Quel fut l'Ecrivain de ce voyage & l'occasion de son travail.

CE ne fut ni l'interêt ni la gloire qui porterent l'Auteur de cette Relation (*a*) à suivre aux Indes l'Eunuque *Solyman Bacha*, Général des Turcs, dans son expédition contre les Portugais. La guerre s'étoit allumée en 1537 entre la République de Venise & les Turcs. Quelques Galeres Vénitiennes, commandées par Antoine *Barbarigo*, se trouvoient dans le Port d'Alexandrie pour le commerce, & se virent ôter la liberté de trafiquer ou de faire leur carguaison, jusqu'au 7 de Septembre, que le Consul Venitien, *Almero Barbaro*, le Capitaine Antoine Barbarigo, avec tous les Marchands & les Matelots qui leur appartenoient, furent arrêtés & logés dans la Tour de Lances. On choisit ensuite dans ce nombre de Prisonniers ceux qui avoient quelqu'experience de la Mer, entre lesquels l'Auteur de la Relation eut le malheur de tomber. Ils furent conduits au Caire, cinquante à cinquante, & delà au Port de Suez. Solyman y faisoit travailler à l'équipement de sa Flotte. On prit à son service ceux dont les lumiéres ou les talens pouvoient être employés.

Flotte Turque équipée à Suez.

Situation de Suez.

Suez est un lieu stérile, où la Nature ne produit pas l'herbe même la plus commune. Tout ce qui étoit nécessaire à la construction de la Flotte, bois, fer & cordage, avoit été apporté de Sataglia & de Constantinople à Alexandrie, conduit de-là au Caire par le Nil, & transporté à Suez sur le dos des chameaux. La route du Caire à Suez est si déserte, qu'il ne s'y trouve ni maisons, ni eau, ni vivres, & que les Caravanes sont obligées de se fournir de toutes sortes de provisions. Cependant Suez étoit autrefois une grande Ville, remplie de citernes : elle avoit même un Canal, tiré du Nil, qui devenoit navigable dans les tems où les eaux de ce Fleuve commencent à s'enfler, & qui servoit à remplir les citernes pour tout le reste de l'année. Après que les Mahometans eurent détruit cette Ville, le Canal se boucha insensiblement ; de sorte qu'il ne s'y trouve plus d'autre eau pour boire que celle de quelques étangs & de quelques puits, qui en sont à plus de six milles. La situation de la Ville est dans une Baye, au fond de la Mer Rouge. Toute sa défense consiste dans un petit Fort de trente pas quarrés, avec une garde de vingt Turcs.

Canal du Nil.

Etat de la Flotte Turque.

La Flotte de Solyman étoit composée de soixante-seize Bâtimens de différentes grandeurs, entre lesquels il n'y avoit néanmoins que quatre Vaisseaux remarquables par leur fabrique & leur force. On n'attendoit que l'arrivée de l'Amiral pour mettre à la voile, lorsque le 9 de Mars 1538, deux mille hommes, qui faisoient une partie de l'armement, quitterent leur bord sans ordre & se mirent en marche vers les montagnes. On n'auroit pû les arrêter dans cette désertion, s'ils n'eussent trouvé à leur rencontre un corps de Cavalerie, commandé par un Sanjack, qui les enveloppa tout d'un coup, en tua deux

(*a*) La premiere Edition parut en 1540, c'est-à-dire, deux ans après le voyage même, dans un Recueil imprimé à Venise, sous le titre de *Viaggi facti de Venetia alla Tana, in Persia, India*, &c.

cent; désarma les autres & les ramena au Port, où ils furent enchaînés dans les Galeres pour servir à la rame. SOLYMAN BACHA. 1539.

Enfin l'arrivée de Solyman fit hâter le tems du départ. On distribua d'avance leur paye aux Soldats. Les Venitiens furent partagés sur la Flotte, & le Consul d'Alexandrie se trouva dans la Galere du *Khiaja*, avec dix-sept personnes de sa Nation. Solyman confia son trésor aux Galeres: il consistoit en quarante-deux caisses, couvertes de peaux. Le 20 il donna ses derniers ordres pour mettre deux jours après à la voile.

On partit le 22 de Juin, & l'on ne fit ce jour-là que quatre milles, jusqu'à la Pointe de *Pharaon*, où l'ancrage est excellent sur quatre brasses de profondeur. Ce lieu est à douze milles des Puits de Moyse. Le 27 toute la Flotte quitta la Baye de Suez avec un vent Nord-Ouest & s'en trouva le soir à soixante milles, dans un lieu nommé *Korandol*, où l'on prétend que Moyse divisa la Mer d'un coup de baguette, & que toute l'Armée de Pharaon fut ensevelie dans les eaux. On y trouva douze brasses de fond, & la Flotte y passa toute la nuit.

Départ de la Flotte.

Puits de Moyse.

Korandol.

Le jour suivant elle fit trente-trois lieues au Sud-Est, & l'ancre fut jetté deux heures avant la nuit, à la vûe de Tor. Un Couvent de Francisquains, qui étoit alors dans cette Ville, s'empressa de fournir de l'eau à tous les Bâtimens. Ce service prit cinq jours. Tor n'est éloigné que d'un jour & demi du Mont Sinaï, où l'on conserve le corps de Sainte Catherine dans l'Eglise de son nom. Le 3 de Juillet on alla jetter l'ancre à quarante milles de Tor, sur un fond de douze brasses, derriere un banc de sable qui n'est qu'à un mille de la Côte. Le lieu se nomme *Kharas*. On y passa deux jours, pour visiter deux Bâtimens qui portoient les provisions. Le 5 on fit cent milles, & l'on arriva le soir à l'Isle de *Seridan*, qui est à quarante milles de la Côte. La navigation étant continuée toute la nuit, on se trouva, au lever du soleil, cent milles plus loin, vis-à-vis une montagne qu'on appelle *Marzcan*. Le 6 on continua de faire voile au Sud-Est, & l'on découvrit la terre sur la droite, à la pointe du jour suivant, vers *Kabisa* (*a*). On avoit fait cent milles. Le 7 on en fit nonante, Sud-Est par Est. Le 8, en faisant constamment huit milles par heures, on se trouva cent milles plus loin à la fin de la nuit suivante. Le 9 au matin on découvrit sous l'eau un banc de sable, à cinquante milles de la Côte. On ne fit jusqu'au soir que dix milles au Nord-Ouest, avec des vents fort variables; & pendant la nuit, vingt milles, Sud par Ouest. Le 10 on avança l'espace de soixante-dix milles au Sud-Est, & l'on mouilla l'ancre sur un fond de huit brasses, au Port de *Kor*, Ville fort deserte.

Tor & sa situation.

Kharas.

Isle de Seridan.

Mont de Marzcan.

Kabisa.

Ville de Kor.

En quittant Kor, le lendemain, Solyman continua sa navigation l'espace de trente milles au long de la Côte, jusqu'à la fameuse Ville de Ziden (*b*) ou de *Joddah*, qui est l'Echelle, ou le lieu du débarquement, de toutes les épiceries de l'Inde & de Calecut. Elle n'est qu'à deux ou trois lieues de la Mec-

Joddah.

(*a*) Dans l'Edition de Ramusio, on trouve au lieu de *Kabisa*, les Abyssins; de sorte qu'au lieu de Kabisa, il faut apparemment *Habash* ou *Habashia*, qui est le nom Arabe du Pays que nous appellons Abyssinie.

(*b*) Monsieur de l'Isle, dans sa Carte de l'Egypte, de la Nubie & de l'Abyssinie, fait deux Villes differentes de *Ziden*, & de *Joddah*, ou *Gedda*, qu'il appelle Ginde par corruption, & met Ziden un peu plus au Sud. Mais c'est une erreur, fondée sur quelques termes de Thevenet mal entendus. Voyez *la Relation de Pitts*, *troisiéme Edition*, pag. 136.

SOLYMAN BACHA. 1539.

que. La Côte est remplie de bancs de sable, les uns exterieurs, d'autres cachés sous l'eau : mais le Port n'en est pas moins sûr, & l'on y trouve en abondance toutes sortes de provisions, excepté l'eau, qui n'est que celle de pluie, gardée dans des citernes. Hors de la Ville on voit une grande Mosquée, que les Mores appellent la sepulture d'Eve. Les habitans de Joddah sont presque nuds, maigres & basannés. Leur Côte fournit beaucoup de poissons. Ils lient ensemble trois ou quatre piéces de bois de six pieds de long, sur lesquelles un homme seul ne fait pas difficulté de s'abandonner aux flots dans toutes sortes de tems, & d'aller pêcher à huit ou neuf milles du rivage. La Flotte Turque passa quatre jours au Port de Joddah, & renouvella sa provision d'eau. Le 15 elle fit quatre-vingt milles, Sud-Ouest par Sud; le 16, soixante-dix milles vers le Sud-Est; le 17, cent milles jusqu'à la nuit, Sud par Est; & soixante Sud-Est par Sud, jusqu'au lever du soleil. Le 18, elle ne fit pas moins de cent quarante milles au Sud-Est, pendant le jour; & pendant la nuit suivante, cinquante milles, Sud-Est par Est. Le 19, en avançant, Est par Sud, avec un fort bon vent, elle se trouva, vers neuf heures du matin, entre certaines Isles qui s'appellent *Alfas*, lieux stériles & deserts. Elles ne sont habitées que dans quelques mois de l'année, par des Mores, qui viennent de plusieurs autres Isles à la pêche des perles. Leur méthode est de plonger simplement au fond de la mer, jusqu'à quatre ou cinq toises de profondeur. Ils n'ont point d'autre eau que celle de pluie, qu'ils amassent dans des citernes fort sales. La Flotte s'y arrêta toute la nuit, après avoir fait cent milles.

Sépulture d'Eve.

Isles Alfas.

Isle de Camaran & ses Habitans.

Le 20, après avoir fait quarante milles, on arriva dans l'Isle de *Camaran*, ou *Khamaran*, qui n'est qu'à vingt milles de la Côte. L'eau & les provisions y étoient en abondance. Cette Isle n'a pour édifices qu'un vieux Château tout en ruines, & quarante ou cinquante maisons de terre & de branches d'arbres, qui composent la Ville. On y trouve encore quelques hutes dispersées. Les Insulaires s'occupent à la pêche du corail blanc. Ils vont sans habits, nuë tête & nuds pieds; couverts néanmoins à la ceinture. Leur taille est fort petite. Ils sont tous Matelots. Leur bien consiste dans de petites Barques, composées de quelques planches liées avec des cordes, sans aucun fer. Leurs voiles sont d'écorce de Palmiers & de Dattiers, en forme d'éventail; & les mêmes arbres leur fournissent des mats & des cordages. Ils gagnent le Continent dans ces Bâtimens fragiles, & rapportent des dattes, des *zibils*, du gingembre de la Mecque, & une sorte d'orge blanc, qu'ils brisent entre deux pierres & dont ils forment une pâte : c'est leur pain; mais il durcit si promptement, qu'il seroit impossible d'en manger s'il n'étoit renouvellé tous les jours. La viande & le poisson ne manquent point dans l'Isle. Outre la nécessité de prendre de l'eau, la Flotte s'arrêta pendant dix jours, pour faire passer des gens choisis sur deux Fluttes que Solyman dépêcha; l'une au Roi de *Zabid*, & l'autre à celui d'*Aden*. Il leur demandoit des provisions pour la cause commune; & l'ordre qui regardoit particulierement le Roi de Zabid, étoit de se rendre sur le rivage, pour donner une marque de son obéissance au Grand-Seigneur & payer quelques arrérages du tribut. On partit le 30, & l'on fit cinquante milles, Sud par Est, jusqu'à l'Isle de *Tuiccé*, où la Flutte qui avoit été envoyée au Roi de Zabid rejoignit la Flotte. Elle apportoit les présens du Roi, qui consistoient en plusieurs épées de la fabrique de *Zimina*, dont la poignée & le fourreau étoient d'argent doré,

Solyman députe vers le Roi de Zabid.

Isle de Tuiccé.

doré. Il y avoit aussi des poignards de la même fabrique, ornés de rubis & de perles. A l'égard du tribut, le Roi promettoit de le payer au retour du Bacha, & se reconnoissoit l'Esclave du Grand-Seigneur. On fit cent milles, le reste du jour & la nuit suivante. Le premier d'Août, après avoir fait dix milles, on jetta l'ancre derriere un banc de sable qui se nomme *Alontrankin* (*a*), à si peu de distance de la sortie des Détroits, qu'en faisant le lendemain dix milles de plus, on s'en trouvâ dégagé. La navigation fut continuée le même jour & la nuit suivante, Est par Sud, l'espace de quatre-vingt milles.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Réponse du Roi de Zabid.

Le 3, en avançant de quatre-vingt milles, Est par Nord, la Flotte arriva heureusement au Port d'Aden. Cette Ville est extrêmement forte. Sa situation est sur le bord de la Mer, au milieu de plusieurs montagnes fort hautes, qui sont défendues par des Châteaux & des Forts. Du côté de la mer, & de l'autre côté, vers la terre, elle n'a que deux ouvertures de la largeur de trois cens pas, par lesquelles ses ravelins, ses tours, ses murs & ses portes la défendent merveilleusement. Elle a d'ailleurs vis-à-vis du rivage un banc de sable qui forme un Port, & sur lequel on a bâti un Château, au pied duquel est une Tour pour défendre l'entrée de ce Port, qui est au Sud, & qui a douze brasses d'eau sur un excellent fond. Au Nord il y a un autre Port, beaucoup plus étendu, & couvert contre toutes sortes de vents, où l'ancrage n'est pas moins bon. Aden ne manque point d'eau, quoique le terroir soit si sec & si stérile qu'il ne produit rien; mais c'est de l'eau de pluie, qui est conservée dans des citernes d'une profondeur incroyable, où elle est si chaude, que pour en boire il la faut laisser refroidir après l'avoir tirée. Les Habitans, parmi lesquels on compte un grand nombre de Juifs, se fournissent de toutes leurs provisions dans les Places voisines.

Port d'Aden.

Citernes extraordinaires.

A l'arrivée de la Flotte, quatre personnes de distinction furent envoyées de la Ville au Bacha, avec différentes sortes de rafraîchissemens. Il les reçut bien. Après un entretien particulier, qui dura peu, il leur fit présent à chacun de deux vestes de velours à figures; & les renvoyant à leur Prince avec un sauf-conduit pour lui-même, il les chargea de l'assurer qu'il pouvoit venir à bord sans aucune défiance. Le Seigneur d'Aden fit répondre aussi-tôt qu'il étoit prêt à fournir toutes les provisions nécessaires à la Flotte, mais qu'il ne s'y rendroit pas en personne. Le reste du jour se passa tranquillement. Le 5, Solyman fit descendre ses Janissaires avec leurs armes; &, par la bouche de son Kiahia, il fit sommer le Prince de venir rendre hommage devant lui au Grand-Seigneur. Cet Esclave couronné prit le parti de la soumission, en protestant qu'il reconnoissoit le Grand-Seigneur pour son souverain Maître. Il se rendit sur la Flotte avec un grand nombre de ses Courtisans. Le Bacha parut satisfait de son obéissance, le traita bien, & lui fit des présens: mais après lui avoir donné la permission de se retirer, il le fit pendre sur le rivage avec quatre de ses Favoris. Aussi-tôt un Sangiac prit possession de la Ville avec cinq cens Janissaires.

Perfide action de Solyman.

(*a*) Dans l'Edition de Ramusio cet écueil est appellé *Babel*, qui est le premier mot du nom *Bab al Mandul*, qu'on prononce par corruption Babel Mandel. Ce nom signifie en Arabe *Porte des pleurs*. On a nommé ainsi l'entrée de la Mer Rouge, ou du Golfe Arabique, parce qu'on la croyoit autrefois si dangereuse, qu'en y passant on se couvroit d'habits de deuil, soit qu'on se crût prêt à périr, soit qu'on voulût pleurer le sort de ceux à qui ce malheur étoit arrivé.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Commerce d'Aden.

Aden est une Ville de commerce. Il y vient tous les ans plusieurs Vaisseaux des Indes, avec leur cargaison d'épices, qu'on transporte de-là au Caire. Solyman y laissa trois Fluttes pour la garde du Port.

La Flotte Turque arrive à Diu.

La Flotte remit à la voile le 19, & dans l'espace de quinze jours, jusqu'au 3 de Septembre, elle continua sa navigation en pleine Mer, avec différens vents. Par le calcul de chaque jour, le Journal fait monter cette course à dix-sept ou dix-huit cent milles. Enfin le 3, à la pointe du jour, Solyman découvrit la Côte qu'il cherchoit. C'étoit celle de Diu. Il rangea le rivage, d'un tems calme, jusqu'à neuf heures du matin, qu'il lui vint une Barque remplie de Mores, par lesquels il apprit que les Portugais avoient sept cens hommes dans leur Fort de Diu, & six Galeres bien armées dans le Port. Le Bacha récompensa cet avis par un présent de six vestes (*a*). Un Juif, qui fut pris sur le rivage, confirma le récit des Mores. On apperçut une Flutte Portugaise qui sortoit du Port. Solyman lui fit donner la chasse par deux de ses Galeres; mais elle disparut à la faveur des ténebres. La Flotte jetta l'ancre à trois milles de Diu (*b*).

§. II.

Le Château de Diu assiegé par les Turcs. Pillage de la Ville. Evénemens divers.

Origine de Kojah Zaffar.

LE même jour Solyman vit arriver à bord quelques Indiens, conduits par un Renégat, natif d'Otrante, qui se nommoit *Kojah Zaffar.* Il avoit commandé une Galere dans la premiere Flotte que le Grand-Seigneur avoit envoyée contre les Portugais. Cette Flotte ayant été battue & détruite, il s'étoit attaché au service du Roi de Cambaye, qui l'avoit comblé de faveurs, jusqu'à se reposer sur lui du gouvernement de ses Etats. Ce Prince, en recevant les Portugais à Diu, n'avoit pas perdu la Souveraineté de la Ville. Ils étoient dans leur Fort, où Zaffar avoit gagné leur confiance & leur amitié. Mais ayant appris que les Turcs devoient arriver avec une Flotte redoutable, il s'étoit mis à la tête de huit mille Indiens, il avoit chassé de la Ville tous les Portugais qui y exerçoient tranquillement le commerce, & depuis vingt-six jours il les tenoit assiégés dans le Fort.

Il assiege les Portugais du Fort de Diu.

Son entrevûe avec Solyman.

Kaffar, accompagné du premier Visir de Cambaye, fut reçu avec beaucoup d'honneurs par les Turcs. Il apprit à Solyman ce que l'espoir de son arrivée & de son secours lui avoit fait entreprendre, en l'assurant qu'il n'avoit besoin que d'artillerie & de munitions pour forcer les Portugais dans peu de jours. Le Bacha lui fit des présens & l'amusa par les plus belles promesses; mais tandis qu'il le retenoit sur sa Galere, les Turcs firent leur descente & pillerent la Ville, sans respecter ce qui appartenoit même au Roi de Cambaye & à ses Officiers. Ils tenterent aussi l'attaque du Château, d'où ils furent repoussés par les Portugais. Kaffar & le Visir furent extrêmement surpris, à leur retour, de ce qui s'étoit passé dans leur absence. Ils se hâterent de rassembler leurs

(*a*) Les Turcs les nomment *Caffetans.*
(*b*) *Diu* signifie Isle en Langue Malabare.

troupes, & la nuit suivante ils se retirerent au nombre de six mille vers le Roi leur Maître, qui n'étoit alors qu'à deux journées de Diu. Cependant, pour conserver quelque reste d'intelligence avec le Bacha, dont ils ne pénétroient point encore les intentions, ils laisserent ordre qu'on lui portât des provisions au nom du Roi.

SOLYMAN BACHA. 1539.

En effet, les Turcs avoient pillié la Ville sous le prétexte que les Portugais y étoient les maîtres; & loin de s'en prendre aux Indiens, Solyman fit descendre son Kiaja pour se mettre à leur tête. Il en restoit deux mille autour du Château, depuis que Kaffar étoit parti avec le plus grand nombre. Tous les Janissaires eurent ordre de s'y joindre. Ils commencerent par l'attaque de la Tour. Ce poste, dont les Portugais étoient les maîtres, servoit de doüanne aux Indiens; & quoiqu'il n'eût point de fossé, ni d'autre défense que ses murs, il étoit gardé par Jean-François Pacheco, avec une garnison de cent hommes & quatre piéces de canon. Solyman fit transporter sur quatre Barques une partie de son artillerie contre le Château; mais il destina trois des plus fortes piéces contre la Tour. Au milieu de ces préparatifs, une de ses Galeres étant entrée dans le Port chargée de biscuit, de poudre & d'autres munitions, se brisa contre un banc de sable & fut submergée. Un autre de ses Vaisseaux, poussé par le vent dans un Port qui étoit habité par des Gentils, auxquels l'Historien donne le nom de *Samaris*, ne se sauva de leurs mains qu'avec perte de la plus grande partie de l'équipage. Solyman fit un crime au Pilote de ce malheureux accident, & le condamna sur le champ à la mort.

Les Turcs pillent la Ville de Diu.

Ils attaquent le Fort des Portugais.

Naufrage de plusieurs Vaisseaux Turcs.

La défense de la Tour étoit une témerité, dont les Portugais ne furent pas long-tems à se repentir. Un boulet qui la perça d'outre en outre en mit une partie à découvert & tua vingt-un des assiégés: les autres continuerent de se défendre avec la derniere obstination; & ne manquant point de munitions, leurs quatre canons & leurs arquebuses incommoderent long-tems les Turcs. Enfin, dans l'impossibilité de résister à tant d'ennemis, ils demanderent la permission d'envoyer un de leurs gens au Bacha pour capituler. Elle leur fut accordée. Solyman loua leur valeur, & fit présent d'une veste au Député. Il lui donna un sauf-conduit pour le Gouverneur, qu'il étoit curieux de voir & d'entendre. Pacheco se laissa persuader de sortir de la Tour avec deux de ses gens. Il fut reçu avec de grands témoignages d'estime; & non-seulement la vie, mais la liberté de se retirer lui fut accordée, à la seule condition qu'il ne se renfermeroit point dans le Château. Mais à peine eut-il fait sortir de la Tour les quatre-vingt hommes qui lui restoient, qu'il fut arrêté avec eux, désarmé, & renfermé dans une maison sous une forte garde. Trois jours après ils furent enchaînés & mis à la rame. Le Ciel permit que le même jour il entra dans le Port, sans la moindre opposition, trois Galeres Portugaises.

Plusieurs Portugais forcés de se rendre.

Solyman leur manque de parole.

Cependant tout fut disposé pour l'attaque du Château, & les Canoniers Vénitiens qui étoient venus avec les Turcs furent employés à conduire les batteries. Solyman fit faire un mouvement à sa Flotte, de l'Ouest de Diu où elle étoit, au côté de l'Est. Un coup de canon du Château lui coula une Galere à fond dans son passage. D'un autre coup, le meilleur de ses Vaisseaux eut son grand mât brisé. La défense de la Tour devoit avoir duré long-tems, puisqu'on étoit déja au 15 d'Octobre. Il se répandit parmi les Turcs, que le Viceroi Portugais des Indes n'étoit pas éloigné, avec une Flotte puissante qu'il ame-

Allarmes des Turcs.

SOLYMAN BACHA. 1539.

noit au ſecours du Château. A cette nouvelle le Bacha fit mettre un pavillon blanc à la place du ſien, qui étoit de pluſieurs couleurs, dans la crainte que ſon Vaiſſeau ne fût diſtingué trop facilement.

Batterie redoutable.

La batterie Turque ne formoit qu'une ſeule ligne ; mais elle étoit compoſée d'un grand nombre de piéces d'inégales grandeurs, qui étoient placées auſſi à des diſtances fort inégales. La plus groſſe abbattit une Tour, dont la ruine auroit mis les aſſiégés dans un grand péril, s'ils n'euſſent eu autant de diligence que d'habileté à réparer la breche avec toutes ſortes de matériaux ; &, malgré tous leurs efforts, ils n'auroient pas réſiſté ſi long-tems au feu continuel qu'ils eſſuyoient, ſi leurs fréquentes ſorties ne leur euſſent donné le tems de reſpirer. Il ne ſe paſſoit point de jour que vingt ou trente de leurs plus braves gens ne fondiſſent ſur les ennemis comme autant de lyons, & n'en tuaſſent un grand nombre. Les Turcs, peu accoutumés à cette maniere de ſe défendre, prenoient la fuite en confuſion lorſqu'ils voyoient ouvrir la porte des ſorties.

Les Portugais ſont attaqués avec vigueur.

Le 25 ils exécuterent un projet qui augmenta l'embarras des aſſiégés. Ayant préparé quantité de ſacs de coton, couverts de peaux & liés avec des cordes, ils les jetterent pendant la nuit dans le foſſé, qu'ils comblerent ainſi juſqu'à rendre le paſſage facile pour commencer le lendemain un furieux aſſaut. Les Portugais s'en apperçurent. Dès la pointe du jour, avant que l'ennemi fût en ordre pour venir à l'eſcalade, ils ſortirent au nombre de ſoixante. Les deux tiers de cette brave troupe tomberent ſur les Turcs, & combattirent en furieux ; tandis que les vingt autres, munis chacun d'un ſac à poudre & d'une petite meche, couperent les cordes & mirent le feu à chaque ſac. Il ſe répandit ſi heureuſement, que cette eſpece d'incendie dura deux jours entiers. Ceux qui avoient attaqué l'ennemi prolongerent le combat pendant trois heures, tuerent deux cens Turcs, en bleſſerent un plus grand nombre, & ne perdirent que deux hommes.

Perte des Turcs.

Le 27 il arriva cinq Fluttes Portugaiſes, qui en prirent une au Bacha, & qui débarquerent quelque ſecours ſur la Côte : mais l'entrée du Port ſe trouvoit tellement commandée par une batterie Turque, qu'elles ne purent s'y introduire. Cependant le ſecours qu'elles avoient débarqué gagna le Château.

Il arrive quelque ſecours aux Portugais.

Deux jours après, Solyman fit avancer quarante Barques avec quelques piéces d'artillerie, vers un petit Fort qui étoit ſur le bord de l'eau, à la portée du canon du Château, & dans lequel il y avoit une garde de cinq ou ſix Portugais, qui étoient relevés tous les jours. Il fut bien-tôt preſqu'entierement démoli. Les ſix Portugais, au lieu de ſe retirer avoient mis ventre à terre, pour ſe tenir à couvert des coups. La tranquillité où ils étoient dans cette ſituation ayant fait croire aux Turcs qu'ils étoient morts ou retirés, toutes les Barques s'approcherent du rivage, qui étoit couvert de ruines juſqu'au bord de l'eau : mais les aſſiégés prirent ce moment pour faire jouer deux piéces d'artillerie chargées de mitrailles, & le canon du Château les ayant accompagnées d'un feu terrible, l'ennemi ne penſa plus qu'à ſe dérober aux coups par la fuite. Il y eut non-ſeulement un grand nombre de Turcs tués ou bleſſés, mais quantité de Barques coulées à fond. Ceux du grand Château acheverent de les mettre en déſordre, par une ſortie qu'ils firent dans leurs Chaloupes. Ils en tuerent dans l'eau pluſieurs, qui ſe ſauvoient à la nâge. Ils en firent quelques-uns priſonniers, & les firent pendre le lendemain ſur les murailles du Château.

Ils ſe défendent avec courage.

La honte de tant de disgraces picqua si vivement le Bacha, qu'étant d'ailleurs allarmé par le bruit qui se confirmoit, & que les Portugais affectoient de répandre, de l'approche d'une Flotte nombreuse qui venoit à leur secours, il prit la résolution de risquer un assaut général. Le 30, toutes les troupes qui formoient son camp se mirent en ordre de bataille, & s'avancerent avec un grand nombre d'échelles. Les Portugais, qui s'étoient fortifiés par des ouvrages interieurs, ne s'effrayerent point de les voir escalader leurs murs & monter dans quelques endroits sur la breche. Cette affectation de sécurité étonna les assiégeans : ils demeurerent long-tems dans l'inaction, à considerer les difficultés de leur entreprise ; mais ce fut alors, que le courage des Portugais redoublant par la timidité & l'embarras de leurs ennemis, ils quitterent leurs retranchemens avec tant d'impétuosité, qu'à leur aspect seul les Turcs se précipiterent dans le fossé, sans penser même à se servir de leurs échelles. Une sortie que la garnison fit sur eux dans ce désordre, acheva de les faire céder à leur frayeur. Ils n'eurent plus d'ardeur que pour fuir ; & n'étant pas moins pressés dans leur fuite, ils y perdirent plus de quatre cens hommes. Le repos où ils demeurerent le lendemain, fit juger aux Portugais qu'ils faisoient les préparatifs d'une autre attaque : mais ils n'attendoient que la nuit suivante pour rentrer dans leurs Vaisseaux ; & leur embarquement fut si précipité, qu'ils laisserent à terre une partie de leur artillerie.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Assaut Général des Turcs.

La cause d'une retraite si prompte étoit l'arrivée de la Flotte Portugaise, qui avoit jetté l'ancre à quinze milles de celle du Bacha. Trois Vaisseaux qu'il avoit déja vûs s'avancer, l'avoient glacé de crainte. Il ne pensa plus qu'à s'éloigner à force de voiles & de rames ; & prenant sa route au Sud-Sud-Ouest avec fort peu de vent, il avoit déja fait trente milles à la pointe du jour.

Solyman leve le siege.

Il étoit parti le 5 de Novembre. Après sept jours d'une navigation trop lente pour sa frayeur, il entra le 12 dans le Golphe d'Ormuz. Ensuite il reprit à l'Ouest-Sud-Ouest en se servant de toutes ses voiles, & faisant chaque jour plus de cent milles, jusqu'au 23, qu'il fut arrêté par un calme au long de la Côte d'Arabie. Cependant il gagna le 24 les Isles de *Curia Muria*, où il ne s'arrêta qu'un jour. Il remit à la voile le 26, avec un meilleur vent ; & rangeant la Côte d'Arabie, il arriva le 27 au Port d'Aser, où il jetta l'ancre sur six brasses de fond.

Il se rend dans le Golfe d'Ormuz.

Cette Ville est située dans un canton si stérile, que les hommes & les bestiaux n'y vivent que de poisson. Les Portugais y avoient néanmoins un Etablissement, au nombre de quarante, sous l'autorité d'un Consul. Leur principal commerce consistoit en chevaux du pays, qui s'achetent jusqu'à cent ducats, mais qui se revendent mille dans les Indes. Aussi-tôt que le Roi fut informé de l'arrivée du Bacha, il fit arrêter les quarante Portugais avec leur Consul, & les fit conduire sur la Flotte Turque, où ils furent mis à la chaîne. Il se trouvoit dans le Port un Vaisseau chargé de provisions, qui n'avoit pû continuer sa navigation jusqu'aux Indes. Solyman s'en fit apporter tout ce qui convenoit à sa Flotte. Mais ce qui paroîtra le plus étrange, c'est que dans tous les lieux où les Turcs abordoient, ils prenoient plaisir à publier qu'ils venoient de soumettre l'Inde entiere, & qu'ils avoient taillé tous les Chrétiens en piéces.

Port & Ville d'Aser.

Fausses bravades des Turcs.

La Flotte leva ses ancres le premier de Décembre, & continua de porter à l'Ouest-Sud-Ouest. Après avoir fait quarante milles, elle relâcha sur la même

SOLYMAN BACHA. 1539.

Cruauté de Solyman.

Côte au Port de *Makaga*, où l'eau passe pour excellente. Il ne lui restoit de-là qu'environ trois cens milles jusqu'au Port d'Aden : elle les fit en quatre jours, & le 6 elle mouilla l'ancre à la vûe du Port. Le Bacha se fit amener le matin un Turc, qui étoit alors Chrétien ; homme consideré par ses richesses & par lerang qu'il avoit tenu. Il lui fit couper la tête, sans s'expliquer sur ses motifs ; mais on n'ignoroit point que cet homme ayant trouvé le moyen de se faire estimer du Grand-Seigneur malgré le changement de sa Religion, & possedant même encore un Emploi considérable, le Bacha craignoit qu'il ne rendît un compte trop fidéle du mauvais succès de son expédition.

Il fortifie Aden.

L'importance de fortifier Aden par une grosse artillerie, y fit laisser cent piéces du canon de la Flotte, avec une quantité considerable de poudre & de boulets. Solyman y avoit déja mis une garnison de cinq cens hommes, sous les ordres d'un Sangiac ; il l'augmenta de deux cens Janissaires, & leur laissa cinq Fluttes pour la garde du Port. Le 23 la Flotte fit cent milles, & le 24 elle mouilla l'ancre à l'entrée des Détroits de la Mer Rouge. Elle fit cinquante milles le 25, en tirant au Nord-Ouest. Le soir du même jour elle arriva devant le Château de Mocka, d'où le Gouverneur vint au-devant du Bacha, qui le combla d'honneurs & qui en reçut beaucoup de présens.

Il entreprend la perte du Roi de Zabid.

Il étoit peu satisfait de la réponse qu'il avoit reçûe du Roi de Zabid, à son passage. En arrivant à Mocka, qui n'est qu'à trois journées de Zabid, il envoya quelques-uns de ses gens vers ce Prince, pour le sommer de venir rendre hommage au Grand-Seigneur sur le bord de la Mer. Le Roi répondit qu'il étoit prêt à payer le tribut, & qu'il accepteroit volontiers un Etendart, s'il plaisoit au Bacha de lui en accorder un ; mais que ne le connoissant point lui-même, il ne voyoit aucune raison de se rendre à sa Flotte ou sur le rivage. Cette réponse irrita beaucoup Solyman. Cependant, comme il ne pouvoit employer tout d'un coup la violence, il prit le parti d'envoyer par quelques Janissaires un Etendart au Roi, qui le reçut avec les plus respectueux témoignages de soumission pour le Grand Seigneur, & qui fit porter en échange des présens considérables au Bacha. Ils consistoient dans un beau cimeterre, orné de pierreries ; un poignard avec les mêmes ornemens ; un assortiment de perles, chacune de six carats, qui faisoient un collier de plus d'un pied de long ; avec une perle séparée, qui étoit seule de dix-huit carats : car cette Côte fournit un grand nombre de perles Orientales. Les Janissaires de la députation eurent aussi chacun deux caffetans. Le Bacha reçut les présens ; mais insistant sur l'hommage, il fit faire de nouvelles instances au Roi par son Kiahia. La réponse fut la même. Enfin, le Kiahia, sans porter plus loin la dissimulation, lui dit en le quittant : » Si vous ne venez pas voir le Bacha » attendez-vous à recevoir sa visite. « La Flotte avoit passé vingt & un jours devant Mocka. Elle partit le 23 de Janvier ; & le 29 elle moüilla l'ancre sous l'Isle de Camaran, à cent cinquante milles de Mocka. Dans le dessein que Solyman avoit conçu de châtier le Roi de Zabid par les armes, il débarqua dans cette Isle, pour distribuer la paye aux Janissaires. Le 2 de Février, il partit à la rame, dans un calme fort profond ; & faisant vingt milles sans le secours de ses voiles, il regagna la Côte à *Kubitsarit*, qui n'étoit pas plus éloigné.

Artifices qu'il emploie dans cette vûe.

1540.

L'impatience qu'il avoit d'humilier le Roi de Zabid ne lui auroit pas per-

mis de retarder son débarquement, s'ils n'eût découvert sur le rivage un corps de Cavalerie dont il voulut connoître les intentions. Le Chef de cette troupe étoit un Turc de la dépendance du Roi, qui s'étant révolté contre lui venoit offrir ses services au Bacha avec cinquante chevaux. Il avoit assis son Camp sur le rivage, & ses tentes avoient fait juger à Solyman que sa troupe étoit plus nombreuse. Les chevaux de ce Canton sont cuirassés, pour résister anx dards & aux fléches, qui sont les armes en usage. Après avoir pris les éclaircissemens qui convenoient à son projet, le Bacha fit sa décente, & débarqua huit pieces de canon qui devoient être traînées sur leurs affuts. Ses Janissaires furent prêts à partir le 9 avec une bonne quantité de munitions. Il se mit en chemin le même jour. Dans sa route il rencontra un autre Turc, accompagné encore de cinquante chevaux, qui s'étoit révolté comme le premier, & qui venoit lui faire les mêmes offres.

Solyman Bacha. 1540.

Il débarque ses troupes & son artillerie.

Il arriva le 20 à la vûe de Zabid. S'étant campé sous les murs de cette Ville, il fit dire au Roi, avec beaucoup de hauteur, qu'il étoit venu pour le punir de son orgueil. Ce malheureux Prince, trahi par ses propres sujets, ne balança point à sortir de sa Capitale, dans l'esperance d'arrêter, par une prompte soumission, le coup qui le menaçoit. Il se présenta au Bacha la corde au col, en prenant le Ciel à témoin qu'il n'avoit jamais cessé de se regarder comme l'Esclave du Grand-Seigneur. Mais sur le champ, le Bacha lui fit couper la tête. Les Habitans de la Ville, effrayés de cette nouvelle, prirent la fuite vers les montagnes. Solyman leur fit dire qu'ils pouvoient revenir en sûreté, & prendre confiance à sa parole. Il n'y eut que deux cens Abyssins de la garde du Roi, qui oserent en courir le danger. Cette milice étoit brave. Le Bacha parut charmé de leur retour, fit inscrire leur nom sur le rolle de ses troupes, & leur promit une paye considérable. Ensuite, feignant de les vouloir admettre à l'honneur de lui baiser la main, il leur fit dire qu'ils ne devoient pas s'approcher de lui avec leurs armes. Il se plaça sous une tente, où cette cérémonie devoit s'exécuter. Mais lorsqu'ils eurent quitté leurs armes, & qu'on les eut fait entrer dans le cercle qui avoit été tracé pour les recevoir, quelques centaines de Janissaires, destinés à leur supplice, fondirent sur eux le sabre à la main, & les taillerent en pieces. Après cette exécution, le Bacha mit dans la Ville une garnison de mille hommes, sous les ordres d'un Sangiac. Le Pays est délicieux. Il paroît composé de jardins agréables, qui sont arrosés de la meilleure eau de l'Arabie, & qui produisent des fruits excellens. La viande y est en abondance, & le bled même n'y est pas rare. Solyman retourna au rivage le 9 de Mars, & destina quatre Fluttes à garder la Côte. Mais avant que de remettre à la voile, il couronna sa barbare expédition par une cruauté encore plus odieuse. Les Portugais prisonniers sur la Flotte étoient au nombre de cent quarante six, en y comprenant plusieurs Indiens convertis, qui avoient été confondus parmi eux. Il se les fit amener sur le rivage; & les ayant fait distribuer entre ses troupes, il leur fit couper la tête au même signal. Les têtes des Officiers furent vuidées, salées & remplies de paille. Aux autres, on coupa le nez & les oreilles, pour faire cet horrible présent au Grand-Seigneur. Ensuite le Kiahia fut détaché avec une Galere, pour se rendre à Joddah, & de-là à la Mecque, d'où il devoit prendre le chemin de Constantinople, & porter au

Il fait couper la tête au Roi.

Cruel massacre de 200 Abyssins.

Autre barbarie de Solyman contre 140 Portugais.

SOLYMAN BACHA. 1540.

Grand-Seigneur la relation des exploits de sa Flotte, avec les têtes & les oreilles que le Bacha lui envoyoit.

Ce lâche & cruel Mahometan fit lever l'ancre le 15 de Mars, & fit cent milles le même jour, jusqu'au Port de Kor, qu'il avoit déja visité à son premier passage. De-là il s'avança à *Zerzer*, Ville dépendante de la Mecque, à soixante-dix milles de Kor. On lui amena de cette Ville trois habitans fugitifs de Zabid, qui avoient pris le parti de se sauver avec leurs richesses, & qui alloient chercher un azile à la Mecque. Il leur fit couper la tête, & se saisit de tous les biens qu'ils avoient emportés dans leur fuite.

Autre Cruautés à Zerzer.

§. III.

Retour de Solyman à Suez.

JE donne moins cet article à l'Histoire qu'à la Géographie. Après avoir fait remarquer plusieurs fois que nos Cartes de la Mer Rouge manquent d'exactitude, il est naturel que sans sortir du fond de mon sujet, je m'attache un moment à ce qui peut les rectifier ou les confirmer. Il y a peu de régles aussi sûres qu'une Relation où les distances sont marquées par jours & par milles. Aussi n'ai-je point eu jusqu'à présent d'autre vûe en suivant avec le même soin la navigation du Bacha.

Détail Géographique.

Le 17, étant parti de Zerzer avec un bon vent, qui changea jusqu'à devenir tout-à-fait contraire, il fut obligé de faire jetter l'ancre devant une Ville nommée *Adiudi*, sans avoir fait plus de cinquante milles.

Le 18, la Flotte cottoya le rivage & fit encore cinquante milles, jusqu'à *Mugora*, Port fort commode, où l'eau & le bois se trouvent en abondance. Elle y jetta l'ancre sur quatre brasses.

Le 19, elle fit le même nombre de milles au long de la Côte, jusqu'à *Darboni*, Ville de la dépendance de la Mecque.

Le 20, elle gagna une Ville nommée *Yasuf*, appartenant encore à la Mecque, & cinquante milles au-delà de Darboni.

Le 21, après avoir fait soixante milles, elle jetta l'ancre à *Khofodan*, Ville dépendante de la Mecque.

Le 22, Solyman fit prendre les devants à six Galeres, pour servir de guides au reste de la Flotte entre un grand nombre de bancs de sables, qui rendent ce passage très-dangereux, même en plein jour. On jetta l'ancre le soir, près d'un grand banc, nommé *Turakh*.

Le 23, on continua de passer entre quantité de bancs, où les Bâtimens étoient obligés de se suivre à la file, & n'ayant fait que cinquante milles dans ces deux jours, on jetta l'ancre devant un lieu nommé *Salta*.

Le 24, après avoir fait trente milles au long de la Côte, on s'arrêta vers midi devant la Ville d'*Ariadan*, dont le Port se nomme *Mazabraïte*. Cette Ville, qui n'en mérite pas même le nom, puisqu'elle n'est habitée que par des Paysans, est encore sujette à la Mecque.

Le 25, on fut tout-d'un-coup écarté du rivage par un vent dont on ne put soutenir la violence; ce qui fit employer tous les efforts à se rapprocher de la Côte, où l'on jetta l'ancre de bonne heure, & l'on y passa la nuit & le jour suivant.

Le

Solyman Bacha. 1540.

Le 27, on partit avec un vent si favorable, qu'on étoit à huit heures du matin devant *Yusuma*, à trente milles. On y jetta l'ancre.

Le 28, après avoir suivi la Côte jusqu'à midi avec un fort bon vent, on s'engagea dans des bancs de sable, à deux milles du rivage, où la crainte de perdre les ancres empêcha de les jetter. Ce lieu s'appelle *Mukare*, & l'on avoit fait trente milles.

Le 29, en continuant de suivre la Côte, on fit trente-cinq milles, jusqu'à d'autres bancs de sable, qui se nomment *Balir*.

Le 30, on suivit toujours la Côte pendant quarante-cinq milles, & l'on moüilla le soir devant *Mukhi*.

Le 31, on partit malgré le calme; & le vent s'étant levé avec le Soleil, on arriva le soir à *Ziden*, qui est, comme je l'ai déja fait observer, le même lieu que *Joddah*, Port de la Mecque.

Le 1 d'Avril, Solyman prit terre, & fit dresser ses tentes hors de la Ville, dans le dessein d'y passer quatre jours. Ensuite, partant à cheval pour le Pélerinage de la Mecque, il donna ordre à la Flotte de continuer sa navigation vers Suez.

Elle remit à la voile le 8; mais un vent contraire l'ayant jettée en Mer à deux milles du rivage, la crainte de plusieurs bancs de sable, dont elle étoit environnée, lui fit jetter l'ancre, & passer trois jours dans ce lieu, pour attendre un meilleur tems.

Le 11, elle partit avec le vent favorable, & regagnant la terre elle s'avança jusqu'au Port de *Contra Abehim*, dont on ne marque point l'éloignement. Une Galere se perdit en faisant des efforts pour doubler la pointe; & quelques autres Bâtimens ayant été maltraités au même passage, on s'arrêta deux jours dans ce Port, où un Charpentier Venitien prit le parti de demeurer & de se faire Mahometan.

Le 14, on fit soixante-dix milles, jusqu'au lieu nommé *Almomuski*, & l'on y jetta l'ancre.

Le 15, la Flotte étant partie deux heures avant le jour, une Galere donna contre un banc de sable, d'où elle ne fut dégagée que par le secours des autres. Cet accident ne permit de faire que trente milles, jusqu'au Port de *Raban*, & le tems devint si mauvais qu'on tenta inutilement de partir pendant cinq jours.

Le 21, on fit voile avec un vent de terre, qui changea peu d'heures après; & qui, repoussant la Flotte vers le rivage, l'obligea de jetter l'ancre au milieu de certains bancs où elle passa la nuit.

Le 22, le vent continua d'être si contraire qu'on fut obligé de jetter l'ancre devant un lieu nommé *Farss*, sans avoir fait plus de seize milles.

Le 23, on fit vingt-six milles, jusqu'au lieu qui se nomme *Sathan*.

Le 24, en continuant de suivre la Côte avec le vent toujours contraire, on fit trente milles jusqu'à *Zorma*.

Le 25, on eut encore le vent à combattre, jusqu'à la Ville de *Yambu*, ou *Yambo*, qui est le Port de *Medine*. Cette Ville ne manque point de provisions; mais elle n'a que de l'eau de citerne, qui est apportée sur le dos des chameaux à plus d'une journée de distance. C'est à peu près au même éloignement qu'est située, dans les terres, la Ville de Medine, consacrée dans

SOLYMAN BACHA. 1540.

la Religion du Pays par le Tombeau du Prophête Mahomet (*a*). La Flotte s'arrêta six jours à Yambo, qu'un grand nombre d'Ecrivains de l'Europe nomment mal-à-propos *Jambut*.

Le 1 de Mai, elle partit avec un vent si variable, que n'ayant pû faire que dix milles, elle jetta l'ancre au milieu de quelques bancs, où elle passa deux jours. Ensuite, voulant se raprocher de la Côte, elle s'engagea dans d'autres bancs, d'où elle ne put sortir qu'au bout de six jours, pendant lesquels elle ne fit que huit milles. Elle n'en fit que dix encore le 10 & le 11, toujours combattue par des vents contraires, quoiqu'obstinée à suivre la Côte. Elle jetta l'ancre enfin jusqu'au 14, où, recommençant à cottoyer les terres au Nord-Ouest, elle fit dix milles jusqu'à *Sikhaba*.

Le 15, continuant au Nord-Ouest l'espace de soixante-dix milles, elle jetta l'ancre en pleine mer.

Le 16, elle se rapprocha des Côtes, & faisant trente milles elle alla moüiller à *Bubucktor*.

Le 17, ayant suivi la Côte pendant trente milles, on jetta l'ancre en pleine mer, près de l'Isle *Yenamani*.

Le 18, on reprit la Côte, pour gagner *Khifafé*, à trente milles.

Le 19, on fit cinquante milles jusqu'à *Melin*.

Le 20, vingt-cinq milles; le 21, quarante-huit milles; le 22, dix milles; le 24, après avoir passé le jour d'auparavant dans l'embarras d'une mauvaise situation, on fit dix milles, & l'on se trouva si bien du lieu où l'on jetta l'ancre, qu'on y passa le jour suivant. Le 26, on fit trente-cinq milles, toujours au long de la Côte.

Le 27, tirant à l'Ouest-Nord-Ouest, on se trouva, vers le midi, à la hauteur de *Tor*. Mais le vent étant devenu contraire, on jetta l'ancre jusqu'au jour suivant, où, après avoir fait cent milles, on demeura pendant cinq jours engagé dans des bancs de sable.

Retour de la Flotte Turque à Suez.

Le 3 de Juin on remit à la voile, & jusqu'au seize on avança lentement, tantôt jettant l'ancre sur la Côte d'Egypte, tantôt sur l'autre Côte. On arriva le 15 à *Korondel*, & le 16 à Suez.

Etendue de la Mer Rouge.

Ainsi de l'entrée de la Mer Rouge jusqu'à Suez on compte environ dix-huit cens milles, & la Côte s'étend toujours au Nord-Ouest. La largeur de cette Mer est de deux cens milles, & quelquefois davantage. Elle est remplie vers la terre d'écueils & de bancs de sable, qui rendent la navigation si dangereuse, qu'on ne peut faire voile la nuit qu'au milieu du Golfe. On a besoin de se servir attentivement de ses yeux pour découvrir les véritables Canaux; & celui qui est chargé de cette observation avertit, par des cris continuels, du changement qu'il faut faire à la manœuvre. Il y a deux sortes de Pilotes pour cette Mer: les uns, accoutumés à la navigation du milieu, qui est la route ordinaire pour sortir du Golfe; les autres, exercés à conduire les Vaisseaux qui reviennent de l'Ocean, & qui prennent entre les bancs de sable. On appelle ceux-ci *Rubani*, du mot Arabe *Ruban*, qui signifie Pilote. Ils sont ex-

Dangers de cette navigation.

(*a*) Il est surprenant que malgré la certitude de ce fait, plusieurs Ecrivains mettent le Tombeau de Mahomet à la Mecque. Le Pere Nacchi, Jésuite, a commis encore cette faute dans sa Relation de la Mission de Syrie, au IV. Tome des Mémoires des Missions.



VILLE DE DIU
N.D. du St. Esprit
St. Paul
Citernes
St. Jago
Forteresse
Hop
Boulevard S. Georges
Boulevard de la Mer


Port des Abissins
Mosquée
Porte des Champs
St Pierre
Boule vard

cellens Nageurs. Dans plusieurs endroits où la mauvaise qualité du fond ne permet pas de jetter l'ancre, ils plongent hardiment, pour fixer une Galere entre les bancs, & les instrumens ne leur manquent point pour cette opération.

Solyman Bacha. 1540.

Les Vénitiens, qui avoient été employés sur la Flotte Turque, furent conduits au Caire, où, pour leur entretien, on leur accorda par jour un demi *Maidin*, qui revient à deux sols de Venise. Leur emploi devoit être de nettoyer les citernes, de travailler à la construction des édifices, en un mot, de souffrir toutes les rigueurs & les humiliations de l'esclavage.

CHAPITRE XVII.

Relation Portugaise du Siege de Diu en 1539.

Solyman Bacha. 1539.

Raisons qui portent à donner cette double Relation.

L'HISTOIRE de ce fameux Siege, un des plus mémorables événemens des derniers siecles, n'étant rapportée qu'imparfaitement dans la Relation du Voyage de Solyman, je ne puis me dispenser, pour la rendre complette, d'y joindre ce que les Portugais en ont publié. Un Vénitien, qui servoit sur la Flotte Turque, ne pouvoit être informé de la véritable situation des assiegés; aussi est-ce dans une autre vûe que j'ai fait entrer ici son Ouvrage. Mais ses observations, jointes au recit des Historiens Portugais, jetteront sur ce grand événement toute la lumiere qu'il peut recevoir à deux siecles de distance. Elles serviront aussi à fixer les dattes, que Faria, Barros, Maffée, & les autres Historiens, ont ignorées ou négligées.

§. I.

Occasion de cette entreprise. Caractere de Solyman, Bacha d'Egypte. Diu abandonné. Siege du Château. Arrivée de Solyman. Embarras des Portugais.

Occasion du siege de Diu par les Turcs.

ON se rappellera aisément que l'année 1538, Badur, Roi de Cambaye, cherchant à secouer le joug des Portugais, envoya solliciter le secours de l'Empereur des Turcs. Son Ambassadeur & ses présens n'arriverent qu'avec la nouvelle de sa mort. Mais l'éclat qu'il avoit donné à son Ambassade fit ouvrir les yeux au Sultan sur les richesses de l'Inde, & lui inspira le desir de s'emparer d'un si beau Pays. Il s'imagina qu'avec les forces de la Monarchie Ottomane, il chasseroit facilement les Portugais de leurs établissemens, & qu'il s'établiroit sur leurs ruines. Un Renegat, qu'il avoit à Constantinople, le confirma dans cette idée, en lui représentant toutes sortes de facilités dans l'exécution.

Portrait & caractere du Bacha Solyman.

L'ordre fut aussi-tôt expedié pour l'équipement d'une Flotte, sous la conduite de Solyman, Bacha d'Egypte. Solyman étoit un Janissaire Grec, né dans la Morée, & dont l'âge surpassoit déja 80 ans. Sa taille étoit fort courte. La

SOLYMAN BACHA. 1539.

grosseur de son ventre, joint à la laideur extrême de son visage, en faisoit un monstre de difformité. Il ne pouvoit se lever sans le secours de quatre Esclaves. Sa bourse lui avoit fait obtenir ce commandement. Il étoit chargé d'ailleurs de tous les frais de l'expédition; & pour se mettre en état d'y satisfaire, il avoit commencé par faire ôter la vie à plusieurs riches Marchands dont il s'appropria tous les biens. Il abandonna le soin des préparatifs à *Ibrahim*, un de ses principaux Officiers. La Flotte se trouva composée de soixante-dix Bâtimens, dont la plûpart étoient de grandes Galeres, bien munies de provisions & d'artillerie. Elle avoit à bord 7000 Soldats, Turcs & Mamelus, sans compter dans ce nombre les Matelots & les Esclaves, dont une partie étoit composée de Vénitiens, pris sur les Galeres Vénitiennes dans le Port même d'Alexandrie, depuis que le Grand-Seigneur avoit rompu avec la République de Venise.

Etat de la Flotte Turque.

Solyman n'eut pas plûtôt mis à la voile, qu'il exerça toutes les violences dont il avoit la source dans son caractere lâche & cruel. Sur un simple mécontentement, il fit mettre à la chaîne quatre cens de ses Soldats; & s'offensant encore plus de leurs plaintes, il en condamna deux cens à la mort. Il maltraita plusieurs Rois dans sa route. Celui de Joddah se garantit de sa cruauté en prenant la fuite avec les Habitans de sa Capitale; mais ceux d'Aden & de Zabid perdirent la vie par une infâme trahison.

Son arrivée à Diu.

La Flotte arriva devant Diu vers le commencement de Septembre. Le Bacha, suivant ses instructions, devoit faire voile d'abord à Goa; mais d'autres raisons le firent changer de projet. Il apprit sur la Côte de Diu que les Portugais étoient déja resserrés dans leurs Forts par un siege. Après la mort du Roi Bandur, un de ses Officiers, nommé *Khoja Zaffar*, s'étoit retiré chez les Portugais, & leur avoit rendu tant de services, que Nunno de Cunna, alors Viceroi des Indes, l'avoit recommandé fort instamment à Dom Antoine Silveyra, Gouverneur de Diu. Cependant, sans aucun sujet de plainte, il les avoit quittés tout-d'un-coup, pour offrir ses services à *Mahmud*, Successeur de Bandur; & se reposant sur l'approche de la Flotte Turque, il avoit excité ce Prince à prendre les armes contre les Portugais.

Armée de Cambaye & ses premiers mouvemens.

L'armée de Cambaye s'étoit rassemblée à *Champanel*, résidence de Mahmud, au nombre de dix mille hommes d'Infanterie & de cinq mille chevaux. Mais Khoja Zaffar, levant à ses propres frais trois mille chevaux & quatre mille hommes de pied, s'étoit d'abord avancé vers Diu, où toute sa diligence n'avoit point empêché que les Portugais ne se fussent préparés pour un long siege. Il avoit commencé son attaque par la Ville de *Rums*, dont ils étoient en possession, à peu de distance de Diu. François Pacheco s'y étoit soutenu courageusement avec quinze hommes, en attendant le secours de Silveyra, qui étoit arrivé assez heureusement pour forcer Zaffar de se retirer blessé. Mais Alukhan, Général de Mahmud, l'ayant joint avec son armée, ils avoient forcé à leur tour les Portugais d'abandonner les passages, & tous les postes avancés, pour se mettre en état de mieux défendre la Ville & le Château. Silveyra avoit même perdu, dans sa retraite, deux Vaisseaux avec quelques pieces de canon; & cette perte, joint à la défiance qu'il avoit des Habitans de la Ville, lui avoit fait prendre le parti de se borner à la seule défense du Château & des Forts. Ce n'avoit été néanmoins qu'après avoir

Défense des Portugais.

fait pendre quelques-uns des Habitans. Alukhan & Zaffar s'étoient ensuite emparés de Diu & de l'Isle où elle est située, d'où ils avoient aussi-tôt commencé à faire jouer leur artillerie sur les Portugais. Lope Souza, qui étoit à la garde du bois & de l'eau, dont le Château avoit un besoin continuel, s'étoit trouvé plusieurs fois aux prises avec l'ennemi, & lui avoit tué quantité de gens sans en avoir perdu un seul, quoiqu'il eût été blessé dangereusement dans une de ces rencontres.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Telle étoit la situation des Portugais, lorsqu'ils furent informés certainement que la Flotte Turque approchoit. Silveyra se hâta d'en faire donner avis à Nunno de Cunna, qui étoit à Goa, & qui lui promit, pour réponse, beaucoup de diligence à le secourir avec toutes ses forces. Mais comme le danger devenoit fort pressant, *Michel Vaz*, homme de résolution, fut envoyé à la découverte, & s'approcha de la Flotte ennemie jusqu'à la portée du canon. Il eut le bonheur de s'en dégager; mais n'ayant point d'autre ressource que de tourner les voiles vers Goa, il alla redoubler l'empressement du Viceroi par son recit. Enfin les Turcs vinrent jetter l'ancre à la vûe de la Ville, & ne parurent pas moins formidables aux Mores qui les attendoient, qu'à la garnison Portugaise du Château. Solyman débarqua dès le lendemain six cens Janissaires, armés d'arcs & de mousquets, qui étant entrés dans la Ville y commirent les dernieres insolences. Ensuite, tournant vers le Château, ils tuerent six Portugais, qui avoient ignoré leur marche; mais trois cens Mousquetaires que Silveyra fit sortir à propos, leur tuerent cinquante hommes, & forcerent le reste de se retirer.

Les Turcs s'approchent de la Ville.

Une tempête obligea Solyman d'abandonner son poste, pour gagner à cinq lieues de Diu, le Port de *Madresavat*, qui est beaucoup plus sûr. Il y passa vingt jours, pendant lesquels Silveyra fit travailler à ses fortifications, & mit un ordre admirable dans son artillerie. Mais les Turcs que Solyman avoit laissés à terre, aidés par Kaffar, ne firent pas moins de préparatifs pour leurs attaques. Ils avoient déja commencé à canonner une Tour qui couvroit le Château; & pensant à la brûler, ils construisirent, dans une grande Barque, un Château de bois, qu'ils remplirent de matieres combustibles. François de Govea, qui avoit le commandement de la Tour, s'approcha de cette machine pendant la nuit, avec beaucoup de difficultés, & la réduisit en cendre dans le lieu même où l'on achevoit de la construire. Il arriva dans le même tems aux Portugais quelque secours qui leur étoit envoyé par Cunna, avec une nouvelle promesse de leur en amener bien-tôt lui-même un plus puissant.

Machines des Turcs.

La Flotte Turque revint de Madresavat, & fit plusieurs décharges de son artillerie contre la Tour où Govea commandoit. Il leur répondit si brusquement qu'il leur coula une Galere à fond. Le plus grand mal que les Portugais essuyerent vint de leur propre canon, dont il creva une piece, qui leur tua plusieurs hommes. Une mere, nommée *Barbe*, ayant vû périr ses deux fils, les prit successivement dans ses bras, & les emporta tous deux sans verser une larme.

Courage d'une mere Portugaise.

Un autre Fort, commandé par *Pacheco*, fut attaqué par Zaffar, & cannoné si furieusement qu'il ne restoit aucune esperance de le défendre. Sept cens Janissaires, entrés par la breche, y planterent leurs Enseignes. Mais les Portugais se réünissant dans un dernier effort, les délogerent, & leur tue-

SOLYMAN BACHA. 1539.

rent cent cinquante hommes. L'action dura presqu'un jour entier. Cependant Pacheco, désespérant de se soutenir, consentit à se rendre. L'ennemi rentra dans le Fort, abbatit les Enseignes Chrétiennes, & fit succeder les siennes; lorsque Jean *Perez*, Portugais déja fort âgé, ne pouvant supporter ce spectacle, renversa pour la seconde fois les Enseignes Turques, & releva celles des Chrétiens. Il n'étoit soutenu que de cinq ou six Soldats de sa Nation, qui furent bien-tôt massacrés avec lui. Leurs corps furent jettés dans la mer, qui les poussa jusqu'à la porte du Château, où ils reçurent une sépulture honorable. Pacheco, & ceux qui avoient capitulé avec lui, se croyoient sûrs de la vie & de la liberté; mais on ne leur tint pas un moment le dernier de ces deux articles, & l'autre même ne fut pas long-tems observé. Solyman néanmoins les avoit reçus d'abord avec quelques apparences d'humanité, jusqu'à leur faire présent d'une veste Turque. Son esperance étoit de tromper la garnison du Château par une feinte si lâche, & l'un des prisonniers fut envoyé à Silveyra pour lui proposer de se rendre à l'exemple de Pacheco. Mais cette proposition n'excita que son mépris.

Perfide action de Solyman.

Le Bacha, furieux du mauvais succès de son artifice, eut recours à son artillerie, qu'il fit disposer dans plusieurs endroits, sous la direction de Zaffar. Il en avoit débarqué cent trente pieces, dont neuf étoient d'une si prodigieuse grosseur qu'elles portoient quatre-vingt-dix livres de balle. Toutes ces batteries étoient soutenues par deux mille Turcs. Elles commencerent à jouer le Lundi 4 d'Octobre, & le feu continua presque sans interruption pendant vingt jours. Le Château en souffrit beaucoup, sans pouvoir causer autant de mal à l'ennemi. A peine l'art & la diligence suffisoit à réparer les furieuses bréches qu'il recevoit continuellement.

Nombreuse artillerie des Turcs.

Le sixiéme jour de cette terrible attaque, un corps de Turcs s'étant apperçu qu'une Tour où commandoit Gaspar de Souza avoit été fort maltraitée, s'imagina de pouvoir l'emporter. Il en périt une partie dans cette entreprise, sans qu'il en coûtat plus de deux hommes aux Portugais. Mais chaque jour étoit marqué par quelque action sanglante. Gonzale *Falcam* eut la tête emportée. Jean *Fonseca*, blessé au bras droit, ne fit que passer sa lance dans la main gauche, & s'en servit comme s'il eût été sans blessure. Dans une sortie, Jean de *Gallego*, jeune homme de dix-neuf ans, poursuivit un More jusqu'au bord de la mer, & s'engagea même si avant dans l'eau que la terre commençoit à manquer sous ses pieds. Le More, s'en appercevant, le saisit pour le tuer; mais Gallego reprit ses esprits, & sans avoir quitté son manteau ni son épée, il tua son adversaire, & revint au Château d'un pas grave, tout couvert de sang, au milieu d'une nuée de balles & de fléches qu'on lui tiroit de tous côtés.

Attaques terribles & merveilleuse résistance.

Cependant il périssoit tous les jours un grand nombre de braves gens entre les murs. D'ailleurs la poudre diminuoit beaucoup, & les provisions commençoient à manquer. Les secours promis se faisoient attendre long-tems, quoique le nouveau Viceroi, Dom Garcie de *Noronna*, fut arrivé dans la Mer de l'Inde avec une Flotte. On souffroit déja considérablement de la mauvaise qualité de l'eau, qui faisoit enfler les gencives, & qui causoit la perte de leurs dents à ceux qui n'usoient point d'autres liqueurs. Enfin les Portugais combattoient & souffroient, comme s'ils eussent été supérieurs à toutes les foiblesses de la condition humaine.

Les assiegés souffrent beaucoup.

§. II.

Valeur des femmes Portugaises. Attaque générale. Levée du siege. Mort de cent quarante-six Portugais. Solyman retourne à Constantinople & se tue lui-même. Malheurs du siege attribués au Viceroi.

SOLYMAN BACHA.

Tous les Ecrivains Portugais ont célebré la valeur des femmes de leur Nation, pendant le siege du Château de Diu; & l'Histoire fournit en effet peu d'exemples de cette fermeté, dans un sexe si foible. Manuel *Vasconcelos* ayant avec lui Donna Isabelle de Vega, son épouse, avoit ressenti toutes les craintes qui peuvent allarmer, dans cette situation, un mari assiegé par les Turcs. Cette Dame avoit autant de beauté que de vertu. Vasconcelos l'avoit conjurée, avant le siege, de se retirer à Goa dans la maison de son Pere; mais rien n'avoit pû la faire consentir à s'éloigner d'un mari qu'elle aimoit. La vûe d'un grand nombre d'hommes qu'on étoit forcé d'employer au travail, tandis qu'ils n'étoient pas moins nécessaires pour combattre, fit faire réflexion à Donna Isabelle que les femmes du Château pouvoient suppleer au premier de ces deux besoins. Elle les assembla, de concert avec Anne Fernandez, à qui elle avoit communiqué son dessein; & ces deux Dames les exhorterent à prendre la place de leurs maris & de leurs enfans, dans l'emploi du moins qui convenoit le mieux à leur sexe. Il ne fallut point d'efforts pour les persuader. Elles s'unirent sous la conduite de deux si braves guides; &, par la constance avec laquelle elles porterent le fardeau des hommes, elles procurerent plus de liberté pour l'exercice des armes à leurs défenseurs; sans parler de l'effet d'un tel exemple sur des maris & des enfans aussi sensibles que les Portugais. Anne Fernandez étoit femme d'un Medecin, & si remplie de courage, qu'elle visitoit les postes pendant la nuit. On la vit plus d'une fois paroître aux assauts, pour inspirer de la valeur aux Soldats par ses exhortations. Son fils ayant été tué à ses yeux, elle prit soin de mettre son corps à l'écart: ensuite elle retourna d'un air ferme à son poste, qu'elle ne quitta qu'après le service militaire, pour aller ensevelir son fils de ses propres mains.

Les femmes Portugaises se distinguent par leur courage.

Isabelle de Vega.

Anne Fernandez.

Le feu continuoit si furieusement, qu'il y avoit quelque chose de merveilleux dans l'adresse & la promptitude avec laquelle toutes les breches étoient réparées. Gaspard de Souza s'étant apperçu que les Turcs entreprenoient de ruiner son boulevard, sortit à la tête de soixante-dix hommes pour observer leur ouvrage. Il en tua un grand nombre. Mais trouvant à son retour qu'il lui manquoit deux de ses gens, il retourna plus ardent que jamais, dans l'esperance de les dégager. Le carnage recommença avec une nouvelle furie, jusqu'à ce qu'un coup de sabre lui coupa les jarrets. Il tomba, sans cesser de combattre; & les Turcs n'oserent l'approcher qu'en l'accablant par la multitude. On trouva le moyen de réparer le mal qu'ils avoient causé par leur mine; mais des travaux si continuels auroient demandé des hommes d'une autre nature.

Furieuse continuation du siege.

Il arriva, dans ces conjonctures, quatre petits Vaisseaux, envoyés par le

Il arrive un petit secours aux Portugais.

SOLYMAN BACHA. 1539.

Viceroi Dom Garcie de Noronha ; mais ils n'apporterent que vingt hommes. Un ſecours ſi mépriſable ne laiſſa point d'allarmer Solyman, qui le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte Portugaiſe. Après tant d'attaques inutiles, il commençoit à ſe plaindre de Zaffar, qui lui avoit garanti la fin du ſiege au ſecond aſſaut. De ſix cens hommes qui avoient compoſé d'abord la garniſon Portugaiſe, il y en avoit eu beaucoup plus d'emportés par les maladies que par les armes des Turcs ; & le Bacha, qui ignoroit cette ſorte d'affoibliſſement, avoit raiſon de s'imaginer que leur nombre n'étoit pas beaucoup diminué. Il réſolut de preſſer ſes avantages avec plus de vigueur. Le boulevard de la mer, qu'Antoine de Souza commandoit, fut attaqué dès le même jour par cinquante Barques. L'artillerie du Château, qui dominoit ſur le Fort, en coula deux à fond, & mit toutes les autres en déſordre. Ceux qui les montoient ſe rapprocherent pour tenter l'eſcalade. Ils furent repouſſés avec un carnage effroyable. Ils revinrent encore, & furent repouſſés de même. Entre les Portugais bleſſés, qui étoient obligés de quitter les murs pour ſe faire panſer, Fernand *Pentendo*, tandis qu'on lui mettoit le premier appareil, entendit le bruit d'une nouvelle attaque. Il s'échappa d'entre les mains des Chirurgiens, pour retourner au combat, où il reçut une ſeconde bleſſure. La même choſe lui arriva une troiſiéme fois. Enfin, l'ennemi s'étant retiré, il vint ſe faire panſer tout à la fois de ſes trois bleſſures. Des ſix cens hommes, il n'en reſtoit que deux cens cinquante qui fuſſent en état de porter les armes.

Nouvelle attaque.

Déſeſpoir & fureur de Solyman.

Enfin Solyman ne prit plus conſeil que de ſon déſeſpoir. Chaque jour le menaçant de l'arrivée de la Flotte Portugaiſe, il entreprit d'enſevelir, par un dernier effort, le Château ſous ſes ruines. Mais pour s'aſſurer du ſuccès, il voulut joindre l'artifice à la force. Il fit avancer pendant la nuit douze Galeres, du côté par où le Château touchoit à la mer. Silveyra, entendant quelque bruit au pied du mur, découvrit bien-tôt que l'ennemi y plantoit des échelles, & s'employa, pendant le reſte des ténébres, à ſe défendre avec toutes ſes forces. Mais la lumiere du jour fit appercevoir que du côté de la terre, la Place étoit environnée de quatorze mille hommes qui paroiſſoient diſpoſés à l'aſſaut. En effet, ils commencerent à faire auſſi-tôt jouer furieuſement leur artillerie, & montant de toutes parts, ils tournerent leur principale attaque contre la maiſon du Commandant. Les Portugais, quoique partagés entre tant d'ennemis, s'y défendirent avec une valeur merveilleuſe. Le carnage y fut ſi terrible, que les aſſiegeans rebutés changerent de projet, pour entreprendre de forcer un autre boulevard. Cette attaque ne fut pas moins ſanglante. De l'autre côté, le canon des Galeres faiſoit ſon exécution, mais peu dangereuſe, à cauſe de l'embarras où Govea les mettoit elles-mêmes par ſon artillerie, qui étoit beaucoup mieux conduite. Il en coula deux à fond, & jetta le déſordre parmi les autres. Cependant, deux cens Turcs pénétrerent dans le boulevard, où ils planterent auſſi-tôt leurs Enſeignes. A peine s'y trouvoit-il trente Portugais pour leur réſiſter. Mais le déſeſpoir ſuppléant au nombre, & tous leurs coups portant, dans la multitude de leurs ennemis, ils vinrent à bout de les chaſſer. Il en revint d'autres, qu'ils repouſſerent encore. Quelques Portugais bleſſés & brûlés ſe jetterent dans des cuves d'eau ſalée pour y chercher du rafraîchiſſement, & n'y trouverent que la mort avec d'affreuſes

Horrible carnage.

Extrêmité des Portugais.



Cochin filius inv.

Siege de Diu.

Chedel Sculp.

19

d'affreuſes douleurs. Un Soldat, qui manquoit de balles, ſe ſervit de ſes dents pour charger ſon mouſquet. Jean *Rodrigués* prit un baril de poudre entre ſes bras, en criant à ſes compagnons : *Gare, je porte ma mort & celle d'autrui.* Il ſe jetta au milieu des ennemis, avec une méche allumée ſi juſte, que le baril crevant auſſi-tôt fit ſauter en l'air & mit en pieces plus de cent Turcs. Il en reſta vingt brûlés dans le lieu même ; & Rodrigués, ſauvé du péril, continua de ſe diſtinguer par des actions de la même valeur. Silveyra étoit par-tout. Il commandoit, il combattoit, il animoit ſes gens par ſa voix & ſon exemple. Enfin, après d'autres attaques renouvellées en cent lieux & repouſſées l'eſpace de quatre heures, l'ennemi revenoit à la charge avec des troupes fraîches ; lorſque le Commandant Turc, gendre de Khoja Zaffar, fut tué par la main d'un Portugais. Ses gens, effrayés de la perte de leur Chef, ne penſerent plus qu'à ſe retirer.

Ils forcent l'ennemi de ſe retirer.

Leur retraite laiſſa voir aux aſſiegeans un tragique ſpectacle, que l'ardeur & la confuſion du combat leur avoit dérobé. Ils étoient tous ſi couverts de ſang, & ſi noirs de poudre & de fumée, qu'ils ne pouvoient plus ſe reconnoître à la figure ni aux habits, mais ſeulement à la voix. Ils n'avoient perdu que quatorze hommes ; mais il y en avoit deux cens à qui il ne reſtoit ni ſang ni force ; & Silveyra n'en trouva que quarante, en état de ſe ſervir de leurs armes. Nulle reſſource d'ailleurs du côté des munitions. La poudre & les balles étoient épuiſées. Les lances mêmes & les épées briſées en pieces. Les murs ouverts en mille endroits. Loin de groſſir cette peinture, j'en retranche tout ce qui a l'air d'exagération dans les Hiſtoriens. Jamais l'horreur & le déſeſpoir n'avoient paru dans un tableau ſi triſte, & la contenance du brave Silveyra reſtoit ſeule aux Portugais pour les encourager.

Triſte peinture de leur état.

Il n'appartenoit qu'au Ciel de les délivrer de cette horrible ſituation, en inſpirant au Bacha des craintes ſi vives, qu'il ſe détermina tout-d'un-coup à lever l'ancre. Il ignoroit le miſérable état des aſſiegés, & tant de mauvais ſuccès l'avoient rebuté. Mais l'Hiſtorien Maffée explique mieux ſa frayeur. Il apperçut à l'entrée de la nuit ſeize Vaiſſeaux Portugais, qui portoient chacun quatre feux ; ce qui lui fit croire cette Flotte plus nombreuſe. Jugeant alors de ce qu'il avoit à redouter d'une armée de la même Nation, par la réſiſtance qu'il trouvoit dans une garniſon peu nombreuſe, il ne penſa qu'à ſe mettre à couvert par la fuite. Faria prétend que Zaffar même ſervit à redoubler ſes terreurs. Ce qu'il avoit tous les jours à ſouffrir de la fierté des Turcs lui avoit fait juger que ſi Solyman devenoit vainqueur, il pouſſeroit plus loin ſes avantages, & qu'il établiroit la puiſſance Ottomane dans la Ville & le Château de Diu. Entre deux maux néceſſaires, la domination des Portugais paroiſſoit encore plus ſupportable au Roi de Cambaye que celle des Turcs. Zaffar ſuppoſa une lettre, qu'il fit tomber adroitement entre les mains du Bacha, par laquelle on donnoit avis au Gouverneur du Château que le Viceroi des Indes arrivoit le lendemain à ſon ſecours, avec toutes les forces des Portugais dans les Indes. C'en fut aſſez pour jetter le trouble dans un cœur auſſi lâche que celui de Solyman. Il ſe hâta de faire voile dès la même nuit vers Madreſavat. Zaffar, certain de ſon départ, mit auſſi-tôt le feu à la Ville de Diu, & s'éloigna du Canton.

Terreur de Solyman qui lui fait lever le ſiege.

Autre cauſe de ſa retraite.

Mais Silveyra, qui n'avoit pas les mêmes certitudes, & qui dans le mê-

SOLYMAN BACHA. 1539.

Fausse allarme des Portugais.

me tems qu'il voyoit sortir du Port la Flotte Turque, étoit frappé par le spectacle de la Ville embrasée, s'imagina que c'étoit une nouvelle feinte qui le menaçoit. Il prépara ses quarante hommes à résister, comme s'il eût pû se promettre quelque succès d'un si petit nombre de défenseurs. Les blessés eurent le courage de se placer au long des murs, pour en imposer du moins par l'apparence, & ceux qui n'étoient point en état de s'y conduire eux-mêmes s'y firent transporter, en disant que c'étoit le lieu le plus honorable qu'ils eussent à desirer pour mourir. La plûpart des femmes se revêtirent d'armes, & se placerent aussi sur les ouvrages. On veilla toute la nuit dans cette situation. Mais le jour ne laissa aucun doute que Solyman ne fût parti avec la résolution de ne pas retourner. Le siege avoit duré deux mois, pendant lesquels il avoit perdu trois mille hommes & plusieurs Vaisseaux; sans compter les pertes du Roi de Cambaye & de Zaffar, qui n'avoient pas été moindres que celle des Turcs

Justice rendue à Silveyra.

Telle fut la fin du fameux siege de Diu, qui augmenta beaucoup la gloire du nom Portugais, & leur puissance dans les Indes. Mais le principal honneur en fût attribué à la vigilance & au courage invincible d'Antoine Silveyra.

Cruauté de Solyman contre les Portugais.

Solyman toucha aux Ports d'Arabie, où il se saisit de tous les Portugais qu'il y trouva. Après en avoir ainsi rassemblé plus de cent quarante, il leur fit couper la tête; ensuite le nez & les oreilles, qu'il envoya salés au Grand-Seigneur, pour témoignage de ses exploits. De ce nombre étoit François Pacheco, qui avoit préferé la vie à l'honneur de mourir en défendant son Poste. Mais le cruel Bacha n'eut pas lui-même un meilleur sort. A son retour à Constantinople il trouva des ennemis qui entreprirent de le supplanter, & qui par de justes imputations de lâcheté & d'avarice le réduisirent à se tuer de sa propre main.

Noronha succede à Cunna.

Le siege de Diu étoit fort avancé lorsque le nouveau Viceroi, Dom Garcie de Noronha, arriva dans la Mer de l'Inde. Cunna, auquel il venoit succeder, lui remit aussi-tôt le Gouvernement. Avec les forces qu'il avoit amenées, on s'attendoit que son arrivée mettroit aussi-tôt du changement dans la situation de Diu; mais elle devint au contraire fort nuisible aux Assiegés, en les privant du secours de Cunna, qui étoit près de les secourir avec 80 voiles. Il venoit chaque jour à Noronha des avis de leur extrême embarras; & quoiqu'il ne manquât point de courage, il aima mieux perdre le tems à former de nouvelles vûes, dont il se promettoit toute la gloire, que de suivre, aussi-tôt qu'il le pouvoit, le plan & les mesures de son Prédécesseur. Aussi le siege fut-il levé, sans qu'il eût d'autre part à la retraite des Turcs, que par l'opinion qu'ils se formerent eux-mêmes du mal qu'il auroit pû leur faire; & tous ses préparatifs ne produisirent qu'une dépense inutile.

Remarque sur le siege de Diu.

Antoine de *Silva de Menezés*, envoyé après lui pour le soutenir, avec un secours de vingt petits Bâtimens, arriva aussi trop tard; mais il eut du moins quelque part à la levée du siege, en se présentant assez à propos sur la Côte pour faire hâter leur départ aux Turcs, & même en les trompant par un heureux artifice. Le nouveau Viceroi étoit alors à Goa, prêt à partir avec une Flotte de cent soixante voiles, sur laquelle il avoit embarqué cinq mille hom-

mes, ſans y comprendre les Matelots, & mille pieces de canon. Lorſqu'il eut appris que le ſiege étoit levé, il partit en effet avec quatre-vingt-dix Vaiſſeaux; mais tous ſes mouvemens ſe firent avec tant de lenteur qu'il ne parut pas que ſon deſſein fût de joindre les Turcs. Apprenant à *Dabul* que Kojah Zaffar & Alukhan continuoient leur ravage, il envoya contre eux Martin Alfonſe de Melo, avec ſa Galere & la petite Flotte de Sylva, qui furent aſſez preſſées par l'Ennemi pour être obligées de ſe réfugier ſous le canon du Château. Pendant ce tems-là, le Viceroi continuoit de s'avancer avec la même lenteur vers Bazaïm, ſans paroître touché des fâcheuſes nouvelles qu'il recevoir de Diu.

SOLYMAN BACHA. 1539.

La renommée lui fit peu de grace; car on publioit aſſez hautement qu'il ne cherchoit que ſa ſûreté ou ſes propres intérêts. Il eſt certain que ſa conduite fut propre à juſtifier les plus injurieux ſoupçons. Cependant, lorſqu'on s'y attendoit le moins, il tourna ſes voiles vers Diu, au commencement du mois de Janvier. Mais il s'éleva une tempête, qui dura huit jours, & qui diſperſa une partie de ſa Flotte. Il perdit même deux Galeres & quelques autres Bâtimens; de ſorte qu'il ne lui reſtoit que cinquante Vaiſſeaux en arrivant à Diu. Il y propoſa auſſi-tôt un Traité de paix, qui fut conclu avec peu d'avantage pour les Portugais; &, dans l'opinion publique, toute la cauſe en fut rejettée ſur ſon avarice.

Cunna maltraité par la renommée.

1540.

L'illuſtre Antoine de Silveyra fut rappellé en Portugal, pour y recevoir des éloges & des récompenſes, qui ne pouvoient jamais être que fort inférieurs à ſes ſervices. En arrivant au Port de Liſbonne, il trouva les premiers Seigneurs du Royaume, qui l'attendoient avec les plus glorieux préparatifs, & qui le conduiſirent au Roi comme en triomphe. Il n'étoit pas ſupprenant que ce Prince, & toute ſa Cour, traitaſſent avec cette diſtinction un Héros qui faiſoit tant d'honneur au nom Portugais, puiſque, dans le même ſentiment d'admiration, tous les Souverains de l'Europe le firent viſiter par leurs Ambaſſadeurs. Le Miniſtre de France demanda ſon portrait au nom du Roi ſon Maître, qui vouloit le placer dans ſa Galerie, comme dans un Temple d'honneur, au milieu des autres Héros. Silveyra étoit d'une taille médiocre, mais d'une conſtitution robuſte. Il avoit le jugement ferme, l'eſprit vif & toujours préſent, le cœur noble, & le courage tel que l'expérience l'avoit prouvé. Cependant ſa bonté avoit eu preſqu'autant de part que ſa valeur à l'excès de gloire dont il s'étoit couvert à Diu. Outre la force de ſon exemple, il n'y avoit eu perſonne à qui ſes manieres tendres & gracieuſes n'euſſent inſpiré l'ardeur de vaincre & le mépris de la mort ſous un tel Chef. Cette même vertu lui devint nuiſible en Portugal; car, après l'avoir nommé Gouverneur de l'Inde, le Roi changea de ſentiment, ſur le diſcours de quelques jaloux, qui répondirent malignement que ce poſte étoit au-deſſous de la bonté de Silveyra.

Récompenſes accordées à Silveyra.

Son caractere.



CHAPITRE XVII.

Voyage de Dom Etienne de Gama, de Goa à Suez en 1540.

CASTRO. 1540.

Remarques sur ce Voyage & sur l'Auteur de la Relation.

DOM Jean de *Castro*, Auteur du Journal de ce Voyage, étoit un Gentilhomme Portugais (*a*) né en 1500. Il avoit servi dans sa jeunesse à *Tanger*, & pour toute fortune, il obtint à son retour une Commanderie de 500 ducats, faveur qui n'égaloit pas sa naissance & son mérite. Il suivit ensuite l'Empereur Charles-Quint dans l'expédition de Tunis, où s'étant attiré l'estime de ce Prince, qui voulut lui faire accepter sa part d'une somme d'argent destinée pour les Officiers Portugais, il répondit qu'il servoit le Roi de Portugal, & que c'étoit de lui seul qu'il attendoit des récompenses. Il obtint le commandement d'une armée navale sur la même Côte, d'où il fut envoyé pour se joindre à la Flotte Espagnole, qui alloit au secours de *Ceuta*. Les Espagnols, apprenant que les Mores s'approchoient, étoient d'avis de se retirer, pour concerter d'autres mesures. Mais Dom Jean de Castro rejetta leur proposition; & les Mores ayant pris eux-mêmes le parti de la retraite, ce fut lui qui recueillit tout l'honneur de cette expédition.

Caractere de Jean de Castro.

Lorsque Dom Garcie de Noronha fut nommé Viceroi de l'Inde, Castro, qui ne cherchoit que les occasions de s'employer, prit le Commandement d'un simple Vaisseau, pour l'accompagner dans ce voyage. Au moment qu'il mettoit à la voile, le Roi lui envoya la Commission de Commandant d'Ormuz, avec mille ducats d'appointememens jusqu'à ce qu'il fût en possession de cet emploi. Castro accepta la pension, parce qu'il étoit pauvre; mais il refusa la Commission, en répondant qu'il ne l'avoit point encore méritée. Après l'expédition, dont on va lire le recit, il revint en Portugal, où il mena une vie solitaire, dans une maison qu'il avoit près de *Cintra*, livré uniquement à l'étude. Mais il fut rappellé de cette retraite, à la sollicitation de l'Infant Dom Louis, & chargé, en 1545, du Gouvernement de l'Inde, où il mourut trois ans après, à l'âge de 48 ans. On verra plus d'une fois son illustre nom dans la suite de cette Histoire, sur-tout à l'occasion du second siege de Diu, qui servit à lui donner un nouveau lustre. Sa vie écrite par *Jacinto Freira de Andrada*, contient une Relation particuliere de ce siege, accompagnée d'une Carte, qui en représente jusqu'aux moindres circonstances.

Andrada écrit sa vie.

Tel fut l'Auteur du Journal dont je vais tirer le fond de ma narration. Cet ouvrage n'a jamais été publié en Portugais; mais le Manuscrit ayant été trouvé dans un Vaisseau de cette Nation, pris par un Anglois, fut traduit à Londres, & *Purchass* l'a inscrit dans son Recueil. C'est lui qui nous apprend que le Chevalier *Walter Raleigh* en donna six livres sterling, le fit

Fortune du Journal de Castro.

(*a*) Son pere étoit Alvarez de Castro, & sa mere Donna Leonora de Noronha, fille de Dom Jean d'Almeyde, Comte d'Abrantes. Voyez dans la Préface de ce premier Volume ce qui regarde son Ouvrage. Purchass en a donné l'Extrait au II. Tome de ses *Pilgrims*, pag. 1122.

traduire en Anglois, & prit la peine d'en corriger le ſtile, & d'y joindre des notes marginales.

CASTRO. 1540.

Explications préliminaires.

L'expédition dont Caſtro s'eſt fait l'Hiſtorien fut entrepriſe dans une double vûe ; celle de ſecourir l'Empereur des Abyſſins, allié du Portugal, & de détruire la Flotte Turque à Suez. Immédiatement après la retraite du Bacha Solyman, le bruit courut que les Turcs faiſoient de nouveaux prépa-paratifs pour porter la guerre dans l'Inde ; mais Gama, informé qu'ils ne pouvoient ſe mettre en mer dans tout le cours de l'année 1540, prit la réſolution de les prévenir, autant pour tirer vengeance de la derniere inſulte qu'ils avoient faite à Diu, que pour garantir cette Ville d'un ſecond ſiege, en brûlant la Flotte qu'ils deſtinoient à cette entrepriſe. La libéralité de Gama lui attira plus de monde qu'il n'en deſiroit. Il n'en prit que l'élite. Sa Flotte étoit compoſée de quatre-vingt Bâtimens de pluſieurs eſpeces & de differentes grandeurs. Il y embarqua deux mille hommes. En entrant dans la Mer Rouge il trouva qu'au ſeul bruit de ſon approche la frayeur avoit déja fait abandonner la plûpart des Iſles & des Villes. A Suaquen, le Roi, qui s'étoit retiré à quelques lieues du rivage, l'amuſa par des propoſitions de paix, pour mettre ſon Iſle à couvert du pillage ; & ce délai ayant donné le tems aux Turcs d'être informés de ſon deſſein, lui fit perdre l'occaſion de détruire la Flotte de Suez. Il en fit porter la peine à ce Prince, par le pillage & l'incendie de ſa Ville, où chaque Soldat Portugais n'eut pas moins de quatre ou cinq mille ducats pour ſa part du butin. Il fit le même traitement à *Al Koſſir*. Enſuite, paſſant à Tor, il y trouva quelques Vaiſſeaux Turcs, dont il ſe ſaiſit. Les Habitans de la Ville l'abandonnerent après quelque réſiſtance ; mais Gama, par reſpect pour Sainte Catherine & pour un Monaſtere où elle étoit particuliérement honorée, ne voulut pas la brûler. Il fut le premier Capitaine Européen qui prit cette Ville, & ce fut apparemment par cette raiſon qu'il y fit pluſieurs Chevaliers ; honneur qui parut fort précieux à ceux qui le reçurent, & qui excita l'envie de Charles-Quint même. De Tor, Gama ſe rendit à Suez. Après quantité d'efforts inutilement tentés par ſes plus braves gens pour s'introduire dans le Port & découvrir les Galeres, il l'entreprit lui-même avec plus de ſuccès. Il vit quantité de Bâtimens ou finis ou imparfaits, que les Turcs avoient tirés à ſec fort loin du rivage, pour les garantir de la ruine qui les menaçoit. Il débarqua, quoiqu'avec peu d'eſperance. En effet, l'artillerie de la Ville lui en rendit l'approche extrêmement difficile ; & deux mille Turcs qui ſortirent en même-tems d'une embuſcade lui cauſerent quelque dommage. Enfin, perdant tout eſpoir d'exécuter le deſſein qui l'avoit amené, il prit le parti de l'abandonner.

Expéditions des Portugais dans la Mer Rouge.

Reſpect de Gama pour Sainte Catherine.

Il fait des Chevaliers à Tor.

Cette explication, tirée de Faria & des autres Ecrivains Portugais, étoit néceſſaire à la tête du Journal de Caſtro, parce que ne s'attachant point aux faits hiſtoriques, il ſe borne à de ſimples remarques ſur les lieux. Mais on peut dire auſſi qu'il ne manque rien dans ce genre à ſon exactitude & ſa fidélité. Non-ſeulement il donne les diſtances d'un lieu à l'autre, avec les latitudes des Ports & des principaux Caps ; mais il obſerve les Côtes, la ſituation des Iſles, la nature des marées, des courans, des écueils, des bancs de ſable, & toutes les particularités qui appartiennent à la connoiſſance de la

Obſervations ſur l'exactitude de Caſtro dans ſon Journal.

CASTRO. 1540.

Mer Rouge. Cependant, à ces obſervations nautiques, il joint la deſcription des lieux qu'il a viſités, & même celle du Pays, autant qu'il a pû s'en inſtruire par ſes yeux, ou par les informations des habitans. Il pouſſe encore plus loin ſon travail, lorſqu'il entre dans un paralelle de la Géographie ancienne de ces Côtes avec la nouvelle. S'il ne réüſſit pas toujours dans cette entrepriſe, il faut conſiderer la difficulté du ſujet. La plûpart des anciennes Villes ſont détruites, leurs noms hors d'uſage depuis fort long-tems; & l'état préſent de cette Mer n'eſt pas même aujourd'hui bien connu. Toutes ces raiſons peuvent avoir fait tomber Caſtro dans plus d'une erreur, & rendu ſouvent ſes conjectures fort incertaines. Auſſi ne manquerai-je pas d'y joindre quelques éclairciſſemens, en forme de notes. On peut douter auſſi ſi toutes les hauteurs ont été priſes avec la préciſion que la Géographie demande, puiſqu'il paroît avoir manqué quelque choſe aux inſtrumens, & que toutes les obſervations d'ailleurs n'ont point été réiterées; ſans compter qu'avec toutes les ſuppoſitions qu'on peut faire en leur faveur il demeure vrai que ces opérations ne ſe faiſoient point autrefois avec autant d'exactitude qu'aujourd'hui. Cependant on voit par le recit de Caſtro que ſes ſoins n'ont pas été menagés, & c'eſt toujours un ſervice conſidérable qu'il a rendu à la Géographie.

Importance du Journal de Caſtro.

Ce n'eſt que par les obſervations contenues dans ce Journal, que les Géographes peuvent déterminer l'étendue du Golfe Arabique, ou de la Mer rouge, du Nord au Sud, auſſi-bien que la ſituation de ſes principaux Ports du côté de l'Oueſt. La latitude du Détroit a été vérifiée par les obſervations du Pilote de Dom Juan de Caſtro. Mais comme la plûpart des Cartes donnent à *Suez*, une ſituation différente de celle du Journal, qui eſt 29 dégrés 45 minutes, cet endroit mérite ici quelque éxamen. Par des obſervations fort éxactes, en 1694, M. *de Chazelles* de l'Academie Royale des ſciences à Paris, a trouvé que la latitude du Caire, eſt de 30 dégrés 2 minutes 20 ſecondes. Ainſi la différence entre ces deux lieux ſeroit d'environ 17 minutes; ce qui ne ſauroit être fort éloigné de la vérité, puiſque la Carte du Docteur Pocock marque environ 20 minutes de différence. Il eſt vrai que la Carte d'Egypte de M. *Sicard*, & la derniere Carte Françoiſe de l'Océan Oriental, placent Suez plus au Sud que le Caire, de deux ou trois minutes. Mais comme les Auteurs de ces deux Cartes n'avoient point de nouvelles obſervations faites à Suez, & qu'ils paroiſſent avoir ignoré celles de Caſtro, leur autorité ne peut avoir un grand poids contre une obſervation expreſſe, & contre une Carte tirée, comme l'eſt celle du Docteur Pocock, d'une Carte des Habitans mêmes du Pays. Dailleurs M. de Liſle, dans ſes dernieres Cartes, ſuit, pour la poſition de Suez, la latitude de Dom Juan de Caſtro.

Difficultés Géographiques.

Sicard met bien celle de Suez dans le même paralelle; mais il s'égare furieuſement pour celle du Caire; ce qui ſemble montrer qu'il s'eſt abandonné là deſſus à de ſimples conjectures.

Cette remarque ſuffit pour ſoutenir le crédit des latitudes de Caſtro, du moins juſqu'à ce qu'il nous vienne de nouvelles obſervations. Il n'y a point d'apparence qu'on doive en attendre ſi-tôt, puiſqu'il eſt bien rare à préſent que les Vaiſſeaux de l'Europe aillent plus loin que *Mocka* ou *Zabid*. Mais cette raiſon même doit nous rendre le Journal de Caſtro plus précieux. A



CARTE
DE LA COSTE D ARABIE
MER ROUGE
ET GOLFE DE PERSE
Tirée de la Carte Françoise
de l'Ocean Oriental.
Publiée
Par Ordre de Mgr. le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740.
Longitude de l'Isle de Fer.
M. Carmel
Jaffa
Kasa ou Gaza
Kaliya
Le Caire
Alexandrie
Rashid ou Rosette
Dimyat ou Damiette
SYRIE
Ayn Mouseh
Ayla
Akkaba
Korondel
HAJR
HEJAZ
EGYPTE
Koffir
MER ROUGE ou GOLFE D'ARABIE
Medine
Yamboa
MEKKE
BUJA
Homol
Aydhab
Farate
Joddah
la Meke
Fushaa
Dradate
Swaken
Shabak
COSTE D'HABASH
Arkiko
Kamaran I.
Beilul
Assab
Bahayta
Mt. al Mondul
Detroit ou de
Zab
Zeyl
Hella
Sura
ARABIE
TAHA



Nota.
★ Lieux ou il y a observations astronomiques de Latitude et de Longitude.
† Observations astronom. de Latitude.
‡ Observations de Latitude faites par d'habiles Navigateurs.
65
70
75
30
25
20
15
10
Ahwaz
asrah
Endian
Bandar Dilem
Bandar Rik
Kargo
Karak
Zesarin
C. Rokte
Bandar Risher
Angera
C. Verdiston
Chetton
R. Nabon
R. Darabin
Siraf
Bandar Kongo
Gomrun ou Bandar Abbasi
Kishom
I. Monjela
C. Nabon
I. Lara
I. Bahrayn
Al Katif
Pearl Banc
B. Katara
Goda
Julfar
B A H R A Y N
C. Musaldon
B. du Bois ou Wood B.
Daba
Longrosoa
Habor
Humnok
Detroit d'Ormus
C. Jaskes
Jaskes
R. Iporum
C. Kuriat
C. Kalayat
Yarak
Swada
Maskat
Kuriat
Zoar
Ras algat
M A S K A T
Kanara
Spallura
S. Peters B.
I. Maziera ou Mijara
Malriaka
C. Isoletta
Matakna
Matkoa
C. S. Pedro
I. Chartan et Martan ou Kuria Muria
Merbat
Dhofar
Sajar
Watering Place
Hasvel
C. Fartak
Sanaa ou Zenan
Kushem ou Kashin
Gosier
Shorm
Shahr
Sharnin P.t
Rider
C. Boagashowa
Makulla
Argel
Aden
Y
E
M
A
N
I
C. Guar da Fui
Delli Shah
Tamarin
I. Sokotra
Feluk
I. Demiti
Barbora
Duas Hermanas ou les deux Sœurs
I. Abdal Kuria
C. Dorfuy ‡ ou del Goada
R. S. Peter
Baba Feluk ou M.t Feliœ
A D



l'égard du reste, il est extrêmement agréable par sa variété; &, dans les articles même qui ont un peu de sécheresse, on est dédommagé par l'utilité dont ils peuvent être pour la Géographie & la Navigation.

§. I.

La Flotte quitte Goa & vient à l'Isle de Socotra. Description de cette Isle. Mont d'Aden. Détroits de Babalmandul. Entrée de la Flotte dans la Mer Rouge.

Départ de la Flotte Portugaise.

LE 31 Décembre 1540, la Flotte Portugaise sortit du Port de Goa, au lever du Soleil, avec un vent d'Est de terre, pour faire voile vers le Golfe Arabique. Après douze jours d'une heureuse navigation, le 13 de Janvier 1541, on découvrit le matin une grande quantité de mousse, qui croît sur les rochers de la Mer, & peu de tems après on vit un serpent. Vers midi, on apperçut l'Isle de *Socotra*, qu'on cherchoit. Dom Juan de Castro ayant interrogé les principaux Pilotes, pour sçavoir à quelle distance on étoit du Continent, suivant leur calcul; on trouva que le Pilote de l'Amiral comptoit 90 lieues, celui du Gallion *Basora*, cent; d'autres 80; d'autres 70; & celui de son propre Vaisseau, seulement 65. Ils s'étonnerent tous que la différence de leur compte fût si considérable; & soit pour sauver leur honneur, soit qu'ils parlassent de bonne foi, ils prétendirent que le chemin étoit beaucoup plus court que les Cartes ne le représentent. Les Pilotes Mores, se joignant à eux, assurerent que de Goa jusqu'à l'Isle de Socotra, il n'y a pas plus de trois cent lieues.

1541.

Erreur des Pilotes.

Isle de Socotra & ses propriétés.

Sokatora, ou Socotra, a vingt lieues de long sur neuf de large. Elle est au douziéme dégré quarante minutes du Nord. Sa Côte septentrionale s'étend de l'Est à l'Ouest, tirant un peu au Nord-Ouest & au Sud-Ouest. Elle n'a ni rocs ni bancs de sable qui puissent nuire à la navigation. Le fond de la Mer aux environs est d'un sable pur, & pierreux dans quelques endroits; mais point assez rude, pour endommager les cables. Cependant il n'y a pas dans toute l'Isle un seul Port ni une Rade, où les Vaisseaux puissent passer l'hiver en sûreté. Les vents du Nord y soufflent si furieusement, qu'ils transportent, de la Côte, le sable jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. La Côte est fort élevée. Les Marées sont ici contraires à celles de l'Inde. Lorsque la Lune paroît à l'Horison, la Marée est haute, & lorsque la Lune arrive au Méridien de l'Isle, l'eau est basse; ensuite, lorsque la Lune descend du méridien, l'eau est comme à Goa; mais lorsque la Lune est tombée tout-à-fait, on se retrouve en pleine Marée. L'Auteur a vérifié cette observation dans plusieurs tems.

Caractere de ses Habitans.

Les Habitans de Socotra (*a*) sont Chrétiens, & se vantent d'avoir reçu l'Evangile de Saint Thomas. Ils ont des Eglises dans toutes les parties de l'Isle. Leur dévotion particuliere est pour la Croix. On ne trouve personne qui n'en porte une au col. Leurs prieres se font en langue Chaldaïque. Les noms

(*a*) Capro suppose que c'est la *Diascoride* de Ptolomée, où étoit une Ville du même nom; mais il ajoute que Ptolomée s'est trompé sur la situation & la figure de cette Isle.

CASTRO. 1541.

qu'ils reçoivent au Baptême, sont toujours ceux de quelque Apôtre; & toutes les femmes reçoivent celui de Marie. La condition de ce Peuple est fort étrange; car ils n'ont ni Roi, ni Gouverneur, ni Prélat, ni personne en un mot dont ils reconnoissent l'autorité (*a*). Ils vivent entre eux, comme les Bêtes sauvages, sans aucune forme de Justice & de Gouvernement. Aussi n'ont-ils point de Villes, ni d'habitations communes. La plûpart demeurent dans des caves, & les autres dans de mauvaises cabanes, qui sont séparées l'une de l'autre. Ils se nourrissent de poisson & de dates. Ils boivent du lait, & rarement de l'eau. Il n'y a point de Nation dans ces quartiers qui les égale pour la bonne mine & la disposition du corps. Ils sont droits & d'une taille fort haute; le visage bien proportioné dans tous ses traits, & la peau brune. Les femmes sont un peu plus blanches, & la plûpart fort belles. Ils ont pour unique arme, une sorte d'épée fort courte. Les hommes vont nuds, sans autre exception qu'à la ceinture, où ils se couvrent d'une piece de *Kambolis*, espéce d'étoffe qui se fait dans leur Isle.

Qualités & productions du Pays.

Le Pays est extrêmement montagneux, & si peu fertile qu'il ne produit ni froment, ni aucune sorte de grain & de commodité, à la reserve du *sang de Dragon*, & de l'aloës, dont il se trouve une grande abondance, & qui est plus estimé que celui de tout autre lieu. Cependant Castro se figure que la pauvreté de l'Isle vient moins de la stérilité du terrain, que de l'ignorance & de la grossiereté des Habitans; car il s'y trouve des vallées & des plaines, qui pourroient être cultivées : sans compter que les troupeaux s'y nourrissent fort bien, & multiplient beaucoup. Mais ce misérable Peuple manque d'art pour les nécessités les plus communes. Il n'a pas même la moindre idée de ce qui sert à la navigation, ni de ce qui pourroit lui faciliter la pêche, qui est d'une abondance extrême autour des Côtes. Les arbres à fruit sont en petit nombre dans l'Isle. Le palmier qui est le principal, fournit aux Habitans la plus grande partie de leur entretien. Mais la nature leur produit d'elle-même toutes sortes d'herbes médicinales, & quantité de plantes qui peuvent servir d'alimens. Les montagnes sont couvertes de fleurs & d'herbes aromatiques.

Aden & sa Montagne.

Le 27 de Janvier on arriva le matin à la vûe d'Aden, environ six lieues au Nord-Ouest, & l'on reconnut que la terre qu'on avoit découverte la veille, & qu'on avoit prise pour une Isle, étoit le Mont d'*Aden*. Il est extrêmement haut, escarpé & raboteux de toutes parts, se terminant en plusieurs pointes, & semblable à celui de *Cintra*. Il s'avance vers la mer par une autre pointe, qui est fort grande & fort longue, & qui s'ouvrant par un arc intérieur d'une assez grande étendue, forme deux vastes Ports. La Ville d'Aden (*b*) est dans celui de l'Est. Cette Place, qui est extrêmement forte, étoit tombée depuis trois ans entre les mains des Turcs (*c*), par la perfidie de Solyman, Bacha d'Egypte.

Idée générale du Golfe Arabique.

Le Golfe Arabique (*d*), nommé communément la Mer rouge, commence

(*a*) Les Arabes les ont subjugués depuis.

(*b*) L'Auteur prétend qu'Aden est l'ancienne *Madoca*, & que sa Montagne est celle de Cabubarra, fameuse entre les anciens Marins.

(*c*) Castro raconte ici ce que j'ai déja rapporté de la prise d'Aden.

(*d*) C'est ainsi que les Arabes le nomment. Ils lui donnent aussi le nom de Golfe de la *Mecque*, & celui de *Hejaz*, qui est, ou étoit autrefois, une Province d'Arabie.

à cette

Castro. 1541.

à cette partie de l'Océan, qui eſt bornée du côté de l'Afrique par le Cap de *Guardafu*, anciennement *Aromata ;* & de l'autre côté, qui eſt celui de l'Aſie, par le Cap *Fartak*, anciennement *Siagros*, dans l'Arabie, éloigné de quarante lieues. Le Golfe ſe termine à Suez, ancienne Ville *des Héros*. Depuis les Caps, les deux rivages s'étendent vers l'Oueſt juſqu'à Aden, ou Zeyla qui appartient aux Abyſſins. De-là ils vont toujours en ſe retréciſſant, ſans tourner beaucoup, & les Côtes ſont déſertes, juſqu'à la véritable bouche du Golfe, où ils ſe rapprochent encore plus par deux grands promontoires ; l'un du côté de l'Arabie, qui étoit autrefois nommé *Poſſodium ;* l'autre du côté des Abyſſins, ou de l'Ethiopie, & l'Auteur n'en a pu découvrir le nom ancien ni moderne *(a)*. Cet endroit eſt la plus étroite partie du Golfe *(b)*. Les Peuples voiſins & les Habitans de la Côte de l'Inde l'appellent *Albabo* (*c*), ce qui ſignifie en Arabe, *porte* ou *bouche*. Il n'a que ſix lieues de largeur. Les petites Iſles & les Rocs dont il eſt rempli ſont en ſi grand nombre, qu'on eſt porté à croire que le paſſage étoit autrefois bouché. Ces Iſles ont tant de Bayes & de Ports, tant d'enfoncemens & de recoins, où l'eau entre avec tant d'abondance, qu'en les traverſant on s'imagine naviguer dans la plus dangereuſe partie de l'Océan.

Le Cap qui eſt du côté de l'Arabie, s'étend dans la bouche du Détroit par une grande & longue pointe, qui forme une vaſte Baye. Ceux qui viennent de la haute Mer prendroient cette pointe pour une Iſle. Aſſez loin du Continent, mais ſi proche du bout de cette pointe qu'il n'y a guéres plus d'un jet de pierre, eſt l'Iſle des *Robons* (*d*), c'eſt-à-dire, des Pilotes. On lui a donné ce nom, parce que ſes Habitans ſervent en effet de Pilotes à ceux qui veulent pénétrer dans les Détroits du Golfe. Cette Iſle, qui n'a qu'un demi mille de tour, eſt ronde, & fort plate. De la pointe, on y paſſe à gué dans les baſſes marées. Une lieue plus loin dans la Mer, eſt une autre Iſle, longue d'environ une lieue & demie, qui a, du côté qui regarde les Abyſſins, un grand Port, où les plus gros Vaiſſeaux peuvent être en ſûreté contre toutes ſortes de vents. Mais, du côté qui fait face à l'Arabie, elle n'a ni Port ni Rade.

Diverſes entrées du Golfe Arabique.

Le milieu du Canal eſt ſûr pour le paſſage, en portant Nord-Oueſt par Oueſt, ou Sud-Eſt par Eſt ; car il a dans toute ſa longueur dix & onze braſſes d'eau. On peut paſſer de même entre la Côte & l'Iſle, parce qu'il ne s'y trouve ni banc de ſable, ni aucune autre obſtruction. Le fond eſt une pierre tendre, que les Habitans de ces lieux appellent *coral*.

Outre ce canal du Golfe Arabique, il y en a pluſieurs autres qui conduiſent auſſi ſûrement dans les Détroits. Mais l'Auteur n'a pû ſe procurer le nom que d'un ſeul, qui eſt le Canal d'*Abeshin*, ou de l'Abyſſinie. Entre l'Iſle qui eſt à la bouche du Golfe, & le Promontoire de la Côte des Abyſſins, ce qui fait un eſpace de cinq lieues, il ſe trouve ſix autres Iſles, qui étant aſſez

(*a*) Les Arabes l'appellent *Jebad Almandab*, ou *Mondub*.

(*b*) La Géographie Nubienne dit que les Vaiſſeaux ne peuvent paſſer ſans être vûs des deux Côtes.

(*c*) Albab ſignifie *la porte*, & non *les portes*. Ce Détroit s'appelle auſſi *Bab al Mondub*. Les Turcs le nomment *Beb Bagaz*, qui eſt le nom qu'ils donnent à tous les Détroits. Les Anglois l'appellent *The Babs*.

(*d*) C'eſt *Roban* ou *Ruban*.

CASTRO. 1541.

grandes & fort élevées, jettent la frayeur dans l'imagination des Matelots qui s'en approchent pour la premiere fois, & leur font douter si le passage est possible. Mais il est certain qu'elles sont toutes séparées par autant de Canaux larges & profonds, où le passage est sans danger ; & qu'on est libre d'ailleurs de les laisser à main droite, pour passer sûrement entr'elles & la Côte des Abyssins.

Observation confirmée.

Le 29 à midi, Dom Jean trouva que la latitude de cette bouche du Détroit & de la pointe de l'Arabie (*a*) est de douze dégrés cinquante minutes ; & le Pilote ayant trouvé la même chose dans une autre observation qu'il fit à terre, on ne peut douter de la vérité qui est prouvée par cette ressemblance.

Spectacle curieux pour les Portugais.

On mit à la voile à deux heures après minuit, pour se dégager de la bouche du Golfe. Au matin on découvrit clairement les deux Côtes, mais celle des Abyssins beaucoup plus proche. Ce fut un spectacle tout nouveau pour les Portugais, qui n'avoient point encore pénétré si loin. La distance de la terre étoit d'environ quatre lieues. Une heure après le lever du Soleil, ils virent une rangée d'Isles, la plûpart fort basses, qui s'étendoient, comme la Côte, au Nord-Ouest & au Sud-Est, pendant l'espace de six lieues. Le venteur fut très-favorable dans ce Canal d'*Abeshin*, au long duquel ils eurent toujours quelque Isle des deux côtés. Il ne faut point entreprendre d'y faire voile pendant la nuit, ni sans avoir le vent en poupe ; car si le tems change, il n'y a point de lieu où l'on puisse esperer d'abri, ni de pouvoir moüiller l'ancre. En avançant, on a neuf petites Isles en perspective ; mais ensuite la mer paroît libre & ouverte. Il n'y a plus d'Isles qu'au long de la Côte, où elles sont en grand nombre, quelques-unes deux lieues de distance. La longueur du Canal, entre les trois premieres Isles & la terre, ne surpasse pas huit lieues. Le plus sûr est toujours d'aller plus près de la Côte que des Isles, & l'Auteur conseille de ne pas s'engager entre les Isles sans le secours d'un Pilote du Pays.

Grand nombre d'Isles, & longueur du Canal.

§. II.

Description des Isles de Sarbo, de Shama, de Dollaka, de Massua. Idée de l'Abyssinie & des Abyssins. Cause des accroissemens du Nil. Projet de détourner le cours de ce Fleuve.

Isles des Sept Sœurs.

LE 31, on arriva, de jour, proche d'un banc de sable, sur six brasses de fond, ayant à droite certaines Isles qui se nomment les *Sept Sœurs*, entre lesquelles & le banc de sable on rencontre un roc extrêmement dangereux. Aussi vaut-il beaucoup mieux suivre la terre. Le soir on moüilla l'ancre dans une Rade nommée *Sarbo*, du nom même (*b*) de l'Isle à laquelle cette Rade appartient. On y trouva neuf brasses & demie de fond. Pendant tout le jour, on avoit vû quantité de petites Isles au long de la Côte. Dom

Rade de Sarbo.

(*a*) La hauteur méridionale du Soleil étoit soixante-deux dégrés quarante-cinq minutes ; la déclinaison pour le jour quinze dégrés, d'où la latitude résulte telle qu'elle est ici.

(*b*) Elle est nommée *Sarbo* par d'autres Auteurs.

Jean ayant pris terre à Sarbo le 1 de Février, avec son Pilote, trouva la latitude de quinze dégrés (*a*) sept minutes. Cette Isle peut avoir une lieue & demie de largeur. Elle est à quatre lieues de la Côte des Abyssins, & vingt-quatre au-dessous de Massua. De tant d'Isles qui forment un Archipel au long de cette Côte, Sarbo est la plus méridionale. Il y en a plusieurs qui s'élevent à peine au-dessus de la surface de l'eau; & d'autres sont si élevées, qu'elles paroissent toucher aux nues. Elles ont tant de Bayes, de Ports, & de Rades, que le vent n'y est jamais à craindre. Mais elles manquent généralement d'eau, à l'exception d'une seule, qui est fort haute, & que sa figure a fait nommer par les Portugais l'*Isle de la Baleine*. On trouve dans cette Isle, avec de l'eau très-fraîche, une grande abondance de bestiaux, & une belle Rade, où les Vaisseaux peuvent passer l'hyver. L'Isle de Sarbo est basse. Les arbres mêmes y ont peu de hauteur, & ne produisent rien, quoiqu'ils soient en fort grand nombre. La campagne y est couverte d'herbes, & l'on y voit de tous côtés des traces d'hommes & d'animaux. Les Portugais lui donnerent le nom d'*Isle du Chameau*, parce qu'ils n'y avoient vû qu'un seul animal de cette espece. Après bien des recherches pour y trouver de l'eau, ils découvrirent un puits creusé dans le roc, mais destiné apparemment à recevoir l'eau de pluie.

CASTRO, 1541.

Situation de cette Isle.

Isle de la Baleine.

Le 4, au lever du Soleil, ils quitterent Sarbo, pour cottoyer une infinité d'autres Isles, qui sont à trois ou quatre lieues de la terre. La plûpart sont à fleur d'eau. Ils s'en tinrent écartés d'une lieue, les ayant toujours à la gauche; tandis que, vers le soir, ils eurent aussi sur la droite, à quatre lieues de distance une autre rangée d'Isles qui s'étendoient en longueur pendant l'espace de cinq lieues vers le Nord-Ouest & le Sud-Est. Telle est la largeur du Canal où ils firent voile pendant tout le jour. La Côte s'élargit en ce lieu, Nord-Ouest par Ouest & Sud-Est par Est; ce qui ne change rien à la profondeur, qui est continuellement de vingt-cinq brasses.

Differentes Isles.

Le 8, on partit deux heures après le lever du Soleil; &, portant presque toujours au Nord-Ouest, on se trouva le soir à l'entrée du Canal qui passe entre la pointe de *Dallaka* & *Shama* (*b*), qui n'en est qu'à une lieue, & qui est la premiere de cinq Isles fort plates qu'on apperçoit entre la terre & cette pointe. L'Isle de *Shama* n'a que deux lieues de tour. Elle a quelque fontaines & des puits. Quoique la Flotte fût dans le bon Canal, l'approche de la nuit, le retardement de plusieurs Gallions qui étoient fort loin par derriere, la diminution du vent qui commençoit à baisser, enfin la difficulté de suivre le Canal dans les ténébres, firent prendre le parti d'avancer à petites voiles au Sud-Est de l'Isle, & d'y jetter l'ancre à deux heures de nuit, sur un fond de quarante brasses. La Côte s'étend Nord-Ouest & Sud-Est jusqu'à une pointe fort basse, vis-à-vis l'Isle de Dallaka, & s'ouvre après cette pointe par une grande Baye qui n'entre pas moins de dix ou douze lieues dans les terres.

Pointe de Dallaka.

Isle de Shama.

L'Isle de Dallaka, ou *Dalhaka*, est fort basse, sans aucune hauteur qui distingue aucune de ses parties. On lui donne vingt-cinq lieues de long sur

Situation de l'Isle de Dallaka.

(*a*) La hauteur du Soleil sur l'horison étoit 61 dégrés, & la déclinaison 13 dégrés 50 minutes.

(*b*) Dans l'original, ces noms sont écrits *Delaqua* & *Xamoa*. C'est la difference de la prononciation qui en cause dans l'ortographe.

CASTRO. 1541.

douze de largeur. Sa Côte méridionale, autant que l'Auteur pût le découvrir, s'étend Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Elle eſt environnée d'un grand nombre d'autres petites Iſles, qui ſont auſſibaſſes qu'elle. L'Auteur ne ſuivit cette Côte que l'eſpace de ſept lieues, à la diſtance de deux lieues du Continent; & jettant fort ſouvent la ſonde, il ne trouva le fond dans aucun endroit. La terre de l'Iſle eſt rougeâtre. Elle produit peu d'arbres, mais toutes ſortes d'herbes en abondance. Ses habitans ſont Mores, & le Roi demeure à Maſſua pendant la plus grande partie de l'année. Le revenu de ce Prince n'eſt pas fort conſidérable; car depuis que *Suaquen* s'eſt miſe en réputation, Maſſua, Aden & Joddah ont perdu leur commerce. Dallaka, Capitale de l'Iſle qui porte ſon nom, eſt ſituée preſqu'à la pointe occidentale, vis-à-vis l'Abyſſinie, dont elle n'eſt éloignée que de ſix ou ſept lieues. Ce nom, en Arabe, ſignifie dix *leks* (a), parce qu'autrefois la Douane de l'Iſle payoit annuellement cette ſomme au Roi.

Sa Ville Capitale.

Iſle de Maſſua & ſes propriétés.

La Flotte ſe rendit le 12 au Port de *Maſſua*. L'Iſle de ce nom n'a qu'un demi-mille de longueur; & ſa largeur ne ſurpaſſe pas la portée d'une coulevrine. Elle eſt fort plate. Sa ſituation eſt dans un enfoncement de la Côte, aſſez proche de la pointe du Nord-Oueſt. Le Canal qui la ſépare du Continent n'a qu'une portée de Fauconeau de largeur, & moins même dans quelques endroits. Son Port eſt dans ce Canal, à couvert par conſéquent de toutes ſortes d'orages. Le courant eſt ſi petit, qu'il n'y entre point d'autres vents que ceux de terre. Cependant l'eau n'a jamais moins de huit ou neuf braſſes, ſur un fond limoneux. L'entrée du Port eſt du côté du Nord-Eſt, vers le milieu du Canal; car à la pointe Eſt-Nord-Eſt de l'Iſle on trouve un banc de ſable qui n'eſt qu'une ſuite de la pointe du Continent; de ſorte que les Vaiſſeaux doivent s'obſerver beaucoup dans ce paſſage. Fort près de cette Iſle, au Sud & au Sud-Oueſt, on voit deux autres Iſles, dont la plus grande eſt celle qui s'approche le plus de la terre. L'autre, qui eſt au Sud-Oueſt, paroît tout-à-fait ronde. Ces trois Iſles, également plates & ſtériles, forment un triangle. Elles n'ont aucune ſource d'eau vive; mais celle de Maſſua ne manque point de citerne. Les bancs de ſable, qui les ſéparent, n'empêchent point qu'il n'y ait entr'elles un bon Canal, où les Vaiſſeaux paſſent facilement.

Deux autres Iſles.

Raiſons qui attirent le Roi de Dallaka à Maſſua.

Maſſua, avec toute la Côte qui s'étend depuis le Cap de Guardafu juſqu'à Suaquen, dépendoit autrefois de l'Empereur des Abyſſins (b); mais depuis peu d'années, le Prince de Dallaka s'en eſt rendu maître, & fait ſa réſidence, comme je l'ai déja fait obſerver, à Maſſua, pour la facilité de ſon commerce avec les Abyſſins, dont il tire beaucoup d'or & d'yvoire. L'air y eſt exceſſivement chaud pendant les mois de Mai & de Juin, parce qu'il n'y fait aucun vent; ce qui met le Roi & tous les Habitans dans la néceſ-

(a) Un Leck d'Arabie vaut dix mille Seraphins, dont chacun fait un *Tangas Larinas*. Ainſi dix Lecks ſont 40000 Cruzades.

(b) Suivant l'opinion de Dom Jean, là exiſtoit autrefois *Ptolemaïs*. Sa preuve eſt tirée de la latitude de cette ancienne Ville, & de l'abondance des bêtes farouches: mais cela eſt ſans force; car, 1°. tout ce Pays abonde de même en bêtes farouches: 2°. Puiſque Ptolomée n'a calculé la latitude de cette Ville que par les diſtances, il eſt preſqu'impoſſible que ſon calcul puiſſe s'accorder avec la véritable latitude.

CASTRO. 1541.

fité d'aller passer ces deux mois à Dallaka. Le Continent, jusqu'à *Archico*, qui n'est qu'à une lieue de Massua au Sud, forme un Canton très-élevé & fort montagneux. Cependant, entre ces monts & le bord de la mer, en voit des plaines fort larges & fort unies. La Côte commence ensuite à s'ouvrir davantage & les Montagnes à s'abbaisser. Tout ce Pays est rempli d'éléphans, de tigres, de loups, de sangliers, de cerfs, & d'autres bêtes sauvages dont les Portugais ignoroient les noms.

Grand nombre de bêtes féroces.

L'Empereur des Abyssins, ou si l'on veut le Prête-Jean (*a*), est maître de toute l'Ethiopie, derriere l'Egypte, & s'étend depuis le Cap de Guardafu, qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, jusqu'à *Suaquen* dans la Mer Rouge. Il a la Nubie au Nord.

Etendue des Etats du Prête-Jean.

Le fameux Fleuve du *Nil* porte le même nom chez les Abyssins, les Egyptiens, les Arabes & les Indiens. Ses sources sont aux confins méridionaux de l'Abyssinie, vers le Pays des Caffres ; c'est de quoi l'Auteur reçut des informations certaines par le témoignage de quelques Seigneurs Abyssins & de plusieurs autres personnages considérables, qui l'assurerent que le Nil ne disparoît nulle part, c'est-à-dire, ne se cache point sous terre, comme les Anciens le rapportent, mais coule & se montre sans cesse dans un lit fort large & fort profond. Dom Jean apprit aussi que les accroissemens & les inondations du Nil viennent des pluies continuelles qu'il fait dans ce Pays au mois de Juin & de Juillet ; qu'il s'y enfle & s'y répand comme en Egypte, & que la pluie cessant au mois d'Août, il rentre alors dans ses bornes. Il confirme ce récit par l'observation qu'il fit à Massua même, au mois de Juin & pendant une partie de celui de Juillet. Il y vit des orages furieux, des pluies & un tonnerre continuel. Il remarqua que les Turcs étoient incommodés de même par des tempêtes qui ne finissoient pas, & que le Ciel y étoit toujours noir & nébuleux. Les Abyssins lui dirent que ce qu'il voyoit n'étoit qu'une ombre de la réalité. Il ajoûte que les mêmes mois de Juin & de Juillet sont l'hyver au Cap de Bonne-Esperance, & au long de toute cette Côte, où il pleut alors sans interruption.

Informations sur les sources du Nil.

Remarques sur ce Fleuve.

Sur d'autres interrogations, il apprit encore que le Nil forme plusieurs Isles, entr'autres une fort grande, où est une Ville considérable qu'il prend pour l'ancienne *Meroe* ; que ce Fleuve est infesté par certains animaux dangereux qu'il prend pour des crocodiles, & que, dans certains lieux qu'on lui nomma, il tombe d'un rocher fort élevé, avec beaucoup de bruit, mais sans ôter aux Habitans le pouvoir de s'entendre.

Atil Tingine, appellé ensuite *David*, qui régnoit dans l'Abyssinie en 1530, devint si cruel & si tyrannique, qu'il se fit détester de ses peuples. Dans le même-tems *Gradamor*, Roi de *Zeyla*, excité par le mécontentement des Abyssins, ou peut-être invité par quelques Seigneurs, entra dans le Pays, s'y rendit maître de plusieurs Villes, à la tête de trois cens Turcs armés d'arquebuses, dont il soutint le courage & la fidélité par la permission du pillage ; tandis que s'engageant à délivrer les Habitans de leurs taxes, il gagna tel-

Révolutions dans l'Abyssinie.

(*a*) Par le Prête-Jean ou le Prêtre-Jean, on entend certainement le Roi des Abyssins, que les Portugais regarderent long-tems comme un Prince imaginaire, trompés par les fausses suppositions de Marco Paolo & d'autres Auteurs.

(*b*) Ou *Arkoko* & *Erkoko*. Quelques Auteurs écrivent, mal-à-propos, *Erocco*. M. de l'Isle écrit *Arcua*, & Purchass *Arquito*.

CASTRO. 1541.

lement leur affection, que les Nobles mêmes embrasserent ses interêts. Le Prête-Jean fit avancer une armée contre lui ; mais les Turcs y jetterent tant d'effroi par leurs armes à feu, qu'ils la mirent en fuite. Le Roi de Zeyla poussa ses victoires, & soutenu par une multitude d'Abyssins, il marcha vers les Cantons qui touchent à Magadoxa & à Melinde, où les trésors de l'Abyssinie étoient gardés. Atil Tingine entreprit de l'arrêter, avec toutes les forces qu'il put rassembler sous ses propres ordres. Mais les Turcs, avec leurs arquebuses, firent prendre la fuite à cette armée comme à la premiere. Le Prête-Jean, après sa défaite, se retira dans les Montagnes, où il mourut en 1539. Rien n'arrêtant le Roi de Zeyla après sa victoire, il continua sa marche par de grandes journées jusqu'au Trésor. Il attaqua le lieu, qui paroissoit inaccessible ; & l'ayant emporté après un long siege, il se mit en possession du plus grand amas de richesses qu'il y eût dans l'Univers.

Les Abyssins fidéles élurent, après la mort du Prête-Jean, son fils aîné pour Successeur. Ce Prince étoit fort jeune. La confusion régnoit dans le Pays. Son Oncle, assisté de quelques Grands, usurpa la Couronne ; ce qui acheva de ruiner les Abyssins. Tandis que le jeune Prince se trouvoit ainsi engagé dans une guerre civile, le Roi de Zeyla fondit sur lui, & le força de se retirer dans la Montagne des Juifs. Cette Montagne est fort haute, & d'un accès très-difficile, parce qu'elle n'a qu'un seul chemin pour aller au sommet, qui est une vaste plaine, où les fontaines, les arbres, les bestiaux & les terres cultivées sont en abondance. Ses Habitans observent la Loi de Moyse ; mais Dom Jean ne put sçavoir comment ils se sont établis dans ce lieu, d'où ils étoient venus, ni pourquoi ils n'ont aucun commerce avec les Abyssins. Ils ne laisserent pas de prendre la défense du jeune Prête-Jean contre les Usurpateurs.

Montagne des Juifs dans l'Abyssinie.

Ce fut vers ce tems, que les Portugais aborderent à Massua. Le bruit de leur arrivée effraya les Partisans du Roi de Zeyla, & porta le jeune Prince à s'approcher de la Côte par les Montagnes, pour implorer le secours des Européens. Etienne Gama fit une réponse favorable à sa Lettre, & dégagea sa promesse, à son retour de Suez, en lui envoyant cinq cens hommes sous les ordres d'un bon Officier.

Les Portugais prennent part aux querelles des Abyssins.

Les Abyssins sont naturellement cérémonieux, & comme esclaves d'une infinité de petits points d'honneurs. Ils n'employent point d'autres armes que des dards, marqués d'une lance & d'une croix ; ou du moins ceux qui se servent d'une sorte de demie épée sont en petit nombre. Ils sont fort actifs à cheval. Le mensonge & le vol passent pour les deux vices dominans de la Nation. Quoiqu'ils fassent consister les richesses dans la quantité de bestiaux & de chameaux, ils ont beaucoup de passion pour l'or. Dans leur Pays ils sont timides jusqu'à la lâcheté, & dans les Pays étrangers ils se distinguent par la hardiesse & la valeur. Aussi est-il passé comme en proverbe dans l'Inde, qu'*un bon Soldat doit être Abyssin.* On en fait tant de cas dans les Royaumes de Ballagat, de Cambaye & de Bengale, qu'ils y occupent les premiers postes de la Milice.

Caractere des Abyssins.

Leur habillement est fort simple. Il consiste dans une chemise de toile. Les Seigneurs ont, par-dessus, une sorte de robbe qu'ils appellent *Beden.* La populace est nue. Ils mangent du *Bolliemus*, & de la chair crue, ou du moins

faignante, ne la présentant au feu qu'un instant. Dans le centre du pays, ils n'ont ni Cités, ni Villes. Ils vivent dans les campagnes, sous des tentes, comme les Arabes.

Tradition des Abyssins sur la Reine de Saba.

Ils se font beaucoup d'honneur de la Reine de *Saba*, qui s'embarqua suivant leur tradition, à Massua, & suivant d'autres à Suaken, portant avec elle de grandes richesses à Jerusalem, pour voir le Roi Salomon & lui faire des présens. Ils prétendent qu'elle en reçut aussi beaucoup de ce Prince, & qu'elle revint grosse de lui dans ses Etats.

C'est encore une opinion fort établie chez les Abyssins, qu'un ancien Soudan de Babylone (*a*), ayant déclaré la guerre à l'Abissinie, le Prête-Jean de ce tems-là (*b*) rassembla un grand nombre de ses Sujets pour détourner le cours du Nil, & faire tomber ce Fleuve dans la Mer par un autre Canal. Le Soudan fut si effrayé de ce dessein, & si persuadé que son exécution causeroit la ruine de l'Egypte, qu'il envoya aussi-tôt des Ambassadeurs au Prête-Jean pour lui demander la paix & son amitié, en lui offrant, pour tous ses Sujets, la liberté de passer en Egypte sans y payer aucun tribut. En effet jusqu'à ce jour, les Abyssins ne payent rien lorsqu'ils visitent Jerusalem & le mont Sinaï. Toutes ces circonstances furent confirmées à Dom Jean de Castro par les Mores & les Turcs.

Entreprise de détourner le cours du Nil.

§. III.

Taches blanches sur la Mer. Isle de Marate. Port de Shaback. Bancs & Canal de Suaquen. Diverses apparences de la Mer. Observation sur la marée. Ville de Suaquen, son Port, ses forces, son commerce.

Continuation de la route maritime.

La Flotte Portugaise mit à la voile de Massua le 19, au lever du Soleil, en suivant la Côte à la distance d'une demie lieue. Tout le jour fut sombre & pluvieux. Le vent qui avoit duré Nord-Ouest jusqu'au soir, fit place tout d'un coup à un petit vent d'Ouest. On jetta l'ancre au long du Rivage, & la pluie redoubla pendant toute la nuit.

Le 20 au soir, on ne se trouva pas plus loin qu'une rangée de petites Isles, situées du côté du Nord, à quatorze lieues de Massua, & quatre de la Côte, qui dans cette distance s'étend au Nord-Nord-Ouest. On trouva de l'eau & des bestiaux à *Harate*, à *Dabul* & à *Damanil*, qui sont les plus avancées de ces Isles, avec un petit nombre de pauvres chaumines. Le terrain est environné de bancs & de bas-fonds.

Harate. Dabul. Damanil.

A l'entrée de la nuit, on porta au Nord-Nord-Ouest, avec un fort bon vent d'Est. Vers minuit, la Flotte se trouva entre certaines taches fort blanches, qui jettoient des flammes aussi vives que des éclairs. Ce spectacle surprenant tout le monde, on cala les voiles, dans l'opinion qu'on étoit sur

Phénoméne.

(*a*) Il faut entendre quelque Soudan du Caire, que les Arabes appellent *Kabera*.

(*b*) C'étoit *Ale Beale*, prédécesseur d'O-*nadinguel*, qui est ici nommé Atil Tingine. Il commença effectivement l'ouvrage. *Voyez Purchas*, *tome* 2. *page* 1170.

CASTRO. 1541.

quelque banc de ſable. Mais en jettant la ſonde, on trouva vingt-ſix braſſes d'eau. D'ailleurs les Pilotes du Pays ne marquant aucun effroi, ſans qu'ils donnaſſent néanmoins aucune explication du Phénoméne, on prit le parti de remettre à la voile.

Marate.

Le 21, le jour fit découvrir vers la Mer une Iſle fort baſſe, qui parut effrayer les Pilotes Mores. Le 22, on arriva vers midi ſous une longue pointe de ſable qui vient de la Côte. Le Pilote de Dom Jean obſervant la latitude, trouva 18 dégrés 30 minutes. Après avoir doublé cette pointe, on ſe vit dans une Mer fort ouverte, & l'on fit voile au Nord-Oueſt par Oueſt. Dans l'eſpace d'une heure, on arriva dans un Port nommé *Marate*. La côte pendant ce jour, s'étoit étendue au Nord-Nord-Oueſt. Elle eſt continuellement fort baſſe; mais les montagnes qui ſe préſentent dans l'éloignement, paroiſſent toucher aux nues.

Situation de cette Iſle.

Marate (a) eſt une Iſle baſſe & déſerte, de figure ronde, à trois lieues de la terre, & ſoixante-ſix de Maſſua. Elle n'a pas plus d'une lieue & demie de tour. Du côté Sud-Oueſt qui regarde la terre, elle a un fort bon Port, à couvert de toutes ſortes de vents, ſur-tout de celui d'Eſt, & formé par deux longues pointes qui s'étendent Nord par Eſt, & Sud par Eſt. L'entrée en eſt fort étroite, parce qu'elle eſt bouchée par une longue Iſle fort platte, & par quelques bancs de ſable. Elle conſiſte en deux Canaux étroits, dont celui qui eſt du côté de l'Eſt, parut le plus sûr à Dom Jean. Sa moindre profondeur eſt de trois braſſes; mais elle augmente à meſure qu'on s'avance vers le Port, où l'on trouve près du rivage quatre & juſqu'à cinq toiſes.

Daratata. Dolkefallar.

Le 23, ayant remis à la voile de grand matin, on arriva vers onze heures à la vûe de deux petites Iſles fort avancées dans la Mer, l'une nommée ***Daratata***, l'autre ***Dolkefallar***, dont Suaquen n'eſt éloigné que d'un jour de navigation. Après midi l'on porta au Nord-Oueſt par Oueſt, juſques vers le ſoir qu'on entra dans le canal de Suaquen, qui s'étend au Nord-Oueſt l'eſpace d'une lieue. La multitude des bancs, oblige à de grandes précautions. On ſuivit tantôt l'Oueſt par Nord, tantôt l'Oueſt, en variant ainſi pendant trois lieues, juſqu'à la vûe d'une grande Iſle, d'où les bancs ſemblent partir; & de-là tournant vers la terre, on arriva avant le coucher du Soleil dans un fort beau Port, nommé *Schabak*, où l'on jetta l'ancre. Le Pilote trouva ce jour-là, par la hauteur méridienne, que la latitude étoit preſque de 19 dégrés.

Schabak.

Baſſes de Suaquen.

Les Baſſes de Suaquen ſont en ſi grand nombre, & ſi bizarrement entremêlées d'Iſles, de rocs, & de canaux, que la deſcription en eſt impoſſible. Il n'y a que des Pilotes exercés, tels que ceux de l'Iſle de *Robon*, qui puiſſent conduire un Vaiſſeau ſans danger à travers tant d'écueils & de difficultés. Leur étendue eſt de ſept ou huit lieues, après leſquelles on entre dans un autre Canal, qui eſt plus sûr pour les grands Vaiſſeaux. Cependant on peut laiſſer tous ces bas-fonds & ces bancs à droite, pour cotoyer de fort près le rivage; & c'eſt même la meilleure & la plus agréable route.

Le 24, au lever du Soleil, on quitta Schabak, & l'on entra dans un Ca-

(a) On doit ſe ſouvenir, pour tous ces noms, de l'avis général que j'ai donné dans ma Préface.

Castro. 1541.

nal si étroit, que deux Vaisseaux n'y purent passer de front. Il ne s'approche du rivage que de la portée d'une arbalête, & ne s'en éloigne pas plus aussi que d'une portée de canon. Tous les rocs, les bancs, & les bas-fonds qu'il a de chaque côté, sont cachés sous l'eau, mais ne se découvrent pas moins aisément par la couleur de la Mer, qui paroît ou rougeâtre, ou toute couverte audessus, & qui est noirâtre au contraire dans tout l'espace qui ne manque point de profondeur.

Diverses couleurs de l'eau.

Vers midi, l'on jetta l'ancre au dessous d'une petite Isle, basse & ronde, qui est à quatre lieues de Schabak, à 19 dégrés. Ptolemée place à cette latitude la montagne des Satyres *(a)*, dont les Pilotes du Pays n'ont aucune connoissance. Dom Jean ayant marché l'espace de deux milles, apperçut des bêtes d'espéces différentes, & de vastes troupeaux de Chevres dont les traces étoient empreintes dans toute la plaine; ce qui lui fit juger que la fable des Satyres habitans de cette Isle, n'a point eu d'autre origine. De Schaback jusqu'ici, on ne trouve jamais moins de deux brasses & demie de fond, ni plus d'onze. La marée ne s'éleve point ici plus de dix pieds, & le flux commence aussi-tôt que le Soleil monte sur l'horison, à peu près comme je l'ai rapporté de Socotra.

Origine de la fable des Satyres.

Le 26, au lever du Soleil, on partit de cette Isle, en laissant à gauche au long du Continent une chaîne de rocs, qui s'étend fort loin; mais la Mer parut libre & ouverte sur la droite. A neuf heures on jetta l'ancre près d'une petite Isle, environnée de beaucoup de bancs & de bas-fonds, mais qui ne laisse pas d'avoir un bon Port. Elle n'est qu'à une lieue & demie de la précédente, & cinq lieues au dessous de Suaquen. Le lendemain on n'alla mouiller l'ancre qu'une lieue & demie plus loin, sur vingt-huit brasses de fond. Le 28 on jetta l'ancre deux fois, l'une à deux lieues de la Côte sur 23 brasses de fond, après avoir remarqué du côté de la Mer, à la couleur rouge ou verte de l'eau, qu'il s'y trouvoit quantité de bas-fonds; & la seconde fois, le soir, sur un fond de 37 brasses, contre une petite Isle dont Suaquen n'est plus éloigné que d'une lieue & demie. La Côte du Continent s'étend au Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est. Elle est bordée par un banc qui entre dans la Mer l'espace de deux lieues. Le premier de Mars on doubla la pointe de ce banc, pour entrer dans un Canal intérieur, & l'on arriva au Port de Suaquen.

Environs de Suaquen.

Cette Ville étoit alors une des plus riches du Levant, sur la Côte des Abyssins. Elle égaloit & peut-être surpassoit-elle les plus fameuses, par la bonté & la sûreté de son Port, par la facilité d'y charger & décharger les Vaisseaux, par son trafic avec les Pays éloignés *(b)* par sa force & les avantages de sa situation.

Port de Suaquen.

La nature a mis le Port à l'abri de tous les vents. L'eau y est continuellement si tranquille qu'on s'y apperçoit à peine des marées. Il peut contenir deux cens Vaisseaux & des Galéres sans nombre. Le fond est par tout de cinq ou six brasses, & de sept dans quelques endroits. Les bâtimens peuvent s'ap-

(*a*) Cela est fort vraisemblable, mais il ne s'ensuit pas que la Montagne dont parle Ptolemée, fut ici, par la raison que j'ai déja fait observer.

(*b*) Depuis les conquêtes des Turcs, Mokka & plusieurs autres lieux ont enlevé le commerce de Suaquen.

CASTRO. 1541.

procher autour de la Ville jusqu'au bord du rivage, & recevoir les marchandises des Magasins par une simple planche de communication. Pour le commerce, Dom Juan ne trouva que Lisbonne à comparer avec Suaquen. Les deux Péninsules de l'Inde, mais particuliérement *Cambaye*, *Tanasarin*, *Pegu*, *Malaca*, les Golfes Persique & Arabique, le Caire, Alexandrie, tout le pays des Abyssins, d'où il venoit à Suaquen de l'or & de l'ivoire en abondance, étoient les lieux de ses correspondances ordinaires. A l'égard de la force, cette multitude de bas-fonds, d'Isles, de rocs, de bancs de sable, & de canaux qu'il faut passer dans l'espace de seize lieues, sont comme un rempart naturel. La Mer y est si terrible & si dangereuse, que les Habitans n'ont pas besoin d'autre secours pour leur défense. Voici d'ailleurs la situation de la Ville. Au milieu d'un enfoncement de figure ronde, est une Isle de la même forme, platte & presqu'à fleur d'eau, dont le circuit n'est que d'un mille. Tout cet espace est couvert de maisons; de sorte que la Ville est une Isle, ou l'Isle une Ville. La distance du Continent à l'Est-Sud-Est & au Sud-Ouest, n'est que d'une portée de mousquet. Le Canal est libre autour de la Ville & n'a jamais moins de six ou sept brasses d'eau, de sorte que les Vaisseaux peuvent par tout y mouiller l'ancre sur un excellent fond.

Situation de la Ville.

Trois Isles dans la Baye.

Dans le même enfoncement, ou la même baye, on trouve trois autres Isles, dont les deux plus éloignées sont fort petites; mais la troisiéme, qui est proche du Canal, n'a pas moins de grandeur que la Ville. Entre cette Isle & la Côte au Nord, est un autre Canal, assez grand pour contenir une Flotte nombreuse, sur sept brasses d'eau, sans qu'elle puisse y recevoir aucun dommage de la Ville, ni même en être autrement apperçue que par ses mats. La marée est pleine dans la Baye au lever du Soleil: elle diminue par degrés jusqu'à midi, où l'eau est tout-à-fait basse. Ensuite remontant de même dans le cours de l'après-midi, elle se retrouve pleine au Soleil couchant. Sa plus grande élévation ne va pas à plus de quatre pieds au bord de la Ville, ni à plus de six au long de la Côte. Mais elle étoit basse quand l'Auteur fit cette observation.

§. IV.

Tourbillon. Mer pleine de rocs & de bancs. Marée. Ports de Dradate, de Doroo, de Fuschaa, d'Arequea, de Salaka, de Farate, de Kilfit, de Ras al Devaer, de Ras al Sidid. Tonnerre & grêle. Bas-fonds sans nombre.

ON quitta Suaquen le 9 de Mars avant le coucher du Soleil, & l'on jetta l'ancre à la bouche du Canal, d'où l'on se mit en mer le lendemain, avec un tems obscur qui dura tout le jour; & la nuit suivante. Tandis qu'on étoit à l'ancre, il tomba une prodigieuse quantité de pluie. Le jour d'après, il vint du Nord un orage violent, en forme de tourbillon, qui élevant fort haut le sable du rivage, & le dispersant ensuite dans les airs, le fit paroître long-tems comme un grand brouillard, ou comme une épaisse fumée. Le 12 on sortit du Canal, sans avoir fait encore plus de deux lieues, depuis Suaquen, & sans être à plus d'une lieue & demie de la Côte; mais on se trou-

Orage & brouillard extraordinaire.

va au milieu de tant de rocs, de bancs de ſable, de baſſes, où la Mer battoit avec violence, qu'on fut obligé de plier les voiles, & de tirer à la rame pendant trois heures, juſqu'à la fin de toutes ces difficultés. Vers le ſoir on mouilla l'ancre entre les bancs & la Côte, à trois lieues de Suaquen, dans un Canal fort étroit, mais à couvert de la violence des flots. Le 13, une heure avant le jour, on ſortit du Canal, & les premiers rayons du Soleil firent découvrir ſur la droite, à la portée du canon, une longue rangée de bancs & d'écueils, qui paroiſſoient s'étendre dans le même ſens que la Côte. A onze heures le vent changea, & ſoufflant du Nord-Nord-Oueſt, il devint ſi impoſſible d'avancer, qu'on fut forcé d'amarer contre les Rocs. Mais vers deux heures après midi, le vent étant devenu Nord-Nord-Eſt, on porta au Nord-Oueſt, & l'on s'approcha de la Côte, dans un Canal étroit, où l'on trouva facilement à mouiller l'ancre. On étoit à ſept lieues de Suaquen, d'où la Côte porte Nord & Sud, & Nord par Oueſt, & Sud par Eſt.

Obſervation ſur la marée.

Le 15 Dom Jean prit terre ſur le Continent, où il obſerva que lorſque le Soleil étoit élevé de deux heures ſur l'Horiſon, la marée étoit haute; &qu'à deux heures après midi, elle étoit baſſe. Sa hauteur eſt d'environ 22 coudées.

On ſortit le 16, du Canal, le vent étant au Nord, & l'on jetta l'ancre une demie lieue plus loin. Le 17, on mouilla dans un fort bon Port, nommé *Tradate*, à dix lieues de latitude. La terre eſt très-baſſe au long du rivage; mais à trois lieues, elle a des montagnes fort élevées. Tradate mérite un rang entre les meilleurs Ports. Sa latitude eſt de 19 degrés 50 minutes. L'entrée n'a pas moins d'une portée de fauconneau de largeur; mais il va toujours en s'étréciſſant; ce qui n'empêche point qu'il n'ait dans toute ſon étendue vingt braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe. A peu de diſtance du rivage, on trouve pluſieurs puits, de la meilleure eau qu'il y ait ſur toutes ces Côtes.

Tradate & ſon Port.

Le 19 on fit voile l'eſpace d'environ trois lieues & demie, à la vûe d'un grand nombre de bancs. La Côte s'étend Nord & Sud. Le 20, au lever du Soleil, la Mer étant fort agitée par un vent du Nord, on fut forcé de ſe mettre à couvert entre les bancs, où l'eau s'engagea par un Canal fort étroit & fort difficile. A peine eut-on jetté l'ancre, que le vent devint Nord-Nord-Eſt. Le 21, on partit avec un bon vent Oueſt-Nord-Oueſt. Une heure après, on ſe trouva à la hauteur d'une fort longue & fort belle pointe(a) derriere laquelle eſt la Baye de *Doroo*.

Baye de Doroo.

Doroo eſt une belle & grande Baye à quinze ou ſeize lieues de Suaquen. Elle a du côté du Sud cette longue pointe qui s'avance dans la Mer, & ſur laquelle on a bâti une tour ronde, qui a l'apparence d'un pilier. La Baye eſt remplie d'Iſles, d'enfoncemens, de criques, où pluſieurs Vaiſſeaux pourroient ſe retirer ſans être apperçus. L'entrée de la Baye eſt fermée, dans ſa plus grande partie, par un banc de ſable, qui s'étend près d'un mille dans la Mer. Mais à l'oppoſite du Cap, il reſte un Canal étroit où l'on trouve ſix braſſes d'eau, qui diminuent en avançant, juſqu'à trois. Le fond eſt d'une terre glaiſe très-dure. La direction du Canal eſt Eſt par Nord. Un puits qui n'eſt qu'à une portée de canon de la Baye, fournit de l'eau abondamment; mais elle ſe ſent du voiſinage de la Mer.

(a) Dom Jean prétend que cette pointe eſt celle que Ptolemée appelle le Promontoire de Diogene.

CASTRO. 1541.

Le 22 à la pointe du jour, on partit à la rame, & traverſant heureuſement les rocs dont cette mer eſt remplie, on amara vers midi contre les derniers; après quoi, doublant vers le ſoir une pointe fort baſſe, on entra dans une Baye ſpacieuſe, nommée *Fuſchan*, à trois lieues & demie de Doroo. La Côte, depuis ce Port, s'étend Nord & Sud, inclinant un peu vers l'Oueſt & l'Eſt.

Baye de Fuſchan.

Ses propriétés.

La Baye de *Fuſchan* eſt remarquable par un *Pic* fort haut & fort pointu. Sa latitude eſt vingt degrés quinze minutes. Deux pointes très-baſſes, éloignées d'une lieue, l'une de l'autre, forment ſon entrée. Comme la mer n'y eſt point impétueuſe, la rade en eſt fort bonne, depuis dix & douze braſſes de profondeur juſqu'à cinq. Il ne ſe trouve point d'eau dans les terres voiſines, tant elles ſont ſéches & ſtériles. Au long de la Côte méridionale de la Baye, on voit neuf petites Iſles en cercle, & quelques autres diſperſées; mais toutes fort baſſes & environnées de bas fonds.

Port d'Arekca.

Le 25, après avoir rangé la terre l'eſpace de quatre lieues, en voyant un grand nombre de rocs ſur la droite, on arriva dans un fort grand Port, qui ſe nomme *Arekca*. La Côte continue Nord & Sud, tournant un peu vers l'Oueſt & l'Eſt.

Deſcription de ce Port.

Dom Jean parle d'Arekca comme du Port le mieux fortifié & le plus capable de défenſe (*a*) qu'il ait vû dans cette Mer. Il eſt à vingt-deux lieues de Suaquen. Au milieu de l'entrée eſt une Iſle longue de deux cens pas, & d'environ la même largeur, qui a du côté du Sud un banc de ſable qui forme le paſſage. Du côté du Nord, le Canal eſt large d'une portée d'arbalete, & n'a pas moins de quinze braſſes de fond. Sa longueur, Nord-Oueſt & Sud-Eſt, eſt d'une portée de canon. Il faut ſuivre avec ſoin le milieu, parce que les deux côtés ſont parſemés de rocs. Après ce Canal, la Côte s'enfonce à droite & à gauche, & forme un Port large d'une lieue, ſur une demie-lieue d'enfoncement. Le milieu eſt fort profond; mais il y a beaucoup de baſſes à l'entour. Lorſqu'on a le Pic à l'Oueſt-Sud-Oueſt on a paſſé le Port. Ce fut de-là que Gama renvoya la plus grande partie de ſa Flotte à Maſſua, ſe réſervant quinze petites Galeres, avec leſquelles il continua ſa navigation.

Port de Salaka.

Le 30, il alla jetter l'ancre à quatre lieues d'Arekca, dans le Port de *Salaka*, vingt-ſix lieues au-delà de Suaquen. La Côte porte Nord & Sud. Il eſt remarquable que juſqu'au Port d'Arekca, la terre au long de la Côte eſt fort baſſe & fort plate juſqu'aux pieds des Montagnes; au lieu qu'enſuite, l'eſpace, entre les Montagnes & le rivage, eſt rempli de collines, & continuellement inégal.

Ras al Devaer.

On fit ſept lieues le 31, & l'on amara entre un banc qui n'eſt qu'à une lieue du rivage. Depuis Salaka, la Côte commence à tourner beaucoup. Elle eſt fort baſſe une lieue au-delà d'*Al Devaer* (*b*), & ſe termine à une pointe de terre où l'on voit treize petits tertres, que les Pilotes Mores prennent pour des Tombeaux. Après cette pointe, qui ſe nomme *Ras Doaer* (*c*), la Côte s'étend Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à des ſables, auprès deſquels on jetta l'ancre. La pointe de Ras Doaer eſt fort renommée dans cette Mer, parce

(*a*) Dom Jean ſuppoſe que c'eſt le *Dioskuron* de Ptolemée.

(*b*) Ou *Doaer*. Au reſte, les Auteurs Anglois reconnoiſſent que cet article eſt fort obſcur dans le Journal de Caſtro.

(*c*) *Ras* ſignifie *tête*. Les Arabes employent ce mot pour ſignifier une pointe de terre. Ras al Sidid ſignifie *la pointe neuve*.

que tout ce qui fait voile de Maſſua, de Suaquen, & des autres lieux, à Joddah, à Koſſir & à Tor, doit néceſſairement y paſſer. La Mer, dans ces dix-ſept lieues, eſt ſi remplie de rochers & de ſables, qu'on croiroit, dit l'Auteur, qu'il eſt plus facile de la paſſer à gué que dans les plus petites Barques. Ainſi, loin de pouvoir tracer la route, on eſt forcé de s'abandonner comme au hazard, ou du moins à la direction d'un ſage Pilote. 1541. Castro.

Entre *Salaka* & *Ras Doaer*, on trouve trois Iſles qui forment un triangle; mais plus près du dernier de ces deux lieux que de l'autre. La plus grande, qui ſe nomme *Magazarum*, a deux lieues de longueur. La terre en eſt fort haute, & manque d'eau. Son éloignement de Ras Doaer eſt de trois lieues au Sud. La ſeconde Iſle s'appelle *Almante*. Elle eſt plus loin vers la mer, haute & dépourvûe d'eau comme l'autre. Mais la troiſiéme, qui eſt à quatre lieues de Salaka, eſt fort baſſe & toute compoſée de ſable. Triangle d'Iſles.

Le 2 d'Avril, en s'éloignant des bancs, on ſe ſervit des rames pour ſe rapprocher de la Côte, & l'on découvrit, à quatre lieues, l'embouchure de la *Farate*, belle & large riviere. Elle eſt large d'une portée de coulevrine, entre deux pointes fort baſſes, de chacune deſquelles ſort un banc de ſable. C'eſt entre ces deux bancs qu'on trouve l'entrée du Canal. La profondeur de l'eau y eſt de trente braſſes; mais elle diminue juſqu'à dix-huit. Cette Riviere coule de l'Oueſt à l'Eſt, & ſa latitude eſt de vingt-un degrés quarante minutes. La terre eſt fort baſſe des deux côtés, ſans aucune apparence d'arbres ou de buiſſons. Une lieue plus loin, les Galeres trouverent *Kilfit*, beau Port, à l'abri de toutes ſortes de vents, avec douze braſſes de fond dans toutes ſes parties. Il eſt formé par deux pointes, qui s'étendent Nord-Oueſt par Nord, & qui ſont éloignées l'une de l'autre de près d'un mille. Toute la circonférence du Port eſt d'environ trois lieues. Cette Côte eſt fort pierreuſe; & depuis la Riviere Farate on trouve une chaîne de montagnes, entre leſquelles on en diſtingue une fort haute. A deux lieues de Kilfit eſt un autre Port, qui s'appelle *Moamaa*. On trouve enſuite deux pointes de ſable qui viennent du Continent; & depuis Kilfit juſqu'à *Raſalſidid*, qui en eſt à neuf lieues, on a ſur la droite quelques bas fonds; quoique le nombre en ſoit moins grand qu'on ne l'a vû juſqu'ici. La Côte s'étend Nord par Oueſt, & Sud par Eſt. Riviere de la Farate. Port de Kilfit. Moamaa.

Raſalſidid, où l'on moüilla le ſoir, eſt un petit Port, mais fort commode & fort agréable. Il n'a que deux mille de tour. On y compte cinquante ſept lieues de Suaquen. Sa forme eſt ronde. L'entrée eſt formée par deux pointes, dont l'une tourne au Nord & l'autre au Sud. Elle a dix-huit braſſes d'eau; mais on n'en trouve que quinze dans l'intérieur du Port. Le fond en eſt fort net, & les Vaiſſeaux n'y reſſentent point d'autre vent que celui d'Eſt. On trouve à moins d'une lieue dans les terres, un puits d'eau qui n'eſt pas des meilleures. Port de Ras al Sidid.

On doit obſerver que, dans cette partie de la Côte, les Rivieres & les Ports n'ont point de barre, ni de bancs de ſable à leur entrée. On y trouve au contraire plus de fond que dans l'intérieur. Dom Jean remarqua ſur la Côte de Raſalſidid pluſieurs arbres qui reſſembloient au liege par le tronc & les branches, & qui lui parurent couverts de la même écorce. Cependant le reſte y reſſemble peu, car les feüilles ſont fort larges, épaiſſes, ver-

CASTRO. 1541.

Arbre d'où le lait ruisselle.

tes, & croisées par de grandes veines. Le bourgeon est semblable à la mauve; mais il est d'une grande blancheur. Si l'on coupe la moindre branche de cet arbre, on en voit ruisseler du lait. Dans l'intérieur des terres, il croît des caprins, dont les Mores ne mangent que les feüllles. Dom Jean ne découvrit point d'autres arbres sur toute la Côte du Golfe, à la réserve d'un petit bois, un peu au-dessus de Massua, dans un terrain marécageux fort proche de la mer. Encore prétendoit-on qu'il y avoit été planté.

Effet du Soleil sur les Instrumens Astronomiques.

Le 4, depuis le lever du Soleil jusqu'à onze heures du matin, on ressentit les violens effets d'un vent de Nord-Ouest : après quoi un tonnerre affreux se fit entendre, & fut suivi d'une grêle, la plus grosse que l'Auteur eût jamais vûe. Pendant que le tonnerre dura, le vent ne fit que changer continuellement, & demeura enfin Nord. Ce même jour, Dom Jean trouva la variation d'un degré un quart au Nord-Est, & la latitude du Port de trente deux degrés. Cependant il confesse qu'avec quelque soin que cette observation ait été faite à terre, elle peut avoir été sujette à quelque erreur, parce que la chaleur excessive du Soleil avoit causé quelque désordre dans l'instrument.

Port de Komol.

On partit du Port de Ras al Sidid le 6, une heure avant le jour, & l'on ne fit ce jour-là que trois lieues & demie. Le 7 au matin, on fit trois lienes à la rame, en cotoyant le rivage, & l'on jetta l'ancre près d'une longue (*a*) pointe de terre. Vers midi, on remit à la voile, mais avec beaucoup d'inquiétude, à cause de la multitude surprenante de petits rocs qu'on appercevoit des deux côtés. La crainte devint si vive qu'elle fit plier les voiles & reprendre les rames. Au Soleil couchant, l'on jetta l'ancre dans un fort bon Port, nommé *Komol*, à onze lieues de Ras al Sidid.

§. V.

Qualité de la Mer & des Côtes. Ports de Komol, de Schaah al Yadaïn, de Sial, de Gadenauhi, de Scharm al Kiman, de Schanna, de Qualibo. Caps de Ras al Naschef & de Ras al Ant. Isles de Zarmojete, de Kornaqua, de Soarit, de Konnaqua, de Babuto. Roc remarquable. Vents & arbres.

A Deux lieues de Ras al Sidid on trouve une pointe de terre, entre laquelle & celle dont j'ai parlé, à six lieues du même Port, est une grande & fameuse Baye, qui contient, vers la pointe Nord-Ouest, un Port extrêmement couvert, & défendu contre toutes sortes de vents. Cette derniere pointe est une Isle. On compte de-là cinq lieues Nord-Ouest par Ouest, jusqu'à la pointe de Komol, entre laquelle & la derniere, est une autre Baye, formée par ces deux pointes. C'est à celle-ci que finissent (*b*) les grandes montagnes qui régnent jusques-là au long de la Côte.

(*a*) L'Auteur assure, avec confiance, que cette pointe doit être la Starta de Ptolemée. Les preuves sont sa latitude & sa situation locale.

(*b*) Dom Jean, par cette raison, prend cette Pointe pour le Promontoire de *Prionoto*, dans la troisiéme Table d'Afrique de Ptolemée.

Komol, éloigné d'environ soixante-huit lieues de Suaquen, est au vingt-deuxiéme degré trente minutes de latitude. Son Port est à l'extrêmité de la Baye, fort proche de la pointe du Nord-Ouest. Il est très-sûr, quoique d'une très-petite étendue. Un banc de sable sert tout à la fois à défendre l'entrée, & à rompre l'impétuosité de la mer. La terre qui l'environne forme une perspective agréable. Elle est habitée par les *Badwis* (*a*); peuple nombreux, qui differe peu des Arabes errans.

Castro. 1541. Description du Port de Komol.

Du Port de Komol, d'où l'on partit à trois heures après minuit, on se servit quelque tems des rames au long de la Côte, & l'on mit ensuite à la voile. Mais quelques Bâtimens ayant heurté contre les rocs, on replia les voiles pour reprendre la rame. Le 8, à la pointe du jour, on arriva dans une grande & belle Baye, à laquelle on ne vit point de fin, du côté du Nord & du Nord-Ouest. Les écueils continuoient d'être en si grand nombre de chaque côté, que vers le soir on prit le parti d'amarer contre les rocs. Le 9, on gagna un grand banc de sable, qui s'étend Nord-Est par Est, & qui s'appelle en Arabe *Schaak* (*b*) *al Yadaïn*, c'est-à-dire, *Banc des mains*, parce qu'il ressemble à deux bras ouverts, avec leurs mains. Il est situé à l'extrêmité d'une grande Baye, qui a un Port dans l'enfoncement, à quatre lieues de la pointe de Ras al Nashef, Est-Sud-Est. Les détours du banc mettent ce Port fort à couvert.

Banc de Schaak al Yadaïn.

Depuis le Cap où finissent les montagnes jusqu'à la premiere pointe qui le suit, le cours de la Côte est Nord-Ouest par Nord. Ensuite elle tourne beaucoup en s'enfonçant dans la grande Baye, & revient former un autre grand Cap, qui s'appelle *Ras al* (*c*) *Nashef*, ou le Cap Sec. L'Isle de Zermorjete, que Dom Jean apperçut, est éloignée de cette pointe d'environ huit lieues, à l'Est. C'est le premier endroit d'où l'on peut voir les deux Côtes du Golfe; mais celle de l'Arabie en est la plus éloignée. Cette Isle, qui est fort haute & fort stérile, en a une petite à peu de distance.

Ras al Nashef.

Le 10, on porta dans la matinée au Nord-Nord-Est, avec un fort bon vent; & la mer parut libre & navigable. Une demie-lieue au-delà de la pointe, on crut découvrir un Vaisseau à la voile; mais en avançant on trouva que c'étoit un rocher blanc qui trompe ainsi tous les gens de Mer. De-là, tirant Nord par Est, on arriva dans une Isle nommée *Kornaqua*. On passa entre cette Isle & la terre, qui en est éloignée d'une lieue & demie. L'Isle de Kornaqua est petite, & stérile. Dans une demie-lieue de circuit, sa forme est celle d'un lezard, qui a les pieds étendus. Elle est à six lieues de Zermojete, Nord-Ouest par Ouest. On arriva ensuite à la hauteur d'une longue pointe de sable, qui se nomme (*d*) *Ras al Anf*, c'est-à-dire, *Cap du Nez*. On ne découvre point d'arbres, ni même d'herbe, dans une vaste plaine qui forme la Côte en cet endroit. Sur la pointe même, on ap-

Isle de Kornaqua. Ras al Anf.

(*a*) Ce mot signifie *Peuple du Desert*. C'est ainsi qu'on distingue les Arabes vagabonds, de ceux qui vivent dans des Villes.

(*b*) Purchass écrit *Xaab al Iden*; mais c'est une erreur. Schaab al Yadaïn, signifie exactement le banc ou l'écueil des deux mains.

(*c*) L'Auteur suppose que c'est ici le Pentadactylus de Ptolemée. Il ajoute que cet ancien Géographe appelle la grande Zamorgete *Agathon*; mais il ne parle point de la petite. Le Docteur Pocock place Pentadactylus un peu au Sud de Kossir.

(*d*) Ras signifie Pointe ou Cap.

CASTRO. 1541.

perçoit un grand Temple, qui n'eſt accompagné d'aucun autre édifice. Ras al Anf, eſt un lieu célébre entre les gens de Mer, parce qu'après l'avoir paſſé, on ſe croit délivré de toutes ſortes d'embarras & de dangers.

Après avoir ſuivi la Côte juſqu'à midi, l'eſpace de trois lieues au-delà du Cap, le Pilote de Dom Jean trouva vingt-quatre degrés dix minutes de latitude. Ainſi *Ras al Anf* (*a*) peut être au vingt-quatriéme degré. Une demie heure avant le coucher du Soleil, on paſſa au long de *Schoaris*, petite Iſle à deux milles de la Côte. A l'Eſt, on apperçoit un grand roc, qu'on prendroit auſſi pour une Iſle. On traverſa des écueils, un mille plus loin, & l'on alla jetter l'ancre dans un Port nommé *Sial*, à cent & trois lieues de Suaquen. Dom Jean remarqua, ſur tous ces bancs & ces rocs, beaucoup plus d'oiſeaux de mer qu'il n'en avoit vû juſqu'alors dans le Golfe.

Iſle de Schoaris.

Depuis Ras al Nashef, l'eſpace d'environ ſeize ou dix-ſept lieues juſqu'à l'Iſle de *Schoaris*, la Côte tourne d'abord par divers enfoncemens, & s'avance enſuite, comme je l'ai dit, par la longue pointe de Ras al Anf, qui eſt à ſix lieues de l'autre, & qui s'étend Nord-Eſt par Nord. Depuis Ras al Anf, la Côte va directement Nord-Oueſt juſqu'à Schoaris, qui en eſt à dix ou onze lieues. La mer dans cet eſpace n'a des écueils qu'en trois endroits. Le premier eſt à l'Eſt de l'Iſle de Kornaqua, où l'on trouve une belle chaîne de rocs qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & qui s'étendent aſſez loin vers la Côte. Le ſecond eſt l'Iſle même de Schoaris, qui a des deux côtés des bancs & des baſſes, ſi étendus du côté de la Côte, qu'ils paroiſſent boucher le paſſage. Le troiſiéme lieu eſt Sial, où la mer eſt ſi parſemée de rocs & de bancs, qu'on a peine à s'y figurer un endroit libre.

Pays habité par les Badwis.

Le Pays, depuis Suaquen juſqu'à Ras al Anf, eſt habité par des Badwis; & juſqu'à Suez, qui appartient à l'Egypte, on ne trouve point d'autres Habitans. Dom Jean obſerve que Pomponius Mela & tous les anciens Géographes appellent les premiers, *Ethiopiens*, & les autres, *Arabes*, à l'exception de Ptolemée, qui appelle ceux-ci Egyptiens-Arabes : & dans l'opinion de Dom Jean, l'autorité de Ptolemée doit l'emporter.

Baye de Gadenauhi.

Le 11, ayant quitté Sial, on avança pendant quatre lieues à la rame Nord-Oueſt par Nord, & l'on entra dans une grande Baye, qui ſe nomme *Gadenauhi*. La Côte redevient ici fort montagneuſe. Le Port de Gadenauhi eſt à cent ſept lieues de Suaquen, à vingt-quatre degrés quarante minutes de latitude. La marée y étoit baſſe à une heure après midi, & ſe trouva pleine le ſoir une heure après que la Lune fut montée ſur l'horizon.

Iſle de Babuto.

Le vent étant devenu Nord-Oueſt à deux heures après minuit, on ne laiſſa point de partir; mais en paſſant, à la pointe Nord-Oueſt de la Baye, entre un banc de ſable & l'Iſle de Babuto, on heurta rudement contre le banc de ſable. Cet accident n'eut point de ſuite dangereuſe. Cependant il obligea de tirer à la rame au long de la Côte, en luttant tout le jour contre le vent.

(*a*) L'Auteur croit que c'eſt l'ancienne Berenice, parce que Ptolemée la place ſous le Tropique; & Pline dit qu'au Solſtice d'Eté le Gnomon n'y fait point d'ombre à midi; ce qui revient à la même choſe. Mais il eſt toujours à préſumer que la ſituation que lui donne Ptolemée eſt purement accidentelle, c'eſt-à-dire, que ce n'eſt que le réſultat du calcul des diſtances; & Pline ne parle que ſur l'autorité de Ptolemée. Suivant les plus fortes apparences, Al Koſſir, dont on parlera bientôt, eſt l'ancienne Berenice.

On

On moüilla l'ancre le 12, une heure après le lever du Soleil, dans un petit Port, extrêmement sûr & commode, nommé *Scharm al Kiman*, c'est-à-dire, ouverture des Montagnes. Il n'est pas à plus d'une lieue & demie de Gadenauhi. En remettant à la voile avec un vent d'Est-Sud-Est, on eut, vers midi, un tems si orageux, que le sable, enlevé dans les airs, paroissoit comme une épaisse fumée. Vers le soir, le vent devint si bizarre, que tandis que plusieurs Bâtimens de la Flotte joüissoient d'une espece de calme, les autres, qui n'étoient éloignés que d'un jet de pierre, essuyoient des secousses furieuses qui les obligerent de caller leurs voiles. Ensuite, la scene changeant presqu'aussi-tôt, ceux qui avoient été tranquilles furent agités avec violence, & les autres ne se ressentirent pas du vent. Dom Jean répete que ce qui rendit cette avanture plus étrange, c'est que les Bâtimens étoient si proches, que ce jeu de la nature lui parut presque incompréhensible. Dans cet intervalle, il vint de l'Est & l'Est-Nord-Est, des vapeurs si ardentes, qu'elles brûloient comme des flammes. Les nuées de sable & de poussiere qui s'étoient élevées du rivage changeoient de place sans perdre leur forme, & sembloient se promener dans l'air. Quelquefois elles étoient poussées & repoussées des mêmes côtés par plusieurs vents contraires; & retombant enfin dans la mer, elles s'agitoient encore quelque-tems sur la surface. Cette merveilleuse espece de tempête surprit la Flotte près du Port de *Schaona*, & dura jusqu'au soir, qu'on se mit à couvert dans le Port de *Gualibo*, après avoir fait environ treize lieues la nuit précedente & le même jour.

CASTRO. 1541.

Port de Scharm al Kiman.

Etrange ouragan.

Ports de Schaona & de Gualibo.

Depuis Gadenauhi jusqu'au Port de Schaona, qui est environné de monts rougeâtres, la Côte s'étend Nord-Ouest par Nord l'espace de dix lieues; & depuis ces monts jusqu'à une pointe qui est une lieue au-delà de Gualibo, on compte environ six lieues Nord-Nord-Ouest. Dans cet espace de seize lieues, la mer, au long du rivage, n'a qu'un seul banc de sable, qui est une lieue au-delà des monts rouges, & la moitié moins éloigné de la Côte. On trouve, dans la même étendue, un grand nombre de bons Ports, entre lesquels l'Auteur loue particuliérement celui de Schaona pour la grandeur & la commodité. Suivant le recit des Pilotes Mores, confirmé par les Habitans du lieu, il y avoit autrefois au fond de ce Port une fameuse Ville, habitée par des Gentils. La Côte est bordée de montagnes fort hautes, sur une double rangée. On en remarqua deux ausquelles l'Auteur n'avoit rien vû de semblable. L'une est extrêmement noire, & l'autre extrêmement jaune. Elles ne sont séparées que par des monceaux de sable. Derriere la montagne noire est une vaste plaine, remplie d'arbres fort hauts & fort touffus. C'étoient les premiers que l'Auteur eut vus dans le Golfe; du moins les premiers qui appartinssent naturellement au terroir. Ces deux montagnes, & la plaine remplie d'arbres, sont deux lieues au-dessous de Scharm al Kiman.

Premiers arbres que l'Auteur voit dans le Golfe.

Le Port de Gualibo, qui est à cent vingt-deux lieues de Suaquen, ressemble beaucoup, par son entrée & par sa forme, au Port de Scharm al Kiman. Mais au lieu que la terre, aux environs de celui-ci, est forr montagneuse, le Pays de Gualibo n'est qu'une vaste plaine. Quoique l'entrée de ces deux Ports ait de chaque côté beaucoup de rocs, le Canal en est large & profond.

§. VI.

Port du Tuna. Obſervations ſur ce Port. Ville d'Al Koſſir. Son Port. Egypte connue ſous le ſeul nom de Riſſa. Iſles de Salani al Bahr & de Scheduam. Ville de Tor. Corps & Monaſtere de Sainte Catherine. Lieu où les Iſraëlites paſſerent la Mer Rouge.

CASTRO. 1541. Port de Tuna.

LE vent étant tourné au Nord-Oueſt, on partit de Gualibo le 5 d'Avril au matin ; mais la mer s'enfla ſi fort qu'on fut obligé de relâcher avant midi dans un petit Port nommé *Tuna*, qui n'eſt qu'à une lieue & demie de l'autre. Tuna eſt au vingt-ſeptiéme degré trente minutes de latitude. Son entrée eſt au milieu de deux rangées de rocs, & dans l'intérieur il eſt ſi rempli de rocs & de ſable qu'il devient extrêmement petit. Du côté du Nord, il a une pointe de ſable, qui forme, en ſe courbant, une fort bonne retraite contre les vents Nord-Oueſt. Le Pays aux environs eſt ſec & ſtérile. Au Nord-Oueſt ſont trois montagnes pointues, auſquelles l'Auteur croit que l'art a donné cette forme, pour avertir qu'il y a un Port à peu de diſtance. Vers le ſoir on partit de Tuna, pour aller paſſer la nuit à une lieue de ce Port, ſous un banc de ſable, contre lequel on amara. Depuis une pointe, qui eſt une lieue au-deſſus de Gualibo, juſqu'à une autre pointe, qui eſt une lieue & demie au-delà de ce banc, la Côte va Nord-Nord-Oueſt. Cette diſtance eſt de quatre lieues. Le 14, après avoir fait au long du rivage environ cinq lieues à la rame, contre vent & marée, on entra vers midi dans une belle Baye, au fond de laquelle on jetta l'ancre auſſi ſûrement que dans un bon Port. La Côte, pendant ces cinq lieues, s'étend Nord-Oueſt, & le terroir eſt moitié plaine, moitié montagne. Le 15, on fit ſept lieues en tirant au Nord-Nord-Oueſt, & l'on arriva au Port d'Al Koſſir (*a*).

Port & Ville d'Al Koſſir, lieu fort triſte.

Al Koſſir (*b*) eſt à cent trente-ſix lieues de Suaquen. Dom Jean trouva pour latitude vingt-ſix degrés quinze minutes. Cette Ville étoit autrefois ſituée deux lieues plus loin ſur la Côte ; mais faute d'un Port capable de recevoir le grand nombre de Vaiſſeaux qui y arrivoient, on lui a fait changer de ſituation. On voit encore quelques reſtes de l'ancienne Ville, qui portent le nom de vieux Koſſir. La nouvelle eſt fort petite (*c*). Les maiſons reſſemblent aux étables où l'on retire les troupeaux, quoiqu'il n'y ait aucune ſorte de beſtiaux dans la Ville. Elles ſont bâties de cailloux & d'argile, ou ſimplement de terre, & couvertes d'une ſorte de nattes ; plus, diſent les Habitans, pour ſe garantir du Soleil, que de la pluie, qui tombe fort rarement.

(*a*) L'Auteur s'imagine, que ce peut-être la *Nekheſia* de Ptolemée, d'autant plus qu'elle eſt dans ſes Tables vers le même paralelle. Mais ſi Koſſir eſt Berenice, Nekheſia devoit être beaucoup plus haut, comme le Docteur Pocock l'a placée.

(*b*) *Al Koſſir* ou *Al Koſſeyr*, quoique Dom Jean écrive *Alcocer*.

(*c*) Le Docteur Pocock place cette Ville deux degrés quarante minutes plus haut, & elle doit être en effet plus au Nord ſi Koſſir eſt Berenice, comme il eſt naturel de le croire, puiſque c'eſt encore le Port de *Kept* (Coptos) ou de *Kut*, qui en eſt voiſin, tous deux ſur le Nil, auſſi-bien que le Port du Golfe le plus voiſin de cette Riviere, comme l'étoit Berenice. Le Docteur Pocock ſuppoſe que l'ancienne Koſſir étoit *Myos*. Mais il y a plus d'apparence que c'étoit Berenice même.

Castro. 1541.

Le Port est le moins commode de la Côte. Il manque de poisson, quoique tous les autres lieux en ait une grande abondance; & s'il est fort spacieux, il n'en reçoit que plus d'incommodité du vent d'Est. Les Vaisseaux y sont à l'ancre, entre la Côte & quelques petits bancs de sable, contre lesquels la mer se brise. On a creusé, près de la Ville, trois puits qui fournissent de l'eau aux Habitans, mais si mauvaise qu'à peine la distingue-t'on de celle de la mer. Al Kossir est environné de monts pointus & stériles, que l'ardeur du Soleil rend noirs & difformes; ce qui, joint à la stérilité du terroir, ne peut former une perspective fort agréable. Il ne croît sur la Côte, ni dans la plaine, ni sur les montagnes, aucune sorte d'herbe, de plantes, d'arbres, & de buissons. Le fond du terrain, entre les montagnes & la Ville, n'est que du sable mêlé de gravier.

Une situation si triste porta Dom Jean à s'informer des Mores les plus sensés, comment ils avoient pû choisit ce misérable lieu pour s'y établir. Ils en apporterent une raison fort juste: c'est qu'il n'y a point d'endroit sur la Côte du Golfe qui soit plus voisin du Nil. Cette Riviere n'en étant éloignée que de trois ou quatre (*a*) journées, on ne pouvoit prendre un lieu plus commode pour le transport des marchandises & des provisions. L'Egypte est une plaine continuelle, & la plus fertile du monde en vivres & en troupeaux. Toutes les commodités qu'elle produit peuvent remonter par le Nil jusqu'au lieu le plus proche de Kossir, & de-là se transporter par terre à ce Port. A la vérité les Caravanes sont exposées en chemin aux attaques des Badwis, qui insultent quelquefois Kossir même. C'est cette raison qui a fait prendre aux Habitans l'usage de se loger dans des maisons de terre. Ils assurerent aussi l'Auteur qu'ils ne connoissoient point le nom d'Egypte, & que tout le Pays qui est depuis Kossir jusqu'à Alexandrie n'avoit point parmi eux d'autre nom que *Riffa* (*b*).

Raison qui y attire des Habitans.

L'Egypte nommée Riffa.

Le 18 au matin, la Flotte alla jetter l'ancre sous un banc de sable à quatre lieues de Kossir, & remit à la voile à midi. Le 19, un tourbillon du Nord-Nord-Ouest la força de relâcher dans une Isle, nommée (*c*) *Safani al Bahr*. Ce nom signifie Eponge de Mer. L'Isle est treize lieues au-delà de Kossir, au vingt-septiéme degré de latitude. Sa longueur est de deux lieues, mais elle n'a point un quart de lieue de largeur. Elle n'est composée que de sable, & l'on n'y trouve point d'arbres ni d'eau. Cependant elle a deux Ports commodes, l'un au Nord & l'autre au Sud. Celui du Nord est à couvert de toutes sortes de vents, & la plus profonde partie de son Canal est vers le Continent, qui ne manque pas non plus de Ports, de Bayes & d'enfoncemens sur toute cette Côte. Le 20 d'Avril, ayant porté directement au Nord Nord-Ouest, on se trouva vers le soir à six lieues de Safani al Bahr; après avoir doublé, à une lieue & demie de ce Port, une pointe de sable, au-dessus de laquelle la Côte s'enfonce & forme une grande Baye qui contient quantité d'Isles, de Ports, & de Criques.

Isle de Safani al Bahr.

Le 21, on s'approcha d'une Isle nommée *Scheduam*; mais il fallut recou-

Isle de Scheduam.

(*a*) Dom Jean, ou son Traducteur, a mis mal à-propos quinze ou seize journées.

(*b*) Ou *Al Rif.* Renaudot, dans son Histoire des Patriarches d'Alexandrie, *pag.* 457, dit que ce nom est celui d'une Province Maritime.

(*c*) C'est le vrai nom, quoique Dom Jean mette *Suffange al Babar*.

CASTRO. 1541.

rir à la rame, pour cotoyer le rivage qui fait face à la Côte d'Arabie, & l'on n'arriva que le lendemain, une heure après le lever du Soleil, au Cap qui fait la pointe de l'Isle au Nord.

Sa situation.

Scheduam (*a*) est une Isle fort élevée, & qui ne peut passer que pour un grand rocher. Elle est longue de trois lieues, & large de deux, à vingt lieues d'Al Kossir. On n'y trouve aucune apparence d'arbre ni d'eau. Elle est également éloignée de la Côte d'Egypte & de celle d'Arabie. A cinq lieues au Nord-Ouest, elle a trois petites Isles fort basses, & dans cet intervalle plusieurs bancs de sable. En la quittant, on se servit de la rame, dans le dessein de gagner la Côte d'Arabie; mais le vent de Sud-Est, qui s'éleva bientôt, fit mettre à la voile, & porter au Nord-Ouest. A onze heures du matin, on se trouva vis-à-vis les Côtes de l'Arabie Petrée. On continua d'avancer pendant l'après midi; & deux heures avant le coucher du Soleil, on jetta l'ancre à *Tor*, douze lieues au Nord-Ouest de Scheduam.

Port & Ville de Tor.

La Ville de *Tor* (*b*) est à vingt-huit degrés dix minutes de latitude, sur un fort bon rivage. Avant que d'y arriver, on trouve à la portée du canon de la Place, douze palmiers, après lesquels on voit une vaste plaine qui s'étend jusqu'aux pieds de plusieurs hautes montagnes, dont la chaîne commençant au Golfe d'Ormuz, s'étend au long de la Côte & domine sur la mer jusqu'à Tor. Ensuite, tournant au Nord-Est, elle divise l'Arabie Petrée de l'Arabie heureuse. Le sommet sert de retraite à quantité de pieux Chrétiens, qui menent une vie fort singuliere dans la solitude. Un peu au-delà de Tor, une autre montagne, qui s'éleve par degrés vers le rivage, va former une pointe fort avancée dans la mer. Ainsi l'on s'imagineroit dans le Port qu'il est impossible d'en sortir par terre, lorsqu'on s'y voit renfermé par trois montagnes de cette hauteur.

La Ville est petite, mais agréablement située. Ses Habitans sont des Chrétiens qui parlent Arabe. Ils ont un Monastere de Religieux Grecs, qui honorent particulierement Sainte Catherine du Mont Sinaï. Un banc de sable, situé vis-à-vis le rivage de Tor, forme le Port dans l'espace qu'il renferme.

Cette Ville est prise pour l'ancienne Elana.

La largeur du Golfe est d'environ trois lieues. Dom Jean assure que cette Ville est l'ancienne *Elana*; & comme elle est sur un rivage fort droit, il rejette la supposition d'un Golfe Elanitique, au fond duquel les Anciens l'ont placée (*c*). Les Moines de Tor apprirent aux Portugais de la Flotte, que le

(*a*) Cette Isle n'est point dans la Carte de Pocock.

(*b*) Autrement *Tur*, ou *Al Tur*.

(*c*) Si cette observation est exacte, la grande Peninsule, où Tor est situé, est trop étendue au Sud dans la Carte du Docteur Pocock.

(*d*) Comme ce point est important dans la Géographie, il mérite d'être examiné. Observons qu'après avoir reconnu que Ptolemée & Strabon terminent la Mer Rouge par deux grands Golfes, l'un vers l'*Egypte*, l'autre vers l'Arabie, Dom Jean rejette l'autorité de ces deux Géographes, par la raison que Tor étant situé sur une Côte longue & droite, ils doivent avoir été trompés dans leurs informations. Il cite aussi la latitude de vingt-neuf degrés quinze minutes que Ptolemée donne à Elana, & ne s'arrêtant point à la difference de sa propre observation pour Tor, il conclut que Tor ne peut être qu'Elana, de ce que Ptolemée ne place aucune habitation entre Elana & la Ville des *Heros*, ou de Suez, au fond du Golfe Arabique, & de ce qu'en effet il n'y a presentement aucune habitation entre Suez & Tor, ni de possibilité qu'il y en ait, à cause de la sécheresse & de la stérilité du Pays. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'après toutes ces suppositions Dom Jean admet un Golfe d'Elana, comme on le verra bien-tôt, & le place non-seulement à une

Mont Sinaï n'est qu'à peu de journées dans les terres ; mais s'imaginant qu'ils ne venoient avec une armée nombreuse que pour enlever le corps de Sainte Catherine, ils feignirent de l'avoir transporté au Caire, quatre mois auparavant, dans un chariot doré, à la priere des Chrétiens du Pays, & de l'avoir mis en dépôt dans un Monastere de cette Ville, par la crainte des Arabes, qui les insultoient souvent & qui leur causoient beaucoup de dommages. Ce recit n'étoit qu'une fiction. Ils raconterent aussi que les montagnes voisines étoient habitées par un grand nombre d'Hermites, & que dans les plaines d'alentour il y avoit plusieurs Villes Chrétiennes.

1541. CASTRO. Corps de Sainte Catherine.

Villes Chrétiennes.

Ils ne purent fixer positivement le lieu où les Israëlites passerent la Mer Rouge ; mais ils prétendirent que ce devoit être entre Tor & Suez. Un More, qui avoit l'apparence d'un homme intelligent, assura que, suivant la tradition, le passage se fit à Tor. Dom Jean panche pour cette opinion, parce que si les Israëlites avoient passé à Suez, comme d'autres le prétendent, la Cavalerie Egyptienne n'auroit pas eu besoin de s'engager dans la mer, pour les poursuivre, & qu'en faisant le tour du fond du Golfe elle auroit pû les joindre aisément. Le même More lui dit aussi qu'on ne laissoit entrer à Suez que ceux qui venoient du Caire, avec l'ordre ou la permission du Gouverneur, qui s'appelle *Mesr* ; & qu'il étoit défendu, sous peine de mort, d'en approcher plus qu'à deux lieues. Ce recit s'accordoit avec celui des Moines de Tor, qui l'avoient assuré que depuis que les Galeres Turques étoient à Suez, la route du Caire, qui étoit ordinairement au travers de cette Ville, avoit été reculée de deux lieues.

Lieu où les Israëlites passerent la Mer Rouge.

grande distance, mais du côté de la mer opposé à celui où il suppose Elana. Il paroît certain que c'est Dom Jean, & non les Anciens, à qui il faut reprocher d'avoir été mal informés ; car non-seulement les Géographes Arabes font une Description particuliere de ce Golfe, comme il paroît par la Description de la Mer Rouge d'*Abulfeda* ; mais deux célébres Voyageurs Anglois, le Docteur *Shau* & le Docteur Pocock ont vérifié le fait. Cette suite d'erreurs dans lesquelles Dom Jean est tombé vient de ce qu'il n'avoit point assez examiné la Côte au long de l'Arabie. Jusqu'à l'Isle de Scheduam, la Flotte Portugaise avoit toujours suivi le rivage d'Afrique. Ce fut de cette Isle qu'elle passa pour la premiere fois sur celui d'Arabie, où l'on peut présumer qu'elle tomba un peu au Nord de la Pointe Sud-Ouest de la grande qui forme les deux Golfes dont j'ai parlé. Cette Pointe, ou ce Cap, est nommé Cap de *Mahomet*, dans la Carte de M. de l'Isle & dans celle du Docteur Pocock. Au reste, il est bien surprenant que la situation de Scheduant ne pouvant être que très-proche du Golfe Oriental en question, Dom Jean & toute sa Flotte ne l'ayent point découvert, non plus que l'Auteur Vénitien du Journal précedent. Nous ne contesterons point à Dom Jean qu'*Elana* ne soit la même chose qu'*Ailan* ; & la ressemblance de ces deux noms, joint à l'autorité de Strabon, qu'il allegue, nous paroît une assez forte preuve. Mais nous verrons à ce moment que les Arabes placent Ailan à l'extrêmité d'un grand Golfe ; & la distance de 1260 stades que Strabon met de Gaza à Ailan, prouve aussi qu'Ailan ne peut être la même chose que Tor. Finissons par observer que la maniere positive avec laquelle Dom Jean nie qu'il y ait aucun Golfe Elenitique du côté de l'Arabie, est peut-être la raison qui fait que ce Golfe ne se trouve point dans les Cartes de Sanson & des autres avant M. de l'Isle.



§. VII.

Arrivée de la Flotte Portugaiſe à Suez. Deſcription de ce lieu. Canaux ouverts par les anciens Rois d'Egypte. Leur uſage. Côtes de la Mer. Baye du côté de l'Egypte. Marées. Vents. Air.

CASTRO. 1541.

LEs Portugais partirent de Tor le 22 d'Avril, & ſuivant leurs obſervations, ils ſe trouverent, le 24, à vingt-neuf degrés dix-ſept minutes de latitude. Le 26, ils rangerent le rivage de fort près, & ſe ſervant tantôt de leurs voiles, tantôt de leurs rames, ils allerent jetter l'ancre, vers le ſoir, ſans avoir fait plus d'une lieue & demie, derriere une pointe de l'Arabie, qui eſt à une lieue de la pointe Nord-Oueſt du Golfe dont on a parlé. Cette ſtation, qui eſt à couvert des vents du Nord, n'eſt qu'à trois petites lieues de Suez. On trouve, à une demie lieue dans les terres, la fontaine de Moyſe, dont on dit que l'eau eſt d'un goût fort agréable. Après avoir jetté l'ancre, on s'empreſſa de deſcendre ſur le rivage, pour découvrir, de-là, le fond de la Mer Rouge & les mâts des Vaiſſeaux Turcs.

Fontaine de Moyſe.

Le 27, on partit à dix heures du matin, en ſe ſervant des rames, & l'on ſuivit la Côte juſqu'à une lieue de Suez. Dom Jean reçut ordre de s'avancer avec deux Vaiſſeaux, pour obſerver la ſituation de la Ville, & choiſir un lieu propre au débarquement.

Environs de Suez.

Toute la Flotte s'étant avancée immédiatement, on arriva devant le Port à trois heures après-midi. On découvrit un grand corps de Cavalerie dans la campagne; &, près de la Ville, deux troupes d'Infanterie. La Flotte Turque étoit compoſée de quarante & une Galeres, & de neuf grands Vaiſſeaux. Les Portugais entrerent dans la Baye, & jetterent l'ancre à l'Oueſt de la Ville, fort près du rivage, ſur un fond de cinq braſſes.

Ville de Suez, & ſes différens noms.

Il eſt certain que Suez eſt la Ville des Heros, *Heroopolis*, qui fut nommée auſſi *Cleopatra*, & *Arſinoë*. Sa latitude du moins eſt la même ſous tous ces noms, comme il paroît par Ptolemée (*a*) & Strabon (*b*), qui placent cette Ville à l'extrêmité du Golfe Arabique, vers l'Egypte. Pline, au Livre VI. de ſon Hiſtoire Naturelle, lui donne le nom de *Danao*, à cauſe des Canaux & des tranchées qu'on avoit ouverts du Nil juſqu'à la Mer. Elle eſt au vingt-neuviéme degré quarante-cinq minutes de latitude. C'eſt le Port le plus voiſin du Caire dans la Mer Rouge, & celui où Cleopatre, Reine d'Egypte, voulut qu'on fît paſſer ſes Vaiſſeaux par terre, pour ſe retirer dans l'Inde après la ruine de Marc Antoine. On prétend que Seſoſtris, Roi d'Egypte, & Darius, Empereur des Perſes, entreprirent de joindre la Mediterannée au Golfe Arabique, en ouvrant un Canal de communication entre le Nil & le Port de (*c*) Suez; mais ils laiſſerent tous deux leur (*d*) ouvrage

Ancien Canal entre cette Ville & le Nil.

(*a*) Table troiſiéme d'Afrique.

(*b*) Geog. l. 17.

(*c*) Les Arabes écrivent *Sivvz*, mais Suez eſt un nom trop uſité dans les Langues de l'Europe pour le changer ici.

(*d*) Cette communication fut exécutée vers 635, par *Amra*, qui conquit l'Egypte pour le premier Calife Ommyan de Damas, & bouchée enſuite, 140 ans après, par *Abujafar al Manſur*. Elle ſervit à tranſporter le blé qu'on envoyoit en Arabie, & elle s'appelloit *Al Khalii al Amir al Momelin*, c'eſt-à-dire, Canal de l'Empereur fidelle.

imparfait. Enſuite Ptolomée renouvella cette entrepriſe, & commença un Canal large de cent pieds, ſur trente de profondeur. Il renonça de même à ſon projet, ſoit qu'il craignît que l'eau du Nil ne devînt ſalée en communiquant avec celle de la Mer, ou, comme d'autres le rapportent, que l'Egypte ne fût entiérement ſubmergée; car on a trouvé, par le calcul des niveaux, que l'eau du Golfe Arabique eſt plus haute de trois coudées que la terre d'Egypte; c'eſt du moins ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, dans Pline, Pomponius Mela, Strabon & les autres.

CASTRO. 1541.

Etat préſent de Suez.

Suez n'eſt à preſent qu'une fort petite Ville, & Dom Jean croit qu'elle ſeroit réduite à rien ſi les Turcs n'y avoient eu continuellement quelques Flottes. Voici ſa ſituation (*a*). Au fond du Golfe, c'eſt-à-dire, ſur la Côte qui fait face au Sud, la terre s'ouvre & laiſſe paſſage à un petit bras de mer qui tourne auſſi-tôt & s'élargit à l'Oueſt, juſqu'au pied d'une petite montagne, qui eſt la ſeule dans ce Canton; & d'où part une pointe de ſable longue & étroite ſur laquelle Suez eſt ſituée. Il y a dans la Ville un petit Château; & dehors, deux tours fort hautes & fort anciennes, qui, ſuivant l'opinion de Dom Jean, doivent être des reſtes de l'ancienne Heroopolis. Mais à l'extrêmité de la pointe de ſable eſt un grand boulevard d'ouvrage moderne, qui défend l'embouchure de la Riviere, & qui commande aſſez le rivage pour empêcher les débarquemens. Les Bâtimens Turcs avoient été tirés à terre; & pour les mettre mieux à couvert, on avoit fait entre eux & le rivage une tranchée fort profonde, dont les bords avoient l'air d'une montagne; de ſorte que l'art avoit ſecondé la nature pour fortifier la Place. Dom Jean de Caſtro jugea qu'il étoit impoſſible de débarquer dans aucun autre lieu que du côté de l'Oueſt, derriere la petite montagne, où l'on pouvoit être à couvert de l'artillerie, & profiter même de la hauteur qui commandoit la Ville pour s'en rendre maître plus facilement. Mais enſuite on trouva qu'à une portée d'arc du rivage, toute la Côte étoit parſemée de bancs de ſables; ſans compter que le fond étoit une ſorte de terre glaiſe, ou de ſable gluant, qui étoit fort incommode pour l'ancrage.

Ruines d'une ancienne Ville.

Dom Jean fut informé que près de la fontaine de Moyſe, à trois lieues de Suez, vers Tor, il y avoit autrefois une grande Ville, dont il reſte encore quelques édifices, mais dont il ne put apprendre le nom. Il ſçut auſſi que le Canal qui exiſtoit autrefois du Caire juſqu'à Suez, quoique rempli & ſans uſage, peut encore être diſtingué par ceux qui voyagent de ce côté-là. On l'aſſura que le deſſein de ce Canal n'étoit pas de joindre la Mer Rouge au Nil, mais ſeulement de conduire de l'eau juſqu'à une Ville qui n'exiſtoit plus; qu'il n'y avoit de-là que quinze lieues juſqu'au Caire, & que malgré les difficultés d'un Pays deſert & couvert de ſable, elles ſe faiſoient aiſément en trois jours; qu'aux environs de Suez il pleuvoit fort rarement; mais que la pluie, quand elle y commençoit, duroit fort long-tems, & que pendant

Propriétés du Canton de Suez.

(*c*) Cette deſcription, qui eſt d'ailleurs fort obſcure dans l'Auteur, ne s'accorde point avec celle du Docteur Pocock, ni avec ſa Carte, qui repréſente la Mer terminée en deux Bayes, diviſées par la pointe, ou l'Iſthme, ſur laquelle Suez eſt ſituée. La Baye du Nord-Oueſt, ſuivant le Docteur, a l'entrée fort large, & fait proprement le fond du Golfe. Celle du Nord eſt étroite à l'entrée, & ſe trouve diviſée auſſi par une pointe qui forme deux Ports.

CASTRO. 1541.

toute l'année les vents du Nord y souffloient avec beaucoup de violence.

De Tor à Suez on compte vingt-huit lieues, sans aucune Isle, ni roc, ou banc de sable qui nuise à la navigation. En partant de Tor, on fait d'abord seize lieues au milieu du Canal, Nord-Ouest par Nord. Jusques-là, les deux Côtes sont constamment éloignées de trois lieues; mais après ces 16 ou 17 lieues, le Golfe commence à se resserrer si fort, que d'une Côte à l'autre il n'y a plus qu'une lieue. En avançant deux lieues plus loin on trouve une pointe basse & fort longue, qui sort de la Côte d'Egypte, & qui, se repliant vers la terre, se courbe assez pour faire une (a) Baye très-spacieuse. Elle revient ensuite vers la mer & se termine à cinq lieues de l'endroit où elle a commencé à se courber, Nord-Ouest par Nord. La terre, au long de cette Baye, est haute & inégale. Elle est aussi fort séche & fort stérile; & l'eau a tant de profondeur dans la Baye, qu'à moins d'être fort près du rivage, on trouve par-tout cinquante brasses. Le fond est doux, & d'un sable lié. Dom Jean est persuadé que cette Baye est l'ancienne Baye Elanitique (b).

Description du Pays entre Tor & Suez.

Ancien Golfe Elanitique.

La profondeur de la Baye fait que vis-à-vis d'elle le Canal n'a pas moins de huit lieues de largeur. Mais les deux Côtes se rapprochent ensuite, & si fort, comme je l'ai déja remarqué, que directement à l'Est de la pointe Nord-Ouest de la Baye, une pointe qui s'avance de l'Arabie ne laisse gueres plus d'une lieue de largeur à la Mer. De ces deux pointes jusqu'à Suez, la Côte s'enfonce encore de chaque côté, & forme une autre Baye, qui a deux lieues & demie de long, sur une lieue & demie de large, & qui a pour fond les terres & le Canal de Suez.

Forme des Côtes de l'Arabie.

A l'égard de la situation & de la forme des Côtes d'Arabie; il s'éleve, à peu de distance au-delà de Tor, une montagne qui, pendant cinq ou six lieues au long du rivage, paroît rayée de rouge depuis le pied jusqu'au sommet, & forme une perspective charmante. Ensuite, s'étendant dix ou douze lieues plus loin, elle finit par un Cap fort large & fort élevé. Delà elle tourne par degrés; & s'éloignant de la Côte, elle y revient à une petite lieue de Suez, où elle se termine tout-à-fait, en laissant entre elle & la Ville une plaine, qui est large, dans quelques endroits, d'une demie lieue, & dans d'autres d'une lieue & demie. Sur le sommet, & sur le penchant de cette montagne du côté de Tor, l'Auteur remarqua, par intervalles, des amas de sable; & comme l'espace, entre la mer & le pied de la montagne, n'est point sabloneux, il jugea quelle devoit être la force des vents de traverse, qui soufflent de l'Ouest & de l'Ouest-Nord-Ouest sur cette partie de la Côte, pour y transporter ce sable à tant de distance & de hauteur. Du côté de l'Egypte opposé à Tor, il régne de grandes & hautes montagnes qui font face à la Côte pendant seize lieues, & qui descendent

(a) Dans la Carte du Docteur Pocock il n'y a aucune marque de cette Baye, ni des deux Caps.

(b) Dom Jean tombe ici fort pesamment sur les anciens Géographes, pour avoir placé le Golfe Elanitique de l'autre côté de cette Mer. Il reproche particuliérement à Ptolemée d'avoir mis ce Golfe sur la Côte d'Arabie, où Tor est à présent; ce qui paroît d'autant plus étrange à Dom Jean, que Ptolemée, dit-il, étoit né à Alexandrie, & qu'il y composa son Ouvrage. Mais on pourroit conclure ici que Dom Jean se perd quelquefois dans la profondeur de ses observations.

ensuite en s'applanissant ; mais c'est pour se relever à la même hauteur, & pour continuer jusqu'à une lieue de Suez, où elles se terminent, ou du moins d'où elles prennent un autre cours (*a*).

Dom Jean, après avoir soigneusement examiné le flux & le reflux depuis Tor jusqu'à Suez, ne les trouva pas differens de ce qu'ils sont dans les autres parties (*b*) de cette Mer. » D'où l'on doit juger, dit-il, quelle » est la malignité ou l'erreur de quelques Ecrivains, qui ont prétendu que » les Juifs n'avoient pas eu besoin d'un miracle pour leur ouvrir un passage » au travers des eaux, parce qu'il leur avoit suffi d'attendre le reflux de la » Mer pour traverser à sec d'une côte à l'autre.

Observations sur le passage des Juifs dans la Mer rouge.

L'Auteur juge encore, sur les observations qu'il fit à la Côte d'Egypte, qu'il n'y avoit que deux endroits où l'on pût former le Canal de communication dont j'ai parlé, avec la Mer Rouge : le premier, à l'ouverture des montagnes, dix-sept lieues au-delà de Tor, & onze de Suez ; l'autre, à l'extrêmité du Golfe, dans le lieu même où Suez est située. De ces deux endroits, c'est Suez qui lui paroît le plus commode, parce que la rerre y est fort basse, la distance du Nil moins grande, & que d'ailleurs il y a un fort bon Port, au lieu qu'il ne s'en trouve aucun dans l'espace que j'ai nommé. Ajoutez que les montagnes de ce côté de la mer étant de roc très-dur, il seroit peut-être impossible de les percer. Ces mêmes raisons firent juger à Dom Jean que Suez doit être le Port où Cléopatre voulut faire passer ses Vaisseaux du Nil, pour se sauver dans l'Inde.

Conjectures sur les anciens Canaux du Nil.

Dans le passage de Tor à Suez, Dom Jean fit trois autres remarques. 1°. Que contre ce qu'on a rapporté de l'Egypte, le Ciel y est souvent couvert de nuées noires & épaisses. Cependant il avoue que si la Mer de ce côté-là est accoutumée à produire beaucoup de vapeurs, le Ciel, qui est au-dessus des terres, peut n'en être pas moins clair & serain ; comme il arrive à Lisbonne, où lorsque le tems est le plus beau du monde, il pleut à Sintra, qui n'en est qu'à quatre lieues. 2°. Que cette même Mer est sujette à quantité d'orages soudains & fort violens ; car au moindre souffle du vent du Nord, qui régne ordinairement sur cette Côte, la Mer s'enfle & s'agite beaucoup. On ne sçauroit s'en prendre au peu de profondeur de l'eau, puisqu'à l'exception du rivage d'Egypte, qui en a fort peu, tout le reste de la Côte est extrêmement profond. C'est aussi à la continuité des vents du Nord qu'il faut attribuer le froid perçant qu'il fait pendant la nuit depuis Tor jusqu'à Suez. L'Auteur rend témoignage qu'il n'en avoit jamais senti de plus vif. Mais quand le Soleil est élevé sur l'horizon, la chaleur est insuportable. 3°. Qu'il apperçut certaines écumes de mer, qu'on appelle autrement *Evilwaters*, les plus grandes qu'il eût jamais vûes. Leur couleur est d'un blanc obscur. Elles ne remontent point plus haut que Tor ; mais de l'autre côté elles sont en fort grand nombre.

Remarques sur les Côtes de l'Egypte.

(*a*) Cette peinture des Côtes de Tor & de Suez s'accorde à merveille avec la Carte du Docteur Pocock.

(*b*) En 1716, le premier de Juin & le second jour de la Lune, la marée monta de 110 pas depuis minuit jusqu'à six heures du matin, au Couvent de Saint Paul, qui est presque à l'opposite de Tor. Voyez les observations du Docteur Pocock sur l'Egypte, *pag.* 128.

§. VIII.

CASTRO. 1541.

Les Portugais quittent Suez. Observation sur les Isles voisines de Scheduam. Port d'Azallaiche & de Bohalel Sohmeh. Remarques sur les Badwis, Farate, Massua, Dahlak. Nom de la Mer rouge. Erreurs des Anciens, & des Modernes. Nom inconnu aux Arabes. Retour de la Flotte à Goa.

La Flotte Portugaise retourne vers l'entrée de la Mer rouge.

On quitta Suez le 28 d'Avril au matin, pour retourner vers Massua. Après avoir fait vingt lieues dans le cours de cette premiere journée, on arriva le soir une lieue au dessous d'un Mont rouge, en forme de pic, qui est sur le bord de la Côte. La nuit suivante on côtoya l'Arabie à petites voiles, avec un vent de Nord-Nord-Ouest assez fort, & l'on mouilla l'ancre à deux heures du matin sur trois brasses de fond. Le Ciel étoit fort obscur, & couvert de nuées véritablement noires. Le 29 au matin, on relâcha à Tor; mais ce fut pour lever l'ancre presqu'aussi-tôt, & gagner un Port nommé *l'Aiguada de Solyman*, qui n'en est éloigné que d'une lieue. On y trouva de l'eau, mais dans des puits qu'il fallut creuser au milieu des sables, assez proche du Rivage, & qui se sentoient aussi du voisinage de la Mer. Le 30 on arriva dans la premiere des trois Isles qui sont à deux lieues au Nord-Ouest de Scheduam. Dom Jean y prit terre avec son Pilote, & trouva par la hauteur du Soleil au Méridien, que la latitude étoit de 27 degrés quarante minutes. (*a*)

Diverses Isles.

Le 1 de Mai, on fit voile vers une grande Isle, où l'on n'arriva que le soir. Elle a deux lieues de long, & dans cet espace elle jette une grande pointe qui s'avance fort près du Continent. Elle offre un excellent Port, où les Vaisseaux sont à couvert de toutes sortes de vents. Le 2 de Mai, on jetta l'ancre le soir au Port de Guelma (*b*), qui signifie *Port de l'eau*. A quelque distance dans les terres, on y trouve un Canal sec, qui sert à conduire les eaux qui descendent, en hiver, de plusieurs montagnes. Pour peu qu'on ouvre la terre, on y rencontre aussi-tôt l'eau fraîche. Ce Port est situé à quatre lieues au Nord-Nord-Ouest de Kossir; mais il ne peut recevoir que de petits Bâtimens, qui y sont fort bien à l'abri des vents du Nord & du Nord-Ouest. Le 4 on fut obligé de tirer à la rame au long de la Côte, & l'on mouilla le soir dans un Port nommé *Azallaiche*, deux lieues au delà de *Schakara* au Sud-Est. Il est bon, quoique fort petit. Sa situation est précisement entre Schakara & la montagne noire. Le vent qui étoit au Nord-Nord-Ouest, obligea de demeurer à l'ancre, toute la nuit.

Port de Guelma.

Port d'Azallaiche.

Bohalel Schame.

Bohalel Schame est un Port spacieux, profond, & fort commode. Il tire son nom d'un celébre *Badwi*, nommé Bohalel, qui étoit accoutumé à venir vendre des bestiaux aux Bâtimens étrangers. *Schame* est un mot Arabe qui signifie terre. Les Portugais trouverent dans ce lieu une fort belle tombe, accompagnée d'une maison, & d'une petite chapelle. C'est la sépulture d'un

Son origine & ses propriétés.

(*a*) La hauteur du Soleil étoit un peu moins de 80 degrés, & la déclinaison de 17 degrés 36 minutes.

(*b*) Ou plûtôt Kallama, ou Kalla'lma.

Arabe de la famille de Mahomet, qui fut ſurpris par la mort en traverſant le Golfe. On voit autour de la tombe une enſeigne militaire & pluſieurs fléches. Les murs de la chapelle ſont ornés d'une ſorte de tapiſſerie. On y lit ſur une pierre quelque recit Arabe, en forme d'épitaphe. La maiſon a pluſieurs puits, & quantité de plantes aromatiques dans un jardin qui l'environne : c'eſt un lieu de pelerinage, où les Mahometans viennent faire leurs prieres. Mais le reſpect & les offrandes qu'il reçut des Portugais, furent d'être pillé, & brûlé juſqu'aux fondemens. Ils obſerverent dans ce Port, des veſtiges de tigres & d'autres bêtes féroces, qui viennent y chercher de l'eau fraîche.

Obſervation ſur les Badvvis.

A l'occaſion du Badwi Bohalel, Dom Jean nous communique ſes obſervations ſur cette eſpece d'Arabes (*a*). Badwi, dans cette langue, ſignifie proprement un homme qui ne vit que du produit de ſes troupeaux. Ces peuples ſont les *Troglodites Ophiophages*, dont parlent Ptolemée, Pline, Pomponius, Mela & d'autres Ecrivains. Ils habitent les montagnes, & les Côtes de la Mer depuis Melinde & Magadoxa en Afrique, autour du Cap de Guardaful & de la Côte d'Abyſſinie, juſqu'à Suez; & toute la Côte d'Arabie, juſqu'aux Détroits d'Ormuz.

Leurs mœurs & leurs uſages.

Les Badwis ſont une race d'hommes ſauvages, entre leſquels il n'y a ni liaiſon, ni confiance, ni aucun principe de ſociété & de police. Ils honorent Mahomet, ſans en être meilleurs Mahometans. Le vol & la rapine ſont l'occupation du plus grand nombre. Ils ſe nourriſſent de chair crue & de lait. Leur habillement eſt ſale & groſſier. Ils ſont d'une agilité & d'une viteſſe ſurprenante. Leurs armes ſont le dard. Ils combattent à cheval & à pied, & jamais ils ne ſont en paix avec leurs voiſins. Ceux qui vivent au long de la Mer, depuis Zeyla juſqu'à Suaquen, ſont la guerre aux Abyſſins. Ceux qui ſont depuis Suaquen juſqu'à Koſſir, la ſont aux Nubiens : depuis Koſſir juſqu'à Suez, aux Egyptiens; & ſur la Côte d'Arabie, aux Arabes. (*b*) Ils n'ont point de Roi, ou de Superieur, ſous la domination duquel ils ſoient réunis : mais ils ſont diviſés en Tribus, dont chacune a ſon *Schah*, ou ſon Seigneur particulier. N'ayant ni Villes, ni établiſſemens fixes, ils ſont errans avec leurs troupeaux. Leur averſion pour les loix & pour le bon ordre, fait que dans les différens mêmes qui s'élevent entre eux, ils n'ont aucune regle de juſtice. Ils s'adreſſent à leur Schah, qui termine leurs querelles & leurs procès ſuivant ſon caprice. Une partie d'entre eux vit dans des trous & des caves; mais la plûpart ſe ſervent de tentes. Ils ont la peau fort noire, & l'Arabe eſt leur langue.

On arrive à l'entrée du Golfe.

Dom Jean s'eſt crû diſpenſé de marquer à ſon retour, tous les Ports qu'il a nommés en arrivant dans le Golfe. Sans avoir averti qu'on eût mouillé l'ancre au Port d'Al-Siddid : on en partit, dit-il, le 10 de Mai, & vers le coucher du Soleil, on arriva contre un banc, à quatre lieues au Sud de Fara-

(*a*) Les Portugais écrivent *Badoies*. Pluſieurs François *Badouins*, & même Bandouins. Cependant dès que tout le monde s'accorde ſur la ſignification du mot, il ſemble qu'on devroit s'en tenir au terme Arabe *Badvvi*, qui ſignifie ce que tout le monde entend.

(*b*) Les Badwis ſont auſſi Arabes; mais ceux qu'ils attaquent ſont des Arabes policés, qui vivent dans les Villes. Il faut entendre de même, ce qu'il dit ici des autres Pays auſquels ils ſont la guerre.

CASTRO. 1541.

te. Le 22, on arriva au Port de Maſſua, où l'on fut reçu avec une joie extrême du reſte de la Flotte. Depuis ce jour juſqu'au 15 de Juin, le vent ne ceſſa point de ſouffler au Nord, au Nord-Nord-Eſt & au Nord-Nord-Oueſt: mais enſuite, juſqu'au 7 de Juillet, il ne fut pas moins conſtant vers l'Eſt, l'Eſt-Sud-Eſt, & le Sud-Eſt. La nuit du dernier jour de juin, on eſſuia un orage ſi violent du Sud-Eſt, qu'il mit les gallions en danger dans le Port. Cette tempête fut accompagnée d'une furieuſe pluie, & d'un tonnerre terrible, qui cauſa beaucoup de déſordre ſur la Flotte. On reſſentit d'autres effets du mauvais tems juſqu'au 7 de Juillet. Enfin, le 9, on mit à la voile avec de meilleures éſpérances; & dans l'eſpace de neuf jours, on arriva heureuſement à la bouche du Golfe, où la Flotte demeura quelque tems à mats & à cordes, pour attendre les Bâtimens qui s'étoient avancés avec plus de lenteur.

Le Golfe Arabique, pourquoi nommé la Mer rouge?

Avant que de quitter la Mer rouge, Dom Jean examina quelles peuvent avoir été les raiſons (*a*) qui ont fait donner ce nom au Golfe Arabique par les Anciens, & ſi cette Mer eſt en effet différente des autres par la couleur. Il obſerva que Pline (*b*) rapporte pluſieurs ſentimens ſur l'origine de ce nom. Les uns le font venir d'un Roi nommé *Erythros* (*c*), qui regna dans ces cantons, & dont le nom en Grec, ſignifie *rouge*. D'autres ſe ſont imaginé que la réflexion du Soleil produit une couleur rougeâtre ſur la ſurface de l'eau; & d'autres que l'eau du Golfe a naturellement cette couleur. Les Portugais qui avoient déja fait pluſieurs voyages à l'entrée des Détroits, aſſuroient que toute la Côte d'Arabie étant fort rouge, le ſable & la pouſſiere qui s'en détachoient & que le vent pouſſoit dans la mer, teignoient les eaux de la même couleur.

Obſervations de Caſtro ſur la couleur de l'eau.

Dom Jean, qui pour vérifier ces opinions ne ceſſa point jour & nuit depuis ſon départ de Socotra, d'obſerver la nature de l'eau & les qualités des Côtes juſqu'à Suez, aſſure que loin d'être naturellement rouge, l'eau eſt de la couleur des autres Mers; & que le ſable, ou la pouſſiere, n'ayant rien de rouge non-plus, ne donnent point cette teinture à l'eau du Golfe. La terre ſur les deux Côtes eſt généralement brune, & noire même en quelques endroits. Dans d'autres lieux elle eſt blanche. Ce n'eſt qu'au de-là de Suaquen, c'eſt-à-dire ſur des Côtes où les Portugais n'avoient point encore pénétré, qu'il vit en effet trois montagnes rayées de rouge; encore étoient-elles d'un roc fort dur; & le Pays voiſin étoit de la couleur ordinaire.

La vérité donc, eſt que cette Mer depuis l'entrée juſqu'au fond du Golfe, eſt par tout de la même couleur; ce qu'il eſt facile de ſe démontrer à ſoi-même en puiſant de l'eau à chaque lieu. Mais il faut avouer auſſi que dans quelques endroits elle paroît rouge par accident, & dans d'autres, verte, & blan-

(*a*) *Faria* (*vol.* 2 *p.* 130) dit, qu'il a compoſé un traité ſur ce ſujet.

(*b*) *Hiſt. nat. l.* 6 *c.* 23.

(*c*) Pluſieurs Sçavans ont ſuppoſé que ce mot, étoit une traductiom d'Edom, qui étoit le *nom* d'*Eſaü*, d'où ils conjecturent que la Mer rouge, auſſi-bien qu'Idumée, avoit pris ſa dénomination. Mais cela eſt peu vraiſemblable: 1°. parce que les Juifs ne l'appellent point Mer rouge, mais *Yam Suf*, qui ſignifie autre choſe. 2°. parce que les Anciens comprenoient tout l'Océan entre les Côtes d'Arabie & de l'Inde, ſous le nom d'Erythreane, ou de Mer rouge; & que le Golfe Perſique en étoit une branche, comme le Golfe Arabique.

Castro. 1541.

che. Voici l'explication de ce Phénomène. Depuis Suaquen jusqu'à Kossir, c'est-à-dire pendant l'espace de 136 lieues, la Mer est remplie de bancs, & de rocs de *Corail*. On leur donne ce nom, parce que leur forme & leur couleur les rend si semblables au Corail, qu'il faut une certaine habileté pour ne pas s'y tromper. Ils croissent comme des arbres, & leurs branches prennent la forme de celles du Corail. On en distingue deux sortes: l'une blanche, & l'autre fort rouge. Ils sont couverts en plusieurs endroits d'une espéce de gomme, ou de glue verte, &, dans d'autres lieux, orange foncé. Or, l'eau de cette Mer étant plus claire & plus transparente qu'aucune autre eau du monde, de sorte qu'à vingt brasses de profondeur, l'œil pénétre jusqu'au fond, surtout depuis Suaquen jusqu'à l'extrémité du Golfe, il arrive qu'elle paroît prendre la couleur des choses qu'elle couvre. Par exemple, lorsque les rocs sont comme enduits de glue verte, l'eau qui passe par dessus paroît d'un vert plus foncé que les rocs mêmes; & lorsque le fond est uniquement de sable, l'eau paroît blanche. De même, lorsque les rocs sont de Corail, dans le sens que j'ai donné à ce terme, & que la glue qui les environne, est rouge, ou rougeâtre, l'eau se teint, ou plutôt semble se teindre en rouge. Ainsi, comme les rocs de cette couleur sont plus fréquens que les blancs & les verds, Don Jean conclut qu'on a dû donner au Golfe Arabique le nom de Mer rouge, plutôt que celui de Mer verte ou blanche. Il s'applaudit de cette découverte, avec d'autant plus de raison, que la méthode par laquelle il s'en étoit assuré, ne pouvoit lui laisser aucun doute. Il faisoit amarer une Flute contre les Rocs, dans les lieux qui n'avoient point assez de profondeur pour permettre aux Vaisseaux d'approcher; & souvent les Matelots pouvoient éxécuter ses ordres à leur aise, sans avoir la Mer plus haut que l'estomac, à plus d'une demie lieue des rocs. La plus grande partie des pierres ou des cailloux qu'ils en tiroient, dans les lieux où l'eau paroissoit rouge, avoient aussi cette couleur. Dans l'eau qui paroissoit verte, les pierres étoient vertes; & si l'eau paroissoit blanche, le fond étoit d'un sable blanc, où l'on n'appercevoit point d'autre mélange (*a*).

Comment l'eau se trouve rouge dans le Golfe.

Elle est aussi verte & blanche.

Pour satisfaire entierement sa curiosité, Dom Jean s'adressa non-seulement aux Pilotes Mores les plus habiles, mais aux Habitans les plus sensés de tous les lieux où la Flotte relâchoit. Il leur demanda ce qu'ils pensoient, ou ce qu'ils avoient appris sur l'origine du nom de la Mer rouge. Sa surprise fut extrême de leur entendre dire sans exception, que ce nom leur étoit entiement inconnu, & qu'ils ne connoissoient cette Mer que par le nom de *Mer de la Mecque* (*b*). Il voulut sçavoir de même s'ils avoient jamais vû l'eau teinte de la poussiere que le vent pouvoit y pousser des montagnes de la Côte. Leur réponse fut qu'ils n'avoient jamais fait cette remarque, & Dom Jean proteste qu'avec toute l'attention possible, il n'apperçut rien lui-même qui lui parût propre à la confirmer.

Le nom de Mer rouge inconnu aux Habitans.

Le 9 d'Août, on mouilla l'ancre dans le Port d'Anchedive, où l'on prit

(*a*) L'opinion de Dom Jean n'explique pas comment les Anciens étendoient bien plus loin le nom de Mer rouge.

(*b*) Cette ignorance pouvoit se trouver parmi les Pilotes; mais les Géographes Arabes, nomment la Mer rouge, Mer de *Hejaz* & de *Yaman*, Province d'Arabie, & Mer de Kolsum. *Voyez Golius in notis ad Alfergani Astron. p.* 144.

CASTRO. 1541.

douze jours de repos. Le 21 on remit à la voile pour Goa, & l'on y arriva heureusement.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

La Note *, marque deux observations, & la Note †, plusieurs.

Latitudes

	deg.	min.		deg.	min.
Socotra.	12	40	Isle de Soarit.	24	10
Bab al Mandul*. . . .	12	15	Port de Gadenauhi . .	24	40
Port de Sorbo	15	17	Port de Tuna	25	30
Port de Schaback . . .	19	00	Al Kossir *	26	15
Port de Dradate	19	50	Isle de Safani al Bahr .	27	40
Baye de Fuschaa	20	15	Isle au Nord-Ouest de Scheduam	27	40
Riviere de Farate . . .	21	40	Tor	28	10
Port de Ras al Siddid †. .	22	00	Suez	29	45
Port de Komol	22	30			
Cap de Ras al Anf . . .	24	00			

CHAPITRE XX.

Description de la Mer de Kolzum, autrement le Golfe Arabique, ou la Mer rouge, tirée de la Géographie d'Abulfeda.

ABULFEDA.

Remarques sur cet ouvrage & sur son Auteur.

CET Ouvrage fut composé l'an de l'Egire 721, & 1321 de Notre Seigneur. L'Auteur se nommoit Abu'lfeda Ismael, Prince de *Hamah*, qui est l'ancienne *Epiphania*. Il mourut l'an 733 de l'Egire, & de Notre Seigneur 1332 (*a*), après avoir vécu 61 an, dont il avoit passé 22 sur le Trône. Pendant toute sa vie, il s'étoit fort appliqué à l'étude de la Géographie, & de l'Histoire, suivant l'usage des Princes Asiatiques de son tems; & les livres qu'il composa dans ces deux genres, sont estimés dans l'Orient. Sa Géographie consiste en tables de latitude & de longitude, à l'imitation de Ptolemée, avec la description des lieux, sous le titre de *Takwim al Boldan*. De cinq ou six traductions qu'on a faites de cet ouvrage, il n'y en a pas une seule qui ait été publiée. Il n'en a paru que les tables de *Sead* & de *Hend*, imprimées dans les voyages de Thevenot, & celles de *Kowarazm*, ou *Karazm*, de *Mawara'lnahr*, ou de la grande Bokharie, & de l'Arabie, dont les deux premieres furent publiées en 1650, par le Docteur *Greaves*, avec une traduction latine; & toutes trois en 1712, par Hudson, dans le troisiéme tome des petits Géographes Grecs. Ma vûe, en donnant ici l'extrait d'Abu'lfeda, est non-seulement d'illustrer les deux Journaux précedens, mais encore de faire voir, qu'il y a effectivement sur la Côte d'Arabie, un Golfe tel que les Anciens le representent, afin que l'erreur de Dom Jean de

(*a*) Le Sçavant Greaves s'est trompé sur le tems de sa mort, & sur la durée de son regne, auquel il ne donne que trois ans. *Voyez* la Préface de M. Gagnier sur la vie de Mahomet par Abu'lfeda, & la Préface de Schulten, sur la vie de Saladin.

Castro n'en introduise point dans la Géographie de cette Côte.

ABULFEDA.

Vûe générale de la Mer rouge.

L'Auteur commence sa description par *Al Kolzum* (*a*), petite Ville à l'extrémité septentrionale de cette Mer, qui s'étend de-là vers le Midi, en tournant un peu à l'Est jusqu'à *Al Kossir*, Port de Kus (*b*). De-là elle continue de s'étendre au Sud, en inclinant un peu à l'Ouest vers *Aydab* (*c*). Ensuite, elle va directement au Sud par Suaquen, petite Isle de la terre des Noirs. Elle continue jusqu'à l'Isle de Dahlak (*d*) qui n'est pas loin du rivage occidental; après quoi avançant encore dans la même direction, elle arrose les Côtes d'Ethiopie jusqu'au Cap de *Mandub*, à l'embouchure du Golfe, où *Bahr al Hend*, (la Mer de l'Inde) joint ses flots avec les siens.

Détroit de Bab al Mandub.

Le Cap de Mandub, & les déserts d'Aden s'approchent de fort près, n'étant séparés que par un Détroit de si peu de largeur, que deux personnes peuvent se voir d'une rive à l'autre. Ce Détroit s'appelle Bab al Mandub. L'Auteur sçavoit de quelques Voyageurs, que Bab al Mandub, est situé de ce côté-ci d'Aden, à la distance d'un jour & d'une nuit de navigation au Nord-Ouest. Les montagnes d'al Mandub sont dans le Pays des Noirs, & peuvent être vûes de celles d'Aden, dans un grand éloignement. C'est tout ce qu'Abu'lfeda raconte du côté occidental de la Mer; mais passant au côté oriental, il dit, que la Côte de Bahr al Kolzum, (la Mer rouge), s'étend au Nord d'Aden, & s'avance autour de la Côte d'Al Yaman (*e*) jusqu'à son extrémité; que de-là elle va toujours au Nord, à Joddah, d'où elle décline un peu à l'Ouest, jusqu'à *Jahafab*, station du peuple d'Egypte (*f*); que de-là s'avançant au Nord, & fléchissant un peu à l'Ouest, la Mer lave les Côtes de *Yanbaah*: (Yamboya) ici elle tourne au Nord-Ouest, & passant par Madian, elle arrive à Aylah, d'où elle descend vers le Sud à *al Tur*, (Tor), dont le mont la sépare en deux bras; qu'enfin retournant au Nord, elle passe à Al Kolzum, où la description commence, & qui est situé à l'Ouest d'Aylah, presque dans la même latitude.

Al Kolzum, Aylah.

Al Kolzum & Aylah sont sur deux bras de mer, entre lesquels la terre s'avance en se présentant au Sud. Cette terre est le mont de Tor, qui est presque dans la même latitude qu'Aylah. Aylah est à l'extrémité de la langue orientale, & Kolzum à l'extrémité de la langue occidentale; de sorte qu'Ay-

(*a*) Ce nom signifie *l'action d'avaller*. Aussi Abu'lfeda, dans sa description de l'Egypte, prétend-il que c'est le lieu où Pharaon fut abîmé dans les flots, & que c'est de-là que les Arabes ont donné le nom de Kolzum à cette Mer. Mais il paroît certain que la Ville de Kolsum est l'ancienne *Clysma*, qui étoit dans la route des Pélerins de la Mecque & qui ne subsiste plus. Le Docteur Pocock, dans sa carte, place Clysma environ 13 minutes plus au Sud que Suez.

(*b*) Ville proche du Nil, un peu au Sud de *Kept*, ou Coptos; ce qui prouve encore que Al Kossir doit être l'ancienne Berenice, comme on l'a déja fait observer.

(*c*) La lettre *H* à la fin des noms Arabes se prononce à peu près comme le *the* Anglois. Cette Ville, au tems d'Al Edrin, vers l'an 1150, étoit un Port fameux, & d'un grand commerce. Mais le Roi de Bega, (ou Beya, partie de la Nubie) & le Soudan d'Egypte, y avoient des Officiers pour recevoir les droits, qui étoient partagés entre eux. Il y avoit aussi une barque de passage pour transporter les Pelerins à Joddah, Port de la Mecque, qui est à l'opposite, & qui n'en est éloigné que d'un jour & une nuit de navigation. *Voyez Geogr. Nubiens. pag.* 44 *&* 45.

(*d*) C'est *Dallaka* dans le Journal de Dom Jean de Castro.

(*e*) La partie méridionale de l'Arabie, que nous nommons l'Arabie heureuse.

(*e*) C'est-à-dire un des lieux où les Pélerins d'Egypte s'arrêtent dans leur marche.

ABULFEDA.

lah eſt plus à l'Eſt, & Tor plus au Sud que Kolzum. Aylah eſt au front du Promontoire qui s'étend dans la Mer. La Mer paſſe entre Tor & la Côte de *Meſr*, (de l'Egypte), c'eſt-à-dire, ce bras de mer, ſur le rivage duquel, Kolzum eſt à l'extrémité. De même la Mer paſſe entre Tor & Hejaz; c'eſt-à-dire ce bras de mer ſur le rivage duquel Aylah eſt à l'extrémité (*a*)

Diſtance entre Tor & l'autre côte.

Depuis le mont de Tor juſqu'à l'une & l'autre des Côtes oppoſées, la diſtance eſt fort petite par mer; mais elle eſt aſſez longue en tournant par le Déſert de *Fakiyah*, parce que ceux qui vont de Tor en Egypte, ſont obligés de faire le tour par Al Kolzum, & que ceux qui veulent aller du même lieu à Al Hejaz, doivent paſſer derrier Aylah. Tor joint le Continent du côté du Nord; mais des trois autres côtés, il eſt arroſé par la Mer. La Mer d'Al Kolzum, après s'être avancée un peu vers le Sud-Eſt, commence à s'élargir des deux côtés, juſqu'à ce qu'elle devient large de 70 milles (*b*). Sa plus grande largeur s'appelle *Barkah al Gorandal.*

CHAPITRE XXI.

Second Siége de Diu par Mahamud Roi de Cambaye, en 1545.

CASTRO. 1545.

Deſſein de cette relation.

QUAND l'ordre du tems & l'importance des faits, ne m'obligeroient pas de placer ici la relation du ſecond ſiége de Diu, elle demanderoit naturellement cette place, en faveur de Dom Jean de Caſtro, dont on vient de lire le Journal, & qui ſe trouvoit Gouverneur de l'Inde pendant ce fameux événement. Après l'idée qu'on a dû prendre des talens de Caſtro pour la navigation, il ne ſera pas moins agréable de le connoître par ſes qualités militaires.

§. I.

Khojah Zaffar attaque le Château de Diu. Mur extraordinaire qu'il veut relever. Belle action d'Anaya. Le Roi Mahamud vient au ſiege. Courage des femmes. Divers aſſauts.

AVEC quelque ardeur que Khojah Zaffar eût pris parti contre les Portugais au premier ſiége de Diu, il n'avoit pas laiſſé de ſe reconcilier

(*a*) Cet endroit eſt fort obſcur dans l'Original Arabe. Mais les Traducteurs Anglois déclarent qu'ils n'y ont rien voulu changer. Ils ſe ſont attachés ſeulement à rendre tous les mots Arabes dans leur véritable ſignification. Voici la Table des ſituations.

	Long.		Lat.	
Kolzum.	18	20	54	15.
Koſſir.	26	00	59	00.
Aydah.	21	00	58	00.
Suaquen.	17	00	58	00.
Dahlak.	14	00	61	00.
Aden.	11	00	66	00.
Bords d'Yaman.	19	00	67	00.
Joddah.	21	00	66	00.
Jabafah.	21	00	65	00.
Yamboa.	29	00	55	00.
Aylah.	28	30	56	40.

La longitude eſt comptée du rivage le plus occidental de l'Ocean Atlantique, qu'on ſuppoſe à dix degrés des Iſles Canaries à l'Eſt; Jazaïr, Al Kaladar.

(*b*) Ce ſont des milles Arabes, de $56\frac{2}{3}$ par degrés. Ils ſont un peu plus grands que les milles géographiques.

avec

avec eux depuis la retraite du Bacha Solyman, & les apparences de l'amitié se soutenoient encore sans aucune altération. Mais ce n'étoit qu'un artifice, pour endormir des Ennemis qu'il ne craignoit pas moins qu'il ne les haïssoit. Sa faveur n'ayant fait qu'augmenter auprès du Roi de Cambaye, il entretenoit ce Prince dans le dessein de secouer le joug à la premiere occasion. Il avoit déja rassemblé des troupes nombreuses & ne se lassant point de la trahison, qu'il vouloit toujours joindre à la force, il gagna un infâme Portugais, nommé Ruy Freire, pour empoisonner la citerne du Château, brûler le Magasin, & faciliter l'accès aux Infidéles, lorsque les Chrétiens s'en défieroient le moins.

CASTRO. 1545. Causes du second siege de Diu.

Cet affreux projet fut découvert par un Ethiopien, un Turc & une femme Esclave. Zaffar allarmé de ce contretems, eut recours encore à la dissimulation. Il fit complimenter Dom Jean de Mascarenhas qui commandoit dans le Château; & feignant d'ignorer ses plaintes, il lui proposa de laisser rebâtir un mur que le foible Garcie de Noronha avoit permis aux Indiens d'élever entre la Ville & le Château, & qu'Emmanuel de Souza avoit eu la fermeté d'abbatre. Zaffar ne se flattoit pas que le Gouverneur Portugais consentît à cette proposition; mais c'étoit un motif qu'il vouloit se préparer d'avance pour rompre ouvertement; & dans l'intervalle, il continua de soutenir les apparences de la paix, en apportant tous ses soins aux préparatifs de la guerre.

Noir projet de Khojah Zaffar.

Mascarenhas ne s'aveugla point sur les dangers qui le menaçoient. Après en avoir informé Dom Jean de Castro, qui venoit d'être nommé au Gouvernement de l'Inde, & tous les Commandans des Places voisines, il tourna toute son attention à se mettre en état de défense, comme s'il n'eût compté sur aucun secours. Tous les ouvrages du Château furent reparés avec une diligence surprenante, & l'on y fit entrer toutes les provisions qu'il pouvoit contenir. Les postes furent distribués. Chaque Bastion eut pour sa garde trente hommes avec un Officier. La porte fut confiée au Lieutenant du Château avec vingt des plus braves Soldats. Un autre Officier fut placé avec le même nombre dans un petit ouvrage avancé; & Mascarenhas s'en reserva cinquante, dans le Corps de la Place, pour être à portée de courir au plus grand danger. Telles étoient ses forces, c'est-à-dire deux cens douze ou quinze hommes, divisés dans la Place & dans les quatre Bastions.

Mascarenhas Commandant du Château, le munit soigneusement.

Zaffar informé des mouvemens qu'on faisoit pour le recevoir, resolut enfin de lever le masque, dans l'opinion que tous les délais lui devenoient nuisibles, en donnant à l'Ennemi le tems de se fortifier. Il s'avança bientôt avec toutes ses forces. Sa premiere attaque fut au Bastion de la Mer. Il avoit fait construire dans cette vûe trois Châteaux sur un Vaisseau d'une prodigieuse grandeur, & monté d'une grosse artillerie, qui devoit battre le mur. Dans les Châteaux, trois cens Turcs, choisis de six cent que le Roi de Zabid lui avoit envoyés de Mocka, devoient écarter les Assiégés qui se présenteroient à la défense du Bastion, en faisant fondre sur eux une grêle de mousqueterie & de feux d'artifice. Mais le Commandant Portugais qui comprit l'usage de cette machine, envoya Jacques *Leite* pour y mettre le feu. Il ne pouvoit choisir un plus brave Officier. Leite prit vingt hommes dans deux petits Vaisseaux, montés de quelques pieces de canon; & quoiqu'il fût dé-

Préparatifs des Ennemis.

Courage de Jacques Leite.

CASTRO. 1545.

couvert, contre son espérance, car il étoit parti dans les ténébres, il s'avança avec tant de courage & de bonheur, qu'il embrasa les ttois Châteaux. En se retirant, il vit sauter la machine en l'air, avec une grande partie des Turcs. La flamme jettoit rant de clarté, qu'elle lui fît découvrir l'Armée ennemie, qui couroit par bataillons pour l'éteindre. Il ajusta son artillerie sur les corps les plus épais, dont il tua un fort grand nombre; sans avoir eu plus de sept hommes blessés dans une action si dangereuse. Ensuite profitant du désordre des Infidéles, il gagna l'embouchure de la riviere, où il leur prit quelques Vaisseaux chargés de provisions, avec lesquels il revint au Château, couvert de gloire.

Kaffar rebâtit un mur abbatu par les Portugais.

Le Général de Cambaye entreprit de rebâtir, à la vûe des Portugais, le mur que Souza avoit abbatu. Le canon du Château, qui lui tua un grand nombre d'Ouvriers, ne l'empêcha point de porter l'ouvrage à sa perfection. Il y planta soixante-six grosses pieces d'artillerie, sans compter une infinité de petites. On en vante une dont la grosseur étoit si prodigieuse qu'elle fit trembler l'Isle entiere, & sauter des parties considérables du Château. Dans cet intervalle, les Portugais virent arriver Dom Ferdinand *de Castro*, Fils du Gouverneur, avec quelques troupes qu'il amenoit à leur secours. Mascarenhas sentoit le besoin d'être mieux informé de ce qui se passoit dans le camp ennemi. Sur le désir qu'il en marqua, Diegue *de Anaya Coutino*, Gentilhomme d'une force extraordinaire, se couvrit la tête d'un casque, & sans autres armes qu'une épée au côté & sa lance à la main, se laissa glisser pendant la nuit au long de la muraille. Il demeura quelque tems en embuscade, à quelque distance du Château. Enfin découvrant deux Mores, qui s'avançoient vers lui, il en tua un d'un coup de lance, prit l'autre entre ses bras, & courut avec cette charge jusqu'à la porte du Château. Sa voix la fit ouvrir, & l'on fut extrémement surpris de lui voir jetter son Prisonnier au milieu de ceux qui étoient venus le recevoir, en leur disant qu'il apportoit de quoi satisfaire la curiosité du Commandant. Mais le reste de cette avanture a quelque chose encore de plus extraordinaire. Annaya s'étoit servi d'un Casque d'emprunt, qu'il avoit donné sa parole de rendre, & qu'il avoit perdu dans la chaleur de sa course, sans y avoir fait attention. Il ne s'en apperçut qu'à son retour; & sans expliquer son dessein, il se laissa glisser une seconde fois au long du mur, il alla chercher le casque sur ses traces; & l'ayant trouvé, il le rapporta fidélement à celui de qui il l'avoit reçu.

Belle action de Coutino.

Mascarenhas observa le jour suivant, dans l'Armée ennemie, un mouvement extraordinaire dont il désira de sçavoir la cause. Six Portugais, excités par l'exemple d'Annaya, sortirent dans l'obscurité, & tomberent entre soixante Mores, qui étoient endormis. Ils en tuerent plusieurs; mais le bruit ayant réveillé les autres, & s'étant même répandu dans les quartiers voisins, ils furent forcés de se retirer, après avoir perdu deux hommes. Les quatre qui rentrerent au Château, ne laisserent pas d'y ramener un Prisonnier, de qui le Commandant apprit que le Roi de Cambaye étoit arrivé au camp avec dix mille chevaux, pour assister, suivant la promesse de Zaffar, à la prise du Château. L'action des six Portugais les avoient si vivement irrités, que redoublant le feu de leur artillerie, ils causerent beau-

Le Roi de Cambaye arrive au camp.

coup de mal aux Assiegés ; mais un Renegat, qui conduisoit les plus grosses pieces ayant été tué d'un coup de hazard, le Canonier qui lui succeda n'eut point assez d'habileté pour se rendre aussi terrible. Cependant une si redoutable batterie faisoit retentir tous les Pays voisins, lorsqu'un boulet du Château tombant dans la tente du Roi, tua un de ses favoris en sa présence, & le couvrit de sang lui-même. Ce spectacle lui inspira tant de frayeur, qu'il partit à l'instant pour retourner dans sa Capitale, en laissant le commandement de sa Cavalerie à *Juzar Kham*, vaillant Abyssin.

Castro. 1545.

La peur l'en fait partir.

Le siege n'en fut pas poussé avec moins de vigueur. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre ; & quoique les Mores fussent infiniment plus maltraités, la proportion du grand nombre au petit rendoit la perte presque égale. Mascarenhas étoit sans cesse aux postes les plus dangereux. Il se proposoit pour modele Antoine de *Silveyra*, qui avoit acquis tant de gloire dans la même occasion. Les femmes du Château, qui n'avoient pas oublié non plus les exemples de leur sexe sous ce brave Commandant, encourageoient les hommes, & partageoient avec eux toutes les fatigues & tous les périls du siege. Une d'entre elles ayant été surprise dans un lieu où les ennemis avoient pénétré, combattit long-tems avec la lance, & soutint si heureusement leurs efforts, qu'elle donna le tems à Mascarenhas d'arriver avec une troupe de Soldats choisis, qui passerent les Mores au fil de l'épée.

Bravoure des femmes Portugaises.

Le principal objet de Zaffar étoit de combler le fossé & d'abbatre le mur. Il ne se passoit pas de jour où ses travaux ne fussent assez avancés pour lui en donner l'esperance. Mais les assiegés n'apportant pas moins d'ardeur pendant la nuit à remédier au mal, le fossé se trouvoit nettoyé & toutes les bréches du soir réparées le lendemain. Sa surprise & son chagrin se changerent en rage. Il donnoit des ordres furieux pour faire commencer brusquement une nouvelle attaque, lorsqu'un boulet lui enleva la tête, & la main droite, sur laquelle il tenoit sa tête appuyée. L'Historien *Faria* raconte que ce Renégat ayant fait le voyage d'Otrante, où il étoit né dans le sein du Christianisme, sa mere avoit fait des efforts inutiles pour le ramener à la Religion qu'il avoit abandonnée. Ensuite, lorsqu'il fut retourné parmi les Infidéles, elle lui écrivit une Lettre, dont l'adresse étoit en ces termes : *A mon Fils Khojah Zaffar, aux Portes de l'Enfer.*

Zaffar est tué d'un coup de canon.

Qui il étoit.

Rumi Kham, fils de Zaffar, succeda au commandement, avec le desir de venger son pere. Tandis que Mascarenhas envoyoit de tous côtés pour hâter les secours, ce nouveau Chef, de concert avec Juzar Kham, entreprit un assaut général, qui commença par les Bastions de Saint-Thomas & de Saint-Jean. La résistance des Portugais dura long-tems, avec une valeur incroyable ; mais étant forcés de ceder au nombre, ils ne purent empêcher l'ennemi de monter sur le Bastion de Saint-Thomas. Ce fut alors que le désespoir les conduisant plûtôt que le courage, ils se rassemblerent, dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, ils fondirent sur cette multitude d'ennemis, qui croyoient toucher à la victoire, &, par des actions dont les Historiens n'ont pas crû que le recit fût possible, ils vinrent à bout de précipiter du haut de leurs murs tous ceux qui échaperent à leurs coups. Il resta, sur leurs remparts, un si grand nombre de Mores, qu'ils jugerent à propos de

Son fils lui succede.

Carnage des Mores dans une attaque.

CASTRO. 1545.

les y enterrer ; non-seulement afin que l'air n'en fût point infecté, mais dans la crainte qu'en les jettant dans le fossé ils ne servissent comme de pont pour faciliter de nouvelles attaques.

Rumi Kham, qui avoit passé toute la nuit en prieres & en processions, donna ordre que l'assaut fût recommencé à la pointe du jour. Deux Bastions furent encore escaladés, sans qu'on pût s'opposer à tant de furieux qui montoient de tous côtés à la fois, avec une infinité d'échelles. Mais lorsqu'étant sur le haut du mur, ils s'y trouverent resserrés dans un lieu plus étroit, les Portugais, dont toute la ressource avoit été de se réünir pour les y attendre, en firent un si affreux carnage, qu'en un moment cet espace fut couvert de deux mille morts. Juzar Kham, Général de la Cavalerie, y fut tué, entre les plus ardens, & son Oncle, qui portoit le même nom, lui succeda. Les autres, forcés de se retirer en désordre, & trouvant les échelles remplies par ceux qui montoient après eux, se précipiterent dans le fossé, ou servirent à précipiter leurs propres compagnons qui leur bouchoient le passage. Il ne perit que sept Portugais dans cette terrible attaque. L'embrasement des feux d'artifices & de la mousqueterie avoit été si extraordinaire, que plusieurs de ceux qui n'étoient vêtus que de coton, voyant la flamme attachée à leurs habits, avoient été obligés de se jetter dans l'eau pour l'éteindre ; & quelques-uns, à demi brûlés, n'en étoient pas moins retournés à leurs postes. Mascarenhas, pour prévenir le même accident, leur fit faire une sorte d'habits, d'un grand nombre de cuirs dorés qui servoient de tapisserie dans ses appartemens. Un jour, ayant découvert le matin que les ennemis avoient élevé pendant la nuit un mont, d'où ils pouvoient observer ce qui se passoit dans le Château, il se mit sur le champ à la tête de cent hommes, avec Dom Pierre d'Almeyde ; il sortit brusquement, & non-seulement il détruisit cette nouvelle machine, mais il ne rentra dans le Château qu'après avoir fait mordre la poussiere à plus de trois cens Mores. Un autre jour, Martin *Botello* sortit vers le soir, avec dix hommes, pour surprendre quelque Infidéle, de qui l'on pût tirer des informations. Il tomba au milieu de dix-huit Mores, à qui la frayeur fit prendre aussi-tôt la fuite, excepté un Nubien fort hardi, qui fit face aux Portugais. Botello, qui ne cherchoit point à lui ôter la vie, se contenta de le saisir au collet ; mais voyant qu'il continuoit de résister, il renouvella l'action d'Annaya ; c'est-à-dire, qu'ayant pris le Nubien entre ses bras, il courut vers le Château, où il rentra heureusement avec cette charge.

Ils sont repoussés.

Grandes actions de plusieurs Portugais.

Les assiegés manquent de provisions.

Cependant le désordre que les feux d'artifice & l'artillerie des assiegeans avoient mis dans les provisions, commençoit à faire craindre la famine ; qui étoit encore un ennemi plus terrible. On étoit déja réduit à des alimens qui révoltoient les plus affamés. Un corbeau, pris sur les cadavres, étoit un mets friand pour les malades, & se vendoit quatre ou cinq écus. On n'étoit pas moins menacé de manquer de munitions. L'ennemi, qui avoit reçu un renfort de dix mille hommes d'Infanterie, préparoit de nouvelles attaques, & l'on s'apperçut bien-tôt que celles dont on découvroit les préparatifs n'étoient pas les plus redoutables. En effet, les Infidéles, étant revenus à l'assaut, escaladerent le Bastion de Saint Jean, & se retirerent aussitôt ; mais leur dessein n'avoit été que d'y attirer les Portugais. A peine fu-

rent-ils descendus de leurs échelles, que le Bastion, qu'ils avoient miné secrettement, sauta tout-d'un-coup avec un fracas épouvantable. Dix-sept Portugais furent enlevés dans l'air. Dix retomberent sans blessure; & l'on admira beaucoup l'intrépidité de Diegue de Sotomayor, qui, sans avoir perdu sa présence d'esprit, retomba la lance à la main. Mais un Soldat eut le malheur d'être jetté parmi les ennemis, qui le massacrerent sur le champ. Mascarenhas avoit eu quelque pressentiment de cette disgrace, en voyant les Mores si prompts à se retirer. Il avoit même ordonné à ses gens de quitter le Bastion. Mais ils avoient été retenus par un téméraire, nommé *Reynoso*, qui les avoit menacés d'accuser leur retraite de lâcheté.

CASTRO. 1545. Mine qui en fait périr un grand nombre.

La bréche se trouvoit si grande, après cet accident, qne les Mores, au nombre de treize mille, se hâterent de retourner à l'attaque. Ce recit paroîtra fabuleux; mais qu'est-il permis d'opposer au témoignage de plusieurs graves Historiens? Cinq Soldats Portugais soutinrent seuls l'effort de cette multitude d'Infidéles, & donnerent le tems à Mascarenhas de s'avancer avec le reste de ses gens. On ajoute, à la vérité, que les femmes, armées comme les hommes, se présenterent avec le même courage, sans être arrêtées un moment par l'image de la mort qui les environnoit de toutes parts. Un Prêtre, le crucifix à la main, encourageoit les deux sexes à se sacrifier pour la Religion & pour la gloire. Le détail des actions est ici supprimé, par la seule raison qu'il paroîtroit sans vraisemblance; & les Historiens se sauvent à la faveur des ténébres, qui obligerent l'ennemi de se retirer après avoir perdu trois cens hommes. Mascarenhas employa toute la nuit à réparer, autant qu'il étoit possible, le ravage des mines & de l'artillerie.

Prodiges de valeur de la part des hommes & des femmes.

Chaque jour faisoit renaître une nouvelle attaque; & les pertes de l'ennemi étoient toujours si considérables, qu'il ne pouvoit y suppléer que par les renforts qui lui arrivoient continuellement. Rumi Khan prit la résolution d'en revenir aux mines. Il perça dans quelques endroits jusqu'au roc. Mais cette entreprise n'eut pas le même succès que la premiere. Mascarenhas, qui avoit l'œil ouvert sur tous les mouvemens des Mores, contremina si heureusement qu'il en fit périr un grand nombre. On commençoit d'ailleurs à recevoir quelque secours, du moins par intervalles; & la nouvelle du départ d'une Flotte, que le Gouverneur des Indes amenoit de Goa, se confirmoit de jour en jour. Dom Alvare de Castro, son second fils, n'avoit pû jusqu'alors arriver à Diu, parce qu'il avoit essuyé une furieuse tempête, qui l'avoit forcé de relâcher à *Basaïm*; mais Antoine *Moniz Barretto*, qui l'accompagnoit, s'étant détaché, avec huit Gentilshommes du même convoi, avoit eu le bonheur de gagner Diu dans une Barque, & de s'introduire dans le Château. L'arrivée imprévûe de cette petite troupe de héros n'avoit pas peu relevé le courage & l'esperance des assiegés. On raconte qu'à leur départ de Basaïm ils n'étoient que sept, avec leur Chef; lorsqu'un autre Gentilhomme Portugais, nommé *Michel Darnide*, demanda d'être reçu dans leur Barque. Ils le refuserent, dans la crainte de nuire à leur navigation par le nombre. Mais Darnide se jetta dans l'eau, son mousquet entre les dents; & les suivant à la nage, il obligea Barretto de le recevoir.

Continuation du siege.

Valeur déterminée d'un Portugais.

On vit arriver ensuite Louis de *Melo & Mendoza*, avec neuf hommes. Ils furent suivis de Dom George & de Dom Edouard de *Menezès*, avec dix-sept

Petits secours qui arrivent aux assiegés.

CASTRO. 1545.

hommes. Dom Antoine d'*Atayde*, & François *Guillermo*, en amenerent trente ; & Ruy *Freyre*, Facteur de *Chaul*, vingt-quatre. Tous ces braves guerriers cherchant à signaler leur arrivée par quelque action d'éclat, tomberent sur l'ennemi, qui s'étoit saisi de plusieurs ouvrages. Le combat fut sanglant pour les Mores. Antoine Moniz Barretto fit des prodiges de hardiesse & de valeur, & chacun se distingua par quelque heureuse témérité. Il n'y eut qu'Antoine Correa qui fut plus maltraité de la fortune. Etant sorti avec vingt hommes pour aller à la découverte, il apperçut douze Mores, qui étoient autour d'un feu. Il exhorta ses gens à fondre sur eux ; mais de quelque raison que vînt leur frayeur, ils ne penserent qu'à se retirer. Correa, désesperé, ne laissa pas de poursuivre les Mores, dans l'esperance d'en arrêter un. Ils l'attaquerent aussi-tôt qu'ils le virent seul, & toute sa valeur ne put le sauver de leurs mains. Ils le menerent à Rumi Kham, qui l'interrogea beaucoup sur la situation des assiegés. Quoique le Château fût dans un état misérable, Correa en fit une peinture si avantageuse, que le Général More, furieux de ses réponses, le fit traîner indignement dans son quartier, & lui fit couper la tête. Elle fut exposée le lendemain, sur la pointe d'une pique, à la vûe du Château.

Correa pris & traîné indignement par les Mores.

Les Portugais, ayant perdu jusqu'alors plus de deux cens hommes, il leur en restoit beaucoup moins ; & de ce reste même, la plûpart étoient ou blessés ou malades ; lorsqu'enfin Dom Alvare de Castro arriva dans le Port avec quatre cens hommes & quantité de munitions. Il avoit pris en chemin un Vaisseau de Cambaye richement chargé. La joie que les assiegés ressentirent de ce secours fut temperée par un accident qui ne convenoit gueres aux circonstances. Les Soldats d'Alvare de Castro, appréhendant les mines, demanderent d'aller ouvertement à l'ennemi. Cette proposition fut rejettée par Mascarenhas, qui la crut dangereuse ; & son refus causa des plaintes & des murmures, qui se terminerent par une révolte ouverte. Le danger d'être accablé dans le Château par ses propres gens, força Mascarenhas de ceder aux mutins. Il fit une sortie, avec cinq cens hommes, divisés en trois corps. On se rendit maître d'abord des postes avancés de l'ennemi, qui se retira dans ses retranchemens. Mais lorsqu'on fut au bord de la tranchée, ceux qui avoient traité leur Général avec tant d'insolence furent les premiers qui s'effrayerent du péril. Mascarenhas leur fit des reproches qui réveillerent néanmoins leur courage. Ils entreprirent l'attaque avec beaucoup de fermeté. Mais toute l'armée des Mores s'étant rassemblée de ses divers quartiers, le nombre l'emporta sur la valeur. Les Portugais se virent forcés de reculer en désordre ; & le Château couroit risque d'être emporté, si la prudence de Mascarenhas, qui s'étendoit à tout, n'eut prévenu le passage d'un corps de cinq mille hommes, dont le dessein paroissoit être d'aller droit à la porte. Mojate Kham, qui le commandoit, tourna vers le Bastion de Saint Thomas, où la résistance de Dom Louis de Souza, rendit ses efforts inutiles. Mascarenhas rallia ses gens, & regagna heureusement la porte du Château. Mais il perdit soixante hommes, dans cette action ; & Dom Ferdinand de Castro, un des fils du Gouverneur des Indes y fut blessé mortellement.

Arrivée d'Alvare de Castro.

Les mutins forcent de prendre un mauvais parti.

Le mal est réparé par Mascarenhas.

Les Mores enleverent, quelques jours après, l'artillerie du Bastion de

San-Jago ; & leurs esperances, qui s'étoient ranimées par le malheureux succès de la sortie, s'enflerent encore plus de ce nouvel avantage. Vasco de Cunna & Louis d'Almeyde arriverent dans cette conjoncture, avec un renfort considérable. Almeyde, qui méditoit un autre dessein, partit aussi-tôt avec trois Caravelles, & ne tarda point à revenir, accompagné de deux grands Vaisseaux de la Mecque, dont il s'étoit saisi, & dont la cargaison fut estimée cinquante mille ducats. Il avoit fait pendre aux mâts quantité de Mores, après leur avoir fait couper la tête, aussi-bien qu'à leur Chef, qui étoit un Officier Janissaire, & qui avoit offert inutilement trois mille ducats pour sa rançon.

Castro. 1545.

§. II.

Dom Jean de Castro arrive à Diu, force les retranchemens des Mores, attaque leur armée & la défait, tue leurs Généraux, & rétablit les Portugais. Il retourne en triomphe à Goa. Honneurs que son Roi lui accorde, & dont la mort l'empêche de joüir.

Il s'étoit passé huit mois depuis le commencement du siege. Toute la diligence de Dom Jean de Castro, Gouverneur des Indes, n'avoit pû rassembler, dans les premiers mois, une Flotte assez considérable pour entreprendre de secourir les assiegés. Mais il ne s'étoit pas relâché un moment, & tous les autres soins, qui avoient troublé son administration, n'avoient point été capables de le refroidir. La mort même de Dom Ferdinand, son fils, n'avoit point alteré sa constance. Quelque douleur qu'il en eût ressentie, il l'avoit dissimulée, jusqu'à prendre un habit plus riche, le jour qu'il avoit reçu cette nouvelle, & tenir son rang aux prieres publiques, pour remercier le Ciel d'avoir conservé Diu sous la domination des Portugais. Il avoit assisté de-là aux jeux & aux réjoüissances du peuple, qu'il avoit lui-même ordonnés dans la même vûe.

Constance de Castro en apprenant la mort de son fils.

Enfin la Flotte s'étoit trouvée prête au commencement de Novembre 1545. Elle étoit composée de plus de quatre-vingt-dix voiles, sans y comprendre trois Vaisseaux qui étoient nouvellement arrivés de Lisbonne. Castro relâcha au Port de Bazaïm, pour attendre les Bâtimens qui s'étoient dispersés depuis leur départ de Goa. Il prit plusieurs Vaisseaux, près de Daman, & faisant couper en pieces les prisonniers Mores, il donna ordre que les membres & les troncs mutilés fussent jettés à l'embouchure des Rivieres, afin que remontant avec la marée ils portassent la terreur sur toutes les Côtes. Il entra dans la Riviere de Surate, où la résistance des habitans du Pays ne l'empêcha point d'y porter le ravage & la destruction. Il traita de même la Ville d'Asoto, sans y respecter même la beauté ; car il fit main-basse sur les femmes de cette Ville & des Places voisines, qui passoient pour les plus belles de cette Contrée.

Ses exploits dans la navigation.

Castro étant arrivé devant Diu, les Mores furent saisis d'étonnement, quoiqu'ils eussent reçu depuis peu du Roi de Cambaye un renfort de cinq

Il arrive devant Diu.

CASTRO. 1545.

mille hommes. Il ſe rendit d'abord au Château; enſuite ayant fait débarquer ſes troupes, il ſe détermina, de l'avis du Conſeil, à ne pas remettre le combat plus loin qu'au jour ſuivant. Les commandemens furent diſtribués. Dom Jean de Maſcarenhas, Commandant du Château, fut chargé de conduire l'avant-garde, qui conſiſtoit en cinq cens hommes. Dom Alvare de Caſtro, & Dom Emmanuel de Lima, compoſerent le corps de bataille, avec chacun cinq cens hommes. Le Gouverneur des Indes s'en réſerva mille, avec un corps d'Indiens. Quelques femmes Portugaiſes, aguerries par les exercices du ſiege, ſe mêlerent en habits d'hommes entre les bataillons, pour aſſiſter les bleſſés. On laiſſa dans le Château, avec trois cens hommes, le Lieutenant de Maſcarenhas. Le 11 de Novembre, à la pointe du jour, cette petite armée ſe mit en marche pour attaquer les forces nombreuſes des Infidelles, qui étoient auſſi-bien défendues par leurs retranchemens que par leur artillerie.

Marche de ſes troupes.

Elles attaquent les Mores.

L'attaque fut commencée avec une bravoure extrême; mais elle coûta la vie à pluſieurs Portugais. Deux Gentilshommes, qui s'étoient défiés mutuellement, & qui étoient convenus que le premier qui paſſeroit la tranchée ſeroit déclaré vainqueur de l'autre, périrent tous deux glorieuſement dans l'entrepriſe. On franchit enfin le foſſé, & le nombre de ceux qui s'y portoient avec la même ardeur fut ſi grand, qu'on ne put diſtinguer à qui l'honneur appartenoit. Coſme Payra, après avoir perdu une jambe, continua de combattre à genoux juſqu'à ce qu'il eût reçu le coup mortel. *Tanadas* s'étant baiſſé, pour tuer un Turc qu'il avoit terraſſé d'un coup de lance, fut tué lui-même par un autre Turc. François d'Almeyde ſuccomba auſſi ſous le nombre, après avoir fait un grand carnage autour de lui.

Ils les forcent dans leur camp.

Maſcarenhas & Dom Alvare de Caſtro entrerent dans un boulevard, qui formoit le coin du retranchement. Ils y planterent deux fois leurs Enſeignes, qui furent autant de fois abbatues. L'arrivée du Gouverneur enflammant l'ardeur du combat, l'ennemi fut pouſſé ſi vigoureuſement qu'il abandonna cet ouvrage. Alors les Portugais entrerent pêle-mêle avec les Turcs, & le carnage devint beaucoup plus ſanglant. Rumi Kham s'avança avec le corps de ſon armée; mais voyant ſes retranchemens forcés, il en ſortit, après une rude eſcarmouche, pour ſe joindre à Juzar Kham.

Dom Jean de Caſtro ne balança point à raſſembler tous ſes gens pour le ſuivre. L'action fut engagée plus réguliérement. Un Religieux Portugais, nommé Antoine *del Cazal*, parut à la tête des rangs, le Crucifix dans une main & la lance dans l'autre. Bien-tôt le champ de bataille fut couvert de morts & de bleſſés. Rumi Kham tourna le dos, mais ce fut pour rallier ſes troupes débandées, & pour revenir à la charge avec tant de furie, qu'il mit à ſon tour les Chrétiens en déſordre. Ici, Dom Jean de Caſtro, bravant mille fois la mort, & preſent de tous côtés par ſes exhortations & ſon exemple, ſervit au gain de la victoire par la promptitude avec laquelle il rétablit tous ſes rangs. Il arriva, pour le ſeconder, que le Crucifix de del Cazal eut le bras caſſé d'une balle ou d'une pierre. Ce brave Prêtre demanda vengeance du ſacrilege aux Portugais raſſemblés, & ce ſpectacle les fit tomber avec tant de furie ſur les Mores, qu'ils les pouſſerent ſans relâche juſqu'aux portes de la Ville. Maſcarenhas, Dom Alvare, & Dom Emmanuel de Lima,

Les Mores regagnent l'avantage.

ma, se mêlant avec les fuyards, eurent la hardiesse d'y entrer avec eux. Ils furent suivis du Gouverneur même, qui s'assura de la porte avec toutes ses troupes ; & se répandant chacun de leur côté dans les rues, ils y firent couler le sang à grands flots. Les femmes & les enfans ne furent pas plus épargnés que les hommes. On ne s'arrêta point au pillage de ce qui pouvoit être embarrassant dans le combat ; mais les pierres précieuses, l'or & l'argent composerent un butin inestimable.

La Ville est sur prise par les Portugais.

Cependant Rumi Kham, & ses principaux Officiers, avoient profité de cet intervalle pour rallier leurs troupes ; & la grandeur de leur perte n'empêchoit pas qu'ils n'eussent encore huit mille hommes sous leurs Enseignes. Dom Jean de Castro & Mascarenhas résolurent aussi-tôt de les attaquer. Cette nouvelle action fut très-sanglante. Dans la chaleur du combat, Gabriel Texeira prit l'étendart de Cambaye, après avoir tué celui qui le portoit, & le planta au milieu du champ de bataille en proclamant la victoire. Elle étoit déja fort avancée, mais ce spectacle la fixa tout-d'un-coup. On apporta au Gouverneur la tête de Rumi Kham, qui s'étoit défendu jusqu'au dernier soupir. Juzar Kham, couvert de blessures, se trouva du nombre des prisonniers. Les Portugais compterent les morts. Ils avoient perdu cent trente hommes ; mais la perte des ennemis montoit à plus de cinq mille, entre lesquels étoient leurs principaux Officiers. On accorda aux Soldats la liberté du pillage. Il se trouva dans la Ville & dans le Camp des Infidelles, quarante pieces de canon d'une grosseur extraordinaire, & plus de deux cens de differentes grandeurs.

Ils remportent une victoire complette.

Perte des deux partis.

Pendant que le Gouverneur s'employoit à réparer toutes les pertes des Portugais, Dom Emmanuel de Lima fut chargé, au commencement de l'année 1546, de nettoyer les Côtes de Cambaye, avec une Flotte de trente Vaisseaux. Il détruisit un grand nombre de Villes, particuliérement celle de *Gogo*, une des principales du Pays. Les Habitans ayant pris la fuite vers les montagnes, il les poursuivit avec tant de bonheur, que les ayant surpris dès la premiere nuit, il les passa tous au fil de l'épée. Les champs furent ravagés, les troupeaux massacrés, & tous les Vaisseaux qui se trouverent au long de cette Côte furent consumés par les flammes.

1546.

Le succès de la Flotte Portugaise à Diu répandit une joie incroyable dans tous les Etablissemens de cette Nation, qui avoient crû lire leur sort dans celui de Mascarenhas & du Château. Mais elle éclata particuliérement à Goa, où Dom Jean de Castro s'étoit attiré l'affection de tous les Habitans. Il leur fit demander une somme considérable, dont il avoit besoin pour le soutien de sa Flotte & pour les réparations du Château de Diu ; & comme il ne pensoit qu'à l'emprunter, il leur envoya ses moustaches pour caution. La Ville les lui renvoya sur le champ, avec de grands témoignages de respect, & la somme qu'il avoit demandée. Les femmes s'empresserent d'y contribuer, & se défirent, à l'envi, de leurs colliers & de leurs bracelets pour la grossir. Mais il eut bien-tôt l'occasion de s'acquitter avec usure, par les richesses qui se trouverent sur un Vaisseau de Cambaye, dont Moniz Barretto se saisit près de Mangalor.

Gloire de Castro.

Confiance qu'on avoit à lui.

Le Château de Diu fut rebâti, avec un grand nombre de nouvelles for-

Il rebâtit le Château de Diu.

CASTRO. 1546.

Il retourne à Goa.

tifications. On y mit une garnison de cinq cens hommes, & Dom George de Menezès fut laissé sur la Côte, avec une bonne Escadre. Le pardon qui fut accordé aux Mores, & les marques de bonté qu'ils reçurent du Gouverneur, servirent bien-tôt à leur faire repeupler la Ville. Enfin, Dom Jean de Castro partit pour Goa, où l'impatience de le revoir avoit porté les Habitans à lui faire une députation pour hâter son retour. Il y fut reçu avec des acclamations & des honneurs, par lesquels on s'efforça de retracer les anciens triomphes de Rome. Les portes & toutes les rues de la Ville furent tendues de riches tapisseries. Dans chaque quartier, le bruit des instrumens de musique fut mêlé à celui du canon ; & tous les Vaisseaux qui étoient dans le Port prirent part à la fête par des illuminations. Dom Jean entra sous un dais magnifique. A l'entrée de la porte, on lui ôta son chapeau, pour lui mettre sur la tête une couronne de laurier, avec une branche dans la main. Devant lui marchoit le Pere Antoine Del Cazal, portant le même Crucifix qu'il avoit au combat, & l'Etendart royal à son côté. A sa suite venoit *Juzar Kham*, les yeux baissés. Six cens prisonniers, couverts de chaînes, fermoient le cortege. Mais il étoit précedé d'un nombre infini de chariots, sur lesquels on portoit le canon & les armes qui avoient été enlevés aux Mores. Les Dames de la Ville, se présentant aux fenêtres, jetterent des fleurs & des eaux parfumées sur le Vainqueur. Enfin, toutes les circonstances de cette fête durent être bien pompeuses, puisque la Reine Catherine de Portugal, lisant la Relation des combats & du triomphe de Castro, dit, » qu'il avoit » vaincu comme un Chrétien, & triomphé comme un Payen.

Son entrée triomphante.

Récompenses qu'il obtient de la Cour de Portugal.

Ce fut dans le cours de la même année que ces glorieuses nouvelles furent portées en Portugal. Le Roi voulut distinguer Castro par des récompenses extraordinaires. Il commença par lui accorder la continuation de son Gouvernement, sous le titre de Viceroi. Ensuite, il nomma Dom Alvare de Castro, son fils, Amiral des Mers de l'Inde. Mais la mort de Dom Jean interrompit toutes ces faveurs. Il étoit mourant, lorsqu'il reçut la premiere ; & sa maladie, si l'on en croit Faria, étoit d'une nature fort extraordinaire. Elle venoit du chagrin qu'il ressentoit, depuis long-tems, du misérable état où les affaires des Portugais tomboient de jour en jour dans les Indes, & de la mauvaise conduite que plusieurs Officiers avoient tenue dans une certaine expédition. En expirant, il demanda pardon à plusieurs d'entre eux de ce qu'il avoit écrit au Roi à leur désavantage, sans qu'on ait pû sçavoir s'il se reprochoit d'avoir poussé trop loin ses plaintes, ou si, par une délicatesse excessive, il avoit quelque regret d'avoir nui peut-être à leur fortune en leur rendant justice. Lorsqu'on lui avoit déclaré qu'il lui restoit peu de tems à vivre, il avoit fait appeller son Conseil, pour déclarer agréablement qu'il ne possedoit rien, & que dans le besoin où il étoit de toutes choses il demandoit qu'on l'assistât de quelque petite partie du revenu du Roi, afin qu'on ne pût pas dire qu'il fût mort de faim. Ensuite, faisant apporter le Livre des Evangiles, il avoit juré, en y portant la main, qu'il n'avoit jamais employé à son usage, ni le revenu du Roi, ni l'argent d'autrui, & qu'il ne s'étoit jamais mêlé du commerce dans la vûe d'acquérir du bien. En effet, après sa mort, on trouva dans ses coffres, pour toutes richesses, trois *Reaux*. Son

Sa mort Chrétienne & glorieuse.

Action remarquable.

CASTRO. 1546.

Son portrait & son caractere.

corps fut apporté en Portugal en 1576, & déposé dans l'Eglise de *Benetica*, qui appartient aux Religieux de Saint Dominique, sur une petite montagne voisine de Lisbonne. On y conserve son portrait, vêtu de rouge, & couronné d'une branche de laurier. Entre un grand nombre de connoissances dont il s'étoit orné l'esprit, il sçavoit plusieurs Langues anciennes & modernes, & son étude principale avoit été celle des Mathématiques. Il gouverna sans hauteur; &, dans les differens états de sa fortune, il se conduisit sans affectation. On le compte pour le XIVe Gouverneur, & pour le IVe Viceroi des Indes Orientales.

Fin du Livre premier.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS EN GUINÉE ET AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

Obſervations préliminaires ſur les premiers voyages des Anglois.



UOIQUE les Portugais ayent été les premiers peuples de l'Europe qui ont entrepris la découverte d'un nouveau monde, & qu'ils y ayent réüſſi long-tems avant toutes les autres Nations, le ſuccès de leurs voyages ne fut pas plûtôt confirmé, que les Anglois aſpirerent à la même gloire. La Guinée avoit été (*a*) reconnue en 1471, par les Flottes du Portugal. Dix ans après, on vit pluſieurs Vaiſſeaux équipés en Angleterre pour tenter la fortune ſur cette Côte.

Ce fut *Jean Tintam*, ſecondé de *Guillaume Fabian*, qui forma ce projet en 1481, ſous le régne d'Edouard. On eſt incertain s'ils en commencerent l'exécution à leurs propres frais, ou ſi ce ne fut point aux dépens du Duc de Medina Sidonia, Seigneur Eſpagnol, qui dans un tems où la Cour de Portugal venoit d'obtenir de celle de Rome un privilege excluſif pour le Commerce des Indes Orientales, crut pouvoir éluder ce Traité en prenant des Anglois à ſon ſervice. Quelque parti qu'on embraſſe ſur un fait ſi obſcur, Jean II. Roi de Portugal, allarmé du bruit de ces préparatifs, fit partir auſſitôt deux Ambaſſadeurs pour la Cour de Londres, dans le deſſein en appa-

(*a*) Reconnue, & non découverte, puiſque les François prouvent que dès l'année 1364. ils exerçoient le commerce ſur la Côte de Guinée.



5
10
15
Cacheo
Curbali R
I. Bissaux
I. Balam
Rio Grande
I. B.ts sagols
Sierra Leona ou Serre Lione
G U I N
C. Furne
R. Pichel
R. Pougue
C. Verga
C. Sagres
I.s Idols
I. Tamara
Bolm
R. Mitomba ou Tagrin
Bure
C. Tagrin ou Ledo
Banc S.t Anne
C. S.te Anne
I. Massacoy ou Ferrellons
Fort Anglois
R. Sherbre ou Sherbera
R. de Galinas
R. Nunnez
Davvala
R. Plizoge
Coste de Grain
C. de Monte
C. Mensurado
R. del Punte ou Junk
Petit Diepe
C. Formosa
C. de Baikos
Sino
Bassé
Battaway
Roches abimées
Cola
R. Sestos
Petit Sestos
Sanguin
Sestre Crow
Crou
Badou
Garaway
Grand Sestre
Petit Sestre
R. Cavalei
Berbi
R. S.t André
Drouin
Colines rouges
Coste d'Ivoire
R. Noire
Jack la Hou
Jack a Jack
Grand Bassam
ou Gammo
Assinez ou Issini
Ostende
C. de Palme
C. la Hou
R. de Sucrin da Costa
C. Apolonia
Coste d'Or
C. des trois P
aut. Tres Pu
Gol
S.t
l'Equateur
0
I. S.t Matthieu
I. Ascention
Longitude de l'Isle de Fer.
Cart
De la Coste Oc
D'Afric
Depuis le XI
de Latitude Sep
Jusqu'au XI.
de Latitude M
Tirée de la Cart
de l'Ocean O
Augmentée sur les Observ
de Barbot Smith Ma
Publie
Par Ordre de
Comte de Ma
en


Nota
‡ Cette marque designe les lieux dont la Latitude a été observée par d'habiles Navigateurs.
A. Anglois.
H. Hollandois.
F. François.
E
ES ESCLAVES
BENIN
Benin
BIAFARA
Fida
Whidah A
ou Juda F
R. Formosa
Aweri
R. de Benin
R. Barbam
Nouveau Calabar
R. Calabar
R. de Rey
C. Formose
GUINÉE
I. Amboises
Mt Amboses
R. des Camarones
Moniba
I. Fernando Po
Rio Borea
Pan Navia
R. Campo
R. Gasa
R. San Benitto
I. Branco
I. du Prince
Portugueze Village
MAIUMBO
I. Corisco
C. Clara
R. Angra
R. Clara
I. St Thomas
Povoasan
R. de Gabon
la Libate
C de Lope Gonsalve
LOANGO
I. Annobon
Gamma
C. Se Catherine
Sette
Mt du St Esprit
les Mamelles
B. de Majumba
C. Salage
Kilongo
Caye
Boaris de Loango
Caconge
Malemba
R. de Loango
R. Zaire
C. Padron
Bansa de Sonho
Pompa
CONGO
R. Lelunda
R. Ambrisi
R. Ouze
Moussola
Danda
I. de Loanda
C. Palmarinho
St Paul de Loanda
Corimbo
C. Ledo
R. Cuanza
Quitima
B. de Poulets
Benguela Velha
20
25
30
10
5
0
5
10

rence de renoüveller les Traités du Portugal avec l'Angleterre ; mais avec l'ordre secret de ne rien négliger auprès d'Edouard, pour obtenir que les Vaisseaux de Tintam fussent arrêtés dans le Port. Ils l'obtinrent. Les raisons qui porterent Edouard à cette déference pour le Portugal ne sont pas venues jusqu'à nous ; mais elles eurent la force d'interrompre une si belle entreprise. Ce fait, qui est rapporté par *Garcie de Resende*, Historien Portugais, dans la vie de Jean II. doit passer pour un témoignage irréprochable que les Anglois ont été des premiers & des plus ardens à former des vûes de navigation par des Mers éloignées. Peut-être faut-il attribuer à la même cause le long intervalle qu'ils mirent ensuite, entre cette tentative & leurs premiers voyages au Sud.

Introduction.

Leur commerce aux Canaries.

D'un autre côté, il paroît constant, par une Lettre dont l'extrait se trouve dans le Recueil (*a*) d'Hackluyt, que dès l'année 1526, & peut-être plûtôt, certains Marchands Anglois, entre lesquels on nomme Nicolas *Thorne*, de *Bristol*, & Thomas *Spacheford*, avoient des relations de commerce aux Isles Canaries. Par cette Lettre, que le hazard a fait conserver, *Thorne* donne avis à Thomas *Midnal*, son Facteur, & à Guillaume *Ballord*, résidens à *San-Luc* en Andalousie, que le *Saint-Christophe*, Vaisseau parti de Cadis pour les Indes Occidentales, portoit, sous son nom, differentes (*b*) marchandises, qui devoient être débarquées à *Santa-Cruz*, dans l'Isle de *Tenerifse*. Il charge ces deux Agens de se rendre dans cette Isle, & d'y demeurer en qualité de Facteurs, non-seulement pour y vendre les marchandises qu'il y envoyoit, mais encore pour lui renvoyer, du même lieu, une certaine quantité de sucre, des peaux & d'autres richesses.

Leur premier voyage en Barbarie.

Enfin, vers le milieu du seiziéme siecle, l'ardeur des Anglois, que d'autres esperances avoient fait tourner jusqu'alors du côté le plus opposé, prit son essor vers le Sud. Il paroit qu'ils n'en durent l'occasion qu'au hazard ; mais ce fut la prudence qui la leur fit saisir. En 1551, le Capitaine Thomas *Windham* fit voile à Maroc sur son propre Vaisseau, qui se nommoit le *Lyon*, pour y conduire deux Princes Mores, dont on ignore les avantures. Les particularités de ce voyage ne sont pas mieux connues, excepté qu'on trouve dans le Recueil de Hackluyt une Lettre de *Jacques Alday*, Domestique de Sebastien *Cabot* ou *Cabota*, dans laquelle il se représente comme le premier Auteur de ce commerce en Barbarie, avec quelques autres circonstances qui ne regardent que sa propre fortune.

Voyages de Windham à Saffi & à Santa-Cruz.

L'année suivante, Windham entreprit un autre voyage à *Zafia* ou *Saffi*, & à *Santa-Cruz*. Comme c'étoit s'écarter du Détroit, cette hardiesse choqua si vivement la Cour de Portugal, qu'elle menaça de faire traiter en ennemis tous les Anglois qui reparoîtroient aux mêmes lieux. Cette menace n'empêcha point que l'année d'après, le même Windham, accompagné d'un Portugais, nommé *Anes Pinteado*, ne formât le dessein d'aller jusqu'en Guinée, avec trois Vaisseaux, montés de cent quarante hommes. Ils firent le commerce de l'or au long de la Côte ; après quoi ils prirent la résolution de s'avancer jusqu'à Benin, pour y charger du poivre. Mais la chaleur du climat causa la mort aux deux Chefs de l'entreprise. Une partie de leurs gens périt après eux, de diverses maladies ; & le reste, qui étoit réduit à quarante, revint à

Premiers voyages des Anglois en Guinée.

(*a*) Vol. 2. Part. 2. pag. 3.
(*b*) L'espece des marchandises y est en détail.

INTRODUCTION.

Plymouth avec peu de richesses, & un seul Vaisseau, après avoir été forcés de brûler les deux autres, faute de Matelots pour la manœuvre.

Voyage de Lok.

En 1554, Jean *Lok* fit le voyage de Guinée avec trois Vaisseaux, & s'étant borné au commerce des Côtes, il en rapporta une quantité considérable d'or & d'yvoire. Ces entreprises furent renouvellées presque tous les ans par d'autres Avanturiers; & ce ne fut qu'en 1585, que certains Marchands ayant communiqué des vûes plus régulieres à la Reine Elisabeth, obtinrent de cette Princesse des Lettres patentes pour le commerce de Barbarie. Cette premiere faveur fut suivie, en 1588, d'une autre permission (*a*) de la Cour pour le commerce de Guinée, entre les Rivieres de *Sanaga* & de *Gambra*. Enfin, dans le cours de l'année 1602, d'autres Marchands obtinrent aussi des Lettres, qui leur accordoient la liberté de commercer depuis la Riviere de *Nonnia*, jusqu'au Sud de *Sierra Leona*, c'est-à-dire, l'espace d'environ cent lieues; & ce fut cette nouvelle Société qui prit le nom de *Compagnie d'Afrique*. Les voyages qui s'étoient faits sur cette Côte n'avoient pas manqué d'exciter les plaintes des Portugais. Hackluyt nous a conservé l'Histoire de tous ces differens; & je ne rejetterai point l'occasion d'en rappeller une partie, lorsqu'elle s'offrira.

Compagnie d'Afrique.

Les vûes des Anglois s'étendant avec le succès de leurs entreprises, ils résolurent, sur-tout après avoir inutilement tenté de découvrir un passage au Nord-Est & au Nord-Ouest, de pousser leurs voyages autour de l'Afrique, par les voyes qui étoient devenues familieres aux Portugais. En 1591, trois grands Vaisseaux exécuterent pour la premiere fois ce dessein, sous le commandement du Capitaine *Raymond*. Une autre Escadre, commandée par le Capitaine *Wood*, suivit cet exemple en 1596, mais avec moins de succès. On ne manquoit point, dans l'intervalle de ces navigations, d'employer des Espions fort habiles, qui partoient souvent avec les Flottes mêmes du Portugal, pour observer la disposition des Mers & l'état des Portugais dans toutes ces Régions. En 1600, un Corps de Marchands, de Gentilshommes, & de gens riches de toutes sortes de conditions, au nombre de cent seize, avec le Comte Georges de Cumberland à leur tête, obtinrent de la Reine Elisabeth une Charte qui leur accordoit la permission d'exercer le commerce aux Indes Orientales, sous le titre de *Compagnie de Marchands Avanturiers*. Depuis ce tems-là il ne s'est point passé deux années sans qu'on ait vû partir, des Ports de l'Angleterre, plusieurs Vaisseaux pour cette riche partie du monde. Telle est l'origine du commerce Oriental que les Anglois cultivent aujourd'hui.

Tentatives & préparatifs des Anglois pour le voyage des Indes Orientales.

J'ai remarqué que long-tems avant qu'ils eussent passé le Cap de Bonne-Esperance dans leurs propres Vaisseaux, divers particuliers de leur Nation avoient fait le voyage de l'Inde, ou par terre, ou sur les Flottes mêmes du Portugal, soit pour observer ce qui se passoit dans ces nouveaux Etablisse-

Divers particuliers le font par occasion.

(*a*) Ces Patentes ont été recueillies par Hackluyt. La premiere fut accordée pour douze ans aux Comtes de Warwick & de Leicester, & à trente-deux Marchands de Londres. La seconde, pour dix ans, à huit personnes d'Excester, de Londres & d'autres lieux. Il paroît, par ces Patentes, qu'on ne faisoit que suivre le Conseil des Portugais qui résidoient à Londres, & qu'on avoit déja fait un voyage avant qu'elles eussent été accordées. *Voyez* Hackluyt, *Vol.* 2. *p.* 2. *p.* 114 *&* 123.

mens, soit pour y prendre quelque part au commerce. Il nous reste quantité de Lettres, & plusieurs Relations de ceux qui firent le voyage par terre; & ces pieces sont trop curieuses pour n'en pas faire entrer quelques extraits dans cet Ouvrage. Mais, de ceux qui passerent sur les Flottes Portugaises, il ne s'est conservé, ou du moins l'on n'a publié que le Voyage de Thomas *Stephens*, qui a pris la peine d'écrire ses propres avantures. Cependant on y peut joindre la Relation du Capitaine *Davis*, qui servit, en 1598, de Pilote aux Marchands de Midelbourg, pour découvrir la route des Indes & la situation des Portugais. Ces deux Journaux, qui sont remplis d'utiles observations, méritent aussi de n'être pas négligés.

INTRODUCTION.

Idée qu'il faut prendre des Voyages & des Relations des Anglois.

Quoique les premiers voyages des Anglois dans les Indes offrent beaucoup de variété, il ne faut pas s'attendre à cette suite continuelle de nouvelles découvertes, d'actions extraordinaires, de batailles, de sieges, & de conquêtes, qui composent l'Histoire des Expéditions Portugaises. Il ne restoit presque rien à découvrir pour les Anglois. Leurs voyages n'avoient gueres d'autre but que le commerce. Leurs Etablissemens se sont formés du consentement des Nations dont ils ont recherché l'amitié. En un mot, ils n'ont point entrepris de conquêtes, & toutes leurs expéditions n'ont été que des entreprises de Marchands. C'est peut-être par cette raison qu'il n'a jamais paru d'Histoire réguliere des voyages & des découvertes de la Nation Angloise, comme les Portugais & les Espagnols ont pris soin d'en publier un grand nombre. Cependant les Mémoires de la Compagnie des Indes, les Lettres de ses Agens, & les Comptes de ses Facteurs, qu'on ne peut soupçonner d'infidélité, les Relations particulieres qui ont paru par intervalles, enfin les remarques que divers Capitaines de Vaisseaux & d'habiles Pilotes ont publiées sur leurs navigations, me mettront en état de rendre un compte assez exact des principaux Voyages & de l'Etablissement des Anglois au Sud & à l'Est.

CHAPITRE I.

Voyage en Barbarie par le Capitaine Windham.

WINDHAM. 1552.

CE Pere (*a*) de la Navigation & du Commerce des Anglois dans les Mers éloignées de leur Isle, étoit un Gentilhomme de Norfolk, qui demeuroit à *Marshfield Park*, dans la Province de Sommerset. Il n'étoit point assez riche pour se charger seul des frais d'une grande entreprise, mais ayant pris le goût de la mer & des voyages en conduisant à Maroc les deux Princes Mores (*b*) dont j'ai parlé dans l'introduction, il fit entrer dans ses vûes, par les mêmes esperances, plusieurs personnes riches, qui n'étoient pas moins passionnées que lui pour augmenter leurs richesses. On nomme *Sir John York*, *Sir William Gerard*, *Sir Thomas Wroth*, & deux Marchands de Londres, nommés *Cole* & *Lambert*.

Ses premiers Associés.

(*a*) On doit cette courte Relation au Sécretaire, ou si l'on veut, à l'Ecrivain du Vaisseau de *Windham*, qui se nommoit *Jones*.

(*b*) J'ai remarqué qu'il ne reste aucune autre trace de ce premier voyage.

WINDHAM. 1552.

Windham fut choisi pour commander trois Vaisseaux, qui mirent à la voile le premier de Mai 1552, à *King's road*, près de Bristol. Celui qu'il montoir, & dont il étoit le principal propriétaire, étoit d'environ cent cinquante tonneaux. Les deux autres étoient moins considérables, & le troisiéme n'étoit même qu'une Caravelle, achetée, par hazard, d'un Portugais qui s'étoit établi à *Newport*, dans le Pays de Galles; mais il n'étoit pas surprenant que ceux qui les avoient équipés eussent voulu risquer peu, pour leur coup d'essai.

Il arrive à Asafi.

Le tems fut si favorable, qu'après une navigation de quinze jours on arriva au Port de *Zafia* ou d'*Asafi*, sur la Côte de Barbarie, au trente-deuxiéme degré de latitude. Une partie des marchandises y fut déchargée, pour être transportée, par terre, à Maroc. Après y avoir renouvellé les provisions, on gagna un autre Port, nommé *Santa-Cruz*, où l'on acheva de se défaire de la cargaison. Elle consistoit en diverses étoffes de laine, en plusieurs parties de corail, d'ambre, de jais, & d'autres marchandises estimées des Mores. Les Anglois trouverent à Santa-Cruz un Vaisseau François, qui n'étant point informé si l'Angleterre étoit en guerre ou en paix avec la France, se retira d'abord fort près de la Ville, pour se mettre à couvert. On y prit ses intérêts jusqu'à tirer, des murs, une volée de canon, qui passa entre les mâts de l'Escadre Angloise. Windham n'en ayant pas moins jetté l'ancre, il lui vint une Pinace, pour s'informer qui il étoit. Mais aussi-tôt que les Mores eurent appris qu'il avoit fait le même voyage l'année précedente, & qu'il étoit venu avec la permission de leur Roi, toutes les défiances se changerent en amitié. Peu de jours après son arrivée, le Viceroi, qui se nommoit *Sthill Manache*, vint le visiter avec beaucoup de politesse. Cependant divers obstacles retarderent si long-tems la cargaison, qu'il se passa trois mois avant qu'on pût rassembler le sucre, les dates, les amandes, & les autres marchandises qu'il devoit recevoir en échange. On étoit alors dans la plus grande chaleur de l'Eté, & plusieurs de ses gens s'en ressentirent par diverses maladies; mais il eut le bonheur de ne perdre personne.

De-là à Santa-Cruz.

Il est bien traité par les Mores.

Il est jetté aux Canaries, & maltraité par les Espagnols.

Les trois Vaisseaux ayant quitté le Port, pour attendre un vent favorable, celui de Windham fit bien-tôt une voie d'eau, qui l'obligea de relâcher à *Lancerota*, du côté de *Forte Ventura*. Les Habitans s'imaginerent, à la vûe de la Caravelle, qu'elle avoit été prise sur leur Nation. Ils fondirent sur quinze ou seize Anglois qui étoient descendus au rivage, & sur soixante-dix caisses de sucre dont on avoit soulagé le Vaisseau de Windham. Le sucre fut pillé, & les Anglois arrêtés. Windham fit avancer aussi-tôt ses trois Chaloupes, remplies de Soldats, qui tuerent dix-huit Espagnols, mirent le reste en fuite, & leur enleverent leur Gouverneur, vieillard de soixante-dix ans. Mais la chaleur de l'action leur ayant fait oublier qu'ils étoient mal pourvus de munitions, ils se virent poursuivis, à leur tour, par des ennemis mieux armés, qui leur tuerent six hommes dans leur retraite. On prit enfin le parti de s'expliquer, & l'on convint que les prisonniers Anglois seroient échangés pour le vieux Gouverneur. Ainsi la paix & l'amitié succederent à la guerre; ce qui n'empêcha point les Anglois d'exiger un certificat par écrit, du dommage qu'ils avoient souffert; & l'on ne manqua point, à leur retour, de les en faire dédommager par les Marchands Espagnols qui se trouverent à Londres.

En

En s'éloignant de l'Isle, ils apperçurent le *Cacafuego*, & d'autres Vaisseaux de l'armée Portugaise, qui venoient jetter l'ancre dans le même lieu. C'étoit une raison de précipiter leur course avec toutes leurs voiles; car ils n'ignoroient pas combien les Portugais étoient offensés de leur nouveau commerce avec la Barbarie. Ils employerent plus de sept semaines à regagner les Côtes d'Angleterre; & le vent les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils n'arriverent à Londres que vers la fin du mois d'Octobre.

Windham. 1552. Son retour à Londres.

CHAPITRE II.

Voyage en Guinée & à Benin, en 1553.

1553.

Les Anglois (*a*) applaudirent si généralement au second essai de Windham, que l'honneur de rendre son nom immortel dans sa Patrie devint pour lui un motif aussi pressant que l'intérêt. D'ailleurs, il se lia d'une amitié fort étroite avec un Voyageur exercé, qui confirma son penchant, en lui faisant naître de nouvelles vûes. Il se nommoit Antoine Anes *Pinteado*. C'étoit un Portugais disgracié de son Roi, qui étoit venu chercher un azile en Angleterre. Il étoit né à Oporto, & son habileté dans tout ce qui appartient à la navigation l'ayant fait distinguer à la Cour de Lisbonne, on lui avoit confié la garde des Côtes du Bresil & de la Guinée contre les entreprises des François. Il avoit été revêtu, en même-tems, d'une Charge de Gentilhomme ordinaire de la Maison du Roi. Mais la jalousie de quelque concurrent lui avoit fait perdre les fruits de son mérite & de son travail. Cet illustre Etranger, digne d'un ami plus vertueux que Windham, consulta moins, pour se lier avec lui, la ressemblance de leurs principes & de leur caractere que le goût qu'ils avoient tous deux pour les voyages. Il lui proposa celui de Guinée, dont il sçavoit mieux que personne qu'il y avoit de grands avantages à recueillir. Deux Vaisseaux, qu'ils firent équiper à Portsmouth, se trouverent en état de partir au mois d'Août 1553. Ils y mirent une bonne artillerie, & cent quarante Soldats. Enfin, chacun prenant le commandement du sien, ils mirent à la voile le 12 du même mois.

Anes Pinteado, Voyageur Portugais.

Il se lie avec Windham.

En passant près de Madere, ils ne purent résister à l'envie de prendre du riz de l'Isle pour leur usage; & cette diversion leur fit rencontrer un grand Gallion du Roi de Portugal, bien monté d'hommes & d'artillerie, qui étoit envoyé précisément pour empêcher les Vaisseaux des autres Nations d'exercer le commerce sur les Côtes Occidentales d'Afrique. Il y a même assez d'apparence que la Cour de Lisbonne avoit été secrettement informée que les deux

Rencontre qu'ils font à Madere.

(*a*) La Relation de ce voyage a été publiée pour la premiere fois, avec celle du précédent, par Richard Eden, dans un petit Recueil, qui fut réimprimé en 1577, avec plusieurs additions, par les soins de Richard Willes. Hackluyt les a insérées toutes deux dans sa collection. M. Eden avertit dans sa Préface qu'il a reçu les matériaux de gens connus & respectés, qui avoient pris la peine de les rassembler. Le titre de Willes est en langage de ce tems-là: *Historye of Traveyle in the West and East Indies, &c. by Eden and Willes. in-quarto*, *p.* 336. L'Ouvrage est précedé d'une description de l'Afrique.

WINDHAM. 1553.

Bâtimens Anglois méditoient quelque projet nuisible au Portugal, quoique rien ne fût plus éloigné de l'intention des deux Capitaines; & le Gallion, qui n'étoit parti vraisemblement que pour les observer, auroit peut-être profité de l'occasion d'arrêter leur course à Madere, s'ils n'eussent paru assez forts & assez résolus pour se faire redouter.

Jusques-là, Windham s'étoit conduit avec Pinteado d'une maniere qui n'avoit pû diminuer l'opinion qu'il lui avoit fait prendre de son caractere. Mais aussi-tôt qu'ils eurent passé Madere, il changea de conduite & de langage. Non-seulement il prit le commandement sur lui seul, mais s'expliquant dans des termes durs & grossiers, & ne craignant point d'abuser de l'ascendant qu'il avoit sur un Equipage composé d'Anglois, pour ôter tous ses droits à ce vertueux Etranger, il le réduisit presque à l'état d'un simple Matelot. Rien n'étoit plus capable de mortifier un Portugais, dont on connoît la sensibilité pour l'honneur.

Windham en use mal avec Pinteado.

Les deux Vaisseaux relâcherent à Saint-Nicolas, une des Canaries, pour y prendre des provisions de chair, qui ne purent être que de chevres sauvages; car cette Isle en est remplie, & n'a presque point d'autres animaux. Ils poursuivirent leur course dans la saison des plus grandes chaleurs; &, pour attendre le tems qu'elles diminuent en Guinée, ils s'arrêterent dans plusieurs Isles désertes. Mais l'ignorance de Windham, qui ne prenoit plus conseil que de son orgueil & de son caprice, les y fit demeurer trop long-tems. Enfin ils tomberent à l'embouchure de la grande Riviere de *Sesto*, sur la Côte de Guinée, où ils auroient pû faire leur cargaison du fruit de cette Contrée, qui est une espece de poivre fort chaud, & dont la figure ressemble à celle de la figue (*a*). Cette sorte d'épice est fort estimée dans les Pays froids, & peut s'acheter en Guinée par des échanges fort avantageux. Mais tous les Anglois de l'Equipage, entraînés par leur imprudent Capitaine, dédaignerent un bien si méprisable en comparaison de l'or dont ils étoient altérés, & demanderent de pousser plus loin leur navigation. On avança l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à la Côte d'or, où, sans s'approcher trop d'un Fort Portugais, situé sur la Riviere de Mina, on se procura, pour des marchandises de peu de valeur, le poids de cent cinquante livres d'or. Et toute la cargaison qu'on avoit apportée d'Europe auroit pû être changée pour ce précieux métal, si les avis de Pinteado eussent été suivis; mais Windham, incapable de raison, voulut pousser jusqu'à *Benin*, qui est cent cinquante lieues au-delà, & directement sous la ligne. En vain Pinteado lui en représenta le danger. Il n'obtint, pour réponse, que des injures & des menaces.

Présomption de Windham.

Il prend un mauvais parti en Afrique.

Son intention étoit de ménager l'Equipage, parce qu'étant informé des qualités du climat, il sçavoit qu'il étoit également dangereux d'y arriver trop tard ou trop tôt. Si l'on arrivoit trop tard, on s'y trouvoit au tems du *Rossia*, c'est-à-dire, de l'hyver du Pays, qui n'est pas dangereux par le froid, mais par une espece de chaleur étouffante, qui produit un air si corrompu que les habits y pourrissent sur le dos. Si l'on arrivoit trop tôt, il falloit s'at-

(*a*) L'arbrisseau qui le porte ne s'éleve pas plus d'un pied & demi ou deux pieds au-dessus de la terre. Le fruit est rouge comme du sang, lorsqu'il est recueilli. Ce n'est qu'une cosse remplie de grains. Les Médecins les appellent *Grana Paradisi*. On verra, dans la suite, ce qui a fait donner ce nom au poivre de Guinée.

tendre aux plus terribles ardeurs du Soleil ; seule raison qui avoit retardé leur course. Mais Pinteado n'étant point écouté, on gagna la Riviere de Benin, où l'on jetta l'ancre.

WINDHAM. 1553. Il arrive à Benin.

Pinteado, un autre Portugais, nommé *Francisco*, *Lambert*, Gentilhomme Anglois, & d'autres particuliers des deux Vaisseaux, se mirent dans leur Pinace, pour remonter la Riviere. Ils en suivirent les bords pendant cinquante ou soixante lieues, dans le dessein d'aller jusqu'à la Ville Capitale. Mais étant descendus sur le rivage, pour y lier quelque commerce avec les Négres, ils furent conduits, par terre, à la Cour, qui n'étoit plus qu'à douze lieues.

Audience du Roi de Benin. Usages du Pays.

En arrivant, ils furent présentés au Roi, dans un cercle fort nombreux de Spectateurs, qui s'empressoient pour les voir. Ce Prince leur parut moins noir que le reste de ses Sujets. Il étoit assis dans une grande salle, dont les murs étoient de terre, & qui n'avoit aucune fenêtre ; mais à la voute, qui étoit de planches legeres, il y avoit des ouvertures, en forme d'entonnoirs, pour la communication de l'air. Le Roi est servi avec beaucoup de respect. Ses Courtisans n'osent le regarder au visage. Ils sont assis à plate terre, les coudes appuyés sur leurs genoux, & la tête panchée sur leurs mains, dont ils se cachent le visage. Ils ne levent jamais les yeux que lorsqu'ils sont appellés par leur nom. Alors, s'approchant du Roi, ils reprennent la même posture pour l'écouter ; & lorsqu'ils se retirent, ils rampent en arriere avec le même respect, parce que c'est un crime de lui tourner le dos.

Les Anglois sont bien reçus de ce Prince.

Les Anglois eurent la permission de se tenir debout, & les caresses du Monarque Afriquain leur inspirerent de la confiance. Il leur demanda, en Portugais, qu'il avoit appris dès son enfance, ce qui les amenoit dans ses Etats. Pinteado répondit qu'ils étoient Marchands, & qu'ils venoient pour faire l'échange des richesses de leur Pays contre les siennes. Cette proposirion fut si agréable au Roi qu'il leur offrit sur le champ de leur faire voir ce qu'il y avoit de poivre dans ses magasins, à condition qu'ils fissent apporter aussi quelques essais de leurs marchandises. Pinteado fit aussi-tôt venir quelques Anglois de la Pinace, avec diverses sortes de petite bijouterie. Le Roi en parut satisfait. Il promit que la cargaison de poivre seroit prête dans l'espace de trente jours ; & si les deux Vaisseaux Anglois n'avoient point assez de marchandises pour rendre la valeur égale, il offrit de leur faire crédit jusqu'à leur retour. En même-tems il donna des ordres pour faire rassembler tout le poivre qui étoit aux environs. Il ne s'en trouva que trente ou quarante quintaux dans ses magasins ; mais dans le cours du mois, la Ville & les lieux voisins en fournirent une quantité suffisante.

Ils se livrent à des excès d'intempérance.

Dans cet intervalle, les Anglois des deux Vaisseaux, s'abandonnant à leurs appetits déréglés, mangerent toutes sortes de fruits à l'excès, & n'userent pas du vin de palmier avec plus de ménagement. Abbatus par la chaleur qui se faisoit sentir la nuit comme le jour, ils ne se refusoient pas non plus le plaisir d'être sans cesse dans l'eau, qu'ils croyoient propre à les rafraîchir. Mais, loin d'y trouver du soulagement, ils s'apperçurent trop tard que le reméde étoit plus dangereux que le mal. Ils se trouverent attaqués de fiévres aigues, & d'une enflure si mortelle, que ceux qui en étoient saisis périssoient sans ressorce. Il en mouroit réguliérement trois ou quatre, & jusqu'à cinq, par jour. Wind-

Maladies qui causent leur perte.

WINDHAM. 1553.

ham voyant diſparoître ſes gens avec cette rapidité, envoya promptement avertir Pinteado & ſes Compagnons qu'il falloit quitter cette pernicieuſe Côte. Ils lui firent répondre qu'il dépendoit de lui de rendre ſes gens plus modérés, en leur faiſant obſerver une diſcipline plus exacte; qu'ils avoient déja raſſemblé une riche proviſion de poivre, & qu'ils en eſperoient beaucoup davantage; qu'il falloit conſiderer de quelle importance il étoit de tirer tout l'avantage poſſible de ce premier voyage, & ne pas ruiner les eſperances communes par un excès de précipitation. Mais Windham, choqué de la réſiſtance qu'on apportoit à ſes ordres, leur fit proteſter que s'ils tardoient à revenir, il mettroit à la voile ſans les attendre. Pinteado ſe flatta de le perſuader par de bonnes raiſons, & retourna ſeul aux Vaiſſeaux, dans cette eſperance. Avant qu'il fût arrivé, le furieux Windham briſa de rage ſa caiſſe de remedes & tous les inſtrumens qu'il avoit apportés pour la navigation, ſans lui rien laiſſer de ce qui pouvoit ſervir à ſa ſanté & à ſon retour. Cet emportement venoit de la crainte où il étoit lui-même de ne jamais quitter cette Côte. En effet, la maladie, dont il commençoit à ſe reſſentir, l'emporta peu de jours après. Pinteado, le trouvant mort à ſon arrivée, n'en pleura pas moins un homme qu'il avoit regardé long-tems comme ſon ami.

Emportemens des Anglois contre Pinteado.

Cependant le déſordre ne ceſſa point par la mort de ſon premier auteur. Pluſieurs Matelots, & même quelques Officiers, s'emporterent contre le Capitaine Portugais juſqu'à le traiter de Juif & lui reprocher de ne les avoir amenés dans un Pays ſi dangereux que pour les y faire tous périr. D'autres tirerent l'épée, en offrant de lui ôter la vie. Comme ils inſiſtoient toujours à partir, il ſe réduiſit à leur demander le tems de faire revenir les Marchands qui étoient demeurés auprès du Roi. Cette priere fut rejettée. Enfin il les conjura de lui laiſſer du moins une Chaloupe, avec quelques vieilles pieces de voile, en leur promettant de ramener leurs Compagnons en Angleterre. Rien n'ayant pû les toucher, il ſe ſervit d'un Négre du Pays pour écrire aux Marchands à quelles violences il étoit expoſé, & leur promettre que ſi l'on menageoit du moins ſa vie, il viendroit inceſſamment les chercher. Les Mutins ne tarderent point à le faire monter à bord malgré lui. Il fut relegué dans la cabane des Valets, & traité ſi indignement qu'il ne recevoit ſa nourriture que de la pitié de cette vile canaille. Les maladies ayant tellement diminué l'équipage qu'il ne reſtoit plus aſſez de Matelots pour la manœuvre, ceux qui avoient conſervé leur ſanté brûlerent un des deux Vaiſſeaux, & partirent ſix ou ſept jours après. Pinteado, pénétré juſqu'au fond du cœur du cruel traitement qu'il recevoit, mourut de chagrin & de langueur. Ses Bourreaux arriverent enfin à Plymouth; mais d'environ cent quarante qu'ils étoient à leur départ pour l'Afrique, il n'en reſtoit pas plus de trente-neuf.

Il meurt de chagrin.

Eclairciſſement honorable pour ſa mémoire.

Eden, Hiſtorien de ce Voyage, touché d'une vive compaſſion pour le ſort de Pinteado, raconte, à la fin de ſa Relation, ce qui s'étoit paſſé entre la Cour de Liſbonne & ce vertueux Portugais. Après avoir été long-tems empriſonné ſur de fauſſes accuſations, il avoit obtenu la liberté, à la ſollicitation du Confeſſeur du Roi, qui avoit fait connoître manifeſtement ſon innocence. Le Roi, ſe repentant de ſa ſévérité, lui avoit accordé un Brevet de Gentilhomme ordinaire de ſa Maiſon, avec une penſion, & d'autres faveurs.

Ce fait eſt vérifié par le Brevet même, qui ſe trouve inſéré dans Eden & dans la Collection d'Hackluyt, & par des Lettres autentiques de Dom Louis Infant de Portugal, dattées le 8 Décembre 1552, par leſquelles ce Prince avoit la bonté d'aſſurer Pinteado, qui s'étoit alors réfugié en Angleterre, que le Roi lui pardonnoit ſincérement, & que non-ſeulement il avoit eu tort de ſortir du Royaume après ſa priſon, mais qu'il pouvoit y revenir, avec certitude d'y être glorieuſement employé. Eden rend témoignage qu'il a vû l'original du Brevet & des Lettres, entre les mains de ſon ami Nicolas *Lieſe*, à qui Pinteado les avoit laiſſés en partant pour le voyage de Guinée. Il ajoute que malgré des invitations ſi avantageuſes, Pinteado n'avoit pû ſe déterminer à retourner dans ſa Patrie, ni même à ſe trouver ſans témoins dans la compagnie d'un Portugais, parce qu'il avoit reçu des avis ſecrets qu'on en vouloit à ſa vie.

Windham, 1553.

CHAPITRE III.

Second Voyage en Guinée, par le Capitaine Jean Lok (a), *en 1554.*

EDEN obſerve que comme il s'eſt moins attaché, dans le Voyage précedent, au cours de la navigation qu'aux circonſtances hiſtoriques, ſon deſſein, dans celui-ci, eſt de ſuivre exactement les remarques d'un Pilote fort habile, qui eut la principale direction de la Flotte, & qui rédigea toutes les obſervations par écrit. Les Avanturiers furent le Chevalier Georges *Burne*, le Chevalier Jean *York*, Thomas *Lok*, Antoine *Hickman*, & Edouard *Caſtelin*. Eden prend ſoin d'avertir que les hauteurs furent priſes avec de bons inſtrumens; mais il paroît néanmoins qu'il s'y eſt gliſſé plus d'une erreur.

Lok. 1554.

Remarque ſur les hauteurs.

Le 11 d'Octobre 1554, on ſortit de la Tamiſe, avec trois Vaiſſeaux, la Trinité, de 140 tonneaux, le Barthelemy, de 90, & le Saint-Jean l'Evangeliſte de 140. Il y avoit auſſi deux Pinaces, dont l'une fit naufrage ſur les Côtes d'Angleterre. On s'arrêta quatorze jours à Douvre, & trois ou quatre à Rye. On toucha encore à Darmouth; après quoi l'on mit à la voile en haute mer.

Départ de la Flotte Angloiſe.

On ſe trouva, le 17 de Novembre, à la vûe de l'Iſle de Madere, qui paroît fort haute du côté Nord-Nord-Eſt, & qui eſt au contraire très-baſſe du côté Sud-Sud-Eſt, où elle jette une longue pointe. A l'Oueſt, on apperçut quantité de ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes, & des campagnes d'une grande blancheur. On vit auſſi quelques maiſons blanches au Sud-Eſt. Le ſommet de la montagne paroiſſoit fort eſcarpé. Au Nord-Eſt, on découvrit une petite Baye, qui a l'apparence d'un Port, & quelques ouvertures dans

Obſervations qu'elle fait à Madere.

(a) En attribuant le fond de cette Relation à Jean Lok, on ſuit le témoignage de Hackluyt; mais la premiere Edition de cet Ouvrage portoit le nom de *Robert Gainsh*, Pilote de Saint Jean l'Evangeliſte. Eden n'en étoit que l'Editeur.

Lok. 1554.

la montagne qui eſt au-deſſus de la Baye. On vit encore un grand rocher à peu de diſtance du rivage.

Et aux Canaries.

Le 19, à midi, on eut la vûe des Iſles Canaries, dont la premiere, qui eſt celle de Palma, eſt au 28 degré. Elle s'éleve en rondeur, & s'étend au Sud-Eſt & au Nord-Oueſt. La partie Nord-Oueſt eſt la plus baſſe. Dans celle du Sud, elle a deux montagnes rondes qui ſe ſuivent. On compte cinquante-ſept lieues, entre la partie Sud-Eſt de l'Iſle de Madere, & le Nord-Oueſt de l'Iſle de Palma. La Flotte, portant au Sud & au Sud par Oueſt, découvroit librement Teneriffe & les autres Canaries. La partie Sud-Eſt de l'Iſle de Palme eſt éloignée d'environ vingt lieues du Nord-Nord-Eſt de Teneriffe, qui eſt ſituée, comme la *Grande Canarie*, & la partie Oueſt de *Forte Ventura*, à vingt-ſept degrés & demi. *Gomera* eſt une fort belle Iſle, mais remplie de monts eſcarpés. Sa ſituation eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Tenerife, & le cours de la navigation, en paſſant entre les deux, eſt Sud par Eſt. Dans la partie méridionale de Gomera, on découvre une Ville. Tenerife eſt une Iſle fort élevée, dont le nom eſt célébre par ſon *Pic*, c'eſt-à-dire, par une montagne d'une prodigieuſe hauteur, qui a la forme d'un pain de ſucre, & dont le ſommet, pendant toute l'année, eſt continuellement couvert de neige. La Flotte fut arrêtée ici par un calme, qui dura depuis ſix heures du matin juſqu'à quatre heures après-midi.

Cap de las Barbas.

Des Canaries on remit à la voile Sud par Eſt, & l'on fit cent lieues pour gagner le Cap de *las Barbas*, qui eſt à vingt-deux degrés & demi. La Côte eſt fort plate aux environs du Cap. On y trouve ſeize & dix-ſept braſſes d'eau. Tout l'eſpace qui eſt juſqu'à ſept ou huit lieues de la Riviere del Oro, eſt frequenté par les Eſpagnols & les Portugais, qui y font le commerce du poiſſon pendant le mois de Novembre. De-là, on porta au Sud-Sud-Oueſt, & au Sud-Oueſt par Sud juſqu'au vingtiéme degré & demi, ſans s'écarter de plus de ſept lieues du rivage. On ſuivit enſuite directement au Sud juſqu'au treiziéme degré, ſans ſe croire à plus de vingt-cinq lieues de la Côte. Le 1 de Décembre, étant à treize degrés, on continua Sud par Eſt, juſqu'au 4 après-midi, qu'on ſe trouva à neuf degrés vingt minutes, & par eſtimation à trente lieues, Oueſt-Sud-Oueſt, des bancs de Rio Grande, qui ont trente lieues de longueur. Le 4, on commença à porter au Sud-Eſt, juſqu'au 9, qu'on ſuivit Eſt-Sud-Eſt; & ſe trouvant le 14 à cinq degrés trente minutes, on jugea, par le calcul, qu'on pouvoit être à trente-ſix lieues des Côtes de Guinée. Le 19, on tint Eſt par Nord, à la diſtance d'environ dix-ſept lieues du Cap *Menſurado*, qui fait face à l'Eſt-Nord-Eſt, & la Riviere Seſto à l'Eſt.

Courſe des Anglois.

Cap Menſurado.

Le 21, on tomba au Sud-Eſt du Cap Menſurado, à deux lieues de diſtance. Ce Cap, qui s'éleve par la pointe avec la figure d'une tête de Marſouin, ſe découvre aiſément. Il eſt preſqu'à ſix degrés. On voit du même côté trois grands arbres, qui ſont les ſeuls ſur une Côte uniquement compoſée de ſable. Le 22, on jetta l'ancre à l'embouchure de la Riviere *Seſto*, où l'on demeura juſqu'au 29. On fit partir d'avance la Pinace pour la Riviere *Dolce*, dans la vûe d'y faire les premieres ouvertures & les préparatifs du commerce.

Rivieres de Seſto & Dolce.

On compte de l'une de ces Rivieres à l'autre, vingt-cinq lieues. Celle de Seſto eſt aiſée à reconnoître par une multitude de rocs qui ſe préſentent au

Sud-Eſt. On trouve auſſi, à l'entrée de la Rade, ſix arbres qui n'ont aucunes feuilles. Cette entrée, qui eſt fort étroite, a ſes dangers, par un roc qui demande des précautions. Toute la Côte, entre le Cap de *Monte* & le Cap de *las Palmas*, s'étend Sud-Eſt par Eſt, & Nord-Oueſt par Oueſt. Il s'y rencontre des rocs qui en ſont éloignés juſqu'à deux lieues, ſur-tout depuis la Riviere Seſto juſqu'au Cap de las Palmas.

Lok. 1554.

L'eſpace des vingt-cinq lieues, qui ſont entre les Rivieres Seſto & Dolce, s'appelle *Cakeado*. On y trouve, au Sud-Eſt, deux endroits, l'un nommé Chagro, l'autre Chae, où l'eau fraîche eſt en abondance. Il y a auſſi une fort bonne Rade, qui ſe nomme Saint-Vincent, vis-à-vis de laquelle eſt un roc caché ſous l'eau, à deux lieues & demie du rivage. Au Sud-Eſt de ce roc, on voit une Iſle qui en eſt à trois ou quatre lieues, mais qui n'eſt pas à plus d'une lieue de la Côte; & vers l'Eſt-Sud-Eſt de cette Iſle on découvre, tout à la fois, un autre roc qui s'éleve au-deſſus de l'eau, à l'embouchure de la Riviere Dolce. Le côté Nord-Oueſt de cette Riviere eſt un Pays plat & couvert de ſable. Le côté Sud-Eſt a l'apparence d'une Iſle, mais ne préſente aucun arbre. Le fond eſt excellent dans ce lieu, & n'a pas moins de treize ou quatorze braſſes. On y jetta l'ancre le 31 de Décembre. Il faut remarquer que le Cap de las Palmas eſt la partie la plus méridionale de toute la Côte de Guinée, & qu'il eſt à quatre degrés un tiers.

Rade de Saint-Vincent.

On remit à la voile le 3 de Janvier. Depuis le Cap de las Palmas juſqu'à celui de Tres Puntas, la Côte eſt belle, & la navigation ſans danger. A vingt-cinq lieues du premier, on s'apperçoit que la terre s'éleve par degrés juſqu'à Santra, & lorſqu'on avance vers celui-ci, on découvre, au Nord-Oueſt, deux grands rocs, entre leſquels on trouve, dans une petite Baye, le Château d'*Arra*, qui appartient au Roi de Portugal, & qu'on reconnoît d'autant plus facilement, qu'il n'y a point d'autres rocs depuis le Cap de las Palmas juſqu'à celui de Tres Puntas. Cette Côte s'étend Eſt par Nord & Oueſt par Sud. On compte depuis un Cap à l'autre quatre-vingt-quinze lieues. La pointe la plus occidentale du dernier s'étend en terre baſſe, l'eſpace d'un mille dans la mer. La Flotte y arriva le 11 de Janvier.

1555. Belle Côte, & ſans danger pour la navigation.

Le 12, on ſe trouva vis-à-vis d'une Ville nommée *Samma*, à huit lieues Eſt-Nord-Eſt du Cap Tres Puntas. On s'y arrêta quatre jours. Le Gouverneur Portugais ne permit de débarquer qu'après avoir reçu des ôtages. On lui envoya le neveu de Sir Jean York; mais faiſant naître enſuite d'autres difficultés, il ne voulut ſouffrir aucune ſorte de commerce avec les Anglois. Son injuſtice alla juſqu'à retenir l'ôtage qu'on lui avoit confié, & à faire tirer quelques volées de canon ſur la Flotte. On leva l'ancre le 16, pour gagner le Cap de *Correa*, où demeuroit un Gentilhomme Portugais que les Anglois ne connurent que par le nom de Dom Jean, mais qui les reçut avec beaucoup de civilité. Ce Cap n'eſt qu'à quatre lieues à l'Eſt du Château de Mina, où ils arriverent le 18. Ils y vendirent tous leurs draps, à l'exception de deux ou trois ballots.

Ville de Samma. Les Anglois y débarquent.

Cap de Correa. Dom Jean, Gentilhomme Portugais.

Le 26, ils firent voile vers la *Trinité*, qui eſt à ſept lieues de *Mina*, où ils vendirent une partie de leurs merceries, comme à *Perekow*, & à *Perekow Grande*, qui ſont deux autres Places, huit ou neuf lieues plus loin. La derniere ſe reconnoît aiſément à quantité de palmiers, qu'on apper-

La Trinité.

Lok. 1555.

çoit ſur le rivage. Elle a auſſi une grande montagne à l'Oueſt, qui ſe nomme *Monte Rotondo*.

Retour des Anglois.

Comme les Anglois ne s'étoient propoſés que la vente de leurs marchandiſes, ils ne penſerent, après l'exécution de ce deſſein, qu'à retourner directement en Angleterre. Ils partirent le 13 de Février, en ſuivant les Côtes, juſqu'à ſept ou huit lieues du Cap de Tres Puntas. Le 15, à huit heures du ſoir, ils mirent en pleine mer; mais dans la ſaiſon où l'on étoit, ils eurent l'occaſion de remarquer (*a*) combien les Courans & la varieté continuelle des vents rendent la navigation difficile & dangereuſe.

Varieté des Courans & des vents.

Avant que d'arriver au Cap de Tres Puntas, on avoit envoyé la Pinace au long de la Côte, pour achever de vendre quelques merceries qui reſtoient. Les Négres, d'un lieu qui n'eſt pas nommé, offrirent aux Anglois de les conduire dans un lieu où ils trouveroient de l'or en abondance. Mais la vûe d'un Brigantin Portugais, qui croiſoit ſur cette Côte, leur fit prendre le parti de rejoindre promptement les deux Vaiſſeaux.

Autres obſervations ſur ce voyage.

Il paroîtra fort étrange, qu'après avoir fait, en ſept ſemaines, le voyage d'Angleterre en Guinée, on employa cinq mois entiers pour le retour. Le mal fut attribué à la force du vent, qui étoit continuellement à l'Eſt, ſurtout vers le Cap Verd. De ſorte qu'on fut obligé de faire un tour immenſe pour trouver un vent Oueſt, dont on avoit beſoin. On perdit, dans tout le cours du voyage, vingt-quatre hommes, auſquels on avoit ſubſtitué, pour la manœuvre, des Eſclaves Négres d'une très-belle taille, & qui s'accommoderent fort bien de l'air & des alimens de l'Europe. Auſſi l'Auteur établit-il pour principe, que les habitans naturels des Pays chauds ſe font plus facilement au froid, que ceux des Pays froids à l'excès de la chaleur; &, quand l'experience ne le prouveroit pas, il ſuffit, dit-il, pour ſe le perſuader, de faire réflexion que la chaleur exceſſive diſſipe l'humide radical, & que le froid au contraire le reſſerre & le conſerve. Mais ce qui eſt plus ſurprenant, c'éſt qu'au lieu qu'en Afrique, ſous la ligne, & dans les Régions voiſines, l'air eſt d'une chaleur extrême, & les peuples fort noirs, avec des cheveux courts & friſés, qui reſſemblent à de la laine; au contraire, dans les Pays de l'Amérique dont la ſituation eſt la même, l'air eſt temperé, & les habitans ne ſont qu'olivâtres, avec des cheveux plats & fort longs.

Profits que les Anglois en retirerent.

La petite Flotte Angloiſe rapporta, au Port de Londres, plus de quatre cens livres peſant d'or, à vingt-deux carats; trente ſix barils de poivre de Guinée, & deux cens cinquante dents d'éléphans de differentes grandeurs. Eden rend témoignage qu'il en meſura pluſieurs, auſquelles il trouva neuf pieds de longueur. D'autres avoient l'épaiſſeur de la cuiſſe d'un homme, & quelques-unes peſoient quatre-vingt-dix livres. On prétend qu'il s'en trouve en Afrique, qui peſent juſqu'à cent vingt-cinq livres. Il y en avoit d'une autre ſorte; c'étoient des dents de jeunes éléphans, d'un, de deux & de trois ans, dont les unes avoient un pied & demi de longueur, d'autres deux pieds, ſuivant l'âge de l'animal. Les plus groſſes dents de l'éléphant croiſſent à la machoire d'en haut, & non à celle d'en bas comme la plûpart des Peintres les repréſentent.

(*a*) L'Auteur de la Relation, entre ici dans un grand détail d'obſervations qui ne conviennent abſolument qu'aux gens de Mer.

Lok.
1555.
Prodigieuse tête d'un éléphant.

Les Voyageurs Anglois rapporterent aussi de Guinée la tête entiere d'un éléphant, que M. Eden vit chez un Marchand nommé le Chevalier Juddes. Elle étoit si grosse que les os seuls & le crane, sans y comprendre les dents, pesoient environ deux cens livres; de sorte qu'au jugement de l'Auteur, elle en auroit dû peser cinq cens dans la totalité de ses parties.

Observations de l'Auteur sur l'Afrique.

Les remarques que le Capitaine Lok fit sur les qualités du Pays & sur les habitans ne méritent pas d'être ici fort étendues. *Les Négres*, dit-il, *possédent une grande partie de l'Afrique.* Cette observation pouvoit alors être fort nouvelle en Angleterre. Ils s'étendent, ajoute-t'il, jusqu'à l'Océan du côté de l'Ouest; & du côté du Sud, jusqu'au Fleuve *Nigritis*, ou *Niger*, qui s'accroît & diminue dans les mêmes-tems que le Nil, & qui produit les mêmes especes d'animaux, tels que des crocodiles. M. Eden s'imagine que l'Auteur parle ici de la Riviere du Senegal, que les Portugais appellent *Sanaga*; d'autant plus que ce qu'il rapporte des habitans s'accorde avec d'autres témoignages. D'un côté de la Riviere, ils sont, dit-il, grands & noirs; de l'autre, ils sont bruns & petits.

Pendant la nuit, il arrive souvent, dans ces régions, que la Lune répand une chaleur sensible, & qui vient d'elle si directement qu'on ne peut s'y méprendre. On connoît si bien, aujourd'hui, ces especes de jets-d'eau qui se forment quelquefois dans ces Mers, & qui peuvent soulever un Vaisseau jusqu'à le mettre en danger, qu'il seroit inutile de s'arrêter ici à cette observation. Ils étoient connus d'Aristote, qui les attribuoit à l'attraction de la Lune. Mais à l'occasion de ce Phénomene, l'Auteur raconte, d'après Richard *Chancellor*, qui le tenoit de Sebastien Cabot, que vers la Côte du Bresil, Cabot avoit été enlevé, dans son Bâtiment, par une de ces colonnes d'eau & jetté assez loin dans les terres.

Usage des Princes Afriquains.

Les propriétés & les usages de la Guinée s'attirerent aussi l'attention des Marchands Anglois. Lok raconte que les Princes se piquent la peau & la font élever en diverses figures, qui lui donnent assez de ressemblance à nos damas à fleurs. Quoiqu'ils soient nuds, les principaux, & sur-tout les femmes, sont si chargés de colliers, de bracelets, de plaques, & de chaînes, d'or, de cuivre & d'yvoire, que ces ornemens leur couvrent une grande partie du corps. Eden avoit un de ces bracelets d'yvoire, qui pesoit trente-huit onces. Il étoit d'une seule piece, & travaillé assez curieusement, avec un trou, creusé au milieu pour y passer la main. Quelques Négres en portent, aux deux jambes, de si pesans qu'ils en sont gênés dans leur marche. Entre plusieurs instrumens d'or, que les Anglois reçurent d'eux en échange, il y avoit des chaînes & des colliers pour des chiens. Leur maniere de commercer est prompte & fidéle. Ils ont des mesures & des poids pour les marchandises qui en demandent. La politesse, ou du moins la douceur, est si nécessaire avec des peuples si barbares, que s'ils s'apperçoivent qu'on en manque ils refusent toutes les offres de commerce. Un Anglois prit un jour, sans leur permission, une civette, dont il ne s'imaginoit point qu'ils fissent beaucoup de cas, se persuadant encore moins qu'une incivilité, ou, si l'on veut, une violence commise dans un Canton pût nuire au commerce dans un autre endroit. Mais quoiqu'on n'eût pas perdu de tems pour se rendre dans un autre Port assez éloigné, on y trouva déja les Négres informés de cette injure. Ils refuserent constamment

Lok. 1555.

d'envoyer leurs marchandises au bord de la mer, jusqu'à ce que l'offenseur eût restitué la civette.

Leurs maisons sont composées de quatre piliers ou de quatre troncs d'arbres, couverts de branches. Ils ne se nourrissent communément que de racines & de poissons. Leur mer est si féconde qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup d'habileté pour la pêche. Le poisson volant s'y trouve comme dans les Indes occidentales. Quelques Anglois ayant entrepris de saler du poisson de la Côte, eurent l'occasion de faire une autre remarque; ils trouverent qu'il ne prenoit point le sel. Cependant l'Auteur assure, qu'ayant fait la même épreuve, il s'en trouva qui le prenoit pour huit ou dix jours. Mais ce qui paroîtra plus admirable, c'est que le poisson qu'on avoit apporté d'Europe se corrompit à mesure qu'on approchoit de cette Côte; & qu'au retour, il redevint fort bon, lorsqu'on arriva dans les climats tempérés.

Remarques phisiques.

Le pain du même Pays est d'assez bon froment, car on peut donner ce nom à leur bled, qui est rond comme nos poids, mais blanc & brillant, comme les perles qui ont perdu leur lustre. L'épi est long deux fois comme la main, & n'a pas moins de cinq pouces de grosseur. Le tuiau est de la grosseur du petit doigt. Leur maniere de le préparer est fort bizarre. Ils écrasent avec les mains, entre deux pierres, autant de bled qu'ils croient en avoir besoin pour leur famille, & l'ayant ainsi réduit en farine, ils en font une pâte fort mince, qu'il mettent cuire au Soleil. Toute la substance de ce bled, tourne presqu'entiérement en farine, sans qu'il reste de son. M. Eden compta dans un seul épi, deux cens soixante grains. Leur boisson est de l'eau, ou le jus qui distile des branches coupées de leurs stériles palmiers, car ces arbres ne portent là aucun fruit. Ils suspendent le soir sous ces branches de grandes gourdes pour recevoir la liqueur qui distile pendant la nuit. Le gout en est doux & agréable. Ils ont aussi des féves aussi grosses que des châtaignes, & fort dures, qui sont couvertes d'écailles, au lieu de cosses.

Coquilles qui s'attachent aux Vaisseaux & qui se changent en Oiseaux.

Lorsque les trois Bâtimens Anglois arriverent au Port de Londres, on trouva les quilles toutes couvertes de certains coquillages longs de deux pouces, & assez gros pour y faire entrer le doigt. Plusieurs Matelots assurerent, mais avec peu de vraisemblance, que d'une certaine substance glaireuse qui se trouve dans ces coquilles, se formoient les oiseaux de mer, qu'on appelle *Barnaques*. On a vû quelquefois des coquilles de la même espece, mais qui n'ont qu'un quart de cette longueur, attachées aux vaisseaux qui reviennent d'Irlande. L'Auteur remarque encore que les trois Bâtimens étoient mangés en plusieurs endroits par des vers qui s'appellent *Bromas* & *Brissas*, & qui se glissant entre les planches, les dévorent entierement, sans alterer la superficie.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

	Deg.	Min.		Deg.	Min.
Madere, pointe de N. N. E.	32	0	Cap Mensurado . . .	6	0
Isle de Palma	28	0	Riviere Sesto	5	40
Tenerife	27	30	Cap de las Palmas . .	4	20
Grande Canarie . . .	27	30	Riviere de los Portos. .	4	40
Cap de las Barbas . . .	22	30			

Lok. 1555.

Variations de l'Aiguille aimantée.

Latitude,	45	0	Variation	8	0	W.
	40	0		15	0	
	30	30		5	0	

CHAPITRE IV.

Premier Voyage de Guillaume Towtson à la Côte de Guinée, en 1555 (a)

1555. Towtson.

La crainte des Portugais, ou la difficulté des préparatifs, arrêtoit encore les Marchands d'Angleterre, puisqu'on ne trouve point d'autre voyage au Sud en 1555, que celui du Capitaine Towtson. Il partit de Newport Haven dans l'Isle de Wight, le lundi 30 de Septembre, avec deux excellens Vaisseaux, le *Hart* & le *Hind*, dont les Pilotes se nommoient *John Ralph* & *William Carter*. Le projet du voyage étoit d'aller commercer aux environs de la riviere Sesto; & Towtson, qui avoit accompagné l'année précédente le Capitaine Lok en qualité de simple passager, se promettoit beaucoup de fruit de son expérience. Il eut d'abord à combattre les vents, qui lui firent employer plus d'un mois à gagner Darmouth. Enfin il y remit à la voile le 20 d'Octobre, & portant au Sud-Ouest, il se trouva le troisiéme jour de Novembre à la vûe de *Porto Santo*, petite Isle à trente trois degrés de latitude, qui est possedée par les Portugais. Elle n'a que trois lieues de long sur une de largeur. En venant du Nord-Nord-Ouest, elle a l'apparence de deux petites montagnes, qui sont près l'une de l'autre. Le côté de l'Est, est une terre haute, séparée de l'autre partie par une vallée. Porto Santo n'est qu'à douze lieues de Madere.

Départ de la Flotte & ses vûës.

Porto Santo & sa situation.

Il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au huit, qu'un calme qui retarda la navigation de deux jours. Après avoir passé les Isles Canaries entre Palma & Gomera, on vit l'Isle de *Ferro*, qui est à treize lieues au Sud des autres. La nécessité de porter le plus près du vent qu'il étoit possible, fit prendre au Sud-Est, pour gagner la Côte de Barbarie. Le 12 on apperçut un bâtiment qu'on prit pour un Pêcheur, & dont on étoit fort impatient de recevoir des informations; mais il s'éleva un brouillard si épais, que ne pouvant voir leurs propres voiles, les deux Vaisseaux Anglois perdirent entiérement la vûe l'un de l'autre. Ils tirerent plusieurs coups de canon qui ne furent pas même entendus d'un bord à l'autre. Cependant le *Hind* tira dans l'après midi un autre coup, auquel le *Hart* répondit. Une demie-heure après, le brouillard se dissipa, & tous deux se trouverent à quatre lieues de la Côte de Barbarie, sur un fond de quatorze brasses. Ils jetterent l'ancre dans le même lieu, sans sçavoir précisement quel étoit l'en-

Rencontre inutile d'une Caravelle.

(a) Ce Voyage est tiré de la collection d'Hackluyt. Il fut écrit par le Capitaine même.

TOWTSON. 1555.

droit de la Côte qu'ils avoient devant eux. Cette terre est si basse qu'elle n'a aucune marque qui puisse la faire reconnoître. Cependant par les calculs du Pilote, on se crut à seize ou dix-sept lieues à l'Est de la riviere *del Oro*. Le 13 après midi, on découvrit un Bâtiment, qu'on prit pour le même qui avoit paru la veille, & dont on espéroit encore d'approcher; mais le brouillard recommença aussi-tôt avec tant d'épaisseur, qu'il fut impossible de le distinguer long-tems.

Autres Caravelles qui prennent la fuite.

Le tems s'étant éclairci le lendemain, on découvrit vers midi une Caravelle de 60 tonneaux, qui paroissoit être à la pêche. Towtson mit cinq Anglois dans sa Chaloupe, sans armes, & sans autre dessein que de prendre langue; mais la Caravelle laissant couler ses cables pour faire plus de diligence, abandonna ses ancres & prit la fuite. On la joignit en moins d'une heure. Elle portoit quinze hommes, à qui l'on ne fit point d'autre mal que de leur prendre quelques provisions de vin & de viande fraîche, qui leur furent payées le double de leur valeur. On apprit d'eux que Rio del Oro n'étoit plus qu'à douze lieues, & l'on remit aussi-tôt à la voile. Cinq autres Caravelles, qu'on découvrit vers la Côte, prirent aussi-tôt la fuite à la vûe des Vaisseaux Anglois.

On arrive à la Côte de Guinée.

Le vent fut si peu favorable jusqu'au seize, qu'on ne fit que quarante lieues pendant ces deux jours. Suivant le calcul des Pilotes, on passa ce jour-là le Tropique du Cancer. Le dix-sept on fit 26 lieues, presque toujours à la vûe de la Côte de Barbarie. Le 18 on en fit trente, &, suivant les Pilotes, on se trouva au milieu du jour vis-à-vis le Cap *Blanco*. Le 22, les Pilotes se crurent à la hauteur du Cap verd. Enfin continuant avec un vent médiocre, on arriva le 12 de Décembre à la vûe des Côtes de Guinée.

On tourna aussi-tôt vers la terre, & vers minuit, on jetta l'ancre à deux lieues du rivage, sur un fond de 18 brasses. Towtson apperçut vers la Côte une lumiere, qu'il prit pour celle de quelque Vaisseau, & ne doutant point que ce ne fût un Bâtiment Portugais, il employa le reste de la nuit à se mettre en état de combattre. Mais il ne vit le matin aucun Vaisseau; ce qui lui fit croire que la lumiere étoit venue du rivage. A deux milles de son bord il remarqua quatre rocs, un grand & trois petits. Quoiqu'il eût fait le même voyage l'année précédente, il ne reconnut aucune marque qui pût lui faire juger du lieu où il étoit; mais il ne se crut point assez avancé pour avoir passé la riviere Sesto. Toute la Côte est basse & couverte de fort grands arbres, de sorte qu'il n'y avoit point d'autre regle que la latitude.

Description de la Côte.

Le 13 on avança Est-Sud-Est, sans s'écarter plus de deux lieues de la Côte. Elle n'offroit continuellement que des bois, & de grands rochers au long du rivage, contre lesquels la Mer se brise avec beaucoup d'écume, & tant de violence, qu'il n'y a point de barques qui osent aborder. Par la hauteur du Soleil à midi, on se crut à vingt quatre lieues à l'Est de la riviere Sesto. La Côte paroissant plus douce, on jetta l'ancre à deux milles du rivage, sur un fond de quinze brasses. Dans l'après midi, & le jour suivant, les Chaloupes chercherent de l'eau fraîche au long de la Côte, sans en pouvoir trouver jusqu'au soir, qu'elles vinrent annoncer l'embouchure d'une riviere.

Le 15 on employa tout le jour à sonder, en s'approchant du rivage. Tantôt on trouvoit le roc, tantôt un fort bon fond, & jamais moins que sept

braſſes. On mouilla l'ancre ſur ſept braſſes & demie, derriere les rocs qui ſont à l'embouchure même de la riviere. Quantité de petits bateaux du Pays, conduits chacun par un homme ſeul, s'approcherent hardiment de la Flotte. On donna du biſcuit aux Négres qui parurent demander quelque choſe; & ce préſent, ou cette aumône, les ſatisfit beaucoup.

Towtson. 1555.

Riviere de Saint Vincent.

Cette riviere qui ſe nomme *Saint-Vincent*, eſt à quatre degrés & demi, &, ſuivant le calcul des Pilotes, huit lieues au de-là de Seſtos. Mais elle eſt ſi difficile à découvrir, qu'on ne peut la diſtinguer d'un demi-mille; parce qu'ayant vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui ſurpaſſe la largeur de ſon embouchure, il faut avancer long-tems entre ces rocs & le rivage, avant qu'on puiſſe l'appercevoir. Elle eſt d'ailleurs fort grande, & elle reçoit quantité d'autres rivieres. L'entrée n'en eſt pas commode, parce que la Mer eſt aſſez agitée entre le rivage & les rocs; mais lorſque cette difficulté eſt vaincue, on y eſt auſſi tranquillement que dans le meilleur Port.

Ses Habitans & leurs uſages.

Ses bords ſont habités par une nombreuſe Nation de Négres, qui ſont nuds, excepté vers le milieu du corps, où ils ſe couvrent d'un morceau d'étoffe, compoſé d'une ſorte d'écorce qui ſe file comme le chanvre. Pluſieurs d'entre eux en portent, ſur la tête, une piece teinte de diverſes couleurs; mais la plûpart ont la tête nuë comme le corps, & les cheveux coupés en différentes formes. Les femmes n'ayant pas d'autre parure, il ſeroit fort difficile de les diſtinguer, ſi elles n'avoient le ſein fort difforme, & les mamelles ſi longues qu'elles leur pendent juſqu'aux genoux.

Dès le même jour, les Anglois entrerent dans la Riviere avec leurs Chaloupes, chargées de baſſins, de haches, de couteaux & d'autres uſtenciles à l'uſage de ces Barbares. Ils rapporterent pour eſſai deux barils de poivre, & deux dents d'élephans, à fort juſte prix. Mais les Négres, qui étoient déja fort éxercés au commerce, n'avoient fait apparemment ſi bonne compoſition la premiere fois, que pour engager les Anglois à la faire à leur tour. Les difficultés devinrent plus grandes les jours ſuivans; & rejettant la plûpart des marchandiſes Angloiſes, ils offrirent ſi peu pour celles qu'ils vouloient acheter, que Towtſon reſolut de chercher une Nation plus traitable. Il ne les prevint pas néanmoins, car ils affecterent de ſe retirer les premiers, dans l'eſpérance apparemment d'être rappellés; mais cet artifice leur réuſſit mal, & les Anglois prirent auſſi-tôt le parti de lever l'ancre.

Fineſſe des Négres.

Ils aborderent deux jours après, dans un autre lieu, où ne voyant paroître perſonne ſur le rivage, ils deſcendirent hardiment pour obſerver le Pays. Ils rencontrerent bientôt ſoixante Négres, qui parurent d'abord effraiés de les voir, mais qui s'appercevant qu'on ne cherchoit point à leur nuire, devinrent tout d'un coup familiers & careſſans. Les Anglois ne firent pas difficulté de les ſuivre dans leur Ville. Elle conſiſtoit en trente ou quarante fours, couverts de branches & de feuillage. Le deſſus eſt ouvert de tous côtés, & c'eſt là qu'ils paſſent le jour à faire d'aſſez jolis ouvrages d'écorce. Mais le deſſous, que l'Auteur appelle four, parce qu'il en a l'apparence, eſt le lieu où ils paſſent la nuit. Ils forgent auſſi des dards & divers inſtrumens de fer; mais n'ayant pas l'art de fondre ce metal, ils ne peuvent lui donner de forme qu'en le pliant au feu. Les femmes travaillent comme les hommes. Elles entreprirent d'amuſer leurs Hôtes par des chanſons & des danſes, qui ne

Autres Négres, & leur caractere.

TOWTSON. 1555. Quelques mots de leur langue.

flatterent pas beaucoup les Anglois. Leur chanſon conſiſtoit dans les mêmes mots, qu'ils repetoient ſans ceſſe. L'Auteur nous les a conſervés; *ſakere*, *ſakere*, *ho*, *ho*, *ſakere*, *ſakere*, *ho*, *ho*. Il ne vit parmi eux aucune autre ſorte d'animaux que deux chevres, avec quelques petits chiens & quelques poules.

Les Anglois n'ayant penſé qu'à ſatisfaire leur curioſité, retournerent le ſoir à leurs Vaiſſeaux: mais le Chef de la Ville ſe hâta d'envoyer à leur ſuite deux Négres, qui paroiſſoient être à ſon ſervice, & qui portoient deux petits paniers remplis de poivre. Ils firent connoître par leur ſigne que ce n'étoit que pour la montre, & que ſi l'on vouloit entrer dans la Riviere, *après qu'on auroit dormi*, on y en trouveroit une grande abondance. Towtſon ne manqua point le jour ſuivant d'y envoyer ſes deux Chaloupes. Les Négres, qui s'attendoient à cette viſite, s'étoient déja rendus ſur les bords avec tout le poivre qu'ils avoient. Mais ils le tinrent ſi cher, qu'on ſe contenta d'en prendre cinquante livres. Quelques Anglois ne laiſſerent point de retourner à leur Ville, où l'un d'entre eux eut l'indiſcrétion de prendre une gourde. Les Négres offenſés, s'armérent auſſi-tôt de dards & de boucliers, en leur faiſant ſigne de ſe retirer. On rendit la gourde; ce qui n'empêcha point que les témoignages de mécontentement ne fuſſent continués, comme pour faire entendre que la confiance étoit ruinée par une action de cette nature. Mais il y a beaucoup d'apparence que leur chagrin venoit de ce qu'on n'avoit pas voulu prendre le poivre à leur prix.

Les Anglois achetent d'eux du poivre.

Ils ſe querellent.

Le vent n'ayant pas permis aux Anglois de lever l'ancre le même jour, ils eurent l'occaſion d'obſerver que la riviere de Saint-Vincent a ſon flux & ſon reflux dans l'eſpace de douze heures, mais qu'il n'eſt pas conſidérable. Ils ne virent pas l'eau remontée de plus d'une braſſe & demie. Auſſi loin que leurs yeux purent s'étendre, le Pays leur parut couvert de grands arbres, qui n'ont point de reſſemblance avec ceux de l'Europe; mais qu'ils n'étoient point capables de diſtinguer autrement. Il y a du côté de la Mer une eſpece de pois dont la tige eſt ſi haute que Towtſon en trouva une de 27 pieds de longueur. Ils croiſſent ſur le ſable, comme les arbres, & ſi proche du rivage, que ſur une Côte fort baſſe, la Mer les arroſe ſouvent, comme on s'en apperçut aux traces de l'eau. Dans cette partie de l'Afrique, les arbres & tous les autres vegetaux ſont continuellement verds. Le vent y eſt de mer pendant le jour, & de terre pendant la nuit. Quoique cet ordre change quelquefois, il eſt ſi régulier que l'Auteur en marque beaucoup d'étonnement.

Marée de Saint Vincent.

Autres remarques.

On n'obſerva rien qui pût faire juger, s'il y avoit, aux environs, de l'or ou d'autres choſes précieuſes. La Nation eſt ſi pareſſeuſe, ou du moins ſi éloignée des entrepriſes pénibles, qu'elle ſe borne aux occupations que j'ai repréſentées. Elle pourroit même recueillir plus de poivre, ſi elle étoit capable de ce travail; mais tout ce qu'elle avoit apporté ſur le bord de la Riviere, n'alloit pas à plus de trois ou quatre tonneaux. Elle ne ſe donne pas même la peine de chaſſer, quoique les bois ne manquent point de bêtes fauves & d'oiſeaux. Elle vit de la pêche, qui eſt un exercice plus doux. Towtſon a conſervé quelques mots de leur langue. *Bezau*, *Bezau*, eſt leur ſalutation. *Menagate à faye* ſignifie, aſſez de poivre. *Krakan à faye*, aſſez de poules. *Zeramme à faye?* en avez vous aſſez? *Beg Sakk*, donnez-moi un couteau. *Beg Kome*, donnez moi du pain. *Borke*, patience, ou attendez. *Kou-*

Indolence des Négres pour le travail.

Quelques mots de leur langue.

treke, vous mentez. *Diago*, Capitaine, ou Chef. Ils parlent fort vîte ; & jugeant peut-être qu'on a de la peine à distinguer leur articulation, ils repetent plusieurs fois les mêmes mots, en les allongeant davantage.

Le 18, ayant remis à la voile, on apperçut en suivant la Côte quelques Négres, dans de petits batteaux longs & étroits, & l'on apprit par leurs signes, que dans une riviere voisine, il y avoit beaucoup de poivre à vendre. En effet, après avoir passé trois grands rocs, & cinq petits qui en cachent l'embouchure, on apperçut un fort beau Canal entre deux bords qui n'étoient pas sans verdure. On n'avoit pas fait plus de vingt lieues depuis qu'on avoit levé l'ancre. Le lendemain quelques Négres s'approcherent avec des montres de poivre, en marquant par leurs signes qu'il falloit se hâter. Comme le fond où l'on avoit mouillé étoit si mauvais, que le Hind y avoit perdu une de ses ancres, on passa une partie du jour la sonde à la main. Les Négres allumerent pendant la nuit des feux sur la Côte, pour servir de direction aux deux Vaisseaux. On avoit reçu le même service dans quelques autres lieux où l'on avoit jetté l'ancre. Cependant la multitude des petits rocs qui étoient presqu'à fleur d'eau, & la difficulté de trouver un meilleur fond pour l'ancrage, fit prendre le parti de passer sans avoir accepté l'offre des Négres.

Diverses Nations, & différentes Côtes.

On continua de naviguer jusqu'au 23, au long d'une Côte bordée de rochers, & l'on doubla le même jour la pointe *das Palmas*. La partie occidentale de ce Cap a vis-à-vis d'elle une chaîne de rocs qui est à deux ou trois lieues dans la Mer ; mais la Côte orientale, qui est à quatre lieues de l'autre, présente une perspective fort agréable ; & deux ou trois lieues au de-là, la Côte s'enfonce en forme de Baye. Comme cet enfoncement ressemble assez à l'embouchure d'une Riviere, on prit le parti d'y jetter l'ancre, à l'entrée de la nuit, dans la crainte de manquer la Riviere, où l'on avoit eu l'année précédente une si grande quantité de dents d'éléphans.

Pointe das Palmas.

Entre le Cap de Palmas, qui est à quatre degrés & demi, & la riviere de Sesto, le poivre est en abondance ; mais il ne s'en trouve pas quand on a passé le Cap.

Où l'on cesse de trouver du poivre.

On fit ce jour là seize lieues, & l'on remarqua pendant la nuit, que la marée, qui couloit jusqu'alors à l'Ouest, prend son cours, après le Cap, vers l'Est. Le 24, étant à la voile, vers huit heures du matin, on rencontra de petits bateaux de Négres, qui portoient des œufs mous & sans écailles. Les Négres firent signe que dans leur Canton, ils avoient de l'eau fraiche & des chevres. Le Capitaine croyant qu'ils étoient à l'embouchure de la Riviere, fit jetter l'ancre, & mit dans la Chaloupe un Matelot qui la connoissoit, avec ordre de les suivre : mais le Matelot jugea que ce n'étoit pas celle qu'on cherchoit. La Chaloupe étant revenue, fut renvoyée à rames & à voile, pour continuer ses recherches au long de la Côte. Elle revint encore, & ceux qui la conduisoient assurerent qu'il ne s'y trouvoit pas de riviere. Enfin le Capitaine impatient, descendit lui-même dans la Chaloupe, & s'étant fait conduire à la Riviere où les Négres étoient entrés, il la reconnut pour celle qu'il désiroit & dont le Matelot avoit oublié la situation depuis l'année précédente. L'agitation extraordinaire des flots, en rendit l'entrée difficile. Mais aussi-tôt qu'on fut entre les rives, plusieurs Négres se présenterent dans leurs bateaux, avec des dents d'éléphans. On les acheta sur le champ, tan-

Rencontre de différens Négres.

Les Anglois achetent d'eux de l'Ivoire.

TOWTSON. 1555.

dis que d'autres Négres en montroient encore sur le rivage, & faisoient entendre par leurs signes, que le lendemain ils en auroient beaucoup plus.

Towtson fit quelques petits présens à deux de leurs Chefs; & remettant ses espérances au lendemain, il envoya sa Chaloupe dans un autre lieu, où quelques bateaux venus du rivage, lui avoient fait signe qu'on trouveroit de l'eau fraîche & des dents d'éléphans. Les gens de la Chaloupe étant débarqués dans ce lieu, y trouverent une Ville sans riviere; mais tous les Habitans s'empresserent de leur apporter de l'eau fraîche. Ils leur montrerent aussi une dent d'éléphant; &, par leurs signes, ils leur en firent espérer d'autres pour le jour suivant.

Observation géographique.

Les Cartes placent la Riviere où l'on étoit entré, à treize lieues du Cap de Palmas. Elle a, vers l'Ouest, un roc qui n'est pas à moins d'une lieue dans la Mer, & une pointe qui part de sa propre rive, sur laquelle on découvre d'assez loin cinq grands arbres. Malgré ces marques, il faut être à son embouchure pour l'appercevoir. Elle a de chaque côté, mais à quelque distance de ses bords, une petite Ville, qui n'a aucune dépendance de l'autre, & qui est gouvernée par son propre Capitaine. Ces deux Villes ne sont qu'à deux milles l'une de l'autre, & c'étoit à la seconde que Towtson, sans la connoître, avoit envoyé sa Chaloupe. A trois ou quatre lieues de la Côte, il se trouve quantité de palmiers, dont les Négres font leur vin. On distingue aisément ces arbres à deux lieues du rivage, parce qu'ils sont d'une hauteur singuliére; surtout celui du centre, qui surpasse les autres de toute la tête. On sçait que les palmiers sont sans branches jusqu'au sommet, qui est composé d'une touffe de feuilles; & cette forme sert à les faire découvrir de plus loin que d'autres arbres, qu'on supposeroit de la même hauteur.

Distance de quelques lieux.

Du Cap das Palmas, au Cap Tres Puntas, il y a cent lieues, & du Cap Tres Puntas, au Port où l'on se proposoit de vendre les étoffes, il y en a quarante. Towtson crut s'appercevoir que le langage de ce lieu ne différe pas beaucoup de celui dont j'ai rapporté quelques mots; mais les Négres sont de plus belle taille & plus civilisés, quoique leur parure soit à peu près la même. Il en vint l'après midi de deux Villes différentes, avec des dents d'éléphans. Après avoir fait jurer le Capitaine Anglois par l'eau de la Mer, qu'il ne leur feroit aucun mal, ils monterent hardiment sur son Vaisseau. On leur présenta de la viande qu'ils mangerent avidement. De quatorze dents qu'ils vendirent, dix étoient peu considérables pour la grandeur; mais en se retirant, ils firent entendre qu'il falloit aller le jour suivant à leurs Villes. Comme elles n'étoient qu'à trois milles, Towtson, pour ménager le tems, envoya quelques-uns de ses gens à l'une, tandis qu'il se rendit lui-même à l'autre. On rapporta vingt dents de ces deux endroits. Mais pendant l'absence de Towtson, d'autres Négres en apporterent dix au Lieutenant, avec une petite chevre & quelques poules. Enfin, levant l'ancre, on se remit à suivre la Côte.

Vente d'Ivoire.

Le vent changea le 28, & força les deux Vaisseaux de prendre le large, pendant deux jours. Ensuite changeant encore, il les rapprocha de la Côte, sans qu'ils eussent fait plus de quatre lieues dans l'espace de quarante-huit heures. On découvrit, à l'Est & à l'Ouest, des monts rouges, sur lesquels on distinguoit quelques arbres; mais on ne put juger de ce qui donnoit cette couleur

Montagnes rouges.

couleur au ſable ou à la terre. Le Pays paroiſſant trop deſert pour donner la curioſité de s'y arrêter, on fit douze lieues pendant le reſte du jour, & l'on fit une remarque qui s'accorde avec toutes les Relations de ceux qui ont fait le même voyage; c'eſt que depuis ce lieu, c'eſt-à-dire, trente ou quarante lieues avant le Cap de Tres Puntas, le cours ordinaire du vent change ſur cette Côte, & qu'il eſt communément Nord-Oueſt pendant la nuit & Sud-Oueſt pendant le jour. La Côte, qu'on ſuivit pendant trois jours, eſt baſſe & couverte de bois, ſans aucune apparence de rochers. Le 31, on vit venir pluſieurs Négres, dans des Bateaux plus grands qu'on ne leur en avoit encore vûs, quoique de la même forme. Ils étoient cinq ou ſix dans chaque Bateau. On découvrit auſſi, fort près du rivage, une Ville plus étendue que les précedentes; ce qui fit juger aux Pilotes qu'on n'étoit qu'à vingt-ſix lieues de Tres Puntas.

TOWTSON. 1555.

Obſervation ſur le cours du vent.

Ville ſur la Côte.

Le matin du quatriéme jour, on apperçut le Cap, après avoir paſſé devant un Château Portugais qui en eſt à huit lieues. L'Auteur ne le nomme point; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le Fort *San-Antonio*, qui eſt à l'embouchure de la Riviere *Axim*. Le Cap, à la premiere vûe, ne paroît qu'une terre fort haute, couverte d'arbres; mais, lorſqu'on en eſt plus près, on diſtingue deux autres pointes, & deux Bayes entre les trois. Elles font directement face à l'Oueſt. Le Cap du milieu n'eſt pas à plus d'une lieue de celui qui eſt le plus à l'Oueſt, quoique les Cartes faſſent cette diſtance de trois lieues. Il a, vis-à-vis, & contre le rivage, un roc qu'on ne diſtingue point ſi l'on n'en eſt fort près. Le troiſiéme Cap n'eſt guéres auſſi qu'à une lieue de celui-ci; mais, entre les deux, s'avance une petite pointe de terre avec pluſieurs rocs.

Cap de Tres Puntas.

Fort de San-Antonio.

Huit lieues au-deſſus du Cap, la Côte s'étend Sud-Eſt par Eſt; mais, au-deſſous, elle reprend ſon cours Eſt-Nord-Eſt.

Le même jour, après avoir doublé le Cap, on prit le parti de jetter l'ancre, dans la crainte de manquer une Ville que les Anglois nomment Dom Jean. Il ſe préſenta, pendant l'après-midi, un Bateau chargé de cinq hommes, mais qui, n'ayant pas voulu s'approcher, donna lieu de croire qu'il ne cherchoit qu'à obſerver les pavillons. Towtſon le fit ſuivre inutilement par ſa Chaloupe. Deux collines vertes, jointes par une terre plus baſſe, qui leur donne l'apparence d'une ſelle, firent croire que la Ville n'en devoit pas être éloignée, & qu'elle pouvoit être cachée par une chaîne de rocs qui ſont un peu plus loin, & qui s'étendent près de deux milles dans la mer. Cependant les recherches ſe trouvant encore inutiles, on continua d'avancer juſqu'à une grande Baye, au-delà de laquelle on apperçut un mont fort rouge, que Towtſon prit pour la Ville de Dom Jean. Il y envoya auſſi-tôt la Chaloupe. On trouva effectivement une Ville, & une fort belle Baye à l'Eſt du mont. Les Habitans, ayant découvert la Chaloupe, éleverent un drap pour lui faire ſigne de s'approcher. Les Anglois jugerent à propos d'attendre, & virent bien-tôt, en effet, un Bateau qui venoit à eux. Quelques Négres, qui le conduiſoient, leur montrerent une piece d'or, du poids d'un demi écu, & demanderent les poids & les meſures dont les Anglois ſe ſervoient, pour les faire voir à leur Chef. On leur donna une meſure de deux aunes, & le poids d'un *angelot*, qui étoit alors la monnoye d'or d'Angleterre. Ils

Les Anglois cherchent la Ville de Dom Jean.

Ils font le commerce de l'or.

TOWTSON. 1555.

revinrent immédiatement, avec une mesure de deux aunes & trois demi-quarts, & une piece d'or du poids d'une cruzade, en faisant entendre que c'étoit l'or qu'ils donneroient pour une mesure d'étoffe de cette grandeur, & qu'ils ne vouloient pas donner davantage. Les Anglois, voyant leur obstination, & persuadés d'ailleurs que les meilleures Villes pour le commerce étoient plus loin, partirent sans rien conclure avec eux. Ils firent deux lieues au long du rivage, en se faisant toujours préceder d'une Chaloupe. Après avoir doublé une pointe de rocs qu'ils voyoient depuis long-tems, les gens de la Chaloupe découvrirent une Ville, qu'on crut reconnoître enfin pour celle de Dom Jean. La nuit approchoit. On jetta l'ancre le plus près qu'on put du rivage.

Ils croyent arriver à la Ville de Dom Jean.

Le lendemain, on se confirma dans l'opinion que cette Ville étoit celle de Dom Jean. Mais les Chaloupes s'en étant approchées, on fut surpris de ne voir aucun Négre empressé à se présenter. Ils étoient retenus par la crainte. Les Portugais, sur quelque mécontentement, avoient détruit, l'année précedente, une partie de leur Ville à coups de canon, & leur avoient enlevé plusieurs de leurs gens. On fut obligé de faire entrer une des Chaloupes dans la Riviere, pour leur inspirer de la confiance. Alors ils firent signe, avec un drap, qu'on pouvoit s'avancer sans crainte. Ils vinrent eux-mêmes sur le bord de la riviere en assez grand nombre, & plusieurs firent voir de l'or. Mais il ne parut aucun Bateau, ce qui fit croire que les Portugais pouvoient les avoir détruits. Les Anglois, étant bien armés, ne firent pas difficulté de s'approcher de la rive.

Roi Négre que les Anglois visitent.

Le Chef des Négres, homme de fort mine, parut aussi-tôt, un dard à la main, & suivi de cinq ou six autres Négres armés de dards & de boucliers. Un autre, qui étoit sans armes, portoit une sorte de selle, ou d'escabeau, pour le Chef, qui étoit apparemment son Maître. Les Anglois le saluerent, en ôtant leur chapeau. Il reçut cette civilité, comme un Roi la recevroit de ses sujets, sans se découvrir la tête, & presque sans la remuer; mais les gens de sa suite ôterent, à l'imitation des Anglois, une espece de bonnet dont ils étoient couverts. Le Chef s'assit gravement sur la selle. Son habillement, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, étoit d'une étoffe du Pays, qui l'enveloppoit sans aucune forme. Elle étoit soutenue à la ceinture par une corde fort serrée. Son bonnet étoit de la même étoffe. Il avoit le reste du corps & les jambes nuds. Quelques-uns de ses gens étoient vêtus comme lui. D'autres n'avoient qu'un morceau d'étoffe entre les jambes, qui tenoit des deux côtés à leur ceinture, & leurs bonnets étoient de peau, avec la forme d'une grande bourse. Leurs étoffes, leurs cordes, leurs filets pour la pêche, & leurs autres commodités de cette nature, sont faits de l'écorce de certains arbres, qu'ils travaillent assez curieusement. Ils n'ont pas moins d'adresse à travailler l'or & le fer. Ils font des dards, des hameçons, des crochets de toute espece, & des poignards tranchans qui ressemblent assez à ceux de Turquie, & qu'ils portent suspendus au côté gauche. Leurs boucliers sont aussi d'écorce, & la forme en est fort belle. Ils sont assez grands pour leur couvrir tout le corps lorsqu'ils mettent le genouil à terre. Leurs arcs sont courts, mais si roides qu'ils demandent de la force pour les plier. La corde en est plate. Pour leurs fléches, comme elles étoient cachées dans une espece de carquois, l'Auteur, qui n'étoit occupé que de son commerce, n'eut pas la curiosité de les examiner.

Sa figure & ses usages.

Armes & parure de ses gens.

Towtson. 1555.

Détail de commerce entre les Anglois & les Négres.

On commença par offrir au Chef, deux aunes d'étoffe, & deux bassins de cuivre. Il donna, de son côté, au Capitaine Anglois un poids d'or qui surpassoit la valeur de ce présent. Mais ne paroissant faire cas que du drap & des bassins, il ne permit point à ses Négres d'acheter d'autres marchandises. On vendit, à cette premiere entrevûe, soixante-quatorze bassins, chacun pour le poids d'environ un demi angelot. Le Chef revint après-midi, & présenta au Capitaine Anglois une poule, avec deux grandes racines, dont les Négres font leur principal aliment. Il fit entendre qu'avant la fin du jour on apporteroit beaucoup d'or à sa Ville, des differentes parties du Canton. En effet, vers le soir, on vit arriver cent hommes, divisés en trois bandes, sous autant de Chefs, tous armés d'arcs & de dards. Lorsqu'ils furent au bord de la riviere, ils enfoncerent, auprès d'eux, la pointe de leurs dards dans la terre. Les Capitaines, s'étant assis sur des selles, envoyerent à bord un jeune Négre, avec une mesure dé deux aunes, un quart & un sixiéme, pour laquelle ils offrirent le poids d'un angelot & de douze grains. Towtson demanda le poids d'un angelot pour chaque aune. Comme la nuit s'avançoit, on se sépara sans avoir rien conclu.

Les Négres se laissent tromper par les Anglois.

Le matin, ce même jeune homme, qui sçavoit quelques mots de Portugais, & qui connoissoit fort bien les poids & les mesures, revint à bord, dans la Chaloupe qu'on avoit fait avancer exprès à la rive, & renouvella l'offre d'un angelot & douze grains pour la mesure qu'il avoit proposée, en faisant signe que si l'on ne s'accommodoit pas de ce marché on étoit libre de partir. Towtson prit en effet le parti de lever l'ancre. Lorsqu'il fut éloigné d'une lieue, il retourna vers l'entrée de la riviere, pour charger quelques pierres en forme de leste, ou plûtôt pour donner aux Négres l'occasion de le voir encore. Cet artifice réüssit. Le Chef des Négres ne s'appercevant point qu'on lui renvoyât les Chaloupes, fit signe aux Vaisseaux de se rapprocher. On convint à des conditions plus raisonnables. Les deux Chaloupes rapporterent soixante onces d'or; & le Chef Négre, en les voyant partir, fit entendre que l'année suivante la Ville seroit mieux fournie de ce précieux métal, & feroit encore meilleure composition. Les Anglois differerent jusqu'au lendemain à lever l'ancre, quoiqu'ils n'attendissent plus rien sur cette Côte, mais ils furent agréablement surpris de se voir offrir le matin trois livres dix-neuf onces d'or, qu'ils acheterent sur le champ au même prix. Dans le cours de la journée, ils en reçurent encore vingt-deux onces, sans pouvoir s'imaginer où les Négres trouvoient toutes ces richesses, à moins qu'elles ne vinssent des parties les plus éloignées du Canton, d'où l'on n'avoit pas eu le tems de les apporter pendant les premiers jours. Il leur vint aussi un Négre, qu'ils n'avoient point encore vû, & qui sçavoit assez de Portugais pour se faire entendre. Il avoit été pris par cette Nation, & mis au cachot dans un Château dont il s'étoit échappé. Il raconta que les Portugais traitoient cruellement leurs prisonniers, & qu'ils étoient résolus de faire pendre tous les François & les Anglois qu'ils pourroient prendre sur cette Côte. Ils étoient au nombre de soixante dans le Château dont il parloit; &, tous les ans, il leur venoit du Portugal un grand Vaisseau avec une Caravelle. Towtson, sur ce recit, prit la résolution d'aller droit à ce Château, ne doutant point que ce ne fût le même où les Voyageurs de l'année précedente avoient vû un

Richesses que les Anglois recueillent en or.

TOWTSON. 1555.

Gentilhomme Portugais qu'ils n'avoient connu que sous le nom de Dom Jean, & qui les avoient reçus avec beaucoup de civilité. Mais il résolut aussi de passer par cette autre Ville, où les mêmes Anglois avoient été maltraités. Comme le Capitaine Lok, qui commandoit la Flotte précedente, avoit enlevé quelques Négres qu'il avoit conduits en Angleterre, celui qui parloit à Towtson eut la hardiesse de lui demander ce qu'étoient devenus ces Captifs. On lui répondit, avec douceur, qu'ils étoient dans un Pays beaucoup plus beau que l'Afrique, où ils étoient bien traités, & où ils se trouvoient eux-mêmes si bien qu'ils n'avoient pas voulu retourner dans leur Patrie.

Les Négres redemandent aux Anglois quelques prisonniers.

On se remit en mer, pour suivre les Côtes; mais en abordant à la plûpart des lieux dont l'approche étoit facile, & où l'on voyoit quelques traces d'habitation, on trouva, le jour suivant, sept livres & cinq onces d'or. La nuit, on apperçut des flammes, à la lueur desquelles on découvrit quelque chose de blanc, qu'on prit pour la Ville de Dom Jean. On moüilla aussi-tôt l'ancre, à deux milles du rivage; car la disposition de la Côte faisoit craindre que si l'on passoit la Ville il ne fût très-difficile de la retrouver. Ce n'étoit point encore la Ville de Dom Jean; mais le jour fit appercevoir, à l'entrée d'une Baye fort profonde, une petite Ville dont les habitans s'empresserent d'accourir sur le rivage ou de s'approcher dans leurs Bateaux. La plûpart demanderent des bassins & du drap. Cependant quelques-uns prirent aussi des couteaux, des chapeaux & d'autres petites marchandises. Ils firent voir à Towtson une sorte de drap grossier, qui lui parut venir de France. Comme ses oreilles commençoient à se faire à leur langage, il en distingua quelques mots qu'il eut soin de nous conserver. *Mattea*, *Mattea*, étoit leur situation. *Dassi*, *Dassi*, je vous remercie. *Schike*, de l'or. *Kaurte*, couper. *Krakka*, couteau. *Bassina*, bassin. *Folo*, drap ou étoffe.

Divers mots des Négres.

Enfin l'on arriva le même jour à la vûe de la Ville de *Dom Jean*, que le broüillard néanmoins ne permit pas de distinguer tout-d'un-coup. L'air s'étant éclairci, Towtson la reconnut, à une maison blanche située sur une petite colline, qui a la forme d'une petite Chapelle. Il fit jetter l'ancre, à la distance d'un mille ou deux, sur sept brasses de fond. Là, comme dans les lieux précedens, il remarqua que les Courans prenoient la direction du vent. La terre est inégale, c'est-à-dire, tantôt haute & tantôt basse, mais couverte d'arbres. La Ville, qui s'appelle autrement *Equi*, & qui n'a pris, dans les Ecrivains Anglois, le nom ou de Dom Jean ou de Saint-Jean, que du Gentilhomme Portugais qui s'y étoit établi, n'est composée que de 20 ou 25 maisons, environnées d'un mur de pierres, dont la hauteur ne surpasse point la portée de la main. Towtson, après avoir attendu deux ou trois heures sans voir paroître personne, envoya ses Chaloupes au rivage avec des marchandises. Il vint aussi-tôt un Négre, qui fit entendre, par ses signes, que Dom Jean étoit dans le Pays, & seroit le soir dans la Ville. Le Négre demanda d'être récompensé de cet avis, suivant l'usage établi de faire quelque présent au premier qui vient à bord; & Towtson lui donna une aune d'étoffe.

Les Anglois arrivent enfin à la Ville de Dom Jean.

Elle se nomme autrement Equi.

Le lendemain on renvoya les Chaloupes au rivage, d'où il vint un Bateau, qui fit signe que Dom Jean n'étoit point encore arrivé, mais qu'il viendroit infailliblement dans le jour. Un autre Bateau, venu d'une Ville voisine, nommée *Viso* ou *de Viso*, présenta aux Anglois de l'or pour montre, en leur

Commerce des Anglois.

indiquant de quel côté étoit cette Ville. Towtſon s'avança de ce côté-là avec le *Hind*. Il ſe préſenta pluſieurs Bateaux, qui apporterent une meſure de quatre aunes & demie, & le poids d'un angelot & douze grains; mais le jour ſe paſſa ſans rien conclure.

Towtson. 1555.

Le 10, Towtſon retourna à la même Ville, & trouva ſur le rivage pluſieurs Négres, avec une bonne quantité d'or. Après quelques difficultés, il convint d'une meſure de trois aunes pour le poids d'un angelot & 20 grains; & dans l'eſpace d'un quart d'heure il reçut une livre & un quart d'or. Les Négres lui firent ſigne d'attendre qu'ils euſſent fait entre eux le partage du drap, & ſe retirant à quelque diſtance du rivage ils avoient commencé à le couper par pieces ſur le ſable; lorſqu'un autre Négre, ſorti de la Ville, vint en courant leur donner un avis, qui leur fit prendre la fuite avec leur drap, vers les bois & les montagnes. Ils firent ſigne de la main aux Anglois de les ſuivre; mais Towtſon, craignant quelque perfidie, retourna ſur ſon Vaiſſeau. Il n'y fut pas long-tems ſans appercevoir trente hommes, qui ſe montrerent ſur une éminence avec un étendart, & qu'il prit pour des Portugais.

Les Portugais tâchent de ſurprendre les Anglois.

La curioſité d'apprendre ce qui s'étoit paſſé à l'autre Ville le fit retourner auſſi-tôt vers ſon autre Vaiſſeau. Il fut ſurpris, en approchant, de lui entendre tirer deux coups de canon; & ſon empreſſement augmentant pour le joindre, il vit la Chaloupe & l'Eſquif qui revenoient du rivage avec beaucoup de précipitation. On l'informa de ce qui venoit d'arriver. Les Anglois du *Hard* avoient été pendant tout le jour en commerce avec la Ville. Ils avoient envoyé, aux deux fils de Dom Jean, un préſent de trois aunes & demie de drap, & de trois baſſins. Ils n'avoient pas été moins généreux à l'égard du pere; mais, tandis qu'ils attendoient ſa réponſe, une troupe de Portugais s'étoient avancés pour fondre ſur eux. Ce n'étoit pas ſans difficulté qu'ils avoient regagné la Chaloupe & l'Eſquif; on les avoit même ſalué de quelques coups de coulevrine, & les gens du Vaiſſeau, qui avoient vû leur embarras, avoient lâché deux coups de canon ſur l'ennemi.

Les hoſtilités commencent.

Towtſon, irrité de cette inſulte, qu'il traitoit de trahiſon, mit toute ſon artillerie dans les deux Chaloupes; & retourna au rivage avec le deſſein d'en tirer vengeance. Mais le vent ne lui ayant pas permis d'approcher autant qu'il ſe l'étoit propoſé, il fit ſa décharge à quelque diſtance ſur les Portugais, qui étoient défendus par les rocs, d'où ils firent auſſi grand feu de leurs coulevrines. La crainte força les Négres de ſe joindre à eux. Enfin, jugeant qu'il n'y avoit plus de commerce à eſperer dans ce lieu, Towtſon leva l'ancre & continua de ſuivre la Côte.

Repreſailles de Towtſon.

Il ne lui fut pas difficile de juger que ce détachement de Portugais, qui étoit venu ſi bruſquement l'interrompre, avoit été envoyé d'un Château voiſin, qu'il n'avoit point apperçu dans ſa navigation, mais qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vû l'année précedente.

La Ville de *Viſo* eſt ſituée ſur une éminence, comme celle de Dom Jean ou de Saint-Jean; mais elle n'a pas plus de ſix maiſons qui ſoient entieres; le reſte paroît avoir été détruit par le canon & par le feu. L'or qui s'y trouve vient de divers endroits du Pays; & l'on ſe flatteroit, avec raiſon, d'y en recueillir beaucoup ſi les habitans n'étoient retenus par la terreur des Por-

Ville de Viſo.

TOWTSON. 1555.

tugais. On doit admirer ici le génie des Marchands Anglois, qui, ne s'occupant que de leur commerce, négligent les objets de ſimple curioſité juſqu'à n'avoir pû rendre aucun compte de Dom Jean, & des deux Villes qui portent ſon nom; car ſi la premiere s'appelle *Dom Jean* dans les Relations des Anglois, la ſeconde ſe nomme auſſi *Dom Jean de Viſo*. A quatre lieues de celle-ci, on apperçut, au long de la Côte, une autre petite Ville, & une autre encore, deux milles plus loin. Une lieue au-delà, on en vit une aſſez grande ſur le rivage même, où l'on réſolut de faire quelque eſſai de commerce, pour retourner enſuite à Viſo, dans l'eſperance que les Portugais ſe ſeroient retirés. Toute cette Côte offre de grandes montagnes, qui ſe font voir de loin au-deſſus de toutes les autres. Elles ſont couvertes de bois, & dans les endroits nuds elles paroiſſent fort rouges. Les Bateaux des Négres ſont beaucoup plus grands que dans les autres lieux, & portent juſqu'à douze hommes, quoiqu'ils ſoient de la même forme. On trouve peu de Rivieres aux environs de toutes ces Villes. Le langage y eſt le même qu'à la Ville de Dom Jean, avec un mélange de quelques mots Portugais, que les Négres employoient pour parler aux Anglois.

Plusieurs Villes.

Montagnes rouges.

On ſe diſpoſoit à relâcher dans la grande Ville, lorſqu'à cinq heures du ſoir, on découvrit à l'Oueſt, au long du rivage, vingt-deux Bateaux, chargés d'hommes qu'il fut impoſſible de diſtinguer. Towtſon, qui n'étoit pas venu pour ſe battre, ſe crut menacé de quelque nouvelle attaque, & prit le large auſſi-tôt. Enſuite, s'étant rapproché de la Côte, il découvrit plus loin d'autres Villes, qui lui parurent plus grandes à meſure qu'il avançoit. Il jetta l'ancre le lendemain, à dix heures. Quantité de Bateaux ſe firent voir au long du rivage, ſans avoir la hardieſſe d'approcher. Towtſon, à qui ce lieu n'étoit point inconnu, & qui s'étoit déterminé, par cette raiſon, à s'y arrêter, ne douta point que la cauſe de leur frayeur ne fût le ſouvenir de quelques hommes qu'on leur avoit enlevés l'année précedente. Il doutoit s'ils n'en conſervoient pas autant de reſſentiment que de crainte. Mais ils lui firent ſigne enfin de s'approcher du rivage, & leur Chef paroiſſant, avec une ſuite nombreuſe, s'aſſit à leur maniere pour l'attendre. Les Anglois, effrayés du nombre, balançoient encore. Mais ils prirent le parti d'envoyer au Chef Négre, un préſent de deux aunes de drap, deux baſſins, une bouteille de liqueur & une grande piece de bœuf. Ces marques d'amitié furent reçues avec de vives acclamations. Les Négres firent entendre, par leurs ſignes, que leur Chef étoit puiſſant. Ils montrerent leurs dards & leurs boucliers, pour faire connoitre qu'ils étoient capables de ſe défendre; & par d'autres ſignes ils remirent le commerce au lendemain.

Villes en grand nombre.

Les Anglois font un commerce avantageux.

Leur Ville eſt grande, & ſituée ſur une colline, au milieu d'un grand nombre d'arbres, qui en cachent une partie. Au pied de la colline eſt une autre éminence, contre laquelle les flots de la mer viennent ſe briſer. La Côte s'enfonce enſuite, & forme une petite Baye, qui a ſur ſes bords une autre Ville.

Le 13 au matin, Towtſon envoya ſa Chaloupe au rivage, où elle fut juſqu'à dix heures ſans voir paroître un ſeul Négre. Elle étoit prête à revenir, lorſqu'il en parut pluſieurs, qui lui firent ſigne de s'arrêter. Il paſſa dans cet intervalle un Bâtiment auquel on fit peu d'attention à cauſe de ſa petiteſſe.

Towtson. 1555.

Cinq Négres, entrant dans un de leurs Bateaux, vinrent à la Chaloupe, avec une poule dont ils firent présent aux Anglois, en attestant le Soleil que dans l'espace de deux heures les Marchands du Pays se présenteroient au rivage. On leur donna quelques bagatelles pour leur Capitaine & pour eux-mêmes. Ils demanderent, par leurs signes, un Anglois pour ôtage, en offrant d'en donner un de leur Nation. Cependant ils se retirerent sans avoir insisté sur cette demande. A peine furent-ils retournés au rivage, dont la Chaloupe n'étoit éloignée que de vingt pas, que leur Chef parut avec un grand cortege, & salua fort civilement les Anglois. Ensuite il alla s'asseoir sous un grand arbre, où Towtson se ressouvint que le commerce s'étoit fait l'année d'auparavant. Mais quelques Anglois découvrirent alors un nombre considérable de Négres armés, qui s'efforçoient de se cacher dans un chemin creux; & les Portugais, qui se trouvoient dans ce lieu, sans qu'on sçache par quel hazard, avoient planté derriere l'arbre une piece de canon qu'ils tirerent tout-d'un-coup. La Chaloupe n'en reçut aucun mal, quoiqu'elle en fût si proche. Avant qu'elle pût se retirer, elle essuya deux autres coups, qui ne lui furent pas plus nuisibles. Tous les Negres paroissant armés, on ne put douter qu'ils n'eussent autant de part à cette trahison que les Portugais. Towtson, dans le premier mouvement de sa colere, fit plusieurs décharges de son artillerie; mais les coups ne pouvoient atteindre à la Ville, & les Négres du rivage étoient défendus par les rocs.

Les Négres favorisent une trahison des Portugais.

Le Hind avoit réüssi plus heureusement dans la Baye, où il avoit trouvé dix-huit onces d'or, sans aucune marque de défiance & de ressentiment. Les deux Vaisseaux se rejoignirent, pour chercher une Ville où le Vaisseau la Trinité avoit été bien reçu l'année précedente. En suivant les Côtes, ils rencontrerent plusieurs Bateaux, avec lesquels ils profiterent de sept ou huit onces d'or. Quelques Négres leur en ayant fait esperer beaucoup plus dans un autre lieu, le Hind se détacha pour les suivre, tandis que Towtson alloit continuer ses recherches; mais les Négres, le voyant partir, & s'imaginant que l'autre Vaisseau prendroit la même route, s'efforcerent de les retenir tous deux par de nouvelles instances. Ils offrirent en ôtage deux de leurs gens pour un seul Anglois. Un Domestique de la Flotte jugea si bien de leur bonne foi qu'il ne fit pas difficulté de se livrer volontairement. Deux Négres demeurerent à sa place. On leur donna des vivres en abondance, & le plaisir qu'il prirent à manger leur rendit leur captivité fort agréable.

Heureux commerce.

Pendant la nuit les Négres allumerent des feux sur le rivage, vis-à-vis des deux Vaisseaux. On fut surpris d'entendre tirer trois coups de canon, dans la plus épaisse obscurité; & ce ne fut pas tout-d'un-coup qu'on apprit de qui ils venoient. Le petit Bâtiment qu'on avoit vû passer la veille étoit un Brigantin Portugais, qui avoit suivi depuis long-tems la Flotte Angloise, pour donner des avis au long de la Côte & prévenir contre eux tous les Négres. Dans le chagrin de les voir si bien reçus, & n'étant point assez fort pour les attaquer ouvertement, il avoit lâché sur eux, ou sur les Négres du rivage, les trois seules pieces d'artillerie qu'il eût à bord. On s'attendoit le lendemain à quelque rencontre plus dangereuse; mais on sçut des Négres mêmes qu'il ne portoit pas plus de douze hommes, & sa foiblesse l'avoit fait disparoître.

Vengeance impuissante.

Towtson. 1555.

On vit arriver, au matin, le Chef des Négres, accompagné de cent hommes armés. Mais pour témoigner sa confiance, il avoit amené sa femme; & plusieurs de ses gens avoient suivi son exemple. Leur Ville étoit à huit milles dans les terres, ce qui leur fit prendre le parti de coucher sur le rivage jusqu'à la fin du marché. Le Chef, sans chercher d'autres précautions, se rendit à bord avec sa femme & ses meilleurs amis. Il fit présent d'une chevre & de deux grandes racines au Capitaine Anglois, qui lui donna, de son côté, deux bassins, avec une bouteille de liqueur, & à sa femme diverses bagatelles dont elle parut fort satisfaite. On convint ensuite du poids & des mesures. La quantité d'or que Towtson tira de ce seul endroit, dans l'espace de peu de jours, doit paroître surprenante. Elle commença par huit livres & une once. Le jour suivant produisit quatre livres quatre onces & demie. Le troisiéme, cinq livres & cinq onces. Le quatriéme, quatre livres quatre onces & un quart. Le cinquiéme, quatre livres six onces & un quart. Le sixiéme, huit livres sept onces & un quart. Le septiéme, trois livres & huit onces. La malvoisie ayant paru si bonne au Chef qu'il offrit une piece d'or pour en obtenir une autre, Towtson lui en fit un second présent, & voulut même qu'on en distribuât quelques verres aux principaux Négres de sa suite. Ils partirent fort contens des Anglois, qui l'étoient encore plus d'eux.

Les Anglois trouvent beaucoup d'or.

Pendant ce tems-là, le Hind, dont la présence n'avoit pas été nécessaire sur le même rivage, s'étoit montré si heureusement dans d'autres lieux, qu'il y avoit recueilli quarante-huit livres & quatre onces d'or. Les deux Vaisseaux se rejoignirent avec de grands témoignages de joie pour le succès de leur commerce, & pendant quelques jours qu'ils continuerent de visiter la même Côte, ils en tirerent encore de divers lieux plus de trente livres. Enfin, la boisson commençant à leur manquer, & le peu qui leur en restoit se corrompant de jour en jour, ils résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems sur cette Côte.

Leur retour en Europe.

Le 4 de Février, ils profiterent du vent pour tourner à l'Ouest; & le 6, portant au Sud-Ouest, ils avancerent fort heureusement jusqu'au 13, qu'ils crurent avoir passé, suivant leurs calculs, le Cap das Palmas. Le 22, ils étoient à la hauteur du Cap de Monte, environ trente lieues à l'Ouest de la Riviere Sesto. Le 5 de Mars, ayant perdu le Hind de vûe dans un orage, Towtson fit allumer des flambeaux pendant la nuit, & tira un coup de canon qui ne fut point entendu; mais le lendemain au matin, ce Vaisseau, dont on auguroit déja fort mal, reparut sans avoir rien souffert de la tempête. Le 22, on se trouva vis-à-vis du Cap Verd, qui est à quatorze degrés & demi. Le 29, on étoit au vingt-deuxiéme degré, & le 30 sous le Tropique. On vit les Azores le 20 d'Avril; & le 7 de Mai on tomba sur la Côte méridionale de l'Irlande, où l'on se pourvut de quelques rafraîchissemens dont on ne pouvoit plus se passer pour le reste du voyage. Enfin, le 14 au soir on vint jetter l'ancre, à l'heure de la marée, dans le Port de Bristol.

Latitudes observées.

	deg.	min.		deg.	min.
Isle de Porto Santo.	33	8	Cap das Palmas.	4	30
Riviere Saint-Vincent.	4	30	Cap Verd.	14	30

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Second Voyage de M. Towtson sur les Côtes de Guinée & au Château de Mina, en 1556.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

LE Capitaine Towtson avoit tiré trop d'avantage de sa derniere entreprise pour demeurer long-tems dans l'inaction ; & quoique la vûe des trésors qu'il avoit rapportés dût inspirer beaucoup d'ardeur à toute la Nation pour les mêmes voyages, il étoit naturel que sa propre impatience fût toujours la plus vive. Aussi ne prit-il que le tems nécessaire pour équiper deux nouveaux Bâtimens ; le *Tygre*, de cent vingt tonneaux, dont il se réserva le commandement, & le *Hart*, de soixante tonneaux, dont il donna la conduite au Capitaine *Shire*. Il y joignit une Pinace de seize tonneaux, commandée par le Capitaine *John Davis*. Les reproches qu'il avoit essuyés pour l'enlévement des Négres qui avoient été amenés en Angleterre deux ans auparavant, & l'espérance qu'un si long séjour à Londres leur auroit fait prendre quelque attachement pour la Nation Angloise, le porterent à s'en faire accompagner dans le nouveau voyage qu'il alloit faire en Guinée.

Disposition de Towtson & sa nouvelle Flotte.

Le 14 de Septembre 1556, le *Tygre* partit de Harwich pour l'Isle de Scilly, où il devoit rencontrer le *Hart* & la Pinace, qui avoient été équipés à Bristol. Ils ne se joignirent néanmoins que le 15 de Novembre, qu'ils mirent à la voile ensemble. Ils arriverent dès le 22 à la vûe de Porto Santo, & le jour suivant à celle de Madere. Le 3 de Décembre, ils doublerent les Canaries, & six jours après ils se trouverent devant le Cap Blanco, où ils virent quantité de Caravelles occupées à la pêche. Le 19, ils étoient à la hauteur de *Sierra Leona* ; & certains Courans de l'Ouest au Sud-Ouest, qui sembloient n'être qu'un débordement de sable, tant l'eau de la mer en étoit chargée, leur causerent beaucoup d'embarras. Il leur fut impossible de trouver un fond où l'ancre pût s'arrêter. Le 30, ils tomberent sur la Côte de Guinée, qu'ils découvrirent à quatre lieues de la terre. Cette perspective, qui leur étoit assez connue, consistoit en trois monts, entre deux desquels, au Nord, on voit deux grands arbres, & un peu plus loin, au Nord-Ouest, un grand rocher.

Son départ.

Ayant vogué quelque tems avec peu d'attention, sans autre guide que la Côte, ils se crurent au-delà de la Riviere Sesto. Tandis qu'ils la cherchoient, ils découvrirent trois Vaisseaux & deux Pinaces, qui s'avançoient vers eux avec toutes leurs voiles ; mais le vent étant fort bas, leur vitesse ne répondoit point à leurs efforts. Dans l'incertitude de leur dessein, les Anglois se préparerent au combat. On s'approcha bien-tôt parce qu'on ne pensoit point à s'éviter ; &, ce qui paroît singulier dans la Relation, aucune des deux Flottes ne s'étoit fait reconnoître à son pavillon. Cependant Towtson, qui ne crut pas voir la fabrique des Vaisseaux Espagnols ou Portugais, dépêcha sa Chaloupe pour s'informer quels ennemis il avoit à combattre. L'explication fut courte. C'étoient trois Vaisseaux François, qui n'ayant rien alors à

Il rencontre deux Vaisseaux François.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

démêler avec l'Angleterre, apprirent avec joie qu'ils avoient à faire à des Anglois. Ils demanderent aux gens de la Chaloupe quels Portugais ils avoient rencontrés. On leur répondit qu'on n'avoit vû que des Pêcheurs. Ils assurerent qu'il étoit passé certains Vaisseaux Portugais, qui alloient au secours de Mina; qu'ils en avoient rencontré un de deux cens tonneaux à la Riviere Sesto, qu'ils l'avoient brûlé, sans qu'il en fût échappé plus de cinq ou six hommes, fort maltraités par les flammes, qui étoient restés dans le même lieu sur le rivage. Les noms des trois Vaisseaux François étoient l'Espoir, commandé par le Capitaine *Denis Blondel*, le *Laurier de Rouen*, commandé par *Jerome Baudet*, & le *Honfleur*, commandé par *Jean d'Orleans*.

Information qu'il en reçoit.

Le Capitaine de l'*Espoir* passa sur le Vaisseau de Towtson, avec plusieurs de ses gens, & l'on s'entretint avec beaucoup d'amitié. Ils proposerent à Towtson de les accompagner pour donner la chasse aux Portugais, & d'aller ensemble à *Mina*. Il leur répondit qu'il manquoit d'eau, & qu'il ne faisoit qu'arriver sur la Côte. Les François insisterent. Quoiqu'on fût cinquante lieues au-delà de la Riviere Sestos, ils assurerent qu'il n'étoit point impossible de trouver de l'eau, & qu'ils aideroient Towtson avec leurs propres Chaloupes. Enfin l'ayant pressé par toutes sortes de raisons, ils ajouterent qu'ils étoient depuis six semaines sur la Côte, & qu'ils n'avoient pas rassemblé plus de trois tonneaux de poivre.

Délibérations qu'ils forment ensemble.

Towtson pesa leur proposition. Il considera que si la Côte de Mina étoit nettoyée par les seuls François, ils nuiroient au profit de son voyage en allant avant lui; & que si loin de nettoyer la Côte ils étoient pris par les Portugais, ceux-ci deviendroient plus redoutables pour les Anglois, d'autant plus qu'apprenant qu'ils étoient en mer ils ne manqueroient pas de les attendre: d'un autre côté, que s'il alloit avec les François, & qu'ils trouvassent la Côte libre, le pis aller étoit que chacun feroit ses affaires le plus avantageusement qu'il pourroit; mais que si la Côte n'étoit pas libre, il seroit heureux pour lui d'avoir trouvé un secours assez puissant pour se délivrer de la crainte des Portugais. Sur toutes ces réflexions, qui le tenoient en suspens, il demanda jusqu'au jour suivant pour se déterminer. Le Capitaine François le pria d'aller dîner le lendemain sur son bord, & d'amener avec lui M. Shire, avec les Marchands de sa Flotte dont il voudroit se faire accompagner. Il offrit aussi de lui fournir de l'eau de ses propres Vaisseaux, ou de l'aider, comme il l'avoit déja promis, à s'en procurer sur la Côte.

Civilités mutuelles.

Les François envoyerent le lendemain une Chaloupe pour leurs convives, qui profiterent volontiers de cette politesse. Ils se rendirent à bord de l'Espoir. Le festin fut somptueux pour des gens de mer, & fut prolongé longtems avec toute l'amitié possible. Le Capitaine François renouvella sa demande, en offrant à Towtson tout ce qu'il pouvoit avoir sur ses trois Vaisseaux d'utile aux Anglois, & lui promettant même d'être soumis à ses ordres. A la fin, on convint de jetter l'ancre, & d'envoyer au rivage pour chercher de l'eau, une des deux Pinaces Angloises, avec deux Chaloupes, une de chaque Nation. Elles revinrent, le 1 de Janvier, sans avoir pû trouver le moindre ruisseau d'eau fraîche. Les deux Flottes leverent l'ancre, & suivant assez long-tems la Côte elles découvrirent enfin une Riviere, où les Chaloupes des deux Nations entrerent aisément. Chacun chercha à se pro-

Les deux Flottes s'unissent.

curer des dents d'éléphans. Towtson en acheta cinq. Les François en trouverent aussi. Trente hommes bien armés, des deux Nations, entreprirent de tuer eux-mêmes des éléphans à la chasse. Ils en trouverent d'eux, qu'ils presserent long-tems à coups d'arquebuses & de piques; mais qui s'échapperent néanmoins après avoir blessé un des Chasseurs. On remit à la voile le 5 pour suivre la Côte. Le 6, on arriva à la Riviere de Sainte-Anne, qui a une fort belle Baye à l'Ouest. Les deux Flottes entrerent dans la Baye, mais elles n'y trouverent que des Négres sauvages, qui n'étoient point accoutumés au commerce. On continua d'avancer les jours suivans. Le 10, il y eut une conférence entre les Capitaines des deux Flottes. On se promit de s'entre aider dans toutes sortes d'entreprises, de vivre en bonne intelligence, & de faire le commerce sans nuire au marché les uns des autres. On régla même que pour éviter toute occasion de jalousie, deux Chaloupes de chaque Nation feroient le prix des marchandises, & qu'ensuite chaque Vaisseau acheteroit par sa propre Chaloupe. On rencontra, le même jour, quelques Négres, de qui l'on apprit que cette Côte avoit de l'or, & l'on y jetta l'ancre aussi-tôt.

Towtson. II. Voyage. 1556.

Leur course.

Le lendemain on ne recueillit, pendant tout le jour, que le poids de quelques angelots. Le jour suivant, les Chaloupes, qui parcouroient le rivage, apperçurent une petite Ville, dont la violence des flots ne leur permit pas d'approcher. On eut les mêmes difficutés à vaincre pendant les trois jours suivans, parce que la mer ne cessa point d'être fort agitée. Le 14, on fut surpris de se trouver à la portée du canon de Mina. Une *Almadie*, qui fut envoyée aussi-tôt du Château, reconnoissant que ce n'étoit point des Portugais, se retira fort promptement vers la Ville; car le Château Portugais est voisin d'une grande Ville, que les Négres appellent *Dondou*. Il est situé sur la pointe d'un des deux grands rocs, qui s'avancent avec l'apparence de deux Isles. Cinq ou six lieues avant que d'y arriver, on trouve une Côte assez haute. Il n'est qu'à cinq lieues à l'Est du Cap Tres Puntas. Towtson se mit dans sa Chaloupe, avec les Négres qu'il avoit amenés d'Angleterre, & visita la Côte jusqu'au Cap. Il y trouva deux petites Villes, mais sans Bateaux & sans commerce. Ses Négres lui servoient d'interprêtes, & quoiqu'ils fussent d'un Pays beaucoup plus éloigné, ils furent aussi bien reçus que s'ils eussent été du même Canton. Un d'entre eux, que les Anglois avoient nommé *Georges*, descendoit à chaque lieu, & rapportoit des informations.

Elles commencent leur commerce.

Elles arrivent à Mina.

Towtson visite les Côtes.

Le jour suivant, Towtson entra dans une belle Baye, à deux lieues du côté Oriental du Cap, & découvrit une petite Ville, avec quelques Bateaux qui rodoient autour du rivage. Il ne réüssit point à les faire approcher par ses signes; mais il leur envoya ses Négres, qui se firent écouter. Il fit présent au Chef, d'un bassin. Cette libéralité les disposa si bien, qu'ils lui montrerent le poids d'environ cinq ducats d'or. Cependant ils mirent leur or à si haut prix, qu'on ne put s'accorder avec eux, d'autant plus que c'eut été violer le Traité par lequel on étoit convenu avec les François, que le prix seroit réglé de l'avis commun des deux Nations. La petite Ville se nomme *Bulle*. On y apprit qu'un mois auparavant deux Vaisseaux en avoient attaqué un autre, qu'ils avoient mis en fuite; & que, vers le même tems, un seul Vaisseau François avoit battu quatre Portugais. Le François avoit été

Difficultés pour le commerce de l'or.

Towtson. II. Voyage. 1556.

suivi peu de tems après, par deux autres Vaisseaux de sa Nation, l'un de deux cens quarante tonneaux, nommé le *Chaudet*, l'autre de 80 : & la Flotte devoit être beaucoup plus nombreuse, puisque les mêmes Négres assurerent qu'il en étoit resté un Vaisseau au Cap Verd, & un autre à la riviere Sestos.

Négres qui se reconnoissent.

Le 16 M. Towtson recommençant à visiter la Côte avec deux des Pinaces Françoises, découvrit une autre Baye & une Riviere. Ensuite doublant le Cap, il trouva, douze lieues au-delà, une Ville nommée *Hanta*, où ses Négres furent reconnus. Les Habitans pleurerent de joie en les revoyant, & leur demanderent des nouvelles de deux autres Négres qui étoient restés en Angleterre. Le recit qu'on leur fit de l'abondance où ils vivoient & du goût qu'ils avoient pris pour l'Europe, inspira beaucoup d'affection pour les Anglois à toute la Ville. Cependant les Habitans n'en furent pas plus traitables dans le commerce ; & le poids qu'ils présentérent étoit si petit, qu'on ne put convenir de rien avec eux. Ils apprirent à Towtson que les Portugais avoient cinq Vaissèaux & une Pinace dans le Port du Château, & qu'ils tenoient tous les Négres voisins dans un rude esclavage. Leur joie fut extrême à la promesse qu'on leur fit de les délivrer de ces Tyrans.

Difficultés pour les poids & les mesures.

Toutes les recherches des deux Nations réunies ne leur produisirent presqu'aucun fruit sur cette Côte. Les Négres étoient devenus si difficiles pour les poids & les mesures, que leurs prétentions revoltoient les Marchands. On avança deux lieues plus loin, jusqu'à *Samma ;* & dans la crainte qu'il ne s'y trouvât des Portugais, on ne fit entrer les Chaloupes dans la Riviere qu'après les avoir armées pour toutes sortes d'évenemens. Il ne s'y présenta rien qui pût passer pour un obstacle. Les Habitans furent transportés de joie, à la vûe de quelques Négres de Towtson, qui étoient du même lieu. On ne s'imagineroit pas combien la tendresse du sang a de force parmi ces Barbares. Towtson les fortifia contre la crainte des Portugais, en leur promettant la protection de l'Angleterre. Il s'attendoit bien que ces Ennemis communs, seroient informés tôt ou tard de son arrivée sur cette Côte, & que les Vaisseaux de Mina ou des autres Places, entreprendroient de lui causer quelque embarras ; mais loin de craindre leur rencontre, il souhaitoit, autant que les François, de trouver l'occasion de les attaquer, & de leur faire payer les peines qu'ils lui avoient causées dans son dernier voyage. Il ne comprit pas bien ce que les Négres lui apprirent d'un vaisseau Anglois, qui étoit à Mina, où il avoit ramené un Négre que les Anglois avoient pris l'année derniere. On fit dès le même jour quelque commerce à Samma. La part des François fut de quarante angelots, c'est-à-dire, du même poids en or ; & celle des Anglois, de trente.

Commerce à Samma.

Le 19, on descendit librement au rivage, & chacun eut la liberté de commercer pour son propre avantage. L'or parut avec assez d'abondance. Towtson, sans sçavoir quel avoit été le profit des François, se trouva le soir quatre livres & deux onces d'or. Shire, Capitaine du *Hart*, ne s'en trouva que trente deux onces. Le prix étant réglé en commun, c'étoit le bonheur ou l'adresse qui décidoit de l'avantage. Mais vers le soir, on fut averti par les Négres, qu'il avoit paru des Portugais du côté des bois, & qu'apparemment ils se feroient voir le lendemain sur mer ou sur terre. En effet

lorsque les Chaloupes se disposoient à rejoindre la Flotte, on entendit tirer quelques coups de fusil à l'entrée des bois. Ce ne pouvoit être que les Portugais; mais ils n'oserent s'approcher de la Riviere, & leur espérance étoit sans doute, d'effrayer les Négres, & de leur faire interrompre le commerce.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

Craintes de la part des Portugais.

Les Officiers des deux Nations résolurent d'éclaircir cet incident & de saisir l'occasion pour braver les Portugais. Ils mirent dans les cinq Chaloupes & dans une grande barque Françoise tout ce qu'ils avoient de gens aguerris, avec quelques pieces de canon, quatre Trompettes, une paire de timbales & un fifre. Entre les Soldats, il y en avoit douze qui auroient servi d'Officiers au besoin, & les autres brûloient de se faire la même réputation. Ils étoient tous parfaitement armés. Les Chaloupes & les Barques étoient parées de petites voiles de soye & d'autres ornemens. Dans cet équipage on remonta la Riviere au bruit des instrumens, tandis que la Flotte se tint à l'embouchure, & l'on recommença le commerce avec une contenance ferme & tranquille. Il ne parut aucun Portugais; mais les Négres assurerent qu'il étoit arrivé quelques Vaisseaux à Hanta. On ne laissa point de visiter d'autres parties du même Canton, sans s'éloigner beaucoup à la vérité, & toujours à portée de retourner à la Flotte. Towtson jusqu'au 23, recueillit encore neuf livres & plusieurs onces d'or; mais le même jour au soir, les Négres vinrent l'avertir que les Vaisseaux du Portugal étoient sortis du Port de Mina, dans le dessein de le venir attaquer. Il répondit qu'il attendroit avec joye ces Ennemis publics; & pour témoignage de sa fermeté, il fit sonner aussi-tôt les trompettes, & tirer plusieurs coups de canon. Les Négres encouragés par ces marques de résolution, le priérent de ne faire aucun quartier à leurs Tirans, & lui promirent que s'ils venoient par terre, les informations ne lui manqueroient pas.

Les François & les Anglois les bravent.

Le commerce fut continué le 24 avec la même affectation de joie & de tranquillité. Towtson traita le Chef des Négres à diner, & le son des trompettes accompagna la bonne chere. Les Chaloupes étoient déja parties le lendemain pour rentrer dans la Riviere, lorsqu'on apperçut de la Flotte cinq Vaisseaux, qui ne pouvoient être que des Portugais. On tira aussi-tôt un coup de canon, qui rappella les Chaloupes. Le jour fut employé aux préparatifs du combat; & le soir on mit à la voile, dans l'espérance de gagner le vent, s'il étoit possible. Le Tygre s'étant avancé dans les ténébres, assez proche de l'ennemi, entendit tirer un coup de canon, qu'il regarda comme un signal de l'Amiral Portugais pour donner quelques ordres à sa Flotte.

Continuation du commerce.

Le 26, les Vaisseaux des deux Nations n'ayant rien vû paroître autour d'eux, se rapprocherent du rivage. Ils découvrirent alors les Portugais, ce qui ne les empêcha point de jetter l'ancre. Towtson fit prendre à tous ses gens une sorte d'écharpe blanche, afin que les François pussent toujours les distinguer, si l'on en venoit à l'abordage. Mais le jour se passa encore sans que l'Ennemi se fût approché; quoique depuis le matin il eût été presqu'à la portée du canon. Le matin du jour suivant, on remit à la voile, & les Portugais y mirent aussi. Les deux Flottes chercherent à gagner le vent. Celle des deux Nations y réussit. Les Portugais à cette vûe se rapprocherent du rivage; & les Alliés ne balancerent point à profiter de l'avantage du vent pour les suivre; mais lorsqu'on croioit le combat prêt à s'engager, les Por-

Combat entre les deux Nations réunies, & les Portugais.

TOWTSON. II. Voyage. 1556.

tugais après avoir ſuivi pendant quelque tems la Côte, profiterent du vent qui changea tout d'un coup, pour reprendre le large. Towtſon & les François, las de cette manœuvre, prirent le parti de caller leurs grandes voiles, & de les attendre. En effet un petit Vaiſſeau, bien monté d'artillerie & bon voilier, qu'on diſtinguoit à ſes moindres mouvemens, s'avança d'abord ſeul & lâcha ſa bordée ſur le Tygre. Cette décharge n'ayant frappé que l'air, le Portugais revira de bord, & lâcha ſon autre bordée ſur *l'Eſpoir*, qui fut percé en deux ou trois endroits. Une Caravelle Portugaiſe, qui s'avança dans le même tems, fit auſſi ſa décharge ſur le Tygre, & lui tua deux hommes. Elle fut ſuivie de l'Amiral, grand Vaiſſeau de guerre, mais que cette raiſon même rendoit moins redoutable que les petits, parce que ſon artillerie étoit montée trop haut. Auſſi la décharge de toute ſa bordée, n'eut-elle rien de terrible que le bruit. Les deux autres Bâtimens Portugais n'avancerent point, ſoit qu'ils fuſſent ſans canon, ou que par l'ordre de leur Amiral, ils ſe reſervaſſent pour quelque deſſein qu'ils n'eurent pas l'occaſion d'exécuter.

La Flotte combinée rendit avec uſure leur canonade aux Portugais, ſans pouvoir juger ſi elle avoit cauſé quelque tort à l'Amiral, ſur qui les bordées du Tygre & de l'Eſpoir avoient porté particuliérement. Mais par un mouvement de prudence, qui doit paroître étrange dans la chaleur d'un combat, les Commandans des deux Nations voyant que l'Ennemi s'en tenoit à quelques volées d'artillerie, & ſe retiroit même pour éviter un combat plus ſerré, réſolurent de ſe borner auſſi au feu de leur canon, ſans faire aucun mouvement pour s'approcher davantage. La principale raiſon qui les arrêta fut qu'une partie de leurs gens étoient malades; & qu'étant moins venus pour la guerre que pour le commerce, ils devoient ſe contenter qu'on leur laiſſât l'avantage de cette action, comme il leur demeuroit effectivement, lorſqu'on paroiſſoit renoncer à les éloigner de cette Mer. Ils admirerent même que les Portugais ſe retiraſſent ſi tranquillement, après avoir marqué tant d'ardeur pour les joindre; & Towtſon n'attribue leur retraite qu'à la fauſſe opinion qu'ils prirent de ſes forces, en lui voyant des apparences de courage, qui étoient fort au deſſus de ſa ſituation & de celle même des François.

Les Portugais ſe retirent.

1557.

Quelque explication qu'on puiſſe donner à cet événement, la Flotte des deux Nations demeura maîtreſſe de la Mer, & ſi libre ſur cette côte qu'elle y continua pendant plus d'un mois ſon commerce. Cependant outre les maladies qui commençoient à ſe repandre dans les Equipages, les Vaiſſeaux mêmes étoient en ſi mauvais état, que deux des François n'avoient plus la force de ſoutenir toutes leurs voiles. Le Maître d'une des Pinaces Angloiſes, avertit Towtſon qu'il ne pouvoit plus répondre de ſon Bâtiment, parce que les cordages, & tous les ouvrages de fer commençoient à manquer. On examina le mal, qui ſe trouva ſi grand, au jugement de tout le monde, qu'on prit le parti de la mettre en pieces, pour ſauver ce qui pouvoit être encore utile, & de faire paſſer les Matelots dans le *Hart*. On rencontra le trente pluſieurs Négres, qui avoient vû depuis peu quelques Vaiſſeaux François, avec leſquels ils n'avoient pu convenir du prix des marchandiſes; mais ils ignoroient la route que les François avoient priſe.

Le trois de Février, Towtſon prit terre à quelque diſtance d'une Ville

qu'il crut reconnoître du rivage. Il tira deux coups de canon, & le Chef des Négres ne tarda point à paroître. Un Matelot, nommé *Thomas Rippon*, qui avoit été du dernier voyage, fut envoyé à terre, & reconnu aussi-tôt par le Chef, & par d'autres Négres, qui lui demanderent des nouvelles de Towtson. Ayant appris qu'il étoit à bord, ils se hâterent d'entrer dans un de leurs batteaux, & le Chef en approchant du Vaisseau, appella Towtson à haute voix. Sa joye parut fort vive de le revoir & de l'embrasser. Les Anglois lui firent un présent, & les François y en joignirent un autre. On convint du poids & des mésures. L'or n'étoit point en abondance dans cette Ville, parce que les difficultés du prix n'avoient point empêché que les François dont j'ai parlé n'en eussent enlevé une partie ; mais les deux Flottes en tirerent vingt-deux onces. Il vint le six une *Almadie*, ou un bateau, dont les Négres priérent Towtson d'aller à leur Ville. Ils se ressouvenoient aussi de l'avoir vû l'année précédente ; & leurs instances firent juger qu'ils avoient beaucoup d'or. On ne balança point à les suivre. Leur ancien Chef étoit mort ; mais son Successeur ne marqua pas moins d'inclination pour les Anglois. Il demanda néanmoins un Otage, pour lequel il en donna deux. Le Négre *George* ayant rejoint Towtson dans ce lieu, servit beaucoup à la conclusion du marché, & dès le même jour Towtson tira cinq livres une once d'or. *George* lui dit que s'étant trouvé à Samma pendant le combat avec les Portugais, il avoit vû du rivage tout ce qui s'étoit passé dans l'action ; que les Portugais s'étoient retirés dans la riviere de Samma, & qu'ils s'étoient plaints d'avoir perdu quelques hommes par le canon de leurs Ennemis ; qu'ils avoient demandé aux Négres de Samma la liberté de se radouber dans leur Riviere, & qu'elle leur avoit été refusée. Les Officiers des deux Flottes conclurent de ce recit, que l'Amiral Portugais avoit été plus maltraité qu'on ne s'en étoit apperçu. Dans l'espace de trois jours on recueillit vingt-quatre livres d'or.

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

Towtson est reconnu de quelques Sauvages.

Leur joie.

Avantage qu'il en tire pour acquerir de l'or.

Suite du combat des Portugais.

Le dix, Jerôme *Baudet*, Capitaine du Vaisseau François le *Laurier de Rouen*, vint, avec son Vaisseau & sa Pinace, faire des plaintes ameres de ce qu'on l'avoit adressé dans des lieux d'où il ne tiroit aucun avantage. Il déclara que sa résolution étoit de faire voile vers l'Est. Les Anglois & les autres Vaisseaux de sa Nation lui représenterent inutilement le danger qu'il alloit courir à s'écarter, surtout dans l'état où il voyoit son propre Bâtiment. Rien n'ayant été capable de l'arrêter, il prit la haute mer avec sa Pinace. L'Espoir & le Honfleur se déterminerent à le suivre.

Plainte des François.

Ils quittent les Anglois.

Les Vaisseaux Anglois n'étoient point en meilleur état. Mais la vûe de l'or leur faisoit oublier le danger ; & se croyant délivrés des Portugais pour long-tems, ils mépriserent des périls qui leur paroissoient bien moins redoutables. Ils trouverent encore dans le même endroit six livres neuf onces d'or. S'étant avancés dans un autre lieu, ils apprirent des Négres, que trois des cinq Vaisseaux Portugais étoient retournés au Port du Château, & que les deux autres étoient entrés dans une Riviere si voisine, qu'elle n'étoit point à plus de trois heures de navigation. Ce nombre d'ennemis ne leur parut point assez terrible pour les refroidir par la crainte. Le Chef des Négres étoit allé à la Capitale du Pays, pour y prendre les ordres du Roi sur les poids & les mesures. Il en rapporta qui satisfirent les Marchands Anglois ; mais on

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

s'apperçut bien-tôt qu'il y avoit peu d'or dans ce Canton. Cependant Towtson apprenant qu'il n'étoit pas éloigné de la demeure d'un Roi fort puissant; députa quelques-uns de ses gens à la Cour de ce Prince. Il recueillit pendant leur voyage onze livres d'or ; & pour la premiere fois, il trouva les Négres fort difficiles sur la qualité du drap, qui ne leur paroissoit pas assez fin.

Towtson députe vers le Roi Abaam.

Dispositions & réponse du Roi.

Les Députés revinrent après cinq jours d'absence. Ils avoient vû le Roi *Abaam*, qui les avoit reçus fort civilement, mais qui ne leur avoit pas montré beaucoup d'or. Cependant il leur avoit promis, s'ils vouloient s'arrêter dans ses Etats, d'en faire chercher par ses Sujets. Il souhaitoit qu'à leur retour ils amenassent des Ouvriers pour bâtir un Château près de sa Ville, avec des Tailleurs pour lui faire des habits; mais il n'avoit pas besoin de draps, s'ils n'étoient beaucoup plus fins que ceux qu'il avoit achetés des François, dont il étoit pourvu pour long-tems.

Situation de sa Ville.

Sa Ville est à cinq ou six lieues de la Côte, & les Anglois ne la trouverent pas moins grande que Londres. Mais les maisons ne valent pas mieux que les édifices ordinaires des Sauvages. Le bled & le millet croissent en abondance aux environs. Il ne seroit pas aisé d'y arriver sans guide, parce que le chemin est coupé par un grand nombre de bois & de ravines. A mesure qu'on avance, on trouve les défilés gardés par des Négres ; à moins qu'on n'aime mieux penser que la commodité de ces lieux les y rassemble sans aucun dessein. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'ils y sont pour défendre les avenues de la Capitale, parce que s'ils n'ont point de fortifications qui puissent les garantir d'une surprise, ils y suppléent par des cordes, qui traversent ces chemins étroits, & qui sont garnies de sonnettes. Au moindre son qu'ils entendent, ils se présentent pour arrêter les Voyageurs. La Ville est environnée aussi de ces cordes, qui sont soutenues par des troncs d'arbres, mais dont les Anglois ne comprirent pas l'usage.

Comment elle est défendue.

Accueil qu'il fit aux Anglois.

Ils y étoient arrivés à cinq heures du matin, après avoir marché la nuit pour se garantir de la chaleur. Le Roi les avoit fait appeller à neuf heures; car on ne se présente point devant lui sans ordre. Ils vouloient porter d'abord leur présent ; mais on leur dit qu'il falloit paroître trois fois devant le Prince avant que de lui rien présenter. Il les reçut avec un visage fort ouvert. Il s'entretint avec eux l'espace d'une demie-heure ; & quoiqu'ils eussent un Négre qui leur servoit d'Interpréte, il prenoit plaisir à se servir de divers signes, pour se faire entendre directement. Il les fit venir deux autres fois, après lesquelles il reçut volontiers leur présent. On apporta un vase rempli de vin de palmier, dont il leur fit boire ; mais ce fut avec des cérémonies fort singulieres. On fit un petit trou dans la terre, où l'on versa quelques goutes de cette liqueur. On reboucha le trou, & l'on mit le vase dessus. Ensuite, avec une petite tasse qu'on remplit de vin, on arrosa divers fagots d'écorce de palmiers qui se trouvoient dans la salle, & que les Négres respectent beaucoup. Alors le Roi prit une coupe d'or, dans laquelle on lui versa du vin. Il but, tandis que les Assistans crioient *Abaam Abaam*, & prononçoient quelques autres mots. Lorsque le Roi eut cessé de boire, on présenta du vin aux Anglois dans la même coupe. Ce Prince avoit près de lui neuf ou dix Courtisans, qui avoient tous la barbe grise. En sortant de l'Audiance,

Usages Afriquains.

l'Audiance, on le salue trois fois par une profonde inclination, pendant laquelle on leve les bras & l'on joint les mains sur la tête.

Towtson. II. Voyage. 1557.

Conjecture sur la Ville du Roi Abaam.

Towtson, avec l'indifférence ordinaire aux Marchands Anglois, a négligé de nous apprendre le nom du Pays & de la Ville du Roi Abaam. Peut-être cette Ville est-elle le grand *Commendo*, ou *Guaffo*, qui est située sur une éminence, près de la Riviere qui passe à *Mina*, & qui est encore la demeure d'un Roi. Dans cette supposition, le Port où les Anglois avoient abordé, seroit le petit Commendo. Mais il s'en faut beaucoup que la Ville Royale soit aussi grande que Londres l'étoit en 1556. Elle n'a pas plus de quatre cent maisons, qui sont à la vérité séparées les unes des autres; ce qui peut faire paroître l'étendue plus considérable. Towtson, dans quelques jours qu'il passa encore sur cette Côte, joignit treize livres d'or à ce qu'il avoit déja recueilli. Le premier de Mars, il aborda près d'une Ville qu'il nomme *Mawre*, où il ne trouva point de batteaux ni même de Négres. Mais à son départ il arriva deux Almadies, d'une autre Ville, avec lesquelles il profita de quelques onces d'or. Les Négres lui apprirent que tous les Habitans de Mawre s'étoient retirés depuis peu à *Laguy*, ou *Lagova*, qui est neuf lieues à l'Est de Mawre, comme Mawre est quatorze lieues à l'Est de Mina.

Ville nommée Mawre.

Le deux, on se trouva vis-à-vis du Château de Mina, à deux lieues en mer, d'où l'on apperçut les cinq Vaisseaux Portugais, qui étoient à l'ancre dans le Port. Le soir on jetta l'ancre près de Samma, dans la résolution d'abandonner enfin les Côtes de Guinée, pour retourner en Europe par les plus courtes voies. Ce dessein, que l'état de la Flotte commencoit à rendre assez pressant, le parut encore plus le lendemain à la vûe d'un gros Vaisseau, qui n'étoit pas à plus de quatre milles, & qui fut bien-tôt suivi d'un autre, plus gros encore, & d'une Pinace. C'étoit une nouvelle Flotte, qui arrivoit de Portugal. On tendit aussi-tôt toutes les voiles pour s'éloigner. Les Portugais reconnurent leurs Ennemis, & leur donnerent la chasse jusqu'au soir. Towtson s'appercevant que leur Amiral étoit fort éloigné de l'autre Vaisseau, pensoit à faire face, avec d'autant plus de raison, qu'il croioit pouvoir gagner le vent. Mais Shire s'excusa sur le mauvais état de son Bâtiment, & sur les maladies qui étoient augmentées dans son Equipage. Comme on commençoit à s'éloigner des lieux où l'on connoissoit de l'eau, les deux Capitaines commencerent aussi à faire cuire la viande dans de l'eau salée, & à diminuer la part ordinaire de la boisson, pour se précautionner contre les nécessités d'un long voyage. Ils porterent au Nord-Ouest avec un vent favorable, & le 12 de Mars ils se trouverent à la hauteur du Cap *Das Palmas*. Le 16, ayant été poussés, malgré eux, plus près des Côtes, ils crurent appercevoir le Cap Mensurado, aux environs duquel les terres sont fort hautes. Le 18, Towtson perdit de vûe le *Hart*; & quelques reproches de lâcheté qu'il avoit fait indiscretement au Capitaine, lui firent craindre que dans son ressentiment il ne se fût approché exprès du rivage pour se briser contre les rocs: mais l'ayant rejoint vers le soir, ils continuerent leur navigation jusqu'au 27, qu'ils eurent la vûe de deux petites Isles, qui ne sont qu'à six lieues de Sierra Leona, quoique suivant leurs calculs ils s'en crussent à trente ou quarante lieues: d'où Towtson prend droit de recommander à ceux qui doivent naviguer dans ces Mers, de se défier beaucoup des cou-

Rencontre de cinq Vaisseaux Portugais.

Les Anglois tâchent de les éviter.

Ils retournent en Europe.

Courans dangereux.

TOWTSON. II. Voyage. 1557.

rans, qui tournent au Nord & au Nord-Oueſt; ſans quoi l'on eſt ſujet à des erreurs dangereuſes.

Maladies de l'Equipage Anglois.

Le 14 d'Avril, ils rencontrerent deux Vaiſſeaux Portugais, qui ne marquerent aucune envie de les attaquer, quoiqu'ils euſſent l'avantage du vent; ce qui fit juger à Towtſon qu'ils étoient chargés pour Calecut. Le 18 ils ſe virent à la hauteur du Cap Verd, & le 24 ils paſſerent le Tropique du Cancer. Ils perdirent dans les premiers jours de May pluſieurs perſonnes de l'Equipage, qui ſouffroient depuis long-tems de violentes douleurs.

Towtſon eſt attaqué par un Vaiſſeau François.

Le 23, ils découvrirent près d'eux, à la fin d'un brouillard fort épais, un Corſaire François de 90 tonneaux, qui s'avança tout d'un coup en reconnoiſſant que les deux Anglois avoient ſouffert d'un long voyage, & qui vint ſans balancer, à l'abordage. Il avoit peu d'artillerie, & ſa confiance paroiſſoit être dans le courage de ſes gens, qui étoient bien armés. Mais le Tygre, qu'ils ménaçoient le premier, leur lâcha ſi heureuſement ſa bordée, qu'ils ſe trouverent forcés de renoncer au combat pour ſe garantir de l'eau qui les gagnoit de toutes parts. On leur vit caller auſſi-tôt leurs voiles; & Towtſon, en s'éloignant, les ſalua encore de quelques coups qui augmenterent peut-être leur embarras. Un Trompette François qu'il avoit à bord, & qui étoit preſque expirant de la maladie commune, ne laiſſa pas de ſonner dans cette occaſion avec tant d'ardeur, qu'il mourut la trompette à la bouche.

Il arrive en Angleterre.

Le 28, les deux Capitaines, réſolurent dans une conférence, de gagner la *Severn*, pour débarquer à Briſtol. Mais ils arriverent avant la nuit à la vûe du *Lezard*; & ne ſe croyant pas en état de doubler la pointe de *Land's end*, parce qu'ils avoient le vent à combattre, ils prirent le parti de relâcher le lendemain à Plymouth.

CHAPITRE VI.

Dernier Voyage du Capitaine Towtſon aux Côtes de Guinée.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

Eclairciſſemens ſur Towtſon.

POUR diminuer l'étonnement de voir trois voyages ſous le nom du même Capitaine, tandis que le reſte de la Nation paroît être dans la langueur, je dois obſerver, comme je l'ai déja fait dans l'Introduction, qu'il s'étoit formé à Londres une compagnie, dont le nombre croiſſoit tous les jours, & dont Towtſon n'étoit que l'Agent, ſans qu'on ſâche même s'il y avoit le principal intérêt. On ne concevroit point autrement que l'avidité d'un Particulier n'eût pas été ſatisfaite par les richeſſes qu'il avoit déja rapportées, & qu'il ne penſât point à jouir tranquillement de ce qu'il avoit acquis avec tant de peines & de dangers.

Ses nouveaux préparatifs.

Il équipa dès l'année de ſon retour, une nouvelle Flotte, pour recommencer le même voyage; mais il rendit ſes Vaiſſeaux plus capables d'une longue navigation, il les monta d'une meilleure artillerie, & les Capitaines dont il ſe fit accompagner, furent mieux choiſis. Au lieu de monter le Tygre, qu'il avoit commandé dans le dernier voyage, il n'en fit que le troiſiéme Vaiſſeau de ſa Flotte. Le ſien fut un Bâtiment neuf de 500 tonneaux,

qu'il nomma le *Mignon ;* & le second, ou le Vice-Amiral, se nommoit le *Christophe.* Il y joignit une Pinace, qui s'appelloit *la Licorne.* On ne nous a point appris à quel nombre montoient les trois Equipages ; mais il devoit être assez considérable, si on en juge par les divers succès de l'expédition.

Towtson. III. Voyage. 1558.

On mit à la voile au Port de Plymouth le 30 de Janvier 1558. Dès le jour suivant, Towtson rencontra deux Bâtimens de Hambourg, l'un de 400 tonneaux qui se nommoit la Rose, l'autre de 150 tonneaux, nommé la Licorne ; tous deux partis de Bourdeaux avec leur cargaison de vins. Il envoya ordre aux deux Maîtres de se rendre à son bord ; & les ayant séparés pour les interroger, il leur demanda d'un air ménacant s'ils avoient quelques marchandises qui appartinssent aux François. Ils protesterent d'abord que tout étoit à divers Marchands de Hambourg ; mais étant pressés avec plus d'instances, ils confesserent qu'une partie de leur charge appartenoit à quelques Particuliers de Bourdeaux. Les Officiers Anglois, qui ne se crurent point obligés de garder beaucoup de mesures en partant pour un long voyage, conclurent que les deux Bâtimens étoient de bonne prise. La seule difficulté regardoit l'usage qu'ils en devoient faire. Retourner en Angleterre pour y vendre les vins, c'étoit s'exposer à n'y pas voir approuver leur conduite. Ils auroient été moins éclairés en Irlande ; mais ils craignoient, dans cette saison, d'y être retenus par le vent. D'autres craintes ne leur permettoient pas de faire cette vente en Espagne, sans compter le risque qu'ils couroient avec leur prise de rencontrer quelque Flotte Françoise. Enfin ils se déterminérent à profiter sur le champ des droits de la force, en prenant, du bien d'autrui, ce que chaque Vaisseau Anglois trouveroit de plus utile à ses besoins, Towtson en prit pour le sien trente tonneaux de vin, deux barils d'eau de vie, six caques de raisin, & quelques sacs de châteignes. Il mit deux tonneaux de vin dans la Pinace. Le Christophe eut pour sa part dix tonneaux de vin, & deux barils d'eau de vie. Le Tygre prit à peu près la même quantité de l'un & de l'autre, avec quelques planches & d'autres commodités. Mais les Matelots Anglois abuserent de cette espéce de pillage, en brisant les coffres, les Boussoles, les verres de toutes sortes d'espéces, & tout ce qu'ils regretérent de ne pouvoir emporter. La pitié toucha Towtson jusqu'à lui faire donner de son propre Bâtiment, aux malheureux Hambourgeois, une Boussole, des verres, du Pain & des chandelles. Il fit restituer aussi au Pilote François, qu'ils avoient pris à Bourdeaux, l'argent qu'on avoit éxigé de lui pour sa rançon. Ensuite il congédia honnêtement les misérables qu'il avoit depouillés. Le vent lui étant plus favorable qu'il ne le méritoit après cette violence, il se trouva le dix de Février à la vûe des Canaries. Diverses commissions dont il s'étoit chargé pour la Ville même de Canarie, l'obligerent d'y relâcher. Il y fut bien reçu du Gouverneur Espagnol, qui étoit alors intéressé à ménager l'Angleterre.

Il part avec trois Vaisseaux.

Prise qu'il fait de deux Bâtimens Hambourgeois.

Il s'accommode de leurs dépouilles.

Cependant ayant remis à la voile le 14, il ne trouva pas les mêmes dispositions dans la Flotte Espagnole, qu'il rencontra le jour suivant. Elle étoit composée de dix-neuf Vaisseaux qui alloient aux Indes occidentales, les uns de cinq ou six cens tonneaux, d'autres de deux cens, de cent cinquante & de cent. L'Amiral ne se contentant point du salut des Anglois, éxigea qu'ils baissassent leur pavillon devant le sien, sous prétexte que comman-

Il est maltraité à son tour par une Flotte Espagnole.

Towtson. III. Voyage. 1558.

dant au nom de Charles-Quint, il représentoit un Empereur. Sur le refus qu'ils en firent, il leur fit tirer quelques volées de canon, qui causerent un grand désordre dans leur petite Flotte. Towtson vivement piqué de cette insulte, se mit dans sa Chaloupe, & porta lui-même ses plaintes à l'Amiral. Elles furent écoutées; mais les politesses qu'il reçut, ne le dédommagerent pas de sa perte, & peut-être les dût-il regarder comme un nouvel outrage.

Il arrive à la Côte de Barbarie.

Il s'éloigna le 17, avec le chagrin de ne pouvoir tirer d'autre satisfaction. Le jour suivant il eut la vûe des Côtes de Barbarie, & se mettant à cotoyer aussi-tôt le rivage, il alla jetter l'ancre à l'embouchure de Rio del Oro, qui est presque sous le Tropique. Le 21 il se trouva à 20 degrés & demi, c'est-à-dire, à la hauteur du Cap Blanco, & le 25 il découvrit la terre dans la Baye, au Nord du Cap Verd. Après avoir doublé ce Cap, il apperçut le lendemain une fort belle Isle, accompagnée de plusieurs autres, qui ne paroissoient qu'autant de rochers, mais si couvertes de pigeons, & d'autres oiseaux de terre & de mer, que la fiente de ces animaux, les rendoient aussi blanches que de la craie. Entre les Isles il découvrit une fort belle Baye; & le fond, contre les rocs, se trouva par tout de 17 brasses. Il n'ignoroit pas que les François y avoient établi leur commerce. La curiosité de l'approfondir lui fit jetter l'ancre dans la Baye. Il envoya la Pinace au de-là d'un autre Cap, pour chercher les lieux qui lui paroîtroient les plus fréquentés. Pour lui, prenant sa Chaloupe & l'Esquif du Tygre, il alla droit à la grande Isle, où il fit d'abord provision de certains oiseaux qui ressemblent à des canards. Ensuite il voulut faire l'essai du caractere des Habitans. Il s'en présenta quelques-uns qui apporterent des dents d'éléphans & du musc, & qui offrirent de faire venir leur Capitaine, si les Anglois vouloient recevoir d'eux un Otage, & leur en donner un. On leur demanda depuis quand il leur étoit venu des Vaisseaux d'Europe. Les uns repondirent depuis six mois, d'autres depuis quatre, & tous assurerent que c'étoient des François, dont ils prononçoient fort bien le nom. Le penchant de Towtson l'auroit porté à s'arrêter, pour tirer de l'Isle tout ce qu'on y destinoit peut-être aux François; mais *Crompton*, Commandant du Christophe, lui représenta que c'étoit négliger la fortune qui les attendoit dans d'autres lieux avec des richesses plus précieuses.

Isles du Cap Verd.

Commerce des François.

Towtson arrive aux Côtes de Guinée.

Ils arriverent aux Côtes de Guinée le 10 de Mars, environ six lieues à l'Ouest du Cap de *Monte*, près de *Rio das Palmas*. Dès le lendemain ils trouverent sur le rivage, quelques Négres qui sembloient attendre le passage d'un Vaisseau. On en tira 19 dents d'éléphans, & deux onces & un quart d'or. Ils apprirent à Towtson qu'il étoit passé trois Vaisseaux François; l'un, il y avoit deux mois, & les deux autres trois semaines après. On arriva le treize à la riviere de Sesto; d'où Towtson fit avancer le Tygre vers une autre Riviere, pour tâcher d'y recueillir du poivre. Il s'arrêta dans la même vûe à celle de Sesto, où il trouva un Négre né à Lisbonne, qui avoit été abandonné dans ce lieu par le Vaisseau Portugais que les François avoient brûlé l'année précédente. On sçut de lui que trois Vaisseaux François avoient abordé deux mois auparavant dans le même lieu, qu'il en étoit passé deux autres depuis six semaines, & un depuis quinze jours. Towtson trouva du Poivre, mais dans une quantité médiocre. Considérant que les François avoient pris le de-

vant, & que la maladie avoit déja commencé à se repandre dans son Equipage, il résolut de gagner promptement Mina. Cependant à mesure qu'il avançoit au long des Côtes, il ne manqua point l'occasion d'acheter du poivre & des dents d'éléphans. Les rivieres de *Patos* & *Hanta* lui en fournirent assez abondamment.

Towtson. III. Voyage. 1558.

Il découvrit, le premier d'Avril, cinq Bâtimens Portugais, dont il s'efforça d'abord d'éviter la rencontre, en portant à la Mer avec toutes ses voiles. Mais le vent qui de Sud-Ouest & d'Ouest-Sud-Ouest qu'il est ordinairement dans cette Mer, fut pendant tout le jour Est, ou Est-Sud-Est, se trouva si favorable aux Portugais, qu'ils s'approcherent bien-tôt à la portée du canon. Towtson leur envoya sa Chaloupe, dans l'espérance de quelque bonne composition. Mais ils refuserent de s'expliquer, & pour toute réponse ils saluerent les Anglois d'une décharge de leur artillerie. Le Mignon eut un mât brisé & toutes ses voiles percés, mais sans perdre un seul homme. La Chaloupe fut submergée. Le Christophe, & le Tygre qui avoit rejoint la Flotte, en furent quittes pour quelques boulets qu'ils reçurent aussi dans leurs voiles. Heureusement l'obscurité de la nuit vint interrompre le combat. Towtson profita du vent, qui changea tout d'un coup, pour tirer au Sud-Ouest, après avoir recommandé à ses deux autres Capitaines de mesurer si bien leur course, que malgré les ténébres, ils pussent se rapprocher de la terre ensemble à la pointe du jour. Ils se rejoignirent en effet à la vûe de la terre, & trouvant la Mer libre, ils s'approcherent sans crainte de la premiere Côte, qui étoit celle de *Laguy*. Towtson se rendit au rivage, où il apprit qu'il y avoit actuellement quatre Vaisseaux François sur la même Côte, l'un à *Perinnen*, six lieues à l'Ouest; l'autre à *Wamba (a)*, quatre lieues à l'Est; le troisiéme à *Perikau (b)*, quatre lieues à l'Est de *Wamba*, & le quatriéme à *Egrand (c)*, quatre lieues à l'Est de Perikau. Sur cette information, il résolut d'attaquer les François dispersés, & d'interrompre du-moins pour cette année, leur trafic. Une heure après il découvrit un de leurs quatre Vaisseaux, qui sortoit de Wamba. Les trois Anglois lui donnerent la chasse pendant tout le jour. A l'entrée de la nuit ils prirent le parti de jetter l'ancre, chacun à la distance de trois lieues l'un de l'autre, dans l'esperance qu'il ne leur échaperoit pas le jour suivant. Mais à la pointe du jour ils découvrirent les trois autres François qui avoient mouillé sans défiance entre eux & la Côte. L'un se nommoit la *Foy de Honfleur*, de deux cens vingt tonneaux; l'autre le *Ventru*, de cent tonneaux, & le troisiéme, le *Mulet de Bateville*, de cent vingt tonneaux.

Il est maltraité par cinq Vaisseaux Portugais.

Il trouve en différens lieux quatre Vaisseaux François.

Il en poursuit un.

La supériorité des forces faisant négliger les précautions, les Anglois resolurent d'aller droit à l'abordage; mais ils ne furent point attendus. La *Foy* & le *Ventru*, qui étoient excellens voiliers, se déroberent bien-tôt à leur poursuite. Le *Mulet* fut le seul que sa pésanteur fit tomber entre les mains de Towtson. Il y trouva trente livres d'or, & c'étoit le moins riche des trois Bâtimens. On sçut de l'Equipage que la *Foy* en emportoit plus de quatre-

Il le prend & lui trouve beaucoup d'or.

(a) C'est apparemment *Barakau*, ou *Berau*.
(b) Les Anglois y ont un Fort.
(c) C'est peut-être *Ekkara*, où les Anglois, les Hollandois & les Danois ont chacun un Fort.

Towtson. III. Voyage. 1558.

vingt. On apprit encore que trois autres Vaiſſeaux François, qui avoient été environ deux mois ſur la Côte de Mina, étoient partis chargés de plus de ſept cens livres d'or. Towtſon laiſſa quelques-uns de ſes gens pour garder ſa priſe, & continua de pourſuivre les deux autres Vaiſſeaux pendant tout le jour; mais il perdit l'eſperance de les joindre.

Le 12 d'Avril, il gagna la rade d'Egrand, où il fit tranſporter ſur ſes trois Vaiſſeaux toute la cargaiſon du Mulet, & dans cet état il offrit aux François la liberté de le racheter. Mais comme il avoit pluſieurs voies d'eau, loin d'accepter cette offre, ils demanderent d'être reçus ſur les Vaiſſeaux Anglois; ce qui leur fut accordé. On les diſtribua ſur les trois Vaiſſeaux, à la réſerve de quatre, qui étoient fort malades, & que perſonne ne vouloit recevoir. Ils furent laiſſés dans leur Bâtiment, avec peu d'eſperance d'être ſecourus; cependant Towtſon, ſenſible à la pitié, les fit enfin paſſer ſur le ſien.

Il reçoit l'Equipage ſur ſon bord.

Quelques Anglois propoſerent de pouſſer leur navigation juſqu'à Benin; mais le plus grand nombre étant d'un avis differend, on prit le parti de s'arrêter le plus long-tems qu'il ſeroit poſſible ſur la même Côte, & de ſe diviſer entre Egrand, Perikau & Wamba. Towtſon prit Egrand pour ſon partage; & l'on convint que s'il paroiſſoit quelque Flotte dont on eût quelque choſe à redouter, les deux autres ſe hâteroient auſſi-tôt de le joindre. Ainſi le Vaiſſeau de Towtſon demeura dans la rade d'Egrand juſqu'au dernier d'Avril. Mais il ſe repentit d'avoir choiſi ce poſte. Tous ſes gens y tomberent malades. Il en perdit ſix, & les Négres, effrayés de leur maladie, n'oſant approcher de ſon bord, il fut réduit à ne pouvoir commercer que trois fois la ſemaine avec eux. Enfin, rebuté de cette ſituation, il ne penſa qu'à rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, dont il n'avoit rien appris dans cet intervalle. La fortune ne les ayant pas mieux traités, ils réſolurent enſemble de gagner la Ville de Dom Jean, ou d'Equi, dans l'eſperance d'y être plus heureux.

Maladies des Anglois.

Ils partirent le 10 d'Avril. Dans les viſites qu'ils firent en divers endroits de la Côte ils recueillirent douze livres & quelques onces d'or. Le 19, ils jetterent l'ancre à Mawre, où ils paſſerent deux jours, ſans en pouvoir tirer plus d'une once d'or. Enfin, le 21, ils arriverent à la Ville de Dom Jean; mais leurs Chaloupes s'étant préſentées au rivage, il ne parut point un ſeul Négre pour les recevoir. Towtſon, & le Capitaine du Chriſtophe, ſe mirent dans un Eſquif, avec huit hommes, & chercherent eux-mêmes à rencontrer quelques Négres. Ils en trouverent enfin deux, qui leur promirent d'aller à la grande Ville, pour avertir Dom Jean de leur arrivée. Le 23, les Chaloupes retournerent au rivage, & les Négres aſſurerent que les Marchands de Dom Jean arriveroient le même jour. Cependant on les attendit inutilement juſqu'au ſoir, & quelques Négres firent même entendre aux Anglois, par des ſignes, qu'ils feroient bien de ſe retirer. C'étoit aſſez pour ne laiſſer aucun doute que les Portugais ne fuſſent proches de la Ville. On dut s'en croire encore plus ſûrs le lendemain, lorſqu'à l'approche du rivage les Négres firent tomber une grêle de pierres ſur les Chaloupes. Towtſon s'obſtina néanmoins à tenter de nouvelles inſtances. Il ſe rendit lui-même au rivage, avec un pavillon blanc, & n'y voyant paroître perſonne, il s'avança juſqu'à la Ville. Sa ſurpriſe fut extrême d'en voir ſortir tous les Négres pour éviter

Ils vont à la Ville de Dom Jean.

Effroi qu'ils y cauſent.

de le voir. Il envoya jusques dans le bois après eux, & rien ne fut capable de les arrêter. Ses gens, irrités de cet excès de crainte ou de mépris, prirent dans la Ville une douzaine de chevres & quelques poules, sans y causer néanmoins d'autre désordre. En retournant à bord, ils trouverent leur Pinace qui revenoit de Cormantin, d'où elle rapportoit deux livres & cinq onces d'or. Towtson prit le parti de se rendre au même lieu. Le Christophe retourna à Mawre, où il fut si mal reçu, que dans un transport de colere il attaqua les Négres, qu'il mit en fuite; il brûla leur Ville, & brisa toutes leurs Barques.

Towtson. III. Voyage. 1558.

Towtson fut plus satisfait de Cormantin. Cette Ville étoit accoutumée à menager fort peu les Portugais, parce que la facilité que les habitans avoient à se retirer dans les montagnes, dont elle est environnée, les mettoit à couvert de leur ressentiment. Il s'y trouvoit quantité de Négres, qui s'étoient sauvés de l'esclavage, & qui n'avoient pas trouvé d'azile plus sûr. La plûpart de ces Fugitifs sçavoient assez le Portugais pour se faire entendre facilement, & Towtson apprit d'eux que la plus grande partie de l'or qui se trouvoit sur cette Côte venoit de plusieurs ruisseaux qui serpentoient entre les montagnes. L'ardeur du gain lui fit souhaiter, autant que la curiosité, de visiter quelques-uns de ces lieux deserts. Il communiqua cette pensée à ses gens, entre lesquels il s'en trouva plusieurs qui lui offrirent de partager le péril avec lui. Il en prit six des plus résolus, & s'armant pour toutes sortes de rencontres, il entra dans les montagnes, sous la conduite de deux Négres. C'étoit proprement y entrer, puisque, sans être obligé de monter beaucoup, il s'engagea dans des vallées fort étroites, ou plûtôt dans de longues ravines, où fort souvent il falloit marcher dans l'eau, faute de rives. Après avoir fait cinq ou six lieues, sans avoir rien découvert qui ressemblât à l'or, il arriva dans un endroit plus ouvert, où le ruisseau qu'il avoit suivi disparoissoit dans le sable. Ses Négres l'assurerent que c'étoit un des lieux où les habitans de Cormantin & de plusieurs autres Villes trouvoient quelquefois les plus grandes richesses. L'eau, qui étoit chargée de petites parties d'or, les laissoit dans le sable en y pénétrant, & même sur la superficie, qui en portoit effectivement la couleur en plusieurs endroits. Mais cette teinture étoit si legere, que Towtson n'en put faire un corps de la moindre consistance. Il entreprit de remuer le sable, qui étoit fort humide; & les deux Négres, plus exercés que lui à cette opération, lui firent découvrir un assez grand nombre de pailletes d'or, dont il recueillit une ou deux onces. Il y prit tant de goût qu'il y passa la nuit, au risque de rencontrer quelque bête féroce, qui lui auroit donné de l'embarras à se défendre. Mais ses gens, accoutumés à voir apporter, par les Négres, de l'or qu'ils recevoient sans peine & sans danger, le presserent si vivement d'abandonner une recherche stérile, qu'il fut obligé de se rendre à leurs instances. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir employé le, lendemain, une partie du jour au même exercice. Il rapporta de son voyage trois onces & demie d'or, qui lui firent porter envie aux Barbares à qui la nature avoit fait un si précieux présent.

Ils vont à Cormantin.

Towtson cherche lui même de l'or.

Difficultés qu'ils y trouvent.

A quoi son avidité l'expose.

A son retour, il apprit qu'on avoit apperçu cinq Vaisseaux Portugais, qui arrivoient apparemment de l'Europe, & qui étoient allés jetter l'ancre au Château. Son inquiétude fut vive pour le Tygre & le Christophe. Le lende-

Flotte Portugaise qui effraye les Anglois.

Towtson. III. Voyage. 1558.

main, il se mit dans la Pinace, avec ses plus habiles Matelots, pour aller reconnoître cette nouvelle Flotte. Elle étoit composée d'un Vaisseau d'environ trois cens tonneaux, & de quatre Caravelles. En revenant, il eut la satisfaction de rencontrer le Christophe & le Tygre. Il monta sur le Christophe pour attendre son Vaisseau, vers lequel il renvoya la Pinace. Le vent devint si violent qu'ils se virent forcés de jetter l'ancre à moins d'une lieue du Château. Mais c'étoit moins la crainte, qui les agitoit, que le besoin de provisions. Elles manquoient si absolument sur les deux Vaisseaux que, dans l'impatience de cette situation, l'Equipage parloit déja de s'adresser aux Portugais pour en obtenir. Il n'y avoit que le Mignon, qui en fût assez bien fourni. Il arriva heureusement le lendemain. On mit douze François sur la Pinace, pour diminuer les bouches sur le Christophe & le Tygre, & l'ordre qu'ils reçurent fut de se rendre à Samma. Towtson, après avoir distribué les vivres avec beaucoup d'épargne, suivit immédiatement la Pinace, dans l'espoir d'obtenir à Samma, du Chef des Négres, les secours dont il avoit besoin. On lui répondit qu'il n'y avoit plus rien à esperer de cette Ville pour les Anglois, parce qu'elle venoit de se lier avec les Portugais par des conventions qu'elle étoit résolue d'observer.

Ils manquent de vivres.

La nécessité augmentant de jour en jour, Towtson mit vingt-cinq François dans la Pinace, avec le peu de vivres qu'il put se dérober à lui-même; & les ayant obligés de lui payer chacun six écus pour leur rançon, il leur laissa la liberté de chercher un meilleur sort dans les lieux qu'ils voudroient choisir pour retraite. Ensuite, ne pensant lui-même qu'à retourner en Angleterre, il résolut de faire une nouvelle tentative à Samma, qui étoit le seul endroit de la Côte d'où il pût esperer quelques provisions. Le Chef des Négres lui fit la même réponse. Un mouvement de fureur, contre une Ville qui venoit de s'allier si étroitement avec les Portugais, fit prendre aux Anglois le parti de la brûler. Ils trouverent, dans les ruines, le coffre d'un Portugais, qui contenoit ses habits, avec des poids, & une lettre du Château; ce qui leur fit juger qu'il avoit fait un long séjour à Samma, & que les Portugais avoient ainsi, dans toutes les Villes de la Côte, des Emissaires, de qui ils recevoient continuellement des informations.

Ils brûlent la Ville de Samma.

Le 25, on mit à la voile vers la haute mer pour retourner en Europe. Quatre jours après on se trouva à la vûe des Côtes, surpris de n'être, suivant les Calculs, qu'à seize ou dix-sept lieues de Samma. Cette erreur fut attribuée à la violence des Courans. On résolut de porter le plus près du vent qu'il seroit possible, pour gagner la ligne. Le 7 de Juillet, on apperçut l'Isle de Saint-Thomas, & l'on se disposoit à moüiller l'ancre, lorsque le vent devint si favorable qu'on résolut de continuer la navigation. Le 9, par une autre erreur, qui fut attribuée à differentes causes, on se retrouva à la vûe de la même Isle. Tandis qu'on cherchoit le moyen d'y aborder, on fut surpris par un calme; & les Courans pousserent seuls les trois Vaisseaux sur la Côte. Mais on n'y trouva point de fond pour jetter l'ancre. Towtson se mit dans l'Esquif, & cherchoit quelque Baye ou quelque rade autour de la Côte, lorsque le vent poussa le Christophe & le Tygre à deux lieues en mer. Les gens de Towtson, dont le Vaisseau étoit demeuré tranquille, s'imaginerent que les deux autres étoient à la chasse de quelque Bâtiment qu'ils avoient

Erreurs dans leur navigation.

Dangers qu'ils courent à l'Isle de Saint-Thomas.

avoient découvert ; mais Towtſon, qui en jugea mieux, & qui craignoit, en allant à leur ſuite, d'être repouſſé par le vent contre l'Iſle, avec un danger manifeſte de s'y briſer, attendit la nuit, pendant laquelle il tira un coup de canon & fit allumer deux feux. Les deux Vaiſſeaux lui répondirent par les mêmes ſignaux. Il ne balança point alors à profiter d'un vent Nord-Oueſt pour quitter une ſtation incommode, dans la penſée que les autres ne manqueroient pas de venir à ſa ſuite. Mais ne les découvrant pas le lendemain, il aima mieux ſe perſuader qu'ils s'étoient écartés volontairement que de retourner pour les ſuivre. Il changea néanmoins d'idée vers midi, & retournant ſur ſes traces, il les rencontra, quelques heures après, dans la même inquiétude pour lui.

TOWTSON. III. Voyage. 1558.

L'Iſle de Saint-Thomas eſt directement ſous la Ligne. On y voit, du côté de l'Oueſt, une montagne en forme de *pic*, qui eſt ſi étroite & ſi élevée qu'on la prend pour un clocher. Elle a, du côté du Sud, une autre Iſle de fort petite étendue, qui n'en eſt qu'à deux milles.

Situation de cette Iſle.

Le 12, on ſe trouva à la hauteur du Cap Verd ; & le 22, ayant découvert les Iſles du même nom, on relâcha dans celle de *Sal*, par le conſeil d'un Ecoſſois, qu'on avoit pris avec les François dans le *Mulet de Bateville*, & qui aſſura qu'on trouveroit des vivres dans cette Iſle. Towtſon fit avancer, vers le rivage, une Chaloupe, qui ne découvrit ni maiſons, ni beſtiaux. Il ne parut que quatre Négres, qui s'obſtinerent à ne pas s'approcher, & qui prirent la fuite lorſqu'ils virent les gens de la Chaloupe à terre. Cependant on vit quelques chevres ſauvages ; mais ſans pouvoir en tuer une ſeule. La reſſource des Anglois, preſqu'affamés, fut le poiſſon, dont ils prirent une quantité prodigieuſe. Ils trouverent auſſi, dans quelques petites Iſles, une prodigieuſe abondance de ces oiſeaux de mer, qu'ils avoient remarqués à leur paſſage, & dont ils tuerent un grand nombre. La nuit ſuivante, le Chriſtophe rompit ſon cable & perdit une ancre. Il fallut remettre à la voile. Towtſon ſe diſpoſoit à le ſuivre, mais on s'apperçut que l'Ecoſſois avoit diſparu, ſans que perſonne eût remarqué ce qui l'avoit ſéparé des Chaſſeurs. On s'imagina qu'il pouvoit s'être endormi dans une des petites Iſles, & Towtſon deſcendit lui-même pour le chercher. Mais tous ſes ſoins étant inutiles, il jugea que l'eſperance de voir arriver quelque Vaiſſeau François lui avoit fait prendre le parti de ſe fier aux habitans de l'Iſle & de s'enfoncer avec eux dans les bois.

Towtſon relâche dans l'Iſle de Sal.

Ils y trouvent des rafraîchiſſemens.

Ecoſſois qui diſparoit de la Flotte.

Towtſon alloit lever l'ancre, lorſque le Capitaine du Tygre vint lui repreſenter qu'il avoit découvert, dans ſon Vaiſſeau, des marques ſi infaillibles de ruine qu'il ne le croyoit point en état de ſupporter la mer ſi l'on ne s'arrêtoit quelque tems pour y remédier. D'ailleurs, ſon Equipage étoit réduit au plus triſte état par les maladies. A peine lui reſtoit-il aſſez de Matelots pour la manœuvre. C'étoit le cas de toute la Flotte, où l'on ne comptoit pas plus de trente hommes ſains ſur les trois Vaiſſeaux : mais les malades ne laiſſoient pas de ſe rendre utiles, ſuivant la meſure de leurs forces ; au lieu que le Tygre, ayant perdu la plûpart des ſiens par la mort, ne recevoit plus que la moitié des ſecours les plus néceſſaires pour la navigation. Towtſon fut forcé de s'arrêter. Un Charpentier François, qu'il avoit à bord, fit la viſite du Vaiſſeau, & finit en peu de jours les réparations les plus preſſantes.

Triſte état d'un Vaiſſeau Anglois.

TOWTSON. III. Voyage. 1558. Différentes Isles.

Le 25, on vit l'Isle de *Saint-Nicolas*, & le jour suivant celles de *Sainte-Lucie*, de *Saint-Vincent* & de *Saint-Antoine*. Le 26, le Pilote du Tygre vint déclarer à Towtson qu'il étoit impossible que ce Vaisseau allât plus loin, & qu'il ne restoit point d'autre parti que de le décharger, si l'on vouloit conserver les hommes & la cargaison. Les trois Capitaines en firent une nouvelle visite; & dès le même jour on transporta l'artillerie & l'or sur les deux autres Bâtimens. Le lendemain on acheva de le délivrer de sa cargaison; & percé comme il étoit dans une infinité d'endroits, on se détermina, de l'avis de tout le monde, à l'abandonner. Il n'avoit plus que six hommes capables de travail. On eut, le 27, la vûe de deux des Azores, Sainte-Marie & Saint-Michel; & le 4 d'Octobre on se trouva à 41 degrés & demi de la Ligne.

Les Anglois abandonnent un de leurs trois Vaisseaux.

Les deux Vaisseaux qui restoient à Towtson s'étoienr affoiblis de jour en jour par la perte ou la maladie de leurs gens, jusqu'à manquer aussi de bras pour le travail. Ceux du Christophe demanderent en grace qu'on relâchât au Cap de Finistere. Towtson, qui n'avoit gueres plus de fond à faire sur les siens, aima mieux s'arrêter à *Vigo*, parce que ce lieu est frequenté par les Anglois. Cependant le vent se trouva si favorable pour l'Angleterre, qu'ignorant d'ailleurs comment cette Couronne étoit alors avec l'Espagne, il doubla le Cap de Finistere, dans le dessein de ne plus moüiller l'ancre qu'au terme de son voyage. Il tira deux coups de canon, pour avertir le Christophe de sa résolution; mais quoiqu'il eût soin, la nuit suivante, de faire allumer deux feux, le broüillard rendit l'obscurité si épaisse que le Christophe n'ayant pû les appercevoir, ni entendre le bruit de l'artillerie, suivit son premier projet.

Incertitudes des deux autres.

Ainsi Towtson, demeuré seul à cent vingt lieues d'Angleterre, s'aida de son courage & de l'esperance d'arriver au Port, pour achever sa périlleuse navigation. Il falloit que la perte de ses hommes fût beaucoup augmentée depuis l'Isle de Saint-Thomas, puisqu'il assure, dans sa Relation, qu'il ne lui en restoit pas huit, la plûpart trop foibles pour le service d'un Vaisseau tel que le sien. Aussi perdit-il toutes ses voiles le 16, par un orage de l'Ouest-Sud-Ouest; &, jusqu'au dix-huit, il fut obligé d'aller à mats & à cordes. Enfin, son adresse lui ayant fait rejoindre, à force de travail, quelques vieilles pieces de voiles, il trouva le moyen, à l'entrée de la Manche, de les attacher au grand mât. Avec ce secours, il porta vers les Côtes. Mais un coup de vent ruina son ouvrage, & le réduisit au même état, jusqu'au lendemain, qu'il suspendit à son mât un vieux bonnet, avec lequel il se conduisit à l'Isle de Wight, où il arriva le 20 d'Octobre après midi.

Les Anglois arrivent au Port dans un triste état.

CHAPITRE VII.

Divers Voyages en Guinée depuis 1561 jusqu'en 1566.

1561. Projet d'un voyage manqué.

ON trouve, en 1561, les préparatifs d'un voyage qui semble être demeuré sans exécution. Le dessein en avoit été formé par une Compagnie puissante, composée du Chevalier *Gerard*, de MM. *William Winter*,

Benjamin *Gonſon*, Antony *Hickman*, & Edouard *Caſtalin*, qui avoient choiſi pour Commandant M. John *Lok*, le même apparemment qui avoit fait le même voyage en 1554. On lui envoya ſes inſtructions à Briſtol. Elles ſont dattées le 8 Septembre 1561. Mais de fortes raiſons, dont il rendit compte à la Compagnie au mois de Décembre ſuivant, lui firent ſuſpendre ſon départ. Hackluyt nous a conſervé ces inſtructions & cette lettre, qui contiennent quelques détails importans. 1561.

La Compagnie recommandoit d'abord à M. Lok de ſe procurer, avec plus de ſoin qu'on n'avoit fait juſqu'alors, la connoiſſance des Rivieres, des Rades & des Ports, & de faire une Carte où le nom de tous ces lieux fût marqué ſuivant leur véritable poſition. Par le ſecond article, on le chargeoit de remarquer ſoigneuſement quelles ſortes de marchandiſes convenoient le mieux dans les endroits où il feroit quelque commerce. La troiſiéme inſtruction, étoit de chercher ſur la Côte de *Mina*, dans le Pays du Roi Abaam, un lieu propre à la conſtruction d'un Fort; & ſur cet article, on lui recommandoit de conſiderer ſept choſes: 1°. Que le lieu qu'il choiſiroit fût proche de la mer, & qu'il fût faciſe d'y charger & décharger des marchandiſes. 2°. Que le terrain fût propre à recevoir quelque culture. 3°. Quelle ſorte de bois il conviendroit d'employer aux édifices. 4°. Quelles proviſions on pouvoit ſe promettre du Pays, & quelles étoient celles de l'Europe qui pouvoient s'y conſerver le plus long-tems? 5°. Que la ſituation du lieu fût naturellement capable de défenſe, ou qu'il pût être fortifié à peu de frais, & gardé enſuite par un petit nombre de gens. 6°. Comment on pourroit s'y procurer de l'eau, ſuppoſé qu'il ne s'en trouvât point dans le Fort ou dans les lieux voiſins. 7°. Quels ſecours on pourroit eſperer des habitans du Pays, ſoit pour bâtir ou pour ſe défendre. Après ces inſtructions, on chargeoit M. Lok de ſonder les diſpoſitions du Roi Abaam, mais ſi adroitement qu'il ne pût ſoupçonner les intentions des Anglois en bâtiſſant un Fort; de pénétrer autant qu'il pourroit dans l'intérieur du Pays, pour découvrir mieux qu'on n'avoit fait juſqu'alors de quels lieux & par quels moyens les Négres recueilloient l'or; & de s'informer du ſort des Anglois que le Capitaine Windham avoit laiſſés à Benin en 1553. On lui accordoit, ſur tous ces articles, le pouvoir de prendre les réſolutions qui conviendroient aux circonſtances.

Détails alors importans pour le commerce.

M. Lok expoſe dans ſa lettre pluſieurs raiſons qui ne lui permettoient point d'entreprendre ſi-tôt le voyage, telles que la qualité des Vaiſſeaux qu'on y deſtinoit, & que l'expérience lui faiſoit juger trop foibles pour une navigation dont on ne pouvoit plus ignorer les difficultés. Il cite l'exemple du Mignon, qui avoit été ſi ſoigneuſement équipé par les plus habiles Ouvriers d'Harwich, & qui n'étoit pas revenu dans un meilleur état, quoiqu'il n'eût eſſuyé que les fatigues ordinaires. Il ajoute qu'il avoit appris, par un Bâtiment arrivé de Liſbonne, que les Portugais avoient en mer quatre gros Vaiſſeaux, dont l'unique but étoit d'arrêter les Marchands Anglois, & qu'avec tout le courage poſſible il étoit déſagréable d'aller faire la guerre lorſqu'on n'étoit équipé que pour le commerce.

Raiſons qui firent manquer le voyage.

§. II.

Voyage de William Rutter en 1562.

RUTTER. 1562.

Eclairciſſemens ſur les Relations de ce voyage.

ON a deux Relations de ce voyage en Anglois ; l'une en vers, par Robert Backer, un des Facteurs du Vaiſſeau le *Mignon* ; l'autre en proſe, par Rutter même. La premiere n'eſt qu'une deſcription poétique des Mers & des vents, mêlée de quelques faits dont il y a peu d'utilité à tirer pour l'Hiſtoire. Auſſi l'a-t'on retranchée du Recueil d'Hackluyt dans la ſeconde édition, pour lui ſubſtituer celle de Rutter, qui eſt un ouvrage ſérieux. Le voyage fut entrepris, au nom de la même Compagnie qui avoit ſouhaité d'employer M. Lok. Les malheurs dont il fut accompagné juſtifierent les raiſons qui avoient fait abandonner celui de l'année précedente.

Départ de deux Vaiſſeaux Anglois.

Le *Mignon*, ce même Vaiſſeau, qui avoit fait le voyage de Guinée ſous le commandement de Towtſon, & le *Primroſe*, à peu près de la même grandeur, quitterent le Port de Darmouth le 25 de Février 1562. Ils étoient au Cap Verd dès le 20 de Mars ; & ſans s'y arrêter, ils continuerent leur navigation au long de la Côte, juſqu'au Port de la Riviere Seſto, où ils arriverent le 3 d'Avril au matin. Ils y trouverent un Bâtiment François, qui mit à la voile auſſi-tôt qu'il les eut apperçus. Rutter ne perdit pas un moment pour commencer le commerce au long de la Riviere ; mais ayant appris de quelques Négres, que les François, qui n'étoient arrivés que depuis trois jours, avoient déja fait leurs conventions avec les habitans, il réſolut, s'ils renvoyoient leur Pinace, de ne pas ſouffrir qu'ils concluſſent leurs marchés ſans qu'il ſe fût du moins expliqué avec leur Capitaine & leurs Marchands. La Pinace Françoiſe revint effectivement dans le cours de l'après-midi, & Rutter lui déclara qu'ayant à parler au Capitaine il l'attendroit le ſoir ſur ſon bord. C'étoit une loi pour les plus foibles. Le Capitaine François ſe rendit à bord du Mignon, où les Officiers Anglois lui déclarerent que l'avantage d'être arrivé le premier ne devant pas l'emporter ſur celui du plus grand nombre, il falloit qu'il ſe repoſât pendant huit jours, & qu'il leur laiſſât la liberté du commerce.

Ils profitent de leur ſupériorité pour contraindre un Bâtiment François.

Cette déclaration, qui étoit un ordre dans les circonſtances préſentes, porta les François à quitter la Côte de Seſto pour aller commercer vers la Riviere de *Potos*. Après leur départ, les Commandans Anglois, ſe trouvant ſans obſtacle à Seſto, réſolurent de faire avancer le Primroſe au long de la Côte, afin de n'être pas prévenus de tous côtés par les François. Ce Vaiſſeau les trouva occupés de leur commerce, à l'Oueſt de Potos, & paſſant plus loin ſans les troubler, il arriva ainſi devant eux à la Riviere, où il s'employa utilement juſqu'au 15 d'Avril. Il ſe rendit le 17 à celle de Saint-André ; &, ſuivant le tems dont on étoit convenu, le Mignon y arriva le même jour ; mais il paſſa ſans s'y arrêter.

Ils rencontrent des Portugais.

Il rencontra, à la hauteur du Cap das Palmas, un grand Vaiſſeau & une Caravelle du Roi de Portugal, qui étoient chargés pour Mina, & qui lui donnerent la chaſſe, avec quelques volées de canon, dont il ne reçut aucun mal. Il ſe hâta de gagner le Cap de Tres Puntas, où il demeura une

nuit & deux jours à mats & à cordes, dans l'esperance que les Portugais passeroient entre eux & le Château. En effet, il les crut passés, & s'approchant du rivage il envoya ses Facteurs à Hanta. Mais le lendemain, à la pointe du jour, il revit le Vaisseau & la Caravelle, qui prenoient un grand tour pour l'enfermer entre eux & le Château. Ils eurent le chagrin de voir leur esperance trompée; & quelques volées de leur artillerie qu'ils envoyerent encore aux Anglois, ne réüssirent pas mieux.

Rutter 1562.

Le 21 après midi, Rutter alla jetter l'ancre à la Ville de Dom Jean. On a déja fait remarquer que cette Ville s'appelle *Equi*, & que le nom de Dom Jean, qu'elle porte dans les Relations Angloises, étoit celui d'un Portugais qui y faisoit sa demeure depuis leur premier voyage. Rutter envoya le lendemain sa Chaloupe au rivage. On apprit, des Négres, que Dom Jean étoit mort, & qu'ils ne pouvoient recevoir aucune proposition de commerce sans la participation de Dom Louis, qui lui avoit succedé. Le 23, Antoine, fils de Dom Louis, se présenta, avec un autre Portugais nommé Pacheco, dans le dessein, en apparence, de commercer avec les Anglois. Mais on vit en même-tems deux Galeres, qui venoient du Château à force de rames. Rutter se mit en état de les recevoir, & sa contenance fut si ferme, que perdant la hardiesse d'approcher, elles retournerent tranquillement au Château. Les Négres, charmés du courage des Anglois, les prierent de se rendre à Mawre, qui n'est qu'à trois ou quatre lieues, en promettant de les y aller joindre avec plus de liberté, parce qu'ils y auroient moins à redouter les Portugais. Rutter se rendit à leurs instances, accompagné du fils de Dom Louis & de Pacheco, qu'il avoit tous deux à bord. Il fut rejoint, dans cet intervalle, par le Primrose.

Ils abordent à la Ville de Dom Jean, autrement Equi.

On attendoit, à Mawre, les Marchands du Pays avec leur or, lorsque, le 25 après-midi, on vit revenir du Château les deux Galeres. Le tems étoit calme. Les Portugais firent voler d'abord une décharge de leur artillerie contre le Primrose, qui reçut trois coups dangereux. Ce n'étoit point assez pour étonner les Anglois, s'ils n'eussent vû paroître au même moment le grand Vaisseau Portugais & la Caravelle. Le calme, qui continuoit, donna le tems à la nuit de les délivrer de cet embarras. Ils résolurent de profiter de l'obscurité pour gagner Cormantin, dont ils sçavoient que la situation leur offroit une espece d'azile. Mais le calme ayant duré pendant toute la nuit, ils furent extrêmement surpris, le lendemain au matin, de revoir à peu de distance les deux Galeres, qui revinrent à eux furieusement, tandis que, faute de vent, le Vaisseau & la Caravelle demeuroient immobiles contre le rivage. Le Mignon fut attaqué avec la derniere chaleur, & se défendit de même une partie du jour. Pendant le combat, le feu prit à un baril de poudre, & blessa une partie des gens de Rutter. Les Portugais en prirent occasion de le presser encore plus vivement, & le mirent dans un si triste état qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût redevenir propre à la navigation. Comme l'affaire s'étoit passée à coups de canon, une Chaloupe, qui fut envoyée du grand Vaisseau, apporta aux deux Galeres l'ordre de se retirer. La nuit s'approchoit; & le vent s'étant levé assez favorable, Rutter s'éloigna tristement, avec ses deux Vaisseaux, qui avoient presque également besoin de réparation. Ils eurent beaucoup d'embarras à gagner Cormantin, où tous les

Ils sont maltraités par les Portugais.

Divers accidens qu'ils essuyent.

RUTTER. 1562.

efforts de l'art ne réüssirent qu'à peine à les remettre en état de supporter la mer.

Autres disgraces des Anglois, qui les obligent au retour.

Rutter, s'appercevant que les Négres n'oseroient exercer le commerce aussi long-tems que les Galeres Portugaises seroient sur leurs Côtes, prit la résolution de retourner à la Riviere de Sesto. Le 14 de Mai, il se rapprocha de la terre, après trois jours de navigation, autant pour les réparations, qui étoient continuellement nécessaires aux deux Vaisseaux, que pour essayer les dispositions des Négres. Il entra dans la Riviere de *Barbos*, qui est à l'Est de Saint-André; & jusqu'au 21, il n'y fut occupé qu'à radouber ses Vaisseaux. Le Primrose eut le malheur de perdre cinq hommes dans sa Chaloupe, qui fut submergée par un coup de vent. On partit le 22, pour Rio de Sesto, où l'on n'arriva que le deux de Juin; & le mauvais état des deux Vaisseaux ne permettant point d'y faire un long séjour, on mit à la voile le 4, pour retourner droit en Angleterre. Ce retour fut accompagné d'une infinité de peines & de maladies, qui réduisirent les deux Equipages à vingt hommes. Cependant on arriva au Port le 6 d'Août; &, d'un si malheureux voyage, la Compagnie ne laissa pas de tirer cent soixante-six dents d'éléphans, qui pesoient ensemble mille sept cent cinquante-huit livres, & deux tonneaux de poivre.

Combat qu'ils soutiennent contre les Négres.

Rutter, moins occupé de son Journal que de l'excès de son embarras, ne dit rien du combat qu'il eut à soutenir contre les Négres. On en trouve le recit dans *Baker;* & quoique le nom du lieu n'y soit pas marqué clairement, il y a beaucoup d'apparence que ce fut sur les bords de la Riviere de Sesto, ou l'on ne concevroit point autrement, pourquoi, dans le dessein qu'il avoit de s'y arrêter à son retour de Cormantin, il n'y passa que trois jours.

Origine de leur différend.

Baker, qui étoit du voyage, raconte que son Vaisseau étant à l'ancre sur la Côte de Guinée, il en sortit avec neuf hommes, dans une petite Pinace, pour aller commercer sur le rivage. Il entra dans la riviere, où il trouva un grand nombre de Négres. Le Chef de ces Barbares vint à lui dans un Bateau, qu'il compare aux auges dans lesquels on donne leur nourriture aux pourceaux; mais s'arrêtant à quelque distance, il moüilla sa barbe, sans vouloir s'avancer plus que Baker. Les Anglois répondirent à ce signe, & lui montrerent quelques marchandises capables de le tenter. Alors il s'approcha d'eux, en leur faisant entendre que s'ils vouloient lui en donner une partie, il seroit leur ami. On lui fit quelques présens. Le commerce commença; &, vers le soir, Baker ayant conduit le Capitaine Négre aux Vaisseaux, le traita civilement, & le fit revêtir d'un habit. Il promit aux Anglois, en les quittant, que dans un jour ou deux ils seroient contens de ses services. Tandis qu'il fut à bord, Baker remarqua qu'il observoit curieusement la Chaloupe, qui étoit attachée à la quille du Vaisseau, & dans laquelle on avoit laissé quantité de marchandises; mais ne le soupçonnant d'aucun dessein, il n'y fit pas beaucoup d'attention. Le lendemain on retourna au rivage, où le commerce fut continué. Au retour, la Chaloupe fut attachée au même endroit, & les marchandises y resterent encore. Pendant la nuit, le Matelot de garde découvrit le Capitaine avec deux ou trois de ses gens, qui paroissoit fort empressé autour de la Chaloupe. L'allarme fut donnée, & les Négres prirent

Perfidie des Négres.

la fuite ; mais lorsqu'on voulut retirer la Chaloupe, on s'apperçut, avec étonnement, que toutes les marchandises avoient disparu. Les Anglois, piqués de se voir dupés par des Barbares, retournerent le lendemain à la riviere, pour se faire restituer leur bien. Tous leurs signes furent inutiles ; & le Capitaine, loin de convenir du vol, se plaignit d'un soupçon qui l'outrageoit. Il avoit déja pris des mesures pour soutenir son effronterie par la violence ; car sur quelques marques de ressentiment que les Anglois laisserent échapper, cent Bateaux, qui se firent voir tout-d'un-coup, se disposerent à leur couper le passage. Chaque Bateau étoit monté de deux Negres, armés de dards & de boucliers. La plûpart avoient une corde attachée à leurs dards, pour les retirer après les avoir lancés.

RUTTER. 1562.

Les Anglois, pressés par une attaque si peu prévûe, déchargerent leurs arquebuses sur cette multitude d'ennemis ; & tandis que la frayeur fit plonger les Négres dans la riviere pour éviter les coups, ils s'efforcerent de regagner la Flotte à force de rames. Mais le Capitaine & ses gens, revenus de leur crainte, les poursuivirent ardemment, & firent pleuvoir sur eux une grêle de dards. Baker & ses compagnons les écarterent de la Chaloupe avec leurs piques & par une nouvelle décharge de leur artillerie. Mais ils revinrent avec un redoublement de fureur. Le Capitaine, qui étoit d'une taille fort haute, s'avança, couvert de son bouclier, avec un dard empoisonné à la main. Le Pilote lui allongea un coup de pique qui le tua sur le champ ; mais, tandis qu'il s'agitoit pour dégager sa pique, il fut blessé d'un dard. Il l'arracha de sa plaie, & de la même arme il tua le Négre qui l'avoit blessé.

Les Anglois se défendent avec courage.

Le combat fut poussé, sans se rallentir, jusqu'à ce que les Sauvages eurent épuisé leurs dards, qu'ils jettoient sans corde depuis que la mort de leur Chef leur avoit ôté la hardiesse de s'approcher. Les Anglois en avoient tué un grand nombre ; mais ils étoient tous blessés, & si fatigués qu'ils eurent beaucoup de peine à reconduire leur Chaloupe à la Flotte. Ils étoient douze, en y comprenant les quatre Rameurs. On mit en déliberation, sur les deux Vaisseaux, si l'on ne devoit pas tirer une vengeance éclatante de la perfidie des Négres. Mais, après les malheurs qu'on avoit essuyés, il convenoit si peu de penser à la guerre, que l'ardeur du ressentiment fut sacrifiée à des nécessités plus pressantes.

Ils ne laissent pas d'être fort maltraités.

§. III.

Voyage de Baker en Guinée.

CE voyage porte le nom de Baker, quoiqu'il n'eût point de commandement sur la Flotte, & qu'il ne fût parti de Londres qu'avec la qualité de Facteur. Mais ayant pris soin d'écrire les malheureuses avantures des deux Vaisseaux le *Jean-Baptiste* & le *Merlin*, avec lesquels il entreprit de visiter, pour la seconde fois, les Côtes de Guinée, & son mérite personnel le distinguant plus que ses emplois, son nom a prévalu sur ceux des deux Capitaines, *Lawrence Rondel* & *Robert Revel*.

BAKER. 1563. Dispositions du voyage.

Après les désastres du voyage précedent, Baker s'étoit engagé, par une

Baker. 1563.

ſorte de vœu, à ne jamais approcher des Côtes de Guinée. Cependant quelques mois de repos lui faiſant oublier ſes peines paſſées, il ſe rendit aux inſtances de la Compagnie qui l'avoit déja employé, & qui ſe louoit de ſa prudence & de ſon zele. Les deux Bâtimens partirent dans la meilleure condition. Le troiſiéme jour de leur courſe, on découvrit deux Vaiſſeaux. Baker, à qui l'eſtime de ſon mérite faiſoit laiſſer autant d'autorité qu'aux Capitaines, s'avança vers le plus grand, qu'il reconnut pour un François. La guerre, qui étoit allumée entre les deux Nations, rendoit ſon attaque plus juſte que celle de Towtſon. On ſe battit vaillamment; mais les François, qui avoient peu d'artillerie, ne purent ſoutenir long-tems celle des Anglois. Ils n'étoient pas non plus en aſſez grand nombre pour s'expoſer à l'abordage, & le vent ne pouvant ſervir à leur fuite, ils prirent le parti de ſe rendre. On conduiſit cette priſe au premier Port d'Eſpagne, où elle fut vendue fort au-deſſous de ſon prix.

Les Anglois prennent un Bâtiment François.

On arriva, ſans autre obſtacle, aux Côtes de Guinée. Baker ne tarda point à ſe mettre dans une Chaloupe, avec huit perſonnes, qui avoient fait, comme lui, le même voyage, & qui n'avoient pas moins d'impatience de commencer le commerce. Leur eſperance étoit de revenir à bord avant la nuit. Mais à peine ſe furent-ils approchés du rivage, qu'il s'éleva un vent furieux, accompagné de pluie & de tonnerre, qui arracha les Vaiſſeaux de deſſus leurs ancres, & qui les pouſſa vers la haute mer. Baker ne penſant qu'à ſe mettre en ſûreté contre l'orage, ſuivit la Côte pour chercher quelque lieu commode. Il n'en trouva point; & pendant toute la nuit il demeura expoſé dans la Chaloupe au tonnerre, au vent & à la pluie, qui durerent ſans interruption. Le jour ſuivant, les deux Vaiſſeaux retournerent vers le rivage, dans l'opinion que la Chaloupe s'étoit arrêtée; & Baker, ſe perſuadant au contraire qu'ils s'étoient avancés au long de la Côte, continua de remonter pour les joindre. Le tems demeura ſi obſcur, pendant tout le jour, que de part & d'autre on ne put s'appercevoir. On ſe chercha ainſi trois jours entiers. Il ne reſta pas le moindre doute, aux Anglois des deux Vaiſſeaux, que la Chaloupe n'eût été ſubmergée par la tempête; & dans cette triſte idée, ils prirent la réſolution de retourner en Angleterre.

Malheureuſe avanture de Baker.

Baker, auſſi preſſé de la faim que de ſon inquiétude, ſe vit forcé, dès le même jour, de prendre terre au premier rivage où il découvrit des Négres. Il obtint d'eux des racines en échange de quelques marchandiſes, & n'oſant ſe fier, pendant la nuit, à ces Barbares, il la paſſa encore dans ſa Chaloupe. Sa penſée, & celle de ſes gens, étoit toujours que les Vaiſſeaux devoient être devant lui; & c'étoit la ſeule en effet à laquelle ils puſſent s'arrêter, puiſqu'en les ſuppoſant derriere il n'y avoit pas d'apparence qu'ils euſſent été ſi long-tems à les rejoindre. Ainſi, continuant d'avancer à la rame, les efforts mêmes qu'il faiſoit pour les trouver l'en éloignoient de plus en plus. La faim & la ſoif, qui commençoient à devenir le plus terrible de ſes maux, l'obligerent encore, vers le ſoir, de deſcendre ſur le rivage. Il n'eut pas le bonheur d'y rencontrer, comme la premiere fois, des Négres prêts à le recevoir. Une Côte affreuſe, des ſables arides, &, pour perſpective, de hautes montagnes, qui étoient trop éloignées pour lui offrir un azile ſous les arbres dont elles étoient couvertes. En cherchant du moins de l'eau pour ſe rafraîchir,

Il devient errant ſur des Côtes inconnues.

fraîchir, ses gens découvrirent un ruisseau qui venoit se jetter dans la mer entre les rocs. Ils n'eurent point d'autre soulagement jusqu'au lendemain. Mais cette foible douceur fut troublée par les craintes ausquelles ils furent exposés pendant toute la nuit. L'obscurité n'étoit pas si épaisse qu'ils ne vissent descendre, au long du ruisseau, une multitude de bêtes féroces, qui s'y venoient abreuver. Ils distinguerent un grand nombre d'éléphans, des cerfs, & plusieurs autres animaux connus; mais le plus grand nombre fut de ceux qu'ils croyoient voir pour la premiere fois, & qui les épouvanterent par leur forme autant que par leurs cris. Dans un événement de cette nature, on sent qu'il faut pardonner quelque chose à des imaginations troublées par la crainte; mais on se persuade aussi, sans peine, qu'un désert de la Guinée peut présenter, pendant la nuit, de fort horribles spectacles.

Baker. 1563. Peinture qu'il fait de ses craintes.

L'Auteur remarque que la frayeur est un reméde contre la faim. Il l'éprouva, comme tous ses gens, par la patience avec laquelle ils souffrirent jusqu'au lendemain un jeûne qui avoit duré depuis la nuit précedente. Ils rentrerent dans leur Chaloupe à la pointe du jour, & se soulageant tour à tour en prenant successivement la rame, ils avancerent encore jusqu'à midi, sans avoir d'autre objet devant les yeux que de l'eau & du sable. Enfin, ils apperçurent un Bateau, conduit par deux Négres, qui voulurent fuir en les découvrant. Mais leurs signes les arrêterent. Ils en firent passer un dans leur Chaloupe, pour ôter à l'autre l'envie de s'échapper; & s'efforçant de les gagner par leurs caresses, ils suivirent le Bateau jusques dans une petite Baye que Baker n'avoit pas vûe dans son premier voyage. Ils y furent reçus par un grand nombre d'habitans, qui furent surpris de leur voir refuser des dents d'éléphans, & de l'or même, qu'ils leur offrirent pour leurs marchandises. Le langage de la nécessité est expressif. Baker se fit assez entendre pour faire concevoir aax Négres une partie de son infortune. Ils se hâterent de lui offrir des racines, & divers fruits sauvages que la faim lui fit trouver délicieux. Ils lui présenterent aussi du vin de palmier & du miel. Ce secours suffisoit pour sauver la vie à des gens affamés; mais il ne leur rendit pas la force, qu'ils avoient perdue par la fatigue, l'insomnie & la crainte. Ils se trouvoient si affoiblis, qu'aucun d'entre eux ne se crut capable, pendant plus de quatre jours, de remettre la main à la rame.

Il trouve du secours parmi les Négres.

Cependant, les Négres ayant pris pour salaire la petite quantité de marchandises qui restoit dans la Chaloupe, Baker comprit bien-tôt qu'il y avoit peu de fond à faire sur leurs services, lorsqu'ils n'étoient plus soutenus par le motif de l'intérêt. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint d'eux, par les signes les plus touchans, quelques racines & une petite quantité de miel, comme une espece de provision pour un jour ou deux. Il lui fut impossible d'en obtenir du vin de palmier. Avec cette seule ressource il rentra dans la Chaloupe. Quoiqu'il ne lui fût point encore tombé dans l'esprit que les deux Vaisseaux eussent remis à la voile pour l'Europe, il commençoit à perdre l'esperance de les rejoindre; ou du moins il comprenoit qu'il avoit besoin de quelque secours plus prompt, & qu'il ne pouvoit l'attendre de leur rencontre. Avant la fin du jour, il crut reconnoître qu'il avoit passé la Côte de *Melegeta*, & qu'il n'étoit pas éloigné de celle de Mina. C'étoit un sujet de

Ses peines recommencent.

BAKER. 1563.

Il s'adresse à d'autres Négres.

consolation, parce que les Négres de cette Côte étoient plus accoutumés au commerce des Europeens; mais il se souvint des violences que les dernieres Flottes Angloises avoient exercées à *Mawre* & à *Samma*. Dans le doute s'il devoit s'y présenter, il vit paroître, sur le rivage, une troupe de Négres, qui lui firent signe d'aller vers eux, & qui paroissoient armés avec plus de soin qu'ils ne le sont ordinairement lorsqu'ils n'ont rien à craindre de leurs ennemis. La défiance de leurs intentions le tint plus d'une heure en suspens; mais un Négre, s'étant approché seul dans un Bateau, le pressa par divers signes, qui marquoient autant d'amitié que d'impatience. Le nom d'Anglois, que le Négre répetoit continuellement, sembloit marquer non-seulement qu'il reconnoissoit leur Nation, mais que la sienne en attendoit quelque service. Baker ne douta point qu'elle ne fût en guerre, soit avec les Portugais, soit avec quelque Nation voisine. Sa situation ne lui permettoit pas d'y mettre de la difference. Il regarda, au contraire, cette occasion comme une faveur du Ciel, qui vouloit le rendre utile à ces Barbares pour lui donner quelque droit à leur reconnoissance; & dans une nécessité si pressante, il crut que ce n'étoit point acheter quelques alimens trop cher que de les payer de son sang.

Il les trouve en guerre & se résout à combattre pour eux contre les Portugais.

Ses idées se confirmerent en arrivant au rivage. Il y trouva plus de deux cens Négres armés de leurs boucliers & de leurs dards. Leur Ville, dont il vit encore sortir des tourbillons de fumée, paroissoit avoir été brûlée depuis peu de jours. Ils s'expliquerent assez par leurs signes, entremêlés de quelques mots Portugais, pour lui faire entendre que c'étoit des Portugais mêmes qu'ils avoient reçus ce traitement, & qu'ils lui demandoient son secours pour se venger. Il comprit, qu'à la vûe de sa Chaloupe, ils avoient supposé qu'elle étoit suivie de quelques Vaisseaux. Loin de leur ôter cette idée, il crut qu'elle pouvoit servir à lui attirer plus de considération. Mais ne voyant paroître aucun Vaisseau Portugais sur leur Côte, il ne pénétroit pas quels étoient leurs projets de vengeance. Ce qu'il apprit de plus clair fut qu'il étoit moins proche de Mina qu'il ne se l'étoit imaginé, & qu'il y avoit quatre jours que les Portugais avoient quitté la Côte.

Secours qu'il reçoit des Négres.

La joie des Négres se signala d'abord par quelques présens qui convenoient aux besoins de leurs défenseurs. Ils leur offrirent quelques poules, qui furent dévorées sur le champ, avec des racines & du vin de palmier. Cette liqueur, sans être aussi forte que le vin même, est ce qu'il y a de plus propre dans ces climats barbares, à fortifier un corps épuisé de fatigues.

Le mouvement des Négres & leur ardeur à prendre les armes, n'avoient aucune vûe déterminée. Ces malheureux, après s'être attiré le ressentiment des Portugais par quelque insulte ou quelque trahison, avoient pris la fuite pendant que leur Ville étoit en feu; & depuis le départ de leurs ennemis, ils s'étoient rassemblés avec des idées confuses de vengeance, qu'ils n'avoient aucun moyen d'exécuter. Baker s'apperçut bien-tôt de leur impuissance, mais il crut pouvoir tirer parti de leurs dispositions. En effet, pendant plusieurs jours, en faisant briller son sabre à leurs yeux & leur montrant son arquebuse, il leur persuada si bien qu'ils alloient être secourus par les Anglois, qu'il en obtint assez de provisions pour remplir sa Chaloupe. Ensuite, profitant de l'obscurité pour les quitter, il se remit en mer avec tous ses gens.

Il les amuse par des esperances.

Aussi long-tems que les provisions durerent, ils n'eurent point d'autre crainte que de tomber entre les mains des Portugais; & l'esperance qu'ils avoient encore de retrouver leur Flotte les soutenoit contre les difficultés de leur situation. Mais après s'être avancés pendant plusieurs jours, tantôt se servant de leurs rames, tantôt se livrant au cours du vent, lorsqu'il ne pouvoit les éloigner de la Côte; ils retomberent dans le cruel embarras de manquer de nourriture. Il fallut recommencer les délibérations sur un danger si pressant. Ils ne pouvoient esperer de trouver dans tous les Négres du Pays des secours qu'ils n'avoient dûs jusqu'alors qu'au hazard. D'ailleurs, qui les assuroit même que les premiers qu'ils alloient rencontrer ne seroient pas leurs ennemis? Les relations qu'on avoit eues avec les Sauvages n'avoient point encore fait connoître leur caractere. On n'avoit jamais lié de commerce avec eux sans ôtages. L'intérêt avoit paru leur unique passion; &, sans marchandises pour adoucir leur férocité, on n'en pouvoit attendre que de la barbarie. D'un autre côté, les Portugais n'étoient pas moins redoutables; car, tomber entre leurs mains, c'étoit rencontrer d'impitoyables ennemis, qui ne manqueroient pas de traiter un si petit nombre d'Anglois comme une troupe de voleurs, & de les condamner au supplice. S'y livrer volontairement, c'étoit courir les risques d'une longue prison, qui seroit accompagnée de toutes sortes d'indignités. Cependant, entre deux partis si terribles, Baker auroit choisi le dernier; mais il restoit encore l'incertitude de l'éloignement, dont il ne pouvoit juger que sur des souvenirs mal assurés.

BAKER. 1563.

Il les quitte pendant la nuit.

Ses craintes de la part des Portugais.

A l'entrée de la nuit, ils apperçurent, sur le rivage, une lumiere qui leur fit conclure que c'étoit un lieu de commerce. Ils ne purent résister à l'envie de s'en approcher. Cependant ils résolurent d'attendre le jour pour se procurer d'autres éclaircissemens. Le matin, ils découvrirent, sur un roc, une maison de Garde, sur laquelle ils crurent distinguer une Croix. Cette vûe les fit frémir, parce qu'ils commencerent à juger que ce ne pouvoit être qu'un établissement Portugais. En observant les environs, ils apperçurent un Château, qui augmenta beaucoup leurs allarmes. Mais il ne put leur rester aucun doute à la vûe de deux Portugais & d'une enseigne blanche avec laquelle on leur faisoit signe de venir descendre au rivage. Quoiqu'ils se fussent déterminés à chercher les Portugais, ils ne purent les voir si près d'eux sans éprouver de nouvelles craintes, & dans ce premier mouvement ils ne penserent qu'à s'éloigner; mais aussi-tôt qu'ils commencerent à fuir, on leur tira quelques coups de canon qui faillirent de les submerger. Ils se virent contraints de retourner au rivage; ce qui n'empêcha point qu'on ne continuât de leur tirer plusieurs coups, ausquels ils n'échaperent que par un miracle du Ciel.

Il tombe dans un de leurs Etablissemens.

Ils aborderent dans un trouble qui ne leur permettoit pas de considerer s'ils arrivoient parmi leurs ennemis. L'excès de leur infortune étoit leur meilleur titre pour obtenir de la compassion. Cependant, au rivage même, ils furent reçus par une volée de pierres, que les Négres firent voler sur la Chaloupe, & qui blesserent deux de leurs gens. Cette nouvelle insulte ne les auroit point empêchés de descendre & de se faire jour au travers des Négres, s'ils n'avoient apperçu en même tems les Portugais qui sortoient armés du Château, & prêts à fondre sur eux. Dans le désespoir de leur situa-

Traitement qu'il y reçoit.

BAKER. 1563.

Il se sauve par la fuite.

tion, ils firent plusieurs décharges de leurs arquebuses, sans examiner combien ils avoient abbatu d'ennemis ; & conservant assez de sang froid pour remarquer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau dont ils pussent craindre la poursuite, ils prirent le parti de retourner vers la mer, au risque de tous les coups qu'ils devoient craindre de l'artillerie.

Il faut supposer une protection particuliere de la Providence pour les malheureux. Baker, qui étoit la seule ressource des Anglois, prit lui-même la rame, & les animant par son exemple autant que par ses discours, il les conduisit à deux milles du Château, dans une petite rade dont il se rappella le souvenir aussi-tôt qu'il eût reconnu la Côte, & que cet Etablissement des Portugais étoit celui qu'ils ont à l'Ouest du Cap de *Tres Puntas*. Dans le lieu où il arriva, le rivage étoit si tranquille qu'il y trouva du repos ; mais il n'étoit pas moins pressé par la faim. Ses Compagnons se disposoient à pénétrer dans les forêts, après l'avoir prié de demeurer dans la Chaloupe pour ménager sa vie & ses forces, dont ils faisoient dépendre toutes leurs esperances. Au même moment, ils virent paroître plusieurs Négres, qui les avoient suivis dans leurs Bateaux. Ils se croyoient menacés d'une nouvelle attaque ; mais quelques signes de paix leur ayant annoncé de meilleures intentions, ils prirent le parti d'attendre. Les Négres leur demanderent, en fort bon Portugais, qui ils étoient, & ce qu'ils cherchoient sur la Côte. Leur réponse fut qu'ils étoient Anglois, & qu'ils avoient apporté d'excellentes marchandises sur deux Vaisseaux, dont ils seroient bien-tôt suivis ; mais qu'ayant été si maltraités, ils iroient offrir à des Négres plus humains leurs richesses & leur amitié. Ce discours, prononcé noblement par Baker, qui parloit la langue Portugaise, lui attira des présens qui servirent à soulager sa faim. Il en distribua la meilleure partie à ses gens. Mais ayant trop appris à regarder les Portugais comme ses plus dangereux ennemis, il résolut de quitter un lieu où ils alloient sçavoir qu'il s'étoit arrêté. En vain les Négres s'efforcerent de le retenir par leurs instances. N'esperant plus rien des deux Vaisseaux, il jugea que c'étoit s'exposer à de nouveaux embarras que de les tromper par de fausses promesses.

Il trouve des ressources chez les Négres.

Il prend encore le parti de fuir.

Il y avoit deux jours & une nuit que les provisions manquoient absolument sur la Chaloupe. La foible esperance que les Anglois avoient eue de trouver quelque ressource à la chasse, ceda, par le conseil de Baker, à la crainte d'essuyer quelque nouvelle insulte des Portugais. Ils se remirent en mer, à la vûe même des Sauvages, qui les pressoient encore de se fier à leur bonne foi, & qui leur offrirent même des ôtages. Mais, après une expérience si récente, Baker étoit résolu de périr plûtôt dans sa Chaloupe que de retomber entre les mains des Portugais. Le Ciel, qui ne l'avoit point abandonné, permit que le reste du jour, & toute la nuit suivante, il fut poussé par un vent d'Ouest qui lui fit faire environ trente lieues au long des Côtes ; sans autre embarras, dans une nuit fort claire, que de remuer quelquefois le gouvernail pour éviter les rocs. Il se trouva, le lendemain, à l'entrée d'une Baye, d'où il vit sortir deux Bateaux, conduits chacun par deux Négres. Cette rencontre lui rendant l'esperance, il fit comprendre, à ses Anglois, qu'il étoit important de gagner ces Barbares par quelque témoignage extraordinaire d'amitié. Ce n'étoit pas de l'or qu'il falloit à des misérables qui le fournis-

sent à l'Europe sans en connoître le prix. Mais quoique des gens de mer n'ayent rien de superflu dans leurs habits, il crut que lui-même, qui étoit le mieux vêtu, & ceux qui l'étoient aussi-bien que lui, pouvoient se retrancher quelque chose de leur habillement, & l'offrir aux Négres. Il se dépoüilla le premier, pour en donner l'exemple. Sa veste fut le premier sacrifice qu'il fit à la sûreté commune. Elle étoit d'un drap fin d'Angleterre. C'étoit un riche présent pour un Négre. Trois de ses Compagnons l'imiterent aussi-tôt. On arrêta les Négres par des signes de paix & d'amitié. Baker leur fit toutes les caresses ausquelles il les connoissoit sensibles, & les combla de joie en leur présentant à chacun une veste, sans aucune marque d'intérêt. Il les pressa sur le champ de s'en revêtir. Leur plus grand empressement fut de retourner dans leur Ville, ornés de cette parure. La Chaloupe les suivit à quelque distance, pour leur laisser le tems de se louer de leur rencontre. Tout ce que les Flottes Angloises avoient apporté jusqu'alors en Guinée n'avoit pas fait tant d'impression sur l'esprit des Négres.

Autres Négres qu'il se concilie.

L'effet en fut si prompt, que le Chef même de la Nation envoya son fils au-devant de ces généreux Etrangers. Baker, le voyant paroître, profita du premier moment pour lui faire connoître, par des signes, le misérable état auquel il étoit réduit. Ses lamentations & ses larmes furent d'autant plus naturelles, qu'elles étoient produites par le sentiment actuel de son infortune. Il offrit en même-tems, & le reste de ses habits, & ceux de tous ses gens, pour obtenir un secours d'où leur vie dépendoit. Il fut entendu. Le jeune Négre, touché de leur misere jusqu'à verser aussi des pleurs, refusa leurs présens & les consola par ses caresses. Il se hâta de retourner vers son pere, pour lui inspirer apparemment les mêmes dispositions, & revenant bientôt à la Chaloupe, il pressa les Anglois d'approcher du rivage. C'étoit leur ouvrir le Ciel. Ils se hâterent avec si peu de mesures, que la mer étant fort agitée, un flot renversa la Chaloupe. Aussi-tôt quantité de Négres, qui étoient sur le sable, se mirent à la nage pour sauver les Anglois. Il n'en périt pas un seul, & la Chaloupe même fut sauvée fort heureusenent.

Il obtient d'eux de l'assistance.

Baker loue beaucoup le caractere & la figure du jeune Prince Négre, en assurant qu'il ne donne presque rien à la reconnoissance. Le premier service qu'il en reçut fut une grande abondance de vivres. Comme c'étoit le plus pressant besoin des Anglois, ils s'occuperent long-tems à rassasier leur faim, sans faire la moindre attention à ce qu'ils pouvoient craindre de la légereté naturelle, ou plûtôt de la barbare stupidité des Négres. Mais lorsque passant la nuit au milieu d'eux, ils leur virent prendre leur armes, pour les observer d'abord avec attention, mais ensuite pour les écarter subtilement, sans faire connoître que leur dessein fût de les rendre; ils commencerent à former des soupçons qui ne leur permirent point de passer une nuit tranquille. Baker s'emporta beaucoup contre ceux qui avoient eu la facilité de prêter leurs arquebuses; non qu'il en appréhendât quelque effet fâcheux, puisque les Négres étoient sans poudre, mais parce que c'étoit perdre le seul moyen de les contenir. Cependant il se passa deux jours, pendant lesquels il n'eut que des sujets continuels d'admirer leur humanité. Ses gens trouverent même le moyen de reprendre leurs armes, sans que la Nation en parût offensée. Ils allerent à la chasse, exercice presque inconnu aux Négres de ces Can-

Son embarras pendant la nuit.

BAKER. 1563. Triste séjour qu'il fait parmi les Négres.

tons ; & le gibier qu'ils rapportoient, quoique avec peu d'abondance, servit encore à leur faire obtenir du vin de palmier, qui étoit le seul des biens du Pays auquel ils eussent pris goût. Mais leur poudre ne fut pas long-tems à s'épuiser. D'un autre côté, les Négres, qui avoient toujours compté de voir arriver après eux quelques Vaisseaux, & dont l'intérêt étoit au fond l'unique motif, se lasserent de partager avec eux des alimens dont ils étoient eux-mêmes fort mal pourvus. Le fils du Chef fut le seul dont les sentimens parurent se soutenir. Il continua de fournir à Baker tout ce qu'il pouvoit retrancher à ses propres commodités, ou se procurer des autres Négres par le crédit qu'il avoit dans sa Nation. Loin de mettre les Anglois en état de vivre, ce secours leur devint funeste, parce que les faisant balancer s'il ne valoit pas mieux souffrir la privation d'une partie du nécessaire que de s'exposer encore à manquer de tout ; ils n'entreprenoient rien pour se délivrer d'une si misérable situation. Ainsi leur santé & leurs forces s'alteroient de jour en jour. Il en périt cinq, que leurs compagnons ne purent enterrer sans verser des larmes, & sans s'avertir mutuellement qu'ils devoient s'attendre au même sort.

Il est ramené en Europe par des François.

Ils éprouverent néanmoins la bonté du Ciel lorsqu'ils furent à l'extrêmité du désespoir. Deux Vaisseaux François s'étant présentés au rivage, la guerre, qui étoit entre les deux Nations, n'empêcha point que les Capitaines ne fussent sensibles à la pitié. Ils reçurent les Anglois à bord ; & Baker, qui parloit fort bien leur Langue, s'attira même de la considération & de l'amitié par son mérite. Mais étant arrivé en France, il ne subit pas moins les loix de la guerre avec ses compagnons ; c'est-à-dire, qu'il demeura prisonnier pendant quelques années, & qu'il ne retourna dans sa Patrie qu'après avoir payé sa rançon. Ce fut dans le tems même de sa captivité qu'il composa l'Histoire de ses malheurs. Son genie poétique s'y fait quelquefois reconnoître dans les descriptions ; mais en retranchant ces ornemens superflus, il reste une relation fidéle, qu'on n'a pas fait difficulté de placer dans les Recueils les plus autentiques.

§. IV.

Voyage du Capitaine Carlet en Guinée.

CARLET. 1564. Réflexions sur le succès des voyages précedens.

LE mauvais succès du dernier voyage de Guinée, & le prompt retour de deux Capitaines qui sembloient embarrassés à justifier leur conduite, apprit mieux que jamais, à la Compagnie de Guinée, qu'elle ne pouvoit apporter trop de soins au choix de ses Ministres. Il ne suffisoit pas, pour ces grandes entreprises, d'entendre le commerce & d'avoir une vive passion de s'enrichir. Le courage & la prudence n'étoient pas moins nécessaires que l'habileté. Cependant, après s'être efforcé de réünir toutes ces qualités dans les Capitaines, & n'avoir même épargné aucune dépense pour équiper une Flotte plus nombreuse que les précedentes, on reconnut encore qu'avec l'habileté, la prudence & le courage, il falloit ce qu'il a plû aux hommes

Flotte de cinq Vaisseaux, & ses diverses disgraces.

de nommer du bonheur. De cinq Vaisseaux qui partirent en 1564, au frais de la même Compagnie, & sous la conduite de David *Carlet*, un des plus

braves & des plus sages Officiers de son tems, l'un nommé le *Merlin*, périt avec tout l'Equipage, par la faute d'un Canonier qui mit imprudemment le feu aux poudres. Les autres furent ensuite dispersés par une affreuse tempête. Le *Jean Baptiste*, poussé jusqu'aux Indes Orientales, arriva au Port de *Burboraota*, sur la Côte de *Tierra Firma*, d'où il ne revint en Angleterre qu'après une infinité de malheureuses avantures. Il rapporta des nouvelles encore plus tristes du reste de la Flotte, quoique ce ne fût pas de ce côté-là qu'on dût les attendre. Il avoit rencontré dans ses courses un Vaisseau François, nommé le *Dragon Verd*, commandé par le Capitaine *Bontems*, qui revenoit de Guinée. La paix étant conclue entre les deux Nations, les François lui avoient appris que le Capitaine Carlet, après avoir perdu par la tempête un des trois Vaisseaux qui lui restoient, étoit tombé, avec le *Mignon* & le *Star*, dans une Flotte Portugaise, vers la côte de Mina, & qu'il n'avoit pû se dégager avec le Mignon qu'il montoit lui-même, qu'en perdant le Star. De-là il étoit allé se radouber sur la Côte, où les Négres l'ayant surpris avec une douzaine de Matelots, l'avoient livré aux Portugais. Son Vaisseau, fort maltraité dans le combat, & réduit presqu'à la moitié de l'Equipage, n'avoit pas laissé de s'échapper plus heureusement; mais suivant le recit des François, il y avoit peu d'apparence qu'il eût pu tromper long-tems les recherches de l'Ennemi, ou qu'il fût en état de soutenir les difficultés de la navigation pour revenir en Angleterre. En effet, comme il ne paroît point qu'on ait jamais été mieux instruit de son sort, il faut le compter au nombre de ceux qui périrent dans ce fatal voyage.

Carlet. 1564.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Capitaine Georges Fenner aux Isles du Cap Verd en 1566.

Fenner. 1566.

Dessein de ce voyage.

LES (*a*) observations que plusieurs Flottes Angloises avoient faites en divers tems sur la situation & les propriétés des Isles du Cap Verd, inspirerent à quelques riches Marchands la curiosité de les reconnoître avec plus de soin. Ils n'ignoroient pas que les François y avoient depuis longtems quelque commerce; mais la paix ne laissoit rien à craindre de cette Nation; & jusqu'alors il ne paroissoit point qu'elle s'attribuât des droits exclusifs, sur un lieu où elle n'avoit pas formé le moindre établissement. Les Portugais étoient les seuls ennemis qu'une Flotte Angloise eût à redouter, non-seulement parce que le Portugal ne pouvoit manquer de renfermer le Cap Verd dans le Privilége qu'il avoit obtenu du Saint Siege, mais plus encore par cette vieille haine que tant de combats & d'outrages mutuels avoient rendue comme naturelle entre les deux Nations.

Cette crainte n'empêcha point la Compagnie qui s'étoit formée à Londres d'équiper trois Vaisseaux; le *Castle*, le *Mayflower*, & le *Georges*, dont

(*a*) Cette Relation se trouve dans le deuxiéme Tome d'Hackluyt, sous le titre de voyage of M. Georges Fenner, quoiqu'écrite par *VValter VVreen*.

FENNER. 1566.

Départ de trois Vaisseaux.

elle donna le commandement à trois Capitaines expérimentés, Georges *Fenner*, Amiral, Edouard *Fenner*, Vice-Amiral; & Jean *Heiwood*. Elle y joignit une Pinace. La Flotte partit le 10 de Décembre, & dès le 15 au matin, elle découvrit le Cap de Finisterre. Mais dans la même nuit elle avoit perdu la vûe de son Amiral; ce qui l'obligea de suivre la Côte de Portugal, où le cours du vent fit juger qu'il pouvoit avoir été poussé. On rencontra le 18 un Vaisseau François, qui n'avoit point apperçu l'Amiral. Après quelque incertitude on prit le parti de s'avancer jusqu'aux Canaries. Le 25 on eut la vûe de Porto Santo; &, trois jours après, celle de Madere, qui n'en est qu'à six lieues. Enfin l'on arriva le 28 à l'Isle de Tenerife, où l'on jetta l'ancre du côté de l'Est, dans une petite Baye, sur quarante toises de fond.

Ils perdent de vûe leur Amiral.

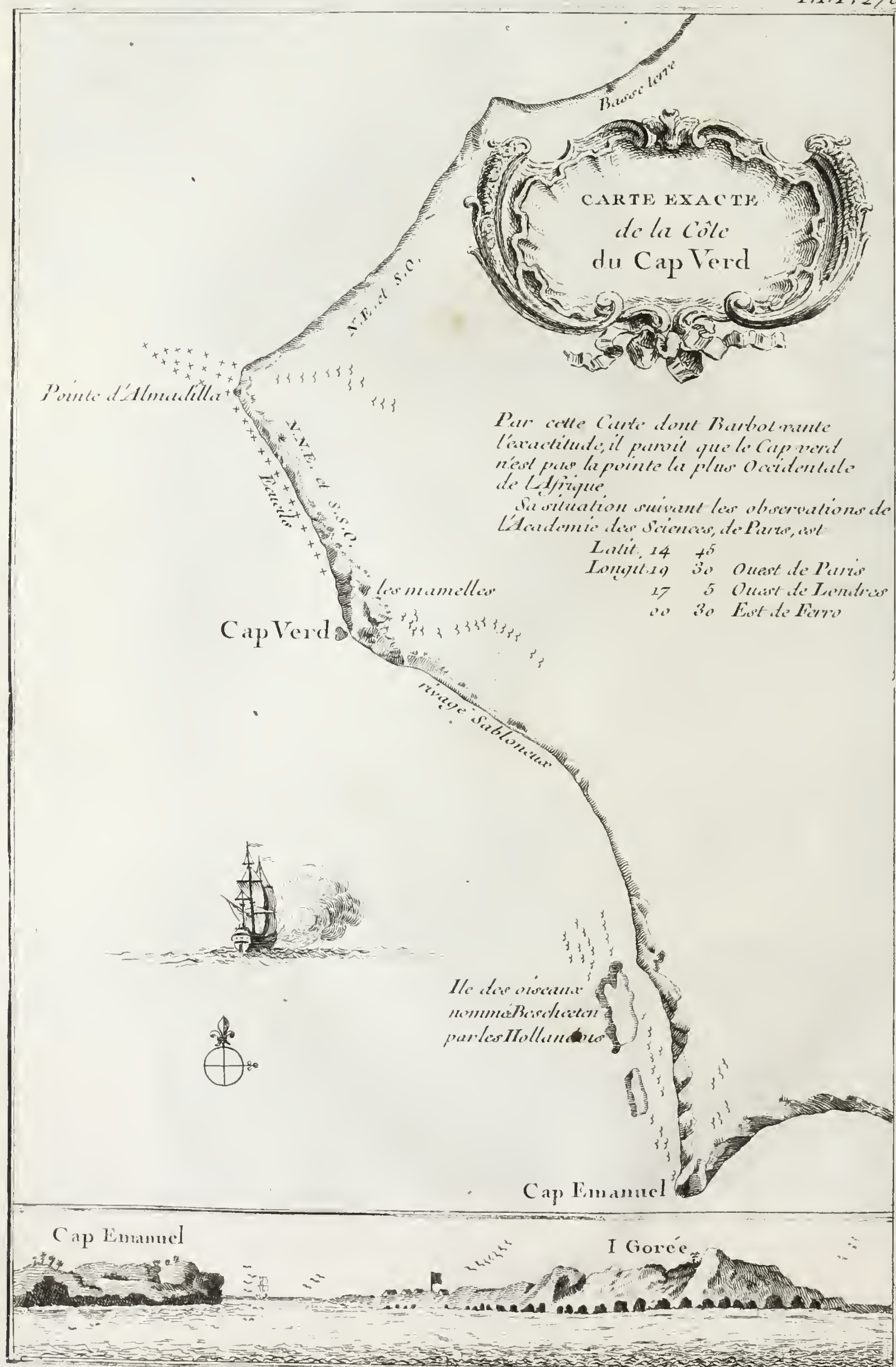
Ils jettent l'ancre à Tenerife & cherchent à prendre langue.

L'inquiétude où l'on étoit pour l'Amiral, avoit fait prendre le parti de l'attendre pendant quelques jours. Les Anglois ne découvrirent autour d'eux que trois ou quatre petites maisons. Ils y apprirent qu'au fond de la Baye ils trouveroient toutes sortes de rafraîchissemens dans une petite Ville nommée *Santa-Cruz*, dont ils n'étoient éloignés que d'une lieue. Le Vice-Amiral n'ayant aucune défiance des Espagnols, avec qui l'Angleterre n'avoit rien alors à demêler, prit le parti de s'avancer seul, en laissant le Georges à l'entrée de la Baye. Mais à peine fut-il à la portée du canon, qu'on lui en tira plusieurs coups, sans qu'il vît paroître personne à qui il pût demander la raison d'un procédé si brusque. Il se retira aussi-tôt vers l'autre Vaisseau, d'où les deux Capitaines écrivirent une lettre fort civile au Commandant Espagnol, pour se plaindre, & lui demander des explications. *Walter Wreen* & *Courtise* furent chargés de cette commission, avec six hommes qui les accompagnerent dans la Chaloupe. Ils s'approcherent du rivage, quoique les flots fussent extrêmement agités. Il s'y trouva trente Espagnols, à qui Wreen déclara qu'il apportoit une lettre pour le Gouverneur, & qu'il souhaitoit qu'elle lui fut remise aussi-tôt. Un Espagnol lui répondit qu'il pouvoit descendre, & que les Anglois seroient reçus volontiers. Wreen, averti par une injure si récente, protesta qu'il attendroit la réponse du Gouverneur à sa lettre. Alors le même Espagnol s'approchant de la Chaloupe à la nage, tendit la main pour y être reçu. On lui remit la lettre, enfermée dans une vessie. Il retourna au rivage, comme il en étoit venu, & Wreen lui vit prendre en effet le chemin de la Ville. Cependant le nombre des Espagnols paroissant grossir, & quelques-uns même étant armés d'arquebuses, il crut que la prudence devoit lui faire éviter des périls inutiles. Il retourna vers la Flotte, après avoir déclaré qu'il attendroit la réponse à bord.

Défiance des Espagnols.

Le reste du jour & la nuit suivante se passerent inutilement à l'attendre. Mais le lendemain on vit arriver une barque, avec cinq ou six personnes, qui avoient à leur tête le frere du Gouverneur. Il se présenta civilement; & pour donner plus de poids à ses excuses, il accorda d'abord aux Anglois, non-seulement la liberté de descendre, mais celle de trafiquer dans l'Isle; en leur offrant même des ôtages, s'ils faisoient difficulté de prendre confiance à sa parole. On n'épargna rien pour le bien traiter. Mais quoiqu'il eût renouvellé sa promesse au sujet des ôtages, on ne vit paroître personne après son départ; ce qui fit naître aux Anglois des soupçons fort justes. Cependant comme il n'étoit pas question d'en venir aux hostilités, le Vice-Amiral envoya

Apparences d'amitié mal soutenues.


CARTE EXACTE
de la Côte
du Cap Verd
Basse terre
N.E. et S.O.
Pointe d'Almadilla
N.N.E. et S.S.O.
Ecuels
les mamelles
Cap Verd
rivage Sabloneux
Par cette Carte dont Barbot vante l'exactitude, il paroit que le Cap verd n'est pas la pointe la plus Occidentale de l'Afrique
Sa situation suivant les observations de l'Academie des Sciences, de Paris, est
Latit. 14 45
Longit. 19 30 Ouest de Paris
17 5 Ouest de Londres
00 30 Est de Ferro
Ile des oiseaux nommé Beschetan par les Hollandois
Cap Emanuel
Cap Emanuel
I Gorée

envoya le lendemain à la Ville deux des principaux Anglois, qui furent reçus fort galamment avec leur suite, sans qu'on leur dît un seul mot des ôtages. Cette conduite des Espagnols parut si difficile à comprendre, que pour éviter des explications délicates, on prit le parti de lever l'ancre. Mais Wreen, auteur de cette rélation, proteste, qu'avec moins de patience que le Vice-Amiral, il auroit éxigé l'éxécution de leurs promesses. Tous les Anglois des deux Vaisseaux, partirent dans les mêmes sentimens, & ce levain de vengeance ne fit que fermenter, jusqu'à d'autres occasions qui le firent éclater.

Fenner. 1566.

Les Anglois partent méconten[s].

A deux lieues de Santa-Cruz on découvrit une autre Ville qui se nomme *Anagona.* Comme l'inquiétude n'étoit pas diminuée pour l'Amiral, on alla mouiller dans une autre Baye de la même Isle à douze ou treize lieues de Santa-Cruz, vis-à-vis la maison d'un Espagnol nommé *Petro de Souzes*, où l'on apprit que l'Amiral s'étoit arrêté au même lieu six jours auparavant, & qu'il avoit remis à la voile pour Gomera.

Ils retrouvent leur Amiral.

On se hâta de le suivre. Il avoit jetté l'ancre à Gomera, pour attendre à son tour les deux Vaisseaux qui le cherchoient. Ils acheterent ensemble dans cette Isle une provision de vin, qu'ils trouverent beaucoup plus cher qu'à Tenerife, où le ressentiment du Vice-Amiral l'avoit empêché de s'en fournir. Le 10 ils tournerent leurs voiles vers l'Afrique, pour ne plus s'arrêter qu'au terme de leur voyage.

Malgré l'habileté des Pilotes, ils allerent tomber contre leur intention au Cap Blanco sur la Côte de Guinée. Pour reparer leur erreur ils suivirent les Côtes jusqu'au Cap Verd, où ils jetterent l'ancre à un mille du rivage. Quoiqu'ils n'aspirassent qu'à gagner les Isles du même nom, l'Amiral Fenner & les deux autres Capitaines, qui faisoient ce voyage pour la premiere fois, ne résisterent point à l'envie de voir de plus près la belle perspective qu'ils avoient devant les yeux. Le Cap Verd est formé par deux petites montagnes rondes, qui s'avancent à une lieue l'une de l'autre; & l'espace qui les sépare est couvert d'une multitude d'arbres, dont la verdure a fait donner à cette pointe le nom de Cap Verd. Tous les Officiers de la Flotte avoient diné le même jour à bord de l'Amiral. Ce fut apparemment dans la chaleur du vin de Gomera, dont ils avoient fait provision, qu'ils se déterminerent à descendre sur le rivage. Un Particulier, qui connoissoit cette Côte, les avoit assurés que les Habitans, quoique nuds & de couleur noire, ne manquoient pas d'intelligence & d'humanité. Vingt des principaux Anglois, Officiers & Marchands, se mirent dans deux Chaloupes, avec l'Amiral à leur tête. En touchant au rivage, ils y trouverent une centaine de Négres, qui sembloient s'y être rendus pour les y attendre. Ils étoient sans arcs & sans fléches. Les Marchands s'en approcherent sans défiance, & suivant la coutume du Pays, ils leur proposerent d'abord de se donner mutuellement des ôtages. Cette offre fut acceptée, mais à condition que les Anglois en donneroient cinq, & les Négres trois seulement. L'échange s'étant fait de bonne foi, on parla aussi-tôt de commerce. Les Anglois déclarérent qu'ils avoient apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage & d'autres marchandises. Les Négres à leur tour promirent du musc, de l'or & du poivre. La satisfaction parut mutuelle. Du côté des Anglois on ne refusa point de

Erreur dans leur course.

Ils abordent au Cap Verd.

Caractere des Habitans.

Propositions de commerce.

FENNER. 1566.

de faire venir, à la priere des Négres, divers essais des marchandises d'Europe. Dans cet intervalle les cinq ôtages Anglois se promenerent sur le rivage avec les Négres qui les gardoient; & l'Amiral, avec le reste de sa suite, étant rentré dans sa Chaloupe, y avoit fait entrer les trois ôtages de ces Barbares.

L'autre Chaloupe étant revenue avec les marchandises, on fit présent aux Négres de quelques flacons de vin & de quelques morceaux de biscuit & de fromage qu'elle avoit apportés. Alors deux de leurs ôtages demanderent d'être remis à terre, sous prétexte de maladie, en promettant que leur place seroit aussi-tôt remplie par deux autres Négres. On ne leur refusa point cette grace. Mais un des ôtages Anglois les voyant approcher du rivage, parut fort allarmé de leur retour. Il courut au bord de la Mer, pour s'en plaindre. Les Négres qui le gardoient voulurent l'arrêter. Il n'en fut que plus ardent à sauter dans la Chaloupe, tandis que les deux ôtages Négres sauterent de leur côté sur la terre. Le troisiéme, qui étoit encore avec l'Amiral, fut porté par ce spectacle à se jetter aussi-tôt à la nage, sans qu'on pût l'empêcher aussi de rejoindre ses Compagnons. Tous ces mouvemens se firent avec une extrême promptitude. Mais à peine les Négres virent-ils leurs Otages hors de danger, qu'ils se jetterent sur les quatre Anglois qui se trouvoient parmi eux: ils les dépouillerent de leurs habits, & les laisserent nuds sur le rivage. Ensuite paroissant armés de leurs arcs, qui n'étoient point apparemment fort éloignés, ils lancerent sur les Chaloupes une prodigieuse quantité de fléches. Elles sont empoisonnées, & la blessure en est incurable si elle n'est aussi-tôt succée, ou si l'on ne se hâte de couper la partie. Trois heures après le coup, on sent que le poison gagne le cœur. Il ôte l'appetit, il cause des vomissemens; & jusqu'à la mort on se sent de l'aversion pour toutes sortes d'alimens & de liqueurs. Ce fut par l'exemple de quelques Anglois blessés qu'on acquit cette triste connoissance.

Défiance des Anglois qui produit celle des Négres.

La guerre se déclare.

Après cette déclaration de guerre, les Négres enmenerent leurs Otages à leur Ville, qui est éloignée d'un mille du rivage. Le jour suivant, on renvoya la Chaloupe au rivage, avec huit hommes conduits par un interpréte François, parce qu'il se trouvoit un Négre qui parloit assez bien cette langue. Ils porterent deux arquebuses, deux boucliers & un manteau, présent si considérable pour les Négres, qu'on se promettoit de les engager tout d'un coup par cette galanterie à traiter de la rançon des quatre Prisonniers. Ces Barbares apprenant dans quel dessein on retournoit vers eux, parurent au nombre de cinquante ou soixante, avec les Otages. William *Batz*, qui en étoit un, ne se vit pas plûtôt à un jet de pierre de la Mer, que s'échappant d'entre ceux qui le conduisoient, il courut de toutes ses forces vers la Chaloupe. Mais ils furent plus prompts que lui pour l'arrêter. Ils le maltraiterent beaucoup, & le firent reconduire à leur Ville avec ses Compagnons, par un détachement de Négres armés. Ceux qui resterent au rivage, recommencerent à tirer sur la Chaloupe, & blesserent à la jambe un Matelot à qui les Chirurgiens eurent beaucoup de peine à sauver la vie.

Les Négres enlévent les ôtages Anglois.

L'Amiral ne laissa pas de renvoyer encore, & de faire offrir aux Négres tout ce qu'ils pourroient désirer pour la rançon des quatre Anglois; mais ils refuserent nettement de les rendre. Leur réponse fut que six semaines aupa-

Ils refusent de les rendre.

ravant, un Vaisseau Anglois, passant sur cette Côte, avoit enlevé trois Négres, & que la Nation demandoit qu'ils fussent rendus; sans quoi l'on offriroit inutilement la cargaison entiere des trois Vaisseaux pour la restitution des Otages.

FENNER. 1566.

Le 21 il arriva un Vaisseau François de 80 tonneaux, qui venoit trafiquer au Cap. Les Anglois raconterent leur malheureuse avanture au Capitaine, & le voyant fort bien avec les Négres, ils le prierent de négocier la rançon de leurs gens. L'Amiral lui promit même cent livres sterling, s'il obtenoit leur liberté; & se reposant sur sa parole, il résolut de lever l'ancre. Entre les Anglois blessés, il en mourut quatre: un cinquiéme fut obligé de se faire couper une jambe pour sauver sa vie, un autre demeura boiteux, & si foible qu'on n'en put tirer désormais aucun secours.

Un Vaisseau François rend service aux Anglois.

On partit du Cap Verd le 26, pour se rendre directement aux Isles qui portent le même nom. Ce n'est point à cause du voisinage, puisque la premiere où l'on tomba est à quatre-vingt-six lieues du Cap. Elle se nomme *Buona Vista*. Du côté du Nord elle est remplie de collines de sables qui la font paroître fort blanche. On vit dans le passage quantité de poissons volans. Ils ne surpassent point les harangs en grosseur. Il en tomba deux dans une Chaloupe, qui étoit attachée à la queue de son Vaisseau. Le même jour on mouilla l'ancre à une lieue de la pointe la plus occidentale de l'Isle; & l'on trouva un excellent fond de sable à dix brasses; mais on peut s'approcher presque jusqu'au rivage, avec certitude de trouver le même fond.

Les Anglois se rendent aux Isles du Cap Verd.

Isle de Buonavista.

L'Amiral y envoya aussi-tôt la Pinace. Wreen, qui s'offrit pour la conduire, ne découvrit que cinq ou six petites maisons sans aucun Habitant. Tous les Négres s'étoient sauvés dans les montagnes, à la vûe d'une Flotte Angloise; trompés par les Portugais, qui leur avoient fait prendre les plus horribles idées de cette Nation. Wreen desesperoit de les joindre, lorsqu'il apperçut deux Portugais qui s'approchoient volontairement de lui. Ils paroissoient si pauvres, qu'ils le toucherent de compassion. Après leur avoir fait un present, pour en tirer quelque explication, il apprit d'eux que l'Isle n'avoit point d'autres richesses que des boucs, & des chévres sauvages, dont la chasse étoit fort difficile; & que les Négres étoient extrémement féroces. Ce récit pouvoit paroître suspect, mais il étoit confirmé par les apparences, qui ne presentoient que de la stérilité. Les Portugais ajouterent, qu'ils attendoient de Lisbonne, une Flotte de dix Vaisseaux bien armés, qui devoient arriver incessamment, pour assurer le commerce du Portugal.

Les Habitans s'effraient.

Ce ne fut pas la crainte qui porta l'Amiral à faire lever l'ancre après ces informations; car il ne les prit au contraire que pour un artifice. Mais il voulut reconnoître les autres Isles, pour regler sa conduite sur ces observations. Il alla mouiller le 30, dans la Baye d'une petite Isle, qui n'est qu'à une lieue de Buona Vista, où il fit d'abord une pêche fort abondante. On y est en sûreté, sur quatre ou cinq brasses de fond, du côté du Sud; mais il faut se défier du milieu de la Baye, qui est parsemée de rocs, quoiqu'ils soient assez couverts d'eau pour en dérober la vûe. L'Amiral descendit sur le rivage, avec une troupe d'Anglois bien armés. Il alla droit à quelques maisons, où il trouva douze Portugais. Il n'y en a pas plus de trente dans toute l'étendue de l'Isle, sans aucun mélange de Négres. Ce sont des cri-

Autre Isle du Cap Verd.

Par qui elle est habitée.

FENNER. 1566.

minels, bannis pour un certain tems, qui ſont commandés par un ſeul Officier. Ils n'ont pour nourriture que des chévres, & des poules, avec de l'eau fraîche. Le poiſſon, qui eſt en abondance autour de l'Iſle, les tente ſi peu qu'ils n'ont pas un ſeul Bateau pour la pêche. Ils raconterent à l'Amiral que cette Iſle avoit été donnée par le Roi de Portugal à un Gentilhomme de ſa Maiſon, qui ſe faiſoit cent ducats de revenu des ſeules peaux de boucs, dont ils envoyoient une quantité prodigieuſe en Portugal. A ce récit, ils ajoûterent un grand nombre d'éxagérations ſur la puiſſance du Roi leur maître, & ſur la jalouſie qui ne lui permettroit pas de ſouffrir les viſites des Anglois dans ces Iſles. Ils parlerent de la Flotte qu'ils attendoient, mais avec des circonſtances ſi différentes du premier recit de Buona Viſta, qu'elles confirmerent l'Amiral dans l'opinion qu'il s'en étoit déja formée. L'indignation que les gens de ſa ſuite en conçurent les auroit porté à quelque violence, s'il ne les eut contenus par un ordre formel. Il n'avoit rien à redouter des Inſulaires, & rien à prétendre dans un lieu ſi pauvre. Cependant il ſe fit montrer toutes les parties de l'Iſle, où les Portugais le conduiſirent civilement ſur des ânes, qui ſont leurs ſeules montures. Ils lui donnerent le plaiſir de la chaſſe aux boucs, & ce n'étoit pas ſans peine qu'ils trouvoient le moyen de les forcer dans leurs montagnes. Des biens de cette nature ne répondant point aux eſpérances des Anglois, ils ne tarderent point à lever l'ancre. Wreen obſerve qu'il ne pleut dans cette Iſle que pendant trois mois de l'année; depuis le milieu de Juillet juſqu'au milieu d'Octobre; & que l'air y eſt toujours fort chaud. Les Beſtiaux de l'Europe y meurent en peu de tems, malgré les ſoins qu'on prend pour les conſerver.

Pluies prodigieuſes.

Iſle de Mayo.

On paſſa de cette Iſle, le 3 de Février, dans celle de *Mayo*, qui en eſt à quatorze lieues. Il fallut quelques précautions pour éviter un grand roc qui eſt entre les deux Iſles; quoiqu'il ne ſoit pas fort dangereux, parce qu'on l'apperçoit ſans ceſſe. On jetta l'ancre au Nord-Oueſt de Mayo, dans une fort belle Baye, où l'on trouve par tout huit braſſes d'eau ſur un excellent fond. Mais l'Iſle étant tout-à-fait déſerte, on gagna dès le lendemain celle de San-Jago, qui n'en eſt qu'à cinq lieues, Eſt par Sud. En arrivant à la pointe de l'Oueſt, les Anglois découvrirent un Port fort commode; &, ſur le rivage, une petite Ville, avec un Fort, & une platte-forme. Ils réſolurent d'y jetter l'ancre, dans l'eſpérance d'y commencer quelque trafic: mais avant que la Flotte fût à la portée du canon, elle en entendit deux coups, qui lui firent reprendre ſon tour au long de la Côte extérieure, pour aller mouiller dans la premiere Baye. On y trouva un fort bon fond, & l'on n'apperçut dans les terres qu'un petit nombre de maiſons diſperſées. L'Amiral ſe rappelloit avec étonnement, que pendant pluſieurs jours qu'il avoit paſſés avec les Portugais, dans l'Iſle dont Wreen n'a pas marqué le nom, ils ne lui avoient pas parlé de l'établiſſement qu'il devoit trouver à San-Jago. Avant la nuit, il obſerva ſur la Côte, qui eſt baſſe & unie, pluſieurs perſonnes à cheval & à pied, dont l'agitation ſembloit marquer beaucoup d'inquiétude.

Iſle de San Jago.

Ce que les Anglois y apperçoivent.

Le lendemain on vit paroître, au rivage même, une compagnie beaucoup plus nombreuſe. L'Amiral envoya auſſi-tôt la Chaloupe, pour demander ſi l'on étoit diſpoſé à recevoir quelques propoſitions de commerce. On

lui fit dire que s'il ne venoit qu'en qualité de Marchand, non-seulement il seroit reçu avec joie, mais qu'on lui offroit tous les rafraîchissemens dont il auroit besoin, & qu'on desiroit seulement d'avoir là-dessus une conférence avec lui. Cette réponse lui causa beaucoup de satisfaction. Il fit préparer aussi-tôt les Chaloupes, pour se rendre au rivage; mais dans la crainte de quelque trahison, il les fit mettre en état de défense.

Fenner. 1566.

Ils prennent confiance aux Portugais.

En approchant de la terre, il fut surpris de voir que le nombre des Portugais ne montoit pas à moins de trois cens chevaux & de deux cens hommes d'infanterie. Ce spectacle étoit capable de lui inspirer quelque défiance. Il se fit préceder de son Esquif, avec un Enseigne de paix, pour leur demander encore une fois quelles étoient leurs intentions. Ils répondirent, avec beaucoup de protestations & de sermens, qu'elles étoient sinceres, & qu'ils ne pensoient qu'à commercer de bonne foi. Ils ajouterent que leur Commandant étant avec eux sur le rivage, ils prioient l'Amiral Anglois de descendre, pour conférer avec lui. La Pinace eut ordre de s'approcher. Les Portugais étendirent les bras & firent divers signes d'amitié à mesure qu'elle avançoit. Cependant, Wreen, qui étoit chargé des ordres de l'Amiral, leur déclara qu'il ne toucheroit point au rivage sans avoir obtenu des sûretés convenables. On promit de lui envoyer deux Otages dont il seroit satisfait; & remettant le commerce au lendemain, parce que la nuit commençoit à s'approcher, on lui annonça que les habitans avoient de l'or, des vivres, des Négres, & d'autres biens à donner en échange pour les marchandises d'Angleterre. L'Amiral reçut toutes ces offres avec tant de satisfaction, qu'en se retirant pour aller passer la nuit sur son bord, il fit faire une décharge de toutes les arquebuses, & de cinq ou six pieces de canon qu'il avoit sur ses Chaloupes.

Artifices qu'on employe pour les tromper.

Cependant toutes ces apparences de sincérité & d'amitié n'étoient, de la part des Portugais, qu'un noir artifice, pour assurer l'exécution du plan qu'ils avoient déja concerté. Ils avoient, à trois lieues du rivage, derriere une pointe qui bornoit les yeux à l'Ouest, une Ville sur le bord de la mer, où ils faisoient armer, avec la derniere diligence, quatre Caravelles & deux Brigantins. Ils y mirent tous les hommes & tout le canon que ces six Bâtimens pouvoient porter; & dès que la nuit fut arrivée, ils les firent avancer à la rame, en suivant de fort près les Côtes; de sorte que la terre étant fort haute & la nuit assez obscure, ils ne furent apperçus des Anglois que lorsqu'ils furent vis-à-vis du Mayflower. Encore la confiance avoit-elle répandu tant de joie dans l'Equipage, & même parmi les Matelots de garde, qu'on y faisoit trop de bruit pour être capable d'entendre celui des ennemis. Il n'y avoit point d'artillerie préparée, & tout le reste étoit dans le même désordre.

Les Portugais arment contre eux & viennent les attaquer.

Les Portugais s'étoient donc approchés à la portée du canon, lorsqu'un Matelot du Mayflower, appercevant quelque lumiere à si peu de distance, jetta les yeux par hazard, & découvrit les six Bâtimens. Il donna aussi-tôt l'allarme. Mais, dans la premiere surprise, on essuya la premiere décharge des ennemis, sans avoir rien à leur opposer. Elle n'eut point d'effet dangereux. Deux pieces de canon, qu'on eut bien-tôt mis en état de tirer, leur firent perdre l'esperance de mettre le feu au Vaisseau avant qu'on pût se re-

FENNER. 1566.

connoître. Cependant ils eurent le tems de faire une seconde décharge, tandis qu'on disposoit le reste de l'artillerie; & les Anglois, fort incommodés de plusieurs coups, prirent le parti de couper leurs cables pour se retirer vers l'Amiral. Ils furent poursuivis quelques momens; mais l'Amiral ayant fait entendre qu'il n'étoit pas éloigné, les Portugais se retirerent, avec le chagrin d'avoir manqué leur entreprise.

Les Anglois levent l'ancre.

Quoique les ténébres n'eussent pas permis de reconnoître la grosseur de leurs Vaisseaux, leur haine demeuroit si bien prouvée, malgré l'incertitude de leurs forces, qu'on ne balança point à s'éloigner avant le jour. Ce ne fut pas néanmoins pour prendre la fuite; car on alla moüiller, dès le lendemain, à douze lieues de San-Jago, dans une autre Isle qui se nomme *Fuego.* La prudence obligea seulement de demeurer à la distance d'une lieue, vis-à-vis une Chapelle blanche, qui est à la pointe de l'Ouest. Il ne falloit pas d'autre marque que l'Isle étoit habitée par des Portugais; mais on découvrit en même-tems une petite Ville à une demie lieue de la Chapelle. Le nom de cette Isle lui vient d'une montagne extrêmement haute, qui brûle continuellement. Trois habitans se présenterent sur le rivage, sans paroître effrayés d'appercevoir si près d'eux une Flotte étrangere. L'Amiral fut assez maître de ses ressentimens pour ne pas souffrir qu'ils fussent insultés. Il fit avancer la Chaloupe; & Wreen, qui se chargeoit volontiers de ces commissions, apprit d'eux qu'il y avoit près de la Chapelle une source d'eau fraîche, où l'on ne fit pas difficulté de renouveller la provision des trois Vaisseaux. Les trois Portugais, que le seul hazard sembloit avoir amenés dans ce lieu desert, marquerent beaucoup de regret à l'Amiral de l'insulte qu'il avoit reçu à San-Jago; mais il douta que ce sentiment fût sincere, lorsqu'ils eurent ajouté qu'il étoit défendu aux habitans de Fuego, d'entretenir le moindre commerce avec les François & les Anglois, & de leur fournir même des vivres, lorsqu'ils pourroient s'en défendre par la force. C'étoit un avis dont il étoit facile de pénétrer le sens. Aussi l'Amiral ne s'arrêta-t'il que pour leur faire des questions fort indifferentes, tandis que les Chaloupes alloient & venoient de la Flotte à la fontaine. Il apprit encore que, trois ans auparavant, l'Isle entiere avoit failli d'être abîmée par les éruptions de la montagne; qu'elle produisoit une grande abondance de millet, qui tenoit lieu de blé aux habitans, & des pois semblables à ceux de Guinée; qu'elle avoit differentes sortes de bestiaux, & quantité de chevres; que l'unique marchandise du Pays étoit le coton, qu'on y cultivoit avec beaucoup de soin; enfin, qu'il y avoit peu de sûreté pour les Anglois à demeurer long-tems à l'ancre si près de la Côte, parce qu'outre plusieurs Vaisseaux qui étoient dans le Port, on attendoit à tous momens la grande Flotte de Lisbonne, dont la commission principale étoit d'éloigner les Etrangers des Etablissemens Portugais.

Ils trouvent des Portugais plus humains dans une autre Isle.

Propriétés de cette Isle.

Vûe des Portugais, & résolution des Anglois.

La fin de ce discours fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ce n'étoit point apparemment sans dessein que ces trois hommes s'étoient trouvés sur le rivage à l'arrivée de la Chaloupe. L'Amiral crut, avec beaucoup de vraisemblance, que les Portugais de l'Isle, pour éviter l'occasion d'en venir aux armes, avoient voulu tenter l'artifice, en faisant insinuer à des Etrangers, dont ils redoutoient les approches, tout ce qu'ils avoient crû propre à leur faire pren-

dre la résolution de s'éloigner sans violence. Si cette ruse leur réüssit, ce fut par des raisons fort differentes. L'Amiral considera que ses ordres n'étoient par de porter la guerre aux Isles du Cap Verd, & que la Compagnie de Londres l'ayant envoyé dans la fausse supposition que les Portugais n'y avoient aucun Etablissement régulier qui pût s'opposer à la liberté du commerce, il y auroit de l'imprudence à risquer trois bons Vaisseaux dans une occasion dont il ne voyoit point de fruit à recueillir. Quand l'arrivée de cette redoutable Flotte, dont les Portugais de chaque Isle l'avoient menacé comme de concert, n'auroit été qu'une fable inventée pour l'effrayer, il conçut que les forces réünies de toutes les Isles l'emporteroient sur les siennes. Cependant, pour ne rien donner à la crainte, il passa dans une autre Isle, nommée *Brava*, qui est à deux lieues de Fuego. Il n'y trouva que trois ou quatre Portugais; mais la multitude des chevres sauvages, & l'abondance des beaux arbres que la terre y produisoit naturellement, lui persuaderent qu'elle pouvoit être facilement peuplée.

Isle de Brava, naturellement fertile.

Le 25 de Février, il résolut d'abandonner entiérement les Isles du Cap Verd; & cinglant en pleine mer, sans que l'Auteur de la Relation fasse connoître quelles étoient ses vûes, il arriva, après vingt-huit jours de navigation, à la vûe des Isles Açores. Si c'étoit la seule force du vent qui lui avoit fait tenir cette course, il devoit admirer la bizarrerie de sa fortune, qui le ramenoit toujours au milieu des Portugais. Mais, Quoique Wreen n'explique pas nettement le but de ce voyage, il semble que le commerce n'étoit qu'un voile qui couvroit d'autres desseins. Les Anglois apprenoient, depuis long-tems, que diverses Nations se faisoient des Etablissemens avantageux dans des Isles désertes, qui leur servoient comme d'entrepôt pour des entreprises plus éloignées. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils cherchoient à se procurer quelque avantage de la même nature entre l'Afrique & l'Angleterre.

Les Anglois se rendent aux Isles Açores.

Leur dessein.

Ils se trouverent, le 22 de Mars, devant les Isles de *Flores* & de *Cuervo*, qui ne sont éloignées entr'elles que de deux lieues. Ils jetterent l'ancre contre celle de Cuervo, vis-à-vis un Village d'environ douze maisons. Mais le vent y devint si furieux, pendant la nuit, qu'ils furent jettés sur la Côte de l'Isle de Flores, après avoir perdu une de leurs ancres. Ils en perdirent deux autres, en voulant résister à la tempête, qui dura pendant près de trois jours. Enfin, ils se livrerent au vent, qui les poussa vers l'Isle de *Faial*, ou de *Fyal*. Elle a, près d'elle, trois autres Isles, *Pico*, *Saint Georges*, & *Graciosa*. Dans le désordre de la Flotte, ils ne jugerent point à propos de s'y arrêter, d'autant plus qu'en passant au Sud-Ouest de Fyal, vis-à-vis d'une belle Baye, ils crurent appercevoir plusieurs mats, qui leur firent douter si ce n'étoit pas la grande Flotte Portugaise dont on les avoit menacés. Ils continuerent de suivre le cours du vent jusqu'à l'Isle de Tercere, où ils arriverent le 8 de Mai. Un Vaisseau Portugais, qu'ils y rencontrerent, les allarma si peu, que se trouvant presque sans cables & sans ancres, ils résolurent de le joindre, dans l'esperance qu'il en auroit quelqu'un de superflu dont ils pourroient s'accommoder. Mais le jour suivant, ils le virent accompagné d'un autre Vaisseau & de deux Caravelles. Alors, ne doutant point que ce ne fût une partie de la grande Flotte, qui pouvoit avoir été disper-

Isles de Flores & de Cuervo.

Ils rencontrent deux Vaisseaux Portugais.

FENNER. 1566.

ſée par la tempête, ils ſe crurent dans la néceſſité de ſe préparer au combat. Un des deux Vaiſſeaux Portugais étoit une Galeaſſe royale de quatre cens tonneaux, montée de trois cens hommes, & d'une bonne artillerie de fonte.

Combat des Portugais & des Anglois.

Il fut le premier qui ſe mit en mouvement à la vûe des Anglois. Sa bordée, qu'il lâcha auſſi-tôt, fut ſi terrible qu'elle cauſa un déſordre affreux ſur le Vaiſſeau de l'Amiral. Cependant le Mayflower lui rendit une partie du mal, tandis que l'Amiral, ſe remettant du premier trouble, s'efforça auſſi de venger ſa propre diſgrace. On continua de ſe canonner pendant le reſte du jour, mais ſans être tentés de s'approcher davantage; ce qui fit juger aux Anglois que les ennemis attendoient leurs autres Vaiſſeaux, pour s'aſſurer de la victoire avec moins de danger. L'Amiral, trop maltraité pour s'obſtiner à ſe défendre, vit arriver, avec joie, les ténébres, qui lui faciliterent le moyen de s'éloigner. Les trois Vaiſſeaux ſe rejoignirent heureuſement à la pointe du jour; & le Capitaine du Mayflower fit paſſer huit de ſes gens ſur l'Amiral, à la place d'autant de bleſſés, qui furent tranſportés ſur ſon bord.

Retour en Angleterre.

Il ne reſtoit plus qu'à retourner promptement en Angleterre, où la Flotte arriva le 6 de Juin. L'Auteur n'explique pas mieux les ſuites que les motifs de ce voyage.

CHAPITRE IX.

Voyage de Thomas Stephens à Goa, ſur la Flotte Portugaiſe, en 1579.

STEPHENS. 1579.

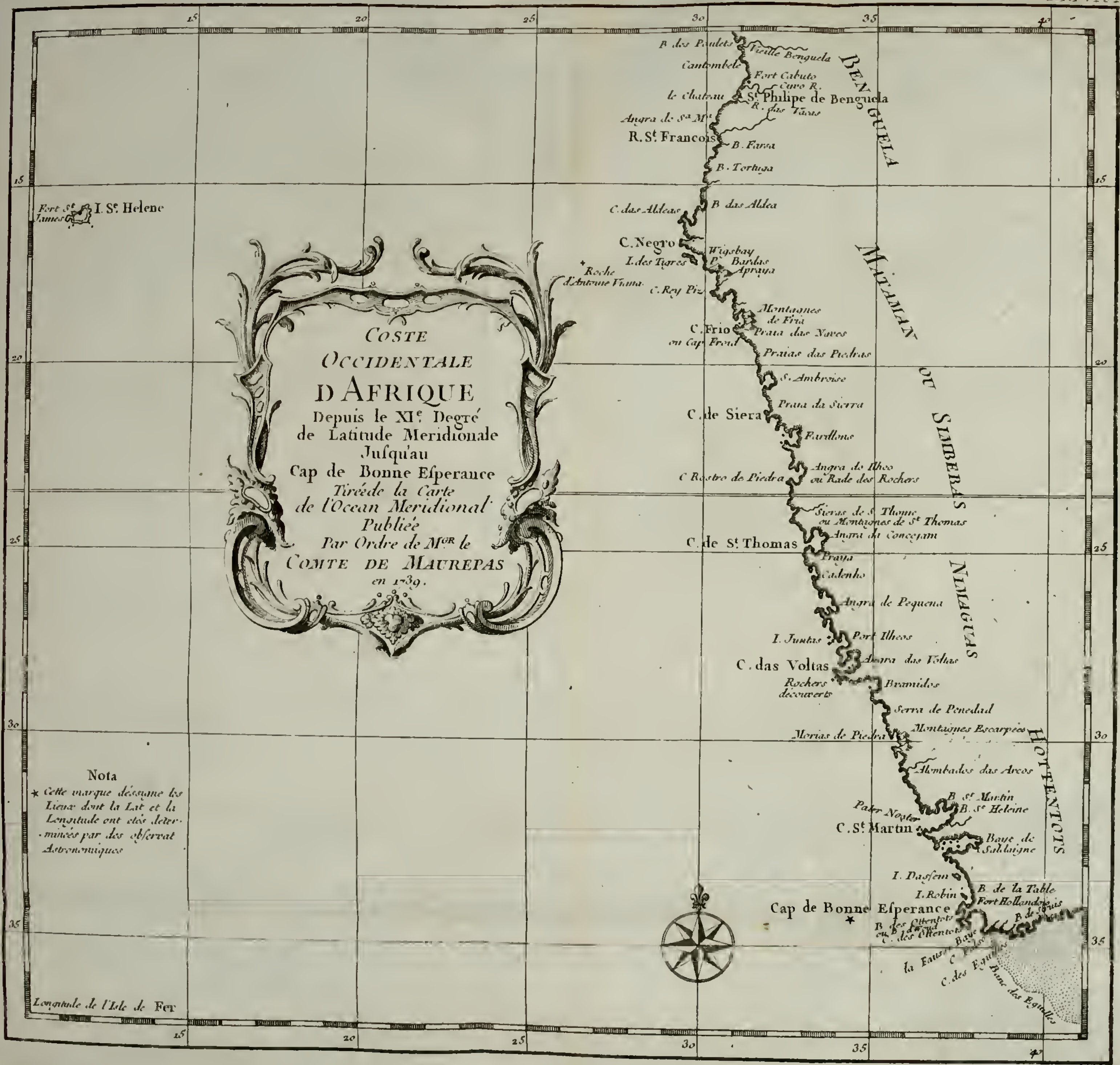
Remarques préliminaires.

LES navigations qu'on a lues juſqu'ici n'ayant été que l'eſſai des Anglois, on n'a pû ſe diſpenſer de leur donner place dans ce Receuil, au riſque de cauſer un peu d'ennui par la ſtérilité des événemens. Mais la ſcene va s'ouvrir à des entrepriſes plus importantes. Le voyage dont je commence l'hiſtoire paſſe pour le premier que les Anglois ayent fait aux Indes. Il mérite cette diſtinction, quoiqu'il n'ait été fait que par un particulier; puiſqu'il devint la ſource de tout ce que la même Nation a fait de plus éclatant dans cette partie du monde. Ce fut au retour de Stephens que les Anglois, comprenant, par ſes recits & ſes obſervations, combien ils avoient négligé leurs avantages, depuis que le Portugal accumuloit des tréſors auſquels toutes les Nations de l'Europe avoient les mêmes droits d'aſpirer, s'enflammerent des deux puiſſantes paſſions de l'intérêt & de la gloire, & prétendirent à des biens dont on ne pouvoit du moins leur refuſer le partage.

Qui étoit Stephens & l'origine de ſon Journal.

La Relation de Stephens ſe trouve dans une Lettre dattée le 10 de Novembre 1579, à Goa. Il marquoit à Thomas Stephens, ſon pere, Marchand de Londres, non-ſeulement les circonſtances de ſon voyage, mais les motifs qui l'avoient porté à l'entreprendre ſans ſa participation; & ce détail hiſtorique étoit accompagné de ſages remarques qu'il le prioit de communiquer à ſa Patrie. Elles y firent toute l'impreſſion qu'il en avoit eſperée.

Hackluyt,


Coste Occidentale d'Afrique
Depuis le XI.e Degré de Latitude Meridionale Jusqu'au Cap de Bonne Esperance
Tirée de la Carte de l'Ocean Meridional
Publiée Par Ordre de M.gr le Comte de Maurepas
en 1739.
Nota
* Cette marque désigne les Lieux dont la Lat et la Longitude ont etés determinées par des observat Astronomiques
Longitude de l'Isle de Fer
BENGUELA
MATAMAN ou SIMBEBAS
NIMAGUAS
HOTTENTOTS
B. des Poulets
Vieille Benguela
Cantombele
Fort Cabuto
Curo R.
le Chateau
S.t Philipe de Benguela
R. das Vacas
Angra de S.ta M.ta
R. S.t Francois
B. Farsa
B. Tortuga
C. das Aldeas
B. das Aldea
Fort S.t James
I. S.t Helene
C. Negro
I. des Tigres
Wigsbay
P. Bardas
Apraya
Roche d'Antoine Viana
C. Rey Piz
Montagnes de Fria
C. Frio ou Cap Froid
Praia das Naves
Praias das Piedras
S. Ambroise
C. de Siera
Praia da Sierra
Fardlons
Angra do Ilheo ou Rade des Rochers
C. Rostro de Piedra
Sieras de S.t Thome ou Montagnes de S.t Thomas
Angra da Concejam
C. de S.t Thomas
Praya
Cadenho
Angra de Pequena
I. Juntas
Port Ilheos
C. das Voltas
Angra das Voltas
Rochers decouverts
Bramidos
Serra de Penedad
Morias de Piedra
Montagnes Escarpées
Alombados das Arcos
B. S.t Martin
B. S.t Heleine
Pater Noster
C. S.t Martin
Baye de Saldaigne
I. Dasfem
I. Robin
B. de la Table
Fort Hollandois
Cap de Bonne Esperance
B. des Ottentots
la Fausse Baye
C. des Eguilles
Banc des Eguilles
15
20
25
30
35
40

Hackluyt, qui nous a conſervé une Piece ſi curieuſe, ne nous apprend pas d'ailleurs de quelle profeſſion étoit le jeune Stephens. Mais il paroît par une autre Lettre, qui ſera citée dans l'endroit qu'elle regarde, qu'il étoit Jéſuite, & qu'il paſſa même le reſte de ſa vie au College de Goa. On trouve auſſi qu'il avoit été élevé dans l'Univerſité d'Oxford, au *New College*. *Pyrard de la Val*, qui étoit priſonnier à Goa en 1608, aſſure que Stephens étoit alors Recteur du College de *Morgan*, dans l'Iſle de *Salſet*.

Stephens. 1579.

Stephens étoit Jeſuite.

Mais, laiſſant tout ce qui n'appartient point au deſſein de cet Ouvrage, j'entre dans la navigation de Stephens. Il obſerve d'abord que la Flotte Portugaiſe, où il fut reçu pour ſe rendre aux Indes Orientales, portoit un grand nombre de femmes & d'enfans, que la foibleſſe du ſexe ou de l'âge n'empêche point de ſupporter la mer avec moins d'incommodité que les hommes. On partit de Liſbonne le 4 d'Avril 1579, au ſon des trompettes & de l'artillerie, ſuivant l'uſage qui s'obſervoit alors en Portugal. Le 10, on étoit à la vûe de *Porto Santo*, proche de Madere, où l'on rencontra un Vaiſſeau Anglois, qui eut la hardieſſe d'inſulter la Flotte de quelques coups de canon, mais en uſant de toutes ſes voiles pour s'échapper auſſi-tôt. Il ne laiſſa point d'eſſuyer, dans ſa retraite, une bordée de l'Amiral Portugais, qui parut l'avoir incommodé beaucoup; & Stephens, plein d'amour pour ſa Patrie, fut fort affligé de voir un ſi beau Bâtiment expoſé à périr, par la folie de ceux qui le commandoient.

Son départ ſur une Flotte Portugaiſe.

La Flotte eſt inſultée par un Anglois.

La Flotte Portugaiſe ayant été retenue pendant quatre jours aux Canaries par les vents contraires, Stephens eut le tems d'admirer le Pic de Tenerife. Le tems continua d'être ſi mauvais qu'on vit peu d'apparence de pouvoir doubler cette année le Cap de Bonne-eſperance; ce qui n'empêcha point qu'on ne remît à la voile le 14 de Mai, & que paſſant entre les Iſles du Cap Verd & les Côtes d'Afrique, on ne s'efforçât d'arriver du moins à la Côte de Guinée. On eut beaucoup à ſouffrir dans ce paſſage, ſoit par la chaleur, ſoit par des alternatives continuelles de calme & d'orage. Quelquefois la Flotte étoit pluſieurs jours ſans le moindre mouvement, expoſée dans cet intervalle aux plus violentes ardeurs du Soleil, qui augmentoient encore par l'immobilité de l'air & de l'eau. Quelquefois des vents imprévûs, s'emparant tout-d'un-coup des voiles, cauſoient ſur chaque bord des déſordres que les plus habiles Matelots ne pouvoient prévenir. Le plus ſouvent, au long de ces Côtes, l'air eſt épais & nubileux, troublé par le tonnerre, & par des pluies ſi mal ſaines, que ſi l'eau tombe & s'arrête un moment ſur les viandes, elle y produit auſſi-tôt des vers. Stephens obſerva ſouvent dans ces Mers un corps qui nage ſur l'eau, & qui a quelque reſſemblance avec une crête de coq, mais dont la couleur eſt beaucoup plus belle. Les Portugais l'appellent *Vaiſſeau de Guinée*. Elle eſt ſoutenue par une ſorte d'aîles, qui reſſemblent à celles des Poiſſons, & ſans doute qu'elle en eſt une eſpece; mais on prétend qu'elle eſt ſi venimeuſe qu'il y a du péril à la toucher.

Souffrances dans le voyage.

Obſervation curieuſe.

On n'employa pas moins de trente jours à traverſer l'eſpace qui eſt entre le cinquiéme degré de latitude & l'Equateur, qu'on eut enfin le bonheur de paſſer le 30 de Juin. Enſuite les calmes devinrent ſi fréquens juſqu'au Cap, qu'ils cauſerent de l'étonnement aux Matelots les plus expérimentés. Depuis la Ligne, les Vaiſſeaux ne peuvent ſuivre ordinairement la plus courte voie

Difficulté de la navigation.

STEPHENS. 1579.

pour aller au Cap. Ils ſont obligés de porter au Sud, le plus qu'il eſt poſſible, par les raiſons qui ſont connues & qui n'appartiennent point à cet Ouvrage. Mais à la fin le vent ſervit ſi bien la Flotte Portugaiſe, qu'il lui fit vaincre une partie des difficultés ordinaires, & gagner le Cap preſque directement. Stephens fait ici quelques réflexions ſur la difficulté de naviguer de l'Eſt à l'Oueſt, ou de l'Oueſt à l'Eſt, parce qu'il n'y a pas de point fixe au Ciel qui puiſſe diriger un Vaiſſeau. Pour ſuppléer à ce défaut, les Navigateurs font attention aux moindres ſignes qui paroiſſent dans l'air ou ſur mer; & moitié par leur propre expérience, en calculant l'eſpace que leur Vaiſſeau parcourt avec chaque vent, moitié avec le ſecours des Livres & des Journaux d'autrui, ils jugent dans quelle longitude ils ſe trouvent; car ils ſont toujours ſûrs de la latitude. Mais la meilleure méthode, ſuivant l'opinion de Stephens, eſt de remarquer les variations de l'aiguille aimantée. A Saint-Michel, qui eſt une des Azores, dans la même latitude que Liſbonne, elle ſe tourne directement au Nord. Enſuite elle varie ſi fort à l'Eſt, qu'entre cette Iſle & le Cap la difference eſt de trois ou quatre points. Au Cap *das Agulias*, un peu au-delà du Cap de Bonne-Eſperance, elle retourne au Nord; & vers l'Eſt du même lieu, elle varie encore à l'Oueſt, comme elle a fait auparavant.

Bonne méthode de Stephens.

Prodigieux nombre d'oiſeaux vers les Côtes d'Afrique.

Pour ce qui regarde les ſignes, Stephens obſerve que plus on approche des Côtes d'Afrique, plus on trouve d'eſpeces d'oiſeaux ſingulieres. A trente lieues de la Côte, &, ſuivant ſon calcul, à deux cens milles des Iſles les plus proches, on commence à voir, à la ſuite des Vaiſſeaux, plus de trois mille ſortes de volatiles, dont quelques-uns ont les aîles ſi larges qu'au rapport des Matelots elles n'ont pas moins de ſept pieds. Tous ces animaux ſont ſi gras qu'on ne peut s'imaginer qu'ils manquent de nourriture. Les Portugais les diſtinguent par differens noms, qui expriment quelqu'une de leurs propriétés. Par exemple, ils appellent les uns *Manche de velours*, parce que la ſuperficie de leur plumage reſſemble au velours, & qu'en volant leurs aîles paroiſſent pliées comme nous plions le coude. Cet oiſeau cauſe toujours d'autant plus de joie aux gens de mer, qu'il eſt le dernier qui ſe faſſe voir à ceux qui approchent du Cap. Dans tous les lieux calmes, proche de la Ligne, Stephens obſerva des poiſſons, que les Portugais appellent *Tuberones*, longs de ſix pieds, & ſi voraces, que non-ſeulement ils avallent tout ce qu'on leur préſente, mais que s'ils voyent quelque aliment ſuſpendu au Vaiſſeau ils s'élancent pour le dévorer. Ils ont toujours, comme en cortége, pluſieurs petits poiſſons autour d'eux, dont trois ou quatre nagent devant, & les autres à leurs côtés. Il y en a d'autres qui s'attachent à leur corps même, & qui paroiſſent ſe nourrir des ſuperfluités qui croiſſent deſſus. Les Matelots prétendent qu'ils y entrent auſſi, & qu'ils trouvent à ſe repaître juſques dans les entrailles du monſtre. On le tue avec de grands crocs, mais plus ſouvent par une eſpece de vengeance, que par goût pour ſa chair, quoiqu'elle ne ſoit pas déſagréable. Les Portugais prétendent qu'il ne ſe trouve que ſous la Zone Torride. Les poiſſons volants ne paroiſſent pas moins des monſtres à ceux qui les voyent pour la premiere fois. Il eſt ſi étrange d'appercevoir tout-d'un-coup des eſpeces de harangs, qui ſortent de l'eau avec des aîles, & qui traverſent l'air dans un certain eſpace, qu'on a peine à ne les pas prendre pour de vé-

Differentes eſpeces.

1
Le Frigot ou la queüe fourchue
2
La queüe de paille
3
L'Alcatras.
4
Le Poisson volant.
5
L'Albicoras.
6
La Bonite au Sud de La Ligne.
7
La Dorade
8
Le Dauphin
9
Colonne d'eau



Cochin filius inv *Chasse des Poissons volants* *Chedel Sculp*

ritables oiseaux. Cependant ils ne s'élevent pas si haut que d'autres poissons nommés *Albocoras*, qui les poursuivent sans cesse, ne sautent souvent après eux & ne réüssissent à les prendre. Ils vont ordinairement en fort grand nombre, pour se défendre de ce terrible ennemi, qui est de la grandeur d'un Saumon. Ils sont chassés aussi par le corbeau de mer, qui les saisit souvent dans leur vol.

Stephens. 1579.

La Flotte arriva le 29 de Juillet à ce fameux Cap, qui étoit encore un objet de terreur pour tous les gens de mer. Elle n'y essuya point de tempête; mais elle y trouva la mer fort haute. Ici l'erreur du Pilote exposa le Vaisseau de Stephens au dernier danger. Au lieu de passer le Cap, sans s'approcher de la terre, avec le secours des signes ordinaires, & de se conduire par la voie la plus sûre, c'est-à-dire, en sondant le fond, il s'imagina qu'il seroit toujours le maître du vent, & s'avança si près du rivage, que le vent ayant tourné au Sud, & les vagues étant devenues fort impétueuses, le Vaisseau fut poussé, malgré lui, vers le Cap *das Agulias*, sur moins de quatorze brasses de fond, & s'y trouva dans une fâcheuse situation; car il n'avoit, sous lui, que des rochers si pointus & si tranchans que l'ancre n'y pouvoit mordre; tandis que, d'un autre côté, le rivage étoit si mauvais qu'il étoit impossible d'y prendre terre, & le Pays d'ailleurs si rempli de tygres, & de Nations féroces qui massacrent les Etrangers, qu'il ne restoit aucune esperance. Cependant, après avoir perdu les ancres, & lorsqu'à toutes sortes de risques on s'aidoit des voiles pour gagner quelque autre endroit de la Côte, un vent de terre, qui s'éleva heureusement, repoussa le Vaisseau vers la haute mer. Le jour suivant, il rejoignit la Flotte dans un lieu où l'on s'arrête ordinairement pour la pêche, qui y est fort abondante, & l'on y prit tant de poisson, qu'on eut de quoi s'en nourrir pendant deux jours. Un Matelot de l'Equipage de Stephens pêcha une grosse piece de corail.

Danger que Stephens court au Cap de Bonne-Esperance.

Quand on a doublé le Cap de Bonne-Esperance, il se présente deux routes pour aller aux Indes; l'une, en-deça de l'Isle de Saint-Laurent; & c'est celle qu'on prend le plus volontiers, parce que passant ensuite à Mozambique, on s'y arrête quinze jours ou un mois pour s'y rafraîchir, & qu'il ne reste qu'un mois de navigation jusqu'à Goa. L'autre route, qui est derriere l'Isle de Saint-Laurent, ne se prend que lorsqu'il est trop tard pour suivre la premiere, c'est-à-dire, lorsqu'on n'a point doublé assez tôt le Cap de Bonne-Esperance pour esperer de gagner Mozambique. Alors la navigation est fort incommode, parce qu'il ne se trouve plus de Port où l'on puisse relâcher, & que, dans une si longue course, non-seulement l'eau & les vivres manquent, mais les maladies sont encore plus redoutables. Le scorbut, la fievre, la dissenterie causent des ravages si terribles, que souvent il ne reste assez de force à personne pour la manœuvre du Vaisseau.

Deux routes pour le voyage des Indes Orientales.

Maladies incommodes.

La Flotte Portugaise fut forcée de prendre cette derniere route. Elle eut plus de cent cinquante hommes attaqués de diverses maladies. Cependant elle n'en perdit que vingt-sept. Stephens eut le bonheur de conserver une parfaite santé. Il remarqua que ce passage est rempli de rocs cachés sous la surface de l'eau, & de sables mobiles, qui obligent souvent de s'arrêter pendant la nuit. Après qu'on eut passé la Ligne à trois degrés Nord, il vit, à la suite des Vaisseaux, quantité de crabes, aussi rouges qu'elles sont en Europe

Observations de Stephens.

STEPHENS. 1579.

après avoir été cuites. Vers l'onziéme degré, ils furent environnés longtems d'une multitude infinie de toutes sortes de poissons, qui servirent de rafraîchissement à la Flotte pendant près de quinze jours. Ce secours étoit d'autant plus nécessaire qu'il restoit fort peu de provisions; car le voyage, qui se fait ordinairement dans l'espace de cinq mois, en avoit déja duré près de sept.

Ces poissons marquent moins le voisinage de la terre, que la profondeur extrême de la mer. Cependant on prit deux oiseaux qui parurent un meilleur signe, parce qu'on crut les reconnoître pour des oiseaux de la Mer des Indes. Mais on vérifia bien-tôt qu'ils venoient de celle d'Arabie, & qu'on étoit proche de Socotora, Isle à l'entrée de la Mer Rouge. Les grands vents de Nord-Est & de Nord-Nord-Est, commençant à s'élever dans cette saison, il fallut vaincre beaucoup de difficultés pour porter à l'Est, sans compter les variations de l'aiguille & la force des Courans, qui causerent une infinité d'erreurs.

La Flotte approche de Socotora.

Les premiers signes qu'on eut du voisinage de la terre furent certains oiseaux qu'on reconnut manifestement pour des animaux Indiens; des branches de palmiers & d'autres arbres qui flottoient sur l'eau; des serpens qu'on voyoit nager, & une substance que les Portugais appellent du nom d'une monnoye de leur Pays, parce qu'elle est ronde & gravée naturellement. Ces deux dernieres marques sont si certaines, que si le vent n'est point absolument contraire, on apperçoit la terre le jour suivant. Aussi la découvrit-on, avec une joie extrême de toute la Flotte, qui manquoit entiérement d'eau & de vivres.

Marques ausquelles on reconnoît la terre ferme.

La Flotte arrive à Goa.

Elle entra au Port de Goa le 24 d'Octobre. Stephens explique dans sa Relation l'état de cette Ville & de son commerce, tel qu'on l'a vû dans les Relations Portugaises. Quoique je le suppose Jésuite, il ne me paroît pas surprenant qu'avant la réformation d'Angleterre un Religieux de cette Compagnie ait pû solliciter sa Patrie à chercher les moyens de participer aux richesses qu'il voyoit passer continuellement en Portugal. Ce n'étoit point à ravir le bien d'autrui que Stephens sollicitoit les Anglois; mais à se donner les mêmes soins pour tirer parti du commerce par les mêmes voies.

CHAPITRE X.

Quelques expéditions navales des Anglois contre les Espagnols & les Portugais.

FOSTER. 1585.

Motifs des Anglois pour continuer leurs voyages.

QUOIQUE le recit de Stephens, & quelques Relations que les Portugais même avoient déja publiées de leurs propres avantages, eussent jetté dans l'esprit des Anglois les premieres étincelles de ce feu qu'ils ont fait éclater dans la suite avec tant de gloire, & qui subsiste encore aux Indes Orientales; il se passa quelque tems avant que leurs entreprises pussent aller aussi loin que leurs vûes, & les Côtes de Guinée furent encore le seul objet qui les arrêta pendant plusieurs années. Avec l'intérêt du commerce, ils

avoient à satisfaire les ressentimens d'une juste vengeance pour tant de pertes & d'outrages que les Portugais leur faisoient essuyer. L'Amiral Fenner avoit représenté, sous les plus vives couleurs, la trahison du Cap Verd, & les autres insultes qu'il avoit reçues dans un voyage, où, loin de violer les droits du Portugal, il n'avoit cherché qu'à se lier avec les sujets de cette Couronne par des offres de service & d'amitié. En effet, il est difficile de concevoir comment la paix, qui subsistoit entre les deux Couronnes, n'empêchoit point que les Portugais ne traitassent d'ennemis tous les Vaisseaux d'Angleterre qui s'approchoient de leurs Etablissemens; comme si la donation du Saint Siege, qu'ils faisoient valoir sans cesse, eût rendu leurs possessions si sacrées qu'on ne pût y jetter les yeux sans profanation. Les Vaisseaux de France & d'Angleterre étoient obligés, par cette raison, de partir armés; non pour attaquer, car il ne paroît pas qu'ils en cherchassent jamais l'occasion, mais pour se défendre, parce qu'au mépris des promesses & des sermens, les Portugais ne les voyoient jamais paroître sans employer la force ou la trahison pour les détruire. Bien-tôt les Espagnols entrerent dans les mêmes principes pour l'Amérique; & dans le tems dont je parle, ces deux fieres Nations sembloient s'être proposé de ruiner, en Europe même, tout ce qui pouvoit leur causer quelque inquiétude pour leur nouvel Empire dans les deux Indes.

Foster. 1585.

Le *Primrose*, Vaisseau Anglois de cent cinquante tonneaux, alla jetter l'ancre dans la Baye de Bilbao, le 25 de Mai 1585. L'Angleterre & l'Espagne étoient alors dans une paix profonde. Deux jours après, il vint du Port une Pinace Espagnole, sur laquelle étoit le Corregidor de la Ville, avec cinq ou six personnes, qui se donnerent pour des Marchands du Pays. Ils avoient en effet quelques marchandises, & leurs discours furent conformes à la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Nations. Le Capitaine Anglois, nommé *Foster*, les reçut & les traita civilement. Pendant qu'on les caressoit à bord, trois d'entre eux feignirent quelques raisons pour retourner à la Ville; mais les autres continuerent de se réjoüir, sans donner le moindre sujet de défiance aux Anglois. Quelques momens après, il parut une grande Barque, chargée de soixante-dix personnes, qu'on fit encore passer pour des Marchands. Elle fut suivie, au même instant, d'une Chaloupe, sur laquelle il y en avoit vingt-quatre. Foster, allarmé de cette multitude, pria le Corregidor de ne pas faire approcher tant de monde à la fois. Mais, sans faire attention à sa priere, les Espagnols monterent à bord avec leurs épées & d'autres armes; & pour ne laisser aucun doute de leurs intentions, ils firent sonner une trompette, qui étoit la marque de leur triomphe. Aussitôt, ils prirent possession de toutes les marchandises du Vaisseau. Le Corregidor, accompagné d'un Officier qui portoit une baguette blanche à la main, fit approcher Foster, & lui dit: » Rendez-vous, car vous êtes le prisonnier » du Roi «. Plusieurs Espagnols lui présenterent la pointe du poignard, avec menace de le tuer si ses gens faisoient la moindre défense.

Départ de Foster. Il relâche à Bilbao.

Il est trompé & attaqué par les Espagnols.

Le Capitaine consterné parut accepter son malheur avec soumission. Mais la confiance que les Espagnols avoient à leur nombre; & l'ardeur avec laquelle ils commencerent à transporter les marchandises dans leurs Chaloupes, lui donna le tems de se reconnoître. Il fit entendre à ses gens, dans

Il est fait prisonnier.

FOSTER. 1585.

leur Langue, que s'ils étoient disposés à le soutenir, il périroit pour les délivrer de cette tyrannie. Le Vaisseau étoit bien armé. Ils se rendirent, sans affectation, sous les écoutilles, où ils concerterent en peu de mots leur entreprise. Elle fut conduite avec tant de sagesse & de bonheur, que prenant le tems où la plûpart des Espagnols étoient sortis du Vaisseau, chargés du butin qu'ils transportoient, ils tuerent une partie de ceux qui se trouvoient à bord, & firent le Corregidor même prisonnier. Ceux qui étoient passés sur les Chaloupes n'oserent tenter l'attaque d'un Vaisseau, dont l'artillerie fut tout-d'un-coup prête à les foudroyer. Ils n'eurent rien de si pressant que de regagner la Ville; & Foster, assez content de s'être remis en liberté, leur abandonna les marchandises qu'ils emportoient. Ayant mis aussi-tôt à la voile ils exigerent du Corregidor l'aveu d'une si noire trahison. Il en apporta deux causes, qui ne servirent point à le justifier dans l'esprit des Anglois. L'une étoit la persuasion présente que leur Vaisseau étoit en course pour les Indes, & l'envie d'interrompre un voyage qui excitoit la jalousie des Espagnols. L'autre, qui parut encore plus étrange, étoit un ordre de la Cour de Madrid aux Gouverneurs de tous les Ports, portant d'arrêter tous les Vaisseaux *d'Hollande, de Zelande, d'Allemagne, d'Angleterre, & de toutes les Provinces révoltées contre l'Espagne*, pour faire servir leurs armes & leurs munitions à l'équipement d'une grande Flotte qu'on préparoit à Lisbonne. En vain Foster voulut-il sçavoir à quel titre l'Espagne osoit compter l'Angleterre entre les Provinces qu'elle traitoit de rebelles.

Il se remet courageusement en liberté.

Il prend le Corregidor Espagnol & quitte le Pays.

Raison qui avoit armé contre lui les Espagnols.

WHIDDON. 1586.

L'année suivante, le Capitaine Whiddon partit de Plymouth, avec deux Vaisseaux qui appartenoient au célébre Chevalier Walter Raleigh. Il ne paroît point que ce voyage eût d'autre but que de chercher fortune par la navigation, ou de tirer quelque vengeance des Espagnols & des Portugais. Whiddon, après avoir croisé pendant quelque-tems sur les Côtes d'Espagne, fit voile vers les Açores. Il se saisit, dans cette course, d'une petite Barque chargée de provisions fort communes, mais qui avoit à bord le Gouverneur Portugais de l'Isle de Saint-Michel, & quelques autres personnes de distinction.

Prise d'une petite Barque.

De-là, il se rendit à l'Isle *Graciosa*, une des Terceres, où il découvrit un Vaisseau qu'il reconnut pour Espagnol. Les Anglois, pour assurer le succès de leur attaque, arborerent d'abord un pavillon blanc. Cet artifice les fit prendre pour deux Bâtimens dispersés de la Flotte d'Espagne, qui attendoit dans cette Mer quelques Vaisseaux de guerre Anglois dont elle vouloit faire sa proie. Mais lorsqu'ils furent à la portée du canon, ils firent succeder la Croix de Saint-George à cette fausse Enseigne. L'Espagnol ne chercha son son salut que dans la fuite. Cependant, comme il étoit affoibli par une longue navigation, & qu'il désespera bien-tôt d'échapper aux Anglois, qui étoient tous deux excellens voiliers, il prit le parti de jetter dans la mer toute son artillerie, avec quantité de Lettres & de Plans géographiques qu'il apportoit du Détroit de Magellan; après quoi il se laissa prendre sans résistance. Il avoit à bord Dom Pedro de Sarmiento, Gouverneur Espagnol des Détroits de Magellan, qui fut conduit ensuite à Londres & presenté à la Reine.

Prise d'un Vaisseau Espagnol, & de Dom Pedro Sarmiento.

A la hauteur des mêmes Isles, Whiddon prit en peu de jours quatre autres

Vaisseaux, Espagnols ou Portugais; les uns revenant de la pêche du *Cap Blanco*; les autres chargés de differentes marchandises. Il en poursuivit un jusqu'à l'Isle Graciosa, & si proche de la Côte qu'il fut plus incommodé par les pierres que les habitans jetterent sur lui du haut des rochers, que par les armes de l'ennemi qu'il avoit à combattre. Il le força néanmoins dans cette retraite, avec le seul désagrément de n'y pas trouver un butin qui répondît à ses esperances. Mais les mâts en étoient si bons, que Whiddon en prit deux pour remplacer les siens. Ensuite, y faisant passer ses prisonniers Espagnols & Portugais, à l'exception de Pedro Sarmiento, & de trois autres personnes de distinction, il abandonna ce Bâtiment, fort proche de l'Isle, avec des provisions pour dix jours.

WHIDDON. 1586.

Prise de quatre autres Vaisseaux.

Quoique les dépoüilles de tant de Vaisseaux ne consistassent qu'en sucre, en cire, en pelleteries, en quelques dents d'éléphans, en riz, & d'autres marchandises qui ne passoient pas pour les plus précieuses dans un tems où l'or étoit le principal objet des voyages, Whiddon crut sa premiere course assez heureuse pour en aller rendre compte à ceux qui l'avoient employé. Il tourna ses voiles vers l'Angleterre; mais sans renoncer aux entreprises qu'il pourroit tenter dans son retour. Il étoit à quarante & un degrés de latitude, lorsqu'il découvrit un Vaisseau; ensuite dix, suivis de plusieurs autres, jusqu'au nombre de vingt-quatre. Il en reconnut deux pour des Caraques, l'une de mille, l'autre de douze cens tonneaux. Dix étoient des Gallions, & le reste des Caravelles, ou d'autres petits Bâtimens, tous chargés d'épices, de sucre & d'autres richesses. Cette vûe enflamma le courage, ou plûtôt l'avidité de Whiddon, jusqu'à lui faire oublier l'extrême inégalité du nombre. On auroit peine à croire l'excès de sa hardiesse, s'il n'avoit pris soin de la faire attester, dans sa Relation, par les principales personnes de sa Flotte, dont les noms se conservent encore, signés de leur propre main.

Butin des Anglois.

Leur témérité dans une rencontre.

Il commença par se défaire de toutes ses prises, en les envoyant directement en Angleterre sous la conduite d'une partie de ses gens. Il ne conserva que soixante-six hommes sur ses deux bords, & se reposant sur leur courage autant que sur l'excellence de ses voiles, il résolut d'attaquer la Flotte Espagnole, sinon dans l'esperance de la battre, du moins dans celle de lui enlever ou de lui couler à fond quelque Bâtiment. S'il ne tira pas beaucoup de fruit d'une entreprise si désesperée, il eut du moins la gloire d'embarrasser pendant vingt-deux heures une armée nombreuse, qui ne se défendit que par sa pesanteur & son immobilité. Mais, de quelque côté qu'il la prît, il trouva toujours en face les deux Caraques, derriere lesquelles tous les autres Vaisseaux ne faisoient que se ranger à chaque mouvement qu'ils lui voyoient faire, & qui les couvroient de leur énorme masse; de sorte qu'ayant besoin lui-même d'une adresse extrême pour ne pas tomber sous le canon de ces deux especes de Citadelles, le sien, dans ce perpétuel mouvement, ne put tirer que des coups perdus, qui épuiserent sa poudre sans causer beaucoup de mal à l'ennemi. Enfin, les munitions lui manquant tout-à-fait, il abandonna un dessein qu'il traite lui-même de folie ou de témérité. Il ne pensa plus qu'à rejoindre ses prises; mais elles arriverent six heures avant lui au Port de Plymouth, où elles servirent à lui faire préparer une réception qui eut l'apparence d'un triomphe. Tous les habitans vinrent au-devant de

Elle leur réüssit mal.

Retour de Whiddon en Angleterre.

WHIDDON. 1586.

lui jusqu'au rivage. Il fut salué par toute l'artillerie de la Ville & du Château, sans qu'il pût répondre à cet honneur, parce qu'il manquoit de poudre ; mais ce glorieux silence servit à redoubler les applaudissemens.

DRAKE. 1587.

On ne douta point que l'Espagne ne se ressentît vivement d'une injure si éclatante ; d'autant plus qu'il y avoit alors d'autres sujets de mécontentement entre les deux Couronnes. Aussi la Reine Elisabeth fut-elle bien-tôt informée que la Cour de Madrid faisoit équiper une puissante Flotte, dans le dessein d'attaquer immédiatement l'Angleterre. Elle ne perdit pas un moment pour rassembler toutes ses forces. Le Chevalier François *Drake*, dont le courage & l'habileté s'étoient déja fait connoître avec éclat, fut nommé pour commander une Flotte de trente Vaisseaux, qui furent équipés à Plymouth. On en nomme quatre, d'une grandeur & d'une force extraordinaire : La *Bonne avanture*, que Drake devoit monter lui-même ; le *Lyon*, commandé par *William Borough* ; le *Dreadnought*, par Thomas *Venner*, & le *Rainbow*, par Henry *Bellingham*. Les autres, quoique moins considérables, étoient en état de servir dans toutes sortes d'expéditions.

Flotte de trente Vaisseaux équipée à Plymouth.

Cette Flotte, ayant quitté Plymouth au mois d'Avril, pour s'avancer vers les Côtes d'Espagne, rencontra le 16, au quarantiéme degré de latitude, deux Vaisseaux de Midelbourg, qui revenoient de Cadiz. Drake apprit d'eux, qu'à Cadiz, & dans les lieux voisins, on avoit ramassé une prodigieuse quantité de munitions de guerre, qu'on se disposoit à transporter au Port de Lisbonne. Il hâta si vivement sa navigation, que dès le 19 il entra dans le Port de Cadix. Six Galeres, qui entreprirent de lui disputer l'entrée, furent bien-tôt forcées de se retirer sous le canon du Château. Il se trouvoit, dans le même azile, environ soixante Bâtimens, destinés à transporter les munitions. Draké, sans examiner s'ils étoient Espagnols, attaqua si furieusement celui qui se trouva le premier à la portée de son artillerie, qu'il le fit couler à fond dans un espace très-court. C'étoit un Vaisseau Raguzien, de mille tonneaux, monté de quarante pieces de canon & richement chargé. Il se présenta quatre autres Galeres, deux venues de *Port Sainte-Marie*, & deux de *Port Real*, qui canonerent brusquement les Anglois ; mais ayant reçu plus de mal qu'elles n'en causerent, elles furent aussi-tôt forcées de prendre le large. Vingt Bâtimens François, qui étoient dans le Port, se retirerent à Port-Real, sans que la Flotte Angloise entreprît de s'opposer à leur passage.

Elle entre dans le Port de Cadiz.

On s'y canone.

Dommage que Drake cause aux Espagnols.

Avant la fin du jour, Drake avoit déja pris, ou brûlé, ou coulé à fond, trente Bâtimens Espagnols. Quoique la plûpart ne fussent que des Vaisseaux de transport, il y en avoit un neuf, d'une grandeur singuliere, qui appartenoient au Marquis de Santa-Cruz, alors Grand-Amiral d'Espagne ; & cinq autres de sept ou huit cens tonneaux, qu'on chargeoit actuellement de munitions pour Lisbonne. Quatre furent brûlés, & le cinquiéme, qui ne portoit que des clous, des barres de fer, des grilles, des fers à cheval, & d'autres instrumens du même métal, pour le service des Indes Occidentales, tomba entre les mains des Anglois. Ils prirent aussi un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, chargé de vins pour la bouche du Roi, qu'ils brûlerent après avoir transporté le vin sur leurs propres bords ; & trois *Flibots*, de trois cens tonneaux, chargés de biscuit & d'autres provisions, qu'ils brû-

lerent

lerent encore, après s'être accommodés d'une partie de leur dépoüille ; enfin, continuant de prendre ou de brûler jusqu'au lendemain, ils détruisirent à l'Espagne le port d'environ dix mille tonneaux. Ce n'est pas que leur Flotte n'eût rien à souffrir pendant cette exécution. Elle fut exposée continuellement au canon des Galeres, des Forts, du rivage, & au feu de quantité d'autres batteries que les Espagnols renouvelloient à chaque moment dans tous les lieux d'où elles pouvoient produire plus d'effet. D'ailleurs, aussi-tôt qu'ils perdoient l'esperance de pouvoir défendre plus long-tems un Vaisseau, ils y mettoient eux-mêmes le feu, & le précipitoient vers la Flotte Angloise, qui avoit quelquefois beaucoup de peine à s'en défendre. L'embarras fut encore plus grand à l'heure du reflux, lorsque la mer, venant à se retirer, poussa d'elle-même, au milieu de la Flotte, plusieurs de ces Bâtimens embrasés. Drake, assez satisfait d'une victoire dont les difficultés commençoient à rebuter ses gens, prit enfin le parti de se retirer. Mais le ravage qu'il avoit fait dans le Port dut être bien terrible, puisque le Marquis de Santa-Cruz, étant mort quelques mois après, on attribua sa maladie & sa mort au chagrin qu'il avoit conçû de cette disgrace.

Drake. 1587.

La Flotte Angloise souffre beaucoup.

Le Marquis de Santa-Cruz meurt de chagrin.

Les Anglois sortirent du Port, chargés, pour plusieurs mois, de provisions qui leur avoient peu coûté ; car ils n'avoient pas perdu cinquante hommes dans un si long combat. Mais, en se retirant, ils furent suivis par les deux Galeres Espagnoles, qui leur causerent quelque désordre par le feu redoublé de leur artillerie. L'Auteur de cette Relation, qui étoit sur la Flotte, prétend avoir reconnu par expérience, que les Galeres ne sont redoutables, dans un combat, que lorsqu'elles servent à défendre d'autres Bâtimens ; & qu'étant seules, quatre Vaisseaux de guerre en battroient vingt assez facilement. Aussi celles d'Espagne n'eurent-elles point la hardiesse de s'approcher de la Flotte ; & la voyant prête à faire face, elles regagnerent le Port à force de rames. Drake, après avoir dépêché un de ses Capitaines en Angleterre, pour y porter la premiere nouvelle de son expédition, tourna ses voiles vers le Cap Sagro. Dans ce passage, il prit encore un grand nombre de Barques, de Caravelles, & d'autres petits Bâtimens chargés pour l'Armada de Lisbonne. Il les brûloit à mesure qu'ils tomboient entre ses mains ; mais en prenant soin de faire conduire les hommes sur la Côte. Il détruisit de même tous les Vaisseaux Pêcheurs qui se trouverent à sa rencontre. Enfin, étant arrivé au Cap Sagro, il y prit terre ; & pour se rendre le pillage plus libre, il s'empara du Château & de plusieurs Forts.

Les Galeres peu utiles lorsqu'elles ne sont point avec d'autres Vaisseaux.

Exploits de Drake au Cap Sagro.

Il se rendit de-là devant le Port de Lisbonne, où il jetta l'ancre près de *Cascais*. Le Marquis de Santa-Cruz y étoit avec ses Galeres ; mais ne se trouvant point assez fort pour oser paroître, il se laissa enlever à ses yeux quantité de Barques & de Caravelles. Le Général Anglois lui fit dire qu'il étoit venu pour mesurer ses forces avec lui. Sa réponse fut, qu'il étoit lié par les ordres du Roi son Maître ; mais qu'il se présenteroit d'autres occasions dont il profiteroit volontiers. Comme on ne pouvoit entreprendre de le forcer dans le Tage, Drake, pour ne pas s'amuser inutilement sur cette Côte, prit vers les Isles Açores. Sa bonne fortune lui fit rencontrer, à vingt ou trente lieues de Saint-Michel, une Caraque Portugaise, nommée le Saint-Philippe, qui revenoit des Indes Orientales. Il s'en saisit presque sans résistance ;

Proposition qu'il fait au Marquis de Santa Cruz.

Il prend une Caraque Portugaise.

Drake. 1587.

& mettant l'Equipage dans quelques petits Bâtimens dont il trouva l'occasion de s'emparer, il le renvoya fort civilement à Lisbonne, avec une juste quantité de provisions. La prise de cette Caraque parut d'un mauvais augure en Portugal, parce que c'étoit la premiere à qui cette disgrace fût arrivée au retour des Indes, & qu'elle portoit d'ailleurs le nom du Roi. Drake, y trouvant assez de richesses pour récompenser les services de ses gens, prit la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva heureusement avant la fin de l'Eté. On y vit, avec admiration, la Caraque Portugaise; & ce spectacle produisit deux effets d'un égal avantage pour la Nation : l'un, de faire connoître que cette sorte de Bâtimens n'étoit pas aussi redoutable qu'on se l'étoit imaginé sur leur réputation, & l'autre, d'augmenter l'ardeur du commerce, en faisant, ouvrir, plus que jamais, les yeux, sur les richesses que les Portugais tiroient des Indes Orientales.

Il revient en Angleterre avec la Caraque.

CHAPITRE XI.

Voyage à Benin en 1588.

Bird & Newton. 1588.

ON n'approchoit que par degrés du terme de tant d'esperances, & l'opinion qu'on s'étoit formée de la puissance des Portugais dans des Régions qui leur fournissoient de si riches trésors, arrêtoit encore les entreprises des Marchands d'Angleterre. Cependant il s'en trouva deux qui résolurent de pousser du moins leur navigation au-delà des bornes que la plûpart des Anglois sembloient s'être imposées. Windham étoit le seul qui eût pénétré jusqu'à Benin. Deux Marchands de Londres entreprirent le même voyage après le retour de Drake, avec un seul Vaisseau, le *Richard d'Arundell*, & une Pinace. Leurs noms étoient *Bird & Newton.*

Départ de deux Vaisseaux Anglois sous Bird & Nevvton.

Le vent leur fut si contraire, qu'étant partis de Ratcliff le 12 d'Octobre 1587, ils n'arriverent que le 2 de Janvier à la vûe des Côtes de Rio del Oro. Ils se trouverent, par leurs observations, à vingt-deux degrés quarante-sept minutes de latitude. Le 19, ils étoient à la hauteur de la Riviere de Sesto, & le jour suivant, à quatre lieues en mer du Cap dos Baixos. Dans le cours de l'après-midi, il leur vint une Almadie, conduite par quelques Négres, qui les presserent, par leurs signes de s'approcher du rivage; mais la défiance qu'ils avoient de leurs forces, à si peu de distance des Etablissemens Portugais, leur fit prendre le parti de continuer leur navigation. Ils comprirent que le lieu où ils étoient appellés, se nommoit *Tabano.* Le 21, ayant jetté l'ancre à la vûe d'une colline fort verte, qui leur donnoit l'esperance de trouver de l'eau fraîche aux environs, ils virent arriver, au même lieu, un Vaisseau François, dont ils tirerent des éclaircissemens sur cette Côte. Il y avoit, à peu de distance du rivage, une Ville, nommée *Ratire*, &, quelques lieues au-dessous, une autre Ville, qui se nommoit *Crua.* Les habitans de ces deux lieux recevoient volontiers tout ce qui n'appartenoit point au Portugal; & mieux encore ceux qui se faisoient connoître pour ennemis de cette Couronne. Le Capitaine François avoit reçu des habitans

Tabano.

Ratire.

Crua.

toutes ſortes de faveurs à ces deux titres, & preſſa les Anglois d'en faire auſſi l'expérience. Mais il pouvoit arriver que les Portugais y vinſſent d'autant plus naturellement, qu'ils n'étoient point accoutumés à laiſſer long-tems tranquille une Nation dont ils n'étoient point aimés. Bird & Newton avancerent le 25 de Janvier, à la hauteur de la Baye, qui eſt à l'Oueſt du Cap *Tres Puntas*. Les Courans étoient Eſt-Nord-Eſt; & la Pinace, ayant peine à les ſurmonter, on fut obligé de l'attendre à l'ancre, dans le même lieu. Elle parut le 30, & les Courans ſe trouverent changés à l'Eſt, vis-à-vis le milieu du Cap. Le lendemain, on découvrit une terre haute, qui s'avançoit en rondeur, & qu'on prit pour la partie Orientale du Cap. Elle s'ouvre par une grande Baye, dans laquelle on apperçoit une Iſle.

Bird & Newton. 1588.

La Flotte jette l'ancre près du Cap de Tres Puntas.

Ce fut le 2 de Février, qu'ils virent fort diſtinctement le Château de Mina. Ils ne s'en croyoient point ſi proches, & cette vûe leur inſpira quelque frayeur. Elle redoubla, vers midi, lorſque voyant approcher une Barque, avec un Portugais & quelques Négres, ils ne purent douter qu'on ne les eût apperçus. Cependant ils offrirent au Portugais de le recevoir à bord; mais les remerciant de leur offre, il ne fit que les obſerver, ſans faire même de réponſe à la plûpart de leurs queſtions. Ils découvrirent, ſur le rocher qui eſt au-deſſus du Château, deux maiſons de Garde, qui paroiſſent fort blanches. Enfin, dans l'impatience d'être obſervés ſi curieuſement, ils prirent tout-d'un-coup le large à l'Eſt-Nord-Eſt, après avoir déliberé s'ils ne ſe ſaiſiroient point du Portugais, qui continuoit de les ſuivre. Le lendemain, s'étant rapprochés de la terre, ils ſe trouverent à vingt lieues au Sud-Eſt de Mina, & fort près, ſuivant leurs calculs, de *Monte Rotundo*, qu'ils paſſerent en effet le même jour. Ils rencontrerent, le 6, une Caravelle Portugaiſe, qui leur donna moins de crainte qu'elle n'en parut recevoir. Mais, de part & d'autre, on étoit fort éloigné de ſe nuire, lorſqu'on faiſoit toutes ſortes d'efforts pour s'éviter. La navigation fut aiſée juſqu'au 10, au long d'une Côte qui ne préſente que de grandes Forêts, & quelquefois ſi épaiſſes qu'il paroît impoſſible d'y pénétrer. Le jour ſuivant, ils trouverent l'eau ſi baſſe, & tant de bancs de ſable, qui n'étoient pas marqués ſur la Carte de Windham, que la défiance leur fit prendre le large; mais, en s'éloignant de la Côte, ils découvrirent l'embouchure de la Riviere de Jaya, où ils allerent jetter l'ancre ſur cinq braſſes de fond.

Elle arrive à Mina.

Frayeur des Anglois.

Monte Rotundo.

Riviere de Jaya.

Ils laiſſerent paſſer la nuit, pour ne rien donner au hazard, dans un Pays qui étoit peu connu des Anglois. Le jour ſuivant, ils envoyerent quelques Marchands dans la Pinace. On apperçut des Négres, mais ſi peu diſpoſés au commerce qu'il fut impoſſible de les faire approcher volontairement. La Riviere, qui eſt fort large, n'a pas plus de quatre braſſes de profondeur du côté de l'Oueſt; & ſa rive, du même côté, eſt beaucoup plus baſſe que l'autre. Le 13, on remit à la voile, en portant au Sud-Sud-Eſt. Le rivage, dont rien ne portoit à s'éloigner, eſt couvert de forêts, auſſi unies que ſi l'on s'étoit efforcé de raſer le ſommet des arbres à la même hauteur. On fit dix-huit lieues au long de cette Côte; &, vers le ſoir, on jetta l'ancre ſur trois braſſes & demie, à l'entrée d'une Riviere, qui eſt celle de Benin.

Deſcription du Pays.

Riviere de Benin.

Les Anglois n'avoient pour guide qu'une copie imparfaite du Journal de

Bird & Newton.
1588.
Négligence des Anglois dans leurs voyages.

Windham ; & , si l'on en juge par celui que j'ai donné sous son nom, l'original même ne leur auroit point apporté beaucoup plus de lumieres. Telle a toujours été la négligence ou la grossiéreté des Négocians Anglois, que ne s'attachant presque jamais qu'à la description des vents & des brasses de profondeur, ils s'embarrassent peu de faire entrer dans leurs Journaux ce qui appartient au lieu même de leur commerce ; comme si les soins de leur esprit ne regardoient que la navigation, & qu'après s'être rendus au terme, ils n'eussent plus qu'à s'occuper sordidement de l'interêt. Ici la Relation du voyage de Benin ne contient plus que le détail des marchandises dont le Vaisseau Anglois fut chargé. Mais Hackluyt nous a conservé une Lettre Originale d'Antoine *Ingram*, principal Facteur du Vaisseau, qui renferme quelques circonstances curieuses de leur séjour à Benin.

Remarques sur le Pays de Benin.

La Riviere, quoiqu'assez large, n'avoit point assez d'eau pour le Richard d'Arundel, qui étoit un Bâtimnt de trois cens tonneaux. Il demeura à l'embouchure, tandis que la Pinace & la Chaloupe, chargés des principales marchandises, entrerent dans le Canal. Elles remonterent jusqu'à *Goto*, Ville située sur le rivage ; & la derniere où l'on peut arriver par eau. Ce voyage prit cinq jours, sans que l'Auteur nous apprenne si les deux Bâtimens furent arrêtés par quelque obstacle, ou si l'éloignement est en effet de cinq journées. Benin étant plus loin dans les terres, Ingram fit partir quelques Négres pour annoncer au Roi son arrivée, & les motifs de son voyage. Ils revinrent le jour suivant, avec un Seigneur Négre que ce Prince envoyoit pour le conduire à sa Cour, & deux cens Négres pour transporter les marchandises.

La Ville de Benin est très-grande.

Elles furent livrées, aux Facteurs du Roi, avec autant de confiance que les Marchands de l'Europe en auroient mutuellement dans leur commerce. Ingram se rendit le 25 à Benin, dont il admira la grandeur. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Le 26, s'étant présenté à la Cour, pour obtenir l'Audience du Roi, il fut renvoyé au jour suivant, parce qu'on étoit occupé d'une Fête solemnelle. Cependant il parla au *Veidore*, c'est-à-dire, au principal Officier qui est chargé des affaires du commerce, & qui lui promit autant de poivre & de dents d'éléphans qu'il en pouvoit desirer.

Audience du Roi, & conditions du commerce.

Les Anglois furent admis deux jours après à l'Audience du Roi. Ce Prince leur fit un accueil gracieux, & confirma les promesses de son Ministre. Le jour suivant, on leur fit voir du poivre verd, & du poivre sec, mais si mal nettoyé, qu'Ingram demanda, pour premiere condition, qu'il fût présenté en meilleur ordre. On lui répondit que le tems ne le permettoit pas pour cette année, mais que les Anglois seroient plus satisfaits l'année suivante ; & pour excuser la négligence des Négres, le Veidore ajouta que depuis le régne présent il n'étoit pas venu de Chrétiens à Benin pour le commerce du poivre. On en fit livrer, dès le premier jour, douze boisseaux ; & l'on continua d'en fournir une certaine quantité les jours suivans ; de sorte que le 9 de Mars Ingram avoit déja reçu soixante-quatre boisseaux de poivre & vingt-huit dents d'éléphans.

Marchandises des Anglois, & ce qu'ils reçoivent en échange.

Les marchandises que les Anglois avoient portées étoient des étoffes de laine, de la toile, des ouvrages de fer de différentes sortes, des bracelets de cuivre, des grains de verre & de corail &c. Outre le poivre & l'ivoire,

ils prirent en échange de l'huile de palmier & des étoffes d'un tissu de coton & d'écorce de palmier. Ils ne virent dans le Pays ni or ni argent. La monnoye est une espece de petit coquillage, plus ou moins précieux, suivant certaines qualités que les Négres y distinguent. Le coton étoit en abondance aux environs de Benin. Le pain est composé de la poudre d'une racine, nommée *Inamia*, qui est de la grosseur du bras, & d'un goût si agréable, que lorsqu'elle est paitrie avec soin, l'Auteur la trouve préférable au pain de l'Europe. Les palmiers sont en si grand nombre, que l'espéce de vin qu'on en tire est à fort bon marché. L'occupation de la plûpart des Habitans est à faire des nattes, des paniers, des cuillieres & d'autres instrumens d'ivoire, qui sont travaillés fort curieusement. Ils ont des oranges & quantité d'autres fruits, du miel en abondance, des bestiaux, & toutes sortes de poisson.

Bird & Newton. 1588.

Propriétés du Pays de Benin.

Leur caractere est doux & sociable. Ils sont nuds, hommes & femmes, jusqu'au tems du mariage; mais ils se couvrent ensuite, depuis la ceinture, jusqu'aux genoux. Leur santé se défend contre l'intempérie des saisons dans un climat si chaud. Le tonnerre & les éclairs y sont si fréquens & si terribles, que pendant les premiers jours, il n'y avoit point d'Anglois qui n'eût le sang glacé par la crainte. Mais les effets n'en sont pas dangereux. L'eau est si bonne à Benin, & l'habileté des Négres si singuliere à la conserver, que le Vaisseau s'en étant fourni pour sa route, avec les précautions ordinaires aux Habitans, elle se trouvoit encore pure & fraîche après six mois de navigation.

Bonté singuliere de son eau.

Cependant, soit la qualité de l'air, ou celle des alimens, un grand nombre d'Anglois furent attaqués d'une fiévre maligne qui en fit périr plusieurs en peu de jours. Ingram atteint du même mal, fut renvoyé à Goto par le Capitaine du Vaisseau, qui l'étoit venu joindre à Benin. Il y trouva tous les gens de la pinace dans un si triste état, qu'à peine eurent-ils la force de conduire jusqu'au Vaisseau les marchandises qu'il avoit fait apporter. Il perdit cinq ou six Matelots en descendant la riviere; & se trouvant lui-même trop affoibli pour retourner à Benin, il y envoya le Chirurgien du Vaisseau, dans l'opinion que ses secours y seroient nécessaires. En effet, non seulement la plûpart des Anglois y étoient accablés de langueur; mais dans un intervalle si court, le Capitaine étoit mort. Les malades & ceux qui avoient résisté à la maladie, n'eurent plus d'empressement que pour regagner le Vaisseau. Envain le Veidore leur fit espérer quelque soulagement dans la saison qui s'approchoit; ils partirent, avec la résolution de mettre immédiatement à la voile. Leur nombre se trouva si diminué, que ne pouvant suffire pour la conduite des deux Bâtimens, ils prirent le parti d'abandonner la Pinace.

Les Anglois sont attaqués de maladies.

Extrémité à laquelle ils sont réduits.

Ils se remirent en mer, le 13 d'Avril. Leur retour n'eut rien de plus fâcheux que la foiblesse qu'ils avoient emportée, & dont ils ne purent se délivrer pendant six mois de navigation. Ils arriverent le 25 de Juillet aux Isles Açores, où leurs maladies se renouvellerent. Ceux que la mort épargna, eurent le bonheur de rencontrer au-delà du Cap Verd, un Vaisseau Anglois qui les secourut, en leur donnant quelques hommes frais de son bord. Cette rencontre fut une faveur du Ciel pour des gens qui n'avoient plus la force de remuer le moindre cordage. Ils étoient si foibles en arrivant à Plymouth le 8 de Septembre, qu'ayant eu besoin de trois semaines de repos, ils n'arriverent à Londres que le 2 d'Octobre.

Leur triste etat en arrivant à Londres.

Bird & Newton. 1588.

Table des latitudes observées dans ce voyage.

	Deg.	Min.		Deg.	Min.
Rio del Oro	24	47	Cap Verd	14	43

Un second voyage des mêmes Capitaines ne contenant que des noms plusieurs fois repetés, & les événemens les plus communs de la Mer, il suffira de lui donner ici le rang qu'il doit occuper dans l'ordre des années.

CHAPITRE XII.

Voyage du Comte Georges de Cumberland aux Isles Açores en 1589.

Cumberland. 1589.

Remarque sur ce voyage, & motif qui le fait entreprendre.

UNE entreprise dont l'Historien (a) n'explique ni le but ni les motifs, pourroit recevoir tout autre nom que celui qu'elle porte ici dans le titre. Ce fut le hazard seul qui conduisit le Comte de Cumberland aux Isles Açores, & l'ennui de l'oisiveté qui lui fit quitter l'Angleterre. Il avoit équipé à ses propres frais une Flotte de quatre voiles, avec lesquels il résolut de signaler son nom. Quantité de jeunes gens excités par la singularité de son dessein, s'offrirent volontairement à le suivre. Il se vit ainsi à la tête de quatre cens hommes, dont la plûpart étoient moins conduits par l'intérêt que par l'honneur. Il en prit le plus grand nombre sur son propre Vaisseau, qu'il nomma la *Victoire*. Les trois autres n'en approchoient pas pour la grandeur & la force. C'étoient deux petits Bâtimens, nommés le *Mog* & la *Marguerite*, avec une Caravelle commandée par le Capitaine Pignon.

Premier exploit de Mylord Cumberland.

Cette troupe d'Avanturiers étant partie de Plymouth le 18 de Juin 1589, rencontra deux jours après, trois Bâtimens François qui revenoient de Terre Neuve. Ils s'en saisirent, sans approfondir les droits. Deux furent envoyés en Angleterre avec la charge des trois; & le troisiéme eut la liberté de retourner en France pour y conduire tous les gens des trois Equipages.

Il pille une Flotte Marchande.

A la hauteur de 39 degrés, ils firent une rencontre plus importante, mais qui ne donna guères plus d'exercice à leur courage. Onze Vaisseaux Marchands qui s'étoient rassemblés pour doubler les Caps d'Espagne, se présenterent au Chevalier Monson, Capitaine du Mog; &, loin de paroître disposés à se rendre, sur quelques volées de canon dont il les salua, il s'apprêtoient à lui disputer la victoire; lorsque la vûe des trois Anglois dont il étoit suivi leur fit prendre le parti de baisser leur pavillon. Les Commandans se rendirent à bord de la Victoire, & montrerent leurs passe-ports, des Villes de Hambourg, de Lubeck, de Breme &c. On leur promit de ne pas punir avec trop de rigueur, l'intention qu'ils avoient eûe de se défendre; mais en faisant la visite de leurs Vaisseaux, on s'accommoda de tout ce qui pouvoit être utile à la Flotte Angloise; & sous le prétexte de quelques adresses à divers Juifs de

(a) Cette Relation est d'un homme célébre par une invention qui regarde les Cartes, & qui porte en Angleterre le nom de *Mercator's projection*. Il se nommoit *Wright*, habile Mathématicien. Il a composé un livre, sous le titre de *Vulgar Errors*.

Lisbonne, on se saisit de certains sacs de poivre & de canelle, qui furent partagés entre les quatre Vaisseaux Anglois. Juste ou non, cette confiscation n'étoit pas si méprisable que l'Historien la représente, puisqu'avant la fin de son recit, il la fait monter à 4500 livres sterling. Les Bâtimens furent remis en liberté; mais ce ne fut qu'après avoir offert aux Matelots Allemans de recevoir ceux qui voudroient passer sur la Flotte Angloise. Il y en eut sept, qui acceptérent cette offre.

CUMBERLAND. 1589.

Il arrive aux Açores.

En s'abandonnant au cours du vent, dont ces Avanturiers se reposoient sur la fortune, ils se trouverent le premier d'Aoust à la vûe de l'Isle Saint-Michel, la plus orientale des Açores. Ils s'en approcherent pendant le jour; & prenant le pavillon Espagnol, ils observerent d'assez près le Port & la Ville pour y découvrir à l'ancre, trois Vaisseaux & quelques petits Bâtimens, dont ils résolurent de se saisir pendant la nuit. A dix heures du soir, ils envoyerent leurs Chaloupes, avec quelques Soldats bien armés pour couper les cables, dans l'espérance que le seul cours de la marée, leur améneroit leur proye. Les Soldats reconnurent en approchant du plus grand des trois Vaisseaux, que c'étoit un Bâtiment Anglois, nommé le *Faucon de Londres*, conduit par un Pilote Ecossois; mais ils coupérent les cables des deux autres, qui étoient Espagnols, & qui ne purent éviter leur infortune. Ils étoient chargés de vins & d'huile. Les Espagnols de l'Equipage, perdant l'espérance de resister au vent & à la marée qui les entraînoient, se jettérent la plûpart à la nage avec de grands cris, & répandirent l'allarme dans le Château. L'artillerie se fit entendre presqu'aussi-tôt: mais des coups tirés au hazard ne pouvoient beaucoup nuire aux Anglois dans l'obscurité. L'Ecossois tira aussi trois coups, pour faire croire aux Espagnols qu'il prenoit part à leur disgrace; ce qui ne l'empêcha point de se rendre promptement à bord de la Victoire, & d'offrir ses services au Comte de Cumberland.

Autres pyrateries.

Après une victoire si facile, il ne restoit d'inquiétude que pour la Caravelle, qui avoit disparu dans l'après-midi. Mais elle vint augmenter la joye, en se montrant le lendemain accompagnée d'une Caravelle Espagnole, qu'elle avoit prise de l'autre côté de l'Isle. On y avoit trouvé des lettres qu'elle apportoit de Tercere, & qui donnoient avis au Gouverneur de Saint-Michel que les Caraques en devoient partir dans peu de jours. Nouvelle satisfaction pour les Avanturiers, qui voyoient augmenter leurs espérances. Ils apperçurent dans le jour un petit Vaisseau, auquel ils donnerent la chasse, & dont ils se saisirent vers le soir. Ils y trouverent trente tonneaux du meilleur vin de Madere, & quantité d'étoffes de soye & de laine.

Les Anglois relâchent dans l'Isle de Flores.

Le 14 ils aborderent à l'Isle de Flores, dans le seul dessein d'y renouveller leur provision d'eau: mais ne voulant rien devoir qu'à leur courage, ils mirent dans les Chaloupes cent vingt hommes bien armés pour leur rendre ce service. A leur approche, les Habitans arborerent l'enseigne de paix. On leur rendit le même signal, & le Comte de Cumberland leur fit déclarer, que loin de penser à leur nuire, il étoit ami de *Dom Antonio* leur Roi, & qu'il ne leur demandoit que des rafraîchissemens, en échange, pour de l'huile, du vin & du poivre qu'il leur offroit. Ils y consentirent volontiers; & les Chaloupes firent ce commerce, tandis que la Flotte jetta l'ancre à quelque distance de l'Isle. Quelques Soldats Anglois, curieux de visiter l'Isle, y pénetrérent

CUMBERLAND. 1589.

l'espace d'un mille au Sud, jusqu'à la Ville de *Santa-Cruz*, qu'ils trouverent abandonnée par ses Habitans. La crainte leur avoit déja fait chercher d'autres aziles, avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils se souvenoient d'avoir vû brûler leur Ville, environ deux ans auparavant, par quelques Vaisseaux de guerre Anglois; & leur situation les exposoit continuellement au même sort. Aussi cette partie de l'Isle est-elle la moins habitée. La qualité du terroir ne contribue peut-être pas moins à la rendre déserte. On n'y voit que des rochers & des montagnes stériles.

Ils y répandent la frayeur.

Wright, qui avoit été chargé du commandement d'une Pinace, raconte, qu'en retournant le soir vers la Flotte, il fut poursuivi pendant plus d'un mille par un poisson monstrueux, qui n'étoit qu'à la longueur d'une picque de la Pinace, & qui s'en approchoit quelquefois jusqu'à la heurter fort rudement. Ses nageoires, qui paroissoient souvent sur l'eau, n'avoient pas moins de cinq ou six aunes de large, & sa tête étoit d'une grosseur surprenante. Il étoit à craindre qu'il ne renversât la Pinace, & cette raison ne permit point à Wright de l'irriter, en tentant de le tuer à coups de fusils & de crocs. Mais il disparut lorsqu'on fut plus proche du Vaisseau.

Poisson monstrueux.

Un petit Bâtiment, qui venoit de Tercere à Flores, & qui ne put échapper aux Anglois, leur apprit que les Caraques n'avoient point encore mis à la voile. Cette confirmation d'une nouvelle qui surpassoit toutes leurs espérances, leur fit lever l'ancre dès la même nuit. Ils s'avancerent vers l'Isle de Fyal, dans la double vûe d'augmenter leur butin par la prise des Vaisseaux qu'ils y pourroient trouver, & de couper le passage aux Bâtimens de Saint-Michel ou de Flores, par lesquels ils ne doutoient point que les Gouverneurs de ces deux Isles ne donnassent avis de leur approche à Tercere. Le 27 au soir ils découvrirent dans la rade de Fyal plusieurs Bâtimens à l'ancre. Les Chaloupes furent aussi-tôt détachées avec les mêmes précautions qui avoient réussi à Saint-Michel. Mais pour assurer le succès de l'entreprise, les Capitaines Lister & Monson reçurent ordre de les soutenir avec deux Caravelles. Le vent, qui étoit de terre, ne permit point aux deux Caravelles de s'approcher du rivage aussi près que les Espagnols. L'honneur de l'action étoit reservé aux Chaloupes, qui attaquerent d'abord un Vaisseau de deux cent cinquante tonneaux, monté de quatorze piéces de canon. On combattit l'espace d'une heure, & l'Ennemi se défendit vaillamment. Mais deux Esquifs qui survinrent de la Flotte, acheverent le combat. Les Anglois étant montés à bord d'un côté, les Espagnols sauterent de l'autre, pour gagner la terre à la nage. Il n'y resta que le Capitaine Jean de Palma, avec deux ou trois de ses gens. Pendant l'action, l'artillerie du Château avoit joué continuellement, sans causer beaucoup de mal aux Anglois. Le Vaisseau se trouva chargé de sucre, de gingembre & de cuirs, arrivés nouvellement de Saint-Jean de Puerto-Rico. Après l'avoir mis à couvert, ils retournerent avec la même ardeur pour enlever quelques petits Bâtimens. Il en tomba cinq entre leurs mains; un chargé de cuirs, un autre de dents d'élephans, de poivre de Guinée, & de peaux de boucs; le troisiéme de bois, & de poisson sec. Mais avant cette expédition, ils avoient été joints par deux petits Vaisseaux de guerre Anglois, commandés par les Capitaines *Davis* & *Markesbury*.

Les Anglois cherchent les Caraques Portugaises.

Ils attaquent plusieurs Vaisseaux à Fyal.

Ils se joignent à deux autres Bâtimens Anglois.

Ils s'avancerent le 30 d'Août vers Tercere; & découvrant l'Isle à neuf ou dix

dix lieues en mer, ils furent surpris d'appercevoir une petite barque qui venoit vers eux dans cet éloignement, sans qu'il parût aucun Vaisseau à qui elle pût appartenir. C'étoient huit Anglois, qui se trouvant Prisonniers à Tercere, avoient pris la résolution de risquer leur vie pour gagner la Flotte. Ils n'avoient point d'autre voile qu'un drap de lit, soutenu par un cercle à tonneau, & lié des deux côtés; ni d'autres provisions que ce qu'ils avoient emporté dans leurs poches. On les reçut à bord de la Victoire, & le Comte de Cumberland apprit d'eux que les Caraques étoient parties depuis huit jours. Le chagrin de perdre une si belle espérance lui fit naître la pensée de retourner à Fyal, & de surprendre la Ville.

CUMBERLAND. 1589.

Résolution désespérée de quelques Prisonniers.

Cependant il fut arrêté le même jour par des vents contraires, & le lendemain par un calme qui ne lui permit de faire que sept ou huit lieues vers l'Isle de Pico. Ce retardement dura jusqu'au dix. Enfin se retrouvant dans la rade de Fyal, il chargea le Capitaine Lister, accompagné d'un Prisonnier Espagnol, d'aller déclarer ses intentions à la Ville. Il laissoit le choix aux Habitans, ou de recevoir paisiblement les Anglois, & de composer avec eux pour leur rançon, ou d'essuier tous les hazards de la guerre.

Ils répondirent que le serment d'obéissance par lequel ils étoient soumis au Roi d'Espagne, ne leur permettoit pas de se rendre sans s'être défendus. Le Comte fit disposer aussi-tôt toute son artillerie pour battre la Ville, tandis que descendant lui-même à la tête de ses plus braves gens, il s'avança par terre vers la plate-forme, qui étoit la seule fortification de Fyal. Il découvrit sur une colline quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie. Une autre troupe de gens à pied, se montra dans une vallée; & deux Compagnies sortant de la Ville, enseignes déployées, marcherent quelque tems avec l'apparence de vouloir tenter le combat. Mais effrayées sans doute par le nombre, elles gagnerent bien-tôt la campagne. Les Anglois s'approcherent de la plate-forme, malgré le feu de quelques piéces de canon, qui ne leur tuerent pas un seul homme. Ils trouverent les portes de la Ville fermées; mais la Garde ayant pris la fuite, & la plate-forme n'étant pas mieux défendue, ils escaladerent les murs sans la moindre résistance. Leur artillerie, qui n'avoit pas cessé de battre la Ville pendant leur marche, cessa lorsqu'elle eut apperçu la croix rouge d'Angleterre sur la plate-forme.

Les Anglois entreprenent de forcer Fyal.

Ils se saisissent de la Ville de Fyal.

Le Comte de Cumberland, se voyant maître de la Place à si peu de frais, défendit le pillage à ses gens, & mit une Garde aux Eglises, & aux Communautés Réligieuses. Mais le Soldat échauffé, respecta peu ses ordres. Toute la Ville essuya les dernieres violences de la guerre, & les Anglois transporterent sur leurs Vaisseaux jusqu'aux meubles des maisons. Leur fureur ayant voulu s'étendre à la Campagne, ils furent maltraités dans quelques endroits par les Habitans.

Ils la saccagent.

Fyal est la Capitale de l'Isle du même nom. Elle est située directement vis-à-vis la haute montagne de l'Isle de *Pico*, qui n'en est séparée que par deux ou trois lieues de mer. A l'Ouest-Nord-Ouest, elle contient environ trois cens familles. Les maisons y sont fort belles, & bâties de pierre. Elles ont toutes une citerne & un jardin. Le raisin & le tabac sont les principales productions de l'Isle; mais elle a toutes sortes d'excellens fruits & de bois aromatiques. Le bois de cédre y sert à brûler & à bâtir.

Situation de cette Place.

CUMBERLAND. 1589.

Il y a dans la Ville un Couvent de Franciſquains qui eſt fort nombreux, mais où le goût de ſçavoir eſt ſi mal établi, qu'il ne s'y trouvoit pas un ſeul Religieux qui ſçut parler la langue Latine.

Les Anglois demeurerent dans l'Iſle, depuis le Mercredi, juſqu'au ſoir du Samedi; & ne ſe contentant point du pillage qu'ils avoient fait de la Ville, ils en exigerent deux mille ducats, qui furent payés de l'argenterie des Egliſes. De cinquante-huit piéces de canon qu'ils trouverent ſur la plate-forme & dans les autres poſtes, ils en emporterent cinquante. Enſuite ayant détruit la plate-forme, ils retournerent à bord. Mais le Comte de Cumberland ne voulut point quitter l'Iſle, ſans avoir adouci par ſes politeſſes les juſtes ſujets de haine qu'il laiſſoit aux Habitans. Il fit inviter à diner ſur ſa Flotte tous ceux qui voudroient accepter cette invitation, n'en exceptant que le Gouverneur *Diego Gomez*, parce qu'il n'avoit voulu paroître que pour regler la rançon de la Ville. Perſonne ne marqua d'empreſſement pour cette Fête, & la plûpart des Habitans la regarderent comme une inſulte. Cependant il s'en trouva quatre, qui ne firent pas difficulté de ſe rendre à bord de la Victoire, où le Comte les traita magnifiquement, au bruit du canon & des inſtrumens de guerre. Il leur donna une lettre ſignée de ſa main, par laquelle il prioit tous les Commandans Anglois, qui pourroient aborder à l'Iſle de Fyal, de ne pas cauſer de nouveaux chagrins aux Habitans, & de n'éxiger d'eux que de l'eau fraîche & des vivres.

Rançon que les Anglois exigent.

Plaiſante faveur qu'ils accordent à la Ville.

Pendant le ſéjour que les Anglois avoient fait à Fyal, ils avoient exercé les droits de la victoire juſqu'à viſiter les priſons, pour connoître à quel titre pluſieurs miſérables s'y trouvoient renfermés. Ils y laiſſerent ceux qui étoient coupables de quelques crimes odieux : mais entre ceux à qui ils rendirent la liberté, & qu'ils enmenerent même avec eux, ils traiterent avec diſtinction, un Domeſtique du Roi Dom Antoine, qui avoit été tranſporté à Fyal de l'Iſle de San-Jago, & qui ſe trouvoit parent d'un Marchand Eſpagnol établi à Londres. On ne lui reprochoit point d'autre crime que d'avoir ſervi trop fidélement ſon Maître. Diego Gomez croyoit faire ſa cour au Roi d'Eſpagne par cette affectation de zèle, ſurtout dans un tems où l'inclination de tous les Habitans de ces Iſles, s'étoit déclarée pour Dom Antoine. Le Comte de Cumberland apprit du Priſonnier pluſieurs circonſtances de la fuite & de la ſituation de ce malheureux Prince.

Priſonniers à qui ils rendent la liberté.

Les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, qui ſont furieux dans cette ſaiſon, forcerent la Flotte Angloiſe de demeurer à l'ancre juſqu'au premier d'Octobre. Dans cet intervalle, ils deſcendirent librement au rivage, & les Habitans s'accoutumerent à les y ſouffrir. Le Comte ayant défendu ſous les plus rigoureuſes peines, que les hoſtilités fuſſent pouſſées plus loin, il s'établit une ſorte de commerce entre la Flotte & la Ville. Les Anglois payoient argent comptant le vin, les viandes, & les autres rafraîchiſſemens dont ils avoient beſoin; & les Habitans leur apportoient volontiers des ſecours dont ils recevoient fidélement le prix. Une tempête furieuſe vint arracher enfin les Vaiſſeaux Anglois de deſſus leurs ancres. Le Comte eut beaucoup d'embarras à raſſembler ſa Flotte diſperſée. Il les retrouva néanmoins ſans aucune perte à la hauteur de Tercere, vis-à-vis le Promontoire de *Brazil*, qui eſt proche d'*Angra*, Ville principale de cette Iſle.

Le mauvais tems les arrête à Fyal.

La crainte qu'il eut apparemment de trouver trop de résistance à Tercere, lui fit prendre le parti de s'approcher de *Graciosa*, où il envoya le Capitaine Lister, avec ordre d'y demander seulement des vivres & de l'eau, & d'assurer les Habitans qu'il ne pensoit point à leur nuire. Mais ils répondirent qu'ils ne pouvoient rien accorder sans avoir consulté leur Gouverneur, qui étoit à quelque distance du lieu. Ce refus irrita si vivement le Comte, qu'il fit avancer aussi-tôt deux Vaisseaux de sa Flotte, accompagnés de toutes les Chaloupes. Il comptoit que dans une attaque si brusque, ses gens devoient trouver peu de résistance. Mais ils furent surpris d'être reçus avec une volée de canon, qui emporta un de leurs mats, & qui leur tua plusieurs hommes. Ils virent en même-tems sur la Côte quelques Compagnies d'Infanterie, qui les attendoient d'un air ferme; & lorsqu'ils entreprirent de débarquer avec les Chaloupes, le rivage ne leur offrit point un seul endroit d'où elles pussent approcher sans péril. Le feu de l'artillerie continuant d'incommoder beaucoup les deux Vaisseaux, ils furent obligés vers le soir de rejoindre la Flotte, avec des nouvelles fort opposées à l'espérance du Comte.

CUMBERLAND. 1589.

Ils attaquent l'Isle de Fyal, & sont repoussés.

Il se prépara pendant toute la nuit à renouveller son attaque le jour suivant. Dès la pointe du jour, il se mit en mouvement avec toute la Flotte. Mais le vent lui devint contraire jusqu'au milieu de l'après-midi; & lorsqu'il se fut approché de la Ville, il ne trouva point de fond commode pour y jetter l'ancre. La disposition des Côtes ne lui permettant pas non plus de hazarder un débarquement, il revint au parti d'envoyer Lister, pour recevoir la réponse que les Habitans avoient fait espérer de leur Gouverneur. Ils l'assurerent en effet, que loin de souhaiter la guerre, ils étoient disposés à traiter les Anglois avec amitié; que le premier coup de canon qu'ils avoient tiré à l'approche des deux Vaisseaux, avoit été à poudre seule, pour avertir leurs Garde-Côtes, de se tenir prêts à tout événement, & que l'artillerie Angloise ayant répondu plus sérieusement, le combat s'étoit engagé contre leurs intentions; qu'ils demandoient encore jusqu'au lendemain, pour attendre les ordres du Gouverneur, & qu'ils promettoient de les faire porter eux-mêmes à la Flotte. Sur cette réponse, le Comte alla jetter l'ancre au dessus de l'Isle. Le jour suivant il vit arriver une Barque, avec trois des principaux Habitans, qui portoient l'enseigne de la paix. Ils apportoient le consentement du Gouverneur pour les vivres nécessaires à la Flotte; mais ils en excluoient l'eau, parceque l'Isle en manquoit pour elle même, & qu'elle pouvoit fournir plus aisement deux tonneaux de vin qu'un seul d'eau fraîche. Ils éxigerent aussi que les Anglois ne débarquassent point, en promettant de faire transporter sur la Flotte toutes les provisions dont on seroit convenu.

Ils veulent renouveller leur attaque.

Ils composent avec les Habitans.

Tandis que ce traité s'éxécutoit, il arriva un Vaisseau Anglois nommé le *Weïmouth*, qui avoit pris peu de jours auparavant un Bâtiment Espagnol estimé seize mille livres sterling. Il avoit appris de ses Prisoniers, que la Flotte des Indes occidentales, étoit en mer, & qu'elle ne pouvoit tarder long-tems à paroître. Le Comte de Cumberland, partagé entre l'espérance & la crainte, voulut se faire confirmer cette nouvelle par la bouche même des Espagnols. Il fit passer sur son bord le Capitaine, qui se nommoit *Pertingas*; mais se défiant d'un seul témoignage, il voulut interroger séparement le Pilote, & quelques-uns des principaux Matelots. En effet, après avoir entendu de Per-

Jonction d'un autre Vaisseau Anglois & nouvelles qu'il apporte.

CUMBERLAND. 1589.

Artifice des Espagnols.

tingas ce qu'il venoit d'apprendre du Capitaine Anglois, il fut surpris de ne pas trouver de conformité entre son recit & celui du Pilote. Cette différence lui fit comprendre que les Espagnols s'étoient accordés à le tromper, sans avoir eu la précaution de convenir ensemble sur le détail de leurs informations. Pertingas lui parloit de la flotte des Indes, comme d'une proie presqu'assurée ; & faisoit même entendre, que dans le chagrin de sa perte, il n'étoit pas fâché que d'autres Marchands de sa Nation partageassent son malheur. Au contraire le Pilote s'efforçoit de relever les forces de la Flotte Espagnole, & menaçoit les Anglois de sa rencontre. Le dernier de ces deux recits parut le plus sincere, & le Comte jugea que Pertingas cherchoit à l'abuser, dans l'espérance d'un combat désavantageux pour les Anglois, qui le remettroit peut-être en possession de son Vaisseau. Cependant ne pouvant douter que l'un ou l'autre du moins, ne fût coupable d'imposture, il donna ordre qu'ils fussent mis tous deux à la question. C'étoit une ménace qu'il n'avoit dessein, si l'on en croit l'Auteur, de faire servir qu'à se procurer un éclaircissement d'importance. Elle eut cet effet sur le Capitaine Espagnol. Il fit des aveux si semblables à ceux du Pilote, que le Comte y crut reconnoître le langage de la vérité ; & ne voulant point exposer un butin aussi riche que le sien, aux hazards d'un combat trop inégal, il résolut, non de fuir la Flotte, mais d'éviter sa rencontre, & de la suivre à quelque distance, pour lui enlever peut-être quelque Vaisseau plus lent que les autres.

On leur arrache la vérité par la crainte.

Après avoir renouvellé ses provisions à Graciosa, il continua d'errer quelque tems entre les mêmes Isles. Le 4 d'Octobre, il prit un Vaisseau de Saint-Malo, qui revenoit de Terre-Neuve, chargé de poisson, & qui ayant été si maltraité par la tempête, qu'il avoit été forcé de couper son grand mât, venoit à Graciosa pour s'y radouber. Il en tira les principaux Matelots pour remplacer ceux qu'il chargea de le conduire en Angleterre. Trois jours après, un coup de vent qui le rapprocha de Tercere, lui fit découvrir, à quatre ou cinq lieues en mer, vingt voiles, dont la Flotte Espagnole étoit composée. Ayant continué de les observer, il les vit entrer dans le Port d'*Angra*. Mais cette attention lui couta la perte du Vaisseau François, qui ne s'étoit point encore séparé des siens. Les Matelots qu'il avoit tirés de ce Bâtiment, abuserent de la liberté qu'on leur laissoit d'y visiter leurs amis, pour s'en rendre maîtres, & pour s'éloigner dans l'obscurité. Le Comte, occupé d'un objet plus important, négligea de les poursuivre.

La Flotte Espagnole paroît, & sert à l'évasion d'un Vaisseau François.

Il ne pensoit point à se présenter aux Espagnols, dont ses propres yeux lui avoient appris les forces ; car de leurs vingt voiles, huit étoient des Vaisseaux de guerre, qui servoient d'escorte à douze Galions richement chargés. Mais ayant recours à l'artifice, il envoya une Pinace sur la Côte de Tercere, avec ordre de se tenir cachée au long du rivage, & de le rejoindre promptement au départ de la Flotte, La Pinace revint quelques jours après. Elle avoit vû les Espagnols plier leurs voiles, & baisser leurs mâts ; ce qui lui avoit fait conclure que sur les informations qu'ils avoient reçues à Tercere, ils ne vouloient point s'exposer à la rencontre des Anglois, & qu'ils étoient résolus de se tenir à couvert dans le Port d'Angra. Cet avis fit lever l'ancre au Comte, pour continuer ses courses.

Ruse des Anglois pour surprendre les Espagnols.

Le nombre des Prisonniers, joint à celui de ses propres gens, le mettant sou-

vent dans la néceſſité de renouveller ſes proviſions, il ſe rendit à la Baye de *Saint-Michel*, où il comptoit de ſe procurer de l'eau & des vivres. Il n'y fut pas mieux reçu que dans celle de *Villa-Franca*, où il ſe préſenta ſucceſſivement. Mais il trouva dans celle-ci trois Bâtimens Ecoſſois, auſquels il enleva cinq ou ſix tonneaux de vin, & quelques barils d'eau. Ce ſecours étoit fort éloigné de lui ſuffire. Il envoya une barque longue au rivage vers, l'embouchure d'un torrent qui ſe déchargeoit dans la Baye; mais les Habitans s'y firent voir au nombre d'environ deux cens, & les Anglois de la Barque, après avoir inutilement épuiſé leur poudre, revinrent ſans avoir oſé deſcendre. Toutes les autres parties de la Côte, ne paroiſſant pas plus ſûres, le Comte fit tourner les voiles vers Sainte-Marie, où il étoit informé qu'on étoit moins capable de lui réſiſter, & prit la reſolution de retourner de-là vers les Côtes d'Eſpagne.

CUMBERLAND. 1589.

Les Capitaines *Liſter* & *Preſton*, furent envoyés dans une Pinace, & dans la Chaloupe de la Victoire, avec cinquante ou ſoixante Soldats pour demander honnêtement aux Inſulaires la permiſſion de prendre de l'eau & d'acheter des vivres. Mais le deſir du pillage, qui animoit tous ces Avanturiers, leur fit oublier leur commiſſion à la vûe de deux Vaiſſeaux qu'ils apperçurent à l'ancre fort près de la Ville. Ils ſentirent redoubler leur ardeur en voyant pluſieurs perſonnes nues, qui travailloient à tirer ces deux Bâtimens à ſec, & l'agitation de quantité d'autres habitans, qui ſembloient ſe préparer à ſe défendre. Liſter, ne doutant point qu'on ne le reçût fort mal, rompit auſſitôt toutes meſures. Il donna ordre à ſes trompettes de ſonner l'attaque, & les Anglois des deux Bâtimens firent bruſquement leur décharge. La maniere dont on leur répondit, fit connoître aux deux Capitaines qu'ils étoient attendus. Ils eurent deux hommes de tués, & ſeize bleſſés de ce premier feu; ce qui ne les empêcha point de monter comme autant de furieux ſur les deux Vaiſſeaux, & d'en chaſſer quelques Eſpagnols qui gagnerent la terre à la nage. Ils comptoient d'emmener ces deux priſes, malgré les coups qui tomboient ſur eux de toutes parts. Mais un des Vaiſſeaux ſe trouvoit déja ſi engagé dans le ſable, qu'ils furent obligés de l'abandonner. Ils ſe retirerent avec l'autre & leurs propres Bâtimens, ſur leſquels ils continuerent d'eſſuyer une grêle de balles, qui leur tuerent encore huit hommes; & dans leur retraite même, ils reçurent, de la batterie de la Ville, un boulet qui perça leur priſe. Ce Vaiſſeau étoit arrivé nouvellement du Bréſil, avec ſa cargaiſon de ſucre.

Attaque qui réuſſit mal aux Anglois.

Le Comte reconnut, à cette vigoureuſe défenſe, qu'il avoit été trompé par ſes informations. Cependant le beſoin d'eau ſe faiſoit ſentir particuliérement ſur ſon propre bord. Il réſolut de s'approcher, pendant la nuit, de l'Iſle de Saint-Georges, où la pauvreté des habitans ne devoit pas faire ſoupçonner qu'il penſât au pillage, & d'aborder, avec ſa Chaloupe, dès la pointe du jour, avant qu'ils fuſſent préparés à le recevoir. Cette ruſe lui réüſſit pour ſix tonnes d'eau; mais les habitans, qui n'étoient pas moins ſoupçonneux ni moins armés, pour être pauvres, furent bien-tôt raſſemblés, au premier bruit d'une deſcente ſur leurs Côtes; & les Anglois de la Chaloupe ne ſe ſauverent qu'avec peine. Toutes ces difficultés ſe joignant avec le deſir qu'ils avoient de retourner dans leur Patrie, ils commencerent à ſe plaindre du Comte, dont l'avidité ne ſe propoſoit pas de bornes, & qui

Beſoin d'eau qui les porte à la revolte.

CUMBERLAND. 1589.

ne leur faisoit chercher de l'eau avec tant de risques, que pour les engager dans de nouvelles fatigues sur les Côtes d'Espagne. N'étoit-il pas tems de tirer quelque fruit des richesses qu'on avoit amassées, & d'aller prendre un peu de repos dans les plaisirs de l'Anglettere ? Le Comte de Cumberland sentit l'effet de ces murmures par la résistance qu'il trouva bien-tôt à ses ordres. En vain pressa-t'il les mêmes Soldats de retourner, pendant la nuit, au ruisseau qu'ils devoient connoître, & dont il n'y avoit pas d'apparence que les bords fussent gardés dans les ténébres. Il s'en trouva d'assez hardis pour lui répondre, qu'on avoit assez d'eau jusqu'en Angleterre. Dans la résolution où il étoit de n'y pas retourner si-tôt, il ne trouva point d'autre remede à ces commencemens de sédition, que d'assembler tous les Officiers de la Flotte, & de leur proposer son dessein. Il feignit de les consulter; mais il donna tant de forces à ses exhortations & à ses motifs, que les ayant fait entrer dans toutes ses idées, il ne resta plus qu'à trouver le moyen de suppléer au défaut des provisions. Comme il n'y avoit point d'esperance de forcer les Isles à la vûe de la Flotte Espagnole, & que sa nouvelle course ne devoit pas être d'une longueur infinie, il demanda le consentement de l'Assemblée pour réduire tout le monde à la moitié de la subsistance ordinaire, n'exceptant que les malades, & promettant de donner l'exemple. Personne n'ayant osé le contredire, le résultat du conseil fut aussi-tôt publié sur toute la Flotte. On se détermina, le 31, à renvoyer en Angleterre le Mog, auquel il s'étoit fait plusieurs voyes d'eau, avec la prise du Bresil; & le Capitaine Monson passa sur la Victoire. Le Comte de Cumberland profita de cette occasion pour se défaire non-seulement de la plûpart des blessés & des malades, mais encore de quelques mutins dont il appréhendoit les intrigues.

Le Comte de Cumberland les fait rentrer dans leur devoir.

A quoi le besoin d'eau les réduit.

On mit ensuite à la voile pour les Côtes d'Espagne, avec un vent plus favorable qu'on ne l'avoit encore eu depuis le commencement du voyage. Le troisiéme jour on apperçut un Vaisseau, qui s'avançoit pésamment, quoiqu'à pleines voiles, devant la Flote Angloise. Il fut pris sans résistance. C'étoit un Portugais de 120 tonneaux, qui revenoit de Fernanbuck au Brésil, chargé de quatte cens caisses de sucre, & de cinquante quintaux de bois de Brésil. On le joignit au 29 degré de Latitude, environ deux cens lieuës à l'Ouest de Lisbonne. Le Capitaine Breston fut nommé pour le conduire, avec quelques Matelots & quelques Soldats de la Flote, qui furent remplacés par autant de Portugais. On apprit d'eux qu'ils avoient vû le même jour un autre Bâtiment, qui tenoit la même course. Le Capitaine David fut commandé avec deux Vaisseaux, pour lui donner la chasse. Il le poursuivit pendant vingt-quatre heures, sans le pouvoir découvrir; mais l'ayant apperçu le troisiéme jour, il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. C'étoit encore un Portugais du Brésil, chargé de sucre & de bois. Tandis qu'on faisoit l'échange de l'Equipage, le Comte de Cumberland parut avec le reste de la Flotte; & par une faveur singuliere de la fortune, on apperçut dans le même moment un Vaisseau de quatre cens tonneaux, qui auroit causé de l'embarras, par sa résolution, au Capitaine David. Il étoit bien armé; & se tenant déja prêt à combattre, il s'étoit fait un mur si épais de ses cuirs, qui étoient sa principale cargaison, qu'il auroit été à couvert du mousquet;

Ils tournent vers les Côtes d'Espagne, & prennent un Vaisseau.

Ils prennent un autre Vaisseau Portugais.

mais il perdit courage à la vûë de la Flotte. Il venoit de S. Jean d'Ulua au Mexique ; sa charge étoit d'environ mille cuirs, six quintaux de cochenille, plusieurs caisses de sucre, quantité de porcelaine de la Chine, & quelques lingots d'argent. Le Capitaine, homme d'esprit & de courage, déclara qu'il étoit Italien, & qu'il avoit, pour sa part, la valeur de vingt-cinq mille ducats sur son bord. Il fut transporté sur la Victoire avec une partie de ses gens, & le Capitaine Lister prit possession de son Vaisseau avec le même nombre de Soldats Anglois.

CUMBERLAND. 1589.

Sa cargaison.

Ces trois prises, & l'embarras de conduire tant de Prisonniers Portugais, Espagnols & François, firent abandonner au Comte de Cumberland le projet d'aller tenter quelque descente, ou croiser sur les Côtes d'Espagne. Il avoit acquis assez de richesses pour s'assurer une situation brillante en Angleterre, & pour récompenser libéralement tous ceux qui l'avoient suivi. L'avidité du gain n'est pas toujours insatiable. Il prit la résolution de retourner à Londres. Cette nouvelle fut reçûë avec de grandes acclamations sur toute la Flotte. Pour comble de joye, on prit vers le 39 degré, à la distance d'environ quarante-six lieuës du Rocher de Lisbonne, un des vingt Vaisseaux de la Flotte Espagnole, qu'on croyoit toute entiere au Port d'Angra. C'étoit un Marchand particulier, qui, dans l'impatience de se voir retenu à Tercere, & s'imaginant avec assez de vraisemblance que les Anglois occupés d'un plus grand objet ne s'appercevroient point de son départ, avoit pris au Sud de l'Isle, pour hâter son retour en Espagne. Il étoit chargé des plus précieuses marchandises de l'Amérique. Dans son chagrin il marqua de la surprise au Comte, de le voir en si bon ordre avec toute sa Flotte. L'Amiral Espagnol ne s'étoit point arrêté au Port d'Angra dans l'intention d'y demeurer oisif. Tandis que les Anglois étoient errans entre les Isles, il avoit fait radouber les quatre meilleurs de ses Vaisseaux de guerre, sur chacun desquels il avoit mis deux cens hommes ; & son dessein étoit d'attaquer le Comte de Cumberland pendant la nuit, en allant droit à l'abordage : mais la Flotte Angloise étoit partie avant qu'il eût fini ses préparatifs.

Motifs qui font retourner le Comte en Angleterre.

Il prend un Vaisseau de la Flotte Espagnole.

Il ne manquoit rien à la satisfaction des Anglois. Le vent continuoit d'être favorable ; & dans la confiance de revoir bientôt les Côtes d'Angleterre, chacun s'occupoit déja du bonheur qu'il esperoit pendant l'Hyver : mais ils étoient condamnés à le passer plus tristement. Le vent changea presque tout d'un coup à l'Est, c'est-à-dire, qu'il devint le plus contraire de tous ceux que la Flotte avoit à redouter. Dans l'impossibilité de gagner aucune partie de l'Angleterre, on fut obligé de diminuer les subsistances, & surtout la portion d'eau, qui étoit déja réduite à la moitié. On n'en accorda plus qu'une demie-pinte par tête, encore commençoit-elle à se corrompre. Cette situation même étoit heureuse, en comparaison de celle qui suivit bientôt. De la demie-pinte, on fut réduit au quart. Enfin, l'eau manquant tout-à-fait, on ne vit point d'autre ressource que de relâcher en Irlande ; mais lorsqu'on esperoit d'en approcher, on fut poussé si loin à l'Ouest, qu'il fallut prendre le parti de lutter contre les flots, pour attendre le moyen de gagner l'Angleterre ou l'Irlande. La boisson dans cet intervalle consistoit dans quelques cuillerées de Vinaigre, qu'on distribuoit chaque jour. Il restoit quelques tonneaux de vin ; mais la crainte d'en manquer aussi, ne per-

Extrémité où les Anglois sont réduits à leur retour.

CUMBERLAND. 1589.

mettoit d'en donner qu'une fois en deux jours, dans la même mesure, c'est-à-dire, par cuillerées.

Détail de leur misére.

Cette fâcheuse extrémité dura quinze jours, sans autre adoucissement que celui de quelque grêle, & de quelques petites pluies, qu'on s'efforçoit de recueillir avec une ardeur incroyable. On tendoit les draps, les serviettes, en tenant soigneusement les quatre coins, & mettant au milieu quelque poids, pour recevoir ce précieux secours avec plus d'abondance. On léchoit jusqu'à la moindre goutte qui restoit sur les ponts, on suçoit les voiles; le Matelot qui, par son adresse, avoit pû ramasser une cruche d'eau, étoit caressé, supplié, & faisoit envie à ses Officiers mêmes. Ceux qui ne trouvoient point à se desaltérer, mettoient dans leur bouche des balles de plomb, dont ils ressentoient quelque soulagement: plusieurs en avalerent, mais le remede d'un jour n'étoit qu'une consolation passagere, puisque le même mal ne manquoit pas de se renouveller le lendemain. On n'entendoit de tous côtés que des invocations & des cris. Les Malades étoient encore plus à plaindre. Il en mouroit quelques-uns chaque jour; & la Flotte n'avoit pas perdu tant de monde dans toutes ses expéditions, qu'il en périt dans cette funeste aventure.

Il est réduit à recueillir la pluie.

Le second jour de Décembre fut un jour de Fête pour tant de Malheureux. Il tomba une pluie fort abondante; & l'expérience ayant appris les meilleures méthodes pour la recueillir, on en fit une petite provision qui s'étendit jusqu'au lendemain. On trouva même le moyen de purifier celle qui s'étoit salie sur les ponts, & de la rendre agréable, en y mêlant quelques morceaux de sucre. Mais tandis qu'on s'applaudissoit de cette faveur du Ciel, on tomba dans d'autres périls. Une affreuse tempeste fit voir la mort sous des faces encore plus terribles. Des Matelots qui servoient depuis vingt ans, protesterent qu'ils n'avoient jamais vû la Mer si furieuse, & s'engagerent par des sermens redoutables à n'y retourner jamais. Il ne restoit pas une voile entiere. Les Vaisseaux s'entreheurtoient souvent avec un horrible fracas. L'agitation sembloit venir autant du fond des flots, que de la fureur du vent. Il s'étoit fait tant de voies d'eau à la Victoire, que les pompes ne suffisoient plus pour soulager ce grand Bâtiment. Il avoit toujours surpassé la mer de vingt pieds, mais s'affaissant à vûë d'œil, ses bords étoient presqu'à fleur d'eau, & l'on ne s'attendoit plus qu'à le voir abîmer tout d'un coup. Le Comte de Cumberland, qui ne pouvoit se déguiser le péril, avoit été vingt fois sur le point de faire jetter sa cargaison dans la Mer; & ce triste remede commençoit à devenir si nécessaire, qu'il s'y étoit enfin déterminé, lorsque le calme lui donna le tems de respirer. Il fut obligé de mettre la main lui-même au travail, pour vuider l'eau qui avoit prévalu de tous côtés. Ce soin & celui des réparations l'occuperent pendant deux jours. La Flotte se rassembla dans cet intervalle, & le Ciel permit, par pitié pour tant de Misérables, qu'il passât deux Vaisseaux Anglois, qui partagerent avec eux l'eau & le vin qu'ils avoient de reste à la fin d'une longue navigation. Ce foible secours ne les auroit pas soulagés long-tems, si vingt-quatre heures après ils n'eussent tiré parti des débris de leurs voiles, pour se servir d'un vent qui les fit tomber sur la Côte d'Irlande.

Tempête affreuse, comble de tant de maux.

Les Anglois arrivent en Irlande.

Ils jetterent l'ancre assez près de Saint Kelmes, dans un lieu couvert, d'où ils

ils envoyerent ſonder le rivage, avec le deſſein d'aborder au premier lieu dont ils pourroient s'approcher. Mais il ne s'en trouva point d'aſſez ſûr, & les Chaloupes mêmes furent expoſées à quelque péril. Il fallut tourner vers le Port de *Ventre*, au riſque d'être repouſſés en Mer dans ce dangereux paſſage. Cependant on ſurmonta heureuſement les difficultés; & le ſoir du même jour, toute la Flotte entra dans le Port. Le Comte de Cumberland, pour éviter les deſordres qu'il craignoit de tant de gens affamés, défendit ſous de rigoureuſes peines que les Matelots & les Soldats quittaſſent leur bord. Il deſcendit le premier dans ſa Chaloupe, &, par les ſoins qu'il prit auſſitôt, l'abondance régna deux heures après ſur chaque Vaiſſeau. Il avoit ſouffert lui-même autant que le moindre Matelot. Un pot d'eau fraîche, que ſes gens lui conſervoient, ayant été briſé pendant la tempête, il avoit ſenti les plus cruelles extrêmités de la ſoif. Sa propre expérience lui fit comprendre ce qu'il devoit à tant de gens, qui ne s'étoient expoſés à ces excès de miſere que pour le ſuivre. Il ne ménagea rien pour leur faire oublier leurs peines. Tout ce que le Canton avoit de meilleur en alimens & en liqueurs de toute eſpece, fut prodigué ſur la Flotte. La nuit fut un feſtin continuel; & le ſommeil qui ſucceda au plaiſir de boire & de manger, fut ſi profond, que pendant tout le jour ſuivant, la Flotte parut immobile, & comme abandonnée.

Cumberland. 1590.

Le Comte avoit partagé la miſere commune.

Rafraîchiſſemens qu'il procure à ſes gens.

On fit enſuite tranſporter les Malades à *Dingenacush* ou *Dingle Trouch*, qui eſt à trois lieuës de Ventrehaven. Le Comte y fit venir à grands frais tous les Chirurgiens de cette Province de l'Irlande. Il n'y eut preſque perſonne qui ne crût avoir beſoin de ſe faire tirer du ſang, & jamais la Chirurgie n'eut tant d'exercice en peu de jours. Les Irlandois de ce Canton jouent preſque tous de la harpe; le Comte les paya libéralement, pour venir ſoulager ſes Malades, & réjouir les autres par le ſon de cet inſtrument.

Dingenacush eſt la principale Ville de la Province. Elle conſiſte dans une grande ruë, qui en a des deux côtés quelques petites, avec une porte à chaque bout, & un Château qui paroît avoir été capable de défenſe. Les maiſons pourroient devenir autant de Forts dans le beſoin, car elles ſont bâties de groſſes pierres, qui en rendent les murs fort épais, & les fenêtres ſont ſi étroites, qu'avec cette épaiſſeur, elles donnent peu de jour. Dans un ſiége que la Ville ſoutint autrefois contre le Comte de Deſmond, tous les édifices furent brûlés, à la réſerve de quatre maiſons où les Habitans ſe fortifierent, & firent une défenſe ſans exemple. Ils y furent réduits à manger juſqu'aux cadavres de leurs Morts; & ce ne fut que la faim qui les contraignit de ſe rendre. Quoique la Ville ait été rebâtie, il y reſte un grand nombre de mazures, qui rendent encore témoignage à cet événement. Les maiſons y ſont ſans cheminées, parce qu'on n'y brûle que de la tourbe; mais cette raiſon n'empêche point que la fumée n'y ſoit fort incommode. Le Canton n'a point de bois, ni aucune ſorte de terre qui puiſſe ſervir de mortier ou de ciment; ce qui fait que les édifices n'y ſont compoſés que de groſſes pierres, placées ſans liaiſon l'une au-deſſus de l'autre. Mais auſſi la pierre y eſt en ſi grande abondance, que les Habitans l'employent au lieu de hayes, pour entourer leurs champs; de ſorte qu'avec une meilleure forme,

Ville de Dingenacush.

Sa ſituation & ſes propriétés.

CUMBERLAND. 1590.

elle leur feroit les plus beaux murs du monde. Elle se trouve sous la premiere couche de terre, à si peu de profondeur, qu'il doit paroître étonnant que l'herbe, les légumes & le bled même puissent croître si bien dans un terrain de cette nature. Cependant avec un peu de culture on en tire une récolte assez abondante. Les Bestiaux s'y engraissent, presque sans soin; & l'Angleterre n'a point de Provinces où les Moutons soient meilleurs, ni en plus grand nombre. Ce qui manque aux Habitans, est l'industrie & le goût du travail. Le peuple est naturellement si paresseux, que sa prévoyance ne s'étend jamais d'une semaine à l'autre. L'argent est fort rare dans le Pays, parce qu'il n'y est presque d'aucun usage. Cependant il s'y trouve des Mines d'alun, d'étain, de cuivre, de fer, & quantité d'autres biens qui pourroient faire le fond d'un riche commerce. La paresse des Habitans n'empêche pas qu'ils ne soient robustes, hardis & capables de toutes sortes de fatigues dans les occasions où la nécessité les y force: cette disposition leur vient de l'enfance, qui est presqu'aussi dure parmi eux que dans les Pays les plus sauvages de l'Amérique. Au milieu de l'Hyver, ils laissent les enfans nuë-tête & nuds-pieds, le corps à peine couvert d'un mauvais drapeau, dont les deux bouts se joignent sur l'estomac sans aucune forme. Une preuve de leur hardiesse, c'est qu'ils sont sans cloches, sans tambours, sans trompettes, & qu'étant prêts à tout événement, ils ne paroissent connoître aucun péril. Ils donnent à leur principal Officier le nom de leur Souverain; & son Emploi ne répond néanmoins qu'à l'Office de Maire. Ce Souverain ne marche jamais sans être accompagné de Sergens, & précédé par des Maçes. La cérémonie de son installation se fait dans une des quatre maisons qui servit autrefois de Fort contre le Comte de Desmond, & que cet événement a comme consacrée. Il n'y a rien dans la Religion du Pays qui la distingue de celle d'Angleterre, excepté que les Prieres publiques s'y font en Latin, quoiqu'elles soient au fond les mêmes que celles de l'Eglise Anglicane. Le Baptême s'y donne aussi dans les mêmes termes; mais le Ministre plonge l'enfant dans l'eau par les deux extrémités du corps; d'abord par le bas, jusqu'à la cheville des pieds; ensuite par la tête, jusqu'aux oreilles; & l'Hyver ne dispense point de cette cérémonie.

Pratiques singulieres d'un Canton d'Irlande.

Cérémonie du Batême.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Décembre pour réparer ses Vaisseaux, & rétablir tous ses gens, le Comte de Cumberland se disposoit à remettre en Mer, lorsque le Chevalier Edouard Dennie, Gentilhomme de la Province, accompagné de sa femme & de ses deux fils, vint lui demander le passage sur son Vaisseau jusqu'à Londres. C'étoit une faveur fort simple. Cependant on fut surpris que toute une famille de ce rang quittât l'Irlande avec si peu de préparation. Le mistere de ce voyage fut bientôt éclairci. Le Chevalier *Dennie* étoit proche parent du Capitaine Lister, un des plus braves Officiers du Comte de Cumberland, & qui commandoit après lui sur la Flotte. Depuis peu de jours Lister étoit parti avec son Vaisseau par l'ordre du Comte, pour se rendre d'avance à Plymouth, où la Flotte devoit relâcher; mais après avoir échappé à tant de dangers, il avoit eu le malheur de faire naufrage près d'*Als Efferne* en Cornwall. Il s'étoit noyé avec tout l'Equipage, dont il ne s'étoit sauvé que trois Anglois & trois Espagnols. Le Chevalier François Godolphin, dont les Terres étoient sur cette Côte, avoit recueilli

Affaire du Chevalier Dennie.

Le Capitaine Lister périt sur la Côte de Cornwall.

les débris du Vaisseau, avec la meilleure partie de la cargaison; & connoissant M. Dennie pour le principal héritier de Lister, il l'avoit informé aussi-tôt de cette triste avanture, en lui conseillant de ne pas se remettre de ses droits au Comte de Cumberland, qui s'en attribueroit peut-être aussi sur une succession de cette nature, mais d'aller faire valoir ses prétentions en Angleterre. Le Comte n'eut pas plutôt appris par d'autres voies la mort de son Capitaine, qu'il pénétra les vûës du Chevalier Dennie; & loin de les condamner, il se plaignit de la défiance qu'on avoit de sa droiture & de sa générosité. Il ajoûta, que loin de faire tort aux héritiers de Lister, il auroit donné volontiers toutes les richesses qu'il avoit lui-même acquises, pour racheter la vie d'un si brave homme; & dès le même moment il admit par un Ecrit de sa main le Chevalier Dennie à tous les droits du Mort.

CUMBERLAND. 1590.

Générosité du Comte de Cumberland.

La Flotte aborda heureusement à Plymouth, après avoir couru de nouveaux dangers en doublant pendant la nuit le Cap de Ramhead, à l'Ouest de ce Port. Mais le Comte fut dédommagé de tant d'inquiétudes, par les nouvelles qu'il reçut à son arrivée. Le Capitaine Preston, qu'il avoit renvoyé depuis plus de deux mois en Angleterre, pour y conduire quelques prises, n'avoit touché que depuis peu de jours au Port de Plymouth; mais, avec les prises dont il avoit eu la conduite, il y avoit amené un Bâtiment Espagnol, chargé d'argent, qu'il avoit pris à la hauteur du Cap de Finisterre. D'un autre côté les Capitaines Martin Frobisher & Reymond amenoient deux Vaisseaux de la Flotte qui s'étoit arrêtée à Tercere; & quoique cette derniere prise n'eût aucun rapport à l'Expédition du Comte, il en partagea la joye. Mais quelques éloges qu'on doive ici à la valeur & à la générosité du Comte de Cumberland, il est fâcheux pour sa gloire que ce voyage ne puisse porter que le nom de Pyraterie & de Brigandage.

Fruits de ce voyage, qui n'est qu'une pyraterie.

CHAPITRE XIII.

Voyage de Sir Richard (a) *Greenwill aux Isles Açores, en 1591.*

On ne peut refuser le titre de Voyage à toute Navigation dans des Pays éloignés, par quelques motifs qu'elle paroisse entreprise. Mais il me semble, comme je viens de le faire observer dans l'article précédent, qu'on ne doit pas regarder du même œil les Expéditions de la haine & celles de la curiosité ou du Commerce. Cependant, comme elles tendent ici au même but, & qu'il s'agit toujours, pour les Anglois, ou de s'ouvrir l'accès des Indes, ou d'écarter les obstacles qui continuoient encore de les en éloigner, on ne fait pas difficulté de mettre au rang des Voyageurs les Capitaines qui ont entrepris de longues courses, dans la double vûë de découvrir de nouvelles Régions, & de combattre les Nations ennemies qui s'opposoient à leurs découvertes. Le célébre *Walter Raleigh*, qui nous a donné l'Histoire

GREENWILL. 1591.

Réflexion préliminaire.

(a) Ce Voyage porte son nom, parce qu'il y fit le principal rôle.

GREENWILL. 1591.

du Voyage de Greenwill aux Isles Açores, regarde cette Expédition comme une des plus puissantes causes de l'établissement des Anglois aux Indes Orientales, par la confiance qu'elle inspira aux Marchands de sa Nation, contre les redoutables Armées de l'Espagne & du Portugal.

Départ d'une Flotte sous l'Amiral Hovvart.

Mylord Thomas *Hovvard* avoit reçu le Commandement d'une Flotte considérable, non-seulement pour incommoder les Espagnols pendant la guerre qu'ils avoient alors avec les Anglois, mais pour frayer de nouvelles routes au Commerce de l'Angleterre, qui ne s'étendoit point encore jusqu'au Cap de Bonne-Esperance. Il avoit sous ses ordres six Vaisseaux de guerre, avec quantité d'autres Bâtimens de grandeur inégale, Marchands ou de transport, jusqu'au nombre de trente. Les six Vaisseaux se nommoient la *Défiance*, montée par l'Amiral; la *Vengeance*, par le Chevalier Greenwill, Vice-Amiral; la *Bonne-Aventure*, commandé par le Capitaine *Croff*; le Lyon, par *Fenner*; le *Forefight*, par *Vavasour*; & le *Crane*, par *Duffield*.

Quoiqu'il ne manquât rien à cette Flotte en mettant à la voile, les vents contraires, qui retarderent long-tems sa course, & les maladies qui se répandirent entre les Matelots, forcerent l'Amiral de relâcher aux Isles Açores. On comptoit quatre-vingt-dix Malades sur la Vengeance. Les autres Vaisseaux n'en avoient pas moins à proportion de leur grandeur. D'ailleurs, l'eau & les autres provisions commençoient à manquer. L'Amiral ayant mouillé l'ancre à l'Isle de Flores, qui est des plus avancées à l'Ouest, se procura une partie des rafraîchissemens dont il avoit besoin; mais le refus qu'on fit d'abord de son argent, & la nécessité où il se vit d'employer la violence, lui firent juger que les Habitans attendoient quelque secours. Ce soupçon fut confirmé, deux jours après, par le retour du Capitaine Middleton, qui avoit été détaché pour observer les Isles voisines. Il montoit un excellent Voilier. Dès le premier jour il avoit découvert une Flotte si puissante d'Espagnols & de Portugais, que tous ses soins n'avoient pû lui en faire connoître exactement le nombre. Elle approchoit à pleines voiles, couverte de l'Isle, qui la déroboit encore aux Anglois; mais elle parut si subitement, qu'ils eurent à peine le tems de lever leurs ancres, & que plusieurs même furent obligés de laisser couler les cables. Le Chevalier Greenwill demeura le dernier, pour prendre une partie de son Equipage, qui étoit dans l'Isle, & qu'il ne pouvoit conserver autrement; tandis que l'Amiral & le reste de la Flotte, ayant gagné le vent avec beaucoup de difficulté, se servirent de toutes leurs voiles pour s'éloigner.

Elle arrive aux Açores.

Rencontre d'une puissante Flotte d'Espagne.

Greenvvill prend le parti de combattre seul.

Greenwill, arrêté trop long-tems pour esperer de les rejoindre, fut pressé par ses gens de couper son grand mât, & de s'abandonner au hazard de la Mer avec toutes ses voiles. Cette ressource pouvoit encore lui réussir, mais il la crut honteuse; & déclarant qu'il aimoit mieux périr que de se deshonorer par une fuite ouverte, il s'efforça de persuader à ses Compagnons qu'il n'étoit pas impossible de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis. Cette résolution prévalut en un moment dans tout l'Equipage. Les Malades mêmes oublierent leurs infirmités, pour se prêter à cette audacieuse entreprise. On traversa effectivement plusieurs Vaisseaux, dans un espace si étroit, que la crainte de se nuire les uns aux autres, ne leur permit pas de se servir de leur canon. Mais le *Saint Philippe*, Vaisseau d'une grandeur démesurée,

GREENWILE. 1591.

ayant le vent pour s'approcher, couvrit tellement celui des Anglois, que toutes leurs voiles demeurerent tout d'un coup sans mouvement, comme dans le calme le plus profond. Cette prodigieuse masse, qui n'étoit pas de moins de quinze cens tonneaux, devint un obstacle insurmontable; & quatre autres Espagnols s'étant avancés dans le même moment, Greenwill se trouva serré de si près, que son gouvernail même ne pouvoit plus recevoir de mouvement. Dans cette situation, qui ne lui permettoit pas d'éviter l'abordage, il déclara que son dessein étoit de se deffendre jusqu'au dernier soupir. Ses gens animés par son courage, lui promirent tous de mourir les armes à la main. On vit commencer un combat sans exemple. Les Espagnols du Saint Philippe s'avancerent d'abord avec peu de précaution, & moins préparés au combat qu'au pillage; mais ils reconnurent bientôt ce qu'ils avoient à craindre du desespoir. L'action dura quinze heures, avec un carnage si effroiable, qu'ils furent obligés de faire venir de leurs autres Vaisseaux un renfort de Soldats, pour remplacer leurs blessés & leurs morts. D'environ deux cens hommes, sains ou malades, les Anglois en perdirent cent quarante; & quoique leur poudre fût épuisée, les armes en pieces, le Vaisseau presqu'abîmé, ce reste, couvert de sang & de blessures, rejettoit encore toute ombre de composition, lorsque le Chevalier Greenwill fut blessé à la tête d'un coup de mousquet. Ce n'étoit pas le premier coup qu'il eut essuyé; mais celui-ci le mettant hors de combat, il proposa aussi-tôt d'employer le peu de poudre qui lui restoit à se faire sauter, ou d'élargir assez les ouvertures du Vaisseau, pour le faire couler à fond. Une partie de ses Compagnons applaudirent à ce dessein. D'autres lui représenterent qu'il ne pouvoit sacrifier inutilement sa vie & celle du petit nombre de braves gens qui restoient, sans offenser le Ciel, & sans faire tort à la Patrie. Le Capitaine & le Pilote embrasserent ce sentiment. Ils lui firent esperer que les Espagnols ne seroient pas insensibles à la valeur, & qu'après avoir connu si parfaitement la sienne, ils le traiteroient moins en Prisonnier qu'en Héros. A l'égard du serment qu'il avoit fait, de ne point souffrir, tant qu'il lui resteroit une goutte de sang, que son Vaisseau pût être employé au service des Ennemis de l'Angleterre, ils lui firent considérer que dans l'état où ce Bâtiment étoit réduit, il ne falloit plus craindre qu'il servît à personne. Greenwill parut sourd à toutes ces raisons, & dans l'opinion qu'il avoit du caractere des Espagnols, il demandoit à ceux qui vouloient ménager sa vie, s'il ne valoit pas mieux la perdre glorieusement, que de la passer à la rame, ou dans les horreurs d'un cachot. Mais pendant ce débat, le Pilote se fit conduire vers *Dom Alfonse Bacan*, Amiral de la Flotte Espagnole. Il lui déclara que dans le desespoir où les Anglois étoient réduits, il ne falloit pas s'attendre à leur faire abandonner les armes sans une composition honorable: & protestant qu'ils n'attendoient que son retour pour se faire sauter avec leur Vaisseau, il demanda deux articles, qui lui furent accordés; l'un, qu'ils seroient exempts de toutes sortes de violences, & même d'emprisonnement; l'autre, qu'on conviendroit d'une rançon raisonnable, pour laquelle on se contenteroit de la parole du Chevalier Greenwill & des autres Officiers Anglois. En consentant à ces deux propositions, Dom Alfonse marqua la plus haute estime pour de si braves Ennemis; il s'engagea même à leur en donner d'au-

Combat sans exemple.

Greenvvill est blessé.

Son désespoir.

Il demande des conditions qui lui sont accordées.

GREENWILL. 1591.

Raiſons qui portent les Eſpagnols à les accorder.

tres témoignages par le ſoin qu'il feroit prendre des bleſſés, & par les honneurs qu'il vouloit rendre à leur Chef. On ne ſçauroit douter que dans le cœur d'un Gentilhomme Eſpagnol le ſeul goût de la vertu ne fût capable de produire ces ſentimens: mais ſon propre interêt ne lui auroit pas permis, au milieu de ſa Flotte, de s'expoſer à la derniere violence dont il étoit menacé.

Furieux deſeſpoir des Anglois.

Le Pilote ayant rapporté cette réponſe au Vaiſſeau, on eut beſoin de beaucoup d'efforts pour la faire goûter à Greenwill, qui inſiſtoit toujours à prendre le parti de la mort. Le Maître Canonier, plus opiniâtre encore, voulut ſe tuer d'un coup d'épée; & ce ne fut pas ſans peine qu'on le fit renoncer à cette réſolution. Ceux à qui la vie étoit moins odieuſe, ſe hâterent de paſſer ſur les Vaiſſeaux Eſpagnols, dans la crainte que le deſeſpoir de Greenwill ſe réveillant tout d'un coup, il ne ſe trouvât quelqu'un qui mît le feu à la poudre, pour entrer dans ſes vûes. Enfin Dom Alphonſe chargea quelques-uns de ſes Officiers d'aller prendre le Géneral Anglois, qui n'étoit plus en état de ſe tranſporter ſans ſecours. Les reſpects avec leſquels cet ordre fut executé, ſemblerent faire quelque impreſſion ſur ſon cœur.

Greenvvill eſt conduit priſonnier.

Cependant en acceptant les ſervices de ceux qui s'offrirent à le ſoutenir, il leur dit amérement qu'ils pouvoient emporter ſon corps, dont il ne faiſoit aucun cas. Les Eſpagnols eurent ſoin de nettoyer le Vaiſſeau, qui étoit ſouillé de ſang & couvert de cadavres. Cette vûe fit pouſſer un ſoupir à Greenwill, comme s'il eût regretté le ſort de ceux qui n'avoient point à ſupporter la fierté des Vainqueurs. En ſortant du Vaiſſeau, il s'évanouit un moment; & revenant auſſi-tôt à lui-même, il ſe recommanda à la protection du Ciel.

Il eſt conſolé par la générosité des Eſpagnols.

Ces agitations venoient ſans doute de la défiance qu'il avoit des Eſpagnols. Elles ſe changerent en reconnoiſſance, après l'accueil qu'il reçut de Dom Alfonſe. Non-ſeulement cet Amiral donna des louanges extraordinaires à ſa valeur; mais joignant la tendreſſe à l'eſtime, il n'épargna rien pour le conſoler de ſa diſgrace, & pour hâter le rétabliſſement de la ſanté. Tous les Officiers Eſpagnols firent éclater les mêmes ſentimens, & lui compoſerent une Cour où ſa valeur étoit rappellée continuellement avec admiration. C'eſt à leur témoignage même qu'on eſt redevable d'une partie de ces circonſtances.

Qui étoit l'Amiral Bacan.

Dom Alphonſe de Bacan étoit frere du Marquis de Santa-Crux, & paſſoit pour un des plus braves Eſpagnols de ſon tems. Les autres Généraux de ſa Flotte étoient *Britandona*, Chef de l'Eſcadre Baſque; le Marquis d'*Aremberg*, Chef de l'Eſcadre de Seville, & *Dom Louis Coutinho*, qui commandoit les Vaiſſeaux de tranſport. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes, & deux Officiers conſidérables, *Dom Louis de Saint Jean*, & *Dom George Prunaria de Mallaga*. Quoique la *Vengeance* fut le ſeul Vaiſſeau qui ſe trouva engagé dans la Flotte ennemie, le *Foreſight*, & pluſieurs autres dont le nom ne s'eſt pas conſervé, eſſuyerent quelques volées de canon, & les rendirent avec uſure au commencement du combat. L'exemple de l'Amiral fut enſuite celui qu'ils imiterent, & l'on croit appercevoir dans le Récit de Raleigh, qu'il eſt embarraſſé à les juſtifier.

Divers ſentimens ſur la conduite de l'Amiral Hovvart.

Cependant la conduite de Mylord Thomas Howart fut approuvée à Londres; & ſi l'on en croit l'Auteur de cette Relation, non-ſeulement l'Amiral fut loué

d'avoir ménagé les Vaisseaux de l'Angleterre, qui n'étoient point en état de résister à des forces superieures, mais on auroit volontiers dispensé le Chevalier Greenwill d'un témoignage de valeur qui couta si cher à la Nation.

Greenwill. 1591.

Ce brave homme mourut quelques jours après de ses blessures, à bord de l'Amiral Espagnol, sans qu'on ait sçu si son corps fut jetté à la mer, ou s'il fut conservé pour l'honneur de la sépulture. Mais sa mort fut suivie par des événemens fort extraordinaires. Les Prisonniers Anglois ayant été distribués sur différens Vaisseaux, il en resta sept sur la *Vengeance*, avec environ deux cens Espagnols que Dom Alphonse y fit passer, après l'avoir fait radouber dans l'Isle de Flores. Pendant que le Ciel paroissoit fort serain, il s'éleva une horrible tempête, qui dispersa la Flotte, & qui fit périr quatorze Vaisseaux, au nombre desquels la *Vengeance* alla se briser contre l'Isle de Saint Michel. Raleigh assure que d'autres Flottes d'Espagne ne furent pas moins maltraitées par la même tempête, & que les Espagnols perdirent plus de cent Vaisseaux dans divers endroits de cette Mer. Il cite des Lettres de l'Isle Tercere, par lesquelles il paroît que les flots jetterent sur la Côte de cette Isle plus de trois mille cadavres; & les Espagnols, dit-il, confessent eux-mêmes qu'il leur en coûta dix mille hommes. En supposant la vérité de ce Récit, il n'y auroit point de plainte à faire de l'Ecrivain, s'il ne panchoit à regarder cet événement comme une espece d'expiation pour la mort du Chevalier Greenwill, ou pour la perte de son Vaisseau.

Mort de Greenwill.

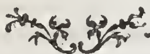
Elle est vangée par une tempête furieuse.

Le même Auteur s'étend beaucoup sur ce qu'il appelle l'artifice que les Espagnols employerent, pour éluder les deux promesses que leur Amiral avoit faites aux Anglois. La plûpart des Prisonniers ayant demandé d'être laissés dans les Isles, pour attendre l'occasion de retourner en Angleterre, un Gentilhomme Irlandois, nommé *Maurice Fitz-John*, fils du fameux Comte de Desmond, offrit de les engager au service d'Espagne. Comme ils étoient Catholiques, & qu'avec une paye plus considérable ils devoient trouver la liberté de vivre dans leur Religion, il ne paroîtra pas fort surprenant qu'ils pussent se rendre à cette proposition. Cependant l'Ecrivain s'emporte contre eux & contre Fitz-John, jusqu'à leur prodiguer des noms fort odieux. Il y joint l'histoire infortunée d'une illustre Maison, qu'il croit deshonorer par des événemens qui font sa gloire à d'autres yeux que les siens. La Maison de Desmond, une des plus nobles des Isles Britanniques, ayant eu le malheur de se trouver mêlée dans les guerres civiles d'Angleterre, la qualité de Catholique attira sur le Comte Jean de Desmond, Palatin de Kerry, & sans contredit le plus grand Seigneur d'Irlande, toutes les rigueurs de la Cour de Londres. Il fut condamné au dernier supplice, avec plusieurs Seigneurs du même Sang. Maurice Fitz-John, qui servoit alors sur la Flotte Espagnole, s'étoit réfugié en Espagne pour la même cause.

Irlandois au service d'Espagne.

Noblesse & malheur de la Maison de Desmond.

Voyez tome 17, préface page IX, concernant la famille Desmond



CHAPITRE XIV.

Voyage aux Isles Açores en 1591, par le Capitaine Robert Flyke.

FLYKE. 1591.

Espérances perdues pour les Anglois.

Départ d'une Flotte Angloise.

Si le chagrin d'une perte est proportionné aux esperances qu'elle détruit, l'Angleterre n'avoit point essuyé de coup plus sensible que dans le dernier Voyage. Il faut juger des esperances que les Anglois en avoient conçûes, par les nouvelles Societés que leurs Marchands s'empresserent de former, dans l'opinion que la route alloit être ouverte aux plus grandes entreprises, & que rien ne pouvoit plus les arrêter dans une si belle carriere. Six Vaisseaux Marchands de Londres furent les premiers qui crurent la Mer libre, sur les traces de Mylord Thomas Howard & du Chevalier Greenwill. Ils partirent de Plymouth le 17 d'Août, sous le Commandement du Capitaine *Flyke*. On nous a conservé les noms des quatre principaux : le *Costely*, le *Centurion*, le *Cherubin*, & le *Marguerite-Jean*. Mais l'Auteur ne nomme, avec le Commandant, que deux Capitaines, *Brothus* & *Furtho*.

Rencontre du Dragon d'or.

Cette Flotte Marchande ayant été informée, par la Cour, des ordres que la Flotte Royale avoit reçus pour sa navigation, devoit la chercher entre le 30 & le 38 degré de latitude ; & si elle ne la rencontroit point à cette hauteur, elle devoit s'avancer jusqu'aux Isles de Flores & de Cuervo, où l'on supposoit que Mylord Howard auroit pû se trouver dans la nécessité de chercher des rafraîchissemens. Le 28, Flyke eut la vûe des Côtes de Portugal, & le 29 ayant trouvé le vent si favorable, à la hauteur de *Panicho*, qu'il ne put douter que la Flotte Royale ne fût bien loin devant lui ; il en profita pour continuer sa navigation. Le 30 il rencontra le *Dragon d'or*, commandé par le Capitaine *Reyden*, que la tempête avoit séparé du Comte de Cumberland. Il apprit de ce Vaisseau qu'une Flotte Espagnole, de plus de cinquante Voiles, avoit pris vers les Isles ; mais il ne reçut aucune nouvelle de celle d'Angleterre.

Flyke cherche la Flotte de l'Amiral Hovvart.

Le 4 Septembre, étant arrivé aux Terceres, il visita toutes ces Isles au Sud & au Nord, pendant quatre jours, sans trouver un seul Vaisseau qui lui pût rien apprendre de Mylord Howard & de la Flotte d'Espagne. Alors il prit à l'Ouest de Fyal, pour se conformer aux instructions qu'il avoit reçûes de la Cour. Vers le soir, il découvrit un Vaisseau ; mais un calme qui survint l'empêcha d'en approcher, il se contenta d'envoyer deux Chaloupes bien armées, qui le perdirent bientôt de vûe, ce qui lui fit juger que c'étoit quelque Bâtiment Espagnol. Le vent se leva pendant la nuit. Flyke remit à la voile aussi-tôt. Le Centurion qui avoit jetté l'ancre à quelque distance, ne parut pas le lendemain, & donna pendant tout le jour beaucoup d'embarras à le chercher. Enfin, les autres comptant qu'il se souviendroit du rendez-vous, qui étoit les Isles Flores & Cuervo, continuerent de porter à l'Ouest jusqu'à la hauteur qu'on leur avoit marquée. Ils ne purent y tenir long-tems contre le vent & les tempêtes ; mais ils furent poussés fort heureusement

reusement vers l'Isle de Flores, où ils rejoignirent le Centurion, qui leur donna un juste sujet de frayeur. Il avoit rencontré deux jours auparavant quarante-cinq Vaisseaux de la Flotte Espagnole. Flyke jetta l'ancre dès le soir, entre Flores & Cuerco, pour assembler tranquillement le Conseil. On y prit la résolution d'envoyer d'abord les Chaloupes à terre, sous la conduite du Capitaine Brothus, qui fut chargé de prendre des informations & de se procurer de l'eau pour toute la Flotte; ensuite, de ranger toutes les Isles voisines, dans l'esperance d'y rencontrer Mylord Howard: &, si l'on ne tiroit aucun fruit de ces deux tentatives, de remettre directement à la voile pour le Cap Saint Vincent.

FLYKE. 1591.

Il tient conseil à bord.

Les Chaloupes étant parties pour gagner le rivage, un simple mouvement de curiosité porta le Costely à s'approcher de la Côte. Il y découvrit deux Voiles, & cette vûe lui fit tirer aussi-tôt un coup de canon, pour avertir le reste de la Flotte & les Chaloupes; c'étoient deux Barques de Bristol, qui avoient cherché inutilement Mylord Howard. Mais leur rencontre devint un bonheur extrême pour les Chaloupes, qui étoient retournées à bord, après avoir reçu le signal du canon; car à peine y furent-elles arrivées, qu'il s'éleva une furieuse tempête, qui dura trois jours entiers; & dans l'agitation terrible des flots, leur perte étoit infaillible. Flyke fut séparé du reste de sa Flotte avec le Cherubin & le Costely. Il ne rejoignit les autres qu'à Tercere, où, par une disposition fort étrange de la Providence, le vent les poussa tous ensemble, tandis que Mylord Howard, arrivant aux Açores, venoit y tomber malheureusement dans la Flotte Espagnole. Ce n'est pas qu'il eût pû tirer beaucoup de secours, contre une Armée si puissante, de six Vaisseaux Marchands, qui ne le cherchoient au contraire que pour recevoir le sien. Mais il n'en est pas moins surprenant que de part & d'autre ils eussent été si long-tems dans cette Mer, sans avoir pû se rencontrer.

Il est séparé de sa Flotte avec deux Vaisseaux.

Flyke rencontra plusieurs Bâtimens Espagnols que la tempête avoit dispersés avant le combat du Chevalier Greenwill, & dont il ne put tirer par conséquent la moindre information. Il en prit deux dans la Rade de Tercere; la *Conception*, commandée par le Capitaine François *Spinosa*, chargée de cuirs, de cochenille & de soye crue. L'autre étoit un Portugais, déjà si maltraité par la tempête, qu'avec tous les soins qu'on prit pour le sauver, on ne put l'empêcher de couler à fond la nuit suivante. La Conception n'étoit guéres en meilleur état, & dans la crainte du même malheur, Flyke se hâta d'en faire transporter la cargaison sur sa Flotte. Elle consistoit en quarante-deux caisses de cochenille, quarante balles de soye, & quatre mille sept cens cuirs; mais en ouvrant tous les réduits de la chambre du Capitaine, on y trouva une grosse somme d'argent, qui devint une source de discorde pour les Anglois. Flyke persuadé qu'elle devoit tourner au profit de la Compagnie qui l'employoit, déclara qu'il n'en pouvoit faire d'autre usage; & ses gens au contraire, résolus de la partager entr'eux, lui firent entendre que ce qu'il n'accorderoit pas volontairement, ils l'obtiendroient par la violence. Cette menace n'ayant pû l'ébranler, ils se jetterent en effet sur la caisse où l'argent étoit renfermé. La crainte qu'une si criminelle sédition n'eût d'autre suite, sur-tout à la vûe des Espagnols, qui étoient en assez grand nombre pour saisir l'occasion de se révolter, força Flyke de ceder aux mutins.

Il prend deux Vaisseaux Espagnols.

L'avarice divise les Anglois.

FLYKE. 1591.

Mais ce relâchement de la discipline, joint à la nouvelle qu'il reçut bientôt du malheur de Greenwill & de la Flotte Angloise, lui fit prendre le parti de retourner en Angleterre. Il apprit par diverses informations que les Espagnols, avant que d'arriver à l'Isle de Flores, avoient déja perdu un grand nombre de Vaisseaux, sans y comprendre les deux dont il s'étoit saisi. Les tempêtes qui succederent, & qu'il évita heureusement dans une petite Rade de Tercere, le rendirent témoin d'une partie des naufrages que j'ai rapportés dans le Voyage du Chevalier Greenwill. Il tira de ses Prisonniers un état de la Flotte Espagnole, qui mérite le soin qu'*Hackluyt* a pris de le conserver. Le voici dans les mêmes termes.

Perte des Espagnols.

Etat de leurs Flottes en 1591, tiré de leurs propres Mémoires.

La Flotte de la Nouvelle Espagne, en quittant l'Europe, étoit composée de cinquante-deux Voiles. L'Amiral & le Vice-Amiral, de six cens tonneaux, un Vaisseau de mille, quatre ou cinq de neuf cens, plusieurs de quatre & de cinq cens, & les moindres de deux cens. De ce nombre, dix-neuf périrent sur les Côtes de la Nouvelle Espagne, & la perte des hommes fut estimée à 2600, de sorte qu'il n'en arriva que trente-trois à la Havane.

La Flotte de *Terra-Firma* étoit de cinquante Vaisseaux à son départ pour *Nombre de Dios*. Après y avoir déchargé, les maladies l'obligerent de retourner à Carthagene; mais avant qu'elle se remît en mer pour l'Europe, plusieurs de ses Vaisseaux partirent séparément, de sorte qu'en arrivant à la Havane, elle étoit réduite au nombre de vingt-trois. Elle y trouva les trente-trois Bâtimens de la Nouvelle Espagne, douze de Saint Domingue, & neuf de Honduras, ce qui formoit ensemble une Flotte de soixante-treize Voiles, qui partit de la Havane le 17 de Juillet 1591. Elle arriva le 10 d'Août à la hauteur d'environ 35 degrés; & ce fut là que le vent, ayant changé tout d'un coup du Sud-Ouest au Nord, souleva si furieusement la mer, que tous les Espagnols se virent en danger de périr. L'Amiral fut submergé avec cinq cens hommes qu'il avoit à bord; & cinq ou six autres gros Vaisseaux eurent le même sort. Trois ou quatre jours après il s'éleva une autre tempête aussi terrible que la premiere, & qui causa la perte de quatre Bâtimens. Vers la fin d'Août, au 38 degré de latitude, il s'en éleva une troisiéme, qui réduisit la Flotte au nombre de quarante-huit Vaisseaux.

Nombre des Vaiss. aux qui reviennent en Espagne.

Elle étoit dans cet état, lorsqu'elle arriva aux Isles Açores le 5 ou le 6 de Septembre, à la réserve de quelques Marchands, que le vent, ou d'autres raisons avoient conduits plutôt à Tercere, deux desquels tomberent entre les mains de Flyke. Mais après avoir battu les Anglois à Flores, elle essuya une nouvelle tempête, & d'autres disgraces, qui la diminuerent presque de la moitié; de sorte que de cent trente-trois Vaisseaux qui étoient partis cette année de l'Espagne pour les Indes Occidentales, il n'en revint que vingt-cinq.

Le même Ecrivain raconte, sur la foi des Espagnols qui avoient été pris dans la Conception, qu'un Religieux Francisquain, Aumônier de l'Amiral Espagnol, prédit les tempêtes dont la Flotte étoit menacée. Mais les raisons qui avoient échauffé son zèle jusqu'à le rendre capable de pénétrer dans l'avenir, ne font pas beaucoup d'honneur à la discipline qui regnoit alors sur les Vaisseaux d'Espagne. Ce saint Religieux remarquant avec surprise que dans tout l'Equipage il n'y avoit presque personne qui fît usage de son ministere, entre-

Prédiction d'un Moine, fondée sur les débauches des Matelots Espagnols.

prit d'approfondir la cause de ce relâchement. Il découvrit qu'entre les Esclaves qui étoient sur les Vaisseaux, il y en avoit un grand nombre qui faisoient un infâme trafic de leur corps, & que la plûpart des Espagnols y trouvoient de l'amusement. N'ayant point assez d'autorité pour arrêter le désordre, il s'adressa d'abord aux principaux Officiers; mais la plûpart étant souillés du même vice, il les trouva peu disposés à l'écouter. Il prit le parti de porter ses plaintes à l'Amiral, qui lui répondit froidement qu'il y avoit des maux nécessaires, que la prudence & la charité même devoit faire supporter. Alors n'écoutant plus que son zèle, il résolut d'attaquer ouvertement ceux qu'il avoit reconnus les plus coupables. Ses invectives tomberent indifféremment sur les Officiers & les Matelots. Mais la honte du reproche ne toucha pas fort vivement des Pécheurs endurcis. Ce fut à cette extrémité que le Francisquain s'armant d'un Crucifix, déclara, non-seulement aux coupables, mais à ceux-mêmes qui souffroient le crime avec le pouvoir de l'empêcher, qu'ils étoient à la veille d'essuyer les plus rudes châtimens du Ciel. En effet, au milieu de la plus heureuse navigation, la Flotte essuya une affreuse tempête, qui fut accompagnée de tous les malheurs que j'ai rapportés.

FLYKE. 1591.

Elle se vérifie.

L'Auteur Anglois conclut que les mêmes vices devoient être répandus sur plus d'un Vaisseau, puisqu'il en perit un si grand nombre. Cette réfléxion peut être vraie, quoiqu'elle paroisse peu sérieuse; mais il n'y a pas plus de vérité que de décence dans celle qu'il fait ensuite sur le sort du Francisquain, qui ne fut pas excepté du châtiment du Ciel dans le naufrage de son Vaisseau. Ce Religieux effrayé lui-même de l'execution d'un oracle qui n'étoit peut-être dans ses propres idées qu'un excès de zèle, s'efforça d'abord de fléchir le Ciel par ses prieres; mais lorsqu'il vit le Vaisseau prêt à s'ouvrir, & sa perte inévitable, il oublia le danger, pour se livrer à tous les exercices de la charité. Quelques Matelots échappés au naufrage, à la faveur de plusieurs poutres qui leur firent gagner un autre Vaisseau, rendirent témoignage qu'il avoit soutenu jusqu'au dernier moment le caractere d'un Héros Chrétien. Il paroit surprenant qu'après avoir rapporté toutes ces circonstances, le même Ecrivain puisse en prendre droit de ravaller, par de froides railleries, une action qui a peut-être plus de grandeur & de véritable noblesse que la valeur désesperée du Chevalier Greenwill.

Zéle & charité du même Moine.

CHAPITRE XV.

Diverses Expeditions des Anglois, pour s'ouvrir l'entrée des Indes Orientales.

LOIN d'être abattus ou refroidis par l'infortune de leur Flotte Royale, j'ai déjà fait remarquer que les Anglois y crurent trouver un avantage considérable, en apprenant à mieux juger des forces de l'Espagne, & de ses redoutables Flottes dont l'idée seule avoit effrayé jusqu'alors leurs Marchands & leurs Matelots. La glorieuse défense de Greenwill étoit un exemple qui

Remarque sur les entreprises des Anglois.

LINSCHOTEN. 1589.

sembloit proposé à la Nation, pour lui faire comprendre qu'avec du courage & de la constance, rien ne lui seroit impossible à nombre égal, puisqu'un seul Anglois, armé de ces deux vertus, avoit été capable de disputer si longtems la victoire aux Espagnols. C'est du moins l'idée que les Etrangers mêmes nous donnent alors des dispositions de l'Angleterre. Un Ecrivain Hollandois, qui revenoit de Goa dans le même tems, & que le hasard rendit témoin d'une partie des événemens que j'ai rapportés dans les derniers articles, en a publié la relation, avec la naïveté qui fait son caractere. Il étoit sur la Flotte Espagnole & Portugaise. Son témoignage, dans ce point de vûe, est d'autant plus important, que non-seulement il sert à confirmer la narration des Anglois, mais qu'il supplée à leurs omissions, par un grand nombre de circonstances historiques.

Qui étoit Linschoten.

Il arrive de Goa aux Isles Açores.

Linschoten, parti de Goa en 1589, avec les Portugais, arriva le 22 de Juillet à la hauteur des Isles de Flores & de Cuervo. Il étoit dans le Vaisseau la *Santa-Cruz*, accompagné de trois autres; la *Santa-Maria*, la *Conception* & le *Saint Christophe*. Ils découvrirent, à la vûe de ces Isles, trois Vaisseaux, qui s'avançoient vers eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour des Anglois; mais le plus fort ne paroissant point au-dessus de soixante tonneaux, ils continuerent leur navigation sans crainte, quoique les Anglois ne cessassent point de les suivre. Le jour d'après, ils apperçurent entre l'Isle de *S. Georges* & *Graciosa*, trois autres Vaisseaux de la même Nation. La Flotte Portugaise, richement chargée, & trop affoiblie par une longue navigation pour chercher l'occasion de combattre, ne songea qu'à se mettre à couvert dans l'Isle de Tercere. Elle y arriva heureusement, malgré quelques volées de canon que les Anglois envoyerent au Santa-Cruz. Le Portugal étant alors réuni sous la domination d'Espagne, il sembloit, dit Linschoten, que des Portugais dussent se presenter sans défiance dans tous les lieux où la Cour d'Espagne avoit ses Gouverneurs. Cependant, ne voyant paroître aucune Chaloupe Portugaise, & ne recevant aucune marque qu'ils fussent regardés comme amis, ils n'approcherent du Château qu'avec crainte. La cause de cette froideur du côté des Habitans de l'Isle, étoit leur propre défiance. Ils sçavoient que leurs Mers étoient infestées de Bâtimens Anglois, & que l'Amiral Drake les menaçoit d'une descente. Toute l'Isle étoit armée. Ils envoyerent néanmoins deux Caravelles vers la Flotte, & dès qu'elle fut reconnue, les inquiétudes se changerent en témoignages de joye.

Défiance entre les Espagnols & les Portugais.

Etat de la Mer à l'arrivée de Linschoten à Tercere.

Les Portugais de la Flotte apprirent avec étonnement les révolutions qui étoient arrivées dans leur Pays; mais leur situation les rendit beaucoup plus sensibles au récit de la guerre présente avec l'Angleterre; à la ruine de la grande Flotte que l'Espagne avoit envoyée contre l'Angleterre; à l'insulte récente que Lisbonne avoit reçûe des Anglois; en un mot, à tous les dangers qui menaçoient le reste de leur navigation, & dont ils n'étoient pas même exempts à Tercere. On leur déclara que l'ordre du Roi, pour tous les Vaisseaux qui venoient des Indes Orientales, étoit qu'ils demeurassent à l'ancre dans ce Port. C'étoit un azile; mais combien d'exemples avoient appris qu'il n'étoit pas impénétrable aux Anglois. Le Comte de Cumberland étoit alors à croiser entre les Isles. Il s'étoit présenté plus d'une fois à l'entrée de la rade. On reconnut même que cette retraite n'étoit pas à l'abri des

disgraces de la mer. Un Vaisseau fort riche de Malaca, y périt bientôt, malgré tous les secours. Cependant, comme le présent n'offroit point d'autre ressource, les Portugais prirent le parti de s'y arrêter. Ils y demeurerent jusqu'au 12 d'Août, que le Comte de Cumberland ayant passé à la vûe de l'Isle, parut s'en éloigner pour d'autres entreprises. La Flotte profita de cet intervalle; & prenant pour sa sûreté quatre cens hommes des Garnisons de Tercere, elle se remit en mer avec tant de bonheur, que dans l'espace d'onze jours elle gagna l'embouchure du Tage. Un jour plus tard, elle auroit rencontré l'Amiral Drake, qui vint se présenter devant Cascaïs avec quarante Vaisseaux.

LINSCHOTEN. 1589.

Journal de Linschoten.

Mais, tandis qu'elle étoit à Tercere, il s'étoit passé quantité d'événemens que Linschoten prit soin de recueillir, à mesure qu'il en étoit informé. Le Comte de Cumberland fit une descente à Sainte Marie, pour y prendre des rafraîchissemens; & malgré les assurances qu'il avoit données de ses intentions, il y fut attaqué, blessé & chassé par les Habitans. Il fut reçu plus civilement à Graciosa, où il ne s'étoit présenté qu'avec sept ou huit hommes. Ayant fait la même tentative à Fyal, il y trouva d'abord de la résistance; mais quelque démêlé qui survint dans cette Isle entre les Espagnols & les Portugais, lui donna occasion d'y pénétrer. Il raza le Château jusqu'aux fondemens, & détruisit plusieurs Bâtimens Espagnols qui étoient dans la Rade. Le Gouverneur de Tercere exerça des punitions rigoureuses sur les auteurs du démêlé qui avoit favorisé la descente des Anglois. Il fit rebâtir le Château, dans lequel il mit une Garnison composée uniquement d'Espagnols; & les Portugais furent traités comme une Nation à laquelle on prenoit peu de confiance en Espagne.

Confirmation de plusieurs détails précédens.

Linschoten continue de raconter qu'il arriva au Port de Tercere quatorze Vaisseaux des Indes Occidentales, chargés de Cochenille, de cuirs, d'or, d'argent, de perles, & d'autres marchandises précieuses. Cette Flotte n'étoit que le reste de cinquante Vaisseaux qui étoient partis de la Havane. Onze avoient été submergés, en sortant de ce Port, par une tempête si furieuse, que le souvenir s'en conserve encore en Espagne; & les autres se trouvoient dispersés dans l'immense étendue des Mers. Il en revint quelques-uns au Port d'Angra, mais si maltraités par les flots, qu'il en périt un à l'entrée de la Rade, sans qu'on pût rien sauver de sa cargaison, qui étoit estimée deux cens mille ducats. D'autres furent pris par les Anglois. Le corps de la Flotte remit à la voile avec de meilleures esperances; mais en approchant de la Côte d'Espagne, elle tomba dans celle de l'Amiral Drake, qui en prit douze; de sorte que d'un si grand nombre de Vaisseaux il n'en arriva que deux en Espagne.

Le Comte de Cumberland paroissoit souvent si proche de Tercere, & de la Rade même d'Angra, qu'on pouvoit compter ses gens sur les ponts. Les Espagnols & les Portugais sembloient craindre de l'irriter par les moindres hostilités; & ne se croyant point en sûreté dans le Port, ils éviterent avec une attention continuelle tout ce qui pouvoit lui faire naître la résolution de les y forcer. Quel avantage les Anglois n'auroient-ils pas tiré de leur consternation, s'ils en avoient été mieux informés? Mais ils se figuroient au contraire que c'étoit pour eux-mêmes qu'ils avoient des périls à redouter;

LINSCHOTEN. 1589.

Erreur favorable aux Espagnols.

& , parmi tant de Vaisseaux ennemis, ils s'applaudissoient du courage qui leur faisoit risquer d'être accablés par le nombre, pour en prendre quelques-uns qu'ils trouvoient écartés, ou maltraités par la mer. Cette erreur fut si favorable aux Espagnols, qu'elle servit à leur faire sauver quantité de richesses. Peu de jours après que le Comte de Cumberland eût quitté Fyal, il y arriva six Vaisseaux des Indes, sous la conduite de *Don Juan Dorives*, qui y débarquerent quatre millions en or & en argent. Ensuite, craignant le retour des Anglois, ils prirent le parti de se remettre en mer avec leurs trésors, & la fortune leur fit gagner heureusement San-Lucar. Leur bonheur fut d'autant plus étrange, que deux jours après le Comte reparut à Fyal avec toute sa Flotte.

Deux riches Vaisseaux Espagnols.

Il arriva au Port de Tercere deux grands Vaisseaux, qui étoient l'Amiral & le Vice-Amiral d'une Flotte dispersée, tous deux chargés d'une prodigieuse quantité d'or & d'argent. Ils avoient été séparés de leur Flotte par de si affreux orages, que, de leur propre aveu, ils avoient souhaité mille fois de tomber entre les mains des Anglois, & d'y pouvoir racheter leur vie au prix de toutes leurs richesses. Le Comte de Cumberland, qui n'avoit point alors d'autre occupation que de croiser entre les Isles, n'eut pas le bonheur de tomber sur une proie si riche. Après des peines incroiables, ils entrerent dans le Port d'Angra, où la crainte de ne pouvoir résister plus long-tems aux flots, si près même du rivage, leur fit prendre le parti de se soulager aussi-tôt de leur cargaison. Linschoten rend témoignage que le Quai se trouva couvert de ce qu'il y avoit de plus précieux au monde en or, en argent, en perles & en toutes sortes de pierreries. L'Amiral, qui se nommoit *Dom Alvaro Flores de Quinnes*, étoit attaqué du mal de Naples, & les fatigues de la mer avoient achevé de ruiner son tempéramment. Cette raison, autant que la crainte des Anglois, lui fit abandonner le dessein de continuer sa navigation. Il convint avec le Gouverneur de Tercere d'envoyer les deux Vaisseaux en Espagne, après y avoir fait quelques réparations, & de demander une escorte au Roi, pour y conduire le trésor. On mit deux cens Soldats sur chaque bord, dans l'esperance que cette Garde seroit suffisante contre les Anglois ; mais ils étoient menacés par d'autres Ennemis. L'Amiral s'ouvrit en pleine mer, & fut submergé sans qu'il pût s'en sauver un seul homme. Le Vice-Amiral, après avoir été réduit à couper ses mâts, crut pouvoir se mettre à couvert du côté de Setuval ; mais il se brisa contre des rochers, & de tout l'Equipage il n'échappa que dix hommes, pour aller porter la nouvelle de leur infortune.

L'Amiral atteint du mal de Naples.

Avanture d'un Vaisseau Anglois & de son Equipage.

Sept ou huit mois auparavant il étoit venu à Tercere un Bâtiment Anglois, portant pavillon de France, dans la vûe peut-être d'observer les forces de l'Isle ; mais sous prétexte d'y demander des rafraîchissemens. Soit artifice ou nécessité, il avoit été reconnu & saisi par les Habitans. L'Equipage, qui n'étoit composé que de dix-huit ou vingt hommes, avoit été condamné aux travaux pénibles ; & l'habitude de les voir avoit accoutumé les Espagnols & les Portugais de l'Isle à les traiter avec assez d'indulgence. Trois d'entre eux, qui étoient Catholiques, s'étoient mariés à des Portugaises, sans que le Gouverneur s'y fût opposé. Ils subsistoient du fruit de leur travail ; lorsqu'on apprit à Tercere l'arrivée du Comte de Cumberland avec une Flotte

Angloiſe. Les Priſonniers, auſquels on ne refuſoit pas la liberté d'aller dans toutes les parties de l'Iſle, trouverent le moyen de ſe ſaiſir d'une Barque de Pécheurs, derriere certaines montagnes qui ſe nomment *Bréſil*. L'induſtrie ne leur manqua point pour ſe faire des voiles. Ils ſe flaterent de rencontrer quelque Vaiſſeau Anglois aux environs de l'Iſle, & dans cette eſperance ils ne balancerent point à ſe livrer aux vents; mais ils furent jettés, malgré eux, dans une des deux petites Iſles qui ſont à la portée du canon de Tercere. Comme ils étoient partis avec peu de proviſions, ils ne regarderent point comme un malheur de ſe trouver dans un lieu rempli de Chévres & d'autres Beſtiaux, que les Habitans de Tercere y font élever. Ils en tuerent pluſieurs, ſans que les Bergers qui en ont la garde, oſaſſent leur demander qui ils étoient. Cependant le bruit de leur fuite s'étant bientôt répandu, on fit partir une Caravelle armée pour les ſuivre. Une partie s'étoient écartés dans la petite Iſle, lorſque ceux qui étoient demeurés au rivage apperçurent la Caravelle. Ils n'attendirent point leurs compagnons pour recommencer à fuir, & la fortune leur fut ſi favorable, qu'ils joignirent enfin le Comte de Cumberland. Il en étoit reſté ſept dans l'Iſle, qui furent pris par les gens de la Caravelle. Les trois maris étoient du nombre. Ils ſe trouvoient coupables & du crime de leur fuite, & de celui d'avoir trompé leurs femmes. Le Gouverneur panchoit d'abord à les envoyer au ſupplice; mais après quelque déliberation, il jugea que ce ſeroit ouvrir la porte à des répréſailles dangereuſes, & que les Anglois ne regarderoient pas comme un crime digne de mort, la trahiſon d'un mari pour ſa femme. D'un autre côté, ceux qui avoient rejoint le Comte de Cumberland, lui apprirent que leurs compagnons avoient été moins heureux dans leur fuite. Il s'en trouva un qui étoit parent d'un Pilote du Comte. C'étoit aſſez pour lui faire prendre la réſolution de ſecourir ces Malheureux. Il s'approcha de la rade d'Angra, où il rencontra bientôt deux Vaiſſeaux Eſpagnols, qu'il prit après quelque réſiſtance. Cette priſe fut eſtimée trois cens mille ducats. Mais le Comte, qui portoit plus loin ſes vûes, garda ſur ſon bord les deux Capitaines Eſpagnols avec leurs principaux Officiers, & faiſant conduire civilement le reſte de l'Equipage à Tercere, il fit déclarer au Gouverneur que s'il ne renvoyoit pas ſur le champ les Priſonniers Anglois, les ſiens alloient être envoyés en Angleterre. Cette déclaration produiſit l'effet qu'il s'en étoit promis. Cependant il reſtoit une difficulté qui ſembloit demander quelque exception. Le Comte de Cumberland, à qui l'on renvoya d'abord les Anglois qui n'étoient pas mariés, apprit d'eux-mêmes la raiſon qui faiſoit retenir les trois autres. Il ne put condamner la conduite du Gouverneur; mais il exigea qu'on fît dépendre des trois maris le choix de demeurer à Tercere avec leurs femmes, ou de prendre leurs femmes avec eux ſur la Flotte Angloiſe. On s'attendoit qu'ils prendroient le dernier de ces deux partis. Cependant, après avoir balancé entre le deſir de revoir l'Angleterre, & l'établiſſement qu'ils avoient à Tercere, ils ſe déterminerent à vivre ſous la domination du Roi d'Eſpagne.

Linschoten. 1589.

Anglois qui trompent leurs femmes.

Linſchoten n'ayant point quitté Tercere, continua d'obſerver une variété d'évenemens qui ſe ſuccedoient tous les jours. Il arriva au mois de Janvier 1590, un Vaiſſeau des Indes occidentales, avec la triſte nouvelle qu'une

1590.

LINSCHOTEN. 1590.

Flotte de cent Vaiſſeaux partie de *Terra Firma*, avoit été jettée par la tempête ſur les Côtes de la Floride, où quantité de Bâtimens avoient fait naufrage, avec la perte d'une infinité d'hommes, & d'une immenſe quantité de richeſſes. Linſchoten remarque que l'année 1589 fut extrémement funeſte à l'Eſpagne & au Portugal. De plus de deux cens Vaiſſeaux qui partirent dans cet intervalle, de la nouvelle Eſpagne, de Saint-Domingue, de la Havane, du Cap Verd, du Bréſil, de la Guinée, &c. pour retourner dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, il n'y en eut pas plus de quatorze ou quinze qui échapperent à la fureur des flots, ou aux armes de leurs ennemis.

Naufrage d'un grand nombre de Vaiſſeaux.

Bâtimens Anglois arrêtés en Eſpagne.

Dans le cours du même mois, Linſchoten vit arriver quinze Vaiſſeaux de Seville, la plûpart Hollandois & Anglois, qui avoient été arrêtés en Eſpagne. Ils étoient chargés de troupes & de munitions, pour eſcorter le tréſor de l'Amiral Dom Alvaro *Flores de Quinnes*. Ce Seigneur Eſpagnol étoit retourné en Eſpagne, où il n'avoit pris terre que pour entrer au tombeau. On remarqua comme un effet extraordinaire de l'aſcendant des paſſions ſenſuelles, qu'il ne renonça qu'à l'extrémité de ſa vie au commerce d'une femme qu'il aimoit, quoiqu'il ne pût douter qu'elle ne fût la cauſe de ſa mort, ayant des preuves certaines qu'elle étoit atteinte avant lui du même mal. La Flotte de Seville arrivoit dans une ſaiſon où les vents ſont ſi impétueux à Tercere qu'elle eut beaucoup de peine à gagner le Port. Elle prit un petit Bâtiment Anglois qu'elle amena comme en triomphe. Cette conquête n'auroit pas mérité une remarque particuliere, ſi elle n'étoit devenue l'occaſion d'un accident fort extraordinaire. Linſchoten, qui en rapporte toutes les circonſtances, laiſſe douter à quelle cauſe il doit être attribué; mais les Eſpagnols ne manquerent point de le mettre ſur le compte de l'amour. Les Anglois qui avoient été pris dans le Bâtiment étoient gardés ſur leur propre bord. Tandis qu'ils y attendoient tranquillement la loi du Vainqueur, un Eſpagnol monta parmi eux; & de huit qui ſe préſenterent à ſa rencontre, il en poignarda ſix, avec un mouvement ſi prompt & ſi furieux, qu'il n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Les deux autres, ménacés du même ſort, ſans aucun moyen de l'éviter, s'embraſſerent étroitement, & ſe précipiterent dans la mer. Une tragedie ſi ſanglante, ne cauſa pas moins d'horreur aux Eſpagnols qu'aux Anglois. Le Meurtrier fut chargé de chaînes; & dans l'étonnement de ſon crime, le Gouverneur de Tercere réſolut de l'envoyer au Roi d'Eſpagne. Linſchoten paroît perſuadé qu'il n'avoit conçu tant de haine contre les Anglois, que ſur le récit d'un de ſes parens, qui avoit eu quelque choſe à ſouffrir de cette Nation. Mais comme une raiſon ſi légere auroit manqué de vraiſemblance, on prit ſoin dans les informations qui furent envoyées à la Cour d'Eſpagne, de ſuppoſer des outrages violens contre ſa femme & ſa ſœur. Il s'obſtina lui-même à ne pas découvrir la cauſe de ſa fureur, ſans qu'on s'apperçût néanmoins que ſa raiſon fut alterée. Philippe II. qui regnoit alors ſur l'Eſpagne & le Portugal, interrogea lui-même ce farouche Eſpagnol, & n'ayant pû tirer le moindre éclairciſſement de ſa bouche, il prit le parti de l'envoyer en Angleterre, en faiſant déclarer à la Reine Eliſabeth, qu'il lui abandonnoit la punition d'un crime auquel il ne pouvoit impoſer de juſte châtiment, parce qu'il n'avoit pû le pénétrer. Cependant, ſur les inſtances de pluſieurs perſonnes, il changea de réſolution, pour condamner le coupable à perdre la tête;

Accident fort tragique.

Cauſe de l'accident.

Sort du coupable.

&

& cette Sentence même fut revoquée, à la priere de quelques Prélats qui lui firent obtenir sa grace entiere. Quoique ce trait n'appartienne point à l'Histoire des Voyages, il s'y trouve lié dans la suite par les plaintes que les Anglois firent retentir contre les Espagnols, pour justifier à leur tour les violences dont ils furent accusés. Hackluyt a cru même qu'il ne pouvoit apporter trop de soin à vérifier que l'assassin n'avoit eu que les reproches communs de la guerre à faire aux Anglois. Il traite d'imposture les informations qui supposoient de justes causes de haine, fondées sur l'amour conjugal, ou sur l'amitié fraternelle. En effet il seroit surprenant que Linschoten témoin oculaire de cette tragique avanture, en eût déguisé la source, s'il l'eut crue bien avérée. Mais ce qui n'est pas moins étrange, c'est que dans l'opinion apparemment qu'un crime de cette nature n'avoit aucun rapport à la guerre, les Anglois n'en prirent pas droit de traiter leurs Prisonniers avec plus de rigueur, & qu'ils se reposerent de leur vengeance sur la justice du Roi d'Espagne.

LINSCHOTEN. 1590.

Flotte d'Espagne qui évite les Anglois.

La Flotte qui devoit escorter les trésors de l'Amiral Quinnes, partit enfin avec ce précieux dépôt. Elle se trouvoit augmentée de quatre Vaisseaux, & composée par conseqnent de dix-neuf, ausquels il ne manquoit ni troupes ni munitions. Elle mit à la voile pour San-Lucar; mais le vent plus favorable qu'elle ne se l'imaginoit, la poussa vers Lisbonne, malgré l'art & tous les efforts des Pilotes. Ce changement de course lui fit éviter la rencontre d'une Flotte Angloise de vingt Vaisseaux qui l'attendoit au Cap de Saint-Vincent. Les richesses de l'Amiral furent débarquées à Lisbonne & transportées par terre à Seville.

Vaines ménaces d'une Flotte Angloise.

Le 7 d'Août, l'Isle Tercere fut effrayée par la vûe de ces mêmes Vaisseaux Anglois, qui cherchant encore la Flotte Espagnole, s'étoient avancés jusqu'aux Isles Açores. Ils étoient commandés par l'Amiral Martin *Frobisher*, avec le double dessein d'ouvrir le passage aux Marchands de leur Nation, & de le fermer aux Flottes d'Espagne. La situation & les forces de Tercere mettoient cette Isle assez à couvert; mais les autres, & surtout celle de Fyal, où l'Amiral Anglois s'adressa pour obtenir des provisions, furent menacées de toutes les horreurs de la guerre, pour avoir non-seulement rejetté la demande des Anglois, mais tiré sur leurs gens, & leur en avoir tué plusieurs. Cependant le Gouverneur de Tercere y fit passer si heureusement du secours, que Frobisher remit à d'autres tems une vengeance douteuse, qui lui auroit fait interrompre sa commission.

Secours accordé par l'Espagne à la ligue de France.

On reçut avis le 30, à Tercere, qu'il étoit parti de *Carumbo* (ou *Troin*) une Flotte de quatre-vingt voiles, qui devoit aller faire une descente en Brétagne, pour secourir le parti de la ligue contre le Roi de Navarre. Dans le même tems deux *Ourques* des Pays-bas rencontrerent entre le Portugal & Tercere quatre Vaisseaux Anglois, qui les laisserent passer sans leur nuire, mais de qui elles apprirent que l'Amiral Drake avec quarante Vaisseaux de guerre, attendoit la Flotte de Carumbo à l'entrée de la Manche. Ces deux nouvelles, arrivées presqu'ensemble à Tercere, y répandirent d'autant plus d'effroi, que si la Flotte Angloise manquoit les Espagnols, on ne douta point qu'elle ne vînt fondre sur les Iles, pour ne pas retourner en Angleterre sans avoir tiré quelque fruit de sa course. Les Côtes furent gardées & fortifiées avec de nouveaux soins.

LINSCHOTEN. 1590.

Le 1 de Septembre, il arriva dans l'Isle de Saint-Michel un Vaisseau Portugais de Fernambuck au Bresil, qui raconta que l'Amiral de la Flotte Portugaise des Indes orientales ayant manqué l'Isle de Sainte-Helene, étoit venu mouiller au Port de Fernambuck, malgré les défenses expresses de la Cour d'Espagne. La raison qui faisoit défendre d'entrer dans ce Port, venoit de la multitude de Vers qui s'y attachoient aux Vaisseaux. On craignoit l'approche des Bâtimens qui en étoient sortis, comme on craint celle des malades dans un tems de contagion. Le même Vaisseau que l'Amiral Portugais, nommé *Bernardin Ribero*, ramena heureusement à Lisbonne, ayant entrepris l'année suivante de retourner aux Indes, perit dans un tems fort tranquille, sans qu'on pût se figurer d'autre cause de son malheur que les vers, qui l'avoient insensiblement consumé.

Vers de Fernambuck.

Le 5 du même mois, on vit arriver à Tercere une Caravelle de Cuervo, chargée de cinquante hommes qui étoient l'Equipage d'un Vaisseau Espagnol des Indes occidentales, pris nouvellement par les Anglois. Ils avoient été mis à terre dans l'Isle de Cuervo, parce que les Flottes Angloises n'aimoient point à se charger d'un si grand nombre de prisonniers. Mais ils étoient alors en si grand nombre dans ces mers, qu'il leur échappoit peu de Vaisseaux Espagnols ou Portugais. La Flotte de Goa, pour éviter leur rencontre, ne trouva point d'autre moyen que de prendre au quarantiéme & jusqu'au quarante-deuxiéme degré. Le Roi d'Espagne, informé de tant de pertes, donna ordre que la Flotte de la Havane attendît l'année suivante pour mettre à la voile. Mais les incommodités qu'un si grand nombre de Vaisseaux essuioient dans un lieu où souvent toutes sortes de provisions manquoient pendant l'hiver, en forcerent plusieurs de courir les hazards du voyage. La plûpart tomberent entre les mains des Anglois; & Linschoten assure que pendant des jours entiers, on ne voyoit arriver à Tercere que des Espagnols pris sur tant de Bâtimens, dont les Anglois ne manquoient point de mettre l'Equipage à terre dans quelqu'une des Isles voisines. Ainsi l'Espagne perdoit la meilleure partie de ses richesses par le peu de soin qu'elle prenoit de les défendre; tandis que l'Angleterre, n'épargnant rien pour armer ses Flottes, s'enrichissoit doublement par le butin qu'elle enlevoit à ses ennemis, & par la facilité qu'elle procuroit à ses Marchands pour exercer le commerce.

Grandes pertes des Espagnols.

Linschoten étoit arrêté à Tercere par l'intérêt qu'il avoit à la cargaison du Vaisseau de Malaca qui avoit péri dans le Port de cette Isle, en arrivant avec la Flotte des Indes Orientales. La Cour de Madrid, dont on attendoit les ordres sur cet événement, envoya dans une Caravelle un Officier qui arriva le 19, chargé des volontés du Roi. Dans le même tems une Flotte puissante étoit partie de Carumbo, pour venir attendre aux Isles Açores les Flottes Espagnoles & Portugaises des deux Indes, & pour les escorter jusqu'au Tage. Mais elle fut tellement dispersée par la tempête, qu'il n'en arriva que deux Vaisseaux à Tercere. Ce fut cette nouvelle disgrace qui fit prendre à la Cour d'Espagne le parti de faire demeurer ses Marchands à la Havane jusqu'à l'année suivante. La cargaison du Vaisseau de Malaca, qui devoit revenir sous la même escorte, fut arrêtée à Tercere par la même raison, & Linschoten obligé par consequent d'y passer l'hyver.

Raison qui arrêtoit Linschoten à Tercere.

Le 23 d'Octobre, on fut informé par une Caravelle arrivée de Portugal

que de cinq Vaisseaux qui étoient partis au commencement de l'année pour les Indes Orientales, quatre étoient revenus au Port de Lisbonne, après avoir erré pendant quatre mois dans les mers; & que le cinquiéme, qui portoit le Vice-Roi Dom Mathias d'Albuquerque, avoit essuié toutes sortes de disgraces & de miseres avant que d'arriver à Malaca. Suivant la relation qu'il envoya lui-même de son voyage, il perdit deux cens quatre-vingt hommes dans le cours de sa navigation. Linschoten raconte, sur le témoignage des Espagnols au milieu desquels il vivoit, que ce Seigneur ne s'étoit engagé dans cette infortune que par un excès d'ambition. La crainte qu'il avoit d'être dépouillé de son emploi, s'il retournoit en Espagne avec les quatre autres Vaisseaux, lui avoit fait jurer, qu'il arriveroit aux Indes, ou qu'il périroit dans son Bâtiment. Sa vanité n'étoit pas moins excessive. Avant que de quitter Lisbonne, il se fit peindre derriere la Galerie de son Vaisseau, avec son bâton de commandement à la main, vis-à-vis de la Fortune, à laquelle il adressoit ces mots, en Espagnol: *je veux te vaincre.* Linschoten, qui l'avoit connu dans l'Inde avant son élévation, lui attribue les plus grandes qualités d'un homme de guerre, & les qualités les plus aimables de la société; mais il ajoute qu'à peine eut-il été revêtu de la dignité de Vice-Roi, qu'il changea de caractere, & que son orgueil le fit détester, même avant son départ de Lisbonne.

LINSCHOTEN. 1590.

Malheurs de Mathias d'Albuquerque.

Son orgueil.

Le 20 de Janvier 1591, on reçut avis de Portugal que les Anglois avoient pris un Vaisseau, envoyé au Vice-Roi des Indes Orientales après le retour des quatre Bâtimens qui l'avoient abandonné dans sa navigation. Cette prise avoit fait une résistance proportionnée à sa richesse. Elle étoit chargée des plus précieuses marchandises de l'Europe; & de cinq cens mille ducats en especes. Les Anglois l'avoient menée directement à Londres, d'où ils avoient renvoyé l'Equipage à Lisbonne; & dans le chagrin d'une perte si considérable, le Roi fit faire le procès au Capitaine. Un autre Vaisseau, chargé de poudre d'or, tomba dans la Flotte Angloise, en revenant du Château de Mina dans la Guinée. Deux Bâtimens chargés de poivre eurent le même sort, & leur cargaison fut estimée cent soixante mille ducats. Des événemens si favorables aux vûes de l'Angleterre, furent mêlés de quelques pertes; mais elle n'eut à les reprocher qu'à la nature. Plusieurs Vaisseaux de ses Flottes, qui n'avoient pas cessé de croiser aux environs des Isles Açores, se ressentirent de l'effroiable orage qui menaça toutes ces Isles de leur ruine. Il commença le 26 du mois de Juillet par un tremblement de terre, qui dura dans l'Isle de Saint-Michel jusqu'au douze du mois suivant. Tercere & Fyal furent agitées le lendemain avec tant de violence, qu'elles paroissoient tourner. Mais ces affreuses secousses n'y recommencerent que quatre fois; au lieu qu'à Saint-Michel, elles ne cesserent point un moment pendant plus de quinze jours. Les Insulaires ayant abandonné leurs maisons, qui tomboient d'elles-mêmes à leurs yeux, passerent tout ce tems exposés aux injures de l'air. Une Ville entiere, nommée *Villa-Franca*, fut renversée jusqu'aux fondemens, & la plûpart de ses habitans écrasés sous ses ruines. Dans plusieurs endroits, les plaines s'éleverent en collines; & dans d'autres, quelques montagnes s'applanirent, ou changerent de situation. Il sortit de la terre une source d'eau vive, qui coula pendant quatre jours, & qui parut ensuite sécher tout d'un coup. L'air & la mer, encore plus agités, retentissoient d'un bruit qu'on auroit pris pour

1591.

Prise d'un riche Vaisseau par les Anglois.

Orage terrible aux Isles Açores.

LINSCHOTEN. 1591.

le mugissement d'une infinité de bêtes féroces. Plusieurs personnes moururent d'effroi. Il n'y eut point de Vaisseau dans les Ports mêmes, qui ne souffrît des atteintes dangereuses; & ceux qui étoient à l'ancre ou à la voile, à vingt lieues aux environs des Isles, furent encore plus maltraités. Les tremblemens de terre sont fréquens aux Açores. Vingt ans auparavant, il en étoit arrivé un dans l'Isle de Saint-Michel, qui avoit renversé une montagne fort haute.

Arrivée d'une Flotte d'Espagne sous l'Amiral Bacan.

Linschoten ajoute ici l'arrivée de la grande Flotte d'Espagne, sous le commandement de l'Amiral Dom Alphonse de Bacan, & celle de Mylord Thomas Howard avec la Flotte Angloise. Quoiqu'il y ait quelque différence entre son récit & celui de Walter Raleigh, l'amour de la vérité ne me permet pas d'en supprimer la moindre circonstance. Il me semble au contraire qu'un Historien doit saisir une occasion de cette nature, pour relever le prix de son travail, en faisant sentir à ses Lecteurs, combien la vérité est quelquefois difficile à démêler, dans l'opposition de deux témoignages qui paroissent porter sur les mêmes fondemens.

Les Anglois attaquent avec perte.

Bravoure de Greenvill.

Les Anglois, dit Linschoten, s'étoient flattés qu'une partie des richesses Espagnoles passeroient sur leur Flotte. Mais l'Amiral Howard voyant les forces de l'Ennemi si superieures aux siennes, donna ordre à tous ses Vaisseaux de ne pas s'éloigner du sien; ce qui n'empêcha point le Chevalier Richard Greenwill, qui commandoit la Vengeance, de s'engager parmi les Espagnols. Il espéroit que ses Compagnons ne balanceroient point à le suivre. Mais l'Amiral Anglois disparut avec toute sa Flotte, sans qu'on ait pû pénétrer la raison de cette retraite. Greenwill n'en soutint pas son entreprise avec moins d'audace. Son artillerie, qu'il fit jouer furieusement, coula d'abord deux Espagnols à fond, l'un de six cens tonneaux qui étoit l'Amiral des Flybots, & l'autre de l'Escadre Basque. Il fut bientôt environné de sept ou huit Vaisseaux qui s'avancerent brusquement à l'abordage. L'attaque & la défense furent si animées qu'il perdit cent hommes; mais il en tua plus de quatre cens. Enfin se trouvant accablé par le nombre, il reçut à la tête un coup de balle dont il mourut peu de jours après.

Sa mort glorieuse.

Il fut porté vivant sur le Saint-Paul, qui étoit le Vaisseau de Dom Alphonse Bassan, Amiral de la Flotte d'Espagne. Sa blessure fut pansée par les Chirurgiens Espagnols, sans que Dom Alphonse voulût le voir ni lui parler. Mais tous les Capitaines & les Gentilshommes de la Flotte, s'empresserent de le visiter, en joignant à l'admiration de son courage, toutes sortes de caresses & de consolations. Il les reçut avec une constance héroïque, aussi éloigné de l'affectation de fierté que d'aucune marque d'abbatement; & sentant que l'heure de sa mort approchoit, il leur dit en Espagnol: » Richard Greenwill est mon » nom; je meurs avec un cœur joyeux & tranquille, car je finis ma vie com» me il convient à un Soldat, après avoir combattu pour ma Reine, mon » Pays & ma Religion. Mon ame doit quitter ce corps avec joie, puisque » je laisse après elle l'honneur immortel d'avoir été un brave Soldat, qui » ai fait mon devoir jusqu'au dernier soupir.

Son caractere.

Le Chevalier Greenwill étoit un Gentilhomme Anglois, riche & de bonne maison, mais d'un caractere si martial & si hardi, qu'il avoit offert volontairement ses services à la Reine. Il s'étoit distingué par quantité d'actions fort braves, qui l'avoient fait connoître & redouter de tout le monde; car

il avoit en même tems l'humeur difficile, & les Anglois mêmes avoient pour lui presqu'autant d'aversion que d'estime. Lorsqu'il s'étoit engagé dans la Flotte Espagnole, sa grande voile étoit prête, & son Vaisseau qui étoit un des meilleurs voiliers d'Angleterre auroit pû s'échapper s'il y eut consenti; mais voyant ses gens disposés à suivre l'ordre de son Amiral, il menaça de faire pendre quiconque oseroit parler de fuite.

Traitement que les Anglois vaincus reçoivent des Espagnols.

Les Anglois qui survécurent à leur défaite furent distribués sur la Flotte Espagnole, où ils devinrent l'occasion d'un nouveau combat entre les Portugais & les Basques, qui se disputoient l'honneur d'avoir été les premiers à l'abordage. Les uns avoient pris la premiere enseigne, les autres le Pavillon; & de part & d'autre chacun s'attribuoit la principale gloire. A la vérité tous ceux qui avoient abordé le Vaisseau de Greenwill portoient des marques honorables de leur courage, soit dans leurs blessures, soit dans le désordre de leurs Batimens, dont plusieurs relâcherent à Tercere pour se radouber. Linschoten eut la curiosité de se rendre à bord d'un Vaisseau de Biscaye, monté par *Bartandona*, qui avoit commandé l'Escadre Basque dans la Flotte de 1588. Son Bâtiment étoit fort gros, & du nombre de ceux que les Espagnols appelloient les douze Apôtres. Bartandona étoit alors à diner avec le Capitaine du Vaisseau Anglois, qui étoit assis près de lui en habit de velours noir. Il traita fort civilement Linschoten, & lui accorda même la permission d'emmener pour quelques jours le Capitaine Anglois dans la maison qu'il avoit à Tercere. Le Gouverneur de l'Isle invita cet illustre Captif à diner, & lui rendit toutes sortes d'honneurs. Linschoten reçut aussi chez lui le Pilote du Vaisseau de Greenwill, qui n'avoit pas moins de dix ou douze blessures. Le Capitaine lui laissa une lettre qui contenoit le récit de l'action, & qu'il le pria de faire remettre au grand Amiral d'Angleterre. Il fut conduit ensuite à Lisbonne, où il fut traité avec honneur, & de-là renvoyé sous une Escorte en Angleterre avec le reste des Prisonniers.

Tempête furieuse & ses effets.

La Flotte d'Espagne demeura sur ses ancres à Cuervo, pour donner le tems à quantité d'autres Vaisseaux Espagnols & Portugais de se rassembler autour d'elle. En y comprenant les Vaisseaux de l'Inde, elle se trouva composée à la fin de cent quarante Bâtimens; mais lorsqu'elle se disposoit à mettre à la voile, il s'éleva une tempête si furieuse que les Habitans des Isles ne se souvenoient point d'en avoir jamais vû de semblable. Quoique leurs montagnes soient si hautes qu'elles causent de l'étonnement, la mer lança ses flots jusqu'au sommet, & quantité de poissons y demeurerent. Ce terrible orage dura sept ou huit jours sans un moment d'interruption. Sur les seules Côtes de Tercere, il perit douze Vaisseaux. Linschoten, qui étoit témoin de ce triste spectacle, en fait une peinture fort touchante. Pendant plus de vingt jours, on fut occupé à pêcher les cadavres, que les flots portoient continuellement sur le rivage. La Vengeance, ce glorieux Vaisseau du Vice-Amiral Greenwill, fut un de ceux qui se briserent en mille pieces contre les rochers. Il fut submergé tout d'un coup, avec soixante Espagnols qu'il avoit à bord, & quelques prisonniers Anglois, dont un seul eut le bonheur de se sauver; mais avec tant de contusions & de meurtrissures, qu'ayant demandé en arrivant les secours de la Religion Catholique, il mourut presqu'aussi-tôt. La Vengeance avoit un grand nombre de beaux canons de fonte, que les Insulaires ne désesperoient pas de pêcher l'Eté suivant.

LINSCHOTEN.
1591.
Exemple de tendresse & de courage dans un vieillard Hollandois.

Entre plusieurs Bâtimens Hollandois, qui avoient été arrêtés dans les Ports d'Espagne pour le service de cette Couronne, il y avoit un Flybot de six cens Tonneaux, sur lequel on avoit embarqué cent Soldats Espagnols qui faisoient environ cent quarante hommes avec l'Equipage Hollandois. Le Pilote, qui se nommoit *Cornelius Marlinson*, de *Schidam* en Hollande, après s'être conduit avec une habileté extrême pendant une partie de la tempête, se trouva poussé à la vûe de Tercere; & le Capitaine Espagnol croyant que sa sûreté consistoit à gagner la rade, le pressa d'y entrer malgré toutes ses resistances. Envain le Pilote lui représenta-t-il que c'étoit se perdre sans ressource, il n'en reçut que des instances & des menaces injurieuses. Ce bon vieillard appella son fils qui étoit un jeune homme de vingt ans. Sauve-toi, lui dit-il en l'embrassant, & ne pense point à moi, dont la vie ne mérite plus d'être conservée. Ensuite obéissant au Capitaine, il tourna vers la rade, tandis qu'un grand nombre d'Habitans qui étoient au long des Côtes, préparoient des cordes, soutenues avec du liége, pour les présenter aux malheureux qu'ils s'attendoient à voir bien-tôt lutter contre les flots. En effet le Vaisseau fut lancé si rapidement sur les rocs, qu'il se brisa d'un seul coup, sans qu'il restât deux planches unies. De cent quarante hommes, il ne s'en sauva que quatorze, entre lesquels étoit le fils du Pilote Hollandois. Ceux que les flots jetterent sur le rivage, ou qui furent pêchés après la tempête, avoient la tête les bras & les jambes brisées ou disloquées.

Suite de la même tempête.

Dans les autres Isles, la perte ne fut pas moindre qu'à Tercere. Il périt deux Vaisseaux à *Saint-Georges*, deux à *Pico*, trois à *Graciosa*. Les flots d'ailleurs apporterent les débris de quantité d'autres Bâtimens, qui avoient fait naufrage en pleine mer, soit en se brisant l'un contre l'autre, soit en s'ouvrant d'eux mêmes après avoit été fracassés par la violence des vagues. Il en périt trois de cette maniere à la vûe de l'Isle Saint-Michel, d'où l'on entendit les cris lamentables des Matelots sans en pouvoir sauver un seul. La plûpart des autres errerent assez long-tems sans mâts, avec des peines qui ne peuvent être exprimées; & d'une si grande Flotte, on prétend qu'il n'en arriva que trente-deux ou trente-trois dans les Ports d'Espagne.

CHAPITRE XVI.

Premier Voyage des Anglois aux Indes Orientales sous le Capitaine Jacques Lancaster en 1591.

LANCASTER.
1591.

Motifs des Anglois.

CE fut dans cette situation de la marine d'Espagne & de Portugal, que les Anglois crurent s'être ouvert un passage assez libre aux Indes Orientales, & qu'après avoir fait tant de dépenses & d'efforts pour diminuer les obstacles, ils jugerent que le tems étoit venu d'en recueillir les premiers fruits. On ne nous apprend point si ce voyage se fit au nom d'une Compagnie ou sur un ordre de la Cour, ou par le seul mouvement & aux frais des trois Capitaines qui commanderent les trois Vaisseaux dont la Flotte Angloise étoit composée. Ils se nommoient Georges *Raymond*, Abraham *Ken-*

Etat de la Flotte.

CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le Cap de
Bonne Esperance
Jusqu'au Cap del Gada
Tirée de la Carte Francoise de
l'Ocean Oriental
Publiée
Par Ordre de Mgr. le
COMTE DE MAUREPAS
en 1740

ZENJIBAR ou ZANGUEBAR
SENA
CAFRES
HOTTENTOTS
CANAL DE MOSAMBIQUE
Terre de Natal

C. del Gada
I. Quirimbo
Comore ou Angasi
Moeli
Baye de Comata
Corun Capa
Figno
Bunda
R. Balusa
Coruquena
Cumuquena
B. de Mosambique
Dagnada
Canala
Baras Verunllas
S. Primera
R. Manambuc
Quiliamo
R. S. George
S. Jean de Nove ou Christowa
R. de Cuama
I. Luabo
R. des Chamaue
R. Vualla
R. de Mala
Basses de Precellas
R. Precellas
Sabonango
Baugo
Terra de Gada
Soffala
Equdoa
Matara
C. Pichel
les Sechaves
S. Vincent
Basse d'Indes
S. Yago
Mabasta
R. Sᵉ Marie
C. S. Sebastien
R. de Jean de Vas
Bᵉ. Sᵗ Augustin
Tropique du Capricorne
Bassarat
Agnada
C. des Courans
Agoa d'Alboa
Fort Portugais
Baye de l'Agoa
I. Sᵉ Marie
R. du Sᵗ Esprit
Mont Callico
Terres des Fumées
R. Sᵗ Lucie
C. de la Pescherie
Baye de Natal
Pointe de Stephens ou Estienne
B. S. Martin
Baie Sᵉ Helene
B. de Saldagne
Pᵗ. Lucas
C. Francois
I. Dassem
I. Robin
Cap de Bone Esper.
C. Paleo
B. Stras
Flesh B.
B. S. Sebastien
Fish B.
Catherine B.
S. Blas ou Sosfect
C. des Egulles
Banc des Eguilles
Baye d'Algoa
R. Primera
R. de l'Infant
R. Sᵗ Christophe
I. Chaos
R. Formose
R. des Pescheurs

Nota
✶ Lieux dont la Lat. et la Long. ont etés déterminées par des Observ. Astronomi.
‡ Lat. obs. par d'habiles Navigateurs.

Longᵈᵉ de l'Isle de Fer

40 45 50 55 60
15 20 25 30 35

dal, & *James*, c'est-à-dire Jacques *Lancaster*. Les noms des trois Bâtimens étoient la *Penelope*, le *Roial Marchand*, & l'*Edouard Bonaventure*. Quoique le Capitaine Raymond fut parti avec la qualité d'Amiral, son Vaisseau ayant disparu dans le cours du voyage, sans qu'on ait jamais sçu quel fut son sort, l'honneur d'avoir executé une si grande entreprise est resté au Capitaine Lancaster, comme celui d'en avoir publié la relation est attribuée à son Lieutenant *Edmond Barker*.

LANCASTER. 1591.

Son départ & sa navigation.

La Flotte étant sortie du Port de Plymouth le 10 d'Avril 1591, arriva aux Canaries le 25. Elle se trouva le 2 de May à la hauteur du Cap Blanco. Le 5 elle passa le Tropique du Cancer, & le 8 elle étoit à la hauteur du Cap Verd. Un vent Nord-Est qui ne l'abandonna point jusqu'au 13, la mit à huit degrés de l'Equateur; ensuite un vent contraire, la retarda jusqu'au 6 de Juin: enfin elle passa la ligne, mais ce ne fut qu'après s'être saisie d'une Caravelle Portugaise qui alloit de Lisbonne au Bresil, chargée de 60 tonneaux de vin, d'huile, de capres, & de pois. La prise d'un Vaisseau chargé d'or auroit été moins agréable aux Anglois. Ils avoient commencé à se ressentir des incommodités du climat, dont les qualités sont extrémement dangereuses dans cette saison, entre le huitiéme degré de latitude du Nord & l'Equateur. La plus grande partie des trois Equipages, étoit attaquée de diverses maladies.

Après avoir passé la ligne, ils continuerent d'avoir le vent à l'Est-Sud-Est, & presque toujours si violent, qu'il les poussa vers le Bresil, jusqu'à cent lieues des Côtes. Enfin lorsqu'ils furent arrivés au vingt-sixiéme degré de latitude du Sud, le vent changea au Nord. Là, ils jugerent que le Cap de Bonne Esperance portoit Est par Sud, à la distance d'entre neuf cens & mille lieues. Dans cette longue navigation, ils eurent les vents variables, mais tels néanmoins qu'ils purent toujours s'avancer vers leur terme.

Les Anglois relâchent à Saldanna.

Le 28 de Juillet ils arriverent à la vûe du Cap; & jusqu'au 31, il lutterent contre des vents contraires, dans l'esperance de le pouvoir doubler, pour gagner 70 lieues plus loin, l'*Aguada de S. Blaz*, où ils se flattoient de trouver des rafraîchissemens; mais la langueur qui étoit répandue sur les trois Vaisseaux les força de chercher un lieu moins éloigné. Il s'approcherent de la Côte au Nord du Cap; & suivant le rivage, ils trouverent l'*Aguada de Saldanna*, Baye fort commode, qui présente une Isle à son entrée. Ils y jetterent l'ancre le 1 d'Août, & l'empressement des sains & des malades fut égal à débarquer.

Rafraichissemens qu'ils s'y procurent.

Il se présenta d'abord quelques Sauvages fort noirs & fort farouches, qui se retirerent au même moment. Pendant plus de quinze jours, il n'en parut point d'autres; & les Anglois ne trouverent pour rafraîchissement que des grues & des oyes dont ils tuerent plusieurs à coups de fusil. Ils ne virent pas non plus d'autre poisson que des moules & diverses espéces de coquillage, qu'ils ramassoient sans peine au long des rocs. L'Amiral résolut enfin de gagner l'Isle avec sa Pinace. Il y trouva des *Pangouins* & des veaux marins, dont il rapporta une provision fort abondante; & les Chaloupes, qui y furent envoyées deux fois, en revinrent chargées. Quelques jours après, les Chasseurs se saisirent d'un Négre, qu'ils forcerent de pénetrer avec eux dans le pays, en lui faisant connoître par leurs signes qu'ils avoient besoin de

LANCASTER. 1591.

bestiaux. Ils marcherent inutilement, & n'ayant rencontré aucun autre Sauvage, ils renvoyerent celui qu'ils avoient arrêté, après lui avoir fait beaucoup de caresses & quelques présens. Cette conduite leur réussit. Trente ou quarante Négres parurent bien-tôt; avec quarante jeunes bœufs & autant d'agneaux, dont ils donnerent une partie pour quelques ustenciles. Un bœuf ne fut vendu que deux couteaux, une genisse & un agneau le même prix. Les bœufs de ce canton sont fort gros & fort charnus; mais ils n'en sont pas moins maigres. Le mouton au contraire y est assez gras. Il a sur le dos du poil au lieu de laine, & la queue extrémement grosse, comme les moutons de Syrie. Le Capitaine Lancaster tua un animal sauvage, qui se nomme Antilope, de la grandeur d'un jeune poulain, & semblable au daim pour la couleur & la taille. Les Anglois virent un grand nombre d'autres bêtes qui leur étoient inconnues; mais les singes, dont l'abondance & la grosseur les étonna, servirent beaucoup à les amuser, par les difficultés autant que par l'agrement de cette chasse.

Différentes espéces d'animaux.

Dans l'état où les maladies réduisoient les Equipages, on crut qu'il valoit mieux se borner à deux Vaisseaux bien remplis, que d'en conserver trois sans le nombre des matelots nécessaires. De deux cens quarante hommes que le mal avoit épargné, on en mit cent & un dans l'Amiral, & quatre-vingt-dix dans l'Edouard. Le reste, dont la santé commençoit à s'altérer, fut renvoyé en Angleterre dans le Royal Marchand. C'étoit le scorbut qui causoit les plus grands ravages: les Soldats, n'étant point accoutumés à la mer, en étoient presque tous attaqués. Les Matelots s'en défendoient mieux, ou du-moins guérissoient plus promptement lorsqu'ils pouvoient trouver des viandes fraîches; ce qui fait juger à l'Auteur qu'ils s'en garantiroient entiérement si la nourriture étoit meilleure sur les Vaisseaux.

Resolution que les maladies font prendre aux Anglois.

Six jours après le départ du Royal Marchand, les deux autres Vaisseaux quitterent la Baye de Saldanna, & doublerent promptement le Cap de Bonne Esperance. Mais en arrivant le 14 de Septembre au Cap de *Corientes*, ils furent surpris d'une furieuse tempête, avec des tourbillons si violens, que l'Amiral fut séparé de l'*Edouard*. Jamais on n'a eu d'autre nouvelle de son sort. Lancaster, qui demeuroit avec son seul Vaisseau, fit long-tems des recherches inutiles. Il essuia lui-même toutes les fureurs de la mer, & des coups de tonnerre si terribles, qu'ils lui tuerent quatre hommes, & n'en laisserent aucun sans quelque marque étrange de leur violence. Les quatre qui perdirent la vie eurent la tête tournée, comme si l'on eut pris plaisir à leur tordre le col. D'autres eurent les bras & les jambes meurtries. Plusieurs furent atteints à la poitrine, & vomirent le sang pendant deux jours. Quelques-uns après avoir été renversés par terre sans mouvement & sans connoissance, ne revinrent de cet état que pour souffrir long-tems de vives douleurs, qui parcouroient successivement tous leurs membres. Le grand mât fut comme rongé dans quelques endroits; & dans d'autres, il s'en détacha plusieurs parties. Des broches de fer, qui étoient enfoncées de dix pieds dans le bois furent fondues, & coulerent sans bruler les parties de bois voisines.

Naufrage d'un Vaisseau de la Flotte.

Terribles effets du tonnerre.

La mer étant devenue plus tranquille, Lancaster continua sa navigation au Nord-Est, & tomba quelques jours après à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle Saint-Laurent. Il ne s'en croyoit point si proche, & ce fut par hazard qu'un de

Lancaster continue sa navigation.

de ses gens découvrit pendant la nuit à la clarté de la Lune, une blancheur extraordinaire, qu'on reconnut bientôt pour l'écume des vagues qui se brisoient contre les rochers de l'Isle. On évita heureusement le danger. Dans une mer encore ignorée des Anglois, on passa de même près de Mozambique sans s'en être apperçu, & l'on alla tomber deux lieues au dessus dans une Baye nommée *Quitangone*, où l'on prit trois ou quatre barques du Pays, qui s'appellent *Pangaies*. Elles étoient chargées de millet, de poules, de canards; & les Négres avoient parmi eux un jeune Portugais, qui conduisoit cette provision à Mozambique. Lancaster profita de cette rencontre comme d'une faveur du Ciel, & remettant à la voile aussi-tôt, il ne fut pas long-tems à gagner l'Isle de *Comore*, qui est à cent lieues de la même Baye, au Nord-Est de Mozambique. Il y fut reçu par un grand nombre de Mores, & l'Isle lui parut extrémement peuplée. Seize hommes qu'il y envoya dans sa Chaloupe, obtinrent tranquillement la liberté de prendre de l'eau. Le Roi de l'Isle lui fit demander celle de se rendre sur son bord. Il y vint, accompagné de plusieurs Mores d'une belle taille, & vêtu d'une robe de satin cramoisi. Les Anglois le traiterent civilement; & le jeune Portugais qu'ils avoient pris leur servant d'interpréte, ils eurent avec lui une longue conférence sur l'état de son Pays, & sur la nature de ses marchandises. Mais ces apparences d'amitié couvroient un noir dessein de la part des Mores. Un Officier Anglois nommé *Mace*, prenant confiance aux offres du Roi, descendit au rivage avec trente hommes, contre le sentiment de Lancaster. A peine eut-il fait cent pas sur la terre, qu'une troupe de Barbares fondant sur eux avec toutes sortes d'armes, les tuerent à la vûe du Vaisseau, d'où l'on ne pouvoit leur donner aucun secours, & sous les yeux mêmes du Roi qui sembloit n'être retourné à terre, que pour autoriser cette perfidie par sa présence.

Lancaster. 1591.

Isle de Comore.

Perfidie de ses Habitans.

Les Anglois partirent, avec la douleur de ne pouvoir se venger d'un si cruel outrage, mais bien instruits de la défiance qu'ils devoient garder sans cesse avec les Mores. Ils prirent le 7 de Septembre vers Zanzibar, où ils arriverent bien-tôt, avec la précaution de relâcher à quelque distance du Port. Ils avoient perdu leur Chaloupe à Comore. Quelques planches qu'ils avoient sur le Vaisseau, servirent à réparer cette perte. Le Port de Zanzibar ne présentant rien qui fût capable de les effrayer, ils croiserent sur cette Côte pendant plus d'un mois, en donnant la chasse à toutes les Barques ou les Pangaies qu'ils pouvoient découvrir. Ils se trouverent ainsi dans l'abondance de toutes sortes de provisions, sans s'exposer au risque de les chercher dans l'intérieur du Pays. Mais ils virent un jour sortir du Port une Barque Portugaise, de laquelle il se détacha un More dans un Canot, avec une lettre pour le Capitaine Anglois. Elle venoit de quelques Portugais qui avoient un petit comptoir dans cette Ville. Ils demandoient de quelle Nation étoit le Vaisseau qui s'arrêtoit si près d'eux, sans leur donner aucun avis de son arrivée, & quelles étoient ses intentions. Lancaster répondit qu'il étoit Anglois, ami de leur Roi Dom Antoine, & chargé de sa part d'une commission dans les Indes. La Barque rentra dans le Port, après cette réponse, & l'on n'en reçut point d'autre explication. Quelques jours après, on se saisit d'une Pangaie chargée de Mores, qui accompagnoit un de leurs Prêtres. Lancaster le traita civilement. Cette conduite fut si agréable au Roi de la Nation, qu'il fit

Douleur des Anglois.

Ils croisent aux environs de Zanzibar.

LANCASTER. 1591.

Ils se lient avec le Roi & la Nation.

offrir aux Anglois des témoignages de sa reconnoissance. Ils accepterent des vivres pour deux mois; mais ils prirent le parti, dans cet intervalle, de garder le Prêtre à bord, en continuant de lui faire les mêmes caresses. Les Mores, qu'ils virent alors plus familiérement, leur raconterent que les Portugais du Comptoir n'avoient rien épargné pour leur inspirer d'affreuses idées de la Nation Angloise. Ils avoient représenté l'Equipage du Vaisseau comme une troupe de monstres qui ne se nourrissoient que de chair humaine, & qui s'étoient approchés de la Côte pour dévorer les Habitans. Lancaster comprit que n'ayant rien à craindre de lui dans la Ville, ils vouloient seulement lui ôter le moyen de s'informer de leur commerce.

Situation du Port de Zanzibar.

Le Port de Zanzibar peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux, & les mettre à couvert de toutes sortes de dangers. Il se trouve d'excellente eau sur la Côte, avec une grande abondance de bestiaux, de volailles, de poisson & de fruits. L'Auteur recommande aux Anglois qui doivent faire le même voyage après lui, de relâcher dans un lieu si commode, mais de s'y défier beaucoup des Portugais. Tandis que le Vaisseau étoit à l'ancre, & qu'on se contentoit d'envoier la Chaloupe pour visiter les Bayes voisines, l'Inspecteur Portugais des Côtes depuis Melinde jusqu'à Mozambique, s'approcha furtivement dans une Frégate de dix tonneaux, & chercha l'occasion d'enlever la Chaloupe aux Anglois. Lancaster reçut cet avis d'un More, que le Roi de Zanzibar envoya plusieurs fois visiter son Prêtre. Cependant il paroît assez douteux si l'artifice n'étoit pas du côté même des Mores, qui se flattoient peut-être de contenir les Anglois par de fausses informations. Lancaster ne pouvant approfondir ce soupçon, parce que ses forces ne lui permettoient pas de chercher querelle aux Portugais, se contenta de retenir, avec le Prêtre du Roi, les principaux Mores qui tomberent entre ses mains, & de les traiter avec assez de civilité pour mettre le Roi & toute la Nation dans ses intérêts.

Jalousie des Portugais.

Il obtint si parfaitement leur confiance, que malgré la jalousie des Facteurs Portugais, les Habitans de la Côte lui apporterent ce qu'ils avoient de plus précieux. Il ne reçut rien d'eux qu'il ne payât de quelques marchandises de l'Europe; & leur faisant esperer beaucoup plus qu'il n'étoit en état de leur offrir, il les mit dans la disposition de voir descendre parmi eux les Anglois, & de leur laisser prendre quelque connoissance du Pays. Lancaster ne fit pas difficulté lui-même de pénétrer à quelques milles dans les terres. Il trouva les champs cultivés, & des bestiaux en fort grand nombre; mais nulle industrie pour chercher des mines, quoiqu'en apparence les montagnes ne doivent pas être sans or, à si peu de distance de plusieurs endroits où les Portugais en ont de fort riches. Il fut conduit par les Mores dans une espéce de Ville, nommée *Paraygone*, où les maisons sont de fort belles pierres, mais sans aucune liaison de chaux ou de ciment. Les Habitans ont l'art de les rendre fort polies, en les frottant contre d'autres pierres beaucoup plus dures, & de les joindre si parfaitement qu'elles ne paroissent composer qu'une seule masse. Dans la même Ville, Lancaster fut abordé par une femme Portugaise, qui s'y étoit retirée, pour fuir son mari qui étoit un des Facteurs de Zanzibar. Les Mores sembloient l'avoir prise sous leur protection. Elle versa des larmes en parlant au Capitaine Anglois; & quoiqu'il ne pût entendre par-

Les Anglois délivrent une femme Portugaise.

faitement ses plaintes, il comprit qu'elle lui demandoit en grace d'être reçue sur son bord. L'impatience qu'il eut d'être assez instruit pour juger si elle méritoit ses services, lui fit renvoyer au Vaisseau deux de ses gens, qui amenerent l'Interpréte Portugais. Elle parut charmée de voir un homme de sa Nation, sans en avoir rien à redouter. Son malheur consistoit à se trouver la femme d'un homme voluptueux, dont le goût s'exerçoit indifféremment sur la premiere Indienne qui picquoit ses désirs. Elle avoit souffert ce déréglement pendant plus de six mois; mais, suivant le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même, elle avoit crû pouvoir chercher de la consolation dans les complaisances de quelques Mores qui l'avoient dédommagée de l'indifférence de son mari. La jalousie n'en avoit pas été moins vive dans un cœur qu'elle ne possédoit plus. Elle avoit été forcée, pour en éviter des effets sanglans, de fuir avec un More dont elle avoit reconnu la probité. Le Roi de Zanzibar avoit favorisé sa fuite. Elle attendoit l'arrivée de quelque Flotte Portugaise pour demander justice à l'Amiral; & dans l'impatience du retardement, elle vouloit devoir sa liberté aux Anglois. Lancaster comprit qu'elle avoit eu pour un More quelque foiblesse dont son mari l'avoit voulu punir. Il ne refusa point de la recevoir sur son Vaisseau; mais il lui demanda si elle ne désiroit cette faveur que pour elle-même. L'Interpréte qui avoit rendu jusqu'alors cet entretien, sans pénétrer au-delà des apparences, ouvrit les yeux à cette question. Non-seulement il assura le Capitaine que ses conjectures étoient justes, mais il le supplia pour l'honneur de sa Nation, de ne pas recevoir une misérable qui avoit été capable d'un si infâme libertinage. Lancaster ignoroit la langue Portugaise. Il n'employoit avec l'Interpréte qu'un langage mélé d'Anglois & d'Espagnol, qui pouvoit à peine lui faire exprimer la moitié de ses idées. Mais lorsqu'il crut reconnoître à ses instances qu'il étoit mal disposé pour cette malheureuse femme, il s'efforça de la consoler par ses signes & par les marques de compassion qu'il fit éclater dans ses yeux. Enfin l'ayant conduite à bord, sans écarter un More d'assez belle taille, qui ne cessa point de la suivre, il déclara brusquement à l'Interpréte qu'il étoit résolu de la secourir. Outre la pitié qui l'intéressoit pour elle, il comprit qu'à mesure qu'il se feroit mieux entendre de cette femme, il pourroit se la rendre utile par l'ascendant qu'elle paroissoit conserver sur son More, & que de l'un ou de l'autre il tireroit divers avantages dans les occasions de voir des Portugais ou des Indiens. Le More la suivit jusqu'au Vaisseau, où elle parut avec joie. Elle paroissoit s'attendre à l'y voir monter avec elle; mais après quelques discours que les Anglois ne purent entendre, il tourna le dos au rivage. Elle parut supporter son départ avec beaucoup de tranquillité. L'Interpréte charmé de la voir renoncer à cette indigne inclination, ne balança plus à lui rendre toutes sortes de services.

Avanture de cette femme.

Motifs de Lancaster pour la secourir.

On est embarrassé dans cette narration à deviner ce qui pouvoit arrêter si long-tems Lancaster sur la Côte de Zanzibar. Cependant il se disposoit à lever l'ancre, lorsqu'une Barque sortie du Port, lui apporta une lettre, dont il eut peine à comprendre le sens, avec le secours même de son Interpréte, Elle étoit du Mari de la Portugaise, qui étoit déja informé de la résolution de sa femme, & qui s'étendoit beaucoup sur le sujet de leurs plaintes mutuelles. Mais il finissoit d'une maniere plus intelligible, en priant le Capitaine de lui

Lettre du Mari à Lancaster.

Lancaster. 1591.

faire présent de quelques bouteilles de vin de l'Europe, d'une certaine quantité d'huile, & de deux ou trois livres de poudre. Cette grace parut si légere aux Anglois pour un homme qui sembloit leur abandonner sa femme, que Lancaster lui envoya le double de ce qu'il demandoit. Mais il retint un des Négres de la Barque, qui en s'ouvrant à l'Interpréte Portugais avoit paru connoître diverses contrées de l'Inde, où il se vantoit d'avoir fait plusieurs voyages. On apprit de lui qu'il étoit entré depuis peu dans le Port de Zanzibar une Barque de trente tonneaux, que les Mores appellent *Junko*, venue de Goa avec sa cargaison de poivre pour le comptoir Portugais. Lancaster en quittant cette Côte, renvoia au Roi le Prêtre & quelques Mores, qui lui avoient servi d'otages jusqu'au jour de son départ.

1592. Les Anglois remettent à la voile. Leur dessein.

Il remit à la voile le 15 de Février, dans le dessein de gagner le Cap de Comorin, mais d'éviter les Vaisseaux qui revenoient, dans cette saison, de Ceylan, de Saint-Thomas, de Bengale, de Pegu, de Malaca, des Moluques, de la Chine & du Japon. Les courans l'éloignerent beaucoup de ses vûes, en le poussant jusqu'à l'entrée de la Mer rouge. Il reprit à l'Est lorsqu'il se fut apperçu de son erreur; mais il fut encore repoussé vers le Nord, à quatre-vingt lieues de l'Isle de *Socotora*. Cependant les provisions ne lui manquerent point, parce qu'il trouva toujours quantité de Dauphins, de Bonites, & de Poissons volans. Se voyant si loin hors de sa course, & la saison étant si avancée, il se déterminoit à relâcher dans quelque Port de la Mer rouge, ou à Socotora, lorsque le vent devint tout d'un coup si favorable, qu'il fut porté directement vers le Cap de Comorin. Avant que de le doubler, il se proposa de toucher à quelqu'une des Isles *Mamales*, qui sont au douziéme degré de latitude du Nord, & qui fournissent des provisions. Mais il les manqua par la faute de son Pilote. La veille du jour qu'il espéroit d'y arriver, le vent tourna au Sud-Ouest, ce qui lui fit changer sa course, &, le voyant tourner de plus en plus au Sud, il craignit de ne pouvoir doubler le Cap, & d'être jetté avec beaucoup de danger sur la Côte de l'Inde, parce que la saison de l'hyver & les Mousons (*a*) d'Ouest qui durent sur cette Côte jusqu'au mois d'Août étoient déja arrivés. Cependant il passa heureusement le Cap, au mois de Mai.

Ils arrivent au Cap de Comorin.

Ils le doublent.

Il ne paroît pas que le Capitaine Lancaster se fût proposé d'autre but que de traverser ces mers, pour en porter la connoissance en Angleterre, ou peut-être pour s'attribuer la gloire dêtre le premier Anglois qui les eût parcourues. Du moins l'Auteur de la Relation ne lui suppose nulle part aucune intention déterminée. Après avoir doublé le Cap de Comorin, il dirigea ses voiles vers les Isles de *Nicobar*, qui sont au Nord & Sud de la partie occidentale de Sumatra, à sept degrés de latitude du Nord. Avec un vent des plus favorables, il y arriva le sixiéme jour; mais pour n'avoir pas bien observé l'Etoile du Sud, il tomba le 1 de Juin au Sud de ces Isles, à la vûe de celles de (*b*) *Gomez-Pulo*. Ayant continué sa course au Nord-Est de celle-ci, il fut surpris par un calme qui dura deux ou trois jours, & pendant lequel il ne suivit que les courans jusqu'à deux lieues de la Côte de Sumatra. L'hiver commençoit, & de jour en jour, le tems devenoit plus incommode. Il tourna vers les Isles *Pinacu*, où il arriva au commencement de Juin. Le lieu qu'il choisit pour jetter l'ancre, fut une grande Rade au sixiéme degré tren-

Isles de Nicobar.

Gomez Pulo.

Pulo Pinacu.

(*a*) Mot Arabe dans son origine, qui signifie le cours du vent.
(*b*) Pulo, en Indien, signifie Isle.

te minutes du Nord, à cinq lieues de la Côte de Malaca. Ce fut là qu'il résolut de passer l'hiver, & de débarquer ses gens, qui étoient presque tous malades. Il lui en mourut vingt-six; de sorte qu'en partant de l'Isle, son Equipage se reduisoit à trente trois hommes, dont il n'y en avoit pas vingt-deux qui fussent propres au travail. Les rafraîchissemens qu'ils trouverent dans un lieu si désert ne furent point capables de les rétablir : c'étoient des huitres & d'autres coquillages, avec une petite quantité de poissons qu'ils ne pêchoient point sans peine. L'Isle d'ailleurs est assez agréable par le grand nombre d'arbres dont elle est couverte. Ils sont d'une hauteur prodigieuse, & si droits qu'il n'y en a presque point qui ne pût servir de mât.

LANCASTER. 1592. Mort d'un grand nombre d'Anglois.

A la fin de l'hiver, c'est-à-dire vers celle du mois d'Août, les Anglois partirent, après avoir employé une partie du tems à radouber leur Vaisseau. Ils vouloient chercher un lieu plus commode pour se remettre des fatigues mêmes de leur repos. Ils traverserent jusqu'à la Côte de Malaca, & le jour suivant ils mouillerent dans une Baye, sur un fond de six brasses, à deux lieues du rivage. Le Capitaine accompagné de son Lieutenant & de quelques autres, prit terre dans la Chaloupe. Ils découvrirent les traces de quelques Habitans, & voyant des feux allumés, ils s'en approcherent avec beaucoup d'assurance; mais ils n'apperçurent aucune créature animée, à la reserve d'une espéce d'oiseaux de mer qui s'appelle *Oxbird*, & qui est fort privée. Ils en tuerent huit douzaines. Etant retournés le soir au Vaisseau, ils virent le lendemain un Canot chargé de seize Indiens nuds, qui tournerent quelque tems autour d'eux, mais sans vouloir approcher. Cependant le Lieutenant du Vaisseau les suivit jusqu'à terre dans la Chaloupe; & s'étant mêlé sans crainte avec eux, il les engagea par ses caresses à lui promettre des vivres. Le jour suivant, Lancaster découvrit trois Bâtimens de soixante ou soixante-dix tonneaux, à l'un desquels il donna la chasse avec sa seule Chaloupe. Il le prit enfin; & trouvant par le témoignage d'un Boulanger Portugais, qui étoit à bord, que la cargaison appartenoit à des Jésuites établis dans cette contrée, il s'en mit en possession; mais il cessa de poursuivre les deux autres, en apprenant qu'ils étoient à quelques Marchands de Pegu. Le Portugais lui dit qu'à peu de distance il y avoit une Ville nommée *Martaban*, qui étoit le principal Port de la grande Ville de Pegu. C'étoit l'avertir que ce lieu n'étoit pas sûr pour des Anglois; & leur crainte augmenta la nuit suivante, lorsqu'ils se furent apperçus que les Matelots Indiens s'étoient dérobés dans leurs Canots. Cependant Lancaster fit transporter leur cargaison sur son Vaisseau, & passa le reste du jour dans la même Baye. Il vit le soir un autre Bâtiment de Pegu, chargé de poivre; mais loin de l'arrêter, il affecta de faire toutes sortes de civilités aux Matelots.

Côte de Malaca.

Vaisseau pris aux Jesuites.

Martaban, Port du Royaume de Pegu.

Les Anglois ayant trouvé sur leur prise de quoi rétablir un peu leurs forces, ne penserent qu'à continuer leur navigation. Ils mirent à la voile au commencement de Septembre, pour gagner les Détroits; & sans être trop sûrs de leur course, ils arriverent aux Isles de *Sambilam*, à quarante-cinq lieues au Nord de la Ville de Malaca. C'est un lieu où passent nécessairement tous les Vaisseaux Portugais, qui vont de Goa & de Saint-Thomas aux Moluques, à la Chine & au Japon. Aussi Lancaster ne s'en approcha-t-il point sans précautions. Après avoir croisé pendant cinq jours aux environs

Pulo Sambilam.

LANCASTER. 1592.

Prise d'un Vaisseau Portugais.

des Isles, il découvrit un Bâtiment de deux cens cinquante tonneaux, qui paroissoit fort chargé, mais aussi mal pourvu d'armes que de Matelots. Il ne balança point à l'attaquer; & la facilité qu'il eut à le prendre, justifia l'opinion qu'il s'en étoit formée. C'étoit un Portugais chargé de riz pour Malaca. Il venoit de Nagopatan, Port de l'Inde vis-à-vis Ceylan. Les Portugais accoutumés à voyager sans obstacles dans ces Mers, négligeoient alors toutes sortes de précautions pour leur défense. Lancaster fit passer l'Equipage sur son bord, & le remplaça par sept Anglois, pour garder sa prise pendant la nuit. Le lendemain s'étant accommodé de tout ce qui pouvoit convenir à ses besoins, il remit les Portugais dans leur Vaisseau, à la reserve du Pilote qu'il garda avec quatre Mores, & les fit échouer sur le rivage. Dans les ténébres, il arriva un autre Bâtiment Portugais, de quatre cens tonneaux, qui jetta l'ancre inconsidérément à fort peu de distance de la prise. Les Anglois l'ayant découvert attendoient le jour, dans l'esperance de s'en saisir aussi facilement. Mais il les apperçut de son côté, & levant l'ancre aussi-tôt, il s'éloigna si promptement, que l'Edouard, appesanti comme il étoit par quantité de reparations informes, ne pût faire assez de diligence pour le joindre.

Rencontre d'un autre Vaisseau Portugais.

L'ancrage est si bon à trois ou quatre lieues des Isles, qu'après avoir croisé pendant tout le jour, Lancaster revenoit mouiller au même lieu pendant la nuit. Le 6 d'Octobre, entre onze heures & minuit, il y arriva un Vaisseau de Malaca, d'environ sept cens tonneaux, qui jetta l'ancre si proche des Anglois, qu'ils entendoient le bruit des voix & de la manœuvre. A toutes sortes de hasards ils se disposerent à l'attaquer; & lorsqu'ils se furent mis en état de le commander par leur artillerie, ils y envoyerent leur Chaloupe avec dix hommes, pour avertir le Capitaine du péril auquel il étoit exposé, s'il balançoit à se rendre. La frayeur produisit tout l'effet que Lancaster en avoit esperé. Le Capitaine s'offrit à passer sur le bord Anglois. Il y confirma ce qu'il avoit promis en quittant le sien; mais ayant reconnu que si l'artillerie Angloise étoit capable de le couler à fond, il n'y avoit point assez de monde sur le Vaisseau pour lui donner d'autres craintes, il demanda la liberté de retourner à son Bâtiment, sous prétexte que ses gens feroient difficulté de se rendre sans combat, s'ils n'en recevoient l'ordre de sa bouche. Lancaster y consentit d'autant plus facilement, qu'à la distance où il étoit, le Bâtiment Portugais ne pouvoit lui échapper. Cependant aussi-tôt que le Capitaine fut retourné à son bord, les Portugais au nombre de plus de deux cens cinquante, tant hommes que femmes & enfans, profiterent du reste de la nuit pour descendre dans deux grandes Chaloupes, avec ce qu'ils avoient apparemment de plus précieux, & gagnerent heureusement le rivage. Ils avoient eu soin de lier les dix Anglois qui avoient reconduit le Capitaine; de sorte qu'à la pointe du jour, lorsque Lancaster inquiet de leur retardement, pensoit à faire jouer son artillerie, il les apperçut qui l'appelloient à leur secours par des signes. Il ne restoit plus à bord qu'un vieux Portugais, si malade qu'il n'avoit pû suivre les autres, & qui s'empressa néanmoins, après leur fuite, de délier les Anglois, pour se faire auprès d'eux un mérite de ce service. Lancaster trouva sur le Vaisseau quinze pieces de canon de fonte, trois cens barils de divers vins, des Merceries de toutes les sortes, telles que des chapeaux, des bas de laine d'Espagne, des velours, des taffetas, du

Vaisseau de Malaca.

Artifice du Capitaine.

Butin des Anglois.

riz, des glaces de Venise; de fausses pierreries, que les Portugais employent à tromper les Indiens, des cartes à jouer, & trois ou quatre balles de papier de France. Il n'y restoit ni or, ni argent, par les soins que les Fugitifs avoient eu d'emporter leurs plus précieuses richesses. L'Edouard ne pouvant contenir un butin si considérable, on se contenta de ce qui pouvoit servir aux commodités de la navigation, ou à se concilier les Indiens par des presens; & pour ne se pas rendre trop odieux, si l'on submergeoit le reste, on prit le parti d'abandonner le Vaisseau sur ses ancres.

Cependant Lancaster comprit que ses Expeditions ne pourroient être ignorées long-tems dans les Etablissemens Portugais, & qu'il avoit à redouter les forces de Malaca; son Vaisseau d'ailleurs avoit besoin d'être calfeutré, & les Isles voisines ne fournissent point de poix. Il alla mouiller dans une Baye du Royaume de *Junsaloom*, entre Malaca & Pegu. Le Portugais de la derniere prise, dont on avoit rétabli la santé à force de soins & de bons traitemens, parloit la langue Malayenne. Il offrit lui-même de s'employer à faire trouver de la poix. On s'en procura deux ou trois quintaux sur la Côte. Lancaster se servit aussi de ce Vieillard pour échanger quelques marchandises avec le Roi du Pays, contre de l'ambre gris & des cornes de Rhinoceros, que les Indiens nomment *Abath*. Il obtint deux ou trois de ces cornes, avec une assez grosse quantité d'ambre gris, dont le commerce est réservé au Roi seul. Mais ce Prince fit saisir tout d'un coup le Portugais, & quelques Anglois dont il étoit accompagné, avec toutes leurs marchandises. On ignore quelles eussent été ses résolutions, si le Vieillard Portugais n'eût trouvé l'art de le tromper, en lui disant que les Anglois avoient sur leurs Vaisseaux quantité d'armes dorées, de cuirasses & de hallebardes. La passion qu'il avoit pour tous ces instrumens de guerre, lui fit relâcher ses Prisonniers, dans l'esperance de leur voir apporter ce qu'ils lui promettoient.

Les Anglois vont à Junsaloom.

Ils s'en sauvent difficilement.

Lancaster s'éloigna aussi-tôt de cette Côte; & passant par Sumatra, il se rendit, suivant son premier dessein, aux Isles de Nicobar. Les Habitans s'empresserent de lui apporter toutes sortes de rafraîchissemens dans leurs Canots. Ils lui vendirent aussi de fort beaux calicots, qu'ils avoient retirés des débris de deux Vaisseaux Portugais qui avoient fait naufrage depuis peu sur leurs Côtes. Les bestiaux, la volaille & le poisson se trouvent en abondance aux Isles de Nicobar.

Ils reviennent aux Isles de Nicobar.

Le 21 de Novembre, les Anglois partirent pour l'Isle de Ceylan, où ils arriverent le 3 de Décembre. Ils mouillerent d'abord au Sud de l'Isle sur six toises de fond; mais ils y perdirent leur ancre, au milieu d'une infinité de petits rocs qu'ils n'avoient point apperçus. Cette disgrace leur fit prendre au Sud-Ouest de l'Isle, vers un lieu que les Protugais avoient nommé *Puntægallo*, dans le dessein d'y attendre les Vaisseaux de Bengale & de Pegu, dont ils esperoient d'enlever quelques-uns au passage. Ils sçavoient d'ailleurs par les récits du Vieillard Portugais, que la Flotte de *Tanaseri*, grande Baye du Royaume de Siam, au Sud de Martaban, devoit passer par le même lieu dans l'espace de quatorze jours, avec des marchandises pour les Caraques, qui partent ordinairement de Cochin pour le Portugal vers le milieu du mois de Janvier. Les Vaisseaux de Bengale apportent des étoffes & des toiles précieuses, avec de grosses provisions de riz, & font ce voyage deux

Ils se rendent à Ceylan.

LANCASTER. 1592.

Espérances des Anglois.

fois l'année. Ceux de Pegu joignent à des marchandises de la même nature, des rubans, des diamans, des perles & d'autres pierres précieuses. Ceux de Tanaseri portent principalement du riz & du vin de Nipar, qui est d'une force & d'une chaleur extraordinaire.

Ce qui les fait manquer.

Ce grand projet manqua par deux accidens, qui découragerent extrémement les Anglois. Il ne leur restoit qu'une ancre, dont ils pussent faire usage; ils la perdirent, en mouillant encore sur un mauvais fond, devant Puntagallo. Lancaster, qui n'avoit jamais sçu ménager sa santé, fut attaqué d'une maladie dangereuse. L'Equipage allarmé de ces deux malheurs, ne parla plus que de retourner en Angleterre. En vain le Lieutenant, prêtant sa voix au Capitaine languissant, leur representa toutes les esperances ausquelles ils vouloient renoncer. La crainte, plus forte que l'honneur & l'interêt, leur fit beaucoup mieux sentir à quels dangers ils alloient être exposés, en perdant un Chef dont le courage & l'intelligence étoient leur unique ressource. Les deux ancres qu'ils avoient encore étoient démontées; il falloit des commodités qu'ils n'avoient pas, pour les mettre en état de servir. D'ailleurs, quelle apparence de trouver toujours des Ennemis aussi faciles à vaincre que ceux qu'ils avoient rencontrés? Les Marchands Portugais étoient mal armés; mais c'étoient des Flottes entieres qu'on attendoit de Tanaseri, de Bengale & de Pegu. Avec si peu de monde, que prétendre contre des Ennemis si nombreux? sans compter que la poudre commençoit à diminuer, & que le Vaisseau même s'affoiblissoit sensiblement. Pour grossir toutes ces terreurs, il arriva que dix hommes, chargés d'apporter de l'eau sur la Chaloupe, entrerent avec trop peu de précautions dans une Riviere, qui est six lieues au-dessous de Puntagallo. Ils y furent découverts par quelques Habitans, qui s'approcherent bientôt en plus grand nombre sur les deux rives, & qui leur tirerent quantité de fléches. Loin de pouvoir se retirer, ils étoient menacés d'être ajustés de plus près, en regagnant la mer, parce que les deux bords de la Riviere se rapprochoient beaucoup au-dessous du lieu jusqu'où ils s'étoient avancés. Cependant comme il leur étoit impossible de se soutenir dans la même situation jusqu'à la nuit, ils continuerent de remonter au milieu du Canal vers une petite Isle qui pouvoit les mettre à couvert. Ils y aborderent sans peine; mais quoique de l'un & de l'autre côté ils fussent hors la portée des fléches, rien ne les assuroit que l'envie ne prendroit point aux Mores de les forcer dans cette retraite. Tout le jour se passa dans la crainte. A l'entrée de la nuit, la Lune se trouva si claire, que dans le doute s'ils n'étoient point encore attendus sur les bords, ils laisserent passer le tems du reflux; de sorte que l'obscurité venant ensuite les favoriser, ils eurent à combattre la marée pour sortir de la Riviere avant le jour. Tous leurs efforts ne purent les faire avancer si vîte, que les Mores n'eussent le tems de leur tuer quatre hommes à coups de fléches. Ils se vangerent en tuant un beaucoup plus grand nombre de ces Barbares; mais n'ayant point apporté assez de poudre pour leur inspirer long-tems de la crainte, ils remarquerent que les Mores s'appercevoient de l'épuisement de leurs munitions; & que pour les railler de leur embarras, ils les couchoient en joue avec leurs arcs, comme on le fait pour tirer un fusil. *Baker*, Lieutenant du Vaisseau, s'étoit chargé indiscrétement de cette malheureuse commission. Ainsi les Anglois

Embarras de quelques Matelots dans une riviere.

glois ſe virent menacés de perdre tout à la fois leur Capitaine & leur Lieutenant.

LANCASTER. 1592.

Les Anglois retournent vers l'Europe.

Le 8 de Décembre, Lancaſter forcé juſques dans ſon lit par les inſtances de tous ſes gens, conſentit enfin à mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Eſperance. On paſſa aux Iſles Maldives, où l'occaſion n'auroit pas manqué de faire quelque nouveau butin, ſi le deſir de retourner en Europe ne fût devenu l'unique paſſion de tout l'Equipage. Cependant on avoit beſoin d'eau, & cette néceſſité fit prendre le parti à Lancaſter, qui commençoit à ſe rétablir, de deſcendre à Montereis, petit Port dont la Ville n'étoit compoſée que d'environ quinze maiſons. Il ſe trouva ſi bien d'y avoir paſſé trois jours, que ſes gens, par l'attachement qu'ils avoient pour lui, furent les premiers à le preſſer de s'y arrêter quelques jours de plus. Il y vint dans cet intervalle un Commis du Comptoir Portugais à cheval, avec un domeſtique de ſa Nation, & deux Mores qui le ſuivoient à pied. Etant tombé entre les mains des Anglois, il confeſſa au Capitaine que ſur le bruit, qui étoit allé au Comptoir, de l'arrivée d'un Vaiſſeau Européen à Montereis, les Facteurs n'ayant pas eu le moindre ſoupçon que ce pût être un autre qu'un Portugais, avoient été ſurpris de n'en recevoir directement aucune nouvelle, & l'envoyoient pour ſçavoir les raiſons de ce ſilence. Lancaſter comprit qu'il ne falloit point attendre d'autres éclairciſſemens d'un homme ſi intereſſé à le tromper : mais en le traitant fort civilement, il lui déclara que s'il ne vouloit pas être aſſocié ſur le Vaiſſeau Anglois à quelques autres perſonnes de ſa Nation, pour retourner en Portugal par la voie de l'Angleterre, il devoit compoſer de bonne grace pour ſa rançon. Cette propoſition lui parut juſte. Il ne ſe défendit que ſur ſa pauvreté, & ſur ſa qualité de ſimple Commis, dont il n'étoit même revêtu que depuis quelque mois, & qui ne le mettoit point encore en état d'offrir plus de cinquante ducats. Lancaſter ſe contenta d'en exiger cent. Il lui laiſſa même ſon cheval, qui étoit d'une beauté admirable, mais dont il ne jugea point à propos d'embarraſſer ſon Vaiſſeau ; & n'ayant plus d'utilité à tirer de la Dame Portugaiſe, ni du Vieillard de *Sambilam*, il prit auſſi cette occaſion de s'en défaire, après leur avoir fait quelques préſens.

Montereis Port des Maldives.

Les Anglois y profitent de la rançon d'un Commis.

1593.

Grand nombre de Bonites & d'Albicores.

Il continua de voguer avec des vents aſſez favorables juſqu'à l'Iſle de Madagaſcar ou de Saint Laurent, qu'il laiſſa au 26 degré de latitude. Entre cette Iſle & l'Afrique il trouva un prodigieux nombre de Bonites & d'Albicores. Ce dernier poiſſon eſt fort gros, & ſi facile à prendre, que Lancaſter, dont la ſanté étoit fort bien rétablie, ſe faiſant un amuſement de cette pêche, en prenoit aſſez dans l'eſpace de deux ou trois heures pour nourrir pendant tout un jour quarante perſonnes. Il continua pendant cinq ou ſix ſemaines de ſe proçurer ce rafraîchiſſement, qui ſuppléoit à quantité de beſoins. Au mois de Février 1593, il tomba dans la Baye d'*Agoa*, cent lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſperance. Mais les vents étant devenus contraires, il fut un mois ou cinq ſemaines ſans le pouvoir doubler. Dans le cours du mois de Mars, il fit voile vers Sainte Helene, où il arriva le 3 d'Avril. L'abondance des proviſions qu'il y trouva l'y retint pendant dix-neuf jours. Quelques Matelots étant deſcendus au rivage, s'approcherent d'une maiſon proche de la Chapelle. Ils y trouverent un Anglois, nommé Jean *Segas*,

Lancaſter arrive à Sainte Helene.

LANCASTER. 1593.

de *Bury*, dans le Comté de Suffolk, qui avoit appartenu à l'Equipage du Royal Marchand, & qu'une maladie dangereuse, dont il étoit atteint au retour de ce Vaisseau, c'est-à-dire, dix-huit mois auparavant, avoit forcé de demeurer à Sainte Helene, pour y rétablir sa santé. Il se portoit mieux qu'il n'avoit fait de sa vie. Mais dans la joye excessive qu'il eut de revoir ses compagnons, il perdit tout d'un coup la raison; & n'ayant pris aucun repos pendant huit jours, il mourut de la violence de ce transport. L'air est si bon à Sainte Helene, que deux Matelots de Lancaster, dont l'un souffroit beaucoup du scorbut, & l'autre étoit atteint d'un flux depuis neuf mois, furent guéris presqu'aussi-tôt. L'Isle produit toutes sortes d'excellens fruits, & n'est pas moins abondante en bestiaux & en gibier.

Il veut aller au Brésil.

L'intention de Lancaster étoit d'aller à Fernambuck au Brésil, pour joindre à la gloire qu'il avoit eue de visiter les Indes Orientales celle d'avoir touché à quelque partie de l'Amérique. Il y avoit fait consentir ses Matelots à force d'instances & de promesses. Mais étant parti dans cette vûe le 12 d'Avril, il s'apperçut dès le lendemain que ses voiles ne pouvoient plus soutenir une si longue navigation. Les Matelots, après avoir travaillé inutilement à les réparer, recommencerent hautement leurs murmures. On revint à la ferme résolution de retourner directement en Angleterre; & pendant six semaines les voiles y furent tournées, jusqu'à 8 degrés ou Nord de la Ligne. Mais la longueur de cette course, qui avoit été retardée par des vents contraires & par plusieurs calmes, épuisa la plus grande partie des provisions. La crainte d'en manquer tout-à-fait fit naître d'autres idées. Lancaster apprenant d'un Matelot, qui avoit fait le voyage de la *Trinidada* avec le *Docteur Chidly*, que les provisions étoient en abondance dans cette Isle, se détermina, de l'avis de tous ses gens, à gagner cet azile. Mais il ne connoissoit point assez les courans pour régler sa navigation. Malgré toute l'attention du Pilote, le Vaisseau fut porté au commencement de Juin vers le Golfe de Paria. On fut obligé d'y passer huit jours, sans pouvoir surmonter la force des courans pour en sortir; & ce ne fut qu'en s'approchant de la terre à l'Ouest, & suivant le rivage, où cet obstacle ne se faisoit point sentir, qu'on parvint à rentrer en mer vers le Nord. D'ailleurs on fut aidé par un vent de terre, qui souffloit réguliérement toutes les nuits. En sortant du Golfe, on rencontra deux Barques d'Indiens, dont la plûpart étoient armés d'arcs & de fléches, mais qui n'étant que seize ou dix-sept, ne parurent pas fort redoutables aux Anglois. Cependant, loin de marquer de la frayeur à la vûe du Vaisseau, ils s'en approcherent fierement, & leurs signes firent entendre qu'ils souhaitoient d'être reçus à bord. Lancaster ne jugea point qu'il y eût de sureté à les recevoir en si grand nombre. Mais ayant fait paroître sur les ponts une partie de ses gens avec leurs fusils, il souffrit qu'ils attachassent leurs Barques au pied du Vaisseau, & que leur Chef y montât avec trois autres. Quoiqu'il lui fût impossible de rien entendre à leur langage, il comprit par leur hardiesse & par leurs signes qu'ils ne voyoient point des Européens pour la premiere fois, & qu'ils en avoient été bien traités. Il leur présenta des instrumens de fer, pour reconnoître à la maniere dont ils les recevroient s'ils avoient à lui proposer quelque commerce. Ils montroient leurs mains vuides, & leurs Côtes, pour faire entendre apparemment qu'ils

Raisons qui le font retourner en Angleterre.

Il est jetté au Golfe de Paria.

Indiens qu'il rencontre.

n'avoient rien avec eux, mais qu'à terre ils ne manquoient point de marchandises. Leur douceur tenta Lancaster d'en faire l'essai, d'autant plus qu'ils paroissoient si gras & si robustes, qu'on pouvoit s'imaginer que les provisions n'étoient ni rares ni mauvaises parmi eux. Cependant quelques Matelots, qui n'avoient pas fait difficulté de descendre dans les Barques tandis que les Chefs étoient à bord, n'y trouverent que des racines & du poisson sec. Cette montre de leurs richesses dégouta aussi-tôt les Anglois. Lancaster présenta au Chef & à ses trois Indiens quelques verres de vin de Nipar, qu'ils avallerent avidement. Mais il fut surpris qu'après avoir bû, celui qui paroissoit le Chef s'approcha du bord du Vaisseau, & en faisant quelques signes, pour faire approuver son dessein aux Anglois, il invita par un langage fort doux deux personnes de sa Barque à monter avec lui. Lancaster ne s'y étant point opposé, on reconnut que les deux personnes qu'il appelloit étoient deux femmes Indiennes, nues jusqu'à la ceinture comme les hommes, mais les cheveux tressés, & le sein fort bien fait. Cette remarque fit juger que tout ce qu'il y avoit de personnes sans armes dans les deux Barques étoient du même sexe, & Lancaster par un mouvement de galanterie, y fit descendre son Lieutenant pour les inviter toutes à monter à bord. De six qu'elles étoient encore, trois monterent sans crainte. Les autres, qui étoient assises au fond de leur Barque, ne firent pas même de mouvement pour se lever. Lancaster leur fit porter quelques rafraîchissemens qu'elles accepterent. Mais celles qui étoient dans le Vaisseau parurent fort sensibles à toutes les civilités qu'elles y reçûrent, & les Indiens furent encore plus satisfaits de les voir si bien traitées. Comme le vin manquoit beaucoup moins aux Anglois que l'eau, on leur en donna quelques flacons, & diverses bagatelles qui furent reçûes avec des transports de joye. Enfin le Chef, en rentrant dans sa Barque, parut regretter beaucoup que des amis si civils & si génereux refusassent de le suivre. Mais les secours qu'on pouvoit en attendre étoient une ressource qui restoit toujours à tenter sur la Côte. La provision la plus essentielle, c'est-à-dire, celle de biscuit, commençoit à manquer. Quatre jours après, on tomba sur l'Isle de Mona, dont on n'osa d'abord s'approcher trop ouvertement. On fut apperçu néanmoins de quelques Barques Indiennes, qui apporterent des rafraîchissemens, mais d'une nature à n'être acceptés que dans l'extrémité du besoin. Lancaster n'auroit pas pensé à relâcher dans cette Isle, s'il n'y eût été forcé par une voie d'eau, qui demandoit des réparations pressantes. Il entra dans une petite Baye, où la Providence sembloit l'avoir conduit; car il y trouva un Bâtiment François, de Caen en Normandie, commandé par un Gentilhomme qui se nommoit M. *de Barbotieres*. La situation des Anglois toucha ce généreux Capitaine. Il leur vendit une ancre, du biscuit, & quelques autres alimens dont il étoit fort bien pourvû. Outre le prix accordé, Lancaster se crut obligé par reconnoissance à lui faire present de quelques tonneaux de son vin de Nipar.

Il communique avec eux.

Il relâche dans l'Isle de Mona.

Services qu'il reçoit de M. de Barbotieres.

Les Anglois s'étoient remis à la voile, sans que l'Auteur nous apprenne quel étoit leur dessein, lorsqu'un furieux orage, formé vers le Nord, les jetta au Sud de Saint-Domingue. Ils souffrirent pendant plusieurs jours tout ce que la mer a de plus redoutable; & la derniere nuit, ils n'éviterent le naufrage que par un miracle du Ciel, sur la côte d'une Isle nommée *Savona*,

LANCASTER. 1593.

Il est jetté vers l'Isle de Cuba, ensuite aux Bermudes.

qui est environnée de rocs & de bas-fonds. Après s'en être délivrés avec autant de peine que de danger, ils dirigerent leur course vers l'Ouest de Saint-Domingue; & doublant le Cap de *Fiberon*, ils passerent l'ancien Canal, entre cette Isle & celle de Cuba, pour gagner le Cap de Floride. A la hauteur de ce dernier Cap ils eurent le bonheur de rencontrer encore le Vaisseau de Caen; mais le Capitaine n'étoit plus en état de leur accorder des vivres. Etant sortis du Canal de Bahama, ils résolurent de prendre vers le Banc de Terre-neuve, sans que dans toutes ces courses l'Auteur prenne soin d'expliquer quelles étoient leurs vûes. Ils avancerent à la hauteur de 36 degrés, & vers l'Est jusqu'aux Isles Bermudes, où, le vent étant devenu contraire à leurs esperances, ils s'arrêterent deux ou trois jours.

Tempête qui le met en danger.

Il faut supposer nécessairement, dans une narration dont la fidelité n'est pas suspecte, que Lancaster & tous ses gens s'étoient abandonnés comme au hazard, sans aucune connoissance d'une Mer qu'ils voyoient pour la premiere fois; & qu'ignorant même la situation des Isles qu'ils avoient traversées, la crainte les empêchoit d'y chercher les secours dont ils avoient un besoin si pressant. Ils n'étoient point à la fin de leur course. A peine eurent-ils quitté les Bermudes, le 17 de Septembre, qu'il s'éleva un furieux vent de Nord, qui ne fit qu'augmenter continuellement l'espace de vingt-quatre heures. Non-seulement il emporta leurs voiles, qui étoient ferlées, mais il jetta six pieds d'eau dans le Bâtiment. Tandis qu'ils étoient occupés d'un si dangereux embarras, un coup du même vent leur enleva leur mât de misene. La tempête cessa, mais le vent demeura contraire. Leurs provisions étoient tellement épuisées, qu'ils furent réduits à manger des cuirs qu'ils avoient à bord. Ils s'efforcerent de gagner la Dominique, ou quelqu'autre Isle voisine; mais avant qu'ils y pussent arriver, le vent leur manqua. Ils rabattirent tout d'un coup sur les Isles *Nueblas*, où ils trouverent des Crabes de terre & de l'eau fraîche. Ce sort leur parut si heureux, après l'excès de leur misere, qu'ils demeurerent à terre pendant dix-huit jours. Vers le tems de la pleine lune, ils appercurent quantité de tortues, qui viennent alors sur le rivage. Non-seulement ils en mangerent avec avidité, mais ils en firent sécher un grand nombre au feu, pour leur servir de provision. Qui s'attendroit ensuite de leur voir prendre la résolution de retourner à l'Isle de Mona! Tel fut néanmoins le résultat de leur Conseil, à la réserve de cinq Matelots, qui refuserent absolument de les suivre, & qui aimerent mieux demeurer sur un rivage alors désert, où la fortune leur amena, quelque tems après, un autre Vaisseau de leur Nation.

Il relâche aux Isles Nueblas.

Il retourne à l'Isle de Mona.

Lancaster arriva le 15 de Novembre à Mona. Les secours qu'il y avoit trouvés dans la petite Baye l'y reconduisirent avec les mêmes esperances. Il y rencontra un vieil Indien, accompagné de ses trois fils, qui le reconnurent. La confiance fut égale de part & d'autre. Les Anglois ne balancerent point à descendre sur le rivage, & se livrant à leurs guides, ils s'employerent pendant trois jours à la chasse. Mais quelle fut leur surprise, au retour, de ne pas retrouver leur Vaisseau dans la Baye! Le Charpentier, & six autres Anglois du Bâtiment, qui étoient demeurés à le garder, avoient coupé le cable, & s'étoient abandonnés aux flots. L'Auteur ne dit point si ce fut par accident, ou par une trahison préméditée. Lancaster crut ses malheurs

Il est abandonné de ses propres gens.

au comble. Il se trouvoit avec vingt-deux hommes, qui composoient le reste de ses gens, dans une Isle où la terre suffisoit à peine pour nourrir ses Habitans. Avec des fatigues incroyables, il n'avoit tué dans l'espace de trois jours qu'un petit nombre d'oiseaux de différentes especes, sans avoir rencontré la moindre bête à quatre pieds. Les Insulaires mêmes étoient si peu rassurés contre ses desseins par la familiarité qu'ils lui voyoient avec le Vieillard & ses trois fils, que lorsqu'il s'étoit présenté dans leurs habitations, ils avoient pris la fuite vers les Montagnes. D'ailleurs il ne s'étoit pourvû de poudre, lui & ses gens, que pour une chasse de quelques jours. Le present, l'avenir, lui offroient des images si funestes, que rien ne sembloit pouvoir le garantir des derniers effets du désespoir. Il passa vingt-neuf jours dans cette situation. Ses alimens furent des coquillages d'une mauvaise espece, la seule qui se trouvoit sur les Côtes. Il auroit peu servi de pénétrer dans les Montagnes à la suite des Sauvages, parce que les racines & les serpens dont ils se nourrissoient ordinairement ne faisoient pas juger que des lieux presqu'inaccessibles, où la frayeur les avoit poussés, leur fournîssent une meilleure nourriture. Un jour qu'ils étoient à la pêche, vers l'extrémité occidentale de l'Isle, ils découvrirent un Vaisseau; & de grands feux qu'ils allumerent aussi-tôt, l'attirerent sur la Côte. C'étoit un Bâtiment François de Dieppe, qui se nommoit la *Louise*. Lancaster qui n'avoit alors avec lui qu'onze de ses Compagnons, avec le Vieillard Indien & ses trois fils, raconta sa triste avanture au Capitaine François, & demanda d'être reçû à bord. Il obtint cette grace, pour lui & les quatorze hommes qui étoient actuellement à sa suite; mais la qualité du Vaisseau ne permettoit pas d'augmenter sa charge à l'infini. Il ne restoit que sept Anglois à transporter, car il en étoit mort quatre dans l'Isle. Lancaster mit en déliberation s'il devoit abandonner les quatre Indiens, qui lui avoient rendu de si importans services, & qui demandoient instamment à le suivre. Dans cette incertitude il arriva le soir un second Vaisseau Dieppois, qui consentit à se charger des autres. Mais ils ne parurent point dans tout le cours de la nuit, ni le jour suivant. On aluma des feux, on tira inutilement plusieurs coups de canon. Enfin les deux Vaisseaux, qui étoient appellés par leurs propres besoins, partirent avec les Anglois qui s'étoient présentés. Ils arriverent au Nord de l'Isle de S. Domingue, où ils s'arrêterent jusqu'au mois d'Avril de l'année suivante. Un Vaisseau de Newhaven, qui relâcha au même lieu dans cet intervalle, leur apprit le sort des sept Anglois de Mona. Deux s'étoient tués malheureusement en allant sur les Montagnes à la chasse des oiseaux. Les Espagnols, venus de Saint Domingue sur l'avis qu'ils avoient reçû de ceux qui avoient déserté avec l'Edouard, en avoient massacré trois, & les deux autres venoient sur le Vaisseau de Newhaven, qui avoit touché à l'Isle de Mona.

Lancaster. 1593.

Son désespoir.

Il est secouru par un Vaisseau François.

Son retour à Saint Domingue.

Lancaster, que son courage rendoit superieur à l'infortune, partit de Saint Domingue avec son Lieutenant, sur un troisiéme Vaisseau de Dieppe, commandé par le Capitaine *la Noüe*, & laissa le reste de ses Compagnons sur la Louyse & le Newhaven. Il débarqua heureusement à Dieppe le 19 de Mai, & passant aussi-tôt la Manche, il arriva dans sa Patrie le 24 du même mois. Il avoit employé trois ans, six semaines & deux jours, dans un voyage où les Portugais mettent la moitié moins. Sa principale faute étoit d'a-

Il arrive à Dieppe sur un Vaisseau François & de-là en Angleterre.

Lancaster. 1593.

voir manqué la saison ordinaire du départ, ce qui l'avoit exposé à se voir long-tems le joüet des flots, & la victime des justes craintes qu'il avoit conçues de la cruauté des Espagnols.

Remarque de Baker.

Baker ajoûte, pour finir sa Relation, qu'il avoit appris aux Indes Orientales, de certains Portugais que les Anglois avoient faits Prisonniers, qu'un Vaisseau de leur Nation avoit poussé nouvellement les découvertes au long des Côtes de la Chine jusqu'au 55 degré de latitude, sans avoir cessé de trouver la mer ouverte vers le Nord; ce qui donna aux Anglois de grandes esperances de découvrir un passage au Nord-Est ou au Nord-Ouest.

CHAPITRE XVII.

Second Voyage des Anglois vers les Indes en 1591, qui se termine malheureusement aux Côtes d'Afrique.

Raynolds. 1591.

TANDIS que Lancaster combattoit tous les Elemens pour pénétrer dans les Indes Orientales, une Societé de Marchands moins hardis, mais disposés à profiter de ses découvertes, équipoit à Londres un Vaisseau nommé le *Nightingale*, ou le *Rossignol*, avec une Pinace de quarante tonneaux, pour executer la même entreprise sur ses traces. Ils avoient obtenu de la Reine Elisabeth, en (*a*) 1588, des Lettres Patentes, qui leur accordoient le Privilege du Commerce au long des Côtes d'Afrique, depuis la Riviere de Senegal jusqu'à celle de Gambra inclusivement. Mais excités par de plus hautes esperances, ils ne regardoient plus le Commerce d'Afrique que comme un voile, pour déguiser le véritable but de leur navigation, qui étoit les riches Contrées des grandes Indes.

Lettres patentes pour le commerce d'Afrique.

Cependant on voit par les Lettres de la Reine, que respectant encore les anciennes prétentions des Portugais, on se bornoit en apparence aux lieux dont on étoit comme en possession. Les Places nommées pour le Commerce étoient :

Places nommées pour le commerce.

La *Riviere de Senegal*, où l'on se promettoit de trouver des cuirs, des gommes, des dents d'éléphans, du poivre, des plumes d'autruches, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or.

Besegulache, ou *Barzaguiche*, Ville près du Cap-Verd, à vingt-huit lieues de la Riviere de Senegal; des cuirs & des dents d'éléphans.

Refiska viego, Ville à quatre lieues de Besegulache; des cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmerin, Ville à deux lieues de Refiska; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Porto d'Ally, Ville à cinq lieues de Palmerin; de petits cuirs, des dents d'éléphans, de l'ambre gris, & une petite quantité d'or. Cette Ville étoit dangereuse par le grand nombre de Portugais qui s'y étoient établis, ou qui ne manquoient pas de s'y rencontrer.

(*a*) On doit juger par cette datte qu'il s'étoit fait au moins deux autres Voyages aux Côtes d'Afrique jusqu'en 1591, mais il ne s'est conservé aucune trace du premier.

Kandimal, Ville à une lieue de Porto d'Ally ; de petits cuirs, & quelquefois des dents d'éléphans.

Palmeran, Ville à trois lieues de Kandimal ; petits cuirs & dents d'éléphans.

Joala, Ville à six lieues de Palmeran ; cuirs, cire, dents d'éléphans, riz, & une petite quantité d'or. Lieu dangereux par le grand nombre d'Espagnols & de Portugais.

La *Riviere de Gambra ;* or, riz, cire, cuirs, dents d'éléphans.

Commerce des François de Dieppe en Afrique.

Les François de Dieppe commerçoient aux mêmes lieux depuis plus de trente ans, & n'y envoyoient pas, chaque année, moins de quatre ou cinq Vaisseaux. Ils remontoient ordinairement la Riviere de Senegal dans deux Barques, tandis que leurs Chaloupes alloient à Porto d'Ally & dans cinq ou six autres Villes. L'avantage particulier de leur Nation est d'avoir acquis l'amitié des Négres, & d'en être aussi bien reçûs que s'ils étoient nés dans le Pays. Plusieurs de ces Barbares font souvent le voyage de France ; & comme ils ont la liberté d'en revenir, il se forme de ce commerce un lien encore plus étroit. Depuis que les Anglois ont fréquenté la même Côte, les Vaisseaux François se tiennent à Refiska viejo, & souffrent que ceux d'Angleterre fréquentent le Porto d'Ally. Ils ne s'approchent point de la Riviere de Gambra, ou *Rio d'oro*, parce que les Portugais sont extrémement jaloux de cette possession, & qu'ils s'efforcent d'en cacher les avantages. Une Barque Françoise étant une fois entrée dans cette Riviere, y fut surprise & enlevée par deux Galeres Portugaises.

Au second Voyage de (*a*) la Compagnie Angloise, quarante-deux Anglois furent tués ou pris, & la plus grande partie de leurs biens confisquée, à Porto d'Ally & à Joala, par la trahison des Portugais & d'un Roi Négre ; & l'on verra dans le Voyage suivant que le Capitaine *Thomas Dassel* n'auroit pas échappé plus heureusement à celle de *Pedro Consalve*, Officier de Dom Antoine Roi de Portugal, si la conspiration n'eût été découverte.

Depuis le côté du Nord de la Riviere de Senegal, jusqu'aux environs de Palmerin, toute la Côte est soumise au même Roi Négre, qui se nommoit alors *Malek-Zamba.* Sa résidence étoit dans les terres, à deux journées de Refiska.

§. II.

Départ de Raynolds.

CE fut le 12 de Novembre 1591, que Richard *Raynolds* (*b*), Capitaine du *Nightingale*, pour la Compagnie d'Afrique, & Thomas *Dassel*, Commandant de la Pinace, arriverent, près du Cap-Verd, à la petite Isle qui se nomme *la Liberté*. Ils y apprirent que les Portugais, ou les Espagnols, car ces deux Nations étoient alors réunies sous le même Roi, se trouvoient en grand nombre à Porto d'Ally & à Joala. C'étoit assez pour interrompre les principales vûes des Anglois. Cependant la paix étant rétablie entre l'Espagne & l'Angleterre, ils se flaterent que leurs nouveaux alliés accepteroient des propositions de commerce dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Dassel

(*a*) Cette mention d'un second Voyage confirme la Note précédente.

(*b*) Ce Capitaine a publié lui-même la Relation de son Voyage, qui nous a été conservée dans Hackluyt.

RAYNOLDS. 1591.

se chargea de cette entreprise avec sa Pinace, tandis que la Chaloupe du Nightingale iroit se présenter aux Négres de la Côte.

Il fait des propositions de commerce aux Négres d'Afrique.

Raynolds ne fit pas difficulté de se mettre lui-même dans la Chaloupe. Vis-à-vis de l'Isle où il avoit jetté l'ancre, on trouve une Ville, ou une Habitation de Négres, nommée *Besegulache*, dont le Gouverneur est en possession de lever quelques droits pour l'ancrage. Il vint au-devant de la Chaloule Angloise, avec un grand nombre de canots; & n'y voyant point de Portugais, il en témoigna beaucoup de satisfaction au Capitaine. Il l'exhorta même à ne pas se mêler avec cette Nation, mais à suivre l'exemple des François, qui étoient toujours bien reçûs, lui dit-il, parce qu'ils paroissoient être sans liaison avec les Portugais. Raynolds, pour se concilier l'affection des Négres, leur offrit divers rafraîchissemens de l'Europe, & fit en particulier quelques presens au Gouverneur. Ensuite, ayant reçû à sa priere & donné quelques otages, il ne balança point à descendre avec lui sur le rivage. La guerre étoit alors allumée entre ce Gouverneur & celui d'une Province voisine; mais en faveur de l'arrivée des Anglois, dont l'un & l'autre devoit partager les avantages, ils firent une tréve d'une certaine durée. Raynolds fut conduit fort civilement à l'habitation du Gouverneur de Besegulache. Il y fut traité à la maniere des Négres; & le soir il retourna fort satisfait sur son bord. Le jour suivant, il y vit arriver encore le Gouverneur, qui le pria d'envoyer sa Chaloupe au rivage avec du fer & d'autres marchandises, en l'assurant qu'il pouvoit aller de son côté à Refiska avec le Vaisseau. Il observa que le Gouverneur avoit été suivi jusqu'à son canot par un certain nombre de Négres armés; ce qui ne lui causa point d'inquiétude, parce qu'il sçavoit qu'en faveur de la tréve, quantité de Négres de la Province voisine étoient venus pour voir le Vaisseau, & que cette précaution lui parut juste. La plûpart des Négres, qui s'approchoient du Gouverneur, se mettoient à genoux devant lui, & lui baisoient le dos de la main.

Il est conduit à Besegulache.

Exercice du Commerce.

Comme il n'y avoit point de Vaisseau François à Refiska, Raynolds ne fit pas difficulté de s'avancer dans la rade. Il fit avertir de son arrivée le Chef de cette Ville, qui lui envoya ses Interprétes, pour se faire payer les droits de l'ancrage, & lui accorder la permission du Commerce. Les échanges commencerent aussi-tôt. On donna du fer & d'autres marchandises de peu de valeur, pour des cuirs & des dents d'éléphans. Dans toutes ces occasions, les Négres furent si doux & si traitables, que Raynolds ne balança point à pénétrer jusqu'à la Ville de Refiska, qui est à trois ou quatre mille dans les terres. Il y fut reçû avec toutes sortes de caresses & fort bien traité par le Gouverneur. Un jeune Seigneur Négre, nommé *Konde Amar-Pattay*, lui présenta un bœuf & quelques chevreaux, en l'assurant que le Roi apprendroit volontiers l'arrivée d'un Vaisseau de Blancs; c'est le nom que les Négres donnent aux Européens, & particuliérement aux Anglois.

Civilité d'un jeune Seigneur Négre.

Ce jeune homme venoit tous les jours au bord de la mer avec un petit cortége de gens à cheval, & ne cessa point de faire des civilités aux Anglois. Le 5 de Décembre, il se rendit à bord avec son train, qui s'étonna beaucoup d'une hardiesse dont on n'avoit guéres vû d'exemple. Il dit à Raynolds qu'un Courrier qu'il avoit envoyé au Roi étoit arrivé, avec des témoignages de la joye de ce Prince, qui voyoit volontiers les Anglois dans

ſes Etats, & qui étoit diſpoſé à leur accorder toutes ſortes de facilités pour le Commerce; que le Vaiſſeau de Raynolds étant le premier de la Nation Angloiſe qui fût arrivé ſur cette Côte, il étoit juſte qu'il y fût bien reçû; & que ceux qui y viendroient à l'avenir, y ſeroient toujours vûs du même œil. Zonde joignit à ce compliment de vives inſtances, pour engager le Capitaine à retourner au rivage, où il ſouhaitoit de ſerrer l'amitié par une nouvelle conference. Raynolds y conſentit; mais ce ne fut qu'après avoir donné à bord une fête très galante au Prince Négre. Il l'auroit même ſalué de toute ſon artillerie, ſi Zonde ne l'eût prié d'arrêter ſes Canoniers, dans l'admiration mêlée de frayeur que lui inſpiroit la ſeule vûe de ces terribles machines.

RAYNOLDS. 1591.

La nuit du 13 de Décembre, Raynolds leva l'ancre & ſe rendit le 14 à Porto d'Ally. Cette Ville eſt d'un autre Pays, dont le Roi nommé *Malek-Amar*, étoit fils de *Malek-Zamba*, Roi du Pays voiſin, & tenoit ſa Cour à une lieue & demie du Port. Auſſi-tôt que les Anglois furent entrés, le Gouverneur, proche parent de ce Monarque, vint à bord, pour y recevoir les droits établis, & donner la permiſſion du Commerce. Il demanda s'il n'y avoit aucun Portugais dans le Vaiſſeau, en ſe plaignant beaucoup des infidelités de cette Nation, & particuliérement de celles d'un certain *Franceſco Coſta*, Officier du Roi Dom Antoine, qui avoit ſouvent trompé le Roi Malek-Amar par de fauſſes promeſſes. Il ajoûta que les Eſpagnols & les Portugais avoient une mortelle averſion pour les Anglois; que *Pedro Gonzalez*, Officier Portugais, qui étoit venu à Porto d'Ally ſur un Vaiſſeau Anglois, commandé par *Richard Helley de Darmouth*, avoit annoncé aux Peuples de cette Côte que Raynolds & ſes gens étoient des fugitifs d'Angleterre, prêts d'arriver en Afrique pour exercer leurs pillages & leurs cruautés ſur les Négres & les Portugais, & que Thomas Daſſel avoit maſſacré Coſta dans un Vaiſſeau ſur lequel il venoit de la part de Dom Antoine avec de riches préſens pour Malek-Amar; que ſur ces odieuſes accuſations Gonzalez avoit demandé que les Anglois & toutes leurs marchandiſes fuſſent ſaiſis à l'arrivée de leur Vaiſſeau; mais que Malek-Amar avoit rejetté cette demande avec indignation, parce que l'experience lui avoit appris quelle étoit la bonne-foi des Portugais: enfin, que ce Prince avoit un regret extrême de la captivité & du meurtre de certains Anglois, dont il ne falloit accuſer que les Portugais & les Eſpagnols, qui avoient ſoulevé ſes Peuples par des impoſtures. Raynolds rendit graces au Gouverneur de ſes favorables intentions, & ne manqua pas de l'aſſurer que pour la fidélité dans les promeſſes il trouveroit toujours beaucoup de différence entre les Anglois & leurs accuſateurs. Il paya les droits ſans aucune conteſtation ſur la ſomme. Porto d'Ally étant le principal lieu du Commerce, il déclara au Gouverneur qu'il ſe propoſoit d'aller faire ſa cour à Malek-Amar, & lui offrir quelques préſens qu'il avoit apportés d'Angleterre. Les Facteurs du Vaiſſeau avoient pris cette réſolution de concert, dans la double vûe de faire honneur à leur Patrie, & de confirmer les Négres dans de ſi favorables diſpoſitions.

Les Anglois vont à Porto d'Ally.

Haine des Négres contre les Eſpagnols & les Portugais.

Les Anglois ſont trahis par les Portugais.

Pendant que Raynolds traitoit avec les Rois, la Pinace s'étoit rendue à *Joala*, dans les Etats de *Jokoel Lamiokeric*, où Daſſel avoit lié quelque commerce avec les Eſpagnols & les Portugais. Il y avoit trouvé, ſuivant les

RAYNOLDS. 1591.

Convention avec le Portugal.

Intrigue embarrassante pour les Anglois.

avis du Gouverneur de Port d'Ally, Pedro Gonzalez avec d'autres Marchands Anglois, ausquels il servoit de guide sur le Vaisseau de Richard Kelly. On ne sçauroit douter ici, que par un article de la paix avec l'Espagne, il ne fût stipulé entre les deux Couronnes, que les Anglois n'iroient point en Afrique, sans avoir un Portugais à bord, & que ce fût la violation de cet article qui porta bientôt l'Espagne à ne rien épargner pour la ruine de leur Commerce. Il doit paroître étrange que l'Histoire d'Angleterre n'offre aucune trace de cette convention; mais outre que les Espagnols y rappellerent souvent les Anglois, l'occasion que j'ai de faire ici cette remarque renaîtra dans plusieurs autres endroits des Relations suivantes, qui ne peuvent être soupçonnées d'erreur sur un point qui n'est pas fort honorable à l'Angleterre. Ainsi Kelly même, qui étoit dans les termes du Traité, devoit prendre Raynolds & ses gens, quoiqu'Anglois comme lui, sinon pour autant de Pyrates, du moins pour des rivaux incommodes, qui venoient partager sans droit les avantages de son commerce, & trouver moins étrange que Gonzalez cherchât si ardemment à leur nuire. De l'autre côté, Raynolds qui se trouvoit employé par une Compagnie autorisée de la Reine Elisabeth, & qui sçavoit sans doute que la Cour d'Angleterre vouloit secouer le joug du Traité, se plaignit avec raison de n'y pas trouver assez de facilité de la part des Espagnols & des Portugais. Mais si ses plaintes étoient justes, en prenant la regle de justice du zèle qu'il avoit pour l'execution des ordres de la Reine & pour les interêts de sa Compagnie; on sçut qu'il y avoit de l'exagération & même de la fausseté dans les reproches qu'il faisoit aux Sujets de la Couronne d'Espagne, puisqu'ils avoient alors un Traité, c'est-à-dire, des raisons beaucoup plus justes en elles-mêmes, pour soutenir leur conduite. Sans un éclaircissement si nécessaire, on trouveroit beaucoup d'obscurité dans le reste de cette Relation.

Perfidie d'un Portugais nommé Gonzalez.

Gonzalez n'ayant pû faire réussir ses desseins à Porto d'Ally, résolut, avec le consentement des Anglois mêmes qu'il avoit accompagnés, de perdre à Joala, Dassel & ses Compagnons, ou du moins de se saisir d'eux & de leur Pinace. Il avoit déja fait entrer dans son projet les principaux Négres, lorsque Dassel en fut informé par un Domestique Anglois de Kelly, à qui l'on n'avoit pû cacher cette conspiration. Il se hâta de quitter la Ville, pour remonter dans sa Pinace; & le hazard fit qu'en se rendant au rivage avec ses gens, il rencontra trois Portugais qu'il força de le suivre à bord. Là, s'étant plaint amerement de la trahison de Gonzalez, que ses Prisonniers mêmes ne purent desavoüer, il en renvoya deux à terre; & retenant le troisiéme, qui se nommoit *Villa-nova*, il déclara aux deux autres que pour obtenir la liberté de leur Compagnon, il falloit qu'ils trouvassent moyen, le jour suivant, de lui amener Pedro Gonzalez dans sa Pinace. Le pouvoir ou la volonté leur manqua pour cette entreprise. Mais Dassel apprit le même jour que dans le chagrin de voir son artifice éventé, Gonzalez avoit eu le crédit de faire partir à cheval tous les Portugais de la Ville de Joala, pour se saisir de Raynolds, qu'il croyoit encore à terre dans celle de Porto d'Ally. Cette nouvelle l'allarma d'autant plus, qu'il connoissoit l'inconstance des Négres, à qui les liqueurs fortes font changer aisément de résolution. Il partit aussitôt pour rejoindre son Collegue, & se fortifier par leur union contre toutes

ſortes de ſurpriſes. A peine l'eut-il rejoint, qu'il fut informé par les avis d'un de ſes gens, qui avoit été arrêté à Joala avec les marchandiſes qu'il avoit à terre, que Gonzalez étoit allé lui-même à Porto d'Ally pour ſe faire rendre Villa-nova. Raynolds ſe croyant aſſez fort pour braver ſes Ennemis, prit le parti de rentrer dans la Rade & de deſcendre avec une bonne eſcorte. Il demanda une Conférence, avec les principaux Négres, à laquelle quelques Eſpagnols aſſiſterent. Après une longue diſcuſſion, les Négres perſuadés de la trahiſon de Gonzalez, déclarerent qu'il méritoit la mort, ou quelque châtiment qui ſervît d'exemple. Les Portugais mêmes, qui ne ſe trouvoient pas les plus forts, reconnurent la juſtice de cette Sentence. Mais Raynolds & tous les Anglois demanderent ſa grace. Cependant il fut conduit à bord de la Pinace, & préſenté à Daſſel, pour lui faire de juſtes ſoumiſſions. Les Eſpagnols, qu'il avoit offenſés par quelques expreſſions libres contre la Cour d'Eſpagne, furent les plus ardens à l'humilier par leurs reproches; & ſans le ſecours des Anglois, peut-être auroit-il reçû quelque traitement plus dur des Négres ou des Eſpagnols. Villa-nova fut rendu; mais Gonzalez, après avoir demandé pardon à Daſſel, lui proteſta qu'il n'avoit rien fait que par des ordres particuliers de ſon Roi, qu'il avoit reçûs à Darmouth avant que de s'embarquer; que ce Prince étoit fort irrité de voir exercer aux Anglois le Commerce de Guinée ſans être accompagnés d'un Portugais, & que François de Coſta, alors Agent du Portugal à Londres, l'avoit chargé particuliérement d'arrêter en Guinée Daſſel & toutes ſes marchandiſes.

Raynolds. 1591.

Les Négres veulent qu'il ſoit puni de mort.

Les Anglois demandent grace pour lui.

Raynolds, pour ſe garantir d'une nouvelle inſulte, ſe détermina de l'avis de ſes gens, à garder Gonzales à bord juſqu'au départ du Vaiſſeau Anglois qui l'avoit amené; & faiſant valoir le droit de ſa commiſſion, il exigea du Capitaine Kelly, qu'après avoir terminé ſes affaires, il partiroit immédiatement avec ce dangereux Emiſſaire du Portugal. Les Négres applaudirent à cette réſolution, & la haute faveur qu'ils marquerent pour les Anglois, força les Eſpagnols & les Portugais à diſſimuler leur jalouſie. En effet la Nation de Malek Amar ſe trouvoit bien mieux du commerce de France & d'Angleterre que de celui du Portugal. Les Vaiſſeaux Anglois & François leur apportoient depuis long-tems du fer, de bonnes étoffes de laine, & d'autres marchandiſes utiles; au lieu que les Portugais accoutumés dans l'origine à ne leur fournir que des bagatelles, prétendoient ſoutenir cet uſage & s'attachoient continuellement à les tromper.

Ils le gardent à bord.

Dès le commencement de ces démêlés, Malek Amar avoit envoyé à Raynolds ſon Sécretaire & trois chevaux, pour le conduire à ſa Cour: mais quoiqu'on lui eût offert en même tems des Otages, les Facteurs lui repréſenterent qu'il étoit dangereux de s'éloigner du Vaiſſeau dans une conjoncture qui demandoit ſa préſence. Il ne laiſſa point de remettre au Sécretaire du Roi les préſens qu'il avoit deſtinés pour ce Prince, & deux Anglois qui entendoient quelque choſe au langage des Négres, furent nommés pour l'accompagner à ſon retour. Amar n'apprit point ſans indignation que des Etrangers qui exerçoient un commerce utile à ſes Etats, euſſent été outragés preſqu'à ſes yeux. Il fit déclarer par une proclamation publique que ceux qui entreprendroient de nuire aux Anglois dans toute l'étendue de ſon Domaine, ſoit Eſpagnols, Portugais ou Négres, ſeroient punis rigoureuſement, avec ordre à ſes Su-

Raynolds ſe déſie des Négres.

RAYNOLDS. 1591.

Leur bonne foi.

jets de ſecourir & de défendre une Nation qu'il vouloit protéger. En général les Négres de cette Côte ſont de meilleure foi que les Européens, & ſeroient même plus conſtans dans leurs promeſſes, ſi les liqueurs de l'Europe n'altéroient trop facilement leur raiſon & ne corrompoient la bonté naturelle de leur caractere.

Avanture d'un Portugais qui épouſe la fille d'un Roi Négre.

Les Eſpagnols & les Portugais n'ont aucun trafic ſur la Riviere de Senegal; mais on ignore par quelle avanture il s'en trouvoit un, nommé *Ganigoge*, qui demeuroit depuis long-tems ſur le bord de cette Riviere, & qui avoit épouſé la fille d'un Roi Négre. Il affectoit d'avoir oublié la langue & les uſages de ſa Patrie, juſqu'à demeurer ſans répondre lorſqu'on lui parloit Portugais. Il ne portoit point d'autre habillement que celui du Pays, & dans toutes ſes actions, il s'efforçoit d'imiter ceux dont il avoit embraſſé la vie & les uſages. La curioſité porta Raynolds à chercher l'occaſion de le voir; mais il ſe donna des mouvemens d'autant plus inutiles, que Ganigoge ayant appris ſon deſſein affecta de l'éviter. Il y a beaucoup d'apparence que la honte de ſa ſituation y contribuoit autant que le goût de la ſingularité.

Lieux où les Portugais & les Eſpagnols exercent le commerce.

Du côté de *Porto Dally* & de *Joala*, qui ſont les principaux lieux de cette Region pour le commerce, & vers *Kanton* & *Kaſſin* ſur la Riviere de Gambra, les Négres ſe ſont accoutumés à ſouffrir des Portugais & des Eſpagnols. Mais c'eſt depuis que ces deux Nations achetent des François & des Anglois le fer & les autres marchandiſes que ceux-ci tranſportent en Guinée, & qu'elles les préſentent pour échange au lieu des anciennes bagatelles dont les Habitans de ce Canton ſont entierement rebutés. Le commerce de cette Riviere eſt fort riche. Quoique les Portugais en ſoient ſi jaloux qu'ils employent toutes leurs forces à ſe le conſerver, il n'eſt pas permis indifféremment à tous les Particuliers de leur Nation de l'exercer dans le Pays. Les Gouverneurs de Mina & des autres Places qui ſont au long de cette Côte ont fixé des bornes au-delà deſquelles un ſimple Négociant ne peut remonter ſous peine de mort. Pour eux, ils envoyent dans divers tems de l'année leurs propres barques, juſqu'à certains lieux où elles trouvent de riches amas d'or. Le Portugal n'a fait élever des Châteaux & des Forts que ſur la Côte des Pays qui produiſent ce précieux métal. Les Sujets de cette Couronne ſont ainſi parvenus à s'y rendre ſi abſolument les maîtres, qu'en paix comme en guerre, les autres Nations ne peuvent s'en approcher pour le commerce de l'or, ſans ſe déclarer leurs ennemis.

Ils ne ſont point reçus aux autres lieux.

Dans les autres lieux où ils n'ont point de Forts, ils ne ſont reçus, comme les autres Marchands étrangers, qu'avec la permiſſion des Négres qui ont même établi des droits dont aucune Nation n'eſt diſpenſée. S'il s'y trouve des Portugais, la plupart ſont des criminels, bannis ou fugitifs, qui s'y ſont retirés comme dans un azile. Raynolds aſſure que toute l'eſpéce humaine n'a point de ſcélerats ſi lâches & ſi dangereux.



CHAPITRE XVIII.

Voyage du Chevalier Jean Burrough en 1592, pour ouvrir les Indes Orientales aux Anglois.

BURROUGH. 1592.

Ressentiment de la Reine Elisabeth.

A Juger des impressions que les plaintes de Raynolds firent sur la Reine Elisabeth par les mesures qu'elle prit aussi-tôt pour sa vengeance, il paroît qu'elle ressentit fort vivement l'insulte qu'il avoit reçu en Guinée, ou plutôt les obstacles qui l'avoient empêché de pousser plus loin son voyage. Elle fit équiper à son retour une Flotte de quinze Vaisseaux ; c'est-à-dire, pour en donner une idée plus juste, qu'elle joignit deux de ses Vaisseaux de guerre, le *Garland* & le *Foresight* à douze ou treize Marchands qui n'avoient attendu que l'arrivée de Raynolds pour se mettre en mer sur ses informations. Tandis qu'on étoit occupé de ces préparatifs, Sir Walter *Raleigh*, nommé pour commander la Flotte, monta sur le Garland, & se rendit à l'Ouest de l'Angleterre, sous prétexte d'y rassembler mille choses nécessaires à son voyage. Le vent devint si contraire à son retour, que la saison s'étant fort avancée, la Reine lui écrivit, non-seulement pour le rappeller, mais pour donner, à sa place, la conduite de la Flotte aux Chevaliers Burrough & Martin Frobisher. Cette lettre fut confiée à Frobisher, qui la remit à Raleigh le 7 de Mai. Celui-ci jugeant qu'il ne pouvoit perdre son emploi sans quelque tache pour son honneur, ou du moins sans nuire aux intérêts de quantité d'amis, qui lui avoient avancé des sommes considérables, feignit que la Cour lui laissoit le choix de quitter la Dignité de Vice-Amiral ou de la conserver, & montant sur la Flotte en cette qualité, il mit aussi-tôt à la voile.

Départ d'une Flotte Angloise.

Deux ou trois jours après, il rencontra quelques Vaisseaux Espagnols. La paix durant encore en Europe, il en aborda un qui appartenoit au Gouverneur de Calais, sur lequel il trouva un Gentilhomme Anglois, nommé Nevil Davies, qui avoit souffert pendant douze ans une rude captivité dans les cachots de l'Inquisition. Il apprit de lui, que l'accès des deux Indes seroit également difficile cette année, parce que le Roi d'Espagne informé de l'armement qui s'étoit fait en Angleterre, avoit envoyé ordre dans les Ports à tous les Vaisseaux Espagnols & Portugais de remettre leur départ à l'année suivante. Raleigh n'en fut pas plus refroidi pour son entreprise. Mais une tempête qui le surprit à la hauteur du Cap de Finistere, ayant dispersé ses Vaisseaux & submergé la plupart des Barques & des Pinaces, il eut besoin d'un espace assez long pour rassembler les débris de sa Flotte. Ce fut dans cet intervalle qu'il fut informé par quelques Barques Espagnoles que l'Amiral d'Espagne l'attendoit au Sud de ce Royaume pour observer sa navigation, & pour assurer celle d'une Flotte qui devoit partir incessamment des Isles Açores. Il forma sur cette nouvelle un Plan fort hardi : ce fut de diviser la sienne en deux parties & d'en laisser une sous le commandement de Frobisher, pour amuser l'Amiral Espagnol ; tandis qu'avec l'autre il iroit

Burrough commande la Flotte & prend des informations.

BURROUGH. 1592.

lui-même au devant des Caraques, qui étoient les Vaisseaux qu'on attendoit des Açores.

Il est difficile à comprendre comment deux Nations qui n'avoient encore aucun démêlé en Europe, étoient toujours disposées à se traiter en ennemis à la moindre concurrence de navigation & de commerce. Avant que la Flotte Angloise fut divisée, Raleigh rencontra sur la Côte d'Espagne un Vaisseau Basque de six cens tonneaux nommé le *Santa Clara*, qui fut pris après quelque résistance. Il étoit frété de toutes sortes de petits instrumens de fer, tels que des cloux, des crochets, des fers à cheval, des serrures, des verrouils, des socs de charrue &c. pour la somme de six ou sept mille livres sterling. Il fut envoyé droit en Angleterre; après quoi la Flotte s'approchant du Cap Saint Vincent, le Chevalier Burrough, Vice-Amiral de la seconde division, découvrit un autre Bâtiment auquel il donna long-tems la chasse & dont il se saisit enfin vers les Côtes méridionales. C'étoit un Flybot, dont le Capitaine lui apprit que le Roi d'Espagne avoit équippé une grande Flotte à Cadis & à San-Lucar. C'étoit effectivement le bruit public en Espagne; mais la véritable destination de cette Armée navale étoit de s'opposer au Chevalier Raleigh, dont on croioit que le dessein étoit de faire voile en Amérique, & sur-tout de favoriser l'arrivée des Caraques Orientales qu'on attendoit à chaque moment. Ensuite la Cour d'Espagne s'étant persuadée que si Raleigh alloit en Amérique, les Isles Açores & les Caraques seroient à couvert, elle avoit ordonné à Dom Alphonse de Bacan, son Amiral, de poursuivre & d'attaquer les Anglois de quelque côté qu'ils pussent tourner leurs voiles. L'événement montra bien-tôt que c'étoit la vérité, car à peine Burrough eut-il pris le Flybot, que pensant rejoindre sa Flotte, il apperçut vers la haute mer celle dE'spagne, qui s'étendoit pour lui couper le passage. Mais comme il montoit un excellent voilier, il évita par la fuite un péril si pressant.

Burrough se sépare avec son Escadre.

Il évite un grand péril.

Cependant il lui fut impossible de se rapprocher de ses Compagnons sur une Côte si bien gardée. Dans l'incertitude du lieu où il pourroit les rencontrer, il prit, suivant le projet de Raleigh, vers les Isles Açores, où le vent l'ayant bien-tôt conduit à la vûe de Saint-Michel, il observa de si près *Villa Franca*, qu'il distingua jusqu'aux Vaisseaux qui étoient à l'ancre dans le Port. Plusieurs petites Caravelles, qui s'y rendoient sans défiance, tomberent entre ses mains; mais il n'en put tirer aucune information.

Il arrive aux Isles de Flores.

En arrivant à *Flores* le 21 de Juin, il s'approcha du Rivage dans sa Chaloupe, accompagné seulement de trois ou quatre de ses Officiers. Les Habitans de Santa Cruz parurent aussi-tôt bien armés pour s'opposer à sa descente. Burrough qui n'avoit aucun dessein sur cette Ville, arbora un drapeau blanc. On lui répondit par le même signe. Alors les témoignages de paix & d'amitié commencerent de part & d'autre. On se donna mutuellement des Otages. Les Anglois eurent la liberté de se pourvoir d'eau fraîche & de toutes les provisions que l'Isle produit, avec celle de descendre à leur gré sur le rivage. Ils y apprirent qu'on n'attendoit cette année aucune Flotte de l'Ouest; mais que trois jours avant leur arrivée, on avoit vû passer une Caraque pour Lisbonne, & qu'elle étoit suivie de quatre autres qui n'avoient point encore paru. A cette nouvelle, Burrough se hâta de remonter à bord, & sans au-

tres forces que son Vaisseau, accompagné d'une Barque de Bristol d'environ soixante tonneaux, qui s'étoit jointe à lui dans cette mer, il alla au devant des Caraques à toutes voiles. Bien-tôt il en découvrit une, à laquelle deux autres Vaisseaux Anglois donnoient déja la chasse; mais un calme qui survint vers le soir arrêta tout d'un coup ses poursuites. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, il descendit dans sa Chaloupe & fit trois milles pour la reconnoître de près avec le secours des rames. Etant retourné à son Vaisseau, il se disposa pour l'attaque du lendemain. Mais une violente tempête, qui s'éleva pendant la nuit, les força tous de lever l'ancre. La confusion qui accompagne ces accidens, n'empêcha point Burrough d'observer toujours la Caraque. Le tems s'étant remis au matin, il l'apperçut près du rivage, & les Portugais empressés à transporter à terre tout ce qu'ils pouvoient décharger. Lorsqu'ils virent approcher les Anglois, ils mirent le feu à leur Bâtiment, & se retranchant à la portée du fusil, ils demeurerent dans cette situation, au nombre d'environ quatre cens hommes, pour tenir l'Ennemi écarté du rivage jusqu'à ce que la Caraque fût consumée.

Il attaque une Caraque & force les Espagnols.

Burrough, après avoir fait toutes ces observations, ne balança point à mettre à terre cent cinquante de ses hommes, dont une partie se jetta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ils dissiperent aisément quelques Compagnies qui étoient demeurées à la garde du rivage, & marchant avec résolution vers le retranchement, ils ne s'en approcherent que pour être témoins de la retraite des Espagnols. Tout ce que le feu avoit épargné devint la recompense du Vainqueur; mais il étoit échappé peu de richesses à l'ardeur des flammes. Entre quelques Prisonniers, il se trouva un Portugais, nommé Vincent Fonseca, Trésorier de la Caraque, & deux Etrangers, l'un Allemand, l'autre Hollandois, qu'il fallut menacer de la torture pour leur faire confesser la vérité. Ils avouerent enfin que dans l'espace d'environ quinze jours, il devoit arriver dans la même Isle trois Caraques beaucoup plus grandes; qu'il en étoit parti cinq de Goa, le *Buen Giesu*, la *Madre de Dios*, le *Saint-Bernard*, le *Saint Christophe* & la *Santa Cruz*, qui étoit celle que les Anglois venoient de forcer: que cette Flotte avoit reçu l'ordre exprès de ne pas toucher à Sainte-Helene, où toutes les Caraques des Indes Orientales ne manquoient point de passer pour s'y rafraîchir; & de s'arrêter plutôt à Angola, mais le moins qu'il seroit possible, parce qu'on n'ignoroit pas que les Anglois se disposoient à pousser leur navigation du côté de l'Est. Enfin que le dernier rendez-vous des cinq Caraques étoit dans l'Isle de Flores, où les mêmes ordres les obligeoient d'attendre une puissante Flotte qui devoit y venir d'Espagne pour les escorter jusqu'à Lisbonne.

Information qu'il tire des Prisonniers.

Cette explication suffisoit au Vice-Amiral Burrough pour régler ses résolutions. Les deux Vaisseaux Anglois qui avoient chassé la Caraque, s'étoient joints à lui. La Barque de Bristol, un Vaisseau de la Flotte de Raleigh, qui arriva le même jour, & deux autres Bâtimens nouvellement arrivés de l'Amérique sous la conduite des Capitaines Newport & Tomson, lui formoient un Escadre assez bien composée. Il assembla tous les Capitaines, pour leur proposer d'aller sous ses ordres au devant des Caraques. Ils y consentirent. *Sir Robert Croſſ*, qui les joignit le lendemain avec le *Foresight*, Vaisseau de guerre de Raleigh, applaudit au projet. Ils partirent ensemble; &

Les Anglois vont au devant de plusieurs riches Caraques.

BURROUGH. 1592.

s'arrêtant à six ou sept lieues à l'Ouest de Flores, ils se répandirent du Nord au Sud, chaque Vaisseau à deux lieues de l'autre ; de sorte que n'occupant pas moins de deux degrés dans leur ligne, ils se flatterent de découvrir tout ce qui se présenteroit sur la Mer dans un si long espace.

Ils rencontrent la Madre de Dios.

Ils demeurerent dans cette situation depuis le 29 de Juin jusqu'au 3 d'Août, que *Tomson*, Capitaine du *Dainty*, apperçut la Caraque la *Madre de Dios*, une des plus monstrueuses masses que le Portugal eut sur mer. Le Dainty, qui étoit excellent voilier, eût bien-tôt pris l'avance sur le reste de l'Escadre Angloise, & commença l'attaque par quelques volées de canon, qui incommoderent beaucoup les Portugais. Burrough arriva pour le seconder, avec le Capitaine *Newport*. Le combat continua quelque tems à la portée du mousquet, jusqu'à l'arrivée de *Sir Robert Croff*, que Burrough consulta sur le parti qu'il y avoit à prendre. Croff jugea que si l'on ne se hâtoit point d'aborder la Caraque, elle gagneroit infailliblement le Rivage, & s'y brûleroit comme la premiere. Sur cet avis, on jetta aussi-tôt le grapin. Mais les Portugais se défendant avec beaucoup de valeur, le Vaisseau de Burrough reçut un coup sous l'eau qui faillit de le faire couler à fond. Dans un danger si pressant, il pria Croff de se retirer afin qu'il pût aussi faire sa retraite. Ils tenoient si fortement tous deux à la Caraque, qu'ils ne parvinrent à se dégager qu'après beaucoup d'efforts.

La Caraque est attaquée & prise par les Anglois.

Tandis que Burrough s'occupoit aux réparations de son Bâtiment, Croff, qui voyoit la Caraque s'approcher de l'Isle, représenta vivement à ses Compagnons que si l'on ne retournoit sur le champ à l'abordage, il falloit renoncer à l'esperance de la prendre. Il eut des objections à vaincre & des craintes à combattre ; mais à la fin les exhortations rendirent le courage à ceux qui l'avoient perdu. Il s'approcha le premier, lorsque la Caraque commençoit à toucher au rivage. Tous les autres animés par son exemple, fondirent avec la même furie sur cette vaste machine. Ils y entrerent de toutes parts ; & les Portugais perdirent tant de monde par le seul feu de la mousqueterie, qu'ils se lasserent de leur résistance.

Burrough, qui avoit quitté son Vaisseau pour passer sur le *Foresight*, commença par faire désarmer tous les Prisonniers. Ensuite jettant les yeux à loisir sur sa conquête, il admira le plus grand Bâtiment qu'il eût jamais vû. Son attention fut troublée par le spectacle d'une infinité de blessés & de mourans, qui se traînoient sur les ponts, & qui imploroient la pitié des Vainqueurs. Il fit appeller tous les Chirurgiens de l'Escadre Angloise, & les chargea de distribuer leurs soins entre un si grand nombre de malheureux.

Mendoza Amiral des Caraques.

L'Amiral des Caraques qui montoit la Madre de Dios, étoit Dom Ferdinand de Mendoza, descendu des Mendozas d'Espagne, mais établi en Portugal où il s'étoit marié. Son âge étoit fort avancé, & sa fortune répondoit mal à son mérite, car avec l'avantage de la naissance, il étoit bien fait, d'une phisionomie agréable, & partagé fort heureusement de toutes les qualités de l'esprit. Dans plusieurs occasions où l'Espagne l'avoit employé contre les Mores, il avoit été deux fois prisonnier, & racheté deux fois par le Roi son maître. En revenant des Indes, dans un autre voyage, où il commandoit encore les Caraques, celle qu'il montoit avoit été jettée proche de Sofala sur des sables où elle s'étoit perdue ; & quoiqu'il se fût sauvé de la fureur des flots, il n'avoit pû éviter les mains des

Mores,

Mores, qui lui avoient fait souffrir un long & pénible esclavage. Le Roi d'Espagne le consideroit beaucoup, & cherchoit l'occasion de lui faire rétablir sa fortune. Il le nomma pour conduire, avec la qualité d'Amiral, la Flotte des Indes Orientales, qu'il auroit ramenée avec le même titre, si le Vice-Roi de Goa, qui revenoit en Portugal, & qui s'étoit embarqué dans le Bon-Jesus, n'eût pris le commandement géneral en vertu de sa dignité. Burrough plaignant les malheurs d'un homme de ce rang & de ce mérite, lui rendit la liberté avec la plus grande partie de ses gens, & lui fournit toutes les commodités nécessaires pour retourner dans sa Patrie.

BURROUGH. 1592.

Son mérite & ses avantures.

Tous les Anglois de l'Escadre sembloient s'attendre au pillage de la Caraque; mais Burrough qui vouloit rendre sa conquête plus utile, déclara qu'il en prenoit possession au nom de la Reine. Ensuite sur la revûe génerale qu'il fit de ce riche butin, il assura tout le monde qu'il y auroit de quoi récompenser les Soldats & satisfaire aux prétentions des Marchands. L'Auteur observe ici que la prise de ce Bâtiment fit pénétrer les Anglois dans tous les secrets du commerce des Indes, que le Portugal s'étoit toujours efforcé de cacher avec tant de soin; & que les conjectures qu'ils avoient formées sur toutes les Relations précédentes, furent changées en véritables lumieres, accompagnées d'une parfaite certitude.

De quelle utilité la Caraque fut aux Anglois.

La Caraque étoit d'environ dix-huit cens tonneaux, dont neuf cens consistoient en richesses de toutes sortes de genre. Le reste avoit été abandonné pour l'artillerie, qui étoit composée de trente-deux grosses pieces de fonte, pour les Passagers, qui étoient au nombre de six ou sept cens & pour les vivres dont on doit s'imaginer la quantité par celle des Passagers & par la longueur de la navigation. La liste des marchandises, qui fut publiée à Londres le 15 Septembre 1592, est un monument fort curieux de l'infortune des Portugais. Il n'y a point de trésors ni de commodités connues dans les Indes Orientales, qui ne fassent un article considérable. Toute la cargaison fut estimée, sans aucune exagération, à deux cens mille livres sterlings. Après l'avoir fait distribuer sur les dix Bâtimens de son Escadre, Burrough envoya la Caraque à Londres, en recommandant, pour la satisfaction de la Postérité, qu'on en tirât soigneusement le plan & toutes les dimensions. Sa longueur depuis le *Cap* jusqu'à *l'Arriere* étoit de cent soixante-six pieds. La plus grande largeur, au second des trois ponts, quarante six pieds dix pouces. En partant de Cochin, elle prenoit trente-un pieds d'eau; mais le voyage l'ayant beaucoup affoiblie, elle n'en prenoit plus que vingt-six à son arrivée à Darmouth. La quille avoit cent pieds de long; le grand mât cent vingt pieds, & dix de tour dans sa principale grosseur, &c. Enfin par le plan qui s'en conserve encore, il paroît que nous n'avons aujourd'hui, ni pour la guerre ni pour le commerce, aucun Bâtiment qui en approche. Le Roi d'Espagne régreta si amérement la *Santa Cruz* & la *Madre de Dios*, que sans écouter les excuses de son Amiral Dom Alphonse de Bacan, il le punit de sa négligence par la perte de son emploi. Les trois autres Caraques furent redevables à la tempête qui dispersa l'Escadre Angloise, & qui les fit arriver heureusement à Tercere.

Etat de la Caraque & sa description.

Regret que cette perte cause à l'Espagne.

Mais le même hazard fit tomber entre les mains du Capitaine White, à la hauteur de 36 degrés, deux Bâtimens Espagnols, dont la hardiesse à dé-

BURROUGH. 1592.

Autre combat entre les Anglois & les Espagnols.

ployer le pavillon d'Espagne lui avoit fait craindre d'abord que ce ne fût deux Vaisseaux de guerre. Cependant, comme il se trouvoit à la portée du canon, la crainte de ne pouvoir les éviter par la fuite, & l'envie de faire du moins acheter la victoire, lui fit prendre la résolution de les attaquer. Ils se mirent en ordre de bataille, à la longueur d'un cable l'un de l'autre. On se canonna pendant cinq heures avec toute la furie possible. L'Anglois reçut dans cette espace trente-deux boulets, tant dans ses mâts & ses voiles, que dans le corps du Navire, & plus de cinq cens balles de mousquets ou d'arquebuses. Enfin, jugeant par leur lenteur à s'approcher, qu'ils devoient être moins redoutables par le nombre des hommes que par la quantité de l'artillerie, il se détermina tout d'un coup à l'abordage. Les grapins furent jettés sur le plus gros, qui étoit un Vaisseau Basque; il se passa près d'une heure avant que White pût s'ouvrir le passage à la faveur de sa mousqueterie. Mais une partie de ses gens étant montés à bord, les Espagnols demanderent quartier, & le Capitaine Anglois fit cesser le carnage. L'autre Vaisseau avoit paru s'éloigner, pendant un combat si serré; mais c'étoit pour prendre l'avantage du vent, & venir aborder de son côté les Anglois, qu'il auroit mis entre deux feux. Il arriva trop tard, & son dessein ne servit qu'à hâter sa prise. White déja maître du Basque, sur lequel un petit nombre de ses gens suffisoient pour garder des Ennemis qu'il avoit fait desarmer, fit face à ceux qui revenoient sur lui avec le vent, & leur lâcha une bordée qui les mit dans le dernier desordre. Ils callerent aussi-tôt leurs voiles, pour se rendre sans résistance; & les Anglois furent obligés de leur prêter la main contre l'eau qui commençoit à les inonder par plusieurs voies. Leur nombre sur les deux Vaisseaux étoit fort inferieur à celui des Anglois; mais les maladies leur ayant enlevé une partie de leurs gens, ils n'avoient pas laissé de conserver toute la fierté qui convenoit à leur premiere force; & les deux Capitaines confesserent que dans l'esperance de prendre le Vaisseau Anglois, ils avoient déliberé entr'eux, dès le commencement du combat, s'ils le conduiroient à Lisbonne ou à San-Lucar.

Prise des Anglois.

White les fit venir tous deux sur son bord, & se contentant de faire passer à leur place deux Officiers Anglois, avec quelques Soldats, dans le nombre qu'il crut suffire pour assurer ses prises, il comptoit de faire continuer la manœuvre aux Matelots Espagnols, jusqu'en Angleterre, où il vouloit retourner directement. Mais il fut surpris d'entendre qu'on avoit fait jurer aux Matelots d'Espagne de ne pas mettre la main aux voiles pour le service des Anglois, & que liés par ce serment, ils protestoient que la mort même ne les forceroit pas de le violer. D'un autre côté, la prudence ne lui permettant point de faire passer tant de Prisonniers dans son bord, pour leur substituer une partie de ses gens, il fut obligé de recourir aux deux Capitaines Espagnols, & de se remettre sur eux du soin de faire agir leurs Matelots. Ainsi la religion de leur serment fut ménagée; mais à la faveur néanmoins d'une espece d'équivoque; car en recevant les ordres de la bouche de leurs Capitaines, ils ne travailloient pas moins pour le service de l'Angleterre.

Cargaison des deux prises.

Les deux prises étoient chargées de quatre cens caisses de vif-argent, scellées des armes de Castille & de Leon, & de cent muids de vin. Elles portoient aussi une autre sorte de richesses, qui ne pouvoit servir beaucoup à

la fortune des Anglois; c'étoit un prodigieux nombre de chapelets, d'Agnus, de Médailles, & dix balles de Missels & de Bréviaires. L'Auteur ajoûte que chaque quintal de vif-argent faisoit perdre au Roi d'Espagne un quintal d'argent solide, qui lui en devoit revenir des Mines du Pérou, dont les Chefs ont apparemment avec lui cette convention. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas mieux expliquée. A l'égard des Chapelets & des Agnus, &c. on conçoit que si le nombre étoit de deux millions soixante-douze mille, comme l'Auteur ne fait pas difficulté de l'assurer, & qu'il les faille compter à deux réaux piece, cette perte étoit encore fort considérable pour le Roi d'Espagne. Enfin, sans compter, dit-il, les Bréviaires & les Missels, cette prise montoit à plus de sept cens mille livres sterling. Il nous apprend aussi, sur le récit des deux Capitaines Espagnols, que les Chapelets, &c. étoient pour les Provinces de la nouvelle Espagne, de Jucatan, de Guatimala, de Honduras, & pour les Philippines. Le prix de deux réaux n'est point une supposition, car il étoit taxé sur les caisses qui contenoient ces instrumens de pieté.

BURROUGH. 1592.

Dépouilles Ecclésiastiques.

§. II.

Prise de plusieurs Vaisseaux Portugais, & de la Caraque Las cinque Llagas, *en 1593.*

SI l'on considere, avec l'Auteur de cet Ouvrage, les malheurs de l'Espagne & du Portugal dans la conduite de leurs Flottes d'Orient, & les avantages que l'Angleterre tiroit de ses pyrateries, comme autant de degrés qui devoient bientôt assurer aux Anglois l'entrée des Mers Orientales, on ne trouvera rien dans ce détail qui n'appartienne au sujet. La Relation de *Stephens* & le Voyage de *Lancaster* n'avoient point encore produit d'autre effet pour le Commerce de l'Angleterre aux grandes Indes, que de faire équiper tous les ans à Londres quantité de Vaisseaux, qui avoient pris inutilement cette route; mais les obstacles qui les en avoient éloignés se trouvoient compensés par les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais. Cet affoiblissement du principal Ennemi qui leur disputoit les droits du Commerce, devoit servir à lui en ouvrir insensiblement les voies; sans compter qu'elle en tiroit actuellement un profit si réel, que si le marché eût dépendu de son choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des Etablissemens dans les Indes, pourvû qu'elle eût conservé celui de prendre les Caraques & les riches Vaisseaux Portugais, dont le pillage valoit bien tous les profits du Commerce.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Reflexion sur l'état présent des Anglois.

Dans le cours de l'année 1593, le Comte de Cumberland, ce même Seigneur qui avoit déja fait gloire du nom de Corsaire, mit en mer de son propre bien & de celui de ses amis, trois Vaisseaux de la même grandeur, de la même force, & pourvûs de la même quantité d'hommes & de vivres. Officiers, Soldats & Matelots le nombre d'hommes montoit à cent quarante sur chaque Bâtiment. Les noms étoient le *Royal Exchange*, Amiral, le *Mayflower*, commandé par le Capitaine *Anthony*, & le *Samson*, par le Capitaine *Downton*, Historien du Voyage.

Flotte du Comte de Cumberland & son départ.

Ils ne partirent qu'au commencement de l'année suivante, avec tant de

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

secret dans leur dessein, qu'en mettant à la voile, les Chefs seuls en étoient informés. Ils dirigerent leur course vers la Côte d'Espagne ; mais s'étant avancés jusqu'au 43 degré, ils se séparerent le 24 d'Avril, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, avec ordre de l'Amiral, qui demeuroit au centre, de retourner vers lui la nuit suivante. Cette manœuvre supposoit quelque vûe d'importance. Cependant elle fut continuée pendant trois jours, sans autre effet que de se rejoindre chaque nuit. Mais, le 27, Anthony, Capitaine du Mayflower, parut accompagné d'une Pinace de 28 tonneaux, chargée de seize personnes, & de vins de Galice. Il s'en étoit rendu maître sans combat ; & s'étant contenté d'y faire passer quelques Soldats pour assurer sa prise, il avoit remis à la visiter après avoir rejoint l'Amiral. Il y a beaucoup d'apparence que la curiosité du Comte de Cumberland regardoit le dessein dont il faisoit encore mystere. Il interrogea successivement les seize Prisonniers. C'étoient des Portugais, partis de Viane en Portugal, pour Angola dans l'Afrique. Ce qu'il apprit d'eux ne l'ayant point satisfait, il étoit tenté de les renvoyer libres, après avoir accommodé ses trois Vaisseaux d'une partie de leurs vins. Ses gens lui représenterent qu'il devoit garder du moins un Portugais sur chaque Bâtiment ; non que la plûpart des Anglois n'entendissent assez cette Langue, mais pour les occasions où le besoin qu'ils pouvoient avoir de quelques rafraîchissemens dans les Colonies Portugaises ne trouvoit pas toujours beaucoup de faveur dans la bouche d'un Anglois. Ainsi l'Amiral ne se rendit à cette proposition que pour entrer dans des vûes d'une médiocre importance.

Position de la Flotte.

Prise des Anglois.

Informations qu'ils tirent des Prisonniers.

Cependant à peine les trois Portugais, qui furent choisis, se virent-ils condamnés à la soumission pour des Maîtres étrangers, que pensant à rendre leur servitude plus douce, ils découvrirent mille choses que les menaces n'avoient pû leur arracher. Celui qui étoit tombé dans l'Amiral apprit au Comte qu'on attendoit incessamment à Lisbonne une grande & riche Caraque, nommée *las cinque Llagas*, ou *les cinq Playes*, sans autre escorte que deux Vaisseaux de guerre, qui l'attendoient aux Isles Açores. On jugea par la satisfaction que le Comte fit éclater, que l'esperance de rencontrer ce Bâtiment étoit le but mysterieux de son voyage. Il déclara qu'ayant reçû le même avis à Londres, il n'avoit armé que dans cette esperance, & que depuis qu'il étoit en mer ses recherches n'avoient été que pour s'en procurer la confirmation. Trois Caravelles Portugaises, qu'il prit encore le jour suivant, semblerent moins le réjoüir que l'importuner, parce que ces petites expeditions retardoient ses desirs. Il arriva le 2 de Juin à la vûe de S. Michel. Le lendemain il envoya sa petite Pinace, qui étoit de vingt-quatre tonneaux, avec une Caravelle Portugaise qu'il avoit conservée pour les usages de sa Flotte, vers les Isles voisines, & sur-tout vers celle de Tercere, dans la vûe de ne laisser rien échapper à ses observations. Il leur donna ordre de le joindre à douze lieues de Fyal, Ouest-Sud-Ouest ; mais leur course fut inutile, elles ne purent retrouver la Flotte au tems marqué, & lorsque leur présence auroit été nécessaire.

Ils arrivent aux Açores.

L'Amiral dispersa ses trois Vaisseaux, suivant la méthode qu'il avoit observée sur les Côtes d'Espagne. Enfin, le 13 on apperçut la grande Caraque *las cinque Llagas*. Le Mayflower & le Samson furent près d'elle avant la

Ils découvrent la Caraque las Llagas.

nuit, & commencerent par lui lâcher chacun leur bordée. Ensuite tournant pour observer ses forces, ils examinerent soigneusement le côté le plus favorable pour l'aborder pendant la nuit. Elle disposoit pendant ce tems-là son artillerie. L'Amiral arriva malheureusement avec trop peu de précaution, & reçut sa premiere décharge, qui l'incommoda beaucoup. Tandis qu'il remédioit au desordre, le Mayflower & le Samson continuerent de faire jouer leurs batteries, jusqu'au retour de l'Amiral, qui ne reparut qu'à minuit. Aussi-tôt on proposa d'aller droit à l'abordage; mais le Capitaine Cave représenta fortement qu'il valoit mieux attendre le matin; & qu'alors chaque Vaisseau, après avoir fait de concert ses trois décharges, s'approcheroit chacun de son côté pour attacher le grapin. Ce conseil fut approuvé; mais, au matin, divers retardemens firent encore suspendre l'attaque jusqu'à dix heures.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Premiere attaque.

Il paroit par le détail de ce combat, qu'en arrivant aux Isles le Comte de Cumberland s'étoit dérobé soigneusement à la vûe des Portugais; sans quoi l'on ne concevroit pas que les deux Vaisseaux de guerre qui étoient à Tercere fussent demeurés dans l'inaction. L'Amiral aborda le premier au centre de la Caraque. Le Mayflower la prit à *l'arriere*, du côté de *bas-bord;* mais le brave Anthony, qui en étoit Capitaine, fut tué à la premiere approche; ce qui jetta tant de confusion parmi ses gens, que le Vaisseau, heurtant contre la poupe de la Caraque, fut mis par cet accident hors d'état de combattre. Ce fut du moins le prétexte qu'ils employerent pour se justifier. Le Samson aborda par l'*avant;* mais n'ayant point assez de place, son *arriere* se trouva contre le *flanc* de l'Amiral, & son *avant* contre l'*avant* de la Caraque.

Seconde attaque.

Dès les premiers coups, M. Cave, Capitaine de l'Amiral, fut blessé tout à la fois aux deux jambes, & n'ayant pû se remettre en état de faire ses fonctions, il n'y eut personne qui eut la hardiesse de prendre sa place. Le Samson se rapprocha du *flanc* de la Caraque; mais il eut dans le même instant six hommes tués; & ne voyant point dans l'Amiral toute l'ardeur qui devoit leur servir d'exemple, les autres jugerent à propos de se retirer, sans que rien fût capable de les faire retourner à l'assaut. Cependant quelques Soldats de l'Amiral se comporterent fort bien, & sembloient n'avoir besoin que d'un Chef pour succeder aux fonctions du Capitaine Cave. L'Auteur assure que leur Vaisseau, malgré l'atteinte qu'il avoit reçue la veille, ne manquoit de rien pour le combat. Mais les Portugais, remarquant sans peine que la vigueur de leurs Ennemis se relâchoit, se placerent avantageusement, & firent des barricades qui les mirent à couvert du feu de la mousqueterie. Ils lancerent en même tems sur les Anglois des feux d'artifice si bien composés, que plusieurs en furent brûlés sans pouvoir s'en garantir, & que l'embarras de les éteindre fit perdre aux autres la vûe & le soin du combat. Les balles & les dards qu'ils faisoient pleuvoir en même tems, acheverent d'ôter le courage aux Anglois. Ils se retirerent en desordre; & leur ressource fut de recommencer à quelque distance le jeu de leur artillerie.

Difficultés du combat.

Belle défense des Portugais.

Mais les mêmes feux qui leur avoient été si funestes, le devinrent bien plus aux auteurs de cette terrible invention. Les Artificiers dans le trouble du combat négligerent apparemment leur propre sûreté. Cette explication

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

est plus vraisemblable que celle de l'Auteur, qui attribue leur infortune à l'artillerie du Samson; car on ne conçoit pas qu'un seul boulet, comme il l'assure, pût enflammer un Bâtiment de la grosseur qu'il donne à la Caraque. De quelque maniere qu'on doive expliquer cet événement, bientôt le feu devint plus actif que tous les soins, & plus fort que tous les remedes. Il gagna toutes les parties de la Caraque; & la multitude de Passagers qu'elle avoit à bord rendant le desordre plus affreux, les Anglois qui étoient témoins d'un si triste spectacle, furent touchés de la plus vive compassion. Ils conçurent que dans le grand nombre de personnes qu'ils voyoient sauter dans la mer, en tendant les bras vers eux avec des cris lamentables, ils devoient apporter quelque discernement à les secourir. Ce fut un malheur extrême que la Pinace & la Caravelle ne fussent point encore arrivées. Les Chaloupes ne pouvoient suffire à tant de misérables; & l'ordre des Capitaines étant de faire quelque distinction des personnes, la difficulté même de ce choix causa la perte d'une infinité d'honnêtes gens. La Chaloupe du Samson tira des flots deux Gentilshommes d'une haute distinction, dont l'un, qui étoit fort âgé, se nommoit *Nunno Velo Pereyra.* Il avoit été Gouverneur de Mozambique & de Sofala; & le Vaisseau sur lequel il étoit parti pour retourner en Portugal ayant fait naufrage près du Cap de Bonne-Esperance, il avoit regagné par terre Mozambique, où il s'étoit embarqué sur la Caraque. L'autre, nommé *Bras Carrero*, avoit été Capitaine d'une Caraque qui avoit peri aussi sur les Côtes d'Afrique; & la même fortune l'attendoit sur celle où il étoit remonté. La Chaloupe du Samson sauva trois autres personnes d'un rang moins considérable. L'Amiral & le Mayflower rendirent le même service à deux femmes & à plusieurs hommes de différentes conditions. Mais tandis qu'on s'empressoit à secourir les autres, le feu ayant gagné les poudres fit sauter la Caraque en mille pieces, avec un fracas épouventable.

Le feu prend à la Caraque.

Déplorable sort des Portugais.

Malheurs de Velo Pereyra.

Ce malheur arriva le 14 de Juin 1593, à six lieues au Sud de Fyal & de Pico. Le petit nombre de Portugais qui furent sauvés raconterent que la raison qui les avoit empêché de se rendre, étoit que la Caraque & toute sa cargaison appartenoit au Roi. Le Capitaine qui avoit fondé l'esperance de sa fortune sur les recompenses ausquelles il s'attendoit, & qui aspiroit même à la Vice-Roiauté des Indes, avoit mieux aimé perir que de survivre à ses ambitieux projets. La Caraque étoit d'ailleurs en fort bon état, & capable de défense comme le meilleur Vaisseau de guerre. Elle avoit augmenté son artillerie à Mozambique, de celle de deux autres Caraques qui s'étoient brisées successivement sur cette Côte. Cependant les maladies qui s'étoient répandues dans l'Equipage, à Angola, où l'air est toujours fort mauvais, avoient réduits le nombre des Blancs à cent cinquante personnes. Mais celui des Négres montoit presqu'au double. Comme on ne manque point dans ces tristes accidens de grossir tout ce qui peut inspirer de la compassion, les Portugais peignirent avec les plus vives couleurs l'infortune de trois Dames, qui balançant entre la nécessité de périr par le feu ou de se précipiter dans la mer, avoient imploré par leurs cris des secours qu'elles ne devoient attendre de personne, & surprises enfin par les flammes, avoient été suffoquées & brûlées à la vûe d'une infinité de gens que leur propre péril rendoit comme insensibles au désastre d'autrui. Tous les Prisonniers qu'on retira de l'eau fu-

Raisonnemens sur la perte de la Caraque.

Trois Dames suffoquées.

rent mis à terre dans l'Isle de Fyal, à la reserve de *Velo Pereira* & *Bras Carrero*, qui furent conduits en Angleterre, & de quelques Négres d'une belle taille que l'Amiral garda pour son service.

CUMBERLAND. II. Voyage. 1593.

Quoique l'attaque des Anglois n'eût pas blessé les regles de la guerre, & qu'eux mêmes, ils eussent payé leur entreprise assez cher, l'Auteur ajoûte qu'après avoir causé inutilement la perte de tant de malheureux, ils ne devoient pas s'attendre aux faveurs du Ciel dans le reste de leur voyage. Cette réflexion est d'un Chrétien plus que d'un homme de mer. Mais il est vrai qu'ayant continué de croiser jusqu'à la fin du mois, ils rencontrerent le premier jour de Juin un autre Vaisseau Espagnol d'une si prodigieuse grosseur, qu'ils le prirent d'abord pour le *Saint Philippe*, Amiral d'Espagne. C'étoit encore une Caraque. Après l'avoir saluée de quelques volées de canon, ils la firent presser de se rendre. Mais la voyant disposée au combat, & la mort ou les blessures d'une partie de leurs Officiers ne leur donnant pas beaucoup de confiance à l'abordage, ils prirent le parti de se borner aux menaces. Le désordre de leurs trois Bâtimens leur fit perdre aussi la pensée d'aller plus loin. Ils s'arrêterent quelque tems aux environs de Flores & de Cuervo, pour attendre les Vaisseaux des Indes Occidentales. Cette ressource n'eut pas un succès plus heureux. Enfin les vivres commençant à leur manquer, & n'en pouvant esperer des Isles que par des voies qu'ils n'étoient plus en état de tenter, ils tournerent leurs voiles vers Plymouth, où ils arriverent le 28 du mois d'Août.

Les Anglois rencontrent une autre Caraque.

Ils la manquent.

Leur retour.

CHAPITRE XIX.

Voyage infortuné du Capitaine Benjamin Wood vers les Indes Orientales, en 1596.

WOOD. 1596.

MALGRE' tant de pertes que les Anglois avoient causées à l'Espagne & au Portugal, il falloit que ces deux Puissances réunies leur parussent bien redoutables puisque s'amusant à les braver sur des Mers ouvertes à tous les Vaisseaux de l'Europe, ils différoient encore à les chercher dans celle des Indes, c'est-à-dire, dans le lieu même qui excitoit leur jalousie & leur convoitise. Cependant il s'échappoit par intervalle quelques Marchands de Londres, qui s'exposoient à tous les risques d'une si dangereuse entreprise. En 1596, trois Vaisseaux, le *Bear*, le *Bearwhelp* & le *Benjamin*, équipés aux frais de Sir *Robert Dudley*, partirent sous le commandement du Capitaine *Benjamin Wood*. Les deux autres Capitaines étoient *Richard Allot* & *Thomas Bromfield*. Dans le dessein de pénetrer jusqu'à la Chine, ils avoient obtenu des Lettres de la Reine Elisabeth pour l'Empereur de cette vaste Région; mais la fortune seconda si mal leur courage, qu'ils périrent misérablement dans le cours de leur navigation. Les seules lumieres qu'on ait pû se procurer sur leur sort viennent d'une lettre au Roi d'Espagne, & à son Conseil des Indes, écrite par le Licentié *Alcazar de Villa Sennar*, Auditeur de la Cour Roiale de Saint-Domingue, Juge de la Commission à Porto Ricco,

Depart de trois Vaisseaux.

WOOD. 1596.

Eclairciſſement ſur leur ſort.

& Capitaine géneral de la nouvelle Andalouſie. Cette lettre dattée le 2 Octobre, fut interceptée dans ſon paſſage en Europe, & trouvée par *Purchas* entre les papiers de Hackluyt. Elle ne contient aucun éclairciſſement ſur le cours même du voyage, ni ſur les accidens qui conduiſirent à l'Oueſt des Vaiſſeaux qui avoient fait voile aux Indes Orientales, ni ſur la nature des maladies qui avoient réduit l'Equipage à quatre Matelots. Elle raconte ſeulement ce qui s'étoit paſſé lorſque ces quatre hommes avoient abordé au Port d'*Utias*.

Vol qu'ils font aux Portugais, maladie qu'ils en reçoivent.

Les trois Vaiſſeaux Anglois ayant rencontré, ſans qu'il paroiſſe en quel lieu, un Bâtiment Portugais qui revenoit de Goa, s'en étoient ſaiſis ſans réſiſtance. Ils y avoient trouvé un diamant d'une groſſeur extraordinaire, qui étoit deſtiné pour le Roi d'Eſpagne; de l'argent monnoyé, pour la paye d'une Garniſon frontiere; une grande quantité d'or & d'argent en poudre & en lingots; des pierreries & d'autres marchandiſes précieuſes, qu'ils avoient tranſportées ſoigneuſement ſur leurs propres bords. Mais en leur abandonnant leurs richeſſes, les Portugais leur avoient communiqué une fatale maladie, qui les avoit tous emportés ſucceſſivement, à la reſerve de quatre hommes; *Richard*, *David*, *Thomas* & *Georges*. Ces quatre malheureux ne ſuffiſant pas pour la conduite du moindre de leurs Vaiſſeaux, avoient pris le parti de ſe mettre dans une Chaloupe, avec des vivres & les plus précieuſes dépouilles des Portugais. Ils ignoroient eux-mêmes dans quelle mer ils avoient executé cette réſolution. Mais après avoir été long-tems le jouet des flots, ils avoient été jettés dans la petite Iſle d'*Utias* à trois lieues de Porto Ricco. Alcazar confeſſe que n'ayant pû tirer d'autres éclairciſſemens des Matelots Anglois, il ne peut rien ajoûter à ce préambule; mais il rend compte au Roi de ce qui s'étoit paſſé à ſes yeux & ſous ſon autorité.

Les quatre Anglois entrent dans la riviere d'Utias.

Les quatre Anglois entrerent dans la riviere d'Utias; &, ſans ſçavoir dans quel lieu du monde ils étoient, le mauvais état de leur Chaloupe les fit penſer d'abord à décharger leurs richeſſes ſur le rivage. Cette précaution étoit ſi néceſſaire, que la Chaloupe s'abîma preſqu'auſſi-tôt dans la riviere. Ils apperçurent un Pêcheur avec une petite Barque, dont ils ſe ſaiſirent; & comme les proviſions leur manquoient, ils s'en ſervirent pour envoyer George à Porto-Ricco. Dom Rodrigue de Fuentes étoit alors ſur le rivage avec cinq autres Eſpagnols. George, qui ne put éviter leur rencontre, fut obligé de leur apprendre ſon aventure, & le lieu où il avoit laiſſé ſes Compagnons. Ils s'y rendirent auſſi-tôt, dans une grande Barque, avec la précaution de faire garder George au rivage, & de prendre une Lettre de lui, par laquelle il conſeilloit à ſes Compagnons de ſe rendre volontairement. Dom Fuentes trouva bientôt les trois Anglois, & les tréſors qu'ils avoient ſauvés.

Cruelle friponnerie d'un Eſpagnol.

Il partagea leur argent avec les cinq Eſpagnols qui l'accompagnoient; mais il eut l'art de cacher les pierreries, l'or & d'autres choſes précieuſes, à l'exception de quelques balles de ſoye, & d'une certaine quantité de lingots d'argent, qu'ils réſolurent de faire paroître, pour donner quelque couleur au récit de leur hiſtoire. Les Eſpagnols paſſerent quelques jours à Utias dans une grande familiarité avec les Anglois: mais ſouhaitant à la fin d'enſevelir le ſecret de leur aventure, ils prirent le parti de les tuer. Richard & Daniel perirent ainſi par leurs mains. Thomas, plus heureux, trouva le moyen

moyen de fuir dans les Montagnes. Fuentes, étant retourné à Porto-Ricco, empoisonna Georges, & fit partir quelques Brigands pour le délivrer de Thomas. Ils le manquerent. Ce malheureux Fugitif se lassant bientôt de vivre dans une Isle déserte, eut la hardiesse de se livrer aux flots sur un simple tronc d'arbre, & vint se présenter ainsi devant Porto-Ricco, à la surprise extrême de tous ceux qui le virent arriver. S'étant fait connoître pour un Anglois, il porta ses plaintes au Juge de la Commission, mais il le trouva prévenu. Fuentes n'avoit pas manqué de donner un tour favorable à son avanture. Il avoit raconté au Gouverneur qu'ayant découvert dans l'Isle d'Utias quatre Anglois qui avoient refusé de se rendre, il en avoit tué trois, & qu'il leur avoit trouvé quelques marchandises dont il s'étoit saisi. Ses complices avoient attesté son récit avec serment. Cependant les accusations de l'Anglois, & la naïveté de ses plaintes, parurent capables de balancer leur témoignage. Ils furent arrêtés; & leurs contradictions servirent encore à les rendre suspects. Fuentes, quoique gardé par deux Soldats, trouva le moyen de rompre ses chaînes; il se retira sur la riviere de *Toa*, qui n'est qu'à deux lieues de Porto-Ricco, & soutenu par le crédit de sa famille, il demeura constamment dans cette retraite, presqu'à la vûe de la Ville.

Wood. 1595.

Etat d'un Anglois dans une Isle déserte.

Cependant la crainte du châtiment délia la langue à ses Compagnons. Ils confesserent ce qui leur étoit arrivé dès le premier moment. La mort des Anglois ne passa point pour un crime, parce que la guerre étant rallumée entre l'Espagne & l'Angleterre, le crédit de la famille de Fuentes les fit regarder comme des Ennemis tués dans une juste attaque. Mais leurs trésors venant d'un Vaisseau Portugais, devoient retourner au Trésor Royal, & cette prétention devint l'unique matiere du procès. Fuentes acheva de se mettre à couvert, en restituant une partie de l'argent qu'il s'étoit attribué, & faisant usage du reste pour corrompre un de ses principaux Juges. Mais il protesta toujours contre la déclaration du Matelot, qui nommoit entre ses dépouilles le gros diamant destiné pour le Roi, plusieurs autres pierreries, & quantité de poudre ou de lingots d'or. Dans cet intervalle, un de ses principaux complices trouva le moyen de s'échapper aussi de sa prison, & se sauva dans l'Eglise Cathedrale, d'où la Justice séculiere entreprit de le tirer. Cette difficulté fit la matiere d'un nouveau procès, qui traîna fort en longueur; ce qui n'empêcha point que les Prisonniers, pour n'avoir pû restituer, à l'exemple de Fuentes, ce qu'ils reconnoissoient avoir pris au préjudice du Roi, ne fussent condamnés à mort. Mais on ignore quel fut le dénouement des deux procès.

Le crime de Dom Fuentes se découvre.

Il se met à couvert du châtiment.

Alcazar écrivit en Espagne, pour informer de cette affaire la Cour & le Conseil des Indes; sa Lettre, comme je l'ai fait observer, fut prise avec le Vaisseau qui l'apportoit. Mais le Juge de Porto-Ricco ajoûtoit à son récit quelques circonstances qui ne regardent pas moins l'Angleterre, & qu'on seroit tenté de rapporter au Voyage du Capitaine Lancaster, si la datte des années pouvoit s'accorder. Il étoit arrivé depuis deux mois, dit Alcazar, un Vaisseau Anglois dans un lieu voisin de Porto-Ricco, qui, après y avoir passé quelques jours sans avoir été découvert par les Espagnols, avoit remis de même à la voile. Mais plusieurs Matelots avoient refusé de remonter à bord. Ils étoient restés sur le rivage, d'où ils avoient député deux d'entre

Autres circonstances du même fait.

WOOD. 1595.

eux à Porto-Ricco, pour offrir leurs ſervices aux Eſpagnols, en faiſant repréſenter qu'ils devoient être traités civilement, puiſque leurs offres étoient volontaires. Il ne paroît point en effet que le Gouverneur de Porto-Ricco les voulût punir comme des Pyrates, ni qu'il les regardât comme des Priſonniers de guerre; mais la plûpart étant hérétiques, il n'avoit reçu au ſervice du Roi d'Eſpagne que ceux qui faiſoient profeſſion de la Religion Romaine; & la difficulté tomboit ſur les autres, qui étoient au nombre de ſept. Alcazar demandoit au Conſeil des Indes quelle conduite on devoit tenir à l'égard des ſept Proteſtans, qu'on ne pouvoit traiter en Ennemis, & que leur Religion néanmoins rendoit trop odieux & trop ſuſpects pour les recevoir au nombre des Sujets de l'Eſpagne. Il n'expliquoit ni les raiſons qui les avoient portés à quitter leur Vaiſſeau, ni le nom & les vûes de leur Capitaine. Mais ce récit s'accorde parfaitement avec ce qu'on a lû dans la Relation de Lancaſter. La Réponſe du Conſeil des Indes à cette partie de la Lettre d'Alcazar, auroit été plus curieuſe que celle qui regarde Fuentes & les immunités Ecléſiaſtiques.

CHAPITRE XX.

Voyage du Pilote Davis aux Indes Orientales en 1598, ſur un Vaiſſeau Hollandois.

DAVIS. 1598.

LES Anglois ont regardé la Relation de *Davis* comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orientales, par les nouvelles lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par l'effet qu'elles eurent pour y réveiller l'eſperance & les deſirs. Davis avoit accepté, pour ſervir ſa Patrie, la qualité de Pilote ſur un Vaiſſeau Hollandois, qui partoit pour les Indes avec une Commiſſion du Comte *Maurice*. A ſon retour, il ſe hâta d'envoyer de Midelbourg en Zelande les Mémoires de ſon Voyage à Robert, Comte d'Eſſex, avec une Lettre dattée le premier d'Août 1599, que *Purchas* a ſoigneuſement conſervée. Il proteſte au Comte d'Eſſex que ſes Mémoires ne contiennent que ce qu'il a vû de ſes propres yeux; mais il lui promet que dans les entretiens qu'il ſe flatte d'avoir bientôt avec lui, il lui communiquera les informations qu'il s'eſt procurées, non-ſeulement ſur les forces & le commerce des Portugais dans les Indes Orientales, mais ſur le commerce des Nations de l'Inde entr'elles; qu'à l'égard des poſſeſſions du Portugal, il commenceroit par *Sofala*, qui eſt le premier Etabliſſement des Portugais au-delà du Cap de Bonne-Eſperance; qu'il continueroit de ſuite par *Mozambique*, *Ormuz*, *Diu*, *Goa*, *Coulan*, *Onor*, *Mangalor*, *Cochin*, *Columbo*, *Negapatan*, *Porto-Grande* dans le Royaume de Bengale, *Malaca*, *Macao* dans la Province de Canton à la Chine, & les Iſles *Moluques*. Il obſerve, pour le Commerce, qu'ils trafiquent à *Monomotapa*, à *Melinde*, à *Aden*, à *Cambaye*, ſur les Côtes de *Coromandel*, de *Balagnata* & d'*Orixa*; que le Commerce de *Guzarate* eſt fort conſidérable; que toutes ces Nations ont des Négocians à *Achin*, Ville de l'Iſle de *Sumatra*;

Mémoires de ce voyage adreſſés au Comte d'Eſſex.

Détail de Davis.

qu'il y a aussi des Arabes, & une Nation nommée *Rumos* (a), venue, dit-il, de la Mer rouge, qui exerce le Commerce à Achin depuis plusieurs siécles; qu'il y vient aussi des Chinois, qui l'ont traité fort civilement. Pour conclusion, il fait remarquer que les Portugais s'étoient efforcés jusqu'alors de dérober toutes ces connoissances aux autres Nations de l'Europe.

DAVIS. 1598.

Davis avoit fait entrer dans sa Lettre un alphabet de la Langue d'Achin, avec différens mots de la même Langue, en observant qu'elle s'écrit de gauche à droite, suivant l'usage des Hébreux. Il y parle aussi des Monnoyes du Pays, dont il envoyoit quelques pieces au Comte d'Essex; entr'autres, une piece d'or, nommé *Mas*, qui valoit environ neuf sols & demi d'Angleterre. Les autres étoient de plomb. Celle qu'il nomme *Kamas*, devoit être d'une valeur bien mince, puisqu'il en falloit seize cens pour faire un mas.

Alphabet de la langue d'Achin.

La Relation de Davis est quelquefois obscure; mais elle doit être considerée comme l'extrait d'un long Journal, qui n'existe plus, & qui avoit été composé sans doute à la hâte. On n'ose louer ses latitudes, car il semble que la plûpart ayant été prises à bord, il y a peu de fond à faire sur leur justesse; à la réserve néanmoins de deux ou trois, où l'on remarque qu'il n'a rien négligé. Il doit paroître fort étrange qu'il ne donne aucune observation sur Achin, quoique ce fût le principal objet de son Voyage, & qu'il y eût demeuré si long-tems.

Le *Lion* & la *Lionne*, deux Vaisseaux Hollandois, le premier de quatre cens tonneaux, avec cent vingt-trois hommes à bord, l'autre de deux cens cinquante tonneaux, avec cent hommes, partirent de Flessingue le 15 de Mars 1598. On doute si les Chefs de l'entreprise avoient quelque vûe déterminée pour le terme de leur navigation; mais c'étoient trois riches Marchands de Middelbourg, *Mushrom*, *Clark* & *Monass*, qui s'étoient proposé d'augmenter leur fortune par un nouveau Commerce, & qui avoient confié le principal Commandement de leur Flotte au Capitaine *Cornelius Houteman*, après l'avoir muni, contre toutes sortes de hazards, d'une Commission du Comte Maurice de Nassau.

Départ de deux Vaisseaux Hollandois.

Le 22, ils mouillerent à Torbay, sur la Côte Méridionale d'Angleterre, d'où ils remirent à la voile le 7 d'Avril; & dès le 20 ils arriverent à la vûe de Porto-Santo. Le 23 ils se trouverent à la hauteur de Palma, & le 30 à celle des Isles du Cap-Verd. Le premier de Mai ils relâcherent à Saint Nicolas, une de ces Isles, au 16 degré 16 minutes de latitude du Nord. Ils s'y arrêterent jusqu'au sept, pour renouveller leurs provisions. De-là se livrant à la fortune, qui les conduisoit, ils s'avancerent jusqu'au 7 degré de latitude du Sud, presqu'à la vûe des Côtes du Brésil. Mais les vents étant devenus si variables qu'il leur fut impossible de doubler le Cap Saint Augustin, ils prirent au Nord vers la petite Isle *Fernando Laronha*, au quatriéme degré de latitude du Sud. Ils y arriverent le quinze de Juin, & l'ancre fut

Route de la Flotte.

(a) Il faut entendre sous ce nom les Habitans de l'Egypte, qui ont fait partie de l'Empire Romain; comme l'Asie Mineure & d'autres Provinces, est appellée *Rum* par les Orientaux. De-là vient aussi que les Turcs sont nommés Rums, & non pas, comme Purchas l'a cru, de ce qu'ils sont en possession de Constantinople, qui a été nommée la nouvelle Rome; car le nom de Rum leur étoit donné comme à toutes ces Provinces avant qu'ils fussent maîtres de Constantinople.

DAVIS. 1598.

jettée au Nord de l'Isle, sur un fond de dix-huit brasses.

Isle de Fernando Laronha, délicieux séjour.

Cette Isle est d'une fertilité extrême. Il s'y trouve de l'eau excellente, avec une grande abondance de Vaches, de Chévres, de Porcs, de Poules, de Bled de Guinée, de Melons, d'oiseaux de mer & de Poisson de toute espece. Il n'y avoit pour Habitans que douze Négres, huit hommes & quatre femmes, que les Portugais y avoient laissés pour cultiver la terre. Depuis trois ans, aucun Vaisseau n'y avoit abordé. Davis représente le sort de ces douze Solitaires, au milieu de la paix & de l'abondance, comme un état digne d'envie, s'ils avoient été capables d'en connoître & d'en sentir les avantages. Les Matelots Hollandois n'y furent pas insensibles, puisqu'ils ne s'ennuierent point de les goûter pendant près d'un mois & demi. Ils partirent le 26 d'Août avec un vent Nord-Est, & le dernier jour du mois ils doublerent le Cap S. Augustin. Le 10 de Septembre, ils passerent des lieux dont ils avoient fort appréhendé le danger. Ce sont les bancs d'*Abrolhes*, qui sont fort loin dans la mer, vis-à-vis les Côtes du Brésil, à 21 degrés de latitude du Sud.

Baye de Saldanna.

Ils n'eurent point de plainte à faire du tems, jusqu'à la Baye de Saldanna, où ils tomberent le 11 de Décembre. Cette Baye est dix lieues au-dessous du Cap de Bonne-Esperance. Il n'y avoit point alors de lieu sur la même Côte où les rafraîchissemens s'offrissent avec plus de facilité & d'abondance. Il s'y trouve trois bonnes Rivieres. Le Commerce y étoit si avantageux avec les Habitans, que pour quelques cloux & pour un morceau de fer, qui ne valoit pas deux sols, on obtenoit d'eux un Mouton gras ou même un Bœuf. Davis remarque que les Bœufs y ont entre les épaules une masse de chair, comme les Chameaux l'ont sur le dos. Au lieu de laine, les Moutons ont une espece de crin, & leur queue est si épaisse & si grasse, qu'elle pese jusqu'à douze ou quatorze livres.

Habitans & animaux de cette Baye.

La couleur des Habitans est olivâtre, mais plus foncée que celle des Brésiliens. Ils ont les cheveux noirs & frisés, comme les Négres d'Angola ; mais ils ne sont pas circoncis. Leur visage est peint de diverses couleurs. Ils sont nuds, excepté vers la ceinture, où ils se couvrent d'une peau fort courte. Leur chaussure est une sorte de sandales, qni ne s'élevent point au-dessus du pied. La plûpart sont robustes, actifs & extrémement prompts à la course. Leur langage est mal articulé. Pour armes, ils ne connoissent que les dards. Ils sont sujets du grand Empereur de Monomotapa ; mais, dans l'éloignement où ils sont de sa Cour, avec si peu de liaison dans la forme du Gouvernement, leur dépendance n'est pas fort gênante. Leur sensibilité est extrême pour les injures. Quelques-uns d'entr'eux ayant été maltraités par les Hollandois, ils s'absenterent tous pendant trois jours, qu'ils employerent à répandre l'allarme, avec des feux dans toutes leurs Montagnes. Le quatriéme jour, ils revinrent avec quantité de bestiaux ; mais tandis que les Hollandois étoient occupés à les marchander, ils fondirent sur eux avec tant de furie, qu'ils en tuerent treize. Le Capitaine Houteman ne se crut point obligé de risquer sa vie pour vanger ses Matelots. Il leur envoya du Vaisseau, des épées, des piques & des mousquets, dont ils ne se trouverent pas plus disposés à faire usage. Un grand Dogue qu'ils avoient avec eux, & qu'ils voulurent lâcher sur les Sauvages, fit le rétif à son tour, comme s'il eût craint de faire honte à ses Maîtres, en marquant plus de courage. Il

Démêlé des Hollandois avec les Négres.

ne restoit qu'à lever l'ancre après cette fâcheuse aventure.

On partit le 27 ; & le dernier jour du mois, on doubla le Cap de Bonne-Esperance. Le 6 de Décembre, on doubla celui *das Agulhas*, qui forme la pointe la plus Méridionale d'Afrique. Il est à 35 dégrés de latitude du Sud, & l'Aiguille aimantée n'y reçoit aucune variation. Le 6 de Janvier 1599, on découvrit l'Isle de Madagascar, au-dessous du Cap *Romano*; mais n'ayant pû le doubler, on employa tout le reste du mois à gagner la Baye de Saint Augustin, vers le Sud-Ouest de l'Isle ; & l'on y jetta l'ancre le 3 de Février, à 33 degrés 50 minuttes.

Davis. 1599.

Isle de Madagascar.

On y relâche.

A l'arrivée des Vaisseaux Hollandois, quantité d'Insulaires se firent voir sur le rivage ; mais ils disparurent au premier mouvement qu'on fit pour débarquer. Leur effroi venoit de quelques insultes qu'ils avoient reçues peu de mois auparavant d'un Capitaine de Vaisseau, qui avoit fait lier un Négre à un poteau, & qui l'avoit tué à coups de fusil dans cette situation. Cependant après avoir refusé de s'approcher pendant sept jours, les caresses qu'on employa pour les gagner commencerent à faire plus d'impression sur eux. Ils amenerent quelques Vaches que les Hollandois acheterent ; mais ils se retirerent aussi-tôt. Ces Peuples ont le corps bien fait & robuste. Ils sont nuds. Leur couleur est celle du charbon le plus noir. Leur langage a des sons fort doux & fort agréables. Ils ont pour armes des demi-piques, garnies de fer, qu'ils entretiennent fort luisant. Le Pays est fertile. Il produit particuliérement beaucoup de tamarins, & une sorte de pois qui croît sur de grands arbres, & dont les cosses ont deux pieds de long. C'est une nourriture saine & de fort bon goût. L'Isle a des Caméleons en grand nombre.

Caractere des Habitans.

Pendant plus d'un mois qu'on passa dans cette Baye, il fut si difficile de s'y procurer de la viande, soit par le commerce des Habitans ou par la chasse, que les Hollandois en partirent affamés, après l'avoir nommée la Baye des Faméliques. Ils mirent à la voile le 14 de Mars. Le 29, ils arriverent aux Isles de Comorre, qui sont au nombre de cinq ; *Mayotta*, *Ausuame*, *Magliaglio*, *San-Christophoro* & *Spirito-Santo*. Leur position est entre douze & treize degrés de latitude du Sud. Houteman choisit celle de Mayotta, pour y aborder le 30, près d'une Ville dont les Habitans s'empresserent beaucoup de venir au devant de lui & de lui apporter des provisions. Ils l'inviterent à descendre sur le rivage. Le Roi de l'Isle vint l'y recevoir, avec un cortege fort galant, & trois timbales qui marchoient devant lui. Il étoit vêtu d'une longue robbe de soye brodée ; & toute sa suite ne portoit pas des habits moins riches, de la forme à peu près de ceux des Turcs. Après avoir fait une réception fort gracieuse au Capitaine Hollandois, ce Prince lui donna une Lettre de recommendation pour la Reine d'Ausuame ; car cette Isle étoit alors sans Roi.

On arrive aux Isles de Comorre, & l'on y est bien reçu.

La Flotte mouilla le 19 au Port (*a*) d'Ausuame, devant la Ville de *Demos*, dont les ruines annoncent son ancienne force & son ancienne grandeur. Ce qui reste forme encore une fort belle Ville. Toutes les maisons sont bâties de belles pierres, liées avec du ciment. La plus grande partie des murs est abattue ; mais les endroits qui subsistent sont d'une épaisseur extraordi-

Reine d'Ausuame & son Isle.

(*a*) D'autres écrivent *Ansuame*, *Auzoane*, & *Anjuan*. Les Anglois par corruption appellent cette Isle *Joanna*.

DAVIS.
1599.
Caractere des Habitans des Isles de Comore.

naire. La Reine ne fit point l'honneur aux Hollandois de les admettre à l'Audience, quoiqu'elle la donne publiquement à ses Sujets. Ils ne purent même trouver l'occasion de la voir; mais elle les fit traiter avec beaucoup de politesse & d'amitié. Les Habitans des Isles de Comorre sont noirs, leurs cheveux sont doux comme ceux des Indiens. Leur Religion est le Mahométisme. Il n'y a point de Nation voisine qui soit aussi guerriere, ni mieux armée. Ils ont l'épée, le poignard, des arcs, des fléches, des lances, des dards & des boucliers. Leurs Isles sont agréables & fertiles. Elles produisent du riz, des vaches, des moutons & des chévres; beaucoup de volaille, des cocos, des oranges, des citrons, & d'autres sortes de fruits. L'Auteur ne put être informé des autres richesses du Pays, quoiqu'il y trouvât des Marchands de l'Arabie & de l'Inde. Mais il remarqua que le Peuple étoit passionné pour le fer, les armes & le papier.

Isles Maldives.

Houteman fit lever l'ancre le 28. On traversa les Isles de *Mascarenhas*, sans craindre le danger des sables de *Almirante*; & la navigation n'ayant pas cessé d'être favorable, on tomba le 23 de Mai à la vûe des Isles *Maldives*. Ces Isles sont si basses, & si couvertes de cocos, que la perspective n'offre que de la verdure. Ayant jetté l'ancre à quelque distance, on vit passer quantité de Barques Indiennes, que rien ne put engager à s'approcher. Le Capitaine prit enfin le parti d'en faire arrêter une. Elle étoit fermée comme nos Bateaux couverts, & l'on y trouva un Gentilhomme Indien avec sa femme. Il étoit vêtu de toile très-fine, à la maniere des Turcs. Il portoit aux doigts plusieurs bagues précieuses. Sa physionomie étoit douce, sa contenance modeste, & son langage gracieux. Le Capitaine ne pouvant douter sur cette peinture que ce ne fût un homme de qualité, passa dans sa Barque, pour faire quelques civilités à son épouse. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la liberté de la voir. Elle se découvrit enfin le visage, sans se lever, & sans prononcer une parole. Houteman moins respectueux pour ses bijoux, ouvrit une caisse, dans laquelle il trouva quelques diamans & de l'ambre gris. L'Auteur ignore ce qui fut enlevé à la Dame Indienne; mais elle parut peu sensible à cette perte, & son mari laissa voir encore moins d'altération sur son visage. Il étoit noir & d'une taille médiocre. Davis ne put distinguer le nombre des Isles, mais il apprit qu'on en compte (*a*) onze mille.

Homme de qualité de cettre Isle que les Hollandois prennent avec sa femme.

Le 27, les Hollandois virent arriver à bord un Vieillard qui parloit un peu la Langue Portugaise. Il sembloit que la seule curiosité l'amenât; mais après avoir reçu quelques présens, dont l'esperance avoit été son premier motif, il offrit ses services au Capitaine pour lui servir de Pilote au travers des Isles. Il conduisit la Flotte par le véritable Canal, qui se nomme proprement *Maldivia*, à 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord. Là, Davis reconnut que l'Aiguille avoit 17 degrés Ouest de variation. Il étoit fort dangereux de manquer ce Canal, & sans cesse il y passe un grand nombre de Vaisseaux Indiens.

Canal des Maldives.

La Flotte Hollandoise tomba le 3 de Juin sur la Côte de l'Inde, au 8 degré 40 minutes de latitude du Nord. Après avoir rangé quelque temps le rivage, elle doubla le Cap de Comorin, d'où elle tourna droit vers Suma-

(*a*) C'est sans doute une erreur ou une exagération; mais il est vrai que le nombre des petites Isles est fort grand.

tra. Le 13, elle en découvrit les Côtes, au 5 degré 48 minutes de latitude; &, le 21, elle mouilla l'ancre au Port d'Achin, sur un fond de douze brasses.

Davis. 1599.

Les Hollandois arrivent à Achin.

Les Hollandois trouverent dans le Port d'Achin quelques Barques d'Arabie & de Pegu, qui venoient chercher du poivre; mais ils y virent avec moins de satisfaction trois ou quatre petits Bâtimens Portugais, dont l'arrivée récente leur parut de fort mauvais augure. Cette petite Flotte étoit commandée par *Dom Alphonse Vincent*, qui étoit parti de Malaca sur le bruit de leur Voyage, pour s'efforcer d'interrompre leur Commerce. Cependant les Habitans du lieu s'empresserent de les recevoir civilement. Les Officiers du Roi vinrent mesurer leurs Vaisseaux, & prendre le compte des hommes & de l'artillerie. Houteman fit partir avec eux deux de ses gens, avec les présens qu'il destinoit pour le Roi. C'étoit un miroir, un verre à boire & un bracelet de corail. Ce Prince renvoya les deux Députés, vêtus à la mode du Pays, avec des assurances de paix & d'amitié.

Premiere audiance que les Hollandois ont du Roi.

Cependant le lendemain, à minuit, le Roi fit demander aux Hollandois leur Capitaine, en leur envoyant un de ses Officiers pour otage. Houteman ne résista point à cette proposition. Il se présenta au Roi, qui le reçut avec beaucoup de douceur, & qui lui promit une liberté entiere pour son Commerce. Il joignit à cette promesse une faveur extraordinaire dans cette Cour. C'est le présent d'une sorte de poignard qui n'a ni garde, ni pommeau, mais dont la poignée est d'un métal précieux, orné de pierreries. La Loi condamne à mort ceux qui osent le porter sans l'avoir reçu du Roi. Celui qui est honoré de ce noble présent a le droit de prendre toutes sortes de vivres & de provisions sans rien payer, & de traiter tout le monde en Esclave. Houteman rapporta de la Ville un essai de poivre, & se loua beaucoup des bontés du Roi. Mais il apprit au petit nombre d'Anglois qu'il avoit à bord, que ce Prince lui avoit demandé s'il étoit de leur Nation, & qu'apprenant qu'il n'en étoit point, il s'étoit emporté à quelques discours peu favorables à l'Angleterre, jusqu'à dire qu'il auroit voulu pour mille pieces d'or que le Capitaine n'eût point amené un seul Anglois. Quelques jours après, les Facteurs de la Flotte descendirent à terre avec leurs marchandises, & se rendirent dans une maison que le Roi leur avoit fait préparer.

Exercice du commerce.

Pendant que le Commerce s'exerçoit mutuellement avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, le Capitaine continua de paroître assidument à la Cour, & d'y recevoir du Roi les mêmes caresses. Un jour ce Prince lui déclara que les Portugais n'épargnoient rien pour le perdre dans son esprit; mais lui promettant de ne pas lui ôter son amitié, il lui donna pour gage de sa parole une bourse remplie d'or. Dans cette occasion, il lui demanda encore s'il étoit vrai qu'il fût Anglois, comme les Portugais l'en avoient assuré. Houteman protesta qu'il ne l'étoit point; mais étant pressé d'avoüer du moins s'il n'avoit pas quelque Anglois sur sa Flotte, il répondit, pour éluder cette question, que s'il en avoit quelques-uns, c'étoient des Anglois qui avoient reçu leur éducation en Hollande. Le Roi lui dit qu'il avoit entendu parler de l'Angleterre, mais qu'il ne connoissoit point la Hollande; & pour comble de mortification, raconte l'Auteur, il ajoûta que malgré la haine qu'on lui avoit inspirée contre les Anglois, il souhaitoit de voir quelqu'un de cette Nation. Cet entretien finit par une proposition fort étrange,

Mauvaise opinion que le Roi d'Achin avoit des Anglois.

DAVIS. 1599.

que le Roi fit au Capitaine ; il lui demanda ſon aſſiſtance contte le Roi de *Jahor*, avec lequel il étoit en guerre, en lui promettant pour ce ſervice ſon entiere cargaiſon de poivre. Houteman, incertain de ce qu'il devoit répondre, ſe réduiſit à des proteſtations génerales de zèle & d'attachement.

Il ſe paſſa quelques jours, au bout deſquels le Roi parut mécontent qu'après la déclaration qu'il avoit faite au Capitaine, aucun Anglois ne ſe fût encore préſenté devant lui. En effet, Davis & Tomkins, les deux ſeuls Anglois qui fuſſent ſur la Flotte, y avoient été retenus juſqu'alors, ſous prétexte que les premiers diſcours du Roi devoient donner quelque défiance pour leur ſûreté. Mais Houteman s'étant apperçu que la Cour ſe refroidiſſoit pour lui, juſqu'à le ſoupçonner de vouloir partir ſecretement, pour ſe délivrer de l'engagement où il étoit entré avec le Roi, ſe hâta de conduire Davis au Palais.

Davis eſt demandé par le Roi.

A la vérité ce Prince mit beaucoup de reſerve & de froideur dans ſon premier accueil. Il parloit aſſez bien la langue Portugaiſe, qui étoit familiere à Davis. La converſation dura quelque tems ſans s'échauffer beaucoup ; mais Davis ayant rappellé toutes les forces de ſon eſprit pour la rendre agréable & intéreſſante, elle fit tant d'impreſſion ſur le Roi, qu'après l'avoir prolongée plus d'une heure, il fit appeller ſon *Scha Bander*, qui revêtit Davis par ſon ordre d'une robe de toile des Indes, lui ceignit la tête d'un linge roulé, & lui mit une écharpe brodée d'or. On lui offrit enſuite des rafraîchiſſemens, & le Roi lui fit l'honneur de boire un vers d'eau de vie à ſa ſanté. La vaiſſelle étoit d'or ou de porcelaine ; mais il fallut manger à terre & ſans serviétes, ſuivant l'uſage du Pays. La converſation continua ſur l'Angleterre, ſur la Reine & ſon Miniſtre, & particuliérement ſur la guerre des Anglois contre l'Eſpagne, dont le Roi marqua d'autant plus de ſurpriſe & d'admiration, que juſqu'alors il avoit regardé le Roi d'Eſpagne comme le Monarque abſolu de toute l'Europe.

Faveurs qu'il reçoit de ce Prince.

Le lendemain Davis reçut une nouvelle invitation pour retourner à la Cour. On le fit monter ſur un élephant, & quelques Officiers nommé par le Roi, lui firent voir la Ville & les cours du Palais ſur cette monture. Cette promenade fut ſuivie d'un feſtin où l'on but & l'on mangea exceſſivement. Le même jour, il rencontra un Marchand Chinois qui parloit fort bien la Langue Eſpagnole, & de qui il tira diverſes informations d'importance. La Ville eſt remplie de Négocians étrangers, de la Chine, de l'Arabie, de Guzarate, de Bengale, de Pegu, & d'un grand nombre de Portugais. Chaque Nation a ſon quartier. Mais le Capitaine Hollandois ne goûta point cette liaiſon de Davis avec un Chinois, & lui ordonna de retourner à bord.

Marchands étrangers établis à Achin.

Houteman s'étoit déterminé, de l'avis de ſon Conſeil, à donner au Roi le ſecours qu'il avoit demandé contre ſes Ennemis ; avec la réſolution néanmoins de ne pas trop s'engager dans une guerre qui touchoit ſi peu les Hollandois, & d'attendre même que ce Prince renouvellât ſes inſtances. Le premier de Septembre, il vit arriver à bord un Officier qui le preſſa de diſpoſer ſes gens & ſon artillerie, pour aller battre la Ville de Jahor. Mais on ne s'imagineroit pas que ce projet n'étoit qu'un artifice ; & qu'après avoir traité ſi favorablement les Hollandois, le Roi d'Achin ne penſoit qu'à les faire égorger. L'Auteur n'explique point ce qui avoit été capable d'alterer ſubitement

Artifice du Roi d'Achin.

subitement les dispositions de la Cour ; mais il laisse entrevoir que la Flotte de Hollande, s'étant bornée au commerce, sans avoir donné le moindre sujet de mécontentement aux Indiens, on ne peut attribuer ce changement qu'aux pratiques secretes des Portugais.

Davis. 1599.

Les Officiers du Roi pour mieux déguiser leur trahison, firent sortir de la riviere tous les Bâtimens & les Pares du Pays, chargés de Soldats armés, qui devoient servir comme de guides aux deux Vaisseaux de Hollande. Dans le mouvement de ces préparatifs, le Secretaire du Roi, & le Scha Bandar se rendirent sur les deux bords Hollandois avec un cortége de Soldats bien armés, sous prétexte d'y traiter l'Equipage avant que de partir pour la guerre. Ils y avoient fait porter en effet toutes sortes de rafraîchissemens, mais sur-tout une liqueur du Pays, qui, par le mélange d'une certaine semence, a la force de troubler presque tout d'un coup l'imagination jusqu'à faire voir les objets tout différens de ce qu'ils sont en eux-mêmes, & qui devient un poison mortel lorsqu'elle est prise avec excès. Malgré la confiance établie sur tant de témoignages de paix & d'amitié, une juste prudence fit prendre aux Hollandois la précaution de s'armer. Cependant leurs soupçons ne tombant point sur la liqueur, ils en burent avidement. Lorsqu'elle eut commencé à produire son effet, les Indiens, sur un signal qu'ils se donnerent des deux Vaisseaux, tirerent leurs armes, & firent main-basse sur tout ce qui étoit autour d'eux. Le Capitaine Hollandois, & plusieurs autres furent tués dans cette attaque imprévue. Tout le reste auroit eu le même sort, si la grandeur du péril n'eût dissipé les vapeurs de l'yvresse dans ceux du moins qui avoient bû avec plus de ménagement. Davis & Tomkins furent du nombre, avec un François qui étoit aussi de la Flotte. Ils exciterent les autres par les reproches de l'honneur & par la considération du danger. Les Indiens surpris de leur voir reprendre leur sang froid & leurs forces, n'entreprirent point de resister, & firent voir au contraire par leur fuite, que la lâcheté accompagne toujours la trahison. Ceux qui ne purent gagner leurs Barques furent tués sur les ponts ou précipités dans l'eau. Le Secretaire & le Scha Bandar périrent des premiers. Davis ayant fait couper aussi-tôt les cables de son Vaisseau s'approcha de l'autre, où les Hollandois avoient été beaucoup plus maltraités ; & faisant jouer aussi-tôt son artillerie, il jetta tant de consternation parmi les Indiens qui osoient encore attaquer ou se défendre, qu'ils se jetterent tous dans les flots, sans que les Soldats armés qu'ils avoient dans leurs Pares, eussent la hardiesse de s'avancer pour les secourir. Ce fut une consolation pour les Hollandois de voir leurs ennemis fuir à la nage, & la plupart périr en fuyant, des coups de mousquets qu'on leur tiroit des deux bords. Un Indien, qui s'étoit caché dans le tumulte, sortit tout d'un coup de sa retraite, pour se jetter apparemment dans les flots, & rencontrant Tomkins, il le blessa dangereusement; mais tandis qu'ils luttoient ensemble, Davis, qui survint, tua le perfide d'un coup d'épée.

Trahison contre les Hollandois.

Massacre des Hollandois.

Ils se sauvent du péril.

Le Roi d'Achin s'étoit cru si sûr du succès de sa trahison, qu'il étoit venu sur le rivage pour jouir du spectacle. Sa fureur fut égale à sa honte en voyant fuir ses gens, & ses esperances renversées. Il fit couper la tête sur le champ à tous les Hollandois qui étoient à terre, n'en exceptant que huit, qui furent réservés pour l'esclavage en faveur de leur jeunesse & de leur taille. Toutes

Le Roi d'Achin fait couper la tête à plusieurs Hollandois.

DAVIS. 1599.

les marchandises qui avoient été transportées à terre, celles que les Facteurs avoient achetées des Habitans & qu'on n'avoit point encore eu le tems de charger sur les deux Vaisseaux. La Pinace & une Chaloupe, qui étoient au rivage sans Matelots pour les garder, tomberent entre les mains des Ennemis. Il périt dans cette occasion soixante-huit Hollandois, en y comprenant le Capitaine & ceux qui reçurent la mort à terre par l'ordre du Roi. Les deux Vaisseaux sortirent aussi-tôt du Port, moins par la crainte des Indiens, qui n'oserent s'en approcher, que par celle des Portugais, qui avoient observé tranquillement jusqu'alors quel seroit le succès de leurs intrigues. Ils ne firent aucun mouvement pour troubler la retraite des Hollandois; assez contens sans doute de leur avoir causé tant d'inquiétude, & de leur avoir ôté l'esperance de pouvoir retourner dans cette Cour.

Cargaison des Hollandois.

Houteman, pendant le séjour qu'il y avoit fait, n'avoit pas laissé de charger cent quarante tonneaux de poivre; ce qui confirme encore que les dispositions du Roi avoient d'abord été favorables, & qu'elles n'avoient changé par les mauvaises impressions dont on l'avoit rempli. Dans le peu de jours que Davis avoit passé parmi les Indiens, il s'étoit attaché à connoître le Pays. L'Isle de Sumatra est riche & fertile. Elle produit quantité d'excellens fruits, & du bois excellent pour la construction des Vaisseaux; mais elle n'a pas d'autre grain que le riz, dont les Habitans font leur pain. Il s'y trouve des mines d'or & de cuivre, des baumes précieux, des gommes, des rubis, des saphirs, quantité d'indigo & d'autres biens d'un grand prix. Le poivre y est en si grande abondance, qu'il fournit tous les ans à la cargaison de vingt Vaisseaux, & qu'on en tireroit beaucoup davantage si l'industrie des Habitans répondoit à la fertilité du Pays. Il croît comme le houblon, d'une racine qui se plante, & qui s'éléve à l'appui d'une longue perche, autour de laquelle il s'entortille. Le fruit pend en grappes de trois pouces de longueur, & d'un pouce de grosseur, Chaque grappe porte environ quarante grains. Outre les mineraux & les végetaux, l'Isle de Sumatra est remplie d'animaux utiles, tels que le cheval, le bœuf, la chévre, le porc, l'élephant & le bufle, qui est employé à labourer la terre. L'air d'ailleurs y est sain & tempéré. Une douce rosée & des pluies fécondes y sont des présens réguliers de la nature.

Productions de l'Isle de Sumatra.

Etat de cette Isle & sa division.

L'Isle est divisée en quatre Royaumes, *Achin*, *Pidor*, *Manankabo*, & *Aru*. Les trois derniers sont Tributaires d'Achin; mais le Roi d'Aru, appuié de celui de *Jahor*, avoit secoué le joug de la soumission. Davis n'entendit parler que de cinq Villes principales, *Achin*, *Pidor*, *Pasem* ou *Pisan*, *Daja*, & *Manankabo*. La situation d'Achin est dans un bois, dont la Ville est si couverte, qu'on ne l'apperçoit qu'en y entrant. Elle est fort grande, mais sans ordre & sans uniformité. Les maisons y sont bâties sur des piliers de huit ou neuf pieds de haut; les murs & les toits ne sont que de bois, revétu de nattes. Le nombre des Habitans est si grand, que les principales rues & les marchés paroissent tous les jours autant de foire. On se plaint du Port, dont l'entrée n'a pas plus de six brasses de fond; quoiqu'on trouve ensuite vis-à-vis du Château un fort beau bassin, où les Vaisseaux peuvent être à l'ancre sur dix-huit brasses. Ce Château est une des plus étranges Forteresses du monde. Il consiste dans un terre-plain flanqué de murs, sans aucune autre fortification.

Situation d'Achin,

Le Roi d'Achin se nommoit *Sultan Aladin*. On ne lui donnoit pas moins de cent ans. Sa santé paroissoit encore admirable, mais il étoit d'une grosseur excessive. Dans son origine il avoit exercé le métier de Pêcheur. Sa valeur & sa conduite l'avoient élevé par degrés, sous le régne précédent, à la dignité d'Amiral; & ses services, dans une guerre importante, le rendirent si cher au Roi, que ce Prince lui fit épouser une de ses plus proches parentes. L'héritage de la Couronne devoit tomber sur une Princesse, fille unique du Roi. Elle fut mariée au Roi de Jahor, de qui elle eut un Fils, qui fut envoyé à Achin pour y être élevé par son grand-Pere maternel. Après la mort de ce vieux Monarque, l'Amiral qui commandoit alors toutes les forces de l'Etat par mer & par terre, prit le jeune Prince sous sa protection. La noblesse ayant entrepris de s'y opposer, il fit donner la mort à mille des principaux Seigneurs, à la place desquels il substitua des gens de la plus basse extraction. Alors son ambition ne connut plus de bornes. Il massacra l'Héritier du Trône, & se fit proclamer Roi par le droit de sa femme. Depuis plus de vingt ans il étoit en guerre contre le Roi de Jahor, pour soutenir son usurpation.

Davis. 1599.

Fortune du Roi d'Achin.

Son Palais est situé à un demi-mille de la Ville, sur le bord de la Riviere. Il est bâti comme les autres maisons, mais il s'éleve beaucoup plus. On traverse trois grandes cours, pour arriver à l'apartement du Roi. Ce Prince reçoit ses sujets sans en être vû. Il les voit, leur parle & reçoit leurs plaintes ou leurs prieres; mais il leur accorde rarement la faveur de le voir à découvert. Les murs du Palais sont couverts de nattes. Cependant on les tend quelquefois de drap d'or, ou de velours, ou de damas. Le Roi, & tous ceux qui paroissent devant lui, sont assis à terre les jambes croisées, comme nos Tailleurs. Il porte quatre poignards enrichis de diamans, deux par devant & deux par derriere, & un cimeterre appuié sur le genou. Environ quarante femmes, qui sont continuellement derriere lui, s'occupent, les unes à le rafraîchir avec des éventails, d'autres à lui essuier le visage avec des mouchoirs, d'autres à lui présenter de l'eau de vie ou d'autres liqueurs, d'autres, à chanter des chansons fort agréables.

Son Palais & son faste.

La passion dominante du Roi étoit de boire & de manger. Il passoit à table les jours & les nuits; & lorsqu'il avoit l'estomac rempli, il prenoit du bétel. (*a*) Cette drogue qui est fort en usage dans les Indes Orientales excite beaucoup à cracher & renouvelle vivement l'appétit. Dans la même vûe, il alloit se baigner souvent dans la Riviere, où il avoit fait préparer un lieu particulier pour son usage. Le bétel sert aussi à rendre les dents noires, & c'est une beauté parmi les Indiens

Passions de ce Prince.

Betel & son usage.

Une marque de respect à laquelle on est obligé en s'approchant du Roi, c'est de se mettre les jambes & les pieds nuds, en ôtant ses bas & ses sandales à la porte de sa chambre. On s'avance ensuite les bras levés, & les mains jointes au dessus de la tête, en baissant le corps, & prononçant le mot *doulat;* après quoi l'on s'assied, les jambes croisées, sans aucune autre céremonie. Les plaisirs du Roi consistent, avec ceux de la table, à vivre au mi-

Cérémonies d'Achin.

(*a*) La maniere d'accommoder cette drogue est de prendre des feuilles de Bétel, dont on enveloppe un morceau de noix d'Areka, l'ayant saupoudré auparavant de poudre de chaux de coquille, & on le mâche ensuite.

DAVIS. 1599.

lieu de ses femmes & à voir des combats de cocqs. A son exemple, ses sujets font leurs délices des mêmes amusemens.

Gouvernement.

L'Etat est gouverné par cinq principaux Ministres, avec leurs Officiers inferieurs, ausquels sont joints le Sécretaire & quatre *Scha Bandars*. L'autorité du Roi est si despotique, qu'il est le maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets. Les châtimens ordinaires de sa justice, sont de faire couper les pieds & les mains aux Criminels, ou de les bannir dans une Isle, nommée *Polouay*. Ceux qu'il condamne à mort sont empalés, ou déchirés par les éléphans. Outre les Prisonniers qui sont enfermés dans des cachots, il y en a toujours un grand nombre qui jouissent de la liberté de marcher dans la Ville avec les fers aux mains.

Femmes du Pays.

Les femmes du Roi sont presque l'unique Conseil de ce Prince. D'un grand nombre de belles Indiennes qui portent ce titre, il y en a trois ausquelles il est lié par des céremonies de Religion, & toutes les autres ne sont que des Concubines. Elles sont gardées dans des lieux où les yeux des hommes ne pénétrent jamais. Outres celles qu'il a le pouvoir de choisir dans ses propres Etats, les Marchands Arabes lui aménent des Esclaves de tous les Pays où s'étend leur commerce. Ainsi toutes les Nations de l'Orient servent à l'entretien de son incontinence, & les sommes qu'il y employe ne sont pas une des moindres dépenses de l'Etat. La modestie & la soumission sont des vertus si nécessaires pour celles qui ont une fois l'honneur de lui plaire, qu'une faute legere est quelquefois punie de mort. Ainsi ce qui sembleroit devoir servir à les rendre plus libres & plus indépendantes, ne fait qu'augmenter leur servitude. Une Esclave ne peut être reçue parmi les Concubines du Roi, si elle a été exposée en vente à d'autres yeux que les siens, & le Marchand qui oseroit la présenter seroit puni de mort. Bien moins peut-elle aspirer à la qualité de Reine, ou de femme avec les céremonies de la Loi. On comptoit entre les actions tyranniques du Sultan Aladin, de s'être fait amener par un Seigneur de sa Cour une belle Esclave dont on lui avoit vanté les charmes. Il prit pour elle une vive passion, quoiqu'elle eût servi pendant quelques années aux plaisirs d'un autre, & le regret de ne l'avoir pas eu dans sa fleur alluma si furieusement sa jalousie, qu'il fit donner la mort à celui qui s'en étoit privé pour lui plaire. Ensuite le dégoût ayant suivi de près cette brutale passion, il fit mourir aussi l'Esclave pour la punir de l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui.

Esclaves concubines.

Leurs occupations, & sort de leurs enfans.

L'occupation des femmes, dans leur retraite, est d'apprendre le chant, la danse, & d'autres exercices qui peuvent les rendre agréables à leur Tyran. Leurs enfans sont élevés loin d'elles, sans avoir jamais l'occasion de revoir leur mere; & le seul avantage qu'ils tirent de leur naissance est d'être employé dans les occasions les plus périlleuses de la guerre, parce qu'on leur suppose plus de zèle & de fidélité pour la gloire ou l'intérêt du Roi. Les filles sont mariées aux principaux Seigneurs du Royaume. Ces deux usages ne regardent néanmoins que les enfans des Concubines; car ceux qui naissent des trois femmes du Roi étant destinés suivant l'ordre de leur naissance à l'héritage de la Couronne, sont élevés avec plus de distinction; & les filles de ces trois mariages, épousent ordinairement les Rois ou les Princes voisins.

Forces du Roi d'Achin.

Le Sultan Aladin, dans le remord, ou du moins dans les allarmes de son

usurpation, entretenoit dans ses Ports cent Galéres, dont quelques unes pouvoient porter jusqu'à quatre cens hommes; mais sans pont, sans artillerie, & peu différentes de nos Barques plattes. Leurs rames ont la forme d'une pelle d'environ quatre pieds de longueur; elles sont si legéres, qu'on ne s'en sert qu'avec la main, sans les appuier sur le bord de la Galére. C'étoit avec cette Flotte que le Roi d'Achin tenoit ses Voisins & ses Tributaires dans la crainte & la soumission. Son Amiral étoit une femme, parce qu'il ne trouvoit pas d'hommes à qui il osât donner sa confiance. Ses principales forces de terre consistoient dans ses éléphans. Les armes du Pays sont l'arc, les fléches, les javelines, l'épée & le bouclier. L'artillerie du Roi étoit nombreuse, & la plupart des piéces, de fonte; mais elles étoient sans affût; de sorte que se tirant à terre, elles produisent peu d'effet lorsqu'elles ne sont pas sur quelque endroit élevé, tel que j'ai représenté le Château, ou la Plate-forme du Port.

DAVIS. 1599.

La Religion du Royaume d'Achin est le Mahométisme. On y éleve les enfans avec soin, & les Ecoles y sont en grand nombre. Davis assure qu'Achin a son Archevêque & d'autres dignités Ecclésiastiques. Mais c'est un nom qu'il emprunte apparemment de la Religion Chrétienne pour signifier le Chef des Prêtres Musulmans. Il parle aussi d'un Prophête, qui jouissoit alors d'une gloire & d'une distinction extraordinaire, parce qu'on lui attribuoit tous les dons du Ciel.

Religion de l'Isle de Sumatra.

Dans le lieu destiné à la sépulture des Rois, chaque tombeau est orné de deux masses d'or (*a*), l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui doivent peser ensemble au moins cinq cens livres. Elles sont travaillées assez curieusement. Davis se procura la vue de deux de ces masses qu'on préparoit d'avance pour le tombeau du Roi regnant. Elles pesoient le double des autres, c'est-à-dire mille livres, & les diamans y étoient prodigués. Davis n'épargna rien pour se faire conduire au lieu des sépultures; mais il ne put obtenir que sa curiosité fut satisfaite.

Richesses des Tombeaux des Rois.

Le peuple d'Achin est entiérement livré au commerce. Il entend fort bien les affaires, & les enfans s'y forment dès leurs premieres années. La Ville ne manque point d'Artisans. Il s'y trouve un grand nombre d'Orfévres, de Fondeurs, de Tisserands, de Tailleurs, de Chapeliers, de Potiers, de Distillateurs d'Arrak, c'est-à-dire, d'une sorte d'eau de vie qui est faite de riz; de Couteliers & de Serruriers. Chaque Famille a sa sépulture particuliere. L'usage est de placer la tête du Mort vers la Mecque. Deux pierres, qui sont aux deux extrémités du tombeau, contiennent des inscriptions, en forme d'épitaphes, & des figures d'un travail curieux.

Arts connus & exercés à Achin.

Achin est sans cesse remplie de Marchands étrangers de la Chine, de Bengale, de Pegu, de Java, de Coromandel, de Guzarate, d'Arabie, &c. Les Habitans prétendent que c'est dans cette Ville que Salomon envoyoit ses Flottes, & que le nom d'Ophir s'est changé, par la longueur du tems, en

On croit que Sumatra étoit l'Ophir de Salomon.

(*a*) Ce fait se trouve confirmé dans l'Ouvrage intitulé, *l'Asie Portugaise*. L'Auteur raconte qu'en 1521, Georges de Brito ayant abordé sur la Côte d'Achin, avec une Flotte de six Vaisseaux, & de trois cens hommes, fut informé par un Portugais ingrat, que le Roi d'Achin avoit reçu favorablement après un naufrage, qu'il y avoit une grande quantité d'or aux Tombeaux des Rois du Pays. Après avoir fini quelques affaires, Brito chercha querelle au Roi, & débarqua deux cens hommes pour piller les Tombeaux; mais le Roi venant au sécours avec mille hommes & six éléphans, tua une partie des Portugais, & força le reste de remettre à la voile. *Voyez* Faria y Sousa, Asie Portugaise, Tome premier, page 244.

Voyez tome XI - 339.

DAVIS. 1599.

celui d'Achin. Ils donnent celui de *Rums* aux Egyptiens qui viennent commercer chez eux ; & depuis le tems de Salomon, ils assurent que c'est ce Peuple qui a toujours continué la même navigation.

Mesures & poids d'Achin.

Les Marchands d'Achin vendent leur poivre avec une mesure qu'ils appellent (*a*) *Bahar*, & qui contient trois cens soixante de nos livres. Cette mesure se vend trois livres sterling quatre schellins. Leur poids s'appelle *Catt;* il revient à vingt & une de nos onces. Leur once est plus forte que la nôtre, dans la proportion de seize à dix. Le poids dont ils se servent pour les pierres précieuses s'appelle *Mass.* Il en faut dix & trois quarts pour faire une once.

Quoique le Royaume d'Achin fasse profession du Mahométisme, la Religion de ces Peuples est mêlée d'un reste d'opinions Judaïques, qui les rendent esclaves d'un grand nombre de superstitions. Une fois l'année, le Roi accompagné de sa noblesse, se rend à la Mosquée, pour voir si le Messie n'est point arrivé. Cette céremonie s'observa pendant le séjour de Davis à la Cour. Le cortége Royal étoit composé de quarante élephans, parés d'étoffes d'or & de soie. Chaque Seigneur montoit le sien. Mais il y en avoit un beaucoup plus richement orné que tous les autres, & chargé d'un petit Château d'or massif, dans lequel on devoit ramener le Messie, s'il étoit arrivé. Le Roi étoit aussi dans un Château. Une partie des Seigneurs avoient des boucliers d'or ; d'autres de grands croissans d'argent, des enseignes, des timbales, des trompettes & d'autres instrumens de musique ; c'est-à-dire, qu'avec le Maître il y avoit sur chaque élephant des Officiers subalternes qui servoient à cette pompe. La Procession prit une marche grave & fort lente. Enfin lorsqu'elle fut à la Mosquée, on y fit de grandes recherches pour trouver le Messie, avec quantité de céremonies superstitieuses ; après quoi le Roi descendant de son élephant retourna au Palais sur celui qui étoit destiné pour le Messie. Le reste du jour fut employé à toutes sortes d'amusemens.

Céremonies religieuses.

Les Hollandois sont poursuivis par les Galéres d'Achin.

C'étoit le premier de Septembre que les Hollandois avoient essuié l'attaque des Troupes d'Achin. Après s'être arrêtés un jour entier à l'embouchure de la Riviere, ils allerent mouiller l'ancre devant la Ville de *Pidor*, pour y attendre une Pinace, qu'ils y avoient envoyée prendre du riz. Elle ne reparut point ; mais ils se virent poursuivis le lendemain par onze Galéres d'Achin, sur lesquelles ils soupçonnerent les Portugais de s'être joints aux Indiens. Ils en coulerent deux à fond, & le reste prit la fuite. Le même jour ils virent arriver un François nommé le *Fort*, qui étoit au nombre des huit Prisonniers que le Roi d'Achin avoit retenus. Il étoit chargé par l'ordre de ce Prince, de reprocher aux Hollandois l'imprudence qu'ils avoient eu de s'enyvrer, & la fureur qui les avoit portés dans leur yvresse à massacrer un grand nombre de ses Sujets. Le Roi d'Achin demandoit une satisfaction proportionnée à l'offense, & reglant lui-même les articles, il vouloit que les Hollandois lui donnassent le meilleur de leurs deux Vaisseaux. A cette condition il promettoit de rendre les Prisonniers, & de ne pas pousser plus loin sa vengeance. En faisant partir le Fort, il s'étoit engagé à le combler de biens & d'honneurs s'il réüssissoit dans sa commission. Les Hollandois étoient fort éloignés d'un tel accommodement, puisqu'ils se croioient en droit d'exiger

(*a*) M. Dumas, ancien Gouverneur de Pondichery, aussi estimable par ses lumieres que par son caractere, m'a dit que le Bahar de la Côte de Coromandel pese quatre cens quatre vingt livres Françoises.

eux-mêmes des satisfactions & des excuses. Mais comme ils manquoient d'eau, ils gagnerent les Isles de *Polo Betum*, vers la Côte de *Gueda*, où ils renouvellerent leurs provisions. La latitude de ces Isles est de 6 degrés 50 minutes.

Davis. 1599. Isles de Betum.

La Flotte avoit apporté de Hollande trois Lettres qui portoient pour superscription, *A. B. C.* L'ordre de la Compagnie de Flessingue étoit de les ouvrir par degrés, à mesure que les circonstances en feroient une loi. La Lettre *A.* nommoit pour Successeur du Capitaine *Cornelius Houteman*, *Thomas Quymans*, qui avoit été tué dans l'action d'Achin. On ouvrit ensuite la Lettre *B.* qui nommoit après celui-ci, ce même le *Fort*, que le Roi d'Achin avoit chargé de sa commission. Il fut reçu pour commander la Flotte, & la troisiéme Lettre ne fut point ouverte.

Méthode des Hollandois pour se choisir des Chefs.

Malgré l'abbatement de l'Equipage, ce nouveau Chef resolut de retourner au Port d'Achin, dans l'esperance de sauver les sept autres Prisonniers, d'un esclavage dont il avoit commencé à sentir la rigueur. Il arriva le 6 d'Octobre à la vûe de la Ville. Pendant cinq ou six jours qu'il demeura sur ses ancres, il ne vit sortir aucun Bâtiment de la Baye. Enfin, rompant toutes mesures, il y entra le 12, sans être arrêté par l'approche de douze Galéres qui sortoient pour le chercher. Il fondit sur la premiere, en la saluant d'une volée d'artillerie; mais le tems devint si calme, que n'ayant pû l'aborder, il eut le chagrin de la voir échapper à force de rames. Les autres encore plus effraiées chercherent aussi leur salut dans la fuite. Cependant le rivage paroissoit si couvert de Troupes, que, dans le petit nombre auquel ses gens étoient réduits, le Fort ne jugea point à propos de risquer inutilemenr le reste de ses forces. Il tourna ses voiles le 18, vers *Tanassarin*, Ville fort marchande, & le 25 il jetta l'ancre entre les Isles, qui remplissent la Baye, onze degrés vingt minutes du Nord. Le vent devint si contraire que n'ayant pû s'approcher de la Ville, qui étoit encore à plus de vingt lieues vers le fond de la Baye, & manquant d'eau & de vivres, il tourna vers les Isles Nicobar au quatre-vingtiéme degré de latitude du Nord. Il y arriva le 12 de Novembre dans un état qui lui fit regarder la vûe du rivage comme un bienfait du Ciel.

Ils batent les Galéres d'Achin.

Ville de Tanassarin.

Ces Isles produisant en abondance toutes sortes de fruits & de volaille, la Flotte n'y manqua point de rafraîchissemens. Elle y trouva même quelques amas d'ambre-gris qu'elle se procura par des échanges fort avantageux.

Isles Nicobar & leurs productions.

Le séjour des Isles Nicobar parut si agréable aux Hollandois, & la Rade si commode pour leurs Vaisseaux, qu'ils y passerent près d'un mois dans un profond repos. Les Habitans sont pauvres, & ne vivent guères que de poisson, de volaille & de fruits, sans prendre la peine de cultiver la terre pour en tirer d'autres biens qui leur manquent. Aussi n'ont-ils point de riz. Les Hollandois qui ne purent se passer long-tems de pain, partirent le 6 de Décembre, pour en aller chercher dans l'Isle de Ceylan. Mais la fortune leur en offrit presqu'en sortant du Port. Ils prirent un Vaisseau de Négapatan, Ville de la Côte de Coromandel, sur lequel ils trouverent autant de riz qu'il en falloit pour leur provision. Ce Bâtiment qui étoit chargé pour Achin, portoit plus de soixante passagers de divers Pays de l'Inde. Le Fort apprit d'eux qu'à Mategalou & Trinquanamale, Villes d'un grand commerce dans l'Isle de Céylan, il pourroit charger ses Vaisseaux de canelle, de poivre & de Girofle; que cette Isle portoit d'ailleurs quantité de perles & de pierres.

Les Hollandois prennent un Vaisseau Indien.

DAVIS. 1599.

précieuses avec toutes sortes de provisions, & que le Roi haïssoit mortellement les Portugais. Les Indiens ajoûterent qu'au mois de Janvier, il passoit par l'Isle de Céylan plus de cent Vaisseaux chargés d'épices, d'étoffes & de porcelaine de la Chine, de toiles, de pierres précieuses & d'autres richesses. Le Fort animé par de si belles esperances, n'épargna rien pour gagner cette Isle fortunée; mais il fut arrêté par les vents contraires: & n'ayant point de panchant à faire le métier de Pyrate, il résolut de retourner en Europe. Après avoir gardé pendant seize jours le Vaisseau de Négapatan, il se fit payer par le Capitaine une forte rançon pour son Bâtiment & pour le reste de la cargaison qu'il lui laissoit; ce qui n'empêcha point que les Matelots, sans discipline, & sans respect pour ses ordres, ne pillassent ensuite tout ce qui restoit d'argent & de marchandises aux Indiens. Le Fort avoit retenu douze Prisonniers de divers Pays, qu'il se proposoit de conduire en Europe, dans le dessein d'en tirer de nouvelles lumieres sur le commerce. Ils assurerent Davis qui commençoit à parler leur Langue, que leur Vaisseau portoit un grand nombre de pierres précieuses, & qu'elles avoient été cachées sous le bois de la charpente. Mais il étoit alors trop tard pour profiter de cet avis.

Ils prennent le parti de retourner en Europe.

1600.

Accident qui leur arrive.

La Flotte eut toujours le vent favorable en repassant les Mers de l'Inde & d'Afrique. Cependant une si belle navigation fut troublée par un accident plus terrible que la tempête. Le 1 de Mars, les alimens qui avoient été préparés pour les Officiers & pour la plus grande partie de l'Equipage, se trouverent empoisonnés. Un Matelot qui en avoit goûté par hazard, fut infecté si subitement, qu'il mourut sans pouvoir être sauvé par aucun secours. La dose du poison devoit être extrémement forte, puisque le Chirurgien du Vaisseau en tira une cuillerée d'un seul poisson qui avoit été mis à part pour les principaux Officiers. Davis observe que cette perfidie est familiere aux Indiens, & les Historiens Portugais ont fait plusieurs fois la même remarque. Cependant la source du crime demeura inconnue; & parmi plusieurs Prisonniers qui étoient à bord, le soupçon ne put tomber sur personne. Un Matelot Hollandois ayant accusé sans preuve deux Indiens de Pegu, qu'il avoit vû s'entretenir souvent à l'écart, ces Malheureux s'en plaignirent avec tant de larmes, que le Capitaine se crut obligé pour leur consolation de déclarer qu'il les croyoit innocens. Cette justification ne leur parut pas suffisante. Ils demanderent que leur accusateur fût puni; & ne trouvant pas le Capitaine disposé à les écouter, leurs menaces firent craindre qu'ils ne fussent capables de se vanger par leurs propres mains. On ne les avoit pas traités jusqu'alors en Esclaves, & n'étant que cinq ou six sur chaque Vaisseau, ils y avoient vêcu si librement, que dans le commerce continuel qu'ils avoient avec l'équipage, la plûpart se faisoient déja fort bien entendre. Mais le Fort appréhendant quelque transport furieux de la part des deux accusés, prit le parti de leur faire lier les mains, sans leur ôter la liberté de se promener dans le Vaisseau. La rage qu'ils conçurent de cette ignominie les porta tous deux à se précipiter dans les flots.

Les Indiens les avoient empoisonnés.

On arriva le 12 de Mars vers le Cap de Bonne-Esperance, où l'on essuya une furieuse tempête, qui fut la premiere dans un si long voyage. Cependant, le 26, on doubla heureusement le Cap, & le 13 d'Avril on mouilla dans l'Isle de Sainte Helene. Les rochers & les montagnes que cette Isle présente

Les Hollandois relâchent à Sainte Hélene.

sente à mesure qu'on s'en approche, ne promettent pas l'abondance des provisions qu'on y trouve. Elle est au 16 dégré du Sud. L'eau, les fruits & le poisson n'y manquent jamais. Elle porte aussi quantité de chévres & d'autres animaux utiles à la vie; mais il est extrémement difficile d'en approcher. Tandis que les Hollandois cherchoient dans la douceur de l'air & dans l'excellence des rafraîchissemens un remede contre les maladies dont ils avoient commencé à se ressentir, ils virent aborder à deux portées de fusil de leur Flotte, une Caravelle Portugaise, qui paroissoit fort en désordre, & qui n'avoit pas une seule Piece montée. Ils l'attaquerent à coups de canon, & pendant la nuit suivante ils lui envoyerent plus de deux cens boulets. Elle fut environ sept ou huit heures à s'apareiller; mais vers minuit elle fit joüer son artillerie à son tour, & cette répresaille fut si brusque, que les deux Vaisseaux Hollandois, percés chacun de plusieurs coups, prirent le parti de lever l'ancre au matin. Ils gagnerent l'Isle de l'Ascension, à 8 degrés du Sud. Cette Isle n'a ni eau, ni bois, ni la moindre apparence de commodité pour les vivres. C'est un rocher sterile de cinq ou six lieues de largeur, que la Flotte, dans le triste état où le scorbut réduisoit la plûpart des Matelots, fut obligée d'abandonner, le jour même de son arrivée, pour se rendre à l'Isle *Fernando Loronha*, où elle étoit sûre de trouver l'abondance. Elle y passa deux mois & demi. Les Hollandois en partirent le 6 de Mai, pour retourner en Europe; & sans avoir presque rien à souffrir des vents, ils arriverent le 29 de Juillet à Midelbourg.

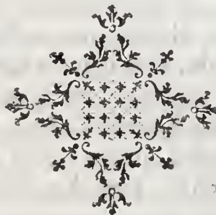
Davis. 1600.

Ils combattent une Caravelle Portugaise.

Isles de l'Ascension & de Loronha.

LATITUDES.

	Deg.	Min.		Deg.	Min.
Isle Saint Nicolas..........	16	16 N.	Isles Pulo Botum...........	6	50
Isle Fernando Loronha..	4	00 S.	Tanassarin.....................	11	20
Baye de Saldanna..........	34	00	Isles Nicobar..................	8	00
Cap das Agulias............	35	00	Isle Sainte Helene..........	16	00 S.
Baye de S. Augustin.......	23	50	Isle de l'Ascension..........	8	00
Canal de Maldivia........	4	15			
Variat. 17. Ouest.					



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIÉME.

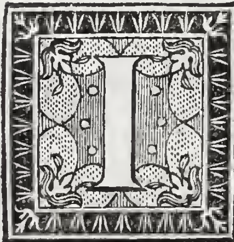
PREMIERS VOYAGES DES ANGLOIS aux Indes Orientales, entrepris par une Compagnie de Marchands.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Capitaine James Lancaster en 1601.

LANCASTER. 1601.

Nouvelles idées des Anglois & leurs préparatifs.



IL étoit tems pour les Anglois de recueillir le fruit de tant de dépenses extraordinaires & de périlleuses entreprises. La Relation de *Davis*, qui fut publiée immédiatement après son retour, ne laissant plus de lumieres à desirer, & devenant un nouveau motif pour les mettre en usage, il se forma aussi-tôt une puissante Societé de Marchands, sous le nom de *Compagnie des Indes Orientales*, avec tous les avantages qu'elle pouvoit en esperer de la protection de la Cour, & de l'experience de ses propres Chefs. Elle donna ce titre à Lancaster & à Davis. Le premier, qui avoit fait le Voyage de l'Inde en 1591, avec les circonstances qu'on a vûes dans sa propre Relation, fut choisi pour premier Capitaine, ou pour Amiral de la Flotte qu'on se hâta de faire équiper. Davis, encore rempli des idées qu'il venoit de publier, & sur lesquelles on fondoit les principales esperances de l'entreprise, fut nommé premier Pilote. La Reine accorda des Lettres Patentes, qui ouvroient sans exception le Commerce des Indes Orienta-

Lettres patentes accordées à la Compagnie des Indes Orientales.

les à la Compagnie ; & les Négocians dont elle étoit composée firent un fond de 70000 livres sterling, pour l'équipement des Vaisseaux & pour l'achat des marchandises.

LANCASTER. 1601.

La Flotte consistoit en quatre gros Bâtimens, *le Dragon* de six cens tonneaux & de deux cens deux hommes, commandé immédiatement par *Lancaster ;* l'*Hector* de trois cens tonneaux & cent huit hommes, par le Capitaine *Jean Middleton ;* l'*Ascension* de deux cens soixante tonneaux & trente-deux hommes, par *William Brand ;* la *Susane* de deux cens cinquante tonneaux & quatre-vingt-quatre hommes, par *Jean Hayward.* Chaque Vaisseau eut trois Facteurs, qui devoient remplacer successivement chaque Capitaine en cas de mort. On joignit à cette Flotte un Bâtiment de cent trente tonneaux, nommé le *Guest*, pour le transport des vivres. Toute la cargaison, en y comprenant des provisions pour vingt mois, ne montoit qu'à la valeur de 27000 livres sterling ; mais le reste du fond avoit été employé à l'armement des Vaisseaux & des Soldats. Comme les grandes actions demandent une autorité absolue dans les Chefs, la Reine revêtit Lancaster de toute la sienne, sans en excepter le droit de vie & de mort.

Flotte de quatre Vaisseaux.

Il partit de Woolwich le 13 de Février 1601. Mais faute de vent il fut arrêté si long-tems dans la Tamise & aux Dunes, qu'il ne put arriver que vers Pâques à Darmouth, où il employa cinq ou six jours à prendre du biscuit & d'autres provisions. Il remit à la voile le 18 d'Avril jusqu'à Tolbay, où l'on convint d'une méthode de navigation, & de divers rendez-vous, dans la supposition des tempêtes qui pouvoient séparer les Vaisseaux. Les principaux lieux furent les Calmes de Canane, la Baye de Saldanna, si l'on ne parvenoit point à doubler le Cap de Bonne-Esperance, le Cap *S. Roman* dans l'Isle de Madagascar, l'Isle de *Cirne* ou *Diego Rodrigues*, & *Sumatra*, qui étoit le terme.

Projet de navigation.

Le 22 d'Avril, on partit d'un fort bon vent pour les Isles Canaries, & le 5 de Mai au matin on eut la vûe de celle d'*Allegranza*, qui est la plus Septentrionale. Mais ayant pris entre *Forte-Ventura* & la grande Canarie, on fut arrêté au Sud de celle-ci par un calme, qui vient ordinairement de la hauteur des terres au long de cette Côte. Le 7 de Mai un vent Nord-Est vint lever cet obstacle, & l'on avança Sud-Ouest par Sud & Sud-Sud-Ouest, jusqu'au vingt-uniéme degré & demi. Depuis le vingtiéme jusqu'à l'onziéme, on porta presque toujours au Sud, & l'on changea peu jusqu'au huitiéme, parce que le vent souffla toujours du Nord ou du Nord-Est.

Route de la Flotte.

A cette latitude, les calmes & les vents contraires devinrent successivement fort incommodes. C'est le propre des Côtes de Guinée dans cette saison. Les tonnerres, les éclairs, les ouragans y causent des révolutions effrayantes. Aussi-tôt que ces accidens se font pressentir par quelque altération dans l'air ou dans le Ciel, on se hâte de baisser toutes les voiles ; mais il arrive souvent, malgré la vigilance des Pilotes, que le mal est plus prompt que tous les soins. Depuis le 20 de Mai jusqu'au 21 de Juin, la Flotte fut arrêtée par un calme si profond, ou repoussée par des vents si contraires, qu'elle eut beaucoup de peine à parvenir au second degré du Nord. Elle y découvrit un Vaisseau, dont elle se saisit, après lui avoir donné long-tems la chasse. Il appartenoit à quelques Particuliers de Viane en Portugal. Etant

Elle prend un Vaisseau Portugais.

Lancaster. 1601.

parti de Lisbonne avec deux Caraques, & trois Gallions, il en avoit été séparé par la tempête. Sa cargaison consistoit en cent quarante-six muids de vin, cent cinquante barils d'huile, & cinquante-cinq de plusieurs sortes de liqueurs. Ce secours imprévû fut distribué sur la Flotte avec une parfaite égalité.

Elle passa la Ligne le dernier jour de Juin avec un vent Sud-Est, & Davis observa comment on perdoit par degrés la vûe de l'étoile du Nord. Ensuite portant au Sud-Sud-Ouest avec un vent Sud-Est, il doubla le Cap Saint Augustin à la distance de vingt-six lieues en mer. Le 20 de Juillet, il se trouva poussé à 19 degrés 40 minutes de latitude du Sud, & de jour en jour le vent s'élargissoit vers l'Est. Ce fut là qu'il résolut de décharger le Bâtiment de transport, sur lequel on avoit embarqué toutes les provisions qui n'avoient pû trouver place dans les quatre Vaisseaux; après quoi l'ayant dépouillé de ses voiles & de ses mâts, & s'étant accommodé de tout le bois propre au chauffage, il l'abandonna aux vents & aux flots. Le 24 il passa le Tropique du Capricorne avec un vent Nord-Est par Nord, & la navigation fut continuée Est-Sud-Est. Pour être parti d'Angleterre cinq ou six semaines trop tard, on avoit été si long-tems sous la Ligne que les maladies avoient commencé à se répandre dans chaque bord. Lancaster à qui son ancienne experience faisoit redouter ce terrible obstacle, donna ordre à ses trois Capitaines de relâcher à la Baye de Saldanna ou dans l'Isle Sainte Helene, pour y prendre le tems de se rafraîchir.

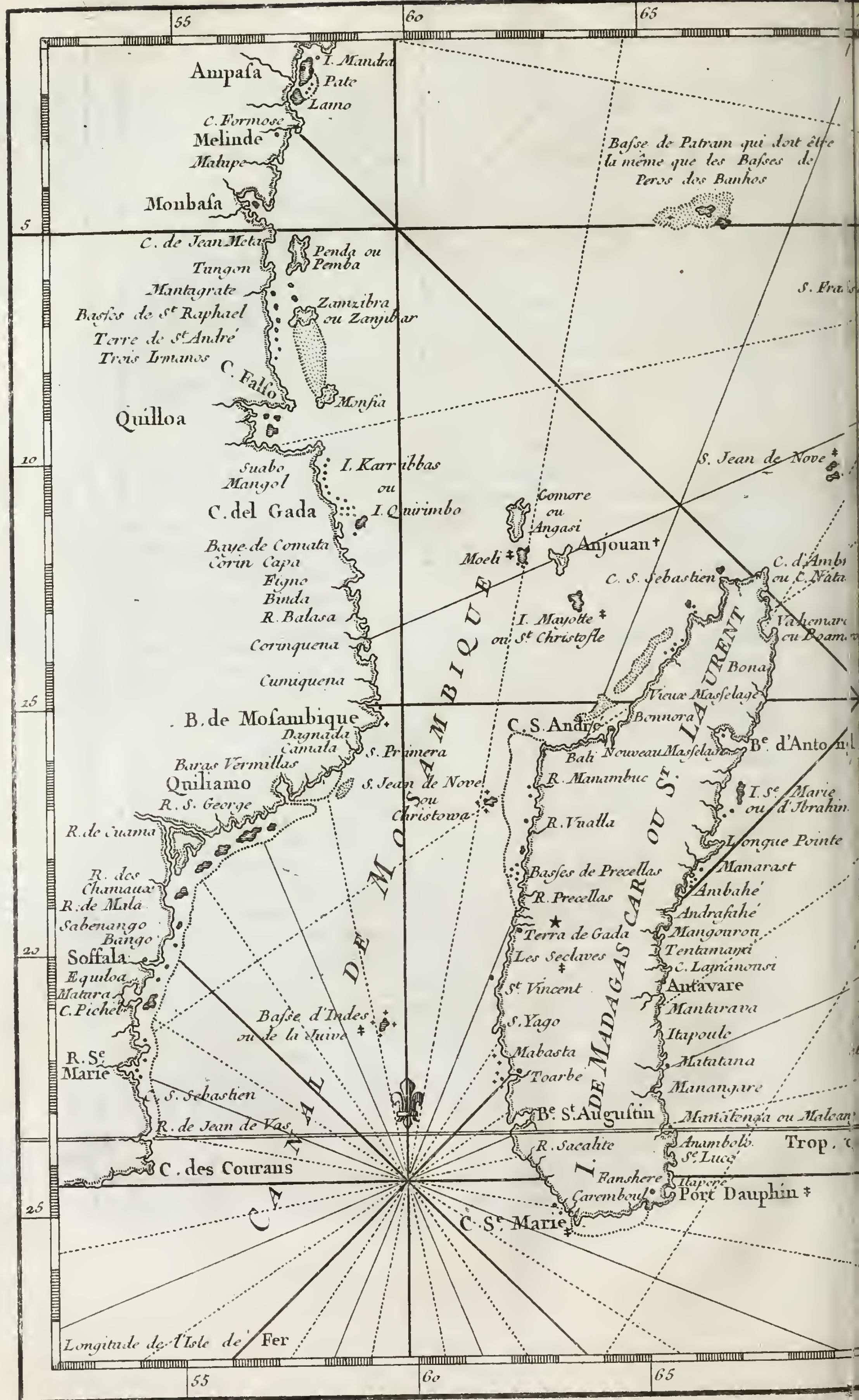
Maladies qui se répandent sur la Flotte.

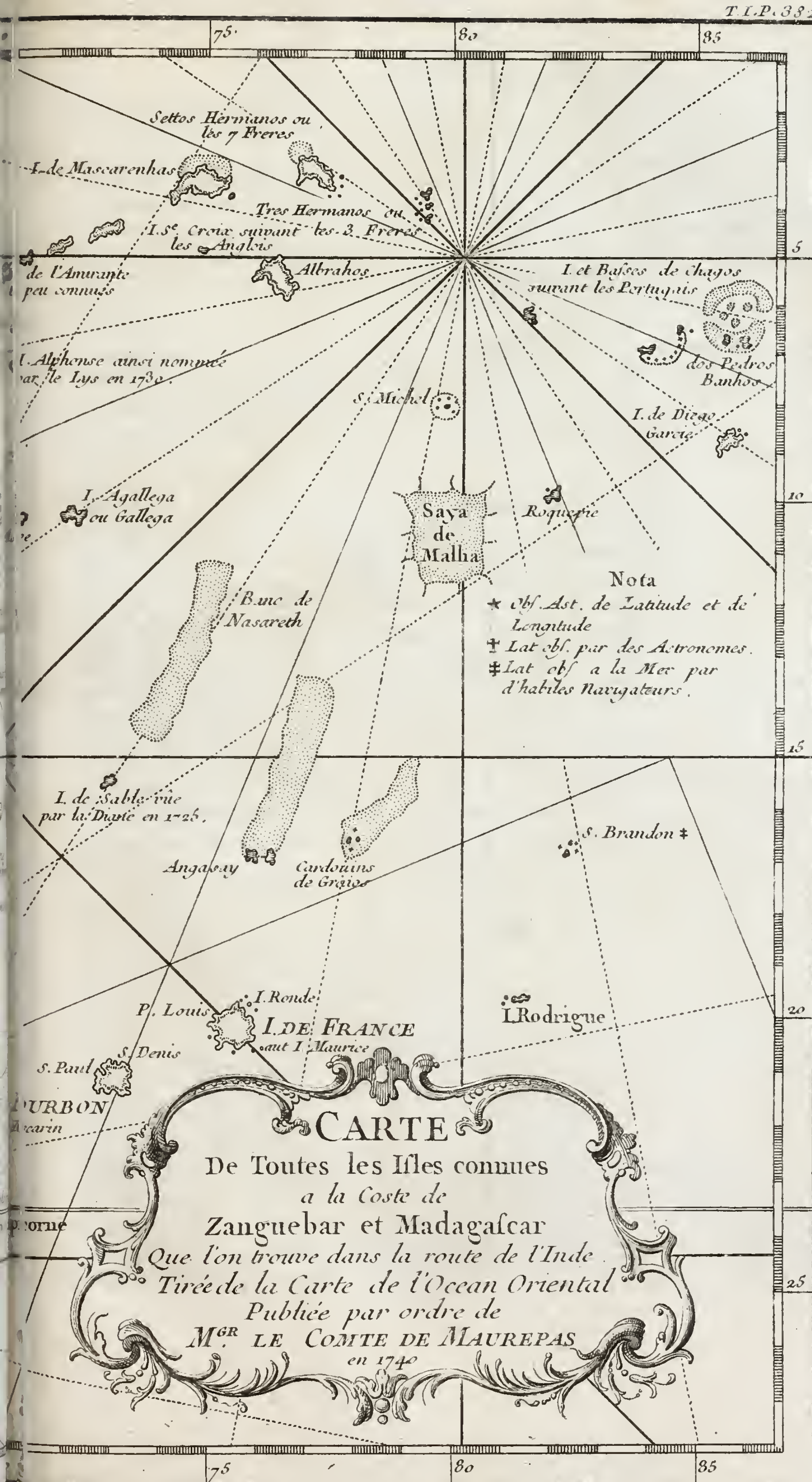
Cependant ils ne se trouverent, le premier d'Août, qu'à 30 degrés du Sud; mais ils eurent le bonheur d'y voir lever un vent Sud-Ouest, qui soulagea beaucoup les Equipages. Le scorbut commençoit à faire un ravage si affreux, qu'à peine se trouvoit-il assez de Matelots en bonne santé pour fournir à la manœuvre. Le même vent dura jusqu'à deux cens cinquante lieues du Cap de Bonne-Esperance. Ensuite changeant à l'Est, il y demeura constamment pendant douze ou quinze jours, que ceux qui avoient commencé à se rétablir devinrent beaucoup plus malades; sans parler de la disette d'eau qui augmenta de jour en jour jusqu'à forcer les Facteurs, dans l'épuisement absolu de tous les Matelots, de mettre la main à la voile, & de faire les plus vils exercices du Vaisseau. Enfin le vent étant devenu moins contraire, toute la Flotte arriva le 9 de Septembre à la Baye de Saldanna. Lancaster y jetta l'ancre le premier, pour se hâter d'envoyer sa Chaloupe, avec une partie de ses gens, au-devant des trois autres Vaisseaux, dont les Matelots n'étoient plus capables de se remuer. Ceux de l'Amiral avoient conservé plus de force, & devoient leur santé au jus de limon, dont il avoit apporté d'Angleterre un grand nombre de bouteilles Il leur en avoit fait avaller tous les matins une cuillerée à jeun, en leur défendant de prendre la moindre nourriture jusqu'à midi. Ce régime les avoit garantis presque tous du mal, quoique son Equipage fût plus nombreux du double que tous les autres; & l'on est persuadé qu'avec un préservatif si simple il y auroit peu de Matelots attaqués du scorbut, s'ils pouvoient se réduire au biscuit & se priver de chair salée.

Elle arrive à la Baye de Saldanna.

Regime contre le Scorbut.

L'industrie de Lancaster fit bientôt regner sur la Flotte toutes sortes de rafraîchissemens. Il descendit lui-même à terre pour chercher les Sauvages.


55
60
65
Ampasa
I. Mandra
Pate
Lamo
C. Formose
Melinde
Malupe
Monbasa
5
C. de Jean Meta
Tangon
Mantagrate
Basses de St Raphael
Terre de St André
Trois Irmanos
Penda ou Pemba
Zamzibra ou Zanjibar
C. Falso
Monfia
Quilloa
Basse de Patram qui doit être la même que les Basses de Peros dos Banhos
10
Suabo
Mangol
I. Karribbas ou I. Quirimbo
C. del Gada
Baye de Comata
Corin Capa
Figno
Binda
R. Balasa
Corinquena
Cumiquena
Comore ou Angasi
Moeli
Anjouan
I. Mayotte ou St Christofle
S. Jean de Nove
C. S. Sebastien
C. d'Amb
ou C. Nata
Vahemar
Bona
15
B. de Mosambique
Dagnada
Camala
S. Primera
Baras Vermillas
Quiliamo
R. S. George
S. Jean de Nove ou Christowa
R. de Cuama
R. des Chamaua
R. de Mala
Sabenango
Bango
20
Soffala
Equiloa
Matara
C. Pichel
R. Ste Marie
C. S. Sebastien
R. de Jean de Vas
C. des Courans
25
Basse d'Indes ou de la Juive
CANAL DE MOSAMBIQUE
C. S. André
Vieux Masselage
Bonnora
Bali
Nouveau Masselage
Be. d'Anto
R. Manambuc
R. Vualla
I. Ste Marie ou d'Ibrahim
Longue Pointe
Basses de Precellas
R. Precellas
Manarast
Ambahé
Andrafahé
Terra de Gada
Mangouron
Tentamani
Les Seclaves
C. Laynanonsi
St Vincent
Antavare
S. Yago
Mantarava
Itapoule
Mabasta
Matatana
Toarbe
Manangare
Be. St Augustin
Manatenga ou Malcan
R. Sacalite
Anambolo
St Luce
Trop.
Fanshere
Carembou
Itapere
Port Dauphin
C. Ste Marie
I. DE MADAGASCAR OU ST LAURENT
Longitude de l'Isle de Fer
55
60
65


75
80
85
Settos Hermanos ou les 7 Freres
I. de Mascarenhas
Tres Hermanos ou les 3. Freres
I. Ste. Croix suivant les Anglois
de l'Amirante peu connuës
Albrahos
I. et Basses de Chagos suivant les Portugais
I. Alphonse ainsi nommée par le Lys en 1730
dos Pedros Banhos
S. Michel
I. de Diego Garcia
I. Agallega ou Gallega
Saya de Malha
Roquepie
Banc de Nasareth
Nota
★ Obs. Ast. de Latitude et de Longitude
† Lat obs. par des Astronomes.
‡ Lat obs a la Mer par d'habiles Navigateurs.
5
10
15
20
25
I. de Sable vûe par la Diane en 1726.
S. Brandon ‡
Angasay
Cardouins de Graios
I. Ronde
P. Louis
I. DE FRANCE aut I. Maurice
I. Rodrigue
S. Denis
S. Paul
CARTE
De Toutes les Isles connues a la Coste de Zanguebar et Madagascar Que l'on trouve dans la route de l'Inde.
Tirée de la Carte de l'Ocean Oriental
Publiée par ordre de
Mgr. LE COMTE DE MAUREPAS
en 1740

Avec des clouds, des couteaux & de petits morceaux de fer, il se procura des bœufs & des moutons en abondance. Sans entendre le langage des Négres, il trouva le moyen de leur faire comprendre ses besoins, en imitant le cri des animaux qu'il leur demandoit. Mais étant résolu de ne se remettre en mer qu'après avoir rétabli la santé de tous ses gens, il fit apporter les voiles à terre, pour en faire des tentes, qui devinrent comme l'Hôpital de la Flotte. Il les fit environner d'un retranchement contre les attaques imprévûes des Négres; & tandis que ceux qui se portoient bien s'occuperent à la chasse, ou à commercer avec les Sauvages, il prit un soin paternel de ses Malades.

LANCASTER. 1601.

Les Anglois se retablissent.

Ses précautions s'étendirent particuliérement sur la méthode du Commerce. Il sçavoit par le récit de Davis avec combien de facilité les Négres se livroient à leurs défiances, & ce qu'il en avoit coûté aux Hollandois dans le Voyage précedent, pour les avoir allarmés mal-à-propos. Le remede qu'il y apporta fut de donner à cinq ou six de ses gens la commission de traiter pour les bestiaux, & de défendre à tous les autres, sous de rigoureuses peines, d'approcher des Négres dans le tems du marché. Cependant, pour tenir aussi ces Barbares en respect, il donna ordre que pendant la vente, & dans toutes les occasions où l'on souffriroit qu'ils s'approchassent, il n'y eût jamais moins de trente Anglois sous les armes. Ces deux Réglemens furent observés avec tant de soin, que pendant tout le séjour qu'il fit dans la Baye, ses gens n'oserent attaquer un Négre sans sa permission, ni les Négres s'approcher des Tentes & des Chaloupes sans y être appellés par son ordre. Aussi conserva-t'on la paix avec eux jusqu'au dernier moment. Douze jours après l'arrivée de la Flotte, on s'étoit déja procuré mille moutons & quarante-deux bœufs. Il n'auroit pas été plus difficile d'en obtenir davantage, si l'on en avoit eu besoin dans le même tems. Lancaster n'en ayant acheté un si grand nombre que pour les engraisser dans un Parc, autour de lui, il se passa quelques semaines sans qu'il parût en desirer d'autres. Mais lorsqu'il recommença les signes pour se faire amener quelques bœufs de plus, les Négres lui montrerent de la main ceux qu'il avoit encore dans le Parc, en lui faisant entendre qu'ils pénetroient son dessein, qui étoit sans doute de s'établir dans leur Pays. Telle fut du moins l'explication qu'il crut devoir donner à ce signe, & à l'obstination qui les empêcha de revenir. Leurs bœufs sont aussi gros que ceux d'Angleterre. Les moutons sont beaucoup plus gras, & d'un goût plus fin que ceux des Dunes d'Essex, dont on vante la bonté. La couleur des Habitans de cette Côte est fort bazannée, sans être noire. Ils sont communément de fort belle taille, agiles dans tous leurs mouvemens, & très-légers à la course. Leur langage est si guttural & si mal articulé, que pendant sept semaines que la Flotte passa dans leur Baye, aucun Anglois ne put en distinguer une seule syllabe. Cependant ils répetent assez facilement les mots des Langues de l'Europe.

Leurs précautions contre les Négres.

Réglement de Lancaster.

Défiance des Négres.

Leur langage.

L'air & les alimens du Pays furent si salutaires aux Malades, qu'à la réserve de quatre ou cinq, ils recouvrerent tous leurs forces. On en comptoit néanmoins, à leur arrivée, cent cinquante-quatre, qui étoient à peine en état de se remuer. La joye qu'ils ressentirent de leur guerison, & la nouvelle vigueur qu'ils reprenoient dans un climat si chaud, les fit tomber dans un

LANCASTER. 1601.

dérèglement qui faillit de ruiner toutes les précautions de l'Amiral. Les Convalescens, moins assujettis à ses loix, avoient la liberté de se promener & de se faire des amusemens convenables à leur situation. Ils en abuserent pour attirer quelques femmes Sauvages, qui ne firent pas payer trop cher la complaisance qu'elles eurent pour eux. Mais les Négres s'en apperçurent; & les marques de leur mécontentement firent juger à l'Amiral que ses gens les avoient offensés dans quelque occasion qu'il ignoroit. Il n'en fut informé qu'après avoir levé l'ancre. Quoique cette raison n'eût pas contribué à son départ, il ne fut pas fâché que ses résolutions se fussent accordées avec un si juste sujet d'abandonner leur Côte.

Facilité des femmes Sauvages.

Le 24 d'Octobre, après avoir renouvellé sa provision d'eau & de bois, il fit publier l'ordre de retourner à bord, pour mettre à la voile au premier vent. Dès la nuit suivante il sortit de la Baye, en cotoyant une petite Isle qui est l'entrée, & qui fourniroit seule des rafraîchissemens à la Flotte la plus nombreuse, tant il s'y trouve de veaux marins & de *Pengouins*. Au-dessus de la Baye, on trouve une montagne fort haute, dont le sommet est si plat qu'on lui a donné le nom de *Table*. Il n'y a point d'endroit sur toute cette Côte qui puisse être si facilement distingué, car on l'apperçoit de dix-sept ou dix-huit lieues en mer.

Le Dimanche 1 de Novembre, la Flotte doubla le Cap de Bonne Esperance avec un bon vent Ouest Nord-Ouest. Le 26, elle tomba vers la pointe de l'Isle de Madagascar, un peu à l'Est du Cap S. Sebastien. Elle ne trouva pas moins de vingt brasses d'eau à cinq ou six mille du Rivage. La variation de l'Aiguille étoit d'environ 16 degrés. Cette observation est d'un grand usage dans les Voyages à l'Est & à l'Ouest, mais sur-tout dans celui des Indes Orientales.

Observation importante.

Depuis le 26 de Novembre jusqu'au 15 de Décembre, on s'efforça toujours de porter à l'Est, pour gagner l'Isle de *Cirne*, qui porte dans quelques cartes le nom de Diego Rodrigues. Mais depuis qu'on fut arrivé à la vûe de Madagascar, le vent ne cessa point d'être Est, ou Est-Sud-Est, ou Est-Nord-Est; de sorte qu'il fut impossible de tenir cette route. D'un autre côté, comme il auroit été dangereux de lutter perpétuellement contre le vent, dans l'esperance de le voir changer, parce que le scorbut recommençoit ses ravages, on prit la résolution de relâcher dans la Baye d'Antongile, pour se délivrer de cette fâcheuse maladie avec le secours des oranges & des limons.

Baye d'Antongile.

On découvrit le 17, la partie méridionale de l'Isle de Sainte-Marie, & le jour suivant on jetta l'ancre entre cette Isle & celle de Madagascar. Les Chaloupes qui furent envoyées à Sainte-Marie en rapporterent une fort bonne provision de limons & d'oranges; mais à peine furent-elles revenues, qu'une furieuse tempête enlevant les quatre Vaisseaux de dessus leurs ancres, les agita pendant seize heures avec la derniere violence. Cependant ils n'eurent pas de peine à se rejoindre lorsque le vent fut appaisé. L'Isle de Sainte-Marie est une terre haute & couverte de bois. Ses Habitans sont noirs; mais ils ont le visage agréable & la taille fort haute. Leurs cheveux sont frisés, & le soin qu'ils prennent de leurs toupets leur rend le front semblable à celui des femmes de l'Europe. Ils sont nuds, excepté vers le milieu du corps. Leur caractere est fort humain, quoiqu'ils paroissent vifs & courageux. Ils se nourrissent de riz & de poisson; mais comme ils étoient à la veille de leur mois-

Isle de Sainte Marie, ses Habitans & ses productions.

ſon, & que leurs proviſions étoient épuiſées, on ne put obtenir du riz d'eux, qu'en fort petite quantité. Ils ont de l'eau fraîche en pluſieurs endroits de l'Iſle. Les chévres y ſont en abondance, & les Habitans en aiment le lait; mais à la vûe de la Flotte, ils eurent ſoin d'écarter leurs chévres & leurs autres beſtiaux, ſans que les offres des Anglois fuſſent capables de les faire conſentir aux échanges ordinaires. Il auroit été dangereux d'y employer la force. Ainſi voyant peu d'avantage à tirer d'eux, l'Amiral ſe hâta de gagner la Baye d'*Antongile*; d'autant plus qu'étant à la fin de la bonne ſaiſon, les vents d'Eſt & les maladies de ſes gens lui faiſoient craindre beaucoup d'embarras.

LANCASTER. 1601.

Les Anglois entrent dans la Baye d'Antongile.

Il entra dans la Baye le 25 de Décembre. Les quatre Vaiſſeaux y jetterent l'ancre ſur huit braſſes de fond, entre une petite Iſle & la Côte, qui forme en cet endroit une Rade ſûre & commode. Quelques Anglois étant deſcendus dans l'Iſle y trouverent ſur les rocs une inſcription en langage Hollandois, qui leur apprit que deux mois auparavant, quelques Bâtimens de cette Nation avoient perdu dans la Baye, environ deux cens hommes, par diverſes maladies. Cet avis portoit encore que les Hollandois avoient trouvé beaucoup de ſecours dans l'humanité des Habitans.

Inſcription qu'ils trouvent ſur des rocs.

Il ne ſe paſſa pas deux jours ſans qu'on vît paroître pluſieurs Négres; & ſur la foi de l'Inſcription, l'Amiral fit avancer quelques-uns de ſes gens pour les recevoir. On comprit par leurs ſignes que les Vaiſſeaux Hollandois étoient au nombre de cinq, & qu'ils avoient acheté la plus grande partie des proviſions du Pays. Cependant ils apporterent du Riz, des poules, des Oranges, des limons, & d'autres fruits, mais en petite quantité; & paroiſſant fort exercés au commerce, ils les mirent à fort haut prix. Le marché étoit ſur les bords d'une grande Riviere; les Anglois y étoient venus dans leurs Chaloupes; mais ils n'avoient fait deſcendre que leurs Marchands, & les autres étoient demeurés à vingt ou trente pas du rivage, armés & prêts à recevoir ou à défendre leurs Compagnons dans le beſoin. Il ſe paſſa pluſieurs jours, ſans qu'on pût s'accorder pour le prix des marchandiſes. L'adreſſe des Sauvages conſiſte à faire avantageuſement leur premier marché, parce qu'enſuite ils ne donnent jamais la même choſe à plus bas prix, quoique ſous divers prétextes ils trouvent ſouvent l'occaſion de le hauſſer; & s'il arrive que pluſieurs Européens achétent à la fois, c'eſt toujours celui qui offre le plus, qui devient la régle de tous les autres. L'Amiral ayant pénétré l'artifice des Négres, trouva le moyen de s'en défendre, en faiſant faire une méſure pour le riz, qui étoit ſon principal beſoin, & reglant combien de grains de verre on donneroit pour cette quantité. Il fit de même un réglement pour les oranges & les limons; &, d'un air ferme, il déclara qu'il ne vouloit point de trafic autrement. Après quelques marques d'incertitude, les Négres y conſentirent, & le commerce ſe fit de bonne-foi dans ces termes. Les Anglois acheterent ainſi quinze tonneaux de riz, cinquante boiſſeaux de pois, un grand nombre d'oranges & de limons, huit bœufs & quantité de poules.

Commerce avec les Négres.

Pendant le ſejour qu'ils firent dans cette Baye, ils conſtruiſirent une Pinace de dix-huit tonneaux, dont ils avoient apporté tous les matériaux d'Angleterre. Les arbres du pays leur fournirent encore des planches pour la revêtir d'un double fond. Elle devoit ſervir dans l'Inde, à précéder la Flotte lorſ-

Les Anglois conſtruiſent une Pinace.

LANCASTER. 1602.

qu'elle approcheroit de quelque Port. Mais tous ces avantages n'approcherent point des Pertes que les Anglois essuierent dans la Baye d'Antongile. Soit que l'air y fut pernicieux à leur tempéramment, soit qu'ils ne s'y fussent point assez ménagés dans l'usage des alimens, qu'ils trouvoient en abondance, ou que l'eau ne fût pas aussi saine qu'ils se l'étoient figurés, la plûpart furent attaqués d'un flux qui devint mortel pour un grand nombre. Le Chirurgien, le Ministre, le Contre-Maître & dix Matelots, moururent en peu de jours dans le Vaisseau de l'Amiral. Les trois autres Bâtimens ne perdirent pas moins de monde. Un accident encore plus triste fit périr le Capitaine & le Contre-Maître de l'Ascension. Ils s'étoient mis dans leur Chaloupe pour accompagner quelques morts à la sépulture ; & comme c'est l'usage en mer de tirer quelques pieces d'artillerie à l'enterrement des Officiers, un Canonier mit le feu aux siennes sans avoir fait attention qu'elles étoient chargées à boulet. Le Capitaine eut la tête emportée, & le Contre-Maître fut coupé en deux par le milieu du corps : étrange coup du hazard, qui les fit descendre au tombeau en y conduisant les autres. La maladie qui attaqua la Flotte, venoit apparemment de la mauvaise qualité des eaux du Pays. On étoit en hiver. Les pluies continuelles avoient grossi les Rivieres & chargé l'eau d'un limon fort mal sain. On remarqua aussi qu'il étoit dangereux sur cette Côte de se tenir l'estomac nud, comme il arrive aux Matelots lorsqu'ils sont échauffés par le travail.

Accidens fâcheux dans la Baye d'Antongile.

L'Amiral ayant quitté la Baye d'Antongile le 6 de Mars, se trouva le 16 à la vûe de l'Isle *Roquepiz*, vers le 10e degré 30 minutes du Sud. Il y envoya sa Chaloupe pour chercher une Rade commode ; mais la profondeur extraordinaire de l'eau lui faisant trouver peu de sûreté sur ses ancres, il cotoya l'Isle sans s'y arrêter. En observant la terre, il trouva la perspective si agréable, qu'il regretta que la difficulté d'y jetter l'ancre ne permît point d'en faire un lieu de rafraîchissement. Il s'en exhaloit une odeur aussi douce que si l'Isle entiere n'eût été qu'un jardin de fleurs. Les Cocotiers & quantité d'autres arbres couvroient la campagne jusqu'au bord du rivage. Les Oiseaux de toute espece y étoient en si grand nombre, que venant voltiger au-dessus des Vaisseaux, les Matelots en tuerent plusieurs avec leurs crocs & leurs rames. Pendant tout le Voyage, ils n'en avoient point encore trouvé de si gras ni d'un goût si délicieux.

Isle de Roquepiz & ses agrémens.

Le 30 de Mars, ils tomberent, vers le 6 degré du Sud, sur une chaîne de rocs, qu'ils découvroient clairement à moins de cinq brasses. Ce danger leur causa d'autant plus d'effroi qu'il n'avoit pas été prévû ; mais s'étant avancés avec beaucoup de précaution, ils trouverent bientôt huit brasses, & la crainte s'évanouit à mesure qu'ils s'avançoient à l'Est. Un Matelot apperçut du haut de son mât, une Isle vers le Sud-Est, à cinq ou six lieues de distance. La disposition de la terre, qui étoit fort basse, la fit prendre pour *Candu*, quoique par estimation les Pilotes ne se crûssent point si avancés à l'Est. Treize ou quatorze lieues plus loin, on tomba sur une nouvelle chaîne de rocs. On en trouva d'autres encore à douze lieues de-là, vers le Sud ; de sorte qu'en examinant bien tous les rapports de cette chaîne, on ne douta point que la Flotte n'en fût environnée, dans un espace qui n'avoit pas moins de cinquante brasses de fond. Le danger parut d'autant plus grand qu'on

Dangereuses chaînes de rocs.

ne

ne voyoit aucune voye pour l'éviter. Cependant, après deux jours d'inquiétude, pendant lesquels la Pinace alloit en sondant sans cesse, à la tête des quatre Vaisseaux, on trouva une sortie vers le Nord, sur six brasses d'eau, à 6 degrés 3 minutes. Lancaster se crut si heureux d'être délivré de ce péril, qu'il fit éclater sa joye par une fête publique.

Lancaster. 1602.

La navigation fut lente, & les vents fort variables jusqu'au 9 de Mai, qu'on eut à quatre heures après midi la vûe des Isles *Nicobar*. On porta droit au Nord du Canal, où l'on mouilla dès le même jour. Mais le vent ayant changé au Sud-Ouest, on fut forcé de lever l'ancre, & de gagner le côté du Sud, où l'on se mit à couvert sous une petite Isle, qui est contre le rivage. On trouva, dans ce lieu, moins de rafraîchissemens qu'on ne s'en étoit promis. Cependant les Insulaires s'approcherent de la Flotte dans de longs Canots, dont chacun pouvoit contenir plus de vingt hommes. Ils apporterent des gommes, qu'ils vendirent aux Anglois pour de l'ambre; car tous ces Peuples du Levant ne cherchent qu'à tromper. Ils avoient aussi des poules & des noix de cocos; mais ils les firent si cher qu'on en prit fort peu. Comme on ne se croyoit plus fort éloignés du terme, l'inquietude étoit médiocre pour les provisions. L'Amiral ne pensa qu'à réparer un peu ses Vaisseaux, & qu'à disposer son artillerie à tout événement.

On se rafraîchit aux Isles Nicobar.

Après y avoir employé dix jours, il partit le 20 de Mai, pour faire voile droit à Sumatra. Mais la force des courans & le vent Sud-Sud-Ouest lui préparoient de nouveaux obstacles. Pendant que tout l'art de ses Matelots s'employoit à les vaincre, un de ses Vaisseaux courut le dernier danger, par deux voyes d'eau qui s'y firent subitement. Il se vit forcé de relâcher dans l'Isle de *Sombrero*, à dix ou douze lieues au Nord de Nicobar. En mouillant sur la Côte, qui est parsemée de rochers, il perdit une de ses ancres. Cependant il fut consolé de toutes ces disgraces par les secours qu'il tira des Habitans de l'Isle. Ils sont si doux & si timides, qu'ils furent quelque tems sans oser prendre confiance aux signes qu'on leur fit pour les rassurer. Mais lorsque cette premiere crainte fut dissipée, ils ne refuserent aucun service à la Flotte. Ils sont nuds, à l'exception d'une piece de toile qui leur sert de ceinture, & de laquelle il se détache une autre piece qui leur passe entre les jambes. Leur couleur est fort noire; mais ils la relevent par diverses peintures dont ils ont le visage bigarré. L'Amiral n'ayant pas fait difficulté de pénétrer dans leur Isle, avec une bonne escorte, vit quelques-uns de leurs Prêtres, qui étoient couverts d'habits, mais si serrés sur leur corps qu'ils y paroissoient cousus. Ils avoient deux cornes sur la tête, le visage peint de verd & de jaune, &, par derriere, une queue qui pendoit jusqu'à terre; ce qui les rendoit fort semblables à nos images du Diable. L'Isle est remplie d'arbres, qui par leur hauteur & leurs autres proportions, pourroient servir de mâts aux plus grands Vaisseaux. Les Anglois découvrirent sur le sable du rivage une petite plante, qui croît assez pour devenir un arbre, mais qui se retire dans la terre lorsqu'on y touche, & qui s'y enfonce assez pour n'en être arrachée qu'avec effort. Lorsqu'on l'en a tirée, on trouve avec admiration que sa racine est un ver, qui diminue à mesure que la plante s'éleve, & qui prend par degrés la consistence du bois. L'Auteur ajoûte que cette transformation est un des plus étranges phémomenes qu'il ait

Isle de Sombrero, & ses Habitans.

Affreuse figure de leurs Prêtres.

Plante singuliére.

LANCASTER. 1602.

vûs dans tous ſes Voyages ; & le reſte n'eſt pas moins merveilleux, car ſi l'on arrache la plante dans ſa jeuneſſe, elle acquiert en ſéchant la dureté d'une pierre, juſqu'à devenir tout-à-fait ſemblable au corail blanc : de ſorte que le ver ſe change ſucceſſivement en deux natures eſſentiellement différentes. Il ne paroît pas que la vérité de cette obſervation puiſſe être ſuſpecte, puiſque les Anglois de la Flotte prirent pluſieurs de ces plantes, & les rapporterent en Angleterre.

Arrivée des Anglois au Port d'Achin.

A la diſtance où la Flotte Angloiſe étoit de Sumatra, elle n'avoit beſoin que d'un vent favorable, pour gagner en peu de tems le Port d'Achin. Elle remit à la voile le 29 de Mai ; & découvrant les Côtes de l'Iſle le 2 de Juin, elle mouilla, le 6, dans la Rade, à deux milles de la Capitale. Il s'y trouvoit dix-huit ou vingt Bâtimens de divers Pays, tels que *Bengale*, *Calecut*, *Guzarate*, *Pegu* & *Patan*. A la vûe de quatre Vaiſſeaux Européens, deux Hollandois qui avoient été retenus l'année précedente, & qui avoient appris dans cet intervalle la Langue & les uſages du Pays, ſe hâterent de venir à bord, & n'y apporterent que d'heureuſes nouvelles. Ils avoient été traités par le Roi beaucoup plus favorablement qu'ils ne l'avoient eſperé. Ce Prince ſouhaitoit de voir des Etrangers dans ſes Ports. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées ſur l'Eſpagne, & les Anglois devoient s'attendre à toutes ſortes d'avantages pour leur Etabliſſement & pour leur Commerce.

Dès le même jour, l'Amiral fit deſcendre le Capitaine Middleton, accompagné de cinq ou ſix Officiers de la Flotte, pour informer le Roi que l'Amiral d'Angleterre, chargé d'une Lettre de ſa glorieuſe Reine au puiſſant Roi d'Achin & de Sumatra, demandoit la liberté d'entrer dans ſa Ville, & l'honneur de faire une étroite alliance avec lui. Middleton devoit obtenir un ſauf-conduit pour tous les Anglois de la Flotte, ou convenir de recevoir & de donner des otages, ſuivant les Loix établies dans toutes les Nations.

Ils ſont bien reçus du Roi.

Il fut reçu du Roi avec de grands témoignages de joye & d'amitié. Non-ſeulement ſes demandes furent accordées ; mais après lui avoir fait quantité de queſtions, ce Prince ordonna qu'on lui ſervît des rafraîchiſſemens, & lui fit préſent, à ſon départ, d'une robbe & d'un turban brochés d'or. Il le chargea de dire à l'Amiral qu'après les fatigues d'un ſi long voyage, il devoit prendre un jour pour ſe repoſer à bord ; mais que le jour ſuivant il étoit libre de venir à l'Audience, & qu'il pouvoit compter d'être auſſi tranquille dans ſes Etats qu'au centre de l'Angleterre ; que s'il doutoit néanmoins de ſa parole royale, on lui donneroit des otages, & toutes les ſûretés qu'il pourroit deſirer.

L'Amiral attendit trois jours pour ſe rendre au rivage. Il y deſcendit avec une eſcorte de trente hommes. Les Hollandois s'y trouverent pour le recevoir, & le conduiſirent à la maiſon qu'ils avoient dans la Ville, parce qu'il n'en voulut point accepter d'autre avant que d'avoir vû le Roi. Il lui vint auſſi-tôt un Seigneur de la Cour, pour le ſaluer de la part de ce Prince, &

Difficultés pour la Lettre de la Cour d'Angleterre.

lui demander la Lettre de la Reine. Mais l'Amiral refuſa de la remettre, en s'excuſant ſur l'uſage de l'Europe, qui oblige un Ambaſſadeur de rendre ſes Lettres au Prince même à qui elles ſont adreſſées. Le Seigneur Indien demanda là-deſſus à voir la ſuſcription, qu'il lut à haute voix, & dont il tira

une copie. Il prit aussi par écrit le nom de la Reine, & sa curiosité s'attacha particuliérement à observer le Sceau. Ensuite renouvellant ses civilités à l'Amiral, il l'assura que le Roi son Maître recevroit avec joye les éclaircissemens qu'il alloit lui porter.

LANCASTER. 1602.

En effet, le Roi n'eut pas plutôt reçu la réponse qu'il attendoit, que donnant divers ordres à ses Officiers, il fit partir six grands éléphans, avec quantité de trompettes & de tymbales, & un cortege fort nombreux, pour aller au-devant de l'Amiral. Le moindre des éléphans avoit treize ou quatorze pieds de hauteur, & portoit sur le dos un petit château, de la forme d'un carosse, couvert de velours cramoisi. Au milieu du château, on avoit placé un grand bassin d'or, couvert d'un drap de soye fort richement travaillé, sous lequel on mit la Lettre de la Reine. L'Amiral monta sur un autre éléphant. Une partie de sa suite fut invitée à monter aussi sur les autres, & le reste le suivit à pied. Mais lorsque le cortege fut arrivé à la Cour, un Seigneur pria l'Amiral d'arrêter, pour se donner le tems de prendre les ordres du Roi. Il revint presqu'aussi-tôt, en apportant la permission d'entrer.

Accueil fait aux Anglois.

L'Amiral se présenta devant le Roi d'un air ferme & modeste. Il lui déclara qu'il étoit envoyé par la très-puissante Reine d'Angleterre, pour le féliciter de sa grandeur, & lui proposer un Traité de paix & d'amitié. Sa harangue devoit être plus longue, mais le Roi l'interrompit, pour lui dire qu'il le croyoit fatigué du long voyage qu'il venoit de finir heureusement, & qu'il le prioit d'accepter des rafraîchissemens. Il ajoûta qu'il pouvoit compter d'être traité favorablement à sa Cour, par considération pour la Reine sa Maîtresse, dont le merite & la gloire s'étoient répandus jusqu'aux Indes. L'Amiral comprit que le Roi s'ennuyoit de lui entendre parler une Langue étrangere. Il lui présenta la Lettre de la Reine, que ce Prince reçut avidement, & qu'il remit à quelques Seigneurs Indiens qui étoient derriere lui. Les présens furent apportés. C'étoit un bassin d'argent, avec une fontaine, du poids de deux cens cinq onces, une grande couppe de même métal, un riche miroir; un bonnet orné de plumes; quelques belles épées avec leurs ceinturons, & plusieurs éventails. Toutes ces richesses furent reçues par des Seigneurs de la Cour; mais le Roi prit entre ses mains un éventail, & l'ayant consideré avec plaisir, il le remit à une de ses femmes, pour en faire aussitôt l'essai. Les Anglois crurent s'appercevoir que de tous ces divers présens, c'étoit celui qui lui plaisoit le plus.

Cérémonies de l'audience.

Alors on proposa au Général Anglois de s'asséoir à terre, suivant l'usage du Pays. Il le fit, à l'imitation du Roi & de toute sa Cour. On servit aussitôt un grand festin, dans des plats d'or, ou d'un autre métal fort estimé aux Indes, qui est un mêlange d'or & de cuivre, & qu'on nomme *Tombak*. Pendant ce repas, le Roi qui étoit assis un peu plus loin, sur une estrade élevée de deux ou trois pieds, but plusieurs fois à la santé de l'Amiral. Sa liqueur favorite étoit l'*Arrack*, espece d'eau-de-vie dont j'ai déja expliqué la composition. L'Amiral la trouva si forte, qu'il se fit donner de l'eau pure avec la permission du Roi.

Tombak, métal Indien.

Arrack, liqueur.

Après un grand nombre de cérémonies, le Roi donna ordre qu'on fît entrer les Danseuses; & ses propres femmes commencerent à joüer des airs de danse sur divers instrumens. Elles étoient richement vêtues, & parées de

Chanteuses & Danseuses.

LANCASTER. 1602.

bracelets & de pierreries. C'étoit une faveur extraordinaire pour l'Amiral, car le Roi n'accorde la vûe de ses femmes qu'à ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Il lui fit ensuite present d'une robbe de calico, brodée en or, d'une belle écharpe de Turquie, & de deux *Cresses*, qui sont une espece de poignards, dont un Seigneur arme sur le champ celui que le Roi distingue par cette faveur. L'Amiral fut ainsi congedié, avec de nouvelles caresses, & la permission de se choisir dans la Ville une maison de son goût. Mais il ne jugea point à propos d'accepter cette offre, & retournant à bord, il laissa au Roi le tems de faire ses réfléxions sur la Lettre de la Reine.

Seconde audience & ses effets pour le commerce.

Dans la seconde Audience qu'il eut de ce Prince, il s'expliqua fort au long sur l'objet de son voyage. Les réponses avoient été préparées comme les demandes. Le Roi protesta que si les sentimens de la Reine étoient aussi sinceres qu'elle l'en assuroit dans sa Lettre, elle trouveroit un retour fidele dans les siens; que pour le Traité d'alliance qu'elle lui proposoit, il y consentoit avec joye: enfin, qu'à l'égard du Commerce, il avoit déja donné ordre à deux de ses principaux Officiers d'en conferer avec l'Amiral, & d'entrer sans exception dans toutes les intentions de la Reine. Cette réponse fut suivie d'un nouveau festin. Le jour suivant, l'Amiral envoya demander aux deux Seigneurs que le Roi lui avoit nommés, quel tems ils avoient choisi pour la Conference. L'un étoit le grand Pontife du Royaume, homme d'esprit & d'honneur, qui méritoit l'estime que le Roi & toute la Nation avoient pour lui. L'autre étoit un des Chefs de la Noblesse, personnage fort grave, mais moins propre aux affaires que le Prélat.

Commissaires Indiens, & leur conférences.

On prit un jour pour s'assembler. La Conference se tint en Langue Arabe, que le Prélat & le Seigneur Indien entendoient parfaitement. L'Amiral se servit pour Interpréte, d'un Juif qu'il avoit amené d'Angleterre, & qui parloit fort bien cette Langue. Sa premiere proposition regarda la liberté du Commerce pour les Marchands Anglois. Le Prélat, sans répondre directement, lui demanda quels motifs il avoit à faire valoir pour engager le Roi à lui accorder cette grace. L'Amiral saisissant volontiers cette idée, allegua d'abord les offres d'amitié de sa Reine, le mérite éclatant de cette Princesse, son courage & ses forces pour résister au Roi d'Espagne, qu'elle regardoit comme l'Ennemi commun de l'Angleterre & des Rois de l'Inde; la considération extrême qu'elle s'étoit acquise dans toute l'Europe, & qui avoit déja porté l'Empereur de Turquie à rechercher son alliance. Il s'étendit ensuite sur les raisons tirées en général des avantages mêmes du Commerce. Le Roi ne pouvoit ignorer que c'étoit pour tous les Princes une source continuelle de richesses & de prosperités; que la puissance d'un Etat croissant à mesure que les Sujets devenoient plus riches, il n'y avoit que le Commerce qui pût augmenter leurs biens & leurs commodités; & que pour rendre le Commerce florissant, il falloit recevoir & traiter favorablement les Etrangers; qu'à l'égard d'Achin en particulier, la situation du Port étoit admirable pour le Commerce de Bengale, de Java, des Moluques & de la Chine; que l'esperance d'y vendre leurs marchandises y ameneroit bientôt tous les Négocians de ces diverses Régions; qu'en peu de tems le Roi d'Achin verroit croître ses forces, & diminuer celles des Espagnols & des Portugais:

que s'il avoit besoin d'Ouvriers & d'Artistes, il pouvoit s'assurer d'en recevoir d'Angleterre, à la seule condition de leur faire recueillir quelque fruit de leur voyage, & de leur laisser la liberté de retourner dans leur Patrie, lorsqu'il seroit satisfait de leurs services : qu'il trouveroit de même toutes sortes de commodités & de secours dans les Etats de la Reine, qui consentiroit volontiers à toutes ses propositions, lorsqu'elles n'auroient rien de contraire à son honneur, aux loix de son Royaume, & à ses Traités avec les Princes Chrétiens.

Lancaster. 1602.

L'Amiral demanda de plus, que le Roi fît défendre à tous ses Sujets par une proclamation publique, de causer le moindre trouble aux Anglois dans leurs usages & dans le cours des affaires. Cet article fut accordé sur le champ, avec si peu de réserve, que malgré les Loix du Pays qui ne permettent point aux Habitans de sortir pendant la nuit, il fut permis aux Anglois d'aller nuit & jour sans aucun obstacle; assujettis seulement, lorsqu'ils seroient rencontrés par la Justice après une certaine heure, à se voir conduire chez leur Amiral, entre les mains duquel ils seroient remis.

Demandes de l'Amiral Anglois.

En finissant la Conference, les deux Commissaires Indiens demanderent par écrit à l'Amiral un Mémoire des raisons qu'il leur avoit exposées & des privileges qu'il demandoit au nom de la Reine. Ils lui promirent d'en faire leur rapport au Roi dès le même jour, & que la réponse de ce Prince ne seroit pas long-tems differée. Quelques jours se passerent. L'Amiral fut invité à voir un combat de cocqs, qui faisoit un des principaux amusemens du Roi. Il prit cette occasion pour le supplier par son Interpréte de ne pas faire traîner les affaires en longueur. Cinq ou six jours après il reçut de sa propre main un Traité auquel il ne manquoit rien pour la forme. Tous les articles du Mémoire avoient été copiés fort proprement par un Sécretaire. Le Roi les avoit revêtus de son autorité & de son seing. En les remettant à l'Amiral, il y joignit un compliment fort civil, & de nouveaux témoignages de satisfaction & d'amitié. Il seroit inutile de faire entrer ici la traduction de cette piece. Elle contenoit en substance, 1°. que les Anglois jouiroient dans le Royaume d'Achin d'une entiere libérté pour leurs personnes, leurs biens & leur commerce. 2°. Qu'ils seroient exempts des Droits d'entrée & de sortie. 3°. Que s'il arrivoit à leurs Flottes quelque accident qui les mît en danger, ils seroient secourus, eux & leurs marchandises, par les Vaisseaux du Pays. 4°. Qu'en cas de mort, ils auroient la liberté de disposer de leurs biens & de leurs effets par un Testament. 5°. Qu'ils exerceroient la Justice, suivant leurs Usages, sur les Criminels de leur Nation. 6°. Qu'on recevroit leurs plaintes, & qu'on leur accorderoit satisfaction, lorsqu'ils seroient offensés par les Habitans du Pays. 7°. Qu'on ne mettroit jamais de prix forcé à leurs marchandises. 8°. Enfin, qu'ils jouiroient perpétuellement de la liberté de conscience.

Traité confirmé par le Roi d'Achin.

Les Facteurs Anglois commencerent aussi-tôt à rassembler du poivre pour la cargaison : mais la sterilité de l'année précedente l'avoit rendu fort rare. Ayant appris de quelques Habitans qu'il s'en trouvoit davantage dans un Port nommé *Priaman*, à cent cinquante lieues d'Achin, vers le Sud de l'Isle, ils y envoyerent la Suzane, un de leurs moindres Vaisseaux, commandé par le Capitaine Middleton. Ils avoient trouvé beaucoup à rabattre aux promesses

Exercice du commerce & ses difficultés.

LANCASTER. 1602.

de Davis, leur premier Pilote, qui les avoit assurés en partant de Londres que le quintal de poivre ne leur reviendroit qu'à quatre réaux d'Espagne. Ils le payoient presque vingt. Cette erreur jetta l'Amiral dans un grand embarras. Ses marchandises & les sommes qu'il avoit apportées ne paroissant pas suffire pour rendre sa cargaison complette, il consideroit combien il lui seroit difficile de conserver à sa Nation une certaine estime qui est le fondement du Commerce, & quel desagrément ce seroit pour lui de retourner presqu'à vuide. D'un autre côté, il avoit à combattre les intrigues d'un Ambassadeur Portugais, qui étoit depuis quelque tems à la Cour d'Achin, & qui n'y demeuroit vraisemblablement que pour observer ses démarches. Ce n'est pas qu'il y fût regardé de fort bon œil. Il avoit demandé au Roi dans sa derniere Audience, la permission, non-seulement d'établir un Comptoir de sa Nation, mais encore de bâtir un Fort à l'entrée du Port, sous prétexte que la Ville étant fort sujette aux incendies, les Portugais auroient besoin d'une retraite pour y mettre leurs marchandises à couvert. Le Roi, pénetrant son artifice, lui avoit répondu : » Votre Maître pense-t'il à marier une de ses filles avec » mon fils, lorsqu'il marque tant d'inquiétude pour la conservation de ma » Ville capitale ? Dites-lui qu'il n'a pas besoin pour cela d'un Fort, & que » je donnerai à ses gens pour leur Comptoir une bonne maison à deux lieues » de ma Ville, où ils n'auront à craindre ni le feu, ni leurs Ennemis, sous » ma protection. L'Ambassadeur s'étoit retiré fort mécontent, & le Roi s'étoit fait un amusement du chagrin qu'il lui avoit causé par sa réponse.

Artifice des Portugais, qui leur réussit mal.

Il arriva, quelque tems après, dans le Port, un Vaisseau Portugais chargé de riz. Il venoit de Bengale. Le Capitaine se logea chez l'Ambassadeur de sa Nation. Entre les gens de son Equipage, il y avoit plusieurs Indiens qui exerçoient aussi un commerce proportionné à leur état, suivant l'usage de ces Régions, où tout le monde se pique de la qualité de Marchand. Il s'en présenta un chez l'Amiral Anglois, avec des poules qu'il offroit à vendre. L'Amiral ne douta point que ce ne fût un espion des Portugais. Il acheta ses poules & les paya liberalement. Ensuite, prenant occasion de son trafic pour le faire parler, il lui marqua quelque regret de voir un homme d'une figure telle que la sienne, avili par un emploi qui lui convenoit si peu. L'Auteur, en rapportant cette conversation, prend soin d'avertir que le récit est précieux par sa fidelité.

Espion des Portugais, & ses entreprises.

L'Indien répondit : Je sers ce Capitaine Portugais, sans sçavoir si je suis libre ou esclave, quoique je sois né de condition libre : car il y a si longtems que je le sers qu'il s'est accoutumé à me regarder comme un bien qui est à lui ; & les gens de cette Nation sont si puissans qu'on ne peut rien leur disputer.

L'Amiral Anglois pénétre les vûes de l'Espion.

Si tu connois le prix de la liberté, lui dit l'Amiral, il est certain que tu parois digne de l'obtenir. Que ferois-tu pour quelqu'un qui te l'offriroit, & qui t'épargneroit la peine d'avoir là-dessus des disputes avec ton Maître ? Ma liberté, repliqua l'Indien, me seroit plus chere que ma vie, & j'exposerois hardiment ma vie pour celui qui me donneroit la liberté. Mettez-moi là-dessus à l'épreuve, & vous verrez que je vous tiendrai parole.

Eh bien, reprit l'Amiral, tu me fais naître l'envie d'éprouver effectivement si tu parles de bonne foi. J'ai une question à te faire. Que dit l'Am-

baſſadeur Portugais de moi & de ma Flotte, & quelles ſont ici ſes vûes? Lancaster. 1602.

Il vous obſerve continuellement, répondit l'Indien, ſans que vous puiſſiez vous appercevoir qu'il vous regarde. Il a pour eſpion autour de votre Flotte, un Chinois, qui s'eſt familiariſé avec vos gens. Il a fait tirer le plan de tous vos Vaiſſeaux. Il connoît non-ſeulement leur forme & leur groſſeur, mais le nombre & le calibre de votre artillerie juſqu'à la moindre piece. Il ſçait combien vous avez de Matelots, ceux qui ſe portent bien & ceux qui ſont infirmes. Il trouve que vos Vaiſſeaux ſonr forts & bien équipés; mais il eſt perſuadé qu'ayant un grand nombre de Malades, vous n'êtes point à couvert d'une ſurpriſe, ou même d'une attaque ouverte par des forces médiocres; & dans cette idée, il doit envoyer ſes plans à Malaca, pour engager le Gouverneur à vous cauſer de l'embarras à votre départ.

L'Amiral lui dit, en affectant de rire, ton Ambaſſadeur n'eſt pas ſi ridicule que tu le repréſentes; car il ſçait aſſez que je crains peu les forces de ſa Nation dans cette Mer. Il veut te faire croire, à toi & à ceux qui l'écoutent, que les Portugais ſont auſſi redoutables qu'ils ſouhaiteroient de l'être. Va, ſois tranquille pour ma Flotte. Mais viens m'apprendre néanmoins dans quelques jours ſi l'Ambaſſadeur a fait partir ſes plans; & quoique je m'en embarraſſe fort peu, je te promets la liberté, pour récompenſer tes bonnes intentions. Réponſe qu'il lui fait.

L'Indien partit fort ſatisfait. Cette occaſion parut ſi ſinguliere à l'Amiral, que ne balançant point à la ſaiſir, il ſe promit de faire tourner la trahiſon contre ceux qui avoient voulu l'employer. Son eſperance ne fut pas trompée. Tout ce que l'Ambaſſadeur faiſoit pendant le jour, lui étoit rapporté le ſoir ou le jour ſuivant. L'Indien étoit un Traître exercé, hardi, ſubtil, capable de tromper également & l'Ambaſſadeur Portugais, & les Anglois de la ſuite de l'Amiral; le premier, en le repaiſſant de fauſſes nouvelles, pour leſquelles il étoit récompenſé; ceux-ci, en feignant de ne venir ſi ſouvent dans leur Comptoir que pour les entretenir dans la diſpoſition d'acheter ſes poules, & les conjurant même de garder le ſilence ſur un commerce par lequel il ſembloit craindre de déplaire à ſes Maîtres. L'Amiral étoit le ſeul avec lequel il fit un rolle ſincere; encore affectoit-il de lui parler d'un air ſimple, attendant toujours qu'il fût interrogé, comme s'il n'eût fait que répondre à ſes queſtions. Ce détail étoit néceſſaire, non-ſeulement pour expliquer comment l'Amiral ſe défendit contre les mauvais offices des Portugais, mais encore pour faire connoître le caractere des Indiens, qui eſt naturellement artificieux & trompeur. Perfidie des Indiens.

Le Roi faiſoit appeller ſouvent l'Amiral pour s'entretenir ou pour boire avec lui. Un jour, il lui parla d'un Ambaſſadeur que le Roi de Siam lui avoit envoyé, pour lui propoſer la conquête de Malaca. L'Iſle de Sumatra eſt capable d'armer un grand nombre de Galeres, quand le tems ne lui manque point pour ſes préparatifs; & le Roi de Siam faiſoit demander à celui d'Achin quelles forces il vouloit joindre aux ſiennes. L'Amiral ne manqua point de ſeconder les diſpoſitions qu'il voyoit à ce Prince pour déclarer la guerre aux Eſpagnols. Il lui repréſenta la hauteur avec laquelle ils ſe conduiſoient au milieu de ſa Cour, & le droit qu'ils s'attribuoient de mettre tous les Rois Indiens dans leur dépendance. Il les traita d'Ennemis pu- Les Anglois rendent un fort mauvais office aux Portugais.

LANCASTER. 1602.

blics de la liberté & du Commerce. Enfin, n'épargnant rien pour rendre le change à leur Ambaſſadeur, il ne fit pas difficulté d'aſſurer qu'il n'étoit qu'un Eſpion, chargé d'approfondir les forces & les ſecrets de la Cour d'Achin. Le Roi ſurpris de ce diſcours, voulut ſçavoir quel en étoit le fondement. Alors s'ouvrant ſur tout ce qu'il avoit appris de ſon Indien, il en conclut que les Eſpions de l'Ambaſſadeur n'obſervoient pas moins le Roi que les Anglois. Quoique cette preuve n'eut point la force d'une démonſtration, elle ſuffiſoit pour aigrir un Prince ſoupçonneux. Il répondit qu'il connoiſſoit les Eſpagnols pour ſes Ennemis, & qu'il leur rendoit leur haine au double; mais qu'il apprehendoit peu les forces qu'ils avoient à Malaca. L'Amiral, ſatisfait de le voir irrité, réſolut d'employer une ruſe innocente, pour ſoutenir tout à la fois ſa réputation & ſe garantir des périls qui menaçoient la Flotte Angloiſe à ſon départ. Il dit au Roi que ce qui l'inquietoit dans les deſſeins de l'Ambaſſadeur Portugais n'étoit pas la crainte d'être attaqué par les Vaiſſeaux de Malaca, mais celle au contraire de ne les pas rencontrer dans ſa courſe, parce qu'infailliblement les plans & les avis qu'ils devoient recevoir de leur Ambaſſadeur, ou plutôt de leur Eſpion, leur ôteroient la hardieſſe de venir à ſa rencontre; que dans le deſir de les rencontrer, & dans la certitude de les battre, il prioit ſa Majeſté de faire arrêter deux domeſtiques de l'Ambaſſadeur, qui devoient partir dans trois jours avec ſes avis & ſes plans. Outre l'effet qu'il paroiſſoit deſirer, il fit entendre encore au Roi, qu'en ſe ſaiſiſſant des Meſſagers de l'Ambaſſadeur, il ne manqueroit point de tirer quelques nouvelles lumieres de leur bouche ou de leurs Lettres.

Artifice de leur Amiral.

Cette contremine fut pouſſée avec tant de ſoin & d'adreſſe, que l'Amiral informé par ſon Eſpion du départ des deux Meſſagers, en apprit au Roi le tems & les circonſtances. Ils s'étoient rendus dans un Port, à vingt-cinq lieues d'Achin; & payant leur paſſage ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile, ils s'y embarquerent en qualité de Marchands étrangers. Mais, ſur l'ordre ſecret du Roi, une Frégate, qui fut envoyée après eux, arrêta leur Bâtiment preſqu'à la ſortie du Port. Les Officiers d'Achin feignirent de vouloir examiner ſi les marchandiſes avoient ſatisfait aux droits du Prince. Ils découvrirent les deux Portugais en montant à bord. Ils affecterent de la ſurpriſe, & leur demanderent qui ils étoient, d'où ils étoient venus, quel étoit leur deſſein & le motif de leur voyage. Toutes ces queſtions les ayant troublés, en vain répondirent-ils qu'ils venoient d'Achin & qu'ils appartenoient à l'Ambaſſadeur Portugais. On feignit de reconnoître à leur trouble qu'ils étoient des ſcelerats, qui prenoient la fuite après avoir volé leur Maître. Le principal Officier ſe ſaiſit d'eux, & ſe chargea de les remettre à l'Ambaſſadeur. Mais ſous prétexte de vérifier leur vol, on leur enleva leurs plans & leurs Lettres. Ils furent en effet renvoyés à l'Ambaſſadeur, ſur une nouvelle réflexion de l'Amiral, qui crut cette voye plus ſûre pour déguiſer ſon artifice, & qui trouva le moyen de la faire gouter au Roi.

Deux Portugais arrêtés avec leurs papiers.

Quelque jugement que l'Ambaſſadeur pût porter de cette avanture, il n'eut aucun prétexte pour faire éclater ſes plaintes, ſur-tout lorſqu'en lui préſentant ſes deux domeſtiques avec tous leurs effets, on affecta de faire valoir le ſervice qu'on lui avoit rendu. Il ſe diſpenſa même de réclamer ſes plans & ſes Lettres; ce qui fit juger à l'Amiral qu'ayant quelque ſoupçon de la verité,

Chagrin des Portugais; ils veulent quitter Achin, leur départ eſt retardé.

verité, il ne vouloit pas s'exposer à des railleries plus humiliantes que l'outrage. L'Auteur ne nous apprend point ce que contenoient ses Lettres. Mais le chagrin de voir manquer son projet par cette voye, lui fit prendre la résolution de partir lui-même, pour suppléer apparemment à l'interception de ses Messagers. L'Amiral, qui fut informé de ce nouveau dessein, résolut encore d'en arrêter l'execution. Il représenta au Roi que la saison l'obligeant de se remettre en mer avec sa Flotte, il alloit perdre tout le fruit de leur ruse commune, si l'Ambassadeur partoit avant lui. Il le pressa de faire naître quelque raison, qui suspendît seulement le départ des Portugais pendant dix jours. Cette proposition n'étoit pas sans difficulté, parce que le ressentiment de l'Ambassadeur lui ayant fait abreger les formalités, il avoit déjà pris congé du Roi & fait ses adieux à toute la Cour. Cependant l'envie d'obliger l'Amiral, ou, si l'on veut, la passion de nuire aux Portugais, en lui donnant l'occasion de les battre, sur laquelle il ne cessoit pas de tenir le même langage, porta ce Prince à supposer quelques sujets de plaintes contre les Matelots de l'Ambassadeur. Avant que cette accusation fût éclaircie, les Anglois eurent le tems de mettre ordre à leurs affaires.

Lancaster. 1602.

Départ des Anglois.

Il ne restoit à l'Amiral qu'à prendre congé du Roi, parce que dans l'embarras où je l'ai représenté pour sa cargaison, il s'étoit déterminé à laisser derriere lui quelques-uns de ses principaux Facteurs, sous prétexte que le poivre étant si rare ils prendroient soin d'en ramasser jusqu'au retour de la Flotte. D'ailleurs, de ses quatre Vaisseaux, il n'y avoit que l'Ascension qui ne fut point assez chargé pour quitter le Port avec honneur. Un Bâtiment Hollandois qui étoit arrivé depuis peu, sous le Commandement du Capitaine *Spilberge*, & que la rareté ou la cherté du poivre avoit mis, comme les Anglois, dans la necessité de partir sans achever sa cargaison, s'offrit à les accompagner. L'Amiral accepta si volontiers cette offre, que pour l'affermir dans sa résolution, il lui ceda la huitiéme partie de ses marchandises. Enfin la veille de son départ il présenta au Roi Messieurs *Starkey* & *Styles*, deux honnêtes Facteurs qu'il laissoit sous la protection de ce Prince; & s'étant confirmé dans l'opinion de sa bonne-foi par les nouveaux témoignages qu'il en reçut, il mit à la voile le 11 de Septembre.

Bravade des Portugais.

On a sçû dans la suite que le Roi soutenant la dissimulation, continua de retarder l'Ambassadeur Portugais, malgré l'empressement qu'il avoit de partir. Un jour, embarrassé de ses instances, il lui dit qu'il s'étonnoit de lui voir cette ardeur pour se mettre en mer, tandis que les Anglois, qui ne pouvoient être fort éloignés, l'attendoient peut-être à son passage & ne pouvoient manquer avec des forces superieures, de lui faire courir un grand danger. L'Ambassadeur répondit qu'il les craignoit peu, parce que sa Frégate étoit si légere, que s'il pouvoit gagner le devant sur eux, seulement de sa longueur, il les défioit avec tous leurs efforts de pouvoir jamais la joindre. Eh bien, lui dit le Roi, je vous laisse donc partir d'autant plus volontiers, que je n'aurai rien à craindre pour votre sûreté. En effet il lui en accorda la liberté; mais il y avoit déja vingt-quatre jours que les Anglois avoient mis à la voile. Ils n'avoient pû recevoir une marque plus signalée des favorables dispositions du Roi d'Achin; car la Frégate Portugaise étoit si bonne, qu'en partant même quelques jours après eux, elle eût été capable de se rendre à Malaca,

LANCASTER. 1602.

avant qu'ils eussent gagné les Détroits, & de faire sortir par conséquent de ce Port toutes les forces des Portugais pour leur couper le passage ; au lieu que personne n'y étant informé de leur approche, ils relâcherent tranquillement à vingt-cinq lieues de la Ville sans qu'elle en eût la moindre connoissance.

Les Anglois s'arrêtent près de Malaca.

Le 3 d'Octobre, étant entré dans les Détroits de Malaca, ils découvrirent un Vaisseau vers l'entrée de la nuit. L'ordre fut donné aussi-tôt pour s'assurer de cette proye. Ils se séparerent l'un de l'autre à la distance d'un mille, dans la crainte qu'elle ne profitât des ténébres pour trouver un passage. Elle tomba près de l'*Hector*, qui la salua brusquement d'une volée de canon. Les autres Vaisseaux s'étant rassemblés autour d'elle, on continua quelque tems le feu de l'artillerie : mais la crainte de la couler à fond fit prendre le parti d'interrompre le combat jusqu'au jour. A peine commençoit-il à paroître que le Capitaine se mit dans sa Chaloupe avec quelques gens de son bord, & vint se rendre volontairement. Il étoit parti de Saint-Thomas, dans la Baye de Bengale, pour transporter des marchandises & quantité de Passagers à Malaca. Il avoit à bord plus de six cens personnes des deux sexes & de toutes sortes de conditions. Son Port étoit de neuf cens tonneaux. L'Amiral fit passer sur sa Flotte ce qu'il avoit de plus précieux. C'étoient de riches étoffes, de la porcelaine, des perles & d'autres pierreries. Le riz & toutes les marchandises grossieres, furent négligées. Il fallut beaucoup de fermeté, & les plus rigoureuses ordonnances, pour empêcher le pillage. L'Amiral laissa sa prise sur ses ancres, sans avoir fait la moindre insulte aux Passagers.

Ils prennent un Vaisseau.

Un butin si riche le mettant en état, non-seulement de rendre sa cargaison complette au Port d'Achin, mais de faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de sa victoire, il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner. Son esperance étoit encore de rencontrer l'Ambassadeur Portugais, & de lui faire payer fort cher toutes les marques qu'il avoit reçu de sa haine. Il fut privé de cette derniere satisfaction. Mais le vent lui fut si favorable qu'il rentra le vingt-quatre d'Octobre dans le Port d'Achin.

Ils retournent à Achin.

Les deux Facteurs Anglois, agréablement surpris de son retour, se présenterent sur le rivage pour le recevoir. Il y descendit sans attendre la permission du Roi, sur-tout lorsqu'il eut appris avec combien de bonté ce Prince n'avoit pas cessé de protéger le Comptoir, & de favoriser les Facteurs. Dans l'abondance des richesses qu'il venoit d'acquerir par les armes, il se crut obligé de lui faire un présent considérable. Cette galanterie fut reçue avec tant de reconnoissance, qu'après avoir beaucoup loué la valeur des Anglois, le Roi offrit à l'Amiral le choix de tout ce qui pouvoit lui plaire dans ses Etats. La seule faveur qui pût flatter des Marchands, étoit de pouvoir amasser beaucoup de poivre, de canelle & de girofle. Mais il étoit si vrai que l'année avoit été stérile, qu'en joignant à tout ce que la Flotte avoit emporté, ce que les Facteurs avoient recueilli depuis son depart, on ne put faire une cargaison complette. L'Amiral résolut de se rendre à Bantam dans l'Isle de Java, où il avoit appris que ces marchandises étoient en abondance & à meilleur marché. Il communiqua son dessein au Roi, qui ne put le désavouer. Dans une longue conférence qu'il eut avec lui, ce Prince lui remit une Lettre en Arabe pour la Reine d'Angleterre, avec un riche présent. On en peut

Intelligence des Anglois & du Roi d'Achin contre les Portugais.

conclure que le premier départ de l'Amiral avoit été ſimulé, & qu'il n'avoit fait voile vers Malaca que pour y chercher l'occaſion qu'il en avoit trouvée d'enlever quelque Bâtiment aux Portugais ; ſans quoi l'on ne concevroit point pourquoi la Lettre & les préſens auroient été remis à ſon retour. Le Roi d'Achin envoyoit à la Reine Eliſabeth trois piéces de drap d'or curieuſement travaillées, avec un gros rubis enchaſſé à la mode du Levant. Il fit préſent auſſi d'un fort beau rubis à l'Amiral. En recevant ſes derniers adieux, il lui demanda ſi l'on avoit en Angleterre les Pſeaumes du *Roi David.* » Oui, ré» pondit l'Amiral ; & nous les chantons tous les jours. Je veux donc, re» prit le Roi, en chanter un pour la proſpérité de votre voyage, avec ces No» bles qui ſont autour de moi. » Là deſſus, il entonna un Pſeaume, & les Seigneurs de ſa Cour le chanterent avec lui fort ſolemnellement. Après avoir fini, il fit connoître à l'Amiral qu'il lui feroit plaiſir d'en chanter un ſuivant l'uſage de l'Angleterre, avec les gens de ſa ſuite. Les Anglois du cortége, étoient au nombre de douze, qui ſe mirent auſſi à chanter avec l'Amiral. Enfin les careſſes & la bonne-foi du Roi d'Achin ſe ſoutinrent ſi conſtamment, qu'on en peut tirer une confirmation pour le doute que j'ai marqué ſur ſa querelle avec les Hollandois.

LANCASTER. 1602.

Le Roi fait chanter des Pſaumes aux Anglois.

L'Amiral partit d'Achin le neuf de Novembre. Deux jours après, il dépêcha l'*Aſcenſion* en Angleterre, avec des Lettres ; & tournant le dos à ce Bâtiment, qui prit vers le Cap de Bonne-Eſperance, il ſuivit les Côtes de Sumatra pour ſe rendre à *Bantam.* Dans ſa courſe, il tomba pendant la nuit entre certaines Iſles, qui lui cauſerent d'autant plus d'embarras qu'il s'y trouvoit engagé ſans s'en être apperçu. Les bas-fonds dont elles ſont environnées le mirent pluſieurs fois en danger. Ayant paſſé la Ligne pour la troiſiéme fois depuis ſon depart de l'Europe, il arriva au Port de *Priaman*, où la *Suſanne* avoit déja fait une partie de ſa cargaiſon. Le hazard fit qu'à ſon arrivée il s'y trouva du poivre pour l'achever. Comme il n'en croît point aux environs de ce Port, les Habitans en avoient fait venir une nouvelle proviſion d'un lieu plus éloigné dans les terres, qui ſe nomme *Manangcabo.* Mais le Canton de Priaman porte de la poudre d'or, qui ſe trouve mêlée dans le ſable de pluſieurs Rivieres. L'air y eſt d'ailleurs excellent, quoiqu'à moins de quinze minutes de la Ligne. L'Amiral ſe voyant offrir de quoi charger entiérement la Suſanne, prit le parti de ſaiſir l'occaſion, & de renvoyer encore ce Bâtiment en Angleterre.

On étoit au 4 de Décembre, lorſqu'il remit à la voile pour Bantam. Il s'engagea le 15 dans les Détroits de la Sonde, où il mouilla l'ancre ſous une Iſle nommée *Polo Panſa*, à trois lieues de cette Ville. Le lendemain étant entré dans la Rade de Bantam, il y fit connoître ſon arrivée par une décharge de ſon artillerie, telle que les Habitans n'en avoient jamais entendu. Le 17, il envoya le Capitaine Middleton dans une Chaloupe, pour déclarer au Roi qu'il étoit venu avec des Lettres de la Reine d'Angleterre, & qu'il lui demandoit la permiſſion de deſcendre dans ſes Etats pour les lui préſenter. On répondit à Middleton que les Anglois ſeroient reçus volontiers ; & ſans exiger d'autres explications, un Seigneur Indien ſe rendit à bord avec lui, pour inviter au nom du Roi l'Amiral à deſcendre librement. Le Roi étoit un enfant de dix ou onze ans, qui ne laiſſoit pas de gouverner, avec le ſecours

LANCASTER. 1603.

d'un Conseil. L'impatience qu'il eut de voir les Anglois lui fit abréger les formalités de l'Audience ; & l'Amiral que son caractere rendoit supérieur à toutes sortes de craintes, ne fit pas difficulté de se laisser conduire sans précautions.

Il trouva le jeune Monarque assis dans un cabinet, dont la forme étoit ronde, avec seize au dix-huit Seigneurs qui l'environnoient à quelque distance. Après une courte harangue, à laquelle ce Prince fit une réponse gracieuse, il lui présenta les Lettres de la Reine. Il avoit fait apporter divers présens, qu'il y joignit aussi-tôt, & qui furent reçus avec les marques d'une vive satisfaction. Le Roi se les fit apporter successivement, & prit long-tems plaisir à les considérer. Ensuite, assurant l'Amiral de son amitié & de sa protection, il le remit, pour l'explication des affaires, entre les mains d'un Seigneur de l'Assemblée, qui étoit le Chef de son Conseil.

On fit passer l'Amiral dans un autre appartement, où sa conférence dura près de deux heures avec ce grave Indien. Elle finit par de nouvelles assurances de protection au nom du Roi, & par la permission d'acheter ou de vendre toutes sortes de marchandises dans les Etats de ce Prince. L'Amiral demanda la liberté de choisir une maison commode. Elle lui fut accordée, & dans l'espace de deux jours les Facteurs Anglois se trouverent en état de commencer leur vente. Mais un Seigneur de la Cour vint avertir l'Amiral que l'usage du Pays étoit de fournir le Roi avant ses sujets. Cette préférence parut d'autant plus juste aux Anglois, qu'on les assura que leurs marchandises seroient vendues plus cher à la Cour qu'aux Particuliers.

Lorsque le Roi fut satisfait, les Facteurs commencerent publiquement leur vente. La presse y fut si grande, qu'en moins de cinq semaines ils firent de quoi suppléer abondamment à la cargaison des deux Vaisseaux. Le poivre qu'ils avoient acquis dans cet intervalle, montoit deja à deux cens soixante-seize sacs, chacun de soixante-deux livres de poids, au prix de cinq réaux & demi de huit ; chaque réale revenant à quatre schellings & demi d'Angleterre. On n'y comprend point les droits de l'ancrage & de la Douanne ; car par une convention particuliere avec le *Scha Bandar*, c'est-à-dire, le principal Officier du Port, on devoit payer pour l'ancrage des deux Bâtimens, quinze cens réaux de huit ; & pour les droits de la Douanne, une réale par sac. Quoique les Habitans de l'Isle de Java passent pour une Nation inquiéte & livrée au vol, le commerce s'exerça fort paisiblement. Sur une ou deux insultes que les Anglois avoient reçues d'abord, l'Amiral fut autorisé par le Roi à faire main-basse sur tous ceux qui s'approcheroient de sa maison pendant la nuit. Quelques exemples de sévérité devinrent un frein pour les plus indociles ; & l'on continua seulement de faire une garde exacte aux environs du Comptoir.

A mesure qu'on achetoit le poivre, l'Amiral avoit ordonné qu'il fût transporté à bord ; de sorte que le 10 de Février 1603, la cargaison fut achevée, & la Flotte prête à partir. Mais le Capitaine Middleton tomba malade sur le Vaisseau qu'il commandoit. L'Amiral ayant établi pour regle que l'un ou l'autre seroit toujours à bord, se hâta d'y retourner. Il le trouva beaucoup plus mal, qu'on ne le craignoit d'une attaque si récente. L'expérience qu'il avoit de la nature du climat lui fit juger tout d'un coup qu'une fiévre violen-

te, accompagnée d'une furieuse oppression de poitrine, ne laisseroit pas vivre long-tems son Collegue. En effet Middleton, qui se croyoit encore autant de force que de courage, ne laissa pas de mourir le lendemain.

Cette perte fut une nouvelle raison de hâter le depart. Cependant l'Amiral ne voulut point retourner en Europe, sans s'être établi quelque relation aux Isles Moluques. Il fit charger sa Pinace, qui étoit d'environ quarante tonneaux, d'une quantité de marchandises choisies, & la confiant à douze de ses Anglois, il l'envoya aux Moluques, pour y jetter les fondemens du commerce jusqu'à son retour. Il laissa aussi à Bantam, trois Facteurs, ausquels il donna pour Chef M. *William Starkey*, avec la commission de vendre les marchandises qui restoient à terre, & de tenir des épices pour une autre cargaison. Ensuite il prit congé du Roi, qui lui remit une Lettre pour la Reine d'Angleterre, & quelques belles pieces de Bezoar. Le présent qu'il reçut pour lui-même fut un beau poignard de Java, avec quelques pierreries, qu'il estima beaucoup moins que les distinctions dont elles furent accompagnées.

Il laisse trois Facteurs à Bantam.

Présens du Roi.

Tous les Anglois de la Flotte s'étant retirés à bord le 20 de Février, les deux Vaisseaux saluerent l'Isle de Java d'une décharge de leur Artillerie, & mirent sur le champ à la voile. Ils employerent les deux jours suivans à traverser le Sond. Le 24, ils perdirent la vûe des Isles, & dirigeant leur course au Sud-Ouest, ils se trouverent dès le 28 au huitiéme degré quarante minutes du Sud. Le Dimanche 13 de Mars, ils passerent le Tropique du Capricorne, en tenant toujours la même course. Le 14 d'Avril, se trouvant à trente-quatre degrés, ils jugerent qu'ils avoient l'Isle de Madagascar au Nord. Le 28, ils eurent à combattre une furieuse tempête, qui les força pendant vingt-quatre heures de s'abandonner aux flots, sans faire aucun usage de leurs voiles. Cependant ils ne reçurent aucun dommage qui ne pût être reparé par leurs soins, à la reserve de quelques voies d'eau ausquelles il fallut remédier par un travail continuel pendant tout le reste du voyage.

La Flotte part de Java pour retourner en Europe.

Tempête furieuse.

Mais la tranquillité qui suivit cette tempête fut troublée trois jours après par un autre orage. Le battement des flots fut si violent contre la prouë de l'Amiral, que l'ouvrage de fer s'étant détachée, le bec du Vaisseau fut emporté, & s'abîma sans ressource. L'effroi s'empara de tous les cœurs. Il ne se présentoit aucun remede aux Matelots les plus expérimentés. Le Vaisseau n'ayant plus la force de resister aux vents ni aux flots, étoit emporté, comme l'auroient été ses débris après un naufrage. Il s'approcha jusqu'à trois ou quatre lieues du Cap de Bonne Esperance, & bien-tôt un vent contraire, le jetta presqu'au quarantiéme degré du Sud, au milieu de la grêle & de la nége. Ce passage presque subit de la chaleur au froid, fut un autre mal qui acheva d'accabler les Anglois.

Autre orage & ses effets.

Dans cette cruelle extrémité, l'*Hector* menagea sa course avec tant d'art, qu'il ne s'éloigna point de l'Amiral. *Sander Cole*, qui avoit été nommé pour commander ce Vaisseau après la mort de Middleton, fit construire sur son bord une machine qu'il crut capable de remedier au malheur de son Collegue. Mais après quantité d'efforts, & lorsqu'on croyoit avoir rendu l'ouvrage propre à sa destination, un furieux coup de mer fit quitter prise à ceux qui l'attachoient, & l'ensevelit aussi dans les flots. Tous les gens de l'Amiral,

Desespoir des gens de l'Amiral.

LANCASTER. 1603.

consternés de cette nouvelle disgrace, demanderent à passer sur l'Hector. Les plus hardis avoient perdu l'esperance, & se disposoient à changer de bord sans attendre l'ordre de leur Chef. Au milieu de cet abbatement public, l'Amiral prit une résolution qui n'a point d'exemple dans l'Histoire. Il assembla ses gens, & composant son visage à la joie, il les assura que par des moyens qu'il venoit d'imaginer, il ne desesperoit pas de sauver le Vaisseau. Ensuite étant entré dans sa chambre, il écrivit cette Lettre en Angleterre à la Compagnie qui l'avoit employé.

Exemple d'un courage héroïque.

» MESSIEURS, vous apprendrez par le Porteur de ma Lettre ce » qui s'est passé dans le voyage que j'ai entrepris par vos ordres, les » établissemens que j'ai faits pour votre commerce, & les autres événemens » qui méritent votre attention. Je vais employer tous mes efforts pour sau» ver mon Vaisseau & ses marchandises. Vous n'en douterez pas quand vous » sçaurez que je n'épargne dans ce dessein, ni ma vie, ni celle des gens qui » sont sous mes ordres. Je ne puis vous dire où vous devez envoyer un autre » Vaisseau pour me secourir; car je suis le jouet des vents & des flots. Adieu. » Je prie le Ciel qu'il m'accorde le plaisir de vous revoir avec quelque sujet « de satisfaction pour vous & pour moi.

L'Amiral trouve heureusement de la resistance à ses ordres.

Il datta cette lettre » *Du retour des Indes Orientales en Europe;* » & pour se rendre utile en périssant, il ajoûta, sur les lumieres qu'il croioit s'être procurées, *que le passage aux Indes Orientales*, étoit à soixante-deux degrés & demi par Nord-Ouest, du côté de l'Amérique. Après quoi faisant venir Sander Cole dans sa Chaloupe, il lui donna ordre en secret de partir la nuit suivante pour l'Angleterre, & de remettre sa Lettre à la Compagnie. Sa pensée étoit que le courage pourroit renaître à ses gens lorsqu'ils auroient perdu la ressource de l'Hector, ou du moins que ce qu'ils seroient forcés de faire pour conserver leur vie, serviroit peut-être à la conservation des marchandises.

Sander Cole feignit de céder à ses volontés; mais il lui étoit trop attaché pour l'abandonner dans son infortune. L'Amiral le voyant le lendemain presqu'à la même distance, dit à l'Auteur même de cette Relation: » Ces gens » là n'ont aucun égard pour mes ordres ». On étoit fort éloigné sur son bord d'entendre le sens de cette plainte. Cependant l'esperance qu'il avoit donnée la veille servit du moins à reveiller ses gens pour le travail. Le fer lui manquant, ou la commodité de le forger, il avoit concerté pendant toute la nuit avec le Charpentier du Vaisseau, un moyen d'y suppléer par des entrelassemens de cordes & de solives. Cet expédient supposoit à la vérité que la Mer deviendroit plus tranquille; mais quelle apparence aussi qu'une tempête qui avoit duré plus de quinze jours pût être fort éloignée de sa fin! En effet dès le jour suivant, la Mer prit une face moins terrible; & l'ouvrage fut poussé si vivement, qu'il fut bientôt en état de servir au soulagement du Vaisseau. On ne put douter, par la hauteur où l'on étoit, qu'on n'eût doublé le Cap de Bonne Esperance. Malgré l'éloignement de l'Isle de Sainte Hélène, ce fut le lieu qu'on crût devoir chercher pour azile. Le 5 de Juin, on passa le Tropique du Capricorne; & le 16 au matin, on découvrit heureusement l'Isle où l'on brûloit d'arriver.

Il est délivré du péril.

La joie fut si excessive dans les deux Vaisseaux, qu'oubliant tous les maux passés, Capitaines & Matelots ne songerent qu'à célébrer leur délivrance par des fêtes, jusqu'à perdre l'idée du péril qu'ils devoient encore appréhender dans le Port. La vûe d'une petite Chapelle que les Portugais avoient bâtie depuis long-tems sur le rivage, fit croire au Pilote de l'Hector qu'il pouvoit s'en approcher sans précaution. Il toucha contre un rocher qui le mit dans la nécessité de recevoir de l'Amiral une partie des services qu'il lui avoit rendus. Cependant ils jetterent l'ancre tous deux dans le même lieu, sur douze brasses de fond. Personne ne se présentant à terre, ils se hâterent d'y descendre. Divers écrits, qu'ils trouverent sur les rocs du rivage, leur apprirent que les Caraques des Indes Portugaises n'étoient parties que depuis huit jours.

LANCASTER. 1603.

Ils courent un nouveau danger en abordant à Sainte Héléne.

Quoique le défaut des provisions ne fût pas la plus pressante nécessité des Anglois, tant de fatigues les firent penser d'abord à se procurer des rafraîchissemens. L'eau ne manque point à Sainte-Héléne, & l'on y trouvoit aussi des fruits de toute espece que la terre produisoit naturellement. Mais dans un tems où l'Isle étoit encore déserte, il n'y avoit point d'autres vivres à esperer que la chair des animaux sauvages. Si les chévres y étoient en abondance, il falloit des peines infinies pour les tuer dans les bois & les montagnes. L'Amiral se fit une méthode pour cette chasse. Il plaça au milieu de l'Isle quatre Tireurs fort habiles, accompagnés chacun de quatre hommes pour faire lever le gibier, & pour le recueillir. Vingt autres hommes alloient tous les soirs au rendez-vous, & rapportoient à bord tout ce qui avoit été tué pendant le jour. En peu de tems, les deux Vaisseaux furent abondamment pourvus. Le reste de l'Equipage s'occupoit d'un autre côté à les radouber. Tous les malades se rétablirent; & le nombre n'en pouvoit être médiocre, après une navigation qui avoit duré trois mois.

Methode de l'Amiral pour se procurer des vivres.

Les Chasseurs trouverent dans les bois un Hermite Portugais, qu'ils prirent d'abord pour une bête farouche, parcequ'ils le surprirent étendu sur l'herbe. Ils faillirent de le tuer dans cette situation. C'étoit un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui vivoit depuis plusieurs années dans la solitude, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait au milieu des flots. Son Vaisseau ayant péri par un naufrage, il se croioit redevable de sa vie au secours du Ciel, qui l'avoit conduit à la faveur d'une planche sur le rivage de Sainte-Héléne. Il y étoit arrivé depuis ce tems-là cent Vaisseaux de différentes Nations, qui lui avoient offert de le prendre à bord. Mais dans la résolution de mourir fidele à sa promesse, il n'avoit accepté que les matériaux nécessaires pour se bâtir une cabane au milieu des bois. Il y vivoit des simples productions de la nature, sans avoir jamais pris la peine d'allumer du feu pour cuire ses alimens. C'étoient des figues qui faisoient sa principale nourriture, avec du lait de quelques chévres qu'il avoit apprivoisées. Son embonpoint étoit admirable, sa santé ferme & vigoureuse. Il n'avoit point d'autre marque de vieillesse que la blancheur de sa barbe, qui lui tomboit jusqu'à la ceinture. Ses cheveux avoient été de la même couleur; mais il les avoit perdus depuis deux ans, & sa tête étoit si nuë jusqu'au menton, qu'elle paroissoit avoir toujours été sans chevelure. Les Anglois lui firent la même offre qu'il avoit constamment rejettée. Il les remercia sans affectation; & l'unique présent qu'il consentit à recevoir, fut celui de deux jeunes chévres qu'ils avoient surprises & arrêtées vivantes.

Hermite Portugais à Sainte Héléne.

LANCASTER. 1603.

Départ de Sainte-Héléne.

L'Ascension Isle déserte.

Après un mois de sejour dans l'Isle de Sainte-Héléne, l'Amiral crut sa Flotte en état d'achever le voyage, sans relâcher sur aucune Côte. Il partit le 5 Juillet, en tournant ses voiles au Nord-Ouest. Le 13 il passa près de l'Isle de l'*Ascension*, dont la vûe ne le tenta point de changer son projet. Elle est absolument stérile, & sans eau. La Mer y est si profonde & la Côte si escarpée, que dans les tems les plus tranquiles, l'accès en est fort difficile aux Vaisseaux. L'Amiral continua sa navigation avec un vent Sud & Sud-Est, jusqu'au 19, qu'il passa la Ligne. Le 24 il étoit à six degrés du Nord; &, suivant le calcul des Pilotes, à cent cinquante lieues des Côtes de Guinée.

Isle de Fuego.

Ensuite portant Nord par Ouest & Nord jusqu'au 29, il eut la vûe de l'Isle de *Fuego*. Mais il y fut surpris d'un calme qui dura cinq jours entiers. Envain s'efforça-il de passer à l'Est de cette Isle. Le vent ne recommença que pour changer au Nord-Est, de sorte qu'il fut obligé de porter Ouest & Nord-Ouest.

Isle Sainte-Marie.

La Flotte arrive aux Dunes.

Le 7 d'Août 1603, il étoit à seize degrés, & le 12 il passa le Tropique du Cancer, à vingt-huit degrés & demi; en portant directement au Nord. Le vent redevint Ouest, & ne changea point jusqu'au 29, que la Flotte eut la vûe de l'Isle Sainte-Marie. Le 7 de Septembre, on ne se crut guère à plus de quarante lieues de Lands'End. On commença joieusement à faire usage de la sonde, & l'on eut dès le lendemain la vûe des Côtes d'Angleterre. L'onze du même mois on arriva heureusement aux Dunes.

Variation.

Le 21 Novembre 1601, un peu à l'Est du Cap Saint-Sebastien dans l'Isle de Madagascar, la variation de l'Eguille fut de 16 d. 00.

Latitudes.

Isle de Roquepiz, 10 degrés 30 sec. Isle de l'Ascension, 8 degrés

LETTRE de la Reine ELISABETH au Roi D'ACHIN.

Lettre au Roi d'Achin.

» ELISABETH (*a*), par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, d'Irlande, &c. » Protectrice de la Foi & de la Religion Chrétienne, au grand & puissant » Roi d'Achin, &c. dans l'Isle de Sumatra, notre frere bien aimé, salut & » prospérité.

» Le Dieu éternel & tout puissant, par sa sagesse & sa providence divine, » a tellement disposé ses bénédictions & les bons ouvrages de sa création » pour l'usage & la nourriture du genre humain, que malgré la diversité & » l'éloignement des lieux où les hommes prennent naissance, l'inspiration de » ce Créateur bienfaisant les disperse dans toutes les parties de l'Univers; » afin non-seulement qu'ils reconnoissent la multitude infinie de ses mer- » veilleuses productions qui se trouvent répandues de telle maniere qu'un » pays abonde souvent de ce qui manque à l'autre, mais encore afin qu'ils » puissent former ensemble le lien de l'amitié, qui est une chose toute di- » vine.

(*a*) Outre les raisons historiques qui obligent de placer ici cette Lettre & la suivante, on trouvera que le style mérite quelque attention; sans parler de l'adresse avec laquelle Elizabeth tâche de rendre les Espagnols & les Portugais odieux au Roi d'Achin.

» C'est

» C'eſt par ces conſidérations, noble & puiſſant Roi, & tout à la fois » par la haute idée que nous avons de votre générofité & de votre juſtice à » l'égard des Etrangers qui vont commercer dans vos Etats en ſatisfaiſant » aux juſtes droits de votre Couronne, que nous ſommes portés à nous rendre » aux deſirs de pluſieurs de nos Sujets, qui ſe propoſent de viſiter votre » Royaume dans de bonnes & louables intentions, malgré les dangers & les » fatigues indiſpenſables d'un voyage qui eſt le plus long qu'on puiſſe entre- » prendre au monde. Si l'execution de leur deſſein eſt approuvé de votre » Hauteſſe, avec autant de bonté & de faveur que nous le déſirons & qu'il » convient à un ſi puiſſant Prince, nous vous promettons que loin d'avoir » jamais ſujet de vous en repentir, vous en aurez un très-réel & très-juſte de » vous en rejouir. Nos promeſſes ſeront fidéles, parce que leur conduite ſera » prudente & ſincere; & nous eſperons qu'étant ſatisfait d'eux, vous ſouhai- » terez vous-même que leur entrepriſe devienne le fondement d'une amitié » conſtante entre nous, & d'un commerce avantageux entre nos ſujets. Vo- » tre Hauteſſe peut s'aſſurer d'être bien fournie de marchandiſes, & mieux » qu'elle ne l'a jamais été par les Eſpagnols & les Portugais, nos Ennemis, » qui ſont juſqu'à préſent les ſeuls Peuples de l'Europe qui ayent fréquenté » les Royaumes de l'Orient, ſans vouloir ſouffrir que les autres fiſſent le » même voyage; ſe qualifiant dans leurs écrits, de Seigneurs & Monarques » abſolus des Etats & des Provinces qui vous appartiennent. Car nous avons » reconnu par le témoignage de pluſieurs de nos ſujets, & par d'autres preu- » ves inconteſtables, que vous êtes légitime poſſeſſeur & héritier d'un grand » Royaume qui vous eſt venu de votre Pere & de vos Ancêtres, & que non- » ſeulement vous avez glorieuſement défendu vos poſſeſſions contre ces avi- » des uſurpateurs, mais que vous leur avez porté juſtement la guerre dans » les Pays dont ils ſe ſont rendus les maîtres. C'eſt ainſi qu'à leur honte extrê- » me & à la gloire de vos invincibles armes, vos Soldats les ont attaqués (a) » à Malaca, l'an 1575 de la redemption humaine, ſous la conduite du vail- » lant *Ragamekoten*, votre Géneral.

LANCASTER. 1603.

» S'il plaît donc à votre Hauteſſe d'honorer de ſa faveur & de recevoir » ſous ſa protection Roiale ceux d'entre nos Sujets qui partent chargés de » notre Lettre dans une ſi douce eſperance; le Chef de cette Flotte de qua- » tre Vaiſſeaux a reçu ordre de nous, ſous la permiſſion de votre Hauteſſe, » de laiſſer dans vos Etats un certain nombre de Facteurs, & de leur procu-

(a) L'avantage que le Roi d'Achin avoit remporté dans cette occaſion pouvoit faire la matiere d'un compliment; mais, ſi l'on en croit Faria, il eſt ici pouſſé un peu trop loin. Cet Hiſtorien rapporte que dans l'année dont parle la Reine, ſa Flotte d'Achin, forte de quarante Galeres, & d'environ cent autres Bâtimens, vint mettre le ſiege devant Malaca; Triſtan Vas de Vegas, qui commandoit dans cette Place, fit monter trois braves Capitaines, Jean *Pereyra*, Bernardin *de Sylva*, & Ferdinand *de Pallares*, chacun ſur un Vaiſſeau, avec la meilleure partie de la Garniſon. Mais ils furent battus ſi entiérement qu'ils périrent tous trois dans l'action, & qu'il ne ſe ſauva que cinq hommes de leur ſuite. A peine reſtoit-il cent cinquante Portugais dans Malaca pour ſe défendre, la plûpart âgés, malades & ſans munitions. Un état ſi triſte les tint dans le ſilence & dans l'inaction. Mais cette langueur, qui venoit de leur déſeſpoir, produiſit un effet des plus étranges. La Flote d'Achin s'imaginant qu'ils étoient occupés de quelque ſtratagême, qui ne tarderoit point à paroître, furent ſaiſis d'une terreur panique qui les fit retourner dans leurs Ports. *Aſie Portugaiſe*, vol. III. page 334.

LANCASTER. 1603.

» rer une maison de Comptoir, où ils puissent demeurer dans l'exercice du » commerce jusqu'à l'arrivée d'une autre de nos Flottes, qui fera le même » voyage après le retour de celle-ci. Ces Facteurs ont ordre aussi d'appren- » dre le langage & les coutumes de vos Sujets, afin qu'ils puissent vivre & » converser plus doucement avec eux. Enfin pour confirmer notre amitié & » notre alliance, nous consentons, sous le bon plaisir de votre Hautesse, qu'il » se fasse une Capitulation que nous autorisons le Chef de cette Flotte à si- » gner en notre nom; donnant notre parole Royale de l'executer entiére- » ment, aussi-bien que tous les autres articles qu'il est chargé de communi- » quer à votre Hautesse. Nous desirons donc qu'on l'écoute avec confiance, » & que Votre Hautesse accorde à lui & à nos autres sujets qui l'accompa- » gnent, toutes les faveurs qu'ils peuvent attendre de sa bonté & de sa justi- » ce. Nous répondrons dans le même degré à tous ses desirs dans l'étendue » de nos Etats & de notre puissance; & nous demandons pour témoignage » de son consentement royal, qu'il lui plaise de nous faire une réponse par » le Porteur de notre Lettre; n'ayant rien plus à cœur que de voir commen- » cer heureusement notre alliance, & de la voir durer pendant un grand nom- » bre d'années.

LETTRE du Roi D'ACHIN *à la Reine* ELISABETH. (a).

Réponse à la Lettre précédente.

» GLOIRE soit rendue à Dieu qui s'est glorifié lui-même dans ses ou- » vrages, qui a établi les Rois & les Royaumes, & qui est exalté seul » en pouvoir & en Majesté. Son nom ne peut être exprimé par les paroles de » la bouche, ni connu par la force de l'imagination. Ce n'est point un vain » Phantôme, quoiqu'il ne puisse être représenté par aucune comparaison, » comme il ne peut être compris dans aucunes bornes. Sa bénédiction & sa » paix sont superieures à tout. Il a répandu ses bontés sur l'ouvrage de sa » création. Il a été proclamé de bouche par son Prophéte. Il l'est encore par » ses écrits. (L'on supprime le reste de ces Figures Orientales)

» Cette Lettre est à la Sultane qui regne sur les Royaumes d'Angleterre, » de France, d'Irlande, de Hollande & de Frizeland. Que Dieu conserve » son Royaume & son Empire dans une longue prospérité.

» Et comme celui qui a obtenu cette Lettre du Roi du Royaume d'Achin (b), » regnant avec un absolu pouvoir, a répandu de vous un glorieux témoi- » gnage, qui a été reçu avec joie de la bouche du Capitaine Jacques Lan- » caster; Dieu veuille lui accorder long-tems ses bienfaits. Et comme vos Let- » tres parlent de recommandation, de priviléges & d'amitié; Dieu tout puis- » sant veuille avancer le succès d'une si honorable alliance, & confirmer une » si digne Ligue.

» Et pour ce qui regarde le Sultan d'*Afrangiah*, (c) que vous nous dé- » clarez pour votre ennemi & pour l'ennemi de votre Peuple, dans quel- » que lieu qu'il soit depuis le commencement jusqu'aujourd'hui. En vain

(a) Cette Lettre a été traduite de l'Arabe par William *Bedvvel*, le seul Professeur que l'Angleterre eut alors dans cette Langue.

(b) Si c'est là le véritable nom de ce Royaume, *Achen* en est une corruption.

(c) C'est un nom que les Arabes donnent en général à toute l'Europe, dont les Espagnols se donnoient alors pour les Maîtres.

» s'éleve-t-il orgueilleusement, & se donne-t-il pour le Roi du monde. Qu'a-t-» il de plus que son orgueil ? C'est un surcroit de joie pour moi, & une con-» firmation de notre alliance, qu'il soit notre ennemi commun dans ce mon-» de & dans l'autre. En quelque lieu que nous puissions le rencontrer, nous » lui ôterons la vie par un supplice public.

Lancaster. 1603.

» Vous assurez de plus que vous desirez notre amitié & notre alliance. » Que Dieu soit beni & remercié pour la grandeur de ses graces. Notre in-» tention & notre desir sont qu'il vous plaise d'envoyer vos Sujets à notre » *Bandar*, (*a*) pour exercer un honorable trafic ; & que quiconque viendra » dans cette vûe de la part de Votre Hautesse, soit admis à la même société » & aux mêmes priviléges ; car aussi-tôt que le Capitaine Jacques Lancaster » & sa Compagnie sont arrivés, nous leur avons permis de former une so-» ciété libre, & nous les avons revêtus de la dignité convenable à leur en-» treprise. Nous leur avons accordé des priviléges ; nous les avons instruits » des meilleures methodes du commerce, & pour leur faire connoître la » fraternité & l'amitié que nous voulons entretenir avec vous dans ce mon-» de, nous vous envoyons par les mains du Capitaine, suivant l'usage de » la fameuse Ville (*b*), une bague d'or, enrichie d'un rubis, & deux pie-» ces d'étoffe tissues & brodées d'or, enfermées dans une boëte rouge de » *Tzin* (*c*). Donné l'an de Mahomet 1011 (*d*). La paix soit avec nous.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Middleton en 1604, au nom de la Compagnie des Indes Orientales.

Henri Middleton. 1604.

Disposition des Anglois par raport au commerce des Indes Orientales.

Le retour du Capitaine Lancaster mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie d'Angleterre. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, lorsqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de leur Reine & sur le consentement des Monarques Indiens, dont les Etats faisoient l'objet de leur commerce. Les priviléges de l'Espagne & du Portugal, fondés sur la donation du Saint Siége, ou sur le droit de possession, leur parurent également chimériques ; les uns parce que s'étant séparés de l'Eglise Romaine, ils ne reconnoissoient plus ses loix ; les autres, parceque ne pensant point à s'établir aux Indes par des usurpations & des conquêtes, ils se persuaderent, sur les simples principes de la nature, que tous les biens du monde sont proposés à l'honnête industrie des hommes, & doivent être la récompense du plus habile & du plus laborieux. Cependant comme ils ne s'attendoient point à faire goûter aisément ces maximes aux Sujets de l'Espagne & du Portugal, ils prirent la résolution de se tenir toujours sur leurs gardes, moins pour attaquer que pour se défendre, comme il convient à des Négocians,

(*a*) Principal Officier du Port d'Achin.

(*b*) Il paroît incertain si le Roi parle de Londres ou d'Achin, ou peut-être de la Mecque, d'où tous les Princes Musulmans font gloire de tirer la source de leurs usages.

(*c*) Bedwell prétend que c'est la Chine.

(*d*) Cette année de l'Hegire répond à 1602 de l'Ere Chrétienne.

HENRI MIDDLETON. 1604.

qui cherchent leurs avantages sans s'opposer à ceux d'autrui, & de rendre tous les Vaisseaux de la Compagnie également propres à la guerre & au commerce.

Recompense de Lancaster.

Lancaster avoit mérité par ses longs travaux, non-seulement la dignité de Chevalier qu'il obtint de la Cour, mais encore le privilége de jouir désormais de sa réputation & de ses richesses à la tête d'une Compagnie qui le reconnoissoit pour son fondateur. Elle choisit pour commander sa Flotte, *Henry Middleton*, proche parent de celui qui étoit mort à Bantam. Les Vaisseaux furent les mêmes qui avoient déja fait le voyage avec Lancaster. Ils partirent de Gravesend le 25 de Mars 1604. Comme ils avoient différens ordres, & qu'ils se séparerent dans le cours de leur navigation, il nous est resté deux Relations de ce Voyage; l'une écrite à bord de l'Amiral, qui se borne aux négociations de Middleton dans l'Isle de Java, & aux Moluques; l'autre composée suivant les apparences, à bord de l'*Ascension*, où l'on trouve des circonstances qui ont un rapport plus géneral à toute la Flotte. Purchas nous a conservé l'une & l'autre.

La Compagnie choisit Middleton pour commander sa Flotte.

Elle arrive à Bantam.

La premiere passe sur tous les accidens de la route, en faisant observer seulement qu'ils eurent moins de danger que de fatigue & d'ennui. Middleton arriva le 20 de Décembre dans la Rade de Bantam. Il y trouva plusieurs Bâtimens Hollandois, qui le saluerent civilement de toute leur artillerie, & qui lui donnerent dès le lendemain un festin magnifique, avec tous ses Officiers. Il ne les traita pas moins somptueusement le dernier jour de l'année; & descendant à terre le jour suivant, il présenta les Lettres du nouveau Roi d'Angleterre au jeune Monarque de Bantam, qui étoit encore sous la tutelle de son Conseil.

1605. Middleton fait voile aux Moluques.

+ 178.63 page-

Après avoir reglé les affaires du commerce, Middleton fit partir l'Hector pour l'Angleterre, avec les marchandises qui s'étoient trouvées prêtes à l'embarquement; & diverses raisons le pressant de se rendre aux Moluques, il mit à la voile pour ces Isles dès le seize de Janvier. Les vents ayant mal secondé son impatience, il n'arriva que le 7 de Février à *Veranula*. Les Habitans de ce lieu, dans la haine mortelle qu'ils portoient aux Portugais, avoient appellé les Hollandois à leur secours, après leur avoir promis de se soumettre à leur Domination, s'ils les délivroient de leurs Ennemis. Quoique les Marchands de Hollande fussent peu disposés à la guerre, ils n'avoient pu rejetter des offres si favorables à leur commerce. En un mot, s'étant approchés du Château d'*Amboyne*, ils avoient sommé les Portugais, au nom du Prince d'Orange de leur remettre cette Place avant la fin du jour. Le Château n'avoit pas laissé de soutenir plusieurs attaques; mais s'étant rendu par composition, les Hollandois s'y étoient établis; & le premier usage qu'ils y avoient fait de leur puissance, après en avoir chassé les Portugais, avoit été d'exiger des Habitans qu'ils n'entreroient dans aucun commerce avec les Anglois.

Guerre entre les Hollandois & les Portugais.

La guerre avoit continué entre les Hollandois & les Portugais, mais toujours moins en leur propre nom, que sous celui des Nations Indiennes ausquelles il prêtoient leur assistance. Les premiers avoient pris parti pour le Roi de Ternate, & les Portugais pour celui de Tydor. Ils étoient dans la plus vive chaleur de ce différend, lorsque les Anglois arrivant à Veranula, décou-

vrirent entre *Pulocasially* & *Tydor*, deux Galéres de Ternate qui s'avançoient vers eux à force de rames & de voiles, avec un Pavillon blanc, & d'autres signes pour les engager à les attendre. En même tems il parut sept Galeres de Tydor, qui ne faisoient pas moins de diligence pour couper celles de Ternate, en s'efforçant de se mettre entr'elles & la terre. Middleton ignorant quel étoit leur dessein, se présenta sur le pont, pour écouter le Roi de Ternate qui parut avec plusieurs de ses Nobles & trois Marchands Hollandois. Ce Prince implora son secours en Langue Portugaise, & pour sa Galere & pour celle qui le suivoit. Il avoit à faire, lui dit-il, à des Ennemis cruels, qui abusoient de l'avantage du nombre, & dont il n'esperoit aucun quartier. La seconde Galere avoit à bord plusieurs Hollandois, qui couroient le même danger. Enfin le Roi de Ternate ne croyant pas les Anglois capables de se déterminer uniquement en sa faveur, fit beaucoup valoir l'interêt d'une Nation à laquelle il supposoit des liens plus étroits avec l'Angleterre. Middleton fit tirer aussi-tôt quelques pieces de canon sur les Galeres de Tydor : mais elles n'aborderent pas moins la seconde de Ternate, où tout le monde fut passé au fil de l'épée, à la réserve de trois Marchands Hollandois, qui se jetterent à la nage, & qui furent reçus par les Chaloupes Angloises.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Les Anglois y prennent part.

Plusieurs Hollandois massacrés à la vûe des Anglois.

Le dessein de Middleton ayant été d'aller à Tydor, & sa jalousie d'ailleurs n'étant déja que trop allumée contre les Hollandois par les informations qu'il avoit reçues à Bantam, il ne paroîtra point surprenant qu'il eût marqué si peu d'ardeur à les secourir. Cependant le Roi de Ternate, & les trois Marchands qui l'accompagnoient, le supplierent, avec tant d'instances, de ne pas les abandonner à la fureur de leurs ennemis, qu'il leur accorda plus efficacement sa protection. L'Auteur avoue qu'ils l'acheterent à force de promesses, c'est-à-dire, en s'engageant à fournir aux Anglois des monts de girofle & de canelle ; mais il ajoute qu'après le péril le service fut oublié. Il reproche même au Roi de Ternate une bassesse indigne de son rang : La frayeur l'ayant fait trembler de tous ses membres en passant sur la Flotte Angloise, Middleton, qui le crut tremblant de froid, lui mit sur les épaules une fort belle robbe de damas verd, galonnée d'or & doublée de velours. Le Monarque, trop occupé apparemment de ses réflexions, oublia de la rendre, & l'emporta même sans aucun remercîment. Il joignit à cette lâcheté une ingratitude beaucoup plus odieuse, quoique l'Auteur en accuse encore plus particuliérement les Hollandois. Middleton s'étant rendu à Tydor, après les avoir sauvés de leurs ennemis, apprit, avec étonnement, qu'ils avoient fait avertir le Roi de Tydor, par des voies indirectes, de se défier des Anglois, parce qu'on ne devoit attendre d'eux que des noirceurs & des trahisons. Un recit de cette nature auroit à peine trouvé foi dans l'esprit de Middleton si quelques affaires l'ayant obligé d'envoyer trois de ses gens au Commandant Hollandois, il n'eût apprit d'eux qu'on le chargeoit à Ternate d'avoir pris parti pour les Portugais, & qu'on ne s'y souvenoit plus de l'important service que la générosité & la pitié lui avoit fait rendre au Roi.

Les Anglois accusent les Hollandois d'ingratitude.

L'Auteur n'ajoute à cette Relation du voyage de la Flotte aux Moluques que deux Lettres, traduites par *Bedwellos ;* l'une du Roi de Ternate, & l'autre du Roi de Tydor. Quoiqu'elles ne contiennent aucun fait historique, on en peut conclure que ni la faveur des Hollandois à Ternate, ni

Lettres des Rois de Ternate & de Tydor.

HENRI MIDDLETON. 1605.

celle des Portugais à Tydor, n'empêcherent point Middleton de fonder, dans ces deux Isles, des esperances considérables pour son commerce. C'est par cette raison sans doute, autant que par leur qualité de pieces originales, que Purchas les juge dignes d'être conservées précieusement.

LETTRE du Roi de Ternate au Roi d'Angleterre. (a)

» JE me souviens d'avoir entendu vanter votre réputation par le grand Capitaine *François Drake*, qui passa dans ces Mers il y a trente ans, sous » le régne de mon Pere. Il fut chargé, par mon Pere & mon Prédécesseur, » d'une bague pour la Reine d'Angleterre. Si François Drake vivoit encore » il pourroit vous informer de l'étroite amitié qui subsistoit alors entre la » Reine & nous; car Drake agissoit au nom de la Reine; & mon Pere non-» seulement en son propre nom, mais encore au nom de ses Successeurs. » Depuis le départ du Capitaine nous avons attendu impatiemment son re-» tour. Mon Pere a continué de vivre plusieurs années, & j'ai vêcu, après » sa mort, dans la même esperance, jusqu'à ce que je suis devenu pere d'onze » enfans. Dans les premiers tems, on nous avoit assurés que les Anglois » étoient une Nation fort méchante, qui venoit moins pour exercer pai-» siblement le commerce qué pour s'emparer de nos Etats. Mais nous ap-» prenons, du Capitaine Middleton, porteur de cette Lettre, que c'étoit » un faux rapport, & nous en avons beaucoup de joie. Après avoir long-» tems attendu les Vaisseaux que le Capitaine Drake nous avoit fait espe-» rer, il en est arrivé plusieurs que nous avons pris d'abord pour des An-» glois. Cependant ils étoient au Prince d'Hollande, & n'ayant plus au-» cune esperance d'être secourus par ceux d'Angleterre, nous nous sommes » vûs dans la nécessité d'écrire au Capitaine de Hollande pour lui demander » son assistance contre les Portugais nos anciens ennemis. Il s'est rendu à no-» tre priere, & par la force de ses armes il a chassé nos ennemis des Forts » qu'ils avoient à Amboyne & à Tydor. Comme vous m'avez écrit une Let-» tre fort affectionnée, par votre sujet le Capitaine Henri Middleton, je » vous proteste qu'elle ne m'a pas causé peu de joie. Le Capitaine Henri » Middleton m'a témoigné beaucoup d'envie d'établir ici un Comptoir. J'é-» tois fort disposé à lui accorder sa demande. Mais le Capitaine des Hol-» landois ayant appris son dessein, est venu me faire un reproche d'avoir » oublié la promesse que j'ai faite au Prince d'Hollande de ne permettre ici » le commerce à aucune autre Nation que la sienne, s'il me secouroit assez » puissamment pour chasser les Portugais. Ainsi je me suis trouvé obligé, » contre mon inclination, de me rendre aux remontrances du Capitaine » des Hollandois. J'en demande pardon à votre Hautesse, & je lui pro-» mets que si elle m'envoye d'autres Vaisseaux à l'avenir ils seront bien re-» çus, quoique le Capitaine de Hollande me sollicite beaucoup de n'en re-» cevoir aucun de votre Nation. Et pour marquer à votre Hautesse le desir » que j'ai d'entretenir son amitié, je lui envoie un petit present, qui con-» siste dans un tonneau de girofle; car ce Pays est pauvre & ne produit rien

(a) J'ai conservé, comme le Traducteur Anglois, toute sa simplicité à cette Lettre.

» de meilleur. Plaiſe à votre Hauteſſe de le recevoir de bonne part. *Signé* » Ternata.

HENRI MIDDLETON. 1605.

LETTRE *du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre.*

» CEt Ecrit du Roi de Tydor au Roi d'Angleterre eſt pour faire connoître à votre Hauteſſe que le Roi de Hollande a fait paſſer dans nos » Mers une Flotte qui s'eſt jointe au Roi de Ternate notre ancien ennemi, » & qu'étant venu nous attaquer enſemble, ils ont ravagé une partie de » nos Etats, avec la réſolution de nous détruire, nous & nos ſujets. Apprenant aujourd'hui que Votre Hauteſſe a ceſſé d'être en guerre avec le Roi » d'Eſpagne, nous la prions de prendre pitié de nous, & de ne pas ſouffrir que nous ſoyons opprimés par les Rois de Hollande & de Ternate, » à qui nous n'avons fait aucun mal, quoiqu'ils employent toutes ſortes de » moyens pour nous dépouiller de notre Couronne. Comme tous les grands » Rois de la terre ſont établis en puiſſance par le Ciel pour aſſiſter ceux qui » ſont injuſtement perſécutés, je demande à votre Hauteſſe ſon ſecours contre mes ennemis, dans la confiance d'y trouver le ſecours dont j'ai beſoin. » S'il plait à Votre Hauteſſe d'envoyer ici une Flotte, je lui demande en » grace que ce ſoit ſous le commandement du Capitaine Henri Middleton » ou de ſon frere, avec leſquels je ſuis lié d'amitié. Que Dieu augmente l'étendue de vos Royaumes, & qu'il accorde ſa benédiction à vous & à tous » vos conſeils. *Signé*, Tydor.

LETTRE *du Roi de Bantam au Roi d'Angleterre.*

» CEtte Lettre eſt écrite par votre ami le Roi de Bantam, à vous le Roi » d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France & d'Irlande, avec une priere à » Dieu tout puiſſant, afin qu'il conſerve pour votre ſanté, & qu'il vous » agrandiſſe de plus en plus, vous & vos conſeils. Votre Général Henri » Middleton étant venu à ma Cour en bonne ſanté, j'ai appris de lui que » Votre Hauteſſe eſt parvenuë à la Couronne d'Angleterre, & je m'en réjouis dans la ſincérité de mon cœur. C'eſt à preſent que Bantam & l'Angleterre ne ſeront qu'un. J'ai reçu auſſi de Votre Hauteſſe un preſent dont » je la remercie. Je lui envoie deux pierres de Bezoar, dont l'une peſe » quatorze maſſ, & l'autre trois. Que Dieu vous accorde ſa protection. » *Signé*, Bantam.

§. II.

Voyage du Capitaine Colthurſt de Bantam à Banda.

TAndis (*a*) que l'Amiral ſe rendit aux Molucques, l'*Aſcenſion* partit de Bantam par ſes ordres, pour faire voile à Banda, & les deux autres Vaiſſeaux de ſa Flotte, l'*Hector* & la *Suſanne*, ayant achevé promptement leur cargaiſon, retournerent en Europe.

Séparation de la Flotte Angloiſe à Bantam.

(*a*) Thomas Clayborne, Auteur de cette Relation, étoit un des Facteurs du Vaiſſeau, & n'écrivoit rien ſans le communiquer à ſes Compagnons de voyage.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Colthurst, Capitaine de l'Ascension, après avoir lutté quelques jours contre le vent, ne trouva point de parti plus sûr que de rejoindre son Amiral, avec lequel, continuant sa navigation jusqu'à la vûe d'Amboyne, il fut témoin du malheur des deux Galeres de Ternate. Mais ayant remis à la voile aussi-tôt vers son terme, il découvrit les Isles de Banda le vingt de Février, & dès le même jour il moüilla l'ancre à Nera, qui en est la principale Ville. On compte environ trente lieues de la partie méridionale d'Amboyne à Banda. La latitude de cette Isle est de quatre degrés quarante minutes. L'entrée du Port est du côté de l'Ouest. Elle est si étroite qu'elle ne peut être apperçûe qu'à la distance d'un demi mille. A gauche, il se présente une montagne fort haute, qui jette continuellement des flammes, au long de laquelle on trouve d'abord vingt brasses d'eau; mais cette profondeur diminue par dégrés jusqu'à cinq brasses, & ne change point ensuite jusqu'au Port. Vis-à-vis le Volcan sont deux petites Isles, nommées *Pulouay* & *Puluin*, qui retrecissent ainsi le Canal; mais elles en forment un autre du côté opposé, & l'on assura Colthurst que le passage n'en est pas moins sûr que le premier, quoiqu'il soit encore plus étroit; de sorte que le choix en est fort indifferent pour l'entrée & pour la sortie.

Situation de l'Isle de Banda.

Double entrée du Port.

L'Auteur s'étend fort peu sur les motifs & les circonstances de son séjour dans l'Isle de Banda. Il y avoit été envoyé par Middleton pour y jetter les fondemens du commerce, & sa commission ne peut avoir été sans succès puisqu'il y passa cinq mois entiers. Le caractere doux & sociable des habitans contribua presqu'autant à l'y retenir que le soin de sa cargaison. Dans le dessein qu'il avoit de recommencer plus d'une fois le voyage des Indes, il prit cette occasion pour apprendre la Langue; & quoiqu'il se confesse bien éloigné d'y avoir réüssi parfaitement, il fit assez de progrès pour se croire en état de voyager désormais sans interprête. Les Anglois de son bord ne trouverent point dans les femmes de Nera cette aversion pour leurs caresses qu'ils avoient remarquée jusqu'alors dans les autres lieux qu'ils avoient visités, ni dans les maris & les peres autant de délicatesse ou de jalousie qu'à Bantam, & dans l'Isle de Sumatra. L'Auteur laisse entendre que, pour se faciliter l'étude de la Langue, Colthurst forma des liaisons fort étroites avec plusieurs femmes Indiennes, sans que personne lui fît un crime de ses galanteries. Mais il ne cache point qu'elles étoient beaucoup plus sensibles à l'interêt qu'à la tendresse, & que la facilité des peres & des maris paroissoit venir de la même cause. Les vents contraires favoriserent aussi l'inclination de Colthurst pour la Langue ou pour les femmes du Pays. Ils furent extrêmement variables depuis le milieu de Mars jusqu'au milieu d'Avril. Ensuite ils se fixerent, pendant quatre mois, entre l'Est & le Sud-Ouest. Les Habitans assuroient qu'ordinairement cela duroit cinq mois; que pendant cinq autres mois, ils n'étoient pas moins constans entre l'Ouest & le Nord-Ouest, & que les deux mois de reste sont sujets à des variations continuelles. Dans l'absence de la Lune, l'air est fort humide à Banda, & les pluies très-fréquentes. Quelques qualités qu'on veuille leur attribuer, il est certain, suivant l'observation de l'Auteur, qu'elles sont capables de causer des maladies dangereuses aux Européens. Les Anglois s'en ressentirent. Mais comme l'Auteur avoue qu'ils se livrerent à toutes sortes d'intemperances, il semble que, sans accuser

Sejour de Colthurst à Néra.

Il apprend la Langue du Pays.

Vents & climat de Banda.

Maladie des Anglois.

accuser la pluie, cette cause suffit seule pour expliquer la perte d'un grand nombre de Matelots Anglois, qui moururent presque tous de la dissenterie.

HENRI MIDDLETON. 1605.

Colthurst partit enfin de Banda le 21 de Juillet. Le lendemain il tomba vers l'extrémité méridionale de *Burvo*. Quatre jours après, il commença à découvrir l'Isle de *Deselem*, au Sud de laquelle il s'approcha, en laissant de l'autre côté sept petites Isles. Il continua de cotoyer Deselem à l'Ouest jusqu'au sixiéme degré dix minutes de latitude. Ensuite, sans changer de vent & de course pendant dix-huit lieues, ils allerent tomber près des Bas-fonds, qui sont à la pointe Sud-Ouest des Isles Célebes. Ils se dégagerent heureusement de ce dangereux passage, dont l'extrémité méridionale est au sixiéme degré de latitude, & leur navigation fut continuée vers l'Ouest.

Ils quittent Banda.

Isles Célébes.

Le 16 d'Août ils arriverent dans la rade de Bantam, où ils furent surpris de retrouver l'Amiral. Colthurst ayant amené de Banda une Indienne qui l'avoit suivi volontairement, les Officiers du Port lui firent un crime de cette liberté, qu'ils traiterent d'enlevement, & l'affaire fut portée devant le Roi. Mais ce jeune Prince, après avoir entendu l'Indienne, décida qu'on ne pouvoit l'empêcher de suivre son inclination. Elle avoit paru désesperée de se voir éloignée, pendant quelques jours, des Anglois, & sa joie ne fut pas moins vive lorsqu'elle leur fut rendue.

Colthurst revient à Bantam. Il y retrouve deux Vaisseaux de la Flotte.

Les trois Vaisseaux s'arrêterent encore jusqu'au 6 d'Octobre pour achever parfaitement leur cargaison. Colthurst devenu fort cher aux Indiens depuis qu'il s'étoit mis en état de leur parler & de les entendre, fut vivement pressé de demeurer parmi eux. Leurs instances devinrent si fortes que malgré les apparences d'amitié dont elles étoient couvertes, elles lui firent soupçonner des vûes plus profondes. Il s'imagina qu'ayant marqué de la curiosité pour approfondir leur gouvernement & leurs usages, il pouvoit leur avoir fait naître quelque défiance de ses intentions; ou du moins que leur politique étoit capable de leur faire souhaiter qu'il ne portât point en Europe trop d'éclaircissemens & de lumieres sur la situation & les proprietés de leur Pays. La crainte d'être arrêté malgré lui contribua autant que le succès de sa cargaison à lui faire lever l'ancre deux ou trois jours avant l'Amiral. Ils se rejoignirent le 15 de Novembre, au trente-uniéme dégré quarante-huit minutes de latitude. Le même jour il se trouverent, par la négligence des Pilotes, à moins de deux toises d'un rocher qui leur causa beaucoup de frayeur. Il n'étoit pas couvert d'une brasse d'eau. Dans tout l'espace qu'il occupoit, l'eau paroissoit brune & bourbeuse, mais autour des deux Vaisseaux elle étoit aussi noire & aussi épaisse que si elle eût été mêlée de terre; &, dans quelques endroits, elle sembloit bouillonner. La variation de ce lieu est de trente-un degrés, en diminuant du Nord à l'Ouest.

Soupçons de Colthust.

Les Anglois partent de Bantam.

Le 16 de Décembre, aux premiers rayons du jour, la Flotte eut la vûe des Côtes d'Ethiopie, à la distance d'environ douze lieues. Le 26, ils arriverent au trente-quatriéme degré treize minutes de latitude, où l'impétuosité du vent sépara Colthurst de l'Amiral. Il continua sa navigation fort heureusement, & doublant de même le Cap de Bonne Esperance, il prit la résolution de relâcher dans la Baye de Saldanna, pour y attendre ses Compagnons: mais sa surprise fut égale à sa joie, lorsqu'après y avoir apperçu deux Vais-

La tempête les sépare.

Ils se retrouvent à la Baye de Saldanna.

HENRI MIDDLETON. 1605.

feaux à l'ancre fans avoir pû d'abord les reconnoître, il découvrit enfin que c'étoient l'Amiral & l'Hector.

Naufrage de la Sufanne.

Celui-ci, qui étoit parti de Bantam avec la Sufanne, il y avoit plus de fix mois, avoit effuïé toutes les difgraces de la Mer; mais plus heureux néanmoins que la Sufanne: il l'avoit vûe périr, fans qu'il s'en fût fauvé un feul homme. Enfuite ayant continué d'être le jouet des vents, il avoit été jetté à quatre ou cinq lieues du Cap de Bonne-Efperance, avec dix hommes qui lui reftoient de cinquante-trois. Ces dix malheureux, épuifés de maladie & de fatigue, ignoroient dans quel lieu du monde ils étoient, lorfqu'un bonheur prefqu'incroyable leur avoit fait rencontrer l'Amiral à la hauteur du Cap. Ils étoient arrivés depuis deux jours dans la Baye de Saldanna, où l'extrémité de leurs befoins les avoient fait defcendre auffi-tôt dans la petite Ifle qui eft à l'entrée de cette Baye. Les veaux marins, qui s'y trouvent en abondance, avoient été leur premier rafraîchiffement. Colthurft, dont les provifions commençoient auffi à manquer, profita de celle qu'ils avoient déja faite d'un grand nombre de ces animaux.

Extrémité de l'Hector.

1606.

On étoit au fix de Janvier. L'Amiral délibera s'il devoit pénétrer avec fa Flotte réunie, jufqu'au fond de la Baye, ou remettre à la voile pour gagner l'Ifle de Sainte-Héléne. Sa pitié pour les malheureux reftes de l'Hector lui fit prendre le premier de ces deux partis. Des dix hommes qui compofoient encore ce trifte Equipage, il en mourut deux dès les premiers jours. L'Amiral & Colthurft prirent chacun fur leur bord une partie des malades, & mirent à leur place un nombre fuffifant d'autres Matelots. La facilité qu'ils trouverent à lier commerce avec les Négres du Pays, leur procura bientôt des alimens & d'autres fecours. Dans l'efpace de dix jours, ceux qui paroiffoient mourans à leur arrivée, furent affez rétablis pour demander eux-mêmes, d'aller refpirer un meilleur air à Sainte Héléne.

La Flotte fe rétablit dans la Baye.

Elle part pour l'Ifle de Sainte-Héléne.

On leva l'ancre le 16 au matin. L'Amiral étant forti le premier de la Baye, fut rejoint le jour fuivant par l'Afcenfion: mais après avoir vû quelque tems l'Hector à leur fuite, ils furent furpris de le voir difparoître. Ils pafferent inutilement tout le jour à s'attendre. Cependant comme le vent n'avoit rien de redoutable, ils remirent à la voile fans inquiétude, jufqu'au 31 de Janvier. Se trouvant au feiziéme degré de latitude, ils conçurent qu'ils devoient être peu éloignés de Sainte-Héléne. L'Amiral qui commençoit à s'allarmer pour l'Hector, jetta l'ancre à cette hauteur fur vingt-huit braffes de fond. Après y avoir paffé le refte du jour & la nuit fuivante, il continua d'avancer à petites voiles, jufqu'à une heure après midi, qu'il découvrit l'Ifle de Sainte-Héléne. Il en étoit à douze ou treize lieues. L'impatience qu'il avoit de revoir l'Hector, lui fit encore mouiller l'ancre jufqu'au lendemain. Il ne concevoit point ce qui avoit pû retarder fa courfe dans un tems fi favorable. Enfin n'efperant plus rien de fes foins, il s'approcha du Nord de l'Ifle, & vers midi il jetta l'ancre dans la Rade, fur dix-fept braffes de profondeur.

Inquiétude de l'Amiral pour l'Hector.

L'Ifle préfente au Nord-Eft une pointe de terre, & au Nord-Eft par Eft une montagne qui fe termine en pointe, au fommet de laquelle on a planté une Croix. La Chapelle que les Portugais ont bâtie depuis long-tems, eft dans une valée remplie d'arbres, qui regarde le Sud-Eft. L'autre pointe eft au Sud-Oueft. C'eft dans les bois qui font au deffus de cette derniere pointe

qu'un Hermite Portugais fait sa demeure. L'Amiral qui l'avoit connu dans le voyage de Lancaster, ne put résister à la curiosité de le revoir. Il le retrouva dans sa cabane, mais si changé, que ne le croyant pas éloigné de sa fin, il lui proposa de venir recevoir sur la Flotte des secours qui pouvoient rétablir sa santé. Ses préventions contre la Religion des Anglois ne lui permirent point d'accepter cette offre. Dans l'état de langueur où ils le laisserent à leur départ, sa vie ne pouvoit être de longue durée.

Henri Middleton. 1606.

Le 3 de Février, on découvrit vers le soir un Vaisseau qui s'approchoit au Sud de l'Isle, & qu'on reconnut enfin pour l'Hector. Le vent étant à l'Est, il eut beaucoup de peine à gagner la Rade. L'accident qui l'avoit arrêté, étoit une voie d'eau, dont les Matelots ne s'étoient apperçus qu'après le départ, & qui l'avoit forcé de retourner à l'Isle de la Baye, où il avoit eu besoin de trois jours pour se mettre en état de supporter la navigation. Après avoir pris de nouveaux rafraîchissemens à Sainte-Héléne, la Flotte en partit le 11 avec un vent Est-Nord-Est, & porta directement au Nord-Ouest. A la reserve de plusieurs calmes, qui l'arrêterent quelquefois quatre jours entiers, elle fut si heureuse dans le reste de sa course, que sans avoir mouillé dans aucun Port, elle arriva aux Dunes le 6 de Mai.

L'Hector rejoint l'Amiral, son retour en Europe.

Latitudes & Variations.

	Deg.	Min.
Rade de Saldanna	33	56
Pointe Sud-Ouest des Célébes	6	00
Roc sous l'eau	31	48
Variation près du Roc	21	00
Nord-Ouest de Sainte-Héléne	16	00
Variation à Sainte-Héléne	7	45

§. III.

Supplément aux deux Relations précédentes.

Lancaster qui commandoit la Flotte Angloise dans le premier des deux Voyages, avoit laissé pour Facteur à Bantam, *Edmond Scot*, avec ordre de prendre adroitement toutes les informations qui pouvoient être utiles au commerce des Anglois. Scot étant revenu avec Middleton, son Mémoire ne fut point imprimé à Londres avec les deux Relations précédentes, parce que l'intérêt de la Compagnie ne permettoit point encore de publier des lumieres dont elle vouloit recueillir tout le fruit. Mais Purchas n'a pas fait difficulté de l'inserer dans son Recueil, comme une piéce d'autant plus curieuse, qu'elle contient l'origine & les circonstances des différends qui s'éleverent aux Indes entre les Anglois & les Hollandois, & qui porterent un coup irréparable au commerce d'Angleterre.

Edmond Scot. 1602.

Edmond Scot Facteur à Bantam y écrit ses observations.

La *Grande Java*, où Bantam est situé, est une Isle dont le centre est au neuviéme degré de latitude. Elle a cent quarante-six lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, & nonante de largeur, du Sud au Nord. Son centre ne contient guères que des montagnes, mais d'une hauteur médiocre, & qui n'empêche

Situation & qualité de l'Isle de Java.

EDMOND SCOT. 1602.

pas qu'en plusieurs endroits elles ne soient habitées, du moins celles qui ne sont pas éloignées de la Mer. Les autres servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches, qui descendent souvent dans les plaines, & jusques sur le rivage, où elles devorent toujours quelques Habitans. Vers les Côtes, la plus grande partie des terres est basse & marécageuse. Les principales Villes pour le commerce, ont leur situation au Nord & au Nord-Est de l'Isle. On nomme pour les plus célébres, *Chiringin*, *Bantam*, *Jacatra* & *Jortan* ou Greesy. Les marais où elles sont situées rendent l'air fort mal sain, sur-tout pour les Etrangers, & ne produisent point d'autres marchandises précieuses que le poivre. C'étoit à Bantam qu'il se rassembloit de toutes les parties de l'Isle. On y en apportoit même de divers autres pays; ce qui rendoit le marché fort superieur à celui d'Achin, & sans exception le plus considerable de toutes les contrées de l'Inde.

Description de Bantam.

Bantam a dans sa longueur environ trois milles. Il est fort peuplé. Il s'y tient chaque jour trois marchés; un le matin, & deux dans l'après midi. La presse y est fort grande, sur-tout à celui du matin. Cependant il ne s'y vend aucune sorte de bestiaux, parce qu'il n'y en a point de privés dans l'Isle. La nourriture commune est le riz, la volaille & le poisson. Les édifices de Bantam sont de bois & de cannes, c'est-à-dire fort legers; mais ornés, chez les Seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat. On voit dans quelques maisons une grande chambre de brique, dont le seul usage est pour mettre les meubles à couvert dans le cas d'un incendie. Il coule dans la Ville quantité de petits ruisseaux. Le Port est sûr & commode. Enfin si l'industrie ne manquoit point aux Habitans, on pourroit faire de Bantam une des plus belles Villes des Indes. Elle est environnée d'un mur de brique, qui est flanqué par intervalles de tours & de boulevards. Les Habitans assurent que cette muraille a été bâtie par les Chinois; & si l'on en juge par ses ruines, qu'on néglige de reparer, elle doit être fort ancienne.

Ville Chinoise, près de Bantam.

Les Chinois ont à l'extrémité de Bantam un quartier, qui porte le nom de Ville Chinoise. Elle n'est separée de l'autre que par une Riviere, qui coule de-là au Palais du Roi, d'où elle se répand dans la grande Ville. Cette Rivière est assez grande pour recevoir avec la marée, des Galeres & des Barques chargées. La Ville Chinoise est bâtie presqu'entiérement de briques entremêlées de cannes qui se croisent. Les maisons sont quarrées, & plates au sommet. Mais aussi-tôt que les Anglois y eurent porté leur architecture, les plus riches Habitans s'empresserent de la suivre.

Le Roi de Bantam jouit d'un pouvoir absolu. Depuis la déposition & la mort de l'Empereur de *Damake*, il est regardé comme le plus puissant Roi de l'Isle. Ses Sujets sont d'une fierté extrême, quoique la plûpart soient fort pauvres. C'est la paresse qui cause leur indigence. Les Chinois plantent, cultivent & recueillent le poivre. Ils sement aussi le riz; & l'avantage qu'ils tirent de ces emplois sous des maîtres indolens, leur fait compter pour rien d'être regardés comme leurs esclaves. Un Javan pousse l'orgueil si loin qu'il ne souffriroit pas que son égal fût assis d'un pouce plus haut que lui. Le caractere géneral de la Nation est la lâcheté & la vengeance. Quoique tous les naturels de l'Isle soient grands & robustes, s'ils prennent querelle, ils employent ordinairement toute leur adresse à saisir l'avantage du tems ou du

Lâcheté des Javans dans leur vengeance.

lieu ; & fondant sur leur adversaire, ils l'assassinent sans lui laisser le moyen de se reconnoître. Leur Loi pour le meurtre est de payer une amende au Roi. N'ayant pas d'autre frein, les parens & les amis du mort ne manquent point de tuer aussi le meurtrier, tandis que le Roi s'afflige rarement d'une multiplication de crimes qui augmentent son revenu. L'arme ordinaire des Javans est un poignard qu'ils appellent *crise*, long d'environ deux pieds. La plûpart en empoisonnent le fer dans la trempe, de sorte que de mille blessures, il n'y en a presque pas une qui ne soit mortelle. La poignée ou le manche de ce funeste instrument est de corne ou de bois, travaillé assez habilement pour représenter la forme du Diable, à qui la plûpart des Javans rendent des adorations. A la guerre, ils sont armés de piques, de dards & de targettes.

Edmond Scot. 1602.

Leurs armes sont empoisonnées.

La Loi des mariages borne les hommes à trois femmes : mais cet usage est resserré par une autre Loi, qui oblige les hommes de naissance libre à donner à chacune de leurs femmes dix Esclaves pour la servir. Aussi la poligamie n'est-elle commune que parmi les Seigneurs & les plus riches Marchands, qui ont d'ailleurs la liberté d'user indifféremment de toutes les Esclaves qu'ils donnent à leurs femmes. L'habit des personnes de distinction, est un turban sur la tête, & une simple piéce de calico autour des reins. Ils ont le reste du corps entiérement nud ; quoique dans certaines occasions ils portent une sorte de robe ou de casaque, qui est de velours ou de quelqu'autre étoffe de soye. Le Peuple a la tête couverte d'une tocque de velours, ou de taffetas. Autour des reins, ils ont en forme de ceinture un *pagne*, ou une piéce de deux couleurs, large d'une aune, dont l'étoffe vient de *Clyn*, où l'on en fabrique de plusieurs sortes. Ils ont dans l'Isle même de Java, l'invention d'une toile épaisse, de cotton ou de feuilles d'arbre, dont ils pourroient tirer beaucoup d'utilité ; mais leur paresse fait qu'il s'en trouve fort peu. La vanité des hommes les fait aller souvent tête nue, pour montrer leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort épais & fort bouclés. Les femmes se donnent aussi cette sorte d'agrément ; & leur chevelure étant beaucoup plus longue que celle des hommes, elles la portent flottante, & nouée comme la queüe des chevaux l'est en Europe. Elles ont à la ceinture une piéce d'étoffe comme les hommes, mais elles y joignent une sorte d'écharpe, qui leur passe sur l'épaule, & qui tombe négligemment par derriere.

Leurs mariages & leurs habits.

La Religion dans l'Isle de Java n'est guères respectée que des Grands & des personnes riches. Ils fréquentent peu les Temples ; mais ils entretiennent dans leurs maisons des Prêtres Mahométans. Ils honorent Jesus-Christ comme un Prophéte, sous le nom Arabe de *Nabi-Isa*, qui signifie *le Prophéte Jesus*. Le Peuple se borne à reconnoître un Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre, & qui est si bon qu'il ne peut causer aucun mal. Mais ils admettent aussi un Diable, qui est le principe de tout mal, & si porté à nuire, qu'ils se croyent obligés de lui rendre autant d'adoration pour calmer son humeur maligne, qu'à Dieu pour obtenir ses bienfaits.

Leur Religion.

Les excès d'incontinence sont également communs à Bantam dans les deux sexes. Un homme riche se procure aisément les objets de l'amour d'un autre, en cherchant quelque prétexte pour lui prêter de l'argent ; parce que la pauvreté, qui est commune à tous les Habitans, fait accepter les prêts avec avidité, & que la Loi autorise le Créancier à saisir la femme & les en-

Ils sont sans mœurs.

EDMOND SCOT. 1602.

Voleurs.

ſans de ſon Débiteur. Le penchant au vol eſt un vice preſque général dans l'Iſle de Java. Les premiers Seigneurs n'en ſont pas plus exempts que le Peuple ; & l'étude d'un Etranger doit être continuellement de veiller au ſoin de ſa bourſe & de ſon bagage. A l'arrivée des Anglois on ne comptoit pas plus d'un ſiécle juſqu'au tems où les Chinois avoient apporté dans l'Iſle une partie de leurs goûts & de leurs uſages. Avant cette communication, les Javans étoient ſi barbares qu'à peine vivoient-ils en ſociété. Ils ont conſervé de leur ancienne barbarie une extrême averſion pour le travail. La plûpart paſſent le jour aſſis à terre, & les jambes croiſées, à couper un petit bâton, ou à perfectionner le manche de leur criſe, ce qui les rend preſque tous fort bons Sculpteurs. Leur indolence & leur oiſiveté n'empêche pas qu'ils ne mangent prodigieuſement. Mais elle les réduit au riz, aux racines & à la pêche pour ſatisfaire leur gourmandiſe ; tandis que la chaſſe, ou quelque travail pour la nourriture & l'entretien des beſtiaux, pourroit leur procurer de meilleurs alimens. Entre les fruits de la terre, ils ont les feuilles d'un arbriſſeau qu'ils nomment *Betel*, & qui préparées avec la noix de (a) *Pinango*, forment une compoſition dont ils font leurs délices. La qualité en eſt fort chaude. Ils en mâchent continuellement pour s'échauffer l'eſtomac & ſe préſerver de la diſſenterie. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac & pour l'opium.

Pareſſeux.

Gourmands.

Sans genie pour la politique.

Comme ils manquent de génie pour le Gouvernement & pour les affaires politiques, la plûpart des grands emplois ſont occupés à Bantam par des Indiens de *Clyn*, qui ne réuſſiſſent pas moins à s'enrichir qu'à s'élever aux honneurs. Cependant les plus grandes richeſſes tombent entre les mains des Chinois, par l'extrême habileté qu'ils ont pour le commerce. Il n'y a point de fineſſes & de ruſes dont l'uſage ne leur ſoit familier. Ils ſont humbles, modeſtes, inſinuans, capables de ſouffrir toutes ſortes d'injures & de ſupporter toutes ſortes de travaux. Mais s'ils deviennent Javans, comme ils y ſont quelquefois forcés pour éviter le ſupplice après avoir commis quelque crime, ils contractent alors toute la fierté & la pareſſe de ceux dont ils prennent l'habit, & dont ils embraſſent les principes & les uſages. Il eſt difficile d'ailleurs de juger quelle eſt leur Religion. Ils ſont partagés en pluſieurs ſectes ; mais dans chaque parti, la plûpart ſont Athées. Ceux qui ſe diſtinguent le plus par leurs pratiques religieuſes, font profeſſion de croire qu'après la mort ils doivent paſſer dans d'autres corps, pour être riches & honorés s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelque bête mépriſable, s'ils ont irrité le Ciel par leurs crimes. Aux nouvelles Lunes, ils font divers ſacrifices par le feu, où toute la victime eſt conſumée. Leurs prieres ſont une eſpece de chant, accompagné du ſon d'une petite Cloche, qu'ils ſonnent enſuite de toutes leurs forces lorſqu'ils ſont à la fin de la cérémonie. Ce qu'ils brûlent néanmoins n'eſt ordinairement que du papier qu'ils taillent en diverſes figures ; car ils mangent les viandes qu'ils ont offertes au Ciel, & l'holocauſte ne ſe fait parfaitement que dans les cas d'une néceſſité preſſante, où le Ciel leur paroît ſourd à leurs invocations. L'Auteur leur ayant demandé pluſieurs fois à qui ils les adreſſoient, ils répondirent toujours que c'étoit à Dieu. Mais les Mahometans prétendent que c'eſt le Diable qu'ils invoquent, & que la honte les

Leurs emplois & leurs richeſſes ſont la proie des Etrangers, ſurtout des Chinois.

Religion des Chinois de Java.

Leurs ſacrifices.

(a) Je ne change rien à l'Anglois ; car nos Relations nomment cette noix *Areka*.

empêche d'en convenir. Plusieurs d'entre eux sont fort versés dans l'Astronomie & dans la Chronologie. Ils n'observent point de Sabbath, ni d'autre jour privilégié. Seulement lorsqu'ils entreprennent quelque affaire difficile, ou qu'ils jettent les fondemens d'un édifice, ils célebrent leur entreprise par un jour de fête. L'usage, pour les Chinois riches, qui meurent à Bantam, est qu'on brûle leurs corps, & qu'on envoye leurs cendres à leurs amis de la Chine dans des urnes de porcelaine. Les cérémonies funébres consistent en fumigations de différentes sortes, ausquelles ils ne peuvent donner d'explication. Pour réponse à ceux qui en demandent, ils assurent que c'est l'usage de la Chine.

Leur usage pour les morts.

Ils prennent beaucoup de plaisir aux spectacles, & quoiqu'ils chantent fort mal, ils aiment la musique avec passion. Leurs Comedies semblent faire partie de leur Culte religieux, car elles ne se représentent que dans les mêmes occasions où j'ai remarqué qu'ils consument toutes leurs victimes par le feu. Si le tems est mauvais, par exemple, au départ des Vaisseaux qu'ils envoyent à la Chine, ou de ceux qu'ils en attendent, ils joignent la Comedie à l'holocauste pour solliciter les faveurs du Ciel. Leurs spectacles sont publics. Ils élevent des théâtres au milieu des rues, & le divertissement dure quelquefois depuis midi jusqu'au jour suivant. Ils ont aussi des Prophêtes ou des Devins, qui dans l'agitation de l'esprit qui les inspire courent souvent comme des furieux dans les rues & les places publiques, l'épée nuë à la main, & menaçant de mort ceux qui manquent de respect pour leurs inspirations. On s'adresse à eux pour sçavoir le sort des Vaisseaux qu'on met en mer, & l'évenement des affaires les plus intéressantes. Si le succès ne répond point à leurs prédictions, ils ne manquent pas de rejetter le mal sur le doute ou l'indévotion de ceux qui les consultent.

Leurs spectacles.

Leurs Prophêtes.

L'habit des Chinois de Bantam est une longue robe, avec une casaque par dessus. Ils sont les plus efféminés de tous les hommes, & les plus capables d'une action lâche & honteuse. Le vol & l'infamie ne leur coutent rien lorsqu'il est question de s'enrichir. Ils sont hauts & robustes, les yeux petits & noirs, sans poil au visage. Ils achétent des Esclaves qui leur tiennent lieu de femmes; car ils n'ont pas la liberté d'en amener de la Chine. Lorsqu'ils y retournent, ils emmenent avec eux leurs enfans, & vendent les meres. S'ils meurent à Bantam, le Roi hérite de tous leurs biens.

Bassesse de leur caractere.

On fit à Scot un récit qu'il a cru digne d'entrer dans son Mémoire. Un Chinois qui avoit passé plusieurs années à Bantam, & qui avoit acquis d'immenses richesses, se trouvoit pere d'un prodigieux nombre d'enfans. On lui en connoissoit soixante, qu'il avoit eus de vingt différentes meres. Il se disposoit à quitter Bantam pour retourner à la Chine, & ses femmes étoient déja vendues. Mais le Roi de Bantam apprit qu'au lieu d'emmener ses enfans, il cherchoit aussi à se défaire du plus grand nombre, & qu'il n'en destinoit que quatre au voyage. Sa conduite fut observée. Au premier enfant qu'il eut la dureté d'exposer en vente, un Javan chargé secrétement des ordres du Roi, se présenta pour l'acheter. D'autres acheterent successivement tout le reste. Enfin le Roi fit paroître le pere devant lui, & feignanr d'ignorer ses dispositions, il lui demanda, entre plusieurs questions sur son départ, s'il avoit déja fait partir ses enfans pour la Chine. Le Chinois confus du reproche auquel il

Histoire d'un Chinois.

EDMOND SCOT. 1602.

s'attendoit, crut devoir saisir l'occasion qu'il avoit de l'éviter. Il répondit que toute sa famille étoit embarquée. Le Roi prenant une contenance furieuse, le traita d'imposteur, qui avoit sans doute des vûes pernicieuses à l'Etat dans lequel il s'étoit enrichi, puisqu'il osoit employer le mensonge pour déguiser sa conduite, & le fit charger de fers. En même tems se faisant présenter une Requête au nom des cinquante-six enfans qui avoient été vendus pour l'esclavage, quoique nés dans une condition libre, il feignit de se rejouir pour l'intérêt du Chinois que ce crime ne fût pas digne de mort; mais il lui fit déclarer que c'étoit une raison de se confirmer dans la défiance qu'il avoit de ses intentions, parce qu'un pere capable de vendre ses enfans sans y être forcé par l'indigence, ne pouvoit avoir que des vûes criminelles, & qu'un soupçon si juste le feroit retenir en prison, jusqu'à ce que le tems ou d'autres preuves servissent à l'éclaircissement de la vérité. Le Chinois offrit envain de reprendre ses enfans. On lui répondit qu'un pere capable de les vendre, le seroit peut-être de les tuer. Enfin comprenant qu'on en vouloit à ses richesses, il prit le parti d'offrir une somme considérable pour appaiser le Roi. Mais, soit que le chagrin de son avanture eût altéré sa santé, soit qu'on eût avancé la fin de ses jours par quelqu'autre voie, il mourut dans sa prison. Le Roi se mit en possession de tous ses biens, suivant le droit établi; & pour justifier ses intentions, non-seulement il rendit la liberté aux enfans qu'il avoit fait acheter, mais après leur avoir accordé une portion de l'héritage, il les fit élever dans la Religion & les usages de sa Nation.

Ordres que Lancaster avoit laissés à son depart de Bantam.

L'Amiral Lancaster, en partant de Bantam le 21 de Février 1602, avoit laissé neuf Anglois dans cette Ville, sous le commandement de *William Stackey*. Il y avoit laissé aussi sa Pinace sous les ordres de *Thomas Keith*, avec treize Matelots & un Facteur nommé *Tudde*, pour se rendre à Banda. Ce Bâtiment chargé de différentes marchandises, s'étoit hâté de mettre à la voile; mais il avoit trouvé les vents si contraires, qu'après avoir lutté contre eux pendant deux mois, il avoit été forcé de retourner à Bantam. Ainsi les Anglois se trouverent au nombre de vingt-quatre, dans deux maisons que l'Amiral leur avoit procurées. Elles étoient si remplies de marchandises depuis le retour de la Pinace, qu'ils se virent obligés d'en mettre une petite partie chez les Hollandois qui s'étoient ouvert aussi l'entrée de l'Isle de Java, & qui avoient obtenu une maison à Bantam.

Querelle des Anglois avec les Javans.

Avant le départ de Lancaster, il s'étoit élevé une querelle entre ses gens & quelques Indiens. Sa prudence l'avoit appaisée. Mais à peine eut-il levé l'ancre, & la Pinace eut-elle mis à la voile, que les Javans chercherent les moyens de se venger. Leur premiere entreprise fut de mettre le feu pendant la nuit à la principale maison des Anglois par le moyen de plusieurs fléches enflammées. Il n'y eut qu'une vigilance extrême & des soins continuels qui purent la garantir de sa ruine. Cependant le retour de la Pinace arrêta les plus témeraires. Mais leur ressentiment s'étant communiqué jusqu'à divers Seigneurs, il arriva malheureusement pour les Anglois que le Protecteur que la Cour leur avoit nommé vint à mourir, & que celui qui fut substitué, se trouva rempli des préventions que les mécontens s'étoient efforcés de répandre. *Stackey*, Chef du Comptoir, avoit commencé à bâtir

un

un magasin de soixante-douze pieds de long, & large de 36. Le nouveau Protecteur, sans faire connoître ouvertement sa haine, apporta tant d'obstacle à la continuation de cet ouvrage, qu'il jetta les Anglois dans des dépenses & des embarras presqu'insurmontables. Pour comble d'infortune Stackey se figura mal à propos que ses plus précieuses marchandises avoient besoin d'air, & les fit exposer dans sa cour avec trop peu de précaution; ce qui les altera beaucoup en ternissant leur couleur.

EDMOND SCOT. 1602.

Autres sujets d'embarras.

Avec toutes ces disgraces, les Anglois avoient à se défendre des mauvaises qualités du climat, qui se faisoient déja sentir à plusieurs par des maladies fort dangereuses; lorsqu'il arriva un malheur commun à toute la Ville, dont ils eurent particuliérement à souffrir. Un Capitaine Chinois mécontent de la Cour, déchargea sur Bantam quelques volées de canon qui y causerent un furieux incendie. Quantité de maisons & de magasins furent consumés par les flammes. Le Comptoir des Hollandois, où Stackey avoit mis quelques marchandises, ne put être sauvé par tous leurs soins. Il perdit de même une grande provision de poivre, qu'il avoit retiré dans une maison Chinoise. Mais ces deux pertes n'égaloient pas celle dont il fut menacé dans sa propre maison. Le feu s'en approcha si furieusement, que les barres de fer qui défendoient les fenêtres, en devinrent brûlantes, jusqu'à n'y pouvoir toucher avec la main. Cependant la diligence de ses gens arrêta le progrès des flammes. Mais son inquiétude fut encore plus vive pour se garantir des insultes & du pillage des Javans, qui l'environnoient nuit & jour.

Incendie de Bantam.

Dans le cours du mois d'Avril, de l'année suivante, il arriva dans la Rade de Bantam neuf Vaisseaux Hollandois, commandés par *Wiborne Van Warwick*. Cette Flotte se divisa presqu'aussi-tôt. Deux des plus gros Bâtimens mirent à la voile pour la Chine; deux pour les Moluques, & trois pour Sortan. La Pinace Hollandoise fut envoyée au Port d'Achin, pour rappeller à Bantam quelques Vaisseaux qui étoient revenus de Ceylan, où ils étoient allés s'emparer d'un Fort Portugais, sous la conduite du Capitaine Spilberg. L'Amiral demeura seul avec son Vaisseau, pour les attendre. Pendant le séjour qu'il y fit les Anglois eurent beaucoup à se louer de ses civilités, & du secours qu'il eut la générosité de leur accorder. Il leur devoit cette reconnoissance pour ceux qu'il avoit reçus du Chevalier *Richard Luson*, dans une tempête où il avoit été menacé du naufrage. Aussi n'épargna-t'il rien pour s'acquitter, par les soins qu'il prit des Anglois malades, avec lesquels il partagea jusqu'à sa provision de biscuit & de vin. Ses discours ne furent pas moins respectueux pour la Cour d'Angleterre. Mais l'Auteur remarque que les Hollandois de son Equipage ne traiterent pas l'Angleterre, & la Reine même, avec tant de ménagemens. Ils s'efforcerent de rendre cette Priecesse & sa Nation odieuse aux Javans, par des récits, où la vérité, suivant les termes de Scot, n'étoit pas moins blessée que la bienséance.

1603.

Arrivée de neuf Vaisseaux Hollandois.

Les maladies continuoient d'affoiblir de jour en jour les Anglois. Ils perdirent *Thomas Morgan*, leur second Facteur. Stackey fut lui-même attaqué dangereusement. Les Matelots qui étoient revenus de Banda avec la Pinace, se ressentoient presque tous du même mal. L'art des Chirurgiens de l'Europe ne suffisoit pas pour des maladies qui leur étoient inconnues, & personne n'avoit la hardiesse d'employer les remedes Indiens qu'ils connoissoient

EDMOND SCOT. 1603.

encore moins. *William Chase*, un des Facteurs de la Pinace, mourut dans des convulsions violentes, dont on ne put pénetrer la cause. Vers le même tems quelques Officiers du Roi vinrent leur défendre de travailler davantage à leur édifice; apparemment parce qu'ils n'avoient point encore fait de présent au nouveau Protecteur. Mais apprenant que cet Officier & le Scha Bandar ne jouissoient point d'une faveur assurée, ils porterent leurs plaintes à *Kay Tamongone Gobay*, Amiral, qui étoit par sa bonté le pere de tous les Etrangers. Il fut touché de leur situation. La voye qu'il prit pour les secourir fut de donner une grande Fête, à laquelle il invita les principaux Seigneurs de la Cour. Là, dans la chaleur du plaisir, il fit tourner l'entretien sur l'affaire des Anglois, en représentant combien il étoit honteux pour le Roi & pour toute la Nation de traiter avec si peu de bonne-foi des Marchands étrangers. Il protesta que si quelqu'un les empêchoit d'achever leur maison, il étoit résolu de leur abandonner la sienne, & de se loger plutôt dans une cabane que de violer sa promesse. Enfin ses discours firent tant d'impression sur l'Assemblée, que tout le monde s'engagea par serment à laisser finir leur ouvrage, & l'édifice fut bientôt porté à sa perfection.

L'Amiral de Bantam favorise les Anglois.

Leur Comptoir s'achéve.

Stackey craignant que l'arrivée des Hollandois, & l'attente de quelques autres Vaisseaux de la même Nation, n'augmentât beaucoup le prix du poivre, en avoit acheté une quantité considérable; mais comme son Magasin n'étoit point encore fini, il avoit payé la marchandise avant qu'elle fût livrée. Les Hollandois commencerent bientôt leur cargaison. Dans l'empressement avec lequel ils achetoient tout ce qui leur étoit offert, il se crut obligé de retirer ce qu'il avoit acheté; sans quoi, peut-être auroit-il risqué de perdre son poivre & son argent. Mais la même raison le mettant dans la nécessité de prendre le poivre au hasard, il s'en trouva beaucoup d'une mauvaise qualité.

Ils perdent sur le poivre.

Mort du Facteur Stackey.

La maladie de Stackey sembloit s'irriter par les remedes. Il tomba dans une langueur, qui finit le dernier jour de Juin par sa mort. L'Amiral Hollandois, constant dans ses généreux principes, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'il pût s'imaginer. Le 4 de Juillet, quelques Javans mirent le feu au grand Marché qui étoit à l'Est de la Riviere, dans la vûe de piller les effets des Chinois. Cette infâme entreprise leur réussit si bien, que non-seulement les Chinois y perdirent des biens considérables, mais que les Anglois eurent beaucoup de part à leur perte. L'incendie recommença le 27, &. ne causa pas moins de dommage.

Danger qui menace les Anglois.

Le 5 d'Août, à dix heures du soir, *Spilberg*, *Powlson*, & quelques autres Capitaines Hollandois vinrent avertir les Facteurs d'Angleterre, qu'ayant été le même jour à l'Audience du Protecteur, il leur avoit demandé si la Flotte de Hollande prendroit parti pour les Anglois dans les démêlés que les Javans pourroient avoir avec eux. Spilberg avoit répondu que les Hollandois étant les plus proches voisins de l'Angleterre, il étoit juste que les deux Nations s'entr'aidassent à repousser les violences. Le Protecteur n'avoit pas laissé d'insister sur le dessein qu'il avoit de mortifier les Anglois; & faisant beaucoup de plaintes vagues, il l'avoit prié de ne pas s'offenser de ce qui devoit arriver. Un avis de cette importance obligea l'Auteur de cette Relation, qui étoit devenu le Chef du Comptoir, depuis que les Anglois avoient perdu Stackey,

de se rendre aussi-tôt chez le Protecteur, & de lui faire un présent. Il fut reçu à l'Audience, & son présent fut accepté; mais le Seigneur Javan dédaignant de répondre à ses plaintes, se contenta de lui dire qu'il le feroit avertir le lendemain de ses intentions. Scot encore plus allarmé de cette conduite, eut recours à l'Amiral Hollandois, qui envoya sur le champ son fils chez le Protecteur, pour lui demander des explications sur les menaces qu'il faisoit aux Anglois. Il les desavoua. Mais ayant fait appeller Scot le matin, il voulut sçavoir de qui il avoit appris que son dessein fût de nuire au Comptoir d'Angleterre. Scot ne balança point à lui dire qu'il l'avoit appris des Hollandois. C'est donc de quelque Esclave, répondit le Protecteur. Non, répliqua Scot; c'est de plusieurs braves Capitaines. Le Javan parut se faire violence pour déguiser sa colere; mais il ajoûta: si c'étoit quelque Chinois ou quelque Javan, je le ferois amener sur le champ & poignarder à vos yeux. Après s'être un peu composé, il se plaignit avec plus de douceur de ce que les Anglois ne s'adressoient point à lui dans leurs affaires, & sembloient donner toute leur confiance au Scha Bander ou à l'Amiral. Scot s'excusa sur sa qualité d'Etranger, qui ne lui permettoit pas de connoître encore tous ses devoirs. Il promit qu'à l'avenir les Anglois n'épargneroient rien pour mériter ses bonnes graces. Cet entretien finit par des protestations mutuelles d'amitié & de bonne-foi; mais il n'y entroit que de la dissimulation de la part du Protecteur, qui songeoit à tirer de l'argent des Facteurs Anglois. Quelques jours après, on avertit Scot que le dessein du Roi étoit de lui emprunter cinq mille réaux de huit. Il comprit que c'étoit un artifice pour l'engager à les offrir volontairement: mais sans s'informer d'où cet avis étoit venu, il prit le parti d'attendre que le Roi les lui fît demander ouvertement.

EDMOND SCOT. 1603.

Scot appaise le Protecteur.

Apparence trompeuse.

Spilberg ayant vendu ses marchandises & chargé ses Vaisseaux de poivre, mit à la voile pour retourner en Europe. L'Amiral Warwick fit remarquer aux Anglois que ce départ le rendoit beaucoup plus foible, & que ne pouvant attendre de lui le même secours, ils devoient se conduire avec beaucoup plus de précautions. Cependant ils furent forcés d'oublier ce conseil. Le 17 d'Août, ayant mis à l'air quelques marchandises qui avoient besoin de ce préservatif, un Javan, Esclave d'un des principaux Seigneurs du Pays, y jetta quelques méches souffrées, qu'ils n'éteignirent point sans peine. Dans le premier ressentiment de cette insulte, ils le poursuivirent, l'arrêterent, & le conduisirent devant Kay Tomongone, Amiral de Bantam, qui le fit aussi-tôt charger de fers. Une heure après il s'assembla près de sa prison un grand nombre d'autres Esclaves, qui entreprirent de le délivrer. Les gens de l'Amiral parurent avec leurs armes. On se battit avec chaleur. Mais les Esclaves ayant été mis en fuite, l'Amiral fit conduire son prisonnier au Palais du Roi. Les Anglois balancerent s'ils devoient porter leurs plaintes jusqu'à la Cour. Ils n'ignoroient pas qu'il n'y a gueres d'autre punition à Bantam que celle de mort, parce que le desir de la vengeance est si vif dans la Nation, qu'un Esclave même regardant tout autre châtiment comme un outrage, ne manque point d'attenter ensuite à la vie de son Maître ou de son Juge. D'ailleurs le crime dont ils avoient à se plaindre sembloit expié par la prison; ou s'il étoit devenu capital par ses suites, c'étoit l'Amiral que la poursuite

Malignité d'un Esclave qui cause de l'embarras aux Anglois.

Effet singulier de la vengeance.

EDMOND SCOT. 1603.

regardoit comme l'offenſe. Ils furent délivrés de ce doute par les ſollicitations du Maître de l'Eſclave, qui étoit un des Favoris du Roi, & qui ne fut pas long-tems ſans obtenir grace. Il étoit lui-même ami des Anglois ; de ſorte qu'à la fin ils s'unirent à lui pour ſauver le coupable.

Les Anglois ſe défient du Protecteur.

Dans tous ces différends, ils n'étoient embarraſſés qu'à trouver la ſource des chagrins qu'on ne ceſſoit pas de leur ſuſciter ; car malgré la mauvaiſe opinion qu'ils avoient des Javans, ils ne pouvoient ſe figurer que de ſimples Eſclaves, avec leſquels ils n'avoient aucun démêlé, ſe portaſſent à ſouhaiter leur ruine, s'ils n'y étoient pouſſés par quelque reſſort ſecret. Leurs ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur le Protecteur. Au milieu d'une nuit fort obſcure, tandis qu'ils étoient à chanter les Pſeaumes de l'Egliſe Anglicane, une troupe de Voleurs vint briſer leurs fenêtres, & ſeroient entrés dans le Magaſin s'ils n'euſſent tiré quelques coups de fuſil pour les écarter. Scot n'ignorant point les diſcours injurieux de quelques Hollandois, auroit fait tomber ſur eux ſes défiances, s'il ne les avoit quelquefois vûs ſouffrir eux-mêmes de l'inſolence des Javans. Preſque dans le même tems ils eurent avec eux une querelle ſi violente, qu'elle aboutit de part & d'autre à la mort de pluſieurs perſonnes. A la verité les Hollandois l'avoient fait naître, par des excès de débauche, que l'Auteur traite de ſcandaleux pour le nom chrétien. Il ajoûte que le caractere des Matelots Hollandois, lorſqu'une fois ils ont pris terre dans quelque Port, eſt de ne plus connoître aucune regle de ſoumiſſion ni même de reſpect pour leurs Officiers. Quoiqu'il en ſoit, s'ils tuerent quelques Javans dans le tumulte, ils perdirent deux hommes, qui furent poignardés de ſang-froid par les amis ou les parens des Morts. Ils s'en plaignirent au Protecteur, en prétendant qu'il devoit mettre beaucoup de différence entre les fautes qui leur étoient échappées dans l'ivreſſe, & des aſſaſſinats prémédités. Il leur demanda quelles Loix ils reconnoiſſoient dans leurs Voyages de Commerce, c'eſt-à-dire, s'ils en avoient entr'eux, ou s'ils ſe ſoumettoient à celles du Pays où ils étoient reçus. Leur réponſe ayant été que ſur mer ils ſe gouvernoient par les Loix de leur propre Pays, & qu'à terre ils étoient ſujets à celles du lieu de leur ſéjour ; Hé bien, leur dit le Protecteur, voici les nôtres. Pour la mort d'un Eſclave, on paye vingt réaux de huit ; pour celle d'un homme libre, cinquante, & cent pour celle d'un Noble. Ainſi, pour vos deux hommes il vous reviendroit deux fois cinquante réaux : mais comme vous nous avez tué trois Javans qui n'étoient point Eſclaves, c'eſt encore cinquante réaux que vous nous devez, & que nous voulons bien vous laiſſer à compte.

Inſultes qu'ils reçoivent.

Les Hollandois s'attirent des querelles.

Plaiſante réponſe que leur fait le Protecteur.

Aſſaſſins de l'Iſle de Lampon.

Le 5 de Septembre, il arriva au Port de Bantam un *Jonc* de l'Iſle de Lampon, qui eſt ſituée dans les détroits du Sund. Les Habitans de cette Iſle ſont Ennemis jurés de celle de Java, & particuliérement de Bantam, quoiqu'il ſe trouve quantité de Javans qui s'aſſocient à eux. Leur occupation continuelle eſt le meurtre & le brigandage. Ils entrent audacieuſement dans les Villles & dans les maiſons, ils volent en plein jour, & coupent la tête à ceux qui leur réſiſtent. Pendant plus d'un mois qu'ils paſſerent aux environs de Bantam, les Anglois furent troublés continuellement par les lamentations des Habitans. Un jour qu'ils étoient à dîner, ces perfides aſſaſſins entrerent dans une maiſon voiſine du Comptoir, où ne trouvant qu'une femme, ils lui

couperent la gorge ; mais les cris du mari, qui arriva au même moment, les forcerent de prendre la fuite sans qu'ils eussent le tems d'emporter la tête. En vain les Anglois se mirent à les poursuivre. Ils sont fort prompts à la course ; sans compter que leur ressemblance avec les Javans leur donne la facilité de se mêler dans la foule, & de se contrefaire avec tant d'adresse, que souvent ils reviennent parmi les curieux au lieu même d'où la crainte du châtiment vient de les chasser. Scot raconte que plusieurs femmes de la Ville prirent cette occasion pour se défaire de leurs maris, en leur coupant la tête pendant la nuit, & la vendant aux Lampons. Il ajoûte la raison qui portoit ces Brigands à couper tant de têtes. Ils étoient gouvernés par un Roi qui leur donnoit une femme pour chaque tête d'Etranger qu'ils lui apportoient ; de sorte, continue l'Auteur, qu'ils déterroient quelquefois les Morts, pour tromper leur Roi par un faux présent.

Raison qui les porte à couper des têtes.

Les Anglois ne furent pas exempts de crainte. Ils s'apperçurent souvent que les Lampons rodoient pendant la nuit autour du Comptoir, & qu'ils en vouloient à leurs têtes ou à leurs marchandises. Les allarmes de Scot devinrent bien plus vives, sur un avis secret qu'il reçut de quelques personnes de distinction, & particuliérement de l'Amiral, dont l'amitié ne se refroidissoit point pour les Anglois. Il fut averti que plusieurs Seigneurs Javans, qui avoient plus de faste que de bien, & qui tâchoient de suppléer par leurs brigandages à ce qui manquoit à leur fortune, avoient formé le dessein de fondre pendant la nuit sur le Comptoir, de faire main-basse sur le petit nombre d'Anglois que les maladies avoient épargnés, de se saisir de toutes leurs richesses, que la renommée grossissoit beaucoup, & de publier le lendemain que c'étoit l'ouvrage des Lampons. Scot ne trouva point d'autre ressource que d'allumer chaque nuit autour du Comptoir quantité de feux, non-seulement pour inspirer de la crainte aux plus hardis, mais pour se mettre en état de pouvoir les distinguer malgré leur couleur. D'un autre côté tous les Anglois eurent ordre de passer le tems de l'obscurité sous les armes, & les Trompettes de sonner lorsqu'ils verroient paroître quelque Indien. Les Lampons & les Javans qui n'appréhendent rien tant que les armes à feu, ne purent douter qu'avec ces précautions les Anglois n'eussent leurs fusils prêts à les recevoir. La même garde fut continuée assez long-tems. Enfin, par les mesures que l'on prit dans la Ville, il y eut un grand nombre de Lampons arrêtés, & punis du dernier supplice. Mais les restes de cette dangereuse troupe se jetterent dans la Ville Chinoise. C'étoit un nouveau péril pour les Anglois, qui avoient de grandes liaisons de Commerce avec les Chinois, & quantité de marchandises entre leurs mains. Ils entendirent du Comptoir les cris d'une infinité de maisons, désolées par le pillage ou par la mort des Marchands. Ce bruit & ces inquiétudes perpetuelles firent sur eux tant d'impression, qu'en songe, dit l'Auteur, ils se figuroient être attaqués par les Javans ou les Lampons, & que malgré la profondeur de leur sommeil, après tant de veilles & de fatigues, ils se levoient tout endormis pour courir aux armes. La crainte du feu agissoit encore plus fortement sur leurs imaginations. Ils en avoient vû des exemples si terribles, & les circonstances en rendoient le souvenir si vif, qu'à la moindre allarme ils se croyoient environnés de flammes. O feu! s'écrie Scot dans sa Relation, ton seul nom, dans quelque Langue

Les Anglois craignent les Lampons & se munissent.

Impressions extraordinaires de la crainte & du bruit.

EDMOND SCOT. 1603.

qu'il eût été prononcé près de moi, m'auroit tiré de la plus profonde létargie. Il fut obligé, dit-il, pour se garantir des tressaillemens mortels où ce mot le jettoit, de défendre à tous ses gens de le prononcer autour de lui, s'ils n'y étoient forcés par l'occasion. Au reste il assure que cette disposition étoit celle de tous les autres Anglois, & qu'aussi-tôt que les soins du Gouvernement eurent dissipé les sujets de tant de craintes, tous les gens du Comptoir dormirent pendant plusieurs jours d'un sommeil si profond, que les tambours & les trompettes n'avoient point la force de les réveiller.

Pourquoi il regnoit tant de désordre à Bantam.

Si l'on est surpris qu'une Ville, telle que l'Auteur a représenté Bantam, fût sujette à des desordres de cette nature, il fait considerer qu'elle avoit alors un Roi fort jeune, & que les Seigneurs du Conseil, occupés de leurs interêts, fermoient les yeux à tout ce qui n'interessoit que le Peuple. Dans l'espace de trois mois la Ville essuya cinq incendies considérables, mais à l'Est de la riviere, c'est-à-dire, dans un Quartier qui n'étoit habité que par la Populace, ou par des Chinois, que les Javans cherchoient à piller. Quoique le Comptoir des Anglois en fût fort voisin, & que la flamme s'en fût plus d'une fois approchée, leur vigilance & la faveur du vent le garantit autant de fois de sa ruine.

Hollandois assassinés.

A peine étoit-on revenu de ces allarmes, qu'il s'éleva de nouveaux différends entre les Naturels du Pays & les Hollandois. La source en fut encore un excès de débauche, dans lequel ceux-ci insulterent mal-à-propos quelques Javans. Bientôt la vengeance éclata par des effets fort tragiques. Plusieurs Hollandois furent assassinés le soir, sans qu'on pût reconnoître les Meurtriers.

Les Anglois fâchés d'être confondus avec les Hollandois.

Le péril s'étendit jusqu'aux Anglois, par une raison qui n'est pas sans vraisemblance, dans un Ecrivain même de cette Nation. Jusqu'alors ces deux Peuples avoient été confondus par les Javans sous le nom d'Anglois; soit, comme l'assure Scot, que les Hollandois, à leur arrivée, eussent trouvé de l'avantage à prendre le nom de leurs voisins, soit que la ressemblance de leur habillement eût fait naître cette erreur. Souvent le Peuple de Bantam faisoit retentir ses plaintes contre les Anglois, quoiqu'il fût certain, dit l'Auteur, que ceux-ci n'ayant rien à se reprocher, elles ne pouvoient tomber que sur les Hollandois. Enfin, craignant les mal-entendus à l'occasion de cette derniere querelle, les Chefs du Comptoir Anglois commencerent à chercher quelque marque pour se faire distinguer. On approchoit du 17 de Novembre, qui étoit la Fête anniversaire du Couronnement de la Reine Elisabeth; car on ignora pendant le reste de l'année à Bantam, & même une partie de l'année suivante, que l'Angleterre eût changé de Maître. Scot fit prendre aux Anglois des habits neufs de soye, avec des écharpes de taffetas blanc & rouge. Il fit faire aussi un nouveau Pavillon, qui portoit une croix rouge sur un fond blanc; & pour différence entre les Maîtres & les Valets, il fit border leur écharpe aux premiers d'une frange d'or.

Ce qu'ils font pour être distingués.

Fête des Anglois.

Le jour de la Fête étant arrivé, ils arborerent l'étendard de Saint Georges au sommet de leur maison. Ensuite ayant annoncé leur joye par quelques décharges de leur mousqueterie, ils se rangerent en fort bel ordre sur leur propre terrain, & firent plusieurs marches au son des timbales & des trompettes. Le bruit attira aussi-tôt le Scha Bander & plusieurs autres Seigneurs, qui s'informerent curieusement du sujet de cette réjouissance. Scot leur apprit

que c'étoit la Fête de sa Reine, ou plutôt le renouvellement d'une Fête qui avoit été célébrée quarante-sept fois, parce qu'il y avoit autant d'années que cette grande Princesse étoit sur le Trône; & que tous les Anglois, dans quelque lieu du Monde qu'ils pussent se trouver, ne manquoient point à ce devoir. Le Scha Bander loua beaucoup une pratique qui marquoit dans un Peuple autant d'attachement que de respect pour son Souverain. Les Javans s'étant assemblés en grand nombre, ils demanderent pourquoi les Anglois de l'autre Comptoir ne témoignoient pas le même zèle. On se hâta de leur répondre que ce n'étoient point des Anglois, mais des Hollandois, qui loin d'être Sujets de la même Reine, n'étoient même gouvernés par aucun Roi; qu'il étoit aisé de les distinguer, puisque si l'on y vouloit faire attention, ils ne parloient pas le même langage, & que leurs usages mêmes étoient assez différens. Scot n'oublia point de faire paroître ses gens pendant l'après-midi dans tous les Quartiers de la Ville, avec ordre de répeter les mêmes discours à ceux qui auroient la curiosité de les entendre. Leurs écharpes & leurs cocardes firent une figure brillante. Le Peuple apprit ainsi à distinguer les deux Nations; & Scot, fort prévenu en faveur de la sienne, ajoûte avec complaisance pour la superiorité qu'il paroît s'attribuer, que les enfans de Bantam s'écrioient, en voyant passer les Anglois: *Oran Engaees bagh; oran Hollanda jahad*, les Anglois sont bons, les Hollandois ne valent rien.

EDMOND SCOT. 1603.

Discours qu'ils tiennent aux Javans.

L'Amiral Warwick partit dans cet intervalle pour Patama, dans le dessein de se rendre ensuite à la Chine. Les deux Vaisseaux qu'il y avoit envoyés six mois auparavant arriverent le 6 de Décembre à la Rade de Bantam. Ils avoient trouvé à l'ancre, dans l'Isle de *Macao*, une Caraque Portugaise, chargée de soye crue, de musc & d'autres marchandises précieuses, dont ils s'étoient saisis presque sans résistance, tandis que l'Equipage étoit à terre. Après en avoir tiré de quoi composer leur cargaison, ils avoient brûlé le reste, qui de leur propre aveu faisoit encore le double de ce qu'ils avoient enlevé. Dans leur retour ils avoient rencontré un *Jonc* de *Siam*, qu'ils avoient attaqué. Il ne s'étoit rendu qu'après avoir perdu trente-trois hommes & leur en avoir tué plusieurs. Mais en le reconnoissant pour Siamois ils l'avoient laissé libre, parce qu'ils se proposoient d'établir un Comptoir dans cette Nation. Le Capitaine, qui périt dans le combat, avoit refusé de leur dire à quel Prince il appartenoit. Telle fut du moins l'excuse des Hollandois, pour justifier l'insulte qu'ils avoient faite aux Sujets d'un Roi dont ils recherchoient l'amitié. Ils ignoroient encore la valeur du musc; de sorte qu'ayant rencontré un Vaisseau Japonois, ils lui avoient cedé presque pour rien ce qu'ils avoient enlevé à la Caraque. Dans l'espace d'environ quarante jours, qu'ils passerent à Bantam, ils prodiguerent de même la plus riche partie de leur butin. Le 17 Janvier, ils leverent l'ancre, avec deux autres Bâtimens de leur Nation; l'un, qui avoit chargé à Bantam; l'autre, arrivé deux mois auparavant de la Chine, & parti de Hollande depuis quatre ans. Il en avoit passé quatorze mois à la Cochinchine, où par une trahison dont l'histoire n'appartient point à cet Ouvrage, ils avoient d'abord été retenus prisonniers. Leur Capitaine, que les Cochinchinois soupçonnoient d'être moins un Marchand qu'un Pyrate ou un Espion, avoit été forcé de se tenir à genoux pendant vingt-quatre heures, le col nud sous un sabre, dont on feignoit à tout

Deux Vaisseaux Hollandois s'emparent d'une riche Caraque.

Ils attaquent un Vaisseau du Roi de Siam leur Allié.

1604.

Un Capitaine Hollandois pris pour Espion & comment traité.

Edmond Scot. 1604.

moment de lui vouloir couper la tête, pour lui faire confesser le dessein de son voyage. Mais il se trouva heureusement que la plus grande partie de l'Equipage étoit composée de Hollandois Catholiques; ce qui leur attira la protection de quelque Religieux Portugais, sans lesquels ils étoient tous menacés de perdre la vie. Ils furent traités ensuite avec plus de douceur, mais obligés néanmoins de racheter leur liberté par une grosse somme.

Les Anglois de Bantam se croyoient depuis quelques mois à couvert de toutes leurs anciennes craintes. Ils n'avoient eu que les maladies à combattre; & l'experience leur ayant appris qu'elles venoient particuliérement de la chaleur du poivre, dans le soin qu'ils prenoient eux-mêmes de l'éplucher & de le sasser, ils s'étoient déterminés à louer des Chinois pour leur rendre ce service sous l'inspection de leurs domestiques. Dans cette heureuse situation de leurs affaires ils virent arriver ce qu'ils avoient redouté depuis long-tems, sans pouvoir s'en garantir. Le Protecteur fit prier Scot de lui prêter deux mille pieces de huit, ou, s'il n'avoit point cette somme, de lui en fournir du moins la moitié. Il falloit choisir entre le danger d'un refus, ou le desagrément de voir souvent renouveller cette fâcheuse demande; car on ne proposoit ni conditions ni terme pour la restitution. Scot prit le parti de répondre que l'Amiral Lancaster lui avoit laissé beaucoup de marchandises, mais peu d'argent; que les Javans lui devoient de grosses sommes dont il ne pouvoit se faire payer; enfin qu'il étoit encore très-éloigné d'avoir acheté autant de poivre qu'il en auroit besoin pour les Vaisseaux dont il attendoit l'arrivée. Ces excuses furent mal reçues. Il fut aisé de prévoir que les Anglois n'auroient jamais un ami sincere dans le Protecteur; tandis que les Hollandois, qui l'avoient corrompu en lui prodiguant les richesses qu'ils avoient enlevées aux Portugais, en obtenoient toutes sortes de faveurs. Il leur avoit accordé depuis peu la permission de se bâtir une maison magnifique; quoiqu'ils en eussent déja trois, sous le nom d'autant de Marchands qui ne cessoient point d'acheter tout le poivre qu'on leur offroit. Les Chinois profitoient de cette avidité pour mêler dans leurs marchandises de l'eau, du sable & d'autres corps étrangers, qui en augmentoient tellement le poids, que ceux qui exerçoient cette friponnerie, achetant eux-mêmes le poivre plus cher qu'ils ne le vendoient, ne laissoient pas d'y gagner douze ou quinze pour cent. Les Anglois se trouvoient forcés de le prendre avec ces altérations, parce qu'il y auroit fallu renoncer entiérement s'ils en avoient attendu d'une autre espéce.

Le Protecteur veut leur extorquer de l'argent.

Réponse de Scot.

Friponnerie des Chinois de Bantam.

Cependant le Protecteur s'étoit si peu rebuté des excuses de Scot, que sous de nouveaux prétextes il lui fit demander mille piéces de huit. Les instances dont cette proposition fut accompagnée, ne firent que trop connoître aux Anglois le peril qu'il y avoit à la rejetter. Ils sçavoient d'ailleurs que les Hollandois souhaitoient ardemment de les voir mal avec les principaux Officiers du Roi, & qu'ils y contribuoient peut-être par des voies indirectes. Ainsi ne pensant plus qu'à se faire un mérite du sacrifice dont ils ne pouvoient se dispenser, ils protesterent que c'étoit l'ardeur de leur zèle qui les portoit à s'incommoder beaucoup pour satisfaire le Protecteur, & que dans l'impossibilité de fournir mille piéces, ils en donneroient volontiers cinq cens, qu'ils retrancheroient à leurs propres besoins. Cette somme fut acceptée.

Les Anglois sont forcés de satisfaire l'avarice du Protecteur.

Hollandois fugitifs de Jahor.

On vit arriver à la fin de l'année, un Jonc chargé de Hollandois, qui venoient

venoient de quitter, avec leurs biens, le Comptoir qu'ils avoient à *Jahor*. Le Roi du Pays attaqué & vivement pressé par les Portugais, qui lui offroient la paix, à condition de leur livrer les Hollandois qu'il avoit dans ses Etats, avoit mieux aimé s'exposer à toutes les extrémités de la guerre que d'en acheter la fin par ce honteux Traité; mais il avoit prié ses hôtes de se retirer volontairement. Leur entrée à Bantam fut signalée par deux incendies, qui consumerent une partie de la Ville, sans nuire encore aux Anglois.

EDMOND SCOT. 1604.

Accidens funestes.

L'année 1604, n'offre que des meurtres, des vols, des guerres, des incendies & des trahisons. Pour commencer par une tragedie: les Anglois avoient dans le Comptoir un Mulâtre de Pegu, qui étoit venu d'Achin sur leurs Vaisseaux. Un jour que plusieurs Matelots Hollandois, arrivés de Patama, étoient à se rejouir avec les Domestiques Anglois, le Prevôt du Bâtiment voulant retourner à bord donna ordre au Mulâtre de l'y conduire. La fête étoit échauffée par le vin & les liqueurs. Deux Courtisanes que les Domestiques y avoient appellées, contribuoient encore à rendre la débauche plus vive. Le Mulâtre refusa brusquement d'obéir, & le Prevôt choqué de sa réponse, le maltraita de plusieurs coups. Cette querelle n'eut pas d'abord d'autre suite. Mais à mesure que le Mulâtre continua de boire, il ressentit plus vivement l'insulte d'un homme qui n'avoit aucune autorité sur lui. Sans s'ouvrir aux Matelots ni aux Anglois, il confia ses plaintes à un Esclave du Scha Bandar, qui étoit son ami intime, & capable comme lui d'une action violente. Dès le même jour ils chercherent l'occasion d'exercer leur vengeance, mais le Prevôt étant déja retourné au rivage, ils passerent la nuit à l'attendre, sans que ce délai changeât rien à leur resolution. Le Prevôt ne manqua point de revenir le jour suivant avec un homme du pays, qu'il avoit pris pour interpréte & pour guide. Ils le tuerent de mille coups. Mais le Mulâtre effrayé de son action après l'avoir commise, prit le parti désesperé de tuer aussi, non-seulement le Guide du Prevôt, mais l'Esclave même qui avoit partagé son crime. Ce furieux dessein lui réussit pour le Javan, tandis que l'Esclave découvrant à ses yeux de quelle recompense il étoit ménacé, se déroba par la fuite. Cependant le Mulâtre ne jugeant sa perte que plus certaine, s'il laissoit échapper son Complice, courut si promptement après lui, qu'il le joignit à l'entrée de la Ville où il le tua d'un seul coup. Mais il perdit le fruit d'une précaution si cruelle, en commettant ce dernier crime à la vûe de quelques Javans qui se hâterent de l'arrêter. En vain reclama-t-il les Anglois. Le Protecteur informé de son action, se le fit amener; & faisant appeller le Chef du Comptoir, il exigea sur le champ cinquante pieces de huit pour la mort du Javan, & vingt pour celle de l'Esclave. A cette condition le Mulâtre leur fut rendu.

Diverses meurtres d'un Mulâtre.

Les Hollandois le punissent.

Cependant les Hollandois qui n'étoient point compris dans cette satisfaction, resolurent de s'en procurer une plus sérieuse pour la mort de leur Prevôt. Ils firent demander le Criminel aux Anglois. Scot prétendit que l'ayant racheté des mains du Protecteur, il étoit absous par cette espéce de Sentence. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive entre les deux Nations, que dans les premiers ressentimens, on fût prêt d'en venir aux armes. Mais les Anglois étoient en si petit nombre, qu'ils ne pouvoient rien gagner par leur obstination. Il ne leur restoit que dix hommes. Le courage fut forcé de cé-

EDMOND SCOT. 1604.

der au nombre. Les Hollandois firent enlever le Mulâtre par une Compagnie de Matelots armés, & le firent executer sur le rivage, dans le lieu même où le crime avoit été commis.

Détestable entreprise contre les Anglois.

Ainsi le triste état du Comptoir Anglois l'exposoit à toutes sortes de violences & d'affront, sans aucune ressource pour s'en défendre. Un Chinois, qui avoit embrassé la Religion des Javans, se trouvoit établi près du Comptoir, dans une maison où il vendoit de l'arrack. La vûe du magasin, dont il n'étoit séparé que par une cour, lui fit naître l'envie de trouver quelque moyen pour s'y introduire. Ce ne pouvoit être par des voies extérieures. La cour étoit exposée aux yeux pendant le jour, & ne demeuroit jamais sans Garde pendant la nuit. Il s'associa huit autres Chinois, avec lesquels il entreprit d'ouvrir un souterrain, qui devoit les conduire, dans leurs idées, jusqu'au centre du magasin. L'invention paroissoit d'autant plus sûre, qu'ayant une brasserie d'arrack dans la partie de sa maison qui touchoit à la cour, on ne pouvoit être surpris d'y voir un certain mouvement que demandoit le travail. Avant que de commencer l'entreprise, il fut obligé de creuser un puits fort profond sur son propre terrain, pour sécher la cour des Anglois que sa situation rendoit fort humide. Il eut soin, pour déguiser ses vûes, de planter du tabac dans la sienne; comme si le puits n'eut été creusé que pour l'arroser, & tandis que ses Associés ouvroient le chemin sous terre, on le voyoit continuellement occupé de ses plantes. L'ouvrage fut poussé avec tant de vigueur qu'ils arriverent au dessous du magasin. Mais ils y furent arrêtés par l'épaisseur des planches qui en faisoient le fond. Le moindre bruit pouvant les trahir, il étoit question de s'ouvrir un passage au travers de cette charpente. Après avoir tenté toutes sortes d'expédiens, un Serrurier du complot leur promit d'y réussir. Il fit rougir un fer, avec lequel il n'eut pas de peine à percer une planche; & son esperance étoit qu'à force de repeter cette opération, il rendroit le trou assez grand pour y faire passer un homme. Ce dessein pouvoit produire quelque effet s'il eût été conduit avec plus de précaution. Mais en prenant soin que le feu n'agît point trop vivement sur le bois, ils ne firent point attention que le plancher étoit chargé de ballots enveloppés de nattes, & que le bout du fer y communiquoit son ardeur. En effet quelques nattes prirent feu, & l'incendie auroit bientôt fait d'autres progrès si les ballots eussent été moins humides.

On fait un souterrain pour voler le Comptoir.

Fer brûlant pour en percer les planches.

Pendant ce tems-là les Anglois étoient sans soupçon. Le magasin étoit bien fermé, & la Garde exacte pendant la nuit. On avoit porté les précautions contre le feu jusqu'à faire plâtrer les fenêtres; ce qui empêchoit de sentir la fumée, quoiqu'elle n'eût pas tardé à se repandre. Scot venoit faire lui-même la premiere garde, & s'étoit retiré tranquillement. Mais à la seconde, quelqu'un crut sentir une odeur de fumée, qui augmentoit sans cesse. On entra dans le magazin: il en étoit rempli. Cependant après avoir jetté les yeux de toutes parts, on ne remarqua aucune trace de feu. Ce ne fut qu'à force de remuer une infinité de ballots qu'on découvrit quelques nattes qui brûloient sans flamme; mais on se défioit encore si peu de l'artifice, que les plus entendus n'attribuerent cet accident qu'à la fermentation du poivre qu'ils crurent capable de prendre feu dans un lieu si bien fermé. Scot averti du danger vint joindre ses recherches à celle des autres. Avec une immense

On découvre le feu.

Circonstances de l'incendie.

quantité de poivre, il avoit dans le magasin trente mille pieces de huit. Cependant son premier soin fut de faire transporter dans la cour deux tonneaux de poudre qui y étoient aussi. L'épaisseur de la fumée augmentant jusqu'à obscurcir la lumiere des chandelles, on fut obligé de lier ensemble douze grands flambeaux de cire pour éclairer toutes les parties du magasin. Les Hollandois avertis de ce qui se passoit envoyerent une Garde armée pour arrêter d'autres désordres, & des Ouvriers fidéles qui éteignirent enfin les nattes embrasées. Il se présenta quantité de Chinois, dont on ne voulut point accepter les secours; & parmi eux étoient les Auteurs mêmes de l'incendie.

EDMOND SCOT. 1604.

On en découvre la cause.

Il restoit à sçavoir quelle pouvoit être la cause d'un accident de cette nature. Scot rejettant l'explication que j'ai rapportée, panchoit beaucoup à soupconner les Portugais; mais il ne pénétroit pas mieux les moyens qu'ils avoient employés; car le trou du plancher étoit encore si petit, que dans la fumée, & la confusion, personne ne l'avoit apperçu. Le matin, un Briquetier Chinois qui travailloit au Comptoir Hollandois, assura que le mal venoit de quelques gens de sa Nation, & qu'en cherchant avec soin, il étoit impossible qu'on n'en découvrît pas la source. Il ajoûta pour confirmer son témoignage, que les Ouvriers de la maison voisine avoient déja pris la fuite. On recommença aussi-tôt les recherches. Enfin l'on apperçut le trou qui étoit au plancher. Un bâton qu'on y fit entrer ne trouvant rien qui lui résistât, Scot prit une hache avec laquelle il rendit l'ouverture assez large pour lui faire découvrir le souterrain. Il aggrandit encore le passage. Deux hommes y descendirent armés, & marcherent jusqu'à l'entrée, qui répondoit à la maison du Chinois. On avoit envoyé dans l'intervalle une Garde, pour s'assurer de ceux qui pouvoient encore s'y trouver. Il n'y restoit que trois Chinois, dont l'un y logeoit habituellement; mais les deux autres y étoient par hazard & n'avoient aucune connoissance de ce qui s'étoit passé. Scot les fit arrêter tous trois & charger de fers. Il députa sur le champ au Protecteur pour lui expliquer son avanture, & lui demander justice. On promit de le satisfaire, mais dans des termes qui lui donnerent peu d'esperance.

On arrête quelques coupables.

Les Hollandois qui se crurent intéressés à pénétrer le fond de cette terrible entreprise, & qui avoient assez de forces dans le Port pour s'attirer des ménagemens, interrogerent les trois Chinois qu'on avoit arrêtés. Celui qui logeoit dans la maison justifia les deux autres, en reconnoissant qu'ils y étoient venus pour la premiere fois. Mais sur le refus qu'il fit de s'expliquer davantage, on le menaça d'un fer brûlant qui le rendit plus sincere. Il confessa que le crime avoit été commis par le Maître de la maison & six autres Chinois qui s'étoient évadés, sans avouer qu'il eût été leur complice. On le mit sérieusement à la torture. Il reconnut enfin qu'il étoit coupable. Scot voyant qu'il avoit peu de justice à esperer du Protecteur, résolut de se la faire à lui-même, & fit tuer ce malheureux, sans que les Javans parussent s'en plaindre. Au contraire, dans la haine & le mépris qu'ils ont pour les Chinois, ils lui reprocherent son crime, en le voyant conduire au supplice; & le Protecteur qui n'avoit pas voulu se charger de sa punition, ne fit pas difficulté de l'approuver. A quelques injures qu'il reçut des Javans au lieu de l'execution, il répondit: » Les Anglois sont riches & je suis pauvre: pourquoi ne leur » prendrois-je point ce qui leur est moins nécessaire qu'à moi?

Scot se fait justice à lui-même.

EDMOND SCOT. 1604.

Excès de vengeance.

L'Amiral Hollandois envoya le lendemain à Scot un autre Chinois, du nombre des Complices, que ses gens avoient arrêté sur le rivage. La torture lui fit confesser qu'il étoit l'Auteur de l'invention du fer rouge, & qu'il avoit abusé de son art dans d'autres occasions pour alterer les monnoyes. La facilité que Scot avoit trouvé dans les Javans à lui laisser prendre l'autorité de Juge, lui fit porter peut-être ses ressentimens trop loin. Il n'y eut point de cruautés qu'il n'exerçât contre le Coupable. Le récit en est affreux dans sa propre Relation. Après deux jours de cette cruelle vengeance, il le fit tuer à coups de fusil. Mais pour justifier sa conduite, il prétend que sans un exemple de la derniere sévérité, il auroit pû craindre que les Chinois n'eussent formé quelque nouveau dessein contre les Anglois. Ce fut dans la même idée qu'il promit une récompense considérable à ceux qui remettroient entre ses mains les autres Complices.

Affreux caractere des Javans & des Chinois de Bantam.

On peut douter si c'est le ressentiment de tant d'inquiétudes & de pertes, qui fait faire à l'Auteur une affreuse peinture des Javans & des Chinois de Bantam. Il les représente comme les plus lâches & les plus scélerats de tous les hommes, sans en excepter les Seigneurs, entre lesquels il ne fait grace qu'au Scha Bandar, à l'Amiral, & à deux ou trois autres, qui n'étoient pas même de l'Isle, & qui étoient venus s'y établir de Clyn. Il raconte à l'occasion du danger que le Comptoir avoit couru, qu'un des Complices ayant trouvé un azile chez un Seigneur Javan, nommé *Pangram Mandelike*, proche parent du Roi, il avoit été le supplier lui-même au nom du bien public, & par tous les motifs qui pouvoient faire impression sur un honnête homme, de ne point accorder sa protection à des misérables qui devoient être regardés comme l'opprobre du pays. Le Seigneur Javan lui répondit qu'il pouvoit garder ses représentations pour ceux qu'il croyoit capables d'en être touchés, s'il en connoissoit quelqu'un; mais que pour lui, il confessoit naturellement qu'il ne s'embarrassoit ni du bien, ni de l'honneur de son Pays. Quelque tems après, le même Seigneur ayant besoin de plusieurs marchandises Angloises, vint les acheter au Comptoir, en demandant crédit de sept ou huit cens piéces de huit. Scot trop bien instruit de ses principes, s'excusa sous divers prétextes. En quittant le Comptoir, Pangram dit assez haut pour être entendu; il est bien fâcheux que cette maison soit destinée à perir par le feu. En effet, pendant plus de six semaines, toute la vigilance des Anglois ne put empêcher que de deux ou trois jours l'un, ils ne reçussent sur leurs toits ou contre leurs fenêtres, des fléches enflammées & d'autres feux d'artifices, qui les mirent plusieurs fois dans le dernier danger. N'ayant pû réussir par l'incendie, Pangram employa un artifice sans exemple à Bantam, & dont le succès lui parut certain, par l'impression que sa singularité même devoit faire sur le Roi & sur toute la Nation. Quoique l'usage tienne les femmes resserrées chez leurs maris ou leurs peres, il envoya au Comptoir Anglois deux des siennes, d'un âge & d'une beauté qui pouvoient donner du crédit à l'imposture qu'il méditoit. Elles y arriverent portées à la mode du pays, dans des palanquins, sur les épaules de quantité d'Esclaves. Scot apprenant que c'étoient des femmes de distinction qui avoient la curiosité de voir son magasin, & qui vouloient acheter des bijoux de l'Europe, se crut obligé de répondre à cette faveur par toutes sortes de galanteries. Après leur avoir fait voir ce qu'il avoit

Discours d'un Seigneur Javan.

Moyens qu'il employe pour se venger des Anglois.

de plus précieux en marchandises d'Angleterre, il les introduisit dans un cabinet où il avoit fait préparer des rafraîchissemens. Elles reçurent ses civilités avec complaisance; mais lorsqu'il les croyoit prêtes à goûter ce qu'il leur offroit de si bonne grace, elles jetterent des cris qui attirerent tous les Anglois du Comptoir, & les Esclaves qu'elles avoient amenés à leur suite. Scot n'avoit alors avec lui que *Towtson*, autre Facteur Anglois. Il ne comprit rien à ces marques de douleur & de crainte. Mais voyant les deux Javanes, qui continuoient leurs grimaces, & qui pressoient leurs gens de les faire sortir, il fit peu d'efforts pour les arrêter. Elles le quitterent brusquement. Le seul soupçon qu'il forma de cette avanture tomba sur quelques mets qu'il leur avoit fait servir à la maniere de l'Europe, & dont il jugea que la vûe pouvoit les avoir choquées.

EDMOND SCOT. 1604.

Les Anglois se justifient devant le Roi.

Le lendemain il reçut ordre de se rendre à la Cour. Le Roi, quoique fort jeune, prit un air févere en le voyant paroître, & lui demanda par quels détestables principes il se croioit autorisé à violer les femmes d'autrui. Dans le premier étonnement de ce reproche, Scot marqua de l'embarras à répondre. Cependant après s'être rappellé ce qui pouvoit y donner occasion, il expliqua au Roi d'un air si simple les circonstances de son avanture que ce Prince connoissant le caractere de Pangram, n'eut pas de peine à démêler la vérité. Le Scha Bandar, qui assistoit à cette explication, & qui avoit été surpris du crime dont les Anglois avoient été accusés, aida beaucoup à leur justification, en rendant témoignage que depuis qu'ils étoient à Bantam, il avoit admiré plusieurs fois leur continence. En effet Scot assure, à l'honneur de la sienne, qu'il n'avoit eu jusqu'alors que du dégoût pour les plus belles femmes du Pays, & que veillant à la conduite de ses gens, il avoit toujours éloigné du Comptoir cette sorte de débauche.

Cependant Pangram comptant à la Cour sur l'effet de son artifice, avoit fait répandre dans toute la Ville, que les Facteurs Anglois étoient convaincus d'avoir violé ses femmes. On s'attendoit à les voir punir si rigoureusement, qu'en sortant du Palais, Scot trouva une foule de peuple, qui demandoit quel seroit son supplice. Il passa d'un air si tranquille, qu'on remarqua aisément qu'il avoit satisfait le Roi; & ce Prince prit soin lui-même de dissiper la calomnie. Pangram, quoique décrié par son caractere & par ses mœurs, avoit acquis tant de crédit dans une longue minorité, que le Conseil de Régence osoit à peine lui résister. Mais le Roi commençoit à tenir de ses propres mains les rênes du Gouvernement; & s'il avoit quelque indulgence pour les injustices & les emportemens d'un homme qui lui appartenoit de fort près par le sang, il étoit fort éloigné de les autoriser par son approbation.

Plaisant évènement.

Il arriva dans le même tems aux Anglois une avanture assez plaisante pour les rejouir beaucoup, si la liaison qu'elle avoit avec celle qu'ils venoient d'essuier ne les avoit obligés de la regarder d'un autre œil. Un Chinois qui demeuroit dans le voisinage du Comptoir, ayant enlevé la femme d'un autre, fut poursuivi de si près par le Mari, que cherchant à cacher sa proie, il ne vit point de ressource plus présente que de la faire passer par dessus l'enclos du Comptoir. Les Anglois avoient sassé nouvellement leur poivre, & la chaleur excessive du magasin les obligeoit d'en tenir la porte ouverte. Dans la crainte où la femme du Chinois étoit encore de retomber entre les mains de son Mari,

EDMOND SCOT. 1604.

elle se glissa promptement par la porte du magasin; & la difficulté ne fut pas grande à s'y cacher. Cependant n'ayant pû supporter longtems la chaleur du poivre, elle revint prendre l'air à la porte. Un Anglois qui l'apperçut dans l'obscurité crut le danger fort grand, & répandit aussi-tôt l'allarme. Scot parut avec son activité ordinaire. Il prit ses armes pour commencer lui-même les recherches. Enfin ne trouvant qu'une femme, il voulut sçavoir quel motif l'avoit amenée. Elle répondit pour sa défense, que son Mari l'avoit voulu battre, & qu'elle n'avoit point eu d'autre azile à choisir. Les Chinois sont accoutumés à battre leurs femmes, sur-tout lorsqu'elles sont d'un pays étranger. Celle-ci étoit une Esclave Cochinchinoise, qui n'avoit point de parens à Bantam. On ne laissa point de continuer la visite du magasin; &, tout y étant tranquille, on employa le reste de la nuit à rire de cette fausse allarme. Le Mari se présenta le lendemain pour demander des nouvelles de sa femme; mais il ne fit cette question qu'en tremblant, comme si l'exemple du Chinois que Scot avoit fait mourir dans les supplices, lui eût fait redouter le même sort. On lui rendit ce qu'il cherchoit, sans lui souhaiter d'autre mal que celui de vivre avec une telle femme.

Les Anglois élargissent leur terrein à Bantam.

Le Protecteur affectant quelquefois du zèle pour la justice, avoit donné aux Anglois, en forme de confiscation, la maison & le terrain du Chinois qui avoit conspiré contre eux; mais quoique ce présent eût passé pour gratuit, jamais les Anglois n'ont payé si cher un si petit espace de terre dans aucun Pays du monde. Cependant il leur devint extrémement utile; & dans la suite ayant acheté une autre maison qui n'étoit pas moins proche du Comptoir, ils se trouverent logés fort avantageusement. Leurs satisfactions étoient toujours courtes, ou mêlées de quelques désagrémens. Le 9 de Septembre, on publia par l'ordre du Protecteur une Proclamation qui défendoit aux Chinois de vendre du poivre aux Etrangers. Scot dîna le même jour avec les Chefs du Comptoir Hollandois, qui ne lui parurent point aussi inquiets qu'ils devoient l'être de cette innovation. Ils lui dirent avec le même air d'indifférence, que le Protecteur leur devoit dix mille sacs de poivre. Sa réponse fut qu'il les croioit trop fins pour avoir été capables d'une si folle confiance. Mais avec un peu de réflexion sur tous ces incidens, il jugea que le dessein du Protecteur étoit de vexer les Anglois par une espece de Monopole, dans lequel il y avoit beaucoup d'apparence que les Hollandois entroient pour quelque chose. En effet ayant appris qu'on achetoit quantité de poivre au nom du Roi, & par conséquent à moindre prix, suivant le droit du Souverain, il ne put douter que ce ne fût dans l'intention de le vendre plus cher aux Anglois, lorsqu'on l'auroit rendu plus rare. Il conçut aussi que les dix mille sacs dont les Hollandois lui avoient parlé n'étoient qu'un artifice concerté, pour les mettre à couvert de l'augmentation du prix. Dans le chagrin de cette nouvelle injure, il résolut de ne rien épargner pour faire entrer dans ses intérêts une vieille Dame de la Cour, qui gouvernoit si absolument le Protecteur, que sans être de la Famille Royale, on l'appelloit communément la Reine de Bantam. Elle étoit demeurée veuve d'un Seigneur Javan, qui lui avoit laissé d'immenses richesses; & son esprit joint à beaucoup de fermeté dans le fond du caractere, lui avoit acquis une considération génerale dans toute la nation. Scot n'avoit plus besoin d'interpréte pour s'expliquer

Monopole du Protecteur.

Caractere d'une Dame Javane.

dans la langue du Pays. Il exposa ses plaintes avec cette noble simplicité, qui est également éloignée de la bassesse & de l'artifice. Il y joignit les flatteries qui font toujours impression sur le cœur d'une femme, & l'offre de ce qu'il avoit de plus précieux entre ses marchandises. Elle fit prier aussi-tôt le Protecteur de se rendre chez elle. Et dans la présence même de Scot, elle lui demanda pourquoi il ôtoit la liberté du commerce aux Anglois. Il répondit qu'il se trouvoit dans la nécessité d'acheter dix mille sacs de poivre pour le Roi. Scot ne balança point à lui dire, que suivant ce qu'il avoit appris des Hollandois mêmes, cette quantité de poivre étoit pour eux, & leur étoit due. Le Protecteur parut embarrassé, & ne se sauva que par des excuses sans vraisemblance. La *Reine de Bantam*, exigea de lui qu'il cesseroit de chagriner les Anglois, en lui promettant de leur part beaucoup de respect & d'attachement. Cette reconciliation produisit des effets de quelque durée. Les Chinois charmés de voir le commerce rétabli, s'empresserent d'apporter leur poivre aux Anglois; & Scot assure que s'il avoit eu huit ou dix mille ducats de plus, les Hollandois auroient eu peine cette année à faire leur cargaison. Il ajoute, d'un ton que la concurrence des deux Nations rend un peu suspect, que les Hollandois étoient alors détestés à Bantam, & qu'ils ne devoient les faveurs qui leur étoient accordées, qu'au grand nombre de leurs Vaisseaux, dont toutes ces Regions de l'Inde étoient remplies.

EDMOND SCOT. 1604.

Elle prend parti pour les Anglois.

Le 15 de Septembre, un accident, dont on ne peut accuser que le hazard, causa dans la Ville un si furieux incendie, que toutes les précautions des Anglois ne purent garantir leur maison de l'impétuosité des flammes. Il n'y eut que le magasin de sauvé. A peine leur resta-t-il un lieu pour placer le lit de Scot, & tous les autres furent obligés de camper sous des tentes au milieu de leur cour. Le Scha Bandar vint leur offrir son secours dans le tumulte. L'Amiral leur envoya un grand nombre d'Ouvriers fidéles. Les Chinois les plus riches accoururent pour les servir, ou du moins pour veiller à la conservation de leurs meubles, & d'une partie de leurs marchandises, qui étoient exposées comme au pillage. Le Comptoir Hollandois échappa fort heureusement, & les Anglois ne firent pas difficulté d'en recevoir diverses sortes d'assistance. Scot remarque de bonne-foi, que sur tous les points qui n'avoient pas de rapport au commerce, les deux Nations étoient fort unies, & n'auroient pas balancé, pour s'entr'aider, à s'exposer aux derniers perils. Pendant plus de deux mois, qui furent employés à reparer les édifices, la nécessité de veiller continuellement sous les armes, fit mener aux Anglois une vie militaire. Ils n'auroient pas résisté à la multitude de Brigands qui les observoient sans cesse, s'ils n'eussent été soutenus par la Garde du Scha Bandar & celle du Comptoir Hollandois.

La maison des Anglois est brûlée.

Le territoire de Bantam ne fournissant point assez de vivres pour la moitié de la Ville, elle recevoit le reste de ses provisions de plusieurs endroits de l'Isle, & des Pays voisins, par un grand nombre de Joncs qu'on y voyoit aborder tous les jours. Un commerce si nécessaire s'exerçoit sans armes & sans précautions. *Mandelike*, ce même Prince Javan, dont j'ai rapporté les violences, entreprit de piller les Joncs, pour suppléer à sa fortune, qui s'alteroit de jour en jour par ses débauches. Avec le secours de ses Esclaves qu'il avoit soin d'élever dans les mêmes principes, il attaqua un Jonc char-

Mandelike pille les provisions de la ville.

EDMOMD SCOT. 1604.

gé de riz, & d'une multitude de Passagers des deux sexes; & son impudence alla jusqu'à faire vendre publiquement le riz & ses Prisonniers. C'étoit le moyen d'affamer la Ville, en répandant l'effroi parmi ceux qui apportoient des vivres. Le Roi & le Protecteur lui envoyerent ordre de restituer ce qu'il avoit pris. Il rejetta fiérement leurs Messagers; & paroissant disposé à toutes sortes d'excès, il se fortifia dans sa maison, comme s'il eut compté d'y être assiégé. Tous les Seigneurs qui avoient dissipé leur bien, & qui esperoient de rétablir leur fortune dans la confusion d'une guerre civile, se déclarerent pour lui. Le Scha Bandar & l'Amiral avertirent les Anglois de se tenir sur leurs gardes. En effet le nombre des Rebelles augmentant de jour en jour, le commerce fut interrompu, & les Habitans du Pays ne s'allarmerent pas moins que les Etrangers. Chacun pensant à sa sureté, Scot emprunta plusieurs petites Piéces d'artillerie de quelques Chinois affectionnés, & se retrancha dans le Comptoir avec des chaînes & de grosses poutres. Il voyoit les Espions des Rebelles roder sans cesse autour de lui, & quelques-uns eurent la hardiesse de lui demander quel étoit le but de tant de précautions. Il leur répondit ouvertement que s'attendant chaque nuit à se voir attaquer par des gens de leur espéce, il se mettoit en état de les bien recevoir.

Il menace Bantam d'une guerre civile.

Dans la crainte d'une revolution qui pouvoit ébranler les fondemens de l'Etat, le Conseil resolut de s'adresser au Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam. Ce Prince avoit été forcé d'armer lui-même pour se défendre contre une partie de sa Noblesse. Après avoir fait entrer ses Ennemis dans la soumission, il conservoit encore une partie des Troupes qu'il avoit employées à les réduire. Sur les instances de son Neveu, il vint se présenter le 20 d'Octobre aux porres de Bantam, avec quinze cens hommes, suivis d'un corps plus nombreux qu'il avoit laissé à quelques lieues de la Ville. Il fit défier les Rebelles au combat; mais les trouvant peu disposés à quitter leurs retranchemens, il envoya chercher les principaux Anglois du Comptoir, pour leur demander si par quelques secrets de l'Europe ils ne pouvoient pas brûler Mandelike & ses Associés, dans leur retraite, sans nuire aux autres édifices. Scot lui répondit que s'il eût été question d'un Vaisseau dans la Rade, il auroit pû rendre ce service au Roi de Bantam, mais qu'avec quantité de secrets inconnus aux Indiens, il n'avoit pas celui d'arrêter l'action des flammes. Cependant il ajoûta qu'en faisant abbatre à quelque distance les édifices qui servoient de communication, il ne desesperoit pas de sauver la Ville; & quant aux Rebelles, il promit de les réduire en cendre en moins de vingt-quatre heures, avec tous leurs retranchemens, sans exposer un seul homme de l'Armée de Jacatra. Son dessein étoit de tirer à boulets rouges sur leurs maisons de canne. Le Roi ne fit pas difficulté d'accepter ses offres. On commença aussi-tôt à démolir quelques édifices par où le feu pouvoit se communiquer. Les Anglois que Mandelike avoit si souvent menacés de l'incendie, se réjouissoient de lui faire éprouver les mêmes terreurs. Mais le bruit en fut porté jusqu'aux Rebelles, & leur causa tant d'épouvante, qu'ils demanderent un accommodement dès le même jour. Scot conseilla aux deux Monarques de ne recevoir aucune condition qui ne commençât par l'exil perpetuel de Mandelike. Ce fier Javan se vit contraint d'accepter

Le Roi de Jacatra vient au secours de celui de Bantam.

Scot offre un moyen de brûler les Rebelles.

Ils demandent un accommodement.

d'accepter sa grace à ce prix. Il fut chassé du Royaume avec ses femmes, & trente Esclaves dont on lui permit de se faire accompagner. Pendant dix jours entiers, les Anglois s'étoient attendus à voir les deux Partis aux mains, & se croyoient menacés d'une scéne fort sanglante. Mais tant de mouvement ne produisit pas la mort d'un seul homme. Outre la lâcheté naturelle aux Indiens, Scot donne une autre raison de cette modération apparente. Leur principale richesse consistant dans leurs Esclaves, ils craignent l'occasion de se battre parce qu'elle les expose à les perdre. La tranquillité étant rétablie dans la Ville, les Anglois donnerent le 17 de Novembre un grand festin pour célébrer le couronnement de la Reine Elisabeth, qu'ils croyoient encore sur le Trône; & leur artillerie, qui avoit été chargée jusqu'alors, fut exercée sans regret dans une si douce occasion. Ils reçurent des complimens sur leur conduite, non-seulement de tous les Etrangers qui se trouvoient à Bantam, mais des Seigneurs mêmes de la Cour, à qui leur courage inspiroit autant d'admiration que leur prudence. On étoit surpris que dans le petit nombre auquel ils étoient réduits, & parmi tant de dangers qui les avoient menacés continuellement, ils se fussent soutenus avec une fermeté qui les avoit fait triompher de tous leurs ennemis. Ils étoient les seuls Etrangers qui eussent accoutumé les Javans à recevoir d'eux, ou des censures ou des punitions. La querelle sanglante qu'ils avoient eue avant le départ de leurs Vaisseaux, avoit fait douter s'ils pourroient soutenir cette fierté lorsqu'ils seroient sans aucun autre appui que les palissades de leur Comptoir. Mais ceux qui en avoient mal auguré, se virent démentis par les événemens. D'ailleurs, autant qu'ils temoignoient de fermeté à repousser les injures, autant paroissoient-ils doux & civils dans les devoirs de la société & dans les affaires du commerce; fort différens des Hollandois, repéte l'Auteur, qui se faisoient haïr mortellement des Javans & des Chinois.

EDMOND SCOT. 1604.

Mandelike est chassé du Royaume.

Bonne conduite des Anglois.

Vers le même tems l'Empereur de *Damak*, que sa tyrannie avoit fait déposer queques années auparavant par les Rois voisins, & qui s'étoit procuré un azile à Bantam, fut assassiné par un de ses fils, dans un voyage fort court qu'il faisoit, par mer, dans un autre lieu de l'Isle. On porta divers jugemens de ce parricide. Les uns prétendirent que le jeune Prince gagné par l'esperance de remonter sur le Trône après la mort de son pere, avoit promis sa mort à cette condition, au Roi de *Clyn*, son principal ennemi. Mais ceux qui avoient pénétré dans leurs affaires domestiques, assurerent qu'il n'étoit question entre le pere & le fils, que d'une concurrence d'amour pour une Esclave que le jeune Prince avoit achetée à grand prix, & que son pere lui vouloit enlever. Les circonstances parurent s'accorder avec cette opinion; car après s'être souillé du sang de son pere, le Prince se retira dans l'Isle de Sumatra avec les femmes qu'il avoit à bord, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage.

L'Empereur de Damak assassiné par son fils.

Le 14 de Décembre, une Pinace Hollandoise, qui arriva au Port de Bantam, apporta aux Anglois les premieres nouvelles de la mort de la Reine, & de l'avénement du Roi Jacques d'Ecosse au Trône d'Angleterre. Mais elle ne leur apprit rien de leur Flotte; & leur inquiétude dura jusqu'à l'arrivée de celle de Hollande, où ils trouverent trois Lettres dans le Vice-Amiral. L'une étoit de la Compagnie de Londres, adressée à M. Stac-

Les Anglois apprennent la mort de leur Reine.

Arrivée d'une Flotte Hollandoise.

EDMOND SCOT. 1604.

key, ancien Chef du Comptoir de Bantam, & mort depuis près de deux ans. Scot y trouva le départ de Middleton annoncé, mais sans aucune certitude du tems. La navigation des Hollandois avoit été retardée par tant d'accidens, qu'en supposant la Flotte Angloise partie dans la saison favorable, elle ne pouvoit être long-tems à paroître. Cette esperance consola Scot du triomphe de ses Rivaux, qui répandirent dans l'intervalle des bruits peu honorables pour l'Angleterre. Il eut la consolation d'apprendre que certains Chinois de ses amis avoient découvert & fait arrêter *Uniete*, Chef des Incendiaires qui avoient miné le Comptoir. Ce Brigand s'étoit retiré dans les montagnes, d'où la faim & la soif l'avoient forcé de revenir aux environs de la Ville; & les plus honnêtes gens de sa Nation s'étoient fait un devoir de le livrer aux Anglois. Scot en fit donner avis au Protecteur, mais ce fut pour lui déclarer qu'il se chargeoit de la punition & qu'il ne la feroit point attendre long-tems. Il vouloit seulement tirer du coupable quelque éclaircissement sur la retraite de ses autres Complices. Son imagination n'avoit point été tranquille, depuis que cette troupe de scelerats s'étoit dérobée à sa vengeance. Il n'avoit perdu qu'une seule fois le Comptoir de vûe; & dans cette courte absence, il avoit été troublé par tant d'allarmes, qu'à son retour il avoit crû trouver son Magasin en proie aux flammes. Trois fois la semaine, il ne manquoit pas de faire la visite de toutes les maisons Chinoises qui étoient voisines de la sienne, & d'observer sur-tout s'il n'étoit pas menacé de quelque nouvelle mine. Cet air d'autorité ne lui auroit peut-être pas réussi avec les Javans; mais à qui les Chinois auroient-ils adressé leurs plaintes, lorsque les Javans mêmes prenoient plaisir à les voir humiliés?

Incendie arrêté.

Allarmes de Scot.

Enfin, le 22 de Décembre, on découvrit vers le soir la Flotte Angloise qui entroit dans la Rade. Mais l'empressement & la joie que Scot fit éclater à cette heureuse nouvelle, furent bien temperés par l'état déplorable où il trouva l'Amiral Middleton, & la plus grande partie de ses gens. A peine restoit-il cinquante hommes sains sur la Flotte. Loin d'esperer leur rétablissement à Bantam, l'air n'étoit propre qu'à redoubler les maladies. Aussi la plûpart de ceux qui en étoient atteints y moururent-ils misérablement; & parmi ceux qui jouissoient de la meilleure santé, un grand nombre essuia le même sort. Middleton étoit si foible qu'à peine eut-il la force d'écouter le récit des affaires du Comptoir. Cependant la nécessité ranima son courage, lorsqu'il eut compris de quelle importance il étoit pour l'honneur de sa Nation, & pour le succès de ses esperances, de partager du moins le champ avec les Hollandois. Il chargea immédiatement *Colthurst*, son Vice-Amiral, de descendre au Rivage avec quelques-uns des principaux Facteurs, pour annoncer son arrivée à la Cour; & dans la vûe de relever le nom Anglois, Scot choisit le même jour pour faire executer l'incendiaire qu'il retenoit dans les fers. Il en restoit quatre à punir; deux qui s'étoient sauvés dans le Royaume de Jacatra, un qui avoit accompagné Mandelike dans son exil & le quatriéme qui vivoit encore à Bantam sous la protection de *Kitty Sanapati Lama*, Seigneur Javan fort opposé à l'établissement des Anglois.

Une Flotte Angloise arrive à Bantam. Son triste état.

Scot fait executer l'Incendiaire.

Conseil tenu entre les Anglois.

Dans un Conseil qui se tint le 23 à bord de l'Amiral, diverses raisons

firent prendre le parti d'envoyer deux des quatre Vaisseaux de la Flotte aux Moluques, le *Dragon* & *l'Ascension*, tandis que l'Hector & la Susanne feroient leur cargaison de poivre à Bantam, pour retourner directement en Angleterre. Les rafraîchissemens du Pays ayant fait reprendre à l'Amiral une partie de ses forces, il se trouva capable, dès le 25, de donner à diner sur son bord aux Chefs de la Flotte & du Comptoir de Hollande. Là, dans la chaleur du vin & de la bonne chere, on convint de bonne grace que tous les sujets de plainte seroient mutuellement oubliés, & que pour le bien commun on remettroit à d'autres tems la discussion des intérêts publics ou particuliers. Cette précaution étoit d'autant plus sage, que les Javans mêmes s'attendoient à voir éclater des jalousies funestes aux deux Nations, & s'en promettoient d'avance un spectacle amusant. Le 31, Middleton, accompagné de tous les Marchands à qui leur santé permit de le suivre, se rendit au Palais, où il remit au Roi la Lettre de Jacques I. & les présens. C'étoit une aiguiere & un bassin de vermeil, deux coupes & une cuilliere de même métal, avec six mousquets. Ces témoignages de l'amitié d'un grand Roi furent bien reçus. Middleton employa le jour suivant à visiter les principaux amis des Anglois, tels que le Scha Bandar, l'Amiral & les riches Chinois. Il leur fit aussi des présens, ausquels ils parurent fort sensibles. Ses soins se tournerent ensuite à séparer les marchandises qu'il destinoit aux Moluques. Mais à mesure que ses gens guerissoient du scorbut, ils étoient saisis d'une diarrhée presque aussi dangereuse; de sorte que manquant d'Ouvriers, il vit peu d'apparence à pouvoir remplir ses vûes avant la fin de la saison. Les Vaisseaux Hollandois qui étoient au nombre de neuf, sans y comprendre les Pinaces & les Chaloupes, partirent le 7 de Janvier pour Amboyne & les Moluques; tandis que les Anglois demeuroient presque sans espoir de finir cette année leur cargaison. Cependant ceux qui étoient nommés pour Banda se déterminerent le 18 à mettre à la voile. Scot qui continua son office à Bantam, laissa le soin d'écrire leur voyage à ceux dont on a lû les Relations. A peine eurent-ils quitté le Port, que le Protecteur abusant de l'état des deux Vaisseaux qui devoient retourner en Europe, augmenta les droits de sortie. Scot résista d'abord à cette tyrannie; mais voyant que toute sa fermeté ne serviroit qu'à retarder la cargaison des deux Vaisseaux, il prit le parti de payer les marchandises présentes, en remettant la conclusion du différent au retour de l'Amiral.

EDMOND SCOT. 1604.

L'Amiral se présente à l'Audiance du Roi.

Les Anglois sont accablés de maladies.

1605.

La Susanne & l'Hector perdirent une si grande partie de leur Equipage avant qu'ils fussent en état de mettre à la voile, que les Facteurs furent obligés de louer des Chinois & des Guzarates, non-seulement pour aider au travail du Port, mais pour suppléer à la manœuvre dans le cours de la navigation. C'étoit une dépense fort onéreuse. Enfin, par mille fatigues, on parvint à charger les deux Bâtimens; mais on ne put les mettre en état de partir avant le mois de Mars. Ils quitterent Bantam le 4. L'Hector avoit à bord soixante-trois hommes de différentes Nations. La Susanne en avoit quarante-sept. Dans l'un & dans l'autre, la plûpart des Anglois n'étoient point encore rétablis.

Depart de la Susanne & de l'Hector.

Le 6 de Mai, il arriva au Port de Bantam un Vaisseau de Hollande, qui s'étant joint sur la Côte de Goa avec deux autres Bâtimens de la même Na-

Riche prise des Hollandois.

EDMOND SCOT. 1605.

tion, avoient pris quatre Vaisseaux Portugais, dont trois étoient chargés d'immenses richesses. Le quatriéme ne portant que des chevaux, les Hollandois l'avoient brûlé avec sa cargaison. Ce premier Vaisseau de Hollande étoit parti d'Amsterdam au mois de Juin 1604, c'est-à-dire, depuis que Middleton avoit quitté Londres; mais il n'apportoit pas de nouvelles aux Anglois de Bantam qu'ils n'eussent déja reçues par leur Flotte. Le Capitaine, qui se nommoit *Cornelius Syverson*, étoit un homme grossier & sans esprit, qui n'avoit aucune teinture d'humanité. Son arrivée ruina le commerce d'amitié & de politesse que l'Amiral Warwick s'étoit efforcé d'établir entre les deux Nations. On cessa bientôt de se voir; & les plus pénétrans comprirent que ce refroidissement annonçoit une rupture éclatante.

Semence de haine entre les deux Nations.

Circoncision du Roi de Bantam.

La Ville de Bantam faisoit alors les préparatifs d'une Fête qui paroissoit interesser vivement toute la Nation. Le jeune Roi n'avoit pas encore été circoncis. Cette Cérémonie devoit être célébrée au mois de Juin; & depuis l'arrivée des Joncs de la Chine, qui commence à la fin de Février, on n'avoit pas cessé de travailler aux ornemens d'un si grand jour. On voyoit déja dans une grande place verte, devant la premiere Porte du Palais, un vaste théâtre environné de palissades. Au front, paroissoit une figure monstrueuse, qui représentoit le Diable; & sur le théâtre on avoit placé trois especes de trônes: l'un, qui étoit élevé plus haut de deux pieds, pour le jeune Monarque, & les deux autres, pour les fils du *Pangram Goban*, qui étoient les plus proches héritiers de la Couronne.

Divers usages de cette Fête.

C'est l'usage, dans tous les Royaumes Mahométans des Indes, de faire un présent au Roi, le jour de son avenement au Trône ou de sa Circoncision. Ce devoir solemnel s'execute avec toute la magnificence possible; & ceux à qui leur fortune ne permet pas de faire une dépense considérable, Etrangers ou Naturels du Pays, s'associent à leurs semblables pour s'acquitter du tribut commun. La Fête commence ordinairement le 15 de Juin, & continue non-seulement le reste du mois, mais tout le mois suivant, parce qu'il ne faut pas moins de tems à tous les Députés des Compagnies pour apporter leur présent au pied du trône. Le Protecteur commença la Cérémonie. Tous les autres vinrent successivement, sans distinction de rang & de noblesse, suivant que chacun avoit été plus prompt à faire ses préparatifs; de sorte que certains jours étoient employés du matin jusqu'au soir, & que dans d'autres jours il ne se présentoit que trois ou quatre Compagnies. Comme les Javans avoient encore peu d'armes à feu, le Protecteur avoit prié les Anglois & les Hollandois de faire les décharges de mousqueterie. Il s'éleva une querelle entre les deux Nations, pour le rang dans l'ordre de la marche. Le petit nombre des Anglois fit donner la préférence à leurs concurrens. Mais pour se venger par une autre sorte de distinction, Scot fit habiller ses gens avec la derniere propreté, & voulut qu'ils fissent l'arriere-garde du cortege; tandis que les Hollandois, qui affectoient de marcher à la tête, n'y parurent, dit-il lui-même, que pour exciter la risée, par leurs grands chapeaux pointus, leurs habits tarodés & leurs hautes-chausses pendantes, & leurs chemises qui tomboient entre leurs jambes.

Dispute pour le rang entre les Anglois & les Hollandois.

Discipline de la Garde du Roi.

Chaque jour au matin, la Garde du Roi, qui étoit d'environ trois cens hommes, venoit se ranger autour du théâtre. Elle se place en plusieurs rangs.



Cochin filius inv. *Circoncision du Roy de Bantam.* Chedel Sculp. 19

de files, suivant la discipline de l'Europe, mais la marche en est fort différente. Tous les Gardes défilent l'un après l'autre, en se serrant le plus qu'il est possible, & tenant la pique élevée. Ils ne connoissent point encore l'exercice des armes à feu; de sorte que ceux mêmes qui paroissoient en petit nombre avec des arquebuses ou des mousquets, s'en servoient de mauvaise grace. Leurs tymbales sont de larges bassins, d'un métal qu'ils appellent *Tombago*; & rendent un son fort desagréable. Ils ont leurs Compagnies & leurs Enseignes, comme la Milice de l'Europe; mais leur Etendart royal est d'une forme extrémement bizarre. C'est une perche fort longue, dont le sommet se courbe en arc, à l'extrémité duquel sont suspendues les couleurs, qui descendent presque jusqu'à terre, sans avoir plus d'une aune de largeur.

Edmond Scot. 1605.

Le premier jour de la Fête, qu'on s'efforça de rendre le plus magnifique, on représenta vis-à-vis le théâtre plusieurs châteaux de cannes, qui furent attaqués & défendus par des Javans. Tandis que le Roi & toute sa Cour étoient occupés de cette scene badine, les Anglois & les Hollandois renouvellerent leur querelle, avec une chaleur qui leur fit employer sérieusement leurs mousquets. Le Protecteur, informé du desordre, les fit prier instamment de suspendre leurs animosités ce jour-là. Le soir du même jour, Scot demanda à quelques-uns de leurs Marchands si leurs prétentions supposoient que la Hollande fût capable de se mettre en comparaison avec l'Angleterre, & s'ils avoient oublié que sans le secours des Anglois ils auroient été la plus vile Nation de l'Univers. Quelque amertume qu'il y eût dans cette question, les Marchands Hollandois se contenterent de répondre que les tems & les situations étoient changés.

Les Anglois & les Hollandois en viennent aux mains.

Le Roi de Bantam se faisoit transporter chaque jour au théâtre sur les épaules d'un homme robuste, dans la posture où l'on peint Anchise sur celles d'Enée, & faisoit quelquefois le tour de la Place dans la même situation. Plusieurs Esclaves soutenoient autour de lui & sur sa tête de riches parasols; sa Garde, qui avoit marché devant lui, se plaçoit autour du théâtre, dans l'interieur de la balustrade. A sa suite venoient grand nombre de Courtisans, qui avoient leur jour marqué pour s'approcher successivement de lui. Lorsqu'il s'étoit placé sur son trône, les jeux commençoient par une marche de la Compagnie des Mousquetaires, qui étoit suivie de celle des Picquiers, chacun avec leurs instrumens de musique. Ensuite paroissoit la Compagnie des Porte-boucliers, Corps plus distingué que les deux précedens par leurs fonctions auprès du Roi. On voyoit passer ensuite sur les épaules d'une infinité d'Esclaves plusieurs sortes d'arbres avec leurs fruits. A ce spectacle succedoit une procession d'animaux de toute espece; les uns vivans, d'autres artificiels, mais si bien representés, qu'ils ne paroissoient pas différens de la nature. Cette scene faisoit place à quantité d'hommes & de femmes dont la profession étoit de danser, de chanter, & de faire des tours de force ou d'agilité. Ils exerçoient leurs talens devant le Roi, qui les honora souvent de quelques marques d'approbation. Ils étoient suivis de trois cens jeunes femmes, qui portoient des présens, avec une vieille matrone à chaque dixaine, pour les contenir dans l'ordre. Ces présens étoient de peu de valeur, mais ils étoient portés dans de petits paniers fort galans. On commençoit alors à voir paroître des présens plus riches, tels que des turbans brodés,

Jeux & spectacles de la Cerémonie de la Circoncision.

EDMOND SCOT. 1605.

en or, des étoffes d'or & d'argent, des perles, & d'autres pierreries pour l'usage du Roi. C'étoient encore des femmes qui portoient toutes ces richesses; & quantité d'Esclaves marchoient à leurs côtés, avec des parasols qu'ils tenoient à couvert. Après elles, marchoient les hommes qui avoient leur propre tribut à présenter, & les Députés des Compagnies que l'indigence avoit formées pour satisfaire à l'usage. Enfin l'on voyoit venir les enfans & les héritiers de ceux qui faisoient un présent en leur propre nom, assez galament vêtus, en étoffes peintes ou brodées, avec des bracelets & des ceintures où les pierreries éclatoient au milieu de l'or. Ils étoient accompagnés d'Esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui les garantissoient aussi de la chaleur avec des parasols. A mesure que les présens étoient offerts au Roi & rangés au pied du théâtre, ceux qui les avoient apportés s'asseyoient par terre sur des nattes.

Après cette longue procession, un Crieur public qui s'introduit dans la figure du Diable, crie par la bouche de cet hideux colosse, que le Roi impose silence à toute l'assemblée. Alors la musique se fait entendre seule, avec un mêlange de la mousqueterie par intervalles. Ensuite les Piquiers & les Porte-boucliers commencent le jeu du dard & de leurs autres armes. Ils s'en servent fort adroitement. Leur attaque se fait avec divers pas de danse, au milieu desquels l'habileté consiste à choisir un moment pour lancer le dard, & rarement manquent-ils leur coup. Entre plusieurs autres spectacles on voit des Joncs chargés de riz & d'autres marchandises, qui voguent par l'effet de certains ressorts. Il se fait aussi des représentations historiques, dont le fond est tiré des Chroniques de Java, & des Livres de l'ancien Testament, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont alterés par cent chimeres de leur propre imagination.

Présens des Anglois dans la cérémonie.

Les Anglois présenterent au Roi un beau grenadier, couvert de son fruit. Ils l'avoient enfermé dans une espece de cage où les ornemens n'étoient point épargnés; & sur le gazon verd qui couvroit ses racines, ils avoient mis trois lapins blancs. Ces animaux sont fort rares aux Indes. Entre les branches ils avoient attachés plusieurs petits oiseaux, qui dans l'agitation de tant de bruit & de mouvemens, firent entendre fort à propos leur ramage. Ils avoient aussi quatre furieux serpens, ou plutôt quatre représentations, dont ils étoient redevables à l'industrie des Chinois, & qui contrefaisoient la nature jusqu'à causer de l'épouvante aux spectateurs. Ces présens étoient suivis de cinq pieces d'étoffe pour l'usage du Roi, & de plusieurs autres pour les Officiers de sa suite. Ils y joignirent une paire de pistolets damasquinés, avec les fourreaux de velours cramoisi, relevé de feuilles d'or battu. Comme leur qualité d'Etrangers ne leur permettoit point de se mêler dans la marche des présens, & qu'ils n'avoient point de femmes qu'ils pussent charger de cette commission, ils se procurerent trente des plus jolis enfans qu'ils purent trouver, & deux Picquiers Javans, pour les accompagner en qualité d'Huissiers ou de Gardes. Le Chef de cette petite Troupe étoit un jeune Chinois, dont le pere avoit été tué au service de Scot dans une attaque de quelques Voleurs. Il étoit vêtu presqu'aussi bien que le Roi. Dans le petit discours qu'il devoit prononcer à ce Prince, les Anglois faisoient remarquer que si leur nombre avoit répondu à leurs desirs, ils n'auroient pas manqué de paroître avec beaucoup plus d'éclat.

Edmond Scot. 1605.

Les Hollandois, accoutumés à faire valoir leurs moindres avantages, releverent beaucoup ce qu'ils firent dans cette occasion. Ils vanterent extrémement leur Roi; car c'est le nom qu'ils donnoient continuellement au Comte Maurice. Leur querelle avec les Anglois se renouvella plusieurs fois, & c'étoit toujours après avoir bû qu'ils la recommençoient. Scot qui avoit à répondre d'une grande quantité de marchandises, & qui voyoit ses gens en si petit nombre, cherchoit continuellement à rapprocher les esprits. Les Anglois n'étoient que treize. Middleton avoit eu besoin de tout son monde en partant pour Banda; & loin que la Susanne ou l'Hector eussent pû laisser quelques-uns de leurs gens au Comptoir, ils s'étoient vûs dans la nécessité d'employer des Etrangers pour leurs propres besoins. Au contraire, soit au Port ou dans la Ville, les Hollandois étoient plus de cent.

Inégalité des Anglois & des Hollandois.

Le 18 de Juillet, on vit arriver à Bantam le Roi de Jacatra, qui venoit faire ses présens & rendre son hommage. Cette Cérémonie se fit encore avec éclat. Dès la pointe du jour, les Gardes de Bantam se rangerent sur la Place du Palais. Scot & les autres Facteurs, que la curiosité y avoit conduits, se tenant debout près du théâtre, il leur vint successivement plusieurs Officiers du Roi, pour les presser de s'asseoir à terre; car il n'est pas permis de demeurer dans une autre posture devant le Roi, & les personnes de marque. Mais Scot répondit qu'il falloit donc lui faire apporter des siéges; sans quoi il prendroit le parti de retourner chez lui, contre l'intention du Roi & du Protecteur, qui avoient souhaité qu'il assistât à leurs Fêtes. Les Hollandois firent la même réponse. On n'entreprit point de leur faire violence; mais dans l'usage établi pour tout le monde, de s'asseoir à terre lorsqu'on se trouve dans le même lieu que le Roi, fût-ce au milieu des boues les plus noires & les plus épaisses, ceux qui ne purent supporter que les Anglois & les Hollandois parussent autrement, s'éloignerent d'eux; & les Gardes mêmes qui en étoient proche, changerent de poste. Il arrivoit souvent, dans des occasions domestiques, que les Javans s'offençoient de voir un Facteur de l'un ou de l'autre Comptoir, prendre place sur un coffre ou sur quelque autre meuble, tandis qu'ils étoient à terre suivant leur usage; & leur fierté leur faisant regarder la superiorité de posture comme une insulte, ils auroient poignardé volontiers ceux de qui ils croyoient recevoir cet affront.

Le Roi de Jocatra vient prêter hommage à celui de Bantam.

A neuf heures le Roi de Bantam se fit apporter sur son trône. Bientôt on entendit un grand bruit, qui annonçoit l'approche de celui de Jacatra, à la tête de deux cens de ses propres Gardes. Lorsqu'il fut arrivé à la Garde de Bantam, il laissa ses gens derriere lui pour la traverser. Mais s'étant apperçu qu'il devoit passer aussi au milieu de plusieurs petits Princes voisins, qu'il connoissoit pour ses mortels Ennemis, il s'arrêta tout d'un coup, dans la crainte qu'ils ne prissent cette occasion pour l'assassiner. Ce n'est pas qu'il manquât de courage, il passoit au contraire pour un des plus braves Princes de l'Inde. Mais dans l'impossibilité qu'il voyoit à se défendre, s'il étoit lâchement attaqué, il prit le parti de faire avertir le Roi de Bantam qu'il attendoit ses ordres; & dans l'intervalle il s'assit sur une piece de cuir, telle que la plûpart des spectateurs en avoient apporté. Le Roi de Bantam apprenant qu'il étoit si proche, envoya aussi-tôt deux de ses principaux Officiers pour le conduire jusqu'au trône. Il le reçut avec de grandes marques de

EDMOND SCOT. 1605.

distinction. Il l'embrassa ; & la cérémonie de l'hommage étant achevée, il le fit asseoir près de lui, sur une petite estrade beaucoup moins élevée que son trône, qui sembloit avoir été préparée dans cette vûe. Les petits Princes rendirent leur hommage après lui, & prirent place ensuite dans un rang fort inferieur. Vers midi, on vit paroître les présens, dans l'ordre que j'ai déja représenté. Entre une infinité d'animaux, on admira beaucoup une sorte de lion, que les Indiens appellent *Machan*, & qui passe pour la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il est marqueté de blanc, de rouge & de noir. Sa force & son agilité sont si extraordinaires, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur sa proye. Il s'en trouve un assez grand nombre dans l'Isle de Java, & les ravages qu'ils y font dans certains tems, obligent les Rois mêmes d'armer pour les détruire. Cette chasse est si dangereuse, qu'elle coute ordinairement la vie à plusieurs Soldats. Elle se fait quelquefois la nuit, parce que le Machan n'apperçoit rien dans l'obscurité, quoiqu'il sorte de ses yeux des traits de flamme qui le font découvrir. Celui que le Roi de Jacatra avoit pris vivant, fut apporté dans une cage traînée par deux buffles, & laissoit voir dans cette situation de quoi sa fureur l'auroit rendu capable en liberté. On vit paroître encore avec plus d'admiration un jardin tout entier, couvert non-seulement de fleurs & de légumes, mais chargé d'arbres ; sans parler d'un étang, rempli de poissons, qui nageoient dans l'eau. Mais Scot a soin d'ajoûter que tout étoit artificiel, & que cette machine n'avoit point au fond d'autre mérite que celui d'une grandeur prodigieuse, qui demandoit une infinité d'hommes & d'animaux pour la traîner. La plûpart de ces ouvrages venoient de l'industrie des Chinois ; car la grossiereté des Javans les rend peu capables d'invention. Il est surprenant, suivant la remarque de Scot, qu'ils puissent traiter avec le dernier mépris une Nation qui sert ainsi presqu'également à les amuser & à les faire vivre. La marche fut fermée par le fils du Roi de Jacatra, qui parut sur un char traîné par des buffles. Cet attelage eut peu d'agrément pour l'Auteur. Mais il remarque que l'Isle de Java est mal fournie de chevaux, & qu'ils n'y sont pas d'une taille avantageuse. Aussi ne les y employe-t'on jamais à tirer, ni même à d'autres exercices que ceux de la course, qui se font le Samedi au soir, & qui ressemblent beaucoup à ceux de Barbarie.

Machan, bête extrémement féroce.

Jour de la Circoncision.

Enfin, le dernier jour des Fêtes, qu'on avoit fait tomber exprès à leur Sabbat, le Roi fut porté au Temple, sur l'échaffaut même d'où il avoit eu tous ces spectacles, & fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. On assura Scot que plus de quatre cens personnes avoient été employées à porter l'échaffaut ; mais à juger par la grandeur même de cette machine il trouva de l'exagération dans ce récit.

Retour de Middleton à Bantam.

Le 24 de Juillet, Middleton, rentrant dans le Port de Bantam avec une riche cargaison de Girofle, apprit à Scot les tristes marques qu'il avoit reçues de la reconnoissance des Hollandois, après les services qu'il leur avoit rendus. En comparant cette conduite avec celle qu'ils tenoient depuis long-tems dans l'Isle de Java, il ne fut pas difficile aux Anglois de prévoir ce qu'ils en devoient attendre à l'avenir. Cependant Middleton ne cessa point de répeter aux Facteurs du Comptoir qu'il falloit éviter toutes les occasions de querelle, & se faire un appui de la considération que leur honnêteté même & leur moderation

modération ne manquetoient pas de leur attirer de la Cour. En effet ils continuerent de recevoir du jeune Roi des témoignages d'une estime distinguée; & le Roi de Jacatra, qui passa quelques semaines à Bantam, fit l'honneur à Middleton de le visiter sur son bord. Mais ces apparences de distinction devinrent un nouveau sujet de jalousie pour les Hollandois. Le premier d'Août, tandis que Scot travailloit ardemment au Magasin, avec une partie de ses gens, il vit arriver deux Anglois du Vaisseau de Middleton qui étoient poursuivis par quelques Hollandois, & qui en avoient reçu plusieurs blessures. Dans le ressentiment de cette insulte, il sortit avec la premiere arme qui tomba sous ses mains, & ses gens le seconderent si bien, que non-seulement il fit prendre la fuite à ses Ennemis, mais qu'il en tua un & coupa les bras à deux autres. Il n'étoit encore rien arrivé de si vif entre les deux Nations. Le Chef du Comptoir Hollandois en porta aussi-tôt ses plaintes à Middleton; mais il le trouva si bien informé, qu'ayant été obligé de reconnoître que l'injustice & la violence étoient du côté de ses gens, il prit le parti de boire pendant le reste du jour avec les Anglois du Vaisseau. Le Roi de Bantam, à qui l'on fit le récit de ce combat, se réjoüit beaucoup que le mort fût un Hollandois, & déclara publiquement qu'il s'affligeroit peu que tous les autres eussent le même sort.

EDMOND SCOT. 1605.

Jalousies des Hollandois.

Leur effet tragique.

L'*Ascension* n'ayant pas tardé long-tems à suivre l'Amiral, les Anglois se trouverent en état de faire face à leurs Ennemis, pendant que ces deux Vaisseaux demeurerent à Bantam. Aussi trouverent-ils les Hollandois beaucoup plus humains dans cet intervalle. Le 8 de Septembre, les principaux Marchands de Hollande donnerent à Middleton & à ses Facteurs un magnifique festin, où l'amitié parut se renouveller avec une parfaite franchise. Cependant deux jours après cette réconciliation, il s'éleva une nouvelle querelle, où plusieurs personnes furent blessées dans les deux partis.

Autres sanglans démêlés.

Le retour de Syverson, Amiral Hollandois, & la grossiereté de son caractere, devinrent encore l'occasion de plusieurs combats. Un jour que Middleton étoit assis à la porte du Comptoir Anglois, dans un entretien fort tranquille avec quelques Portugais, un yvrogne du Vaisseau de Syverson vint s'asseoir impudemment à ses côtés. Il le força de se retirer. Au même moment plusieurs Matelots du même bord parurent avec leurs couteaux, pour soutenir leur Compagnon. Les Anglois sortirent du Comptoir, dans la seule vûe de se défendre. On en vint aux mains avec la derniere chaleur, & les Hollandois furent poussés jusques dans la maison d'un Chinois, où ils ne parvinrent à se mettre à couvert qu'après avoir eu plusieurs de leurs gens blessés. Mais à peine les Anglois se furent-ils délivrés de ces Ennemis, qu'il en revint une autre Troupe, avec lesquels il fallut recommencer le combat. Comme la plûpart étoient yvres, & que la curiosité en amenoit d'autres sans aucun dessein de prendre part à la querelle, Middleton parut lui-même, pour garantir les plus sensés de la fureur de ses gens, & leur offrir un azile dans le Comptoir. Ainsi rien n'étoit plus étrange que d'en voir une partie aux mains avec les Anglois, tandis que les autres en étoient traités avec autant de civilité que d'amitié. Enfin les yvrognes furent assez maltraités pour se repentir de leur insolence, & chercher leur salut dans la fuite. Syverson, malgré son arrogance naturelle, se vit obligé de reconnoître le tort de ses

EDMOND SCOT. 1605.

Matelots, & prit le parti d'en faire des excuses à Middleton.

Menaces encore plus terribles.

Mais ce qui commença bientôt à causer de plus justes allarmes aux Anglois, ce fut d'apprendre de quelques Matelots de leur Nation qui servoient sur les Vaisseaux de Hollande, que le Contre-maître de l'Amiral Syverson avoit conseillé à tous les Hollandois, de ne jamais sortir sans armes, & de poignarder sur le champ le premier Anglois qui donneroit devant eux quelque marque de fierté ou de résistance. Cet avis parut d'autant plus sérieux, que ceux dont on l'avoit reçu étoient retenus à bord avec de grandes précautions, & que pour le donner, ils avoient été obligés d'employer un stratagême qui avoit fort heureusement réussi. A la vûe de quelques Anglois qui avoient passé dans une chaloupe auprès de la Flotte Hollandoise, ils avoient jetté dans l'eau une petite boete qui contenoit une Lettre en Anglois. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fut pêchée par les gens de la Chaloupe ; & loin de s'attendre à ce qu'elle contenoit, ils n'auroient pas jugé qu'elle méritât les mouvemens qu'ils se donnerent pour la prendre, s'ils n'avoient entendu crier dans le même tems, *have a care*, c'est-à-dire, *prenez garde.* Après avoir reçu ce terrible avis, ils furent tentés de faire main-basse sur tous les Hollandois qu'ils rencontrerent en allant au Comptoir. Mais ne voulant rien entreprendre sans l'ordre de Middleton, ils lui remirent la boete & la Lettre. On tint Conseil aussi-tôt. Les Hollandois avoient alors sept grands Vaisseaux dans le Port, & le nombre des Anglois se réduisoit à deux. Il n'étoit pas question d'attaquer, sur-tout lorsqu'au milieu des ressentimens on n'avoit que des vûes de paix & de commerce ; mais des craintes si pressantes obligeoient de ne rien négliger pour se défendre. Après avoir pourvû à la garde du Comptoir, Middleton envoya ordre sur les deux Vaisseaux de ne laisser sortir personne pendant le reste du jour ; & faisant la même défense aux gens du Comptoir, il prit le parti de se rendre chez les Commandans Hollandois, sans autre suite que son Sécretaire & deux domestiques. Là, sans faire connoître les lumieres qu'il avoit reçues, il témoigna beaucoup de chagrin des semences de haine qu'il voyoit croître tous les jours entre les deux Nations ; & ne balançant point à prétendre que la faute venoit des Hollandois, puisqu'on ne pouvoit pas supposer raisonnablement que dans une si grande inégalité de forces les Anglois fussent les agresseurs, il pria les Commandans de s'expliquer avant son départ sur leurs véritables intentions, afin qu'il n'eût point à se reprocher d'avoir abandonné le Comptoir Anglois à la discretion de ses Ennemis, tandis qu'il croyoit au contraire la Hollande unie d'interêts & d'amitié avec l'Angleterre. Un discours si sérieux réveilla toute l'attention des Hollandois. Ils convinrent des excès où l'yvrognerie avoit quelquefois emporté leurs Matelots ; mais ils se plaignirent qu'au lieu de demander de justes satisfactions, par les voyes qui convenoient au bien commun, les Anglois s'attribuassent le droit de se faire justice par leurs propres mains. Middleton répondit adroitement que ce n'étoit donc qu'un mal-entendu, puisqu'il n'avoit jamais eu d'éloignement pour les termes qu'on lui proposoit ; mais que l'équité demandoit qu'il y eût des régles établies, sur lesquelles les Anglois pussent compter. Cette ouverture fut reçue de bonne grace. Syverson reconnut lui-même que l'intempérance de ses Matelots devoit être retenue par quelque frein. On convint d'établir des châtimens exemplaires pour

Stratagême de quelques Matelots Anglois.

Middleton termine les différens par composition.

Accord entre les deux Nations.

les mutins & les querelleurs. Les cas & les peines furent réglés de concert; & Middleton promit au nom des Anglois qu'ils n'employeroient point les voyes de fait pour se venger, sans avoir demandé justice & trouvé de la difficulté à l'obtenir. Ce Traité fut publié sur les Vaisseaux des deux Nations & dans les deux Comptoirs. Middleton en prit une copie, pour l'emporter en Angleterre, avec la satisfaction de pouvoir prouver par les articles & les termes mêmes de la Transaction, que la source des querelles étoit toujours venue des Hollandois. Syverson, & tous ses Facteurs, l'accompagnerent quelque-tems dans la rue, pour faire éclater leur reconciliation. Le jour suivant, qui fut choisi pour la publication du Traité, ils accepterent un festin au Comptoir Anglois, où les promesses furent solemnellement ratifiées. Middleton fut traité de même au Comptoir Hollandois, & l'on ne se quitta qu'après avoir scellé l'amitié par de nouvelles protestations.

Vol fait aux Anglois.

Elle fut confirmée par un évenement qui sembloit interesser les deux Nations. Quelques Javans qui appartenoient au plus grand Seigneur de la Cour, trouverent le moyen de dérober neuf mousquets à bord de l'Ascension. Une hardiesse de cette nature parut d'une si dangereuse conséquence aux deux Amiraux, qu'avant que d'en porter leurs plaintes à la Cour, ils feignirent pendant quelques jours de l'ignorer, dans l'esperance que l'impunité ramenant les mêmes Voleurs, qu'on ne connoissoit point encore, on pourroit les prendre sur le fait. Les Chaloupes des deux Flottes veillerent pendant plusieurs nuits. Enfin l'on découvrit une Barque du Pays, qui s'avançoit dans l'obscurité, & qui s'approcha de l'Amiral Anglois. Mais au moment que les Javans, encouragés par le silence & les ténébres, alloient appliquer une échelle qu'ils avoient apportée, le bruit des Chaloupes qui fondirent brusquement sur eux, leur fit prendre le parti de se sauver à la nage. On ne laissa point d'en arrêter deux. Ils furent interrogés aussi-tôt par les deux Amiraux. L'esperance qu'on leur donna d'être traités avec douceur, leur fit confesser le premier vol, & l'intention dans laquelle ils étoient venus d'en commettre un nouveau. Ils déclarerent le nom de leur Maître & l'usage qu'ils avoient fait des neuf fusils. Middleton prit le parti de les envoyer au Protecteur, en se contentant de lui faire redemander ses armes. Mais le bruit de cette avanture étant allé jusqu'au Roi, le Seigneur même à qui ils appartenoient crut son honneur interessé à solliciter leur punition. Ils furent condamnés à mort, avec tant de considération pour les Anglois, que d'autres raisons ayant fait differer le supplice d'un jour ou deux, le Protecteur leur en fit faire des excuses. Middleton s'imagina d'abord que c'étoit un artifice pour sauver les coupables, & ne desirant point leur mort, il étoit résolu de se borner à cette satisfaction. Cependant il apprit, deux jours après, qu'on les conduisoit au lieu de l'execution. La pitié le pressa de s'y rendre. Il arrêta le cortége, en protestant qu'il ne demandoit point d'être vengé. Mais le Bourreau lui répondit qu'après l'ordre du Roi il n'étoit au pouvoir de personne de les sauver, & que toutes les offres du monde ne lui feroient pas suspendre son devoir. Les deux coupables souffrirent la mort avec beaucoup de patience. C'est le caractere des Javans, d'être aussi fermes lorsqu'ils voyent la mort inévitable, qu'ils sont lâches & timides à la vûe d'un péril qu'ils peuvent éviter par la fuite. Ils tremblent dans une bataille, & meurent tranquillement par la main d'un Bourreau.

Les Voleurs sont arrêtés par artifice.

Leur punition.

EDMOND SCOT. 1605.

Incendies à Bantam.

Le 26 de Septembre, la moitié de Bantam fut ruinée par un incendie, dont les Hollandois ne purent sauver leur Comptoir. Les Anglois furent plus heureux ; & devant leur sûreté à la faveur du vent, ils eurent la liberté de s'employer avec zèle au secours d'autrui. Ils aiderent à préserver des flammes le grand Magasin de Hollande ; mais tous les édifices exterieurs furent consumés, avec tant de dommage pour les Particuliers, que plusieurs Marchands Hollandois qui exerçoient le Commerce depuis l'origine de l'Etablissement, perdirent tout ce qu'ils possedoient. Le feu reprit deux fois dans l'espace de quatre jours, & mit les Anglois à leur tour dans le besoin d'être assistés. Cependant ils en furent quittes pour des frais de transports & pour des inquiétudes qui ne furent nuisibles qu'à leur repos. Middleton ne voyant plus rien qui dût retarder son départ, prit congé de l'Amiral & de tous les Officiers Hollandois par un grand festin, où l'execution du Traité fut jurée au milieu de la bonne chere & de la joye.

Départ de la Flotte Angloise.

Le 4 d'Octobre, tous les Marchands Anglois, qui devoient partir avec la Flotte, se rendirent à la Cour avec Middleton. Ils y reçurent du Roi de nouveaux témoignages de la protection dont il n'avoit pas cessé de les honorer. Scot qui étoit de ce nombre eut la satisfaction de voir sa conduite approuvée de ce Prince & de tous les Seigneurs, & d'entendre former à tout le monde des vœux ardens pour son retour. On se rendit à bord le 6, & le lendemain à trois heures après midi, on leva l'ancre, au bruit de quelques coups de canon dont on salua la Ville & la Flotte Hollandoise.

Fuite d'un jeune Hollandois avec une fille Javane.

La nuit suivante, entre onze heures & minuit, on aborda dans une Isle où Middleton s'étoit fait devancer par quelques Matelots pour y couper du bois. Tandis qu'on étoit à l'embarquer, il arriva une petite Barque Indienne, qui n'avoit pour conducteur qu'un jeune Hollandois, accompagné de deux femmes de Java. Scot, qui étoit à terre, s'étant présenté à leur débarquement, reconnut le Hollandois, pour l'avoir vû plusieurs fois avec son pere, qui étoit un Facteur de leur Comptoir. Aussi s'apperçut-il que sa présence lui causoit de l'embarras ; ses questions le troublerent encore plus. Enfin soupçonnant du mystere dans l'état où il le voyoit, avec deux femmes, dont l'une étoit fort jeune, & quelques malles qui annonçoient le dessein d'un plus long voyage, il lui demanda au hazard s'il vouloit retourner en Europe. Le jeune homme prit cette demande pour une offre, & serrant affectueusement la main de Scot, il l'assura que s'il obtenoit de lui cette faveur, il croiroit lui être redevable de la vie. Ses vûes, protesta-t'il, étoient innocentes. Il vouloit retourner à Midelbourg où il étoit né, pour revoir sa mere qu'il aimoit beaucoup. C'étoit malgré lui que son pere lui avoit fait faire le voyage des Indes. La jeune Javane qui étoit avec lui vouloit bien l'accompagner en Europe, & l'autre étoit une Esclave qui avoit consenti volontairement à les suivre. Scot, embarrassé de cette priere, s'excusa sur le peu d'autorité qu'il avoit sur la Flotte, & lui conseilla de s'adresser à l'Amiral. Mais le jeune homme, l'embrassant avec ardeur, le conjura de se rendre lui-même son protecteur auprès de Middleton. Quoiqu'on se disposât à lever l'ancre, Scot lui promit de faire suspendre le départ en sa faveur. Il se rendit à bord de l'Amiral, fort persuadé que le fond de cette avanture étoit quelque galanterie de jeunesse, & doutant déja s'il convenoit aux Anglois

de s'y prêter. Middleton s'en fit encore plus de scrupule. C'étoit offenser les Hollandois dans la personne d'un de leurs principaux Facteurs ; & s'il étoit question d'un enlevement, comme ils étoient portés l'un & l'autre à le croire, c'étoit irriter tout à la fois les Javans, qui sont extrémement sensibles à l'honneur de leurs femmes & de leurs filles. Dans cet embarras, l'Amiral résolut d'être insensible aux prieres du jeune homme, & lui fit dire par Scot que diverses raisons ne lui permettoient point de le recevoir. Cependant ses larmes, qui commencerent à couler en abondance, & celles de la jeune Javane, qui se desesperoit de la pensée de reparoître à la vûe de son pere, firent tant d'impression sur Scot, qu'il entreprit de les servir par une autre voye. La Flotte n'étoit qu'à cinq ou six lieues de Bantam. Il obtint de l'Amiral la permission de s'y rendre dans une Chaloupe, avec l'assurance, sinon de faire agréer leur départ à leurs parens, du moins de faire goûter au Roi, & même aux Hollandois, la conduite de Middleton, qui n'avoit pas voulu sans leur participapion, favoriser une fuite dont ils pouvoient être également choqués. L'offre d'un si grand service rendit le jeune Hollandois tout-à-fait sincere, d'autant plus que devant attendre le retour de Scot sur la Flotte, il supposoit que si les représentations de son intercesseur se trouvoient inutiles, les Anglois ne feroient plus difficulté de le recevoir. Il avoua donc que la jeune Javane étoit fille de *Manmack*, Seigneur de la Cour ; qu'il l'avoit vûe pour la premiere fois à la Fête de la Circoncision, & que par l'entremise de l'Esclave, qu'il avoit gagnée à force de présens, il avoit trouvé le moyen de s'en faire aimer : que c'étoit elle-même qui avoit eu le courage de lui proposer leur fuite, & que ne pouvant douter avec cette preuve d'affection qu'il n'en fût aimé parfaitement, il perdroit mille fois la vie plutôt que de l'abandonner. Ce détail augmenta le zèle de Scot à les servir. Etant retourné à Bantam, il commença sa négociation par les deux peres, qu'il trouva également affligés de la perte de leurs enfans ; mais loin d'avoir leur colere à vaincre, il comprit que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux étoit de les revoir. Cette ouverture lui fit esperer de finir l'avanture par une prompte reconciliation. La difficulté n'étoit que pour les deux Amans, qui étoient menacés de ne se revoir jamais. Scot pressentit là-dessus les deux peres. Ils firent la même réponse ; c'est-à-dire, que n'ayant point entr'eux de reproche à se faire, & ne croyant point leurs enfans indignes l'un de l'autre, ils ne proposerent point d'autre obstacle que celui de la Religion. Scot s'imagina que c'étoit un article qu'on pouvoit leur laisser le soin de démêler, & que si l'un des deux Amans étoit capable d'abandonner la sienne, il y avoit beaucoup d'apparence que le changement seroit à l'avantage du Christianisme. Après cette réflexion, dit-il lui-même, il ne fit pas difficulté d'apprendre aux deux peres dans quel lieu il avoit laissé leurs enfans. Ils le remercierent tous deux de cet important service, & se mettant dans une Pinace Hollandoise, ils l'accompagnerent jusqu'à la Flotte. Scot n'ajoûte rien à ce récit ; mais on trouvera dans une des Relations suivantes, quelques circonstances qui semblent regarder le même événement.

Le 9, Middleton remit à la voile, & sa navigation ne fut point interrompue jusqu'en Angleterre.

CHAPITRE III.

Voyage du Chevalier Edouard Michelburne à Bantam, en 1605.

MICHELBURNE. Flotte indépendante de la Compagnie des Indes.

IL paroît que les Privileges de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales n'étoient point excluſifs, puiſqu'on trouve pluſieurs Voyages entrepris ſous la protection du Roi d'Angleterre, ſans aucune dependance de la Compagnie pour le Commerce. *Michelburne*, dont Purchas nous a conſervé la Relation, étoit un Gentilhomme opulent, à qui le goût des avantures & le deſir d'augmenter ſes richeſſes, firent équiper deux Vaiſſeaux avant le retour de l'Amiral Middleton. Il en prit le commandement lui-même, & partant de *Cowes*, dans l'Iſle de Wight, le 5 de Décembre 1604, il déclara dès le premier jour à ſes gens, que n'étant pas fort entendu dans les affaires du Négoce, il n'attendoit rien que de la fortune & du courage. Il parle de ſa cargaiſon, ſans nous apprendre de quoi elle étoit compoſée; mais le nom de ſes deux Vaiſſeaux étoient le *Tygre* & le *Whelp*. Il étoit accompagné du Capitaine Davis, qu'on a déja vû paroître dans deux Voyages; l'un avec les Hollandois, l'autre avec Lancaſter.

1604. Départ de Michelburne & ſa réſolution.

Rade d'Aratana.

Michelburne arriva le 23 de Décembre à l'Iſle de Tenerife, où il jetta l'ancre dans la Rade d'*Aratana*; & juſqu'au 16 de Janvier, qu'il paſſa la Ligne, il eut beaucoup à ſouffrir de l'excès de la chaleur & de divers orages. Son premier deſſein étoit de gagner l'Iſle de *Loronha*. A trois dégrés du Sud, il trouva une quantité incroyable de Poiſſons, & ſur-tout de Bonites & de Dauphins. La facilité de les prendre lui parut auſſi ſurprenante que l'abondance du nombre & des eſpeces. Quoiqu'il fût en pleine mer, il vit d'épaiſſes nuées d'oiſeaux, auſquels les Matelots ont donné le nom de *Pecharaboves* & d'*Alcantrazes*. Les premiers viennent ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux pendant la nuit, & s'effrayent ſi peu de la vûe des hommes, que ſi on leur tend le bras, ils ſe perchent deſſus. L'Alcantraze eſt une ſorte d'oiſeau de proye, qui ſe nourrit de ſa pêche, & qui fait particuliérement la guerre au Poiſſon volant.

Abondance de poiſſons & d'oiſeaux.

1605. Iſle de Loronha.

La Flotte aborda le 22 de Janvier à l'Iſle de Loronha, au 4e degré de latitude méridionale. L'agitation des vagues y eſt ſi violente, que la Chaloupe fut renverſée en s'approchant du rivage. Richard Michelburne, parent de l'Amiral, eut le malheur de ſe noyer, ſans pouvoir être ſecouru. Trois jours après, le même accident arriva à la Barque longue, & fit périr deux Matelots. Quoique cette Iſle ſoit commode aux Voyageurs par ſa ſituation, rien n'eſt ſi dangereux que ſes bords. Peu de jours auparavant, un Vaiſſeau Hollandois, que le beſoin d'eau & de bois y avoit amené comme Michelburne, y avoit perdu ſa Chalouppe avec quantité de Matelots, qui s'étoient briſés contre un rocher.

Ses bords ſont fort dangereux.

Elle n'eſt habitée que par ſix Négres.

Les Anglois qui deſcendirent dans l'Iſle n'y trouverent qu'un Pays déſert, dont tous les Habitans ſe réduiſoient à ſix Négres. Elle étoit autrefois remplie de Chévres & de Vaches ſauvages; mais ces animaux ont été détruits par les

Caraques Portugaises, qui s'y rafraîchissent en allant aux Indes. Les Portugais y ont laissé un petit nombre de Négres, pour tuer des Chevres, dont ces malheureux Esclaves boucannent la chair & la tiennent prête au passage des Vaisseaux. Cependant Michelburne ne put s'en procurer qu'une quantité médiocre. Mais ses gens tuerent une multitude de Tourterelles, d'Alcantrazes, & d'autres oiseaux dont la chair leur parut délicieuse. Ils trouverent aussi du Maïs, ou du bled d'Inde en abondance; du coton, des gourdes sauvages & des melons d'eau.

Michelburne. 1605.

Le 12 de Février, vers le 7[e] degré de latitude méridionale, ils furent tout d'un coup effrayés par un étrange phénoméne. La mer jetta des flammes si vives au milieu de la nuit, après que la Lune eût quitté l'horison, que la lumiere ne le cedant guéres à celle du jour, on lisoit facilement les plus petits caracteres d'impression.

Etrange Phénoméne.

La Flotte passa, le 13 au matin, à la vûe de l'Isle, ou plutôt du Roc de l'Ascension, au 8[e] degré 30 minuttes du Sud. Le premier d'Avril, elle découvrit la terre d'Afrique, en portant au Sud-Sud-Est; quoique, suivant le calcul des Pilotes, on s'en crût éloigné de quarante lieues. Le lendemain on se trouva fort près du rivage, dix ou douze lieues au-dessous de la Baye de Saldanna; & le jour suivant on tomba près d'une petite Isle que le Capitaine Davis prit pour celle qui n'est qu'à cinq ou six lieues de Saldanna. L'Amiral, curieux d'y descendre, se mit dans la Chaloupe avec trois de ses amis & quatre Rameurs. Mais tandis qu'il étoit à terre, il s'éleva une tempête, qui fit perdre, pendant deux jours, la vûe de l'Isle à son Vaisseau. Il y trouva dans cet intervalle un si grand nombre de Lapins, qu'il lui donna le nom de *Coney Island*, ou *Isle des Lapins*. Le 8, on alla jetter l'ancre dans la Baye de Saldanna, & tout le monde eut la liberté de descendre au rivage.

Isle des Lapins.

Le Pays qui environne cette Baye est si bien fourni de toutes sortes de provisions, que les Sauvages ne jouissent nulle part d'une si parfaite abondance. Il est rempli de Bœufs & de Moutons, dont on rencontre de grands troupeaux comme en Europe, de Chevres, de Daims, d'Antilopes, de Renards, de Liévres, de Grues, d'Autruches, de Herons, d'Oyes, de Canards, de Faisans, de Perdrix, & d'autres sortes d'excellens Oiseaux. Il est arrosé par une infinité de fontaines & de ruisseaux d'une eau très-pure, qui descendant du sommet de plusieurs hautes montagnes, rendent les valées agréables & fertiles. On y trouve au long des Côtes un arbre qui ressemble beaucoup au *Bouys*, mais beaucoup plus dur. Les Palmiers y sont en abondance. A peine les Anglois eurent-ils pris terre, qu'ils virent les Habitans du Pays empressés à leur apporter toutes sortes de provisions. Un Veau gras ne leur coûtoit qu'une demie-livre de fer; & pour deux ou trois clouds ils achetoient un Mouton. Mais le Monde n'a peut-être point d'hommes aussi grossiers & d'un esprit aussi borné que ces Négres. Ils n'ont pour habillement qu'une peau de Bête, passée sur les épaules, & vers la ceinture une autre piece qui couvre à peine leur nudité. Pendant que la Flotte demeura dans leur Baye, ils se nourrissoient des intestins de toutes les parties des animaux que les Anglois rejettoient, sans les nettoyer & sans y apporter d'autre préparation que de les couvrir un moment de cendre chaude; après quoi se contentant de les secouer un peu, ils mangeoient avidement cette viande à demi crue & mêlée

Baye de Saldanna.

Grossiereté des Négres de Saldanna.

MICHELBURNE. 1605.

de cendre. Ils se nourrissent aussi de racines, que le Pays produit abondamment.

La bonté des rafraîchissemens rendit la santé & les forces à tous les Matelots, qui avoient beaucoup souffert du scorbut depuis qu'ils avoient passé la Ligne. On remit à la voile le 3 de Mai, après avoir employé vingt-cinq ou vingt-six jours dans la Baye de Saldanna. Le 7, on se trouva douze lieues au-delà du Cap de Bonne Esperance, & l'on passa heureusement pendant la nuit les écueils du Cap *das Aguillas*. Le 9 il s'éleva une tempête qui sépara les deux Vaisseaux pendant quarante-quatre heures, & qui fut accompagnée d'un tonnerre épouventable. Les Portugais appellent cet endroit *le Lion de la Mer*, non-seulement parce que les orages y sont presque continuels, mais à cause d'une espéce de rugissement que l'agitation des flots y produit, & qui répand la terreur dans les ames les plus intrépides. Au fort de la tempête, on vit sur le grand mât une flamme de la grosseur d'une chandelle, qui parut successivement pendant deux nuits. Ce Phénoméne n'a rien d'effraiant. Les Portugais l'appellent *Corpo santo*, & croyent qu'il annonce la fin du péril. On l'a regardé long-tems comme un Esprit, qui s'intéresse au sort des Vaisseaux maltraités. Mais depuis qu'on se borne à des causes moins éloignées, on n'a pas cherché d'autre explication que les vapeurs qui s'élevent de la Mer dans une violente agitation des flots. L'experience a fait connoître que la tempête n'est point alors éloignée de sa fin ; & lorsqu'elle finit, il est naturel que le beau tems lui succede.

Tempête.

Feu que les Portugais appellent Corpo-santo.

La Flotte poussée par un vent favorable, découvrit, le 24, à la distance de sept ou huit lieues, l'Isle de *Diego Raiz*, qui est située au 19[e] degré quarante minutes de latitude du Sud ; 98 degrés trente minutes de longitude. On se proposoit d'y relâcher; mais le vent, qui augmenta pendant la nuit, fit abandonner ce dessein. Les environs de l'Isle sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux blancs, qui n'ont pour queue que deux grandes plumes de la même couleur. Ils suivirent long-tems les Vaisseaux, malgré la force d'un vent si contraire, que les voiles furent brisées en plusieurs endroits. On avança si peu pendant neuf ou dix jours, que le 3 de Juin, lorsqu'on s'imaginoit gagner l'Isle de *Cirné*, on apperçut encore celle de Diego Raiz. Michelburne reprit le dessein d'y aborder, dans la résolution d'y attendre un meilleur vent; mais la multitude de rochers qui s'y présente lui fit craindre de ne pouvoir jetter l'ancre en sûreté. On prit le parti de continuer la navigation pour les Indes. Le 15, on eut la vûe des Isles de *Banhas*, à six degrés trente-sept minutes, de latitude du Sud, & cent neuf degrés de longitude. C'est une erreur dans la plûpart des Cartes que de les placer beaucoup plus à l'Ouest. On en compte cinq. Elles abondent en oiseaux, en poisson & en cocos. Mais en cherchant au Sud & à l'Ouest, il fut impossible de trouver un bon ancrage. Dans certains lieux, on ne trouva point de fond ; & dans d'autres, la pointe des rocs effraia les Pilotes. Le 19 on se trouva proche l'Isle *Diego Graciosa*, au 7[e] degré trente minutes de latitude du Sud, & cent dix degrés quarante minutes de longitude. Sans y relâcher, on reconnut à la perspective que le Pays en est fort agréable, & capable de fournir toutes sortes de rafraîchissemens, si l'accès en étoit moins difficile. Mais le vent & la marée se trouvant contraires, il ne parut pas

Isle de Diego Raiz.

Isles de Banhas.

Isle Graciosa.

pas possible de vaincre les obstacles. Michelburne donne à l'Isle Graciosa dix ou douze lieues de longueur. Elle est couverte de cocotiers, & si remplie d'oiseaux, qu'ils y forment continuellement une espéce de nuée. Le 12 de Juin on repassa la Ligne, où le calme, la chaleur, le tonnerre & les éclairs causerent beaucoup de fatigue & d'inquiétude à la Flotte.

Michelburne. 1605.

Le 19 on découvrit une terre qui parut suivie d'une infinité d'autres, que Michelburne reconnut pour autant d'Isles, situées sous la haute terre de Sumatra. La Mer s'y brise avec tant de violence, que les Pilotes n'oserent y aborder, quoique les Habitans eussent allumé sur la Côte un grand nombre de feux, pour les encourager par cette invitation. Il en parut même quelques-uns qui les appellerent par des signes, & qui étant tout à fait vêtus, sembloient être des Européens qu'on avoit apparemment laissés dans ce lieu, pour y recueillir des noix de coco, & les tenir prêtes à l'arrivée des Vaisseaux de leur Nation. Le 26, on mouilla l'ancre près d'une grande Isle déserte, qui se nomme *Bata*, à 20 minutes du Sud. Elle a des bois & des Rivieres en abondance. Les singes y sont en fort grand nombre, avec une espéce d'oiseaux qu'on appelle la chauve-souris de cette Isle. Michelburne en tua une de la longueur d'un lievre, & de la taille d'un écureuil. Seulement il lui pend de chaque côté une sorte de peau, qu'elle étend en sautant de branche en branche, & qui ressemble véritablement à des aîles. Elle est d'une agilité extrême; & souvent pour parcourir toutes les branches d'un arbre, elle ne s'appuie que sur sa queue.

Grand nombre d'Isles.

Isle de Bata.

Le 29, Michelburne étant à se promener au long du rivage, crut découvrir un Vaisseau, sous une petite Isle qui n'est qu'à quatre lieues de celle de Bata. Il le prit pour son second Bâtiment, qui ne l'avoit point encore rejoint, depuis que la tempête les avoit separés. Il y envoya aussi-tôt le Capitaine Davis, qui trouva trois Barques à l'ancre; mais se défiant que ce fût des Portugais, il n'approcha qu'autant qu'il falloit pour les observer. On l'invita par des signes à s'approcher, en lui offrant des poules & d'autres alimens. Ses soupçons ne firent qu'augmenter. Il retourna vers son Vaisseau, dans le dessein de s'armer assez pour ne rien craindre, & le lendemain il s'avança si proche des trois barques, que jugeant de ses intentions, elles leverent aussi-tôt l'ancre. Il ne balança point à les poursuivre, quoiqu'il n'eût que dix hommes dans sa Chaloupe, & qu'ensemble elles n'en eussent pas moins de vingt. Outre les mousquets & les sabres, il avoit apporté deux petites piéces de canon, dont il les salua si heureusement qu'au premier boulet il tua deux hommes à la derniere & la força de s'arrêter. Elle contenoit encore six Portugais de Priaman, qui étoient chargés de cocos, d'huile, de nattes, & de provisions de bouche. Ils assurerent Davis que Priaman n'étoit éloigné que de quatre ou cinq jours de navigation, & qu'à leur depart ils y avoient laissé un Vaisseau Anglois. Cette heureuse nouvelle fut recompensée par les bons traitemens du Vainqueur, qui se contenta de leur prendre leurs poules & leurs autres provisions fraîches. Ayant rejoint aussi-tôt Michelburne, il le pressa de remettre à la voile le 4 d'Août. Trois jours après ils découvrirent au long des Côtes, les deux autres barques que la crainte avoit fait retourner vers Priaman. Ils les presserent si vivement qu'ils les forcerent de se faire échouer volontairement sur le rivage, d'où tous les Portugais gagnerent

Rencontre de trois Barques Portugaises.

Les Anglois en arrêtent une.

Ils joignent aussi les deux autres.

MICHELBURNE.
1605.

les montagnes. Davis, envoyé avec la Chaloupe, n'y ayant trouvé que des cocos, de l'huile, & des nattes, dedaigna un butin si vil, & n'en prit qu'une petite quantité.

Le 9, Davis ayant continué de ranger le rivage dans la Chaloupe, apperçut huit Pares, près d'une Ville nommée *Tico ;* & dans l'esperance d'y trouver le Vaisseau qu'il cherchoit, il ne balança point à s'en approcher. C'étoient des Indiens qui lui confirmerent du moins que le Vaisseau Anglois étoit à Priaman, & que cette Ville n'étoit plus éloignée que de six lieues.

Les Anglois retrouvent leur Vaisseau.

Il se hâta de porter cette agréable certitude à l'Amiral. On mit toutes les voiles au vent, pour arriver au Port de Priaman avant la nuit. Mais à peine eut-on fait une lieue, qu'on donna contre un banc de sable, sous un rocher qu'on auroit pris à sa couleur pour du corail blanc. Le chagrin des Anglois fut égal à leur impatience. Cependant à force de travail & de soins, ils se dégagerent assez tôt pour entrer le même jour dans la Rade de Priaman, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut le *Whelp*, qui leur avoit causé tant d'inquiétude. Dans le mouvement de leur joie, ils le saluerent de toute leur artillerie. Le Capitaine vint dans son Esquif au devant de l'Amiral, & lui raconta toutes les disgraces qu'il avoit essuiées depuis leur séparation. Il avoit rencontré un Vaisseau Portugais de quarante pieces de canon, qui lui avoit donné la chasse pendant deux jours, & dont il avoit essuié plusieurs volées qui l'avoient mis dans un extrême danger. Michelburne jetta l'ancre à la vûe de Priaman, sur un excellent fond. Cette Ville est située à quarante minutes de latitude du Sud.

L'Amiral arrive à Priaman.

Après avoir fait demander au Gouverneur la permission d'acheter du poivre, & de prendre des rafraîchissemens dans son Pays, il lui envoya un présent considerable, dans l'intention de le voir lui-même, & de regler avec lui quelques articles qu'il jugeoit nécessaires pour la sûreté des Anglois. Mais quoique son présent & ses Députés fussent bien reçus, il ne put obtenir la conférence qu'il faisoit demander. Le Gouverneur répondit à cette proposition, que la guerre où le Royaume d'Achin étoit malheureusement engagé l'obligeoit de s'observer beaucoup. Le Roi d'Achin, qui avoit alors deux fils, s'étoit déterminé à faire entre eux pendant sa vie, le partage de sa succession. Il avoit donné le Royaume de *Pedir* au second, en réservant celui d'Achin pour l'aîné. Mais celui-ci choqué, de voir entrer tout d'un coup son cadet en possession d'une Couronne, tandis qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son pere pour attendre son héritage, s'étoit fait un parti considérable entre les Grands ; & sous prétexte que l'âge ne permettoit plus au Roi de gouverner, il s'étoit saisi de sa personne, & l'avoit resserré dans une étroite prison. Ensuite, déclarant la guerre à son frere, il avoit prétendu que le Royaume de Pedir étoit une partie de ses Etats, qui ne pouvoit être demembrée, ou du moins, que son frere ne devoit posseder qu'à titre de Vassal & de Tributaire. Les Anglois jugerent sur ce recit qu'ils n'avoient rien à se promettre dans un lieu si peu tranquille ; & le 21, ils partirent pour Bantam.

Guerre entre les deux Princes d'Achin.

Indiens pris sur mer, & leur confession.

Le même jour, ils rencontrerent deux Pares, dont les hommes sauterent aussi-tôt dans l'eau. Michelburne, surpris de voir cette facilité à s'effrayer

dans les Indiens, qui devoient être accoutumés à la vûe des Nations de l'Europe, donna ordre à ses gens de visiter leurs Barques. Quelques Anglois s'avancerent dans la Chaloupe avec trop peu de précaution. Il étoit resté derriere les voiles plusieurs Indiens, qui blesserent dangereusement ceux qui se présenterent les premiers, & qui se jettant à la nage éviterent le châtiment auquel ils devoient s'attendre. Cependant Davis qui avoit été lui-même atteint d'une fléche au bras, pressa les Rameurs de les suivre. On en prit deux, malgré l'adresse avec laquelle ils se déroboient en plongeant; & Davis, qui avoit eu l'occasion, dans ses voyages précédens, d'apprendre quelques mots de leur langue, n'attendit pas l'Interpréte pour les interroger. Ils ne lui déguiserent point qu'ils étoient en mer pour enlever sans distinction tout ce qui leur paroissoit plus foible qu'eux, & qu'ils vivoient de cette pyraterie. Davis n'étant point encore satisfait de cette réponse, parce qu'ils avoient commencé à fuir avant qu'ils fussent attaqués par les Anglois, les conduisit à la Flotte, & leur fit faire d'autres questions par l'Interpréte. Les menaces dont elles furent accompagnées, leur arracherent une confession fort étrange. Ils avouerent que dans une des petites Isles qui sont en grand nombre aux environs de celle de Sumatra, ils avoient les débris d'un Vaisseau Européen qui avoit fait naufrage sur leurs Côtes, & qu'en ayant sauvé plusieurs hommes & quelques femmes, ils les retenoient depuis long-tems parmi eux. Michelburne fut le plus ardent à vouloir approfondir ce récit. Il crut qu'indépendemment de la guerre ou du commerce, il n'y avoit point de Nation de l'Europe qu'il ne fut obligé de secourir dans une si triste situation. Quatre hommes, qu'il fit entrer dans un Pare avec deux Indiens, servirent de guides à la Flotte; & remontant au dessus de Priaman, il arriva le soir, au travers de plusieurs autres Isles, à celle d'où les Indiens étoient partis. Entre plusieurs Habitans qui se présenterent sur le Rivage, il parut deux hommes vêtus à l'Européenne, que les Anglois reconnurent aisément pour des Portugais. Ce fut une raison de balancer s'il leur offriroit du secours; mais le motif qui avoit déterminé Michelburne eut la force de soutenir sa générosité. Il fit jetter l'ancre à cinquante pas du rivage, & Davis fut envoyé dans la Chaloupe pour recevoir des informations.

MICHELBURNE. 1605.

Plusieurs Portugais arrêtés par les Indiens.

Il revint bien-tôt à bord avec les deux Européens qu'on avoit reconnus. C'étoient des Portugais, qui n'ignorant point les justes plaintes que les Anglois avoient à faire de leur Nation, supplierent d'abord l'Amiral de considerer moins leur Pays que leur qualité d'hommes, & de se laisser toucher à la pitié de leurs infortunes. Ils lui raconterent qu'étant partis de Ternate pour Calecut, leur Capitaine s'étoit obstiné à vouloir relâcher au Port d'Achin, par la seule curiosité d'aborder dans un lieu qu'il n'avoit jamais vû; & qu'en traversant les petites Isles qui bordent la Côte Méridionale de Sumatra, il n'avoit pû se garantir de la force des courans, qui l'avoient fait briser contre celle de *Fiurma;* que de trente deux hommes dont l'Equipage étoit composé, il ne s'en étoit sauvé que sept, avec trois femmes, dont l'une étoit Maria *Pratencos*, jeune veuve du Gouverneur Portugais de *Brancor:* que les Habitans de l'Isle ne leur avoient pas refusé les secours nécessaires à la vie; mais que les trois femmes avoient payé l'hospitalité fort cher: que le Gouverneur de l'Isle, Chef d'une troupe de Pyrates, sous la protec-

Ils implorent le secours des Anglois.

MICHELBURNE. 1605.

tion du Roi de Pedir, avoit forcé la jeune Veuve de devenir ſa femme; & que deux de ſes Officiers avoient fait la même violence aux deux autres Portugaiſes : que depuis plus de cinq mois, ils languiſſoient tous dans le plus triſte eſclavage, cherchant ſans ceſſe le moyen de gagner l'Iſle du Sumatra, pour ſe réfugier dans les Etats du Roi d'Achin : qu'à ſi peu de diſtance, ils n'auroient pas déſeſperé du paſſage, s'ils n'avoient pas été retenus par un ſentiment de compaſſion pour les trois femmes, qui les conjuroient tous les jours de ne pas les abandonner à leur miſérable ſort; que le Gouverneur Indien, brûlant d'une vive paſſion pour la ſienne, ne la perdoit pas un moment de vûe; qu'ils avoient formé pluſieurs fois le deſſein de le tuer, ſans en avoir encore trouvé l'occaſion; que l'Iſle contenoit environ quatre-vingt Indiens, dont la moitié ne le quittoit jamais, tandis que le reſte écumoit la Mer, ou pilloit les Côtes voiſines, & faiſoit peu de quartier aux ſujets du Roi d'Achin : que ſi la pitié touchoit les Anglois en faveur des trois Dames, il ne doutoit pas qu'au ſeul bruit des armes à feu, les Pyrates n'acceptaſſent toutes ſortes de compoſitions; que pour lui & ſes Compagnons, l'Amiral pouvoit diſpoſer de leur vie, mais que s'il étoit aſſez génereux pour oublier qu'ils étoient Portugais, & les délivrer d'une ſi malheureuſe ſituation, il ne devoit pas douter qu'ils n'employaſſent volontairement tout leur ſang à ſon ſervice.

Triſte ſituation de trois Dames Portugaiſes.

Michelburne fut ſi touché de ce diſcours, qu'oubliant en effet pour qui ſon cœur étoit attendri, il ſe diſpoſa ſur le champ à faire ſa deſcente. Cent douze hommes qu'il avoit ſur ſes deux Vaiſſeaux, ne lui laiſſoient rien à craindre dans ſon entrepriſe; mais il falloit aſſurer le ſort des trois femmes & de tous les Portugais, contre les précautions qu'on pouvoit avoir déja priſes pour les éloigner. Auſſi-tôt que l'obſcurité fut venue, cinquante Anglois bien armés deſcendirent ſous la conduite de Davis; & ſuivant les inſtructions des deux Portugais, ils s'avancerent juſqu'à la maiſon du Gouverneur, qui n'étoit bâtie que de cannes, à la mode du Pays. Tous les Indiens s'y étoient raſſemblés, & leurs mouvemens ſembloient marquer quelque réſolution de ſe défendre. Davis ayant placé ſes gens ſur deux lignes, leur donna ordre de ſe tenir prêts à tirer, mais ſucceſſivement; de ſorte qu'il n'y en eut jamais qu'une partie dont les armes ſe trouvaſſent vuides. Enſuite renvoyant les deux Portugais aux Indiens, pour s'aſſurer de leur ſituation, il prit le parti d'attendre le jour, qui étoit déja prêt à paroître. Un des deux Portugais revint bien-tôt avec deux autres de ſes Compagnons. Ils rapporterent que ſans pénétrer l'intention des Anglois & par le ſimple mouvement de ſa défiance, le Gouverneur ſe diſpoſoit à paſſer dans une Iſle voiſine, avec les femmes Indiennes & Portugaiſes; mais que ne pouvant gagner leurs Pares avant le jour, il ſeroit aiſé de les couper en chemin. Davis ne vit aucun riſque à ſuivre le conſeil des Portugais, après avoir fait réflexion qu'ils étoient les plus intéreſſés au ſuccès de ſon entrepriſe. Il ſe laiſſa conduire ſur le paſſage du Gouverneur. Bien-tôt il le vit paroître avec un grand nombre de femmes; & ſe montrant à lui de fort près, il jetta tant de frayeur dans toute la troupe, que le Gouverneur fut le premier à fuir, avec toutes ſes femmes & ſes Indiens. Il ne reſta que les trois Portugaiſes, accompagnées de deux hommes de la même Nation. Davis, pour augmen-

Elles ſont délivrées par les Anglois.

Conduite de Davis pour aſſurer ſon entrepriſe.

Il délivre les Portugais.

ter l'effroi des fuyards, fit tirer quelques coups de fusil sans aucun dessein de leur nuire. Il amena ainsi fort tranquillement les trois femmes à bord; tandis que deux autres Portugais, qui avoient feint de demeurer avec le gros des Indiens pour favoriser l'évasion du Gouverneur, se rendirent aussi à la Mer par un autre chemin.

MICHELBURNE. 1605.

Michelburne, après avoir consolé les trois femmes par ses politesses, leur offrit de les débarquer à Priaman, où elles pouvoient se promettre de trouver quelques Portugais; ou de les conduire jusqu'à Bantam. Elles choisirent le dernier de ces deux partis, comme le plus sûr; quoique suivant les apparences elles n'eussent rien à redouter dans le Port de Priaman, qui étoit une Ville réguliere & devouée au Roi d'Achin.

Prise d'un Vaisseau Guzarate.

Le 2 de Septembre, la Flotte rencontra un petit Vaisseau Guzarate, d'environ quatre-vingt tonneaux. Elle s'en saisit sans résistance; & le butin, quoique médiocre, fut utile aux trois Portugaises, parce que la plus grande partie consistoit en étoffes des Indes, dont Michelburne leur offrit généreusement les plus belles Piéces pour se faire des robbes. Il mouilla le même jour à quatre degrés de latitude du Sud, dans la Rade de *Sillibar*, où le grand nombre de Pares qu'il y vit sans cesse arriver, lui causa de l'étonnement. Les Indiens y étoient attirés par l'abondance des provisions; eau fraîche, bois, riz, chair de buffle & de chevre, poules, racines & poisson de toutes sortes d'espéces. Les Habitans prennent en échange des toiles & des étoffes, qu'ils préférent beaucoup à l'argent; mais ils passent pour les plus grands voleurs de cette côte, & les Etrangers ont besoin d'une vigilance continuelle pour s'en défendre. La facilité que les Anglois tirerent de leur prise pour se procurer des rafraîchissemens qui ne leur coûtoient rien, les fit demeurer à l'ancre jusqu'au 28. Ayant remis à la voile, ils arriverent deux jours après à trois lieues de Bantam, d'où ils envoyerent la Chaloupe au Port de cette Ville. Ils s'attendoient d'y trouver encore la Flotte de Middleton; mais elle étoit partie depuis trois semaines.

Rade de Sillibar.

Michelburne arrive à Bantam.

Les Facteurs du Comptoir s'empresserent de venir au devant de leurs Compatriotes. Ils leur apprirent que depuis le départ de Middleton, les Hollandois n'avoient pas cessé de leur rendre toutes sortes de mauvais offices, en les représentant au jeune Roi de Bantam comme des Pyrates & des Scelerats, qui ne cherchoient que l'occasion de nuire par l'artifice ou par la violence. Ils avoient encore sept Vaisseaux dans la Rade, dont l'un étoit de sept ou huit cent tonneaux; mais la plûpart des autres étoient fort inférieurs. Michelburne échauffé par ce récit, & comptant sur la bonté de son artillerie, résolut de les traiter sans ménagement. Il envoya un de ses gens à leur Amiral pour lui faire des plaintes au nom de la Nation Angloise, & lui déclarer que si dans le dessein où il étoit d'aller jetter l'ancre à ses côtés, il s'apperçevoit que les Hollandois en voulussent user mal avec lui, il le couleroit à fond. L'Amiral ne fit aucune réponse à ce brusque compliment; ce qui n'empêcha point les Anglois d'entrer dans la Rade, & de mouiller à la portée du canon. Pendant plus d'un mois qu'ils y demeurerent, ils trouverent tant de retenue & de modération dans les Hollandois, qu'à peine en virent-ils descendre un sur le rivage.

Il traite les Hollandois sans ménagement.

Après avoir chargé quelques marchandises qui convenoient à ses projets

MICHELBURNE.
1605.
Il part de Bantam, & se saisit de trois Pares.

de commerce, Michelburne quitta Bantam pour se rendre à Patane. Entre Malaca & Podra Branca, il rencontra deux Pares, à qui la crainte fit gagner aussi-tôt le rivage. Les ayant invités inutilement à s'approcher, il mit dix-huit hommes dans sa chaloupe, avec ordre de les suivre jusqu'à terre, & de leur demander en payant, un Pilote, qui fût capable de le conduire à *Pulo Timacu*. Mais les Indiens qui étoient en grand nombre dans les Pares, voyant les deux Vaisseaux sur leurs ancres à plus d'un mille, rejetterent fiérement toutes sortes de propositions. Davis prit aussi-tôt le parti de les attaquer; & dans l'espace d'une demie-heure, il en força une de se rendre. Une autre prit la fuite. La troisiéme fit une longue défense, & ne se rendit que le lendemain à la pointe du jour. C'étoit la plus riche. Elle étoit chargée de *benjoin*, de *storax*, de poivre, & de porcelaine de la Chine. Michelburne désesperé, pendant le combat, de ne pouvoir s'approcher avec ses Vaisseaux, envoya tout ce qu'il put mettre de gens sur les Esquifs. Sans ce secours, l'action auroit duré plus longtems. Il n'y perdit néanmoins que deux hommes; & lorsqu'il eut appris que les Indiens étoient des Javans, il leur restitua toutes leurs marchandises, en se contentant de prendre parmi eux deux Pilotes. Ils venoient de *Palimbam*, pour se rendre à *Grisy*, Ville maritime de l'Isle de Java au Nord-Est.

Isles abîmees.

Le 26, les Anglois découvrirent, au Nord-Ouest, certaines Isles, dont leurs nouveaux Pilotes ne purent leur apprendre le nom; & le vent se trouva si contraire à leur course, que sans les connoître mieux ils se virent forcés d'y relâcher. Cependant à mesure qu'ils s'en approchoient, la perspective leur en parut si triste, qu'ayant jetté l'ancre à la distance d'un mille, du côté du Sud, ils envoyerent une Chaloupe pour reconnoître les Côtes. Elle trouva que ce qu'ils avoient pris pour des Isles, étoit un reste de quelque terre abîmée dont on ne voyoit plus dans quelques endroits que le sommet des arbres, & dans d'autres lieux, des collines nues & désertes. Il ne s'y présenta d'ailleurs aucune sorte d'animaux. Cependant comme le vent ne devenoit pas plus favorable, les deux Vaisseaux s'approcherent du côté qui leur parut le plus élevé. On y jetta l'ancre sur un fort bon fond; & la curiosité, plutôt que le besoin, porta Michelburne à descendre. Il trouva sur la Côte une source d'eau très pure, avec diverses traces, qui lui firent juger que ce lieu n'avoit pas toujours été désert. Mais il admira beaucoup que dans l'espace de plus de deux lieues, qu'il prit plaisir à parcourir, il ne parut point un oiseau, ni le moindre animal. Il ouvrit la terre dans plusieurs endroits, sans y trouver non plus aucun insecte. Le mauvais tems l'obligea néanmoins de passer sept ou huit jours dans ce triste lieu. Dans cette saison, les vents ne cessent point sur cette mer d'être Nord, Nord-Ouest, ou Nord-Est.

Vents qui regnent dans cette saison.

On leva l'ancre le 2 de Décembre, en s'efforçant, avec beaucoup de difficulté, de porter constamment vers Patane. Le 12, en passant près de *Pulo Laor*, le Whelp découvrit trois Bâtimens dont il ne put reconnoître la grandeur. Il détacha sa Chaloupe pour les observer; mais dans l'impétuosité des courans & du vent, elle fut bientôt perdue de vûe; & toute la nuit se passa dans l'inquiétude de son sort. Cependant elle étoit montée de quinze hommes résolus, qui s'étant approchés d'un des trois Bâtimens, avoient eu le bonheur de s'en rendre maîtres, quoiqu'il fut d'environ cent tonneaux, &

Hardiesse de quinze Anglois.

qu'il eût dix-huit hommes à bord. Ils reparurent le lendemain avec leur proie. C'étoit un Jonc de *Panhang*, chargé de riz & de poivre, qui faisoit voile à Bantam. Michelburne ne jugea pas que ce butin fut digne de lui. Il n'en prit que deux petites piéces de fonte, dont il paya même la valeur aux Indiens ; & tirant peu d'utilité des Pilotes qu'il avoit enlevés aux Javans, il en demanda un, pour prix de sa générosité, au Capitaine du Jonc, en lui donnant les deux autres comme en échange.

Michelburne. 1605.

Le 13, en voulant s'approcher de *Pulo Timacu*, Isle voisine de Panhang, on eut beaucoup à combattre les vents & les courans. La Mer, depuis le commencement de Novembre jusqu'au commencement d'Avril, se porte continuellement vers le Sud ; & depuis Avril, jusqu'au mois de Novembre, elle retourne au contraire vers le Nord. De même, le vent pendant les cinq premiers mois, est ordinairement Nord, comme il est Sud pendant les sept autres. Tous les Vaisseaux de la *Chine*, de *Patane*, de *Jor*, de *Panhang*, & des autres lieux au Nord, prennent la mousson du Nord pour venir à *Bantam*, ou à *Palimbam*, & celle du Sud, pour leur retour. On est sûr, en suivant ces observations, d'avoir toujours les vents & les marées favorables ; au lieu que les Anglois, à qui ces lumieres manquoient encore, trouvoient tant d'obstacles à vaincre, qu'en trois semaines de navigation, ils n'avancoient pas plus d'une lieue.

Observation sur les vents & les courans.

Panhang est un Pays extrémement fertile, & distingué par la politesse de ses Habitans. Il est situé entre Jor & Patane, s'étendant au long de la Côte jusqu'au Cap Tingeren. Ce Cap s'avance beaucoup. C'est la premiere terre qui se présente aux Caraques de Macao, aux Joncs de la Chine & aux Pares de Kamboya, dans leur route pour *Malaca*, *Java*, *Sumatra*, *Jambo*, *Jor*, *Palimbam*, & les autres lieux de commerce vers le Midi.

Panhang Pays fertile.

En s'approchant de Patane, la Flotte Angloise rencontra un Jonc chargé de Pyrates Japonois, qui avoient exercé leurs brigandages sur les Côtes de la Chine & de Kamboya. Ayant perdu leur Pilote, ils s'étoient trouvés dans un si grand embarras pour se conduire, qu'ils avoient été jettés sur les bancs de la grande Isle de *Borneo*. Mais la haine qu'on porte à leur Nation dans toutes ces contrées de l'Inde, ne leur avoit pas permis d'aborder dans l'Isle. Ils s'étoient sauvés dans leur Chaloupe après avoir perdu leur Vaisseau, ils avoient trouvé un Jonc de Patane chargé de riz, dont ils avoient massacré l'Equipage ; & l'ayant équipé de leurs débris, ils se proposoient de retourner au Japon, lorsqu'ils tomberent entre les mains des Anglois. Ils étoient au nombre de quatre-vingt-dix, & beaucoup trop pour un Bâtiment qui pouvoit à peine les contenir. La plûpart étoient habillés trop galamment pour des Matelots. Quoiqu'ils eussent un Chef, qui étoit chargé de l'autorité, ils paroissoient tous égaux ; ce qui fit encore juger aux Anglois que ce n'étoient pas des gens d'une condition vile. Ils n'avoient pour cargaison qu'une grosse provision de riz, mais fort corrompue par l'humidité, parce que leur Jonc faisoit eau de toutes parts.

Pyrates Japonois pris par les Anglois.

Les Anglois ayant jetté l'ancre avec leur prise, sous une petite Isle proche de celle de Bantam, y passerent deux jours, pendant lesquels ils traiterent fort civilement leurs prisonniers. Ils esperoient tirer d'eux la connoissance de divers lieux, & du passage de certains Vaisseaux de la Chine, pour re-

Resolution désesperée des Corsaires Japonois.

MICHELBURNE. 1605.

gler là dessus leur propre voyage. Mais ces hardis Avanturiers ne voyant aucune apparence de pouvoir retourner au Japon dans un aussi mauvais Bâtiment que celui qu'ils avoient, prirent entr'eux la résolution de hazarder leur vie pour se saisir du meilleur des deux Vaisseaux Anglois. Quoiqu'il n'y en eût que cinq ou six à qui l'on eût laissé leurs armes, Michelburne conçut quelque défiance en les voyant profiter de l'honnêteté avec laquelle il avoit voulu qu'ils fussent traités, pour venir quelquefois sur son bord au nombre de vingt-cinq ou trente. Il donna ordre à Davis de faire exactement la visite de leur Jonc, pour s'assurer s'ils n'y cachoient point d'autres armes, & de leur ôter même le peu qu'on leur avoit laissé. Mais Davis se laissa tromper par leurs fausses démonstrations d'amitié & de tranquillité. Il visita légerement le Vaisseau, où il ne trouva qu'une petite quantité de storax & de benjouin. Il s'en saisit, & ce fut comme le signal auquel ils entreprirent de faire éclater leur dessein. Ceux qui étoient sur le Jonc y tuerent ou précipiterent dans les flots, le petit nombre d'Anglois qui étoient à le visiter. Davis fut presque le seul qui fût assez prompt pour se jetter dans la Chaloupe; mais le désordre n'étoit pas moindre sur le bord de l'Amiral, & lorsqu'il pensoit y rentrer pour y mettre tout le monde sur ses gardes, il fut percé de cinq ou six coups, dont il mourut presqu'aussi-tôt. C'étoient environ trente Japonois qui se trouvant dans les différentes chambres du Vaisseau, lorsqu'ils avoient entendu du bruit sur leur Jonc, s'étoient jettés sur les premieres armes qu'ils avoient apperçues, & sembloient menacer tous les Anglois de leur perte. Cependant Michelburne s'étant trouvé heureusement sur les ponts avec plusieurs de ses gens, avoit eu la présence d'esprit de sauter vers l'écoutille, où il pouvoit les empêcher facilement de passer. Quatre ou cinq, qui l'avoient prévenu, & qui se trouverent en tête sur les ponts une multitude d'Anglois, n'eurent point d'autre ressource que de se jetter à la nage; mais ce ne fut point sans avoir massacré le malheureux Davis au moment qu'il rentroit. Michelburne tenoit les autres en respect au passage de l'écoutille, quoique leur impétuosité fût si violente qu'ils saisissoient d'une main le bout des piques Angloises, pour allonger de l'autre leurs coups d'épée. On en tua cinq ou six des plus furieux. Cette sorte de combat auroit duré plus long-tems, si l'on ne s'étoit apperçu que dans la chambre du Capitaine, où le plus grand nombre étoit resserré, ils s'efforçoient de mettre le feu au Vaisseau. Alors aucun reméde ne paroissant trop dangereux pour un mal extrême, Michelburne se souvint qu'il avoit, sous le demi-pont, deux petites coulevrines qu'il avoit enlevées à d'autres Indiens. Il les fit charger de morceaux de fer, de balles & de tout ce qui se présenta. Au hazard de se perdre lui-même, il voulut qu'elles fussent bracquées à bout portant contre les ais de séparation. Le fracas fut terrible. Rien ne put défendre les Japonois, non-seulement contre la charge des deux piéces, mais contre les éclats même du bois, qui en écraserent une partie, & qui estropierent les autres de mille manieres. Leur rage ne laissa pas d'être si obstinée, qu'ils se firent couper en piéces, sans offrir de se rendre. Il n'y en eut qu'un, qui se voyant sans blessure, trouva le moyen de gagner le bord du Vaisseau & de se jetter dans la Mer; mais qui perdant l'esperance d'arriver au Jonc, lorsqu'il le vit déja fort éloigné, revint à la nage, & demanda quartier. Michelburne empêcha ses gens de le tuer. Il le fit

Le Capitaine Davis est tué de plusieurs coups.

Les Japonois sont coupés en piéces.

Obstination barbare d'un Corsaire.

fit reprendre à bord, & lui reprochant sa trahison, il lui demanda quel avoit été son dessein : » de vous couper la gorge à tous, répondit-il fiérement, » & de prendre votre Vaisseau ». Il refusa de répondre à toutes les autres questions, & la seule grace qu'il demanda fut d'être poignardé promptement.

Michelburne. 1605.

Le lendemain, après avoir un peu reparé le désordre du Vaisseau, Michelburne ordonna que ce furieux Japonois fut pendu. Il se laissa pendre sans résistance ; mais ses mouvemens furent si furieux lorsque l'Executeur l'eut abandonné, qu'ayant rompu sa corde, il tomba dans la Mer, sans qu'on pût sçavoir s'il se noia dans les flots, ou s'il eut le bonheur de se sauver à la nage. Ses Compagnons avoient pris leur course vers une petite Isle à l'Ouest, où l'on ne pensa point à les poursuivre.

1606. Dessein de Michelburne sur les Vaisseaux de la Chine.

Michelburne rencontra le jour suivant un petit Bâtiment de Patane, de qui il s'informa si les Vaisseaux de la Chine étoient arrivés dans ce Port. Apprenant du Capitaine qu'on les y attendoit dans peu de jours, il le prit pour lui servir de Pilote, dans la résolution de ne pas s'écarter avant l'arrivée des Vaisseaux Chinois. Le 12 de Janvier, les Anglois découvrirent du haut des mâts, deux Vaisseaux qui venoient vers eux. Ils continuerent aussi de s'avancer ; & se trouvant à l'entrée de la nuit fort près du plus grand, ils l'attaquerent avec peu de précaution. Après un combat fort court, ils l'aborderent & s'en rendirent maîtres. L'ancre fut jettée pendant la nuit. Le lendemain Michelburne ayant visité sa prise, en tira quelques ballots de soye crue, ou travaillée ; mais il prit le parti de la payer au-delà de sa valeur, & de ne pas toucher à l'or & à l'argent. Cette modération, & le bon traitement qu'il fit aux vaincus, venoient du chagrin de ne pas trouver sa proye conforme à ses esperances, & de la crainte que le bruit de son entreprise ne lui fît manquer des Vaisseaux plus considérables. Il vouloit gagner *China-Batta ;* mais les vents étant devenus plus contraires que jamais, il fut repoussé le 22 vers deux petites Isles à l'Ouest, & forcé d'y relâcher. Quelques hommes vêtus à l'Européenne, qu'il apperçut sur le rivage, lui firent envoyer sa Chaloupe, pour les reconnoître. Il apprit bientôt, par l'empressement même de plusieurs de ces Malheureux, qui vinrent à bord avec ses gens, qu'ils étoient les restes d'un Bâtiment Portugais, parti de Macao, qui avoit fait depuis quinze jours un triste naufrage à la vûe de cette Isle. Le Capitaine qui se nommoit *Perez Diatriz*, ou *Diatriz Perez*, avoit perdu la vie dans les flots avec trente-deux de ses gens ; & le reste, au nombre de dix-huit, s'étoit sauvé, contre toute esperance, avec le secours de la marée qui les avoit poussés vers le rivage. Dans une Isle déserte, où ils n'avoient trouvé que de l'eau fraîche & quelques animaux sauvages, ils étoient devenus si maigres par un jeûne presque continuel, qu'à peine conservoient-ils la figure humaine. Un jeune homme de quinze ou seize ans, fils du Capitaine, étoit à l'extrémité. Enfin leur misere parut si excessive aux Anglois, qu'elle les toucha de compassion. Michelburne leur fit porter aussi-tôt quelques rafraîchissemens, qu'il les avertit de ne pas prendre avec trop d'avidité. Ce conseil étoit si nécessaire, que pour avoir négligé de le suivre, deux des Portugais furent trouvés morts, le lendemain, de plenitude & d'indigestion.

Ils prennent un Chinois, & payent ses marchandises.

Naufrage d'un Bâtiment Portugais.

Misere des restes de l'Equipage.

Cependant Michelburne étant descendu dans l'Isle avec une partie de ses

MICHELBURNE. 1606.

Histoire d'un jeune Portugais.

gens, jugea sur le témoignage de ses Chasseurs, qu'elle ne manquoit point d'oiseaux, ni d'autres animaux, & que les Portugais n'avoient été réduits si bas, que faute d'armes ou d'industrie. Il fit prendre tant de soin du jeune homme, qu'ayant rétabli ses forces en peu de jours, il reconnut à sa figure & ses excellentes qualités qu'il méritoit un meilleur sort. Le service qu'il avoit reçu des Anglois le porta naturellement à s'ouvrir sur son infortune. Elle étoit d'autant plus irréparable, qu'étant né à Macao d'un commerce d'amour, il ne connoissoit ni la famille de son pere, ni personne de qui il pût esperer le moindre secours. Cependant, non-seulement il avoit été élevé depuis sa naissance dans la Religion & les Usages des Portugais ; mais son pere, qui l'avoit aimé fort tendrement, & qui l'avoit eu d'une femme du Pays, avec laquelle il avoit vécu pendant seize ou dix-sept ans qu'il avoit été Facteur à Macao, l'avoit légitimé en épousant sa mere à l'heure de sa mort. Il se nommoit François Diatriz. C'étoit en sa faveur que son pere avoit pris la résolution de quitter Macao, & de retourner en Portugal pour lui assurer tout son bien qu'il apportoit sur le même Vaisseau, & pour le faire reconnoître dans le sein de sa famille avec la qualité de son fils. Son malheur étoit si grand qu'il ne lui restoit pas même de quoi prouver la verité de son histoire, ou du moins qu'il n'avoit que le témoignage des Portugais qui étoient échappés comme lui à la fureur de la mer, & qui l'avoient vû dans les droits de sa naissance à Macao & sur son Vaisseau.

Michelburne, pénétré de tendresse & de pitié, lui conseilla de ne pas remettre plus loin à tirer de tous ceux qui l'avoient connu à Macao une attestation de naissance & de fortune, qu'il signeroit lui-même avec ses principaux Anglois en qualité de témoins. Ensuite il lui offrit le choix, ou de s'arrêter dans quelque Ville de l'Inde avec les Portugais, ou de le suivre en Europe.

Tempête furieuse.

Le 24, il s'éleva une si furieuse tempête, que les deux Vaisseaux Anglois furent enlevés de dessus leurs ancres, au milieu même de la Rade, & poussés sur le rivage avec une impetuosité qui les y fit échouer. Cependant ils en furent quittes pour quelques dommages faciles à réparer. Peu de jours après, une Flotte Hollandoise de cinq Vaisseaux, qui avoit été fort mal traitée par la même tempête, entra dans la Rade pour s'y radouber. Elle étoit commandée par l'Amiral *Wibrantz van Warwick*. Ce Général prit des manieres fort civiles avec les Anglois. Il invita les principaux à dîner ; & dans un entretien plein de confiance & d'amitié, il leur apprit que le Roi de Bantam informé du dessein qu'ils avoient d'attaquer les Vaisseaux Chinois, & regardant cette entreprise comme une insulte pour lui, parce qu'elle devoit le priver des avantages que ces Bâtimens apportoient dans ses Ports, paroissoit disposé à maltraiter les Anglois. On peut supposer que Warwick faisoit entrer aussi dans cette crainte les interêts de sa Nation. Mais de quelque source que pussent venir ses conseils, il donna aux deux Capitaines Anglois celui de renoncer à leur dessein, & de mettre à la voile avec lui pour retourner ensemble en Europe. Michelburne crut entrevoir dans cette exhortation quelque autre vûe que celle de l'amitié ; & ce soupçon lui fit déclarer nettement que n'ayant point encore atteint au but de son Voyage, il ne pensoit pas sitôt à l'interrompre. Cependant après le départ de la Flotte Hollan-

Avis que Michelburne reçoit d'un Amiral Hollandois.

doiſe, qui fut le 3 de Février, il fit des réflexions plus ſérieuſes ſur les interêts de ſa Patrie. Elles ſe trouverent fortifiées par l'état de ſon Vaiſſeau, qui n'avoit plus que deux ancres, avec des cables auſquels on ne pouvoit prendre de confiance. Enfin il prit la réſolution de partir, en ſe bornant au médiocre profit qu'il avoit tiré juſqu'alors de ſon Voyage. Il mit à la voile le 5 de Février; &, le 7 d'Avril, il eut la vûe du Cap de Bonne-Eſperance, après avoir eſſuyé une furieuſe tempête.

MICHELBURNE. 1606.

Retour de Michelburne en Angleterre.

Le 17, il relâcha dans l'Iſle de Sainte-Hélene, où ſes gens l'auroient arrêté fort long-tems, s'il n'avoit conſulté que le beſoin qu'ils avoient de rafraîchiſſemens, & le goût qu'ils prirent pour un ſi beau ſéjour. Mais ne préférant rien à ſa Patrie depuis qu'il avoit manqué le but de ſon Voyage, il ſe remit en mer le 3 de Mai, il paſſa l'Equateur le 14; &, le 27 de Juin, il arriva au Port de Mildford dans le Pays de Galles. Le 9 de Juillet, il jetta l'ancre à Portſmouth, après une abſence de 19 mois.

TABLE DES POSITIONS.

	Latitudes.			Longitudes.	
Iſle de Loronha.	4	00	Sud.		
Iſle de l'Aſcenſion.	8	30			
Iſle de Diego Ratz.	19	40		98	30
Iſles dos Banhos.	6	37		109	00
Iſle Graciofa.	7	30		110	40
Iſles près de Sumatra.	2	00	Nord.		
Iſle Bachina Bata.	00	20	Sud.		
Rade de Priaman.	00	40			
Rade de Sillibar.	4	00			
Bantam.	6	40			

CHAPITRE IV.

Voyage du Capitaine William Keeling, à Bantam & à Banda, en 1607.

KEELING. 1607.

Reſſentimens des Anglois contre les Hollandois.

APRÈS s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, malgré l'oppoſition des Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, les Anglois ne devoient pas s'attendre que les obſtacles qui leur reſtoient à vaincre, & qui devoient faire avorter une partie de leurs entrepriſes, vinſſent d'une Nation de qui leurs ſervices & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoiſſance à pluſieurs titres. Cependant on va s'appercevoir par dégrés qu'ils n'eurent pas de plus dangereux Ennemis que les Hollandois. Keeling, qui a compoſé lui-même l'hiſtoire de ſon Voyage, dont il ne reſte néanmoins que l'abregé dans Purchas, confeſſe qu'avec les vûes ordinaires du Commerce, dans une entrepriſe à laquelle il étoit employé par la Compagnie, il emporta une vive curioſité d'approfondir les intentions de ces nouveaux con-

KEELING. 1607.

Départ de Keeling avec trois Vaisseaux.

currens de l'Angleterre, & de s'opposer à leurs progrès; mais que ses forces ne répondant point à son courage, il ne put executer que le premier de ses deux desseins. Il partit des Dunes le premier d'Avril 1607, avec trois Vaisseaux, le *Dragon*, l'*Hector* & le *Consent*, qui avoient à bord trois cens dix hommes. Il montoit le Dragon avec la qualité d'Amiral. *Hawkins* commandoit l'Hector, & *David Middleton* le Consent. Cette Flotte commença par essuyer divers desastres, qui firent craindre aux trois Capitaines pour le succès d'un Voyage si peu favorisé du Ciel. Elle passa la Ligne au commencement de Juin; mais en arrivant vers le 5[e] degré de latitude du Sud, elle fut forcée par la fureur des vents & des orages, par l'impétuosité des courans, & par la multitude des maladies, de retourner vers le Nord, après avoir perdu de vûe le Consent. L'esperance des Pilotes étoit de gagner l'Isle de Loronha. Ils eurent le malheur de la manquer, sans pouvoir deviner la cause de leur erreur; de sorte que perdant l'esperance de remonter contre le vent, ils se crurent dans la nécessité de reprendre vers l'Angleterre. Keeling se rappella d'avoir lû dans Hackluyt, qu'après une disgrace telle que la sienne, un Vaisseau Anglois avoit pris le parti de se rendre à *Sierra Leona*, pour s'y mettre à couvert. Il se fit apporter ce Livre, où il trouva d'autres exemples qui le confirmerent dans la même idée. Cependant une partie de ses Officiers panchoient pour *Mayo*. Ces deux sentimens furent pesés, avec d'autant plus d'attention que tout le monde reconnoissoit la nécessité de renoncer à pénétrer plus loin vers le Sud. Enfin l'on se détermina pour l'idée de l'Amiral, & tous les Matelots en témoignerent beaucoup de joye.

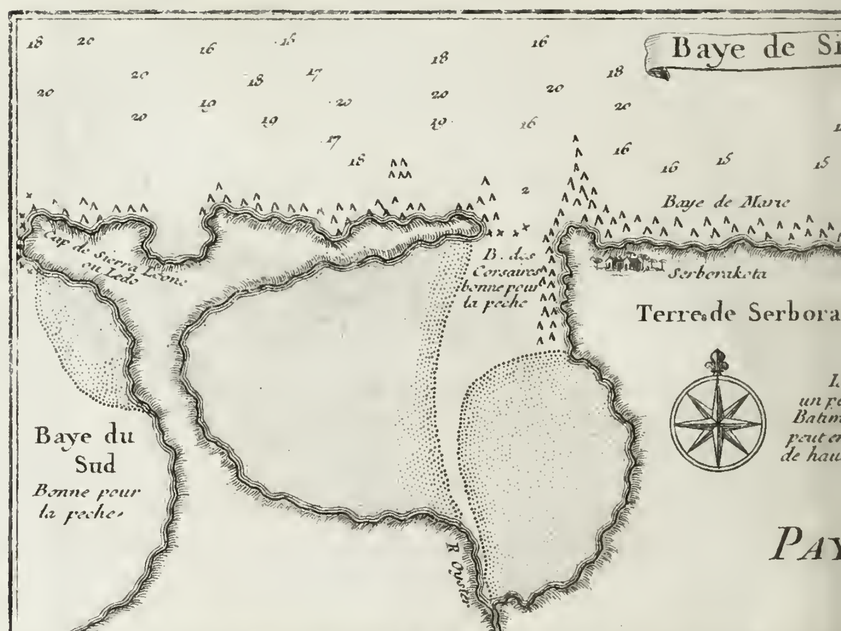
Disgraces de sa Flotte.

Il prend le parti de gagner Sierra Leona.

Le 4 d'Août, on apperçut le matin, sur la surface de l'eau, une grande quantité de fleurs; signe qu'on croit presque certain pour marquer qu'on approche de la terre; &, vers le soir, on trouva un fort bon fond, depuis vingt-deux jusqu'à dix-huit brasses. Cependant on ne découvrit aucune apparence de Côte. Plusieurs Matelots experimentés furent envoyés dans un Esquif à quelque distance de la Flotte, pour observer la qualité des courans. Ils trouverent qu'ils alloient contre le vent, Sud-Est par Est. On porta le jour suivant à l'Est, & à l'Est par Sud, avec la sonde à la main. Elle faisoit trouver depuis trente & vingt jusqu'à dix brasses; mais on passa le jour entier & la nuit suivante sans appercevoir encore la terre. Enfin, vers neuf heures du matin, elle se fit voir, à la distance d'environ dix-huit lieues. C'étoit une sorte de Promontoire, médiocrement élevé, & rond dans sa forme. A midi, les observations firent trouver 7 degrés 56 minutes de latitude. On porta le reste du jour à l'Est, tournant quelquefois un peu au Nord ou au Sud, suivant que la sonde trouvoit plus ou moins de fond; car s'il étoit souvent de dix brasses, presqu'au même moment il diminuoit à sept, ou même à six. On se crut fort proche des bas-fonds & des bancs de *Madeira Bomba*, ou de *Sainte-Anne*. Depuis midi jusqu'au soir, on fit environ quatorze lieues dans cette incertitude. A l'entrée de la nuit, on jetta l'ancre sur vingt brasses de fond au Sud du Promontoire, qu'on reconnut ensuite pour *Illa Verde*. Le Cap de Sierra Leona, qui n'est qu'une pointe assez basse, en est à huit lieues. Il se présente Nord par Est; mais quoiqu'il ne puisse être apperçu de fort loin, les terres, qui sont au-dessus, s'élevent assez pour se faire reconnoître, dans un jour serain, à plus de quinze lieues.

Bancs de Sainte-Anne.

Situation du Cap & des lieux voisins.


Baye de
Cap de Sierra Leone ou Ledo
Baye du Sud
Bonne pour la peche
B. des Corsaires bonne pour la peche
Baye de Marie
Serboraketa
R. Oyster


Veue de l'Entrée de
A. Maison du Capt. Thomas
B. Lieu où les Anglois coupent du bois
C. Lieu de l'aiguade

21





Dheulland Sculp

Vers ſix heures du matin, on ſe remit en mouvement pour gagner la Rade. Le fond fut toujours entre ſeize & dix braſſes, juſqu'à ce qu'on fût au Nord & au Sud du lieu, c'eſt-à-dire, à un mille & demi d'un roc, qui ſe trouve à un mille du Cap, & qui n'eſt pas plus proche d'aucun autre endroit du rivage. On ne trouve là que ſept braſſes; mais l'ancrage ne ceſſe pas d'être excellent; & lorſqu'on a paſſé le roc, on retrouve vingt braſſes, dix-huit, ſeize, douze & dix juſqu'au rivage, quoiqu'au Nord, à la diſtance d'une lieue on apperçoive un banc de ſable, contre lequel la mer vient battre impétueuſement. La pointe de Sierra Leona porte Oueſt-Nord. La partie Septentrionale de la Baye porte Nord-Oueſt; & le banc de ſable, Nord-Nord-Eſt.

Keeling. 1607.

Dans l'après midi, l'Amiral découvrant ſur le rivage quelques hommes qui l'appelloient par des ſignes, y envoya ſa Chaloupe avec deux otages. Elle lui amena quatre Négres, qui lui promirent toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il eſt fort remarquable que toutes les obſervations ſur les variations de l'Eguille depuis le 2e dégré de latitude du Nord juſqu'à ce lieu, furent trouvées fauſſes; car à chaque diſtance qui ſe rapporte à quelque Méridien oriental, il faut ajoûter trente lieues; & de celles qui ont rapport à des Méridiens Oueſt, il faut retrancher le même nombre. En un mot la Flotte, en touchant à la terre, ſe trouva trente lieues plus à l'Oueſt qu'elle ne l'avoit ſuppoſé par les obſervations. L'experience, ajoûte l'Auteur, eſt une regle ſûre; au lieu que les inſtrumens trompent ſouvent les plus habiles.

Obſervations reconnues fauſſes.

Le 7 d'Août, la Chaloupe étant retournée à terre avec deux otages & quelques petits préſens, on vit approcher dans quelques Barques du Pays pluſieurs Négres de meilleure apparence. Les otages Anglois revinrent le ſoir, & préſenterent à l'Amiral de la part du Chef des Négres un petit anneau d'or, qui fut eſtimé ſept ou huit ſchellings. Comme il étoit tard, les Négres qui étoient venus à bord ne voulurent point retourner au rivage, & ne firent pas difficulté de paſſer la nuit au milieu des Anglois, ſans aucune précaution pour leur ſûreté. Le lendemain, on employa tranquillement le jour à chercher l'eau la plus pure, entre pluſieurs ruiſſeaux qui ſe trouverent excellens & d'un accès fort aiſé. Les Négres s'empreſſerent même de prêter leur ſecours aux Matelots Anglois.

On lie commerce avec les Négres.

Le tems devint ſi beau, qu'en attendant qu'on pût ſe fier à ſa durée, l'Amiral ſe fit un amuſement de la pêche au long du rivage. Il eut le ſpectacle d'un grand nombre de femmes, que les Négres y avoient amenées pour voir la Flotte. Mais quoiqu'ils euſſent marqué peu de défiance pour eux-mêmes, leurs allarmes parurent exceſſives lorſqu'ils voyoient quelque femme s'avancer trop vers les Chaloupes. Ils les forçoient bruſquement de ſe retirer, comme s'ils euſſent appréhendé qu'elles ne ſe rendiſſent trop facilement aux ſignes des Matelots. L'Amiral leur fit diſtribuer quelques bagatelles, qu'elles reçurent avec une avidité extrême. Il reçut d'elles en échange une grande quantité de limons, qui doivent être fort communs ſur cette Côte, puiſqu'à marché réglé, on en pouvoit obtenir deux cens pour un petit couteau d'un ſol. Les jours ſuivans devinrent pluvieux juſqu'au 14; ce qui n'empêcha point que la pêche ne fût abondante. On prit dans l'eſpace d'une heure ſix mille *Cavallos*, petit poiſſon, mais d'un excellent goût. L'Amiral acheta, pour

Leurs allarmes pour leurs femmes.

KEELING. 1607.

Havvkins visite l'habitation voisine.

cinq aunes de toiles, une dent d'Elephant qui pesoit soixante-trois livres. Le 15, Hawkins profita d'un court intervalle de beau tems pour descendre à terre avec une escorte convenable, & se rendre à l'habitation la plus voisine. Quelques gens de sa suite affecterent de s'approcher des femmes, sous prétexte de se procurer des limons, mais en effet pour mettre à l'épreuve la jalousie des Négres, ou peut-être pour chercher l'occasion de se réjouir aux dépens des maris. L'inquietude de ce Peuple jaloux fut si visible, que le Capitaine en redoutant des marques plus funestes, défendit à ses gens, sous les plus rigoureuses peines, de faire la moindre caresse aux femmes. Il en retira néanmoins quelque avantage. Les Négres, pour ôter à leurs femmes tout prétexte d'écouter les Anglois, se hâterent d'offrir au Capitaine une grosse provision de limons, qui ne lui auroit couté que la peine de les emporter, s'il n'avoit mieux aimé leur en payer le prix en bagatelles de plusieurs sortes. Il en compta jusqu'à trois mille. Ses observations dans ce petit Voyage ne lui firent pas découvrir plus de quatre ou cinq arpens semés de riz. La surface de la terre est généralement si pierreuse, qu'à peine peut-elle être ouverte avec le fer. Cependant on voit dans l'éloignement une grande abondance de Palmiers, qu'on croiroit plantés en allées régulieres, tant la perspective en est agréable, & qui font juger que le terrain est plus doux à quelque distance du rivage.

Qualités du Pays.

Il se trouvoit tant de Limons sur les deux Vaisseaux, que l'Amiral donna le 16, à tous ses Matelots, une Fête, où le *Pounch* (*a*) fut distribué avec profusion. Comme cette partie de joye se faisoit sur le rivage, les Négres jugeant que la chaleur de la débauche pouvoit exposer leurs femmes à quelque insulte, les tinrent fort resserrées, & s'assemblerent même avec leurs armes à quelque distance de leur habitation. Mais le bon ordre que l'Amiral entretint parmi ses gens rendit cette précaution inutile.

Observations de Jean Rogers sur les Négres de Sierra Leona.

Un des otages qu'il avoit envoyés d'abord aux Négres, & qui se nommoit *Jean Rogers*, s'étoit déterminé volontairement à profiter de l'occasion pour pénétrer dans le Pays. Il revint en bonne santé, le 20, chargé de divers présens qu'il avoit reçus des Sauvages, & fort satisfait de la douceur de leur caractere. Entre plusieurs curiosités, il apportoit à l'Amiral une piece d'or, en forme de croissant, de la valeur à peu près d'un ducat. Il raconta qu'ayant été jusqu'à la principale habitation, qui étoit à huit ou neuf lieues de la mer, il y avoit vû le Chef de la Nation. C'étoit un Souverain sans Cour & sans faste, qui n'étoit distingué de ses Sujets que par la superiorité du rang. Sa Ville paroissoit contenir environ six cens maisons. Le Pays ne manquoit pas de culture; & contre l'usage ordinaire des Négres, les champs étoient entourés d'une sorte de haye. C'étoient les femmes qui prenoient soin d'y planter des racines & d'y semer du riz. Ce travail presque continuel, joint à la chaleur extrême du climat, les rendoit si dégoutantes, qu'il falloit être Matelot pour les trouver aimables, & Négre pour en être jaloux. Rogers ne s'apperçut point qu'elles fissent d'autre usage de leur industrie que pour la préparation des alimens. Elles n'ont aucun art propre à leur sexe, ni aucun exercice qui puisse les occuper. Les hommes vont à la chasse des Elephans,

(*a*) Liqueur Angloise, composée de sucre, d'eau-de-vie & de limons.


Vuë d
La Baye
Maisons d
Idole du



Leona.

Maison du Capitaine
Thomas

& laissent en paix les autres animaux, quoique le nombre en soit fort grand dans leurs montagnes. Ne mangeant point de chair, à la réserve de quelques Poules qu'ils nourrissent dans leurs maisons & dans leurs jardins, ils ne tuent les bêtes sauvages qu'autant qu'ils ont besoin de peaux pour revêtir leurs cabanes dans certaines saisons, & pour se couvrir le corps vers la ceinture. Ceux qui habitent le rivage joignent à leurs racines l'usage du poisson; mais leur adresse est si bornée pour le prendre, que ce mêts ne leur est pas fort ordinaire. Rogers ne put découvrir s'ils avoient quelques traces de Religion; car en leur voyant lever souvent les yeux vers le Soleil, il est difficile de juger si c'est pour lui rendre un culte, ou pour en tirer les pronostics ordinaires du tems. L'or n'est pas assez commun parmi eux pour faire supposer qu'ils en connoissent des mines, ou que leurs rivieres en charient beaucoup. Cependant la petite piéce que Rogers avoit rapportée, & qu'il avoit obtenue de leur Chef pour un couteau, fit regretter à l'Amiral de n'avoir point d'Interpréte qui pût lui procurer plus de lumieres.

Keeling. 1607.

Le 7 de Septembre, huit Chasseurs Anglois entreprirent de tuer quelques Elephans. Ils en virent plusieurs, dont ils ne purent s'approcher. Ce ne fut que vers le soir qu'ils en surprirent deux à la portée du fusil. Ils convinrent de tirer tous sur le plus proche; & tous se flaterent de l'avoir blessé. Mais la nuit, qui commençoit à devenir obscure, les obligea d'abandonner leur proye. Keeling ne rend point d'autre compte de ce qui l'occupa sur cette Côte jusqu'au 14 de Décembre; ce qui fait soupçonner à Purchas qu'il tira du commerce des Sauvages quelque profit qu'il affecta de cacher. En effet, il paroît peu naturel qu'il eût passé près de trois mois dans l'oisiveté avec une Nation qui connoissoit l'or & les dents d'Elephans. Cependant il finit par une remarque qui semble détruire ce soupçon. Après avoir admiré lui-même que les Négres de Sierra Leona fussent si mal pourvûs d'or & d'yvoire, il en rejette la cause sur leur indolence naturelle, qui les borne à vivre grossierement de leurs racines, & qui va jusqu'à leur faire négliger la chasse d'une infinité d'animaux qui viennent souvent ruiner leurs jardins. On pourroit s'imaginer que la paresse est un vice contagieux dans ce Pays, lorsqu'on lui voit confesser qu'il se proposa souvent d'observer la latitude de la Rade, & qu'il partit sans l'avoir executé. Son Pilote prit néanmoins cette peine, & trouva qu'elle est à 18 degrés 36 minutes du Nord. Il vérifia aussi que la variation est d'un degré 50 minutes à l'Est.

Chasse d'éléphans.

Keeling est soupçonné d'avoir caché ses profits.

Latitude de Sierra Leona.

L'Auteur se transporte, sans autre liaison, à la vûe de la Baye de Saldanna, où il arriva le 17 de Décembre. Son dessein étoit de porter Est-Sud-Est, & Sud-Est par Est, pour doubler le Cap. Mais tous ses gens, sains & malades, demanderent si ardemment de relâcher dans la Baye, qu'il se rendit à leurs instances. Ils passerent entre la petite Isle des Pengouins & le rivage, qui n'en est qu'à sept milles. Ayant jetté l'ancre au fond de la Baye, l'Amiral permit à ses gens de descendre à terre. Ils furent reçus avec beaucoup de caresses par quantité de Négres, qui reconnurent deux Matelots. Le premier objet qui frappa les Anglois fut une inscription dans leur Langue, qu'ils apperçurent sur un roc. Elle portoit que Middleton, Capitaine du Consent, étoit entré dans la Baye le 24 de Juillet 1607. Cette heureuse rencontre les délivra de l'inquiétude où ils étoient depuis long-tems pour ce

Les Anglois relâchent à Saldanna.

Inscription qu'ils y trouvent.

KEELING. 1608.

Vaiſſeau. Ils acheterent dès le premier jour cent deux Moutons, douze Bœufs & trois Veaux. Ce trafic continua ſi heureuſement pendant pluſieurs jours, que les deux Bâtimens n'eurent rien à deſirer pour leur proviſion.

Ils remettent à la voile. Malheurs qu'ils eſſuient.

Ils remirent à la voile, le premier de Janvier 1608, avec un tems ſi favorable, qu'ils n'avoient aucune défiance des deux malheurs qui les menaçoient. Le premier fut une voye d'eau qui ſe fit à l'Hector, & dont on ne s'apperçut que le 19, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit déja fort difficile d'y remedier. L'humidité avoit gagné juſqu'aux ballots de draps, dont la plûpart furent endommagés. L'embarras fut extrême, ſoit à vuider le Vaiſſeau, ſoit à faire ſecher les draps. Enſuite, lorſqu'on ſe crut en repos après une occupation ſi fatiguante, on tomba dans d'autres inquiétudes, en découvrant la terre à douze lieues de diſtance au Nord-Nord-Oueſt. L'Amiral fut moins ſurpris que les autres, parce qu'il connoiſſoit la force imperceptible des courans.

Erreur cauſée par les courans.

Cependant comme on ſe trouvoit au 34e degré de latitude, il eut peine à comprendre que la terre pût être ſi voiſine; &, ſuivant ſes propres calculs, il conclut que l'erreur devoit être au moins de cent lieues. Le 17 de Février, on découvrit encore la terre, à ſept ou huit lieues; &, vers le ſoir, on ſe trouva près de deux petites Iſles, que la nuit empêcha de reconnoître; d'autant plus qu'avec le deſſein de jetter l'ancre, on ne trouva point de fond à deux mille du rivage. Le lendemain les obſervations ne purent ſe faire avec exactitude, parce qu'il étoit arrivé quelque deſordre aux inſtrumens. On s'approcha d'une autre Iſle qui n'eſt qu'à trois lieues des deux premieres, en laiſſant celles-ci au Sud. Le Pilote de l'Amiral reconnut la Baye de S. Auguſtin.

Baye de Saint-Auguſtin.

On prit la réſolution d'y relâcher. La Baye ſe préſenta ſi favorablement que les deux Vaiſſeaux y entrerent à pleines voiles. On mouilla contre le rivage du Sud, ſur un fond de dix-ſept braſſes. *Hawkins* fut chargé par l'Amiral, qui ſe trouvoit indiſpoſé, de deſcendre à terre avec les deux Chaloupes bien armées. Il revint à bord le ſoir, ſans avoir rencontré un ſeul Habitant; mais il avoit remarqué un grand nombre de traces qui lui avoient paru fort fraîches; & trouvant une petite Barque abandonnée, il y avoit laiſſé des grains de verre & quelques petits couteaux. Ce rapport donna peu d'eſperance à l'Amiral de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Cependant quelques Matelots qu'il avoit envoyés d'un autre côté à la pêche, dans un Eſquif, l'aſſurerent qu'en s'approchant du rivage ils y avoient vû de grands os de Bêtes, auſquels il reſtoit encore de la chair.

Sauvages de cette Baye.

Le 21, on apperçut quatre Sauvages, qui ne marquerent aucun effroi en voyant approcher d'eux une Chaloupe. L'Amiral leur envoya divers petits préſens, qui acheverent de les rendre ſi familiers, qu'ils promirent auſſi-tôt, par des ſignes, d'amener au rivage beaucoup de beſtiaux. Cependant il en parut quantité d'autres qui n'amenerent rien. L'Amiral, impatient, deſcendit lui-même avec un cortege aſſez nombreux pour n'avoir rien à redouter. Les Sauvages prirent la fuite à la vûe des armes. On les ſuivit, mais ſans marquer trop d'ardeur à les pourſuivre. Un Anglois, qui eut la hardieſſe de s'avancer ſeul près d'un petit Bois, y découvrit douze ou quinze de ces Barbares avec environ le même nombre de Veaux & de Chevres. Ils étoient armés d'arcs & de fleches; mais voyant qu'on ne paroiſſoit pas diſpoſé à les attaquer, il s'en détacha deux qui vinrent au-devant de l'Amiral, chacun avec l'animal qu'il avoit amené. Ils étoient bien

bien faits & robustes. Quoiqu'ils eussent le corps ceint d'une peau, ils apportoient peu de soin à cacher leur nudité. L'un menoit un veau & l'autre un mouton. L'Amiral tira quelques schellings de sa poche, & leur présenta de l'autre main plusieurs petits couteaux, pour leur laisser le choix de ces deux payemens. Ils entendirent ce langage muet. Après avoir balancé quelques momens, ils prirent tous deux un schelling & un couteau, qu'on leur abandonna volontiers. A peine furent-ils retournés au Bois, que leurs Compagnons en sortirent avec ardeur, & vinrent offrir leur marchandise pour le même prix.

KEELING. 1608.

Commerce des Anglois avec eux.

L'Amiral fort satisfait de cette ouverture, & des apparences de douceur qu'il avoit remarquées dans les Sauvages, résolut d'attendre sans empressement qu'ils continuassent de lui apporter des provisions. Il se fit conduire dans sa Chaloupe au long du rivage, pour observer le fond de la Baye. La différence des flots lui fit bientôt juger qu'il y entroit quelque riviere. Il continua d'avancer jusqu'à l'embouchure, qui n'a pas plus d'un mille de largeur, & comptant d'y trouver bientôt l'eau douce, il la remonta l'espace d'environ deux lieues. Son escorte le rassuroit contre toutes sortes d'accidens. Il fut satisfait de l'eau, qui se ressentoit de la mer dans toute cette étendue; mais ayant vû plusieurs troupeaux de trente & de cinquante moutons, qui paissoient tranquillement sur le panchant d'une colline, il ne douta pas que dans le voisinage il n'y eût quelque source d'eau vive. Quelques-uns de ses gens, qu'il fit descendre, rencontrerent plusieurs Sauvages, qui leur vendirent trois moutons, pour autant de schellings, mais qui s'obstinerent à s'éloigner avec leurs troupeaux lorsqu'ils eurent apperçu la Chaloupe. L'Amiral descendit lui-même & s'efforça en vain de les rappeller par ses signes. Il fut encore étonné d'apprendre de ses gens que non-seulement les Barbares avoient préferé des schellings à tout autre prix, mais qu'ils n'eussent voulu donner leurs moutons que pour de l'argent. En jettant les yeux sur les Prairies qui étoient entre la riviere & les collines, il apperçut un gros ruisseau vers lequel il s'avança au travers d'un terrain fort humide, & dont il trouva l'eau extrémement fraîche. Cette découverte lui causa beaucoup de joye. Il remonta jusqu'au ruisseau avec la Chaloupe, & sa satisfaction fut encore plus vive lorsqu'il se fût assuré, avec la sonde, que ses deux Bâtimens pouvoient s'avancer jusqu'au même lieu pour faire immédiatement leur provision d'eau.

L'Amiral découvre une Riviere dans la Baye.

Sauvages qui aiment l'argent.

En retournant vers la Baye, ses gens tuerent, à coups de fusils, un *Alligator*, espece de Crocodile qu'ils virent marcher fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de coups, les mouvemens convulsifs qui lui restoient encore, étoient capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long, & sa gueule étoit si large qu'il ne parut point surprenant qu'elle pût engloutir un homme. Keeling fit transporter ce monstre jusqu'à son Vaisseau, pour en donner le spectacle à tous ses gens. On l'ouvrit. L'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne le fût pas moins à la vûe, les plus hardis Matelots n'oserenr en goûter.

Alligator, espéce de crocodile.

Le 24, Keeling fit remonter la Riviere à ses deux Bâtimens, pour faire leur provision d'eau. Les Sauvages, qui observoient sans doute tous ses mouvemens, eurent soin d'éloigner leurs troupeaux des lieux voisins; ce qui n'empêcha

KEELING. 1608.

point qu'il ne s'en présentât quelques-uns avec des moutons & des chévres. Les Anglois trouverent leurs moutons d'un meilleur goût que ceux de la Baye de Saldanna, quoique la figure en soit assez difforme ; car ils ont sur le dos une masse de chair comme les chameaux, avec la seule différence qu'elle est plus avancée vers le col. Dans la familiarité qui augmentoit de jour en jour avec les Sauvages, on s'apperçut que leur Nation est circoncise. Mais Keeling n'ajoute rien qui puisse expliquer une observation si étrange. Il en fait une autre sur les araignées du Pays, qui sans avoir rien d'extraordinaire en elles-mêmes, font des toiles beaucoup plus luisantes que les nôtres, & d'un tissu si fort & si mouelleux qu'il ne doute point qu'elles ne puissent être filées comme la soye.

Sauvages circoncis.

Toile d'araignées qui peut être filée.

Le 25 il s'éleva du Nord-Ouest un orage si violent, que le Vaisseau de Hawkins fut enlevé de dessus ses ancres, & perdit la plus grosse. Le danger étoit d'autant plus redoutable, que le rivage, dans la plus grande partie de la Baye est bordé d'une chaîne de rocs, entre lesquels & la terre, on trouve continuellement deux brasses d'eau. Le poisson y entre en abondance ; & comme il est facile d'y employer les filets, on en prenoit tous les jours une quantité prodigieuse. Cette espéce de digue est aussi fort avantageuse pour les Chaloupes & les autres petits Bâtimens, qui y demeurent fort à couvert, tandis qu'on descend au rivage. Mais rien n'est si dangereux pour les grands Vaisseaux qui sont poussés par le vent, ou qui s'approchent de la terre sans précaution.

On quitta la Baye le 28. Malgré les secours que la Flotte s'y étoit procurés, Keeling regarde cette Rade comme un lieu où la nécessité seule doit faire chercher des rafraîchissemens. Outre que les Naturels ne veulent de commerce que pour de l'argent, & que les bestiaux n'y sont point en fort grande abondance, l'eau y est trop profonde, le rivage dangereux, & le fond si dur qu'à la moindre agitation il coupe les cables.

Qualités de la Baye de Saint Augustin.

Le 12 de Mars, vers le 15e degré cinquante minutes de latitude, la sonde ne trouva point de fond à quatre-vingt-dix brasses, quoique deux heures auparavant on l'eût trouvée à dix-sept & à seize brasses. Dans l'après midi, on trouva depuis vingt-quatre jusqu'à dix-neuf. Ensuite, vers le soir, on fut effraié de se voir sur neuf & huit brasses ; lieu fort dangereux, sans doute, si l'on s'y trouvoit engagé pendant la nuit. Avec le secours d'un vent frais, on gagna un peu vers le Nord, & l'on se trouva le lendemain à quinze degrés quarante-cinq minutes. Un calme incommode fit perdre la moitié du jour. Il fut suivi d'un vent impétueux, qui jetta les deux Vaisseaux si loin vers le Sud, qu'à l'entrée de la nuit, ils se virent à trois lieues de la terre. Le 14, on ne se retrouva qu'à quinze degrés quarante-deux minutes ; de sorte qu'on étoit avancé de trois lieues au Nord, tandis que par les calculs on croyoit l'être au moins de quinze au Nord-Nord-Est. L'Auteur conclut que les courans sont fort rapides, & portent au Sud plus qu'au Sud-Ouest.

Passage dangereux.

Embarras causés par les courans.

Le jour suivant, il fut impossible de découvrir la terre, quoiqu'on fût certain de n'en être qu'à neuf ou dix lieues. L'Amiral embarrassé de la force des courans, cherchoit par quels moyens il pourroit s'en dégager. En s'éloignant de la terre, il craignoit des dangers presque inévitables vers l'Isle de *Nueva*. D'un autre côté, il ne se croyoit point en sûreté si près des Côtes. Le

17, se trouvant à quatorze degrés cinquante-sept minutes de latitude, il jugea par les calculs, que les courans étoient diminués. Entre plusieurs opinions de ses gens sur ces vicissitudes, celle de son Pilote fut toujours qu'elles devoient être attribuées aux différences de la Lune; & pour preuve décisive, il prétendoit avoir remarqué que la grande force des courans se faisoit sentir quelques jours après & devant la pleine Lune. Mais l'Amiral demeura persuadé que la source de ces mouvemens irreguliers, vient de la profonde Baye qui est entre le Cap Corientes & Mozambique, & debite là-dessus une doctrine, dont le détail seroit peu convenable à cet ouvrage. Cependant il en tire une conclusion que je dois rapporter, parce qu'il en vante beaucoup l'utilité. C'est que pour éviter les courans dans une course telle que la sienne, il faut bien se garder de s'approcher de la terre avant que d'avoir gagné la pointe de Mozambique.

KEELING. 1608.

Opinions sur les courans qui retardent la Flote Angloise.

L'Auteur se transporte avec autant de vitesse dans sa course, qu'on a pû trouver d'obscurité dans ses derniers recits, jusqu'à *Delisa* ou *Delischa*, Rade au Nord de Socotra, où il prit le parti d'attendre la *Mousson*, pour entrer dans la Mer de l'Inde. Là, sans rendre aucun compte de sa navigation, il raconte deux ou trois faits qu'il apprit des Mores. Depuis quelques années, dit-il, on avoit trouvé sur les Côtes de Mombassa, de Magadoxa, de Pata & de Brava, de prodigieuses masses d'ambre gris, dont quelques-unes pesoient jusqu'à vingt quintaux, & si grosses enfin, qu'une seule pouvoit cacher plusieurs hommes. Les Mores l'assurerent qu'ayant fait plusieurs voyages aux Isles de Comore pour acheter des Esclaves, ils avoient trouvé les Habitans de ces Isles rusés & perfides; que cinquante de leurs gens y avoient été massacrés par surprise, & que la crainte du même sort leur avoit fait tourner leur commerce vers d'autres lieux. Enfin ils dirent à Keeling qu'ils avoient vû à Pemba huit Hollandois, qui y étoient depuis trois ou quatre ans, & deux desquels avoient embrassé le Mahometisme.

Rade de Delisa.

Etranges masses d'ambre gris.

La Mousson des vents du Sud commence ordinairement le premier de Mai, & dure cent jours. Les vents les plus impetueux se déchaînent pendant les mois de Juin & de Juillet. Ils commencent à devenir moins violens le 10 d'Août; & ceux du Nord, qui viennent immédiatement après, & qui amménent beaucoup de pluies, regnent ensuite trois ou quatre mois. C'est dans ce tems qu'on fait l'*aloes*, qui n'est que le jus du *semper vivens*, qu'on fait congeler dans des peaux de bouc.

Tems de la Mousson du Sud.

Le 23 de Mai, Keeling envoya sa Chaloupe au rivage, pour y faire payer une grande quantité d'aloes, dont il avoit déja fait le prix. Il en prit mille huit cent trente-trois livres qu'il paya fidélement: ce qui n'empêcha point le Chef des Mores de lui faire demander en emprunt cinq cens piéces de huit, qu'il refusa de lui prêter: mais pour adoucir ce refus, il lui fit présent de quelques armes, d'une fort belle étoffe & d'un couteau. Ensuite il prit encore cinq cens soixante-quinze livres d'aloes, qui lui couterent cent quinze dollars.

Fabrique de l'Aloes.

Il apprit le 24 que les vents avoient commencé le dernier d'Avril, & que tous les ans ils viennent plus tard d'onze jours; de sorte que dans l'espace de trente trois ans, leur commencement se retrouve au même jour du même mois; que comme la Mousson de l'Ouest vient des vents du Sud, cel-

Diverses informations de l'Amiral Anglois.

KEELING. 1608.

le de l'Eſt vient des vents du Nord ; qu'il n'y a que deux Mouſſons dans toute l'année ; que dans celle où ſe trouvoit l'Auteur, la Mouſſon de l'Eſt devoit commencer le 13 d'Octobre, & durer juſqu'au mois d'Avril, pendant lequel le tems eſt ordinairement aſſez beau juſqu'à la Mouſſon de Mai ; que le *Neuruz*, c'eſt-à-dire, le nouvel an du Pays commence le premier jour de la Mouſſon de l'Eſt : qu'après le vingt-cinq de Septembre, on ne peut plus naviguer de la Mer Rouge à l'Eſt ; que *Chaul*, *Dabul*, & *Danda Rajipari*, ſont des Ports ſûrs & commodes, & des Villes d'un commerce fort riche ſur la Côte de l'Inde ; qu'à *Saada*, *Ilbuk*, *Anzaame* & *Mutu*, quatre des Iſles Comores, il ſe trouve continuellement du riz en abondance, & que les Habitans y ſont d'un caractere plus humain que dans les autres Iſles ; mais qu'à *Jugherjiſi* & *Malale*, deux autres des mêmes Iſles, le riz eſt rare, & le Peuple perfide ; que dans l'une des deux dernieres, un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine ſe nommoit Lancaſter, avoit été fort maltraité quinze ans auparavant.

Keeling apprit encore que le jour auquel on lui faiſoit tous ces recits, c'eſt-à-dire, le 26 de Mai, étoit le deux cens vingt-quatriéme jour de l'année du Pays ; qu'il n'y a point de pluie ſur la Côte d'Arabie juſqu'au dix-ſeptiéme jour de cette Mouſſon ; que le trois cens-cinquiéme jour de l'année du Pays, étoit le meilleur pour faire voile de là vers *Surat*, & que ce voyage ne prenoit que dix ou douze jours ; que *Burrum*, *Makella* & *Kaſſan*, ſont de bons Ports pour les deux Mouſſons, ſur la Côte d'Arabie, mais de peu d'utilité pour le commerce ; que *Schael* ou *Schaer* n'a ni Port, ni Rade, où l'on puiſſe ſe retirer, mais qu'on y trouve du fer & du plomb ; qu'on en fait venir par terre ces marchandiſes à Kaſſan, & que la diſtance n'eſt que d'une journée de chemin ; que pendant les deux Mouſſons, la Mer eſt extrémement agitée ſur la Côte d'Arabie, & que les courans ſuivent le vent ; qu'il n'y a point de ſûreté contre la Mouſon de l'Oueſt à l'entrée de Surate, parce que le fond eſt fort mauvais pour l'ancrage, & que les marées y ſont ſi violentes, qu'elles ſont capables ſeules de renverſer les Vaiſſeaux.

Rade de Deliſcha.

La Rade de Deliſcha, où Keeling étoit depuis ſi long-tems, eſt un excellent azile contre la Mouſſon de l'Oueſt ; mais ce qui paroît fort étrange, c'eſt qu'à deux milles de-là, au Levant comme à l'Oueſt, le vent ſouffle avec tant de violence, qu'il n'y a point de Vaiſſeau qui s'y puiſſe arrêter. On n'en apporte point d'autre raiſon que la diſtance des hautes montagnes, & le large intervalle de terres baſſes qui ſont entr'elles & la Mer.

Keeling ſe remet en mer.

Keeling remit à la voile le 24 de Juin. Il apperçut le 23 de Juillet une Iſle eſcarpée dont il lui parut fort difficile d'approcher. Cependant il en auroit cherché les moyens, dans les beſoins preſſans qu'il commençoit à ſentir, s'il n'en eut apperçû deux autres au Nord, & une plus grande au Sud, à quatre degrés deux minutes de latitude. Il prit le parti de relâcher dans celle-ci, après avoir obſervé qu'entre ces Iſles, qui ne ſont éloignées l'une de l'autre que de dix lieues, il y a un grand banc de ſable qui rend le paſſage fort dangereux. La Rade où ſes deux Vaiſſeaux entrerent, eſt aſſez ſûre contre toutes ſortes de vents ; mais le fond, qui n'eſt que de petites pierres de différente forme, eſt dangereux pour les cables. La Flotte trouva de l'eau & quelques meſures de riz, qui étoient fort éloignées de ſuffire pour ſa pro-

vision. L'année avoit été si mauvaise, que loin de chercher à se defaire de leur riz & de leurs denrées, les Habitans s'efforçoient de les cacher. Le 26, étant presqu'à la même distance de Priaman & de Tekoa, à deux ou trois lieues du rivage, on découvrit un banc de sable entre les deux Vaisseaux & la Côte. En s'approchant au Nord-Est par Est de la Rade de Priaman, on eut presque toujours quarante cinq brasses d'eau jusqu'à deux lieues & demie du rivage. A quatre lieues de la même Rade, il y a une Isle au Nord-Est; & plus proche on en trouve trois autres, Sud-Sud-Est & Nord-Nord-Ouest, qui ne sont éloignées entre elles que d'un mille.

KEELING. 1608.

La Flotte entra l'après-midi dans la Rade de Priaman, & salua la Ville de cinq coups de canon. Aussi-tôt le Gouverneur envoya un chevreau à l'Amiral, qui paya cette galanterie par un présent de trois aunes de drap, d'une piéce de calico bleu, d'un mousquet, & de deux épées. Il donna aussi une piéce de calico bleu, au Messager, qui parloit fort bien la langue Portugaise. Il arriva le même jour un Bâtiment d'Achin, dont le Capitaine eut avec Keeling une longue conversation en Arabe; & les Anglois formerent sur ses recits des esperances fort avantageuses pour leur commerce.

Arrivée de la Flotte à Priaman.

Keeling ne tarda point à descendre au rivage. S'étant fait conduire au Palais du Gouverneur, il proposa de regler d'abord le prix du poivre. On lui donna soixante Commissaires, avec lesquels il eut de longues discussions avant que de pouvoir s'accorder. La principale regardoit le poids des marchandises; Keeling demandant qu'on lui laissât la liberté de les faire peser dans chaque lieu de l'Isle, où l'occasion se présenteroit de les acheter, & les autres voulant qu'elles fussent pesées dans la Ville. D'ailleurs ils en demandoient un prix exorbitant. Ce n'étoit pas moins que cinquante dollars pour chaque bahar; tandis que le Capitaine d'Achin avoit conseillé aux Anglois de n'en offrir que seize. Mais ils conçurent bien-tôt, que ce Capitaine qui étoit lui-même un Marchand, n'avoit pensé qu'à les tromper à son avantage; parce qu'il esperoit enlever la plus grande partie du poivre avant que les Anglois fussent d'accord avec le Gouverneur, & les reduire ensuite à l'acheter de lui au prix qu'il y voudroit mettre. Après quelques debats on convint de vingt-deux dollars & demi par bahar, sans y comprendre le droit royal de six pour cent. Keeling se vit comme forcé de payer deux autres droits, ou plutôt deux exactions, dont il ne reconnoissoit point la justice; l'un de cent soixante dollars, & l'autre à peu près de la même somme. Cette convention fut couchée par écrit & signée respectivement par les Commissaires.

Réglemens de commerce avec les Commissaires Indiens.

La Ville & le territoire de Priaman ne produisent pas chaque année plus de cinq cens bahars de poivre; mais en y joignant les productions des Cantons voisins, tels que *Passaman*, *Tekoa*, *Parouse*, & les montagnes qui sont au dessus de la Ville, toute la quantité peut monter à deux mille cinq cens bahars, qui suffisent pour la cargaison de deux Vaisseaux. On les achete à fort bon marché, quand on laisse pendant toute l'année dans la Ville des Facteurs qui sçachent saisir les occasions. Mais le tems de la moisson est au mois d'Août & de Novembre; & si l'on n'a pas pris des précautions avant cette saison, les Vaisseaux d'Achin & de Java ne manquent guères alors de venir enlever tout ce qui se trouve à vendre. Ceux de Guzarate sont exclus de ce commerce par un ordre exprès du Roi d'Achin. Keeling conclut qu'un

Production annuelle de Priaman.

KEELING. 1608.

Disposition d'un commerce avantageux.

Bâtiment peut toucher dans une année à Surate, où il achete des calicos & d'autres étoffes, passer ensuite à Priaman pour y laisser des Facteurs, & jetter ainsi les fondemens d'un commerce fort avantageux pour l'année suivante. Mais il ne voit pas, dit-il, comment un Vaisseau pourroit toucher à Cambaye & se rendre assez tôt à Priaman dans la même année. D'ailleurs, si l'on ne veut rien donner au hazard, il est à propos, pour la sûreté du commerce, de se procurer des lettres de permission du Roi d'Achin.

On offre à Keeling de le rendre maître de Priaman.

Tandis que la Flotte Angloise étoit tranquillement à l'ancre, il vint à bord un More qui parloit fort bien le Portugais, & qui demanda un entretien secret à l'Amiral. Après des préludes fort recherchés, il lui dit qu'il étoit envoyé par la Veuve du dernier Gouverneur de Priaman, femme riche & puissante, qui offroit aux Anglois des secours assurés pour se rendre maîtres de la Ville, à condition qu'elle demeureroit maîtresse absolue de la moitié de leur conquête. Cette proposition ne séduisit point l'Amiral. Il ne s'étoit pas proposé de prendre des Villes aux Indes; & connoissant d'ailleurs les artifices des Mores, il ne douta point qu'une offre de cette nature ne fût le voile de quelque perfidie. Sa réponse fut un refus sans exception. Cependant il lui resta quelque curiosité de voir la Dame Indienne, autant peut-être pour vérifier le discours du More, que pour connoître une femme d'un caractere si hardi. Il proposa au More de lui menager cette faveur. Les mesures furent prises pour la nuit suivante; car malgré la liberté que les Veuves Indiennes ont de disposer d'elles-mêmes, Keeling ne vouloit pas risquer de faire naître des soupçons par sa visite. Le More fut fidéle à le venir prendre dans une petite barque, au commencement de l'obscurité. Il n'étoit conduit que par deux Matelots, & l'Amiral ne se fit accompagner aussi que de deux de ses gens. Ils aborderent au rivage avec beaucoup de précautions. Ils traverserent de même une partie de la Ville, jusqu'à la maison de l'ancienne Gouvernante, qui donnoit du côté des montagnes. Keeling s'apperçut aisément qu'il étoit attendu, & qu'on observoit le mistere, comme il l'avoit recommandé au More. Il fut introduit par un seul Esclave, dans un appartement dont il nous a dérobé la description; mais il le représente en géneral fort riche & fort galant. Il y trouva la Dame Indienne, qui étoit seule à l'attendre. Le More demeura pour servir d'interpréte. A juger de l'âge par les traits, Keeling s'imagina que cette femme n'avoit pas moins de quarante ans. Cependant elle avoit encore de la fraîcheur & de la beauté. Ses premiers discours tomberent sur le projet de son ambition; car le More persuadé que le refus de l'Amiral n'étoit venu que de ses défiances, l'avoit entretenue dans les mêmes idées, & l'avoit même assurée qu'une visite nocturne ne pouvoit s'expliquer autrement. Aussi parut-il fort étonné d'entendre tenir à Keeling le même langage que sur le Vaisseau; & par les raisons qu'il apporta pour le faire changer de sentiment, il lui donna lieu de juger que c'étoit lui-même qui avoit inspiré à la Gouvernante le projet dont elle s'étoit remplie.

Caractere singulier d'une Dame Indienne, & visite que l'Amiral lui rend.

Il refuse d'entrer dans les vûes qu'on lui propose.

L'Amiral se défendit par des objections si fortes, qu'on ne put le soupçonner de mauvaise foi. Il offrit d'ailleurs de si bonne grace son bien & ses services, que la Gouvernante prenant du goût pour sa personne, lui fit servir ce que le Pays a de plus délicieux. Une partie de la nuit se passa dans cette

fête; & lorsqu'il parut penser à son retour, il fut pressé de demeurer quelques jours dans un lieu où sa présence étoit agréable. Il s'en excusa par la nécessité de paroître le lendemain aux yeux de ses gens; mais il promit volontiers de renouveller quelquefois sa visite. Comme les Marchands Anglois s'arrêtent peu à la description de leurs plaisirs, il ne nous apprend point si ce commerce tourna en galanterie; mais ayant continué de voir la Gouvernante avec les mêmes précautions, il sçut d'elle les moyens qu'elle avoit eu dessein d'employer pour lui assurer la conquête de Priaman. Elle étoit proche parente de la Maison Royale d'Achin; & dans la guerre que les deux Princes, fils du vieux Roi, s'étoient déclarés mutuellement pour la succession de leur pere, elle avoit embrassé avec son mari, les intérêts de l'aîné, qui avoit enfin remporté l'avantage. Ce service étoit demeuré non-seulement sans recompense, mais si peu consideré, qu'après la mort de son mari elle n'avoit pû obtenir le Gouvernement de Priaman pour un Seigneur de la Cour qu'elle s'étoit proposé d'épouser à cette condition. Elle avoit amassé de grands biens, & son crédit parmi les Habitans l'emportoit encore sur celui du nouveau Gouverneur. Elle ne doutoit pas que les plus puissans n'entrassent tout d'un coup dans sa vengeance, d'autant plus que son mari avoit eu besoin de beaucoup d'adresse & d'efforts pour les attacher au parti du jeune Roi, & que leur panchant s'étoit toujours déclaré pour le Prince son frere. En effet, on a vû dans une autre Relation que l'aîné s'étoit rendu odieux par sa cruauté. La Gouvernante comptoit qu'il ne lui seroit pas moins facile de gagner les petits par ses liberalités; & le secours qu'elle vouloit obtenir des Anglois en leur cedant une partie de la Ville, étoit moins pour s'en mettre en possession que pour s'y soutenir ensuite contre le Roi d'Achin. Elle se promettoit aussi que le frere de ce Prince, quoiqu'alors chassé de son partage & banni de l'Isle de Sumatra, reparoîtroit au premier bruit de son entreprise, & viendroit se joindre à elle pour faire revivre ses droits. Enfin ce grand projet, dont elle paroissoit craindre peu de devenir la victime, l'occupoit si vivement qu'elle y ramenoit sans cesse l'Amiral, jusqu'à lui offrir à la fin de se soumettre entiérement aux Anglois. Il fut obligé, pour se délivrer de ses instances, de lui promettre son secours, s'il trouvoit à Bantam quelques Anglois qui voulussent l'écouter, & se joindre à lui pour augmenter ses forces. Cette promesse la satisfit, mais elle souhaita que le More fît le voyage de Bantam avec la Flotte Angloise, dans la seule vûe de faire souvenir Keeling de son engagement. Il lui auroit été difficile de trouver un prétexte pour s'en défendre, si de justes frayeurs ne l'eussent sauvé de cet embarras. Quelque soin qu'il eut apporté à cacher son commerce avec la Dame Indienne, il fut observé par les Espions du Gouverneur. Cette femme s'étoit rendue suspecte par des plaintes & par d'autres marques de mécontentement. Le Gouverneur, qui se regardoit comme le principal objet de sa haine, prit de fort mauvaises impressions de ce commerce nocturne. Il témoigna ses allarmes à l'Amiral, en lui faisant un portrait désavantageux de l'ancienne Gouvernante. Il le menaça même d'en informer le Roi, dont il ne répondoit pas que le ressentiment ne retombât sur tous les Vaisseaux qui paroîtroient dans ses Ports.

Moyens qu'on veut employer pour lui livrer Priaman.

Embarras où tombe l'Amiral Anglois.

Keeling ne balança point à faire entendre que la galanterie avoit eu plus de part à ses visites que la politique. Mais, sans se payer de cette réponse,

KEELING. 1608.

le Gouverneur qui avoit fait arrêter son Guide, le fit amener sur le champ, dans l'esperance que ce malheureux confesseroit ce qu'il pouvoit s'imaginer que l'Amiral avoit déja déclaré. Keeling, qui comprit le dessein du Gouverneur, commençoit à ressentir des inquiétudes sérieuses, & se reprochoit amérement son imprudence. Mais le More, accoutumé à l'artifice, entrevit tout d'un coup, à son embarras, qu'il ne lui étoit rien échappé. Il se vanta du moins de cette pénétration lorsqu'il fut délivré du péril. Toutes les menaces du Gouverneur n'ayant pû l'ébranler, Keeling prit à son tour le ton du reproche pour faire honte au Gouverneur de ses soupçons, & l'accuser même d'avoir violé par son emportement un article de la capitulation.

Pénetration des Mores dans leurs *artifices.*

Cependant il jugea qu'ayant fini sa cargaison, rien ne devoit l'arrêter plus long-tems dans la Rade. Il en partit le 18 de Septembre, après y avoir passé près de deux mois. Le lendemain à midi, se trouvant à dix lieues Ouest-Nord-Ouest, de la pointe qui est au Sud de Priaman, il porta vers l'Est d'*Ilha de Tristezza.* Le 20, à la pointe du jour il tomba à l'extrémité de cette Isle, & ne put l'éviter qu'en prenant à l'Est-Sud-Est. Il vit, les jours suivans, plusieurs petites Isles, qui sont aux environs de Sumatra; & plus loin à l'Ouest une autre Isle beaucoup plus grande. Il remarque qu'on ne peut naviguer avec trop de précautions sur cette Côte, parce que la plûpart de ces Isles ne sont point marquées sur les Cartes.

Dangers entre Sumatra & Java.

Le 1 d'Octobre, à 5 degrés 30 minutes de latitude, en continuant sa navigation au long de la terre, quoiqu'à dix ou douze lieues de la Côte, il trouva que son Vaisseau avançoit plus vîte vers le Sud qu'il ne l'auroit dû suivant ses calculs. Le jour suivant, il découvrit une Isle, qu'il prit d'abord pour l'Isle de *Sel*, mais ce n'étoit qu'un roc de figure ronde, que les Cartes ne font point observer. Quoique la Flotte se crût peu avancée, on se trouvoit à midi, au 5e degré 55 minutes du Sud. Le 3 on apperçut à decouvert l'Isle de Sel, qui n'étoit éloignée que de quatre ou cinq lieues. Sa situation est à 6 degrés 6 minutes. C'est la plus haute & la plus ronde de toutes les Isles qui sont à l'entrée des Détroits de la Sonde. Sa distance jusqu'à la plus proche partie de l'Isle de Sumatra, n'est que de treize ou quatorze lieues. Le 4 au matin, on n'étoit plus qu'à cinq ou six lieues de la pointe qui ferme la Baye de Bantam. On découvre de ce lieu deux Rocs couverts d'arbres, l'un au Nord, & l'autre au Sud, entre lesquels la Flotte passa sans aucun obstacle. Le Pilote de l'Amiral, ayant déja fait cette dangereuse route, se fioit beaucoup moins aux Cartes qu'à son expérience.

Isle de Sel.

Keeling arrive à Bantam.

On entra le 5 dans la Rade de Bantam. Il s'y trouvoit à l'ancre six Vaisseaux Hollandois, dont deux avoient leur cargaison presqu'entiere de girofle, & deux travailloient à se charger de poivre; mais l'Amiral ne put se défendre d'une vive douleur, en apprenant des Facteurs Anglois qui vinrent au devant de lui, qu'il ne restoit dans leur Comptoir que treize personnes vivantes. Il y trouva une Lettre de Middleton, Capitaine du *Consent*, qui fut pour lui un sujet de consolation dans ce désastre. Cependant plus il prit d'informations sur l'état du Comptoir, plus il reconnut de veritables sujets de s'affliger. Les Anglois s'étoient vûs depuis plusieurs mois dans l'esclavage, non-seulement des Hollandois, qui n'avoient cessé de les insulter que par dedain pour leur foiblesse; mais des Chinois mêmes, qui sous prétexte de zèle

Déplorable état du Comptoir Anglois.

Espece de Crocodile, nommé ALLIGATOR
au mois



Le Requin, que les Anglois nomment Shark, tiré de Bar

est un Jeune qui fut tiré vivant à Londres
bre 1739.



Le Chat Poisson du Cap verd.

zèle pour leur service, s'étoient rendus comme les Arbitres de toutes leurs affaires. *Uniete* & *Tegin*, deux domestiques Chinois du Comptoir, avoient pris tant d'ascendant sur leurs Maîtres, qu'ils leur avoient persuadé de prendre autant de Chinois chez eux qu'il leur étoit mort d'Anglois; & par degrés, ils étoient devenus plus forts que ceux dont ils n'étoient que les Esclaves. En vain *Herne* & *Saris*, les deux principaux Facteurs, avoient entrepris de secouer le joug. On avoit été plusieurs fois au moment d'en venir aux mains; & lorsque les Anglois avoient porté leurs plaintes à la Cour, ils y avoient trouvé contre eux de fâcheuses préventions, que les plus fortes apologies n'avoient pû leur faire surmonter. Dans cet intervalle la plus grande partie de leur commerce s'étoit fait au nom & par les mains des Chinois. Les plus riches Marchands de cette Nation, qui avoient marqué tant d'attachement pour le Comptoir sous le gouvernement de Scot, voyoient cette tyrannie sans s'y opposer; & les Javans, toujours lâches & malins, s'en faisoient un sujet de joie.

KEELING. 1608.

Désordres des Anglois du Comptoir.

Keeling, pour remedier à tous ces désordres, voulut commencer par délivrer le Comptoir de cette multitude de Chinois; mais il fut arrêté par deux raisons qui les lui fit trouver moins coupables. Uniete & Tegin, en confessant qu'ils avoient quelquefois abusé de l'indulgence de leurs Maîtres, lui firent connoître par des temoignages certains, que sans ces mêmes Chinois que Herne & Saris accusoient, le Comptoir auroit été pillé plusieurs fois par les Javans. D'ailleurs ils soutinrent que la source du mal venoit beaucoup moins d'eux que des Anglois, qui s'étant fait un amusement de séduire ou d'enlever les femmes de plusieurs pauvres Chinois, s'étoient mis dans la nécessité, pour appaiser les Maris, de leur ouvrir l'entrée du Comptoir, où ils s'étoient établis par degrés. La preuve en étoit claire, puisque les femmes continuoient encore leur commerce avec les Anglois. Herne & Saris mêmes n'étoient point à couvert du reproche; & s'ils avoient porté leurs plaintes à l'Amiral, c'étoit parce que l'âge commençoit à refroidir le premier pour les plaisirs, & que l'autre étoit piqué de se voir abandonné, depuis peu, par une femme dont l'affection s'étoit déclarée pour un autre. Les deux Domestiques en appellerent au témoignage de tous les autres Anglois, sans en excepter *Savage*, qui étoit le plus consideré après Herne & Saris.

L'Amiral y remédie avec douceur.

L'Amiral comprit que la justice demande quelquefois un frein comme la colere. Il se fit conduire dans les divers logemens du Comptoir, où il n'avoit point encore pénétré. Il les trouva peuplés de femmes, dont la plus agréable, dit-il, auroit paru fort dégoûtante en Europe. La plûpart des Anglois lui firent l'aveu des liaisons qu'ils avoient avec ces misérables Créatures. Il les chassa sans dureté, & sa douceur alla jusqu'à leur faire quelques présens. Il bannit de même tous les Chinois, sans leur faire un crime des désordres que la mauvaise conduite des Anglois avoit comme autorisés. Uniete & Tegin ne furent point exceptés du banissement; mais il leur paya fidélement leurs gages; & loin d'approfondir trop rigoureusement l'abus qu'ils avoient fait de leur situation, il joignit à ce qui leur étoit dû une honnête recompense pour leurs services. Cette conduite lui fit beaucoup d'honneur à la Cour de Bantam, & dans les deux Nations Chinoise & Javane. Le plein pouvoir qu'il avoit de la Compagnie de Londres, & les forces dont il étoit

Keeling. 1608.

accompagné pour faire executer ses ordres, mirent tous les Anglois du Comptoir dans la nécessité d'obéir. Il ne réussit pas moins dans ses procedés avec les Hollandois. Loin de leur faire un reproche du passé, il feignit de l'ignorer. *Jacques* l'*Hermite*, qui commandoit leur Flotte étoit un homme moderé. Il le prévint par une visite de civilité & d'amitié. La bonne intelligence fut d'autant plus facile à rétablir entre les deux Nations que l'Hermite après en avoir jetté le fondement par ses promesses, reçut un ordre qui le mit en état de les executer. Un Bâtiment arrivé de Hollande le 15 de Novembre, lui apporta la Commission de premier Directeur du Comptoir, ou, comme les Hollandois commençoient déja à s'en donner le titre, celle de Gouverneur de Bantam. Il arriva heureusement que le jour même de son installation, Uniete & Tegin, soit pour justifier leur ancienne conduite, soit par reconnoissance pour la générosité de l'Amiral, vinrent lui découvrir un horrible complot de quelques Javans, pour brûler les Vaisseaux Européens qui étoient dans le Port. Cette entreprise paroissoit aisée depuis que les Anglois s'étant reconciliés avec les Hollandois, les deux Flottes s'étoient rapprochées, & passoient presque toutes les nuits en fêtes & en rejouissances. Keeling se fit un nouveau mérite auprès des Hollandois d'un avis si important. Leur Flotte étoit fort riche. On prit la résolution, sans faire éclater les lumieres qu'on avoient reçues, d'attendre avec de justes précautions que les Javans se présentassent pour executer leur dessein. Keeling & l'Hermite passerent toutes les nuits sur les deux Flottes. Enfin le 19, à dix heures du soir, quelques Espions qui faisoient la garde sur le rivage, virent plusieurs Barques Javanes qui se rassembloient, & compterent jusqu'à trente sept Incendiaires, dont les mouvemens & les préparatifs déclaroient assez leurs intentions. Les deux Amiraux furent avertis. S'étant munis contre toutes sortes de craintes, ils mirent environ cent hommes bien armés dans huit Chaloupes, avec ordre de laisser avancer les Javans, pour leur couper la retraite entre le rivage & les Flottes. Mais la nuit n'étoit pas si obscure, qu'ils ne vissent blanchir la Mer sous les rames. Cette découverte les fit avancer avec tant de défiance, qu'ils découvrirent le péril où ils alloient se précipiter. Ils retournerent brusquement au rivage, sans que les Chaloupes en pussent arrêter un seul. Cependant comme elles les poursuivirent avec beaucoup de diligence, & qu'en arrivant à terre, ils ne penserent qu'à prendre la fuite, on trouva dans leurs barques toutes les machines à feu qu'ils avoient eu l'esperance d'employer. Le fruit que les deux Flottes tirerent de cette avanture, fut d'apprendre aux Javans, qu'on étoit toujours en garde contre leur haine.

Reconciliation des Anglois & des Hollandois de Bantam.

Conspiration des Javans pour brûler leurs Flottes.

Les Javans manquent leur entreprise.

Keeling s'étoit d'abord proposé de retourner directement de Bantam en Angleterre; mais ensuite, il avoit changé de résolution, pour faire construire une Pinace qui étoit déja presqu'achevée. Il assembla les Facteurs Anglois au Comptoir, & leur communiquant ses vûes, il nomma *Brown* & *Sidal* pour faire le voyage de Banda avec la Chaloupe. *Jean Herne*, *Jean Saris*, & *Richard Savage*, obtinrent d'être laissés à Bantam, par la bonté extraordinaire de l'Amiral, à qui ils persuaderent qu'il ne pouvoit leur ôter leur emploi sans les deshonorer. Cependant il ordonna qu'aussi-tôt que la Pinace seroit revenue de Banda, Saris la prendroit pour se rendre à *Sequedana*, dans l'Isle de Borneo. Pendant qu'il tenoit ce conseil, il reçut la visite de l'Ambassa-

Dispositions de Keeling.

deur de Siam à la Cour de Bantam, qui venoit lui proposer diverses ouvertures de commerce. Il assura les Anglois qu'ils pouvoient vendre en deux jours mille piéces de drap rouge dans son Pays; & que le même débit se soutiendroit tous les ans, parce que les Siamois aiment à parer leurs élephans & leurs chevaux de cètte couleur; qu'il se trouvoit de l'or en abondance dans les Etats du Roi de Siam; que les pierres précieuses y étoient fort communes & à bon marché; enfin que son Roi desiroit ardemment de faire alliance avec un Prince aussi puissant que le Roi d'Angleterre, dont il avoit appris que la réputation & la puissance surpassoient beaucoup celles des Hollandois. Keeling répondit qu'il n'avoit point actuellement la quantité de draps rouges qui convenoit aux besoins des Siamois; mais que lui-même, ou tout autre Amiral qui viendroit dans la suite avec une nouvelle Flotte, ne manqueroit pas de répondre par ses services aux bontés du Roi de Siam. Cette préférence que l'Ambassadeur avoit donnée au commerce d'Angleterre, jetta de nouvelles semences de jalousie dans l'esprit des Hollandois.

KEELING. 1608.

Il reçoit la visite d'un Ambassadeur de Siam.

Jalousie des Hollandois.

Le 28, après avoir reglé toutes les affaires du Comptoir, Keeling prit congé de la Cour de Bantam, & résolut de demeurer à bord en attendant que toute sa cargaison fût achevée. Il n'explique point les raisons qui lui firent prendre ce parti; mais il y a beaucoup d'apparence que ce fut pour éviter les querelles qui commençoient à renaître dans la Ville entre les Matelots des deux Nations. Un jeune Hollandois vint le supplier avec lès plus vives instances de lui accorder le passage en Europe, & se plaignit beaucoup de la dureté de son pere qui le retenoit malgré lui dans un Pays (*a*) qu'il détestoit. Keeling, sans rejetter sa priere, lui demanda la liberté d'en parler seulement au Chef du Comptoir de Hollande, en lui représentant qu'il ne pouvoit se dispenser de cette conduite sans donner quelque atteinte à l'amitié qu'il venoit de rétablir entre les deux Nations. Mais cette difficulté fit verser beaucoup de larmes au jeune Suppliant, comme s'il eut jugé qu'il n'avoit rien à se promettre par cette voie. Cependant il consentit à l'explication que l'Amiral desiroit avec le Chef du Comptoir. Mais elle n'aboutit qu'à le faire resserrer si étroitement, qu'il ne parut plus avant le départ de la Flotte.

Keeling demeure à bord, pour éviter les querelles.

Le 2 de Décembre, les Sentinelles de la Flotte virent approcher le soir à la lumiere de plusieurs flambeaux, une Barque dont ils ne reconnurent pas tout d'un coup les Conducteurs. Mais lorsqu'ils pensoient à donner l'allarme, ils distinguerent les principaux Facteurs du Comptoir Anglois, accompagnés d'un Officier de la Cour de Bantam, ou plutôt lui servant de cortége pour l'execution des ordres du Roi. Ce Prince envoioit à l'Amiral une Lettre pour le Roi d'Angleterre, avec deux *Picols* de Canton pour présent. Il paroît que cette demarche de la Cour avoit été retardée par quelques obstacles que l'adresse des Facteurs avoit surmontés; & que la même raison avoit fait suspendre son départ à l'Amiral; car dès le jour suivant, l'ordre fut donné pour mettre incessamment à la voile. Le 12, en sortant des Détroits, on rencontra la Pinace, qui étant malheureusement tombée entre les mains des Portugais, avoit perdu non-seulement la meilleure partie de sa cargaison, mais encore dix-huit de ses hommes qui avoient été faits prisonniers. Il ne lui ref-

Députation du Roi à l'Amiral Anglois.

(*a*) Il y a quelque apparence que c'étoit le même jeune homme dont Scot parle dans sa Relation.

Keeling. 1608.

Perte que les Portugais font essuïer aux Anglois.

toit que six Matelots fort âgés, & le Facteur Tissering, que sa vieillesse avoit fait regarder aussi comme une prise fort vile. La perte des marchandises montoit à neuf mille dollars. Cette disgrace fit prendre aux Anglois le parti de retourner à Bantam, autant pour soutenir leur honneur, en méditant sur les moyens de se venger, que pour éviter la rencontre des Portugais, qui ne pouvoient être fort éloignés. Cependant à peine furent-ils rentrés dans la Rade, qu'ils furent encore obligés de changer de résolution, à l'arrivée d'un Vaisseau Hollandois, qui apportoit la nouvelle de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande. Ils jugerent qu'étant desormais les seuls Ennemis de l'Espagne, il n'y auroit point de sûreté, avec si peu de forces, à chercher querelle aux Portugais. L'Amiral résolut au contraire de mettre sur l'un de ses deux Vaisseaux tout ce qu'il avoit rassemblé de plus précieux dans son Voyage, & de le renvoyer directement en Angleterre. Il choisit pour cela le Dragon, qui étoit le plus considérable, & passa sur l'Hector; il confia la conduite du Dragon, & les principales esperances de la Compagnie, au Capitaine Towtson, qui partit le dernier jour de Décembre.

Les deux Vaisseaux Anglois se séparent.

1609.

L'Amiral part pour Banda.

L'Amiral leva l'ancre aussi dès le jour suivant, dans le dessein de réparer le malheur de la Pinace, en faisant lui-même le Voyage de Banda. Le vent devint si contraire au moment qu'il sortoit de la Rade, que pour éviter la nécessité d'y rentrer, il porta entre l'Isle de Java & celles de Tonda, qui n'en sont qu'à cinq lieues, s'exposant ainsi à tous les dangers qui le menaçoient dans les détroits de Tanara & de Laski. Cependant, avec le secours d'un Pilote Javan, qu'il avoit engagé à le servir par une grosse récompense, il parvint heureusement à la pointe Ouest de Jacatra; & se dégageant, avec le même bonheur, d'un banc de sable qui est à cette Pointe, il jetta l'ancre le 8 devant la Ville même de Jacatra. Depuis son départ de Bantam, il n'avoit pas compté moins de trente ou quarante Isles.

Il mouille devant Jacatra.

A peine avoit-il eu le tems d'être apperçu de la Ville, qu'il vit sortir du Port une Barque fort ornée, qui s'approcha de son Vaisseau sans précaution. Elle portoit le Scha Bandar, accompagné de plusieurs Indiens, sans armes, qui paroissoient ses domestiques. Les Anglois ne pouvant douter à son cortege que ce ne fût un Officier de considération, se hâterent de le prévenir par leurs civilités. L'Amiral se présenta pour le recevoir à bord. Il apprit de lui-même son rang & les ordres dont il étoit chargé. Le Roi jugeant qu'un Vaisseau Européen qui jettoit l'ancre si proche de son Port, ne se proposoit pas d'y entrer, avoit député aussi-tôt un de ses principaux Officiers pour en faire un reproche honnête à l'Amiral, & le prier du moins de lui faire présent de quelques livres de poudre & d'un paquet de méche. Keeling sensible à cette politesse Indienne, fit mettre dans la Barque du Scha Bandar trente livres de poudre avec un rouleau de méche. Ensuite lui ayant offert quelques rafraîchissemens, qu'il se défendit d'accepter, il lui témoigna que dans la confiance qu'il avoit à la génerosité du Roi, il souhaitoit beaucoup que ce Prince lui accordât la permission d'entrer dans sa Ville. Le Scha Bandar parut charmé de cette proposition, & loin de demander du tems pour la faire agréer au Roi, il protesta que rien ne pouvoit lui causer plus de plaisir. Il ajoûta que depuis l'occasion que ce Prince avoit eue de voir les Anglois à Bantam, lorsqu'il s'y étoit rendu pour la cérémonie de la Circoncision, il avoit

Le Roi lui fait demander de la poudre.

Civilités du Scha Bandar.

toujours regretté qu'aucun de leurs Vaiſſeaux ne ſe fût encore arrêté dans ſes Ports; que ſi le Pays de Jacatra portoit peu de poivre & d'autres richeſſes, il ne manquoit point de proviſions, & ſur-tout de riz & d'animaux fort curieux. Keeling trouva plus de franchiſe dans l'air & le compliment du Scha Bandar, qu'il n'en avoit remarqué à la Cour de Bantam. Il ſe ſouvint d'avoir entendu parler avantageuſement du Roi aux anciens Facteurs du Comptoir. Enfin, ne conſultant que ſa propre droiture, il ne crut pas devoir ſouhaiter plus de ſûreté que le Scha Bandar n'en avoit exigé.

Keeling. 1609.

Il ſe mit dans ſa Chaloupe avec huit de ſes gens & ſix Rameurs; & quoiqu'il eût donné ordre à ſon Vaiſſeau d'entrer dans le Port à ſa ſuite, il fit valoir au Seigneur Indien la confiance qu'il marquoit pour ſon Prince & pour ſa Nation. La vûe d'une Chaloupe étrangere, qui arrivoit avec le Scha Bandar, attira un grand nombre d'Habitans ſur le rivage. Keeling n'en parut pas moins tranquille & moins ferme. Il fut conduit à la Cour par le Scha Bandar. Cette viſite imprévûe cauſa tant de ſatisfaction au Roi, que n'en pouvant déguiſer l'excès, il combla l'Amiral de préſens & de careſſes. Il le preſſa de laiſſer à Jacatra, comme à Bantam, quelques Anglois pour l'entretien de l'amitié & du Commerce. Keeling, ſans le refuſer, s'excuſa ſur le petit nombre de ſes gens, & ſur les néceſſités d'un Voyage dont il ignoroit encore la durée; mais il promit qu'à l'arrivée de la premiere Flotte, les Anglois ne manqueroient pas de répondre à des offres ſi obligeantes. Entre les Indiens qui furent employés à le ſervir, il diſtingua un jeune Portugais, qui trouva le moyen d'implorer ſécretement ſa généroſité. Il apprit de lui en peu de mots qu'ayant été vendu au Roi par les Hollandois, il avoit ſans ceſſe à ſe défendre contre les Prêtres du Pays, qui s'efforçoient de lui faire abandonner le Chriſtianiſme. La qualité d'homme de mer n'empêchoit pas Keeling de reſpecter la Religion. Il employa tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi, pour délivrer un Chrétien de la perſécution, & malgré la réſiſtance des Prêtres, il obtint la liberté du Portugais pour la ſomme de quarante-cinq dollars.

Keeling deſcend à Jacatra.

Keeling délivre un Portugais de la perſécution des Prêtres.

La Ville de Jacatra eſt ſituée au pied de pluſieurs Montagnes, qui paroiſſent deſertes & ſtériles. Elle ne contient pas plus de douze cens maiſons; mais les Jardins, dont la plûpart des édifices ſont environnés, donnent beaucoup d'étendue à la perſpective, & font trouver la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'eſt effectivement. A l'exception de quelques Seigneurs, qui ſont en poſſeſſion de toutes les richeſſes du Pays, les Habitans ſont fort pauvres. Ils vivent, comme la plûpart des Indiens, de riz, de racines & de poiſſon. Leur Commerce ſe borne à Bantam, où ils portent tous les ans quelques bahars de poivre, & preſque toutes les ſemaines une certaine quantité de riz & d'autres proviſions. Keeling partit le 12, après avoir renouvellé au Roi la promeſſe de former une liaiſon plus étroite avec lui. A deux lieues de la Pointe Orientale de Jacatra, Oueſt par Nord, il découvrit, à fleur d'eau, une Iſle abîmée, ſur laquelle il reſte encore un grand nombre d'arbres. C'eſt ce reſte de terre, & cette Pointe Orientale, qui forment la Baye. Le 14, à midi, après avoir fait environ trente lieues, on tomba ſur une Iſle qui a vers le Sud & le Nord trois grands bancs de ſable, auſquels les Portugais ont donné le nom de *tres Hermanos*, ou des *trois Freres*. Ils s'étendent

Situation de Jacatra.

Iſle abîmée.

Tres Hermanos.

Keeling. 1609.

Isle Madura.

jusqu'à trois lieues de l'Isle de Java, mais moins à l'Est qu'ils ne sont marqués dans les Cartes. Le 17, on se trouva proche de l'Isle *Madura;* ce qui étoit fort éloigné de l'attente du Pilote, qui conclut, ou que l'Isle de Java n'est pas si longue qu'elle est représentée dans les Cartes, ou que le Vaisseau avoit été jetté à l'Est par les courans. Les deux jours suivans on découvrit deux autres Isles, dont on ne put connoître ni le nom ni l'étendue. Mais le 20, à midi, on se trouva fort près d'une des Isles *Nossaseres*, ou *Nuinsira*, à 5 degrés 30 minutes de latitude. Elle est longue d'environ trois lieues, du Nord-Ouest au Sud-Est. L'Amiral n'auroit pas eu plus de raisons d'y relâcher que dans un si grand nombre d'autres, si, lorsqu'il n'en étoit qu'à deux milles, quelques-uns de ses Matelots n'eussent distingué sur le rivage plusieurs personnes qui levoient les mains vers le Ciel, & qu'il avoit d'abord pris lui-même pour des arbres. Il s'en approcha, sur un fond de vingt-quatre brasses, qui diminuerent par degrés jusqu'à sept. Ayant jetté l'ancre à deux portées de fusil, il apperçut plus distinctement onze personnes, qui continuoient de remuer les bras avec diverses signes. Il envoya la Chaloupe remplie de gens armés. *Stretcher*, qui les commandoit, aborda au milieu des cris & des gémissemens de ces onze malheureux, qui étoient des Indiens de l'Isle Célebes, à demi-morts de faim & de misere. Quoiqu'il ne comprît rien à leur langage, il jugea par quelques planches fracassées & d'autres débris rassemblés autour d'eux, qu'ils avoient été jettés dans cette Isle déserte par un naufrage. Leur ardeur fut extrême à se précipiter dans la Chaloupe, & leurs signes faisoient entendre qu'ils étoient pressés par une faim dévorante. Stretcher, qui n'avoit avec lui aucune provision, ne jugea point à propos de les conduire à bord sans l'ordre de l'Amiral. Mais prenant pitié de leur situation, il fit descendre avec eux une partie de ses gens, tandis qu'il retourna lui-même au Vaisseau pour en apporter des vivres & s'assurer des intentions de Keeling. Il revint bientôt avec ordre de prendre les onze Indiens, pour les jetter sur la premiere terre habitée. Rien ne peut représenter l'avidité avec laquelle ils s'élancerent sur les alimens qui leur furent présentés. Un Interpréte, que Stretcher avoit amené, comprit à peine, sur le récit qu'ils lui firent dans un jargon fort obscur, qu'ils étoient partis de Célebes pour Sumatra, au nombre de trente, & que leur Vaisseau s'étant brisé contre un rocher voisin, qu'ils montroient en versant des larmes, ils avoient perdu dix-neuf de leurs Compagnons, avec leur Vaisseau & tout leur bien. On les avoit pris d'abord pour autant d'hommes; mais il se trouvoit parmi eux trois femmes, qui ne paroissoient pas les plus foibles de la troupe; soit que leur sexe puisse résister plus long-tems à la faim, soit que les hommes se fussent retranché quelque chose pour leur donner les premiers soins. Il y avoit sept jours que leur naufrage étoit arrivé, & dans un si long intervalle ils n'avoient vêcu que de Poissons morts que la mer avoit laissés sur le rivage.

Isles Nossaseres.

Naufrage d'un Vaisseau Indien.

Imbécillité d'onze Indiens.

Les Anglois eurent bientôt lieu d'admirer l'imbecillité de ces Barbares; car s'étant répandus dans l'Isle ils y trouverent quantité d'oiseaux; & Stretcher, surpris que des hommes eussent pû souffrir la faim dans une telle abondance, prit plaisir à faire abandonner leurs armes à ses gens, pour essayer pendant quelques heures quel seroit le succès d'une chasse où l'adresse




BUFFLE

feroit feule employée. Avec de longs bâtons, & même à coups de pierres, les Anglois tuerent avant la fin du jour un grand nombre de toutes fortes d'oifeaux; &, le lendemain, lorfqu'ils eurent la liberté de fe fervir de leurs armes, ils en firent une provifion qui fuffit pour quelques jours à la fubfiftance du Vaiffeau. Quoique l'Ifle eût plufieurs bois fort touffus, les Chaffeurs n'y trouverent aucune forte de venaifon. Mais ils découvrirent deux fources d'eau fraîche, qui avoient échappé aux Indiens, ou plutôt que l'abbatement dans lequel ils étoient demeurés fur le rivage ne leur avoit pas permis de chercher.

KEELING. 1609.

Le 22, on fit dix-huit lieues vers l'Eft, avec un fort bon vent; & le lendemain on ne découvrit aucune terre, quoique depuis les Noffaferes on eût parcouru plus d'efpace que les Cartes n'en marquent entre ces Ifles & celle de Célebes. Vers le foir, on apperçut trois petites Ifles au Nord, à quatre ou cinq lieues de diftance. La terre en parut fort baffe, & la longueur affez confidérable de l'Eft à l'Oueft. Enfin le 24, à midi, on reconnut l'Ifle Célebes, & l'Amiral faifant entrer dans fon calcul le détour qu'il avoit fait à l'Eft, trouva que les Noffaferes & cette Ifle font éloignées entr'elles de vingt-neuf lieues. Avec tous les efforts imaginables il fut impoffible aux Anglois de gagner *Macaffar*, parce que le vent ne ceffa point d'être Nord & Nord-Oueft. Ils mouillerent fur onze braffes d'eau, à fix lieues de la Pointe Méridionale de Célebes. L'Auteur juge que la diftance entre Bantam & Célebes eft d'environ deux cens trente-cinq lieues; & que fi les Célebes font plus éloignées des Noffaferes qu'il ne l'a fait obferver, il faut que l'Ifle qu'il prit pour une des Noffaferes n'en foit point effectivement.

Diftance des Noffaferes, & des Célebes.

Le vent n'ayant point changé pendant toute la nuit, l'Amiral fe détermina vers la pointe du jour à relâcher au Sud-Oueft de *Defolam*. Il ne lui manquoit que de l'eau, parce que les deux fources de Noffaferes s'étoient trouvées trop foibles pour fournir à la provifion du Vaiffeau. La Rade où il entra n'offroit que des bords inhabités. Cependant le fond n'étant pas moins que de feize braffes jufqu'à trente pas du rivage, il mouilla dans cette pofition, jufqu'au retour de la Chaloupe & de l'Efquif, qui partirent auffi-tôt avec les tonneaux. A peine Stretcher eut-il mis le pied à terre, & fe fut-il dérobé à la vûe du Vaiffeau, derriere quelques arbres qui bordoient le fable, que l'Amiral fut furpris d'entendre plufieurs coups de fufil. L'allarme fut fi vive fur le Vaiffeau, qu'une partie de fes gens fut tentée de fe jetter à la nage, pour fecourir leurs Compagnons. Mais ils virent bientôt reparoître Stretcher, accompagné de plufieurs autres, qui traînoient dans la Chaloupe un Buffle d'énorme groffeur, qu'ils avoient tué prefqu'en débarquant. L'Amiral leur cria de fon bord, d'où il pouvoit aifément fe faire entendre, qu'ils n'avoient qu'à l'éventrer fur le rivage. Mais Stretcher doutoit fi c'étoit un Buffle fauvage ou domeftique, parce qu'à diverfes marques il paroiffoit avoir fervi au travail. Cette obfervation méritoit d'être approfondie, dans un lieu où l'on ignoroit à quel accueil il falloit s'attendre. L'Amiral prit le parti de defcendre lui-même. Dans l'intervalle, plufieurs Infulaires attirés par le bruit des armes à feu, s'approcherent des Anglois, & voyant leur Buffle mort, ils parurent fort affligés de cette perte. Cependant ils marquerent fi peu de furprife à la vûe d'une troupe d'Etrangers, que l'Amiral ne

Ifle de Defolam.

Les Anglois y relâchent.

Ils tuent un buffle qui leur caufe de l'embarras.

KEELING. 1609.

douta point qu'ils ne fussent accoutumés au commerce des Européens. Après leur avoir fait quelques excuses de la mort de leur Buffle, & leur avoir offert un présent pour les appaiser, il donna ordre que les onze Indiens de Nossaseres fussent amenés au rivage. Ils n'avoient pas reconnu cette Rade, & l'on s'étoit déterminé par compassion à les mettre à terre dans quelque autre lieu. Mais lorsqu'ils eurent apperçu des hommes de leur espece, ils n'attendirent point le retour de la Chaloupe, & se jettant à la nage, ils témoignerent leur joye par toutes sortes de marques. Ils raconterent aux autres le service qu'ils avoient reçu des Anglois, & l'Amiral s'en apperçut bientôt au changement de leur visage. L'amitié & la familiarité s'établirent tout d'un coup. Ils offrirent aux Anglois de les conduire à leur habitation, en leur faisant entendre que la principale Ville n'étoit pas fort éloignée. Mais Keeling qui ne pensoit point à s'arrêter dans leur Isle, se contenta de leur faire connoître le besoin qu'il avoit d'eau. Ils s'empresserent de conduire ses gens vers une petite Riviere, qui passoit assez près de la Baye sans s'y décharger. On fit faire sur le champ quelques traîneaux, qui abregerent beaucoup les difficultés du chemin. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, l'Amiral consentit que Stretcher allât jusqu'à l'habitation, accompagné d'un fort petit nombre d'Anglois, & de trente ou quarante Insulaires, qui paroissoient charmés de leur visite. Il y fut reçu avec des caresses & des témoignages de reconnoissance qu'on ne seroit pas sûr de trouver, après le même service, dans les Nations les plus policées de l'Europe. Ils revinrent chargés de présens, & ces transports d'amitié ne se démentirent point jusqu'à leur départ.

Ils mettent à terre les onze Indiens de Nossaseres.

Caresses qu'ils reçoivent des Habitans.

Isle de Cambiga.

En sortant de la Baye, on continua de ranger le rivage jusqu'à l'extrémité de l'Isle, & le 26 au matin, on découvrit *Cambina*, qui ne peut être, suivant le calcul de l'Auteur, à plus de vingt lieues au Nord-Est, du Détroit des Célebes. A une heure après midi, ils étoient Nord-Est par Nord, à huit lieues de la Pointe Occidentale de cette Isle. Le lendemain, ils avancerent fort peu; mais ils découvrirent la terre au Nord sans la connoître. Deux jours après, ils apperçurent beaucoup plus distinctement la même terre, quoiqu'ils ne fussent point encore à plus de douze lieues à l'Est de Cambine. A force de s'approcher, ils distinguerent d'abord deux Isles à l'Est-Nord-Est. La plus grande, qui n'étoit déja qu'à cinq lieues, Est par Nord, présente trois ou quatre Promontoires. L'autre Isle est à sept ou huit lieues au Sud de ces hauteurs; mais de la Pointe Est de l'une jusqu'à la Pointe Nord-Est de l'autre, il n'y en a pas plus de trois. A huit lieues au Sud-Est par Est on apperçoit un banc de sable, qui n'en a pas moins de dix de longueur. Il y a beaucoup d'apparence que ces Isles sont celles de *Gioailiam;* à moins qu'on n'aime mieux donner ce nom à celles que les Anglois avoient apperçues entre les Nossaseres & les Célebes. Le 30, à douze lieues de la derniere Pointe du Nord, ils virent l'Isle de *Tikabassa;* & quatre lieues au Nord-Est par Nord, ils découvrirent la Pointe Est de l'Isle de Button.

Diverses Isles, prises pour celles de Gioailiam.

Isle de Button.

Vers la nuit, ils virent arriver une grande Barque, que les Indiens nomment *Caracol*, chargée de quarante ou cinquante hommes que le Roi de Button envoyoit à la découverte. Ils étoient conduits par l'oncle même de ce Prince. *Sidall* & *Spalding*, qui avoient déja passé dans cette Isle, furent reconnus de la plûpart de ces Indiens, & vantant à Keeling l'accueil qu'ils avoient

KEELING. 1609.

avoient reçu de leur Prince, ils le déterminerent à mouiller l'ancre au premier Port. On suivit la Barque Indienne, qui entra dans une Rade commode au Sud-Est de l'Isle. Ce lieu n'étoit point éloigné de la demeure du Roi, mais Keeling se contenta d'y envoyer Sidall & Spalding avec quelques présens. Pendant leur absence, il trouva que les richesses de l'Isle ne valoient pas la peine qu'il avoit prise d'y relâcher. Ce détour inutile l'exposa encore aux importunités du Roi, qui accompagna Sidall & Spalding à leur retour, pour solliciter les Anglois de lui prêter leur secours contre les Insulaires de Tikabessa, dont il avoit reçu plusieurs outrages. La cause de leur querelle venoit d'un accident fort singulier. Le Roi de Button étoit sans enfans, quoique dans l'esperance de s'en procurer il eût pris un grand nombre de femmes. Quelques Devins qu'il avoit consultés sur cette disgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne pouvoit devenir pere qu'avec une femme Etrangere qu'il auroit enlevée à son mari. Il n'avoit pas balancé à suivre cet Oracle, & passant dans l'Isle de Tikabessa, avec un petit nombre de gens fidéles, il y avoit vêcu caché pendant quelque tems, pour chercher l'occasion de choisir une femme agréable & de l'enlever sans bruit. Son choix étoit tombé sur celle d'un des plus proches parens du Roi, & la Fortune l'avoit secondé si heureusement, qu'il l'avoit amenée à Button. Mais par d'autres incidens, dont l'Auteur ne fut point informé, l'Indienne qui regrettoit apparemment son premier mari, se déroba au Ravisseur, & trouva le moyen de repasser dans sa Patrie. Elle étoit grosse alors de plusieurs mois. Etant accouchée, dans la suite, de deux fils, le Roi de Button qui s'en croyoit le pere, les fit demander au Roi de Tikabessa. Sa priere fut rejettée, non-seulement pour le punir de la violence qu'il avoit employée dans les Etats d'autrui, mais pour satisfaire aussi le premier mari & sa femme, qui prétendoient avoir eu ces deux enfans l'un de l'autre. Les reproches insultans, dont ce refus avoit été accompagné, étoient devenus un juste prétexte pour employer ouvertement les armes. Le Roi de Button avoit tenté plusieurs descentes qui lui avoient mal réussi. Il avoit eu recours ensuite à l'artifice, en faisant passer secretement à Tikabessa quelques gens armés, qui lui avoient promis d'enlever l'Indienne & ses enfans. Mais les uns avoient peri dans l'entreprise, & les autres étoient encore prisonniers dans l'Isle ennemie. Tels étoient les outrages dont le Roi de Button fit des plaintes aux Anglois, & pour la vengeance desquelles il leur demandoit le secours de leurs armes.

Les Anglois y relâchent.

Embarras singulier du Roi de Button.

Keeling qui ne vit aucun avantage à se mêler dans cette querelle, & qui n'en reconnut pas clairement la justice, apporta au Roi toutes les raisons qu'il avoit pour s'en dispenser. Elles ne le délivrerent pas de quantité d'instances, qui se réduisirent enfin à la priere de lui vendre de la poudre & quelques fusils. Les Anglois n'avoient pas fait jusqu'alors assez d'usage de leur poudre pour craindre d'en manquer. Ils en donnerent au Roi cinquante livres, qui leur furent payées fort liberalement. Mais comme ils marquoient moins de facilité à se défaire de leurs armes, ce Prince offrit à Keeling, pour en obtenir deux, un collier de grosses perles, qui surpassoit la valeur des deux meilleurs canons du Vaisseau. Ce prix rendit l'Amiral Anglois si traitable, que se croyant obligé à quelque retour de justice autant que de générosité, il donna au Roi quatre fusils pour son collier.

Les Anglois laissent ce Prince fort content de leurs échanges.

KEELING. 1609.

Isle de Burro; sa distance des Moluques.

Le 3 de Février, les Anglois se trouverent par leurs observations à 4 degrés 25 minutes de latitude. Le 4, au matin, ils apperçurent l'Isle de *Burro*, à sept lieues de distance. Le vent n'étant pas favorable pour Banda, on délibera s'il ne valloit pas mieux gagner les Isles Moluques, sur-tout lorsque de la Pointe Orientale de Burro on commençoit à découvrir Amboyne, qui n'en est qu'à douze lieues. On voyoit en même tems, fort à découvert, l'Isle *Cloy*, qui est à quatre lieues au Sud de Burro. Le soir on jetta l'ancre dans cette résolution. Mais le vent ayant changé pendant la nuit, on revint au dessein de se rendre directement à Banda. Le 6, après avoir découvert clairement Amboyne, qui est située à l'Est par Nord de Burro, & qui présente environ dix lieues de longueur vers l'Est, on apperçut la haute terre de Banda. Elle n'est pas à moins de vingt-cinq lieues de la Partie Orientale d'Amboyne. Le 7, on vit *Pulo Rin*, ou l'Isle de *Rin*, & *Puloway*, qui n'en est qu'à trois lieues. Enfin l'on entra, le 8, dans la Rade & dans le Port de Banda, en observant, suivant l'avis du Pilote Indien, de s'approcher, du côté du Nord, aussi près qu'il fût possible des plus hautes montagnes, au pied desquelles on trouve toujours au moins six brasses & demie d'eau.

Pulo Rin. Pulovvay.

Les Anglois arrivent à Banda.

Ses présens au Roi.

Les Facteurs du Comptoir Hollandois, & la plûpart des Habitans de la Ville, accoururent sur le bord du rivage, pour féliciter l'Amiral de son arrivée. Il répondit à leurs complimens par une décharge de toute l'artillerie du Vaisseau. Dès le lendemain, étant descendu à terre, il fut conduit au Palais du Roi par le Scha Bandar. Il remit à ce Prince une Lettre du Roi d'Angleterre, & ses présens, qui étoient une belle coupe de vermeil doré avec son couvercle, un casque fort orné & un très-beau mousquet, qui avoit couté seul vingt-cinq dollars. L'accueil qu'il reçut du Roi fut aussi gracieux que l'appareil en fut magnifique. Les Hollandois confesserent eux-mêmes qu'ils n'avoient rien vû de si pompeux dans cette Cour.

Il se défie des Hollandois.

Keeling s'occupa les jours suivans à régler les conditions pour l'établissement d'un Comptoir Anglois & pour la construction de l'édifice. Il ne remarqua point, dans ces premiers jours, que son arrivée causât de la jalousie aux Hollandois. Il reçut même leurs conseils pour le succès des vûes qu'il avoit déclarées. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que dans tous les lieux où ils sont établis, la prudence sert peu à prendre de bonnes mesures, si elle n'est soutenue par une grande profusion de présens. Dans les Voyages qu'il fit à *Urtatan* & à *Lantor*, pour conferer avec les Marchands du Pays sur le prix des marchandises, il fut continuellement obsédé par *Nakhada* (a) *China*, Espion des Hollandois, qui sous prétexte de le servir en lui procurant les moyens de faire promptement sa cargaison, lui suscita au contraire mille sortes de difficultés. A Lantor, on lui demanda cent quatre-vingt pieces de huit pour le droit qui se nomme *Serepinang*. Ensuite, lorsqu'il proposa du moins qu'il lui fût permis de mettre à son drap le meilleur prix qu'il pourroit, on lui parla d'un autre droit, nommé *Rouba Rouba*, qu'il falloit payer avant que de commencer sa vente. L'Amiral protesta qu'il ne refuseroit aucune demande, lorsqu'elle lui paroîtroit juste, ou d'un usage établi; mais à son retour il voulut que tout le Pays s'engageât à lui faire dans l'espace de quatre mois sa cargaison de noix & de fleur de muscade, à cent dollars le *Kati*. Et voyant que les difficultés ne faisoient qu'augmenter, il déclara que

Difficultés qu'ils lui suscitent.

(a) Nakhada signifie Capitaine ou Chef de Vaisseau.

puisqu'on ne cherchoit qu'à prolonger le tems, dans l'esperance apparemment de l'arrivée d'une Flotte Hollandoise, qui lui paroissoit néanmoins fort douteuse, parce que la Mousson étoit presque passée, & que les vents d'Est commençoient déja, il ne donneroit pas plus de quatre-vingt pieces de huit. On se dispensa froidement de répondre à cette déclaration, mais ce ne fut pas sans donner quelques marques de dépit & d'aversion.

KEELING. 1609.

Arrivée de trois Vaisseaux Hollandois, & leur disgrace.

Le 16, il arriva trois grands Bâtimens Hollandois, qui sans avoir jetté l'ancre, firent une décharge de toute leur artillerie; l'un de trente, l'autre de seize, & le troisiéme de neuf pieces de canon. Deux de ces trois Vaisseaux venoient de Ternate, où ils avoient perdu *Paul van Carden*, leur Amiral, avec soixante-dix hommes, pris par les Espagnols. Les Hollandois offrirent 50000 dollars pour sa rançon; mais la seule composition que leurs Ennemis voulurent accepter, fut la restitution du Fort de Machian que cet Amiral avoit pris sur eux. Les trois Vaisseaux entrerent dans le Port, après s'être ainsi présentés à l'entrée de la Rade. Cette montre de leurs forces fit prendre aux Hollandois du Comptoir des apparences encore plus affectées de politesse & d'amitié pour les Anglois. Ils envoyerent visiter Keeling par un de leurs principaux Chefs; & les Officiers des deux moindres Vaisseaux l'étant venu voir le lendemain sur son bord, y demeurerent à souper. Cependant un Soldat Anglois, qui sçavoit fort bien leur Langue, & qui s'étoit mêlé avec leurs Matelots, rapporta le même jour à son Amiral que leur dessein étoit de le surprendre & de se saisir de son Vaisseau avant la fin du mois.

La fermeté de Keeling lui fait obtenir ce qu'il desire.

On vint renouveller à Keeling la demande du *Rouba Rouba*. Il persista dans son refus. On revint lui déclarer que le Conseil s'étoit assemblé, & que par une Déliberation irrévocable on avoit résolu de lui ôter la liberté du Commerce, s'il s'obstinoit à ne vouloir pas donner plus de cent dollars. Sa réponse fut qu'il partiroit sans avoir chargé un grain de poivre, plutôt que d'aller au-delà de cette somme. On reparut bientôt pour lui dire qu'on consentoit enfin à prendre cent dollars pour le *Katti* d'épices, trois cens quatre-vingt dollars pour le *Rouba Rouba*, & cinquante dollars pour le *Serepinang;* sans y comprendre néanmoins le droit des quatre *Scha Bandars*, qui se nomme le *Pissalin*, & quatre pieces de *Serrassa*, ou de Pintade Malaiene. Après cette convention, on régla la valeur des monnoyes; ce qui fit naître encore des embarras, parce que le trebech & les réales de huit se trouvoient trop legeres. Enfin cet obstacle étant levé par des évaluations fort justes, on commença à peser les épices. Pendant que les Anglois pressoient ce travail, les Hollandois des trois Vaisseaux firent leur prix, qui fut de cent dollars pour le Kati d'épices, trois cens pour le *Rouba Rouba*, & cinquante pour le *Serepinang*, avec quatre pieces de drap.

Vaisseau Portugais échappé à la tempête.

Il arriva dans cet intervalle un Vaisseau Portugais de Goa, qui avoit été si maltraité, le jour & la nuit d'auparavant, par une affreuse tempête, que n'ayant point eu d'autre azile à choisir, il venoit se radouber à Banda. Sa cargaison n'étoit pas précieuse; il portoit du riz & des étoffes de la Côte de Canara; mais il avoit à bord quantité de Passagers, entre lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction avec leur famille. Ils étoient déja informés de la paix entre la France, l'Espagne & la Hollande; cependant leur haine pour les adversaires de la Religion Romaine leur fit éviter pres-

KEELING. 1609.

qu'également le commerce des Anglois & des Hollandois. Comme ils étoient dans le besoin de mille choses qu'ils ne pouvoient esperer des Naturels du Pays, Keeling, sans s'arrêter à leurs préventions, prit un jour l'occasion de leur offrir ses services. Leur Capitaine les refusa, dans des termes qu'il n'avoit pas choisis pour les plus civils. Il se nommoit *Dom Blas d'Argentra ;* mais un Gentilhomme, qui étoit à terre avec lui, parut plus sensible à des honnêtetés si gratuites. Il suivit l'Amiral Anglois, & l'ayant remercié au nom de ses Compagnons, il lui demanda s'il se proposoit de retourner bientôt en Europe. Keeling lui dit qu'il n'attendoit que la fin de sa cargaison. Je m'appelle *Barbesés*, reprit le Portugais, je cherche à regagner ma Patrie avec ma famille & les débris de ma fortune. Le Vaisseau l'*Annonciade*, où mes chagrins m'ont forcé de m'embarquer, est en si mauvais état que je tremble à lui confier plus long-tems ce que j'ai de plus cher. Si vous vouliez me recevoir sur le vôtre, & me jetter, soit à Madere, soit sur les Côtes de Portugal, je ne ferois pas difficulté de me fier à un homme dont les manieres m'inspirent de l'estime, & qui commande un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre. L'Amiral, encore plus porté à le servir, acheva de lui gagner le cœur, en lui apprenant que lui & la plûpart de ses Matelots étoient Catholiques. Il lui déclara néanmoins qu'irrité comme il devoit l'être contre les Portugais, qui lui avoient enlevé dix-huit hommes & la cargaison d'une Pinace, il auroit été peu porté à prévenir sa Nation par des politesses, dans tout autre cas que celui où il avoit vû son Vaisseau. Enfin loin d'être rebuté par la grossiereté du Capitaine, il l'assura que le desir d'obliger un honnête homme se joignant à ses principes naturels de générosité & d'honneur, il ne balançoit point à lui promettre de le débarquer à Madere.

Keeling oublie ses ressentimens à la vûe de leurs miseres.

Il fait une action généreuse.

Malheurs d'un Officier Portugais.

Cet Officier, suivant le récit de Keeling, qui continua de le voir familierement pendant plus de six semaines, étoit un des hommes du Monde à qui il eût connu le plus d'esprit & de vertu. Il avoit été Commandant du Fort de Saint Philippe à Goa. Sa disgrace avoit commencé par une querelle de sa femme avec celle du Viceroi, qui étant d'un orgueil insupportable, quoique fort inferieure à la sienne par la naissance & les agrémens du corps, exerçoit une tyrannie dont les autres femmes étoient révoltées. Le Viceroi avoit exigé que Barbesés fît des réparations à cette fiere Vicereine, pour quelques défauts de respect & de soumission dont elle accusoit la Commandante. Le differend étoit passé d'un sexe à l'autre. Barbesés, qui ne croyoit pas sa femme coupable, avoit pris ses interêts avec tant de chaleur, que le Viceroi l'accusant à son tour de desobéissance & de révolte, l'avoit fait arrêter, & lui avoit fait faire son procès. Il en auroit coûté la vie à ce malheureux Commandant, si les emportemens de la Vicereine eussent été suivis. Mais le Conseil de Goa, pesant son merite & sa vertu, avoit borné sa Sentence à deux années de prison, qu'il avoit subies dans son propre Fort. Son Office avoit été rempli par un homme dévoué à la Vicereine, qui s'étoit efforcé par ses mauvais traitemens, de suppléer à la rigueur dont elle se plaignoit que le Conseil avoit manqué. Ses biens avoient beaucoup souffert dans cet intervalle. En sortant de sa prison, où il n'avoit pas même eu la liberté de voir sa femme, il l'avoit trouvée réduite à vivre avec ses enfans, des liberalités d'un parent fort riche, dont le Ciel avoit ensuite permis la mort,

pour rendre par son héritage une partie de son éclat à cette famille affligée. Il n'avoit rien eu de si pressant que de convertir toute sa succession en or & en pierreries, & de monter sur le premier Vaisseau qui étoit sorti du Port.

Keeling. 1609.

Keeling joint ici plusieurs réfléxions sur l'abus du pouvoit dans les Régions éloignées. Mais cet exemple lui paroît moins odieux que celui dont le même Officier fut encore le sujet. Il sembloit qu'étant libre sur le Vaisseau, il ne lui restât plus qu'à faire passer sa famille & ses biens à bord de l'Amiral Anglois. Cependant à peine eût-il fait l'ouverture de son dessein à Blas d'Argentra, qu'il trouva des ordres donnés pour arrêter sa femme & ses enfans; & lorsqu'il en porta ses plaintes à ce Capitaine, il n'obtint pour réponse que des reproches & des menaces. Non-seulement on lui fit un crime d'esperer plus de sûreté sous le Pavillon Anglois que sous celui du Portugal, mais soupçonnant que ses chagrins lui avoient fait naître la pensée de s'établir en Angleterre, on porta la dureté jusqu'à lui faire craindre d'être accusé de trahison. Il se crut obligé de justifier ses intentions par la facilité même avec laquelle il affecta d'abandonner son entreprise; & pour effacer des soupçons encore plus dangereux, il engagea Keeling à rendre une visite au Capitaine d'Argentra, dans laquelle il le pria de déclarer à tous les Portugais du Vaisseau, que lui-même & la plûpart de ses gens étoient de la Religion Romaine. Mais si cette démarche adoucit le Capitaine, elle ne lui rendit point assez de confiance pour accorder à Donna de Barbesés & à ses enfans la liberté de descendre sur le rivage. Keeling fut si irrité de cette tyrannie, qu'il offrit à Barbesés de lever l'ancre après le Vaisseau Portugais, & de suivre d'Argentra, pour lui faire entendre raison par la superiorité des armes.

Le 23, Keeling fit un Traité secret avec le Chef de Puloway, pour établir un Comptoir dans cette Isle; mais il fut obligé d'acheter cette faveur, en lui prêtant trois cens pieces de huit, & d'en donner cent pour le Serapinang, avec quatre Pintades Malayennes. Les Hollandois n'eurent pas plutôt appris cette convention, qu'ils employerent toutes sortes de moyens pour la traverser. Ils devinrent beaucoup plus redoutables le 29, lorsqu'il leur fut arrivé dans la Rade, six gros Vaisseaux & deux Pinaces. Cependant l'Amiral Anglois, qui ne vouloit rien avoir à se reprocher, les salua de neuf coups de canon, ausquels ils ne répondirent que de trois.

Demêlés des Anglois avec les Hollandois.

Il continua de régler ses interêts, sans paroître sensible à leur mauvaise humeur. Ayant reçu de Puloway deux cens vingt-cinq Katis de fleur de muscade, & treize cens sept Katis de noix, qu'il paya fidelement, il marqua les sacs de la lettre *B*, pour les distinguer. On reconnut, quelques jours après, combien cette précaution avoit été nécessaire. Il arriva, le 4 d'Avril, deux petits Vaisseaux Hollandois, qui se voyant soutenus par le grand nombre de Bâtimens qu'ils avoient dans le Port, & faisant valoir des affaires qui les obligeoient de se presser, entreprirent de charger toute la muscade qu'ils trouverent prête à leur arrivée. Celle des Anglois n'auroit point été respectée, si les Gardes que l'Amiral y avoit laissés eussent été capables de se rendre aux promesses & aux menaces, ou d'être trompés par la supposition d'un accord entre les Amiraux des deux Nations. Heureusement Keeling se rendit à terre dans ces circonstances. Il prit un ton si ferme, qu'on cessa de le presser. Le même jour, *Pierre Williamson Vanhoof*, Amiral de la grande

KEELING. 1609.

Flotte Hollandoiſe, étant deſcendu pour la premiere fois ſur le rivage, les Vaiſſeaux de Hollande le ſaluerent de trente coups de canon; mais Keeling ne le ſalua que de cinq.

Vanhoof remit à la Cour une Lettre du Comte Maurice, qui ne fut accompagnée d'aucun préſent. A l'étonnement que le Scha Bandar en témoigna, il répondit que le préſent avoit été oublié ſur ſon Vaiſſeau. La Lettre étoit en Portugais. Keeling fit remarquer au Scha Bandar, que c'étoit moins une Lettre de civilité & d'amitié, qu'un ordre de ratifier tout ce que l'Amiral & ſon Conſeil regleroient en vertu de leurs pouvoirs. Elle étoit écrite ſur du papier ordinaire, ſcellée au-deſſous & toute ouverte. En effet il parut bientôt que les Hollandois n'étoient point arrivés en ſi grand nombre avec de ſimples vûes de Commerce, & qu'ils croyoient les prieres peu néceſſaires lorſqu'ils avoient deſſein d'employer la force.

Deſſein des Hollandois ſur Banda.

Le 11, ils conſeillerent aux Anglois de finir promptement leur cargaiſon, ſans leur expliquer le ſens de ce conſeil; mais Keeling croyant découvrir à leurs mouvemens qu'ils méditoient quelque entrepriſe extraordinaire, hâta l'ouvrage par des ordres fort preſſans. Ainſi, non-ſeulement les Anglois ne purent apporter beaucoup de choix à leurs marchandiſes; mais la fleur & les noix de muſcade n'ayant point le tems néceſſaire pour ſuer, furent expoſées à s'altérer beaucoup dans le voyage. Pendant deux jours qu'ils employerent à ce travail, ils obſerverent peu les démarches des Hollandois.

On offre aux Anglois de les rendre maîtres de Banda.

Le 12 au ſoir, Keeling reçut un Meſſager du Scha Bandar, qui le preſſoit de ſe rendre à terre avec une puiſſante eſcorte. L'obſcurité de cette priere, & les embarras qui l'occupoient, lui firent remettre ſa réponſe au lendemain; mais ayant été ſupplié par un autre Meſſage de ne pas attendre que la nuit fût paſſée, il prit le parti, vers la pointe du jour, de ſe mettre dans ſa Chaloupe avec quinze de ſes plus braves gens. Le Scha Bandar ſe trouva ſur le rivage pour le recevoir; & l'ayant conduit juſqu'à ſa propre maiſon, il commença un diſcours dont Keeling étoit fort éloigné de prévoir la concluſion. Après avoir fait des plaintes ameres de la violence & de la hauteur des Hollandois, qui n'étoient venus juſqu'alors à Banda que pour y regner par la force, il aſſura qu'ayant pénétré leurs nouveaux deſſeins, il ne doutoit pas que tant de Vaiſſeaux qu'ils avoient raſſemblés dans le Port, n'y fuſſent pour achever de mettre la Ville & l'Iſle entiere ſous le joug. Enfin dans la néceſſité de recevoir des Maîtres, ou de répandre beaucoup de ſang pour s'en garantir, il offrit à Keeling de ſoumettre le Pays au Roi d'Angleterre. Cette propoſition ſurprit l'Amiral Anglois. Dans l'état de ſes offres, avec un ſeul Vaiſſeau & une pinace, il ne voyoit aucune apparence de pouvoir conteſter l'empire aux Hollandois, qui n'avoient pas moins de deux mille hommes ſur leur Flotte. Cependant, après avoir réfléchi quelques momens ſur une conjoncture de cette importance, il prit une réſolution dont on a beaucoup vanté la ſageſſe. Il s'efforça de faire comprendre au Scha Bandar que dans l'inégalité préſente il ne falloit rien eſperer par la voye des armes. Banda étoit ſans fortifications, les Habitans peu propres à la guerre, & les Anglois trop foibles pour les ſoutenir contre une Flotte auſſi puiſſante que celle de Hollande. Mais avant que les Hollandois commençaſſent leurs hoſtilités, l'Iſle pouvoit ſe mettre ſous la protection de l'Angleterre, par une

Propoſitions de Keeling au Scha Bandar.

soumission tranquille qu'il offroit de recevoir, & contre laquelle il étoit persuadé que l'Amiral Vanhoof n'auroit pas la hardiesse de reclamer. Ce seroit dans la suite au Roi d'Angleterre à faire valoir ses droits, que la République de Hollande n'entreprendroit pas légerement de contester. Le Scha Bandar ne desiroit apparemment qu'une défense présente; & peut-être ne demandoit-il le secours des Anglois contre la Flotte de Hollande, que dans l'esperance de se délivrer d'eux facilement, lorsqu'il auroit employé leurs forces à repousser des Ennemis plus redoutables. Il feignit de compter peu sur le parti que Keeling lui proposoit, & de ne pas même concevoir qu'un droit acquis par une soumission volontaire pût être de quelque poids contre la force des armes. Cependant après avoir paru si impatient de voir Keeling, & si pressant dans ses sollicitations, il demanda deux jours pour déliberer sur sa réponse. Le 14 se passa tranquillement. Mais le 15 au matin, à la surprise extrême des Anglois & des Indiens, l'Amiral Hollandois débarqua douze cens hommes, qui s'avancerent aussi-tôt vers la Ville. Non-seulement il ne parut personne pour s'opposer à leur approche, mais tous les Habitans ayant pris la fuite, Vanhoof affecta de garder beaucoup de modération dans sa victoire. Il défendit à tous ses gens, sous de rigoureuses peines, de causer le moindre desordre; & sans marquer d'inquiétude de la part des Insulaires, il fit jetter à sa vûe les fondemens d'un Fort, dans un lieu dont il n'avoit pas attendu jusqu'alors à prendre les dimensions.

Keeling. 1609.

Les Hollandois se saisissent de Banda.

Ils y élevent un Fort.

Keeling essuya ce spectacle sur son bord, sans aucune marque de regret; mais s'étant rendu au rivage le 18, il fit prier quelques Hollandois d'un rang distingué de le venir voir dans sa Chaloupe. Là, sans toucher à l'entreprise de leur Nation, il leur fit des plaintes fort vives des torts continuels que les Anglois avoient reçus d'eux depuis que l'arrivée de tant de Vaisseaux les avoit rendus superieurs en nombre. Il ne demandoit que la fin de tant de violences; car ce n'étoit point à Banda, leur dit-il, qu'il pouvoit exiger des satisfactions: mais il les pria de se souvenir que l'Europe n'étoit point un Pays auquel ils eussent renoncé les uns ni les autres, & que le Roi d'Angleterre étoit assez puissant pour venger des injures qui ne le regardoient pas moins que ses Sujets. En même tems, pour faire connoître que rien ne balançoit les devoirs de l'humanité dans le cœur d'un Anglois, il les avertit que les Indiens étoient résolus d'empoisonner les eaux, & qu'ils lui avoient fait conseiller eux-mêmes de n'en plus boire. Un procedé si noble parut faire quelque impression sur les Officiers Hollandois. Ils promirent d'en relever le merite aux yeux de leur Amiral; & quelques heures après, ils revinrent effectivement avec la commission de faire des remercîmens à Keeling, & des promesses pour l'avenir. Cependant les Anglois ayant besoin de riz, & comptant d'en recevoir une provision de *Daton Puti*, riche Indien avec lequel ils avoient des liaisons de commerce, ils apprirent avec autant d'indignation que de surprise que les Hollandois leur avoient enlevé ce secours. Leur ressource étoit du moins dans les Marchands Javans de Banda, de qui ils comptoient d'en acheter; mais ils les trouverent si tremblans, dans la crainte d'être insultés par les Hollandois, que toutes leurs instances n'en purent rien obtenir.

Keeling se plaint des violences que ses gens essuioient d'eux.

Daton Puti, qui étoit attaché aux Anglois par une sincere inclination, &

KEELING. 1609.

qui ne se ressentoit pas moins qu'eux de leur perte commune, vint trouver Keeling pendant la nuit. Entre plusieurs projets qu'il avoit imaginés pour rendre le Commerce libre, & délivrer sa Patrie du joug Hollandois, il en proposa deux sur lesquels il insista fort vivement. Le premier regardoit Keeling, à qui il conseilloit de se retirer dans quelqu'une des Isles voisines, jusqu'au départ de la Flotte Hollandoise, & de revenir alors, avec la certitude de se trouver en état, soit par ses propres forces, soit par le secours des Indiens, de raser le Fort des Hollandois & de les chasser de l'Isle. Il falloit que ce conseil vînt du Scha Bandar, & peut-être du Roi-même; car outre la promesse d'armer les Indiens pour son retour, Daton Puti s'engageoit à fournir secretement des provisions aux Anglois, dans l'Isle qu'ils choisiroient pour retraite, & leur offroit jusqu'à des femmes pour leur faire passer le tems avec moins d'ennui. Le second projet, qui ne regardoit que les Indiens, étoit de les empêcher pendant toute la saison suivante de recueillir la muscade, & de leur persuader qu'il valoit mieux laisser pourrir le fruit sur les branches que de le préparer pour leurs Ennemis. Keeling trouva cette idée puerile, & fit sentir à Daton combien il seroit difficile de réunir, dans la même vûe, une infinité de gens, qui s'embarrassoient peut-être fort peu à quels Maîtres ils étoient soumis, pourvû qu'ils vendissent leur muscade; sans compter que les Hollandois, à qui cette conduite ne pourroit être cachée, en prendroient droit de rendre le joug beaucoup plus rigoureux. Mais il auroit eu moins d'éloignement pour la premiere, s'il n'eût cru que les Hollandois, en bâtissant un Fort, s'étoient mis dans le droit où il avoit souhaité de mettre les Anglois par la soumission volontaire des Habitans. C'étoit une espece de possession, dont il ne lui appartenoit pas d'examiner la justice, & qu'il ne pouvoit combattre par aucun titre. D'ailleurs ils avoient un autre Etablissement aux Moluques, d'où ils pouvoient tirer assez de secours pour l'emporter bientôt sur un seul Vaisseau, qui faisoit toutes les forces des Anglois. Enfin, ils avoient commencé à faire passer tous les ans aux Indes Orientales des Flottes fort superieures à celles de l'Angleterre; & ces Commerçans si tranquilles, qui affectoient, dans l'origine, de vouloir ménager tous les interêts & tous les droits d'autrui, ne faisoient plus difficulté d'employer les armes & de mêler les vûes de l'ambition à celles du Commerce. Keeling n'ajoûtoit point une autre objection, qui étoit peut-être la plus forte: c'est qu'après tant d'experiences de l'infidelité des Mores, il n'osoit s'y fier assez pour former une si grande entreprise sur la seule foi de leurs promesses.

Deux partis proposés à Keeling pour chasser les Hollandois.

Il en rejette une qui lui paroît puérile.

Il balance sur la seconde.

Cependant le Fort des Hollandois s'avançoit de jour en jour, sans que les Habitans du Pays entreprissent de s'y opposer; & la tyrannie de Vanhoof sembloit augmenter à mesure qu'il voyoit croître son ouvrage. A *Lantor*, à *Labakata*, à *Kemby*, & dans tous les autres lieux où Keeling cherchoit de la muscade, il avoit le chagrin de voir arriver les Hollandois presqu'aussi-tôt que lui, comme s'ils eussent pris plaisir à l'observer dans toutes ses demarches, & qu'ils eussent resolu de lui enlever toutes ses esperances. Ils alloient souvent jusqu'à l'insulter par des railleries, & le ressentiment des Anglois avoit besoin à tous momens d'être reprimé par de nouveaux ordres. Keeling apprit non-seulement de Daton Puti, mais du Scha Bandar même, que l'Amiral Hollandois avoit offert la paix aux Habitans, à la seule condition qu'ils fermassent

Fierté des Hollandois après la construction de leur Fort.

Ils continuent de maltraiter les Anglois.

sent l'entrée de leur Isle aux Anglois. Il falloit dévorer ces outrages, en attendant la fin d'une cargaison dont les Hollandois mêmes causoient toutes les difficultés. Quoique les Indiens n'eussent point de troupes rassemblées, & qu'ils parussent soumis à toutes les loix de Vanhoof, il arrivoit mille occasions où leur haine éclatoit. Keeling ne manquoit point alors de prendre parti pour les Hollandois, du moins par les voies de la douceur & de la conciliation. Six de leurs Matelots ayant conduit une Chaloupe à *Kampon Aurat*, pour y prendre quelques marchandises dans le Comptoir que Vanhoof y avoit établi, l'abondance des liqueurs qu'ils y trouverent les jetta dans une débauche qui les rendit capables de toutes sortes d'excès. Ils forcerent une femme & deux filles, en se croyant quittes pour les avoir recompensées assez libéralement; & sous prétexte qu'elles devoient les souffrir sans peine après avoir été si bien payées, ils se prétendoient en droit de les retenir pendant le sejour qu'ils avoient à faire dans ce lieu. La femme étoit veuve & passoit pour libertine. Mais les deux filles, qu'on la soupçonnoit d'avoir entraînées dans cette infâme partie, firent entendre des cris & des plaintes qui attirerent un Officier de la Justice Indienne. Les Matelots, choqués de voir troubler leurs plaisirs, maltraiterent cet Officier de plusieurs coups, & tuerent un autre Indien qui se présentoit à son secours. Keeling étoit arrivé le même jour à Kampon-Aurat. Quoique son cortege fut si peu nombreux qu'il ne pouvoit prétendre à rien par la force, les Facteurs du comptoir Hollandois vinrent le supplier de sauver leurs Matelots de la fureur du Peuple. Ils étoient déja saisis & renfermés. Dans le mouvement qui portoit toute la Ville à la vengeance, il sembloit que leur supplice fût infaillible avant la fin du jour. Cependant Keeling représenta si vivement l'indulgence qu'on devoit à l'ivresse, & tous les motifs qui pouvoient désarmer la Justice, que par la force de ses raisons autant que par une somme d'argent qu'il fit agréer aux Parens du Mort, il obtint la vie & la liberté des Coupables. Il avoit avancé la somme dont il étoit convenu avec les Juges Indiens; & ce ne fut pas sans difficulté qu'il se la fit rembourser.

Keeling. 1609.

Débauche de six Matelots.

Keeling les sauve du supplice.

Vanhoof ne laissoit pas de sentir que ne pouvant demeurer sans cesse à Banda, ni laisser dans son fort une Garnison assez nombreuse pour tenir les Insulaires dans une soumission forcée, il avoit besoin de regagner leur confiance & leur affection par la douceur. Son intention n'avoit jamais été de conquerir Banda pour y établir la domination des Hollandois; mais dans la vûe même qu'il se proposoit, d'y faire un simple magasin d'armes, & d'y laisser assez de monde pour former une Colonie, il étoit à craindre que cet établissement ne fût pas de longue durée, s'il n'étoit soutenu que par la force. Ce fut apparemment cette réflexion qui le fit changer subitement de conduite. Il voulut que ses gens se mêlassent sans affectation avec les Habitans de Banda, & qu'ils cherchassent à s'en faire aimer. Il renonça au droit qu'il s'étoit attribué de regler le prix des marchandises, & laissa aux Négocians la liberté ordinaire du commerce. Il invita le Scha Bandar à diner dans son Fort; & pour ne pas l'exposer à violer ses usages, il lui donna une fête à l'Indienne. Enfin, il lui déclara que tous les Hollandois qui demeureroient à la garde du Fort, auroient la liberté de se marier avec des femmes du Pays. Cette déclaration servit également à persuader aux Indiens qu'il commen-

Les Hollandois entreprennent de se faire aimer.

Loix que leur Amiral établit.

KEELING. 1609.

çoit à traiter de bonne-foi, & à faire desirer à ses gens de demeurer à la garde du Fort. Cependant, de peur sans doute qu'ils ne prissent tous le parti d'épouser des Indiennes, il promit que la premiere Flotte n'arriveroit point sans apporter quelques Européennes, s'il s'en trouvoit qui voulussent faire le voyage des Indes pour trouver des Maris.

Keeling admire que dans ce projet de Colonie, la Religion fut comptée pour si peu de chose, qu'on ne laissa pas même un Ministre pour la célébration des mariages & pour les autres exercices du Christianisme. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il n'en restoit que deux sur toute la Flotte; soit qu'elle n'en eût pas apporté davantage, ou qu'ils fussent morts pendant la navigation.

Conspiration contre les Hollandois.

Il falloit malgré toutes ces attentions, que les Matelots ou les Soldats Hollandois, qui commençoient à vivre assez librement dans Bada, n'y fussent pas vûs plus volontiers, & qu'ils entrassent mal dans les intentions de leur Amiral; car la haine des Habitans s'anima contre eux jusqu'à former une conspiration pour les massacrer tous dans un seul jour. Ils n'eurent l'obligation de leur salut qu'à *Nackada Goa*, c'est-à-dire au Capitaine d'un Vaisseau Indien de Goa, qui étoit depuis quelques semaines dans le Port. *Nackada China* & *Nackada Bantam*, signifient de même les Capitaines ou les Patrons de Bantam & de la Chine, qui ne sont pas distingués par d'autres noms. Il se trouvoit environ soixante Hollandois répandus dans la Ville, sans y comprendre les autres Facteurs du Comptoir, qui étoient au nombre de douze. Un grand nombre d'Habitans s'associerent pour les surprendre en différens lieux; & s'étant divisés en plusieurs bandes, suivant le nombre d'Ennemis que chacun avoit dans son quartier, il auroit été difficile qu'il en fût échappé un seul à leur vengeance. Comme la plus grande partie de ces Hollandois étoient des Soldats du Fort, les Conspirés se proposoient ensuite de fondre sur ce nouvel établissement qu'ils comptoient de trouver mal défendu, & de le détruire avant qu'il fût achevé.

Ils doivent leur salut à un Capitaine Indien de Goa.

Nackada Goa se trouvoit lié avec les Hollandois, parce que n'ayant pas moins d'aversion qu'eux pour les Portugais, ils s'entretenoient ensemble de leur haine. Il découvrit la conspiration, dans le commerce familier qu'il avoit avec les Habitans. Il se hâta d'avertir les Facteurs Hollandois. L'ordre fut donné aussi-tôt à tous leurs gens de retourner au Fort; & les Facteurs mêmes se rendirent sur leur Flotte pour tenir conseil avec leur Amiral. Dans un danger si pressant, Vanhoof résolut d'en imposer aux Habitans par sa fermeté. Il se rendit à terre avec une escorte de cinquante hommes, & passant au travers de la Ville pour aller jusqu'à la maison du Scha Bandar, il salua les Indiens d'un air aussi tranquille que s'il n'avoit eu rien à leur reprocher. Si le Scha Bandar fut surpris de sa visite, il le parut encore plus de ses explications. Vanhoof profita de son trouble pour exiger qu'il fît venir sur le champ un certain nombre d'Habitans dont il avoit appris les noms, de Nackada Goa. La crainte retenant le plus grand nombre, ce ne fut pas sans difficulté qu'on parvint à les rassembler. Cependant il en parut plusieurs, accompagnés d'une foule de peuple, qui sembloit disposé à les défendre. Mais l'Amiral qui se fioit au courage & aux armes de ses gens, ne mit pas moins de fierté dans sa contenance à la vûe de cette Assemblée. Il pressa le Scha Bandar de déclarer pour lui qu'il n'ignoroit pas les sanglans desseins qu'on

avoit formés contre sa Nation, & qu'il connoissoit jusqu'au nom des coupables; mais que dans le pouvoir qu'il avoit de se venger, il aimoit mieux faire connoître par l'oubli de cette offense, qu'il n'avoit que des sentimens d'amitié pour le Peuple de Banda; que cet exemple apprendroit enfin quelle avoit été l'intention des Hollandois en bâtissant un Fort; que loin d'en vouloir à la liberté du Pays, ils ne pensoient à s'y établir que pour la défendre & la conserver: que les loix qu'il avoit imposées à ses gens seroient fidélement observées; qu'il promettoit d'en punir les infracteurs, & d'écouter les plaintes; mais qu'il demandoit aussi que le Peuple de Banda reconnût les Hollandois pour ses alliés, ses amis, ses freres, & que dans les devoirs de la société comme dans ceux du commerce, il répondît à l'affection qu'on ne cesseroit jamais de lui marquer.

KEELING. 1609.

Discours que Vanhoof fait prononcer au Scha Bandar.

Ce discours que la crainte arracha de la bouche du Scha Bandar, beaucoup plus que l'inclination, ne laissa pas de faire impression sur le Peuple. Vanhoof dut être satisfait du témoignage présent qu'il en reçut par des caresses & de longues acclamations. Elles allerent jusqu'à lui offrir de faire rechercher tous les Coupables, & de lui en abandonner la punition. Il repeta qu'il oublioit leur crime, dans la confiance qu'il ne seroit jamais renouvellé. Cette réconciliation feinte ou sincere, se soutint si constamment que non-seulement les Hollandois eurent la liberté d'achever leur Fort, mais qu'ils recommencerent à se lier plus étroitement que jamais avec les Indiens. L'effet n'en fut désagréable que pour les Anglois, à l'égard desquels Vanhoof se crut en devoir de garder moins de ménagement. Keeling lui avoit fait offrir de se borner au commerce de Puloway & de Pulorin, à la seule condition que les Hollandois lui payassent environ douze cens dollars qui lui étoient dûs à Banda. Vanhoof y consentit; mais abusant de cette condescendance, il exigea que les Bâtimens Anglois qui feroient desormais ce commerce, fussent soumis à la visite des Hollandois. Une tyrannie si violente revolta Keeling. Il protesta que l'infériorité de ses forces ne l'empêcheroit pas de s'y opposer, au péril même de sa vie, & que s'il périssoit dans une querelle si juste, il laisseroit la vengeance de sa mort au Roi son maître. Cependant après avoir déliberé avec son Conseil sur la nécessité de sa situation, il envoya le 2 de Juin, Spalding à l'Amiral Hollandois, pour lui demander un accommodement. L'état de ses forces lui permettoit si peu de contester, qu'il ne pensoit plus qu'à sortir de cette difficulté avec honneur. Mais les Hollandois, résolus de le mortifier, insisterent absolument sur leurs prétentions. Il leur écrivit dans les termes les plus pressans, en joignant aux motifs de l'honnêteté & de l'amitié des offres qui devoient passer à leurs propres yeux pour un juste équivalent. Leur réponse fut qu'ayant tenu quatre fois conseil sur cette affaire, ils s'étoient accordés autant de fois à croire leur résolution indispensable. Il fallut céder avec autant de regret qu'ils firent éclater de fierté & de joie. Soixante-deux hommes, qui composoient alors tout l'Equipage du Vaisseau Anglois & de la Pinace, ne pouvoient entreprendre de résister à deux mille, ni même esperer de sortir du Port malgré eux, depuis que leur Fort le commandoit entiérement.

Vanhoof abuse de sa puissance pour chagriner les Anglois.

Les Anglois sont assujetis à la visite des Hollandois.

Ainsi Keeling se vit forcé de subir une loi fort humiliante; & l'occasion de plier sous le joug se renouvellant à chaque voyage que la Pinace faisoit à

KEELING. 1609.

Regret qu'ils ont de s'y soumettre.

Puloway, à Labakata, à Lantor, à Rumber, & dans les autres lieux voisins, l'impatience de ses gens faillit plus d'une fois de produire des scénes sanglantes. Lui-même, étant allé à Lantor, pour y porter des draps & rapporter des épices, il ne put supporter la hauteur avec laquelle on exigeoit qu'il s'approchât de la Garde Hollandoise qui devoit le visiter. Il continua de faire ramer, malgré la menace qu'on lui fit de tirer sur lui. Enfin les Hollandois se mirent en mouvement pour se rendre à sa Chaloupe; & satisfait alors de leur politesse, il ne fit pas difficulté de les attendre.

Mais il fut extrémement surpris de les voir partir le 2 de Juillet avec toutes leurs forces, sans lui avoir donné le moindre avis de leur départ. Ne pouvant s'imaginer qu'ils abandonnassent Banda sans avoir achevé d'y établir leur pouvoir, & moins encore qu'ils l'y laissassent comme le maître, lorsqu'ils n'avoient pas plus de cinquante hommes dans le Fort, il n'attendit pas sans inquiétude à quoi ce mouvement devoit aboutir. Mais il apprit dès le même jour que sur quelques sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus à Labakata, ils étoient allés punir les Indiens de cette malheureuse Ville. L'Auteur assure que quarante hommes auroient suffi pour cette entreprise. Les Habitans firent si peu de résistance qu'à peine en restoit-il quinze ou vingt, que les Hollandois tuerent à genoux. Tous les autres avoient pris la fuite à leur approche, abandonnant leurs familles & leurs biens. Aussi le pillage dura-t-il beaucoup plus que le combat. La Ville fut brûlée, & les jeunes femmes emmenées pour l'esclavage, avec les enfans capables de marcher. L'Amiral Hollandois observa néanmoins quelque apparence de justice dans cette confusion. Il voulut que les femmes mariées eussent la liberté de suivre leurs maris fugitifs. Mais il s'en trouva plusieurs qui refuserent d'accepter cette grace, dans le chagrin d'avoir été abandonnées. Il est aisé de se figurer quelle fut la licence du Soldat. A peine l'Amiral pût-il mettre à couvert quelques Dames Indiennes, femmes des plus riches Marchands de la Ville dont il esperoit tirer un profit considérable, soit par la rançon qu'il recevroit de leurs Maris, soit par la vente qu'il en feroit faire aux Portugais de Goa & de Malaca. Il tua de sa main deux Soldats qui menaçoient de la derniere violence une jeune Indienne fort éplorée. La compassion qu'il eut pour elle, se changea dans d'autres sentimens qui ne lui permirent point ensuite de la vendre.

Les Hollandois pillent & brûlent Labakata.

Licence du Soldat.

Les Hollandois échouent devant Salomo.

Les Hollandois furent moins heureux dans une autre expédition qu'ils tenterent contre *Salomo*. Quoiqu'ils s'y fussent présentés en fort grand nombre, ils furent reçus avec tant d'ordre & de courage par les Habitans, que n'ayant pû faire leur descente, ils se retirerent après avoir perdu plusieurs de leurs gens. L'Auteur ignore quel étoit le crime de ces malheureux Indiens, & ne leur en suppose point d'autre que d'avoir refusé de vendre leurs marchandises au prix que les Hollandois vouloient leur fixer. *Jacob* de *Bitter*, Gouverneur du Fort, & *Mathieu Porter*, deux hommes dont Keeling vante beaucoup la probité, le firent avertir secretement qu'il étoit soupçonné par leur Amiral, d'avoir contribué à la disgrace des Hollandois par les avis qu'il avoit fait donner aux Habitans de Salomo. Quoique cette accusation ne fût soutenue d'aucune preuve, on prétendoit s'être apperçu que pendant les deux nuits précédentes, les Anglois avoient fait des signes extraordinaires,

Ils accusent les Anglois de les avoir trahis.

ausquels on avoit vû répondre du rivage; &, sur cette folle imagination, l'Amiral ne pensoit à rien moins qu'à se saisir des Anglois & de leur Vaisseau. Keeling dans une juste allarme, rappella tous ses gens à bord, & fit éclater ouvertement la résolution où il étoit de se défendre. Cependant il députa Spalding à l'Amiral pour lui marquer l'étonnement qu'il avoit de ses préventions. Cette démarche mit les Hollandois dans la nécessité de désavouer leur dessein. Mais leur Amiral demanda fiérement à Spalding, quand les Anglois se proposoient de partir, & quelle pouvoit être la raison qui les arrêtoit depuis si long-tems. Spalding répondit qu'ils étoient forcés de demeurer pour satisfaire à leurs dettes. L'Amiral crut lever tout d'un coup cette objection en s'offrant à les payer. Mais Keeling lui fit dire aussi-tôt qu'il ne s'exposeroit jamais aux reproches qu'il devoit attendre de sa Compagnie, s'il manquoit aux plus saints engagemens du Commerce; & qu'il n'étoit pas moins obligé de soutenir la réputation de l'Angleterre aux yeux des Indiens. Enfin pour dissiper tous les soupçons, il offrit de se retirer dans le Port de *Labonn Java*, d'où il ne pouvoit pas être soupçonné d'observer les Hollandois, ni de vouloir préjudicier à leurs intérêts.

KEELING. 1609.

Résolution des Hollandois.

Cette offre demeura sans réponse, mais le 18 après midi, il vint à bord plusieurs Officiers Hollandois, qui demanderent d'abord à Keeling, avec beaucoup d'honnêteté, s'il persistoit dans le dessein de faire un plus long sejour aux Indes. Il répondit que ses affaires demandoient encore environ vingt jours, & qu'il esperoit les passer en paix avec les Hollandois. On entra dans un grand nombre d'explications; mais Keeling paroissant ferme dans sa premiere réponse, les Officiers de Hollande lui remirent un Mémoire qui contenoit la résolution de leur Conseil. Je le rapporterai dans ses propres termes.

Ordre de la Flotte Hollandoise signifié à l'Amiral Anglois.

» M. William Keeling, Géneral Anglois, nous fera la justice de se souve- » nir que nous lui avons offert par nos Députés de payer les dettes qui lui » restent à Banda, sous la seule condition qu'il lui plût de sortir de la Rade » avec son Vaisseau. Quoique nous n'ayons point eu d'autre vûe dans cette pro- » position, que d'éviter les querelles, il a refusé de l'accepter. Nous n'avons » néanmoins que trop de raisons d'exiger qu'il s'éloigne de notre Flotte & » de notre Fort de Nassau. Et pour faire connoître audit Géneral par quels » motifs nous nous sommes arrêtés à cette résolution, il nous paroît juste de » les lui communiquer par écrit.

» Le 8 d'Avril 1609, notre vénérable Amiral *Pierre Willianson Vanhoof*, » ayant jetté l'ancre avec sa Flotte dans le Port des Isles de Banda, il apprit » des Marchands de notre Compagnie des Indes, qu'ils étoient sans cesse in- » quiétés & chagrinés par les Habitans de Banda qui leur enlevoient quel- » quefois leurs draps & leurs marchandises, ou qui les prenoient au prix » qu'il leur plaisoit de regler, se rendant les Arbitres du tems & de la forme » du payement; ce qui les avoit endettés avec nos Marchands jusqu'à la som- » me de vingt mille piéces de huit, sans aucune apparence qu'ils eussent ja- » mais l'intention de s'acquiter. Il apprit encore que les Sujets de leurs hautes » Puissances les Etats de Hollande étoient continuellement dans une situa- » tion fort incertaine, menacés sans cesse de leur ruine, effrayés par l'exem- » ple de plusieurs de nos Marchands, qui avoient été massacrés, ou pris par

KEELING. 1609.

» force, & réduits à la néceſſité d'embraſſer l'Idolâtrie. Sur ces avis, notre-» dit Amiral ſe crut obligé, pour la ſûreté de nos Marchands & de nos effets, » contre les Portugais & nos autres Ennemis, de penſer ſérieuſement à conſ-» truire un Fort. La propoſition qu'il en fit aux Principaux Oran Rajas fut » agréée ; & lorſque l'ouvrage commençoit à s'avancer, ledit Amiral Van-» hoof ayant convoqué une aſſemblée des Oran Rajas & du Conſeil de l'Iſle, » il y jetta avec eux les fondemens d'une alliance perpétuelle. Enſuite il » nomma le Fiſcal de la Flotte pour demeurer à Koyakke & pour y ſoutenir » le regne de la juſtice & de la bonne-foi.

» Après ces ſages préliminaires, il ne reſtoit plus qu'à faire confirmer le » Traité par tous les Rajas, & dans cette vûe l'Amiral ſe rendit à Katu, où il » avoit marqué l'Aſſemblée générale. A ſon arrivée, un Bandanois ſortit de la » forêt pour lui dire que tous les Kajas étoient aſſemblés dans un lieu voiſin, » mais que la crainte qu'ils avoient des Soldats les empêchant de s'avancer, ils » le prioient de ſe rendre près d'eux avec ſon Conſeil. Il donna dans le » piege avec tant de confiance, qu'il fit demeurer ſes Soldats fort loin der-» riere lui ; & pénétrant dans les bois, il fut étrangement ſurpris de les trou-» ver remplis de Négres armés, de Bandanois, & d'Oran Rajas, qui l'envi-» ronnerent auſſi-tôt, & qui le maſſacrerent lui & tous ſes gens avec tant » de barbarie, que chacun ſe trouva percé de plus de vingt coups. Cette » trahiſon ayant ſi bien réuſſi, ils ſe promirent de traiter de même tous les » Soldats de l'eſcorte ; mais ceux-ci ſe tenant ſur leurs gardes, tromperent » l'attente des Meurtriers, & les forcerent de rentrer dans leurs bois ; ce qui » ne mit point à couvert le Fiſcal, & quantité de malheureux Hollandois, » qui s'occupant ſans défiance à ramaſſer des noix de cocos dans la campagne, » furent tués impitoyablement juſqu'au nombre de quarante. C'eſt par ces » cruels & ſanglans outrages que nous avons été provoqués contre une Na-» tion parjure, & que nous nous trouvons engagés dans une guerre dont » nous leur avons déja fait reſſentir les effets.

» Au milieu de tant d'ennemis, nous jugeons à propos, en vertu de notre » Commiſſion & de nos Patentes, d'ordonner audit Géneral Keeling de ſor-» tir du Port dans l'eſpace de cinq jours, pour s'éloigner de notre Flotte & » de notre Port de Naſſau. Ayant conquis l'Iſle de Nayra par la force des » armes, notre victoire nous donne de juſtes droits ſur toutes les Rades qui » en dépendent, telles que *Labakata*, *Lantor*, &c. & juſqu'à la fin de la » guerre nous ne permettrons point qu'aucun Navire étranger y vienne jetter » l'ancre.

» En conſéquence de cette réſolution, le Conſeil de la Flotte de Hollan-» de a nommé ſes Députés pour ſignifier ſon ordre audit Géneral Keeling, » le 28 de Juillet 1609. Signé par *Simon Hoen*, *Jacob de Bitter*, *Henri van* » *Bergel*, *Jean Corneliſſon Vyſt*, *William Jacobſon*, *Simon Martens*, *Rutger* » *Tomaſſens*, *Henri Marlaben*, *Peter Babuec*, *William Wandervort*, Secre-» taire.

Réponſe des Anglois.

Keeling, après avoir lu ce Mémoire avec attention, répondit de bouche, en peu de mots, que ſa cargaiſon étoit achevée, & que rien ne s'oppoſoit plus à ſon départ ; mais que pour l'honneur de ſa Compagnie & pour le ſien il ne pouvoit ſe réſoudre à partir d'une maniere ſi honteuſe ; enfin que s'il

n'étoit forcé par quelque chose de plus puissant que des paroles, il étoit résolu de demeurer encore vingt jours. On lui représenta que l'ordre qu'il avoit reçu par écrit suffisoit pour sa justification. Qui ne sçait pas, repliqua-t-il hardiment, que la témérité fait quelquefois hazarder des menaces dont on n'oseroit entreprendre l'execution ! Cependant pour marquer qu'il pensoit de bonne-foi à lever l'ancre vers le terme qu'il s'étoit imposé, il annonça son dessein par une décharge de cinq piéces de canon. Les Hollandois consentirent entre eux à lui accorder ce terme ; mais ayant appris qu'il avoit envoyé son Esquif à Puloway, pour y reconnoître une bonne Rade, ils temoignerent encore quelque étonnement. C'étoit l'occasion qu'il cherchoit, pour leur déclarer qu'en cas de contrainte, il laisseroit des Facteurs à Puloway.

KEELING. 1609. Les Anglois veulent partir librement.

La paix fut publiée le 1 d'Août entre les Hollandois & les Insulaires. Il étoit aisé d'en conclure que les Anglois ne seroient plus soufferts long-tems à Puloway. Ils avoient payé leurs dettes à Banda, & c'étoient eux-mêmes qui se trouvoient créanciers d'une grosse somme à Puloway. Le jour même de la publication, ils reçurent du Conseil Hollandois une lettre de change, payable à Bantam. Ce soin d'acquiter les dettes des Indiens, fut une déclaration dont le sens ne pouvoit être obscur pour Keeling. Cependant les Officiers de la Flotte Hollandoise affectant de le traiter avec politesse, il ne refusa point de prendre part à leurs rejouissances. Leur artillerie fut si peu ménagée pour la célébration de la paix, qu'ils tirerent plus de cent cinquante coups pendant le festin. Ils en donnerent un dans le Fort, & Keeling ne fit pas difficulté d'y assister. Le Gouverneur se fit une joie maligne de lui montrer avec soin tous les ouvrages de cette Place. Ils étoient munis de trente piéces de canon, dont huit étoient de fonte. Mais on se garda bien de raconter à Keeling quels droits les Hollandois avoient violés pour former cet établissement. Il l'avoit appris du Scha Bandar même, qui ne lui avoit pas caché que c'étoit la principale cause de la guerre. Aux environs de Banda, les Hollandois n'avoient pas trouvé de lieu plus favorable pour la construction de leur Fort que celui des sépultures publiques, auquel non-seulement le Peuple attachoit une haute idée de religion, mais où le Roi même & tous les Oran Rajas avoient coutume de se rendre une fois chaque semaine pour honorer les cendres de leurs parens & de leurs amis. Outre l'intérêt de leur défense, il avoit paru par l'événement que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à satisfaire leur avarice, en pillant plusieurs riches mausolées. Quoiqu'il n'y eût point de sépulture particuliere qui ne leur eût offert de précieuses dépouilles parce que l'usage étoit pour les plus pauvres d'ensevelir quelques piéces d'or ou d'argent avec les morts, les Bandanois avoient regreté particuliérement deux tombeaux qui n'étoient pas moins riches au dehors qu'au dedans, & qui passoient dans la Nation pour un monument si curieux, que les Anglois à leur arrivée n'avoient rien eu de si pressant que de se procurer la vûe de ce spectacle. L'un étoit la sépulture d'un Raja, dont le nom étoit fort respecté par l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté pendant sa vie. On y venoit depuis plus d'un siécle en pélerinage, non-seulement de Banda, mais de toutes les Isles voisines; & chacun y signaloit sa piété par des présens & des offrandes. L'autre tombeau étoit celui d'une femme, qui dans une guerre contre le Roi de Makassar, s'étoit sacrifiée généreusement pour la Patrie. Elle

Paix entre les Hollandois & les Insulaires.

Les Anglois prennent part aux rejouissances.

Fort de Nassau & son origine.

Histoire de deux tombeaux Indiens.

KEELING, 1609.

étoit jeune & belle. Il lui étoit venu dans l'esprit, de faire usage de ses charmes pour gagner l'Ennemi de sa Nation, ou pour trouver le moyen de le perdre. Mais son entreprise avoit tourné à sa propre ruine. Ses charmes ayant eu d'abord le succès qu'elle s'en étoit promis, elle avoit communiqué ses esperances à Banda par des Messagers infidèles, ou par quelque lettre qui fut interceptée. Son amant n'eut pas plutôt découvert sa trahison que tout l'amour qu'il avoit pour elle s'étant changé en fureur, il la poignarda de sa propre main; ensuite il avoit envoyé le cadavre à Banda, avec des reproches insultans pour ceux qu'il accusoit d'avoir employé cette ruse. Les Habitans de Banda avoient reçu le corps de leur Héroïne avec des sentimens de reconnoissance & de véneration qui avoient produit dans la suite une espéce de culte.

Le commerce est interdit à Keeling.

Keeling envoya quelques jous après, sa Chaloupe à Puloway, pour y prendre quelques marchandises qu'il y avoit en dépot. *Nackada Guzarate*, lui fit dire par cette occasion qu'il ne devoit plus esperer d'épices de cette Isle, mais que les Habitans avoient regret d'être forcés à ce refus par les menaces des Hollandois. Un Domestique du Nackada vint à bord le lendemain, dans une petite Barque que les Hollandois visiterent sur son passage, avec la derniere rigueur. Il apportoit à Keeling, de la part de son Maître, quelques perles dont il avoit différé jusqu'alors à fixer le prix, & qu'il abandonnoit enfin pour celui que les Anglois en avoient offert. L'Officier Hollandois, qui l'avoit visité, avoit marqué tant de goût pour les Perles, qu'apprenant à quel prix on les laissoit aux Anglois, il avoit fait des instances pour en faire accepter de lui la même somme. Mais le Négre du Nackada s'étoit défendu par des raisons d'honneur & de fidélité, qui avoient dû couvrir les Hollandois de confusion.

Keeling part de Banda.

Keeling n'ayant pas d'autre raison pour différer son départ, que l'honneur de sa Nation, le crut désormais à couvert par le consentement qu'il avoit obtenu des Hollandois, & résolut de lever l'ancre au premier vent. Il lui restoit quelques balots de poivre à peser. C'est la seule occasion où l'on apprenne par son récit, que le *Katy* pese cinq livres quatorze onces & demie. Il mit à la voile le 10 du mois d'Août, & le jour suivant, il jetta l'ancre près de Macassar. Son dessein étoit de s'arrêter dans l'Isle de Célébes, pour y prendre du girofle. Quelques gens qu'il envoya dans son Esquif lui rapporterent que depuis peu de jours un Vaisseau Hollandois avoit fait naufrage sur cette Côte, & qu'il ne s'en étoit sauvé que sept hommes, qui le conjuroient de les prendre à bord jusqu'à Bantam. Le ressentiment qu'il conservoit contre les Hollandois de Banda ne diminua point sa compassion pour ces malheureux. Il leur envoya sa Chaloupe, pour apporter avec eux quelques débris de leur cargaison que la Mer avoit poussés sur le rivage.

Naufrage d'un Vaisseau Hollandois.

Keeling prend quelques Hollandois à bord.

Histoire d'un Pilote.

Le principal d'entre eux étoit le Pilote de leur Bâtiment. Il avoit évité la fureur de la Mer sur un coffre vuide, à la serrure duquel il avoit lié une corde fort mince, qu'il avoit attachée par l'autre bout à sa ceinture. Ce secours l'avoit soutenu pendant sept ou huit heures sur les flots. Il se nommoit *Van Cingel*. Son Vaisseau venoit de Macao, dont il avoit fait quatre fois le voyage; & ce n'étoit pas la premiere disgrace qu'il eût essuiée dans ses différentes navigations. Il raconta aux Anglois, qu'ayant mouillé à Siam deux

ans

Keeling, 1609.

ans auparavant, il avoit été arrêté avec tous les Officiers de son Vaisseau, par l'artifice de *Manuel Cabos*, Capitaine Portugais, qui les avoit représentés comme des Pyrates, aussi dangereux pour les Européens que pour les Peuples de l'Inde. Ils avoient été renfermés au nombre de six dans une étroite prison, tandis que le Roi de Siam avoit fait garder leur Bâtiment par une troupe de Soldats qui y avoient causé beaucoup de désordre. Les formalités de leur procès avoient duré fort long-tems. On les avoit menacés du dernier supplice, pour tirer d'eux la confession de leurs desseins. Au milieu de leurs souffrances, un Indien attendri de leur sort trouva le moyen de leur parler sans témoins & de leur offrir une voie pour se procurer la liberté. Dans la certitude qu'ils avoient de leur innocence, ils refuserent un secours qui ne mettoit que leur vie à couvert, sans aucune esperance de se faire restituer leur Vaisseau. Cependant, cette apparence de courage, qui n'étoit au fond que l'effet du désespoir, fit tant d'impression sur le Roi, qu'il cessa de les croire coupables. Il leur rendit la liberté, avec le pouvoir de vendre & d'acheter diverses marchandises. S'étant remis en mer ils avoient eu le malheur, en sortant du Port, de toucher contre un rocher, qui leur avoit fait une large voie d'eau. Cet accident les ayant forcés de retourner au rivage, ils étoient retombés dans un embarras beaucoup plus dangereux que le premier. Les Prêtres du Pays, qui s'appellent Talapoins, avoient représenté au Roi qu'il s'étoit trompé dans l'opinion qu'il avoit prise de leur innocence, puisque le Ciel en les punissant lui-même à la vûe du Port, déclaroit assez visiblement qu'ils étoient coupables. Ainsi, la superstition l'emportant sur la justice & la compassion naturelle, ils avoient été saisis pour la seconde fois par ceux qu'ils croyoient prêts à les secourir. Les mêmes Prêtres qui avoient empoisonné l'esprit du Roi, furent nommés pour leurs Juges. Ils furent conduits à quelques lieues de la Ville, dans l'enceinte d'une Pagode, & renfermés plus étroitement que jamais. En les examinant avec une sévérité extraordinaire, on leur fit entendre que la seule maniere de prouver leur innocence, étoit d'assister au culte de la Pagode, & de la prendre à temoin de leurs sermens. On leur fit là dessus cent recits extravagans de la puissance de cette Idole. Comme ils étoient renfermés dans le même lieu, ils tinrent conseil ensemble sur une proposition qui pouvoit terminer tout d'un coup leurs peines. De six qu'ils étoient, quatre se persuaderent que sans blesser le Christianisme, ils pouvoient paroître dans un temple & devant des Idoles ausquelles ils n'attribuoient aucune vertu. Jurer par la Pagode, c'étoit, disoient-ils, un serment tel que l'usage l'a introduit, lorsqu'on prend à temoin la Lune, les Etoiles, ou d'autres corps inanimés. Mais le Pilote plus éclairé & plus délicat sur les devoirs de sa religion, soutint que c'étoit un crime, & que toute invocation de l'objet d'un faux culte ne pouvoit passer que pour un culte d'Idolâtrie. Son opinion l'emporta, quoiqu'il ne fût secondé que d'une seule voix pour la faire valoir. Enfin les Prêtres n'osant pousser leur zèle impie jusqu'à porter une Sentence de mort contre des Etrangers qu'ils ne pouvoient convaincre d'aucun crime, & ne voyant pas non plus d'apparence à les retenir éternellement captifs, proposerent au Roi un tempéramment qui fut accepté. Comme on s'étoit rendu maître de leur Vaisseau, ils demanderent qu'une partie de leurs biens fut consacrée à la Pagode,

KEELING. 1609.

pour expier le refus que les Hollandois avoient fait de l'adorer. On leur enleva, suivant cette sentence, une portion de chaque marchandise qu'ils avoient à bord. Ils souffrirent cette injustice sons murmurer, mais en jurant au fond du cœur de s'en dédommager bientôt. A l'égard des Siamois, l'occasion s'en présenta sur leurs propres Côtes, où le Bâtiment Hollandois se saisit de toutes les Barques qu'il rencontra. Mais il n'y avoit trouvé que des provisions de bouche, ou des étoffes de peu de valeur: au lieu que peu de jours après, il tomba sur un Vaisseau Portugais richement chargé, qui le paya fort avantageusement des pertes & des injustices qu'il avoit essuiées.

Avis donné à Keeling sur divers intérêts à la Chine.

L'important service que le Pilote Hollandois recevoit de Keeling l'engagea par reconnoissance à d'autres ouvertures, qui devinrent ensuite fort utiles aux Anglois. Il lui apprit que les Portugais étoient détestés à Macao, & que toute autre Nation de l'Europe, dont les Chinois pourroient esperer les mêmes services, y seroit préferée aux mêmes conditions. On s'y plaignoit moins de leur avarice que de leur orgueil. Comme ils y étoient toujours en assez grand nombre, ils exigeoient des égards & des considérations qui sembloient convenir mal à des Négocians, & dont la fierté Chinoise étoit souvent choquée. Les Hollandois au contraire, dont le principe est de paroître peu sensibles à l'humiliation dans les lieux où ils ne se croyent pas les plus forts, avoient accoutumé les Chinois à leur voir compter pour rien les petites délicatesses de la vanité; & cette simplicité de mœurs leur attiroit des caresses & des préférences dont le Pilote tiroit des conclusions à leur avantage. Les Portugais qui ont le caractere assez tourné à la galanterie, n'étoient pas non plus fort longtems à terre sans mêler le plaisir aux affaires du Commerce; d'autant plus qu'avec les Marchands il arrivoit toujours sur leurs Vaisseaux quelques jeunes Voyageurs que la curiosité seule attiroit aux Indes. L'empressement qu'ils marquoient pour les femmes blessoit la jalousie des Chinois; au lieu que les Hollandois renfermés dans leurs affaires d'intérêt & de calcul, ne pensoient à troubler le repos de personne. Enfin les Portugais s'attachoient aux conversions. Leurs Missionaires se répandoient dans les Villes & les campagnes. Ils avoient déja fait embrasser le Christianisme à tant d'Habitans, qu'une Nation éclairée & politique commençoit à prendre ombrage de leurs progrès: tandis que les Hollandois vivant pour eux-mêmes laissoient à chacun le soin de sa conscience. Ainsi Keeling comprit, sur les raisonnemens du Pilote, que pour plaire aux Chinois, il ne falloit ni fierté, ni galanterie, ni zèle de religion.

Les Anglois relâchent à Jacatra.

Le 21 de Juillet, les Anglois jetterent l'ancre devant Jakatra, sans autre dessein que d'attendre s'il se présenteroit quelque Barque, pour faire remercier le Roi des civilités qu'ils en avoient reçues à leur passage. Mais, au lieu d'une Barque Indienne, ils furent surpris de voir sortir du Port, une Chaloupe Européenne. Elle leur apprit qu'il y étoit arrivé depuis peu de jours deux Bâtimens Hollandois, qui ramenoient à Bantam les Facteurs Anglois d'Amboyne. Cet incident, qui sembloit supposer quelque nouveau démêlé entre les deux Nations, allarma d'abord Keeling; mais il apprit avec joie que c'étoient les Facteurs mêmes, qui rebutés de perdre leur tems dans une année stérile avoient pris le parti de s'embarquer avec tous leurs biens pour venir s'exercer plus utilement à Bantam, & qui avoient obtenu des Hollandois

Ils y trouvent deux Vaisseaux Hollandois.

toutes ſortes de faveurs dans leur paſſage. L'échange ſe fit avec une égale reconnoiſſance entre les Anglois d'Amboyne & les ſept Hollandois que Keeling avoit pris dans l'Iſle Célébes. Le Roi de Jacatra reconnut facilement des Hôtes dont il avoit éprouvé la politeſſe, & leur fit préſent d'un *Macan*, rare & belle eſpéce de lion, dont j'ai déja eu l'occaſion de parler. Keeling paya cette galanterie par deux beaux mouſquets.

KEELING. 1609.

Ils arrivent à Bantam.

Le 26, étant arrivé à la pointe de Bantam, il rencontra un Pare conduit par *Ralph Hearne*, que Saris, Chef du Comptoir de Bantam, envoyoit au devant de lui. Entre pluſieurs témoignages de l'heureux état du Comptoir, Hearne lui apprit qu'il y étoit attendu par trois mille quatre cens quatre-vingt ſacs de poivre. Il entra le ſoir dans la Rade, où Saris vint lui confirmer cette agréable nouvelle; mais avec des plaintes ameres de la conduite des Hollandois, qui n'avoient pas ceſſé de lui ſuſciter des embarras & des contradictions. Il ajoûta que malgré les effets continuels de leur jalouſie, il s'étoit ſoutenu dans la faveur de la Cour; & que les Anglois étoient ſi bien dans l'eſprit du Roi, que ce Prince avoit remis juſqu'à l'arrivée de leur Vaiſſeau à célebrer une ſinguliere eſpéce de victoire qu'il avoit publiée nouvellement. C'étoit celle qu'il avoit remportée ſur les réſiſtances d'une jeune femme qu'il venoit d'épouſer. Le combat & la victoire ſeroient obſcurs, ſi l'Auteur n'ajoutoit que l'uſage des femmes Indiennes eſt de diſputer long-tems les premieres faveurs de l'amour à leurs Maris. Cette agréable guerre dure quelquefois des ſemaines entieres; & comme la gloire des femmes eſt de la prolonger long-tems, les hommes ſe font un honneur de la rendre courte.

Heureuſes nouvelles.

Fête à l'occaſion d'un uſage des femmes Indiennes.

Keeling ſe rend fort agréable au Roi dans cette occaſion.

Keeling pour faire ſa cour au Roi, donna quelques jours à ſes préparatifs avant que de ſe préſenter à l'audiance. Il choiſit entre tous les Anglois du Comptoir & du Vaiſſeau vingt-cinq hommes aſſez bien faits, qu'il habilla fort galamment. Il les arma de même; & ſe mettant à la tête de la troupe, il obtint du Roi la permiſſion de paroître devant lui avec ce cortege. Le jour fut pris pour la fête. Elle eut moins de magnificence que d'agrément, par les courſes qui ſe firent à pied & à cheval, & par la liberté qui regna pendant quelques jours dans toute l'étendue du Palais. Keeling, à qui le Roi demanda quelle récompenſe il ſouhaitoit pour ſa galanterie, réduiſit toute ſon ambition à deux prieres fort ſimples. Il ſupplia ce Prince d'accorder à la Nation Angloiſe la continuation de ſes faveurs, & à lui la vûe de cette belle Reine qui avoit fait le ſujet de la fête; afin, dit-il, que retournant au premier jour en Europe, il y portât la renommée de ſes vertus & de ſes charmes. Son compliment fut reçu de ſi bonne grace, qu'avec des promeſſes pour la premiere de ces deux faveurs, il obtint ſur le champ la ſeconde. L'Indienne, qu'il appelle la reine de Bantam, étoit fille d'un Raja, & méritoit effectivement l'amour du Roi par ſa beauté. Elle n'étoit pas plus brune qu'on ne l'eſt communement en Portugal. Ses yeux étoient d'une vivacité éblouiſſante. Sa taille noble & dégagée. Il falloit que le Roi fût touché particuliérement de ſon port & de l'air de ſa marche, car il lui fit faire quelques pas à la vûe de Keeling. Une faveur de cette nature rendit les Hollandois ſi jaloux, que ne pouvant ſatisfaire autrement leur mauvaiſe humeur, ils chercherent querelle le ſoir du même jour à quelques Matelots du Vaiſſeau Anglois. Le combat fut vif & ſanglant. Keeling qui devoit paſſer la nuit au Comptoir,

Portrait de la Reine de Bantam.

KEELING. 1609.

Querelle sanglante entre les Anglois & les Hollandois.

fut averti de ce désordre, & courut lui-même pour empêcher qu'il n'eût d'autres suites. Les Combattans se séparerent à son arrivée; mais un des Hollandois mourut le lendemain de ses blessures. Comme il étoit certain par le témoignage de tout le monde que les Hollandois avoient commencé la querelle, les Anglois ne reçurent aucune plainte de cette mort. Cependant Keeling se rendit au Comptoir Hollandois, où l'Hermite, qui n'avoit pas cessé d'en être le Chef, le reçut d'un air fort tranquille. Après quelques explications, ils convinrent tous deux de renouveller le dernier réglement, & d'y joindre des punitions beaucoup plus rigoureuses; avec cette stipulation particuliere, qu'à chaque querelle où le tort paroîtroit douteux entre les deux Nations, les Chefs s'assembleroient pour en décider de concert. A l'égard des torts ouverts & reconnus, on s'engageoit de part & d'autre à faire justice suivant les termes du réglement. Comme la mort d'un Hollandois étoit une expiation suffisante pour la derniere querelle, Keeling demanda grace pour le reste des Coupables.

Keeling renouvelle le Comptoir.

A son retour au Comptoir, il executa le dessein qu'il s'étoit proposé de le renouveller presqu'entiérement. On auroit peine à se figurer que plusieurs Anglois qui étoient à Bantam depuis quelques années, se fussent fait une si forte habitude du sejour de cette Ville, qu'il fallut une espéce de violence pour les en arracher. Outre que la plûpart y avoient pris des femmes, dont quelques-uns avoient des enfans, ils étoient presque tous liés fort étroitement avec divers Marchands de la Ville Chinoise, au commerce desquels ils s'étoient associés. D'ailleurs ils étoient faits à l'air & aux alimens du Pays, qui loin d'être nuisibles à ceux qui l'habitent constamment, rendent la santé ferme & produisent même de fort longues vies. Keeling n'ayant égard qu'aux intérêts de sa Compagnie, nomma pour premier Facteur *Augustin Spalding*, avec cinquante livres sterling d'appointemens; somme médiocre pour l'importance de cet emploi, mais qui ne doit passer aussi que pour un simple honoraire dans des lieux où sans blesser le devoir, un peu d'industrie faisoit bientôt parvenir à d'immenses richesses. Les autres au nombre de douze, furent assujetis à recevoir, chaque mois, leurs appointemens du Chef. On nous a conservé leurs noms : *François Kelly*, *Jean Parsons*, *Augustin Adwell*, *Ethered Lampre*, *William Driver*, *William Wisson*, *William Lamuel*, *Philipp Badneg*, *François Domingo*, *Jean Seraan*, *Adrian*, & un Valet du Chef. Après cette nomination, Keeling exhorta les Facteurs à souffrir patiemment les hauteurs des Hollandois, aussi long-tems du moins que la Nation Angloise n'auroit pas plus de forces à Bantam. Ensuite ayant reglé les droits de la Douane, il mit à la voile le 3 d'Octobre.

Regret de quelques Anglois à quitter Bantam.

Retour de Keeling en Europe.

Dans l'espace de vingt-quatre jours, jusqu'au premier de Septembre, ayant fait environ cinquante lieues, il se trouva au 35e degré de latitude du Sud. Il observa qu'à ce point la variation étoit de 24 degrés. Le 29 du même mois, il eut pendant tout le jour un vent fort violent, qui se tourna vers la nuit en orage, du Nord à l'Ouest-Sud-Ouest. Il reconnut dans cette occasion, comme d'autres l'avoient déja fait plusieurs fois, la vérité d'une observation de Linschoten : c'est que généralement lorsqu'un vent d'Est se met vers le Nord, si la pluie survient, il tourne à l'Ouest-Sud-Ouest, où il demeure fixe. Keeling étoit au 32e degré & demi du Sud lorsque l'orage commença, & la variation étoit d'environ 30 degrés.

Observations.

Keeling. 1609.

Tierra de Natal.

Le 8 de Décembre, il tomba vers la pointe du jour près de la *Tierra de Natal*, à cinq ou six lieues à l'Ouest; & la variation y étoit d'environ 8 degrés & demi. A midi, il se trouvoit au 31[e] degré 27 minutes de latitude. Il y rencontra un Bâtiment Hollandois, de qui il apprit que l'*Erasmus*, Vaisseau de la Flottte Hollandoise qui étoit partie de Bantam lorsqu'il y étoit arrivé la premiere fois, avoit couru tant de danger par les voies d'eau, qu'il avoit été forcé de relâcher à l'Isle (*a*) Maurice; qu'il y avoit déchargé ses marchandises & son Equipage, dont une partie étoit demeurée à la garde de sa cargaison au nombre de vingt-cinq hommes, & le reste s'étoit embarqué sur ce Bâtiment qui faisoit voile aux Indes; que dans l'Isle Maurice, il y avoit deux Ports; l'un nommé le *Nord-Ouest*, un peu moins qu'à 20 degrés; l'autre nommé le *Sud-Ouest*, à 20 degrés 15 minutes: qu'on trouvoit dans cette Isle toutes sortes de rafraîchissemens & de provisions, tels que des tourterelles, des manatos, une infinité d'oiseaux de Mer, du poisson dans la même abondance, des chevres que les Hollandois y avoient transportées nouvellement, & qui avoient déja commencé à multiplier, des porcs & de la volaille; enfin l'air & le terroir fort sains; que l'Isle a trente ou quarante lieues de circuit, & que la variation de l'Aiguille y est de 21 degrés: que la Flotte Hollandoise étant partie de Bantam au mois de Mai, elle avoit employé un mois à gagner l'Isle Maurice, elle s'y étoit arrêtée quatre mois & demi, & n'en étoit partie que depuis six semaines.

Isle Maurice & ses propriétés.

Le 22, Keeling se trouvant à 35 degrés 28 minutes de latitude, découvrit à sept lieues le Cap *das Agullas*, qui s'éleve dans la forme de deux Isles: mais à mesure qu'on est plus directement à l'opposite, on s'imagine en découvrir trois, parce que les deux Bayes, qui sont au Nord, forment trois pointes fort distinctes, quoique peu élevées. La sonde donna soixante-sept brasses d'eau, sur un fond limoneux, à cinq lieues au Sud du rivage. La latitude, 35 degrés 26 minutes. Un Vaisseau, qui passe sur cette Côte à son retour en Europe, & que le tems empêche d'observer la latitude & la variation, peut risquer hardiment de continuer sa navigation sur soixante brasses d'eau & sur un fond de coquillages. Ensuite, lorsqu'il commence à trouver le fond limonneux, il doit se croire fort proche du Cap *das Agullas*. Mais lorsqu'il perd fond à cent vingt brasses, il peut conclure qu'il a doublé le Cap, pourvû qu'il se trouve dans la latitude de 36 degrés. Le jour suivant, après avoir vogué toute la nuit Ouest par Nord, & Ouest-Nord-Ouest, avec un vent d'Est assez frais, on decouvrit le matin une terre haute, à neuf ou dix lieues; &, vers midi on se trouva fort près du Cap de Bonne-Esperance. On n'avoit point employé plus de dix-sept heures depuis le Cap *das Angullas*. Keeling ayant jugé à propos de s'avancer à trois lieues du *Pain de Sucre*, y mouilla pendant la nuit. Mais il doubla le Cap dans le cours du jour suivant; & quoiqu'il ne fût pas pressé par d'extrêmes besoins, il ne voulut point passer si près de Saldanna sans y relâcher.

Observations sur le Cap das Agullas.

Cette fameuse Baye n'est gueres sans quelque Vaisseau de l'Europe, que la nécessité ou le plaisir ne manque point d'y faire entrer. Les Anglois y trouverent un Bâtiment Hollandois, qui envoya civilement sa Chaloupe au-devant d'eux, avec six Moutons, les plus gras que l'Auteur ait jamais vûs. Il s'en

Keeling relâche à la Baye de Saldanna.

(*a*) C'est aujourd'hui l'Isle Bourbon.

Keeling. 1610.

trouva un, dont la queue ſeule avoit vingt-huit pouces de large, & peſoit trente-cinq livres. Les Hollandois accorderent auſſi à Keeling une grande voile, dont il avoit un beſoin extrême, & reçurent de lui pour payement un billet de douze livres ſterling ſur la Compagnie d'Angleterre. Après quelques jours de repos, il ſe diſpoſa le 7 de Janvier à continuer ſon voyage; mais ce ne fut pas ſans avoir laiſſé, ſuivant l'uſage du lieu, des inſcriptions qui rendoient témoignage de ſon arrivée dans cette Baye, & de l'état de ſon Vaiſſeau. Entre pluſieurs monumens de cette nature, qui étoient gravés ſur divers rochers, il lut avec compaſſion les plaintes d'un Equipage Portugais qui ayant été réduit par le ſcorbut & d'autres maladies au nombre de ſept hommes, n'avoit pas laiſſé de ſe remettre courageuſement en mer pour ſe rendre à Mozambique. L'Ecrivain avertiſſoit ceux qui pourroient eſſuyer la même diſgrace, que toutes ſes careſſes & toutes ſes offres n'avoient pû lui faire obtenir des Négres ſept ou huit hommes qu'il leur avoit demandés, pour achever ſa navigation. Quoiqu'une longue habitude eût dû familiariſer ces Barbares avec les Européens, leur férocité ne diminuoit pas; non qu'ils fuſſent dangereux par leur cruauté ou leur perfidie, lorſqu'on traitoit avec eux de bonne foi; mais ils conſervoient un fond de défiance que toutes les civilités & les promeſſes ne pouvoient leur faire ſurmonter. Keeling en mit pluſieurs à l'épreuve, en leur offrant de l'or & des habits pour les engager à le ſuivre. Ils recevoient joyeuſement le prix des marchandiſes qu'ils apportoient au Vaiſſeau; mais ils rejettoient avec une eſpece de crainte tout ce qui étoit au-deſſus de leurs conventions, comme s'ils euſſent appréhendé de prendre des engagemens qui les effrayoient.

Continuation de ſa route.

Keeling partit de Saldanna le 10 au matin. Il obſerve que pendant tout le ſéjour qu'il y avoit fait, le vent avoit toujours été Oueſt & Sud; au lieu que les deux premieres fois qu'il s'étoit arrêté dans la Baye, & dans la même ſaiſon, il l'avoit eu conſtamment Eſt, & fort orageux. Le 20, il paſſa le Tropique du Sud. Le Vaiſſeau Hollandois l'ayant accompagné juſqu'alors, le quitta en le ſaluant de trois coups de canon.

Le 30 au lever du Soleil, il apperçut l'Iſle de Sainte Helene, après avoir fait ſoixante-ſix lieues dans cette latitude. L'ancre fut jettée du côté du Nord-Oueſt à un mille du rivage, & au Nord-Oueſt de la Chapelle, ſur vingt-deux braſſes de fond. Cette Iſle eſt ſituée à deux cens ſoixante-dix ou quatre-vingt lieues à l'Oueſt de la Côte d'Afrique.

On remit à la voile le 9 de Février, pour retourner directement en Angleterre. Le 16, on découvrit à ſept ou huit lieues l'Iſle de l'Aſcenſion. Le 28, la ſurpriſe des Anglois fut extrême de rencontrer le même Vaiſſeau Hollandois qu'ils avoient quitté ſous le Tropique, mais dans un état ſi triſte qu'il ne lui reſtoit que huit ou neuf hommes capables de travail. Les maladies en avoient emporté quarante-ſix, & tout le reſte étoit accablé de langueur. Ils en avoient ſi bien uſé avec Keeling que s'il avoit pû leur offrir quelques-uns de ſes Matelots, il leur auroit volontiers offert cette marque de reconnoiſſance. Mais quoique tous ſes gens fuſſent en fort bonne ſanté, il auroit eu beſoin lui-même d'en avoir un plus grand nombre, pour les néceſſités de ſon propre Vaiſſeau, qui faiſoit eau de toutes parts. Les Hollandois, qui voyoient ſa ſituation, rendirent juſtice à ſes ſentimens, & ne le preſſerent pas même

de leur tenir compagnie. Ils le prierent seulement, s'il rencontroit quelque Bâtiment de leur Nation, d'avertir qu'ils étoient dans un extrême embarras, & de leur procurer une prompte assistance. Il les quitta vers la nuit, avec les témoignages du plus vif regret, à 45 degrés 6 minutes de latitude.

Keeling. 1610.

Arrivée de Keeling aux Dunes.

Le 1 de Mai, se trouvant à 49 degrés 13 minutes, il eut un si beau tems qu'il se croyoit fort proche du terme. Mais, le lendemain, un affreux orage, & le vent qui tourna au midi, le rejetta fort loin de ses esperances. Cependant, après avoir lutté quatre jours contre les flots, il rencontra un Bâtiment de Lubeck, qui l'assura que Scilly n'étoit qu'à cinquante lieues, à l'Est par Nord du même point. Keeling apprit au Capitaine de ce Vaisseau le besoin que les Hollandois avoient de son secours. Le 9 au matin, il découvrit *Beachy* à trois lieues au Nord-Nord-Est; &, vers le soir, il jetta l'ancre aux Dunes.

Latitudes.

Rade de Sierra Leona.	8	36 N.	Isle de Sel.	6	6
Variation Est. .	1	50	Isle de Nossaseres. . .	5	30
Deux petites Isles. . .	23	37 S.			
Variation Est. .	15	30	Isle Maurice. N.-Ouest...	20	00
Isle près de Priaman. .	4	2	Isle Maurice. Sud-Est....	20	15

CHAPITRE V.

Voyage du Capitaine David Middleton à Bantam & aux Moluques en 1607.

Middleton. 1607.

Il doit rester de la curiosité aux Lecteurs attentifs pour le sort du *Consent*, troisiéme Vaisseau de la Flotte de Keeling. On a vû qu'après avoir été séparé par la tempête, il avoit laissé des marques de son passage à Saldanna, & qu'il avoit paru ensuite à Bantam. Mais dans l'impatience de retrouver l'Amiral, il risqua le Voyage des Moluques sous ses propres auspices; &, le Capitaine même en ayant été l'Ecrivain, on doit souhaiter de trouver ici son récit.

Il arrive à Saldanna après la tempête.

Il le commence à son entrée dans la Baye de Saldanna, où malgré les périls d'une longue tempête, il arriva sans autre perte que celle d'un Matelot, qui avoit été tué d'un coup de tonnerre au sommet du grand mât. Dans le besoin pressant de toutes sortes de provisions, il se rendit lui-même, avec quelques-uns de ses gens, à l'Isle des *Pengouins*, qui n'est qu'à trois lieues de la Rade. Il y vit avec étonnement une si prodigieuse quantité de Veaux marins & de Pengouins, qu'il en compta des troupeaux de cinq cens. Cette Isle n'a pas plus de trois milles de long par deux de large. Mais l'Auteur doute qu'il y en ait une au monde où l'on trouve plus d'animaux marins, sans parler d'un nombre surprenant de Canards, d'Oyes, de Pelicans, & d'autres sortes d'Oiseaux.

Merveilleuse quantité d'animaux de Mer.

Après avoir pourvû aux premieres nécessités de la vie, Middleton chercha le moyen de se lier avec les Habitans du Pays, dans la seule vûe d'acheter

MIDDLETON. 1607.

d'eux quelques bestiaux. Plus heureux que la plûpart de ceux qui avoient fait le même commerce, non-seulement il obtint les mêmes avantages, mais il fit consentir volontairement un Sauvage à le suivre. Cette faveur dont il fut obligé à quelque mécontentement que le Négre avoit reçu de sa Nation, lui parut d'autant plus utile, que voulant chercher avec soin l'Amiral & le vice-Amiral, il avoit besoin d'un Interpréte pour le langage d'Afrique. Le Négre entendant d'ailleurs quelques mots d'Anglois, & tout l'Equipage s'empressa de lui en apprendre davantage, avec beaucoup d'admiration pour la facilité de sa mémoire. On quitta la Baye le 30. La nuit suivante, on doubla heureusement le Cap de Bonne-Esperance, avec quelque envie d'y relâcher, si le vent n'eût changé lorsqu'on n'en étoit plus qu'à quatre lieues; mais il s'éleva de terre avec tant de violence que Middleton revint au projet de s'avancer vers Madagascar. Le tems redevint fort beau jusqu'au 35e degré de latitude, que le vent s'étant mis au Nord-Ouest, on porta Est par Sud pour éviter les courans. Enfin le 27 d'Août, à deux heures après midi, on découvrit l'Isle de Saint Laurent ou de Madagascar. On n'en étoit qu'à six lieues. Les observations firent trouver à midi 24 degrés 40 minutes de latitude; &, le soir, la variation étoit de 16 degrés 23 minutes.

Middleton emméne un Négre de Saldanna.

Il arrive à Madagascar.

Le 30, à cinq heures après midi, on mouilla l'ancre dans la Baye de Saint Augustin, à six brasses & demie d'eau, sur un fond de gravier. Il avoit fallu des précautions pour choisir le véritable Canal, parce qu'à l'entrée de la Baye il se trouve deux Isles, qui forment differentes ouvertures. Middleton eut la curiosité de se mettre dans sa Chaloupe pour visiter ces Isles. L'une, qui est fort petite, ne lui parut qu'un banc de sable. L'autre, à laquelle il donne un mille de longueur, & la moitié moins de largeur, est couverte de quelques Bois, mais déserte & stérile. Aucun Habitant ne s'étant fait voir sur les bords de la Baye, le Vaisseau s'avança trois lieues plus loin, jusqu'à deux milles au-dessus de l'embouchure d'une Riviere. L'eau & le bois lui manquoient. Middleton ayant fait jetter l'ancre, le cable rompit, sans qu'on pût s'en imaginer la cause. La Chaloupe fut détachée avec dix hommes armés, pour entrer dans la Riviere. *Davis*, qui étoit chargé de la conduite, remonta l'espace d'une lieue, en basse marée, sans trouver que l'eau devînt plus douce. Quelques Cabanes, qu'il découvrit à deux ou trois cens pas de la rive, lui firent prendre le parti de descendre. Il s'en approcha sans précaution, avec six de ses gens. Les Habitans, qui étoient au nombre de douze, prirent la fuite à sa vûe. Il les rappella par ses signes, mais inutilement.

Deux Isles à la Baye de Saint Augustin.

Davis entre dans une Riviere avec la Chaloupe.

La pauvreté de cette Habitation ne lui auroit pas fait naître l'envie d'y entrer, s'il n'eût été plus pressé par les cris d'un enfant, qui ne tarda point ensuite à se faire appercevoir. Ce petit Négre paroissoit âgé de douze ou quinze ans, & sa douleur venoit d'être arrêté par un mal de jambe, qui l'avoit empêché de suivre les autres. Il donna des marques extraordinaires de frayeur, en voyant les Anglois si près de lui. Cependant comme ils avoient avec eux le Négre de Saldanna, il se rassura tout d'un coup lorsqu'il le vit parler familiérement à ceux qui l'effrayoient. Davis lui ordonnoit de caresser cet enfant & de lui faire diverses questions. Quoique la Langue de Madagascar soit fort differente de celle des Négres du Continent, il s'y trouve des ressemblances; & les Négres d'ailleurs ont d'autres conformités

Informations qu'il reçoit d'un jeune Négre.

mités qui leur facilitent beaucoup le moyen de s'entendre. Ainsi Davis apprit, par l'entremise du sien, qu'il y avoit à peu de distance deux sources fort abondantes, d'où l'eau pouvoit se transporter aisément à la riviere. Il sçut aussi qu'à moins d'un mille du même lieu il y avoit une Habitation fort peuplée, ou une Ville nommée *Rota ;* que depuis six semaines ou deux mois, il étoit échoüé sur la Côte un Bâtiment de l'Europe, dont il étoit sorti quantité de gens armés, qui s'étoient répandus fort loin dans le Pays ; qu'ils en avoient emporté beaucoup de gingembre : qu'après avoir traité fort humainement les Insulaires, ils leur avoient fait une guerre sanglante, dans laquelle ils avoient eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Il fut impossible à Davis de juger quel étoit ce Vaisseau, & l'interêt de sa Patrie le portoit à craindre que ce ne fût celui de l'Amiral Keeling. Mais tandis qu'il s'entretenoit de ses conjectures, le petit Négre fit voir à l'autre quelques morceaux d'un habit déchiré, que les Anglois crurent reconnoître, au drap & à la forme, pour un monument de leur Pays. Ce foible indice eut la force aussi de confirmer les soupçons de Davis. Cependant comme il ne pouvoit se croire en sûreté dans un lieu où l'on étoit si peu satisfait des Européens, il regagna sa Chaloupe, après avoir fait assurer le petit Négre qu'il ne pensoit point à lui nuire, & l'en avoit convaincu par ses caresses & ses présens.

Le Vaisseau Anglois s'approche de la Riviere.

Ce récit fit balancer Middleton s'il devoit s'arrêter dans un lieu si dangereux. La nécessité d'eau l'y forçant, il prit seulement des mesures pour n'avoir rien à redouter des Barbares. Le soir même, on apperçut plusieurs Barques qui s'avancerent comme à la découverte, sans se fier aux signes qu'on faisoit pour les attirer. Malgré tant de mauvais pronostics, le Vaisseau s'approcha de l'embouchure de la riviere, où la nature a formé, dans l'angle même de la Côte, une sorte de petit Port. C'est un enfoncement d'environ deux cens pieds de diamétre, que l'eau de la mer semble avoir creusé, & qui est capable de contenir deux Vaisseaux fort au large sur dix brasses de profondeur. Middleton s'y logea, après l'avoir fait sonder dans toutes ses parties. Le lendemain, il renvoya la grande Chaloupe & l'Esquif, chargés de tonneaux & de gens armés. Davis, qui fut encore nommé pour les conduire, étoit homme d'esprit & de courage, mais qui jugeoit trop mal de la stupidité des Négres, & qui s'étoit persuadé mal-à-propos que dans toutes les occasions où l'adresse pourroit être employée contr'eux, elle étoit capable de suppléer au nombre.

Danger dont les Anglois se sauvent à peine.

Il remonta la riviere jusqu'aux Cabanes qu'il avoit visitées la veille, & loin d'y remarquer rien d'effrayant, il vit sur la rive où il étoit descendu, deux Négres, avec le jeune Malade, qu'ils sembloient y avoir apporté. Davis le reconnoissant, se hâta de lui faire des signes d'amitié, & ne fit pas difficulté de descendre. Le Négre de Saldanna entretint quelque tems les deux autres, & leur fit beaucoup esperer de l'affection des Anglois. Ils parurent satisfaits de ces assurances, & se disposant à servir de guides, ils prirent le chemin des sources. De vingt hommes que Davis avoit amenés, quatorze étoient occupés à tirer les traîneaux. On arriva aux sources, qui étoient telles que le jeune Négre les avoit représentées. Elles formoient, presqu'en sortant, un bassin de cinq ou six pieds de profondeur, qui n'en avoit pas moins de dix ou douze de diamétre ; & l'eau fuyant par un petit ruisseau,

MIDDLETON. 1607.

alloit se perdre dans un Marais bourbeux qui s'étendoit jusqu'à la riviere. Les Anglois avoient commencé le travail, lorsque Davis, qui leur donnoit ses ordres, apperçut à cent pas, sur le sommet d'une petite Colline, plusieurs Sauvages, qui paroissoient un moment, & qui se retiroient aussi-tôt. L'allarme se mettant dans sa Troupe, il commença par se saisir des deux Négres qui l'avoient conduit. Il recommanda qu'ils fussent gardés soigneusement, tandis qu'à la tête de dix de ses gens il monta d'un air ferme jusqu'au sommet de la Colline. Le bruit d'onze coups de fusils, dont on vit en même tems la fumée, & quelques fleches, qui vinrent tomber jusqu'au bord de la source, firent connoître à ceux qui y étoient restés qu'on étoit surpris par les Insulaires. Ils ne balancerent point à voler au secours de leurs Compagnons. Les Barbares, qui n'avoient osé s'en approcher, mais qui continuoient de les harceler à coups de fleches, n'eurent pas plutôt vû paroître le secours qui leur arrivoit, que le croyant sans doute beaucoup plus nombreux, ils prirent la fuite avec beaucoup de frayeur. Ils étoient plus de deux cens. Davis emporta les arcs de ceux qui avoient été tués des premiers coups. Il croyoit retrouver, aux sources, les deux Guides qu'il y avoit laissés; mais leurs Gardes les ayant abandonnés dans la premiere confusion, ils n'avoient pas manqué de prendre la fuite. Le Malade même avoit disparu du bord de la riviere; & quoiqu'il ne pût être bien loin, les Anglois dédaignerent de le chercher. Ils rapporterent à bord quelques tonneaux d'eau fraîche, pour rendre témoignage que la crainte n'avoit point été capable de les arrêter. Mais quoiqu'une si petite quantité fût fort éloignée de suffire pour la provision du Vaisseau, Middleton jugea que la prudence l'obligeoit de chercher du remede à ses besoins dans des lieux plus sûrs. Il remit à la voile le 7, avec un vent fort frais d'Est par Nord. Le lendemain, continuant de s'avancer au long des Côtes, il fut surpris de voir partir du rivage plusieurs petites Barques qui s'approcherent du Vaisseau sans précaution. L'une portoit quatre Chevreaux. Une autre trois Moutons. La troisiéme, une Genisse. Une quatriéme, de la chair fraîche de Bœuf ou de Vache. Il acheta tout, à fort bon marché. Un Anglois de l'Equipage, à qui ce changement de dispositions parut suspect de la part des Insulaires, voulut faire craindre à Middleton que toutes ces viandes ne fussent empoisonnées. Mais il fut aisé de juger par la naïveté de ceux qui les apportoient qu'ils avoient même ignoré les querelles de leurs voisins. Cette persuasion porta le Capitaine à relâcher dans une petite Baye d'où les Barques étoient sortis. Il y trouva de l'eau & du bois, deux secours dont le besoin étoit devenu fort pressant.

Middleton leve ancre.

Il trouve des Négres plus humains.

La navigation du Consent fut heureuse jusqu'au 12 de Novembre, qu'on découvrit le matin une fort belle Isle à 5 degrés ½ de latitude. La variation se trouva de 4 degrés 13 minutes. Middleton avoit perdu l'esperance de rencontrer l'Amiral; mais attiré par la quantité d'arbres & d'oiseaux qu'il voyoit devant lui, & ne pouvant douter que ce ne fût l'Isle d'*Inganna*, dont il avoit entendu vanter les bestiaux & les pâturages, il prit la résolution d'y relâcher. Quoique celle de Sumatra en soit fort voisine, il n'avoit point d'affaires qui pussent l'y conduire; & les rafraîchissemens d'Inganna suffisoient pour rendre sa course aisée jusqu'à Bantam. En approchant de l'Isle, il jugea que sa longueur est d'environ cinq lieues, Est par Sud, & Ouest

Isle d'Inganna.

par Nord. Le côté de l'Eſt ne paroît composé que de terres hautes, dont la perſpective n'a rien d'extraordinaire. Mais la Partie occidentale eſt un des plus agréables lieux du Monde par la beauté de ſes Payſages, & des plus abondans en toutes ſortes de beſtiaux. Les Anglois aborderent dans celle-ci. La Rade qu'ils choiſirent pour y mouiller l'ancre n'a point de Ville ſur ſes bords, mais elle eſt environnée d'un grand nombre de maiſons riantes, qui ſe reſſentent de l'opulence des Habitans. Le commerce qu'ils font de leurs beſtiaux dans l'Iſle Sumatra, leur rapporte un profit ſi conſidérable, qu'un Roi de *Pedir*, qui avoit beſoin d'argent pendant la guerre qu'il ſoutenoit contre le Roi d'Achin, ne trouva point d'expedient plus ſûr & plus prompt que d'épouſer la fille unique d'un des plus riches Particuliers d'Inganna. Auſſi l'Iſle jouit-elle d'un des principaux fruits de l'opulence & du luxe, qui eſt la douceur & la politeſſe. Quoiqu'il y arrive peu d'Etrangers, les Habitans paroiſſent charmés de les recevoir, & ſe font comme une étude de leur plaire. Middleton reçut à ſon arrivée des rafraîchiſſemens qu'il offrit en vain de payer; &, pour les proviſions qu'il demanda, on ſe contenta d'un prix fort médiocre. Il fut invité à deſcendre au rivage. Enfin tous les Anglois du Vaiſſeau furent également ſatisfaits de l'Iſle & des Inſulaires.

MIDDLETON. 1607.

Ses agrémens & ſes richeſſes.

Le jour même de leur départ, ils paſſerent à la vûe de Sumatra. La multitude de petites Barques qu'on découvre au long des Côtes, forme un ſpectacle agréable pour ceux qui n'ont point encore pénetré dans ces Mers. Deux jours après, ils arriverent dans la Rade de Bantam, qu'ils trouverent remplie de Bâtimens Indiens, Chinois, Hollandois, & de pluſieurs autres Nations; mais le Dragon & l'Hector, c'eſt-à-dire, l'Amiral & le Vice-Amiral Anglois, ne ſe préſenterent point à leurs yeux.

Ils arrivent à Bantam.

Towrſon, qui étoit le Chef du Comptoir Anglois depuis le retour de Scot, *Sarris*, & les autres Facteurs, s'empreſſerent de viſiter Middleton ſur ſon bord. Comme il n'étoit chargé d'aucun pouvoir, les Inſtructions & les Comptes qu'ils lui apportoient furent réſervés pour l'arrivée de l'Amiral. Cependant ils l'aſſurerent que les affaires de la Compagnie étoient en fort bon ordre & le Comptoir floriſſant, ce qui ne reſſembloit guéres aux triſtes verités que l'Amiral Keeling devoit bientôt découvrir. Middleton deſcendit, pour faire transporter au Comptoir le fer & le plomb qu'il avoit apporté. Enſuite ayant employé le tems, juſqu'au 6 de Décembre, à radouber ſon Vaiſſeau, il quitta Bantam pour ſe rendre aux Moluques. C'étoit ſans doute le projet de la Compagnie, puiſque Towrſon ne lui refuſa ni les ſecours ni les marchandiſes qui convenoient à ce nouveau Voyage. Le vent étoit ſi bas à ſon départ, qu'ayant eu beaucoup de peine à ſortir de la Rade, il fut obligé la premiere nuit de jetter l'ancre à la vûe dés hauteurs de Bantam. Des tourbillons de flamme & de fumée qu'ils apperçurent dans les ténébres, leur firent juger que par quelqu'un des accidens ordinaires à cette Ville, le feu en conſumoit une partie. Le lendemain ils continuerent leur navigation avec un bon vent, qui les conduiſit au travers d'un grand nombre d'Iſles, parmi leſquelles ils en virent pluſieurs d'abîmées. La pluie, le tonnerre & les éclairs ne furent pas pour eux des choſes nouvelles dans ces Mers.

Etat du Comptoir Anglois.

Middleton part pour les Moluques.

Ils arriverent à Tidor au commencement de Janvier. Les Iſles Moluques étoient dans le mouvement d'une guerre qui duroit depuis pluſieurs mois

1608.

MIDDLETON. 1608.

On refuse aux Anglois la permission du commerce aux Moluques.

entre les Hollandois & les Espagnols. Ceux-ci, qui avoient alors moins de Vaisseaux que les Hollandois, refuserent à Middleton la permission du Commerce, à moins qu'il ne voulût les assister contre leurs Ennemis, ou du moins qu'il ne leur prêtât son Vaisseau pour donner plus d'apparence à leur Flotte, en se contentant de l'accompagner. Les Anglois ayant déclaré nettement que cette demande étoit contraire à leur Commission, ils furent réduits au Commerce nocturne qu'ils exerçoient secretement avec les Insulaires. Pendant le jour, ils affectoient de prendre part aux divertissemens des Espagnols & des Princes du Pays, comme s'ils eussent attendu l'arrivée d'un nouveau Géneral d'Espagne, dont ils esperoient plus de faveur.

Artifice des Espagnols pour s'attacher les Princes Indiens.

Ces réjouissances étoient des courses & des représentations théâtrales. Les Espagnols avoient inventé cet artifice, pour attacher à leurs interêts une Noblesse molle & voluptueuse, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaisir. Il n'y avoit point de comparaison, dans l'esprit d'un Prince des Moluques, entre un Espagnol richement vêtu, qui donnoit des fêtes galantes, & le Marchand Hollandois, qui sous un habit aussi grossier que sa figure & ses manieres, ne paroissoit occupé que de ses marchandises & de ses comptes. Middleton, à qui le goût du plaisir n'étoit pas étranger, trouva l'art de plaire également aux Espagnols & aux Indiens, en se prêtant à tout ce qui pouvoit les amuser. Cependant sa complaisance ne les disposa point à lui accorder la liberté qu'il desiroit.

Fête des Moluques.

Entre les plaisirs ausquels il contribua, il fait l'histoire d'une marche célebre, où les femmes furent admises, mais sans communication avec les hommes; de sorte que le plaisir de la fête n'étoit proprement que pour les spectateurs. Chaque femme néanmoins portoit les Enseignes du Cavalier qui avoit fourni à la dépense de son train, comme chaque Cavalier portoit quelque marque de la Dame à laquelle il répondoit. Cette fête ayant été annoncée dans toute l'Isle de Tidor, qui n'a pas plus de cinq lieues de circuit, mais qui est fort peuplée dans cette étendue, la plus grande partie des Habitans s'étoit assemblée dans la Capitale, jusqu'à faire craindre que les Hollandois dont les principales forces étoient à Ternate & à Bachan, ne profitassent de cette occasion pour former quelque entreprise. Mais tandis que les Insulaires étoient amusés par des spectacles, les Troupes Espagnoles avoient ordre de faire une garde exacte dans les Ports.

Au commencement de Mars, l'amitié que les Espagnols avoient conçue pour Middleton les fit consentir à lui permettre quelque commerce ouvert; mais sur d'autres déliberations, cette liberté lui fut ôtée peu de jours après. Ensuite il reçut l'ordre de partir au moment qu'il s'y attendoit le moins. Le

Middleton part mécontent.

ressentiment de cette conduite lui fit prévenir le jour même qu'on lui avoit fixé pour son départ. Il mit à la voile le 14 de Mars.

Isle de Bangaye.

Le 20, étant entré dans les Détroits de *Bangaye*, où il se proposoit de chercher de l'eau, un Pare Indien, qui vint de l'Isle au-devant de lui, offrit de le conduire au ruisseau le plus pur & le plus abondant. C'étoit sur la Côte de l'Est. On suivit le Pare, qui montra effectivement aux Anglois un lieu commode pour aborder avec la Chaloupe. Le Vaisseau ayant jetté l'ancre sur soixante-six brasses d'eau, malgré l'agitation d'un courant fort vif, on se disposoit à faire partir les tonneaux, lorsqu'on vit paroître un grand

nombre de Pares qui s'avançoient successivement des deux côtés de l'Isle. Dans la premiere inquiétude, Middleton se crut trahi, & donnoit déja des ordres pour sa défense. Mais on reconnut aussi-tôt que c'étoient des Pêcheurs, ou d'autres Insulaires, qui apportoient du poisson & quelques épices, dont ils offrirent l'échange pour des plats de porcelaine. Le soir, on vit revenir la Chaloupe avec une fort petite quantité d'eau; non qu'elle manquât dans le lieu où ils l'avoient cherchée; mais l'éloignement de la source, qui étoit à cinq milles, n'avoit pas permis d'en apporter davantage.

MIDDLETON. 1608.

Les Insulaires caressent les Anglois.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il arriva autour du Vaisseau plus de cent Pares, chargés d'hommes & de femmes, qui venoient offrir aux Anglois quantité de poisson, sec & frais, de volailles, de porcs, de fruits & de racines. Ils ne demandoient en échange que du drap & de la porcelaine. Le Vaisseau se fournit ainsi de provisions à très-vil prix. Mais il fut exposé à beaucoup d'embarras de la part de tous ces Insulaires, qui y monterent de toutes parts, & qui s'y trouverent en si grand nombre, qu'à peine les Anglois pouvoient-ils se remuer. Les femmes, aussi traitables que leurs maris, ne refusoient rien à ceux qui les tiroient à l'écart. Dans le cours de l'après-midi, le Roi de l'Isle envoya au Capitaine, du *Plantain*, avec une sorte d'eau ou de liqueur fort estimée des Indiens, qu'ils appellent *Irea Pote*. Middleton, pour reconnoissance, envoya au Roi une piece d'étoffe. Cette députation du Prince, & le départ de ses Messagers, furent comme un signal qui rappella tous les Insulaires dans leur Isle. Ils descendirent du Vaisseau avec précipitation, & dans l'espace d'un quart d'heure ils disparurent entiérement. Middleton fit lever l'ancre pendant la nuit, avec si peu de vent, que tous les efforts des Matelots eurent beaucoup de peine à surmonter la violence du courant. Il couroit risque d'être jetté plus loin, par cet obstacle, qu'il n'auroit avancé dans trois jours.

Présent que le Roi fait à Middleton.

Isle Button.

Le Roi fait demander aux Anglois la liberté de les voir à bord.

Le 19 d'Avril, en passant proche de l'Isle Button, il vit partir du rivage une Barque qui vint droit au Vaisseau, avec de grandes marques de confiance. C'étoit le frere du Roi, qui avoit ordre de témoigner au Capitaine l'empressement que le Roi son frere avoit de voir les Anglois & leur Bâtiment. Middleton répondit qu'il jetteroit volontiers l'ancre pour lui donner cette satisfaction, & qu'il se croiroit fort honoré de sa présence. Le Roi sortit bientôt de la Riviere dans une vaste *Caricole*, qui étoit conduite au moins par cent Rameurs. Elle avoit six canons de fonte, & plus de quatre cens hommes armés. Cinq autres Caricoles, qui venoient à la suite portoient environ mille hommes. Le Roi fit demander au Capitaine un Otage pour sa sûreté. On lui envoya le Chirurgien du Vaisseau, homme de résolution & d'une figure gracieuse. Ensuite le Roi n'ayant pas fait difficulté de monter à bord, avec un petit nombre de ses gens, les Anglois s'efforcerent de répondre à l'opinion qu'il avoit marquée de leur politesse & de leur bonne-foi. On lui servit ce qui restoit de plus délicat sur le Vaisseau après une si longue navigation. Il mangea sans défiance, en faisant l'éloge de quelques liqueurs de l'Europe qui s'étoient fort bien conservées. Dans le cours du festin, il prit plaisir à raconter par la bouche de l'Interpréte toutes les circonstances de son mariage, & la guerre qu'il avoit eue à soutenir pour se mettre en possession de sa femme. Middleton lui fit demander à son tour quelles étoient les productions de

Il est traité galamment.

MIDDLETON. 1608.

son Isle. Il répondit qu'il avoit des perles, de l'écaille de tortue, & du drap de ses propres manufactures, qui étoit apparemment de cotton; mais que n'étant venu dans cette partie de son Isle que pour y chercher de l'amusement, & ne s'étant point attendu à rencontrer des étrangers, il n'avoit aucune de ces marchandises avec lui; que cependant si le Capitaine vouloit s'avancer jusqu'à sa Ville Capitale, qui n'étoit éloignée que d'un jour & une nuit, il lui feroit voir de grands amas de perles & d'autres richesses. Il lui offrit un Pilote pour le conduire par les plus sûres voies dans un lieu qui lui étoit inconnu.

Il les engage à se rendre dans sa Capitale.

Cette offre méritoit l'attention du Capitaine & des Facteurs. Après avoir consideré qu'un voyage si court ne les détournoit pas de leurs vûes, & que la fortune leur offroit peut-être l'occasion de s'enrichir, ils firent présent au Roi d'un mousquet, d'une épée & d'une belle piéce d'étoffe, en lui promettant de se laisser conduire par le Pilote qu'il leur promettoit. Dans le regret qu'il ressentit de n'avoir rien à leur offrir pour s'acquiter de leur présent, il se défit de sa robbe qu'il força Middleton d'accepter; & s'étant revêtu de celle d'un Officier de sa suite, il rentra dans sa Caricole avec des civilités que les Anglois admirerent dans un Monarque Indien. Vers le soir il envoya une Barque pour leur servir de guide jusqu'à Button, avec un présent de quelques poules & d'un chevreau pour le Capitaine. L'ancre fut levé à l'entrée de la nuit, pour suivre la Barque. Mais un calme qui survint, & la marée que les Anglois avoient contre eux, les empêchant de tourner à l'Ouest, ils s'arrêterent encore jusqu'au lendemain. Cependant la Barque Indienne étoit retournée au Port avec le Contre-Maître du Vaisseau, qui n'avoit pas balancé à s'y mettre. Il revint le jour suivant, sur les dix heures, chargé de poules & de cocos. Son récit augmenta la curiosité de Middleton, quoiqu'il fût mêlé de peintures tragiques. Il avoit trouvé le Roi dans la débauche, avec les Nobles de sa Cour; ce qui n'avoit point empêché ce Prince de les recevoir fort agréablement. Mais il n'avoit pû voir sans effroi l'ornement de la grande salle du Palais. C'étoient les têtes des Ennemis que le Roi avoit tués de sa propre main dans la derniere guerre. Elles étoient encore si fraîches, qu'on voyoit, au dessous, les traces du sang qui en avoit degouté. Ce spectacle avoit fait tant d'impression sur le Contre-Maître, que refusant de passer la nuit avec le Roi, il avoit mieux aimé retourner au Port & passer la nuit dans sa Caricole qui l'avoit apportée. Le matin il demanda instamment d'être reconduit à bord. Comme le vent n'avoit pas cessé d'être foible dans les Détroits, Middleton, sans donner dans les frayeurs du Contre-Maître, prit le parti de faire préceder le Vaisseau par la Chaloupe qui le conduisoit à force de rames. Cet expédient le fit avancer si vîte, qu'il jetta l'ancre vers midi à la vûe de Button. Cette Ville, comme la plûpart de celles des Indes, avoit autant de jardins que de maisons; ce qui lui donnoit en apparence une fort grande étendue; mais le nombre des Habitans y répondoit si peu, que de l'aveu même du Roi, il ne surpassoit pas douze ou treize cens personnes. Cependant l'Isle étoit assez peuplée, par la multitude de Villages & de Hameaux qui étoient répandus dans toutes ses parties, sans compter les Gardes ou les Troupes ordinaires du Roi, qui étoient logées ensemble à un quart de lieue de Button, & qui depuis la derniere guerre montoient au nombre de trois mille.

Le Contre Maître Anglois s'y rend le premier.

Horrible spectacle dont il est frappé.

Etat de l'Isle de Button.

Middleton attendit à l'ancre les ordres de la Cour. Il n'en reçut point le même jour, parce que le Roi fatigué de sa débauche, demeura enseveli jusqu'au soir dans un profond sommeil. Mais il vint à bord un grand nombre d'Insulaires, qui apporterent toutes sortes de provisions. Le lendemain après midi, la Rade se trouva remplie d'une multitude de Caricoles qui firent plusieurs fois le tour du Vaisseau, en déployant leurs enseignes & d'autres ornemens de diverses couleurs. Celle du Roi s'étant fait reconnoître à plusieurs marques, Middleton salua ce Prince d'une volée de mousqueterie & d'une décharge de sa grosse artillerie. Ensuite étant descendu dans sa Chaloupe avec Siddal & ses principaux Facteurs, il suivit le cortége du Roi jusqu'à la Ville. L'artillerie de Button se fit entendre aussitôt, soit pour rendre aux Anglois leur salutation, soit pour relever la fête du Roi. Ce Prince reçut le Capitaine sur le rivage, & lui renouvella toutes ses offres; mais comme il s'étoit proposé une partie de chasse pour ce jour là, il remit au lendemain à lui faire voir son Palais. Middleton retourna sur son Vaisseau qui continuoit d'être à l'ancre fort près de la terre. Il arriva, dans l'après midi, un Jonc de Java, qui venoit d'Amboyne avec sa cargaison de girofle. Le Nackada, ou le Capitaine, fort mécontent des Hollandois, eut avec Siddal un long entretien, dans lequel il marqua autant de regret que d'étonnement de voir les forces Hollandoises si superieures à celles des Anglois, tandis qu'il n'ignoroit pas combien le Roi d'Angleterre étoit au dessus du Comte de Hollande. Il parloit du Comte Maurice, dont tous les Marchands Hollandois repetoient sans cesse le nom. Siddal lui répondit que jusqu'alors le Roi d'Angleterre s'étoit peu mêlé des intérets du commerce, & que laissant ce soin à quelques-uns de ses Sujets, il employoit ses forces à se faire respecter en Europe; au lieu que les Hollandois, n'étant qu'une société de Marchands, qui ne prétendoient point à d'autre gloire, se tournoient entiérement vers cet unique objet; ce qui n'empêchoit point que les Anglois dans leur petit nombre, ne se fissent respecter des Flottes nombreuses que les Hollandois envoyoient aux Indes, parce que le Roi d'Angleterre étoit toujours capable de se venger, en Europe, des moindres offenses qu'on pouvoit faire à son nom ou à ses Sujets.

MIDDLETON. 1608.

Middleton entre dans la Rade.

Plaintes d'un Capitaine Javan, contre les Hollandois.

Le 24, Middleton reçut du Roi une invitation à descendre librement dans sa Ville, avec une suite aussi nombreuse qu'il la voudroit amener. Il se laissa conduire au Palais, accompagné seulement de Siddal, & suivi de six hommes armés; moins par précaution pour sa défense, que pour se donner un air de considération par son cortége. Il ne trouva rien d'admirable à la Cour du Roi de Button. Les édifices n'étoient différens des autres que par leur grandeur. Il fut introduit dans la salle où le Contre-Maître avoit vû avec tant de frayeur une douzaine de têtes sanglantes, qui étoient suspendues aux murs. Elles y étoient encore, & le Roi les fit considerer à ses Hôtes avec un air de complaisance. On servit sur le champ un dîner fort grossier, dans des plats de bois, couverts d'étoffe, pour conserver la chaleur des mets. Les viandes étoient en abondance, mais sans ordre, & mal préparées. La seule boisson fut l'*irea pote*, liqueur douce & agréable, quoiqu'assez forte pour communiquer bientôt ses vapeurs au cerveau. Le Roi qui en buvoit sans ménagement, parut s'en ressentir par la gaieté de son humeur. Il n'avoit admis à dîner avec lui que Middleton & Siddal.

Middleton dîne avec le Roi de Button.

MIDDLETON. 1608.

Trefor du Roi.

Après le feſtin, il conduiſit ſes Hôtes dans un appartement interieur, où il leur fit voir un aſſez grand nombre de belles perles. Mais il marqua moins d'envie de s'en défaire, que d'une infinité de petits ouvrages d'os & de bois, fort curieuſement travaillés. Il dit à Middleton qu'avant les propoſitions d'échange & de commerce, il vouloit voir les Marchandiſes, & ſur-tout le drap qu'il avoit ſur ſon Vaiſſeau. Comme les deux Anglois ne ſe ſentoient d'avidité que pour les perles du tréſor Royal, ils furent charmés de la liberté qu'on leur laiſſoit; & remerciant le Roi de ſes bontés, ils retournerent à bord pour l'attendre.

Viſite des Princes.

Le lendemain, ils y virent arriver l'oncle du Roi qui n'étoit amené que par la curioſité de viſiter le Vaiſſeau. Ils le reçurent avec beaucoup de diſtinction. A peine fut-il rentré dans ſa Caricole, que le frere du Roi parut dans la ſienne. Middleton, qui le connoiſſoit déja, le retint à dîner. Le Roi ne vint pas le même jour, mais il envoya, dans l'après midi, le Prince ſon neveu, avec deux de ſes principaux Officiers, pour voir le drap. Ils en parurent fort ſatisfaits. Cependant il ſe retirerent ſans avoir expliqué leurs intentions.

Le Roi de Button dîne ſur le Vaiſſeau Anglois.

Enfin le Roi fit avertir Middleton, le jour ſuivant, qu'il ſe propoſoit non-ſeulement de lui rendre viſite ſur ſon bord, avec les trois Princes de ſon ſang, mais d'y dîner avec les Anglois. Il y fit porter en même tems quantité de volaille, & quelques porcs gras. Middleton mit ſur ſon Vaiſſeau tout l'ordre & tout l'agrément qu'il put s'imaginer pour cette fête. Le feſtin fut préparé ſuivant l'uſage d'Angleterre. A l'heure du dîner, le Roi parut dans une Caricole fort ornée, avec un cortége ſi peu nombreux, qu'il ſembloit vouloir ſe faire honneur de ſa confiance. Cependant, comme la précaution n'abandonne jamais les Orientaux, on s'apperçut que l'entrée du Port étoit gardé par pluſieurs Caricoles. Le Roi & les Princes applaudirent beaucoup aux mets de l'Europe, & ſe livrerent ſans reſerve à la joie. Middleton fit danſer ſes Matelots. On but juſqu'au ſoir avec ſi peu de meſure, que le Roi ne put rentrer dans ſa Barque ſans y être porté par ſes gens. Pendant la fête, un Roi de quelque Iſle voiſine, s'approcha du Vaiſſeau dans une Caricole, accompagné de ſa femme & de quelques Seigneurs. Il obſerva le Bâtiment Anglois avec beaucoup d'admiration; mais quoiqu'il fût informé que le Roi de Button étoit à bord avec une partie de ſa famille, il refuſa conſtamment d'y monter. Middleton lui envoya quelques rafraîchiſſemens qu'il accepta volontiers.

Les Anglois tirent peu de fruit de ces careſſes.

Tous ces témoignages d'eſtime & d'affection, n'eurent pas l'effet que les Anglois en avoient eſperé. Ils vendirent au Roi de Button quelques piéces de drap; mais ils le trouverent obſtiné à garder ſes perles. Le ſeul bien qu'ils tirerent pour échange ſe réduiſit à quelques Eſclaves que Middleton crut devoir préférer à des bagatelles d'os & de bois, dont il n'avoit à faire aucun uſage. Cependant il tira un avantage conſidérable de la viſite qu'il avoit rendue au Roi. Le Nackada Javan, qu'il avoit rencontré dans le Port, lui vendit toute ſa cargaiſon de girofle. La nuit ſuivante, un des Eſclaves qu'il avoit achetés du Roi, s'étant échappé du lieu où il étoit gardé avec ſes Compagnons, ſe jetta bruſquement à la nage, & regagna l'Iſle. Spalding, qui fut envoyé pour en faire des plaintes, obtint la permiſſion d'en choiſir un autre.

Le 2 de Mai, après avoir salué le Port de Button, d'une décharge de son artillerie, il mit à la voile pour se rendre incessamment à Bantam. Dès le lendemain, il eut la vûe des Détroits de Célebes, & le 22, il mouilla l'ancre dans la Rade de Bantam. Il ne s'y trouvoit aucun Vaisseau de l'Europe; mais il y étoit arrivé depuis peu de jours quatre Joncs de la Chine, avec des taffetas, des damas & d'autres marchandises. Middleton ne laissa point de s'y arrêter près d'un mois & demi, dans l'esperance d'y voir arriver l'Hector & le Dragon, qui étoient alors occupés dans d'autres lieux. Enfin la saison commençant à s'avancer, il partit le 15 de Juillet, & sa navigation fut heureuse jusqu'en Angleterre.

Middleton. 1608.

Latitudes.

Isle devant la Baye de Saint Augustin	23	48	5
Isle d'Inganna	5	30	
Variation	4	13	

CHAPITRE VI.

Voyage du Capitaine Alexandre Sharpey, en 1608.

Sharpey. 1608.

Situation des Anglois par rapport au commerce des Indes Orientales.

Avec la liberté de traverser les Mers & de porter leurs marchandises aux extrémités de l'Inde, il manquoit aux Anglois un avantage dont quelques autres Nations jouissoient depuis long-tems, & que d'autres travailloient tous les jours à se procurer. Les Portugais & les Espagnols avoient des Ports dont ils étoient les maîtres, des Villes qu'ils avoient rangées sous leur empire, des Provinces entieres dont ils s'étoient mis en possession par l'artifice ou par la force, & dans lesquelles ils étoient indépendans. Les Hollandois, à leur exemple, avoient commencé à se fortifier dans plusieurs Isles, dont ils avoient réduit les Habitans à la soumission. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité, pour des Marchands qui l'exerçoient ainsi sur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'exercer tranquillement dans les Pays voisins. Ils n'avoient guères d'autre embarras qu'à faire transporter en Europe les richesses qu'ils rassembloient continuellement, & dont ils avoient presque toujours de vastes magasins dans leurs Colonies. Au lieu que les Anglois, bornés encore à des voyages incertains, réduits à n'obtenir l'entrée des Ports Indiens qu'à force de prieres & de compositions, obligés d'acheter fort cher la liberté d'y former des Comptoirs, qui ne s'y soutenoient que par l'adresse ou l'humiliation de leurs Facteurs, étoient encore aux élémens du commerce, & ne dépendoient pas moins des Européens établis aux Indes, que des Indiens qui s'étoient maintenus contre les invasions de l'Europe. Dans leurs premiers voyages, ils avoient affecté de n'en vouloir à la liberté d'aucune Nation, & de ne paroître nulle part avec la qualité d'Ennemis & de Conquérans. Mais ils reconnoissoient de jour en jour que ce désintéressement leur réussissoit mal, & que pour les vûes

SHARPEY. 1608.

mêmes du commerce, il ne suffit pas toujours de se présenter avec le simple titre de Marchands. Ils ne pouvoient pas être arrêtés d'ailleurs par le scrupule d'employer la force aux Indes Orientales, & de s'y emparer des terres d'autrui ; lorsque dans le même tems ils se formoient en Amérique quantité d'établissemens par cette voie. Ainsi leurs réflexions sur l'exemple d'autrui, leur propre méthode dans d'autres lieux, l'honneur, l'intérêt, tout les portant à se repentir de leurs premieres maximes, ils penserent sérieusement à prendre une autre conduite. Le spectacle que les Hollandois avoient donné à Middleton aux Isles de Banda & les dégoûts qu'il y avoit essuiés, ne servirent pas peu dans la suite à les confirmer dans cette résolution.

Projet de la Compagnie Angloise des Indes Orientales.

Cependant il falloit pour une si grande entreprise, des forces que la Compagnie de Londres n'avoit point encore. La Cour d'Angleterre, quoique portée à soutenir l'intérêt du commerce, étoit trop occupée de ses affaires en Europe pour entrer tout d'un coup dans les vûes des Marchands. En attendant d'autres occasions, la Compagnie se borna, dans le voyage de l'année 1608, à jetter les fondemens de son projet, par des observations dont elle remit la pratique à d'autres tems. *Alexandre Sharpey*, qui fut choisi pour Commander le Vaisseau l'*Ascension* avec la qualité d'Amiral, & *Richard Rowles*, Capitaine de l'*Union*, reçurent ordre de faire leurs remarques sur les Pays & les lieux particuliers où l'Angleterre pouvoit aspirer à quelque établissement.

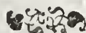
A quoi elle est forcée de se borner.

Mais la tempête qui sépara malheureusement ces deux Commandans aux environs du Cap de Bonne Esperance, & les autres disgraces de leur voyage, ne leur permirent guères d'executer cette partie de leur commission. On peut dire qu'ils firent deux navigations différentes. Aussi nous en a-t-on donné deux Relations ; l'une composée par Robert *Coverte* qui étoit dans l'Ascension, l'autre par Rowles, Capitaine de l'Union. Elles trouveront place ici successivement.

Remarques sur les deux Relations suivantes.

Le voyage de l'Ascension a paru aussi sous différentes formes, qui venoient d'autant d'Ecrivains différens. Outre la Relation de Coverte, on a celle de *Thomas Jones* & de *Henri Morris*. Mais la ressemblance qui s'y trouve dans les principaux faits, ne doit pas laisser d'incertitude sur l'inutilité qu'il y auroit de les placer ici toutes trois. On prendra soin seulement d'extraire, des deux dernieres, quelques circonstances qui ne se lisent point dans celle de Coverte ; comme on a soin d'avertir ici que dans toutes les trois, ce qui regarde les avantures de l'Equipage, après le naufrage de l'Ascension sur la Côte de Cambaye, est renvoié au recueil général des *Voyages par terre*.

Purchas n'a point inseré la Relation de Coverte dans sa collection ; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elle étoit alors sous presse. Il ne parut effectivement qu'en 1612, *in*-4°, dedié à *Robert*, Comte de Salisbury, grand Tresorier d'Angleterre, avec un titre des plus singuliers.



Les deux Vaisseaux étant partis de Woolwich le 14 de Mars, s'arrêterent aux Dunes jusqu'au 25, & se rendirent des Dunes à Plymouth, d'où ils mirent à la voile le 31. On ne nous apprend point leur grandeur, ni le nombre des hommes; mais les circonstances feront connoître que c'étoient deux Bâtimens considérables.

Départ de la Flotte.

Ils arriverent le 10 d'Avril aux *Salvages*, c'est-à-dire, presqu'à cinq cens lieues de l'Angleterre; & le matin du jour suivant, ils se trouverent à la vûe de la grande Canarie. Le soir en jettant l'ancre près de cette Isle, ils tirerent un coup de Canon, dans l'esperance d'attirer quelques Barques du Pays. Mais les Espagnols s'imaginant qu'ils pouvoient être d'une Escadre de douze Vaisseaux Hollandois, dont ils avoient appris l'arrivée dans cette Mer, se disposerent moins à les recevoir qu'à les éloigner. Ils rassemblerent aussi-tôt cent cinquante hommes de Cavalerie & d'Infanterie, pour leur défense; & la crainte les fit demeurer dans cette prévention jusqu'à l'arrivée de deux Facteurs que Sharpey leur envoya dans son Esquif, pour les assurer que les deux Bâtimens étoient Anglois, & qu'ils n'avoient point d'autres vûes que d'acheter d'eux quelques provisions.

Allarme des Espagnols dans l'Isle de Canarie.

Le lendemain, on répondit du Château, par un coup de canon, à celui que les Anglois avoient tiré la veille; & le Gouverneur envoya quelques Officiers dans une Barque, pour sçavoir de l'Amiral même ce qu'il desiroit. Sharpey s'étant expliqué sur ses besoins, on lui répondit que ce qu'il demandoit ne pouvoit être accordé s'il n'entroit dans le Port. En effet les Espagnols se tenoient tellement sur leurs gardes, qu'ils n'auroient pas permis à la moindre de leurs Barques de porter, hors du Port, des secours à leurs propres Vaisseaux. Ce procedé n'ayant pas laissé de choquer l'Amiral, qui en ignoroit la cause, il n'entra point sans donner quelque marque de mécontentement; & lorsqu'il eut appris les raisons qui rendoient les Espagnols si défians, il se plaignit de deux Capitaines Anglois, qui se trouvant dans le Port avec leurs Bâtimens, ne l'avoient point informé assez tôt de l'usage, pour lui épargner le chagrin qu'il avoit fait éclater. Le scrupule du Gouverneur alloit si loin, qu'un Pêcheur n'auroit pas quitté le rivage, sans une permission de sa main, enregistrée au Conseil.

Les Anglois sont reçus dans le Port.

Pendant cinq jours que les Anglois passerent dans le Port, il leur vint continuellement des Espagnols, qui mangeoient avec eux comme autant d'affamés, que rien ne pouvoit rassasier. Sharpey fit présent au Gouverneur, de deux fromages, d'un excellent jambon, & de quelques barils d'huitres marinées, qu'il reçut comme une faveur du Ciel. Les Anglois furent surpris des témoignages de sa joie pour un présent si simple; sur-tout lorsque leur ayant envoyé par reconnoissance trois chevreaux & un mouton, avec quantité d'oignons, il eut fait connoître que ce n'étoient pas les vivres qui lui manquoient. Ils acheterent d'ailleurs à fort juste prix, du vin de Canarie, des oranges, des limons & d'autres rafraîchissemens, avec une espéce de pain, mêlé d'anis, qu'ils trouverent excellent, & que les Espagnols appellent du *pain de Nonnes*.

Présens mutuels

SHARPEY. 1608.

Isle Mayo remplie de boucs & de sel.

Le 18 d'Avril, ils se remirent en mer avec un bon vent, qui leur manquant néanmoins trois heures après, laissa les deux Vaisseaux immobiles jusqu'au lendemain Mais se levant presque tout d'un coup, il les mit le 24 à la vûe de l'Isle Mayo, qui est à trois cens lieues des Canaries. Ils se déterminerent à faire de l'eau, dans celle de *Bonavista*. Ensuite l'éloignement du ruisseau, qui n'est pas à moins de trois milles dans les terres, leur fit changer de résolution; mais ils trouverent d'autres commodités à Bonavista. A peine y eurent-ils jetté l'ancre, que deux Négres qui se présenterent à bord, leur offrirent gratis autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. A l'étonnement que Sharpey marqua de cette offre, les Négres répondirent, qu'il n'y avoit que douze personnes dans l'Isle entiere; que les boucs & les chevres s'y étoient multipliés jusqu'à devenir fort incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme des animaux domestiques. Ils ajoûterent que le sel étoit si commun dans l'Isle, qu'en divers endroits il sortoit naturellement de la terre, & que les Anglois n'avoient pas besoin de plus d'un jour ou deux pour en charger leurs deux Bâtimens. En effet Sharpey vérifia leur témoignage par ses propres yeux. Le sel étoit aussi clair & aussi bon que le meilleur de France & d'Angleterre. A l'égard des boucs il en fit prendre deux cens pour les deux Vaisseaux. De cette Isle, on découvre aisément celle de *San-Jago*, qui n'en est qu'à sept ou huit lieues. On ne se plaindra point, dit l'Auteur, que la terre est trop petite pour le nombre des hommes, lorsque tant d'Isles demeurent sans Habitans & sans culture.

Elle n'a que douze Habitans.

Comment les Anglois se garantissent du scorbut.

Le 4 de Mai, les Anglois leverent l'ancre, & le 20, ils passerent la Ligne, à trois cens quarante-huit lieues de l'Isle Mayo. L'abondance des limons qu'ils avoient pris aux Canaries, & la viande fraîche qu'ils avoient emportée de Bonavista, les avoient préservés si heureusement du scorbut, qu'il ne se trouva que deux Matelots qui en eussent ressenti quelque legere atteinte. Ainsi les deux Equipages arriverent fort sains dans la Baye de Saldanna, où les autres n'entrent ordinairement qu'épuisés de fatigues & de maladies. Avant que d'entrer dans la Baye, ils avoient découvert le Cap de Bonne Esperance, à quinze ou seize lieues de la Côte.

Leur gaieté dans la Baye de Saldanna.

L'abondance des rafraîchissemens qu'ils trouverent à Saldanna leur fut d'autant plus agréable qu'ils étoient en état d'en goûter toute la douceur. La joie qui regnoit dans les deux Vaisseaux, ne leur faisant chercher que de l'amusement, ils se familiariserent avec les Habitans de la Baye plus qu'aucune autre Flotte ne l'avoit jamais fait dans le même voyage. Aussi tirerent-ils de ces Barbares, une prodigieuse quantité de moutons, d'agneaux, de bœufs, de veaux, de volaille & de poisson. C'étoit un festin continuel, où la gaïeté répondoit à la bonne chere. Dans l'Isle des *Pengouins*, qui est à cinq ou six lieues de la terre, ils trouverent une si grande abondance d'oiseaux & de veaux marins, qu'en ayant rempli deux fois leurs Chaloupes, ils en firent de l'huile pour leurs lampes. Ils enleverent aussi du même lieu vingt brebis grasses, que les Hollandois y avoient laissées; & pour n'être point accusés de vol, ils mirent à la place huit veaux qui devoient avoir le tems de s'y engraisser.

Mais un de leurs premiers soins fut de composer leur Pinace, dont ils avoient apporté tous les materiaux. Elle fut en état d'être lancée à la Mer le 1 de Septembre; &, sept ou huit jours après, il ne lui manqua rien pour faire voile avec la Flotte.

Sharpey. 1608.

Les Anglois équipent une Pinace.

Les Habitans de la Baye de Saldanna sont si grossiers, qu'ils différent peu des animaux dont leurs paturages sont remplis; mais ils sont brutes sans être féroces. Ils parurent même sensibles aux divertissemens que les Anglois prenoient entre eux; & leur curiosité pour voir les festins & les danses, sembloient marquer qu'ils en avoient le goût. Cependant rien n'est si revoltant que leur nourriture. Ils mangeoient les issues, & jusqu'aux excrémens des bestiaux qu'ils vendoient aux Anglois; de sorte qu'un tas d'intestins puans, & quelquefois pourris, où les magots & les vers commençoient à s'attacher, dans les lieux dont les Anglois faisoient leurs boucheries, étoit pour ces Barbares un mets délicieux. Outre les bêtes qu'ils nourrissent pour leur commerce, le Pays est rempli d'une infinité d'animaux farouches, dont ils ont beaucoup de peine à se garantir. Les Anglois entreprirent d'en tuer quelques-uns à la chasse; mais le malheur de deux Matelots, qui éprouverent leurs dents terribles, fit perdre aux autres le goût de cet amusement. On tira des Barbares quantité d'œufs & de plumes d'autruches. Ils sont fort avides de fer, & c'est presque la seule commodité qu'ils demandent en échange. Le fer le plus vieux est toujours celui qu'ils préférent.

Caractere des Sauvages de Saldanna.

Après avoir pris jusqu'au 20 de Septembre pour se radouber & se fournir de toutes sortes de provisions, les deux Vaisseaux & la Pinace mirent à la voile avec un vent qui leur promettoit beaucoup de facilité à doubler le Cap. Cependant il changea si subitement, qu'étant devenu tout à fait contraire, & la nuit se trouvant fort obscure, l'*Ascension* perdit de vûe l'*Union*, & la Pinace. Sharpey eut beaucoup de peine à se défendre de l'orage, qui le repoussoit impétueusement vers la terre. Il essuia jusqu'au jour tout ce que la Mer a de plus terrible. Son inquiétude ne fut pas moindre pour ses deux autres Bâtimens, qui ne reparurent point avec la lumiere. Mais le tems s'étant adouci vers dix heures, il retrouva la Pinace. Il se flatta que l'Union profiteroit comme lui de cet heureux changement pour doubler le Cap de Bonne Esperance, & qu'ils ne manqueroient pas de se rejoindre dans une Mer plus tranquille. Il doubla le Cap, sans l'appercevoir. Pendant plus d'un mois, les vents changerent tant de fois, & les calmes furent si fréquens, qu'il n'arriva que le 27 d'Octobre à la hauteur de Madagascar, vers le 26e degré de latitude. Il perdit alors toute esperance de rejoindre l'Union; & continuant sa course jusqu'au 22 de Novembre, avec les mêmes variations dans les calmes & dans les vents, il découvrit l'après midi, les Isles de *Comore*, après en avoir apperçu le matin, deux ou trois petites, dont il ne trouva point le nom sur ses Cartes.

La Flotte se remet en mer.

Elle est séparée par un orage.

Sharpey perd l'Union.

Il jetta l'ancre à deux milles de Comore. Sa Chaloupe qu'il envoya aussitôt vers la Côte, trouva sur le rivage cinq ou six Insulaires, qui la reçurent avec beaucoup d'humanité. Les Matelots qui la conduisoient ayant rapporté cette nouvelle à l'Amiral, il les renvoia le lendemain, au même lieu, avec ordre de reconnoître mieux le Pays, & quelles provisions l'on y pourroit es-

Il arrive à l'Isle de Comore.

SHARPEY. 1608.

perer. En approchant du rivage, ils virent un Canot & deux hommes qui étoient à la pêche. Ils se mirent entre eux & la terre; mais quoiqu'il leur fût aisé de les arrêter par la force, ils leur montrerent un couteau & quelques autres bijoux, qui les engagerent à s'approcher volontairement de la Chaloupe. Alors, s'étant saisis d'eux sans violence, ils les menerent à bord du Vaisseau, où l'Amiral les reçut avec beaucoup de caresses. Il fit présent à l'un d'un mouchoir rouge, dont il prit la peine de lui ceindre la tête, en forme de turban; & à l'autre d'un petit miroir. Ensuite il leur fit boire un verre d'eau de vie; & leur en ayant donné une petite bouteille, qui contenoit un quart de pinte, il les renvoya au rivage.

On lui amene deux Insulaires.

Vers le soir, Sharpey se crut menacé d'un si gros tems, que desesperant de pouvoir demeurer à l'ancre en pleine mer, il se détermina, sans attendre plus d'éclaircissemens, à s'avancer vers une ouverture qu'il avoit prise pour une Baye, & qui n'étoit qu'un Détroit entre deux Isles. Il y jetta l'ancre à l'entrée de la nuit, sur dix-sept brasses de fond, derriere une pointe qui le mettoit entiérement à couvert. Le lendemain, il fit descendre *Jordan*, son principal Facteur, accompagné seulement de quatre Matelots, avec des présens pour le Roi. Il se trouvoit déja sur le rivage dix ou douze Insulaires, qui ne donnerent aucune marque de crainte à son arrivée. Loin de marquer plus d'embarras, Jordan sortit seul de la Chaloupe, & leur fit entendre par des signes que voulant porter ses présens à leur Roi, il leur demandoit des Otages. Sa proposition fut si bien entendue, qu'en lui voyant prendre les présens de la main de ses Matelots, deux Insulaires passerent dans la Chaloupe, & parurent fort contens d'y demeurer.

Il approche de l'Isle & députe Jordan au Roi.

Jordan se mit en marche avec une troupe de ces Barbares, qui comprirent où il souhaitoit d'être conduit. La Ville, ou plutôt l'habitation n'étoit pas éloignée. Il présenta au Roi deux couteaux, un grand mouchoir pour servir de turban, un miroir & un peigne: c'est-à-dire, que tous les présens ensemble ne surpassoient pas la valeur de quinze ou seize schellings. Le Roi les reçut d'un air assez dédaigneux, & les remit entre les mains d'un de ses Officiers. Cependant il fit entendre au Député que les Anglois étoient libres de descendre au rivage, & qu'ils pouvoient se fournir des provisions du Pays. Sans doute qu'après le départ de Jordan, il considera les présens avec plus d'attention, & qu'il y prit plus de goût; car dans l'après midi il envoia un veau gras à l'Amiral. Ses Députés reçurent des Anglois deux petits peignes d'un sol, qu'ils regarderent comme une récompense royale. Le jour suivant, Sharpey descendit à terre, accompagné de douze de ses gens, avec une petite provision de biscuit, de viande & de vin. S'étant présenté devant le Roi, il ne fit pas difficulté de se faire servir les alimens qu'il avoit apportés. Le Roi n'y toucha point; mais les Courtisans qu'il avoit autour de lui mangerent & burent avidement. Après ce festin, L'Amiral qui avoit trouvé le moyen de se faire entendre en mélant à ses signes quelques mots de Portugais, expliqua ses besoins. Il conçut par les réponses du Roi qu'il avoit effectivement quelques relations avec les Portugais; ce qui n'empêcha point que toutes les provisions qu'il demandoit ne lui fussent accordées.

Jordan se présente au Roi qui permet aux Anglois de descendre.

L'Amiral rend visite au Roi & dîne en sa présence.

Les Anglois n'étoient point sans Interpréte; mais la différence est si gran-

de entre la plupart des langues d'Afrique, qu'ils faisoient souvent beaucoup plus de fond sur les lumieres qu'ils se procuroient par leurs propres signes, que sur les interprétations d'autrui. Le Roi avoit promis à Sharpey de l'aller voir à bord, le 28. On l'attendit pendant tout le jour. Il ne parut point. L'Interpréte jugea que son Conseil l'avoit fait changer de résolution. *Coverte*, Auteur de cette Relation, descendit vers le soir, sous prétexte de visiter les Matelots qui étoient à couper du bois; mais, en effet, pour observer les mouvemens des Insulaires. Il ne remarqua que leur curiosité ordinaire à regarder les Travailleurs. Le lendemain il retourna au rivage avec les Trompettes du Vaisseau. Le bruit de ces instrumens ayant rassemblé un grand nombre de Négres, il s'avança vers l'habitation, d'où le Roi sortit aussitôt, comme s'il étoit venu au devant de lui. Ce Prince avoit pour gardes sept ou huit hommes armés de couteaux larges & fort tranchans, d'un pied de longueur. Il prit long-tems plaisir à faire sonner les trompettes.

SHARPEY. 1608.

Difficulté d'entendre les langues d'Afrique.

Toute cette Nation est fort douce & fort civile. Un Matelot Anglois ayant laissé derriere lui son épée, elle tomba entre les mains d'un Insulaire, qui se hâta de la porter au Roi. Comme il n'étoit pas incertain qu'elle appartenoit aux Etrangers, le Roi protesta que si celui de qui il la recevoit se l'étoit procurée par d'autres voies que celle du hazard, il le feroit punir de mort. Le lendemain, quelques Anglois ayant paru sur le rivage, il leur fit porter l'épée, avec des excuses de l'avoir gardée si long-tems. Coverte crut remarquer aussi que les Habitans observoient entre eux certaines regles de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent le matin, ils se frappent dans la main, & se parlent avec une douceur qui semble marquer un compliment de salutation. Leur contenance est modeste. Ils ont la jambe fort grosse, mais la taille droite & bien prise. Leur Religion est le Mahométisme. Ils sont nuds, à l'exception de la tête, sur laquelle ils portent un turban; & des reins qu'ils ceignent d'une piéce d'étoffe. Les femmes ont non-seulement les reins, mais tout le devant du corps, depuis la poitrine jusqu'aux genoux, couverts du même drap, qui leur couvre aussi les fesses; de sorte qu'elles n'ont de nud que le dos, les bras & les jambes. L'étoffe qui les enveloppe ainsi de la ceinture jusqu'aux genoux, a la forme d'un jupon un peu élargi des deux côtés, & leur donne fort bonne grace. Elles sont si libres, que leurs maris ne paroissoient point allarmés de les voir rire & badiner avec les Anglois. Toute la Nation, hommes & femmes, a les pieds sans chaussures, excepté le Roi, qui porte une espéce de *babouches*, ou de sandales. Pour habillement, il a une robbe d'écarlate, avec des manches, mais ouverte par devant; de sorte qu'elle ne le dispense point de porter comme tous ses sujets, une piéce d'étoffe à la ceinture. De ses épaules, tombe une autre piéce, qui lui descend jusqu'aux talons, en forme de manteau. Sa tête est couverte d'un fort beau turban, enrichi d'or & de broderies.

Caractere des Insulaires de Comore.

Leurs vétemens.

Pendant le sejour que les Anglois firent sur la Côte, les Habitans ne cesserent point de leur apporter toutes sortes de rafraîchissemens. Leurs noix de cocos sont si belles, qu'il s'en trouve d'aussi grosses que la tête d'un homme. Elles ont au dedans une certaine quantité d'eau, proportionnée à leur grosseur. Une seule auroit pû suffire pour le dîner du Matelot le plus affamé. Mais on présentoit sans cesse au Vaisseau, quantité de chevreaux, de volail-

Prodigieuses noix de coco.

Abondance de leurs Provisions.

SHARPLY. 1608.

le, de limons, de riz, de lait, de poiſſon, & d'autres alimens. Deux poules ſe vendoient pour un couteau d'un ſol; un limon & une noix de coco, pour un clou. Il ne manque dans l'Iſle que de l'eau fraîche. Elle y eſt ſi rare que l'uſage des Habitans eſt de faire des trous dans la terre, d'où ils tirent une eau bourbeuſe à laquelle les Anglois ne purent s'accoutumer. Auſſi partirent-ils ſans avoir renouvellé leur proviſion.

Danger qu'évitent les Anglois.

Ils remirent à la voile le 29 de Novembre. La navigation fut douce juſqu'au 10 du mois ſuivant, qu'ils apperçurent tout d'un coup, à moins de deux lieues, une terre fort baſſe, bordée de grands arbres. Ils ſe crurent délivrés d'un peril d'autant plus redoutable, qu'ayant d'abord pris cette terre pour l'ombre de la Lune, ils auroient pû s'y briſer ſans défiance.

Ils arrivent à Pemba.

Ils ſe figurerent que c'étoit Zanzibar; mais un Habitant du Pays, qu'ils ſurprirent dans un Canot, leur apprit qu'ils touchoient à l'Iſle de Pemba. L'Interpréte entendit ſi facilement la langue, qu'il ſe fit expliquer de quel côté étoit la meilleure Rade. On y jetta l'ancre à la pointe du jour. Dans le beſoin que les Anglois avoient d'eau, ils envoyerent auſſi-tôt la Pinace au rivage. Quelques Inſulaires, qui la virent approcher, demanderent en Portugais, de quelle Nation étoient ſes Conducteurs? *Elmore* répondit qu'il étoit Anglois. On lui demanda encore ce qu'il venoit faire dans une Iſle qui appartenoit au Portugal. Il proteſta qu'il ignoroit à qui l'Iſle appartenoit, mais que manquant d'eau, il ſe fondoit ſur le droit des gens pour en demander. Cependant n'ayant oſé ſe déterminer ſans la participation de l'Amiral, il retourna vers le Vaiſſeau pour y porter ſes informations.

Allarme qu'on leur donne.

Sharpey ne balança point à lever l'ancre; & s'approchant de quelques petites Iſles à demi abîmées, qui touchent à celle de Pemba, il y mouilla contre le rivage, à 5 degrés 20 minutes de latitude. Il ſe diſpoſa pendant la nuit à toute ſorte d'événemens; &, le lendemain, il envoya Jordan à terre dans l'Eſquif, pour s'aſſurer de ce qu'il avoit à eſperer ou à craindre. Les explications qu'il tira de quelques Habitans ne s'accorderent point avec le récit d'Elmore. Ils l'aſſurerent que l'Iſle étoit gouvernée par un Roi Malabare. Dans le doute de ce qu'il devoit croire, Jordan leur dit qu'à la vérité le Vaiſſeau étoit Anglois, mais qu'il appartenoit à des Marchands Portugais, & que les marchandiſes étoient auſſi de la même Nation. Alors prenant un viſage plus ouvert, ils lui promirent que rien ne lui ſeroit refuſé dans l'Iſle; & ſur le champ, ils lui donnerent un Négre pour le conduire au pied d'une colline, où il trouva une ſource fort abondante. En retournant au Vaiſſeau, il emmena le Négre qu'on fit boire & manger avec beaucoup de careſſes. Il fut enſuite renvoyé à terre, où le temoignage qu'il rendit de la civilité des Etrangers, diſpoſa tout le monde à les bien recevoir.

Jordan feint d'être Portugais.

Deux Cavaliers Mores interrogent les Anglois.

Jordan, Coverte, & les principaux Officiers du Vaiſſeau, y retournerent le lendemain avec les tonneaux, & des Matelots pour les remplir. A leur arrivée, ils trouverent des poules & des noix de cocos, dont ils s'accommoderent à très-vil prix. Tandis qu'ils étoient à la ſource, il y vint deux Cavaliers, ſuivis d'un Eſclave Négre, qui leur demanda s'il y avoit parmi eux quelque Officier du Vaiſſeau. Coverte répondit qu'il en étoit un. Après quelques diſcours, l'un des deux Cavaliers parut douter qu'il fût Portugais, & le pria de ſatisfaire là-deſſus ſa curioſité. La feinte étoit d'autant plus inutile

que

que les deux Mores parlant fort bien la Langue Portugaise, il ne falloit point esperer de les tromper plus long-tems. Coverte confessa naturellement qu'il étoit Anglois, & que Jordan n'avoit pris une autre qualité que pour se procurer des secours qui lui étoient nécessaires. Le Cavalier les assura que la connoissance de leur Nation ne changeroit rien à l'accueil qu'ils devoient esperer, & continua de leur tenir des propos obligeans, dont chaque mot néanmoins n'étoit qu'une perfidie.

Sharpey. 1609.

Les Anglois se crurent en droit de lui demander à leur tour qui il étoit. Il répondit qu'il étoit le frere du Roi; & leur montrant sa bague, sur laquelle étoit gravé le nombre des Villages & des Maisons qui étoient dans l'Isle, il ajoûta que le Roi son frere l'avoit fait Gouverneur de tous ces lieux. Coverte lui demanda encore s'il y avoit des Portugais dans le Pays. Non, répondit-il; nous les avons chassés, parce qu'ils prétendoient s'y établir par la force, & nous rendre esclaves de leur pouvoir. Loin de les recevoir pour maîtres, nous n'avons pas cessé de leur faire la guerre depuis leur arrivée.

L'un est le frere du Roi de Pamba.

Pendant cet entretien, la Pinace qui avoit été envoyée dans un autre endroit de l'Isle pour y acheter des bestiaux, revint au rivage; & le Capitaine Elmore, qui la commandoit, descendit à terre pour venir joindre Coverte à la source. Il lui raconta, comme une nouvelle dont il venoit d'être informé, que quinze Vaisseaux Hollandois s'étoient saisis depuis peu de Mozambique, & qu'ils y avoient passé tous les Portugais au fil de l'épée. Les deux Cavaliers Mores affecterent d'entendre gayement ce récit; mais c'étoit un nouvel artifice pour faire tomber plus surement les Anglois dans le piege.

La nuit commençant à s'approcher, Elmore & Coverte prierent civilement les deux Mores de se rendre avec eux sur le Vaisseau. Ils accepterent cette proposition pour le lendemain. Sharpey leur envoya quatre Anglois pour ôtages; après quoi ils ne balancerent point à se laisser conduire à bord. On n'épargna rien pour les traiter. A leur départ, l'Amiral leur fit présent de quelques galanteries de l'Europe, & d'une boete de poudre. Jordan, qui fut renvoyé avec eux, pour ramenet les otages Anglois, n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'il reçut au rivage; mais il fut extrémement surpris de trouver les quatre ôtages au milieu de cinquante ou soixante Mores, armés d'arcs & de fléches, d'épées & de boucliers, de dards & de coutelas. Cependant on ne fit pas difficulté de les lui remettre; après quoi il fut reconduit jusqu'à sa Chaloupe, avec des civilités qui ne paroissoient pas se démentir.

Trahison de ce Prince sous le voile de l'amitié.

Le 19, Sharpey envoya de grand matin la Chaloupe au rivage, pour y prendre de l'eau, & trouvant le jour fort serain, il donna ordre que les voiles du Vaisseau fussent tendues, pour les faire secher au Soleil. Les Mores se figurant à cette vûe qu'on se préparoit au départ, firent là-dessus diverses questions à ceux qui remplissoient les tonneaux. L'Auteur ne doute point que dès ce moment ils n'eussent fait main-basse sur les Anglois, & qu'ils ne se fussent saisis de la Chaloupe, si la Pinace ne s'étoit approchée dans le même tems du rivage. Elle amenoit quelques Facteurs, qui vouloient faire un essai de commerce avec les Habitans; &, par une simple précaution de la prudence, Sharpey avoit pris soin de la bien armer. *White*, un des Fac-

Les Anglois échappent au premier danger.

SHARPEY. 1608.

teurs, descendit seul, pour s'informer si les Marchands de l'Isle étoient arrivés. En passant près d'une Maison, il la vit remplie de gens armés, entre lesquels il distingua six Portugais. Comme il s'étoit arrêté, en méditant sur cette découverte, un More vint lui dire que les Marchands de l'Isle étoient arrivés, mais qu'étant fatigués du chemin qu'ils avoient fait pour se rendre au bord de la mer, ils prioient les Facteurs Anglois de descendre dans l'habitation avec leurs marchandises. White n'eut l'obligation de sa vie qu'à l'esperance que ces perfides avoient encore qu'il s'acquitteroit de leur commission. Il regagna effectivement la Pinace, mais ce fut pour avertir les Facteurs qu'ils étoient menacés d'une trahison.

Ils succombent enfin à la trahison.

Dans cet intervalle, le frere du Roi, qui se promenoit à cheval au long du rivage, donna ordre à quelques Négres de ramasser des noix de cocos pour l'Amiral, & fit appeller *Churchman*, Chef des Matelots qui étoient à la source, pour le charger de ce présent. Ce malheureux Anglois s'étant rendu sans défiance auprès du Prince, fut tiré à l'écart, & sans doute massacré, car il ne reparut point. Le Prince s'appercevant alors que personne ne sortoit de la Pinace, & que la garde s'y faisoit soigneusement, donna le signal de l'attaque, avec un cornet qu'il tenoit pendu au bras. Dix Anglois, qui étoient à la source, furent accablés en un instant d'une nuée de fléches. *Harrington* y périt. *Buckler* mourut aussi de neuf ou dix blessures. Les autres ne se seroient pas sauvés plus heureusement, si ceux qui étoient restés à la garde de la Chaloupe n'eussent tiré quelques coups de mousquet, qui jetterent l'effroi parmi les Mores. La Pinace faisant alors un mouvement pour tourner son canon vers le rivage, cette vûe acheva de leur faire perdre courage & de les mettre en fuite; tandis que les dix Matelots qui restoient vivans, quoique percés de plusieurs coups, se traînerent les uns sur leurs pieds, d'autres en rampant, jusqu'à la Chaloupe.

Anglois tués & blessés.

Le jour suivant, il ne parut aucun More sur le rivage. Elmore s'en rapprocha avec sa Pinace, pour faire prendre les tonneaux & un bois d'ancre, qu'on avoit résolu de ne point abandonner à ces perfides Insulaires. Vingt Anglois, qui descendirent bien armés, & soutenus par quelques pieces de canon braquées sur la Pinace, trouverent les deux corps de Harrington & de Buckler, déja dépouillés par leurs lâches assassins, qui étoient revenus apparemment pendant la nuit. Ils furent enterrés dans une des petites Isles qui sont voisines de Pamba. Sharpey mit en déliberation s'il n'entreprendroit pas de se venger. Mais l'Habitation étoit à couvert de son artillerie; & quoique ses gens fussent assez braves pour tenter une descente, il avoit à craindre que les Portugais ne se trouvassent dans l'Isle en assez grand nombre pour lui causer d'autres embarras. D'ailleurs, l'Ecrivain remarque que la haine des Anglois ne devoit pas tomber sur les Insulaires. Ils avoient averti Coverte & Jordan par divers signes, tels que de porter la main à leur gorge, qu'il y avoit peu de sûreté pour eux dans leur Isle. Malheureusement ces témoignages de compassion & de bonne foi ne furent entendus qu'après l'événement.

Ils enterrent leurs morts & se retirent.

L'Auteur excuse les Mores.

On remit à la voile le 20, en vomissant des imprécations contre les Portugais. La nuit suivante, dans une profonde obscurité, le Vaisseau donna sur les bas-fonds de Melinde, ou de Pamba, car le Pilote, qui ne les

Le Vaisseau donne sur les bas-fonds de Melinde.

connoissoit point, ne put les distinguer. On s'en tira, par la faveur du Ciel. Le jour fit découvrir trois petits Bâtimens, à la suite d'un autre, qui sembloit avoir pris les devants pour se hâter de gagner la terre. Sharpey fit tendre toutes ses voiles pour les poursuivre. Ils furent arrêtés tous trois vers midi. D'environ quarante personnes qu'ils avoient à bord, les Anglois crurent en reconnoître six pour des Portugais. La blancheur, ou plutôt la pâleur de leur visage, les rendoit fort differens de tous les autres qu'on distinguoit clairement pour des Mores. Cependant ils répondirent à toutes les questions, qu'ils étoient Mores. Ils firent voir leurs épaules & leur dos, qui étoient couverts de caracteres, suivant l'usage de cette Nation. Enfin, ils donnerent encore une preuve moins équivoque, en montrant qu'ils étoient circoncis. Cependant Sharpey, qui ne pouvoit revenir de ses doutes, leur parla de la trahison qu'il venoit d'essuyer dans l'Isle de Pamba. Ce récit parut les allarmer. Ils tinrent entr'eux quelques discours dans leur Langue. Comme on les avoit fait entrer dans le Vaisseau, il étoit à craindre qu'ils ne fussent capables de quelque entreprise désesperée. Toutes les épées de l'Equipage étoient rangées nues, dans un endroit qui ne pouvoit échapper à leurs yeux. Le Pilote Anglois, qui se nommoit *Grove*, ayant fait descendre avec lui dans sa chambre un des Pilotes Mores, pour l'entendre raisonner sur ses instrumens astronomiques, s'apperçut de l'attention avec laquelle il observoit tout ce qui étoit autour de lui, & crut reconnoître, en le quittant, qu'il avertissoit ses compagnons du signal auquel ils devoient commencer leur révolte. Sur ce premier soupçon, Sharpey donna ordre à ses gens de veiller sur la Salle d'armes. Ensuite jugeant que les Mores pouvoient avoir des couteaux cachés, quoiqu'ils fussent sans épées & sans autres armes, il voulut qu'ils fussent fouillés avec rigueur. On s'adressa d'abord au Pilote, qui portoit effectivement un couteau. Il le prit d'une main, avec une adresse qui trompa celui qui visitoit ses habits; & lorsque l'Anglois, s'en étant apperçu, voulut lui saisir le bras, il passa si adroitement cette arme dans son autre main, qu'il en perça le ventre à l'Anglois, en jettant un grand cri qui servit de signal à tous les autres. Le combat devint alors général. Mais Sharpey, & plusieurs Officiers qui se trouvoient sur le pont, eurent bientôt abattu les plus furieux. Le carnage fut fort grand vers la Salle d'armes, où ils s'étoient tous précipités, dans l'esperance de se saisir des épées & des piques. Ceux qui avoient des couteaux blesserent quelques Anglois, & se jettant au milieu d'eux avec plus de résolution, furent tués presque tous dans des lieux differens. Les autres, qui se poussoient en foule vers la Salle d'armes, furent assommés les uns sur les autres. Il en périt trente-deux. Le reste, au nombre de douze, se jetta dans les flots, où quatre se noyerent. Mais les huit autres profiterent avec tant de promptitude & d'adresse du trouble qui regnoit sur le Vaisseau, qu'étant rentrés dans une de leurs Pangaies, ils gagnerent le rivage. Enfin de cette multitude de furieux, il ne resta que deux Prisonniers, si terribles encore dans l'agitation de leurs esprits, qu'on fut obligé de les charger de chaînes. Un moment avant leur révolte, l'Amiral s'étoit proposé de leur demander s'ils pouvoient lui procurer à juste prix des pois & d'autres alimens du Pays, & de leur accorder la liberté à cette condition. Mais leur trahison, dit l'Auteur, mit les Anglois dans la nécessité de se défendre & justifia l'emporte-

SHARPEY. 1608.

Il se saisit de trois Bâtimens Mores.

Entreprise désesperée des Prisonniers Mores.

Furieux carnage.

Les Mores sont tués ou soumis.

SHARPEY. 1609.

ment de leur vengeance. Cinq d'entr'eux furent dangereusement bleſſés.

Isles Almirantes.

Le 19 de Janvier, ils arriverent à la hauteur de pluſieurs Iſles que les Portugais nomment *Almirantes*, & qui ſont toutes inhabitées. On en compte juſqu'à neuf. La Pinace fut envoyée pour y chercher de l'eau. Elle n'en trouva point dans la premiere; mais les Tourterelles y étoient en ſi grand nombre, & ſi faciles à prendre, qu'elle en rapporta quelques douzaines. Dans une autre Iſle, dont elle fit le tour, ſans ceſſer d'avoir douze ou treize braſſes d'eau, elle trouva non-ſeulement des ſources, mais encore des noix de Cocos, des Palmiers, des Pigeons & du Poiſſon en abondance. Il parut ſurprenant aux Anglois qu'une Iſle ſi riante & naturellement ſi fertile demeurât déſerte. Quelques traces d'hommes qu'ils apperçurent en divers endroits, leur avoient fait juger d'abord que les Habitans ſe cachoient pour éviter leur rencontre. Mais après beaucoup de recherches, ils ne trouverent que deux petits murs de pierres, qui paroiſſoient avoir été ceux d'une maiſon, & dont l'ancienneté faiſoit clairement connoître que c'étoit l'ouvrage d'un autre ſiécle. Elmore fit ouvrir la terre entre ces deux murs. Il n'en tira que d'autres pierres, qu'il prit pour les ruines du même édifice. Les veſtiges humains qu'il avoit apperçus venoient apparemment des gens de mer, que la curioſité ou le beſoin avoit fait relâcher auſſi dans ces Iſles. Sur le récit d'Elmore, Sharpey s'approcha du rivage, & s'y arrêta juſqu'au premier de Février.

Fertiles ſans être habitées.

Ayant remis à la voile, avec un vent favorable qui dura juſqu'au 19, il découvrit le matin du même jour une pointe de terre qui appartenoit au Continent, derriere laquelle il jetta l'ancre, avec l'eſperance d'y trouver de l'eau & des proviſions. La perſpective en eſt charmante. L'Auteur nomme cette Côte *Melucidey*. Comme on ne trouve nulle part aucune trace de ce nom, on ſeroit porté à croire que c'eſt une erreur de ſtyle, au lieu de Melinde, s'il ne falloit ſuppoſer que le Vaiſſeau étoit retourné en arriere. L'ancre fut jettée ſur douze braſſes de fond, à deux lieues du rivage. Jordan, qui partit auſſi-tôt dans la Chaloupe, deſcendit à terre ſans obſtacle. Mais quoiqu'en approchant il eût apperçu pluſieurs Habitans qui ſembloient l'obſerver, il ne s'en préſenta point un ſeul à ſa rencontre. Le Pays étoit fort couvert. Après avoir marché une partie du jour au long des bois qui faiſoient face à la mer, il prit le parti de retourner à bord, ſans y avoir oſé pénetrer. Cependant Sharpey, qui ne put s'imaginer qu'un ſi beau Pays contînt des Habitans ſi timides ou ſi farouches, le renvoya mieux accompagné, avec ordre d'obſerver les traces des Négres & de les ſuivre. Le cortege de Jordan étoit de vingt hommes bien armés. Il s'attacha, comme un Chaſſeur, à découvrir les routes des Bois; ce qui n'étoit pas facile dans un terrain dur, & couvert d'une pelouſe fort unie. Enfin trouvant un ſentier dans le ſable, il s'avança l'eſpace d'une lieue. Quelques beſtiaux, qu'il vit paître tranquillement, & deux ou trois Négres qui ſe montrerent pluſieurs fois, lui firent juger qu'il n'étoit pas loin d'une Habitation. Il ne put lui en reſter aucun doute, lorſqu'il eût apperçu de la fumée au-deſſus des arbres. Trente ou quarante Cabanes qu'il découvrit tout d'un coup le firent avancer avec plus de précaution. Les Sauvages qui l'avoient fait obſerver pendant toute ſa marche, abandonnerent leurs maiſons à ſon arrivée, en ſe jettant

Côte de Melucidey.

Timidité des Habitans.

Les Anglois entreprennent de lier commerce avec eux.

confusément de l'autre côté du Bois, mais sans s'y enfoncer assez pour le perdre de vûe. Ils avoient leurs arcs & leurs fléches. Dans la précipitation avec laquelle ils s'étoient retirés, plusieurs enfans qui n'avoient pû les suivre du même pas, couroient encore après eux pour les joindre. Jordan fit arrêter les Anglois à cent pas de l'Habitation. Deux des plus hardis accepterent la commission de s'avancer sans armes, avec des couteaux & les autres bagatelles qui excitent l'avidité des Africains. Ils n'eurent pas plutôt paru seuls, à quelque distance de leurs compagnons, que les Sauvages comprenant leur dessein, détacherent aussi deux hommes de fort belle taille, qui firent deux ou trois cens pas au-devant d'eux. L'un des deux Anglois étoit l'Interpréte. Quelque difference qu'il y eût entre les Langues, on s'entendit assez pour se traiter bientôt en amis.

SHARPEY. 1609.

Il sembloit qu'après cet heureux prélude, toute la Nation dût marquer moins de crainte, & sortir du Bois sur le témoignage de ses Députés. Mais quoiqu'ils eussent laissé cette esperance aux deux Anglois, ils revinrent immédiatement, pour leur déclarer qu'ils n'avoient pû disposer personne à prendre confiance à leurs discours; que si les Anglois vouloient se retirer dans leur Vaisseau, on leur porteroit volontiers les provisions dont ils avoient besoin, & que les échanges se feroient sans difficulté; mais que rien ne les engageroit à s'approcher avec leurs femmes & leurs enfans d'une Troupe d'Etrangers dont ils ignoroient les intentions. Jordan, qui étoit fort éloigné de penser à la violence, consentit à se retirer, après s'être fait instruire des lieux où l'on pouvoit trouver de l'eau. Il fit quelques petits présens aux deux Sauvages, en leur promettant que s'ils apportoient des provisions au Vaisseau, ils auroient à se louer de l'accueil des Anglois. Tant de douceur, joint à ces apparences de timidité dans les Négres, lui fit juger qu'ils avoient été maltraités par quelque Vaisseau de l'Europe. Il retourna au rivage, sans être entré dans l'Habitation. Sharpey, sur son récit, ne balança point à s'approcher de la Côte pour faire prendre de l'eau. Pendant deux jours que les Matelots furent occupés de ce travail, il ne parut aucun Sauvage. Mais lorsque les tonneaux furent à bord, & que la Chaloupe eut quitté le rivage, on vit approcher deux Barques, menées par quatre Négres & chargées de plusieurs sortes de provisions. L'une portoit deux Veaux gras, quatre Moutons & quatre Chevreaux. L'autre étoit remplie de volaille, de racines & de noix de cocos. Sharpey tenta inutilement d'engager les Sauvages à monter à bord. Ils accepterent tout ce qu'on leur offrit pour échange; mais les Anglois s'attacherent à leur y faire trouver de l'avantage. Lorsqu'ils se disposoient à partir, fort contens de leur marché, Sharpey joignit à ce qu'ils avoient reçu, une bouteille de liqueur & quelques morceaux d'étoffe.

Les Négres refusent d'approcher des Anglois.

On convient de quelques conditions.

Provisions apportées au Vaisseau.

Ce fut dans cette Baye qu'on découvrit sur le Vaisseau un crime qui ne demeura pas long-tems sans punition. Philippe Grove, Pilote Hollandois, qui avoit mérité par ses services la confiance & l'estime de l'Amiral, étoit depuis long-tems dans un commerce infâme avec un jeune Matelot. On s'étoit assez apperçu qu'il marquoit pour lui des attentions extraordinaires, & qu'il le prenoit souvent à l'écart. Mais l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa sagesse avoient écarté les soupçons, jusqu'à faire juger qu'il ne pensoit qu'à se faire un Eleve; d'autant plus que le jeune Anglois avoit beaucoup

On découvre un crime infâme sur le Vaisseau.

SHARPEY. 1609.

de vivacité & d'ouverture d'esprit. Cependant leur indiscretion augmentant tous les jours par la facilité, ils furent enfin surpris avec des circonstances qui seroient indignes de la gravité de l'Histoire. Sharpey, dans le besoin qu'il avoit du Pilote, se contenta de l'humilier par des reproches. Mais il ne put résister au cri public, qui demandoit un châtiment exemplaire. Tous les Matelots se rappellant avec frayeur les périls qu'ils avoient courus, ne manquerent pas de les regarder comme une marque du courroux du Ciel, & se crurent trop heureux d'être échappés jusqu'alors à sa vengeance. Enfin Sharpey consentit que le coupable fût jugé suivant l'usage d'Angleterre. On choisit des Pairs-Jurés, qui vérifierent le crime par des preuves manifestes, & la Sentence de mort fut prononcée avec l'applaudissement de tout l'Equipage. Elle fut néanmoins plus douce qu'on ne devoit l'attendre d'un déchaînement si géneral. Le jeune-homme fut condamné à perdre la vie dans l'eau, ce qui fut executé d'une maniere fort bizarre. On lui attacha deux boulets aux pieds; & l'ayant suspendu par-dessous les bras, on le fit descendre dans la mer, en lâchant insensiblement la corde jusqu'à ce qu'il eût la tête cachée sous l'eau. On le laissa une heure entiere dans cette situation; & lorsqu'on ne put douter qu'il ne fût expiré, on le tira de la mer, pour le laisser suspendu à l'air pendant le reste du jour. Cette Execution se fit le Vendredi, troisiéme jour de Mars.

Tout l'Equipage demande qu'il soit puni.

Châtiment du Coupable.

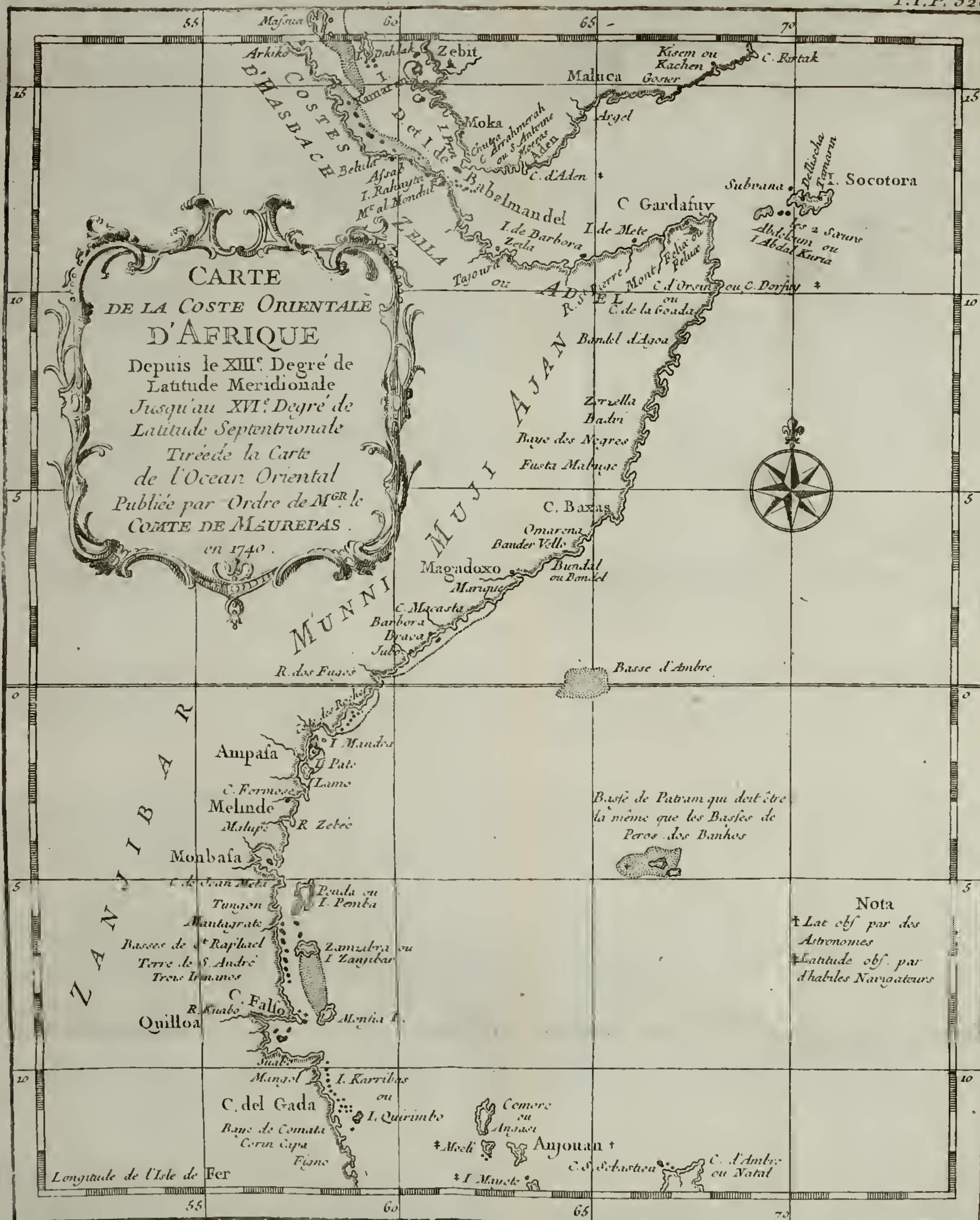
Le beau tems, dont on jouit pendant le reste du mois, passa dans l'esprit des Matelots pour une récompense de cet acte de justice. Le 21, on découvrit, à la latitude de 12 degrés 17 minutes, une Isle qui parut d'abord assez considérable; mais on s'apperçut bientôt que ce qui lui donnoit cette apparence de grandeur, au point d'où l'on avoit commencé à la reconnoître, étoit quatre grands rochers, qui en sont éloignés d'environ trois lieues. Après avoir employé tout le jour & une partie de la nuit pour s'approcher du rivage, l'Esquif, qu'on y envoya, ne tarda point à rapporter que l'Isle étoit déserte. Cette nouvelle ayant fait perdre l'envie d'y relâcher, on s'avança vers trois autres Isles, dont les deux premieres ne paroissoient éloignées entr'elles que d'une lieue, à 12 degrés 29 minutes. Comme la troisiéme étoit la plus grande, on se hâta d'y arriver avant la nuit. C'étoit l'Isle de *Socotra*, à 12 degrés 14 minutes de latitude. On y jetta l'ancre le 29 de Mars, dans une Baye fort commode.

Isles sans nom.

Isle de Socotra.

Les Insulaires, ayant apperçu le Vaisseau, firent des feux, soit pour observer ses desseins, soit pour faciliter son entrée dans la Baye; ce qui n'empêcha point qu'à l'approche de la Chaloupe, ils ne prissent la fuite avec de grandes marques de frayeur. Ils avoient reçu depuis peu quelques insultes d'un Bâtiment qui avoit passé sur leurs Côtes. Les Anglois tenterent inutilement de les attirer sur le rivage; & desesperant enfin de les faire revenir de leurs craintes, ils leverent l'ancre pour chercher autour de l'Isle le principal port. En suivant ce projet, ils rencontrerent un Vaisseau Guzarate, chargé de cotton, de calicos & d'autres toiles de la Chine, qui faisoit voile vers Aden; & sur le témoignage du Capitaine, qui lui représenta cette Ville comme un lieu fort célebre par le commerce, ils prirent la résolution de s'y rendre avec lui. Mais ils trouverent la vérité fort différente de ce récit, car Aden n'étoit alors qu'une Ville de guerre, défendue par une forte garnison. Le

Les Anglois se rendent à Aden, avec un Vaisseau Guzaratte.


CARTE
DE LA COSTE ORIENTALE
D'AFRIQUE
Depuis le XIII.e Degré de
Latitude Meridionale
Jusqu'au XVI.e Degré de
Latitude Septentrionale
Tirée de la Carte
de l'Ocean Oriental
Publiée par Ordre de M.GR. le
COMTE DE MAUREPAS.
en 1740.
Nota
Lat. obs. par des Astronomes
Latitude obs. par d'habiles Navigateurs
Longitude de l'Isle de Fer
Zebit
Moka
Malaca
C. Rartak
Argel
C. d'Aden
C Gardafuy
I. Socotora
Subrana
I. de Mete
Babelmandel
I. de Barbora
Zeila
Tajoura
ADEL
AJAN
MUJI
MUNNI
ZANJIBAR
COSTES D'HASBACH
ZEILA
Bandel d'Agoa
Zerzella
Badri
Baye des Negres
Fusta Malgue
C. Baxas
Omarena
Bander Vello
Magadoxo
Bundal ou Bandel
C. Macasta
Barbora
Brava
Jubo
R. dos Fusos
Basse d'Ambre
Ampasa
I. Mandra
Pate
Lamo
C. Formose
Melinde
R. Zebée
Monbasa
Tungon
Pemba ou I. Pemba
Zamzibra ou I. Zanzibar
Basses de S.t Raphael
Terre de S. André
Trois Irmanos
C. Falso
R. Kuabo
Quilloa
Monfia I.
Mangol
I. Karribas ou I. Quirimbo
C. del Gada
Baye de Comata
Comore ou Angasei
Moeli
Anjouan
I. Mayote
C. S. Sebastien
C. d'Ambre ou Natal
Basse de Patram qui doit être la même que les Basses de Peros dos Banhos
55
60
65
70
15
10
5
0

Château, qui est à l'entrée du Port, a été coupé de la terre, & se trouve environné de la Mer. Il est bordé de trente deux piéces de canon, & la Ville en a plus de cinquante.

Sharpey. 1609.

Quoique Sharpey ne vît pas sans étonnement la force de cette Place, il étoit si éloigné de soupçonner la bonne-foi des Guzarates, qu'étant convenu avec eux qu'ils entreroient les premiers dans le Port, il attendit leurs informations, pour se regler par leur exemple. Ils avertirent le Gouverneur Turc qu'ils étoient suivis d'un Vaisseau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à deux milles du Port. Un Officier de la Ville fut envoyé aussitôt dans une Barque, pour engager les Anglois à s'approcher sans défiance. Sharpey trop facile à se laisser tromper par les apparences de la sincérité, descendit imprudemment sur le rivage, accompagné d'un petit nombre de ses gens. Il y trouva quatre chevaux, qui paroissoient préparés pour lui faire honneur. On le pressa civilement de se rendre à la Ville; & dans le chemin qui lui restoit à faire, il fut traité avec toutes sortes de respects & de soins. A son arrivée, le Gouverneur lui demanda d'un air incertain, ce qui l'avoit amené dans son Port. Sa réponse ayant été que sur la réputation du commerce d'Aden, il y apportoit diverses marchandises de l'Europe, on lui fit d'autres questions ausquelles il satisfit avec la même simplicité. Enfin le Gouverneur, sans expliquer ses intentions, l'envoya dans une maison voisine, sous la garde d'un Chiaoux & de quelques Janissaires. Sharpey ouvrit les yeux sur son imprudence; mais sans voir encore aucun moyen d'y remedier.

Ils sont trahis par les Guzarates.

L'Amiral est arrêté prisonnier.

Il demeura comme oublié dans sa prison pendant six semaines. Coverte Auteur de cette Relation, & deux autres de ses gens qui étoient avec lui, le presserent beaucoup de faire entendre hautement ses plaintes. Dans la confusion de s'être fié trop légerement à des perfides, ou dans l'esperance de les gagner par la soumission & la douceur, il s'obstina tellement au silence, qu'il employa même son autorité pour y forcer aussi ses Compagnons. On ne leur refusoit d'ailleurs aucune sorte de services & de besoins. Les Turcs de leur garde les amusoient par le son de leurs instrumens & quelquefois par des danses. A la fin, un Officier du Gouverneur vint prier civilement Sharpey d'envoyer des ordres à son Vaisseau pour faire débarquer du fer, de l'étain & du drap, jusqu'à la valeur de deux mille cinq cens dollars, en promettant de payer ces marchandises. Elles furent amenées au rivage. Mais, en y arrivant, elles furent saisies par les Officiers de la Douane, qui prétendirent qu'elles leur appartenoient pour leurs droits. Alors le Gouverneur, satisfait apparemment de ce vol, fit paroître Sharpey devant lui; & l'exhortant à ne pas s'offenser des usages du Port, il lui déclara qu'il étoit libre de retourner sur son Vaisseau. Cependant lorsqu'il se disposoit à partir, on arrêta deux hommes de sa suite; & sur les plaintes qu'il en fit, on l'assura qu'il devoit être sans allarmes pour leur sûreté, mais que l'usage étant aussi de payer deux mille dollars pour l'ancrage, les deux Anglois étoient gardés pour caution de cette somme, & qu'il seroit le maître de la faire payer aussi promptement qu'il le souhaiteroit. C'étoit joindre la raillerie à la trahison. Sharpey se rendit à bord sans repliquer. On y délibera sur le payement de la somme. L'avis du Conseil fut de faire par écrir des représentations au Gouverneur, & de le rappeller aux principes de la bonne foi & de l'équité

Artifices qu'on emploie pour le tromper.

L'Amiral est renvoyé, mais on retient deux de ses gens.

SHARPEY. 1609.

Il fait des représentations au Gouverneur.

naturelles. Ce Mémoire fut porté dans un Esquif, par deux Matelots, qui reçurent ordre de le remettre à l'Officier qui avoit gardé l'Amiral dans sa prison. Le Gouverneur parut le recevoir sans colere ; mais pour réponse, il ordonna que les deux Anglois prisonniers fussent conduits dans une Ville nommée *Zenan*, ou *Saana*, à huit journées de la Mer, pour être instruits des intentions du Bacha, qui y faisoit alors sa résidence.

Résolution qu'il prend d'aller à Mocka.

Une tyrannie si cruelle auroit forcé les Anglois à la vengeance, si leurs forces avoient égalé leur ressentiment. Mais dans la nécessité de dévorer cet outrage, ils résolurent de s'avancer jusqu'à Mocka, Ville d'un commerce florissant, dans l'esperance d'y trouver plus de faveur pour des Etrangers, & d'obtenir une juste satisfaction. Ils leverent l'ancre le 3 de Juin, & s'engageant dans les Détroits, ils arriverent trois jours après dans la Rade de Mocka. Leurs esperances redoublerent en y voyant un grand nombre de Vaisseaux de différentes Nations, parce qu'ils s'imaginerent que l'intérêt du commerce engageroit tant d'Etrangers à favoriser leurs justes plaintes. D'ailleurs étant chargé d'étain, de fer, de plomb, de drap, de lames d'épées, & d'autres marchandises Angloises, il ne doutoit pas que des biens si recherchés dans ces Régions, ne lui procurassent un heureux accueil. Mocka est un marché si considérable, qu'il ne se passe point de semaine où l'on n'y reçoive des Caravanes de Zenan, de la Méque, du grand Caire & d'Alexandrie. Il s'y tient tous les jours un grand marché de toutes les productions de l'Afrique, & de l'Asie. Les provisions de bouche n'y sont pas moins en abondance. On y trouve une quantité surprenante d'abricots, de coins, de dates, de raisin, de pêches, de limons ; ce qui parut d'autant plus surprenant aux Anglois, que les Habitans leur raconterent qu'on n'avoit eu depuis six ans aucune pluie dans ce Canton. Le bled même ne laissoit pas d'y être à fort bon marché. Il y avoit un si grand nombre de bestiaux, qu'un bœuf gras ne se vendoit que trois dollars, & les autres animaux à proportion. Pour le poisson, avec trois sols, on en pouvoit acheter de quoi nourrir dix hommes. La Ville est gouvernée par les Turcs. Leur empire est si rigoureux sur les Arabes, qu'ils ont toujours des galéres & d'autres supplices préparés pour leur chatiment ; sans quoi il seroit impossible de les contenir dans la soumission.

Commerce & propriétés de Mocka.

Les Anglois entrent dans Mocka.

Sharpey fit demander la permission d'entrer dans le Port à titre de Marchand de l'Europe, qui desiroit également de vendre & d'acheter. Il fut reçu avec des caresses & des offres qui ne pouvoient être suspectes dans une Ville de commerce. On commença par exiger de lui le droit d'ancrage, mais sans violence, & suivant l'usage établi pour tous les Marchands étrangers. Ensuite, étant entré dans la Ville, il y obtint la liberté de s'y loger commodément. On lui demanda l'état de ses marchandises ; & sur le premier Mémoire qu'il en donna, on se seroit accommodé sur le champ de toute sa cargaison, s'il n'eût été obligé d'en reserver la meilleure partie pour le terme de son voyage. On n'exigea point qu'il fît rien débarquer avant la vente. Les Négocians Turcs ou Arabes se contenterent des essais qu'il avoit apportés de son bord ; & concluant le marché à terre, ils envoyoient prendre les marchandises dans leurs propres Barques, à mesure qu'elles étoient achetées & payées. De son côté, il prit en échange, des provisions ou de l'argent, suivant ses conventions. Quelques jours se passerent ainsi dans le mouvement

Il est content pour le commerce, mais ses plaintes sont mal reçues.

vement du commerce, avant qu'il s'ouvrît sur le sujet qui l'avoit amené. Lorsqu'il crut sa réputation bien établie dans la Ville, il consulta ses Correspondans sur l'outrage qu'il avoit reçu du Gouverneur d'Aden. Mais au lieu de leur trouver la chaleur qu'il avoit esperée pour ses intérêts, il les vit tous d'accord à condamner la témérité qu'il avoit eue d'entrer dans une Ville de guerre. On lui représenta que si les Guzarates l'avoient trahi, c'étoit de lui-même qu'il devoit se plaindre, & qu'un Marchand ne devoit point ignorer la différence d'un Port libre & ouvert pour le commerce, d'avec une Ville où les Turcs ne s'étoient fortifiés que pour en éloigner les Etrangers. On lui conseilla même d'étouffer ses plaintes, s'il n'aimoit mieux faire revivre une querelle ensevelie, & qui pouvoit en renaissant, l'exposer à de nouvelles peines. Il prit le parti de suivre ce conseil. Mais n'ayant plus rien qui dût le retenir à Mocka, il en sortit le 18 de Juillet aussi librement qu'il y étoit entré. Pour augmenter le regret d'un voyage inutile, il perdit deux ancres en repassant les Détroits.

Sharpey. 1609.

Ils partent de Mocka.

Cependant il auroit trouvé un sujet de consolation dans le bonheur qu'il eut de rejoindre sa Pinace, dont il étoit séparé depuis long-tems, si cet avantage même n'eût été mêlé d'un autre sujet de chagrin. *Jean Lusken*, Pilote de la Pinace étant mort depuis plusieurs jours, Sharpey apprit par différentes informations la cause de cet accident, qu'on s'étoit proposé de lui cacher. Lusken avoit reçu un coup de marteau à la tête, d'un Anglois nommé *Thomas Clarke*, qui s'étoit appuyé, pour cette violence, du secours de trois autres Anglois; *François Driver*, *André Evans*, & *Edouard Hilles*. Leur querelle étoit venue du refus de quelques liqueurs que le Pilote gardoit soigneusement pour des nécessités plus pressantes. Sharpey crut, non-seulement la discipline, mais sa propre vie intéressée à la punition de ce crime. Il fit faire le procès aux Meurtriers, suivant les loix de leur Patrie; & sur la pleine conviction du meurtre, il fit pendre dans la Pinace, Driver & Clarke, qui avoient été les principaux Acteurs. Les deux autres n'échapperent pas à la justice, quoique leur punition vînt plus tard & par d'autres voies. Hilles fut dévoré dans la suite par des Cannibales, & l'autre étant mort dans un lieu désert, fut trouvé pourri & presque mangé des insectes.

Accident tragique & sa punition.

La Pinace demandant de promptes réparations, Sharpey résolut de relâcher dans l'Isle de Sokotra, malgré les obstacles qu'il y avoit trouvés quelques mois auparavant. Il jetta l'ancre le 15 d'Août, devant (a) *Sajah*, Ville où le Roi fait sa demeure. Un Marchand du Pays, qui se présenta sur le rivage, n'annonça rien de sinistre aux Anglois; Mais après avoir reçu un présent de l'Amiral, il lui fit entendre qu'il ne seroit pas vû de bon œil à Sajah, sur-tout par les femmes, qui se ressentoient vivement de quelques insultes que leur sexe avoit reçu de l'Equipage d'un Vaisseau étranger. L'Auteur assure que les Insulaires mêmes ignoroient de quelle Nation. Mais plusieurs Matelots, qui étoient descendus à terre avoient enlevé de jeunes filles, & les avoient forcées brutalement. Ils avoient tué une Mere, qui s'étoit efforcée d'appeller du secours par ses cris. Enfin le Marchand conseilla aux Anglois de gagner une Rade qui étoit plus éloignée de cinq lieues, où

Les Anglois relâchent à Sokotra.

Raison qui leur fait quitter la Rade de Sajah.

(a) Dans la suite, on trouve que ce Prince tenoit sa Cour à Tamarin.

SHARPEY. 1609.

ſans craindre aucune réſiſtance du petit nombre des Habitans, ils trouveroient dans les lieux voiſins toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il promit même à Sharpey de s'y rendre par terre avec quelques autres Négocians de Sajah, & de lui porter quelques perles, dont ils pourroient faire l'échange pour d'autres marchandiſes.

Ils y ſont bien reçus des hommes, & maltraités des femmes.

Ils allerent mouiller dans cette Baye. L'eau fraîche, les beſtiaux, l'Aloes, les ſocotrines, le ſang de dragon leur furent offerts en grande abondance. Mais quoiqu'ils n'y trouvaſſent que de la douceur & de la civilité dans les Habitans, ils s'apperçurent que la frayeur & la haine des femmes de Sajah, s'étoient répandues dans cette partie de l'Iſle. Il ne s'en préſenta point une ſeule à leur vûe; & Sharpey même qui cherchoit à ſe les concilier par quelques politeſſes, ne put découvrir leurs traces. Le Marchand de Sajah parut dès le lendemain avec quelques-uns de ſes aſſociés. Il apporta une douzaine de fort belles perles, pour leſquelles il accepta volontiers du drap & du fer. Sharpey le pria de s'employer à rétablir ſa Nation dans l'eſtime des femmes; mais à peine en fit-il conſentir deux ou trois à paroître, pour recevoir de la main de l'Amiral quelques petits miroirs, avec des rubans & des peignes. Cependant la renommée de leur galanterie & de leurs agrémens eſt ſi bien établie, qu'elle eſt paſſée comme en proverbe dans tous les Pays voiſins. On prétend que celles qui n'ont point d'enfans de leurs maris, ne font pas difficulté de ſe livrer aux paſſans, pour remedier à la ſtérilité de leur mariage, & qu'elles emploient même des ſortileges qui les attirent dans leur Iſle. Sharpey, qui avoit lu cette obſervation dans quelque Ecrivain Portugais, n'en eut que plus d'empreſſement à rechercher leur commerce; mais la force de leur prévention, l'emporta ſur tous ſes ſoins. Cette Baye s'appelle *Saub*.

Ils relâchent à Moa.

Après avoir rétabli la Pinace, on partit pour Cambaye, avec un ſi bon vent, que le 28 on relâcha heureuſement à Moa. Comme on ne s'arrêtoit dans ce Port que pour y faire de l'eau, Sharpey eut le tems d'y prendre des informations ſur les dangers qui le menaçoient. Il ſçavoit par ſes cartes & par cent récits, que la Côte eſt remplie de rocs & de bancs de ſable. Les Habitans de Moa lui offrirent, pour vingt dollars, un Pilote expérimenté, qui s'engageoit à le conduire juſqu'à la Barre de Surate. Mais dans la confiance qu'il avoit à ſes propres lumieres, il rejetta toutes les offres.

Imprudence de l'Amiral.

Le 29, en ſortant du Canal de Moa, le Vaiſſeau qui portoit ſur plus de vingt-cinq braſſes, ſe trouva tout d'un coup ſur dix; enſuite ſur ſept & ſur ſix & demie. On retomba ſur quinze; mais bientôt on ſe retrouva ſur cinq. Quelques Matelots effraiés, demanderent au Pilote à quoi il penſoit. Au même moment le Vaiſſeau donna contre le fond. Coverte, qui treſſaillit à ce mouvement, accourut ſur le Pont pour avertir le Pilote de ce qu'il venoit de remarquer. Mais le Pilote demanda fiérement qui oſoit dire que le Vaiſſeau eût touché? A peine eut-il fini cette inſolente queſtion, qu'il toucha encore, & ſi violemment, que le gouvernail ſe briſa, & fut emporté. On jetta l'ancre auſſi-tôt; & pendant deux jours, on chercha la cauſe du mal & le remède. Tandis que tout le monde étoit occupé de ce ſoin, non-ſeulement le Vaiſſeau toucha encore avec une nouvelle violence; mais on s'apperçut ſenſiblement qu'il commençoit à s'enfoncer. Il étoit ſix heures du ſoir, le ſe-

Son Vaiſſeau fait naufrage.

cond jour de Septembre. Bien-tôt l'eau gagna de toutes parts, ſans qu'on pût découvrir préciſement quels étoient ſes plus dangereux paſſages; & le travail continuel des pompes, depuis ſept heures juſqu'à onze, ne ſervit point à la diminuer. Enfin Sharpey ne conſervant plus d'eſperance (*a*), exhorta tout l'Equipage à s'entreſecourir dans l'uſage qui reſtoit à faire de la Chaloupe & des Eſquifs. On avoit eu ſoin de faire placer ſur le tillac, environ dix mille livres ſterling, qui appartenoient aux Marchands. L'Amiral déclara que chacun pouvoit prendre ce qu'il ſe croioit capable de porter. On en prit environ trois mille, les uns ſe hâtant d'abord de remplir leurs poches, & rejettant enſuite un poids qui ſurpaſſoit leurs forces; les autres ſe contentant d'une fort petite ſomme, dans la penſée qu'ils pourroient être obligés de ſe ſauver à la nage; d'autres enfin, négligeant tout-à-fait des richeſſes qui ne leur paroiſſoient plus d'aucun prix, lorſqu'ils avoient la mort devant les yeux. Ils abandonnerent ainſi le Vaiſſeau, ſans emporter même aucun aliment. Ce triſte départ commença vers minuit; & par les ſecours qu'on ſe prêta mutuellement, tout le monde trouva place dans la Chaloupe ou dans l'Eſquif. La Côte étoit preſqu'éloignée de vingt lieues à l'Eſt. On vogua pendant tout le reſte de la nuit & le jour ſuivant, ſans avoir la moindre proviſion de vivres pour ſe ſoutenir. Enfin, vers ſix heures du ſoïr, on aborda dans une petite Iſle, à l'entrée de la Baye qu'on s'efforçoit de gagner. Mais lorſqu'on ſe croioit à la fin du peril, un coup de vent briſa tout d'un coup le mât de la Chaloupe, qui contenoit cinquante-cinq hommes. Cependant ils trouverent le moyen d'entrer dans la Baye; & le vent s'étant affoibli, ils gagnerent heureuſement la riviere de Gandevi.

SHARPEY. 1609.

Circonſtances de ce triſte accident.

Les Anglois gagnent terre dans leurs Barques.

Les Habitans du Pays, qui virent paroître tant d'Etrangers à l'embouchure de leur Riviere, batirent le tambour & coururent aux armes pour leur défenſe. Ils ne douterent point que ce ne fut un détachement de quelque Flotte Portugaiſe, qui venoit piller leurs Villes. Sharpey s'apperçut de leur erreur. Il avoit avec lui un Guzarate, qu'il leur envoya pour les informer de ſa diſgrace & de la néceſſité où il étoit d'implorer leur ſecours. Ce récit parut les toucher. Ils s'approcherent des Anglois avec beaucoup d'humanité, & les conduiſirent à Gandevi, Capitale du Canton, où ils reçurent tous les ſecours dont ils avoient beſoin dans leur infortune.

Ils ſont reçus à Gandevi.

L'Auteur termine ici ſa Relation, mais c'eſt pour commencer dans un autre livre, le récit de ſon voyage terreſtre au travers d'une infinité de Pays qui étoient alors peu connus. Le reſte de ſon ouvrage appartient, dans ce Recueil, à l'article des Voyages de terre.

(*a*) Coverte laiſſe entendre que le naufrage des Anglois ne doit être attribué qu'à la vengeance de Grove, Pilote Hollandois, dont on ne peut avoir oublié le mécontentement. Mais il n'ajoûte rien néanmoins qui ait l'air de preuve. Il eſt toujours aſſez ſurprenant que Sharpey n'eût pas ceſſé de prendre confiance aux ſervices d'un homme qu'il avoit outragé, & qu'il eût refuſé de prendre un Pilote à Moa.



SHARPEY. 1608.

§. I.

Autres circonstances du même Voyage par Thomas Jones.

Explication de cet appendix.

C'Est pour m'attacher à l'ordre & aux vûes des Ecrivains Anglois que je fais paroître ici dans un article séparé la Relation de *Thomas Jones*, telle que Purchas l'a publiée. Il étoit plus naturel d'en extraire les principales circonstances, pour les inserer dans le récit de Coverte, & de ne faire qu'un seul article de deux Mémoires qui regardent le même voyage. Mais ce seroit priver Jones d'une partie de sa gloire. Dans le plan des Auteurs de ce Recueil, il suffit qu'un Voyageur ait écrit quelque chose qui lui soit propre, pour avoir droit (*a*) de figurer ici sous son propre nom. Thomas Jones étoit, comme Coverte, un des Officiers de l'Ascension, sous le commandement de l'Amiral Sharpey.

Départ

Observation sur le vent.

Heure infortunée, s'écrie-t-il en commençant, que celle où l'*Ascension* & l'*Union*, mirent à la voile, le 14 de Mars 1608. On relâcha le 6 de May dans l'Isle de *Mayo*, pour y prendre des rafraîchissemens. Ensuite ayant passé la Ligne, on tomba sous le vent du commerce, qui souffle continuellement entre le Sud-Est & le Sud-Est par Est; de sorte que plus on avance vers le Sud, plus on trouve le vent à l'Est, comme on ne manque pas de s'en appercevoir entre la Ligne & le Tropique du Capricorne. Le 11 de Juin, à vingt six degrés de latitude, on rencontra une Caraque, nommée *Nave Palma*, qui faisoit voile aux Indes, mais qui eut bientôt le malheur d'échouer sur la Côte de Sofala, à douze lieues de Mozambique. L'Auteur apprit dans la suite l'infortune de ce Bâtiment, du Capitaine même qui l'avoit commandé.

Séparation des deux Vaisseaux.

L'Ascension aborde à Saint-Laurent, à Comore & à Pamba.

Le 13 de Juillet, les deux Vaisseaux Anglois jetterent l'ancre dans la Baye de Saldanna. Ils s'y arrêterent à construire leur Pinace, jusqu'au 25 de Septembre, qui est le tems où les Moussons de l'Ouest étant finies, le vent souffle beaucoup plus au Sud & au Sud-Est. Le lendemain de leur départ une furieuse tempête sépara de l'Amiral, l'Union & la Pinace. Il chercha inutilement ce Vaisseau, que le sien étoit condamné à ne plus revoir; mais la Pinace le rejoignit dans la suite. Comme il avoit laissé passer la saison, il battit long-tems la Mer au gré des vents, jusqu'au 18 de Novembre, qu'il découvrit enfin l'Isle de Madagascar. Ses efforts furent inutiles pour gagner le Cap de *Saint-Roman*. Cependant on entra dans une Riviere, d'où l'on fut bientôt obligé de sortir par la trahison de quelques Insulaires: ce qui n'empêcha point qu'on ne trouvât le moyen de faire de l'eau & de se procurer quelques provisions dans plusieurs endroits de la Côte. Mais, avec si peu de sûreté pour s'y radouber, on prit le parti de gagner les Isles de Comore, qui sont entre Madagascar & le Continent, à 11 degrés du Sud. On y aborda heureusement. Le Roi & les Habitans reçurent les Anglois avec beaucoup d'humanité, & ne les laisserent point manquer de limons, de volailles, ni de noix de cocos. Mais l'Isle n'ayant point d'eau fraî-

(*a*) On observera néanmoins de ne pas répéter les détails qu'on a lûs dans la Relation précedente.

che, on leva l'ancre le dernier jour du mois, pour chercher celle de Zanzibar.

SHARPEY. 1608.

On eut le malheur de la manquer, par la faute de *Philippe Grove*, Pilote Hollandois; & l'on découvrit Pamba, après s'en être approché si imprudemment dans les ténébres de la nuit, qu'on faillit d'échouer sur la Côte. Le vent étoit Est-Nord-Est. On jetta l'ancre jusqu'au jour, dans le lieu où l'on se trouvoit; & le lendemain, qui étoit le sept de Decembre, on s'avança à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle, ayant à l'Est une chaîne de rocs. On y mouilla sur sept ou huit brasses d'eau, au 6e degré de latitude du Sud. Le 8, Jones accompagna ceux qui furent commandés pour chercher de l'eau. Les Habitans se présenterent avec beaucoup de familiarité; mais ils cachoient sous ce voile une détestable perfidie.

Les Anglois sont exposés à la perfidie des Mores.

Le 18, après avoir achevé la provision d'eau, à l'exception de cinq ou six tonneaux, Jones se rendit au rivage pour faire remplir ce reste. Il y fut surpris par une embuscade de deux cens hommes, qui fondirent sur lui & sur ses gens. Cependant ils eurent le bonheur d'échapper tous, à la reserve de Jean Harrington & d'un Domestique de Jean Elmore, qui furent tués d'un grand nombre de coups. Un peu avant cette trahison, le Chef des Mores avoit prié Jones de lui envoyer un de ses gens, sous prétexte de le charger d'un présent pour l'Amiral Anglois. *Edouard Churchmen*, qui fut choisi pour cette commission, ne reparut point; & Jones apprit dans la suite qu'il étoit mort à Mombassa. Pendant le sejour que Sharpey fit à Pamba, les Portugais armerent un *Hulk* Hollandois, qui avoit passé l'hiver à Mombassa, pour l'employer contre le Vaisseau Anglois; mais apprenant qu'il étoit capable de se défendre, ils abandonnerent ce dessein.

Ils perdent quelques hommes.

On partit de Pamba le jour suivant, dans l'intention de prendre entre cette Isle & la Côte de Melinde, où l'on esperoit de trouver moins de force au Courant. La nuit d'après on fut extrémement surpris de se voir échouer sur un banc de sable; mais le vent ayant heureusement secondé le travail & l'art des Matelots, on se dégagea sans avoir rien souffert de cet accident. Alors on porta jusqu'au jour à l'Est. Les premiers rayons du soleil firent découvrir d'autres bancs, qui sont à la pointe Orientale de Pamba: ce qui obligea de tourner tout d'un coup au Nord. Dans l'après-midi, on apperçut trois de ces Barques qui se nomment *Pangaies*, dans le langage du Pays. Malgré leur éloignement, Sharpey entreprit de leur donner la chasse; & s'en étant approché, il fut surpris d'en voir deux qui baissoient leurs voiles, pour se garantir apparemment du feu de l'artillerie par une prompte soumission. La troisiéme, qui étoit la moins chargée, gagna le rivage.

Bancs de sable.

Prise de deux Barques Mores.

Les deux autres portoient cinquante Mores, qui ne se rendirent avec cette facilité que pour former l'entreprise de s'emparer du Vaisseau. Leur Chef se trouvant seul dans une cabine, avec Philippe Grove, William Revet & Jones Auteur de cette Relation, assassina Grove d'un coup si dangereux, qu'on douta long-tems qu'il pût se rétablir. Mais contre l'attente des Mores, dit Jones, je tuai sur le champ cet infâme meurtrier. Les autres commencerent aussitôt leur tragedie par la mort du Ministre Anglois, & par celle d'un Marchand & de quelques Matelots; mais ils furent repoussés avec tant de vigueur qu'il n'en échappa que cinq ou six. Lorsqu'ils avoient commencé leur révolte, les Anglois n'étoient pas plus de seize ou dix-sept à bord, tout le reste

Revolte & châtiment des Mores.

SHARPEY. 1609.

de l'Equipage travaillant dans la Chaloupe & dans les Esquifs. L'Auteur fut informé dans la suite par les Portugais mêmes, que la plûpart de ces Mores étoient ou du sang royal de Mélinde, ou des plus nobles familles, & que leur perte avoit couté des larmes à toute la Nation.

Peine que les Anglois ont à surmonter les vents.

Après avoir pillé les Pangaies, qui étoient chargées de quantité de choses précieuses, les Anglois résolurent de ne pas s'arrêter plus long-tems au Nord de Pamba. Ils regagnerent le côté de l'Ouest, dans le dessein de s'avancer vers Sokotra. Mais comme le vent se soutenoit entre l'Est & l'Est-Sud-Est, & qu'ils étoient peu secondés par les courans, il leur fut impossible de suivre ce projet. Ils se déterminerent à s'éloigner de deux ou trois cens lieues au Sud, dans l'esperance d'y trouver les vents à l'Est-Sud-Est. Ce parti ne leur réussit pas mieux; car ils trouverent le vent Est-Nord-Est, & Nord-Est par Est. Ainsi, depuis le 20 de Décembre jusqu'au 26 de Janvier, ils se virent condamnés à battre la Mer comme au hazard. Cependant leur bonne fortune les fit tomber entre certaines Isles, qu'ils nommerent *Desolate Islands*, parce qu'elles sont désertes; mais que les Portugais appellent Isles *Almirantes*. On n'en compte pas moins de douze ou treize, dont la fertilité devroit attirer les Vaisseaux dans ce passage. On y trouve non-seulement de l'eau excellente, mais une grande abondance de dates, de cocos, de poisson & de tourterelles, qui sont si privées qu'elles se laissent prendre avec la main. Il y a peu de Pays au monde, qui représentent si parfaitement le Paradis terrestre. Les Anglois y passerent quelque tems à se rafraîchir. Ensuite brûlant d'avancer, malgré l'opposition du vent, ils eurent encore à les combattre jusqu'au 30 de Mars, que les Moussons d'Ouest commençant, ils arriverent enfin à l'Isle de Sokotra. Là, ils rencontrerent un Vaisseau qui faisoit voile vers Aden, & qui se fit passer pour un Bâtiment de Surate, quoiqu'il appartînt aux Mores de Diu. S'étant laissés persuader de l'accompagner, dans la vûe de tirer un grand avantage du commerce de la Mer rouge, ils jetterent l'ancre le 8 d'Avril, devant le Port d'Aden. Cette Ville qui est de la dépendance des Turcs, passe pour la clef de toute l'Arabie heureuse. Dès le premier jour, l'Amiral fut reçu à terre avec toutes sortes d'honneurs, & conduit comme en triomphe jusqu'au Palais du Gouverneur, sur un beau cheval Arabe, escorté de douze Janissaires. Ensuite le Gouverneur apprenant que les Anglois avoient une Lettre du Roi d'Angleterre pour le Bacha de *Zenan*, envoya deux d'entre eux jusqu'à la résidence de ce Bacha, qui étoit à plus de quinze (*a*) journées dans les terres. Le Bacha leur demanda s'ils avoient une permission du grand Seigneur pour entrer dans une Ville de sa domination. Comme ils n'en avoient point, & qu'ils furent obligés de le confesser, il leur déclara qu'il ne pouvoit leur accorder aucune permission de commerce au Port d'Aden; mais qu'il prendroit le drap qu'ils y avoient debarqué, comme un présent d'autant plus agréable, qu'ils étoient les premiers Anglois qu'on eût jamais vûs dans cette Mer; & que pour témoignage de reconnoissance, il leur laissoit la liberté de partir d'Aden, & d'aller faire leur commerce dans d'autres lieux. Jones qui rapporte ces circonstances du voyage des deux Marchands Anglois, & qui le place comme Coverte après le départ du Vaisseau, n'explique pas bien comment ils rejoignirent l'Amiral, & n'est pas moins obs-

Isles Almirantes, leur fertilité & leur agrément.

Suite de leur navigation.

Les Anglois maltraités à Aden.

Différence des deux Relations.

(k) C'est-à-dire, pour aller & revenir; car il paroît certain que Zenan n'est pas si interieur.

cur ſur les injuſtices que Sharpey avoit eſſuiés de la part des Turcs. Mais en comparant les deux Relations, on trouve dans celle de Coverte l'explication des injuſtices, & dans celle de Jones le récit du voyage.

Sharpey. 1609.

Sharpey, fort mécontent du Gouverneur d'Aden, réſolut de porter ſes plaintes à Mocka, qui eſt plus haut, d'environ quarante milles, dans le Golfe Arabique. Il eut beaucoup de peine à gagner ce Port, parce que la Mouſſon de l'Oueſt étant arrivée, les courans prennent alors leurs cours hors de cette Mer. Cependant il traverſa les Détroits, qui n'ont pas plus d'un mille & demi de largeur, & le 11 de Juin, il mouilla l'ancre dans la Rade de Mocka. Les Anglois reconnurent la différence qu'il faut mettre chez les Turcs, entre une Ville de guerre & une place de commerce. Mocka étant comme l'entrepôt du commerce de l'Inde avec le grand Caire & Alexandrie, eſt habitée par un grand nombre de Marchands, qui aiment à partager humainement avec les Etrangers la liberté & les priviléges dont ils jouiſſent. S'ils n'offrirent point de réparation à l'Amiral pour les torts qu'il avoit eſſuiés à Aden, ils lui firent trouver quelque avantage dans le ſéjour qu'il fit avec eux pendant plus d'un mois. Il partit le 26 de Juillet, pour s'avancer vers Cambaye. La plûpart de ſes Officiers n'approuvoient pas ce nouveau deſſein; & le Ciel même y parut contraire, en permettant que dès la premiere nuit on perdît deux ancres.

Sharpey ſe rend à Mocka, où il eſt bien traité.

Il part pour Cambaye.

Le 7 d'Août, après avoir rejoint la Pinace, & puni de mort quelques Anglois de ce Bâtiment qui avoient tué leur Pilote, Sharpey entra dans une Baye de l'Iſle de Sokotra, où les avis qu'il reçut ne lui permirent point de s'arrêter long-tems. Il fut mieux reçu dans une autre; mais les vents y ſoufflerent avec tant de violence au Sud & au Sud-Sud-Eſt, que le Vaiſſeau ne put trouver d'abri contre le rivage, & que la Pinace fut jettée en pleine mer ſans avoir de vivres pour plus de deux ou trois jours. Enfin, tandis que Sharpey entreprenoit de ſe radouber, il vint un orage ſi violent du Sud-Oueſt, que deux de ſes ancres furent encore briſées. Peut-être auroit-il évité une partie de ces infortunes, s'il s'étoit hâté de pourvoir à ſes beſoins, au lieu d'employer le tems à ſe faire admirer des femmes de l'Iſle par ſes galanteries.

Vents terribles.

Ayant remis à la voile le 20 d'Août, il tomba le 2 de Septembre ſur la Côte de Diu, neuf ou dix lieues à l'Eſt de cette Ville. On s'avança au long du rivage l'eſpace de ſept lieues, & l'ancre fut jettée ſous une pointe de terre. Le trois on envoya l'Eſquif au rivage, pour acheter, des Habitans, quelques moutons & d'autres alimens. Sur la nouvelle que le Vaiſſeau faiſoit voile à Surate, un More du Païs vint demander le paſſage à l'Amiral. Il l'aſſura que le reſte de la navigation étoit dangereux; &, pour ſa propre ſûreté, autant que pour celle des Anglois, il offrit d'amener à très-bas prix un Pilote qui répondroit du Vaiſſeau juſqu'au Port. Mais l'Amiral qui avoit une confiance aveugle pour ſon Pilote Hollandois, rejetta cette propoſition. Le 4, on leva l'ancre à trois heures après midi, preſqu'au dernier quartier de la marée. L'eau manquant dans le cours de la nuit, on toucha le fond, comme on devoit s'y attendre; au lieu qu'en partant au premier quartier, on auroit trouvé infailliblement aſſez d'eau pour ſe dégager des baſſes & des écueils. Après avoir perdu le gouvernail, & touché pluſieurs fois, on ſe vit forcé par la ruine du Vaiſſeau à ſe ſauver dans la Chaloupe & dans l'Eſquif;

Les Anglois refuſent un Pilote pour leur ſûreté.

Ils font naufrage.

SHARPEY. 1609.

heureux encore, au nombre où l'on étoit, de pouvoir gagner, avec un si foible secours, une Baye assez commode, dont on étoit presqu'éloigné de 20 lieues.

Ainsi la témérité & l'obstination d'un seul homme firent perdre à la Compagnie des Indes, un de ses meilleurs Vaisseaux, & aux Matelots toutes leurs esperances. Les marchandises, & la plus grande partie de l'argent qui étoit à bord, furent abandonnés avec le Bâtiment. On fut deux jours à lutter contre les vents & les flots, jusqu'au 6 à quatre heures après midi, qu'ayant apperçu la terre, on s'en approcha, dans l'esperance de pouvoir gagner la Riviere de Surate. Mais on reconnut que c'étoit celle de Gandevi, qui en est à cinq ou six lieues vers le Sud. Ce qui fut regardé d'abord comme un nouveau sujet d'affliction, passa bientôt pour une faveur du Ciel, car les Portugais, qui étoient informés de l'approche du Vaisseau, étoient à l'attendre avec cinq Frégates, à l'entrée de la Riviere de Surate, où les deux Barques n'auroient pû se garantir de tomber entre leurs mains.

Ils arrivent à Gandevi, & sont reçus humainement.

A Gandevi, les Anglois apprirent que leur Pinace ayant abordé sur la même Côte, y avoit été enlevée par deux Vaisseaux Portugais; mais que l'Equipage s'étoit sauvé heureusement, & qu'il avoit pris par terre le chemin de Surate. Le Gouverneur de Gandevi fut touché de leur infortune. Il les reçut avec humanité, jusqu'à leur offrir un établissement dans le Canton. Il étoit Banian. Cette Secte rend un culte aux vaches, & conserve l'ancien usage de brûler les morts. Autrefois, les femmes se faisoient une gloire de ne pas survivre à leurs Maris, & de se livrer aux flammes dans le même bucher. La plûpart sont revenues de cette barbare superstition; mais la force de l'ancien préjugé attache encore une sorte de honte à celles qui prennent le parti de vivre. On les oblige de se faire couper les cheveux, & de demeurer dans cette humiliation, jusqu'à ce qu'il se présente quelqu'un pour les épouser, ou pour les prendre à quelqu'autre titre.

Superstition Baniane.

Les Anglois se rendent par terre à Surate.

Les Anglois ayant quitté Gandevi, se rendirent par terre à Surate, qui n'en est qu'à quarante milles. Ils firent ce voyage en trois jours. William *Finch*, qui étoit à la tête du Comptoir de leur Nation dans cette Ville, leur accorda tous les secours qui convenoient à leur malheureuse situation. Personne ne lira le nom de *Finch*, sans se souvenir des services que cet illustre Voyageurs a rendu à la Géographie, par les remarques qu'il nous a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité les principaux Royaumes. Il étoit arrivé depuis quelques mois à Surate un Vaisseau Anglois, commandé par *Hawkins;* mais ce Capitaine avoit été appellé par des intérêts de commerce à la Cour d'*Agra*, qui est à trente journées de Surate. Sharpey, avec le plus grand nombre de ses Compagnons entreprit le même voyage dans la vûe de retourner (*a*) en Europe au travers de la Perse. Il partit à la fin de Décembre. Jones qui se trouva sans goût pour une route si pénible, demeura au Comptoir de Surate, avec Jean *Elmore* ancien Commandant de la Pinace, Richard *Mellis*, & Robert *Fax*. Ils cherchoient ensemble par quelle voie ils pouvoient esperer de revoir leur Patrie, lorsque le hazard fit lier connoissance à Jones avec un Religieux Portugais de l'ordre de Saint-Paul, qui arrivoit de Cambaye. Ce Pere, qui étoit un homme de mérite, crut trouver dans le caractere de Jones une juste raison de le traiter avec autant d'a-

Finch, célebre Géographe.

Jones revient avec un Religieux Portugais.

(*a*) On verra dans la suite qu'il ne l'executa point.

mitié

mitié que d'estime. Il lui promit de le conduire du moins jusqu'en Portugal; & ce fut à sa considération qu'il accorda la même faveur aux trois autres.

Sharpey. 1609.

Ils partirent le 7 d'Octobre, pour se rendre à la célébre Forteresse de *Daman*, où Elmore revit encore une fois sa Pinace, dont les Portugais s'étoient saisis. Ensuite ayant gagné *Chaul*, ils prirent le chemin de Goa, où ils arriverent le 18 de Novembre.

Il est étrange qu'un Voyageur, tel qu'on doit se figurer Jones après les sentimens d'estime & de zèle qu'il avoit inspirés au Pere Portugais, ait pû passer six semaines à Goa, sans y faire aucune observation qu'il ait jugé digne de son Journal. Il s'embarqua le 9 de Janvier 1610, à bord d'une Caraque, nommée *Notre-Dame de Pitié*, qui étoit l'Amirale d'une Flotte Portugaise de quatre voiles. Le 28, il passa la Ligne sur la Côte de l'Inde; &, le 21 de Mars, il tomba au Continent de l'Afrique, à 33 degrés ½ de latitude, environ cinq lieues du Cap des Aiguilles. Après y avoir été retenu par les vents contraires jusqu'au 2 d'Avril, il essuya un affreux orage de l'Ouest-Sud-Ouest, qui lui fit voir, pendant six heures, la mort inévitable au milieu des flots. Le 4, il se rapprocha de la terre, à 34 degrés 40 minutes; &, sans perdre la vûe du rivage, il fut si bizarrement le jouet de la mer, qu'ayant été poussé quatre ou cinq fois à deux ou trois lieues du Cap de Bonne-Esperance, il ne put le doubler avant le 19 d'Avril. Le desespoir étoit extrême sur la Flotte Portugaise, parce qu'on s'y croyoit menacé de passer l'Hyver à Mozambique.

1610. Il va s'embarquer à Goa.

Difficulté à doubler le Cap de Bonne Esperance.

Le 27, elle passa le Tropique du Capricorne; & le 9 de May, elle jetta l'ancre à Sainte Helene, qui est à 15 degrés de latitude du Sud. Elle s'y arrêta jusqu'au 15. Ensuite, ayant passé la Ligne le 21, elle se trouva le 26 sous le Tropique du Cancer, avec le vent au Nord-Est, que les Portugais nomment le *Vent géneral*. Le 16 de Juillet, elle eut dans un grand éloignement, la vûe de plusieurs Isles à l'Ouest, que les Pilotes prirent pour les Azores, parce qu'ils se trouvoient à 40 degrés & quelques minutes de latitude, sans avoir apperçu aucune autre terre depuis qu'ils avoient quitté Sainte Helene. Enfin, le 3 d'Août, ils découvrirent les Côtes du Portugal, à deux lieues du Roc de Lisbonne, & le même jour ils jetterent l'ancre à Cascaïs. Jones & ses Compagnons, toujours conduits par leur Guide, trouverent le moyen de gagner secretement le rivage dans un Esquif, & de se garantir ainsi des embarras ausquels ils devoient s'attendre de la part des Portugais. Ils demeurerent cachés à Lisbonne jusqu'au 13, qu'ils s'embarquerent sur un Bâtiment Anglois qui retournoit à Londres. Jones n'explique pas quelles étoient ses craintes, ni pourquoi il se croyoit moins libre en Portugal qu'un Vaisseau de sa Nation. Mais il assure qu'étant parti de la Baye de *Vayers*, les Portugais, qui apprirent son évasion, envoyerent une Fregate bien armée pour arrêter son Vaisseau, sous le seul prétexte qu'il y étoit avec les trois compagnons de son Voyage: ce qui ne les empêcha point d'achever heureusement leur course, & d'arriver à Londres le 17 de Septembre 1610, après une absence de deux ans & demie.

Vent géneral.

Jones arrive à Lisbonne d'où il retourne en Angleterre.

LATITUDES.

Isle de Comorre . . .	11	00 S.	Isle de Pamba.	6	00.
Rade de Ste Helene...	15	00.			

ROWLES. 1609.

CHAPITRE VIII.

*Voyage du Capitaine Rowles à Priaman, dans l'*Union.

Eclairciſſement préliminaire.

CE Voyage, qui n'eſt qu'une continuation, ou, ſi l'on veut, une diviſion du précedent, porte dans Purchas un titre conforme à l'idée qu'on a déja dû s'en former ſur les deux Relations de Coverte & de Jones. Le Vaiſſeau l'*Union*, auſſi malheureux que celui de l'*Aſcenſion*, avec lequel il étoit parti, fut non-ſeulement ſéparé de ſon Amiral par une affreuſe tempête, mais, étant condamné par le Ciel au même ſort, il n'acheva plus heureuſement le voyage de l'Inde que pour venir faire à ſon retour un triſte naufrage ſur les Côtes de France. Auſſi Purchas l'a-t'il publié ſous le nom de *Voyage infortuné.* La premiere partie, c'eſt-à-dire, ſa courſe juſqu'à *Priaman* dans l'Iſle de Sumatra, eſt d'un Officier Anglois nommé *Moris*, qui ſans avoir été témoin de ce qu'il raconte, en garantit la vérité ſur des témoignages auſquels il a cru devoir ſa confiance. Le récit du retour de l'Union & de ſon naufrage ſur la Côte de France, eſt tiré de pluſieurs Lettres autentiques.

L'Union eſt ſéparé de l'Amiral & perd ſon mât.

La tempête qui ſépara l'Union de ſon Amiral, preſqu'à la vûe du Cap de Bonne-Eſperance, lui avoit fait perdre auſſi ſon grand mât, qui fut non-ſeulement briſé par la fureur des vents, mais emporté hors du Vaiſſeau avec une impétuoſité que l'Ecrivain n'entreprend point de repréſenter. Cependant, comme s'il n'eût manqué à l'orage que ce furieux coup pour le calmer, les flots devinrent auſſitôt ſi tranquilles, que *Rowles* ne deſeſpera point de retrouver ſon mât, qui ne pouvoit être encore fort éloigné. Il fut le premier qui l'apperçut heureuſement; & les moyens ne manquerent pas pour le pêcher ſans effort. On n'eut pas moins d'adreſſe à le rendre capable de ſervice; de ſorte qu'après avoir réparé ce malheur, & retrouvé un tems favorable, il ne reſta aux Anglois de l'Union que le regret d'avoir vû diſparoître l'Aſcenſion & la Pinace. La tempête les ayant jettés au-delà du Cap, ils ne douterent pas que l'Amiral ne l'eût doublé de même; & ſans penſer à la Baye de Saldana dont ils le croyoient fort éloigné, ils ſe perſuaderent que pour le rejoindre, c'étoit à Madagaſcar qu'il le falloit chercher. Ils prirent leur courſe vers la Baye de Saint Auguſtin. Vingt jours qu'ils y paſſerent à l'attendre n'ayant ſervi qu'à leur faire trouver de l'eau & des proviſions, ils en partirent pour Zanzibar avec de meilleures eſperances. A leur arrivée dans cette Iſle, ils furent reçus avec plus d'humanité qu'ils n'en avoient jamais trouvée dans les Négres: mais, ſans s'imaginer la cauſe de leur changement, ils les trouverent le lendemain ſi mal diſpoſés que *Richard Kenu*, Tréſorier du Vaiſſeau, étant deſcendu au rivage avec quelques Marchands, eut le malheur d'être tué dans une embuſcade, & *Wickam*, un des Marchands, celui d'être fait priſonnier. Le reſte ne ſe ſauva pas ſans peine avec la Chaloupe.

Rovvles va chercher l'Amiral à Madagaſcar,

Et à Zanzibar.

Il fallut s'éloigner ſur le champ d'un lieu ſi funeſte. On en partit le mois de Février, avec les vents au Nord & au Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, abſolument

contraires au dessein qu'on avoit de gagner l'Isle de Socotra. On battit long-tems la mer, sans avancer. La plus grande partie de l'Equipage étoit attaquée du scorbut. Rowles, cedant enfin à la nécessité, se laissa conduire par le vent à la Partie septentrionale de Madagascar. Son intention étoit de relâcher dans la Baye d'Antongil; mais il tomba du côté de l'Ouest, dans une fort grande Baye, que les Habitans nomment *Kauquomorra*, dont les bords & les Pays voisins sont également fertiles & agréables.

ROWLES. 1609.

Ils sont forcés de retourner à Madagascar.

Baye de Kauquomorra.

Après tant de fatigues & de dangers, la vûe de ce beau séjour fut une consolation pour les Anglois. Ils résolurent d'y attendre le changement de la Mousson, & de tirer du moins un fruit de leur disgrace, en rétablissant leur santé. Les Habitans leur parurent d'abord fort civils, & ne marquerent point d'éloignement pour lier commerce avec eux. Le Roi même donna l'exemple à ses Sujets, par la bonté & les caresses avec lesquelles il reçut plusieurs fois les Marchands.

Rowles se fiant trop aux apparences, voulut rendre une visite à ce Prince, accompagné de Richard Reve, principal Facteur, de *Jeffery Carlet* & de trois autres. *Samuel Bradshaw*, qui avoit été plusieurs fois employé à cette Cour barbare, eut le bonheur de se trouver occupé par d'autres soins qui ne lui permirent pas de suivre le Capitaine. Ce fut une faveur singuliere de la Fortune, car les Insulaires avoient médité une trahison qu'ils étoient prêts de faire éclater. A peine Rowles & son cortege eurent touché le rivage, qu'ils furent enveloppés par une troupe de Barbares, qui les enleverent sans résistance. Les Matelots de la Chaloupe, perdant l'esperance de les secourir, n'eurent rien de si pressant que de s'éloigner à force de rames; mais il ne leur fut pas même aisé de regagner le Vaisseau. Une multitude de Pares & de grandes Barques sortant de la Riviere, avec de grands cris, s'avancerent impétueusement pour leur couper le passage, & ne balancerent pas même à s'approcher du Vaisseau, dans la résolution de l'attaquer. Les fléches & les dards formerent aussi-tôt une épaisse nuée. Dans la confusion des premiers mouvemens, les Anglois craignirent d'être forcés sans pouvoir s'en garantir. Mais ayant enfin disposé leur artillerie, ils coulerent à fond dès les premiers coups six ou sept des plus grandes Barques. Cette execution refroidit bien-tôt toutes les autres, qui se retirerent plus promptement qu'elles ne s'étoient avancées.

Les Anglois sont trahis par les Négres, & perdent leur Capitaine.

Leur Vaisseau est attaqué.

Cependant le Capitaine demeuroit prisonnier, avec ses trois compagnons. Loin d'esperer leur liberté, Bradshaw, qui devenoit après lui le Commandant du Vaisseau, conçut que les Sauvages s'étant soulevés sans prétexte, il n'y avoit que de nouvelles perfidies à se promettre d'eux, & que la plus sûre ressource étoit la fuite la plus prompte. Une autre disgrace, qui survint pour accabler les Anglois, ne leur permit pas de déliberer plus long-tems. Sept hommes moururent presque subitement, sans qu'on en pût soupçonner d'autre cause que la force de quelque poison, que les Négres avoient lancé avec leurs fléches & leurs dards. On prit donc le parti de lever l'ancre, dans l'intention néanmoins de chercher une autre Baye de la même Isle, & des Habitans plus traitables; car le vent ne permettoit point encore de s'abandonner à la haute mer. Mais avant qu'on fût prêt à partir, les Sauvages se firent voir encore dans une multitude de Barques, & s'approcherent si subitement

Mort subite de sept Anglois.

ROWLES. 1609.

Nouvelle attaque des Négres.

du Vaisseau, qu'ils eurent le tems d'y faire pleuvoir une grêle de fléches avant que l'artillerie pût être appareillée. Cependant la crainte de ces terribles armes les fit retourner au même instant vers le rivage. Ils y descendirent avec la même précipitation, comme si la vûe de la terre & le soin qu'ils eurent aussi-tôt de se rassembler, les eût rendus plus hardis & plus forts. Bradshaw bien instruit de leur malignité, & ne doutant point qu'ils ne lui préparassent quelque nouvel outrage pendant la nuit, résolut d'employer l'artifice à son tour. Il s'approcha de la Côte par un mouvement presqu'imperceptible; &, lorsqu'il se crut à la portée du canon & de la mousqueterie, il fit une décharge, qui éclaircit aussi-tôt leurs rangs par de larges ouvertures. L'effroi dont ils furent saisis, à la vûe de tant de morts & de blessés qui tomberent parmi eux, leur fit abandonner le rivage en poussant d'affreux hurlemens.

L'artillerie les met en fuite.

Après ces nouvelles hostilités, les Anglois desespererent de trouver, dans l'Isle, une retraite où la terreur & la haine de leur nom ne fussent pas répandues. Ils mirent en mer, au mépris de tous les dangers; &, de quelque fortune qu'ils fussent menacés, ils dirigerent leur course vers Socotra. Mais tous leurs efforts ne purent résister aux vents, qui les jetterent après une infinité d'agitations, sur la Côte d'Arabie. Ils y mouillerent le 4 de Juin. La Mousson de l'Hyver étoit arrivée. Il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent gagner Cambaye; &, la Côte, où ils se trouvoient, ne leur présentoit aucun Port qui pût leur servir d'azile dans cette saison. Après avoir passé quatre jours à déliberer sur leur situation, sans cesse allarmés par des orages dont rien ne les mettoit à couvert sur leurs ancres, ils suivirent le conseil de Griffon Maurice leur Pilote, qui leur proposa de tourner leurs voiles vers Achin. Ce Port ne pouvant être sans quelques Guzarates, Bradshaw se promit d'y vendre ses marchandises. On y arriva le 27 Juillet, après une navigation moins dangereuse que pénible. Bradshaw fut sept jours entiers, sans pouvoir obtenir audience du Roi, & cette faveur lui fut comme vendue pour un riche présent. Les obstacles vinrent des Hollandois, qui dans la vûe de s'attirer tout le commerce de l'Inde, n'épargnerent rien pour nuire aux Anglois. L'Auteur, avec l'indifférence ordinaire des Marchands pour tout ce qui n'a point de rapport à leurs interêts, négligea de prendre des informations sur les affaires du Pays, quoique l'occasion s'en offrît si naturellement. Bradshaw, dit-il en peu de mots, parut à la Cour, eut quelques conférences avec les Marchands d'Achin, & fit ensuite son commerce avec les Guzarates, ausquels il donna des étoffes d'Angleterre & du plomb, pour du *Basta* blanc & noir, qui est le drap de l'Isle.

Les Anglois sont jettés sur la Côte d'Arabie.

Jalousie des Hollandois.

Commerce d'Achin.

Après avoir passé quelque tems dans le Port d'Achin, les Anglois se rendirent à Priaman, où la facilité & les avantages qu'ils trouverent dans le Commerce, devinrent un heureux dédommagement pour toutes les peines qu'ils avoient essuyées. Ils firent leur cargaison de poivre; & la seule difficulté, qui prolongea un peu leurs affaires, fut une mutinerie de leurs Matelots, dont Bradshaw ne put arrêter l'insolence que par des excès de ménagement. Le Pilote du Vaisseau, moins temperant qu'il n'étoit convenable à son âge & à son emploi, mourut d'une maladie qui fut attribuée à ses excès. Aussi-tôt que le Bâtiment fut chargé, Bradshaw fit partir *Biddulph* & *Smeth* pour Bantam, dans un Jonc Chinois, avec un reste de marchandises.

Commerce de Priaman.

de l'Europe, dont il n'avoit pû se défaire à Priaman ni à Tekou. A leur retour, il leva l'ancre pour retourner en Angleterre. On étoit alors au mois de Février 1710; c'est-à-dire, que pendant plus de sept mois que les Anglois passerent dans l'Isle de Sumatra, l'Auteur de cette Relation, qui est Bradshaw même, ne fait pas la moindre remarque pour enrichir son Journal.

ROWLES. 1610.

On n'a point d'autres lumieres sur le retour & l'infortune du Vaisseau Anglois que celles qu'on peut tirer de deux Lettres, l'une de Morlaix en France, l'autre d'Andierne, toutes deux publiées dans le Recueil de Purchas.

Retour de l'Union en Europe.

La premiere, dattée du 21 de Février 1611, est de *Bernard Couper*, qui écrivoit à *Thomas Hide* son beau-frere, Marchand de Londres. Il lui marque que se trouvant alors à Morlaix, il avoit reçu, le même jour, d'un lieu nommé (*a*) *Odwen*, une Lettre de *Guillaume Badget*, Irlandois habitué dans ce lieu, par laquelle il apprenoit que » l'*Union*, Vaisseau de la Com-» pagnie d'Angleterre, avoit échoué sur cette Côte; que les Habitans y » ayant envoyé deux Barques, l'avoient trouvé richement chargé de poivre » & d'autres marchandises des Indes; qu'il n'y restoit que quatre hommes » en vie, dont l'un étoit Indien, & qu'ils étoient si foibles qu'à peine pou-» voient-ils parler : que les deux Barques Françoises étoient parvenues à con-» duire le Bâtiment dans la Rade d'Odwen; que les Habitans après avoir » débarqué une partie des marchandises, s'étoient chargés de faire tenir sa » Lettre aux Marchands Anglois de Morlaix, pour les presser d'aller prendre » possession de ces richesses au nom de la Compagnie d'Angleterre. « Couper ajoûtoit que cette nouvelle ayant été confirmée par une Lettre du Bailli de Quimper, il s'étoit hâté, pour en rendre l'avis plus certain, de faire partir trois copies de celle de Badget, par autant de Barques, parce que le moindre délai devoit faire craindre que les Paysans de la Basse-Bretagne ne s'attribuassent le droit de s'emparer des marchandises; qu'il falloit nécessairement s'adresser à la Cour de France, & que cette affaire lui paroissoit fort épineuse; qu'il étoit résolu de se rendre à Odwen, avec un autre Anglois nommé *Richard Roberts*, pour s'assurer de l'état du Vaisseau par leurs propres yeux, & rendre à la Compagnie tous les services qui dépendroient d'eux; qu'on prétendoit que le Bâtiment étoit de quatre cens tonneaux & de trois ponts; qu'il appréhendoit beaucoup de le trouver déja tout-à-fait dépouillé; qu'il entreprenoit le voyage d'Odwen sur les instances de Badget & du Bailli de Quimper, mais plus ardemment encore par la considération qu'il croyoit devoir à la Compagnie : qu'aussi se flatoit-il qu'elle auroit égard aux frais dans lesquels il alloit s'engager, d'autant plus qu'il avoit déja fait avancer de l'argent, & mis en mouvement quelques amis pour récompenser ceux qui avoient sauvé le Vaisseau, & qui devoient veiller à la conservation des marchandises : que malgré les sages mesures qu'il avoit prises, il ne laissoit pas de souhaiter qu'on envoyât quelqu'un de Londres, par la voye de Rouen, avec les fonds nécessaires; parce que Morlaix n'étoit point une Ville où la communication de l'argent fût aisée par des Lettres de Change : enfin que les noms des quatre personnes vivantes étoient *Edmond White*, *Thomas Duck*-

Lumieres qu'on a sur son infortune.

Détail tiré d'une Lettre de Couper.

(*a*) C'est Andierne.

ROWLES. 1610.

manton, *Samuel Smith*, & l'Indien ; que leur vie étoit encore fort mal assurée ; qu'ils manquoient d'argent, & qu'ils n'avoient pas le pouvoir de disposer de leurs propres marchandises.

Détail d'une Lettre de Wotton.

La seconde Lettre, dattée du mois de Mars 1611, est de *William Wotton*, qui s'étoit trouvé à Andierne, tandis que l'Union étoit dans cette Baye. Voici ses propres termes. » Le 8 de Février, je partis de Bordeaux sur le » *Polo-Hend*, & le 11, je perdis mon mât d'avant & mon gouvernail. La » nuit du même jour je relâchai à *Oldesycarre*. Le 13, deux Barques Fran» çoises sauverent l'*Union*, qui avoit échoué sur des rocs. Le 14, je me ren» dis à bord de ce Bâtiment, & j'en amenai au rivage *Samuel Smith*, *Thomas* » *Duckmanton* & M. *Edmond White*. Le 15, j'engageai *Guillaume Badget*, » mon Marchand, à donner avis de cette triste nouvelle aux Anglois de » Morlaix. La Lettre partit le 18, & je payai deux écus pour le port. Un » Indien, qui étoit avec les trois Anglois sur le Vaisseau, mourut le 18, & » je le fis enterrer le même jour. Le 21, M. White mourut aussi, & je lui » rendis le même office. Le 22, MM. *Roberts & Couper* arriverent de Mor» laix. Je partis le 2 de Mars, & j'arrivai la nuit suivante à l'Isle de » Wight, &c.

Autres explications recueillies.

Ces deux Lettres sont suivies d'une explication que Purchas se procura sans doute par ses propres soins. Après les dommages que le Vaisseau avoit essuyés en Bretagne, il y resta deux cens tonneaux de poivre, une certaine quantité de benjouin, & quelques étoffes de soye de la Chine, que Bradshaw avoit achetées à *Tekou*, dans l'Isle de Sumatra, d'un Bâtiment Chinois que la tempête y avoit jetté. En allant aux Indes, l'Union avoit touché à Saldanna, où il s'étoit arrêté pour construire sa Pinace. Il avoit perdu son Capitaine dans l'Isle de Madagascar, & plusieurs de ses gens à Zanzibar. Il avoit fait sa cargaison de poivre à Achin, à Priaman, à Passeman & à Tekou. A son retour, il avoit rencontré le Capitaine Henri Middleton, à qui il avoit remis plusieurs caisses d'argent monnoyé. Il n'avoit alors que trente-six hommes en bonne santé. Ensuite, ayant manqué l'Isle de Sainte Helene, la plus grande partie de son Equipage avoit été emportée par diverses maladies, après avoir passé le Cap-Verd. Dix Anglois & quatre Guzarates, qui étoient à l'extrémité, avoient demandé instamment d'être reçus sur une Barque de Bristol qu'ils avoient rencontrée, & ce changement leur avoit sauvé la vie. On a vû à quel nombre le reste étoit réduit en arrivant sur la Côte de Bretagne. M. Simonson, habile Constructeur de Vaisseaux, qui fut envoyé de Londres pour examiner l'Union & pour le radouber, s'il étoit possible, le déclara incapable de servir plus long-tems. On n'en sauva que l'artillerie, les marchandises & les meubles. De soixante-dix-sept Anglois qui composoient l'Equipage à son départ de Londres, il n'en revint que neuf en Angleterre, & trois Guzarates ; en y comprenant ceux qui étoient passés sur la Barque de Bristol, & qui étoient échappés à la mort.

Tristes restes de l'Union.



CHAPITRE IX.

Voyage du Capitaine David Middleton à Java & à Banda, en 1609.

Raisons de ce voyage.

DANS les vûes qui avoient fait équiper l'*Ascension* & l'*Union*, si l'on étoit fort éloigné de s'attendre à leur naufrage, on ne comptoit pas non plus de les revoir aussitôt que les Bâtimens ordinaires de la Compagnie; comme il étoit important de leur fournir des prétextes pour s'arrêter long-tems aux Indes, & pour chercher les moyens d'executer leur principale Commission, la Compagnie, sans même attendre le retour de *Keeling*, mit en mer l'*Expedition*, sous la conduite du Capitaine David Middleton, & le chargea de marchandises qu'il devoit porter à Sharpey, avec ordre, s'il avoit épuisé les siennes, de faire le commerce de ce supplément dans les Pays & les Ports qu'il n'auroit point encore visités. L'Ascension approchoit alors de sa catastrophe; & l'Union, trop abbatu par la séparation de son Amiral, par la perte de son Capitaine & par les disgraces de sa navigation, pour oser former des entreprises incertaines, se hâtoit de finir ses affaires, dans une avengle impatience de venir chercher le précipice qui l'attendoit en Europe. Mais la confiance de la Compagnie ne laissant pas d'être établie sur des fondemens raisonnables, elle fit partir Middleton le 24 d'Avril 1609.

Départ du Vaisseau l'Expédition.

Dès le 13 de Mai, il eut la vûe de *Forte ventura* & de *Lancerote*. Le 10 d'Août, il relâcha dans la Baye de Saldanna, où il ne s'arrêta que jusqu'au 18, pour renouveller ses provisions. Enfin, il arriva au Port de Bantam le 7 de Décembre, après avoir manqué pendant la nuit l'Amiral Keeling, qui devoit avoir passé fort près de lui entre Madagascar & le Continent.

Il se hâte de quitter Bantam, pour executer sa Commission.

Dans l'étonnement de ne recevoir aucune nouvelle de l'Ascension & de l'Union, il ne perdit point un moment pour débarquer le fer qu'il apportoit au Comptoir de Bantam; &, sans se donner même le tems de construire sa Pinace, il résolut d'aller chercher des informations plus heureuses jusqu'aux Moluques. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir usé du pouvoir qu'il avoit reçu de la Compagnie, pour laisser M. Hensworth à la tête du Comptoir. Et comprenant que dans un nouvel office, parmi des Anglois qu'il ne connoissoit pas plus que les Javans, il avoit besoin de quelques personnes de confiance, il lui donna, quoiqu'à regret, trois de ses propres amis pour conseil & pour cortege. Ce changement ne supposoit pas que la Compagnie fût mécontente de Spalding; mais comme il avoit fait un long séjour dans l'Inde, & qu'il en sçavoit fort bien la langue, Middleton se crut interessé, pour le succès de sa Commission, à se l'associer en qualité de Conseiller & d'Interpréte. Ainsi, dans ce partage, Hensworth, loin de regarder l'Emploi dont il étoit revêtu comme une préférence, s'affligea de ne pouvoir rendre, sur le Vaisseau, les services qu'on y attendoit de Spalding. D'ailleurs l'état du Comptoir n'étoit pas tranquille. Le Ministre de Bantam, sans cesse excité par les Hollandois, avoit augmenté les droits d'entrée pour

Il prend Spalding pour Interpréte.

David Middleton. 1609.

les marchandises Angloises. Hensworth fut chargé par Middleton de déclarer à la Cour, qu'il ne se soumettroit pas volontairement à cette injustice; & que le Roi pouvoit user de son autorité pour contraindre les Anglois; mais qu'il ne devoit jamais compter sur leur consentement.

Middleton remit à la voile, le 18 de Décembre, dans le dessein de se rendre droit aux Moluques. Le vent lui fut si favorable jusqu'au 27, que le même jour il passa les Détroits de *Desolam*. Mais il fut ensuite arrêté, pendant dix jours entiers, par un calme d'autant plus insupportable qu'étant sous la Ligne il y essuya des ardeurs excessives; sans compter que doutant de la Mousson d'Ouest, il se voyoit menacé, si elle lui manquoit, de ne pouvoir continuer sa navigation. Cependant il fut assez heureux pour arriver le 8 de Janvier devant la Ville de *Button*. Après l'accueil favorable que les Anglois avoient reçu tant de fois dans cette Isle, il ne balança point à faire demander des nouvelles du Roi & de la Famille royale. On lui apprit que ce Prince étoit engagé dans une furieuse guerre avec ses voisins, & qu'ayant rassemblé toutes ses forces, il avoit laissé peu d'Habitans dans sa Capitale. Loin d'y jetter l'ancre, la crainte de s'exposer à des propositions de secours qu'il auroit été difficile de refuser, fit faire tant de diligence aux Anglois, qu'ils passerent les Détroits avant la fin du jour. Cependant ils ne purent éviter, le lendemain, la rencontre du Roi de Button avec toute son armée. Ce Prince ayant apperçu le Vaisseau, détacha un petit Pare pour s'informer de quelle Nation il étoit. Middleton ne cacha point qu'il étoit Anglois; mais parlant de ses affaires avec la chaleur d'un homme fort empressé, il demanda seulement s'il y avoit de l'eau dans quelque lieu voisin. On lui montra un endroit de la Côte où elle étoit en abondance. Il fut surpris, en s'en approchant, de se voir suivi de toute la Flotte Indienne. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'un nouveau Pare vint lui faire un compliment de la part du Roi, & le prier d'envoyer quelqu'un à ce Prince, pour l'entretenir des affaires de l'Europe. Spalding, qui se rendit aussi-tôt sur la Caricole royale, revint une heure après. Le Roi faisoit prier Middleton de ne pas précipiter son départ, & promettoit de le venir voir à bord le jour suivant.

Il arrive à Button qu'il trouve en guerre.

Les Anglois rencontrent la Flotte du Roi de Button.

Il y vint effectivement, & les Anglois le reçurent avec un grand festin, lui & tous les Nobles de son cortege. Ensuite lui ayant fait un présent assez considérable, ils paroissoient se disposer à lever l'ancre, lorsque le Roi se mit à pleurer avec d'autres marques d'une vive affliction. Middleton lui demanda la cause de son chagrin. Il répondit que les Anglois l'accuseroient sans doute de mauvaise foi, en voyant qu'il n'avoit point de marchandises à leur offrir; qu'il y avoit quatre mois que sa maison, où il avoit ramassé une grande quantité de noix & de fleur de muscade, de girofle, de bois de sandal, & d'étoffes du Pays, avoit été détruite jusqu'aux fondemens par un incendie; qu'il y avoit perdu, avec tant de richesses, une grande partie de ses femmes; mais que toutes ces pertes le touchoient moins que de ne pouvoir executer la parole qu'il avoit donnée aux Anglois de tenir des marchandises prêtes pour leur arrivée, sur-tout lorsqu'il faisoit réflexion qu'ils avoient équippé un Vaisseau à grands frais & traversé les mers dans cette esperance; qu'il étoit actuellement occupé d'une grande guerre avec toutes ses forces, ce qui ne lui permettoit pas d'employer ses Sujets à ramasser de nouvelles provisions;

Visite qu'ils reçoivent de ce Prince, & son entretien avec Middleton.

provisions; que si le Vaisseau Anglois n'étoit point arrivé la veille, il auroit livré bataille le même jour à son Ennemi; enfin qu'il juroit par la tête de Mahomet qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'executer plus fidélement ses promesses. Après toutes ces excuses, il fit voir à Middleton de quel côté la principale Ville de son Ennemi étoit située, & supposant que son Vaisseau n'en passeroit pas fort loin, il le conjura d'y lâcher en passant quelques bordées de son artillerie. Middleton lui répondit que les Anglois étoient Etrangers dans l'Inde, & que ne connoissant pas même ses Ennemis, ils ne pouvoient les attaquer sans se rendre coupables d'une injustice; mais que si quelqu'un entreprenoit de nuire à ses Sujets tandis que le Vaisseau étoit sur ses Côtes, les Anglois employeroient toutes leurs forces pour la défense d'une Nation dont ils connoissoient la justice & la bonté. Cette réponse parut satisfaire le Roi. Il retourna sur sa Flotte, qui étoit composée d'environ quatre-vingt Caricolles, avec une infinité de Pares. Au même instant, les Anglois leverent l'ancre.

DAVID MIDDLETON. 1609.

Priere qu'il fait aux Anglois.

Leur réponse.

Le 24 Janvier 1610, ils arriverent à l'Isle de *Bangaie*, d'où la crainte de quelque Ennemi avoit chassé le Roi & la plûpart de ses Sujets. Middleton ne put se procurer des informations certaines sur cet événement. Cependant le Directeur d'un Vaisseau Hollandois, qui se trouvoit dans le Port, lui dit qu'autant qu'il en avoit pû juger par diverses circonstances, l'Ennemi de cette Isle étoit le Roi de *Macassar*, & que la raison qui avoit fait fuir le Roi de Bangaie, qui étoit Gentil, étoit la crainte d'être forcé à recevoir le Mahometisme. Middleton se persuada au contraire que c'étoient les Hollandois mêmes qui avoient rendu l'Isle deserte par leurs menaces, & par l'entreprise d'y bâtir un Fort. A la verité ils avoient abandonné ce dessein, lorsqu'après la fuite des Insulaires il n'étoit resté presque personne à soumettre. Mais quoiqu'ils n'eussent point alors de Vaisseaux dans le Port, & que le Comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, ce seul Directeur avoit pris un tel ascendant, qu'aucun Indien n'auroit eu la hardiesse de lui déplaire. Il avoit deux maisons remplies de femmes, qu'il avoit choisies entre les plus jolies de l'Isle, & un grand nombre d'Esclaves des deux sexes. Son caractere d'ailleurs étoit d'aimer toutes sortes d'amusemens; &, pendant quelques jours que les Anglois passerent dans l'Isle à se rafraîchir, ils lui trouverent l'humeur fort agréable. Il passoit les jours entiers à se réjouir au milieu de ses femmes. La danse & le chant étoient ses passions favorites après celles de la bonne-chere & de l'amour. Comme il étoit de fort belle taille, il prenoit plaisir à se tenir presque nud, suivant l'usage du Pays. Sa puissance étoit si bien établie, qu'il s'étoit rendu comme indépendant des Hollandois mêmes. Le lieu de sa demeure étoit assez voisin d'Amboyne : mais si le Gouverneur Hollandois de cette Ville avoit besoin de lui parler, il falloit qu'il lui envoyât deux Facteurs en ôtage jusqu'à son retour. Cette excessive autorité venoit particuliérement de la confiance que le Roi de Ternate avoit eue pour lui. Ce Prince l'avoit chargé de lever les Tributs en son nom dans toutes les Isles de sa dépendance, & souvent le petit Monarque Hollandois ne lui remettoit que ce qu'il jugeoit à propos.

1610.

Ils arrivent dans l'Isle de Bangaie.

Raison qui en avoit fait fuir le Roi.

Autorité & caractere singulier d'un Directeur Hollandois.

Les Anglois trouverent dans l'Isle de Bangaye des rafraîchissemens délicieux. Ils étoient en état de les goûter. Les maladies avoient tellement res-

David Middleton. 1610.

pecté leur Vaisseau, qu'après une si longue navigation, ils se portoient mieux qu'à leur départ d'Angleterre. Ils remirent à la voile le 9 de Janvier. Le vent étoit assez favorable; mais toute la nuit ils furent emportés au Sud par des courans si impétueux, qu'ils perdirent quinze lieues sans avoir pu se reconnoître. Ce contre-tems obligea le Capitaine d'abandonner son dessein, pour les Moluques, & de porter vers les Isles de Banda, qu'il découvrit le 5 de Février. On redoubla les efforts pour y aborder avant la nuit. Mais en approchant du rivage, Middleton se fit précéder par son Esquif, pour recevoir des informations de quelques Habitans attachés aux Anglois. Ils lui firent répondre que les Hollandois ne laissoient entrer aucun Vaisseau étranger dans la Rade; que s'il s'exposoit à tomber entre leurs mains, ils prendroient sur son Vaisseau tout ce qui conviendroit à leurs besoins, & se feroient eux-mêmes les arbitres du prix: que lorsqu'il arrivoit quelques Joncs avec des marchandises propres à ces Isles, ils les arrêtoient, sans leur permettre de parler aux Habitans, & les conduisoient derriere le Château, sous leur propre artillerie; de sorte qu'il n'en sortoit pas un Matelot sur lequel on ne tirât presqu'à coup sur, & qu'il y avoit alors quinze grands Joncs, qui étoient retenus dans cet esclavage.

Les Anglois sont trompés par les courans.

Tyrannie des Hollandois à Banda.

Un si triste récit, joint au chagrin de n'apprendre aucune nouvelle de l'*Ascension* & de l'*Union*, fit regreter à Middleton d'avoir pénétré si loin dans ces Mers. On n'avoit pas manqué de l'informer à Bantam de tous les outrages que Keeling avoit essuiés à Banda; mais il s'étoit flatté que s'il y trouvoit Sharpey & Rowles, leurs trois Vaisseaux réunis seroient en état de se faire respecter. Cependant il n'en prit pas moins la résolution de se présenter dans la Rade, en bonne posture. Le Gouverneur du Château jugeant à cette hardiesse que c'étoit quelque Bâtiment Hollandois, envoya au devant de lui une Pinace de trente tonneaux. Mais aussi-tôt qu'elle l'eut reconnu pour un Anglois, elle s'arrêta vis-à-vis de lui, & retournant sur ses traces, elle ne lui laissa pas même le moyen d'entrer dans la moindre explication.

Sage conduite de Middleton.

Après avoir passé le reste du jour à l'ancre, il s'avança vis-à-vis de Lantor. Son intention étoit de feindre qu'il ignoroit la conduite & les dispositions des Hollandois. Il salua la Ville de toute son artillerie; & sans marquer aucune défiance, il alla mouiller si proche de leurs Vaisseaux, qu'il étoit à la portée du canon. Il lui vint aussi-tôt une Barque du Gouverneur, qui lui proposa d'entrer dans le Port, & de descendre ensuite au rivage, pour y montrer sa Commission. Middleton répondit qu'il ne faisoit qu'arriver dans cette Mer, & qu'en se présentant aux Isles de Banda, il avoit cru se trouver dans un Pays libre; mais que ne dépendant en effet de personne, il ne vouloit montrer sa Commission & s'ouvrir sur ses affaires, ni au Gouverneur, ni à personne au monde. On lui demanda si son Vaisseau étoit en marchandise ou en guerre. Sa réponse fut qu'il payeroit fidélement tout ce qu'il prendroit. A quelques menaces qu'on osa lui faire, il répondit encore que rien ne l'empêcheroit de demeurer sur ses ancres, & que si l'on entreprenoit de s'y opposer, il prendroit le parti de se défendre. Les Hollandois le quitterent avec de vives marques d'indignation & de colere.

Sa réponse aux Députés du Gouverneur.

Les Insulaires reçoivent bien le Vaisseau Anglois.

A peine furent-ils partis qu'il vint à bord une multitude d'Insulaires, qui féliciterent les Anglois de leur arrivée. Middleton apprit d'eux l'état des af-

faires du Pays. Les Habitans auroient souhaité d'entrer en commerce avec lui, s'ils n'eussent été rétenus par la crainte des Hollandois, avec lesquels ils vivoient alors tranquillement. Mais ceux de Puloway & de Pulorin étoient moins d'accord avec le Gouverneur. Middleton croyant pouvoir tirer quelque avantage de cette mésintelligence, chargea Spalding d'entretenir en particulier un Insulaire de Puloway, qui se trouvoit à bord avec les autres, & de lui offrir une récompense, s'il vouloit assurer les Habitans de son Isle que les Anglois payeroient les épices en marchandises ou en argent, qu'ils prendroient sur eux le soin de les transporter dans leur Bâtiment, & que n'ayant pas beaucoup de mesures à garder avec les Hollandois, ils trouveroient le moyen d'achever leur cargaison. En effet, ne reconnoissant point d'autres droits que ceux du commerce, Middleton étoit résolu de les exercer sans ménagement.

David Middleton. 1610.

Disputes fort vives des Hollandais avec Middleton.

Le matin du jour suivant, il vit arriver deux Barques; l'une venoit du Château, & l'autre de la part du Vice-Amiral, avec des ordres absolus pour le Capitaine Anglois, d'entrer dans le Port. Middleton retint les Hollandois à dîner. Après les avoir traités civilement, il leur déclara qu'il ne changeroit point de poste, & qu'il étoit resolu d'en courir tous les risques; que les deux Nations étant amies en Europe, il ne pouvoit craindre raisonnablement que les Hollandois voulussent commencer la guerre aux Indes, & que s'ils avoient réellement cette vûe, ce n'étoit pas un particulier tel que lui qui devoit se conduire dans cette supposition. Malgré ces discours, l'Officier qui commandoit la Barque du Gouverneur, lui dit ouvertement qu'il ne devoit pas s'arrêter dans le lieu où il avoit jetté l'ancre, & que s'il continuoit d'y demeurer, on étoit résolu de l'en chasser par force. » J'y demeurerai, repliqua Middleton, aussi-long-tems que le lieu me paroîtra commode, parce que je n'ai pas d'autre régle à suivre que ma commodité; & lorsque je commencerai à me trouver mal ici, j'irai me placer dans le meilleur endroit du Port. » Les Hollandois répondirent que le Pays leur appartenoit. » Eh bien! leur dit Middleton, j'en suis donc ici plus en sûreté, car je suis dans le Pays des amis du mien.» Ils le quiterent fort mécontens.

Préparatifs des Anglois pour se défendre.

Avant la fin du jour, il débarqua quelques pieces d'artillerie pour les faire conduire sur le penchant d'une colline, derriere le Vaisseau; & se proposant d'y faire quelques retranchemens, il comptoit d'être en état de se défendre avec ce double soûtien. Mais comme il avoit donné ordre en même tems de sonder la Rade autour de lui, il y trouva tant de rocs, & le fond si dangereux, que cette découverte le fit changer de pensée. Il fit rentrer à bord deux piéces de canon, qui étoient déja sur le rivage; &, le lendemain, il envoya Spalding, dans l'Esquif, au Gouverneur du Château, avec une Lettre, à laquelle il lui défendit de rien ajoûter de bouche. Elle a paru digne d'être conservée :

Middleton écrit au Gouverneur.

» SI vous considerez avec un peu de réflexion que vous avez ici beaucoup » d'Ennemis & peu d'amis, que je suis Chrétien, & que vous avez be» soin de quantité de choses que j'ai sur mon Vaisseau, vous ne rejetterez pas » l'offre que je vous fais de vous accommoder de ce qui vous est nécessaire.

DAVID MIDDLETON. 1610.

» Nos Princes étant amis en Europe, je serois fâché que leurs sujets eussent » ici quelque différend. A l'égard de l'ordre que vous m'avez envoyé d'aller » jetter l'ancre sous le canon de votre Château, je crois avoir ici le privilége » que nos Princes accordent mutuellement à leurs sujets, d'aller & de ve» nir sans obstacle dans les lieux où ils s'attribuent quelque pouvoir, & de s'ar» rêter dans les Rades, quand il ne leur plaît pas d'entrer dans les Ports. Par » rapport à ma Commission, que vous souhaitez de voir, je suis homme » d'une naissance qui ne doit rien à la vôtre; & quand vous voudrez me trai» ter avec égalité, je ne refuserai pas de vous montrer ma Commission. Con» venons seulement de nous trouver, ou sur l'eau, chacun dans une Barque » également armée, ou dans tout autre lieu qui ne m'éloigne pas plus de mes » forces que vous ne le serez des vôtres. Mais pourquoi tant d'embarras dans » nos préliminaires? S'il est vrai comme on me l'a dit, que vous ayiez un Trai» té de commerce avec les Habitans de *Lantor*, supposez que je suis du nom» bre, & traitez-moi comme un Indien pour mon argent; je vous en aurai » de l'obligation, car il me sera toujours plus agréable de commercer avec » vous qu'avec eux. D'ailleurs, comme vous êtes en guerre avec les Isles de » Puloway & de Pulorin, vous comprenez bien que j'en puis tirer des épi» ces, sans que vous ayez aucun moyen de vous y opposer. Je vous demande » réponse sur tous ces articles, & je l'attens par les mains du Porteur de ma » Lettre. En attendant rien ne m'empêche d'être avec amitié, votre très» humble, &c. *Signé* Middleton, sur mon Vaisseau, le 7 Février 1610.

On refuse de répondre à sa Lettre; mais on fait des menaces terribles.

Spalding & son cortége furent reçus civilement au Château, & conduits au Gouverneur, qui étoit alors à déliberer avec son Conseil. La Lettre de Middleton fut ouverte & lue dans l'Assemblée. On refusa d'y répondre par écrit, mais le Gouverneur ne fit pas difficulté d'apprendre à Spalding quelles étoient les résolutions du Conseil. Les Hollandois avoient dans le Port trois grands Bâtimens, chacun de mille tonneaux, & trois Pinaces, chacune de trente. Un des trois Vaisseaux, nommé *le grand Soleil*, étant désormais hors d'état de servir, ils devoient le faire approcher du Vaisseau Anglois jusqu'à l'abordage, y mettre le feu dans cette situation, & le faire sauter avec trente barils de poudre qu'ils y avoient déja portés. Dans cette vûe, ils avoient nommé les gens qui devoient le conduire hors du Port, & préparé les chaînes qu'ils devoient employer en abordant les Anglois. Plusieurs Barques étoient prêtes à le suivre, pour recevoir ceux qui devoient le conduire, aussitôt qu'ils l'auroient bien embrasé & qu'ils verroient le feu prêt à gagner la poudre. Pendant cette execution, les deux autres Bâtimens devoient s'approcher des Anglois à la portée du mousquet, pour les battre de leur artillerie; & plusieurs grandes Barques avoient ordre de voltiger à l'entour, en les harcelant encore avec les fléches & les balles.

Middleton se se laisse effrayer & descend à terre.

Quoiqu'il y eût peut-être plus d'affectation que de réalité dans ce récit, on ne manqua point de le confirmer par divers mouvemens qui pouvoient lui donner de la vraisemblance. Spalding voyant les préparatifs qui se faisoient sur le grand Soleil, se hâta de porter toutes ces nouvelles à bord. Middleton en fut sérieusement allarmé. Il crut devoir renoncer à sa fierté, & descendre promptement au rivage, pour s'expliquer avec le Gouverneur, avant que les hostilités fussent commencées. Il prit sa Commission; & s'é-

tant mis dans sa Chaloupe, avec le Pavillon d'Angleterre, il fit avertir le Gouverneur, en touchant à terre, qu'il lui demandoit quelques momens d'entretien. Au même moment, il fut surpris de le voir sortir du Château, & venir à sa rencontre avec ses principaux Officiers. Trois cens Soldats qui formoient la garnison, se rangerent en haie jusqu'à la Mer. Le canon du Château se fit entendre, & la garnison fit trois décharges de sa mousqueterie. Ce fut avec cette pompe que Middleton fut conduit à la maison du Gouverneur, qui lui avoit fait prendre la droite en marchant, & qui lui avoit rendu tous les honneurs. Ils s'assirent tous deux dans la chambre du Conseil, sur deux fauteuils, qui sembloient avoir été préparés, car tout le reste de l'Assemblée fut placé sur des bancs. Le Gouverneur abusa de la facilité qu'il avoit à parler, pour faire quantité de complimens aux Anglois sur leur arrivée, mais sans toucher au sujet de leur querelle. Middleton impatient l'interrompit; &, tirant sa Commission, il lui dit que n'ayant pû lui persuader qu'il n'étoit point un Pirate, il avoit pris le parti de lui en apporter des preuves. Alors il montra le papier qui contenoit ses pouvoirs, il en lut rapidement la premiere ligne, & comme s'il n'eût pu douter qu'on ne fût satisfait de cet exorde, il remit le papier dans sa poche.

David Middleton. 1610.

Accueil qu'il reçoit.

Toute l'Assemblée se recria aussitôt, & demanda la lecture entiere de la Commission. Middleton répondit d'un air ferme, qu'il n'y consentiroit pas, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie: qu'il lui suffisoit d'avoir lu son nom & fait voir le Sceau d'Angleterre. Ensuite il se leva comme s'il n'eût plus pensé qu'à retourner au Vaisseau; mais on le pria de demeurer quelques momens. On entra dans quelques discours, les uns fort civils, d'autres moins mesurés. A la fin les Hollandois s'adoucirent, & firent apporter des rafraîchissemens. On but à la prospérité des deux Nations; après quoi le Gouverneur fit voir aux Anglois les logemens & les fortifications du Château. Tout y étoit en fort bon ordre, & bien fourni d'armes & de munitions.

On s'accorde en apparence.

Middleton n'ignorant pas que l'argent & les promesses, applanissent les plus grandes difficultés, prit adroitement l'occasion d'offrir mille livres sterling pour obtenir la liberté de faire sa cargaison, & promit une chaîne d'or, qu'il portoit autour du col, à celui qui lui procureroit cette faveur. Il ajoûta qu'il payeroit les épices au dessus du prix ordinaire. Après avoir jetté ce fondement, il dit au Gouverneur que les Hollandois devant être enfin persuadés que son Bâtiment n'étoit point un Vaisseau de guerre, il ne feroit plus difficulté d'entrer dans le Port. On lui répondit qu'on étoit prêt à lui rendre toutes sortes de services. Comme la nuit approchoit, il prit congé de l'Assemblée. Tandis qu'il rentroit dans sa Chaloupe, on fit une décharge de toute l'artillerie du Château, & les Vaisseaux qui étoient dans le Port le saluerent aussi à son passage.

Middleton promet d'entrer dans le Port.

Le lendemain qui étoit le 8 de Février, il conduisit son Vaisseau entre le Château & les Bâtimens Hollandois. Il les salua de plusieurs décharges, ausquelles on répondit avec usure. Aussitôt qu'il eut mouillé l'ancre, le Gouverneur & ses principaux Officiers lui rendirent leur visite à bord. Ils y accepterent un dîner, qui fut accompagné de tous les témoignages possibles de confiance & de joie. On parla ensuite de cargaison; mais ni les raisons, ni les offres, ne purent faire obtenir aux Anglois la permission d'acheter une

Il y entre.

DAVID MIDDLETON. 1610.

ſeule livre d'épices. La réponſe du Gouverneur fut toujours qu'il n'accorderoit pas cette permiſſion pour racheter ſa vie. Middleton perdant l'eſperance de ſe la procurer ouvertement, réſolut de commencer par faire ſa proviſion d'eau, & de tenter enſuite la fortune. Mais on ne lui permit pas même d'envoyer ſes tonneaux au rivage, ſans qu'ils fuſſent accompagnés d'un Hollandois, pour obſerver ſi les gens du Vaiſſeau ne parloient point aux Habitans. Lorſque les tonneaux furent remplis, Spalding reçut ordre d'aller dire au Gouverneur que Middleton étoit réſolu de partir. Les Hollandois parurent fort ſurpris; &, le vent étant Oueſt, ils ne purent s'imaginer quelle route les Anglois alloient prendre. Cependant, étant en effet ſortis du Port, ils furent ſuivis par deux Barques Hollandoiſes, dont l'une s'approcha d'eux, & leur déclara de la part du Gouverneur qu'il leur défendoit d'aller dans aucune des Iſles. Middleton répondit qu'il ne connoiſſoit point de droit au Gouverneur pour lui envoyer des ordres, & que loin de les recevoir, il alloit ſe rendre auſſi vîte qu'il lui ſeroit poſſible à *Pulovay*, d'où il conſentoit que les Hollandois vinſſent le chaſſer s'ils croyoient le pouvoir. La Barque ne fut pas plutôt rentrée dans le Port avec cette réponſe, qu'il en ſortit une Frégate, à voiles déployées. Middleton, réſolu de combattre, aſſembla tous ſes gens pour leur inſpirer la même réſolution. Il leur dit que s'ils vouloient le ſeconder avec un peu de courage, il ſe propoſoit de viſiter toutes les Iſles en dépit des Hollandois. Et joignant les libéralités aux exhortations, il leur promit, non-ſeulement de leur donner tout ce qui étoit à lui ſur le Vaiſſeau, mais d'aſſurer pour toute leur vie une ſubſiſtance honnête à ceux qui auroient le malheur d'être eſtropiés.

Il en fort mécontent.

Les Hollandois le pourſuivent.

Sa fermeté les oblige de ſe retirer.

L'ardeur du Capitaine en répandit une ſi vive dans l'Equipage, que tout le monde jura de hazarder ſa vie pour l'intérêt de la Compagnie des Indes, & l'honneur de la Nation. Mais la Frégate voyant qu'on ſe préparoit à la bien recevoir, prit le parti de rentrer dans le Port. Tandis que les Anglois luttoient avec aſſez de difficulté contre le vent, l'Amiral, le Vice-Amiral & le Lieutenant du Château s'agiterent beaucoup ſur les Bâtimens qui étoient dans le Port, ſans que Middleton pût ſçavoir quelles étoient leurs intentions. Lorſque le Vaiſſeau eut gagné le vent, & qu'il ſe trouva ſecondé par le courant qui alloit à l'Eſt-Nord-Eſt, il avança de ſi bonne grace, qu'étant bien-tôt proche de Puloway, Spalding fut envoyé dans la Chaloupe, avec cinq hommes, pour aſſurer les Habitans que les Anglois étoient partis du Château en querelle avec le Gouverneur, & qu'ils venoient leur offrir d'acheter leurs épices, argent comptant, s'ils n'aimoient mieux des marchandiſes en échange. Il leur promit auſſi que le Capitaine deſcendroit lui-même dans leur Iſle, auſſitôt qu'il auroit trouvé quelque endroit ſûr pour jetter l'ancre. Pendant l'abſence de Spalding, il arriva deux Barques de Lantor, qui demanderent aux Anglois pourquoi ils avoient abandonné leur Côte. On leur répondit que la force du courant avoit emporté le Vaiſſeau, & qu'on n'avoit pas eu deſſein d'ailleurs d'aller plus loin qu'à Puloway, où l'on avoit déja député un Facteur, pour diſpoſer cette Iſle au commerce; que ſi les Habitans de Lantor vouloient vendre leurs épices aux Anglois, plutôt qu'aux Hollandois qui n'étoient venus que pour s'emparer de leur Pays, on prendroit tout ce que cette Ville avoit actuellement dans ſes magaſins, & l'on

Il ſe rend à Pulovvay.

Regrets des Habitans de Lantor.

n'épargneroit rien pour la rendre contente du marché. Les Indiens des deux Barques partirent fort satisfaits de cette promesse.

Spalding avoit été reçu dans l'Isle de Puloway avec de grands témoignages de joie. Mais quoique tous les Habitans se fussent assemblés pour le combler de caresses, ils n'avoient pas voulu convenir du prix des épices avant que le Capitaine Middleton fût arrivé. Cependant ils avoient offert d'en livrer à compte une certaine quantité. Middleton, sur cet avis, donna ordre à Spalding de lui chercher, s'il étoit possible, un Pilote Indien, qui fût capable de situer son Vaisseau dans un lieu sûr & commode. Spalding en parla aux Habitans. Il s'en trouva deux qui furent loués à frais communs ; c'est-à-dire, que les Insulaires donnerent à l'un vingt piéces de huit, & Middleton la même somme à l'autre. S'étant rendus à bord la même nuit, ils tournerent la proue vers Seran & conduisirent le Vaisseau dans un lieu nommé *Gelogula*, où la Rade est assez bonne, à trente lieues de Banda. Les Anglois se hâterent d'y prendre une maison. Ils commencerent par fréter leur Pinace ; ce qu'ils n'avoient point encore eu le tems de faire. Mais la saison étoit si avancée & les Moussons si proches de leur fin que tous les momens demandoient d'être employés. La Pinace fut achevée en deux jours, & nommée le *Hopewell*. Elle fut envoyée le 27 de Mars à Puloway, où elle n'arriva que le 31.

Les Anglois se rendent dans l'Isle de Seran.

Il restoit à regler le prix des épices. Les Habitans demanderent quantité de droits & de gratifications. Enfin, l'on convint que les épices seroient payées au même prix qu'elles l'avoient été par le Capitaine Keeling, & que les Chefs recevroient quelques présens. Il fallut même accorder en secret d'autres libéralités, car les Indiens ne cessent pas de demander ; &, dans les circonstances que j'ai représentées, il étoit important de ne pas les chagriner par des refus. Aussitôt que le prix fut reglé, ils s'empresserent de charger le *Hopewell*, qui revint à Gelogula avec d'excellentes marchandises. Mais comme il n'étoit que de dix tonneaux, & que la repetition des voyages entraînoit des longueurs, Middleton fut forcé de louer à Puloway un grand Pare, qui fut chargé de noix muscades, & qui arriva heureusement à Gelogula. On entreprit de le rendre beaucoup plus haut ; &, dans l'espace de peu de jours, il se trouva capable de porter vingt-cinq tonneaux. Douze des plus habiles Matelots furent nommés pour le conduire. Enfin rien ne manquoit aux esperances qu'on s'en étoit formées. Mais après avoir fait un voyage, il disparut, sans qu'on ait jamais eu la moindre information de son sort. Le Hopewell, qui continua de faire plusieurs fois le même voyage, n'ayant pu s'en procurer aucune nouvelle, on conclut qu'il avoit peri dans une tempête qui s'étoit fait sentir jusqu'à Seran, & dont le Hopewell même ne s'étoit sauvé qu'avec peine. Middleton ressentit un chagrin extrême de voir la saison prête à finir, sans aucune apparence que sa cargaison pût être achevée. Il n'osoit aborder à Puloway avec le Vaisseau, parce qu'il y avoit peu de sûreté sur la Côte. Ainsi se voyant rejetté à plus de six mois, il tourna ses soins à chercher d'autres Bâtimens. Ayant appris qu'il y avoit à Lantor un vieux jonc, qui n'étoit pas fort éloigné des Vaisseaux Hollandois, il trouva le moyen de l'acheter secretement, & l'habileté de ses Matelots le mit en état d'être de quelque secours.

Ils commencent leur cargaison à Puloway.

Ils font une perte qui les afflige beaucoup.

David Middleton. 1610.

Mais la perte des douze hommes qui avoient diſparu dans la tempête cauſoit beaucoup plus de peine aux Anglois. La plus grande partie de l'Equipage étant affligée par des maux de jambe, qu'on attribuoit au mauvais air de la Rade, il ne reſtoit preſque perſonne pour faire les voyages de Puloway dans le Hopewell; ou, du moins, ceux qui l'entreprenoient après s'être imparfaitement rétablis, ne manquoient point, à leur retour, de retomber dans des maladies beaucoup plus dangereuſes. Il s'en trouvoit pluſieurs qui avoient eu juſqu'à trois ou quatre rechutes. Au milieu de tant d'embarras, Middleton ſe voyoit preſque ſans reſſource. L'Iſle d'ailleurs étoit ouverte aux attaques des Hollandois, qui ne pouvoient avoir perdu le deſſein de faire perir ſon Vaiſſeau. Il n'ignoroit pas qu'ils avoient déja gagné par de grandes promeſſes une partie des Habitans, & qu'ils avoient pouſſé la haine juſqu'à offrir une ſomme conſidérable à quelques Brigands, pour ſe défaire de lui par le poiſon ou par d'autres voyes. A la vérité, il avoit entre les Inſulaires, des amis fidéles, qui l'avertiſſoient de ces perfides deſſeins, & qui l'exhortoient ſans ceſſe à la défiance. L'Iſle avoit aſſez d'Habitans, dans une fort petite étendue, pour être capable de réſiſtance, ſi les Indiens euſſent voulu réunir leurs forces. Les Anglois leur propoſerent de ſe fortifier par quelques ouvrages dont ils leur tracerent le plan. Ils leur offrirent même d'y travailler avec eux; mais leurs conſeils firent peu d'impreſſion ſur un peuple également lâche & pareſſeux.

Embarras extrême des Anglois.

Ils ſont expoſés à divers perfidies.

Secours qu'on leur procure.

Cependant un Chef fort âgé, qui s'étoit attaché aux Anglois par inclination, ſe chargea de parcourir toutes les Iſles & de raſſembler les plus braves ſur leurs Caricoles. Il avoit une famille nombreuſe, dont il confia le ſoin à Middleton dans ſon abſence. Entre pluſieurs filles, il s'en trouvoit une aſſez jolie, qui inſpira des deſirs déreglés à quelques Matelots. Le plus emporté fit naître aux autres le deſſein de la tirer à l'écart, pour abuſer de ſa foibleſſe. Cette infâme entrepriſe n'auroit pû manquer de réuſſir, ſans la rencontre imprévue de Spalding, qui ſe promenant alors dans le même lieu, ſauva la jeune Indienne, & reconnut les trois coupables malgré la promptitude avec laquelle ils prirent la fuite. Il ne balança point à déclarer leur nom; & tout l'Equipage, qui ſentoit de quelle importance il étoit de ſe concilier les Inſulaires, marqua la même ardeur à demander que le crime fût puni. Middleton réſolut de faire un exemple. Les trois Matelots furent condamnés à recevoir le fouet dans la place même de Gelogula, & tous les Habitans invités à voir ce ſpectacle. Cette preuve d'eſtime & d'amitié pour leur Nation en reconcilia un grand nombre aux Anglois. Pluſieurs mêmes de ceux que les Hollandois avoient gagnés par leurs artifices, vinrent confeſſer à Middleton ce qu'on leur avoit propoſé pour le perdre, & lui promirent autant de fidélité que de zèle contre les ennemis communs de leur Iſle & des Anglois.

Ils tâchent de ſe concilier les Indiens.

Le vieux Chef revint heureuſement, avec tout le ſuccès qu'il avoit eſperé de ſa négociation. Il avoit engagé les Habitans de pluſieurs Iſles à s'unir contre la tyrannie des Hollandois, du moins pour ſe défendre de leurs invaſions, & repouſſer le joug qui les menaçoit. Leurs Caricoles n'ayant pas tardé longtems à paroître, ils formerent une petite Flotte, qui prit d'abord conſeil des Anglois; mais la tranquillité qu'ils virent à leurs Ennemis ayant

Les Indiens inſultent les Hollandois.

échauffé

échauffé leur courage, ils oublierent les bornes dans lesquelles Middleton s'efforçoit de les contenir, jusqu'à tenter une descente dans l'Isle de Nera & se saisir de plusieurs Hollandois. Le Gouverneur du Château se persuada qu'ils n'avoient pas poussé si loin l'outrage, sans être soutenus & peut-être conduits par les Anglois. Il se resserra dans sa place, & députant un de ses Officiers à Middleton, il lui fit demander s'il devoit le regarder désormais comme l'ennemi de la Hollande. Il ne fut pas difficile au Capitaine de former sa réponse. Loin de se reconnoître en guerre, il protesta qu'il ne souhaitoit que des prospérités à l'établissement Hollandois, & qu'il n'avoit point de part aux entreprises des Indiens; mais qu'étant venus aux Isles de Banda, par le droit commun de toutes les Nations, pour y exercer honorablement le commerce, & n'ayant pas trouvé dans les Hollandois la faveur qu'il avoit esperée, il étoit naturel qu'il tournât vers les lieux d'où il pouvoit tirer plus d'avantage : que ses vûes n'alloient pas plus loin; & que si le traitement qu'il avoit reçu du Gouverneur le dispensoit de prendre parti contre les Indiens, il promettoit qu'aussi longtems que les Hollandois ne recommenceroient point à l'insulter, il n'accorderoit aucun secours aux Indiens contre eux. Après ce discours qu'il affecta de prononcer avec beaucoup de modération, il ne cacha point au Député qu'il avoit trouvé dans les Isles ennemies de la Hollande, toutes les facilités qu'il avoit desirées pour son commerce. Il prit même plaisir à lui faire voir que sa cargaison étoit riche & fort avancée. Mais il se garda bien de lui apprendre la perte de ses douze Matelots, & le misérable état des autres, à qui l'air continuoit d'être si funeste, qu'à peine en restoit-il neuf en bonne santé.

Réponse de Middleton aux plaintes du Gouverneur.

A juger de l'effet de sa réponse par la conduite des Hollandois, il y a beaucoup d'apparence que le Gouverneur n'osant porter ses ressentimens à l'extrémité, ou craignant peut-être d'affoiblir trop le Château s'il en faisoit sortir une partie de sa garnison pour monter ses deux Vaisseaux, prit le parti de fermer les yeux sur le commerce des Anglois, en remettant sa vengeance contre les Insulaires après le départ de Middleton. On ne vit plus paroître un seul Hollandois hors des murs; & si les besoins de la Place obligeoient quelque Barque de sortir du Port, elle étoit toujours si bien armée que les Indiens n'osoient s'en approcher.

Les Hollandois prennent le parti de la patience.

Cependant Middleton se vit forcé de faire amener, pendant la nuit, le Jonc qu'il avoit acheté à Lantor, sans avoir trouvé même le tems d'y faire quelques réparations indispensables. Les Hollandois ayant appris qu'il l'avoit acheté, & voyant ses Ouvriers qui se disposoient à le radouber, tenoient un Vaisseau prêt pour le mettre en piéces aussitôt que les Anglois auroient fini leur travail. Spalding, chargé de le conduire à Puloway dans les ténébres, s'acquitta heureusement de sa commission; mais il y avoit peu d'utilité à tirer d'un Bâtiment qui manquoit de voiles, & qui étoit presque nud. Middleton se trouvant alors à Puloway, envoya le Hopewell au Vaisseau, pour en apporter tout ce qu'on pourroit retrancher à ses propres besoins. Trois semaines se passerent sans qu'on vît arriver Davis, qui avoit été nommé pour ce voyage. On s'allarma beaucoup de ce retardement, sur-tout lorsqu'on eut appris que les Hollandois s'étoient saisis de plusieurs grandes Barques qui portoient des vivres à la Flotte Indienne. Dans l'inquiétude que Middleton conçut

Middleton fait amener le Jonc de Lantor.

Allarmes de Middleton pour sa Pinace.

DAVID MIDDLETON. 1610.

pour sa Pinace, il résolut de profiter d'un assez beau tems pour se mettre dans un Esquif, seul Bâtiment qu'il eût alors à Puloway; car la prudence ne lui permettoit pas de se hazarder dans le Jonc. Cinq Matelots qu'il avoit près de lui se trouvoient si malades, qu'il fut obligé de louer deux Indiens pour suppléer à leurs fonctions.

Il s'expose en mer sur l'Esquif.

A peine eut-il perdu la vûe de la terre, qu'il s'éleva une tempête furieuse, contre laquelle il n'eut point d'autre ressource que de s'abandonner à la violence des flots. Il arriva néanmoins à la vûe de Seran; mais la Mer battoit contre le rivage avec tant d'impétuosité, qu'il perdit l'esperance de pouvoir aborder. Comme la nuit approchoit, il résolut avec ses deux Indiens, & ses cinq Malades, d'employer tous ses efforts pour se soutenir en mer jusqu'au lendemain. La violence des vents n'ayant fait qu'augmenter, il fut poussé, au commencement des ténébres, contre une chaîne de rochers, au travers desquels la faveur du Ciel lui fit trouver un passage. Dans le trouble d'une si dangereuse situation, il ne pensa qu'à gagner le rivage qui étoit derriere les rochers. Il y réussit avec le même bonheur. L'Esquif étoit si plein d'eau, & quelques marchandises, qu'il y avoit apportées, dans un état si triste, que les premiers soins furent donnés à ces deux objets. Mais tandis que les Malades mêmes n'y épargnoient pas leur travail, un des deux Indiens fit remarquer à l'autre qu'on étoit tombé dans un autre peril. Leur frayeur s'étant déclarée par des exclamations, le Capitaine, qui leur demanda ce qui les allarmoit après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, apprit d'eux, que loin d'être dans l'Isle de Seran, comme il se l'étoit figuré, il se trouvoit dans une Isle de Cannibales, qui ne les reconnoîtroient le lendemain à la lumiere du jour, que pour les tuer & les dévorer. Ils ajouterent que ces barbares Insulaires ne prenoient jamais de rançon pour leurs Prisonniers, & que dans le ressentiment qu'ils conservoient de quelques injures des Portugais, ils faisoient rôtir les Chrétiens tout vifs, pour en tirer cette cruelle vengeance avant que de les manger.

Dangers qu'il y essuie.

Quoique Middleton mît ce récit au nombre des fables que les Indiens se plaisent à raconter de leurs ennemis, il conçut que les Habitans de l'Isle étoient fort mal avec ceux de Puloway & de Seran, & qu'ils n'étoient pas mieux disposés pour les Européens. La Lune commençoit à luire, & le vent à perdre sa force; & la marée venant encore le favoriser, il ne balança point à quitter ce dangereux rivage. Il fallut beaucoup d'adresse & d'efforts pour se conduire pendant le reste de la nuit. Cependant le jour fit appercevoir une Côte que les deux Indiens reconnurent pour la partie occidentale de Seran. Comme ils s'en approchoient à force de rames, ils découvrirent une Barque échouée, dans laquelle ils furent extrémement surpris de reconnoître deux Anglois, qui ne marquerent pas moins d'admiration en reconnoissant leur Capitaine. Il apprit d'eux qu'étant partis avec Herniman, Contre-Maître du Vaisseau, dans l'inquiétude où l'on étoit pour les affaires de Puloway, ils avoient été poussés fort loin par la tempête; & qu'ayant regagné cette Côte, où ils avoient jetté l'ancre, un coup de vent avoit rompu leur cable & les avoit fait échouer sur le rivage. Herniman étoit allé dans la Ville voisine, pour en appeller quelques Hommes à son secours. En effet le rivage fut couvert, en un moment, d'Insulaires, que la curiosité ou l'espe-

Ils reviennent à Seran, où ils trouvent d'autres Anglois en danger.

rance du pillage attiroit. La vûe du Capitaine servit à les contenir. Il descendit pour se rendre à la Ville, & parler lui-même au Chef des Indiens. Il trouva qu'Herniman avoit pris le parti de retourner par terre au Vaisseau, qui n'étoit qu'à douze milles, dans la Rade de Gelugula. Le Chef des Indiens ne lui avoit pas refusé son assistance; mais il l'avoit remis à deux ou trois jours, pendant lesquels il ne falloit qu'un coup de vent pour submerger la Barque. Un Indien de Gelugula, qui se trouvoit par hazard dans ce lieu, déclara ouvertement à Middleton que le Chef souhaitoit de la voir perir, pour se faire un Parc de ses débris. Esperant peu d'être secouru, il prit la résolution de suivre par terre Herniman, avec un seul de ses cinq Anglois, qui se crut assez rétabli pour l'accompagner. Il loua des Guides. Le chemin étoit facile pendant deux ou trois lieues; mais il arriva au bord d'une riviere qu'il falloit traverser. Son Compagnon n'étant point en état de nager, il le renvoya sur leurs traces, & lui donna ses habits à porter dans la Barque. Pour lui, que l'eau n'effrayoit point, & qui demeuroit aussi nud que les Indiens, il se disposoit à se jetter à la nage, lorsque ses Guides l'avertirent que la riviere étoit remplie d'Alligators, & qu'il ne devoit pas s'y exposer sans quelque arme pour se défendre. Ils avoient leurs couteaux, que leur usage, en nageant, est de porter dans la bouche; & souvent ils n'arrivent à l'autre rive qu'après avoir tué deux ou trois de ces monstres. Un d'entre eux offrit le sien au Capitaine, & prit un bâton dont il esperoit le même secours pour se défendre. Non-seulement la riviere étoit assez large, mais le courant étoit devenu fort rapide par la pluie du jour précedent. La difficulté fut si grande au milieu du Canal, que les Guides conseillerent à Middleton de retourner au bord qu'il venoit de quitter. Pendant qu'il leur répondoit, pour les assurer de son courage & de ses forces, il fut touché par le bâton de celui dont il avoit le couteau; & se figurant que c'étoit un Alligator, il se donna des mouvemens qui lui firent perdre toute attention à la force du courant; de sorte que manquant de force pour résister, il fut emporté jusqu'à la Mer, où la violence des vagues le jetta fort rudement contre un angle de la Côte. Les Indiens plus accoutumés que lui à ces périlleuses avantures, ne furent pas longtems à le rejoindre. Ils lui trouverent les épaules & le corps brisés ou meurtris dans plusieurs endroits. Cependant, après avoir pris quelques heures de repos, il se vit en état de gagner le Vaisseau. On y fut extrémement surpris de le voir arriver dans cet équipage. Herniman dont le voyage s'étoit fait plus heureusement, avoit déja fait partir les secours nécessaires pour la Barque & l'Esquif. Les Matelots qu'il avoit chargés de cette commission, revinrent fort mécontens du Chef de la Ville Indienne, qui, dans l'esperance de profiter de la disgrace des Anglois, leur refusa jusqu'à la moindre assistance.

David Middleton. 1610.

Ils trouvent peu de secours dans les Indiens.

Périls ausquels Middleton s'expose.

Il arrive à son Vaisseau.

On fut consolé le jour suivant par l'arrivée de l'Hopewell qui revint à Gelugula chargé d'épices. Il avoit été jetté par un furieux orage à trente lieues de Banda; &, le vent n'ayant point changé pendant plusieurs jours, il n'avoit pas eu peu de peine à se rendre maître de sa course. On le déchargea dès la nuit suivante, & Middleton y monta aussitôt, pour se rendre à Puloway avant que le chagrin de n'y voir arriver personne, fît prendre à Davis la résolution de partir, à toutes sortes de risques, avec le jonc de

La Pinace échappe à la tempête.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Lantor. Il n'y avoit que le desespoir qui pût lui inspirer ce dessein, car le Jonc n'avoit pas un clou; & les Serruriers du Pays n'ayant pas l'art d'en forger, Davis n'avoit pu tirer d'eux qu'une sorte d'épingles de fer qu'il avoit employées dans les endroits les plus nécessaires.

Autres perils de Middleton.

Middleton fut exposé encore une fois à périr dans cette course. Les vents mirent sa Pinace sur le côté, & les courans augmenterent beaucoup le danger; car leur violence redoubla toujours avec celle du vent. Ayant été poussé à l'Ouest, il ne put gagner Puloway qu'après s'être rapproché du rivage de Seran. Dans les reflexions qu'il fit sur tant de disgraces, il observa que lui-même & ses gens avoient toujours été jettés à l'Ouest par les orages. Cette remarque lui fit chercher sur la Côte Nord-Est de Puloway, une Rade où ses Bâtimens pussent tirer parti des orages mêmes, pour se rendre droit au Vaisseau.

Défiance que les Insulaires conçoivent des Anglois.

Le long sejour que les Anglois avoient fait à Seran, n'avoit pas tourné à leur avantage dans l'esprit des Insulaires de Nera & de plusieurs Isles voisines. Les Indiens de tous ces lieux s'étoient imaginé que la seule crainte des Hollandois avoit chassé Middleton; & ceux mêmes de Puloway, qui continuoient d'être en guerre avec la Colonie Hollandoise, paroissoient étonnés qu'ayant tant d'intérêt à les soutenir, il se contentât de venir acheter leurs épices, sans prendre part à leur querelle. Ceux-ci lui avoient demandé plus d'une fois, pourquoi il balançoit à se mettre à leur tête, pour aller forcer avec eux les Hollandois dans leur Fort. Il leur avoit répondu qu'étant sujet d'un puissant Roi, il ne lui appartenoit pas de commencer la guerre sans la participation de son Maître. Mais les autres, à qui l'éloignement ne permettoit pas de donner les mêmes explications, ou de les faire paroître si vraisemblables, étoient d'autant plus portés à le mépriser, que les Hollandois ne manquoient pas d'échauffer cette disposition, en publiant autour d'eux que la Nation Angloise n'employoit que l'artifice pour faire réussir son commerce, & que dans les occasions de guerre elle ne connoissoit point d'autre expédient que la fuite. Ces discours acquirent tant de force en se repandant d'Isle en Isle, qu'ils infecterent jusqu'à celle de Puloway. Les Habitans s'imaginerent qu'on pourroit insulter sans péril des gens si lâches, se saisir de ceux qui étoient dans leur Isle, & leur imposer des loix dont ils ne se racheteroient que par la perte de leurs marchandises. Dans cette vûe, Ils firent avertir le Scha Bandar de Nera, que s'il vouloit les seconder ils se mettroient en possession de tous les biens, & peut-être du Vaisseau des Anglois. Cet Officier ne balança point à saisir l'occasion. Il se hâta de venir à Puloway. Davis qui s'étoit déja ressenti de la mauvaise humeur des Habitans, crut lui devoir porter ses plaintes. Mais au lieu de trouver la faveur qu'il esperoit, sa surprise fut extrême de n'en recevoir que des reproches, & de découvrir à plusieurs marques le dessein qui l'avoit amené.

Les Hollandois travaillent à l'augmenter.

Les Indiens forment le dessein d'arrêter & de piller les Anglois.

Telles étoient les dispositions, lorsque le Capitaine se fit voir avec sa Pinace. Son arrivée ferma la bouche aux plus mutins, & détermina le Scha Bandar même à se contraindre. Les Chefs de l'Isle avoient conçu pour Middleton, une estime mêlée de frayeur & d'amitié, qui les avoit toujours contenus devant lui dans un profond respect. C'étoit la longueur de son absence qui avoit donné à ces sentimens le tems de s'alterer. Aussi n'eut-il pas plu-

Middleton dissipe ces nuages par son arrivée à Pulovvay.

tôt sçu de Davis le complot qui s'étoit formé contre lui, qu'il assembla les principaux Habitans de l'Isle. Il leur reprocha la facilité qu'ils avoient eue à se laisser séduire. Il les assura que loin de manquer d'affection pour eux, ou de craindre les Hollandois, il auroit déja trouvé plus d'un moyen pour embarrasser beaucoup le Gouverneur dans son Fort, s'il n'avoit été retenu par des principes dont il ne devoit pas légerement s'écarter avec une Nation qui étoit amie de la sienne en Europe. Il les rappella eux-mêmes à la bonne-foi qu'il lui voyoient exercer dans son commerce, en les priant de juger par cet exemple, des motifs qui lui faisoient menager les Hollandois. Enfin pour leur persuader qu'il étoit aussi exempt de crainte que de défiance, & qu'il ne renonçoit point à l'envie de leur être utile, il leur dit que sa cargaison étant presqu'achevée, & que se proposant de retourner en Europe au commencement de la nouvelle saison, il pensoit à laisser quelques-uns de ses gens dans leur Isle, autant pour cultiver leur amitié, que pour entretenir un commerce qui leur deviendroit de jour en jour plus avantageux. A l'égard de l'éloignement où il avoit tenu son Vaisseau, il lui fut aisé de s'excuser sur la difficulté de trouver une bonne Rade à Puloway, & de justifier ses intentions par les soins qu'il avoit déja pris pour en découvrir une au Nord-Est de l'Isle. Le Scha Bandar même, qui avoit écouté ce discours avec tous les Chefs, ne put se défendre de l'impression qu'il fit sur son cœur. Il ne déguisa point à Middleton les bruits qui s'étoient répandus au désavantage des Anglois, ni même le dessein qui l'avoit amené à Puloway : mais il lui promit de rendre désormais plus de justice à la Nation Angloise, & d'aider même à ses projets d'établissement, sans aucun égard pour le mécontentement des Hollandois. Ici l'Auteur de cette Relation, sans s'expliquer nettement sur les ordres dont Middleton étoit chargé par la Cour de Londres & par la Compagnie des Indes, laisse entrevoir que s'il eût rencontré l'*Ascension* & l'*Union*, Puloway étoit un des premiers endroits de l'Inde où ses propres desirs l'auroient porté à construire un Fort. C'étoit vraisemblablement les vûes qu'il formoit là-dessus pour l'avenir, qui lui avoient déja fait chercher sur les Côtes de cette Isle une Rade sûre & commode. D'ailleurs, quoique le rivage eût ses dangers dans le lieu où la Pinace & les Barques avoient tant de fois abordé, il ne lui paroissoit pas impossible, avec un peu d'art & de travail, d'y former un Port où dix Vaisseaux pussent être fort bien à couvert.

Il resserre l'amitié avec les Indiens.

Remarque sur le dessein des Anglois.

Après cette réconciliation, le commerce fut poussé plus vivement que jamais, sans que les Hollandois, dans un si long intervalle, entreprissent de le troubler autrement que par leurs insinuations & leurs discours. Le Jonc fut réparé à force de soins. Peu de jours après, la cargaison du Vaisseau se trouva complette ; mais comme il restoit à Middleton quelques marchandises de l'Europe, il crut ne les pouvoir mieux employer qu'à grossir sa provision d'épices. Il en mit trente tonneaux de plus dans le Jonc ; & se déterminant tout à fait à laisser Spalding dans l'Isle, avec *Chapman* pour Facteur, & dix Matelots, il acheta un autre Jonc de quarante tonneaux, qu'il devoit leur laisser à son départ. Le Hopewell étoit à la fin de ses services. Comme ses planches n'avoient qu'un demi-pouce d'épaisseur, elles avoient été percées si géneralement par les vers, qu'il falloit travailler sans cesse à la pompe ; & dans des occupations, ou des maladies si continuelles, on n'a-

Ils achevent avantageusement leur cargaison.

DAVID MIDDLETON. 1610.

voit trouvé ni le tems ni le moyen de les calfeutrer. On ſauva de ſes débris tout ce qu'on en put tirer pour fortifier les deux Joncs.

Spalding & Chapman, demeurent à Puloway avec dix Matelots.

Middleton auſſi ſatisfait de l'affection des Indiens que du ſuccès de ſon commerce, ne penſa plus qu'à faire ſes adieux aux Habitans de Puloway, & qu'à les attacher à Spalding par des bienfaits & des promeſſes. Ils s'engagerent, non-ſeulement à le traiter avec tous les égards qu'ils devoient à ſa qualité de Marchand & d'Etranger, mais à lui laiſſer la liberté de vivre familierement au milieu d'eux, ſans lui rien déguiſer de leurs pratiques & de leurs uſages. C'étoit la plus grande preuve qu'ils puſſent lui donner de leur confiance, & le point où les Hollandois étoient affligés de n'être point encore parvenus à Banda. Il ſemble qu'après cette remarque, on devroit trouver dans la Relation quelque détail de ces uſages, dont la communication étoit promiſe à Spalding. Mais j'ai fait remarquer aſſez ſouvent que la curioſité des Marchands Anglois ne s'étend point au-delà de leur commerce.

Le Vaiſſeau Anglois & le Jonc quittent les Iſles de Banda.

Middleton partit de Puloway, le 7 de Septembre, avec le Jonc de Lantor. Il arriva le 10, au Vaiſſeau, qu'il ne trouva pas tout à fait chargé, comme il ſe l'étoit figuré, parce que dans le trajet de Puloway à Seran, l'eau avoit alteré ſept tonneaux de muſcades. Il y ſuppléa des épices du Jonc. Enfin, après avoir fait un plus long ſejour aux Iſles de Banda qu'aucun Anglois avant lui, il quitta la Rade de Gelugula, que d'autres nomment la *Baye de Keeling*, ſans voile de perroquet. Il l'avoit perdue dans ſon premier paſſage de Puloway à Seran, & divers obſtacles l'avoient empêché de réparer cette perte. Comme c'étoit aſſez pour lui faire croire que le Jonc iroit plus vîte que lui, il chargea le Patron, qui ſe nommoit *Muſgrave*, d'une Lettre pour Bantam, en lui recommandant de faire toute la diligence poſſible. Cependant lorſqu'il eut ſuppléé par l'adreſſe aux voiles qui lui manquoient, il rejoignit le Jonc, qui ne ſe trouva point alors capable d'avancer auſſi vîte que lui, ſans mettre plus de voiles qu'il n'en pouvoit porter. Le Capitaine, craignant que dans l'état où il étoit, il ne s'y fît quelque voie d'eau, lui donna ordre de le ſuivre doucement juſqu'à Bantam. Comme il étoit réſolu d'y calfeutrer ſon Vaiſſeau, il prévoyoit que cette opération lui donneroit aſſez de tems pour l'attendre. Ainſi, portant droit à l'Iſle de Java, il entra le 9 d'Octobre dans la Rade de Bantam.

Ils arrivent à Bantam.

Les premieres nouvelles qu'il y reçut lui cauſerent beaucoup de chagrin. *Henſworſth* & *Neetles*, tous deux Chefs du Comptoir, étoient morts depuis ſon départ. Toutes les marchandiſes qu'il leur avoit laiſſées étoient encore à vendre. Les Chinois ne trouvant perſonne dans le Comptoir à qui ils puſſent prendre confiance, s'étoient tournés preſque tous vers celui de Hollande; & les plus fidéles amis des Anglois, ſembloient avoir oublié juſqu'au nom de l'Angleterre. D'un autre côté, l'Equipage de Middleton étoit accablé de maladies. En arrivant dans la Rade, il fut obligé par le grand nombre de ſes Malades, de les laiſſer à bord ſous la conduite de ſon Chirurgien; & s'étant approché du rivage dans le Jonc, il ne trouva point aux Javans cet air de ſatisfaction avec lequel ils recevoient ordinairement les Anglois. Cependant il deſcendit ſans aucune marque de défiance. Les Domeſtiques qui reſtoient dans le Comptoir, lui firent une triſte peinture de leur ſituation. Ils ne manquoient pas de fidélité, puiſqu'ils avoient conſervé les marchan-

Triſte état du Comptoir Anglois.

difes ; mais ils avoient manqué de hardieffe ou d'induftrie, & le commerce Anglois étoit dans une langueur dont il paroiffoit fort difficile de le relever. Middleton fe hâta de voir les Officiers du Roi. Il reçut d'eux un accueil fi froid, qu'il en conçut de fort mauvais augures.

David Middleton, 1610.

Dans une fi fâcheufe perfpective, il eut recours au Scha Bandar, ancien Protecteur du Comptoir Anglois. Il le trouva fort picqué d'avoir été négligé fi long-tems, & fes premiers difcours furent un reproche d'ingratitude. Mais après l'explication de plufieurs circonftances qu'il ignoroit, il prit un vifage plus ouvert. Middleton lui fit quelques préfens, qui acheverent de lui rendre fes anciennes difpofitions. Il promit d'envoyer au Comptoir les Chinois qui étoient dans fa dépendance ; & pour premier fervice, il confeilla au Capitaine de faire quelque fête, qui réveillât dans la Ville l'idée qu'on y avoit autrefois de la Nation Angloife.

Middleton regagne le Scha Bandar.

Burman, Facteur Hollandois à qui Middleton rendit une vifite, lui marqua beaucoup d'étonnement de la négligence que les Anglois avoient eue pour leur Comptoir. Mais l'intérêt qu'il affectoit d'y prendre, n'étoit qu'un artifice, pour pénétrer leurs vûes. Il s'étoit imaginé qu'ils n'avoient abandonné fi longtems leurs affaires à Bantam, que dans le deffein de former d'un autre côté quelque meilleur établiffement ; &, voyant le Vaiffeau Anglois fi bien chargé des épices de Banda, il alloit jufqu'à craindre qu'il n'eût trouvé le moyen d'y chaffer les Hollandois de leur Fort. Middleton, qui démêla une partie de ces foupçons, le raffura par le récit de ce qui s'étoit paffé dans fon voyage. Il y joignit des plaintes fi naturelles fur la conduite que le Gouverneur Hollandois avoit tenue avec lui, que l'ayant perfuadé de fa bonne-foi, il le fit rentrer infenfiblement dans les vûes de paix & d'union qui avoient regné fi longtems entre les deux Comptoirs.

Il fe reconcilie avec les Hollandois.

Tandis qu'il s'efforçoit ainfi de rétablir les affaires des Anglois, il arriva dans le Port de Bantam une Flotte Hollandoife de huit Vaiffeaux, qui fe propofoit d'employer l'année entiere à faire fa cargaifon. Comme elle devoit aller aux Moluques & à Banda, elle prit à Bantam quantité de planches & d'autres materiaux, pour les Forts de Hollande. L'Amiral apprenant que les Anglois ne faifoient qu'arriver de Banda, s'informa curieufement de l'état où ils avoient laiffé cette Colonie. Loin de lui déguifer leurs idées, Middleton & Davis, qui ne prévoioient point que l'Angleterre dût jamais entreprendre de troubler les Hollandois dans leurs poffeffions, lui communiquerent tout ce qu'ils avoient obfervé fur les fortifications du Château de Nera & fur les commodités du Port.

Ainfi, par fa complaifance & fon adreffe, Middleton parvint à réparer le défordre de fon Comptoir. Il n'oublia point le confeil du Scha Bandar. La feule difficulté qui retardoit fa fête étoit le trifte état de fes gens, & le petit nombre de ceux qu'il y pouvoit employer. Davis même fut atteint d'une maladie fi dangereufe, qu'on défefpera long-tems de fa vie. Un des Quartier-Maîtres, mourut dans les plus affreufes douleurs. Trois Matelots eurent le même fort, & les deux tiers de l'Equipage s'en croyoient fans ceffe menacés. Cependant, de trente ou quarante hommes qui reftoient fains, la moitié fuffifant pour la garde du Vaiffeau & du Jonc, tout le refte reçut ordre de fe rendre au Comptoir, où l'on commença les préparatifs d'une réjouiffan-

Il donne une fête, malgré la maladie de fes gens.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Galanterie que Middleton fait au Roi de Bantam.

ce ſolemnelle. Le Scha Bandar & pluſieurs autres Seigneurs du Pays furent invités le 27 d'Octobre à ſe trouver le lendemain au ſpectacle, avec les Chinois amis de l'Angleterre & les principaux Hollandois du Comptoir & de la Flotte. La fète conſiſtoit dans une illumination, qui fut ſuivie d'un grand ſouper, & d'une danſe où les Javans prirent beaucoup de plaiſir. Middleton pour faire ſa cour au Roi de Bantam, avoit fait écrire le nom de ce Prince en caracteres du Pays ſur un grand nombre de cartons, ornés de fleurs & de figures, avec diverſes deviſes qui exprimoient ſes vertus. Cette galanterie fut ſi goûtée au Palais, que le Scha Bandar fit demander le lendemain tous les cartons pour les préſenter au Roi, qui avoit deſiré impatiemment de les voir.

Il penſe à retourner en Europe, malgré les maladies de ſes gens.

Middleton balança s'il ne devoit pas demeurer lui-même à Bantam, pour ſe charger de la direction du Comptoir. Mais, n'ayant plus que *Davis* & *Clayborne*, à qui il pût confier la conduite du Vaiſſeau, l'état de langueur où il les voyoit réduits lui fit craindre qu'ils ne mouruſſent dans le voyage. Le reſte de ſes malades ne ſe trouvoit pas mieux de l'air de Bantam. Il en périſſoit quelqu'un tous les jours. Un des nouveaux Facteurs qui avoient été nommés pour le Comptoir, après avoir conſervé une ſanté ferme depuis ſon départ d'Angleterre, fut attaqué du mal qui affligeoit les autres depuis ſi longtems, & n'y réſiſta que 24 heures. C'étoit une ſorte de ſcorbut intérieur, qui ne ſe manifeſtoit au dehors qu'aprés avoir corrompu preſque inſenſiblement tous les viſcéres, & qui commençoit à ſe déclarer par une enflure douloureuſe des cuiſſes & des jambes. Il n'y avoit rien à craindre de plus funeſte des incommodités de la plus longue navigation. Enfin, Middleton n'eut pas plutôt calfeutré ſon Vaiſſeau, & mis l'ordre néceſſaire au Comptoir, qu'il ſe crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de mettre promptement à la voile.

Les Hollandois tranſportent des femmes aux Indes.

Trois jours avant ſon départ, quatre Bâtimens d'une nouvelle Flotte Hollandoiſe entrerent dans la Rade. Ils apportoient un grand nombre de femmes, pour ſervir à peupler leurs Colonies. La plûpart de ces malheureuſes créatures étoient ſi affoiblies par la fatigue du Voyage, qu'il fallut les tranſporter du rivage à la Ville ſur des brancards. Le même jour, il arriva un Vaiſſeau Hollandois de Ternate, avec des lettres qui portoient avis que l'Amiral de cette Nation avoit eu la tête emportée d'un coup de canon dans un combat contre les Eſpagnols, en allant aux Manilles; que ſon Vaiſſeau avoit été pris avec deux autres, & qu'un quatriéme avoit mieux aimé ſe faire ſauter que de ſe rendre. Ces quatre Bâtimens étoient chacun de mille tonneaux. On avoit appris peu auparavant, de Manille même, que Paul *Van Cardan*, autre Géneral Hollandois, qui commandoit depuis quatre ans dans les Indes, étoit tombé entre les galeres Eſpagnoles qui l'avoient fait priſonnier, & que tout ſon l'Equipage avoit été mis à la chaîne. Les Hollandois offrirent une groſſe rançon pour tant de Captifs. Mais on leur impoſa pour condition, d'abandonner les Forts qu'ils avoient élevés dans ces Iſles; & rien n'ayant pu les engager à retirer leurs troupes, ils eurent l'humiliation de voir leur Géneral en priſon pendant quinze mois. Enſuite, deux Vaiſſeaux de Hollande, prirent un Gouverneur Eſpagnol, dans ſon paſſage de Manille aux Moluques; ce qui leur donna l'occaſion d'obtenir la liberté de Paul Cardan

Diſgraces qu'ils eſſuient contre les Eſpagnols.

dan par un échange. Mais cet infortuné Géneral eut le malheur de retomber entre les mains des Ennemis de sa Nation, qui le renfermerent, pour la seconde fois, dans une étroite prison.

DAVID MIDDLETON. 1610.

Woodles est laissé pour Facteur à Bantam.

Le seul Facteur que Middleton fut en état de laisser à Bantam se nommoit *Richard Woodles*, homme à qui son esprit & son courage auroit acquis une réputation brillante dans toute autre profession que celle du commerce. Il avoit eu jusqu'alors peu d'occasions d'exercer ces deux qualités; mais le Capitaine qui les lui connoissoit, se figura qu'elles pouvoient n'être pas inutiles dans la situation où il venoit de rétablir le Comptoir; & ce qu'il lui recommanda seulement fut d'y joindre dans la même proportion, la douceur & la prudence. Il lui donna un Domestique fidéle, & six Matelots, qui sans être entiérement guéris, sembloient promettre de se retrouver bientôt en meilleure santé. Enfin il laissa des ordres pour Spalding, qui le chargeoient à son retour des Isles de Banda, d'entreprendre le voyage de *Sukkadania*, dans l'Isle de Borneo, pour le commerce des diamans. Etant parti le 15 de Novembre, il eut un passage fort heureux jusqu'à la Baye de Saldanne. Il y jetta l'ancre le 20 de Janvier. Des informations, que l'Auteur n'explique point, mais qui étoient contenues apparemment dans quelqu'une de ces inscriptions dont j'ai fait remarquer l'usage, lui apprirent que le Chevalier Henri Middleton son frere étoit arrivé dans cette Baye le 24 de Juillet, & qu'il en étoit parti le 10 du mois suivant. Il y trouva de même, c'est-à-dire sans qu'on nous apprenne entre les mains de qui, la copie d'une Lettre que son frere avoit écrite à la Compagnie de Londres le jour d'après son arrivée, & qu'il avoit envoyée par un Bâtiment Hollandois qui partoit de la même Baye. L'Auteur observe que cette Lettre n'ayant jamais été remise à la Compagnie, il seroit imprudent de se fier aux Hollandois pour des services de cette nature.

Diamans de Sukkadania.

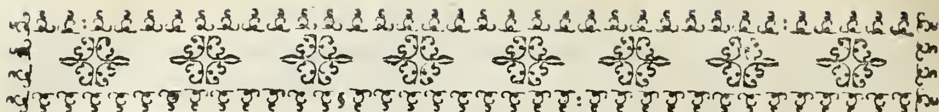
Middleton arrive à Saldanna. Informations qu'il y trouve.

1611.

Heureuse fin de son voyage.

Middleton acheva son voyage avec le même bonheur qui l'avoit accompagné dans toutes ses entreprises. S'il n'avoit pas rencontré l'Ascension & l'Union, qui avoient eu l'un & l'autre un sort bien différent, il n'avoit pas laissé d'executer la principale partie de sa Commission; non-seulement par l'habileté avec laquelle il avoit conduit son commerce, mais encore par le soin qu'il avoit eu de rapporter ses observations au but de la Cour de Londres & de la Compagnie. Au reste, il n'est pas surprenant que des secrets de cette nature ne soient pas expliqués plus clairement dans la Relation.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE I.

Premiers Voyages des Portugais aux Indes Orientales.

LIVRE II.

Premiers Voyages des Anglois en Afrique & vers les Indes Orientales.

LIVRE III.

Premiers Voyages des Anglois aux Indes Orientales.

Fin de la Table des Chapitres.

Les Tables des Matieres & des Noms seront à la fin du dernier Volume.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le premier Volume de l'*Histoire génerale des Voyages, &c.* & j'ai cru qu'un Ouvrage de cette nature & desiré depuis si long-tems ne manqueroit pas d'être favorablement reçu du Public. A Paris, ce 20 Janvier 1745. SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Notre bien amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Histoire génerale des Voyages, traduite de l'Anglois par M. l'Abbé Prevost*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant & ses ayans-causes, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze* années consécutives, à compter du jour de la datte des Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'augmentation, correction, changemens ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauré des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des Presentes; que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses-dits ayans-causes pleinement & paisiblemeet, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le 23 Janvier l'an de grace 1745. & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 423. F°. 365. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 16 Mars 1745. VINCENT, Syndic.



